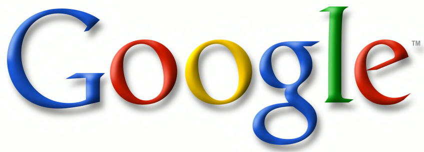



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN



LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

ONZIÈME ANNÉE

TOME TROISIÈME

Mai-Juin 1904

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

—

1904

L'OMBRE DE LA MAISON

I

A Pétersbourg, la maison des Tougorine donnait dès l'abord l'idée d'une vie patriarcale, immuable, fondée sur la tradition. Une lourde bâtisse, une caserne, grise, respectable avec méfiance. Le suisse, toujours à son poste, bedonnait. Un éclair de malice brillait dans ses petits yeux bouffis de graisse, quand il inspectait les allants et venants. Il observait de minutieuses consignes ; par exemple, il ne devait pas admettre, les jours d'anniversaire, une visiteuse en deuil : le crêpe porte malheur. Et les anniversaires étaient fréquents dans cette famille nombreuse. Le général et sa femme, deux sœurs du général, mesdemoiselles Alexandra et Eudoxie, — deux sœurs de la générale, — mesdemoiselles Marie et Pauline, — occupaient avec une jeune nièce orpheline, Hélène Aratov, le deuxième étage; au premier, demeurait la fille aînée, Xénia, avec son mari et sept enfants ; au rez-de-chaussée, Véra, sa cadette, mariée, elle aussi, et mère de trois enfants.

Dans cette famille si ordonnée, les réjouissances étaient modestes et édifiantes. On célébrait les jours de naissances, les dates de mariages, les fêtes ecclésiastiques et impériales. Il restait peu de jours sans solennités. La religion et ses pratiques méticuleuses, les devoirs étroits et les petits scrupules avaient jeté leur réseau sur tous ces gens et les tenaient dans

une sécurité monotone, à peine émue par la crainte de quelque malheur qu'on pourrait éviter en bien observant les rites.

Parmi les intangibles coutumes de la maison Tougorine, il y avait les réunions du mercredi soir. Les étrangers, à vrai dire, s'y ennuyaient. Les Tougorine n'en avaient cure ; du moins, ils acceptaient ce fait comme un peu singulier, mais négligeable. Ils formaient, à eux seuls, une société suffisante. Les rares amis qu'ils possédaient depuis des années avaient été asservis et disciplinés, affectueusement, mais rigoureusement : ils venaient sans discuter, chaque semaine, par la force d'une habitude consacrée. Chacun avait sa place ; chacun montrait des manies innocentes, adaptées d'ailleurs à celles de la famille.

Dans le salon, meublé sans aucune prétention à l'élégance, madame Tougorine présidait, sévère et distinguée, au fond d'un grand fauteuil Voltaire. Elle causait avec son vieil ami, l'ingénieur Domov, avec Toutchkov, un ancien adorateur, fidèle et assidu. Autour d'une table, Xénia et Véra cousaient des robes d'enfants ; à l'écart, tante Marie, tante Alexandra et tante Eudoxie brodaient ; tante Pauline continuait son éternel tricot. Au fumoir, le général faisait un whist avec ses deux gendres et le colonel Starkov.

Les comparses moins intimes erraient d'une pièce à l'autre, accueillis partout avec un sourire poli et n'arrivant à se caser nulle part, ni à engager, pour quelque temps, une conversation supportable. Ils étaient comme dans une loge maçonnique, où les rites sont simples et intelligibles probablement, mais à laquelle il faut appartenir pour y respirer sans contrainte. Ils étaient déroutés. Ils paraissaient vaguement frondeurs et dangereux par le seul fait de n'être pas initiés.

Frondeuse aussi, disparate, bien qu'adoptée par la famille, élevée et endoctrinée par elle, était Hélène.

Les Tougorine aimaient Hélène, mais ils la tenaient en suspicion. Elle avait une tendance à s'ennuyer, à critiquer l'ordre établi ; elle ne se passionnait pas pour les robes des bébés, ne s'effrayait pas des présages. Elle ne consentait pas à détailler devant tout le cénacle ses menus tracas, à raconter,

heure par heure, l'emploi de ses journées, à notifier les impressions qu'elle avait reçues des livres excellents qu'on lui permettait de lire. Pire que tout : elle raffolait d'art, — ce qui semblait une bizarrerie, — et elle se renfermait en elle-même, — ce qui impliquait de l'outrecuidance. — Elle étonnait, toute petite, par ses singularités; on espérait qu'elle prendrait enfin le ton de la famille. Mais, à dix-huit ans, elle inquiéta.

Hélène maugréait ouvertement contre les mercredis; et, comme madame Tougorine lui demandait, une fois, avec impatience, ce qu'elle y trouvait à redire, elle répondit :

— Mais il ne vient personne de jeune !

— C'est ta faute, — riposta madame Tougorine; — pourquoi ne sais-tu pas attirer tes amies ?

— Mes amies ? Je les vois tant que je veux chez elles, ou bien, l'après-midi, chez moi.

Madame Tougorine comprit qu'Hélène se plaignait du peu de jeunes hommes qu'il y avait dans leur entourage. Elle fut choquée; mais, sachant les idées hardies des jeunes filles d'à présent, elle énuméra les quelques messieurs pas trop mûrs qui avaient fait, aux mercredis, de rares apparitions.

Hélène haussa les épaules :

— Ils étaient insipides et fastidieux, — dit-elle. — Et puis, ils ne sont jamais revenus...

Devinant que madame Tougorine allait encore répéter : « C'est ta faute », Hélène s'emporta et dit, moitié rageuse moitié amusée :

— Ils avaient l'air, tout le temps, de chercher une corde pour se pendre. Et quel soulagement, sur leur visage, quand sonnait l'heure où ils pouvaient filer sans impolitesse ! Comment veux-tu que l'on cause sous le feu croisé des regards de toutes les tantes qui se blottissent dans les coins et vous dévisagent ainsi... Hélène s'assit dans un fauteuil, chiffonna entre ses deux mains son mouchoir, qui devait simuler un ouvrage et, par-dessus, braqua ses yeux dans le vide). C'est terrible !...

Madame Tougorine fronça les sourcils; son masque de vieille dame auguste, et qui fut très belle, eut une expression de colère. Voilà que maintenant Hélène se plaignait de trop

de tantes dans la maison! Pourtant elles n'avaient jamais été trouvées fastidieuses, à l'époque où Xénia et Véra étaient jeunes filles; elles ne les avaient pas empêchées de s'entretenir décemment avec leurs futurs maris, elles ne les avaient pas ennuyées.

— Mais, enfin, que veux-tu qu'on fasse des tantes? — demanda-t-elle.

Hélène n'ignorait pas qu'elle avait dit une bêtise. D'autant plus qu'elle aimait chacune de ces vieilles demoiselles inoffensives et dévouées. Non, ce n'était pas à elles qu'il fallait s'en prendre, c'était à l'air de la maison; mais cela, non plus, on ne devait pas le dire...

Hélène parut de moins en moins aux mercredis; elle n'y vint qu'à l'heure du thé. Invariablement, elle se voyait raillée avec quelque aigreur par Xénia et Véra, avec une bonhomie un peu narquoise par leurs maris et le général. Les tantes boudaient.

Dans la famille Tougorine, les hommes étaient mieux disposés envers Hélène que les femmes, car Hélène était jolie.

Les Tougorine se distinguaient par la haute stature, la carrure puissante, un air de placidité raisonnable. Le général et sa femme étaient un couple bien assorti. Ils vivaient en parfaite intelligence; leurs souvenirs étaient ceux d'une existence digne et remplie, où ensemble ils avaient triomphé par l'énergie tenace. La situation brillante acquise enfin, ils l'avaient méritée, le général par son entente de la vie pratique, madame Tougorine par son tact et par l'autorité que lui donnait une vertu sans tache jointe à une imposante beauté. Toute la famille qui s'était groupée autour d'eux présentait avec fidélité, mais avec moins de vigueur, les traits dominants de ces deux êtres.

Du côté de madame Tougorine, le type était noble. Ses sœurs, mesdemoiselles Marie et Pauline, avaient sa physionomie altière, un même souci du décorum, une pareille décision simpliste dans le jugement. Du côté du général, la force surtout était remarquable. Le général, un peu commun d'allures, avait de la bonhomie brusque et de la cordialité; ses sœurs, mesdemoiselles Alexandra et Eudoxie, lui ressemblaient. Elles n'avaient pas, en restant filles, fait preuve de

renoncement comme s'en vantaient les demoiselles Marie et Pauline. Elles étaient moins exaltées, plus positives, plus réalistes. Elles subissaient, sans le poétiser, sans l'orner d'âpre résignation, l'effacement progressif où les avaient reléguées, au cours des ans, les nièces, qui grandissaient et puis se mariaient et continuaient la ligne directe de la famille. Elles avaient un peu plus de fortune que mesdemoiselles Marie et Pauline, et, par suite, leurs appartements étaient plus confortables, leur caractère moins agité.

Xénia et Véra, toutes les deux assez belles, mais dépourvues de grâce et d'élégance, astreintes à des devoirs rigides, ne s'étaient point épanouies allègrement. L'une âgée de trente-cinq ans, l'autre de vingt-huit, elles remplissaient leur rôle de femmes et de mères, dociles à leurs respectifs maris et à madame Tougorine. Xénia était boulotte, remuante, volontiers cancanière: Véra, placide et calme, attentive aux rêves de la vie intérieure. Leurs tailles étaient déformées, leur mise un peu surannée, — par dédain de la coquetterie, — disaient-elles; — faute de goût, — pensait Hélène.

Le régime autocratique régnait dans la famille, et madame Tougorine était investie du pouvoir illimité. Tout évoluait autour d'elle, silencieusement, impeccablement: et, elle-même, avec une humilité orgueilleuse, mettait sa suprématie au service du général.

Jamais d'accroc dans le fonctionnement régulier de cette administration familiale. Nul ne faisait usage de ses facultés que dans son emploi de rouage d'un même mécanisme. Seule, Hélène raisonnait, discutait.

Elle avait quatre ans lors de son entrée dans cette maison. Ses souvenirs antérieurs ne pouvaient avoir aucune importance; mais elle les entretenait avec soin dans son cœur, les parait de jolis épisodes peu authentiques et gardait l'attitude d'un oiseau de passage dans ce calme nid. Indépendante de nature, libre et fière, elle consentait à obéir seulement parce qu'elle était jeune et que le moment n'était pas venu de se manifester.

Madame Tougorine avait une haute idée de ses devoirs et elle ne transigeait pas avec les principes qu'elle s'était une fois formulés. Elle résolut de ne faire aucune différence entre

Hélène et ses filles : elle exigea qu'Hélène l'appelât maman et traitât le général comme son père ; elle se crut parfaitement en règle avec sa conscience pour avoir appliqué à chacune de ces trois enfants le même système d'éducation. Seulement, avec Hélène, sans que madame Tougorine s'en aperçût peut-être, le cœur n'y était pas. Elle avait un peu vieilli déjà quand elle prit la charge de cette petite fille volontaire, capricieuse et mutine. Leurs âmes ne purent se fondre et demeurèrent distantes en dépit de tout. La sévérité hautaine qui avait si bien réussi pour Xénia et Véra convenait mal à Hélène : Hélène obéissait, par nécessité, mais ne s'assimilait pas à l'esprit de la famille.

On lui avait enseigné tout ce que doit savoir une jeune fille de bonne noblesse ; fantasque, elle aurait voulu des études plus sérieuses, moins superficielles et banales. Madame Tougorine objectait qu'une instruction de ce genre sied aux garçons, non aux filles. Hélène s'obstinait à ne point trouver cet argument légitime. Elle réclamait, un peu par taquinerie, des livres non fabriqués pour un usage pédagogique. Elle adorait la musique, en outre. Elle s'enthousiasmait pour des tableaux, des toilettes, des bibelots, était jolie avec trop d'éclat.

Haute, mince, le profil net, le teint pur et les yeux larges, très ouverts, pleins de changeants reflets, Hélène avait dans ses mouvements brusques, dans le port de sa petite tête, quelque chose de décidé. de franc, qui imposait à madame Tougorine.

Le général, absorbé par ses travaux de mathématiques et de stratégie, — il était professeur de science militaire à l'Académie, — n'avait guère le temps d'approfondir la psychologie de cette petite fille. Il l'aimait, tout en admettant qu'elle ne ressemblait pas à ses filles. Il l'aimait parce qu'elle était vibrante de vie. parce qu'il la connaissait d'âme ardente et spontanée. Respectueux de la jeunesse comme sont les êtres généreux dont l'âge a usé les illusions, il contemplait Hélène avec une sorte de pitié caressante. Il prévoyait que l'existence lui serait difficile et l'estimait pour ses chimères confiantes. Hélène appréciait cette affection et elle y répondait de son mieux. Mais les épanchements étaient mal commodes. Madame Tougorine avait institué que son mari se devait d'abord

à ses filles : elle aurait vu d'un mauvais œil qu'Hélène empiétât sur ce qui leur était réservé. Hélène, sensitive à l'excès, craignant sans cesse un regard dur de sa tante, ne se risquait à aucune exubérance câline. Quand elle pensait que son oncle devait être las de travailler, elle se glissait quelquefois dans son bureau, lui mettait un rapide baiser sur le front, et riait un peu pour dissimuler son attendrissement. Et le vieux Tougorine la regardait affectueusement, avec de la malice dans sa bonne figure joufflue et intelligente : quand elle se sauvait, il la suivait des yeux.

II

C'était un mercredi. Hélène, dans le refuge de sa chambre, rêvassait sous la lampe.

Entre les portières écartées, la tête de tante Marie se montra. Comme toujours, elle avait l'air grondeur et préoccupé.

A cette vue, Hélène comprit qu'on la réclamait.

— Hélène, Hélène, mais viens! Madame Morosov et Lily sont au salon.

Hélène eut un sursaut joyeux : Lily était une de ses amies les plus chères, avec qui elle avait de longues conversations émues.

Lily? Elle n'était donc pas toute aux préparatifs de son bal?... Hélène était intriguée... Sûrement, Lily avait quelque chose de grave à lui communiquer, comme à la seule confidente de ses tristesses et de ses espoirs : car Lily était amoureuse.

Hélène se leva prestement. D'un geste vif, elle fit bouffer ses cheveux sur son front; elle donna quelques légères tapes à sa jupe. Pour arriver au salon, il lui fallait traverser le fumoir, où une table de whist était installée; il fallait répondre aux saluts des hommes qui jouaient là, sentir leurs regards sur elle quand elle s'éloignerait. Hélène détestait cela. Elle se raidit et, la bouche un peu crispée, elle pénétra dans la vaste pièce, éclairée crûment. Un bruit de chaises remuées

se fit entendre autour de la table. Le général se renversa dans son large fauteuil, tenant les cartes en éventail entre ses gros doigts; il regarda Hélène par-dessus ses lunettes d'écaille : cette apparition fraîche et jeune lui était toujours un plaisir. A son attitude molle, Hélène vit que le jeu n'était pas assez engagé pour qu'on ne pût l'interrompre : elle ne saurait esquiver la cérémonie des salutations. Les trois autres joueurs, ses deux cousins et le colonel Starkov, se levèrent.

Elle n'avait pas rencontré ses cousins de tout le jour. Elle tendit la main à Serge, qui la lui baisa. Serge, le mari de Xénia, professait de l'amitié pour Hélène, lui prêtait des livres, venait bavarder avec elle. Et cette camaraderie, qui parfois plaisait à Hélène et parfois la gênait, n'avait pas l'approbation de la famille. Nicolas, le mari de Véra, correct, d'une élégance froide, impassible au point d'être impersonnel, souriait par une habitude mondaine dont il ne se départait jamais. Quant au colonel Starkov, un intime, il faudrait lui parler; Hélène avait de la répulsion pour lui, une espèce de peur mêlée de curiosité.

Le colonel Starkov n'était pas beau. Il approchait de la quarantaine; il avait un aplomb imperturbable, de gros yeux bleus, étranges dans sa figure rouge; ses cheveux, très noirs, coupés en brosse, avançaient en pointe sur le front, tandis que les tempes étaient dégarnies. Cette chevelure bizarre, des sourcils touffus et mobiles, une petite barbe aiguë, lui donnaient quelque ressemblance avec un Méphistophélès. Il le savait et il se plaisait à intimider. Toujours très à son aise, hardi et souvent familier, fanatique du cheval, il était un homme à succès. Quand Hélène lui tendit la main, il appuya longuement, avec une pesanteur chaude, sur la paume délicate, ses doigts habitués au contact des brides. Et il regardait Hélène dans les yeux, s'inclinant devant elle avec une brusque souplesse de son grand corps.

« Si je secoue ma main pour la lui reprendre, — pensa Hélène, — il croira que je suis troublée... » Et, bravement, elle lui rendit son regard, bien qu'elle se sentît rougir. Une lassitude assez douce gagnait son bras. Starkov jugea qu'il avait assez affirmé sa prérogative, ouvrit lentement ses doigts, un peu velus aux phalanges, mais irréprochablement soignés, et dit :

— Touchez mes cartes, mademoiselle Hélène : vous me porterez chance.

— Je ne tiens pas du tout à ce que vous ayez de la chance ! répondit Hélène, affectant le ton d'intimité bourrue que lui-même adoptait.

Elle avait remarqué que le partenaire de Starkov était Nicolas ; elle répéta, avec une intention de taquinerie :

— Je n'y tiens pas du tout !

— Pauvres de nous ! — fit Starkov, — nous ne vous intéressons pas, nous sommes des vieux...

Serge devina qu'Hélène, par crainte de paraître intimidée, allait lancer une impertinence ; il eut pitié d'elle :

— Laissez-la, Starkov, — dit-il ; — sa meilleure amie l'attend au salon.

— Ah ! — s'écria le colonel, — et vous allez toutes les deux vous sauver ; nous ne vous verrons plus. Si, du moins, vous nous permettiez d'écouter un tout petit bout de vos conversations !...

— Deux piques, — dit le général, pour terminer ce badinage.

Starkov se rassit lentement, et, accompagnant Hélène de son regard lourd, il soupira :

— Les secrets, les merveilleux secrets des jeunes filles !...

Au salon, un caquetage s'élevait, tumultueux, empressé et sans joie. Xénia et Vera parlaient toutes les deux à la fois, comme toujours quand elles racontaient les prouesses des enfants. Leurs voix étaient perçantes ; leur assurance de femmes mariées qui discutent de sujets honnêtes et capitaux s'imposait avec autorité. Les tantes rectifiaient ou approuvaient. Madame Tougorine, dans sa pose hiératique de vieille idole, flanquée à droite de son fidèle ami Toutchkov, à gauche du médecin de la famille, causait avec une toute petite femme sèche et brune, habillée d'étoffes trop riches, ahurie par le vacarme qui frappait l'air autour d'elle.

Comment ! madame Morosov était seule ? Lily ne l'avait pas accompagnée ? Tante Marie, perfide, avait fait venir Hélène, l'avait obligée de traverser le fumoir, d'affronter Starkov, — pour rien ?...

Hélène saluait la mère de son amie avec découragement, quand elle sentit qu'on la tirait par la manche. Lily, — si

petite qu'elle s'était résolue à toujours rire elle-même de sa taille, qui la désolait, — se dissimulait derrière un paravent. Elle dit tout bas à Hélène :

— Nous n'allons pas rester ici ; allons vite chez toi !

— Oui, oui, — murmura Hélène.

Et, s'adressant à madame Tougorine :

— Maman, pouvons-nous aller dans ma chambre, Lily et moi ?

— Nous avons à travailler, — déclara Lily ; — j'ai pensé qu'Hélène m'aiderait à faire des nœuds pour le cotillon.

Madame Tougorine exigeait que les jeunes filles, avant de s'esquiver, fissent un raisonnable stage au salon ; mais elle céda, devant la gravité du prétexte, et dit :

— Allez.

Pourtant, elle questionna Lily sur sa musique, voulut qu'elle lui montrât les rubans qu'elle avait apportés, épilogua, se fit expliquer la fabrication de ces nœuds et commenta :

— Très ingénieux ! Comme elle a du goût et de l'imagination, cette enfant !

Bien élevée, Lily s'exécutait, fière d'une telle attention. Mais Hélène s'impatientait visiblement. Quand elle crut madame Tougorine satisfaite, elle souffla :

— Filons par le couloir.

Dans la chambre d'Hélène, elles avaient leurs habitudes, acquises au cours de leur amitié déjà ancienne. Invariablement, elles se blottissaient sur le petit divan à dossier droit et, quoique seules, s'entretenaient à voix basse.

— Eh bien ? — dit Hélène.

L'animation que Lily avait feinte au salon tombait. Son visage spirituel, sans beauté ni éclat, s'attristait. Ses grands yeux, d'un brun clair, trop espacés, mais d'ordinaire attrayants par leur vivacité, révélaient une stupeur accablée. Lily avait la tête grosse : les extrémités fortes ; à cause de cela, Hélène la comparait en riant à un jeune chien de Terre-Neuve. Cette ressemblance la frappa plus que jamais, aujourd'hui que toute la personne de Lily témoignait d'une fidélité docile et méconnue.

Contre sa coutume, Lily fut lente à parler ; elle remuait les livres sur la table, en lisait les titres. Enfin elle dit :

— Une chose horrible est arrivée!...

Hélène éprouva une véritable angoisse : est-ce qu'Ardov, le sympathique et joyeux chevalier-garde, dont Lily était folle, serait mort? ou bien fiancé à quelque autre?... Elle ignorait s'il fallait s'affliger ou s'indigner. Mais Lily continua :

— Hier, nous étions à table : il y avait papa, maman, une cousine, mademoiselle Leblanc et mon frère Boris. Tout à coup, — je n'y comprends rien, — tout à coup, j'éclate en sanglots... Des sanglots qui font du bruit... Moi-même, je fus stupéfaite : ma gorge était serrée, mais je ne croyais pas que j'allais pleurer ainsi, tout haut, devant tout le monde...

Hélène, compatissante, lui saisit la main :

— Et les autres, que dirent-ils?

— Voilà le plus affreux! Personne ne dit rien. Ils firent mine de ne pas remarquer. Ils baissaient le nez sur leurs assiettes; et même, Boris essaya de parler du temps qu'il faisait... Alors, j'ai vu qu'ils savaient tous que j'aimais, et qu'ils me plaignaient : c'est qu'il n'y a pas d'espoir.

Hélène s'agitait fort. Le malheur de son amie la révoltait. Elle s'efforçait de se démontrer à elle-même que Lily pouvait compter sur Ardov. Mais la physionomie calme, le bavardage nonchalant de ce beau garçon et son aisance câline avec toutes les femmes, autant qu'avec Lily, lui semblèrent subitement de mauvais symptômes. Elle était déjà ébranlée. quand Lily répéta :

— Il n'y a pas d'espoir.

— Il faudrait imaginer quelque chose pour acquérir une certitude, — proposa Hélène, qui, de nature ardente, admettait difficilement la résignation passive.

Elles commencèrent toutes les deux à réfléchir : elles ne trouvèrent rien. Une amie mariée aurait pu venir en aide à Lily, arranger comme par hasard des entrevues plus fréquentes : Lily n'avait pas d'amies mariées, et puis elle n'aurait pas voulu demander ce service. Écrire? impossible : ce serait manquer d'orgueil et se compromettre.

— Si c'était moi qui écrivais? — fit Hélène. — Je ne te compromettrais pas... Je réussirais bien à savoir; peut-être pas du premier coup, mais...

Elle s'arrêta, comprenant qu'elle offrait des stratagèmes

illusoires. Lily demeurait morne, bien qu'elle eût une absolue confiance dans l'énergie d'Hélène. Elle se disait qu'Hélène, à sa place, aurait su lutter; mais elle, hélas! se contentait de chercher quelque vague possibilité consolante parmi les circonstances telles qu'elles étaient. Elle dit humblement :

— Pourtant, il veut une femme riche; et papa me donnera, sans doute, une assez forte dot. Mais il voit tant de jeunes filles plus riches que moi!...

— Je suis sûre qu'il t'admire! — s'écria Hélène, reprise de sa conviction, tant elle souhaitait le bonheur de son amie: — Tu es charmante : si drôle et si gentille!... Vrai, si j'étais un homme, je n'épouserais personne que toi.

Lily se mit à rire. L'enthousiasme franc d'Hélène lui avait fait du bien. Elle consentit volontiers qu'elle pouvait et devait plaire... Un souvenir l'inquiéta :

— Tu sais, il a dit que tu étais délicieuse, que ton visage était plus agréable, plus reposant à regarder que celui de n'importe quelle beauté reconnue et acclamée.

— Il a dit cela?

Hélène était flattée et contente. Un plan s'esquissa dans sa petite tête. Il lui suffirait d'être un peu coquette, un peu habile pour qu'Ardov s'éprît d'elle; et alors, doucement, elle le détournerait d'elle et le passerait à Lily... Elle ne dit rien, apercevant la cruauté de cette combinaison ; elle s'en exalta, un instant, puis la rejeta comme impossible.

Lily, réconfortée de s'être épanchée, même vainement, revenait aux questions positives :

— Tu me feras cela pour demain, — dit-elle en ouvrant son paquet de rubans ; — voici un nœud comme modèle : tu le copieras.

— Oui, oui, c'est bien, — répondit Hélène.

Et elle songea qu'elle chargerait de cette besogne miss Hitchins.

Lily, pédante, multipliait ses explications. Toute à son cotillon maintenant, elle grillait d'envie d'en raconter à Hélène les figures. Mais elle se retint, pour ménager la surprise du lendemain soir.

— Tu viendras à neuf heures et demie, n'est-ce pas? Comme tu n'as personne pour te chaperonner, il faut que tu

arrives la première. C'est convenu entre madame Tougorine et maman.

En effet, madame Tougorine et les tantes ne sortaient pas. Xénia et Véra, qui, depuis leur mariage, avaient renoncé au monde, ne se seraient pas dérangées pour y conduire Hélène. Cette idée ne se présentait pas à leur tranquille égoïsme. Alors, Hélène n'allait que chez les intimes.

Une tristesse momentanée assombrit son front. Mais elle se souvint que Lily avait une douleur plus grande, plus imposante et impérieuse, et que pourtant elle écartait de sa pensée.

— A neuf heures et demie, je veux bien.

Et elles parlèrent de leurs robes, inquiètes des détails, mais heureuses d'être jeunes et charmantes.

Tante Marie, messagère habituelle, parut :

— Madame Morosov s'en va : venez vite !

Et, pour faire une remontrance quelconque, elle ajouta :

— On ne vous entend pas ; on dirait que vous complotez. Vous auriez bien pu jouer du piano, chanter, ou causer avec nous !

Hélène et Lily furent muettes. Tante Marie, d'ailleurs, ne s'attendait à aucune réponse : elle se savait dépourvue d'importance ; elle agissait seulement selon son idée du devoir en bougonnant un peu contre la jeunesse.

Hélène accompagna Lily sur le palier. Elle la vit descendre, à côté de madame Morosov froufroutante dans ses brocarts, le large escalier tendu de rouge. Xénia survint, accrochée tendrement au bras de Serge ; toujours loquace, elle lui débitait avec conviction n'importe quoi, et Serge écoutait distraitement. Puis Véra, les paupières lasses, la démarche disgracieuse et alourdie, continua le cortège. Elle aussi donnait le bras à son mari.

Hélène comprit, d'instinct, qu'il serait pénible à Véra d'être épiée par elle dans cet escalier où sa silhouette déformée se dessinait trop nettement. Elle se sauva, pas assez vite cependant pour éviter les adieux de Starkov.

Dans sa chambre, tandis qu'elle se déshabillait avec hâte, impatiente du lendemain, du bal si attendu, elle se rappela le chagrin de Lily. Cette Lily souhaitait appartenir à un

autre être, comme Xénia et Véra appartenaient à leurs maris...

Hélène soupçonnait, dans l'intimité obligatoire du mariage, une réalité qui la froissait. Quand elle coula son corps mince et souple entre les draps frais de son lit si étroit, si blanc, un étrange bien-être la pénétra toute... Serge devait ronfler ; Nicolas, non : il restait correct, même en dormant... Elle ne put s'empêcher de rire et cacha sa tête sous le drap, confuse. Oh ! la joie d'être seule, d'être jolie et toute svelte, et de pouvoir danser demain parmi les fleurs et les sourires !

III

Ce qui exaspérait Hélène, c'était l'ennuyeuse inaction qu'on lui infligeait.

Quand, ses études terminées, elle avoua son désir de s'occuper sérieusement d'art, d'être une « artiste », ce propos parut inconvenant, dangereux et ridicule. Madame Tougorine fronça ses noirs sourcils en déclarant que la question ne méritait même pas d'être discutée. Les tantes, mises en émoi, traînèrent leurs pas désolés dans la maison, la remplirent d'un bruit sournois et irrité : elles ne risquaient aucun argument précis et levaient les bras au ciel, comme pour le prendre à témoin d'une telle folie. Xénia et Véra manifestèrent du mépris et surtout un superbe étonnement.

Hélène essaya de s'obstiner ; elle voulut savoir ce qu'avait de choquant son projet. Elle se hasarda auprès de Véra, qui, jeune encore, l'intimidait moins que ses autres parentes.

— Tu ne voudrais pas avoir fait un tableau qu'on regarderait avec enivrement?... interpréter de la musique de telle manière que toute une foule en palpiterait?...

— Non, — répondit Véra laconiquement.

Et, sous son crâne pointu de dogmatique, une idée qu'elle ne daignait pas dire, mais qu'elle savait péremptoire, semblait durcir.

— Que voudrais-tu être, si tu avais le choix? — poursuivit Hélène.

Véra leva sur elle ses yeux limpides, un peu vagues, qui seuls adoucissaient l'austérité sèche de son beau visage :

— Ce que je suis : une femme, et rien de plus.

« Tu y réussis », allait lui répondre Hélène, songeant à la maternité perpétuelle de Véra, à sa docilité d'esclave envers son mari. Mais elle comprit soudain que Véra possédait un idéal précieux : elle s'exaltait dans une humilité volontaire, parait de noblesse ses occupations quotidiennes, ternes et presque absurdes. Et Véra apparut à Hélène grandie, touchante et saugrenue comme une chrétienne des temps apostoliques, qui survivrait, pure et non avertie, dans un siècle changé. Hélène l'estima d'être intolérante et lui pardonna de l'être avec dureté. Dans cette conversation où elle n'obtint aucune sympathie, où ses ambitions furent terrassées comme des statues de dieux païens, elle entrevit l'âme de Véra : depuis ce jour, elle aima Véra davantage, bien qu'un peu tristement.

Madame Tougorine, agacée de voir Hélène mal satisfaite de sa destinée et curieuse d'autre chose, lui dit un jour avec sévérité :

— Quand tu seras mariée, tu feras ce que ton mari jugera bon ; s'il lui plaît que tu sois une artiste, tu pourras le devenir, ce ne sera plus notre affaire.

Donc, il faudrait toujours attendre des permissions. Maintenant, c'était toute la famille qui commandait, plus tard, ce serait le mari. Quand vivrait-elle par elle-même, selon ses goûts, en être responsable et conscient?

Le moyen de s'évader de cette prison, amicale et froide, ne se présentait pas à son esprit. Dans sa petite tête, un projet de révolte ne parvenait pas à germer. Cependant, avec une singulière vivacité d'imagination, Hélène trompait son impatience en combinant des scènes où elle jouerait un rôle poétique et fier : elle obtenait de merveilleux succès d'art et de beauté, elle exprimait des pensées généreuses et hardies et provoquait de nobles actions... Chaque matin, dans la pénombre douce de sa chambre, avant que sa vieille bonne vînt ouvrir les rideaux et lui souhaiter le bonjour, elle s'adonnait à ces rêveries. C'était comme un moment de culte consacré à elle-même, de préparation à une œuvre indistincte, pré-

sagée seulement et qu'elle vénérait, — l'œuvre inconnue de sa vie.

Mais, ce matin du bal, elle oublia ce rite et n'écouta que le battement joyeux de son cœur. L'avenir éloigné n'existait plus, tant l'avenir immédiat était délicieux.

La crainte chimérique d'un empêchement, de quelque catastrophe l'avait obsédée, les derniers jours : aussi fut-elle heureuse de se sentir la tête légère, les membres dispos et frais. Elle courut à la glace, se trouva le visage clair, et sourit. Le sourire que lui renvoya son image lui sembla rassurant et de bon augure. L'eau froide, sur son jeune corps, la fit frissonner d'aise. Elle poussait de petits cris joyeux, que sa vieille bonne blâmait par des :

— Chut ! chut ! madame la générale dort à côté.

Alors elle se mit à fredonner, ce qui était très mal, puisqu'elle n'avait pas encore fait sa prière... Mais le bal de ce soir ne serait-il pas lui-même un exquis péché?

Vite elle s'habilla, laissant la servante lui faire la coiffure puritaine qu'exigeait l'austérité de la maison ; à peine la modifia-t-elle par quelques tapes qui la relevèrent un peu. Sa robe était toute simple, bleu foncé, ornée d'un galon noir, mais gracieuse de forme, dessinant bien le buste grêle et joli, les hanches étroites. Elle était résignée à ce que la famille la jugeât coquette, et cultivait ce petit vice avec soin, déplorant que sa fantaisie fût découragée par trop de conseils et limitée par trop d'économie.

Dans la salle à manger, où la lumière tombait indécise sur la longue table, elle ne rencontra, comme d'habitude à cette heure matinale, que tante Pauline, très occupée à composer le menu du dîner, inquiète aussi de manquer la messe. C'était tous les jours ainsi : tante Pauline près du samovar bouillant, à un bout de la table; Hélène, seule, à l'autre bout. Et jamais l'idée de se rapprocher ne leur était venue : on respectait la place des absents, même si ceux-là, comme Xénia et Véra, n'étaient attendus qu'au dîner, une fois par semaine.

A cause de cet éloignement, Hélène et tante Pauline haussaient la voix pour causer; cela rendait plus évidente la banalité de leurs propos. D'ailleurs, il convenait de toujours parler très distinctement : tout ce qui ressemblait à une conver-

sation confidentielle était réprouvé. Dans l'ordre presque monacal de la maison, les confidences avaient un caractère grave et ne devaient être adressées qu'à madame Tougorine.

— Je ne sais vraiment que commander, je suis à court d'imagination ! — dit tante Pauline ; et le fin réseau de rides s'agita sur son mobile visage.

Hélène savait par cœur les menus qui se répétaient périodiquement, sans modifications appréciables. D'ordinaire, elle n'était guère attentive aux jérémiades de sa tante ; mais aujourd'hui, en verve, elle suggéra des plats singuliers que tante Pauline avec effarement refusait. Tante Pauline attachait une très grande importance à son gouvernement domestique ; par égard pour elle, la famille feignait de croire son rôle difficile, bien qu'il fût exempt de toute surprise. Le cuisinier, depuis quinze ans au service des Tougorine, aurait pu se passer d'indications.

Il attendait, contre la porte, goguenard et respectueux par condescendance, et, quand il eut noté le menu, il dit :

— Parfaitement, comme jeudi dernier.

C'était son triomphe de déjouer, par sa bonne mémoire, les tricheries naïves de tante Pauline. Il était son ennemi intime, la déconcertait avec tant de flegme et d'habileté qu'elle ne parvenait jamais à le prendre en faute.

— La côtelette du général doit être saignante, celle de madame très cuite...

— Comme toujours, — dit le cuisinier.

Quand il fut parti, tante Pauline demanda l'heure à Hélène. La grande pendule blêmissait, énorme, sur le mur, en face de tante Pauline ; mais celle-ci tenait à ce que sa nièce remarquât l'heure avancée.

— Neuf heures et demie.

— Mon Dieu, mon Dieu, je vais de nouveau être en retard à la messe : elles font exprès de lambiner...

Juste à ce moment, tante Marie arriva, dans son éternelle robe brune, sa fanchon de dentelle noire sur la tête, son dé à coudre au doigt. Elle s'assit lourdement, étant de taille majestueuse, et reçut de la main de tante Pauline sa tasse de thé. Puis, du même pas ferme, comme deux grandes pensionnaires toutes pareilles, faisant partie d'une procession dont

les autres paires se seraient attardées, vinrent tante Alexandra et tante Eudoxie. Elles étaient calmes et très propres, accueillaient la journée comme un bienfait et un devoir, s'installaient côte à côte, placides, puériles et charmantes.

Tante Pauline les servit nerveusement. Elle pouvait partir : elle avait accompli sa besogne. Madame Tougorine déjeunait dans son lit, beaucoup plus tard ; le général, très actif, était déjà au travail. On ne le voyait pas avant midi.

— Couvre-toi bien, — dirent ensemble tante Alexandra et tante Eudoxie ; — il y a dix degrés de froid.

— Quinze ! — fit tante Marie, dont la chambre était au nord ; puis elle murmura : — Surtout ne te fatigue pas trop.

Mademoiselle Pauline ne répondit pas ; elle sortit vite, de son pas glissant, le dos voûté sous sa robe à pèlerine, filant dans le corridor comme une grosse souris inoffensive et affairée.

Alors les trois autres demoiselles s'occupèrent d'Hélène.

Tante Marie la regarda gravement; puis elle retira d'un petit sac une tapisserie inachevée, qu'elle approcha de ses yeux très myopes. Sa main avait toujours un léger tremblement, et l'ouvrage remuait sous son nez en bec d'aigle.

— Quand tu iras à la promenade avec miss Hitchins, tu me rassortiras cette laine, — dit-elle. — Une nuance un peu plus claire, plus jaune... Surtout, ne l'achète pas dans la mercerie à côté, — ajouta-t-elle, devinant l'intention probable d'Hélène. — Va chez Fanny Fluch.

Mesdemoiselles Alexandra et Eudoxie souriaient d'une manière plus ostensible que de coutume : elles avaient des projets agréables qu'il était temps de mettre à exécution.

— C'est bientôt la fête de Kostia, — dit mademoiselle Alexandra ; — achète-moi des soldats de plomb. Il est utile de s'y prendre d'avance, quand on achète des jouets : ainsi on pourra les changer s'il y a lieu.

— Il a déjà trois boîtes de soldats de plomb, — répondit Hélène.

— Justement! il faut que tu choisisses un régiment qui ne soit pas dans sa collection. Passe chez Xénia avant ta promenade et regarde un peu les jouets du petit.

— Et, de ma part, tu achèteras une ménagerie.

La promenade sur les quais, au bord de la Néva toute blanche et lisse, était perdue pour Hélène : au lieu de ce plaisir, il lui faudrait courir les magasins dans les quartiers laids et trop encombrés. D'ordinaire, elle maugréait un peu ; mais aujourd'hui rien ne pouvait l'abattre.

— Une longue marche te rafraîchira encore le teint, — dit tante Eudoxie, par allusion gentille au bal.

Et les trois vieilles demoiselles sourirent avec indulgence à la jeunesse gracieuse d'Hélène, peut-être aussi à de lointains souvenirs.

Hélène songea que toutes trois avaient été belles, que toutes trois vivaient depuis de nombreuses années, inutiles et négligées ; et son cœur se serra. Elle eut honte de tant s'ennuyer auprès d'elles, mais ne trouva rien à leur dire et se leva gauchement.

Seule dans sa chambre, elle se sentit désemparée. Les premières heures de la journée étaient généralement tristes. Elle ne pouvait jouer du piano, parce que cela dérangeait madame Tougorine; l'*Histoire des Girondins*, qu'on lui avait donnée à lire, ne l'intéressait pas. Sur sa table traînait un tricot : Hélène savait que cette couverture rose était destinée au prochain bébé de Véra; mais Véra, pour ne pas l'initier prématurément aux mystères de la vie, avait demandé cet ouvrage, pour la petite Olga. Ces subterfuges amusaient Hélène. Elle se croyait très renseignée, quoiqu'elle fût singulièrement naïve. Sa pensée s'écartait, un peu hostile et méprisante, de la réalité, qui, à force d'être pudiquement voilée, lui paraissait presque vile. Ce nouveau bébé serait une petite chose misérable, fragile et grimaçante. Hélène aimait bien tous ceux qu'il y avait déjà; mais Xénia et Véra, jalouses, s'opposaient à ce qu'elle jouât trop avec les petits : « Attends que tu sois mariée et que tu en aies à toi... » Selon madame Tougorine, on se mariait pour avoir un maître; selon Xénia et Véra, pour être exténuée et vieillie par une écrasante famille.

Heureusement que les rubans de cotillon apportés par Lily étaient là. Toute joyeuse de nouveau, Hélène se mit à coudre, avec un soin minutieux, des médailles de bronze sur des nœuds de satin rouge.

IV

Il faisait très froid chez les Morosov, dans le grand salon démeublé pour le bal, lorsque Hélène y entra. Lily, seule au milieu de ce vide, affairée, émue, lui sembla encore plus drôlement petite que jamais. Un instant, les deux amies se dévisagèrent, curieuses de leur aspect changé par la toilette. Hélène, toute en blanc, était gênée de son décolletage, pourtant modeste. Elle avait vaguement peur que ses clavicules ne fussent saillantes ; ses bras lui parurent subitement trop longs... Lily, boulotte et courte dans sa robe rose, levait un sourcil d'un air interrogateur.

— Sommes-nous bien ? — demanda Hélène, au lieu de faire des compliments à Lily, qui en attendait.

— Bah ! — répondit Lily avec assurance, — il faut surtout de l'aplomb. De moins jolies que nous passent pour des beautés à force de se croire étonnantes.

— C'est vrai, — dit Hélène.

Mais elle pensa que Lily avait eu tort de se comparer à elle. Hélène se savait jolie ; Lily n'était que gentille, et encore pas toujours.

Lily n'aimait pas les songeries vaines :

— Viens voir les fleurs !

Dans la salle à manger, madame Morosov surveillait les derniers arrangements du buffet. Elle embrassa Hélène avec une tristesse profonde et dit à sa fille :

— Tu vois, le blanc est beaucoup plus seyant que le rose. Je t'avais avertie...

— Tout le monde ne doit pas être habillé de même ! — répliqua Lily, sans s'attarder.

Elle entraîna Hélène dans un boudoir réservé au conducteur du cotillon, où, parmi des colifichets variés, des éventails recouverts de fleurs naturelles étalaient leur grâce alanguie.

— Il y en a un pour chaque jeune fille, — murmura Lily, heureuse de cette trouvaille élégante. — Seulement, n'en parle pas : c'est une surprise.

— Au contraire, mademoiselle Hélène, vous feriez bien de le raconter à toutes vos amies : cela les empêchera peut-être de se disperser avant le cotillon. Car on va s'ennuyer ferme!

C'était Boris, le frère de Lily. Il était entré sans bruit, de son pas nonchalant et mou. Petit, lui aussi, et trapu, franchement laid, obèse, il faisait oublier sa disgrâce lorsqu'il parlait, tant sa voix, un peu sourde et indistincte, avait un timbre délicieux. Une voix de velours, caressante et enjôleuse. Il s'en servait, d'ailleurs, le plus volontiers, pour lancer des phrases taquines ou agaçantes. Snob, il doutait du succès du bal; il dénigrait d'avance toute cette entreprise, désolait sa mère et fâchait sa sœur en prédisant un fiasco lamentable.

Son regard vague et froid s'attachait avec obstination sur Hélène. Elle fut enchantée quand il dit enfin :

— Ravissante, cette robe de voile! Les incrustations de dentelle sont disposées avec goût et simplicité.

Ce jeune homme grotesque possédait une entente parfaite de l'élégance féminine et il avait de ce privilège une conscience orgueilleuse.

— Qui dirige les danses? — demanda Hélène, désireuse d'échapper à l'attention de Boris.

Il sourit et détourna les yeux.

— André Glinsky, — chuchota Lily. — Les cinq frères ont affirmé qu'ils viendraient.

Les princes Glinsky étaient les plus beaux jeunes hommes de Pétersbourg et André le plus beau des cinq. Avec un conducteur pareil, le succès du bal était assuré. Hélène soupira d'aise.

— On arrive déjà, — dit Boris négligemment.

Son oreille, très fine, l'avertissait du plus imperceptible bruit.

Hélène eut envie de se précipiter. Mais Lily la retint après que Boris se fut éloigné.

— Si nous nous mettions un peu de poudre?

— Cela se verrait, — répondit Hélène.

Cette chose si défendue, la poudre de riz, ne la tentait pas : elle était confiante en son teint. Lily, elle, avait le nez facilement rouge. Elle retira de sa poche une minuscule houppe et, brave, avec plus de conviction que d'habileté, elle se

plaqua sur les narines deux taches blanches. Puis, se gardant de courir, les amies se dirigèrent vers le salon.

— Surtout, — répéta Lily, — de l'aplomb, n'est-ce pas?

Hélène ne songeait à rien ; son cœur sautait dans sa poitrine.

Le salon s'emplissait. Les jeunes filles, qui presque toutes en étaient à leur début dans le monde, causaient entre elles, guindées. Seuls, leurs yeux brillants décelaient leur impatience. Les mères, préoccupées et aimables, toutes pareilles dans le même souci de faire valoir leurs filles, échangeaient des compliments. Les jeunes gens, hautains, impassibles, comme le voulait une mode récente, faisaient peu de frais. Ils danseraient, puisqu'il le fallait ; mais causer avec ces petites serait de l'abnégation superflue. Hélène chercha des yeux Ardov, en vain. « Il viendra plus tard », se dit-elle.

Les cinq frères Glinsky, hauts et minces, très simples et sûrs d'eux-mêmes, formaient un groupe. Leurs fins visages méridionaux, qu'ils tenaient de leur mère, une Italienne, leur souplesse indolente, les distinguaient des autres invités. Ils étaient la *chief attraction* de la soirée, acceptaient ce rôle avec bonhomie.

Après un moment de gêne, tout s'anima. Madame Morosov faisait habilement les présentations ; Lily la secondait avec une désinvolture étudiée.

« Hélas ! — pensa Hélène, — je suis trop de la maison, sans doute : on oubliera de me présenter les danseurs. »

Mais elle comprit vite que sa crainte était folle. Non, elle ne passerait point inaperçue. D'ailleurs, elle avisa quelques jeunes hommes qu'elle avait déjà rencontrés à des soirées précédentes et fut heureuse de leur empressement à la reconnaître.

Une ritournelle de valse retentit, effrayante, comme un signal de combat. Lily partit, toute menue, au bras du svelte André Glinsky ; puis Hélène, entraînée par un danseur dont elle n'aurait pu dire le nom. Elle était ravie, ses pieds étaient heureux, tout son être vibrait à la musique et s'envolait vers la joie.

Plus tard, quand la première griserie de la danse se fut un peu dissipée, Hélène observa de nouveau la salle : Ardov

n'était nulle part. Il ne viendrait plus : l'heure était trop avancée. La déception que ce devait être pour Lily fut pour Hélène une souffrance. Son allégresse disparut un instant.

Elle remarqua, avec hostilité, l'allure hardie de mademoiselle Tardvinov, magnifique dans une robe de dentelle noire, avec une touffe de cerises sur l'épaule gauche ; la petite Loukine l'étonna par son air provocant, sa pâleur fervente, sa bouche triangulaire. D'autres jeunes filles, simplement éprises de mouvement, naïves et gaies, lui semblèrent plus proches d'elle, plus compréhensibles; même, sans les connaître, elle leur envoyait des sourires de solidarité franche. Les hommes ne l'intéressaient que par leurs qualités de danseurs. Elle souhaitait d'être invitée par les plus zélés à la valse, les longs et les minces, qui la soutiendraient bien quand elle s'élancerait sur la pointe des pieds, à qui elle se confierait dans le vertige enivrant du rythme rapide.

Contre une fenêtre, un personnage étrange attira son attention. C'était un grand garçon, figé dans une attitude méditative et recueillie. Des pensées profondes obscurcissaient son front. Hélène remarqua d'abord sa coiffure : il avait les cheveux abondants et tournés à la façon romantique. Elle se souvint d'avoir vu de telles coiffures dans de vieux livres illustrés. La bouche, aux lèvres plates, était amère. Les yeux, d'un brun jaune, luisaient d'un éclat fauve. Laid plutôt, il éveillait la curiosité.

Elle saisit par le bras Lily, qui se hâtait vers une petite blonde délaissée.

— Qui est-ce, là-bas, dans la fenêtre ? — murmura-t-elle.

— Soutouguine, le poète. Justement, il veut t'être présenté. Sois sur tes gardes : il est d'une effronterie !...

Lily remuait à peine les lèvres ; mais ses regards, pleins d'un effroi comique, en disaient long.

— Il déteste les jeunes filles. Boris a eu beaucoup de peine à le faire venir. C'est un ami de Boris.

Hélène ouvrit la bouche et ne dit rien.

— Tu as l'air d'une carpe, — lui souffla Lily dans l'oreille. Et elle se mit à rire.

Hélène rougit. Soutouguine, l'ami de Boris, était un « fêtard », elle l'avait entendu dire. Ce que signifiait ce mot, elle

ne le savait pas au juste; mais il lui faisait imaginer un genre d'existence presque criminel, des plaisirs inconnus, d'âpres remords, sans doute, le mépris de la vie banale des gens rangés. Elle eut la vision de Soutouguine improvisant des vers au chant rauque et passionné des bohémiennes. Les mèches, sur les tempes du poète, lui parurent augustes et mauvaises.

Soudain, il s'approcha des deux amies. Il abaissa sur Lily un regard lourd. Lily le présenta comme si elle obéissait à un ordre.

— Voulez-vous m'accorder le cotillon, mademoiselle? — dit-il à Hélène d'une voix comme éteinte; et puis il ajouta — Je danse très mal.

Hélène accepta, d'un signe de tête correct, et Soutouguine s'éloigna.

— Sois sur tes gardes! — répéta Lily.

Il y avait encore deux danses jusqu'au cotillon; Hélène les trouva interminables. Puis un mouvement se produisit : le prince André, qui s'était ménagé jusqu'alors, glissait avec une souplesse élégante à travers la salle, disposait les couples, veillait à ce que toutes les jeunes filles eussent des cavaliers. Il s'agitait, aimable, décidé à remplir brillamment son devoir. Hélène suivait des yeux tous ses gestes, attentive comme si quelque chose de grave se préparait.

Soutouguine vint la chercher. Émue, elle posa légèrement ses doigts sur le bras qu'il lui offrait et traversa la salle à son côté. Il faisait de grandes enjambées, tandis qu'elle marchait à petits pas brefs. Elle s'aperçut du contraste que cela faisait et eut peur d'être ridicule.

Quand ils furent assis, Soutouguine lui dit, en la regardant bien en face :

— J'ai choisi cette place, loin du piano, pour que nous puissions causer. Avec moi, on cause plus qu'on ne danse; et je le regrette pour vous : vous êtes si charmante et si jeune!

Hélène s'était juré de ne pas perdre contenance :

— Je suis comme toutes celles qui sont ici, et pas plus jeune.

— Vous êtes la plus jolie, — reprit Soutouguine, — per-

mettez-moi de constater ce fait. Et vous êtes la plus jeune : vos parents vous ont laissée venir ici un peu par faiblesse. Vous avez seize ans.

— Ah ! c'est trop fort ! — répondit Hélène ; — j'ai déjà été à quatre bals, cette année, et j'ai dix-huit ans.

— Vous avez peut-être été à des sauteries, — continua Soutouguine, de sa voix monotone ; — je ne me trompe pas sur votre âge.

— La date de ma naissance est gravée sur la croix que j'ai au cou, — dit Hélène.

Et elle porta instinctivement la main à sa poitrine.

— Vous n'avez pas de croix au cou.

C'était vrai. En s'habillant avant le bal, elle avait pensé que cet ornement austère s'accordait mal avec sa toilette frivole. Mais, comme jamais elle ne se séparait de sa croix, par sentiment religieux, par tendresse aussi pour ce bijou, elle l'avait glissé dans sa robe. Elle se rappela qu'elle avait mis beaucoup de temps à passer la chaînette au travers des dentelles.

— J'ai ma croix, mais je ne puis la retirer, — dit-elle en souriant.

Soutouguine prit tout à coup un air attendri.

— Une croix dont on ne se sépare pas, mais qu'on dissimule pour aller au bal ! — prononça-t-il lentement, comme s'il se parlait à lui-même. — Je vous comprends déjà. Vous devez aimer le son des cloches, le matin et le soir ; pénétrer, suivie de votre vieille bonne, en d'humbles églises, quand il fait à peine jour.

Cela était inexact. Hélène n'était pas matinale ; mais il lui sembla, en ce moment, que Soutouguine lui révélait un goût qui était en elle et qu'elle n'avait pas su découvrir ; et puis, le détail précis de la vieille bonne lui parut merveilleux.

Elle le regarda naïvement, avec un peu de tristesse.

Il parla encore :

— Vous avez un visage consciencieux et pur autant qu'intelligent. Vous deviez aimer les livres, quand, naguère encore, studieuse et sage, vous appreniez vos leçons, vous deviez les toucher comme on caresse.

Il y avait du vrai et du faux dans les paroles de Soutou-

guine. Elle avait toujours travaillé sans peine, mais nerveusement, tantôt exaltée, tantôt apathique : l'application patiente lui était inconnue. Elle oublia ce trait de son caractère pour attribuer à son interlocuteur une extraordinaire puissance de divination. Elle voulut conserver à la causerie ce ton bizarre, énigmatique, et dit, sévère, étonnée elle-même de ses paroles, les regrettant dès qu'elles lui eurent échappé :

— Et vous, vous avez commencé à gâcher votre vie.

— Comment avez-vous deviné cela? — dit-il d'une voix étouffée.

Elle n'avait pas deviné, elle savait. Mais, trop femme déjà pour ne pas profiter d'une fraude, elle n'abaissa pas son regard sérieux, qui, elle le sentait, avait frappé Soutouguine.

— Quelle étrange conversation pour un bal! murmura-t-il.

C'était son constant désir que tout ce qui lui arrivait fût étrange; Hélène s'y prêtait à merveille.

La voix de Glinsky les ramena au sentiment de la réalité. Il se tenait devant eux, souriant sous sa fine moustache noire. Il tendit à Soutouguine un éventail de fleurs et répéta :

— Choisissez une danseuse.

Soutouguine se leva et offrit les fleurs à Hélène en s'inclinant avec respect.

Il lui passa toutes les babioles de cotillon qu'il recevait, lui indiquant ainsi clairement que nulle autre jeune fille n'avait pour lui d'importance.

Hélène était sans cesse invitée. Quand elle revenait à sa place, Soutouguine disait : « Ah ! enfin ! » Quand elle repartait, il prenait un air résigné.

Des ondes de bonté douce baignaient l'âme d'Hélène. Elle était heureuse et grandie par l'admiration qu'elle excitait et sur son visage, une expression de candeur rayonnait, moitié sincère et moitié feinte, et qu'elle jugeait convenable en l'occasion. Soutouguine et elle n'échangèrent que peu de paroles, mais elle les crut graves et significatives.

Comme le cotillon finissait, Soutouguine lui dit :

— Présentez-moi à madame votre mère.

— Je n'ai pas de mère, — répondit Hélène.

Et une grande tristesse, augmentée par la musique langoureuse, par la longue tension de ses nerfs, s'abattit sur elle.

— Vous n'avez pas de mère? — répéta lentement Soutouguine.

Et, tandis qu'elle s'éloignait pour rejoindre le groupe de ses amies, elle sentit une sollicitude qui l'enveloppait comme un manteau posé sur ses épaules.

Puisqu'elle ne pouvait plus danser avec Soutouguine, elle voulut partir. La voiture des Tougorine devait l'attendre depuis longtemps déjà ; dans l'antichambre, Pierre, le vieux domestique, sommeillait. D'ailleurs, on commençait à se disperser. Elle remercia madame Morosov avec une effusion qui étonna la vieille dame.

— Si vous vous amusez tant, pourquoi partir? Restez donc pour la mazurka...

Lily lui glissa dans l'oreille :

— Sois demain, à trois heures, sur les quais avec miss Hitchins : nous causerons.

Hélène abaissa les paupières en signe d'assentiment. Elle s'en alla, respectueuse d'elle-même, comme si elle emportait un trésor.

V

Hélène avait eu, depuis l'enfance, une série de gouvernantes étrangères qui lui avaient appris le français et l'anglais. Aucune n'était restée longtemps dans la maison : les stages successifs de ces personnes aigries, susceptibles ou sentimentales, avaient effarouché l'âme d'Hélène par l'amertume pressentie de leurs existences de ratées. Maintenant que ses études étaient achevées, la famille tout entière intervenait dans ses occupations, les limitait plutôt qu'elle ne les dirigeait. Pour la promenade, on avait miss Hitchins, de deux à cinq. Elle ne déplaisait pas à Hélène. Au fond, bien peu de ses gouvernantes lui avaient déplu ; elles lui inspiraient une espèce de pitié méfiante, lui donnaient la sensation de quelque chose d'impénétrable et de vide en même temps. Elle flairait tout un système d'hypocrisie professionnelle, destiné à faire valoir une éducation distinguée et à cacher maintes lacunes. Miss Hitchins n'avait pas de ces prétentions pédago-

giques. On l'avait choisie parce qu'elle était robuste et jeune; qu'elle pouvait sortir par tous les temps et qu'elle était bien recommandée.

Par quel miracle miss Hitchins avait pu fournir de bons certificats, c'est ce qu'Hélène se demandait tous les jours; car, malgré sa candeur, elle avait vite discerné en miss Hitchins une façon d'envisager la vie très spéciale et digne d'attirer la réprobation de madame Tougorine, si elle était une fois découverte. Mais il n'y avait nul danger qu'elle le fût.

Miss Hitchins et Hélène sortaient ensemble; puis elles prenaient le thé; après quoi, miss Hitchins s'en allait, non sans avoir laissé à Hélène quelque sujet de méditation. Ainsi, elle lui avait révélé son impatience de trouver un imbécile très riche, et vieux de préférence, qui voulût bien l'enlever; et, comme Hélène objectait que, pour un mariage avec enlèvement, un jeune homme serait préférable, l'Irlandaise avait ri aux éclats. Elle tenait, quand elle était lancée, des propos bizarres et hardis. Souvent elle choquait Hélène; mais Hélène ne la trahissait pas, et, sans le savoir, elle arrêtait les confidences par un regard de ses grands yeux étonnés. Une espèce d'amitié s'était formée entre elles, bien qu'elles n'eussent de commun que la jeunesse. En outre, miss Hitchins avait le besoin d'adorer, comme Hélène avait le besoin d'inspirer de l'adoration. Louangeuse de nature, elle entourait Hélène de flatteries sincères et exaltées, aimait en cette petite fille de bonne maison la pureté d'âme qu'elle-même n'avait pu conserver. Elle s'abaissait alors avec une telle franchise qu'il se mêlait quelque dignité au désordre de ses imaginations. Des années de misère et de lutte, des générations antérieures de gueux, rejetés par la vie, se cramponnant comme ils pouvaient aux êtres plus fortunés, pour ne pas sombrer définitivement, avaient abouti à cette dernière âme complexe et lamentable. Hélène sentait cela confusément. Elle voyait en cette étrangère, dont l'origine même était suspecte, une fleur de fange, attendrissante et non sans grâce. Elle la cajolait, se laissait aduler, et ne lui révélait aucune de ses aspirations délicates, lui cachait ses rêves par peur qu'elle ne les souillât. Sans doute, miss Hitchins les aurait admirés, mais de con-

fiance et pour retomber, aussitôt après, à son cynisme naïf. Hélène la préférait telle qu'elle était, incohérente, terre à terre, avide de plaisir, ignorante de tout idéal.

Ce lendemain de bal, elle attendait miss Hitchins avec impatience. Jamais miss Hitchins n'était à l'heure; on ne lui en faisait pas de reproche : de même qu'elle arrivait en retard, elle restait volontiers après le temps convenu.

Hélène était pressée de revoir Lily. Il y avait entre les deux jeunes filles un pacte : elles devaient se communiquer, en termes exacts et non atténués, tout ce qu'elles entendraient dire l'une de l'autre. Une telle science de l'impression qu'elles produisaient leur donnerait cet aplomb, cette sûreté de soi, que Lily prisait si haut. Au début, Hélène s'était montrée hostile à cette convention : loyale et bonne, elle s'effarouchait de devoir répéter à son amie de probables critiques. Mais Lily l'avait mise bien à l'aise en ouvrant le feu des révélations par : « Madame Vorobiev dit que tu es une dinde, et mademoiselle Anjou que tu as le visage dur. »

. ... Hélène s'inquiétait. Soutouguine avait-il parlé d'elle à Lily ? Poète, il aurait peut-être trouvé des mots profonds et merveilleux... Elle voyait brûler deux yeux aux reflets fauves, et elle cherchait une âme derrière ces yeux.

« Il doit être fier et tendre », se dit-elle. Et son cœur battit à grands coups pesants dans sa poitrine.

Quelqu'un frappa et, sans qu'Hélène eût dit : « Entrez ! » miss Hitchins, toute rouge sous son grand chapeau gris, la bouche entr'ouverte d'avoir couru, la taille sanglée dans une courte jaquette trop légère pour la saison, se précipita vers Hélène, la main tendue. Puis elle s'effondra dans un fauteuil et dit, en avançant les pieds, dont les talons seuls appuyaient sur le tapis :

— Ah ! ces bottines neuves ! Elles me font un mal, pour marcher ! Enfin, je vais pouvoir me reposer un peu...

— Mais, miss Hitchins, — fit Hélène consternée, — nous devons sortir.

— Je sais bien. Des jouets cassés à faire raccommoder, des livres d'images à changer... Ne pouvez-vous pas dire que vous avez la migraine ?

— Je n'ai pas la migraine et je voulais aller sur les quais.

Miss Hitchins bondit :

— Les quais, c'est une autre affaire ! Partons tout de suite.

— Mais vos bottines qui vous serrent ?

— Ne vous occupez pas de mes bottines ! Seulement, il fait très froid. Ne pourriez-vous me prêter votre vieux tour de cou en renard ?

Hélène savait que miss Hitchins ne lui rendrait jamais cette fourrure et que madame Tougorine, si elle s'apercevait de cette disparition, ferait une enquête. Mais elle n'était pas d'humeur à se tourmenter.

Miss Hitchins enroula le renard autour de son cou, ayant soin de coquettement étaler les bouts de dentelle de sa cravate. Elle était pimpante et jeune. Presque jolie, malgré son nez rouge retroussé, son menton court et ses yeux saillants, un peu égarés. Elle jeta sur Hélène un regard d'inspection.

— Toujours cette vieille toque ? Vous devriez m'y laisser mettre un brin de houx. Je vous la retaperai en un clin d'œil.

Miss Hitchins avait un don exceptionnel pour la toilette. Bien qu'elle n'eût que peu de robes, elle semblait toujours inaugurer un nouvel accoutrement.

— Demain, si vous voulez, — dit Hélène ; — à présent, allons.

Dans la rue, le froid vif piqua Hélène au visage. Elle regarda miss Hitchins, qui grelottait.

— Il vous faudrait une jaquette plus épaisse, — murmura-t-elle.

— *Nonsense*[1] !... — répondit miss Hitchins, — ce n'est pas une jaquette qu'il me faut, mais un bon flirt.

Un flirt ! Le mot trembla dans l'air, ainsi qu'une petite chose misérable et ridicule, un hochet vide : — depuis hier, Hélène méprisait le flirt ; depuis hier, elle avait la notion, l'inquiétude délicieuse d'un sentiment profond, doux et brûlant, qui fait sourire comme on prie, qui donne une envie de pleurer de joie et d'extase. Elle serra les lèvres avec volonté pour mieux garder son secret, et accéléra le pas.

— Êtes-vous choquée ? — demanda miss Hitchins.

1. « Des bêtises !... »

Hélène secoua la tête en signe de dénégation. Au coin de la rue qui débouchait sur les quais, une rafale souleva le grand chapeau de miss Hitchins. Comme celle-ci s'arrêtait pour fixer plus solidement ses épingles, Hélène aperçut, se découpant sur le ciel d'un gris presque blanc, la silhouette ramassée de Lily et, à côté, celle de mademoiselle Leblanc, sèche et longue. Miss Hitchins avait déjà deviné le complot :

— Oh! vilaine, — souffla-t-elle; — vous allez de nouveau partir en avant avec votre amie et je devrai suivre avec cette lugubre mademoiselle Leblanc qui me demande toujours pourquoi je ne vais pas à la messe le dimanche.

— Ne grognez pas, — fit Hélène.

Elle avait rejoint Lily et lui disait bonjour avec la réserve qui est de rigueur à la promenade. Les petites mains gantées sortirent un instant des manchons et s'effleurèrent rapidement. Puis les amies, correctes et un peu raides, se mirent à remonter les quais en silence, attendant, pour parler à leur aise, que les gouvernantes fussent, elles aussi, occupées à quelque bavardage.

Lily ne s'amusa pas à faire languir Hélène. Dès qu'elle put parler sans imprudence, elle s'exécuta :

— Il a fait à Boris tout un boniment. « Ah! — lui a-t-il dit, — je suis tombé de mon haut, hier. J'avais remarqué une petite qui dansait comme si elle avait le diable au corps et qui regardait les gens bien en face. Habillée mieux que les jeunes filles ne le sont d'habitude : une bande de velours noir autour du décolletage... »

« Une idée de miss Hitchins, cette bande de velours! » pensa Hélène, qui écoutait haletante.

— « Bref, je crus qu'en sachant m'y prendre je lui en ferais dire de raides... pires qu'à la petite Loubiansky, parce qu'elle était plus jolie... Eh bien! non, mon vieux! Cette fillette m'a intimidé. J'ai eu honte de moi-même. Une vraie jeune fille, comme je ne me figurais pas qu'il y en eût encore. Toute fraîche, candide et bonne. Exquise. »

— C'est tout? — demanda Hélène.

— J'espère!... — s'écria Lily.

Et elle ajouta, railleuse :

— En attendais-tu davantage?

Hélène était trop agitée pour parler. Elle avait subitement trouvé un but à son existence : elle ramènerait vers le bien l'âme noble, mais égarée, de Soutouguine. Ce qu'était le bien, elle ne le savait pas ; mais elle se sentait appelée à l'enseigner, et ne doutait pas de ses forces. Par contenance, elle dit à Lily :

— Qu'est-ce que la petite Loubiansky aura pu lui raconter?

— Je l'ignore, — répondit distraitement Lily, — mais il paraît qu'elle est effrontée.

Par délicatesse, elle n'interrogea pas Hélène sur Soutouguine : elle avait deviné l'émotion de son amie. De son côté, Hélène n'osait parler d'Ardov, sentant que Lily avait perdu ses derniers espoirs et qu'elle en prenait son parti bravement.

Elles marchèrent, un moment, en silence, toutes deux plongées dans leurs réflexions. Tout à coup, Lily annonça :

— Je vais prier maman de t'emmener au patinage avec nous.

Hélène comprit que Soutouguine y allait.

— Jamais on ne voudra me le permettre! soupira-t-elle. Dans son enfance, maman a vu un jeune garçon tomber en patinant et se casser la jambe : la terreur lui en est restée...

— Tu glisseras des montagnes.

Puis, répondant à une autre pensée d'Hélène, elle ajouta très vite :

— On va me faire prendre des leçons d'équitation. Andronov assistera aux leçons et, quand je saurai monter, maman dit qu'il m'accompagnera aux Iles.

— Ah! — fit Hélène, — qui est cet Andronov?

— Un monsieur, jeune, ennuyeux et raisonnable.

Ainsi, après la ruine de ses rêves, Lily ébauchait un projet de mariage sans poésie. Hélène s'en attrista ; la pitié lui serra la gorge... Elle jeta sur son amie un regard douloureux, que celle-ci reçut sans mot dire.

Comme elles étaient arrivées au pont du Palais, limite extrême de leur promenade, elles retournèrent sur leurs pas, croisant miss Hitchins et mademoiselle Leblanc, qui se reprirent à marcher derrière elles. Miss Hitchins riait et racontait des potins scandaleux sur des gens qu'elle ne connaissait que de nom. Mademoiselle Leblanc, qui ne l'écoutait pas, disait ses rancœurs et sa fatigue de l'existence, son désir d'avoir une

petite chambre à elle, bien propre, avec une machine à coudre, un serin et de fines tasses à café. Les méditations silencieuses d'Hélène et de Lily furent troublées par cette sentence imprévue de miss Hitchins :

— Pour ne pas mal tourner, il faut une chance énorme au début ; mais alors on n'a aucun mérite !

— Taisez-vous donc ! — fit mademoiselle Leblanc, — vous attirez l'attention.

VI

Ce ne fut pas sans difficulté qu'Hélène eut l'autorisation d'aller au patinage. Madame Morosov, conseillée par Lily, avait su présenter avec diplomatie les arguments les plus persuasifs. Le patinage du « Jardin de la Tauride » était d'une extrême élégance ; les jeunes filles qu'on y rencontrait appartenaient toutes au meilleur monde ; les jeunes gens avaient une tenue parfaite. Rien n'était mieux vu, dans la société, que ce sport. Madame Tougorine professait un profond mépris du snobisme ; néanmoins elle céda, mais à la condition prévue par Lily : Hélène ne patinerait pas, elle pourrait, à la rigueur, descendre les montagnes en traîneau.

Hélène craignait d'abord de faire sotte figure parmi ses amies, puis elle se rassura : débutante, elle eût été gauche ; simple spectatrice, elle évitait ce danger.

Quand, soigneusement chaussée de hautes bottines pointues, en costume de promenade un peu court, elle se trouva, avec miss Hitchins, au milieu de toute la blancheur éblouissante de la glace et de la neige, elle eut un frémissement de plaisir.

Les arbres, couverts de givre scintillant et gai, découpaient sur le ciel bleu, dur et clair, l'élégance de leurs ramures fines. Comme toujours, lorsqu'elle était en présence de la nature, Hélène regardait au loin, embrassant l'horizon de ses yeux grands ouverts. Elle oublia le motif de sa venue ; elle oublia l'agitation qui l'environnait, pour admirer les arbres. Un vol de corbeaux lourds s'enleva d'un bouleau, plana en hésitant, puis alla s'abattre, éparpillé, sur un groupe isolé de sapins.

« Est-ce qu'ils vont abîmer le givre en se posant? » pensa Hélène.

Mais les branches souples fléchirent à peine et la dentelle de givre brilla, au soleil, dans un bref balancement, sans se détacher.

Hélène restait immobile, les yeux en l'air. Miss Hitchins la poussa du coude :

— Regardez, regardez vite! Jamais je ne l'aurais cru si adroit!

Hélène n'eut que le temps d'apercevoir Boris Morosov filant debout sur la pente brusque et polie d'une montagne de glace. Il avait les mains dans les poches de son paletot; sa tête, coiffée d'un bonnet d'astrakan, s'engonçait dans les épaules; sa moustache pâle était alourdie et exagérée par le souffle qui se figeait. Il se laissait entraîner, raidi et sûr de lui-même; ses jambes trapues et solides ne remuaient pas. Sur la glace plane, il continua du même élan, puis il fit un ample circuit et arriva en patinant auprès d'Hélène. Lily, moins agile, avançait aussi, appliquée à ne pas être ridicule. Du haut de la montagne, l'un après l'autre, plusieurs traîneaux légers partaient. Des jeunes filles, rouges de froid et de plaisir, étouffaient de petits cris de terreur; de jeunes hommes, attentifs à bien calculer la direction, guidaient la descente, les lèvres crispées.

Miss Hitchins complimentait Boris et lui exprimait son désir de patiner. Elle s'en fut avec lui pour louer des patins.

Lily haletait.

— On ne remarque pas trop que je ne suis guère brave?

— Oh! pas du tout.

— Viens, tu glisseras de la montagne. Voilà justement monsieur Soutouguine : il te pilotera.

Hélène tourna la tête, cherchant de tous côtés.

— Mais là, derrière toi! — fit, en éclatant de rire, Lily.

Et, en effet, il était là, grave et attrayant, avec ses yeux ardents et sa bouche désenchantée. Il parut à Hélène tout autre qu'au bal elle l'avait vu, mais conforme à lui-même, vibrant, heureux de l'air vif et pur, observateur profond cependant. Elle s'efforça de ne montrer aucun trouble, de

conserver un regard tranquille. Elle sentait que, turbulente, elle lui plairait moins.

— Puis-je vous faire glisser de la montagne? — demanda-t-il, et il ajouta, comme au bal quand il l'avait invitée danser : — Je suis très maladroit.

Il affirmait son culte de la spiritualité par ce mépris de l'adresse physique.

Hélène gravit, à côté de lui, les soixante-dix marches de bois, couvertes de neige, sur laquelle les différentes chaussures avaient laissé leurs empreintes allongées. Elle soufflait un peu, car Soutouguine, très grand, montait vite. Au haut de la montagne, ils s'arrêtèrent un moment; et Soutouguine jeta sur l'étendue de neige qui se déroulait à leurs pieds un regard d'approbation.

Il semblait attendre qu'Hélène parlât; mais elle négligeait le paysage et n'éprouvait plus que l'angoisse d'une joie prochaine, le vertige de quelque chose de doux et d'effrayant.

Soutouguine prit l'un de ces petits traîneaux bas, dont l'avant se courbe en forme de proue. Il s'assit à califourchon, appuyant les talons de ses patins sur la glace. Hélène se mit à genoux derrière lui; elle arrangea soigneusement les plis de sa jupe. Quand il la sut installée, il se retourna et dit, correct et froid :

— Si vous avez peur, tenez-vous ferme à mes épaules.

Et l'instant où leurs yeux se virent de si près parut à Hélène terrible.

Puis il eut un vigoureux élan de tout son corps. Hélène se sentit plonger dans un abîme, soulevée comme par une immense vague, qui, après s'être dressée, retombait presque verticalement. Ses mains agrippèrent les épaules de Soutouguine; et elle fut tentée de poser son visage contre la nuque solide et rouge qui était devant elle ; pour ne pas céder, elle se rejeta en arrière autant qu'elle le put. Tout cela en une seconde. La descente devint moins abrupte; puis ce ne fut qu'un glissement rapide, mais sans émotion, sur une surface plane. Le traîneau s'arrêta. Hélène et Soutouguine sautèrent sur la glace.

— Avez-vous eu peur? — demanda-t-il.

Elle évita la faute banale de mentir.

— Un peu, — avoua-t-elle; — mais c'était délicieux.

— Vous glissez des montagnes pour la première fois?

— Oui.

— Comme vous êtes neuve à toute impression, comme vous êtes neuve à la vie!

Hélène le contempla : il avait les paupières fatiguées, le front soucieux.

— C'est peut-être, de tous les plaisirs mondains, celui où se mêle le moins d'imposture, — dit-il, — et encore!...

Hélène se demanda quelle imposture il pouvait y avoir ici, au milieu de la glace pure, dans l'harmonie des mouvements silencieux. Elle regarda du même côté que Soutouguine et vit approcher mademoiselle Loubiansky, menue et minaudière. Chancelante avec coquetterie, elle s'autorisait de sa maladresse pour se cramponner au bras d'un jeune officier, qui souriait comme par devoir.

« C'est ça, l'imposture! » — se dit Hélène.

Et elle ne songea pas que, dans l'atmosphère idéale dont Soutouguine l'enveloppait par caprice, il y avait de l'imposture aussi. Il la considérait comme un être à part et elle se sentait devenir telle.

— Vous me négligez! — dit très haut mademoiselle Loubiansky à Soutouguine.

Elle affectait de croire que tout le monde lui faisait la cour et, grâce à ce stratagème, elle obtenait un semblant de succès.

— Vous êtes trop entourée, — dit Soutouguine.

Un jeune Préobragénetz, récemment promu officier, accourait, le manchon d'Hélène à la main : elle l'avait perdu pendant la descente. L'officier l'invitait à glisser de la montagne avec lui; elle s'apprêtait à le suivre, un peu à contre-cœur, quand des cris partirent de l'autre bout du patinage et attirèrent son attention. C'était miss Hitchins, qui, menée sur la glace par Boris, faisait sensation. Elle était amusante et un peu comique, dans son effort pour garder l'équilibre. Tout à coup elle tomba, avec un éclat de rire éperdu.

— Qui est cette jeune femme? — demanda Soutouguine.

Il fronçait légèrement les sourcils, en snob ennuyé d'une fausse note.

— C'est ma gouvernante, — fit Hélène.

Elle rougit.

— Ah! exquis! — s'écria Soutouguine; et il ajouta, comme se parlant à lui-même : — Cette petite folle pour surveiller cette petite sainte!...

Hélène voulut rejoindre miss Hitchins; elle croisa les deux sœurs Tchernov, rigides, aux profils pareils, réguliers et durs; elles patinaient avec dignité, la main dans la main. Toutes deux saluèrent Hélène du même sourire rapide et indifférent.

— C'est assez, chère, — dit Hélène à miss Hitchins qui secouait sa jupe; — vous ne savez pas patiner.

— Ne racontez pas cela chez vous! — répondit miss Hitchins.

Boris faisait, de sa voix mélodieuse et indistincte, un discours que personne n'essayait de comprendre.

Hélène glissa de la montagne avec le petit Préobragénetz. Elle ne retrouva plus le passionnant frisson de naguère. Crâne, elle ne chercha pas d'appui; elle se mordit la lèvre en plongeant dans le vide.

Puis il fallut s'en retourner. On sortit en bande.

Mademoiselle Loubiansky organisait une partie de cinq traîneaux pour le lendemain.

— Vous en serez? — demanda-t-elle à Soutouguine.

Il se pencha un peu vers Hélène :

— Vous revenez demain, mademoiselle, n'est-ce pas?

Elle fit signe que oui.

Alors seulement il répondit à mademoiselle Loubiansky, laquelle, occupée déjà à flirter ailleurs, avait oublié la question.

— Vous nous direz des vers, dans le vertige de la descente! s'écria-t-elle, pour réparer la faute de son étourderie.

— Oh! non, il ne faut pas! — dit Hélène avec ardeur.

Un léger rire vola dans le groupe.

— Merci, mademoiselle, — dit gravement Soutouguine.

Puis il s'éloigna.

— Bravo! — chuchota Lily dans l'oreille d'Hélène; — tu es habile, quand tu veux.

Hélène n'avait pas été habile. Elle avait parlé avec sincérité : pour elle, dire des vers à mademoiselle Loubiansky, dans l'atmosphère d'imposture, était un sacrilège. Pourtant,

elle craignait vaguement d'avoir été audacieuse, et l'approbation de Lily la rassura.

Toute la soirée elle entendit résonner dans ses oreilles le « merci » ému de Soutouguine; ce petit mot lui devint un témoignage du lien mystérieux qui unissait leurs deux âmes.

VII

Un dimanche soir, comme la famille, au grand complet, était assemblée pour le dîner autour de la table abondante et simple, madame Tougorine s'adressa un peu sèchement à Hélène :

— J'ai regretté, cet après-midi, que tu ne fusses pas là... Je commence à trouver que ce Jardin de la Tauride te prend beaucoup de temps.

Hélène s'indigna : ne lui avait-on pas permis ce plaisir? pourquoi le lui reprocher, maintenant qu'elle ne pourrait plus s'en passer?

Elle demanda :

— Qu'y a-t-il donc eu, cet après-midi?

— La visite de madame Kortzev et de son fils.

— Mais je les ai vus cent fois! — s'écria Hélène; — et ils ne m'intéressent pas. La mère est commune, le fils est absurde et bête.

— Tu es prompte à juger les gens! — dit madame Tougorine.

Xénia, assise à côté de son mari, en face d'Hélène, se mit à rire.

— Tu te repentiras peut-être, un jour, de ces paroles, — dit-elle.

— Pourquoi? — riposta Hélène avec défi.

Serge prenait un air malin. Véra examinait son assiette avec une attention vague et triste. Nicolas déplaçait mollement les verres devant lui. On voyait que la conversation l'intriguait.

— Pourquoi? — répéta Hélène.

Tante Alexandra, du bout de la table, éleva sa voix faible :

— J'ai connu, quand j'allais dans le monde, une jeune

fille qui se moquait toujours d'un monsieur très chauve. fort distingué d'ailleurs. Eh bien! elle l'épousa, fut heureuse et considérée. Je suis sûre qu'elle regretta vivement ses propos étourdis.

— Sans doute! — affirma tante Eudoxie.

Serge semblait beaucoup s'amuser. Mais le général eut pitié d'Hélène, qu'il voyait agitée et rouge. Il leva sur elle ses petits yeux pleins de bienveillante malice et dit :

— Tu ne nous parles plus jamais de Lily. Que devient-elle?

Nicolas, qui avait une phrase en tête, ne put s'empêcher de la dire, bien qu'il la sentît inopportune.

— J'ai rencontré Kortzev dans l'escalier. Il était contrit...

Hélène jeta un regard de reconnaissance au général, mais elle ne put saisir la perche qu'il lui tendait. Elle aimait trop Lily pour parler d'elle devant tout le monde : il se passait dans la vie de Lily des choses moins belles. moins surprenantes que dans la sienne, mais graves cependant. Un hasard vint à son secours. Elle s'aperçut que les lunettes chevauchant le bout du nez du général étaient mal d'aplomb, et s'écria :

— Papa, tu vas laisser tomber tes lunettes dans ton potage.

Le général éclata de rire.

— Vous savez vous tirer d'affaire, petite Hélène! — dit Serge.

Puis la causerie s'engagea selon les rites habituels, chacun reprenant sans y rien changer, sans y pouvoir rien changer, même si la fantaisie l'en prenait, l'attitude à lui assignée, dès le début. par cette institution forte et définitivement établie qu'était la famille Tougorine. Serge scandalisait par son libéralisme, du reste très inoffensif et qui ne l'empêchait pas d'être un fonctionnaire modèle, justement ambitieux, au ministère des finances. On s'effrayait de ses théories, tout en admirant à part soi l'audace de son esprit. Nicolas, stylé par l'éducation diplomatique, affectait une discrétion si absolue que personne, sauf peut-être Véra, n'était au courant de ses opinions. On ne doutait pas qu'elles ne fussent excellentes... Serge, moins confiant et irrité de tant de réserve, déclarait, dans ses moments de mauvaise humeur,

que ce qu'on cache si bien n'existe pas. Cela passait pour une boutade spirituelle, et le prestige de Nicolas n'en était pas diminué.

Ce soir-là, Serge, qui dissertait volontiers, cita Henry George et fit une tirade sur la question ouvrière.

Le général, bien que peu instruit des idées actuelles, lui tenait tête, développait des théories raisonnables, judicieuses, mais autoritaires et aristocratiques. Malgré sa grande bonté, il estimait que donner trop de droits à des êtres incultes était un danger, un enfantillage, un jeu futile de générosité : « C'est paresse d'intelligence — disait-il — que d'acclamer chaque doctrine nouvelle, parce qu'elle est une doctrine avancée !... » Hélène se sentait gagnée tantôt par le général, tantôt par Serge. Elle profita d'un instant où Xénia était inattentive et, se penchant en avant, elle dit :

— Serge, vous me prêterez ce livre?

Il fit signe que oui. Il avait déjà prêté à Hélène *The History of Civilisation*, de Buckle; et ce rôle d'éducateur, de guide, le divertissait. Hélène avait maintenant la rage de lire. Elle croyait qu'il lui fallait acquérir une science universelle pour se rapprocher de Soutouguine : non qu'elle rêvât de l'égaler un jour, — elle ne souhaitait que de le comprendre mieux. Soigneusement, elle dissimulait à tous, à Soutouguine en particulier, ses petits efforts : elle s'emparait au hasard de livres très sérieux, les lisait avec fièvre et se désolait ensuite de constater son ignorance et d'avoir la tête sonore de mots qu'elle n'arrivait pas à « réaliser ».

Au dessert, le fils de Xénia, Kostia, obtint un bruyant succès, en proclamant qu'il choisissait le plus gros gâteau, non pour sa grosseur, mais parce qu'il était plus joli que les autres.

On se leva de table; détente heureuse après le lent repas. Des bavardages commencèrent, dans le tumulte des chaises remuées. Le général, soufflant un peu, posa la main sur l'épaule d'Hélène et lui dit avec une solennité amicale :

— Viens dans mon bureau, faire un besigue avec moi.

Elle eut, de la tête, le joli mouvement d'un oiseau qui lisse ses plumes et baisa la lourde main du général.

— Avec joie!

Elle aimait ce gros bonhomme jovial et doux, aux allures d'éléphant, à l'âme fine et délicate. Causer avec lui, ou lui rendre quelque menu service l'enchantait. Naguère encore, quand elle prenait des leçons, il ne dédaignait pas de s'arracher à ses travaux pour vérifier un problème où elle s'était embrouillée. Elle appréciait la nuance de leur camaraderie et se sentait plus proche de lui que de toute autre personne de la famille.

Dans le grand cabinet de travail faiblement éclairé, ils s'installèrent l'un en face de l'autre, à la table de jeu. Le général s'enfonça dans son fauteuil et battit les cartes longuement, d'un air plus grave que de coutume. Le silence commençait à gêner Hélène, et, plus il durait, moins elle osait l'interrompre. Enfin, le général dit :

— Ainsi, petite, Kortzev ne te plaît pas?

Les taquineries de Serge lui revinrent à la mémoire : toute la famille avait été au courant de cette histoire avant elle.

Impatiente, elle s'écria :

— Si ce personnage compte demander ma main, il faut l'en dissuader tout de suite !

Le général soupira :

— Il a demandé ta main.

Puis il ajouta :

— Il est très riche et il a de bons principes.

Hélène vit qu'il plaidait par acquit de conscience, sans chaleur. Elle s'assit sur le bras du fauteuil, appuya sa joue contre celle du vieil homme, et murmura :

— Il faut répondre non.

Elle n'était pas fâchée, somme toute, qu'on l'eût demandée en mariage : elle éprouvait un peu de tristesse de la peine qu'elle causerait; mais surtout l'orgueil et l'étonnement agitaient tout son être.

Le général lui releva la tête avec une brusquerie affectueuse et, la forçant à le regarder ;

— Tu ne l'aimes pas?

Hélène rougit et, prête à pleurer, ne put s'empêcher de sourire.

— Oh ! non !

— C'est bien, — dit-il ; — n'en parlons plus. Ou plutôt, réflé-

chis trois jours, et puis tu nous donneras une réponse définitive. Ta décision sera libre, mais il ne faut pas qu'elle soit prise à la légère.

— Papa, — demanda Hélène, — est-ce que maintenant tout le monde ici va m'en parler, à tour de rôle?

Le général éclata de rire.

— Non. J'ai voulu t'en parler moi-même, bien que ce fût plutôt l'affaire de ma femme. Mais nous sommes des amis, nous deux, n'est-ce pas, de vrais amis?

Hélène l'embrassa en sanglotant. Il essuyait ses lunettes sans cacher son émotion.

— Va dans ta chambre, petite; tu peux ne pas retourner au salon ce soir.

Et, tandis qu'elle se redressait lentement, il murmura :

— Si ce n'est pas celui-ci, c'en sera un autre. Quelqu'un te prendra et t'emmènera. Tu auras ta vie, à toi, et tu oublieras les vieux.

— Jamais je ne t'oublierai, — dit Hélène.

Elle entrevit la mélancolie douce de cette âme, la sérénité tendre de son indulgence, la qualité spéciale de son esprit parmi ces gens que l'existence avait rendus mesquins. Elle perçut confusément qu'elle-même, jeune fille au seuil de la vie, était un mystère cher et vénérable pour ce vieillard et qu'il aurait voulu la garder longtemps ainsi. Elle eût désiré lui dire qu'elle resterait toujours là, qu'elle était satisfaite de vivre auprès de lui, sans projets et sans regrets; mais, dans son cœur, un autre bonheur s'ébauchait, elle écoutait un appel vague et impérieux. Troublée, elle ne voulut s'engager par aucune parole et sortit à pas muets.

... Elle rêvait, les coudes sur le piano qu'elle ne songeait pas à ouvrir, quand Véra entra dans sa chambre.

Elle devina que Véra savait son refus, mais qu'une pudeur scrupuleuse l'empêchait de parler. Elle s'avança, les bras tendus.

Véra lui mit sur la joue un baiser humide et fort. D'ordinaire, Hélène détestait la manière qu'avait Véra d'embrasser; ce soir, cette caresse lui fut agréable.

— Un jour, — dit Véra, — tu auras, toi aussi, le doux devoir d'aimer un être plus que toi-même.

Religieuse, elle approuvait le refus d'Hélène : le sacrement auguste du mariage ne devait unir que deux êtres qui s'aimaient.

Hélène ne lui répondit pas. Elle se souvint d'un mot de Soutouguine : « l'éternelle imposture ». Est-ce que tous, dans la famille, Serge le libéral, Nicolas le correct, les tantes sacrifiées, Véra elle-même, vivaient dans l'imposture? Où donc était la vérité?

Elle ne pouvait mettre son âme à l'unisson de celle de Véra. Sa méfiance était éveillée; elle flairait l'artificiel, le voulu en toutes choses. Entre elles deux, Hélène vit une barrière infranchissable; mais elle tint à reconnaître le bon mouvement de Véra et dit, étonnée de n'avoir pas trouvé mieux :

— Est-ce qu'on en parle, au salon?

Véra fut déçue; elle répondit avec bonté :

— Oui, mais on ne te tourmentera pas.

Et, après un autre baiser, froidement maternel, elle s'en alla.

VIII

Véra s'était à peine trompée en annonçant qu'on serait discret envers Hélène : on la laissa tranquille à peu près. Mais, le lendemain, Hélène remarqua, dans les regards de tous, dans les intonations changées et jusque dans les silences, que la famille se préoccupait d'elle et lui attribuait une importance inaccoutumée. Tante Pauline, au premier déjeuner, eut pour elle une sollicitude tendre à laquelle se mêlait un peu de respect. L'âme timide et toute blanche de tante Pauline était ingénument hostile au mariage : elle y voyait une espèce de déchéance, presque une souillure. Jamais elle ne s'était permis d'exprimer cette opinion dans sa famille, où les vertus de la femme et de la mère étaient estimées si haut; mais elle portait en elle-même un intime orgueil de sa virginale existence. Tante Marie roula des yeux de poule effarée; elle connaissait la gravité des questions d'argent, et se demandait si une occasion pareille se présenterait encore pour Hélène. Mesdemoiselles Alexandra et Eudoxie décidèrent que le cœur de

la jeune fille n'avait pas encore parlé et s'attendrirent sur sa candeur.

Hélène s'efforçait d'avoir l'air naturel et calme. Elle se disait qu'un peu de mélancolie ne ferait pas mauvais effet; mais sur ses lèvres errait un involontaire sourire. Il lui semblait qu'elle venait d'échapper à un grand péril. Du mariage elle n'avait qu'une notion vague. Elle savait que le charme de la solitude était rompu, brutalement, irrévocablement; et l'idée qu'un homme pourrait, à n'importe quel moment, entrer dans sa chambre, la choquait. Ces mots de Véra l'obsédaient : « le devoir d'aimer un autre être plus que soi », et elle se félicitait de ne s'être pas imposé ce devoir à l'égard de Kortzev. Toute la nuit, elle avait été agitée de mauvais rêves. Dans son demi-sommeil, elle se fatiguait à fuir quelqu'un; elle avait le frisson d'un regard qu'elle devinait curieux, l'horreur d'un frôlement... Et, le matin, ç'avait été comme une fanfare de joie dans son cœur, à se sentir libre et seule.

L'image de Soutouguine était exempte pour elle de toute matérialité. Elle ne voyait pas en lui un mari probable; elle le tenait à part de tous, et croyait ses sentiments pour lui sublimes, tels qu'il n'en avait jamais existé de semblables. Quel rôle il jouerait dans sa vie, elle l'ignorait; mais, depuis qu'elle le connaissait, elle avait l'âme éblouie. Sans lui, la demande de Kortzev ne l'aurait pas trouvée si dédaigneuse. Elle dédiait à Soutouguine une gratitude émue : il l'avait ennoblie, rendue plus exigeante et plus lucide; elle saurait se maintenir à ces hauteurs où il l'avait menée.

Elle rencontra Serge, qui était venu consulter le général sur quelque affaire. Il l'agaça en lui disant, avec un regard appuyé :

— Nous ne sommes plus une petite fille !...

— Vous ne vous en étiez pas encore aperçu? — répondit-elle.

Et déjà elle s'échappait, quand Serge ajouta :

— Je voulais simplement dire que les livres sérieux commencent à vous intéresser. Voici la logique de Mill... Que pensiez-vous donc ?

Hélène crut avoir été sotte. Mais le plus étonnant fut que miss Hitchins — par quel miracle? — avait flairé quelque chose.

Elle fit irruption dans la chambre d'Hélène, devançant l'heure, pour la première fois de sa vie, et s'écria :

— Quelle horreur! Nous allons avoir un trousseau à commander !

Miss Hitchins disait toujours : « Quelle horreur! » au lieu de : « Quel bonheur! »

— Vous êtes folle, voyons! — dit Hélène.

Miss Hitchins se calma aussitôt.

— Ah! très bien!... Nous avons mieux que ce garçon, oui!

Ainsi, selon miss Hitchins, elle avait rejeté l'offre de Kortzev parce qu'elle comptait sur Soutouguine. Cette violation d'un secret qu'elle ne s'avouait pas lui fut pénible. Miss Hitchins, habituel témoin des rencontres sur la glace, avait constaté un *flirt* et s'en amusait; Hélène ne pouvait souffrir que des mots et des sentiments d'une déplorable banalité pussent effleurer son rêve. Elle gardait jalousement pour elle seule cette ambition merveilleuse : régénérer Soutouguine et se régénérer elle-même. Elle se consacrerait à cette œuvre. L'idée froide du devoir ne lui viendrait pas; elle servirait cette âme qu'elle voyait si mystérieuse et profonde, sans contrainte, sans réflexions dogmatiques, avec une joie de tous les instants.

— Est-ce que nous allons au Jardin de la Tauride, aujourd'hui? — hasarda miss Hitchins, craignant une rebuffade.

— Plus que jamais! — s'écria Hélène.

Et, pour empêcher miss Hitchins de faire des questions, elle lui annonça qu'elle lui donnait une robe :

— Vous savez, la bleue, celle qui vous tente depuis que je l'ai...

Dans sa joie d'avoir éconduit Kortzev, elle aurait donné tout ce qu'elle possédait.

Dehors, elle résolut de se confier à Lily. Certes, on ne parle pas d'une demande en mariage qu'on a repoussée; mais, avec Lily, l'intimité était si grande!...

Elle n'eut pas l'occasion d'être indiscrète. Dès qu'elles se retrouvèrent, Lily leva sur Hélène son regard de chien fidèle, où la mélancolie se marquait de plus en plus, et dit :

— Je crois que cela va se faire.

— Quoi donc? — fit Hélène, toute troublée.

— Ne parle pas si fort, — murmura Lily. — Je vais probablement épouser Andronov.

Hélène tressaillit. Bien que cette nouvelle ne fût pas inattendue, elle en éprouva un choc désagréable. Il lui parut que son cœur s'alourdissait et grandissait démesurément dans sa poitrine. Elle ne trouva rien à dire. Il fallait imaginer quelque phrase gentille pour rompre le silence.

— Puisque tu te décides, — dit-elle enfin, et les larmes lui montèrent aux yeux, — cela doit être bien. Je te souhaite tout le bonheur possible.

Et, dans le fond de son âme, elle la méprisa doucement d'accepter ainsi un sort banal, « une vie d'imposture ». Lily baissa les yeux.

— Tu prends toujours tes bottines chez Weiss? — demanda-t-elle.

— Oui, — fit Hélène. — Quand sera-ce certain?

— Ce soir, — répondit Lily.

Et elle s'en fut. Maintenant, elle patinait tout à fait bien et semblait y trouver une satisfaction violente.

Hélène n'avait pas besoin de voir pour s'assurer que Soutouguine était là. Elle sentait sa présence ; et, au tumulte de ses veines, elle sut qu'il approchait. Il venait sans bruit, glissant avec cette allure d'ombre que pousse une force invisible. L'ayant rejointe, il ramena l'un de ses patins vers l'autre et s'arrêta. Il respirait profondément ; il était heureux et hardi.

— Vous continuez à vous priver de ce sport par obéissance? — dit-il.

— Que voulez-vous?... il faut se résigner! — répondit Hélène.

Et elle ajouta, comme implorante :

— Dites-moi des vers.

Il fut surpris. Il devait plutôt sa réputation de poète à ses allures bizarres qu'à un véritable don. De même, Boris passait pour un ténor de talent parce qu'il refusait toujours de s'exécuter et que sa voix, quand il parlait, était mélodieuse et mal articulée. Soutouguine était poète à cause de sa coiffure inspirée, de ses yeux rêveurs et désabusés, de sa bouche dédaigneuse. Il faisait, du reste, des vers, mais si peu!

De petits poèmes que lui extorquait l'enthousiasme ivre et surexcité de ses compagnons de fête...

Il ne pouvait répéter à Hélène ces gémissements d'une âme brisée par le plaisir, lasse et encore assoiffée... En outre, aucun de ses vers ne lui revenait à la mémoire : il regarda au loin et parla pour gagner du temps.

— C'est étrange, — murmura-t-il, — la musique me laisse indifférent, ou presque. Elle m'agite les nerfs à fleur de peau : je ne perçois pas la signification des notes, la valeur savante et précieuse des accords... tandis qu'en poésie, mon oreille est sensible aux moindres nuances; le rythme des vers m'exalte et me berce, m'enlève à la réalité, me transporte dans un monde surnaturel où sont décuplées toutes les sensations.

Hélène conclut que la musique est inférieure à la poésie; et elle fut humiliée de tant aimer la musique. Elle se vit toute petite devant cet homme qui obtenait de l'art non plus une alarme exquise et passagère, mais des révélations grandioses, merveilleuses et nettes.

Pourtant elle insista, un peu triste et avide. Alors Soutouguine lui dit des vers, les seuls dont il se souvînt, sur des fleurs brûlées par un soleil trop ardent, des fleurs qui meurent sans avoir vécu, dont la courte splendeur est un miracle vain de désespoir et de beauté... Ces vers parurent pauvres à Hélène. Elle pensa qu'elle n'en avait pas tout compris :

— Mais l'ardeur du soleil leur avait donné de la joie?...

— Que vous êtes naïve! — répondit Soutouguine.

Hélène ne savait pas s'il raillait ou s'il était sincère; son rôle de personnage candide commençait à lui peser. Pourtant, Soutouguine exerçait sur elle une fascination puissante. Elle était un peu gênée de ce long tête-à-tête et fut heureuse de voir approcher Boris avec miss Hitchins, chancelante mais ravie.

— Quelle horreur! Je pourrai bientôt me risquer seule.

Et, ignorante de l'effet qu'elle produisait, miss Hitchins criait :

— Hip! hip! Hélène, sur la montagne!

Tout le monde riait.

— Voici mademoiselle Loubiansky avec son fiancé! —

continuait miss Hitchins. — Quand la glace sera fondue, tout le monde ici sera fiancé, sauf moi qui n'ai jamais eu de chance, et vous, Hélène, pour qui personne n'est assez bien!

Boris emmena miss Hitchins, en lui bredouillant quelque chose qu'elle ne comprit que trop. Soutouguine se mit lentement à gravir, au côté d'Hélène, les marches de la montagne.

— C'est vrai, — dit-il, — que pour vous personne n'est assez bien.

— Il ne faut pas l'écouter! — s'écria Hélène avec véhémence.

Et elle se sentit confuse jusqu'aux larmes.

Il la regarda, sans pitié pour son trouble, avec respect d'ailleurs et étonnement. Comme toujours, il exagéra l'impression qu'il recevait. L'idée que cette petite fille pourrait lui être enlevée lui vint pour la première fois à l'esprit. Il lui sembla doux de cueillir en passant cette âme qui s'offrait, à peine ouverte encore, mais riche de vie et de fine senteur. Il se dit qu'Hélène l'aimait; il en eut une joie orgueilleuse. Brusquement, il prit une demi-décision, s'avança plus qu'il ne l'avait encore fait.

— Mon vieux père arrive bientôt; il sera heureux de vous connaître.

Le père de Soutouguine! Le père de cet homme qu'elle voyait sublime, exposé par sa grandeur même à tous les dangers. Elle leva sur Soutouguine un regard si tendre en sa pureté, si confiant et chargé de reconnaissance, qu'il se livra davantage.

— Pourvu qu'il vous plaise! — dit-il presque humblement.

— Je suis sûre que je l'aimerai, — répondit Hélène.

Et la conviction qu'elle avait engagé sa vie fut en elle si intense, que Soutouguine en subit l'influence persuasive; et lui-même sut que sa destinée se fixait.

Au retour, Hélène entra chez madame Tougorine, qu'elle n'avait pas vue de la journée. Madame Tougorine, très faible, reposait sur son lit, dans la pénombre de la pièce éclairée par une veilleuse. La tête étroite, belle encore, ne creusait guère les oreillers empilés très haut. Une fanchon de dentelle, gracieusement arrangée sur le sommet du crâne, formait une

espèce de couronne au-dessus des bandeaux très noirs et très lisses. Les yeux brillaient avec leur habituel éclat, presque farouche. Le nez droit, mince, se dessinait en saillie nette; la bouche, petite et sèche, fermée sur des dents longues, était sévère. Hélène regarda le corps, si atténué qu'on le devinait à peine sous la douillette de satin sombre; et elle s'intéressa aux mains, osseuses et jaunes, symétriquement posées sur la couverture écossaise, de couleurs criardes : un cadeau de tante Marie. La veilleuse mettait des reflets aux auréoles d'or qui ornaient les têtes des saints sur les icones. — Une petite armoire vitrée était pleine d'icones; il y en avait aussi au mur, mais elles s'effaçaient dans l'ombre, ne faisant que des taches imprécises et curieuses.

Hélène embrassa doucement sa tante sur le front; elle s'attardait à l'examiner, sans trouver un mot à lui dire. L'odeur de pharmacie qui traînait dans la chambre incommodait Hélène; pourtant elle souriait, toute enivrée de son bonheur récent. Il lui semblait que son corps seul était ici, par un étrange hasard, et que son cœur était resté sur une hauteur de glace pure et qui donnait le vertige.

— Tu es gaie ! — dit madame Tougorine, en dirigeant sur elle son regard aigu, mais sans remuer la tête.

— Oui, — dit Hélène avec embarras.

— Assieds-toi : j'ai à te parler.

Hélène s'assit sur la chaise, au chevet de sa tante ; mais elle était trop bas : alors, elle monta sur le lit et s'installa bien, disposa par contenance les plis de sa robe. Contre le lit de madame Tougorine était celui du général, tout pareil, avec une même couverture laide et touchante.

« Ils ont soixante-cinq ans, l'un et l'autre; pendant quarante ans, ils ont dormi côte à côte », pensa Hélène.

Et cette fidélité de deux destinées jumelles lui apparut auguste et mystérieuse.

— Tu sais que ces jours sont graves pour toi, que tu as à réfléchir, — dit madame Tougorine.

— Réfléchir à quoi ?... Ah ! oui, toujours Kortzev...

Hélène l'avait oublié. Dix ans ou dix siècles s'étaient passés, pour elle, depuis la veille.

Madame Tougorine agita les mains avec impatience.

— Comme tu es étourdie! — s'écria-t-elle. — Il n'y a pas moyen de fixer ta pensée... Kortzev t'a fait un grand honneur, c'est un jeune homme accompli.

— Je ne vois pas en quoi il m'a fait honneur. S'il est plus riche que moi, cela m'est bien égal. Il est très laid. Il a les cheveux jaunes, le teint jaune, des yeux désagréables, des gestes communs.

— Tu n'as songé qu'à cela?

— Oh! non, à mille choses! Mais je ne puis pas expliquer...

Le dégoût physique, en ce moment, dominait la pensée d'Hélène et l'obscurcissait. Enfin, elle dit :

— Il est si terre à terre!

Madame Tougorine lui expliqua les avantages d'un mari sérieux et sûr. Elle fit l'éloge de Xénia et de Véra, de leur vie de famille, discrètement, sans appuyer, mais avec autorité. Elle ne parla pas d'elle-même; cependant Hélène songeait tout le temps au général. Madame Tougorine dit enfin :

— Le général n'était pas beau ; et je l'ai choisi entre tous.

Elle était encore fière maintenant du prestige ancien de sa beauté.

— Je pense bien! — s'écria Hélène; — il est si gentil!

Involontairement, elle qualifiait toujours son père adoptif de « gentil » ; et le contraste même, entre cette épithète mignarde et le gros bonhomme bourru et tendre qu'était le général, lui plaisait.

Hélène sauta à bas du lit.

— Maman, — déclara-t-elle, — c'est tout réfléchi, tout décidé : je ne puis pas épouser Kortzev. Mais ces jours sont graves pour moi, tu as raison.

Elle s'enfuit, en se disant que madame Tougorine trichait quand elle voulait ainsi l'influencer : le général n'avait-il pas pris sur lui toute cette affaire? Une toute petite fraude, par amour du pouvoir!... Elle ne put s'empêcher de sourire : elle tenait sa destinée, splendide et lumineuse, dans sa main.

IVAN STRANNIK

(A suivre.)

LETTRES D'ALLEMAGNE

Les lettres inédites de madame de Staël, que nous publions aujourd'hui, sont tirées des archives de M. Louis Perrot de Montmollin, petit-fils de Charles-Louis William Turrettini, fils de madame Turrettini-Necker, qui était la fille de madame Necker de Saussure. C'est à cette dernière que ces lettres sont adressées. On sait de quelle étroite amitié étaient unies madame de Staël et sa cousine, madame Necker de Saussure. La femme distinguée, qui a écrit la *Notice sur le caractère et les écrits de madame de Staël*[1], était assurément la personne qui avait pénétré le plus avant dans son intimité et avec laquelle l'auteur de *Delphine* s'épanchait le plus volontiers : « Vous savez, — lui écrit madame de Staël dans une de ces lettres, — s'il y a sur cette terre une conversation que je préfère à la vôtre. » Et encore : « Nulle femme ne se place à côté de vous un instant même pour mon esprit. » C'est dire tout l'intérêt de cette correspondance : madame Necker de Saussure a été la vraie et presque la seule confidente de madame de Staël. Malheureusement elle n'avait conservé que peu de lettres de sa cousine ; tout le reste fut brûlé après la mort de madame de Staël, sur la demande expresse de la duchesse de Broglie, sa fille.

On sait que madame de Staël, bannie de Paris par le Premier Consul (octobre 1803), était partie pour l'Allemagne avec le désir d'étudier la littérature et la pensée allemandes, le désir aussi de se relever de « l'outrage » que lui faisait le Premier Consul par l'accueil triomphal qu'on lui promettait outre Rhin. Weimar et Berlin furent

1. En tête de l'édition des *Œuvres complètes*, de madame de Staël, 1820.

les deux étapes principales de son voyage, et c'est de Weimar et de Berlin, en 1804, que sont datées les lettres que nous publions. Les deux premières, adressées à madame Necker de Saussure, sont écrites de Weimar le 11 et le 31 janvier 1804; la troisième, la plus longue et la plus intéressante, est de Berlin (1er avril). Nous y avons joint un fragment de lettre, de Berlin également, écrit par madame de Staël à son père et communiqué par Necker à madame Necker de Saussure; madame de Staël y raconte comment elle fut reçue et fêtée par la cour de Prusse. L'intérêt de ces lettres, c'est leur entière sincérité; elles nous disent toute la vérité, que madame de Staël n'a pas toujours osé dire avec autant de franchise dans son livre *De l'Allemagne* ou dans les lettres à la grande-duchesse Louise de Saxe-Weimar. Elle a fort bien vu les verrues et les taches; elle les note avec esprit au passage. On s'étudia de part et d'autre, on se plut sans doute, mais non sans réserves. Si les Allemands virent partir sans trop de regret l'éternelle questionneuse, madame de Staël avoue aussi qu'elle s'ennuie, au fond que « son entreprise finie », elle n'attend qu'un prétexte pour partir. Elle fut rappelée, on le sait, par la mort soudaine de Necker, et l'ovation de Weimar et de Berlin s'acheva tragiquement, dans les larmes[1].

PAUL GAUTIER

I

Weimar, ce 11 janvier 1804.

Votre aimable lettre, ma chère amie, m'a transportée un moment auprès de vous, et quand je vous sépare d'une partie des inconvénients du séjour que vous habitez[2], vous savez s'il y a sur cette terre une conversation que je préfère à la vôtre. Je vous ai déjà écrit une fois d'ici; je continue à être con-

1. On peut consulter sur le séjour en Allemagne de madame de Staël (avec le livre *De l'Allemagne* et *Dix années d'exil*) : Blennerhassett, *Madame de Staël et son temps*, tome III (ce livre indique les principales sources allemandes); — *Coppet et Weimar*, de madame Lenormant; — Du Casse, *Mémoires du roi Joseph*, t. X; Ch. Joret, *Madame de Staël et Weimar* (1900); *Madame de Staël et Berlin* (*Revue d'Histoire littéraire de la France*, (1902); — notre volume sur *Madame de Staël et Napoléon*. — Les lettres que nous publions sont extraites d'une nouvelle édition de *Dix années d'exil*, d'après les manuscrits de Coppet, qui paraîtra prochainement (Plon, éditeur).

2. Genève.

tente de la vie que j'y mène. La société de la cour, qui se multiplie par les visites de toutes les cours environnantes, présente le genre d'intérêt qu'inspirent toujours les grands seigneurs qui, ne pouvant jamais avoir aucun besoin de vous, vous flattent parce qu'ils vous choisissent [1]. Au-dessus de cette règle générale, je place le duc qui est un homme d'esprit, et la duchesse, qui est une femme d'un mérite rare, et dont la conduite envers moi est celle d'une mère ou d'une sœur aînée, qui tout à la fois vous protégerait et vous admirerait. Les femmes placent sur moi cette disposition à l'enthousiasme qui caractérise les Allemandes, et me font la cour comme des hommes amoureux. Quant aux hommes, il n'y en a point, que les hommes de lettres ; tous les autres sont des caporaux qui ne fument point en société, mais voilà toute la différence pour eux, de la garnison au palais. Mais les trois hommes de lettres, Goethe, Schiller et Wieland, ont plus d'esprit ingénieux, profond en littérature et en philosophie qu'aucun homme à moi connu.; leur conversation est toute en idées. Il n'est pas question, surtout dans une langue étrangère, d'avoir une conversation de jeux de phrases [2] ; mais ils ne sortent jamais de chez moi que je n'écrive des pensées nouvelles et je suis sûre que j'intéresserai mon père et vous cet été par mon journal. De plus, le spectacle allemand est une source d'observations nouvelles. Schiller et Goethe font des essais de tout genre dans l'art dramatique, tantôt des chœurs grecs, tantôt des pièces idéales. Je trouve notre art toujours supérieur, mais j'aime à voir les motifs de cette supériorité. Les Allemands, tout lourds qu'ils sont, ont plus de jeunesse que les Français, parce qu'ils ne sont pas encore blasés et qu'ils se livrent bonnement à qui tâche de les amuser. Leurs opéras-comiques sont tous remplis d'apparitions

1. « Madame de Staël, comme M. Necker, avait la passion de l'aristocratie ; les formes élégantes des gens de la Cour la séduisaient peut-être plus que tout. Elle les aimait avec une sorte de faiblesse. » (Madame de Noailles, *Vie de la princesse de Poix*.)

2. Les conversations avaient lieu en français (*Dix années*, ch. XII), mais non sans quelque gêne de la part des interlocuteurs de madame de Staël : « Si elle ne parlait pas tellement vite, écrit Wieland, qu'un pauvre Allemand, l'oreille et l'esprit tendus, arrive toujours à perdre une bonne partie de ce qu'elle dit, on voudrait passer sa journée à l'écouter. »

de machines qui amusent vivement Albertine [1], et dans lesquels il y a une sorte d'imagination romanesque, qui se développe en paix devant des gens qui ne sont pas difficiles et par qui le ridicule n'est pas découvert. Aussi l'originalité s'y conserve-t-elle, non dans les individus, mais dans les productions littéraires.

En voilà assez sur l'Allemagne. Quoique ce séjour me plaise sous les rapports que je viens de vous dire, je m'y serais sentie bien seule et bien isolée sans B... qui a été et qui est vraiment plus aimable que jamais pour moi [2]. Il a ici un grand succès et je crois qu'il s'en ira avec regret. Pour moi, c'est là le moment pénible, et je le retarde tant que je peux. Écrivez-moi encore ici, chère amie, et dites-moi plus de détails sur ce qui vous intéresse. Albertine [3] grandit-elle de toutes manières? Y a-t-il un nouveau développement dans vos enfants? Et les amis? Ils sont les mêmes, n'est-ce pas? Mon cousin [4] ne m'aime-t-il pas? Le généreux service qu'il a voulu me rendre! Je jouis d'y penser.

Voilà donc madame de Lavoisier qui va épouser M. de Rumford [5]. Une vie toute nouvelle après quarante ans! Tant mieux, quand cela se peut! Parlez-moi de *Valérie* [6]; si vous la lisez, ce sera comme si je l'avais lue. Je pense tristement quelquefois que nous avons changé de place, madame de Krüdener et moi. Ah! j'étais bien peu faite pour la vie errante!

J'espère que mes lettres ne font plus aucune peine à mon père; j'espère que j'ai repris l'empire de moi; mais c'est peut-être parce que je souffre moins. Toute la philosophie du

1 Albertine de Staël, la future duchesse de Broglie, âgée d'un peu plus de six ans.

2. Il s'agit de Benjamin Constant; il avait accompagné madame de Staël à Weimar, mais il ne la suivit pas à Berlin; il retourna en Suisse. Avant d'arriver à Genève, il rencontra madame Necker de Saussure qui lui annonça la mort de M. Necker, père de madame de Staël. Il revint alors précipitamment à Weimar pour consoler madame de Staël, qui était partie de Berlin, accablée de douleur.

3. Albertine Necker, fille de madame Necker de Saussure, qui épousa M. Turettini. Elle avait alors dix-huit ans.

4. Jacques Necker, mari de madame Necker de Saussure.

5. Madame de Lavoisier, veuve du célèbre savant, amie de madame Necker de Saussure, épousa en secondes noces le physicien anglais Rumford. (*Journal de madame de Cazenove d'Arlens*, pp. 55, 65.)

6. Roman de madame de Krüdener. Le titre complet est *Valérie*, ou *Lettres de Gustave de Linar à Ernest de G.*

monde ne vaut pas une situation plus douce en elle-même. Dites-moi, je vous en prie, comment vous trouvez mon père de santé et d'humeur et assurez-le bien, je vous prie, chère amie, que physiquement il ne nous arrivera rien. Dites-lui aussi deux petites nouvelles : l'une, que M. d'Hervas a fait négocier à Hambourg et ailleurs le tribut de l'Espagne à l'avance et que personne n'a voulu prêter là-dessus ; l'autre, que M. d'Entraigues ayant été nommé conseiller de légation russe, le Premier Consul ne persiste pas moins à exiger son renvoi, ce qui embarrasse beaucoup l'Électeur[1]. Il est positif que l'ambassadeur de France a exigé de l'Électeur qu'on fît défendre *Delphine* parce qu'ils croyaient en France qu'il suffisait d'interdire la vente à la foire de Leipsick pour empêcher le succès en Allemagne ; en vérité, ils se sont trompés[2]. Adieu, chère, je vous embrasse, et nulle femme ne se place à côté de vous un instant même, pour mon esprit. Adieu, adieu.

(A madame Necker de Saussure, à Genève, par Basle, par Schaffausen ; timbré *R. L. Weimar* et un cachet.)

Ce 31 janvier, Weimar (1804.)

J'ai reçu une si jolie lettre de vous, chère cousine, que j'en ai montré une page à tous nos beaux esprits d'ici, et que je m'en suis glorifiée avant de vous répondre. Je sais bien que vous aimez mieux une lettre que tous les éloges, mais il faut me pardonner d'être un peu fière de vous. Je prolonge mon séjour ici pour retarder ma séparation de Benjamin et pour éviter le carnaval de Berlin, qui est trop bruyant et trop magnifique. D'ailleurs, je me trouvais ici dans une disposition d'âme qui s'use, mais qui m'a été assez douce. Le succès

1. Le comte d'Entraigues, ancien député aux États Généraux, agent des Bourbons ; il avait été nommé, par Alexandre Ier, conseiller de l'Empire en 1803. Envoyé en mission à Dresde, il publia un violent factum contre Bonaparte, qui exigea et obtint son renvoi de Saxe.

2. Le Premier Consul avait, en effet, demandé à l'Électeur d'interdire *Delphine* dans ses États : « Ce bon homme, qui avait déjà une disposition à l'obéissance dont les plus fidèles sujets pourront à peine approcher, fit interdire mon ouvrage, en me faisant dire qu'il en était bien fâché, et que pour sa part il n'y voyait rien de mal. » (Madame de Staël, extrait d'un premier manuscrit de *Dix années d'exil*.) Le roi de Prusse refusa, disant que ce livre « n'ayant pas été interdit en France, il ne concevait pas pourquoi la France le ferait interdire ailleurs ». (*Ibid.*)

vraiment inouï que j'ai en Allemagne suffirait au plus avide amour-propre ; mais ce n'est pas mon amour-propre qui est difficile à contenter, c'est un certain besoin de variété, d'intérêt et de distraction qui n'est satisfait qu'à Paris. De plus, je ne sais me plaire qu'où je dois vivre et mourir, et ce qui est passager pour tout le monde l'est encore plus pour moi ; j'ai une constance dans le cœur et une inconstance dans l'esprit, pour laquelle est fait le pays où j'ai mes anciens amis et où les tableaux se renouvellent sans cesse. Enfin, surtout, l'imagination décore ce qui est impossible de traits qui percent le cœur. Voilà, chère amie, ce que je sens et ce que je vous exprime sans contrainte. J'ai acquis, en Allemagne peut être, une assez mauvaise chose, quoique assez naturelle : c'est la confiance d'avouer mes bizarreries, car tout ce qui écrit quatre lignes en a tant ici que je puis bien me prononcer. Ce que j'ai toujours cru, c'est qu'il y a dans le talent quelque chose qui désorganise la vie commune. Cependant, vous, vous en avez du talent, mais vous ne vous y êtes pas livrée ; mais vous avez été élevée dans un pays qui ressemble aux ruches d'abeilles, où chacun fait sa niche absolument pareille à celle de l'autre. Ici, il y a plus d'excentricité et, sous ce rapport, le pays me plaît davantage. Il me plaît davantage aussi, parce qu'on y sent un million de fois plus ce que je puis valoir. Cependant, sans les grands liens qui me rappellent à Genève, je ne m'établirais point ici et c'est en Angleterre que je transporterais ma vie, si elle était transportable. Le peu d'Anglais que j'aperçois ici[1] ont plus d'analogie avec ma manière de sentir et je m'en fais aimer avec une rapidité qui me touche. Mais l'Angleterre subsistera-t-elle? Vous savez qu'on écrit de toutes parts que la descente est renvoyée à l'hiver prochain ; cela me rend à peu près sûre de ne passer l'hiver prochain à Paris ; mon projet actuel est de passer deux mois d'été à vingt lieues de Paris pour revoir mes amis[2], et de passer l'automne et l'hiver avec vous ; mais tout est si incertain !

1. Il y avait alors à Weimar un jeune Anglais plein de talent, Henry Crabb Robinson, apprécié de Gœthe, qui se lia avec madame de Staël (Cf. Blennerhassett, *Madame de Staël et son temps*, t. III, pp. 50 et suiv.)

2. Elle écrit à Joseph Bonaparte le 17 avril, de Berlin : « Croyez-vous que l'automne prochain, on me laisserait à quinze lieues de Paris ? » (Du Casse, *Mémoires du roi Joseph*, t. X.)

Donnez-moi, je vous prie, des nouvelles de la santé de mon père; tout mon être est là. Comment m'accusez-vous d'avoir fait une description poétique de la neige? Elle était passée, et comme je devais attendre ici et trouver de beaucoup meilleurs chemins jusqu'à Berlin, je n'ai pensé vraiment qu'à lui donner des détails qui l'amusassent. Il est bien bon véritablement dans ses inquiétudes sur le physique; mais l'inquiétude sur le moral aurait mille fois plus fait pour mon bonheur. N'en parlons plus, cela empêchera peut-être d'y penser. Vous vous étiez trompée dans votre inquiétude relativement à mon ami[1]. Il est impossible d'être mieux reçu qu'il ne l'est, et certainement le duc et la duchesse font mille fois plus pour lui qu'aucun membre du cercle de la Rive[2] : or, aristocrate pour aristocrate, j'aime mieux les grands seigneurs. Il est invité deux fois par jour à la cour; tous les jours de la vie, les gens de lettres en font le plus grand cas; enfin, il a sa place ici, parce qu'on y a des opinions, mais point de parti, et que le goût de la littérature et de l'esprit y est porté très loin, même parmi les gens médiocres[3]; ils ne dédaignent point ce qu'ils n'ont pas. Vous passez bien légèrement sur votre vie, moi qui vous accable de la mienne, mais vous avez su vous rendre maître de l'indomptée, et moi elle me domine. Adieu, chère amie, je vous apporterai des idées nouvelles dont nous causerons beaucoup. Parlez de moi à votre mari et à votre Albertine, si je commence à exister pour elle. Si Boissier ne m'écrit pas, je lui écrirai; mais vous, méchante, que vos lettres sont rares!

Écrivez-moi toujours ici, jusqu'à ce que je vous mande le contraire. — Ce 1er février (1804).

1. Benjamin Constant.

2. A Genève.

3. Benjamin Constant écrit dans son *Journal*, dont les impressions sont intéressantes à comparer avec celles de madame de Staël : « Il y a dans la conversation des hommes allemands, même non lettrés, une sorte de bon sens et de calme qui repose et dont je sens d'autant plus le mérite que je me rapproche de la France. En quittant l'hospitalier territoire de Weimar, je vais rentrer dans un monde où je ne rencontrerai plus *cette bienveillance dont j'ai contracté l'habitude.* »

II

Madame de Staël arrive à Berlin au commencement du mois de mars 1804. Elle est reçue de la manière la plus aimable par le roi, la reine et toute la cour; nous connaissions déjà en grande partie ses impressions par ses lettres à la grande-duchesse de Saxe-Weimar, publiées dans *Coppet et Weimar* par madame Lenormant, celles qu'elle écrit à Gœthe (*Annales gœthiennes*, 1887), et à Joseph Bonaparte (Du Casse, *Mémoires du roi Joseph*, t. X). La lettre qui suit, adressée à madame Necker de Saussure, du 1er avril 1804, est d'un caractère plus intime; on y voit mieux les ombres du tableau [1].

Berlin, ce 1er avril 1804.

Quelle délicieuse lettre j'ai reçue de vous, chère amie, et que j'ai bien fait de vous donner uniquement et exclusivement tout ce sentiment qu'une seule femme peut inspirer à une autre femme! Vous êtes une nouvelle preuve pour moi dans votre lettre de ce que je crois si vivement : c'est qu'en prose, c'est que dans les sujets individuels, les expressions peignent l'âme plus que le talent, réfléchissent tout notre être, et pas seulement l'esprit, la plus extérieure de nos facultés. Il faut avoir un caractère réel, susceptible d'affections vraies et de réflexions profondes pour écrire comme vous, et il faut encore joindre à tout cela un esprit supérieur. J'ai donc raison de vous croire unique. Il en est ainsi, dans d'autres genres, de mon père, de Benjamin et de Mathieu [2], et la vaste moisson de nouvelles connaissances que j'ai fait *(sic)* en Allemagne donne une sanction de plus, s'il est possible, à mes premiers sentiments.

Dans tout ce Berlin, qui m'a intéressée? Le fameux prince

1. Consulter sur la Société de Berlin à l'époque où la vit madame de Staël l'excellente étude de Karl Hillebrand (*Revue des Deux Mondes*, mai 1870). On y verra l'impression qu'elle produisit sur la femme la plus célèbre de Berlin, Rahel Lewin, et cette impression ne fut pas de tout point favorable.

2. Mathieu de Montmorency.

Louis[1]? Non. Quelques-uns des grands seigneurs qui abondent ici? Non. Un professeur, un professeur allemand[2]! Que dites-vous de cela, chère amie? Et ne croyez-vous pas que déjà j'ai perdu quelque chose en Allemagne, et ne vous préparez-vous pas à me faire des plaisanteries, comme si je n'étais plus une Parisienne? Si vous voulez un intérêt de coquetterie, il n'en est pas question, et le premier coup d'œil sur la figure vous en convaincra, quand vous ne croiriez pas, ce qui est pourtant bien vrai, que Benjamin m'en a rendu tout à fait incapable. Mais si vous voulez en littérature plus d'esprit et d'originalité que tout le monde et autant que vous, je vous le garantis. Comme je crois que je vous l'amène, je n'en parle plus.

Il faut vous rendre compte de mon impression sur Berlin. Elle est beaucoup moins complète que celle de Weimar; je ne sais si la présence de Benjamin faisait de tout un accessoire pour moi, et s'il me faut ici faire de l'extérieur le principal; mais il est certain qu'en y trouvant beaucoup plus de mouvement, beaucoup plus de ce qui pourrait rappeler Paris en apparence, je sens que je ne m'y établirais pas volontiers et que le triomphe de l'Allemagne, c'est une Université, et non un salon à la française[3].

Les deux sociétés, celle des savants et de la cour, sont complètement séparées, et il en résulte que les savants ne savent pas causer et les hommes du monde pas du tout penser. La frivolité sans la grâce française est quelque chose de tout à fait insupportable, et comme les Allemands ne sont pas frivoles naturellement, il y a une tristesse dans leur gaieté qui porterait sans cesse à leur dire: « Mais pourquoi le faites-vous? » Il y a cependant toujours un fond de bonhomie et d'admiration pour la supériorité, qui n'oblige pas à se tenir

1. Le prince Louis-Ferdinand, né en 1772, fils du prince Ferdinand qui était frère du Grand Frédéric. Il fut tué au combat de Saalfeld en 1806. (Cf. *Dix années d'exil*, ch. XIII.)

2. Il s'agit d'Auguste-Guillaume Schlegel, que Gœthe avait proposé à madame de Staël comme précepteur de ses enfants. « Il faut que je vous remercie, écrit madame de Staël à Gœthe, de *la société la plus intéressante* que j'ai rencontrée à Berlin, Wilhelm Schlegel. » (Cf. Blennerhasset, t. III, p. 109.)

3. « Il n'y pas l'ombre de comparaison entre ce que nous appelons société en France et ceci. » (Lettre à Gœthe, 7 avril 1804.)

sur ses gardes presque habituellement, comme on le fait habituellement en France. Mais aussi vous rencontrez très bien deux cents personnes, à qui vous n'avez pas un mot à dire et tellement semblables entre elles, qu'il en est qu'on m'a présenté dix fois sans que je puisse parvenir à les reconnaître. Il y a au milieu de tout cela des personnes à rechercher parmi les savants et les étrangers, le corps diplomatique[1] ; mais parmi les Berlinois eux-mêmes la disette est extrême. Il y a tous les soirs des parties comme à Genève avec un immense souper, très bon matériellement, où les hommes boivent autant que le leur permet leur dîner. Croiriez-vous que ce séduisant prince Louis, qui certainement a de l'esprit et une belle figure prussienne, a la parole toujours embarrassée après dîner et que je préfère avec soin de lui donner rendez-vous le matin ; et c'est le Lovelace allemand[2]...

La simplicité de Weimar, la grande instruction des femmes, le goût vif de tout le monde pour la littérature en faisaient un séjour beaucoup plus selon mon goût. J'ai compris là comment une petite ville pouvait plaire ; ici je vois qu'en fait de grandes villes tout fait regretter Paris, hélas[3] ! Cependant j'y trouve un accueil comme je devrais le recevoir dans ma patrie; mais cet accueil n'a encore rapproché personne de moi. On fait cercle autour de mes paroles, j'ai un succès qui ferait tourner la tête, si elle pouvait l'être autrement que par le cœur ; mais quand il n'y a rien là, rien du tout, la vie est triste. J'ai renoncé par exemple ce soir à un grand souper, où j'étais priée, pour me recueillir avec vous : mais je ne me connais personne avec qui je voulusse être tête à tête. Il faut aussi vous parler de la princesse votre amie, chez qui je soupe

1. Par exemple, Brinckmann, jadis ministre de Suède à Paris, devenu ambassadeur de Suède à Berlin. Ce fut chez lui que madame de Staël fit la connaissance de la célèbre Rahel Lewin. Parmi les écrivains et les philosophes, elle vit Ancillon, Jean de Muller, les Schlegel, Fichte, Spalding, etc.

2. Voir les *Lettres du prince Louis-Ferdinand de Prusse à Pauline Wiesel*, publiées par Alex. Büchner, Leipzig 1865, et les *Lettres de Chamisso, Gneisenau et du prince Louis-Ferdinand*, 2 vol. in-8°, Leipzig, 1867. Les lettres d'amour du prince rappellent les fameuses *Lettres à Sophie* de Mirabeau.

3. « Si je vivais en Allemagne, je ne m'établirais certainement pas dans une grande ville. Les Allemands ne savent pas tirer parti d'une grande ville ; on n'y choisit pas sa société, on l'augmente. » (Lettre à Gœthe, 7 avril.)

très souvent. Sa maison est arrangée avec un goût infini ; on y vit à la française en tout, excepté qu'il n'y a pas de Français. Elle a de la grâce dans la plaisanterie, quelque chose de bouffon dans la manière de conter, qui contraste avec le maintien et la volonté d'être princesse ; mais je ne puis pas dire que j'aie encore trouvé en elle un accent, ni une parole réelle. Son bon goût en fait de romans m'est inexplicable ; car il me semble que ce qu'elle devrait aimer, c'est le *Roman Comique* ou *Cléopâtre*[1]. Elle est digne ou moqueuse, spirituelle dans les deux genres, mais sèche, et quoiqu'elle dise que je lui plais, je crains que cela ne dure pas ; parce que je ne sais pas comment ni par où nous nous prendrions. Une preuve de son bon goût encore, c'est son enthousiasme pour vos lettres. Je verrai si je découvre quelque chose de nouveau et de plus en elle, et comme de raison tout ceci reste entre nous. Qui est charmante, c'est la reine[2] : elle a une douceur et une grâce irrésistible. Le roi aussi est très bon, et il y a une nièce de la duchesse de Weimar[3] nouvellement mariée au prince Guillaume, frère du roi, à laquelle je m'intéresse du fond du cœur. Mais on ne peut voir que bien rarement la famille royale ; la maison de la princesse Louise est la plus habituelle maison de Berlin. Hors de la société, il y a le spectacle, où je vais plus souvent par étude que par plaisir, et des concerts publics quelquefois très remarquables. Par exemple, le jour du Vendredi-Saint, il y a eu une cantate de chantée sur la mort de Jésus-Christ, qui m'a attendrie plus profondément que rien de ce genre ne l'a jamais fait ; je vous l'apporterai, cette cantate, car il faut que vous sachiez l'allemand pour que nous parlions et que nous lisions ensemble cet été.

J'ai écrit à Mathieu pour lui proposer un rendez-vous de

1. Le *Roman Comique* de Scarron ; *Cléopâtre* de la Calprenède. — La personne qui répond à ce spirituel portrait est la princesse Louise de Prusse (Frédérique-Louise-Dorothée-Philippine), fille du prince Ferdinand et sœur du prince Louis-Ferdinand. Elle avait épousé le prince Antoine Radziwill, le 19 mars 1796, et était âgée, quand madame de Staël la vit, de trente-quatre ans. — Cf. lettres de madame de Staël à la princesse Louise, écrites de Stockholm en 1813. (Pertz, *Stein*, t. III, pp. 671 et suiv.).

2. La reine Louise, femme de Frédéric-Guillaume III.

3. La reine-mère, princesse de Hesse-Darmstadt, était, elle-même, une sœur de la duchesse Louise de Saxe-Weimar. Quant au prince Guillaume, il avait épousé, le 12 janvier 1804, Amélie-Marie-Anne de Hesse-Hombourg dont il s'agit ici.

quinze jours à quarante lieues de Paris, au mois d'octobre ; s'il l'accepte, comme je l'espère, mon plan de cette année est entièrement fixé ; ce temps excepté, je passerai dix mois de suite avec vous. Vous savez déjà toutes mes dates de départ ; mon père s'en moque ; mais je n'y tiens pas moins jour pour jour. Vous n'avez pas d'idée du bien que cela me fait de compter les jours avec mon almanach ; car à présent je reste pour arrondir mon séjour, pour que tout paraisse naturel et pour être sûre du beau temps en voyageant ; mais je sens mon entreprise finie, et si vous m'écriviez une raison quelconque pour hâter mon retour, je n'hésiterais pas à partir. Ah ! comme je me confie dans vos promesses sur la santé de mon père[1] ! Je suis effrayée de ce que j'ai éprouvé à Weimar, et si le ciel ne m'avait pas donné je ne sais quel peu de foi dans l'avenir, qui pour la première fois me fait du bien, je serais plus effrayée encore que je ne le suis ; car je ne crois pas que je puisse survivre à sa perte. J'ai sondé mon cœur de partout pendant ces trois jours, et j'ai tellement éprouvé que toute ma vie tenait à lui, que je n'avais pas un souvenir sans lui, pas une idée qui n'eût une connexion avec lui, qu'il m'a semblé qu'il ne me resterait rien ni dans le passé, ni dans le présent, ni dans l'avenir, enfin que je m'anéantirais pour tout, excepté pour le désespoir. C'est triste à penser ; car la nature ne veut pas qu'on aime ainsi ce qui nous a devancé de tant d'années. Mais il a trouvé le moyen de m'inspirer un si inexprimable attendrissement que, quand je fais quelquefois des efforts sur moi-même pour secouer cette impression, elle n'en revient qu'avec plus de force.

Quelle longue lettre, chère amie, et qu'il me reste à dire ! Benjamin arrive près de vous, je l'espère, à présent[2] ; j'espère que vous vous serez entendus. On mande de Vienne que madame de Lavoisier y est avec le comte de Rumford, et le chevalier Landriani qui écrit cela à Muller[3], qui vous aime

1. Quelques jours après, le 10 avril, Necker mourait sans revoir sa fille. « Il n'a cessé de dire qu'on devait consoler sa fille et lui ôter tout remords d'être loin de lui. » (*Rosalie de Constant*, par Lucie Achard, t. II, p. 288.)

2. On sait que Benjamin Constant était reparti pour la Suisse.

3. L'historien Jean de Muller.

beaucoup, ajoute : *Albertine*[1] *est bien heureuse dans son intérieur, son mari est devenu un des plus habiles botanistes qu'il y ait.* Dites cela de ma part à mon cousin. Dites-moi si Charles Tronchin a reçu une lettre de moi par le dernier courrier; on m'a dit qu'il avait souffert cet hiver et j'en suis inquiète.

Chère amie, sans fatuité, ma lettre a été interrompue par le prince Louis, qui a soupé tête à tête avec moi ; j'ai fait feu des quatre pieds, je suis lasse et je vais me coucher. Ah ! que j'ai envie de revenir !

***

A cette lettre charmante nous joignons le fragment ci-dessous, extrait d'une lettre adressée par madame de Staël à son père, qui a été conservé, copié par une main étrangère, dans les papiers de madame Necker de Saussure. Madame de Staël y raconte en détail la réception que lui ont faite à Berlin le roi, la reine et les princesses. A travers l'expression d'une joie sincère, on sent percer une pointe d'attendrissement et de mélancolie.

... J'ai été présentée hier à la Reine et au Roi ; je vais te décrire cette circonstance. Comme c'était le jour de la naissance de la Reine, au moment où elle est entrée dans une salle toute remplie d'hommes et de femmes, couverte d'or et de diamants, les cimballes (*sic*) se sont fait entendre et cette musique a encore ajouté à mon émotion. La Reine est charmante, il n'y a aucune flatterie à dire que c'est la plus jolie femme que j'aie vue ; sa parure est éclatante et du meilleur goût ; enfin elle m'a véritablement éblouie. En s'approchant de moi alors, elle m'a dit, à travers beaucoup de choses obligeantes, ces propres paroles : « Madame, j'espère que vous me croyez de trop bon goût pour n'être pas flattée que vous ayez choisi Berlin pour y venir : il y a longtemps que vous y êtes admirée, et par moi surtout[2] ». J'étais vraiment si confuse que je n'ai su que répondre. Mais, quelque temps

1. Il est évident qu'il s'agit ici de madame Necker de Saussure elle-même (Albertine-Adrienne) et de son mari, Jacques Necker.

2. « J'espère, madame, que vous nous croyez d'assez bon goût pour être flattée de votre arrivée à Berlin ; j'étais très impatiente de vous connaître. » (*Coppet et Weimar*, madame de Staël à la grande-duchesse de Saxe-Weimar, 13 mars 1804.

après, je lui ai dit qu'il était impossible de ne pas regretter d'avoir fait un roman avant de l'avoir connue; que mon imagination aurait été animée par un modèle dont je n'avais pas eu jusqu'alors d'idée. Les princesses qui la suivaient se sont toutes approchées de moi, et celles que je connaissais m'ont embrassée; enfin j'étais si touchée de tant de bontés, que j'avais un sentiment d'attendrissement et sur toi et sur mes amis, qui ne voyaient pas cela, et sur ma patrie, qui était si indifférente envers moi. De là, j'ai été présentée au Roi, qui m'a dit des choses fort obligeantes sur son désir que je me trouvasse bien à Berlin. Le Roi est d'une belle figure et a beaucoup de bonté et de simplicité. Le reste de la soirée s'est passé en révérences de tous les côtés imaginables. »

Ce fragment est accompagné du billet suivant de Necker :

Je vous envoie, chère amie, la copie de la partie de la lettre de ma fille sur sa réception. La princesse Louise lui a dit des merveilles de vos lettres à madame Sartoris. Le reste une autre fois.

Adieu, c'est de la politique.

Le 10 avril 1804, Necker mourait. Madame de Staël, revenue précipitamment de Berlin à Weimar, écrivait de cette dernière ville à madame Necker de Saussure ce billet plein d'angoisse, qui clôt sa correspondance d'Allemagne :

Tout ce que puis vous dire, mon amie, c'est que je vis, et que la destruction de tout bonheur, de toute existence, de tout avenir, de tout repos, me laisse malgré moi la vie physique. Je suis, et mon pauvre ami aussi, hors d'état de partir avant quatre jours. Je vous écrirai pour vous prier de venir au-devant de moi à Berne; j'ai besoin de vous pour entrer dans son tombeau qui sera le mien. Adieu, je n'en puis plus, adieu! Vous l'avez vu cinq mois de plus que moi, cinq mois que j'ai perdus! Ah! si je pouvais mourir de ces paroles!

Adieu!

LA SAGESSE D'UN PANDIT[1]

> Celui qui naquit de Soi-même perça les sens vers le dehors. C'est pourquoi l'homme perçoit le monde qui est dehors et non l'Atman qui est au dedans. Çà et là un sage replie son regard en dedans et voit le Soi intérieur. (*Katha-Upanishad*, IV, 1.)
>
> O nuit, affranchis-moi de l'univers! Le monde pâlit, le monde, spectre décevant que le jour place devant moi, et c'est moi-même qui suis le monde. (Richard Wagner, *Tristan et Iseult*.)

L'illusion du monde! C'est une idée qui règne depuis très longtemps à Bénarès. Une des plus vieilles *Upanishads*[2] raconte la leçon qu'Ajataçatru, un ancien roi de cette même Bénarès, enseignait ici même au brahme Balaki. Brahma, expliquait-il, c'est-à-dire l'Être réel n'est point dans les apparences, ni même dans l'âme qui les voit; il est plutôt dans l'âme qui les rêve, ces apparences n'étant que les rêves successifs de Brahma. A son plus haut degré il est dans l'âme qui dort et ne rêve pas, dans le sommeil noir d'où sortit, où s'évanouira tout fantôme[3].

Dès que l'on a quitté l'étonnante vision du matin au bord du Gange, on se sent hanté par ces vieilles idées de l'Inde.

1. Voir la *Revue* du 1er avril.

2. *Upanishads* : traités philosophiques, généralement dialogués, annexés aux Védas à des époques différentes, et dont les plus anciens semblent bien antérieurs au Bouddhisme. Le sens primitif du mot *Upanishad* serait donné, suivant Max Müller, par les racines *sad* : s'asseoir, *ni* : en bas, par terre, *upa* : près, de et *Upanishad* aurait signifié à l'origine : séance ou assemblée de disciples autour d'un maître. (*Sacred Books of the East*. Vol. I.)

3. *Brihadaranyaka-Upanishad*, II. Ad. 2, Brah. 1.

Nul morceau de réalité sensible ne tient plus du songe, du songe lumineux qui se déploie et va s'effacer dans la nuit. Aussi bien, la philosophie de l'Illusion n'a point quitté Bénarès. Par-dessous les Puissances que le vulgaire adore sur les *ghats*, par-dessous les multitudes des dieux, des hommes, des bêtes, des choses, par-dessous l'infinie nature diverse et colorée, le Purusha aux mille têtes, aux mille bras, aux milliers d'yeux, qu'invoque le pieux Hindou, des pandits initiés cherchent encore l'*Atman* primitif, le Brahma neutre que l'on ne décrit qu'en disant : non, non. Nul ne peut le connaître, cet *Atman*, ni l'entendre, ni le sentir, ni le voir; on ne peut même pas le penser. Et pourtant il se laisse trouver ou plutôt retrouver, car il est en nous, il n'y a rien d'autre en nous. Pour atteindre cette unique réalité, que le brahme s'efforce de supprimer en soi tout ce qui n'est point substantiel : pensée, sensation, désir, tout mouvement, tout événement de l'âme ! Ce qui reste c'est son vrai *Lui-même*, c'est Dieu, l'Ame unique qui ne devient plus et ne reflète plus rien, le sujet pur délivré de l'objet, le miroir dans la nuit, le Premier Brahma[1] qui revient à l'absolu sommeil et dont le rêve s'est effacé. En abolissant en lui toute conscience de ce dehors où se limite sa propre personne, toute conscience de cette personne où se limite le dehors, l'homme trouve Dieu, commune essence du monde et de lui-même. C'est l'extase, et quand elle est complète son effet est complet : rien ne reste de l'illusion. L'élan de la vie peut bien se poursuivre pendant quelques années jusqu'à la mort, mais, ce terme atteint, l'homme est délivré : il ne renaîtra plus. Rare est une telle félicité; il faut des milliers de vies pour la gagner et la plupart ne connaîtront jamais que les Paradis ordinaires[2]. Mais on s'en rapproche par les méthodes yogas, par les minutieuses disciplines dont je suivais les gestes ce matin sur les escaliers du Gange.

Ainsi, à la différence du panthéisme moderne d'Europe qui voit dans la vie et la conscience croissantes du monde le Dieu

1. Appelé simplement *le Premier* par les Alexandrins qui durent connaître les doctrines brahmaniques et par qui se fit le croisement entre l'Inde et la Grèce.

2. Les paradis temporaires de Siva et de Vichnou et les mondes invisibles ou lointains que peuplent les formes d'être supérieures à l'homme (esprits, génies, dieux), ces formes d'être n'étant que des étapes sur la route des transmigrations.

qui devient et se dégage, l'Inde a fait son Dieu suprême du pur inqualifié, et ce que l'Europe considère comme le progrès de l'Être, elle l'appelle sa déchéance. C'est que les deux grands aspects par quoi se détermine *ce qui est*, le monde du dehors et celui du dedans, n'existent que par notre effort, comme le sait l'homme fatigué qui sort à regret du sommeil et recommence avec un serrement de cœur, une angoisse de lassitude, à composer sa vision de la veille. Grand effort qui met en mouvement, assemble, des images ; les oppose en deux groupes généraux, celui dont je dis *moi*, et l'autre, l'univers ; puis, à l'intérieur de chacun de ces groupes, en forme, en classe une infinité d'autres. A l'Européen normal cet effort sembla toujours le bien. Mais à la race blanche dont le soleil de l'Inde tuait les énergies de joie et de vouloir, toute activité parut bientôt un mal. Elle ne vit le bonheur que dans le repos, le bonheur absolu que dans l'absolu repos, dans l'arrêt de ce travail de l'esprit qui construit et maintient l'un devant l'autre le monde intérieur et celui qui nous entoure. L'Inde jugea donc que l'état suprême de l'homme, c'est la dissolution de la personne, l'extase, l'anesthésie, la mort en soi du désir, père de l'éternelle et double illusion. Elle jugea que le plus sublime état de Dieu, c'est le vide, la réduction de la sphère infinie à son centre inétendu, l'indétermination pure, celle de l'absolu sujet qui ne perçoit rien et ne se perçoit pas lui-même. Le rêve est supérieur à la veille et le pur sommeil au rêve. C'est pourquoi, disait le vieux roi, le plus haut Brahma est celui qui dort et que ne trouble aucun rêve.

Ainsi, comme des musiques, comme toutes les créations spontanées de l'homme, les philosophies de l'Inde ne traduisaient que des états de volonté, — les degrés négatifs de son vouloir vivre.

* * *

L'enseignement qu'un roi de Bénarès donnait à son disciple il y a, sans doute, plus de deux mille ans, un brahme me le répétait hier à Bénarès. De l'Atman primitif, de ses diverses apparences, de ses relations avec l'âme humaine, avec le monde, il me parlait, et j'entendais sonner dans sa

bouche les mêmes noms sanscrits que l'on trouve dans les vieux textes augustes. C'était toujours l'antique doctrine de l'Inde, celle qui, par le bouddhisme, se propagea vers l'Orient jusqu'au Japon ; celle qui, probablement au début de notre ère, rayonna vers l'Occident jusqu'aux écoles gnostiques d'Alexandrie et dont la trace se décèle à l'analyse dans notre christianisme. Seulement, le pandit que j'écoutais est pénétré des idées modernes d'Europe en même temps que d'ancienne sagesse d'Orient. Hegel et Fichte, Stuart Mill et Spencer lui sont familiers comme toutes les vues générales de notre science. Il les transposait en termes de philosophie hindoue, et les profondes intuitions des vieux ascètes, il les traduisait en langue scientifique d'Occident. Il poursuivait la pensée de ses ancêtres, mais en s'éclairant des résultats de nos patientes méthodes expérimentales.

C'était au *Hindu College*, forteresse de la tradition religieuse et du mysticisme de l'Inde contre l'invasion des idées d'Occident. Car celles-ci exercent une action dangereuse sur les étudiants indigènes des universités où se donne la haute culture anglaise. Pour des âmes d'une autre espèce et que nulle hérédité n'a préparées, cette greffe soudaine est un principe de désordre. Le développement harmonique de leurs tendances natives est rompu. Elles se *démoralisent*, arrivent au désarroi, au scepticisme cynique et veule que l'on remarque aujourd'hui chez les babous qui savent trop bien l'anglais.

Dans ce collège où il professe les philosophies sanscrites, j'eus quelques entretiens avec le pandit qui s'appelle Baghavan-Das, c'est-à-dire : Serviteur du Seigneur. Il me reçut dans une petite chambre faite pour la méditation et dont la pâleur de chaux, l'ombre fraîche et le silence me pénétrèrent après trop de lumière et de fourmillement hindous. Il me semblait quitter la surface ardente des choses, et, loin des bruits du monde, m'enfoncer dans ce calme et secret dedans que désirèrent les anciens maîtres. Cette chambre était nue, sans meubles, mais deux images sacrées brillaient au mur blanc, derrière des plateaux de jasmin. Je n'en sus reconnaître qu'une, celle de Sarasvati, fille de Brahma, mère des Védas, déesse de la sagesse et de la science. Portée sur un lotus, elle siège au milieu des fleurs et ses doigts jouent dans les cordes

d'une viole. Au-dessus de ces images, des caractères dêvanâgaris s'alignaient, superbes et précis sous leur forte barre horizontale. L'un de ces textes, tiré du *Mâhabhârata*, me fut traduit. Il disait : « Que t'importent les richesses ? Que t'importent des parents ? A quoi te serviront des femmes, ô fils qui dois mourir ? Cherche l'Atman, cela qui est caché dans la nuit de la caverne. Où sont allés ton père et les pères de ton père ? » Mais la principale inscription au-dessus de la porte ne portait que ces mots : « Paix à tous les êtres ! »

A voix basse, dans le demi-jour de cette petite chambre, le « Serviteur du Seigneur » parlait. Avec quelle patience, quelle lucide simplicité il répondait à mes questions ! Une sérénité modeste et qui ne s'échauffait pas tandis qu'il déroulait devant moi les grands traits de sa vision du monde. J'ignore s'il sentit mon respect croissant, ma tristesse à l'idée que tant de science se cachait là et que jamais il n'appartiendrait à cette légion de chercheurs qui, en Europe, se connaissent, s'excitent, s'applaudissent, et dont la foule apprend les noms. Il parla très longuement, et quand l'heure vint de nous séparer, après nous être dit tant de choses de ce qui tourmente les hommes, ceux de l'Inde comme ceux d'Europe, il croyait bien prononcer pour toujours son pensif et tranquille adieu.

Mais avec le même sourire profond et sans gestes qu'il m'avait dit cet adieu, il m'accueillit de nouveau quand, le jour suivant, je le fis prier encore une fois de me recevoir. Simplement cette âme se prêtait en toute complaisance, en toute courtoisie, se prêtait à un être qui passait, avec cette bonté qui s'adresse à tous les êtres et ne s'émeut point de les voir passer. De nouveau, il parla des plus hauts sujets, tout uniment, mais son regard, son accent me frappaient ; j'y sentais une dignité singulière, celle de l'esprit qui a fait sa demeure de la paix des hautes régions, le sérieux constant, intense et pourtant si calme qui nous émeut dans les dialogues des vieilles *Upanishads*. Il était vêtu du plus simple et sévère costume européen, mais on ne regardait que sa figure ; elle en ressortait plus étrangère et lointaine. Elle me charmait, jeune et belle, d'un bronze très clair, nuancée d'une gravité, qui tenait ou peut-être ne tenait pas de la mélancolie, et souvent se détendait dans le sourire qui recule, s'attarde et contemple. Sûrement nul

rire ne venait jamais rompre le (r
lentement elle allait de la gravité
revenir à sa gravité douce. Il se]
yeux attachés aux miens me(tiv
L'amour brahmanique y ray((
plus la distinction entre aut
la certitude que Dieu est
êtres. Admirable et tranquille
et la méditation; purgée
l'homme ayant atteint les d
la mort en soi du désir et
vraie, celle qui ne voit plus
d'éternité. Cette douce et fe
chez les maîtres stoïciens,
Marc-Aurèle, avec cette bien
expression de haute et mod
sur soi, cette tenue attentive
plinée du geste et de la paro
du corps à qui rien n'est
convenable, et qui disparaît,
spiritualité radieuse du front.

De ce qui me fut dit en ce
la déesse Sarasvati, je garder
ce lointain sourire, de ces yeux
tout ce qui me frappa de la pl
pect. C'était un tête-à-tête, une
questions brèves du disciple qui
réponses peu à peu chargées d'éte
Upanishad moderne, où surgirent q
gères à l'Inde.

Le soir, je notais ces leçons. J'en rappo
supprimant, pour abréger, le dialogue, les
disait :

« Il est plus facile aux hommes de l'Inde qu'à
de connaître leur *Moi* véritable. L'Illusion est che
ment riche! De jour en jour, par votre activité, vot
tion, vous en faites les fumées plus épaisses. 1
énorme et futile matériel vous avez accablé votre vie!

vos cerveaux quel inlassable manège d'idées, d'images, de sentiments et de désirs! Plus ce mouvement est actif et plus le Temps semble réel, plus il s'élargit et s'emplit, plus vite il nous entraîne dans son courant illusoire, plus, enfin, il nous faut lutter pour revenir à la rive immobile. Vous savez bien que les minutes et les siècles n'ont d'existence que par nous. Nos sensations et nos idées en fabriquent la substance. Connaissez-vous ces héros de nos Puranas qui vivent cent années en une seconde? Mais, à qui sait voir et scruter, ce flux irréel révèle son Moi fixe et véritable comme un vol de vapeurs, en frôlant une cime que l'on prenait pour un nuage, fait apparaître la permanence et la solidité du roc.

» Une autre difficulté, c'est qu'en Europe chacun va se compliquant de son côté, et les diversités se multiplient entre les rêves différents que sont les *jivas*, les âmes particulières. Bien plus que dans l'Inde, elles semblent des unités distinctes, des individus. Ici les nombres humains sont tellement vastes, les vies, les pensées, les visages sont à ce point semblables qu'à certaines minutes, tout naturellement, le plus simple d'entre nous s'aperçoit un peu comme un flot parmi les flots de la mer, comme une feuille sur un arbre immense: l'Arbre dont parlaient les anciens brahmanes. Et puis, le moi personnel n'est pas très fortement constitué dans l'Inde. Il n'est point tendu sur des axes rigides de volonté. La multitude ne connaît qu'un Moi enfant *(a baby Ego)*, un mouvant reflet qui ne se distingue pas très nettement du dehors. Et le sage, tout son effort est de s'oublier, de ne vouloir plus, de ne désirer plus. Bien souvent, aujourd'hui comme autrefois, à peine l'homme instruit a-t-il amassé les fruits de la vie et va-t-il pouvoir y goûter, qu'il se désiste et n'aspire plus qu'à se détacher de lui-même. C'est par « le sentier de l'action égoïste » que Brahma tombe dans les mirages de Mâya, dans le non-moi, la matière, s'y enfonce, y revient en vies successives, car c'est l'action égoïste qui produit le *Karma*[1] et nous contraint à renaître. Ce sentier-là, avec quelle ardeur les peuples d'Occident s'y pré-

1. *Karma :* force individualisante et matérialisante, produite par l'ensemble de nos actions et qui, suivant ce que furent ces actions, nous réincarne dans telle ou telle forme pour tel ou tel destin. Pour les bouddhistes qui n'admettent pas que l'âme dure et soit autre chose qu'un composé, le Karma fait seulement apparaître à

cipitent et s'y coudoient! Dans l'Inde, la foule y est à peine entrée, et l'homme qui sait s'en détourne; sa voie, c'est le renoncement[1]; elle monte hors de l'Illusion, de la matière, aboutit au retour de l'être séparé dans l'Être véritable.

» Pour persister dans ce chemin et pour y marcher vite, il est des méthodes, celle des anciens yogis[2] et que nous essayons de reprendre. Par de minutieuses gymnastiques du corps et de l'esprit, nos pères savaient concentrer, accroître leurs énergies, monter au-dessus de l'homme jusqu'à des états supérieurs aux lois qui régissent la matière et le corps. Mais notre époque est mauvaise[3]; nous sommes plus loin de Dieu qu'autrefois; les yogis que vous avez vus sur les radeaux du Gange ne savent plus les anciennes pratiques. Il y a trop peu d'années que nous les étudions dans ce collège pour que nous puissions parler de miracles... Ne vous étonnez pas : nous avons beaucoup de temps devant nous. Nous croyons à des chaînes d'existence, et que l'effort d'une vie se continue dans l'autre, que chacune, à travers la mort, transmet son acquit à la suivante...

» Comment s'unir à Dieu, sauf en le voulant, en y tendant toujours? C'est le sens du mot *yoga*. Qui le prononce dit union (*yog*, unir; latin : *jugum*; anglais : *yoke*). Pratiquer le *yoga*, c'est vouloir s'absorber en Dieu; c'est monter de degré en degré vers lui, hâter l'évolution du *jiva* à travers les cycles en spirales du Cosmos et la naissance en lui d'organes plus délicats, plus prompts à reconnaître le divin. Cette accélération

l'occasion de notre mort un individu nouveau entièrement déterminé par ce que nous avons été et qui prend toute notre succession. En un certain sens on peut dire qu'il est nous-même.

1. *Nivritti-margah*.

2. Le système du *Yoga*. Voici ce qu'en a dit un yogi : « Le germe d'où sortent tous les maux est l'ignorance, tandis que la véritable intelligence les extermine. De même que la médecine a quatre objets principaux : la maladie, la cause de la maladie, la guérison et le remède, de même ce système (du yoga) consiste en quatre parties, à savoir : le *Samsara* (tourbillon des apparences), la cause du *Samsara*, la délivrance, le moyen de la délivrance. » (Cité par Kern, *Histoire du Bouddhisme dans l'Inde*.)

3. C'est la Kali-yuga, époque dégénérée, où les hommes ne voient plus l'Unité suprême. De là, disent les brahmes orthodoxes, l'éparpillement en sectes de la religion populaire.

n'est pas impossible à la nature. Déjà l'une de vos sciences européennes, l'embryologie, nous apprend que cette nature traverse de plus en plus vite les stades qu'elle a déjà parcourus. Par l'application du vouloir, par la méditation qui se concentre sur son objet, l'homme peut aider à ce progrès. Est-ce que l'organe n'est pas le produit visible d'une tendance constante vers une certaine fonction? L'ensemble de notre corps actuel est le résultat accumulé de toutes les tendances de nos anciennes vies. C'est du vouloir réalisé[1]. Ignorez-vous cette parole de notre Écriture : « Dieu voulut entendre et il devint l'oreille[2] »? Car l'oreille est née d'un profond appétit travaillant l'Unique, le Réel, le Soi, qui se cache sous la matière et le nombre illusoires. Sourd désir, toujours orienté dans le même sens, agissant durant des millions d'années par un infini de tentatives répétées et de plus en plus précises, désir analogue à celui qui nous pousse vers le beau, vers le bien, vers une intelligence et un amour plus profonds d'autrui, vers des intuitions plus durables et plus claires de l'éternel, vers le retour à Dieu. « Dieu voulut entendre et il devint l'oreille... » Emportez avec vous cette parole : on peut y réfléchir toujours.

» Qu'est-ce que le retour à Dieu? Simplement c'est la fin du rêve. Le sage qui dit *non* à l'illusion et laisse derrière lui « l'année qui tourne avec les jours », c'est Dieu qui se réveille. Brahma rêvait l'univers, les dieux, les éléphants, les hommes, le Moi séparé qu'était le sage. Mais le sage a vraiment et complètement pensé : « Je suis Brahma. » Aussitôt un fragment du rêve s'est aboli[3]. Par cette pensée Dieu recon-

1. C'est en ce sens que le corps (notre incarnation actuelle) est l'effet du Karma, *est* du Karma réalisé. Les bouddhistes japonais vont plus loin : pour eux, tout le monde sensible est du Karma qui se manifeste, la terre, les montagnes, les mers, aussi bien que les formes organisées.

2. *Chhandogya-Upan.* VIII, XII, 4-5.

3. Quiconque a trouvé et compris le Soi qui est entré dans cette cachette faite de pièces et de morceaux (le corps), celui-là est vraiment le Créateur; à lui est le monde et *il est le monde*. (*Brih.-Up.*, IV, 4, 13.) — Dans cette roue de Brahma où toutes les choses trouvent leur vie comme leur repos, dans cette roue sans fin ni limites, tourne et tourne le cygne (l'âme individuelle) aussi longtemps qu'il se croit différent de Celui qui fait tourner la roue. Mais reconnaissant qu'il ne fait qu'un avec Celui-là, il atteint aussitôt la paix de l'immortalité. (*Svetasvatara-Upan.* I, 6.) Suivant les brahmes, l'âme individuelle est appelée ici *hamsa* (cygne) par un jeu de mots symbolique d'espèce fréquente dans les Écritures. Dans le mot *hamsa* sont

naît qu'il n'est autre chose que Lui-même. Un acte libérateur s'est accompli, — le seul qui soit véritablement libre, car il procède de ce qui est le fonds divin et absolu de l'homme. C'est la reprise de l'homme par Dieu ; c'est le flot qui rentre au sein de l'Océan.

» Ces idées vous semblent étranges ? Pourtant l'intuition dont elles dérivent ne peut pas vous être tout à fait inconnue. Ignorez-vous ces minutes d'amour, d'extase devant le Beau, par où s'ouvre un autre monde, un monde où le Temps ne vient pas entraîner les choses ? N'avez-vous jamais senti que toutes les façons d'être qui constituent votre personne séparée ne sont pas votre essence ? Votre propre nom ne vous est-il pas arrivé de le répéter et de découvrir avec effroi qu'il ne s'applique pas à votre être vrai, qu'il ne désigne rien du tout qu'un fantôme [1] ? Est-ce que vous ne vous apercevez pas directement je ne dis pas comme immortel, mais comme éternel ? Pour nous, c'est la conception ordinaire. Pas plus que je ne puis penser la totale extinction de moi-même, je ne puis concevoir que j'eus un commencement. Cela seul ne peut pas finir qui n'a point commencé. Ce qui véritablement *est* fut toujours et sera toujours. Écoutez cette parole d'un sage : « A travers les mois, les années, les *Yugas*, les *Kalpas* sans » nombre du passé et de l'inépuisable avenir, l'Astre qui ne se » lève ni ne se couche, c'est la conscience unique et lumineuse » du Soi [2]. » Un autre texte dit : « Jamais ne fut observée la ces- » sation de la conscience, ou, si elle le fut, l'observateur même » incarne cette conscience. » Ce qui se dissout au flot irréel du Temps, c'est le souvenir. Le Moi si différent qui, dans mon enfance, rêva tant de choses que je ne sais plus est moi-même, mais il ne l'est pas davantage que celui qui rêva les vies antérieures que je ne sais plus. Il l'est autrement mais il ne l'est

retournées les syllabes qui composent le mot *saham* qui veut dire l'âme non séparée (sah aham, je suis cela) *Hamsa* qui semble signifier le Cygne indique donc le contraire de *saham*, c'est-à-dire l'âme séparée, individuelle.

1. Kipling note dans son *Kim* que les Hindous connaissent et cherchent le vertige de cette sensation. Kim lui-même se répète : *Who is Kim? Kim? Kim?...*

2. *Panchadashi*, I, 7. C'est l'image qui est développée dans la *Chhandogya-Upanishad* : l'âme y passe à travers des mondes successifs que le soleil traverse de l'Est à l'Ouest, de l'Ouest à l'Est, du Nord au Sud, du Sud au Nord, en arcs de plus en plus longs. Elle entre enfin dans le monde où le soleil suspendu au zénith reste éternellement fixe. L'âme alors a trouvé la connaissance.

pas davantage que le moi qui rêve en ce moment toutes les autres vies actuelles que je ne sais pas.

» Ainsi je suis dans l'éternel, mais mon rêve se développe dans le nombre et la durée. De là le raisonnement où s'appuie notre foi, d'ailleurs toute instinctive, inévitable, innée, à la transmigration. Puisque c'est dans l'éternel que Dieu rêve mon existence, mon existence est pour l'illimité du Temps. Nulle issue hors de la spirale sans cesse déroulée des renaissances, sauf si le temps lui-même s'évanouit, Brahma reconnaissant qu'il n'est rien d'autre que Brahma. Nous avons eu bien des écoles de philosophie : il n'en est pas une qui n'ait posé la transmigration parmi ses postulats ou ses axiomes. Échapper, ne plus renaître à cette vie qui est la mort, sortir de l'agité, du fragmentaire, du multiple, des vagues sans fin de l'existence séparée, revenir à l'Un, tel est le salut, et sa condition, il faut le répéter, c'est la connaissance, — non pas la connaissance raisonnée, la mienne, par exemple, l'intellectuelle, qui se traduit en mots, et tantôt présente, tantôt absente, fait partie de la vie consciente et diverse de l'esprit, mais celle qui subsiste quand tout vestige du moi distinct est aboli, — la connaissance de Brahma par où Brahma se réalise. Comme l'a dit un *Smriti* : « Le triomphe de l'esprit c'est sa destruction, et sa destruction c'est son triomphe. »

» A présent le dernier ou plutôt, le premier problème. Pourquoi toute l'Illusion? Pourquoi Brahma s'est-il mis à rêver? Ou, comme dirait un Européen, pourquoi le changement? Car c'est bien la même question. Le changement, la procession du monde[1], c'est l'effort que répète le Soi pour se définir lui-même en langage des sens. Effort éternel, éternel insuccès. Le Soi se demande toujours : Suis-je Bhagavan-Das, suis-je André Chevrillon, suis-je un éléphant, suis-je un insecte? Or ces choses sont et ne sont pas lui, comme les personnages d'un roman sont et ne sont pas le romancier qui les invente, et dans le feu de son imagination, s'identifie à chacun d'eux au point de s'en attribuer l'histoire[2]. De

1. *Samsara.*

2. Montant et descendant dans son rêve le Dieu produit des formes multiples pour lui-même. (*Brihad.-Upan.* IV, 3, 14.)

cette façon les choses sont un mélange d'être et de non-être; elles tiennent du réel et de l'illusoire.

» Mais pourquoi le romancier imagine-t-il son roman? Encore une fois, pourquoi *ce qui est* rêve-t-il *ce qui n'est pas*? Pourquoi le changement? C'est la question des questions et tous les systèmes qui tentèrent d'y répondre s'y sont brisés. Les uns ont dit : « Je suis Cela qui suis ; c'est la formule dernière; il n'y en a pas au delà. » Les autres ont affirmé : « Il désira devenir; Il pensa : puissé-je être plusieurs! » Mais ceux-là ne posaient que l'immobile et ceux-ci ne posaient que le changement. L'énigme c'est la relation de ces deux termes, le passage de l'un à l'autre. Voici la réponse que j'entrevois. Je vais la traduire du sanscrit en latin. Il n'y a que dans les vieilles langues synthétiques que ces formules se puissent concentrer. »

Le Serviteur du Seigneur réfléchit un instant, et, dans le silence de la petite chambre obscure, quatre paroles latines sonnèrent, brèves, marquées d'une intonation singulière, saccadées, étrangement scandées par cette bouche hindoue : *Ego — Non ego — Non!*

Il reprit :

« Le Moi éternellement ne pense et n'affirme que lui-même. Mais il peut s'affirmer en niant qu'il soit autre chose que lui-même. *Aham etat na (asmi)*, c'est-à-dire : Je ne suis pas cela (autre chose que moi-même), *Ego non ego non (sum)!* Par cette négation se produit l'illusion du monde. Car toute négation contient l'idée de ce qu'elle nie. Pour nier l'existence réelle d'un objet, il faut le penser, et le penser, c'est lui conférer une existence imaginaire, c'est le créer idéalement. Le *Paramatman*[1] (le Un, l'Éternel, l'Inqualifié) se dit : « *Aham etat na*, je ne suis pas cela (le multiple, le changeant, le qualifié) » et, par là même, implicitement, le *cela* s'est posé comme une thèse, la thèse que détruit la négation dont elle est, forcément, le premier temps. Cette thèse imaginaire, c'est l'Illusion, c'est le non-moi, c'est le

1. *Atman* = moi, soi, âme ;
Paramatman = Moi, Soi, Ame suprême;
Jivatman = moi, soi, âme incarnée, vivante, individualisée.

moi séparé, c'est la partie visible, sensible, pensable et caduque de l'Univers, c'est la matière telle qu'elle nous apparaît, c'est l'esprit tel qu'il s'apparaît à lui-même. Apparences où de l'être se mêle à du néant, qu'on ne peut décrire uniquement en termes de l'un ou de l'autre, puisqu'elles sont le produit d'un oui et d'un non, puisque c'est l'Être même qui les rêve dans son éternité [1]. Elles sont et ne sont pas : elles deviennent. Leur vie, c'est le oui qui les pose; leur mort, c'est le non qui les emporte. Mais, par delà ce devenir, par-dessous les rythmes des naissances et des morts, par-dessous les cycles d'univers, elles ont leur substance. Brahma est le fil [2] où s'assemblent, se suivent toutes ces perles de Mâya. Son unité fait la régularité du Cosmos; par elle, le rêve de la matière n'est pas incohérent, mais régi par des lois éternelles.

» Éternelles, car tout ce qui procède de Paramatman participe, encore qu'illusoire, de son infini, de son éternité! Pseudo-infini est l'espace, pseudo-éternelle est la matière, pseudo-éternelle est l'énergie. Et l'âme individualisée, elle aussi, est une portion du rêve universel. C'est Paramatman qui se prend pour un Jivatman, c'est le romancier qui ne se distingue plus de son personnage. Mais parce qu'elle participe à l'éternité du Moi véritable, cette âme ne peut naître ni périr: elle est une des lignes infinies que suit dans l'infini la pensée de Brahma. Elle passe à travers les formes : suivant qu'elle s'impose à la matière ou s'en détache, il y a intégration ou dissolution, la vie était la prise du moi sur le non-moi. Vous voyez déjà qu'il suffit de traduire pour trouver ici vos idées d'Occident sur l'inconnaissable, la conservation de l'énergie, l'évolution.

» Mais ce serait une longue histoire de suivre l'action de la formule initiale dans le détail du monde, de vous montrer comment elle développe et fait tourner la roue sans fin des apparences, tout le *samsara* : l'espace, le temps, le mouvement, la matière, la forme, l'âme, les lois, les cycles, les rythmes de progrès et de régression, d'évolution et d'involution, les alternances de vie et de mort, les balancements successifs et

1. Ceci n'est pas emprunté à Hegel. « Le monde est un mélange de vérité et d'erreur, de réalité et d'irréalité. » *(Brihadaranyaka-Upanishad)*.

2. *Sutrâtma:* l'âme-fil. Un texte dit : « Tout ce monde s'égrène sur le Moi comme des pierres précieuses sur un fil. (*Bhagav.-Gita*, VII, 6-7).

simultanés des choses, et les divers infinis, ceux qui se juxtaposent, ceux qui se pénètrent sans se mêler, ceux qui s'enferment dans du fini, et les niveaux, les plans distincts d'existence à travers lesquels l'âme se meut vers de plus hautes capacités d'intelligence, de joie et de douleur, et les atomes contenus dans les mondes et les systèmes solaires inclus dans les atomes, les révolutions à l'intérieur des révolutions, les vibrations dans les vibrations, le rêve dans le rêve, le reflet dans le reflet, — toute la merveilleuse sphère de cristal dont la rotation fait apparaître au dedans d'elle un éblouissement de lignes tourbillonnantes, des cercles palpitants et qui se déploient l'un de l'autre, des spires de lumière qui tournent et semblent toujours grandir, des ondulations, des symétries illusoires et toujours renouvelées, une fantasmagorie harmonique de kaléidoscope qui n'a pour loi que la répétition dans l'éternel changement.

» Et tout est dans le *logion*, dans l'*aham etat na*, dans *l'Ego non ego non (sum)*, dans l'*Aum* antique où se répète secrètement la même chose : car nos pères qui ne dévoilaient leur doctrine qu'à ceux qui pouvaient comprendre, aimaient à cacher toute une idée dans un mot symbolique, dans une syllabe, parfois dans une seule lettre, et la réunion de plusieurs de ces lettres condensait une proposition dont, seul, l'initié connaissait la valeur. Dans la syllabe *Aum*, *A* signifie l'*Aham*, le moi ; *U*, signifie ce qui n'est pas moi ; *M*, leur indissoluble relation qui est une négation mutuelle et active, le *non* par lequel le moi éternellement s'identifie à son contraire et s'en sépare, produit dans le temps toutes les formes possibles de Mâya et les rejette au fur et à mesure, crée le mélange d'être et de non-être, le met en mouvement, lui communique la pulsation de vie qui en fait le devenir. Voilà ce qui se concentre dans l'*Aum*, et c'est pourquoi nos ancêtres disaient que les *Védas*, les *Upanishads*, toutes les Écritures s'y résument. « L'*Aum* est tout, dit un vers sacré ; son développement est le passé, le présent et l'avenir. Tout est l'*Aum*[1] ». Écoutez cet autre texte qui nous dit la formule suprême, et sûrement, nous traduit le mystérieux vocable : « Comment, de quelle

1. *Mandukya-Upan.*

substance (ce monde s'est-il formé)? Comment pourrai-je tout comprendre à la fois? » Ainsi rêvait Makunda (Vichnou). Alors la divinité souveraine, Bhagavati, prononça cela qui donne en un demi-vers toutes les réponses : « Moi, non un autre, suis seul véritablement cet éternel tout[1] ». Et n'est-ce pas l'*Aum* encore qui s'explique dans les vers suivants : « Moi, pure conscience, plus subtile que l'espace, *je ne suis rien du limité*, telle est l'éternelle idée qui délivre des liens du *samsara* (la procession des choses)[2]. »

» Remarquez ces derniers mots : *qui délivre*; voilà l'essentielle vertu de la mystique syllabe. Les textes le répètent à satiété. « Cet *Udgita*, ce son de musique, cet *Aum*, c'est le Brahma suprême. En lui sont cachés les trois, bien indiqués par les trois lettres. Sachant le secret qui se cache entre elles, qui connaît Brahma s'absorbe en lui et s'affranchit des renaissances[3]. » L'affranchissement, la délivrance, telle fut pour nos pères, telle est encore pour nous la fin de toute spéculation. C'est le besoin du divin, ce n'est pas la soif du savoir qui a replié l'homme de l'Inde dans la méditation jusqu'à ce qu'il ait reconnu la syllabe créatrice qui, répercutée jusqu'au fond de l'espace et du temps, se propage dans toutes les vibrations du monde. Que nous importe la science que vous appelez positive, si, volontairement, elle se limite à l'illusoire? Nous ne l'appelons que curiosité vaine, passe-temps ; elle nous détourne de l'essentiel et nous fixe sur l'apparence. Nos maîtres n'ont vu dans le phénomène qu'un dehors, — le mur qu'il fallait percer pour pénétrer jusqu'au secret du temple. Même nos vieux ouvrages de grammaire, d'arithmétique, se donnent pour une introduction à la connaissance de Dieu, un premier, un lointain acheminement vers la haute route du salut et de la paix. C'est toujours de l'homme, de nous-même qu'il s'agit, de notre destin, de nos espoirs, de nos relations avec autrui comme avec ce divin que l'âme humaine pressent avec tant de force. Faut-il agir, comment agir, comment dominer la souffrance? « Brahma est-il la cause? D'où venons-nous, de quoi

1. *Devi-Bhagavata*, I, XV, 51-52.

2. *Yoga-Vasishta*.

3. *Svetasvatara-Upan.*, I, 7.

vivons-nous? Où allons-nous[1]? » Voilà l'éternelle question toute pratique et religieuse, que se pose le solitaire de la forêt, et toutes les métaphysiques de l'Inde ont tenté d'y répondre.

» Que ces questions touchent l'homme directement, qu'elles sortent de son fonds tout entier et non du seul jeu de sa cervelle, qu'elles le remuent dans sa fibre profonde et sensible, le ton, le ton passionné, lyrique de notre littérature philosophique vous le fait entendre. Songez aux dissertations de vos penseurs sur l'inconnaissable et l'indestructible énergie, et comparez le mystique, le solennel accent de la *Bhagavad-Gità* où, religieusement, se révèlent les mêmes choses, l'éternité du Brahma agissant par qui se manifeste l'impensable Brahma. « Sache que l'action sort de Brahma et que ce Brahma sort de l'indivisible. » Il s'incarne au cours du poème, ce Brahma vivificateur qui multiplie le germe unique de l'univers; il apparaît aux yeux d'Arjuna : « Si je n'étais toujours à l'œuvre, inlassable, ces mondes s'abîmeraient à l'instant dans la ruine. » En ce mouvant Brahma et par lui s'assemblent et s'effacent les formes : il est « la source et le destructeur de la vie ». « Comme les vapeurs déroulées de son haleine, sortent, montent de lui les tourbillons des créatures. » Arjuna se prosterne et l'adore : « Pareilles à des mites qui s'élancent avec une vitesse croissante vers la flamme d'une torche pour s'y brûler, ainsi les multitudes se précipitent de plus en plus vite vers ta bouche pour y mourir... »

» Mais elles n'y meurent pas, car rien ne meurt. « Jamais, dit le Dieu, je ne fus non-existant, ni toi, ni aucun de ces chefs; aucun de nous ne finira jamais d'être. » La vie est à jamais, sous toutes les formes, seule réalité, car véritablement ces formes *ne sont pas*. « Ce qui est irréel n'a point d'existence, et ce qui est réel ne cessera jamais. » En tous est l'éternel, et c'est pour cela que Krishna conseille au guerrier de faire son devoir de Kshattrya et de combattre : il ne tuera jamais rien. L'être vrai de chacun ne connaît ni la naissance ni la mort. « Non né, non mort, indestructible, il n'est point tué quand ce corps est tué. »

» Donc qu'Arjuna bande son arc! « La loi de chaque être,

1. C'est le début de la *Svetasvatara-Upan.*

c'est d'accomplir la fonction que lui prescrit sa forme propre. » Qu'il ne tente pas d'y échapper pour échapper à l'Illusion. Il ne le pourrait point. « Le Seigneur qui est au centre de chacun oblige, par sa puissance illusoire, comme s'il dirigeait une machine, l'ensemble des êtres à décrire les cercles assignés[1]. » « Que chacun accepte l'action puisqu'il fait partie de cette nature dont les modes l'obligent à l'action[2] », mais qu'il accomplisse son œuvre sans passion, en homme *qui sait*, délivré de cette soif qui pousse le chevreuil vers les eaux irréelles du mirage[3]. Qu'il agisse avec détachement, dans le calme pur de l'âme, sans désir de gain, sans espoir de bonheur, sans crainte de souffrance, et simplement parce que telle est la loi. « Que son acte soit un sacrifice. » Ainsi voulu, cet acte ne produira point de *karma*; il ne s'emparera pas de l'individu, il ne se réfléchira pas sur lui pour l'engager plus avant dans les liens de la matière et le séparer davantage de son être vrai. Il ne sera plus une puissance d'illusion qui, jusqu'à l'épuisement de ses effets, va l'obliger à renaître. Au contraire; car l'acte-devoir, l'acte-sacrifice hâte cette connaissance par où Brahma redevient Brahma, cette *jñâna* qu'on appelle « un feu par où tout *karma* se brûle jusqu'à la cendre[4] ». Agir avec tout l'univers, dans le sens général de l'univers, non pour l'amour du moi illusoire, mais pour cet univers qui est l'enveloppe de notre moi véritable, voilà le principe de la vie pratique. « Qui n'aide pas à maintenir dans leur rotation les cycles que j'ai mis en mouvement, mais cherche le plaisir de ses sens et vit dans le péché, en vérité celui-là vit en vain, ô fils de Prithâ! »

» Ne rien regarder comme étranger à soi-même, comme *extérieur*, qu'est-ce là sinon le commandement d'universel

1. *Bhagav.-Gîtâ*, chap. XVIII, v. 60-61.

2. *Ibid.*, III, 5.

3. Le désir est souvent appelé métaphoriquement « soif de chevreuil » (*mrigatrishna*).

4. Voir tout le chapitre XVIII de la *Bhagav.-Gîtâ*. « Le renoncement vrai (*tyâga*) ce n'est pas le renoncement à l'action mais le renoncement au désir qui accompagne l'action. » « Le fruit (*karma*) de l'œuvre est de trois sortes pour qui n'a pas renoncé : désiré, non désiré, mélangé. Mais il n'y a aucun fruit pour qui a renoncé en agissant. » « En rendant honneur par l'œuvre qui est le propre de sa nature à Celui qui déploya cet univers, l'homme atteint la perfection. » (V. 46.)

amour? « Ce qu'est le dedans est le dehors; ce qu'est le dehors est le dedans : celui qui voit des limites et des différences va de la mort à la mort[1]. » Et Krishna dit : « Sache que cette science est bonne qui affirme une essence unique, éternelle en toutes les créatures, le non divisé dans le divisé[2]. Car il ne fait que voir, celui qui aperçoit tous les êtres comme son moi-même[3]. » Ne disons donc pas seulement : aime ton prochain comme toi-même; mais aime ton prochain : c'est toi-même. « A mon prochain je dis, suivant la vieille formule: *Tat tvam asi* : tu es Cela », c'est-à-dire Brahma; et moi aussi je suis Brahma : *Aham Brahmasmi !* Car les liens d'amour qui nous lient les uns aux autres nous unissent à Dieu. Voilà ce que, dans l'une des plus anciennes *Upanishads*, un vieux sage enseigne à sa femme: « En vérité, un mari n'est point cher pour que l'on aime le mari, mais pour que l'on aime le Soi; en vérité une femme n'est point chère pour que l'on aime la femme, mais pour que l'on aime le Soi[4]. » Ainsi, tendre vers autrui, c'est le commencement du retour à Dieu; c'est le premier pas hors des illusoires limites de l'individu.

» Fixons donc notre regard sur l'éternel, afin que nous vivions de l'éternel, sachant que rien de ce qui est hors de l'éternel, rien de ce qui est moins que l'éternel ne peut nous aider. Là est la paix, et la paix n'est que là. Car dans l'Atman il n'est point de souffrance. La douleur est fille du désir, créature non de la grande Unité, non de la nature qui est paix, ordre, harmonie, progrès, mais du moi individuel, du *jiva*, pauvre *jiva*, pauvre âme qui, si facilement, s'offusque de ses propres vapeurs, et de rien se fait tant de mal ! « Celui qui s'est reconnu, qui sait que le tout, c'est lui-même, quelle illusion, quelle souffrance trouverait-il dans l'unité[5] ? » Lentement, lentement, à la clarté de la connaissance, son esprit se concentre, persévère, tourne en cercles plus étroits autour de l'Atman et s'y absorbe. Jour ineffable où mille

1. *Katha Upanishad.*
2. *Bhagav.-Gita.*, chap. XVIII.
3. *Hitopadesa.*
4. *Brihad. Upanishad*, II, 4, 5.
5. *Isa Upanishad.*

vies successives trouvent enfin leur terme! Comme la larve, à force de rêver de l'abeille a fini par se réveiller abeille, l'être particulier est devenu *Cela*. Pendant un peu de temps encore il semble séparé. Pareil à la roue que ne lance plus la main du potier, mais que son propre élan entraîne encore pendant quelques tours, il épuise les actives, les matérialisantes puissances de karma qui sont en lui. Mais en lui nul karma nouveau ne peut plus se former[1]. Simplement il achève sa vie; mort il ne renaît plus, ni dans ce Cosmos ni dans un autre, ni dans ce *kalpa*, ni dans un autre, pas même comme centre d'un système de planètes, pas même comme dieu. Son lot c'est cette *moksha* qui n'est ni dans les cieux ni sur la terre, ni dans les profondeurs de Patala[2], qui consiste dans la dissolution de l'*Ahamkara*[3], dans la fin du désir. Par delà cette face de la nature il est revenu à ce commun foyer de la matière et de l'esprit où il n'y a plus ni esprit ni matière. Par delà le Brahma masculin dont l'espace est le corps, dont les mondes sont les membres, dont la vie est l'énergie de l'univers, il est rentré dans le Brahma neutre. Il est Dieu dont le rêve a cessé, l'Existence sans existence, l'Étendue non étendue, le Sujet sans objet, le Penseur qui ne pense pas, le Voyant qui ne voit pas, solitaire Soleil qui ne recevant point la lumière parce qu'il est toute la lumière, l'émet sans la connaître, en sorte qu'on peut aussi bien l'appeler la Nuit que la Lumière[4].

***

Voilà ce que, dans la petite chambre nue, m'enseignait le Serviteur du Seigneur, en l'illustrant des textes augustes que tout initié conserve avec respect dans sa mémoire comme aux

1. Sur le Karma, la renaissance et la délivrance, voir l'un des plus anciens exposés de la doctrine : *Brihad. Upan.*, IV, 4. 5-8.

2. La première des régions inférieures.

3. Individualité (*Aham*, je).

4. *Brih. Up.* IV, Ad. 3, Brahm. V, 22-30. « Quand on dit qu'il ne pense pas, il pense bien qu'il ne pense pas. Car penser est l'essence du penseur, mais il n'y a point de second, point d'*autre* qu'il puisse penser. »
« Celui qui est la nuit et la lumière » est une des épithètes fréquentes de l'Inqualifié.

temps anciens où les grandes paroles sacrées ne se transmettaient qu'oralement. Je résume comme je le peux ces leçons. Le style en était autre, bien plus calme, plus simple, plus pur. Il ne professait pas : il répondait à mes questions peu méthodiques : il expliquait, s'arrêtait pour trouver ses images, souriant de son sourire lointain à mes difficultés. Car je l'entendais mal, tout d'abord, ou ne l'entendais que par fragments. Pourtant, sauf quand il citait, la *forme* de sa pensée était très européenne, spécialement anglaise, décevante, vraiment, pour qui serait venu chercher là de l'exotisme, aussi naturelle, aisément portée que son vêtement européen, aussi façonnée aux gestes spontanés de son esprit que ce vêtement à l'attitude habituelle de son corps. Mais plus hindoue encore que les maigres mains, que la douce face de bronze qui sortaient de ce vêtement, aussi antique de type était la substance native de cette pensée, si nourrie pourtant de nos idées et dressée aux méthodes d'Occident. Certaines de ces calmes phrases me donnaient d'abord le vertige, me révélant d'un trait quels abîmes séparaient nos esprits. Combien étranges les axiomes, les points de départ de cette pensée ! L'irréalité du monde, l'âme éternelle dans le passé autant que dans l'avenir, les vicissitudes de ses transmigrations, toute vie particulière jugée mauvaise, tout moi personnel une déchéance, les êtres, que dis-je ! les choses du dehors considérés comme d'autres aspects du Moi profond, surtout cet appétit de l'Être abstrait où mon esprit européen ne voyait qu'un insatiable appétit de néant puisque cet Être que l'Inde convoitait il y a trois mille ans déjà, on ne peut le définir qu'en termes négatifs, puisqu'il est l'absence de toute façon d'être, c'est-à-dire proprement le vide, — tout cela c'était pour lui la philosophie ordinaire, presque le sens commun, la vision naturelle, spontanée, héréditaire du monde, et c'est bien celle, en effet, qui s'est présentée aux hommes de sa race aussitôt qu'ils commencèrent de penser, celle qu'on retrouve aujourd'hui, confuse, jusque dans les plus idolâtres des religions hindoues, celle d'où naquirent toutes les sectes brahmaniques, dont le bouddhisme ne fut que la plus illustre.

Cette vision je la connaissais à peu près, du moins j'en connaissais la traduction en termes de langage. J'ignorais ou

plutôt je n'avais pas assez remarqué l'état de conscience qui, singulier pour nous, familier sans doute aux brahmanes, la produit chez eux directe, vivante, émouvante, donne à toute leur idée du monde et d'eux-mêmes un autre point de départ qu'à la nôtre. Je parle de ces moments étranges où le moi, se prenant à lui-même, cesse de se connaître, de se sentir comme substance distincte, résistante et limitée. Ce moi, tout d'un coup l'homme découvre qu'il n'est défini ni par son nom, ni par son âge, ni par ses qualités de Français ou d'Hindou, de père ou de fils, par rien de ce qui le situe dans le monde social et dans l'espace, par rien de ce qui le désigne à autrui comme personne discernable; que tout ce qui constitue cette personne est adventice, contingent, n'a dépendu et ne dépend que du jeu des circonstances changeantes. Allant plus loin, par-dessous ses propres modes extérieurs, les seuls qu'aperçoive autrui, et cherchant à tâter sa propre substance, dans ce qu'il connaît, dans ce que lui seul peut dire et définir de lui-même, il ne trouve que la courbe, arrêtée à l'état actuel, d'une série d'états dont chacun n'a duré qu'un moment infinitésimal, dont chacun, à chaque moment, se fût trouvé différent si les circontances l'eussent autrement déterminé. Modes extérieurs ou intérieurs, l'homme se dit alors qu'il est quelque chose d'autre et de plus profond que tout cela; dans l'éclair de son intuition, toutes ces qualités, tout ce qui jusqu'alors à ses yeux inattentifs composait sa personne et son moi, tout cela s'est évanoui. Il cherche, tâtonne et ne trouve rien à saisir, rien que du virtuel et de l'indéterminé, rien que de l'infini, rien qu'une possibilité de phénomènes. C'est la base même de la vie psychologique qui, sous l'effort de l'analyse et de l'attention, cède tout d'un coup, cette base illusoire que, de jour en jour, cette vie n'a jamais cessé de construire de sa propre substance pour s'y appuyer. Elle se dérobe : le gouffre métaphysique s'entr'ouvre; l'homme, les yeux fermés, la respiration coupée, s'y abîme et, dans son vertige, une seule pensée, vague, subite, inexprimée, s'ébauche en lui : suis-je ou ne suis-je pas? — et comme il se sent volatiliser par delà toutes limites, comme il sent son être s'épandre à l'infini, il ne sait plus s'il n'est rien ou s'il n'est pas tout l'univers.

Cet ordre étrange de sensations connu, désiré, méthodiquement cherché des brahmes, était bien loin de moi quand pour la première fois j'écoutai Baghavan-Das. Aussi je suivais le lien de ses phrases et de ses idées ; des notions abstraites s'éveillaient en moi, mais je ne *voyais* pas, *I did not realize*, comme disent les Anglais. Cette philosophie ne se ramassait pas pour moi dans l'une de ces intuitions simples, immédiates, qu'accompagne un émoi direct de l'être sentant. Ce ne fut qu'après cette première leçon, dans la nuit qui suivit, que je crus atteindre son point de vue. Un point de vue! C'était là, vraiment, la différence entre nous. L'angle sous lequel son esprit apercevait et mesurait les choses n'était pas le nôtre, et j'en avais eu la claire intuition en remarquant les significations singulières qu'il prêtait si facilement à ce mot : *moi*, le naturel avec lequel il l'appliquait, comme de toute évidence, à la diversité des êtres extérieurs à lui-même.

Quand sa conception m'apparut, ce ne fut point l'effet d'un raisonnement ou d'un effort de l'esprit. J'avais été préparé par notre entretien, et, soudain, ce qu'il voyait se révéla. Ce fut comme un déplacement dans l'espace : le paysage s'éclairait autrement que d'habitude ; de nouveaux rapports entre les objets, des aspects neufs, une signification inattendue de l'ensemble se découvraient. Ce point de vue là, je l'avais déjà connu, mais comme beaucoup d'Européens, par hasard, en de fugitifs et singuliers instants, avec trop de trouble pour regarder autour de moi le paysage changé. Le souvenir très lointain d'un de ces instants me revint, plus pur, lucide et profond, peut-être, à cette distance que les sensations originelles et chargé d'un sens dont, jadis, je n'avais pas mesuré l'étendue. Ce sens était analogue à la pensée de Bhagavan Das. A cette image qui, par cette nuit de l'Inde, remontait, je ne sais pourquoi, du fond de ma mémoire, les idées du pandit hindou venaient se rattacher comme à un centre visible, Elle leur prêtait un corps et leur communiquait la vie.

Je revoyais un soir de prime jeunesse, passé en mer, à une lieue des côtes, — mer d'été, toute engourdie de calme grisaille, à peine rayée d'argent par de lents et pâles pinceaux de soleil qui s'évanouirent bientôt. Laissant mon petit bateau

à l'ancre, derrière moi, j'avais gagné à la nage une cime de roc que le jusant commençait tout juste à découvrir. J'étais assis sur les varechs de la pierre, sur les algues et les mousses sous-marines dont l'or vert et le vert révélaient la pure et lourde transparence de l'élément. Mais, alentour de cette flore mystérieuse, tout dévalait, fondait vaguement dans le noir de la profondeur. Au-dessus de la surface infinie, sans vagues, mais qui montait et baissait imperceptiblement au flanc du rocher comme une respiration de sommeil, ma tête émergeait seule, — petit objet dont nul, en approchant, n'eût imaginé la nature, et que l'on n'eût pas distingué, à quelque distance, de ces têtes de récifs, — d'essence si différente, pourtant, si extraordinaire, puisque ce paysage, ces eaux éternelles, ce ciel d'un soir et de tant de soirs, puisque tout cela se réflétait en sensation dans ce petit objet solitaire. Je ne voyais rien d'autre; je tournais le dos à mon canot, à la côte, d'ailleurs lointaine et fondue dans la brume. Telle était la placidité des eaux que, par moments, leur respiration si lente s'arrêtait tout à fait sur un soupir profond qui, chaque fois, semblait être absolument le dernier. On eût dit alors qu'elles se suspendaient dans une attente, attente muette et que le temps ne mesurait plus; qu'elles retenaient leur faible mouvement pour se recueillir, écouter au dedans d'elles ce que je n'entendais pas. Elles s'avaguissaient au loin jusqu'à s'anéantir, la ligne d'horizon n'étant point visible, et leur surface lisse ne commençait à se révéler que tout près, à d'imperceptibles reflets d'étain. Vraiment, il semblait que l'étendue ne fût encore qu'à demi rassemblée. Le ciel non plus n'était pas entièrement séparé, mais là où il se distinguait dans la profondeur de grisaille, c'était une tenture monochrome abaissée sur l'infini silence, et ce grand voile se nuait çà et là des plus vagues, des plus fluides replis, — seules ébauches de formes distinctes. Je ne percevais rien d'humain, rien de particulier; mon corps devenu vague et sans poids dans l'eau glauque avait comme perdu sa réalité; il ne sentait plus la fraîcheur de l'eau. Rien ne me révélait ou me rappelait mon être séparé. Il avait comme fondu dans cette solitude bien plus ancienne que l'homme, où rien ne sera changé quand notre espèce ne sera plus. Je ne me distinguais pas de ce paysage; je n'en étais

plus que la conscience. La série des événements intérieurs qui dans le cours ordinaire de la vie se lient l'un à l'autre pour composer le moi personnel, cette série avait cessé : l'état actuel, trop insolite, ne s'y rattachait pas. Sans doute, à cet instant, si j'avais prononcé mon propre nom, il m'eût étonné comme un son vide et dépourvu de sens.

En effet, tant que durèrent ces minutes, tant que la série familière ne se renoua pas, qu'y avait-il réellement en moi d'individuel? Supposons un être qui m'eût immédiatement précédé ou suivi à cette même place, sur ce même rocher; supposons en lui le même silence de contemplation passive, le même oubli de sa vie antérieure, en quoi cet être n'eût-il pas été moi? En quoi eussions-nous été plus différents que deux reflets identiques du même objet à deux moments consécutifs de ce Temps qui n'a pas de réalité en dehors de nous-mêmes? Cet autre n'eût-il pas été bien plus identique à moi que le moi passé, aboli, que je ne connais plus? C'est la question même des indiscernables qui se pose là, plus impérieuse et troublante dans le monde moral où les visibles différences de position dans l'espace ne distinguent plus les événements.

A mesure que j'étais repris, envahi par ce souvenir, je me sentais rentrer, comme alors, dans cette conscience anonyme, impersonnelle, dont parlent les Hindous. Ma conscience redevenait *la* conscience, celle qui ne subit ni la Mort ni le Temps, celle que l'on appelle l'une des faces générales de Brahma, l'universelle conscience dont le devenir infini correspond au mouvement infini de l'universelle matière, en sorte qu'elle paraît, comme cette matière, se fragmenter, s'assembler en groupes innombrables dont chacun se prend pour un être à part. Mais ces groupes ne sont pas vraiment « séparés »; ils changent, ondoient, se mêlent, passent l'un dans l'autre, liés, solidaires, se déterminant entre eux comme s'influencent par l'attraction et la répulsion, par mille actions inconnues, les îlots de matière. Les événements qui composent mon être moral, est-ce qu'ils ne se communiquent point par l'écriture, la parole, le geste, la physionomie, peut-être plus simplement encore et directement, par des transmissions invisibles et silencieuses? Est-ce qu'ils ne sont pas toujours en train de

s'intégrer en d'autres consciences? Et, réciproquement, combien d'idées et de façons de sentir que j'appelle miennes me sont venues d'autrui, des morts, et de vivants que je ne connais seulement pas; et puis-je dire qu'une seule de mes plus personnelles sensations n'a pas été plusieurs millions de fois perçue? Pour reprendre une vieille comparaison brahmanique, dont les deux termes offrent des analogies d'essence, imaginons cet univers dont le monde moral n'est qu'un aspect, comme un océan. A la surface de cette mer quelque branle ayant été donné dont nous ne savons pas l'origine, du mouvement se propage; des vagues se lèvent, courent, croulent en écume et ne s'évanouissent qu'en transmettant leur impulsion à d'autres flots, en sorte que, du mouvement total et de la population des vagues, leur mort ne retranche rien. A chaque seconde, chacune est composée de nouvelles parcelles liquides, et, d'un bout à l'autre de sa vie, rien d'elle ne subsiste que sa forme, l'ordre de groupement de ces parcelles, et cet ordre même, de la naissance à la mort, est bien loin d'être fixe. Elle est si peu distincte, cette forme, que l'œil a du mal à la suivre : au milieu des rencontres, des entre-choquements, elle se mêle à d'autres formes, elle se transmet à d'autres vagues. Elle n'a rien de permanent, rien non plus de nécessaire. Elle est le hasard d'une combinaison réalisée. Elle se déplace, change au milieu de toutes les autres et dans son incessant devenir, à chaque instant infinitésimal, chacune de ses actions et réactions varie suivant les énergies et les positions fortuites de toutes les autres, si bien qu'à chaque instant infinitésimal, elle se détermine à travers un infini de possibles. Ainsi cette forme est le produit changeant de l'ensemble changeant, et le plus fugitif de ses états est porté, soutenu par l'ensemble, par tout le passé comme par tout le présent de l'ensemble. En elle se manifeste la force générale qui remue la mer. En ce sens encore elle contient le tout, et dans son fonds véritable elle est identique à sa voisine.

« Comme au dehors, ainsi au dedans », dit le vieux texte védantique. Vue du dehors notre vague est une certaine loi graduellement variable suivant laquelle s'ordonnent et se remplacent des molécules. Au dedans, en elle-même et pour elle-même, s'il est vrai que le mouvement soit l'apparence d'un

événement moral, elle est encore une loi, la loi d'un tourbillon de faits spirituels, c'est-à-dire une personne, un moi. Mais ce moi, ce tourbillon, qu'y a-t-il en lui de réel et de permanent que la force qui l'a suscité, le soutient, le pénètre avec tous les autres, la puissance qui en ce moment agit en lui, qui sera différemment mais qui sera toujours quand il ne sera plus? Une ride mobile dans le frémissement innombrable des eaux se prend pour une substance distincte entre des milliards d'autres; elle sait qu'elle va s'effacer et croit que d'elle-même tout va disparaître, que de celles qu'elle a vu tomber tout s'est anéanti. Elle ignore que son être réel s'étend au delà d'elle, à l'infini, existait avant elle et lui survivra toujours. Krishna dit vrai : « Il n'y a point de naissances ni de morts. » La population de vagues que je contemple du haut de ce promontoire n'est-elle pas essentiellement la même aujourd'hui qu'il y a cent mille ans? Est ce que le flot qui portait Ulysse à la rive phéacienne n'est pas celui qui brise en ce moment sur une plage de Corfou? Mais nous savons quelle est la force qui soulève et pousse les flots sur les océans de notre globe. Sur l'Océan solitaire de l'Être pourquoi les jeux de la matière et de l'esprit? Pourquoi des images passent-elles sur le miroir dans la nuit? Pour reprendre comme le Serviteur du Seigneur la question des questions et, comme lui, la poser en langage de l'Inde et puis d'Europe, pourquoi Brahma s'est-il mis à rêver? Pourquoi le changement?

Le pandit m'a donné la réponse : tout est dans l'*Aum* ineffable. Mais il est encore permis d'y rêver.

ANDRÉ CHEVRILLON

PORTRAIT PSYCHOLOGIQUE

DE

M. PAUL HERVIEU[1]

Je reprends aujourd'hui, et malheureusement seul, — car la mort cruelle me prive de mon collaborateur et cher ami Jacques Passy, — je reprends seul une étude que nous avions commencée ensemble, lui et moi, il y a une douzaine d'années, sur l'imagination créatrice. Nous avions interviewé les principaux auteurs dramatiques de l'époque, pour leur demander de nous expliquer leurs procédés de travail. Le compte rendu de ces visites parut d'abord dans le *Temps*, puis, plus développé, dans le premier volume de l'*Année psychologique*. On trouvera là quelques renseignements sommaires sur Alexandre Dumas fils, Victorien Sardou, Albin Valabrègue, François de Curel, Alphonse Daudet, Edmond de Goncourt, Édouard Pailleron, Henry Meilhac, Jules Lemaître, François Coppée, etc. Ces articles ne sont guère que des notes prises après quelques heures de conversation; ils donnent l'impression ressentie par deux curieux devant des personnages d'élite, bien plutôt qu'une explication scientifique du mécanisme par lequel se crée une œuvre d'art.

Je reviens aujourd'hui à cette étude de psychologie, pour

1. Extrait d'un mémoire qui paraîtra prochainement dans l'*Année psychologique*, tome X (Masson, Paris).

chercher à l'approfondir. J'espère sortir de la période de tâtonnement, où l'on se contente surtout d'anecdotes, et aborder véritablement l'analyse.

Mes études d'après nature sur M. Paul Hervieu ont commencé en mai 1903, et ont duré pendant sept visites du matin, de deux heures chacune, que je lui ai faites chez lui; je l'ai revu plusieurs fois en janvier 1904. Je me suis borné à poser des questions aussi précises que possible, écrites et préparées à l'avance, d'après un plan mûrement réfléchi, et avec l'incohérence nécessaire pour empêcher M. Hervieu de deviner la direction de ma pensée; la réponse de M. Hervieu m'était donnée oralement, et je l'écrivais en l'écoutant, avec un effort pour conserver l'expression même dont il s'était servi. Ignorant la sténographie, et craignant de rompre, par la présence d'un sténographe de profession, l'intimité confidentielle d'une conversation à deux, j'ai dû me résigner à ne recueillir que certains fragments des paroles de M. Hervieu; je reproduirai ces fragments décousus, en les parsemant de pointillé, selon les habitudes du style de théâtre: il doit donc être bien entendu que le défaut de liaison entre les idées est de mon fait. Mais les mots mêmes sont bien de l'auteur, et, pour mettre en relief leur authenticité, je les imprimerai en italiques.

J'ai prié M. Hervieu de bien vouloir entendre la lecture de mon étude, afin de rectifier mon insuffisante sténographie, quand il le jugerait nécessaire pour l'exactitude des faits; ses rectifications seront inscrites en note.

M. Hervieu a bien voulu laisser à ma disposition pendant une année quelques-uns de ses manuscrits. J'ai encore en mains le scénario complet et le manuscrit primitif de *la Course du Flambeau*, la copie de *la Loi de l'Homme*, contenant beaucoup de corrections instructives qui proviennent du travail des répétitions, et aussi la copie de *l'Énigme*, où j'ai pu voir un grand nombre de remaniements exécutés après la réception de ce drame et avant sa mise en répétition. Ces documents m'ont servi quelquefois de pièces justificatives; l'examen des ratures m'a retenu longtemps.



Bien que la question de psychologie que je me propose d'élucider soit très spéciale, presque technique, — en effet il s'agit tout simplement de savoir comment M. Hervieu travaille, — je devine que plusieurs de mes lecteurs ont ouvert ces pages pour satisfaire une curiosité profane, et qu'on va me demander : « Comment est-il fait ? » Malheureusement, je n'ai point le talent qu'il faudrait pour trousser un portrait physique ; et je renvoie les curieux aux vitrines de papetiers, où les photographies de M. Hervieu figurent, en costume académique, parmi les hommes célèbres et les têtes couronnées.

Ce que la photographie met insuffisamment en lumière, ce sont les dimensions du crâne et du menton, que je juge exceptionnelles, comme valeurs absolues, autant que pour leurs relations avec le reste de la tête. J'ai mesuré les trois diamètres du crâne selon les rites de l'anthropométrie, et j'ai obtenu des chiffres tout à fait rares. Le menton, long et carré, est pareillement insolite.

Mais, plutôt que de nous attarder à des chiffres dont la signification est douteuse, parlons un peu de l'attitude, du geste, des jeux de physionomie : c'est un ensemble vivant qui exprime parfois très fidèlement, pour qui sait le comprendre, une partie de la psychologie des personnages.

Notre auteur nous donne le sentiment d'un être discret, attentif, rentré, sobre de geste, de voix, de parole, et un peu triste. D'abord, il écoute, car il sait écouter, et longuement, et avec patience. C'est une qualité rare chez un académicien, et même chez tout homme arrivé, car ceux que la fortune a gâtés prennent le besoin de se démontrer et de se débiter en monologues. M. Hervieu reste constamment assis en face de moi, à la table où je prends des notes ; et le fait seul de conserver, pendant plus de deux heures, la position assise, quand on n'y est pas obligé, révèle une nature qui répugne un peu à déborder dans le sens moteur, certes, ce n'est ni un gesticulateur, ni un bavard.

En général, je puis même dire toujours, il me laisse l'initiative du sujet à discuter ; il s'adapte à ma question, l'exa-

mine, la pèse, puis répond, et répond avec réflexion et circonspection. Sa voix, que je perçois encore, est grave, un peu sourde, d'une articulation parfaite, à la fois énergique et douce, avec une frappante élévation dans la hauteur du son à la fin de chaque phrase ; à ce moment, le débit se ralentit dans un effort d'analyse. M. Hervieu montre constamment un désir visible d'atteindre le degré le plus éminent d'exactitude : et par là, je le dis bien franchement, il a gagné tout de suite ma profonde sympathie d'homme de science. A mes questions, il répond directement, jamais à côté : il ne digressionne pas, il se met courtoisement à ma disposition, il m'attend.

Une fois seulement, estimant qu'il ne lui était pas permis de s'expliquer, il n'a pas éludé l'interrogatoire, ce qui lui aurait été bien facile, et a préféré m'avertir qu'il se taisait. A d'autres occasions, il m'a fourni des renseignements qui étaient pour moi seul, parce que la confidence faisait intervenir des noms de tiers. A l'égard de ceux-ci, sa prudence de langue témoigne d'un sens social très affiné ; quand ces tiers sont des morts, et des morts qui lui sont chers, comme Daudet, par exemple, ou Pailleron, il veille à ce qu'aucun de ses mots ne manque de respect au sentiment de piété qu'il leur garde.

Tout cet ensemble marque un esprit très maître de lui. Il avoue qu'il donne à ceux qui ne le connaissent pas l'impression d'un être fermé :

— *C'est comme une maison dont les fenêtres ont leurs rideaux tirés.*

***

Nous voilà donc assis, M. Hervieu et moi, dans un cabinet de travail, qui est clair, élégant, un peu petit ; un coup d'œil jeté autour de moi m'apprend qu'il règne une certaine discipline dans ce milieu. Nous sommes entourés de livres. Ce sont, pour la plupart, des romans, que coudoient très discrètement quelques ouvrages d'histoire et d'érudition ; ils sont bien rangés sur les rayons des bibliothèques, et aucun ne s'attarde sur les canapés ni sur les chaises. Nous sommes chez un homme ordonné.

Son exactitude aux rendez-vous est, dit-il, poussée jusqu'à la manie, et je puis lui rendre ce témoignage qu'il est exact à la minute. Il a aussi l'habitude, qui se perd, de répondre ponctuellement aux lettres qu'on lui adresse : je signale le fait, au risque de donner des tentations aux chasseurs d'autographes. Détail typique, dont la valeur m'a été signalée par un graphologue, M. Eloy : il est de ceux qui, écrivant une lettre, commencent par l'enveloppe ; et s'il déroge à cette habitude, il s'en aperçoit.

Voilà bien des signes auxquels on reconnaît la méthode et le soin. Qu'en pense-t-il? Très modestement, il répond que si des amis l'ont appelé : « Un petit rangé, un petit ordonné », en famille, il s'était attiré par des négligences ce reproche contraire : « Ah! tu es bien un artiste!... » Mais on est toujours l'« artiste » de quelqu'un. J'atteste encore que tous les documents que je lui demande, il les a dans ses tiroirs, à une place familière, et me les tend sans longue recherche. Il met la main aussitôt sur sa collection de photographies, et sait où il faut aller prendre son brouillon de dissertation française au baccalauréat, car il l'a conservé. Qui de nous en a fait autant?

Il est un peu jaloux de son ordre, classe tout lui-même, et n'aurait aucun goût à mettre au fond de ses affaires qui que ce soit. Il se sent des besoins d'indépendance. Il n'a jamais employé un secrétaire, et y serait hostile. Un tel homme devrait rédiger le journal de ses impressions; après un seul essai, il y a renoncé tout de suite, parce qu'il a jugé qu'il n'aurait pas le temps de le tenir régulièrement à jour.

Voyons maintenant comment il travaille.

— *Je suis le contraire de l'improvisateur, je suis plein de précautions et de scrupules.*

Il ne se partage pas entre plusieurs travaux différents; il n'accumule pas dans ses tiroirs des œuvres à moitié faites; il ne travaille qu'à une seule œuvre, elle devient sa pensée constante, et il s'y consacre tout entier. C'est l'opposé de l'éparpillé.

Cette œuvre, il ne l'entreprend que lorsqu'il en connaît d'avance la destination : *la Course du Flambeau* a été écrite

pour madame Réjane, et le sujet de *Théroigne* était agréé par madame Sarah Bernhardt. Il n'a jamais rien commencé qu'il n'ait terminé; même, il se juge assez maître de ses facultés pour fixer la date de livraison de son manuscrit. Deux de ses romans, *Peints par eux-mêmes* et *l'Armature*, ont été composés à mesure qu'ils paraissaient, l'un en feuilleton, l'autre en livraison, et, par conséquent, avec la préoccupation du nombre de lignes qu'il fallait exécuter chaque jour pour ne pas être pris par le temps.

Je ne sais pas si les confrères admireront cette sûreté d'exécution. Plus d'un va dire qu'il se résignerait à se faire aussi méthodique que M. Hervieu si on lui garantissait la représentation de toutes les pièces qu'il compose. Il n'en est pas moins vrai que la méthode de M. Hervieu est une expression curieuse de sa personnalité : si, d'une part, elle exclut la fantaisie de ceux qui écrivent, sans souci du lendemain, des œuvres dont la beauté les séduit, d'autre part, elle nous prouve chez l'auteur la faculté de faire ce qu'il veut, de le faire quand il le veut, sans être paralysé par l'« énervement » que cause le rapprochement de l'échéance[1].

Cette influence de la volonté se marque dans une foule de petits détails. M. Hervieu se consigne chez lui. Il décide qu'il travaillera tous les jours, de telle heure à telle heure, et il obéit à cet ordre, pendant plusieurs mois successifs, sans y manquer pour ainsi dire une seule fois. Zola était de même : il consacrait sa matinée au roman en cours, et produisait chaque matin un nombre pareil de lignes.

M. Hervieu, qui dîne toujours hors de chez lui, qui passe ses soirées dans le monde, qui se couche tard et a besoin d'une forte dose de sommeil, ne se réveille pas le matin avec l'esprit assez dispos pour la production littéraire. Il se lève à huit heures, dépense la matinée à de menues besognes, lit des journaux, beaucoup de journaux, s'acquitte des rendez-vous qu'il a fixés, et gagne ainsi l'heure de son déjeuner. C'est vers une heure qu'obéissant au règlement qu'il s'est imposé,

1. Note de M. Hervieu :

Je ne vois pas venir l'échéance du travail promis avec tranquillité. Mais la perspective de l'échéance est un stimulant qui m'a souvent préservé d'un peu trop de goût pour l'oisiveté.

il commence la séance de travail. Cette séance se prolonge régulièrement toute l'après-midi, jusqu'à six heures moins le quart, où l'interruption se fait par l'entrée du domestique.

— *On m'apporte* le Temps, *ma récréation commence.*

Quelquefois, ayant saisi un joint, M. Hervieu continue une heure de plus, mais c'est assez rare. A sept heures, il s'habille et sort. Cinq fois par semaine environ, la journée recommence sur le même plan : le sixième est le jour de l'Académie ; le septième est le dimanche, jour de repos.

Cette existence de claustration et de silence se poursuit avec tant de ponctualité que M. Hervieu, habitant l'avenue du Bois-de-Boulogne, n'a pas encore trouvé, en sept ans, le temps de faire deux fois une promenade au Bois. Et cependant il s'accuse de paresse.

J'ai cru d'abord à de l'ironie ; mais c'est tout à fait sérieux. Si on lui donne raison, qui donc appellerons-nous un laborieux ? Car il n'y a de mérite que dans l'effort : on n'est pas laborieux lorsqu'on travaille par goût et avec un plaisir constant ; il faut, en outre, avoir vaincu une disposition de sens contraire ; et ce sont précisément les faux paresseux, dans le genre de M. Hervieu, — et de Zola aussi, — qui sont les plus beaux exemples de volonté. En examinant de près cette question, intéressante surtout pour le moraliste, on s'apercevrait qu'en général, pour avoir des titres à une vertu quelconque, il faut avoir étouffé le germe du vice correspondant[1].

La régularité de cette production littéraire nous cause un petit étonnement : nous avons appris que bien des gens de lettres ont la verve plus capricieuse ; ils ne composent que lorsqu'ils se sentent « en train », et sont obligés, par conséquent, d'attendre patiemment le jour et l'heure de l'inspiration, — la visite de la Muse, comme on dirait pour les poètes. — Ce n'est pas toujours commode. Mais les littérateurs de cette catégorie ne se plaignent pas du tout de leur sort et préfèrent gloser

1. Note de M. Hervieu :

M. Binet me fait observer qu'il est, lui, de ceux auxquels il ne reconnait pas de mérite à travailler, parce que c'est, de leur part, sans effort et pure préférence. Je lui demande si la sainteté, le génie, par exemple, ne sont pas des états supérieurs au repentir, au talent acquis. Nous tombons d'accord qu'un professeur de morale pourrait, seul, se prononcer.

sur les autres, ce qui est bien naturel. J'ai entendu quelques-uns des auteurs instinctifs, de ces « inspirés »[1], se moquer agréablement des réguliers de la littérature ; témoin Edmond de Goncourt qui, me parlant des habitudes de production adoptées par Zola, son ami ou son ex-ami, je ne sais, disait : « C'est de la littérature de prison. » J'ai rappelé à M. Hervieu l'exemple d'Alphonse Daudet, qu'il a beaucoup connu, et auquel il conserve un souvenir plein de tendresse.

Daudet, autrefois, nous a très bien raconté, à Jacques Passy et à moi, ses crises de travail :

— C'est comme un surcroît de chaleur vitale qui monte au cerveau ; on est pris, envahi par son sujet, et on se met à écrire avec fièvre. Alors, rien ne vous arrête ; l'encrier est vide, le crayon est cassé : peu importe, on va toujours. On s'irrite contre la nuit qui tombe, et l'on se crève les yeux dans le crépuscule en attendant la lampe qui ne vient pas. On dispute le temps au sommeil et aux repas. S'il faut partir, aller à la campagne, faire un voyage, on ne peut pas se décider à quitter le travail, on écrit encore debout, sur un coin de sa malle[2].

M. Hervieu écoute mon récit avec intérêt, il se recueille, puis constate que, chez lui, la crise de travail a toujours été bien légère ; il se souvient que parfois, quand la séance est terminée, et qu'il passe son habit pour sortir, il est revenu à sa table pour ajouter quelques mots au manuscrit déjà mis sous clef. Je ne sais si M. Hervieu s'est rendu compte de la différence entre sa méthode modérée et la fièvre de Daudet ; le contraste est tout à fait saisissant pour ceux qui, comme moi, ont pu causer avec les deux hommes.

Quelle est la quantité de lignes que M. Hervieu écrit quotidiennement ? Cette question n'aurait aucune signification si elle s'adressait à ceux que j'ai appelés les inspirés, car ce sont des irréguliers par excellence. M. Hervieu y peut répondre :

— *Ça varie beaucoup, suivant, je ne dis pas les ouvrages, mais des dispositions personnelles dont je n'ai pas le secret. Il m'est arrivé à une époque, de faire dix pages par jour Pour le théâtre, j'en fais trois ou quatre.*

1. Pour éviter toute équivoque, je dirai ceci : j'appelle inspiration un travail de conception et d'exécution qui est à la fois peu conscient et peu volontaire.

2. *Année psych.*, I, p. 92.

Je me suis reporté aux manuscrits de l'auteur. Les pages dont il nous parle sont petites, — vingt centimètres sur quinze, — elles sont couvertes d'une écriture serrée. Je fais grâce au lecteur du nombre de mots par ligne; mais je compte les lignes d'une page. j'en trouve en moyenne dix-huit ; cela fait donc, pour trois pages, cinquante-quatre lignes : il suit que l'exécution d'une ligne prend de cinq à dix minutes. Un autre calcul. sur des données différentes, aboutit à une solution analogue : M. Hervieu a mis environ cent jours à écrire *la Course du Flambeau*; la brochure a près de deux cents pages, de vingt-cinq lignes chacune ; cela fait bien environ cinquante lignes par jour. Ce chiffre, ridiculement faux dans sa précision absolue, n'est là que pour montrer une grande lenteur d'exécution ; lenteur que je n'attribue pas à une inertie de l'imagination, mais bien plutôt à l'intensité avec laquelle l'auteur réfléchit et se critique.

Si M. Hervieu est lent à composer, en revanche, il gagne en sûreté ce qu'il perd en vitesse. Je me suis convaincu, en étudiant les ratures de son manuscrit original, qu'il atteint très souvent d'emblée la forme définitive. Lui-même nous apprend qu'il ne lui arrive presque plus de revenir en arrière pour détruire le travail de la veille. Jamais il ne refait un acte entier, ou une moitié d'acte. Les principales destructions qu'il a commises datent de *les Paroles restent*, pièce de début. Il a bien changé le troisième acte des *Tenailles*, mais le changement s'est fait sur le scénario et pour éviter une ressemblance inattendue avec une pièce de Maupassant.

Si l'on compare notre auteur aux dramaturges plus vifs, plus ardents, qui écrivent quarante pages en une après-midi de verve, et les déchirent le lendemain sans conserver une seule ligne, on conclura que l'allure plus circonspecte de M. Hervieu a du bon et qu'à tout prendre elle est plus rapide. S'il a pu, à quarante-cinq ans, mettre au jour une œuvre déjà considérable (douze volumes de nouvelles et romans, et huit pièces de théâtre), il doit cette production copieuse surtout à son esprit de méthode.

Pourtant n'exagérons rien : la maîtrise de soi n'atteint jamais la perfection ; notre auteur reconnaît en lui-même, sinon la véritable inspiration, du moins des dispositions au

travail qui varient capricieusement d'intensité suivant les jours. Il lui est arrivé, tout comme aux autres, de n'avoir rien fait d'une journée.

— *De plus, la mise en train est un phénomène de loi constante. Chaque jour, quand je reprends mon travail de la veille, je perds une demi-heure ou trois quarts d'heure de mise en train.*

Cette perte de temps est toute naturelle ; on pourrait presque dire qu'elle est d'essence physiologique, et dépend de conditions matérielles : par exemple, l'établissement d'une bonne circulation cérébrale. Fait plus curieux, M. Hervieu retrouve cette même hésitation non seulement au début d'une pièce, mais quand il aborde un nouvel acte : il a « fini l'acte précédent d'un mouvement plus inspiré ». A l'acte nouveau. petit temps d'arrêt, et la difficulté de la production se fait nettement sentir :

— *L'attaque est plus pénible ; il m'est arrivé de recommencer deux ou trois fois.*

Mais voici six heures. La séance est terminée, et le travail cesse, par volonté. Autrefois, quand il faisait du roman, il se rappelle y avoir travaillé dans les rues ; la vue des passants, l'air qui lui fouettait le visage, lui semblaient propices au jeu de l'imagination. Mais depuis qu'il s'adonne exclusivement au théâtre, il a le besoin d'être devant son papier, dans l'isolement de son cabinet fermé à tous les bruits, et il garde sa mémoire pour l'effort nécessaire à se représenter des scènes imaginaires. Quand il quitte son « chez lui », la composition prend fin, comme recherche voulue ; ce qui en survit en lui, c'est un retentissement inconscient, où sa volonté n'entre pour rien, c'est une absorption, une fatigue :

— *Il m'arrive souvent, mon travail terminé, d'en rester captif ; je vis dans la société vague de ma pièce, et cet état m'isole de la vie réelle ; il me faut du temps, et un effort, pour sortir de l'état lointain, indéfinissable, où je suis... Si je suis en contact avec des interlocuteurs, je ne trouve rien à dire, je ne désire rien dire. Ce n'est ni constant ni pareil.*

Voilà bien, si je ne me trompe, les signes d'une fatigue intellectuelle légère ; et ce qui confirme cette interprétation,

c'est que l'auteur ne prend aucun exercice pendant ses périodes de travail, et diminue d'appétit. Il ajoute cependant qu'il n'a jamais eu mal à la tête de travail, mais seulement une lassitude, s'expliquant par l'immobilité du corps et les attitudes forcées de l'écrivain. Évidemment, cet état ne ressemble point à celui que M. de Curel nous a si bien décrit : ce dernier auteur, dans les intervalles de ses séances, reste pris par sa pièce, qui continue à se développer en lui, dans son inconscient, soit pendant les rêveries de la veille[1], soit aussi et surtout pendant la nuit, de sorte que le lendemain, au réveil, il constate que la situation de ses personnages a progressé. Nous avons tous notre inconscient; mais il varie d'intelligence suivant les individus. Celui de M. Hervieu n'opère pas la nuit pendant que son maître dort, ni le jour pendant que son maître rêvasse : c'est un inconscient médiocre.

En somme, M. Hervieu travaille avec son attention, son raisonnement, sa volonté, et toutes les parties conscientes de sa personnalité; il ne croit guère à l'inspiration, et la création littéraire ne se manifeste pas chez lui sous la forme de crise.

Aussi bien la règle générale de tous les imaginatifs, la connaît-on; elle m'a été révélée naguère dans les visites que je faisais, avec mon ami Jacques Passy, aux auteurs dramatiques et aux romanciers. Tous acceptaient, en somme, la justesse du mot de Beaumarchais sur les œuvres dramatiques : elles sont conçues dans la volupté, comme les enfants des femmes. Le moment de la conception est le plus agréable de tous, car c'est celui où l'esprit critique ne s'exerce pas encore avec cruauté; on ne soupçonne pas les difficultés ou les impossibilités du sujet; plus tard, quand il faut combattre ces difficultés, on a souvent des fatigues, des impatiences, des découragements, des dégoûts; et cependant, malgré ce mélange de sensations pénibles, créer demeure quand même une volupté : Flaubert lui même l'éprouvait, malgré les cris de souffrance que lui arrachait la torture du style.

M. Hervieu est d'un avis tout différent : il avoue que le

1. A. Binet, *F. de Curel*, (*Année psychologique*, I, pp. 132 et 152.)

travail créateur lui est toujours pénible[1]. J'ai beau insister, lui communiquer les confidences de ses confrères, revenir souvent à la charge, je me heurte à un sentiment invariable et trop énergique pour être l'impression éphémère d'un mauvais jour. Voici quelques-unes des paroles de l'auteur :

— *J'aimerais mieux lire qu'écrire.*

Encore :

— *Je travaille par volonté, parce que je m'en donne la consigne.*

Encore :

— *J'ai le sentiment de l'incarcération, pendant que je travaille... Je suis comme le voyageur dans le noir du tunnel, qui attend de voir la lumière du jour.*

La lumière, entendez la délivrance par la fin du travail.

Et comme, sans craindre de le suggestionner, je lui manifeste toute ma surprise : « Eh quoi! aucun plaisir? » il me réplique :

— *Le plaisir ne vient qu'après; il y a peut-être un moment agréable, c'est comme le bout de l'effort, le spasme de la recherche.*

Voilà la seule concession que M. Hervieu accorde à la règle commune : c'est bien peu; et ce plaisir du bout de l'effort me paraît tout à fait négatif, c'est plutôt un soulagement, une absence de douleur, rien de comparable à une volupté. M. Hervieu mérite d'autant mieux d'être cru sur parole qu'il a goûté autrefois, tout au début de sa carrière, le plaisir rare du créateur, et il parle en connaissance de cause, quand il constate ce qu'il a perdu : son premier livre, *Diogène le Chien*, a été écrit sans le moindre effort, dans un plaisir complet. Pourquoi cette première allégresse ne s'est-elle pas conservée? Nous n'en savons rien ; peut-être a-t-elle

1. Note de M. Hervieu :

Entendons-nous bien : la première apparition d'une idée, d'un projet littéraire se produit sous une forme de joie et d'espoir créateur. Mais les misères de l'enfantement commencent dans une période très proche, en reconnaissant de toutes parts les difficultés.

péri sous les progrès de l'esprit critique. M. Hervieu exprime sa condition actuelle sous la forme d'un joli apologue :

— *J'ai parfois rêvé d'avoir un esclave dont personne ne connaîtrait l'existence, qui vivrait dans une cave... Je lui ferais passer de la nourriture par un soupirail, et il écrirait toutes mes pièces... Je ne lui laisserais guère de repos, je serais exigeant, je le ferais recommencer sans pitié; moi, je n'aurais qu'à jouir du fruit de son travail.*

M. Hervieu prit un temps, puis ajouta :

— *Mais je me suis aperçu que cet esclave, j'en disposais : c'est moi.*

A ce régime de cinq heures de travail quotidien, combien dure l'exécution d'une pièce pour M. Hervieu? Au lieu de donner un chiffre moyen, qui serait peu représentatif, j'aime mieux citer des faits particuliers. Je n'ai point de détails pour la première de ses pièces, *les Paroles restent* ; cette comédie, une œuvre de tâtonnement, qui lui servit à « essuyer les plâtres », et qu'il juge aujourd'hui avec un peu de sévérité, a été recommencée en partie, et ne peut mesurer sa rapidité normale d'exécution.

Les Tenailles demandèrent environ quatre mois.

La Loi de l'Homme a été écrite en trois mois, d'arrache-pied, sans autre scénario que de courtes indications griffonnées sur une page.

L'Énigme, représentée en 1901, fut écrite au printemps de 1899, de février à mai.

Pour *la Course du Flambeau*, le scénario, très complet, fut écrit de novembre à décembre 1900 ; la pièce fut composée en trois ou quatre mois, finie vers le 1er avril 1901, et jouée le 17 avril de la même année.

Théroigne de Méricourt a exigé deux ordres de préparations : la première, historique, fut laborieuse, et dura deux ou trois mois (novembre 1901-février 1902). Après cela, l'auteur composa un scénario très complet, en quatre-vingt-dix pages, avec des parties dialoguées ; durée dudit : trois mois encore. Pour écrire la pièce, le travail se prolongea presque sans interruption jusqu'en septembre. Tout cela, mis bout à bout, représente un temps assez long de parturition expli-

cable par les recherches scrupuleuses que le sujet demandait. M. Hervieu n'avançait que très lentement; il était obligé à chaque instant de s'interrompre pour consulter l'histoire, car il ne se serait pas risqué à traiter une scène avant d'être sérieusement documenté :

— *C'était une musardise perpétuelle. En cherchant une chose, mes yeux tombaient sur d'autres, sans intérêt immédiat pour moi, mais qui me captivaient, me détournaient dans les livres, récits et événements de l'époque...*

Bref, M. Hervieu met de trois à six mois pour l'exécution d'une pièce; Dumas fils, Meilhac et M. Sardou m'ont donné, pour ce qui les concerne, des chiffres pareils.

***

Une des questions les plus importantes à poser à un littérateur est relative aux conditions mentales dans lesquelles lui viennent les idées. Nous allons chercher comment les idées, les mots et les phrases passent chez M. Hervieu, de l'inconscient au conscient.

M. Hervieu parle son dialogue. Pendant une grande partie du temps, il est debout et se promène en fumant dans son cabinet, et même dans le salon adjacent, qui permet une promenade plus longue. Pour créer la phrase à écrire, il essaye de la prononcer : il ne la prononce pas à haute voix, comme on fait dans une conversation à deux, il l'articule surtout, d'une voix basse et un peu rauque ; cependant quelqu'un qui serait là, dans son cabinet, pourrait la percevoir. La diction est plutôt uniforme, et sans recherche des moyens d'acteur :

—*Je joue* [la phrase] *d'une façon très monotone dans l'intensité, parce que je veux m'arracher de force l'expression qui me semble vraie.*

Il a observé, surpris en lui une mimique qui paraît l'aider dans son effort; c'est un mouvement parallèle des deux mains ; les poings se ferment, pendant que les deux bras se secouent dans un geste de lutte, sorte de geste abstrait de force :

— *Je n'ai de mouvement physique que pour la force... Dans les*

scènes d'attendrissement, je n'ai pas cette mimique, ce mouvement des deux poings... Cette mimique est un adjuvant, car je la fais constamment en créant la phrase. C'est un effort que je fais pour exprimer ce que je sens.

La phrase une fois créée, il ne la conserve pas dans la mémoire, il l'écrit aussitôt. A ce moment, il peut l'amender, la corriger, la raturer. Mais ce qui est curieux, c'est l'instinct qui le pousse à confier au papier chaque phrase, successivement, dès qu'elle est composée : en l'écrivant, il s'en délivre l'esprit, il évite un encombrement dans sa tête. C'est une règle qu'il suit fidèlement. On pourrait dire qu'il rumine une seule phrase à la fois, afin de la ruminer avec plus de soin.

Mais, alors qu'il concentre son attention sur le détail de chaque phrase, il ne perd pas la vue de l'ensemble. Une scène a une marche, un rythme, une conclusion, dont il reste conscient ; et il voit bien plus loin qu'une phrase, quand il « ne s'occupe pas de l'expression directe » :

— J'ai l'air d'être monté plus haut, de voir un paysage beaucoup plus étendu, quand je fais de la conception ; et lorsque j'exécute, c'est redescendre ; le paysage se rétrécit.

Je crois que cette manière de composer est très intéressante à noter. C'est le mode volontaire et conscient par excellence. D'autres auteurs sont des *graphistes*, — qu'on me passe ce néologisme : — c'est leur porte-plume qui écrit et compose, je veux dire par là que la phrase se construit par un phénomène semi-automatique et sort de leur esprit par le canal de l'écriture. D'autres sont des *écouteurs* : ils entendent la phrase résonner dans leur audition intérieure ; ils recueillent ce qu'ils entendent, et tantôt la voix qui parle est bien reconnue comme étant la leur, tantôt ils ont le sentiment que c'est une voix étrangère, la voix de tel de leurs personnages, et alors, — — comme nous l'expliquait si bien M. de Curel, — ils écrivent presque sous la dictée de ces personnages fictifs et séparés de leur moi [1]. Je néglige d'autres cas plus ou moins francs.

1. Note de M. Hervieu :

Les termes dans lesquels le conventionnel Vergniaud définissait certaines sources célèbres d'inspiration me reviennent à la mémoire. Oui, cher monsieur Binet, je ne saurais m'attribuer l'honneur d'être en commerce avec la biche de Numa ni avec le pigeon de Mahomet.

Ceux-ci suffisent, pour montrer par contraste le type auquel appartient M. Hervieu : je dirais qu'il est un *parleur,* si ce mot, qui éveille l'idée de bavardage, ne s'appliquait pas assez mal à un homme de parole très discrète et très sobre : j'aime mieux employer le terme plus technique d'*articulateur*. Il est articulateur, pour ainsi dire, toujours, sauf de petites exceptions comme celle-ci, que j'ai notée sous sa dictée même et qui est un exemple d'audition :

— *Hier, je mettais en scène une femme qui annonce qu'elle va prendre le train dans deux heures. J'entends sa belle-mère qui dit : « Vous n'allez pas vous mettre en route à une heure pareille !... » Ces phrases d'audition sont des phrases très simples.*

Et l'auteur ajoute cette réflexion, que je vais maintenant expliquer :

— *Quand il y a des nuances de sentiments à exprimer, je suis tout seul.*

« Je suis tout seul » : parole grave. Elle soulève un problème extrêmement curieux. Dans l'exemple rapporté ci-dessus, l'auteur a voulu dire que, lorsqu'il entend ou croit entendre parler un de ses personnages, cette audition peut lui donner l'illusion, ou la demi-illusion qu'il n'est pas seul, que ce personnage est un être qui se distingue de lui. Pour nous, psychologues, cette distinction est une trace de dédoublement mental, et on sait assez quelle importance nous attachons aujourd'hui au dédoublement : la tendance à se dédoubler et à faire de l'automatisme est une des plus fortes caractéristiques des individus. D'après tout ce que je sais de M. Hervieu, je le crois peu dédoublable, peu métamorphosable, et enclin par nature autant que par goût à rester lui-même. Je me suis bien gardé de lui poser la question en termes généraux, mais je l'ai harcelé d'interrogations de détail, à propos de tout et de rien, et j'ai inscrit textuellement toutes ses réponses. Je n'y discerne aucune espèce de contradiction :

— *Je suis tout seul... C'est moi qui parle... C'est moi qui fais effort pour exprimer ce que je sens...*

Et encore ceci :

— *Je crois que je pars dans le mouvement du sentiment qui doit inspirer la scène... Les mots me viennent d'abord d'une façon inconsciente... Je dis ce qui me passe par la tête... puis j'amende.*

Notons bien toutes ces paroles, émises au hasard d'une conversation, sans préparation littéraire : leur simplicité de forme nous garantit leur spontanéité et leur importance. Pour ma part, je ne suis pas autrement surpris qu'un auteur qui parle son dialogue pour le fabriquer ait la conscience de créer : car, si le type de l'*auditeur* et celui du *graphiste* peuvent souvent devenir inconscients et dédoublés, au point d'avoir l'illusion que le travail d'imagination se fait sans eux, ou en dehors d'eux, le type de l'*articulateur* subit bien plus rarement ces éclipses de conscience. La parole garde presque constamment ses relations avec notre moi conscient, dont elle est mode d'expression naturel et direct.

Je ne sais jusqu'à quel point M. Hervieu est ému par les choses qu'il dit, au nom de ses personnages. Ses renseignements sur ce point sont courts et un peu vagues :

— *Je ne suis pas absolument réfractaire à la larme...*

Avec son tour négatif, cet aveu prouve tout au moins que M. Hervieu n'a pas la larme facile, et ne mouille pas ses manuscrits, ainsi que certains auteurs que je connais.

Je note encore cette déclaration :

— *Il m'est arrivé quelquefois d'avoir de l'émotion jusqu'aux larmes, de lire un acte et de m'en émouvoir moi-même plus que l'auditeur. Je suis pris plutôt dans l'indignation, dans la lutte, dans les choses de force, que dans l'attendrissement.*

Mais ce n'est pas une réponse directe à notre curiosité : l'émotivité du lecteur, en effet, même quand c'est l'auteur qui lit son œuvre, est évidemment d'un autre ordre que celle de l'auteur créant. Il y a un effort de voix plus grand, une préoccupation de l'effet sur l'auditoire, une sympathie, une contagion entre le lecteur et l'auditeur.

Je presse encore M. Hervieu, pendant une autre visite, et j'obtiens quelques nouveaux détails :

— *Je me place toujours au point de vue de la raison que chacun de mes personnages a de dire ce qu'il dit... Je n'ai pas de népotisme... Je n'en traite aucun par l'indifférence... Je ne vais pourtant pas jusqu'au dédain... J'ai la préoccupation d'être aussi équitable que possible...*

Autres réflexions :

L'effort consiste à se mettre dans la situation, et à changer continuellement de place..., à être tantôt celui de droite, tantôt celui de gauche... Étant donné le sujet, l'évolution de la scène, qu'est-ce que je dois dire dans ce cas-là, à ce double point de vue, de mon caractère, à moi, Pierre ou Jean, Pierrette ou Jeanne de la pièce, et des événements qui ont précédé?... Je me dis : « Voyons, qu'est-ce que je suis en droit de répondre ? »

On remarquera certainement, dans ces quelques phrases, que je m'excuse de présenter déchirées, n'ayant pas eu l'habileté de les mieux sténographier, on remarquera, dis-je, le retour fréquent du pronom personnel et une certaine froideur de sympathie pour les divers personnages que M. Hervieu fait souffrir [1]. Rien ne ressemble moins à la psychologie de certains littérateurs, qui s'incarnent dans leurs personnages, ou même laissent leurs personnages s'incarner en eux. Pour lui rappeler l'état d'âme de ces écrivains, j'ai relu à M. Hervieu la lettre si éloquente où Flaubert peint à une amie les sensations qu'il vient d'éprouver en écrivant un chapitre d'amour de *Madame Bovary*. M. Hervieu demeure très sceptique devant cette confession, à laquelle il n'accorde qu'une valeur littéraire :

— *Il doit y avoir là de l'emballement de raconteur.*

Par sa manière de composer, M. Hervieu se rapproche singulièrement de Henry Becque, à qui j'avais rendu autrefois une ou deux visites, et qui, pour répondre à quelques-unes de

1. Remarquons aussi l'effort voulu de l'auteur pour se substituer aux personnages. C'est précisément la méthode que M. François de Curel emploie au début de son travail, et dont il ne tire que de mauvais effets : « Je procède, dit M. de Curel, suivant la méthode des professeurs de rhétorique, en me mettant à la place des personnages, et en me demandant : *Que dirais-je, si j'étais une religieuse qui n'est pas rentrée chez elle depuis vingt ans, et à laquelle on montre le lit sur lequel son père est mort?*... Je ne dis rien qui vaille, mais j'écris tout de même. » (*Année psych.*, I, 165).



mes questions, m'écrivit une lettre dont je détache le passage suivant, — où je ne vis d'abord, et bien à tort, qu'un refus de répondre :

« Non, je ne me dédouble pas, je cherche, je tâtonne, je creuse, en un mot je travaille, et il n'y a pas d'autre mot. »

Et, à une autre occasion :

« Je ne crois pas à l'inspiration, mais je crois à la préoccupation et à la méditation ininterrompue. »

Ce qui confirme la ressemblance, c'est que Becque était, comme M. Hervieu, un articulateur. Il nous a raconté qu'il a composé les phrases lapidaires des *Corbeaux* et de *la Parisienne* lentement, mot à mot, contrefaisant debout, chez lui, ses personnages, se regardant dans la glace, et attendant que le mot juste, la phrase exacte vinssent sur ses lèvres. Ce travail d'une après-midi lui donnait vingt lignes ; et parfois il les biffait, ces vingt lignes, aussitôt après les avoir écrites !



Avant de parler de l'imagination créatrice proprement dite, disons un mot de l'imagination considérée comme faculté de se représenter par l'esprit ce qui n'est pas présent aux sens. M. Hervieu, peut-être comme tous les romanciers qui mettent de la sincérité dans leurs descriptions, a le pouvoir d'évoquer avec une intensité forte ses sensations anciennes.

Je me suis assuré, par des interrogations minutieuses, que ses images mentales sont claires, vives, intenses, avec parfois une certaine indocilité qui l'empêche de suivre à la lettre le thème d'évocation qu'on lui propose. M. Hervieu est de ceux qui, cherchant à se représenter une chose, en *visualisent* une autre. Ainsi, je lui demande de se représenter un bouquet de roses en bouton, entourées de feuilles de fougères et placées dans une boite de fleuriste. Il décrit ainsi ce qu'il éprouve :

— *Je ne vois pas les roses dans une boîte, mais sur tige, au bord de la mer, dans un jardin où je vais l'été... Pour me représenter les roses dans une boîte, je les vois à demi fanées, telles que j'en ai reçu de Nice... Je n'ai d'abord vu que les roses. C'est en étant rappelé à*

la présence des fougères que je les vois; et je n'en ai d'abord vu qu'une feuille... A la question de savoir si j'avais perçu l'odeur des roses, des fougères ou celle du carton qui les contenait, j'ai éprouvé un petit sentiment de répulsion pour l'odeur de la colle du carton...

Voici quelques renseignements plus généraux sur son « imagerie » :

— *Je suis très visionnaire. Je suis un curieux de l'œil externe et interne. Dans une nouvelle qui s'appelle* l'Exorcisée, *j'ai mis un passage sur l'âme*[1]*, que j'ai décrite d'après nature, en m'observant moi-même. Mon âme, je sais quelle forme elle a : c'est une apparition de cadre noir, dans lequel je vois des images de pensées.*

M. Hervieu ajoute pour nous, en commentant cette description :

— *Ces images sont des interventions étrangères; elles ne font pas partie de mon travail; c'est de la vie qui se rappelle, se déforme, se mêle, s'interpose.*

Je ne sais vraiment pas si M. Hervieu a pu s'imaginer un seul instant qu'il voyait son âme : les littérateurs sont capables de tout ! A notre avis, il a perçu tout simplement certaines images visuelles, qui sont de nature un peu particulière ; je les ai étudiées ailleurs, en leur donnant le nom de *cinématographie mentale*, et j'ai montré que, par suite de leur développement automatique, elles ébauchent un commencement de division de conscience [2].

D'après ce qui précède, il faut conclure que l' « idéation » de M. Hervieu n'offre d'autre caractère que sa normalité ; mais c'est déjà là une constatation intéressante, car, chez des natures aussi intellectualisées que la sienne, on s'attendrait à trouver une imagerie plus pauvre en éléments sensoriels.

Si au lieu de l'interroger directement, comme je viens de le faire, on essayait de se rendre compte de son pouvoir évocateur de sensations en étudiant certains détails de son

1. Le passage auquel il est fait allusion commence ainsi : « Oui, je sais où est mon âme, quel est son aspect réel, et presque ses dimensions. C'est un petit espace noir, terne comme la suie, situé derrière mon front, au-dessus de ma nuque... » (*L'Exorcisée*, p. 61.)

2. *L'Étude expérimentale de l'Intelligence*, p. 160.

œuvre, — par exemple, la mise en scène de ses pièces et ce qui s'y rattache, — on arriverait à une conclusion toute différente. En composant, il ne se met pas en frais de *visualisation*. Le décor lui apparaît vaguement, comme un mélange d'anciens décors déjà vus; quant aux personnages, il les perçoit à trois ou quatre mètres de lui, et ne se préoccupe guère de leur figure :

— *Ce sont des personnages qui discutent. Chacun donne ses motifs et plaide son droit.*

Les indications très sobres de mise en scène que je relève dans ses brochures et dans ses manuscrits lui ont paru si peu importantes qu'il n'en a pas exigé le respect à la représentation. Il fait sa mise en scène avec la même négligence que Dumas fils, qui autrefois ne m'a pas caché son dédain pour cet art inférieur :

— *Je n'ai pas honte de la façon dont j'ai fait ma mise en scène. Mes notes indiquent simplement la vue rapide que j'en ai. Je vois les grosses choses, les attitudes caractéristiques, comme de se jeter à genoux, ou de fondre en larmes... Je tiens à être un logicien, un organisateur d'un conflit d'idées, de sentiments et de passions. Le théâtre, je l'aborde en écrivain, n'y voyant d'abord que du papier à noircir.*

D'où nous pouvons conclure que. s'il néglige un peu ce qui dans une pièce de théâtre représente l'élément sensoriel, c'est moins par pauvreté de nature que par sélection volontaire.

Il est évident que l'imagination créatrice de ce dramaturge est surtout une imagination logicienne. On s'en rend bien compte lorsqu'on lui demande d'expliquer la genèse psychologique de ses pièces: comme le moment de la conception est celui où, libre de toute entrave, on laisse paraître ses secrètes préférences, c'est là qu'il faut démêler si ce qui a séduit un auteur est une idée, un problème moral. une thèse, ou, au contraire, une situation purement matérielle, qui agit plutôt sur les nerfs que sur la raison.

M. Hervieu possède. heureusement pour nous. une excellente mémoire. qui lui permet de nous retracer fidèlement

l'évolution de la plupart de ses pièces. La première en date, *Point de Lendemain*, nous la négligerons : adaptation d'un petit conte dialogué du XVIII[e] siècle, elle n'a eu d'autre avantage que de le faire toucher aux « premiers moyens » de la scène. *Les Paroles restent*, qui viennent après, affichent, par leur titre même, une vérité à démontrer ; mais c'est encore une œuvre dont l'auteur n'est pas content ; il la juge « prolixe, oiseuse, molle » :

— *Je fais maintenant mes pièces en muscles, en nerfs ; quand je m'y suis mis autrefois..., c'était adipeux.*

Son opinion est plus favorable à son œuvre récente, malgré certaines critiques de détail qu'il adresse à quelques-unes de ses pièces, car il ne partage pas l'optimisme global de Dumas fils, qui me disait des siennes : « Je les préfère toutes. »

La première idée, pour *la Loi de l'Homme*, a été de faire une pièce à revendications féministes ; le principal personnage de ce drame devait être une femme du peuple, une Louise Michel. Puis, au cours de l'exécution, l'auteur a subi la nécessité de s'adapter aux exigences du Théâtre-Français, dont le public est bourgeois et aristocratique : ses personnages ont changé de rang social, et l'idée directrice de la pièce s'est également modifiée. Examinant ce que pouvait devenir le drame féministe dans un milieu riche et cultivé, l'auteur a concentré son attention sur les infériorités sociales de la femme mariée, et surtout celles qui peuvent provoquer des crises passionnelles ; c'est par esprit de logique qu'il a été conduit à développer ces trois faits principaux : la femme ne peut pas exiger l'intervention de la police pour le constat légal de l'adultère du mari ; elle n'a pas la disposition libre de sa fortune, ses mains sont liées par un contrat de mariage auquel sa volonté réelle n'a pas concouru ; elle n'a pas d'autorité sur le mariage de son enfant mineur, puisqu'on peut passer outre à son refus d'autorisation. En résumé, *la Loi de l'Homme* est une pièce à thèse féministe, qui a été en grande partie construite par raisonnement.

J'en dirai autant de *la Course du Flambeau*, destinée à exposer quels genres de conflits peuvent exister entre une femme et les deux générations dont elle est l'intermédiaire, sa mère

et sa fille : l'auteur, envisageant les cas extrêmes, chercha dans l'ordre des sacrifices que les parents font aux enfants, et mit en scène les moyens par lesquels l'attachement de la mère s'exprime avec le plus de violence, le vol et même le parricide.

Si les œuvres précédentes ont un tel aspect de rigueur démonstrative qu'elles pourraient fournir le sujet d'une dissertation philosophique, tout autant que d'une pièce de théâtre, j'observe qu'une autre des pièces de M. Hervieu, et non la moindre, *l'Énigme*, relève d'une poétique toute différente. Évidemment, un lecteur avisé découvrira encore dans quelques parties de *l'Énigme*, et surtout dans la déclaration finale de Neste, une trace de revendication humanitaire qui atteste la parenté de cette œuvre avec ses aînées ; seulement, l'inspiration première de *l'Énigme*, d'après ce que nous apprend M. Hervieu, ne fut pas la préoccupation d'un problème moral ; il n'y eut pas résolution délibérée de traiter tel et tel sujet, mais plutôt un besoin presque involontaire et inconscient d'extérioriser un état émotionnel que l'auteur ressentait personnellement. *L'Énigme* fut écrite en pleine affaire Dreyfus, en 1899, pendant l'enquête de la cour de cassation. Il y avait dix-huit mois que l'auteur vivait dans l'émotion de l' « Affaire », au point d'en être obsédé. Cette courte pièce en deux actes fut le seul travail littéraire qu'il put entreprendre : et elle refléta, sans aucune intention de sa part, son idée fixe, celle de tant d'esprits à cette époque, la recherche du coupable. Il fit une tragédie moderne, dont les protagonistes étaient deux femmes mariées ; sur l'une d'elles planait une accusation d'adultère ; mais la question de savoir laquelle des deux était coupable devait rester entourée d'un mystère complet, même après la chute finale du rideau, qui se ferait sur des larmes et des cris de désespoir. L'auteur renonça à poursuivre son dessein jusqu'au bout, parce que plusieurs personnes compétentes lui objectèrent que le public ne tolérerait pas d'avoir à quitter le théâtre sans connaître le mot de « l'Énigme ».

On déplaît à M. Hervieu lorsqu'on appelle son théâtre un théâtre à « thèse » : ce mot de *thèse* est l'habituel coup de massue que certains critiques assènent sur les pièces, afin de

les faire supposer particulièrement ennuyeuses [1]. Je dirai donc, pour le satisfaire, qu'il a presque constamment porté à la scène la préoccupation d'un problème moral, d'une souffrance humaine qui a des causes sociales; l'essentiel à remarquer, pour qui fait l'analyse de ses facultés, c'est que son théâtre, si l'on regarde à l'aspiration, est un théâtre d'idées; si l'on regarde au moyen de construction, un théâtre de raisonnement.

Je lui demande de me faire l'énumération des qualités nécessaires à l'auteur dramatique, afin de l'engager à me parler plus ou moins consciemment de lui. A cette question très vague : « Que faut-il pour être auteur dramatique? » il me répond par ces phrases, que j'ai été obligé de mutiler pour les recueillir :

Il faut avoir le sens de l'expression littéraire... cette disposition particulière, qui sert à faire des vers, des romans... une certaine abondance verbale, l'instinct de la couleur... Une qualité qui me sert, à moi, et me paraît indispensable, c'est la logique... Bien savoir où l'on va... poser des prémisses en rapport avec la terminaison... et évoluer dans un sens direct... J'ai une tendance à donner à mes pièces une signification. Ce qui m'apparaît, c'est l'idée que je veux démontrer... On expose ce qui est nécessaire pour faire comprendre le dénouement... Le premier acte n'est composé qu'après coup [2].

Certainement, aucun dramaturge ne désavouerait ces très sages paroles, car le théâtre est un des arts qui exigent non seulement le plus de critique, mais aussi de la malice; et une belle candeur naïve, à moins de s'unir à une inspiration géniale, serait une qualité dangereuse à la scène. Seulement.

1. Note de M. Hervieu : *Je prétends que, de toute pièce qui n'est pas une pure folie vaudevillesque, se dégage une signification, qu'il est loisible d'appeler « thèse ».* Le Voyage de M. Perrichon, *de Labiche, contient et démontre, d'un bout à l'autre, cette « thèse » que les hommes aiment mieux ceux à qui ils ont rendu service que ceux qui leur ont rendu service. Les titres des pièces d'une foule d'auteurs sont l'énoncé même d'une « thèse », si donc on le veut ainsi. De Vacquerie :* Souvent homme varie ; *de Pailleron :* l'Age ingrat, le Monde où l'on s'ennuie ; *de Musset :* On ne badine pas avec l'Amour, Il ne faut jurer de rien, *etc... Le point où une pièce à démonstration sentimentale ou à portée sociale commence d'être appelée « à thèse » m'a toujours paru aussi arbitrairement fixé que celui où le boulevard des Italiens reçoit le nom de boulevard des Capucines.*

2. Note de M. Hervieu :

Cela veut dire que je n'arrête les moyens d'exposition qu'après avoir entrevu les développements de l'action. Mais pour ce qui est d'écrire la pièce, je le fais dans l'ordre des actes, en commençant par le premier.

M. Hervieu me paraît plus critique, plus raisonneur que la moyenne de ses confrères. — Je n'affirme rien, je dis ce qui me semble.

Mon impression vient de ceci : toutes les fois que je l'interroge sur l'utilité d'un incident quelconque, il trouve tout de suite une réponse satisfaisante, qui prouve que le détail a été mis à sa place après une réflexion. Je lui ai posé, comme un enfant, une foule de « pourquoi ». Pourquoi madame Revel s'appelle-t-elle Sabine? pourquoi est-elle d'une famille de commerçants? pourquoi l'action de *l'Énigme* se passe-t-elle dans un pavillon isolé, pourquoi, etc?... — Sans jamais s'abriter derrière les mystères de l'inspiration, M. Hervieu démonte devant moi, d'une main habile, un rouage de l'œuvre, m'explique sa fonction, son utilité, sa nécessité — et me ravit par l'ingéniosité de sa démonstration mécanique.

J'ai remarqué chez d'autres plus de laisser-aller. Il y en a qui, lorsqu'un de leurs interprètes leur demande pourquoi tel personnage dit telle parole, ont un impatient haussement d'épaules et répondent : « C'est comme ça, parce que c'est comme ça. » Voilà une belle insouciance dont M. Hervieu serait tout à fait incapable.

Très conscient de ce qu'il fait et des raisons qui le guident, M. Hervieu est nécessairement très critique; ce sont là deux qualités intellectuelles qui se ressemblent jusqu'à l'identité :

— *Continuellement, j'écris une chose provisoire dont je sens l'absurdité... La prudence nous vient... Le sens critique se développe par l'expérience de la scène. On se demande en écrivant : « Qu'est-ce que dira la salle ? »*

Et encore :

— *Une scène où il y a du danger... Voilà un mot qui autrefois ne représentait rien pour moi... Tout m'était égal... Aujourd'hui, quand un acteur expérimenté me dit : « Je ne sens pas ça », ou quand il se sent dans une situation fausse, j'en tiens le plus grand compte... L'esprit qui me résiste a raison contre moi, puisque mon rôle était d'étouffer d'avance son objection.*

Une scène importante de *la Loi de l'Homme*, la dernière du premier acte, a été refondue et presque entièrement recom-

posée pendant les répétitions, sous l'influence des objections présentées par les interprètes.

Voici d'autres remarques de M. Hervieu, qui sans traiter le même sujet que les précédentes, apportent un appoint à ma démonstration :

— Quand je travaille, je ne m'impatiente pas, mais je cherche avec acharnement... L'amélioration est de règle, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent. On dit parfois de quelqu'un d'instinctif : « Quel dommage qu'on ne lui ait pas enlevé son esquisse !... » mais c'est assez rare... J'ai eu deux jours d'hésitation pour savoir si un enfant doit être mort ou être resté vivant[1]. L'enfant mort, mère en noir..., en laine noire..., ce sera pénible, désagréable... L'enfant vivant, elle arrivera avec un chapeau rose... Mais l'enfant mort, c'est la raison qui peut bouleverser un caractère, ramener impérieusement la mère au père. C'est aussi un dénouement pour l'intrigue subsidiaire du ménage de Saint-Éric, dans l'intrigue principale qui va se poursuivre sans Paulette... La logique l'a emporté sur la crainte d'assombrir et de nuire au succès de l'œuvre... A mesure qu'on avance dans l'expérience de son métier, la part du critique grossit, l'imaginatif ne grandit pas... L'imaginatif est bridé, aujourd'hui... autrefois tous les écarts de l'imagination faisaient partie de sa chevauchée habituelle... J'imagine plus facilement le scénario que je ne mène à bonne fin l'exécution... Le scénario, c'est la lune de miel avec l'idée : on s'entend toujours.

Un dernier mot : M. Hervieu est critique avec une telle ampleur qu'il n'a même pas admis la distinction que je lui propose entre la critique et le don d'invention[2]. Je crois cependant devoir soutenir contre lui que la faculté d'inventer ne se confond pas plus avec la faculté de juger qu'avec la faculté de comprendre.

1. L'enfant de Paulette, dans *le Dédale*.

2. Note de M. Hervieu :

« *Vous me dites : « L'imagination crée sur du néant, tandis que la critique opère sur de l'imagination. » Mais la critique n'engendre-t-elle pas de l'imagination ? N'imagine-t-on pas, par contraste avec la critique, par représailles contre la critique, par critique de la critique ? Quand Molière réplique par* la Critique de l'École des Femmes, *et que Boursault duplique par* le Portrait du Peintre, *et que Molière triplique par* l'Impromptu de Versailles, *n'y a-t-il pas là une suite d'enfants sortis du mariage de la critique avec l'imagination sans qu'on puisse discerner de quelle part furent situés les organes mâles, les plus vraiment créateurs ?*

Évidemment, dans les lignes qu'il vient d'écrire là, M. Hervieu fait la philosophie de son tempérament. Des auteurs plus instinctifs que lui — et j'en connais, — réalisent si bien la distinction du critique et de l'imaginatif qu'ils ne peuvent pas être simultanément l'un et l'autre.



L'étude de son style va maintenant nous permettre de serrer de plus près sa personnalité littéraire.

Nous avons trop longuement entendu M. Hervieu parler devant nous en improvisant, pour ne pas avoir remarqué ce qu'il y a de spécial dans son vocabulaire et sa syntaxe. Il ne cherche pas ses mots en parlant, et les expressions lui viennent avec abondance; son langage a généralement une grande noblesse, la tenue de l'écriture, une originalité qui ne donne jamais l'impression du « déjà perçu », et une tendance naturelle à l'analyse, à la complication, et même à la profondeur. On a souvent reproché au style de ses romans une certaine obscurité, qui ne me paraît pas déplaisante, car elle ne vient pas du dehors, d'un placage artificiel de mots rares, mais du dedans, de la pensée même, qui torture la matière verbale pour lui faire exprimer de multiples nuances d'analyse.

Ces qualités et ces défauts corrélatifs, M. Hervieu les a transportés dans son dialogue de théâtre, en s'appliquant peut-être à les atténuer; mais il n'y est parvenu que partiellement. Le fait est que je ne réussis à extraire d'aucune de ses pièces un bout de dialogue très simple, très naturel, qui ne sentirait pas la recherche de l'écriture, ou, pour mieux dire, le travail de la forge.

J'ai là sous les yeux la brochure de *Maternité*, la dernière pièce de M. Brieux; j'y trouve plusieurs exemples de style incolore. Ainsi, pages 18 et 19, l'entrée d'Annette, qui ne répète que des mots insignifiants. « Non... non... où est ma musique?... Si, si, j'y vais... A tantôt... Merci... A tantôt. » Il faut entendre l'accent que l'actrice imprime à ces paroles si simples pour comprendre l'intensité d'émotion que des mots en situation sont capables de recéler. C'est que M. Brieux n'a pas, en tant qu'auteur, écrit les mots tels que je viens de les transcrire, sans y ajouter leur musique, l'intonation. Cette intonation, qui peut modifier si étrangement le sens d'un texte, M. Brieux la possède à un tel degré que c'est lui qui l'enseigne aux acteurs. Récemment, par la très courtoise permission de M. Antoine, j'ai pu assister à plusieurs répéti-

tions de *Maternité*, et constater les talents dont M. Brieux dispose comme régisseur, metteur en scène et surtout acteur; je l'ai vu reprendre l'interprète, non seulement pour lui indiquer le ton, mais pour lui donner à pleine voix une excellente leçon de diction.

M. Paul Hervieu est privé de cette faculté d'acteur :

— *Les professionnels prétendent que je lis mal. C'est très possible. Il me semble que je compose énergique et que je lis énergique.*

Quand il surveille une répétition, il sait très bien si l'interprétation d'un rôle ou d'une scène se fait selon ses intentions; quand il y a dissentiment, il s'explique avec l'artiste, en faisant le commentaire de son idée[1]. Mais jamais il n'a joué une scène, comme M. Brieux et M. Sardou le font souvent, après avoir dit d'un ton familier et autoritaire à l'acteur : « Otez-vous de là, je vais vous montrer. » Il ne s'est même jamais risqué à donner une intonation :

— *J'ai peur du ridicule..., je ne veux pas faire la leçon et la manquer... Je trouverais bien à indiquer mon intention, car j'ai l'oreille juste, mais ce serait après des tâtonnements. Je crains le premier ratage.*

Il ajoute que tous les bons théâtres possèdent d'habiles metteurs en scène, qui prennent les indications de l'auteur et les traduisent en intonations pour les interprètes. Je n'ai pas pu, malheureusement, assister aux répétitions de la dernière pièce de M. Hervieu; on m'assure que j'y aurais constaté simplement son attitude très réservée.

Les auteurs qui ne renferment pas en eux un acteur virtuel, ou qui n'ont pas développé par l'exercice cette virtualité, doivent écrire différemment des autres. Ils écrivent sans

1. Note de M. Hervieu :

Par exemple, lors des récentes répétitions du **Dédale**, *à la dernière scène du deuxième acte, M. de Pogis venait de répondre à Marianne : « Ce n'est pas à vous que je dispute notre enfant, mais à votre second mari, que, lui, je hais. » Marianne n'avait à répondre que : « Ah! » Madame Bartet l'exprima dans un ton et un geste de force qui signifiait : « Vous voyez bien que c'est la haine, en tout cas, qui vous inspire. » Ma pensée était différente. J'essayai de la rendre par des intonations du : « Ah! » qui furent si peu expressives que la grande artiste m'engagea, avec son spirituel sourire, à lui faire connaître par des phrases le sens que je voulais à ce : « Ah! » — Eh bien, voici : « Moi, Marianne, j'ai réussi à le rendre jaloux. Je suis vengée. C'est bon! C'est terrible! Il est jaloux! » A l'instant même, l'interprète trouva l'exclamation, forma la mine qui contenait admirablement tout cela.*

donner dans la composition de la phrase une part importante à l'intonation, de sorte que leur phrase, obligée de se suffire, sans ce secours musical, est plus substantielle, plus expressive, que celle des auteurs-acteurs ; elle a, en revanche, le défaut de dédaigner la simplicité verbale de la passion.

Il me semble que le style des personnages de M. Hervieu est surtout un style de raisonnement; ses plus belles scènes sont belles, non par l'originalité de la situation, — la situation est souvent banale, — mais par la force d'argumentation de deux personnages aux prises, qui raisonnent sur du douloureux ; de temps en temps, il y a bien un cri de souffrance ; mais, aussitôt après, le raisonnement reprend, avec sa phrase complexe et laborieuse. Lui-même ne nous l'a-t-il pas dit, à l'occasion d'un autre sujet : « Mes personnages sont des êtres qui discutent[1] » ?

Laissons là ces appréciations préliminaires, et interrogeons M. Hervieu sur ses procédés de style.

— *J'en suis à une seconde méthode de travail... Dans une première période (celle du roman), je ne m'inquiétais pas du tout des moyens d'expression. Je gâchais du plâtre... J'imaginais, et très rapidement j'écrivais, mettant parfois un signe pour exprimer ce que je voulais ; puis je revenais sur ce brouillon rapide et abondant... Je faisais là-dessus le second travail... avec un soin d'ornemaniste... Maintenant, j'ai changé... Je n'ai plus le goût au va-comme-je-te-pousse... Je cherche tout de suite à faire du définitif... mais ce que j'écris est encore de la matière à rature.*

Ainsi, au moment même de la composition, M. Hervieu a le souci de la forme. Il ne se résout plus à écrire une phrase tout à fait mal faite, d'après son esthétique. Il y a là « une insuffisance qui le dégoûte ».

A une autre séance, M. Hervieu revient sur ces deux successives méthodes de travail et m'apprend quelques nouveaux détails. Je transcris simplement mes notes :

— *Autrefois, j'allais comme un cheval emporté... Cela facilitait*

1. Note de M. Hervieu :
On m'accordera qu'ils agissent aussi : Irène Fergan donne à son mari un enfant qui n'est pas de lui ; Vivarce se tire un coup de feu au cœur ; Sabine Revel conduit sa mère à la mort ; Laure de Raguais fait suivre son mari, le suit, et, finalement, pour lui reprendre leur fille, le dénonce à un époux outragé... Avec Théroigne de Méricourt, avec Marianne, du Dédale, *les choses ne se passent pas, non plus, en simples discussions.*

l'éclosion imaginative... Maintenant, le sens critique s'étant développé, je répugne à mettre une formule de patois, d'argot... je n'avance qu'à pas plus petits... Cette méthode m'est venue pour le théâtre... Mes romans, je les ai écrits par l'ancienne méthode... Un roman, c'est trois cents pages... Devant une telle steppe à parcourir, on prend son élan... Les nouvelles, que j'ai composées depuis quelques années que je n'ai plus fait de romans, je les ai écrites, comme mes pièces de théâtre, en cherchant tout de suite les mots exacts.

M. Hervieu me dit encore à propos de son style :

— *Je le crois personnel, et on me l'a du reste assez souvent reproché.*

On a reproché surtout un manque de clarté à la prose de ses premières œuvres. Il croit la critique méritée en partie :

— *Je ne suis pas satisfait d'un ensemble de choses anciennes. . Je cherche à donner plus de coulant au style.*

Il ajoute que c'est l'adaptation de son esprit d'écrivain au théâtre qui l'a obligé à s'amender, car le théâtre a besoin de clarté : il s'adresse à un auditoire qui, « n'ayant pas le loisir de la réflexion, manque des ressources intellectuelles qu'il y a chez le lecteur ».

— *Par le théâtre, j'ai simplifié mon rendu; au théâtre, il faut être plus direct.*

A ce propos, je relève une observation de lui qui me paraît sujette à caution. Il est persuadé qu'en composant il débute par du compliqué, et que c'est par un retour, par méditation, par rature, qu'il simplifie sa première rédaction. Voici quelques mots de lui que j'ai recueillis :

— *Je poursuis la simplification, mon ennemi naturel étant la complication. Je pense compliqué... La formule me vient compliquée, et c'est par de longs efforts, une persécution de la simplicité, que j'arrive à me satisfaire.*

Jetons un coup d'œil sur les brouillons de M. Hervieu. Je décris celui de *la Course du Flambeau*. Il est formé de pages volantes, toutes de même dimension, et réunies sous des chemises spéciales pour chaque acte. Il y a donc beaucoup d'ordre dans ce manuscrit, et l'étude n'en est pas difficile. L'écriture est généralement lisible, presque aussi lisible et

posée que celle des lettres que M. Hervieu m'a adressées. C'est une écriture petite, laide, boueuse, dense, quelquefois gladiolée, dure, sans pleins ni déliés, mais constamment appuyée, comme si l'auteur, toujours épris d'énergie, cherchait à graver le trait dans le papier. L'aspect d'ensemble me paraît celui de la sobriété, de la sagesse, sans coquetterie, sans entraînement, sans fougue. La ponctuation est irréprochable et les *i* ont tous leurs points. Les lettres sont toutes bien formées; je n'y rencontre aucune des simplifications que produit une grande vitesse de la main. Les phrases, autant que je puis les déchiffrer, sont toutes terminées; aucune n'est suspendue dans une indécision finale. Les ratures sont nombreuses. Il n'y a pas une page sans rature, et certaines parties du manuscrit ont été si profondément travaillées que presque tout en est raturé; par exemple, le grand récit de Sabine au troisième acte. Chacune des ratures qui l'émaille est faite d'un coup de plume tellement énergique qu'on a grand'peine à lire ce qu'elle recouvre. C'est une rature qui vise à la destruction, M. Hervieu me l'avoue. Elle est en barre horizontale ou en zigzag à dents serrées. En moyenne, la moitié du texte est raturée. Or comme le texte respecté a passé intégralement dans la brochure, ce rapprochement démontre que le premier jet devient pour moitié du définitif. Il est entendu que je ne tiens compte que des ratures matérielles, visibles sur le manuscrit. D'après ce que nous avons exposé plus haut, M. Hervieu rumine chaque phrase avant de la confier au papier : il est bien évident que, pendant cette méditation, il se fait beaucoup de corrections, qui restent mentales, et ne laissent aucun témoin dans le brouillon. Ces réserves ne nous empêchent pas de juger que M. Hervieu arrive très vite à la forme définitive; et si quelques-uns de ses confrères partagent cet avantage, il en est beaucoup d'autres qui donnent une impression bien différente, lorsqu'on étudie leur brouillon, véritable manuscrit de souffrance.

On ne saurait croire quelle diversité de tempéraments se retrouve dans la diversité des ratures. En étudiant les manuscrits de quelques auteurs, j'en ai rencontré de toutes sortes. On peut les distribuer en deux catégories principales : les ratures d'ensemble, et celles de détail.

Dans la première catégorie, je citerai les exemples suivants : 1° la rature de suppression, qui barre tout un développement, toute une page, — et c'est définitif souvent, aucun mot ne sera sauvé; — 2° la rature pour condensation; celle-là tout à fait caractéristique ; j'y reviendrai à une autre occasion, mais je la définis ici tout de suite : — l'auteur écrit vingt, trente lignes, puis il les biffe, ou plutôt il en conserve seulement la quintessence, emprisonnée en quelques mots brefs.

La catégorie des corrections de détail comprend deux types principaux : 1° la rature faite en cours de route : on écrit un terme, et, au moment même où on finit de l'écrire, le sens critique s'éveille, on rature, et on place à la suite le terme de remplacement. Ce mode de correction est spécial à ceux qui font la phrase avec leur plume; il suppose, en outre, une grande vivacité de pensée, — peut-être aussi quelque étourderie; — 2° la rature avec le mot nouveau écrit au-dessus du mot barré; quelquefois, même, il recouvre le mot barré.

Je suis persuadé qu'avec de la patience on pourrait retrouver ces quatre types de rature, et bien d'autres encore, dans les brouillons de M. Paul Hervieu : aucun littérateur n'est assez original pour différer *qualitativement* de tous les autres ; ce sont les quantités, surtout, les proportions qui diffèrent.

Il faut ici faire une distinction importante, suivant que les corrections ont lieu pendant la composition, ou rétrospectivement, lorsque l'œuvre est achevée. Dans ce dernier cas, il doit arriver fréquemment qu'un auteur, revoyant sa page avec des yeux neufs, ne la corrige pas, mais la refait. J'ai étudié une copie de *l'Énigme*, où plusieurs scènes ont été entièrement refaites en marge, dans un sentiment nouveau. Ces corrections, exécutées à Trouville, en septembre 1901, les répétitions devant commencer en octobre, sont en général l'application d'une idée directrice nouvelle : augmenter le mystère en supprimant les aveux que Vivarce et Léonore faisaient d'abord de leur culpabilité. Léonore, dans une première version de la scène où elle reste seule avec Giselle, lui faisait confession de sa faute. Cette scène me paraît très belle. Je veux reproduire une partie du texte disparu. Je rap-

pelle que les deux femmes sont seules, se débattant contre une accusation que l'une des deux mérite.

LÉONORE. — Giselle !

GISELLE, *l'écartant d'un geste altier.* — A distance !

LÉONORE. — Ne me jugez pas plus indigne encore que je ne suis. S'il ne s'agissait que de ma vie à moi, il y a longtemps que, dans un hommage envers vous, j'en aurais fait le sacrifice.

GISELLE. — Est-ce que je peux être assez inhumaine pour souhaiter ce sacrifice ? Est-ce que vous ne m'avez pas mise, par votre faute, dans l'impossibilité d'exiger la satisfaction qui m'est due ? Je n'ose même plus vouloir sortir de là, puisque ce serait alors vous y laisser épouvantablement.

LÉONORE. — Laissez-moi seulement vous dire pardon ! vous dire merci ! car, avec ce que vous savez maintenant sur moi, bien des soupçons, bien des équivoques ont dû s'éclairer dans votre esprit et auraient pu vous venir aux lèvres.

GISELLE. — Je me suis comportée comme sans doute la charité me le commandait, autant que toutefois je l'ai pu, dans cet égarement où vous nous avez tous jetés. Quant à vos remerciements, épargnez-les-moi, car je ne vous pardonne point. Je vous méprise, je vous hais, je vous maudis !

LÉONORE. — Hélas ! vous n'avez pas à désarmer, en effet, puisque je ne vois toujours qu'un but devant moi : gagner des heures sans qu'on me tue l'homme que j'aime ! Et je vais à cette œuvre en foulant, s'il le faut, tous vos titres à m'être sacrée. Oui, j'userai à cela les jours, les semaines si je peux, la suite des temps qui me seront donnés... En vain, je voudrais, dans mon humilité profonde, ne vous parler qu'à genoux : quelque chose de plus fort me tient debout, aux aguets, prête en face de qui que ce soit à faire s'éterniser le doute... Ah ! que ne m'accusez-vous plutôt avec toute la rigueur que je mérite ! Sous la nécessité de la lutte, je le sens, malheureuse que je suis ! je puiserais l'odieux courage de vous renvoyer accusation pour accusation, et, ainsi, j'en épaissirais d'autant le nuage d'erreur qui préserve encore mon amant !...

Je mets à la suite de la scène précédente celle qui l'a remplacée et qui est jouée aux Français. La comparaison, la transformation d'idées sauteront aux yeux du lecteur.

GISELLE. — Et maintenant ?... Maintenant qu'il n'y a plus personne ici que l'on puisse abuser, jetez le masque !

LÉONORE. — Hein ?... quoi ?... C'est vous qui m'attaquez dans cette première seconde où nous allions reprendre haleine ! Déjà, je

m'apprêtais à chercher avec vous de quel sortilège peut-être nous serions victimes ensemble !... Mais du moment que vous n'avez pas cru à mon innocence, je ne commettrai pas la duperie de croire à la vôtre.

GISELLE. — Comment voulez-vous que je vous croie innocente?... Comment me mettriez-vous dans la tête que c'est moi qui ai commis votre faute?

LÉONORE. — J'admire combien vous êtes certaine qu'il y a une coupable ! Et vous vous trahissez vous-même, en vous montrant si pressée d'en jeter une, moi au lieu de vous, à ces bêtes féroces !

GISELLE. — Léonore, de vous à moi, toute comédie est inutile !

LÉONORE, *à voix très haute.* — Vous jouez pourtant une comédie, en ce moment. Vous calculez sans doute qu'on nous épie ! Et c'est pour des oreilles invisibles que plaide votre promptitude à me charger, à vous décharger sur moi !

GISELLE. — On ne nous écoute pas !... Si vous le voulez, parlons tout bas... Une dernière fois, Léonore, méritez mon pardon, ma pitié, mon assistance, par un mot de franchise !

LÉONORE, *à voix basse.* — Eh bien, ne pouvant être entendue que de vous seule et de moi, je vous dis que, si vous n'êtes pas coupable, il n'y a pas de coupable !... Prouvez que Vivarce n'est pas votre amant; et, moi, je saurai bien prouver qu'il n'a jamais été le mien... Il reste un mystère à éclaircir, une erreur abominable... Réfléchissons !... Imaginons !... Trouvons !...

Si, laissant de côté les corrections rétrospectives, dont celle-ci est un beau cas, nous nous en tenons aux corrections faites pendant la composition, nous observerons que M. Hervieu affectionne la rature avec mot nouveau écrit au-dessus du mot barré. C'est du moins ce qui appert de son brouillon original de *la Course du Flambeau*. Cette rature est essentiellement une correction de détail, qui respecte l'ensemble du morceau, et indique par conséquent un esprit peu versatile; de plus, elle doit être exécutée le plus souvent à froid, la phrase terminée, ou du moins quand un ou plusieurs mots ont déjà été écrits à la suite de celui qu'on doit corriger. Ce sont des corrections lentes, qui résultent de ce que l'auteur a « l'esprit de l'escalier », c'est-à-dire ne s'aperçoit qu'après un temps appréciable de la critique à faire.

Maintenant, fait important, dans quel sens se font ces corrections? Je crois discerner que ce sont, chez M. Hervieu, ce qu'on appelle ordinairement des corrections de style ; elles

indiquent une marche du simple au complexe, du banal à l'original, du vague au précis, de l'indifférent au senti. Pour qualifier ainsi les choses, je tiens compte moins de la valeur absolue des mots que de leur rapport à l'ensemble de la phrase; et, encore une fois, je note le cas le plus fréquent, sans chercher à poser une règle constante. Je vais citer quelques exemples, tous empruntés au manuscrit de *la Course du Flambeau*.

En voici un, où, par la correction, l'idée se précise :

1re version : Le jour où l'entreprise exigera des agrandissements...
2e version : Le jour où la commandite aurait besoin d'être doublée...

En voici un autre, où l'idée se fait image :

1re version : Et quand ma fille est rentrée dans cette demeure, c'était une veuve.
2e version : Vous devez cependant vous rappeler que ma fille fit sa rentrée dans cette demeure en vêtements de deuil.

Autre cas, où l'expression surtout se subtilise :

1re version : Ma lecture est terminée.
2e version : Me voici revenue de ma lecture.

Dans l'exemple suivant, un bégaiement d'émotion fait place à une phrase plus intellectuelle :

1re version : Stangy ! Mon ami !... Depuis le temps, que de choses ! (Elle fond en larmes.)
2e version : Vous ici ! Je me demande si je suis réellement éveillée, et si votre apparition n'est pas une péripétie d'un songe où je marcherais.

Ces quelques échantillons suffisent, sinon à justifier, du moins à expliquer mon affirmation, qui est, dans une certaine mesure, en conflit avec l'opinion de M. Hervieu. Il nous disait qu'il débute par du complexe : je ne le crois pas. Ce serait, du reste, un paradoxe d'idéation.

Sa qualité d'articulateur doit rendre M. Hervieu sensible à la beauté sonore du mot et de la phrase :

— *L'harmonie des mots est un des sujets de mes efforts.*

Il est même sensible à quelque chose de plus raffiné, à l'harmonie mystérieuse qui lie certaines pensées à certaines articulations. Il m'apprend qu'il met une application vraiment balzacienne à forger des noms propres qui conviennent pleinement au caractère et à la destinée de ses héros. Il a l'orgueil de ses choix ; il y met le temps : deux ou trois jours sont nécessaires pour baptiser le personnel d'une pièce.

Quand il appelle des hommes brutaux les *Gourgiran*, c'est qu'il trouve dans la rudesse gutturale de ce mot une concordance avec le tempérament de ces gens-là. Il n'invente pas les noms, mais les cherche dans le vocabulaire géographique des guides Joanne, et les modifie selon le besoin, soude, par exemple, le commencement de l'un à la fin de l'autre. Les noms propres de *l'Énigme* proviennent tous des Pyrénées : *Gourgiran* vient des « Gours blancs, » nom de cimes, de rochers blancs; *Neste* est également pyrénéen, avec un air d'ancien régime, une douceur de coup d'éventail. — *Vivarce*, origine inconnue; peut-être vives eaux, qui s'ébouriffent en blanc. — Pour construire les noms de personnages, l'auteur fait une forte consommation des *r*, des *a*, des *an*, car ce sont des lettres et des syllabes qui lui paraissent douées de qualités de vigueur. Il écrit plusieurs noms de sonorités analogues, les essaye en les prononçant, puis sacrifie les moins bons.

Cueillons d'autres noms, dans ses romans. *Fergan*, c'est gant de fer. Le baron *Saffre*, héros de *l'Armature*, est un grand financier, « violateur de femmes et de fortunes » : d'après le *Dictionnaire de l'Académie*, édition de 1670-1694, *saffre* signifie « goulu, âpre à la mangeaille » : c'est une curieuse rencontre, car M. Hervieu ignorait le sens ancien de ce mot, et croyait même l'avoir inventé. Dans *Peints par eux-mêmes*, chaque nom a son évocation. Madame *de Trémeur* a une sonorité de mort. *Marfaux*, le peintre, profite de la beauté des *a* et des *r*. *Courlandon*, de cour, convient à une femme qui se laisse courtiser sans qu'il en résulte rien. Madame *Vaneau de Floche*, être léger, subtil, petite *snob*.

Quant aux prénoms, ils sont cherchés dans l'almanach de Gotha, qui en offre une riche galerie. M. Hervieu a la préoccupation, ou que le prénom soit très simple, quand il précède un nom aristocratique, ou qu'il ait de la noblesse dramatique

pour relever un nom bourgeois : madame Revel reçoit ainsi le prénom de *Sabine*, qui a un sens héroïque. Dans *l'Énigme*, la femme coupable s'appelle *Léonore* : ce nom-là, voisin de l'*Ellénore* de Benjamin Constant, possède une plus grande noblesse que celui de *Giselle*, qui, avec ses deux *l*, et éveille une idée de légèreté. Ces délicatesses singulières de son oreille littéraire feraient presque supposer que l'auteur a de l'audition colorée ; mais, malgré des questions précises, je n'ai pu retrouver chez lui aucune trace de ce phénomène. Il ne le connaissait pas de nom.

Évidemment, c'est surtout dans la formation des noms propres que le goût des vocables peut se développer en toute liberté :

— Je souffre du mot juste qui, à la fin de la phrase, manque de sonorité. Au moins, sur le terrain où je suis libre (celui des noms propres), je les fais à mon goût...

A une autre occasion, M. Hervieu se plaint de certains mots, de certaines formules qui le poursuivent avec obstination :

— Par exemple, le mot : « en effet », qui est le signe de l'acquiescement... Celui-là me frappe par sa fréquence... Au théâtre, on est embarrassé, parce que le vocabulaire disponible est plus restreint que dans le roman. Il faut se dire des choses normales avec des mots usuels.

Rien de plus juste que cette remarque sur la misère de notre vocabulaire de conversation. Je signalerai, à mon tour, la très courte liste des interjections, comme : « Ah !... pas possible !... Dieux !... Mon Dieu !... Juste ciel !... » qu'on peut mettre au théâtre dans la bouche d'une femme pour lui faire exprimer la surprise des sentiments profonds ; l'homme n'est un peu mieux partagé que parce qu'il ajoute à la liste l'injure et le juron...

— D'autres mots me reviennent trop souvent, les mots : dire, sentir, voir.

Tous les auteurs ont souffert de ces obsessions, et parfois ils les ont subies à leur insu :

— *Marivaux était poursuivi par le mot : voir, et il le répète jusqu'à dix fois dans une page de son roman* Marianne.

Le mot *faire* est aussi très obsédant; M. Hervieu a pris le parti de l'utiliser, à la manière des auxiliaires *être* et *avoir*. Il met beaucoup d'étude et de soin à ce gouvernement de son langage écrit, et ne se dissimule pas que, si l'on fuit trop les répétitions ou les tournures plates, on peut tomber dans les mots impropres.

***

Je serais bien étonné si le lecteur attentif qui a parcouru ces pages n'était pas parvenu à entrevoir, en arrière du littérateur, l'homme qu'est M. Hervieu. J'ai le sentiment que M. Hervieu s'est exprimé, je ne dis pas entièrement, mais fortement, dans son théâtre, et que son œuvre a une grande valeur parce qu'elle n'est pas un jeu littéraire, mais le document où s'atteste une individualité. N'étant pas un auteur à métamorphoses, il a répugné à la documentation artificielle, qui permet à certains dramaturges de varier indéfiniment les milieux et les caractères de leurs pièces :

— *Je ne me vois pas faisant une pièce dans un milieu minier.*

Et encore :

— *Je n'ai jamais fait autre chose que les milieux dans lesquels je vivais... J'ai répugnance à lire un roman où il y a des personnages ou des milieux appartenant à un pays dont l'auteur n'est pas originaire... cela ne m'intéresse pas... Je trouve intéressant un livre japonais écrit par un Japonais... Je ne conçois pas qu'on s'expatrie, même dans un milieu de son pays... On est alors obligé de penser par contraste avec soi-même... On se contente de promptes hypothèses... Un mémoire du temps vaut mieux qu'une histoire sur le même temps.*

Et, en effet, son théâtre, auquel un salon élégant pourrait servir de décor perpétuel, ne met en action que des individus de son milieu, qui lui sont familiers par une fréquentation quotidienne, mais dont aucun cependant n'est un portrait, ni seulement le reflet lointain d'un être réel. Les événements de ses pièces ne sont pas davantage des souvenirs, même

mutilés. Il a introduit dans son théâtre de la vérité d'observation, mais jamais une observation vraie. Pour le roman, dont le cadre plus flexible se prête mieux à des emprunts massifs à la réalité, M. Hervieu n'a employé ni la documentation artificielle à la Zola, ni le système des petites notes journalières à la Daudet, et, s'il peut me citer quelques réminiscences ou anecdotes qu'il a utilisées littérairement, c'est vraiment si peu de chose qu'il faut considérer ces exemples comme des exceptions confirmant la règle. La règle est même si constante qu'elle conduit presque à de la monotonie. Tous les personnages de M. Hervieu ont un esprit de famille qui domine leurs différences de caractères.

J'en fais la remarque à l'auteur. Ensemble nous cherchons, dans ses pièces, un individu qui serait un peu faible, veule, inconsistant : nous n'en découvrons pas. Certains d'entre eux ont les traits moins accusés ; ce sont les confidents. On les a mis là pour que l'exposition se fasse : il faut bien une oreille. A les regarder de près, on leur trouve encore, même à ces confidents, de l'énergie dans les traits. M. Hervieu accepte ces constatations, qui ne semblent pas lui déplaire, et me répond avec un sourire :

— *Ils ont tous mon menton.*

Certainement, ils sont tous énergiques, sérieux et revendicateurs de leurs droits. Par là, en effet, je crois, autant que je puis me risquer sans indiscrétion sur ce terrain délicat, qu'ils sont bien fils de M. Hervieu.

Leur énergie, c'est de lui qu'ils la tiennent, car j'ai été frappé, au cours de nos conversations, du désir qu'il a de faire énergique et d'égaler, en sobriété, le tragique des pièces classiques. Je n'ai qu'à parcourir mes notes pour y relever des confessions de ce genre :

— *Je cherche à faire mes pièces en muscles et en nerfs.* — *Je mets aux prises des volontés, c'est cela qui me semble théâtre. L'accord des personnes est musical ; c'est une partie que j'ai toujours négligée.* — *J'ai la préoccupation de trouver l'expression la plus forte.* — *La loi du théâtre est le crescendo des effets.* — *Il faut éviter l'intolérance du public qui, cordialement résigné à l'ennui dans les réunions de famille ou mondaines, ne supporte pas cinq minutes d'ennui, ni ne*

les pardonne, au théâtre. — J'ai la préoccupation de la ligne ascendante dans la succession des scènes... Il faut que chaque scène monte... et que la plus haute termine l'acte... Chez d'autres auteurs, des pièces se terminent en douceur, le dernier acte concilie... Chez moi, il finit dans l'action.

Rendons à M. Hervieu cette justice qu'il a pleinement réalisé son idéal, car il s'est créé une personnalité littéraire dont les esprits amis ont surtout vanté la force et dont les adversaires ont critiqué la dureté.

J'ai encore été frappé, ai-je dit, par le sérieux de ses personnages. Chacun d'eux s'analyse avec un effort de conscience qui exclut l'ironie et, à plus forte raison, le comique. Par là aussi ils témoignent de leur parenté avec M. Hervieu. Ni le comique ni même une ironie blagueuse ne s'allieraient facilement avec l'expression mélancolique et soucieuse de sa physionomie. Toutefois, on rencontre dans ses premiers romans quelques notes légères ; c'étaient peut-être des notes de jeunesse. Je le croirais volontiers, d'après certaines réflexions de M. Hervieu que j'ai écrites. Me parlant de la réédition de son volume intitulé : *la Bêtise parisienne*, il m'apprend que c'est un mélange d'articles anciens et d'autres, plus récents ; et il ajoute, pour m'aider à faire le tri :

— Ce qui est ancien est en ironie... en blague... tout ce qui est sentimental est de date plus récente.

Un autre jour, M. Hervieu, que j'ai prié de me faire l'énumération de ses œuvres, me dit :

— J'ai quitté l'ironie pour de la sensibilité... L'ironie est un phénomène égoïste... il est signe de gaucherie et de timidité... On voit des gauches répondre à une amabilité par une insolence... Chez l'écrivain, cela se traduit par une forme ironique... On répond par quelque chose d'impertinent aux gentillesses de la vie.

Et encore :

— Au théâtre, je ne conçois pas comique... Je n'ai pas cherché du comique... C'est bien l'indication que ma nature de dramaturge n'y est pas portée... Chaque fois que j'ai intercalé quelque chose de léger avec intention drôle, je l'ai ensuite supprimé... Ce qui me séduit, c'est la vérité et la force.

J'ai dit encore que tous les personnages de M. Hervieu sont revendicateurs de leurs droits. La réflexion n'est pas de moi, je la restitue à M. Jules Huret qui, dans une étude alerte [1], montre chez M. Hervieu le procédé consistant à charger chaque personnage de revendiquer ses droits individuels. « Leurs répliques, dit-il, pourraient se résumer ainsi : Et moi ? Et moi ? Et moi ? » Seul un mauvais plaisant pourrait attribuer cette attitude revendicatrice aux souvenirs que M. Hervieu a gardés de son passage par l'École de droit [2]. Sans doute, il doit à l'École une solide instruction qui lui a permis d'épargner à ses personnages toutes les erreurs sur la paternité, la filiation, le mariage, qui fourmillent dans le théâtre, pareillement très juridique, de Dumas fils ; mais les préoccupations morales de l'auteur ont une origine autrement profonde qu'une connaissance exacte de la loi écrite.

Je le comparerais volontiers à Ibsen, qui a plaidé avec une force égale, avec plus d'utopie et moins d'amertume, le respect de l'individu. Quand j'amène la conversation sur ces questions, je remarque facilement chez l'auteur l'énergie de sa conviction individualiste. Malgré les arguments du déterminisme philosophique, il adhère à la doctrine du libre arbitre, il tient à la responsabilité morale, il repousse tout ce qui peut diminuer notre individualité, l'oppression sociale — et même l'hypnotisme :

— *Je ne me serais pas prêté à l'hypnotisme : la volonté individuelle est assez menacée ; le premier devoir est de ne pas altérer son individualité.*

A l'âpreté d'accent qu'il met dans ses revendications, je le juge plus sensible au droit individuel qu'admirateur de l'esprit de solidarité : il est de fait que ses héros sont si fortement convaincus de l'importance de leurs droits que pas un, sauf la Sabine de *la Course du Flambeau*, n'a la moindre tentation de se sacrifier pour autrui. L'individualisme poussé

1. *Loges et Coulisses*, p. 169.

2. Je suis heureux, et un peu étonné, que ma pensée se rencontre ici avec celle de M. Brunetière (Discours prononcé pour la réception de M. Paul Hervieu, p. 33), que j'imagine être un adversaire convaincu de notre psychologie expérimentale : décidément, il y a certains adversaires avec lesquels on s'entendrait mieux qu'avec certains amis.

à cet extrême, n'est-ce pas de l'égoïsme? Cette critique n'embarrasse pas M. Hervieu :

— *Est-il égoïste de revendiquer l'étendue de ses droits ?*

Et il ajoute ces réflexions, d'une philosophie très sceptique :

— *Je crois à la puissance de l'amour sexuel, de l'instinct créateur... L'amitié, la cordialité... sentiments qui ne sont jamais sûrs... petits élans courts, comme ces attendrissements physiques d'après le repas qui échappent à l'analyse... Pour les enfants, c'est nous que nous aimons en eux... tout cela se ramène à l'égoïsme... L'altruisme, qui nous fait accomplir de grands sacrifices pour d'autres, j'en lis l'explication dans les nobles égoïsmes de l'orgueil, de l'honneur, des espérances célestes, etc...*

Constatations dignes d'un esprit qui porte sur lui-même ce jugement :

— *Je me trompe souvent, mais par optimisme.*

Tels sont les fragments de la personnalité de M. Hervieu que je crois retrouver dans son théâtre ; ce ne sont que des fragments; et je n'ai pas la prétention de saisir l'homme entier. Il serait certainement moins schématique que notre analyse ne le laisse voir ; je le lui ai dit à lui-même, et je crois que c'est aussi son avis. Et puis, il est difficile de faire la dissection, même psychologique, d'un vivant.

La formule qui caractérise le mieux M. Hervieu comme individualité littéraire se déduirait facilement de cinq lignes qu'il a écrites, peut-être sans penser à se les appliquer. Ces lignes, je les ai rencontrées au hasard d'une lecture dans *Peints par eux-mêmes*. Je lui ai soumis la citation et il m'a répondu aussitôt :

— *Voilà qui résume assez bien nos conversations*[1].

Je la donne, par conséquent, sous le couvert de son approbation :

Ainsi, permets-moi de ne mettre le plus souvent qu'entre les lignes tout ce que j'aurais à t'envoyer d'effusions tendres, et de discuter

1. J'ai désiré connaître l'appréciation de M. Hervieu sur mon étude, parce que c'était un document de plus. Voici les quelques mots qu'il a bien voulu m'adresser:

M. Binet me demande une appréciation. Je n'ai déjà plus sous les yeux le portrait de moi qu'il a bien voulu me communiquer, j'évoque les sensations hâtives qui m'en

l'aventure où nous sommes engagés comme on dresse un plan d'action au moment de se résoudre, méthodiquement, militairement. Et si tu devais être heurtée par quelque chose de mes idées ou de mes expressions, c'est que je les aurais cherchées violemment dans ma tête, au lieu de me les laisser me venir naturellement du cœur[1].

Il existe en chacun de nous une partie d'instinct et une partie de raisonnement; la proportion des deux varie beaucoup selon les individus. On pourrait partir de là pour classer les esprits en les rapprochant plus ou moins des deux types extrêmes de l'instinct et de la réflexion, suivant que c'est la force naturelle ou la force raisonnable qui prédominent chez eux, — sans toutefois oublier que cette prédominance de l'un des deux facteurs ne va pas jusqu'à l'exclusion complète de l'autre : la réalité n'est pas un schéma.

M. Paul Hervieu, considéré comme auteur, nous offre un exemple presque accompli d'humanité rationalisée.

ALFRED BINET

sont venues... Bien des parties m'ont paru flattées, alors qu'évidemment la courtoisie de mon visiteur avait guidé son étude. En revanche, à divers endroits, — surtout quand la parole m'était passée, — il m'a semblé que les raccourcis rendaient certaines choses plus noires, plus raides que l'exactitude n'aurait dû ou n'avait dû me les dicter. Je m'explique mes surprises par ma propre faute. Questionné sur des idées, des impressions, des faits, j'ai moi-même, par esprit de « formulation », émis des lois personnelles, « à la majorité ». Je n'ai pas tenu compte des minorités mentales et intimes. Et ce ne sera pas aller trop loin dans la voie des confidences sentimentales (ni des rectifications) que de dire que la rêverie, la résignation, la reconnaissance, l'irritabilité, etc., mille faiblesses enfin, sont les défauts d'une cuirasse que je me vois trop obligeamment ajuster.

Je donne acte à M. Hervieu des légères atténuations qu'il me demande à certaines duretés de son portrait. Ces atténuations ne m'en semblent pas altérer les lignes essentielles. Je lui ai accordé deux des *petites faiblesses* qu'il désire, de la *résignation* et de la *reconnaissance*; quant à l'*irritabilité*, elle était notée dans un passage où je disais : « M. Hervieu... souvent las, de mauvaise humeur, etc. » : c'est pour lui complaire que j'ai remplacé l'expression de *mauvaise humeur* par celle de *mélancolique*. Il ne reste plus que la *rêverie* : les renseignements qu'il nous a donnés sur sa manière de travailler excluent formellement la rêverie comme méthode de travail ; il s'agit donc ici uniquement de l'homme privé, qui ne m'appartient pas.

1. *Peints par eux-mêmes*, p. 137 de l'édition elzévirienne.

MONSIEUR DE CLÉRAMBON[1]

XI

M. de Follenbrais ne se pressait pas d'aller chercher sa femme, et cela pour plusieurs raisons. La première, et la majeure, était qu'il ne pouvait s'éloigner de Moulins avant d'avoir payé, entre les mains du partisan Florent Bourassou, la somme de dix mille écus. Ladite somme, représentant la rançon de Diane, avait été touchée une première fois par son mari, et aussitôt dissipée en cadeaux, noces et festins, pour le plus grand bien de demoiselles de comédie ou de plus mince condition. Florent Bourassou avait avancé l'argent au notaire Levrat, de Guéret, sur la bonne mine du jeune commissaire des guerres, et aussi sur beaucoup de garanties morales, avec grand renfort d'intérêts à échoir. Mais, comme M. Henri de Follenbrais ne montrait aucune hâte à se libérer, M. Florent Bourassou s'était attaché à ses pas, en lui dénonçant sa ferme intention de le poursuivre par tous voies et moyens de justice, s'il ne s'exécutait dans le courant du mois de juin.

Le passage de M. de Clérambon sous les murs de Moulins avait été, pour les ennuis de M. de Follenbrais, la plus heureuse des diversions. Derrière les murs de la citadelle où il

1. Voir la *Revue* des 15 février, 1er, 15 mars, 1er et 15 avril.

avait juré de mourir pour le service du Roi, il se crut délivré des obsessions de son implacable prêteur. L'illusion avait été de courte durée. Dès que M. de Clérambon se fut éloigné dans la direction de Bourbon-Lancy, le château rouvrit ses portes, et un des premiers envahisseurs fut le persévérant Bourassou. A voir cet homme court et replet qui ne cessait jamais de sourire, M. de Follenbrais pensa pleurer de chagrin. Mais son désespoir se changea vite en allégresse, car l'industrieux courtier ne lui apportait plus de menaces, mais des propositions avantageuses et honnêtes.

Tout d'abord, Bourassou traita magnifiquement le commissaire des guerres à l'hôtel des *Rois Mages*. Il ne lui ménagea ni les vieux vins, ni les viandes fines, le régala d'un coulis d'écrevisses au lait d'amandes « mets divin, unique, bien fait pour un jeune gentilhomme enfin rendu à la liberté ». Quand on en fut aux abricots, M. Bourassou insinua que la dureté des temps l'obligeait à surveiller de très près ses rentrées d'argent. Alors M. de Follenbrais, que l'indigestion guettait, devint vert et regarda dans la direction de la porte.

« Était-ce donc pour le torturer plus à loisir que ce fâcheux usurier l'avait alourdi par la bonne chère ? »

Il n'en était rien. Florent Bourassou versa au dolent Follenbrais, de sa propre main, un plein verre de vin de Chypre, « spécifique certain contre l'oppression », et lui dit, d'un air mystérieux, en baissant la voix :

— Si j'avais seulement la fourniture des poudres et du plomb pour la relève des garnisons, c'est vous qui deviendriez mon créancier.

Follenbrais respira plus librement. Au premier mot de l'affaire, il répondit qu'elle pouvait très facilement s'arranger.

Alors Bourassou développa son plan. Sans raconter au jeune homme, entre autres choses superflues, qu'il venait d'acheter dans le quartier vieux trente-trois mauvaises maisons dont la toiture représentait huit cent quarante-trois quintaux de plomb, — pas une once de moins, — il exposa son violent désir de se voir fournisseur des armées.

— Monsieur de Brissac a fait appeler, comme vous le savez, le meilleur de la garnison pour se joindre à ses troupes, et ce meilleur a emporté toutes les munitions du château.

Vienne une alerte et je ne donne pas cent coups de canon à tirer ! Les magasins sont vides, monsieur ! Voyez-vous que la place soit enlevée?... A Dieu ne plaise qu'arrive un pareil malheur ! Mais enfin, on ne sait jamais. Et, la ville prise, que dirait le Roi ?

M. de Follenbrais convint que le Roi ne dirait rien d'agréable à ouïr. Et, par un juste retour sur soi-même, il s'aperçut qu'on pourrait alors l'obliger à vendre sa charge, et dans les plus mauvaises conditions.

— Mais, monsieur, — continuait l'insidieux Bourassou, — je suis là, fort heureusement, avec moulin à poudre et fonderie de plomb... Ceci entre nous, naturellement... Je vous apporte le salut, le salut de la ville ! Arrive qui plante, tout le monde saura crier : « Sans M. de Follenbrais, l'admirable commissaire, Moulins tombait aux mains des huguenots ! » La gloire de votre nom ira battre de son aile le front soucieux de notre Roi, que Dieu garde !

Les deux hommes se découvrirent, burent à la santé de Charles IX, et Bourassou termina ainsi sa harangue, longuement préparée :

— Et votre nom sera magnifié ! Je passe, monsieur, sur les bénéfices matériels. Toutefois, si la quittance de votre dette et un modeste... une modeste... remise de deux mille écus pouvaient vous être de quelque intérêt, je serais trop heureux de vous les offrir humblement, et resterais votre valet.

M. de Follenbrais n'eut garde de contrarier un hôte aussi bénévole. M. Bourassou put se parer du titre de fournisseur, vendre ses toits, ses soufres et salpêtres, à un prix qu'excusait le malheur des temps. Et le mari de Diane put gratifier Rosine Trotabas d'une cottoire à vingt perles et pommes de senteur dont cette aimable et discrète personne avait le plus pressant besoin.

Les amours de Follenbrais et de la Belle Provençale ne chagrinèrent point longtemps M. Cyprien Chantalouette, qui en séchait de jalousie. Le commissaire des guerres fut sommé, un beau matin, d'avoir à ramener sa femme à Moulins. Car le scandale du séjour de Diane à la Roche-Thulon avait indigné Madame la Reine Mère. Elle faisait sa voir à M. de Follenbrais, par un de ses secrétaires, son formel désir de voir cesser une

situation outrageante pour un officier du Roi. Cela était écrit, d'une assez belle main, sur deux pages de bon papier, dûment paraphé et contresigné. Et un sceau de cire, par surcroît, pendait à deux lacets de soie.

Sans s'arrêter à cette particularité singulière que ce pli, arrivé le 23 juin, au matin, avait été remis à son maître d'hôtel par un simple grison, et non par un courrier royal, M. de Follenbrais secoua ses oreilles et s'arracha aux bras de mademoiselle Rosine. Les termes de la lettre étaient tels, qu'il se sentit un pied dans l'abîme de la disgrâce. Au reste, comme corollaire, il reçut, à l'heure de midi, une épître de M. Guérin-Béchu qui abondait dans le même sens :

J'apprends, monsieur mon neveu, que vous festoyez à Moulins et que vous laissez aux mains et aux bras des comédiennes et courtisanes ce qui vous reste d'honneur et d'argent. Et cela, sans vous soucier non plus de votre femme, notre très chère nièce, que si elle n'appartenait point à notre sang. Je vous avise, monsieur, par la présente, que je désire vous voir au plus tôt avec votre épouse, et vous me l'amènerez à Bourges, où je tiens mon actuelle résidence pour des motifs que je n'ai point à vous communiquer. On a été jusqu'à prétendre que si vous n'alliez pas querir votre femme, c'était par une crainte naturelle des coups et que vous redoutiez M. de Clérambon plus que tout autre homme sur terre. Il convient cependant, monsieur, de vous faire une raison, et de comprendre, une fois pour toutes, que vous vous êtes mis dans un cas d'où vous ne pouvez sortir que par les actions d'un gentilhomme. M. de Clérambon — dont je déplore plus que personne les erreurs, depuis son entrée dans la religion prétendue réformée — est cependant trop bien né pour ne pas vous fournir toutes satisfactions, après l'offense qu'il vous a infligée... J'entends, par avance, ce que vous allez me répondre — qu'un bon procès, à lui intenté, dès la paix conclue, l'obligera à vous dédommager largement, et que ce moyen est assurément le plus efficace contre un homme aussi despotique et violent, qui, suivant l'expression courante, tuerait un mercier pour un peigne. Et moi, je vous dis, monsieur mon neveu, que ce sont là des choses qu'on ne répare point par l'argent, et pour lesquelles un noble homme ne doit pas demander de composition pécuniaire. Seules vos armes vous peuvent couvrir en cette affaire. — Je suis d'église, il est vrai, mais aussi de tel estoc que je ne peux admettre qu'un de mes alliés n'ait pas déjà mis, vingt fois pour une, l'épée et la dague à la main, pour laver l'opprobre dans le sang.

« Mais, m'objecterez-vous, M. de Clérambon est un rude

combattant, et qui me meurtrira, tant il m'est en tout supérieur. » Il est probable, et je n'en disconviens point. Qu'importe, après tout, de mourir, si l'on a satisfait aux lois de l'honneur? Je vous envoie donc une chemise de mailles, bénie à votre intention par Sa Sainteté l'évêque de Bourges, M. Le Roy en personne. Cette défense de corps est, comme ses manches, d'une très belle forge, et elle a reçu sa trempe dans du jus de navet, suivant l'excellente recette du seigneur Alexis, Piémontais. Une balle de pistolet n'en fausserait point les anneaux. Là-dessous, vous marcherez aussi assuré qu'un meurtrier venant de la gargouille de Rouen, ce qui est tout dire; d'autant que je joins à ce vêtement de dessous une calotte de fer, ou plutôt d'acier, pour vous garantir le moule du bonnet. A ces armes temporelles j'ajoute le poids de mes prières.

Récupérer votre honneur est donc le point principal. Mais, aujourd'hui vous n'en êtes pas là. Ayant manqué l'occasion d'appeler le comte de Clérambon quand il passa sous Moulins, vous en assumerez le ridicule. C'est votre affaire. Mais ce que je ne tolérerai point, — dussé-je en appeler au Roi, qui, père affectionné de tous ses sujets, vous logera généreusement dans sa Bastille, si vous revenez sans femme, — c'est que ma nièce Diane Brissonnet demeure plus longtemps dans le château de la Roche-Thulon, sous je ne sais quel prétexte. J'écris par ce courrier à Levrat, le notaire de Guéret, pour qu'il vous assiste lors de votre passage. Partez, courez et volez. Les minutes valent des heures. Madame la Reine Mère est fort irritée contre vous. Quand ma nièce sera en sûreté sous notre toit, nous vous ferons connaître nos volontés subséquentes. Allez en paix, monsieur mon neveu; que cette lettre vous trouve à cheval et brûlant les relais de poste. — Je prie Dieu, dont la miséricorde infinie s'étend jusqu'aux plus indignes, qu'il vous ait en sa sainte garde.

M. de Follenbrais, comprenant que son destin le condamnait, nouveau Ménélas, à se mettre en chemin pour conquérir son Hélène, ordonna à ses valets d'accélérer le départ. Il passa sa chemise de mailles, trempée au jus de navet, revêtit, par-dessus, son pourpoint de voyage, et glissa sous son chapeau de pluie la calotte d'acier, présent de son oncle. Et, ce même 23 juin 1570, aux premières heures du soir, il se mit en selle, flanqué de Cyprien Chantalouette, dont les regrets hypocrites ne tarirent point jusqu'au pont de Bord, au-dessous de Coulandon. Là, le mari de la belle Isabelle Dorard abandonna son ami le commissaire des guerres. Et celui-ci, poussant son demi-coursier sur la route empierrée, se disait :



« Le drôle court à cette heure chez Rosine et j'en suis pour mon collier. Si j'avais pu prévoir un aussi précipité départ, j'aurais évité une fâcheuse et inutile prodigalité... Le diable les emporte tous !... Comme si Diane n'était pas à son aise dans son manoir de la Roche-Thulon ?... Et puis, après tout, vogue la barque ! Ce qui est fait est fait ! »

Talonné par la peur de perdre sa place, M. de Follenbrais galopait, amblait sur la route de Limoges, aux allures variables de ses successives montures, dont l'aubin et le traquenard étaient les plus habituelles. Il changea de bidet à Montuin, puis à Tronget, perdit trois grandes heures aux Deux Chaises par défaut de chevaux, butta au tournebride de Montmirault, où il pensa se rompre le cou. Penché sur l'arçon, il dormait un mauvais sommeil, bercé aux cahots du chemin, rêvant de l'épée de Clérambon ou de sa dague. A Bézenet, sa bête, un méchant sommier boiteux, le seul que les bandes du cadet de Malicorne eussent laissé dans l'écurie du relais, manqua des quatre pieds. M. de Follenbrais se réveilla, le nez en sang, parmi les cailloux, entre les jambes du cheval mort, tant il était bizarrement tombé. Il dut démonter un de ses valets et atteignit enfin Chatelard. Mais, arrivé là, une telle fatigue l'écrasa qu'il dut coucher à l'auberge, où il ronfla dans son lit pendant huit heures sans se laisser réveiller. Le 26 juin, dans le crépuscule du matin, ayant traversé la ville de Montluçon, il s'engagea dans le bois de la Brosse. Monté, cette fois, à l'avantage, il galopait allègrement, à plus de cent toises de ses gens. Au tournant de la route, comme son cheval, changeant de pied, rompait d'un temps son allure, M. de Follenbrais vit un cavalier qui se dressait en travers de la voie. Il cria, pour avertir, mais l'homme ne se rangea pas. M. de Follenbrais essaya de passer en rasant le fossé.

Alors Dartigois, qui l'attendait là depuis l'heure de minuit, allongea son pistolet à toucher le pourpoint du mari de Diane et tira. M. de Follenbrais ne sut pas se couvrir de sa bête. Atteint au foie, à demi éventré par le carreau d'acier qui le traversa jusqu'aux reins sans respect pour la trempe rare de sa chemise de mailles, il ne se sentit pas mourir. Il glissa le long de l'encolure, s'aplatit dans le fossé, où son cheval, porté par un subit écart, lui écrasa un bras, de son sabot, en se relevant.

Dartigois piqua des deux, prit par la forêt de Douguistre et disparut avant que les valets, encore perdus dans la brume, eussent connaissance de l'assassinat de leur maître. Ils passèrent, guindés sur leurs étriers, somnolents ou distraits. Nul de ces huit hommes ne vit le corps qui gisait dans la boue, sous les hautes herbes chargées de rosée. Ce fut seulement à Argenty, où la monture était rentrée la selle vide, suivant son chemin de bête de poste, qu'ils s'aperçurent de la disparition de Follenbrais. Trois heures après, on relevait le corps. Le commissaire des guerres, déjà raidi, avait été dépouillé de son épée, de sa bourse, de sa chaîne d'or. On en conclut que les brigands et bandouliers, qui infestaient la campagne, avaient fait le coup. Les prévôts et les lieutenants de maréchaussée battirent le pays pendant quinze jours, pendirent onze vagabonds. Puis on ne parla plus de l'affaire que quand on trouva d'abord un cheval crevé et gonflé, puis, deux jours après, un homme flottant sur l'eau entre les Bancherots et Martinat.

Si avancé qu'il fût dans sa décomposition finale, le cadavre montrait la tête fracassée aux trois quarts, et dont la face entière manquait. On avait brûlé la cervelle de si près à ce noyé, que le crâne s'était écarté à la façon d'une orange ouverte, par quartiers. Le pourpoint et les chausses en cuir de cerf, les bottes de vache grasse, l'épée et la dague d'acier noirci, sans marques, ne fournirent point d'indications utiles. Le corps de l'inconnu fut enseveli dans le cimetière de Prémilhat. Et, par une ironie du sort, la tombe de M. Hannibal-Juste-François Dartigois fut creusée à toucher celle de M. René-Valeran-Henri Lepermois, seigneur de Follenbrais et Bévaz, commissaire des guerres, chevalier de l'ordre du Roi.

Ainsi Dartigois réussit à cacher le nom et la condition du meurtrier de Follenbrais, par la grande précaution qu'il eut de revenir dépouiller le cadavre, après son coup de pistolet fourni. Descendre de cheval avec sa jambe raidie ne lui avait pas été chose facile. Mais, la volonté aidant, il y avait réussi. Une fois sûr que son homme était mort, il lui avait pris son argent, ses effets précieux, jusqu'à ses éperons dorés. Et puis il s'était hissé sur sa selle et avait poussé vivement son cheval sur les Bancherots.



Le soleil se levait à peine au-dessus des trois moulins, derrière les coteaux de la Quaire. L'eau du Cher était couleur de plomb, et les peupliers blanchâtres s'y répétaient gris, livides, drapés de nuages, dans le brouillard et la pluie. Les nuées légères, accrochées aux buissons, aux plus humbles touffes fleuries, traînaient en écheveaux qui s'évidaient lentement et se résolvaient dans la buée. Un butor, caché dans les roseaux glauques, hurla. Son beuglement profond troubla pour un instant le silence à peine rompu par le fin clapotement de la pluie. Soigneusement, Dartigois vérifiait les amorces de ses pistolets; de l'un il remonta le rouet. Ce bruit troubla un martin-pêcheur qui s'envola, rasant l'eau à la façon d'un lapis lancé par un frondeur invisible. Avançant toujours, Dartigois éperonnait son cheval qui renâclait, sans perdre pied. Puis, brusquement, la bête plongea de la croupe, et commença de nager, luttant contre le courant.

Alors Dartigois lâcha les rênes et saisit ses pistolets, accrochés très haut sur l'arçon. De son regard attentif, il embrassa l'espace. Tout était désert, tranquille et muet, et les vapeurs du matin si épaisses qu'il ne distinguait rien à vingt-cinq pas devant lui. Il pouvait mourir tranquille. Rien, depuis qu'il s'était consacré à la perte de Follenbrais, ne s'était dressé contre son désir. Et il avait réussi au delà, depuis la fausse lettre royale soigneusement confectionnée avec des décalques qu'il avait pris sur un papier du Marquis, lettre qui avait attiré le mari de Diane dans le piège, jusqu'au dénouement nécessaire. Ses trois valets, dûment chapitrés, couraient maintenant vers M. de Saint-Cendre, chargés d'instructions verbales. Dartigois était sûr d'eux. Bientôt ils auraient rejoint le Marquis et lui annonceraient la mort de Follenbrais, assassiné sur la route de Limoges par des brigands que la prévôté recherchait. Et il était plus sûr de lui, encore : car il avait expédié ses trois messagers par avance pour ne pas en faire les témoins du coup. Jamais on ne connaîtrait le meurtrier du jeune homme qui gisait, le corps ouvert, dans le fossé de la Brosse.

Dartigois, dont l'eau noyait les cuisses, plaça avec soin le canon d'un pistolet dans l'oreille gauche de sa bête, poussa l'autre dans sa propre bouche, en ayant soin de le serrer

entre les dents. Les deux détonations n'en firent qu'une. Dans une trombe d'eau jaillit de la cervelle et du sang.

Puis tout avait sombré. Et, sous le soleil levant, les eaux maintenant verdâtres se moirèrent de longs remous onduleux.

Sur la route de Montluçon, les trois valets se hâtaient. Chargés des seules paroles de Dartigois pour le marquis de Saint-Cendre, ils allaient devant eux, taciturnes. Depuis plus d'une année, leur besogne invariable était cet office de courrier.

Jean Nantiat, rompant par grand hasard le silence, dit à Louis Nogeaud, quand ils durent ralentir le pas de leurs chevaux, à la première descente :

— Je ne sais ce qu'avait le maître, cette nuit. Quand il m'a congédié après m'avoir dicté la conduite à tenir, il m'a semblé que sa voix tremblait.

— Sans doute le froid ! — fit la Charité.

Et François Voullaud, dit la Foi, ajouta :

— L'impatience aussi... Il attendait quelque messager... Baste ! nous le retrouverons au retour, toujours criard et bon maître... N'empêche que la perte de sa jambe le doit cruellement mortifier... Quant à ces paroles : « Dis au Marquis que je disparais pour toujours et qu'il ne pense plus à moi », je ne comprends pas ce qu'il peut bien entendre par là.

L'Espérance opina pour un sens mystérieux « ayant rapport à la politique ».

La Charité et la Foi répondirent d'une voix :

— Cela n'est pas notre affaire.

XII

A l'heure même où l'on relevait le corps de M. de Follenbrais dans le fossé de la Brosse, M. de Clérambon, à cheval sur la lisière de la forêt de Buan, reconnaissait les abords des moulins et occupait le Bois Brûlé, à l'ouest d'Arnay-le-Duc.

— Tu répondras à l'Amiral que je garderai encore aujourd'hui la gauche.



Saint-Cendre, surpris de ces paroles, demanda à M. de Clérambon la raison d'une détermination si contraire à ce jaloux souci des préséances que professait habituellement son ami.

Celui-ci demeura évasif. Puis il accumula ses explications stratégiques :

« Ainsi placé, il prolongeait les lignes de M. de Saint-Jean et obligeait les catholiques à s'étendre vers l'ouest de Clomot, s'ils ne voulaient pas se trouver pris à revers. En tout cas, il les gênerait, s'ils essayaient de couler des mousquetaires dans la forêt même. Déjà il avait réussi à déloger quelques postes avancés du bois de la Comme.

» D'autres causes encore lui indiquaient sa conduite... Dans l'intérêt même du Parti... Il craignait que tout l'effort de la journée ne se portât sur la gauche... En tout cas, rien ne le gênerait plus que de changer maintenant les dispositions de ses troupes... Il couvrirait, si besoin était, les petits châteaux où essayeraient de s'établir certainement les Suisses, dont on apercevait, justement, les enseignes. Leurs rangs s'étageaient, du haut en bas de la pente, jusqu'à Clomot, dans un ordre admirable... »

En effet, du monticule gazonné où ils se dressaient, armés de toutes pièces sous leurs robes de velours brodé, les deux hommes voyaient les bataillons ennemis se masser en contrebas, descendant lentement des hauteurs. Les casaques bleues et rouges, les corselets et les morions luisaient dans le fourmillement des piques.

Depuis cinq jours les huguenots avaient marché, parcouru vingt-cinq lieues de pays, et maintenant l'armée de Brissac s'étendait devant eux, leur coupant la route. A moins de se mettre en retraite, l'heure était venue de livrer bataille.

M. de Clérambon couvrait de toute sa bande le front de la Mignonnette, dont les toits pointus dominaient les deux moulins perdus dans la verdure des saules. Et, pour tout l'or des Indes, M. de Clérambon n'eût quitté ce poste, car il savait que la maison était habitée. Sans écouter les discours de Saint-Cendre, il donna ses derniers ordres à M. de la Gournelle, entrant dans le détail, réglant, à deux toises près, les intervalles à établir entre les formations. Le Marquis, désespérant de vaincre une obstination si bizarre, abandonna

la place, en plaignant le comte Odet qui « ne serait pas à l'honneur des grandes charges avec Messieurs les Princes ». Pour lui, il comptait bien ne pas en manquer une, et prendre, en ce jour, une revanche éclatante de la débâcle de Mensignac.

Mais le souvenir de Mensignac ne toucha point M. de Clérambon. Rien ne lui était plus indifférent que de charger avec les Princes. Sourd à la voix de l'amitié, il poussa son cheval dans la direction des moulins et vérifia soigneusement les moindres accidents du terrain. Toujours avançant, il distribuait ses postes dans les plis, établissait sa gauche extrême à Blangey avec les arquebusiers à cheval, portait sa droite jusqu'aux derniers faubourgs d'Arnay-le-Duc avec les argoulets. Ses gens de pied, massés au centre, étaient flanqués par les cuirasses et les gendarmes. Son front de bataille couvrait ainsi une demi-lieue de pays, et ses cavaliers, disposés par files, permettaient de changer ce front à volonté, toutes les distances étant strictement calculées.

Il commanda, alors, à M. de Bastardy d'occuper les moulins et les avenues de la Mignonnette, mit pied à terre, et, suivi par un gros d'arquebusiers et de piquiers, se dirigea de sa personne vers la maison de M. Lemercier, avec le ferme propos de s'en emparer sans coup férir.

Mais, à mesure qu'il avançait, en tête de sa troupe, la demi-pique à la main, sous ses armes dorées, sa saye de velours cramoisi et les plumes blanches de sa bourguignote dont le masque était un mufle de bête, M. de Clérambon sentait une cuisante incertitude l'envahir.

A la vérité, il allait au hasard, plus ému qu'un cadet novice cherchant aventure d'amour. Sans indulgence, il se jugeait et se condamnait, tout en continuant de marcher. Plein de sang-froid, quoique tremblant sous ses armes, il envisageait le ridicule de sa démarche, et le travail implacable de son esprit paralysait son courage :

« Où allait-il de ce pas? Chagriner une belle qui ne se souciait guère de lui, à coup sûr, et l'avait, sans doute — pour rester dans le vrai — définitivement oublié, comme toutes les femmes oublient tout ce qui n'a pas don de leur plaire !... »



Les grondements sourds du canon, répercutés par l'écho des collines, accompagnaient ses imprécations intérieures.

« Qu'était-ce, après tout, que cette dame Françoise, vers laquelle il courait, plus semblable à un chevalier errant qu'à un gentilhomme de bon sens, en gardant un gant de Vendôme entortillé à son poignet, sous son canon d'avant-bras? Qu'était cette Françoise Duhalier?... Une petite noguette, une apprentie lingère... Rien autre... Et c'était mademoiselle Françoise Duhalier qui le faisait charger à cette heure, tout armé, à la tête de la plus belle compagnie de France, la demi-pique au poing !... »

Mais tous les trésors d'ironie dont abondait l'esprit de M. le comte Odet de Clérambon ne pouvaient ralentir les battements précipités de son cœur.

« Comment le recevrait-elle?... Avec son regard habituel, glacé d'indifférence et de mépris?... »

Il se remontait le cœur par des menaces, tels ces braves qui chantent seuls dans la nuit pour se tenir société.

« Peu m'en chaut, — se disait-il. — J'en ai vu d'autres, et de plus fières, dont j'ai su courber le front!... Je suis dans mon droit! A défaut de mieux, je la punirai de sa coquetterie et de sa dureté! La seule vengeance complète est celle qui s'accompagne de notre plaisir! »

Et M. de Clérambon se jura d'être courageux, galant, tyrannique et inexorable. Il se jura d'accomplir les vœux de son ami Carpençay, de posséder, vaille que coûte, Françoise, dût-il pendre le mari, brûler le logis, ravir la belle de haute lutte, et la forcer dans les flammes.

« Elle sera à moi dans quelques instants! C'est le dernier effort de ma vie! Périssent mon corps et mon âme, mais que j'aie une heure de bonheur!... Depuis que je l'ai perdue, ai-je vécu?... Quelle lâcheté me prend?... Hésiterai-je maintenant? Non, non, ma résolution est prise, et rien ne m'arrêtera plus! »

Ainsi se morigénant, toujours muet sous son masque d'acier répétant un mufle de tigre, M. de Clérambon arriva à la première porte de la Mignonnette. C'était une grille de fer forgé et doré dans les fonds, à rinceaux et entrelacs encadrés de torsades, avec des fers de pique et des chevaux de frise

habilement étagés pour prévenir toute tentative d'escalade. Et la grille, dressée entre ses pieds-droits de pierre de liais, surmontés chacun d'un vase de marbre, donnait accès sur un pont volant dont le tablier relevé se laissait voir de l'autre côté du fossé. Large, sans doute profond, soigneusement maçonné, à en juger par son parapet, purgé de plantes parasites, rempli d'eau jusqu'aux glacis, ce fossé entourait complètement la maison, ses cours et son jardin. La façade, régulièrement appareillée, à bossages en vermicelles suivant la mode italienne, avec parements bouchardés, montrait ses volets fermés au-dessus des accoudoirs à pilastres. Un paon picorait dans la première cour. Il s'envola, à grand bruit d'ailes, quand un gros chien aboya derrière le mur d'enceinte. Des voix d'hommes répondirent. M. de Clérambon vit briller deux canons de mousquet au-dessus du chaperon.

« En voici bien une autre! — se dit-il. — Je n'entrerai là qu'après un siège en règle. M. Lemercier prétend défendre son bien et sa femme, à main armée. Je ne puis guère l'en blâmer... D'autant qu'il jouit de son reste!... »

M. de Clérambon ordonna donc de faire halte à dix toises du fossé et envoya son trompette Fontaine à la découverte, avec ordre de mander à ceux du dedans, en propres termes, « que monsieur de Clérambon était à la porte; qu'il venait en ami, uniquement pour présenter ses respectueux hommages à mademoiselle Duhalier, et lui demander à dîner ».

Fontaine, qui, aux premières heures du matin, avait déjà pris ses renseignements dans les moulins du bas, et avait rapporté au colonel « que le monsieur du château se trouvait là avec sa jeune dame et foison tant de domestiques armés que de chambrières, toutes plus belles les unes que les autres », fit le tour de la place. M. de Clérambon, appuyé sur sa demi-pique, attendit patiemment la réponse, en plein soleil, à trente pieds en avant de ses gens. Pour s'être fait longtemps attendre, celle-ci n'en fut pas meilleure. M. Lemercier, en personne, coiffé d'un chapeau de fer, un pétrinal à la main, s'était montré à une croisée de l'étage. De là, il avait énuméré ses noms et qualités, et appris au malencontreux messager « qu'il interdisait à quiconque — fût-ce à ce

M. de Clérambon, qu'il ignorait d'ailleurs — d'envahir son bien et de faire, sans son congé, des politesses à sa femme ».

M. de Clérambon ne tenait point assez à sa gloire pour s'irriter du premier propos de M. Lemercier. Mais, comme il tenait à voir mademoiselle Duhalier de très près, il trouva le second très mauvais. Haussant légèrement les épaules, se mordant fortement les lèvres, il ordonna au sergent Dubosc d'enfoncer les portes par tous les moyens usuels, voire même par l'action d'un pétard. Le sergent, respectueux et concis, déclara qu'un pareil artifice serait sans doute inutile.

« Qu'on lui donnât vingt hommes résolus, et, dans un quart d'heure, M. le colonel verrait son enseigne blanche flotter sur les combles de la bicoque. Le temps d'entrer, de pendre les bourgeois, de faire place nette : un quart d'heure, pas une minute de plus ! »

— Dubosc, — fit M. de Clérambon, après avoir entendu cette harangue militaire, — si un seul des habitants de cette maison est meurtri, j'aurai le chagrin de t'envoyer pendre à la tête de tes hommes. Si une seule femme est maltraitée... ou trop bien traitée, tu m'entends... votre sort sera le même. A cela près, vous pouvez marcher ; j'ai confiance en vous tous. La place livrée, il y aura cinq cents écus à vous partager. Va, Dubosc, et pas de pillage !

Le sergent partit avec son monde ; le trompette Fontaine l'accompagnait, pour sommer régulièrement la place. Bien en prit à Dubosc de posséder une cuirasse de Pise à l'épreuve, et au trompette d'avoir emporté une rondache de tranchée. Car, à la première sonnerie, une salve d'arquebusades salua les deux hommes : trois balles qu'ils se partagèrent rayèrent leurs armes de blanc. Mais le sergent Dubosc n'était pas de ceux qui s'arrêtent à de pareilles vétilles. Il disposa la moitié de ses soldats derrière quelques peupliers qui ombrageaient la douve, du côté du jardin. On abattit la plus haute des quenouilles en l'attaquant à la hache. Et, pour dissimuler le bruit et détourner l'attention des assiégés, il envoya le reste de ses mousquetaires tirailler contre les tuiles de l'aile opposée. L'arbre, adroitement dirigé, tomba sur le mur du jardin. Son feuillage fouetta l'eau du fossé qui rejaillit en gerbes. Sur ce pont on passa vivement, le sergent en tête, avec Fon-

taine qui, gagnant le perron de la maison, recommença de sonner. Quelques coups de feu partirent des fenêtres : deux soldats tombèrent parmi les rosiers et les lis ; un énorme chien se rua sur le sergent. Mais ses dents glissèrent sur le gorgerin d'acier et les manches de mailles. Saisi par son collier à pointes de diamant, le molosse hurla à s'enrouer ; en vain ses ongles raclèrent les collets de buffle, ses crocs mordirent les canons des mousquets. On le maintint en lui poussant toute la garde d'une épée dans la gueule. Attaché solidement, par la chaîne qu'il traînait, au tronc d'un poirier, il continua de hurler. La porte céda sous la hache. Ce fut une mêlée corps à corps d'un instant, un refoulement à coups de crosses, des cris, des imprécations, des prières, une fuite éperdue dans les couloirs. Puis le silence.

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé que l'écharpe blanche du sergent Dubosc, déployée, fixée à la hampe de sa pertuisane, flottait sur le toit de la Mignonnette. Le pont-levis s'abaissa, la grille s'ouvrit, et M. de Clérambon, remettant entre les mains de son page sa bourguignote, sa demi-pique et ses gantelets, pénétra chez mademoiselle Duhalier.

— Vos ordres sont exécutés, monsieur le Colonel, personne de la maison n'a été tué. Nous avons un mort : Comparasol, Italien, et un blessé : Landois, Picard. Voici les prisonniers, que je vous présente. Le maître de céans est dans la chambre haute, avec sa demoiselle, tous deux en très bon état.

Dans le couloir, sur deux files, les gens de la Mignonnette, à genoux, étaient gardés par les soldats, leur mèche allumée près du bassinet, pour la forme. A droite, les hommes, sombres et haineux, attendant la corde, les mains liées sur les reins. A gauche, les femmes, les mains liées en avant. Toutes, curieuses ou craintives, courbèrent leurs têtes à coiffes ailées ou à bonnets ronds ajourés, quand passa le maître des corps et des biens.

— Déliez ces femmes, — dit M. de Clérambon, — et ces hommes aussi, et qu'ils aillent en paix. Je viens ici en ami, et c'est un malentendu fâcheux entre tous.

Mais la rancune du sergent Dubosc demandait une satisfaction, même petite. Désignant deux valets de chasse, au

visage noirci par la poudre, il réclama un châtiment, « pour l'exemple ».

— C'est eux, monsieur le colonel, qui ont mis par terre deux de mes meilleurs soldats.

— Erreur n'est pas compte, Dubosc. Relâche-les comme les autres. J'entends ne voir ici que des figures heureuses et, puisque tu tiens à une punition, je les condamne à boire une bouteille avec toi.

Du coup, les mines se déridèrent. Un murmure de joie, encore voilé par la peur, courut parmi les femmes. Deux filles osèrent même rire aux éclats. Humiliés, les hommes gardaient le silence; certains frottaient leurs poignets marqués par les liens. Quant aux filles de service, on les avait attachées si mollement avec leurs lacets qu'elles ne gardaient aucune marque. M. de Clérambon ordonna de remettre un écu à chaque domestique, « pour le dommage ».

Avisant une chambrière à demi-ceint d'argent et à guimpe empesée, il lui dit, de sa meilleure voix :

— Et toi, la belle, conduis-moi près de ta maîtresse, que je lui baise les mains, s'il te plaît. Toi, Dubosc, dispose les postes, et que personne ne pénètre ici sans mon exprès commandement !

Suivant la servante dont les barbes de broderie accompagnaient, en voltigeant, la tête brune, M. de Clérambon commença de monter l'escalier, où sonnaient ses éperons d'or. Son cœur battait si vite qu'il lui semblait sauter les marches devant lui. Quatre fois il dut s'arrêter avant que d'atteindre l'étage. Les murs, autour de lui, dansaient.

« Ainsi — songeait-il — croyais-je mourir, à chaque pas, d'émotion sincère, quand je gravis pour la dernière fois, — il y a des années, — les degrés de sa maison. Qu'elle était puissante, Françoise, et que je me sentais faible et misérable, sous son regard !... Il me semble que c'est hier... ou plutôt que c'est aujourd'hui ! »

Il était sur le palier. Une porte de chêne noirci s'ouvrit, une voix jeune et claire cria :

— Madame, voici monsieur le colonel qui demande à vous parler.

Et Marie Charmoise, s'esquivant, remarqua, avec surprise,

que le seigneur si richement vêtu et armé tremblait à claquer des dents, et qu'il était plus blanc qu'un cierge.

M. de Clérambon s'arrêta, un instant, sur le seuil. Le choc fut tel qu'il sentit tout son sang le quitter, ses jambes fléchir, ses yeux se couvrir d'un brouillard. Il se retint adroitement, d'un geste mesuré, à la tapisserie flottante, gagna un temps, s'inclina dans un long et cérémonieux salut.

Drapée dans une robe de velours minime ourlée de satin gris, Françoise Duhalier se dressait devant lui dans la splendeur de sa beauté blonde. On eût dit que le temps l'avait seulement caressée, comme le soleil dore les fruits de l'été. Et l'ovale parfait de sa face, froide et pure, ses prunelles couleur d'agate, sa bouche délicate et rieuse, sa taille harmonieusement svelte, n'avaient rien perdu de leur jeunesse, de leur grâce, et de leur charme délicat et hautain. Telle il l'avait quittée à Paris, jadis, telle M. de Clérambon retrouvait mademoiselle Françoise à Arnay-le-Duc. Il put croire que rien n'était advenu pendant les années écoulées, que ces années n'avaient passé que sur lui seul, comme un mauvais rêve, et qu'hier était en vérité aujourd'hui.

Calme en apparence, la jeune femme, crispée dans l'épouvante et l'angoisse, s'appuyait debout contre une lourde table afin de ne point tomber. Elle baissa les paupières sous le regard incertain du comte Odet, retint ses larmes de bête aux abois. Mais elle ne trouva pas le courage de s'avancer à sa rencontre. D'un coup d'œil, M. de Clérambon avait inspecté les quatre coins de la chambre lambrissée. Près d'un lit carré, très vaste, dont l'ampleur lui donna froid au cœur, il vit l'homme qu'il haïssait. Entre deux soldats qui le gardaient, raides et immobiles, la dague à la main droite, dans la gauche un bout de la corde serrant les poignets du prisonnier, M. Lemercier, blafard et soupirant de rage, les sourcils froncés, contemplait les bois échiquetés du plancher.

M. de Clérambon toisa son ennemi ainsi livré à sa discrétion, et ce fut sans amitié. Puis, reportant ses yeux sur Françoise, il vit une larme perler entre ses cils. Aucune parole ne fut échangée entre eux. La scène dura ce que dure le feu d'un éclair. Mettant la main à la dague attachée sur ses reins, M. de Clérambon marcha sur Lemercier. Alors mademoiselle

Duhalier trouva la force de se porter entre lui et son mari. Couvrant celui-ci de son corps, elle tendit les bras, et murmura d'une voix sourde :

— Monsieur de Clérambon, vous ne ferez pas cela!...

Et plus bas encore :

— Grâce pour lui!... Usez de moi comme il vous plaira... Si c'est cela que vous voulez!... Je vous obéirai... je le jure!... Mais donnez-moi sa vie!

Doucement, il l'écarta, tira du fourreau à monture damasquinée un petit couteau à armer.

Alors le désespoir de Françoise éclata, vulgaire, larmoyant, sauvage :

— Oui! Vous êtes jaloux de lui, et vous le tuerez lâchement, par haine! Eh bien, oui! Entendez-vous, je l'aime! Et si vous l'assassinez, je mourrai en même temps que lui!... Je l'aime, entendez-vous! Et vous, je vous déteste, à cause de votre méchanceté... Non! non! je ne veux pas qu'on le tue! Que deviendrais-je après?... Il est mon seul bien en ce monde!... Écoutez-moi, monsieur de Clérambon!... Si vous m'aviez dit...

Il avançait toujours. Alors, enrouée, sanglotant, criant, hurlant, elle se jeta à ses pieds, essaya de saisir ses bottes blanches. Lemercier, les dents serrées, les tempes moites, attendait le coup, les yeux fermés.

M. de Clérambon, de la lame affilée de son bâtardeau, coupa les cordes, écarta les mains gonflées du patient, et dit seulement :

— Pauvre garçon! Ces brutes ont tant serré que le sang coule sous les ongles.

Sa colère se passa sur les deux soldats : il les chassa en flétrissant leur lourdeur. M. Lemercier s'était laissé aller dans une chaise, à demi évanoui, la tête basse. Françoise, pantelante, toujours à genoux, regardait les deux hommes, sans comprendre. Une tresse défaite coulait le long de sa joue, descendait sur son épaule. M. de Clérambon releva mademoiselle Duhalier, et, très doucement, prononça ces simples paroles :

— Madame, celui-là que vous aimez — car on ne se trompe point à de pareils accents — m'est pour cela même sacré. Je l'envie, mais ne le hais plus. J'ai goûté, aujourd'hui, à vous

voir, les fruits à la fois les plus doux et les plus amers; jusqu'à mon dernier jour, mes lèvres en demeureront rassasiées. Vous me connaissez trop pour me croire capable de vous apporter la douleur et l'affliction, quand je donnerais sur l'heure, et sans marchander, la dernière goutte de mon sang pour votre plaisir et votre service. Pendant près de dix ans vous avez habité mon cœur, et l'impression qu'il en garde est aussi fraîche qu'au premier jour, parce qu'il est des amours si vrais et si forts qu'ils ne vieillissent point.

M. de Clérambon continua ainsi de parler. Pour son grand dommage, il s'entendait mieux à commander qu'à prier, à prendre qu'à demander. Honteux d'avouer son intime et profonde misère, il hésitait, se perdait dans des assurances de bienveillant respect, dans des formules de politesse convenue.

Tranquille désormais, retrouvant le Clérambon d'autrefois, passé au rang de camarade, mademoiselle Duhalier se recomposait un maintien. Elle ne craignait plus le comte Odet, elle le dominait même de son indéchiffrable regard, et celui-ci parlait à une femme en tout pareille aux statues de l'Écriture, qui ont des oreilles et qui n'entendent point.

— Je ne vous fatiguerai pas, madame, par des compliments rebattus auxquels votre rare beauté vous a accoutumée de tous temps. Je veux seulement vous dire que je suis, comme jadis, votre grand ami, et que j'entends le rester, quoi qu'il arrive...

Puis, se tournant vers Lemercier qui, sans oser montrer son mécontentement, l'observait avec défiance, M. de Clérambon lui dit :

— Et vous, monsieur, recevez à la fois mes compliments et mes excuses. Mes compliments, pour l'extraordinaire bonheur qui vous est échu de plaire à cette charmante femme, et mes excuses, pour m'être ainsi violemment présenté chez vous.

Ne sachant si cet homme de guerre cérémonieux et froid plaisantait ou se préparait quelque divertissement féroce, M. Lemercier, qui s'était levé, considérait l'ennemi en dessous. A côté de M. de Clérambon, le jeune Lemercier avait tout l'air d'un courtaud de boutique, blond, lourd et pourtant fluet. Son profil moutonnier criait une nature bornée, obstinée et violente.



Mais M. de Clérambon ne s'arrêta point à ces signes, qui lui étaient d'ailleurs indifférents. Il continua de déplorer le désordre qu'il avait apporté dans cette maison, retira de son colletin gravé une chaîne d'or fin qui en faisait quinze fois le tour et valait bien mille ducats, et la passa au cou du propriétaire de la Mignonnette.

— Cela vous payera le dégât.

Ainsi agissant, parlant comme dans un rêve, M. de Clérambon cherchait à se donner le change. Au fond, l'émotion l'accablait, et plus encore le silence de mademoiselle Françoise. Le fossé se creusait entre eux; entre elle, molle, défiante et atone, qui restait sotte, ne comprenant point le sacrifice, et lui, cachant sous les dehors d'une courtoisie banale l'angoisse où le tenait cet acte, le plus important de sa vie. — Cependant, lorsque M. de Clérambon, sa chaîne une fois donnée, se retira à reculons, mademoiselle Duhalier le reconduisit, et cloua, d'un signe, son mari dans la chambre. Elle ferma la porte, en sortant, et, sur le palier, murmura, les yeux toujours durs et clairs, la bouche figée dans un sourire vague :

— Vous ne m'en voulez point, n'est-ce pas, monsieur de Clérambon?... Nous sommes toujours amis!

Cela lui fit plus de mal que tout le reste. Mais le maître de la Roche-Thulon était homme de volonté trop puissante pour en rien laisser paraître. D'une voix dont la belle aux cheveux blonds ne saisit point l'altération non plus que la netteté factice, il lui dit :

— Adieu, Françoise, amie de mon cœur, vous que j'ai aimée et que j'aime plus encore qu'âme sur terre! Adieu!... Laissez-moi cependant vous remettre un objet qui vous appartient, et que vous avez perdu, à Paris, il y a quelques mois.

Et, prenant le gant caché sous son canon d'avant-bras, le comte de Clérambon attira doucement le poignet de mademoiselle Duhalier, lui ganta la main, baisa le bout des doigts et sortit, sans se retourner. Françoise ne le rappela point.

En quittant la Mignonnette, il donna l'ordre de garder cette maison, de la défendre contre tous venants, catholiques ou huguenots. Puis il coiffa précipitamment sa bourguignote, se

fit lacer la courroie du masque, se mit en selle, et partit à vive allure dans la direction de Blangey.

Certes, quand le vieux Kolmann d'Augsbourg dora à plein la face intérieure de ce masque en mufle de tigre, il prit là une bonne précaution pour éviter à l'acier la rouille de l'humidité. Pour la troisième et dernière fois de sa vie, M. de Clérambon versa des larmes amères et que nul ne vit couler.

Une compagnie d'Italiens et de Corses qui s'avançait alors par Mimeure, pour se loger dans les bois des Montrées, passa, pour son malheur, sur le chemin du comte. Se tournant vers son escorte, il cria d'une voix stridente :

— Holà, messieurs ! qui veut charger avec moi ?

Sans attendre de réponse, il piqua des deux et partit, l'épée haute. Seul, pour l'instant, il tomba de tout le poids de son cheval vair sur le flanc des catholiques. Ce fut comme un coup de faux dans un champ. Les piques volèrent en éclats, dix hommes renversés du coup en ébranlèrent vingt autres. Dans la brèche ouverte, le cavalier vermeil travaillait de l'estoc. La lame large, s'effilant en équerre, mettait par terre un homme à chaque coup, tailladait le bois des hampes, rompait les bras sous les mailles, faussait les cabassets, trouait les gorges. Deux capitaines à cheval se ruèrent sur M. de Clérambon, le pistolet au poing. Les balles passèrent sur le plastron renforcé, déchirant la robe cramoisie. L'estoc s'abattit deux fois. Un genet, le front fracassé, manqua des quatre pieds ; un cavalier glissa de côté, saigné sous le gorgerin de sa salade.

Mais une douzaine d'épées dorées arrivaient en hâte. Il fut bientôt entouré. Tous criaient :

— C'est Clérambon ! A nous ! à nous ! Mille écus à qui le prendra !... Rends-toi, Clérambon !... à moi, d'Alleray... Non, à moi, Montaubert... Reconnais-moi ! rends-toi, tu auras la vie !

Et M. de Montaubert, levant la main pour hausser sa visière, la vit tomber par terre : d'un revers, Clérambon lui avait fauché le poignet. D'Alleray, piqué au ventre, vida les arçons en bramant ; un troisième, qui s'avançait la face découverte, reçut le pommeau au travers de la figure, perdit son nez et cracha ses dents. M. de Clérambon frappait tou-



jours. Maintenant son monde l'avait rejoint : M. de Canteleux, avec la compagnie de lances ; M. de Parmelan, avec les cuirasses ; les argoulets suivaient, et leurs petits chevaux semblaient voler parmi les buissons. Voyant que le chef ne faisait pas quartier, chacun se mit à l'unisson. Ce fut une tuerie féroce, jusqu'à ce que les Italiens, ayant perdu leur enseigne rouge, leurs officiers et leurs tambours, eussent sauté l'eau en s'aidant de leurs piques et trouvé abri derrière un mamelon. Les épées dorées gisaient dans l'herbe. On en avait déjà pris les armes, et les argoulets leur avaient coupé la gorge, comme aux autres.

Alors M. de Clérambon, ayant trouvé dans cette besogne d'occasion un apaisement à la cruelle agitation de ses nerfs, reprit haleine et s'intéressa aux péripéties du combat. A son idée, tout se passait bien mollement, en froides et prudentes escarmouches. Le canon de Brissac continuait de gronder. Des hauteurs de Clomot, il menaçait les lignes des huguenots et couvrait la manœuvre de l'infanterie, qui s'essayait à occuper le bas des coteaux. Mais, sur toute la longueur de leur front, ceux du Parti gardaient l'avantage. Dès que les catholiques descendaient par les pentes pour se déployer sur le terrain plat, les arquebusiers à cheval et les reîtres les obligeaient à reculer. Puis cette cavalerie était reconduite, à son tour, par les escadrons ennemis.

— Le maréchal ne se soucie pas d'engager sa gendarmerie, monsieur ! Voyez-la rangée en bel ordre sur les coteaux... là... en face ! On pourrait compter les floquets des lances... A l'estime, il y en a bien huit cents.

M. de Clérambon répondit à M. de Parmelan :

— Non plus que l'Amiral de faire donner ses gros de reîtres. Il les a disposés en échelons sur sa droite. Voyez, Parmelan, l'expérience de Moncontour l'a guéri de sa manie des rideaux ; il en tient aujourd'hui pour l'ordre profond et en abuse. D'ailleurs il ne pense plus qu'à garder des réserves, et à risquer parcimonieusement des petits paquets, comme vous pouvez le voir par ces relais de reîtres — je les reconnais pour être de ceux de Mansfeld — qui accompagnent chaque bande d'hommes de pied. Il est heureux pour nous que l'ennemi soit commandé par Brissac, et que le principal de son armée soit de

Suisses. La bêtise de l'un et le peu de mobilité des autres nous permettront de vivre encore ce soir, au moins en tant que parti. L'Amiral a trop peur de perdre pour donner en masse. En face, ils ne montrent pas plus de cœur. Dès qu'on les frotte un peu, ils se retirent derrière leurs Suisses, et on n'ose pas les y aller chercher. A voir tous ces fesse-mathieux, je pense aux petits enfants qui se houspillent autour des jupes de leurs mères ou de leurs gouvernantes, pour y trouver abri, en cas de besoin. Je vous le dis en vérité, Parmelan, ce sera une pauvre et petite journée... Mais, s'il vous plaît de frapper quelques bons coups, pour le plaisir, je vous en fournirai l'occasion.

Et, très maître de lui, le comte Odet critiquait les manœuvres, approuvait ou blâmait les dispositions. Et, quand une tourbe de fantassins s'évadait à toutes jambes devant une charge au trot, un sourire de mépris creusait sa joue pâle.

— Voilà ce qu'il faut attendre de cette canaille quand elle a déchargé ses armes ! Pour la tenir sous le feu, on devrait lui bâtir un bon mur épais et lui fournir de ces arquebuses allemandes avec lesquelles on peut tirer huit et dix cartouches de file, au moyen d'un barillet. C'est là une belle invention, Parmelan. Celui qui, à la guerre, se fie plus à la bonté de ses armes qu'à sa propre valeur n'est pas loin de la défaite... Pauvre journée, Parmelan, pauvre journée ! Cela ne peut s'appeler une bataille... à peine une démonstration... Catholiques ou huguenots, personne n'en veut, c'est sûr...

A ce moment, M. de la Gournelle, en personne, apporta une nouvelle, et M. de Clérambon la jugea assez grave pour ramener tout son monde en arrière : une forte colonne de gens de pied, avec enseignes aux trois couleurs du Roi et un canon, descendait de Clomot sur la Mignonnette. Et cette colonne était flanquée par deux escadrons de pistoliers. Derrière, les Suisses, musique en tête, avançaient sur toute la largeur de leur front. Mais on pouvait croire qu'ils voulaient seulement rectifier leurs alignements et régulariser leurs intervalles.

M. de Clérambon ne disposait pas de forces égales à cette troupe dont il reconnut le mouvement. Le temps lui manquait pour demander du secours, et d'ailleurs M. l'Amiral,

sans doute vexé de sa conduite indépendante, le lui eût refusé, en lui ordonnant de se replier d'un lieu qu'il occupait sans ses ordres. Tirant à part M. de Canteleux, lieutenant de ses cinquante lances, il lui commanda de se jeter dans la Mignonnette, d'en barricader toutes les issues, et de la défendre jusqu'à la mort. M. de Canteleux s'y engagea sur l'honneur. M. de Clérambon lui adressa d'autres recommandations minutieuses. Puis il massa sa troupe en cinq carrés, tous ses gens de pied en arrière, tout ce qu'il avait de chevaux en avant, et se porta sur les catholiques, dont la tête atteignait déjà les moulins. Sans s'inquiéter de qui le suivait, M. de Clérambon se rua à force d'éperons sur le front fraisé de piques. Sa monture fut enlevée d'un tel élan que le premier rang fléchit. Mais les files s'écartèrent vivement. Une flamme jaillit, le canon cracha sa charge. Tout disparut dans la fumée épaisse où les chevaux tourbillonnaient, aveuglés par les éclats du salpêtre, et où les coups de feu s'échangeaient de si près que les vêtements brûlaient. Les plumes et les crinières flambaient.

Quand le nuage se dissipa, balayé par un coup de vent, on vit M. de Clérambon, dressé sur ses étriers, qui maniait son estoc à la façon d'un marteau de forge. On eût dit un écueil battu par un flot de casaques bleues et d'écharpes rouges qui s'écroulait et remontait autour de lui. Il les dominait de tout le torse, et son panache blanc ondulait, démesuré, à trois pieds au-dessus de lui, exagérant sa hauteur. Ses capitaines, à corps perdu, se jetèrent dans la mêlée, pour le dégager ou tomber avec lui ; le reste suivit. A personne ne vint un instant l'idée de laisser le chef en péril. Le canon, poussé en arrière, tonna une fois encore. M. de Parmelan, atteint en pleine poitrine, s'écroula avec son étalon pie décapité par le boulet. M. de la Gournelle, un bras fracassé, fut emporté par son cheval blessé; M. Vilain chut, la face contre terre, tué sur le coup. M. de la Chapelle, engagé sous sa bête dont les entrailles traînaient, demeura dans la presse.

Et, de la fenêtre de sa chambre haute, mademoiselle Duhalier aurait pu voir tant de gentilshommes qui mouraient pour la garder, si elle n'eût été, à ce moment, occupée à lotionner les mains de M. Lemercier, son mari. Celui-ci, après lui avoir

jeté au visage la chaîne d'or, l'accusait d'avoir donné rendez-vous à son ancien amant Clérambon.

Les cuirasses, malgré le canon qui enleva une file de douze hommes, passèrent en trombe, l'épée pointée en avant, écrasant bêtes et gens. Les argoulets travaillaient du coutelas, derrière, et on eût cru entendre des bouchers détaillant la viande sur des billots, tant leurs coups étaient fournis serré. M. de Clérambon, son cheval cabré sur le fauconneau, hachait les canonniers qui se cachaient sous leur pièce, il cloua l'officier sur le moyeu de la roue. Rabattant les pistoliers sur les flancs en désordre, les arquebusiers à cheval giboyaient à bout portant. M. de Sauverat saisit l'enseigne tricolore de la maison du Roi, tandis que son guidon brûlait la cervelle à l'alfier.

Alors ce fut la fuite, la débandade sans nom. Les catholiques s'égrenaient le long de l'étang, pourchassés par les argoulets qui les dépeçaient à loisir, ou les poussaient à l'eau par grappes. Mais les mousquetaires tiraillaient sur les nageurs : l'eau des biefs en demeura rouge jusqu'au soir. Des hauteurs de Clomot, le maréchal de Brissac assista à la débâcle de cette pointe d'avant-garde. Sans s'obstiner sur ce point, il envoya un escadron de reîtres pour couvrir la retraite des débris. Mais M. de Clérambon, non content de son premier avantage, prit si bien son temps qu'il heurta les harnais noirs de flanc et les dispersa tout ainsi qu'un essaim de mouches. Là encore il garda le meilleur, sous une grêle de balles et de carreaux d'acier, dont il ne semblait plus se soucier que d'un bourdonnement d'abeilles. L'armure faussée, blanche de coups, la robe déchirée, en lambeaux, il courait toujours, demandant, à chaque charge, un nouveau cheval. On le vit au centre avec M. de Renel, avec les reîtres du comte Ludovic, entre les Briquemaut et Montgomery. Il eut l'honneur de la grande charge, où M. de Morinville, coiffé d'un bonnet rouge par-dessus son armet, et Saint-Cendre, pareillement accommodé d'un atour de meunière, donnèrent avec quarante salades dans les huit cents lances de Cossé. Mais la mort ne voulut point de M. de Clérambon. Il passa parmi le fer et le plomb comme les jeunes Hébreux dans la fournaise, et ne fut pas même blessé.

Aux dernières heures du soir, seul, ayant perdu sa troupe, il se trouva à la droite extrême des huguenots. Et M. l'Amiral lui dit, alors que, pour la première fois, il prenait un temps de repos :

— Eh bien, mon cousin, vous vous êtes donc décidé à regagner votre véritable place? Ne vous échauffez point ainsi. Quel besoin aviez-vous d'empêcher les coureurs de Brissac de brûler les bicoques que vous défendîtes tantôt avec tant de rage?

— C'était, monsieur, affaire d'amour-propre. Je m'étais promis, par caprice, de garder ce point, voire contre l'armée catholique tout entière.

— Vous auriez pu mieux faire... Enfin, la journée est maintenant pour nous. Les royaux nous laissent le champ de bataille. C'est aujourd'hui la grande victoire de la justice... et du Parti.

M. de Clérambon n'y contredit point. Mais, en soi, il jugeait la victoire petite. Tout en la prisant à plus haut prix, M. de Châtillon rompit ses lignes et se mit en retraite sur le chemin d'Autun, et cela dès le milieu de la nuit, à une telle allure, que la cavalerie de Brissac ne put le suivre dans sa fuite. La seule joie que M. de Clérambon eut en cette occurrence fut d'apprendre que les gens de guerre n'avaient pas envahi le logis de son ami M. Lemercier.

Il accompagna l'Amiral à La Charité, et accomplit jusqu'au bout les clauses du contrat qui le liait à l'armée des Princes. On le remarqua pour sa mollesse. Indifférent au pillage, il laissait régner dans sa troupe une indiscipline qui allait grandissant. Ses gens de pied s'égrenèrent, et ses argoulets pareillement. Bientôt il ne lui resta plus que ses cuirasses et sa compagnie de gendarmes. Il ne s'intéressait plus à rien. Les propos de M. de Saint-Cendre lui-même ne réussissaient plus à amener un sourire sur les lèvres du comte Odet.

— Mon ami, — disait le Marquis, — tu dors debout et ressembles à un mort qui marcherait, d'aventure.

Un matin, il confia à Clérambon que des nouvelles d'importance lui étaient fraîchement parvenues. Il s'agissait des Follenbrais, et aussi de Dartigois. De ce dernier Saint-Cendre flétrit sévèrement l'ingratitude.

— Comprend-on l'égoïsme bizarre de ce Dartigois? Vraiment, c'est à ne plus se fier à personne, en ce monde. Ne s'avise-t-il pas, entre autres choses de petit intérêt, de m'annoncer qu'il se retire dans un trou de campagne... chez des parents... je ne sais où?... au bout de la terre, enfin! Et qu'il doit se priver du plaisir de me servir!... A-t-on l'idée d'un abandon pareil! et que deviendrai-je sans ce serviteur modèle à qui je m'étais si parfaitement habitué?

Sans sourciller, M. de Clérambon le regarda et s'enquit, d'un accent indifférent :

— Ne t'a-t-il point envoyé de renseignements concernant Follenbrais?

— Si fait! Cet imbécile s'est, paraît-il, laissé sottement assassiner et voler par des bandouliers, dans les environs de Montluçon. Que cherchait-il par là, je me le demande! Il laisse une veuve, et ce sera un beau parti... Ne l'épouseras-tu pas, Odet?

— Villebrune, ami de mon cœur, la belle t'est spécialement destinée. Elle soupire après toi... Et la mort de Follenbrais... t'arrive... comment dirai-je?... en vrai coup de fortune. Prends l'occasion aux cheveux — elle n'en a que peu et file vite — et Diane pour femme — elle en a beaucoup, de très longs, et ne s'enfuira pas devant toi, je m'en porte garant... Enfin, cela te consolera, peut-être, de la mort... je veux dire de la perte de Dartigois.

— J'y réfléchirai, — répondit Saint-Cendre. — Venant de toi, un tel conseil mérite d'être médité.

Et, changeant de sujet, il entreprit Clérambon sur les négociations de la paix.

— Elle est prochaine, et j'en connais plus d'un article arrêté ; celui-là, entre autres, auquel tu dois t'attacher : « On ne remboursera pas les rançons. » Te voilà parmi les heureux!... Je te laisse à supputer le nombre de procès à venir dont est gros ce petit article. Le chancelier l'a dit en propres termes : « C'est donner de grandes libertés pour les récusations, sans expression de cause. » Mais Bourassou, ton négociateur attitré, saura mieux que moi t'expliquer les subtilités de ces chicanes... Moi, je pars pour Paris. Ne m'y accompa-

gneras-tu pas? L'Amiral te gratifiera d'un sauf-conduit dans la forme.

Mais M. de Clérambon ne se rendit point à Paris avec le marquis de Saint-Cendre. Il retourna s'enfermer dans sa Roche-Thulon, d'où il ne devait plus sortir jusqu'à sa mort. Son ami Carpençay régla sa liquidation après la paix de Saint-Germain. Parmi les crimes imputés au comte Odet, figurait l'assassinat de M. de Follenbrais, « meurtri, à la Brosse, par des sicaires expressément envoyés par lui ». Diane, circonvenue par sa famille, ne s'opposa point aux poursuites. Ce procès fut enterré, comme les autres, par les soins du diligent Médéric. Et M. de Clérambon n'en adressa pas moins un riche cadeau de noces à la veuve du commissaire des guerres, quand elle convola avec M. de Saint-Cendre, le 25 octobre 1570, une année, jour pour jour, après la mort de la marquise Gabrielle.

M. de Clérambon devait vivre longtemps encore, pour prouver, peut-être, que le chagrin ne tue pas. Mais M. de Carpençay fut le seul homme devant qui il put faire cette preuve, car nul autre que lui ne connut l'aventure du maître de la Roche-Thulon.

Médéric, mon ami [écrivait un jour celui-ci, à Carpençay, à propos d'un envoi de médailles], *je suis muré dans la tombe depuis des années ; et pourtant les gens qui m'entourent continuent de nourrir cette illusion que je suis toujours vivant. Des prêtres d'Hermopolis, en Égypte, montrèrent jadis au Romain Apion un ibis tellement vieux qu'il ne pouvait plus mourir. Mon chagrin est en tout pareil à l'ibis d'Apion.*

M. de Carpençay ne fut pas surpris de cette phrase. Mais il relut alors une lettre que venait de lui adresser la marquise de Vauplassans.

Ne me parlez point [disait cette dame, dont le principal souci fut de tenir ses amis en joie, et ses amis furent nombreux] *de votre Clérambon, car c'est un brutal et un simple homme de capeline. Je ne le crois guère propre, entre nous, à autre chose qu'à se pousser dans la mêlée et à taper comme un sourd, ainsi qu'il en a fourni les preuves à la journée d'Arnay-le-Duc, où il fit cette belle besogne de tuer mon amoureux d'Alleray. Aucune délicatesse ne fleurit en lui.*

Je jurerais ma part de paradis qu'il n'a jamais aimé. C'est un égoïste, incapable d'affection, et un songe-creux, par surcroît, vivant à la manière des hiboux, dans une tour, pour en sortir, ou mieux, s'y percher, tout au faîte, dès que brille l'astre des nuits. Peut-être est-il l'amant de la lune. En tout cas, il appartient à l'espèce que j'exècre : gens repliés sur eux-mêmes plus de cent fois, tels ces gants de Vendôme dont une paire tient entre les coquilles d'une noix. Au reste, je ne sais pourquoi je vous parle de ce maniaque, quand j'ai tant de choses rares et curieuses à vous mander. Sachez que ma guenon Bélisande...

M. de Carpençay lia les deux lettres ensemble et les serra dans son cabinet de poirier noirci.

MAURICE MAINDRON

LA MATIÈRE ET LES ATOMES

Il n'y a pas,. dans la science, d'hypothèse plus fragile que celle des atomes, et cependant aucune n'a mieux résisté au temps, aux critiques des théoriciens et au contrôle des faits; fille de la pensée grecque, elle a survécu à bien des chimères; elle pénètre encore l'esprit moderne, pourtant si dédaigneux de l'utopie, si attaché au culte des réalités; elle imprègne à ce point toutes nos pensées qu'il est presque impossible de trouver, dans un traité de physique ou de chimie, une seule page où ne se lisent les noms d'atome ou de molécule. Il y a peu d'années, le grand chimiste allemand Ostwald prédisait, dans un manifeste demeuré célèbre, la déroute prochaine de l'atomisme, et voici que l'expérience, nous révélant tout un monde de corpuscules qui animent l'univers, nous oblige à reprendre et à transformer, mais sans en abandonner l'essentiel, la vieille théorie de Leucippe, d'Épicure et de Lucrèce.

Faute de mieux, dira-t-on. — Oui, certes, faute de mieux; mais voilà deux mille ans que cette théorie accompagne fidèlement la pensée humaine; pour avoir de pareils états de service, il faut bien que l'atomisme corresponde, soit à la réalité, soit aux conditions nécessaires de notre pensée. A ce titre, et parce que des découvertes récentes lui ont donné un regain d'actualité, l'hypothèse atomique mérite d'être expo-

sée. Nous l'examinerons du point de vue de la science et non de celui de la philosophie; ce dernier a été trop bien mis en lumière, il y a peu d'années, par M. Hannequin [1] pour que la question puisse être reprise; mais, sans nous occuper du fondement logique de l'idée d'atome, il est permis d'en indiquer le fondement expérimental, et de marquer le rôle que cette idée joue dans la science contemporaine. On verra combien elle simplifie et coordonne l'exposition des faits, et c'est là, pour les savants d'aujourd'hui, la question essentielle. Car personne ne croit possible de connaître la nature vraie de notre univers, pour le présent du moins : nous demandons aux théories de nous donner, non la réalité elle-même, mais des images du réel, images d'autant plus utiles qu'elles sont plus claires et mieux ordonnées; ainsi comprise, l'hypothèse sert mieux la science que les vastes cosmogonies; si elle n'est plus une explication, elle reste une classification.

***

Aussitôt que les hommes ont commencé à observer et à réfléchir, le fait que le volume des corps diminue par la compression ou par le refroidissement a dû leur faire penser que la matière n'était pas un plein continu. L'idée la plus naturelle eût été de supposer la matière poreuse comme le charbon de bois ou la pierre ponce; mais, avant toute expérience, les cerveaux étaient préparés à d'autres idées dont l'origine n'était pas expérimentale; aussi les physiciens se figurèrent-ils la matière, d'après le conseil des philosophes et des mathématiciens, comme formée de molécules sans contact entre elles et que maintenaient seulement des forces attractives et répulsives : dans un corps en repos, ces éléments étaient immobiles, figés en place fixe par les forces de cohésion et d'affinité; pour expliquer la vie et le mouvement de la matière, on imagina des fluides en mouvement, chaleur, électricité, etc... on arrivait ainsi à une représentation approximative de l'univers.

1. *Essai critique sur l'hypothèse des atomes dans la science contemporaine.*

Mais aux XVIIe et XVIIIe siècles, Newton pour interpréter les phénomènes lumineux, Bernouilli pour expliquer les propriétés des gaz et Mayer pour rendre compte des transmutations réciproques de la chaleur et du travail produisirent des conceptions nouvelles. S'il ne reste plus grand'chose, aujourd'hui, des théories optiques de Newton, elles n'en ont pas moins contribué largement à propager la notion de corpuscules matériels en mouvement, notion qui, latente ou avouée, est aujourd'hui au fond de tous les cerveaux de physiciens. Quant aux idées de Mayer, en nous faisant considérer la chaleur comme l'équivalent du travail, c'est-à-dire comme une des formes de l'énergie, elles ont rendu nécessaire l'hypothèse de mouvements moléculaires. Mais on peut dire que c'est à Bernouilli que revient l'honneur d'avoir donné le premier, en 1738, une représentation un peu précise de l'hypothèse atomique : précise parce que, laissant de côté la complication inextricable des solides et des liquides, il limitait son étude aux gaz.

Pour lui, les molécules des gaz sont des projectiles en perpétuel mouvement, dont les vitesses sont assez considérables pour que leurs trajectoires soient presque rectilignes, comme celles des balles lancées par nos armes modernes; mais, ces trajectoires, des chocs viennent les briser à chaque instant: rencontres de molécules entre elles ou heurts de molécules contre les parois qui les renvoient, comme la bande d'un billard fait rebondir la bille. Une activité intense des molécules se cache sous le repos apparent des gaz : la vitesse moyenne de ces projectiles gazeux, mesurée par la pression qu'ils produisent, atteint 400 mètres par seconde pour l'acide carbonique, 500 pour l'azote et l'air, et 1 850 pour l'hydrogène. Dans chaque centimètre cube de l'air qui nous environne, il y a quelque vingt millions de milliards de molécules, chacune d'elles ayant moins d'un millionième de millimètre de diamètre; eu égard à leurs dimensions, elles sont à peu près aussi serrées que le seraient un millier de pinsons lâchés dans un salon de dimensions moyennes: les rencontres entre molécules sont, par suite, tellement fréquentes que chacune d'elles, sur un parcours d'un millimètre, est dix mille fois choquée, et par suite dix mille fois détournée

de sa route. Une surface d'un centimètre carré, sur un corps plongé dans l'air, reçoit en moyenne un milliard de milliards de chocs par seconde. Ces chocs multipliés fournissent la seule explication rationnelle de la force expansive des gaz et de la pression qu'ils exercent contre les parois qui les enferment, car ces chocs se combinent en une pression continue et font reculer la paroi, si elle est mobile. Du même coup, s'explique la loi fondamentale de l'élasticité gazeuse, la fameuse loi de Mariotte : si l'on vient à doubler le volume occupé par un certain nombre de molécules gazeuses, le nombre des chocs par seconde sur chaque centimètre carré de la paroi devient deux fois moindre et, par suite, la pression diminue de moitié. Tout aussi simplement, s'interprètent les lois qui règlent la dilatation des gaz par la chaleur.

Si nous devons nous borner à esquisser dans ses grands traits ce que l'on appelle « la théorie cinétique » des gaz, nous pouvons moins encore donner une idée de la profonde incertitude qui pèse sur toutes ses spéculations. Assurément, les nombres cités tout à l'heure n'ont pas été imaginés pour les besoins de la cause ; ils sont déduits d'expériences soignées, mais par des raisonnements qui manquent de rigueur et prêtent à d'interminables controverses. Il y a quelques années, à propos de ces démonstrations, une discussion peu courtoise mettait aux prises deux des hommes qui ont le mieux compris la physique mathématique et le plus contribué à ses progrès, l'Autrichien Boltzmann et le célèbre académicien français Joseph Bertrand : cette discussion laissait après elle l'impression que ces sortes de spéculations ne comportent guère de certitude, bien qu'elles usent abondamment de l'appareil mathématique.

*
* *

Aussi, ne nous arrêtons pas sur ces terrains mouvants : poussons plus avant. Bernouilli avait créé sa théorie pour expliquer la loi de Mariotte : or, la loi de Mariotte est inexacte ; elle ne s'applique en toute rigueur à aucun gaz : pour les gaz facilement liquéfiables ou les vapeurs, elle n'est plus qu'une grossière approximation ; il est heureux que

Bernouilli ne l'ait pas su, car il aurait butté dès les premiers pas. Tout pareillement, ce fut un bonheur que Newton ait cru à la rigueur des lois de Képler et qu'il ait ignoré les perturbations des mouvements planétaires, sans quoi il n'aurait pu trouver les lois simples de la gravitation universelle. Il est donc avantageux pour les théoriciens que la réalité ne se découvre à eux que progressivement ; mais, en retour, il faut que leurs théories se plient aux faits nouveaux et les expliquent, sous peine d'être condamnées et abandonnées ; il en est arrivé ainsi pour la loi de la gravitation universelle qui a expliqué les perturbations planétaires et permis de les calculer à l'avance. Nous sommes loin, en ce qui concerne la théorie des gaz, d'une confirmation aussi merveilleuse : pourtant il s'est produit quelque chose d'analogue : en reprenant, avec plus de précision, les raisonnements et les calculs et en tenant compte d'éléments négligés auparavant, le Hollandais Van der Waals a rétabli entre la théorie cinétique et la réalité expérimentale un accord vraiment admirable ; si prévenu qu'on soit contre les hypothèses, on ne peut s'empêcher de voir dans cette théorie une représentation infiniment simple et commode des réalités.

La théorie cinétique et, par suite, l'hypothèse moléculaire ont éclairé d'autres phénomènes physiques, comme celui de la dissolution. Aujourd'hui, quand il sucre son thé, le physicien voit en esprit les molécules du solide se désagréger et, se lançant en courses folles à travers le liquide, comme font des molécules gazeuses dans un espace vide, se choquer entre elles et contre les molécules du dissolvant, rebondir sur les parois, et cela indéfiniment : ainsi, la dissolution du solide n'est pour lui qu'une véritable gazéification. Cette manière de voir, pour invraisemblable qu'elle paraisse au premier abord, n'en a pas moins l'avantage d'établir un lien entre de nombreux phénomènes : elle a permis de prévoir toutes les lois relatives à la congélation et à la vaporisation des solutions, telles qu'elles ont été trouvées expérimentalement par Raoult ; elle rend compte encore des phénomènes d'osmose, c'est-à-dire des échanges qui se produisent spontanément lorsque des liquides différents sont séparés par une membrane. Tous ces effets sont ainsi rattachés aujourd'hui aux lois géné-

rales de la physique, et le progrès est de conséquence, car les effets d'osmose jouent un rôle essentiel dans la physiologie animale et végétale; c'est grâce à eux qu'on a pu rattacher aux lois de la nature inerte l'ascension de la sève dans les vaisseaux, et les échanges qui s'effectuent de cellule à cellule entre les humeurs qui les remplissent, ainsi que les différents états d'équilibre qui se réalisent dans les tissus.

Dans tout ce que nous venons de voir jusqu'ici, on trouve la preuve que l'hypothèse moléculaire se prête convenablement au classement méthodique des faits expérimentaux, touchant les gaz et les liquides. Mais elle s'est montrée, jusqu'à présent, impuissante à expliquer l'ensemble des propriétés des corps solides. A part quelques tentatives isolées, nous ne possédons aucune doctrine d'ensemble sur la constitution intime de ces corps. Nous avons seulement des raisons de penser que leur structure est infiniment plus complexe que celle des gaz et tout lieu de croire que leur unité physique est un conglomérat très complexe, dont les différents éléments sont animés de mouvements compliqués, formant des trajectoires fermées sur elles-mêmes et inextricablement enlacées les unes dans les autres; trajectoires se combinant encore avec une circulation incessante de la molécule elle-même dans le petit domaine qui la sépare de ses voisines, le tout se déformant aux moindres variations de la température, de la pression et de mille circonstances extérieures. On comprend que la méthode mathématique, malgré sa souplesse, ait été impuissante jusqu'ici à aborder de pareils problèmes. Même si elle parvenait à les résoudre, l'existence des groupements moléculaires n'en garderait pas moins son caractère hypothétique.

*
* *

Je voudrais pourtant montrer, qu'à regarder la question par une autre face, on rencontre dans la théorie atomique autre chose que des probabilités et des vraisemblances : on peut acquérir la *certitude physique* que la matière n'est pas parfaitement homogène. En effet, une substance homogène aurait les mêmes propriétés quel que fût le volume consi-

déré; or les propriétés des corps et les lois qui les traduisent, établies par l'expérimentation sur un volume assez grand de ces corps, ne s'appliquent plus à un volume trop petit; quelques exemples mettront ce fait en lumière.

Les phénomènes qu'on appelle capillaires, — tels que l'ascension des liquides dans les tubes étroits, la formation des gouttes liquides et celle des bulles de savon — ont été ramenés par Laplace à une explication simple. La couche superficielle d'un liquide est distendue et comprime la masse intérieure, comme la membrane élastique d'un ballon d'enfant comprime le gaz qu'elle enferme. La constance de cette tension pour un même liquide est un fait expérimental, vérifié tant qu'on opère sur des masses appréciables de fluide ; mais si l'on examine une de ces bulles de savon dont les irisations changeantes trahissent la minceur extrême et variable, on voit se former à sa surface, au moment où elle est sur le point d'éclater, une zone obscure, mouchetée de macules encore plus sombres. Cette région, observée attentivement, ne présente plus la surface sphérique du restant de la bulle; l'irrégularité de sa structure prouve que la tension superficielle n'est pas constante dans l'étendue de la tache sombre, où la pellicule liquide a acquis une épaisseur légèrement inférieure à dix millionièmes de millimètre : voilà donc un premier exemple d'une loi expérimentale qui cesse de s'appliquer à des éléments matériels de dimensions trop réduites; et en voici un second.

La résistance qu'un conducteur métallique offre au passage d'un courant électrique est proportionnelle à sa longueur et en raison inverse de sa section. Cette loi expérimentale a été soumise à des vérifications nombreuses et d'une extrême précision ; elle n'est en défaut que dans un seul cas, c'est lorsqu'on a affaire à des conducteurs dont une dimension est extrêmement réduite : pour les pellicules déposées sur verre dans les bains d'argenture, la loi ne s'applique plus dès que l'épaisseur de ces pellicules devient inférieure à trente millionièmes de millimètre.

Les résultats de ce genre abondent dans la science ; j'ai moi-même tout récemment constaté que le cuivre et l'argent cessent de se combiner avec l'iode dès qu'ils se présentent en

pellicules d'épaisseur moindre que trente millionièmes de millimètre. Ces faits, pris entre beaucoup d'autres, nous apprennent tous une même chose : c'est que la matière cesse d'avoir les mêmes propriétés, dès qu'on en considère des fractions trop petites; si les propriétés des corps sont discontinues, c'est donc que ces corps le sont eux-mêmes. L'homogénéité de la matière est une propriété d'ensemble, qui ne subsiste plus dans ses éléments les plus petits. Un groupe d'un milliard de molécules d'un corps et un autre groupe de deux milliards des mêmes molécules possèdent en commun certaines propriétés, parce que ces propriétés ne sont que des moyennes; mais deux molécules seulement du même corps n'ont, sans doute, au même moment, ni même forme, ni même volume, ni même mouvement, ni peut-être même masse.

Tous les faits d'expérience nous prouvent qu'au-dessous de trente millionièmes de millimètre, à peu près, les propriétés de la matière dépendent non seulement de sa nature propre, mais encore de ses dimensions. Cela ne peut être que si, dans ces trente millionièmes de millimètre, il n'y a qu'un nombre restreint de molécules, une centaine tout au plus. Toutes les expériences conduisent donc à un même résultat, à savoir que les molécules, ou éléments discontinus des corps, doivent présenter des dimensions très faibles, ne dépassant pas un millionième de millimètre; et les maîtres de la science moderne considèrent ce résultat, non pas comme probable, mais comme pleinement acquis.

Étant données ces dimensions, on serait peut-être tenté de croire que les molécules pourront un jour être vues directement à l'aide de microscopes assez grossissants; ce serait évidemment la meilleure preuve de leur existence. Les microscopes les plus perfectionnés permettent aujourd'hui de distinguer des objets dont les dimensions linéaires n'excèdent pas deux dix-millièmes de millimètre; ne peut-on pas leur donner un pouvoir deux cents fois plus grand? Cet espoir paraît, il faut bien le dire, chimérique : les microscopes ne sont pas indéfiniment perfectibles; leur sensibilité actuelle ne pourra guère être dépassée; cela tient à la nature même de la lumière; quand on cherche à voir au microscope des objets

de plus en plus petits, il arrive que leur image devient de moins en moins éclairée et de moins en moins nette; pour chercher à trop bien voir, on ne distingue plus rien. Il faut penser de plus que les molécules ne sont pas, selon toute vraisemblance, immobiles, mais animées de vitesses pouvant atteindre plusieurs centaines de mètres par seconde. Aussi, fussent-elles même de dimensions suffisantes pour être distinguées au repos, on ne les verrait pas encore plus que l'œil ne distingue au passage la balle d'un fusil.

Pourtant, au moment même où nous désespérons de jamais voir de nos yeux les molécules, il semble qu'un curieux phénomène nous les montre presque : c'est le mouvement brownien, ainsi nommé d'après le naturaliste anglais Brown, qui l'a, le premier, observé et décrit.

Quand on regarde avec un microscope de fort grossissement une goutte d'un liquide impur, tout paraît mouvement et vie dans cette masse qu'on aurait pu croire tranquille et inerte ; des millions de corpuscules s'y agitent en tous sens ; les uns sont nettement organisés ; d'autres, trop petits pour qu'on puisse distinguer en eux des caractères d'organisation, appartiennent au monde mystérieux des microbes. Si, dans le liquide, on introduit un acide énergique ou un poison, comme le cyanure de potassium, tout ce qui a vie s'arrête, se résorbe et disparaît. Mais le mouvement ne cesse pas pour cela ; de nombreuses particules continuent à s'agiter. Cette agitation s'exalte par la chaleur et ne s'arrête pas vers cent degrés, comme celle qui est propre aux êtres vivants. Elle se produit aussi bien dans les milieux les plus impropres à la vie : dans l'intérieur de certains cristaux de quartz, il existe de petites cavités, remplies d'eau ou d'acide carbonique liquide; souvent, une minuscule bulle d'air se trouve au sein du liquide; au microscope, on la voit animée, elle aussi, de mouvements incessants. Les déplacements des êtres organisés paraissent dirigés vers un but, tandis que le mouvement brownien est essentiellement livré au hasard; il est fait d'une succession de déplacements brusques, se produisant à intervalles irréguliers, dans toutes les directions et avec une amplitude d'autant plus grande que le corpuscule considéré est plus petit. Et ce phénomène se manifeste indéfiniment : on l'a observé, sur

une même préparation, pendant des années sans trace d'affaiblissement.

Quelle peut être l'origine de ce mouvement brownien? On a cherché de tous côtés, on a mis en cause la pesanteur, la chaleur, la lumière, les actions capillaires; aucune des explications proposées n'est satisfaisante. Il faut bien finir par penser que le mouvement brownien est une manifestation de l'activité moléculaire : les molécules jouent à la balle avec les grains de matière inerte placés dans le champ de leurs vibrations; elles les poussent, les bousculent, se les renvoient de l'une à l'autre, et plus la balle est lourde, moins elle obéit aux chocs qu'elle reçoit. Ce n'est là qu'une supposition, mais comment ne pas voir qu'elle s'allie avec ce que nous savons déjà, pour faire de l'hypothèse atomique autre chose qu'un concept de l'esprit et un jeu de philosophes?

***

La molécule n'est pas, sans doute, le dernier terme de divisibilité de la matière. Dans certains corps, comme la vapeur de mercure et les gaz nouvellement découverts : argon, hélium, néon, etc., la molécule paraît constituée d'une masse unique. Mais le cas est très exceptionnel; pour les autres corps, certains phénomènes physiques, comme la propagation du son, ne s'expliquent bien qu'en supposant leurs molécules constituées d'éléments séparés les uns des autres et animés de mouvements distincts: ces éléments de la molécule sont les atomes. Utile en physique, cette notion d'atome n'y avait pourtant pas joué jusqu'ici un rôle essentiel ; aussi les physiciens l'avaient-ils quelque peu négligée jusqu'à ces dernières années, où les découvertes, dont nous parlerons tout à l'heure, ont permis de pousser plus loin l'anatomie de la molécule. L'atome apparaît, au contraire, comme une notion indispensable aux chimistes, s'ils admettent, comme ils le font depuis Lavoisier, que les corps simples, produits ultimes et irréductibles de toutes les décompositions chimiques, subsistent effectivement dans les combinaisons ; alors la molécule d'eau, par exemple, devra contenir de l'hydrogène et de l'oxygène : elle sera constituée par les atomes de ces corps simples.

En conséquence de cette manière de voir, l'effort des théoriciens de la chimie a tendu jusqu'ici vers un but unique : avec les atomes des corps simples, ils cherchaient à construire les édifices moléculaires des différents corps ; ces édifices, ils se les représentaient rigides, et ils aimaient à les figurer au moyen de boules de différentes couleurs, maintenues par des armatures en fil de fer. Tâche peut-être un peu étroite, mais, pourtant, combien utile ! Le souvenir des rêves et des utopies de l'alchimie a écarté des chimistes les spéculations de pure théorie, et l'esprit de Lavoisier plane sur eux. En se maintenant résolument sur le terrain des faits, en restant avant tout utilitaires, ils ont constitué la plus utile, peut-être, de toutes les sciences, en tout cas l'une de celles qui ont modifié le plus profondément les conditions de la vie ; nul ne songera à les en blâmer. Aujourd'hui, pourtant, des chimistes éminents commencent à penser et à proclamer qu'il faut laisser entre les mains des ingénieurs, des spécialistes, la partie industrielle de la chimie, que le rôle des véritables hommes de science est de se pencher de plus près sur la nature, pour essayer de voir par le dedans, et non pas seulement du dehors, cette chose mystérieuse qu'on appelle une réaction chimique. Et voici que la science, qui ne s'arrête jamais, ouvre aux chimistes, comme aux physiciens, des chemins nouveaux, et leur présente des états de la matière dont le type, inconnu auparavant, va les obliger à élargir les cadres de leurs hypothèses.

Le renouveau qui se manifeste depuis dix ans dans les sciences n'est pas sans troubler profondément des idées théoriques qu'on pouvait croire acquises à jamais ; mais cela même est un bonheur. Les époques où les théories paraissent le plus fermement assises, où elles prennent l'allure dogmatique de religions, sont des époques de léthargie scientifique ; les jours heureux sont ceux où la puissance des faits renverse la vérité de la veille, pour y substituer des idées plus compréhensives ; périodes de tâtonnement et de doute, mais périodes de véritable progrès. Aujourd'hui la révolution bat son plein ; il ne s'agit plus d'aménager intérieurement l'édifice de nos hypothèses moléculaires ; c'est l'édifice lui-même qui est à rebâtir presque en entier, et sur un plan dont nous

ne connaissons encore que quelques lignes. Exposons pourtant les idées générales que la hâte des débuts a permis de rassembler.

***

Une première catégorie de faits a été fournie par l'étude des solutions salines. Nous avons vu ce qu'était, suivant les idées modernes, une solution de sucre dans l'eau ; on pourrait croire qu'il en va tout pareillement d'une solution de sulfate de cuivre ou de sel marin ; or l'expérience nous répond négativement. Prenez dix molécules de sucre, et dissolvez-les dans autant d'eau que vous voudrez : il n'y aura toujours que dix molécules séparées, parcourant le volume de la solution. Mais agissez de même avec dix molécules de sulfate de cuivre : dans une solution de concentration moyenne, vous trouverez ensuite quinze molécules distinctes; pour une dilution plus grande, il y en aura dix-sept, dix-huit, dix-neuf, et enfin, aux dilutions extrêmes, les dix molécules initiales auront donné vingt molécules distinctes, errant dans la liqueur. Qu'est-ce à dire, sinon que, parmi les molécules de sulfate de cuivre, un certain nombre se sont coupées en deux? Tel est le phénomène qu'on a appelé *dissociation des ions*, en désignant par « ions » ces fragments de molécules brisées. Or les ions ne sont pas toujours des individualités chimiques cataloguées par la science : la molécule de sulfate de cuivre est composée de six atomes, un de soufre, quatre d'oxygène et un de cuivre; sa formule chimique est par suite SO^4Cu : or, l'un des ions que cette molécule engendre est du cuivre Cu, mais l'autre, SO^4, est un corps innommé dans les classifications chimiques; et pourtant ce corps existe, et des centaines d'autres avec lui; si la chimie d'hier n'a pas eu à compter avec eux, il faudra bien que celle de demain s'en préoccupe.

Ainsi, et c'est déjà un premier point acquis, l'expérience nous apprend l'existence de groupements moléculaires inconnus auparavant; et cette première acquisition n'a pas été inutile, car elle a permis de voir clair dans un phénomène connu depuis plus d'un siècle, — dans l'électrolyse, c'est-à-dire la

décomposition d'un corps par le passage d'un courant électrique. L'expérience nous apprend. en effet, que tous les corps, qui se dissocient en ions séparés, sont électrolysables; les autres, comme le sucre, que nous avions pris pour exemple, refusent de laisser passer le courant électrique, et par suite, ne peuvent être électrolysés. Une pareille coïncidence, vérifiée sur des milliers d'exemples, ne peut être l'effet du hasard : c'est en cherchant à l'expliquer qu'on a découvert le mécanisme très probable des décompositions électrolytiques. Il a fallu, à cet effet, rajeunir les idées, qu'on aurait pu croire singulièrement démodées, de Berzélius et de Coulomb et admettre qu'une molécule, neutre au point de vue électrique, est formée de la juxtaposition de deux ions, portant chacun une charge d'électricité contraire; rendus libres par la dissolution, les ions errent au hasard dans la liqueur, mais, vient-on à plonger dans celle-ci deux lames métalliques reliées aux deux pôles d'une pile, les phénomènes changent : la lame reliée au pôle négatif, — celle qu'on appelle la cathode, — attire à elle les ions chargés positivement; inversement, l'autre lame, reliée au pôle positif — celle que l'on nomme anode — attire les ions négatifs ; alors, au lieu d'errer à l'aventure, les deux systèmes d'ions cheminent en sens inverse; les uns vont sur la cathode apporter leur électricité positive; les autres aboutissent sur l'anode, et ainsi s'explique le double transport de matière et d'électricité qui constitue l'électrolyse.

Il faudrait pousser cette explication plus avant pour montrer combien elle s'adapte à tous les détails de l'expérience; mais, à défaut d'une conviction raisonnée sur ce point, le lecteur aura du moins pénétré le mécanisme de certains phénomènes que nous allons retrouver sous une forme nouvelle; historiquement et logiquement, c'est un premier jalon dans l'établissement des doctrines modernes.

***

Le travail des laboratoires a été souvent comparé à celui des mineurs qui, du pic et de la pioche, agrandissent peu à peu leur domaine; parfois un coup bien frappé, et au bon endroit, traverse une paroi et, par l'ouverture, on aperçoit

une grotte toute pleine de merveilles. Röntgen a eu, en 1895, pareille fortune. Depuis, des centaines d'ouvriers travaillent sans relâche à agrandir cette étroite lumière ; mais la roche est dure, la grotte merveilleuse est encore inaccessible, on la voit pourtant un peu mieux ; essayons d'y regarder.

Prenons, pour cela, l'ampoule radiographique dont Röntgen a fait usage. Dans cette ampoule close, le vide est poussé jusqu'aux plus extrêmes limites ; deux lames de platine, reliées aux deux pôles d'une bobine de Ruhmkorff, pénètrent à l'intérieur et forment l'anode et la cathode, entre lesquelles s'écoule le flux électrique. De la cathode, s'échappent alors normalement des rayons dits cathodiques, qui traversent l'ampoule et vont frapper sa paroi de verre, en y produisant une fluorescence verdâtre caractéristique. De ces points de la paroi, émane à son tour la radiation mystérieuse découverte par Röntgen : ainsi, le choc des rayons cathodiques contre l'ampoule excite les rayons X, comme le choc du marteau contre le timbre provoque les vibrations sonores.

Dirigeons alors ces rayons X et faisons-les passer à travers un gaz quelconque — l'hydrogène par exemple : ce gaz, jusque-là parfaitement isolant, deviendra aussitôt conducteur de l'électricité ; si nous plongeons dans ce gaz deux plateaux métalliques parallèles et si nous les relions aux deux pôles d'une pile, il s'établira un courant électrique qui traversera le gaz modifié par les rayons X et devenu, grâce à cette modification, conducteur. Or, cette conductibilité électrique provoquée dans l'hydrogène se présente avec des caractères singuliers : elle se maintient quelques minutes après que l'émission des rayons X a cessé, si bien que l'hydrogène ainsi modifié peut être transvasé d'un récipient dans un autre sans perdre encore sa conductibilité.

Un semblable effet ne peut que suggérer une explication analogue à celle que nous avions trouvée pour l'électrolyse du sulfate de cuivre : il faut imaginer une véritable « ionisation », une dissociation en « ions », des molécules neutres du gaz. Sous l'action des radiations X, et par un mécanisme que nous pourrons bientôt préciser, la molécule gazeuse se brise en deux fragments, en deux ions possédant des charges électriques égales et contraires. Vient-on à supprimer cette action

séparatrice, en supprimant l'influence des rayons X. Les ions disjoints se rejoignent peu à peu et se recombinent deux à deux, ramenant le gaz à son état initial ; mais si, auparavant, on fait passer le gaz entre deux plateaux reliés aux pôles d'une pile, les ions positifs chemineront vers le plateau qui, relié au pôle négatif, joue le rôle de cathode, et les ions négatifs chemineront en sens inverse ; ainsi, tout comme dans l'électrolyse, ces particules matérielles assurent un double transport d'électricité entre les deux plateaux : c'est le phénomène que nous constatons en disant que le gaz est devenu conducteur.

A cette hypothèse, suggérée par les faits, de nombreuses expériences et de nombreuses mesures viennent apporter un sérieux crédit. Ces ions hypothétiques peuvent être étudiés de très près. On peut d'abord mesurer leur vitesse par un procédé qu'une comparaison va mettre sous les yeux : imaginons une barque qui traverse un fleuve d'une rive à l'autre : la force du courant lui imprime une certaine dérive, si bien qu'elle n'accostera pas en face du point de départ ; si nous connaissons la largeur du fleuve, la vitesse de son courant et la grandeur de cette dérive, nous en pourrons déduire, par un calcul très simple, la vitesse propre de la barque. Or, les ions qui cheminent de l'un à l'autre plateau sont semblables à cette barque : si on établit entre ces deux plateaux un courant gazeux, de vitesse connue, leurs chemins seront obliques et la connaissance de cette obliquité, facile à mesurer, fera connaître les vitesses propres des ions.

On peut aussi mesurer le nombre des ions. Supposons que, dans un espace légèrement sursaturé de vapeur d'eau, on produise des ions par l'action des rayons X : la vapeur, qui jusque-là était transparente, se condensera aussitôt, dans toutes les régions ionisées, sous forme de minuscules gouttelettes qui formeront un nuage opalin ; autant d'ions, autant de gouttelettes. Or, par des expériences d'une précision suffisante, on peut supputer le nombre de ces gouttelettes ; ce sera aussi le nombre des ions. Connaissant ce nombre, on connaît également la charge électrique emportée par chacun d'eux, puisque la mesure de la conductibilité électrique du gaz détermine la charge transportée par l'ensemble des ions.

Enfin, on peut prendre une idée de la grandeur des ions en étudiant la vitesse avec laquelle ils se diffusent, en dehors de toute attraction électrique, dans le gaz ambiant; comme toutes les molécules gazeuses connues, ils progresseront d'autant moins vite qu'ils seront plus gros. Ainsi, nous apercevons tout un programme d'expériences, qui vont permettre de préciser l'hypothèse prise comme point de départ; ajoutez que, pour mesurer toutes ces grandeurs, nous disposons de plusieurs méthodes entièrement distinctes : ces méthodes, se contrôlant l'une l'autre, donnent des résultats concordants.

Ces mesures étant données, que devient notre hypothèse initiale? Tout d'abord, nous constatons que toutes les molécules ne sont pas dissociées, mais que le nombre des ions formés n'est qu'une fraction très petite de celui des molécules intactes. Même quand les rayons X ont produit leur effet maximum, il n'y a guère plus d'un ion formé pour un milliard de molécules neutres, ce qui représente encore quelque vingt millions d'ions par centimètre cube, dans un gaz aux conditions normales. Les charges électriques des ions sont médiocres et, par suite, lorsqu'ils sont placés entre les deux plateaux électrisés dont nous parlions tout à l'heure, les attractions et répulsions électriques, qui les font progresser, sont faibles. Mais, en revanche, ces ions ont des masses matérielles considérables, plus grandes pour les ions positifs que pour les négatifs : chacun est l'équivalent d'une dizaine de molécules. Par suite, de faibles forces ont à ébranler de lourdes masses, et c'est pourquoi les ions progressent lentement; ils font à peine quelques centimètres à la seconde; ils constituent donc la « petite vitesse » dans les transports intermoléculaires.

Nous sommes ainsi amenés à concevoir un nouvel état d'agrégation de la matière, entièrement distinct de ceux que nous connaissions déjà : nous sommes en présence de molécules que les théories classiques de la chimie ne nous permettent pas de représenter, car de simples agglomérations d'atomes seraient loin de posséder les propriétés électriques et mécaniques des ions positifs et négatifs. La notion d'ion est réellement nouvelle dans la science, et pourtant les ions, loin

d'être l'exception dans la nature, forment au contraire un type très général et très répandu.

***

En 1896, peu de temps après la découverte de Röntgen, M. Becquerel constata que le sulfate double d'uranium et de potassium émettait, comme l'ampoule radioscopique, des radiations capables de traverser le papier noir, le bois, les lames métalliques minces, et d'impressionner une plaque photographique. Ces radiations, nommées depuis rayons Becquerel, étaient également capables de rendre conducteurs d'électricité les gaz traversés par elles : c'était encore un phénomène d'ionisation. M. Becquerel reconnut bientôt que cette propriété ionisante était commune à tous les sels d'uranium et que l'uranium la possédait à un degré plus élevé que ses sels; c'est donc une propriété atomique, c'est-à-dire liée à l'atome d'uranium et qui se retrouve dans toutes ses combinaisons.

Il eût été extraordinaire que l'uranium fût le seul corps simple qui jouisse de cette propriété : en 1898, madame Curie observa qu'un autre métal, le thorium, se comportait d'une manière analogue ; puis, monsieur et madame Curie, ayant traité la pechblende de Joachimsthal, en retirèrent un corps chimiquement identique au bismuth, auquel ils donnèrent le nom de polonium et, peu après, un métal voisin du baryum, qui fut appelé radium : enfin, M. Debierne annonçait, en 1900, la découverte d'un autre élément doué des mêmes propriétés, l'actinium. De tous ces corps, qu'on nomme radioactifs, le radium est actuellement le mieux défini; son activité se manifeste avec une vigueur inattendue. Maintenus indéfiniment dans l'obscurité, les sels de radium n'en restent pas moins lumineux et déversent sur le monde extérieur, non seulement la lumière, mais encore la chaleur; M Curie possède un échantillon de radium qui, depuis de longs mois, cède ainsi à l'extérieur cent calories par gramme et par heure, c'est-à-dire assez de chaleur pour fondre, toutes les heures, son propre poids de glace ; pour expliquer l'énorme radiation du soleil, il suffirait d'admettre que cet astre renferme quatre grammes de radium par mètre cube. En outre, le radium

provoque autour de lui cent réactions chimiques, et par son influence, rend pour un temps radio-actifs, les corps avec lesquels il se trouve en contact, si bien que la fiole qui l'a contenu peut à son tour, et pendant de longues heures, ioniser l'espace autour d'elle.

Cet ensemble de propriétés, toutes plus extraordinaires les unes que les autres, a fait de la découverte du radium l'événement scientifique le plus important depuis la découverte des rayons X; mais il ne faut pas oublier que les corps radio-actifs nous présentent, comme en un verre grossissant, une propriété commune à beaucoup d'autres corps. Cette propriété a été constatée jusque dans les gouttes de pluie, la neige fraîchement tombée et le feuillage des plantes. Enfin, parmi les radiations émises par le soleil, il en est qui accomplissent encore la même fonction ionisante : ce sont des radiations invisibles, — celles qu'on appelle ultra-violettes parce que, dans le classement des diverses radiations séparées par le prisme, elles prennent place au delà du violet. On comprend maintenant que les ions n'ont pas attendu Röntgen pour exister dans la nature; il y a beau temps que les rayons solaires d'un côté, et l'action des substances actives contenues dans le sol d'autre part, en ont peuplé l'univers, et ce sera certainement un problème de haut intérêt que de déterminer le rôle qu'ils y jouent. Il est, dès à présent, vraisemblable qu'ils sont un des facteurs les plus importants dans la formation de la pluie et dans la distribution de l'électricité terrestre et atmosphérique.

***

Nous ne sommes pas au bout de nos découvertes; l'étude des rayons cathodiques nous en réserve une du plus haut intérêt. Nous avons mentionné, sans insister, cette radiation qui, dans l'ampoule de Röntgen, se détache normalement de la cathode pour aller se briser sur la paroi de verre dont elle provoque la fluorescence; il faut maintenant y revenir pour essayer d'en découvrir la véritable nature.

Les rayons cathodiques diffèrent des rayons X par une propriété fondamentale : ils sont déviables par l'aimant et par les corps électrisés : qu'on approche un aimant de l'ampoule de

Röntgen, et on verra la tache verdâtre qui marque l'aboutissement des rayons cathodiques se déplacer sur le verre. Or, cette propriété est caractéristique de charges électriques en mouvement, — emportées bien entendu par un support matériel, car on n'a jamais rencontré jusqu'ici l'électricité indépendamment d'un pareil support; — nous sommes donc amenés à penser que les rayons cathodiques sont constitués par un flux de matière électrisé. On peut aisément déterminer la nature de sa charge électrique : en la recueillant sur un conducteur métallique, on constate qu'elle est toujours négative. D'autre part, que sont ces particules matérielles projetées par la cathode? Allons-nous encore retrouver des ions, ou quelque chose d'analogue? Si nous avions pu le penser, l'expérience n'aurait pas tardé à nous détromper; on peut en effet apprécier la masse de chacune de ces particules : elle est environ la *deux-millième partie* de la masse d'un atome d'hydrogène; on peut encore mesurer la vitesse avec laquelle elles se propagent à partir de la cathode : cette vitesse peut atteindre et dépasser *cent mille kilomètres par seconde*, le tiers de la vitesse de la lumière. Donc, ni par la masse, ni par la vitesse, ces particules ne ressemblent aux ions. Thomson leur a donné le nom de « corpuscules »; ces projectiles matériels, bien loin d'être identiques aux ions, s'en éloignent même autant qu'on peut l'imaginer; ils réalisent la « grande vitesse » dans les transports intermoléculaires; la charge électrique qu'ils emportent est égale à celle des ions, mais leur masse matérielle réduite leur permet d'atteindre les vitesses considérables que nous venons d'indiquer.

Les cathodes des tubes à rayons X ne sont pas seules à projeter des corpuscules dans l'espace; les sels d'uranium, le radium et en général tous les corps radio-actifs, émettent des radiations complexes dans lesquelles on retrouve ces corpuscules. Une expérience toute récente, due à Sir W. Crookes, permet de saisir leur projection, en quelque sorte sur le fait et donne par suite de leur existence un témoignage saisissant. Qu'on approche un grain de radium à quelques millimètres d'un écran fluorescent; en regardant à la loupe la région de cet écran voisine du radium, on la verra s'illuminer de points brillants qui ne font qu'apparaître et disparaître, jamais aux mêmes places, et qui scintillent comme des étoiles dans le

ciel; en chacun de ces points brillants, nous voyons la marque du bombardement des corpuscules qui, projetés par le radium, excitent par leur choc la fluorescence de l'écran : si donc les petites dimensions et la grande vitesse de ces corpuscules nous empêchent de les voir directement, au moins voyons-nous l'effet de leur choc : tout pareillement, quand des gouttes de pluie tombent sur l'eau d'un lac, nous ne voyons pas chacune d'elles individuellement, mais les ronds qu'elles produisent à la surface.

Puisque cette émission de corpuscules par les corps radioactifs est un fait acquis, il faut admettre, comme conséquence, la diminution progressive du poids des corps qui projettent leur propre substance; pourtant, telle est la petitesse de ces particules que cette diminution de poids est inaccessible à l'expérience; d'après M. Curie, le radium le plus actif perdrait un millième de sa substance dans un million d'années; d'autres physiciens, il est vrai, indiquent une déperdition dix mille fois plus rapide que celle-là, si bien qu'il ne faut, jusqu'à présent, accepter qu'avec réserve les évaluations de cette sorte.

Bien loin d'être une exception dans la nature, cette émission de corpuscules semble être un phénomène très général; on a pu la constater autour d'un filament de carbone incandescent, et il est vraisemblable que tous les corps possèdent, à haute température, la même propriété; enfin, les radiations ultra-violettes, quand elles viennent frapper un métal quelconque, en détachent des corpuscules qui se meuvent avec une vitesse voisine de mille kilomètres à la seconde, — très inférieure, par suite, à celle des corpuscules émis par les cathodes ou les corps radio-actifs.

L'univers entier nous apparaît alors comme peuplé de corpuscules lancés avec des vitesses variables, mais toujours très grandes, et entraînant avec eux dans l'espace leurs charges d'électricité négative, toutes égales entre elles. A la vitesse près, tous ces corpuscules paraissent identiques entre eux; quelle que soit leur origine, ils semblent n'être faits que d'une seule espèce de matière. Ainsi, et pour la première fois, nous sommes amenés à croire que l'atome n'est pas aussi insécable que son nom semble l'indiquer: là où les actions

chimiques les plus énergiques ont échoué, la chaleur seule suffit à détacher cette poussière d'atomes, qui paraît même se former spontanément aux dépens des substances radio-actives ; et comme le « corpuscule » présente toujours les mêmes propriétés, on peut se demander si nous n'avons pas atteint avec lui le substratum du monde matériel, l'élément définitif à l'aide duquel on peut édifier atomes et molécules.

***

Cette pensée ne cesse de hanter l'esprit des physiciens, et surtout des savants anglais, qu'une sorte de hardiesse native a toujours poussés vers les théories les plus audacieuses. Aussi, dès que sir William Crookes eut, le premier, obtenu les rayons cathodiques et manifesté quelques-unes de leurs singularités, il n'hésita pas à proclamer l'existence d'un quatrième état de la matière, nommé par lui « état radiant » et aussi éloigné de l'état gazeux que les gaz le sont eux-mêmes des liquides et des solides. Accueillie en France avec une certaine réserve, cette idée s'est développée par l'effort continu de Rutherford, de J.-J. Thomson, de Lodge, à la fois expérimentateurs habiles et profonds penseurs; aujourd'hui, clarifiée, précisée, elle nous permet de prendre une idée du mécanisme intime de l'univers et il faut bien que nous l'écoutions d'une oreille plus attentive, sans oublier qu'elle n'est encore qu'une construction de fortune.

Nous acceptons l'existence d'une matière discontinue, plongée dans un milieu infiniment moins dense, qu'on nomme éther; c'est dans l'éther que se propagent, sous forme d'ondes, toutes les perturbations que nous appelons chaleur, lumière, oscillations électriques, rayons X, rayons des corps radio-actifs. La matière n'existe pas indépendamment de charges électriques : c'est une de ses propriétés d'être électrisée, comme d'avoir de la masse ou de l'étendue. Il y a deux espèces de matière : celle qui est liée à des charges électriques négatives, et qui forme les « corpuscules », et celle qui est attachée aux charges positives, et que nous désignerons sous le nom de « noyaux ». Nous n'avons aucun renseignement précis sur ces noyaux, sinon qu'il paraît y en avoir plusieurs

espèces différentes. Quant aux corpuscules, leurs dimensions sont très petites (environ la cent millième partie de celles d'un atome); ils ont tous même masse matérielle et sont animés de vitesses variables suivant les forces électriques et magnétiques auxquelles ils sont soumis : la limite supérieure paraît être la vitesse avec laquelle les ondes lumineuses se propagent dans l'éther, c'est-à-dire trois cent mille kilomètres par seconde.

Les corpuscules associés avec les noyaux forment les atomes; en général, il y a juste assez de corpuscules pour que leurs charges négatives compensent la charge positive du noyau; par suite, l'atome paraît électriquement neutre. Ces corpuscules sont loin d'être en contact parfait entre eux et avec le noyau; ils sont séparés les uns des autres par des distances comparables, eu égard à leurs dimensions, à celles des planètes dans le système solaire. Pour donner une idée de cet éparpillement des corpuscules, Lodge imagine la comparaison suivante. Grossissons chaque corpuscule jusqu'à la grandeur d'un point d'imprimerie; l'atome sera alors représenté par un édifice de cinquante mètres de long, trente mètres de large et douze mètres de haut. Aussi, dit-il, les corpuscules occupent-ils cet espace comme les soldats occupent un pays, c'est-à-dire qu'ils le parcourent en tous sens et qu'ils repoussent tout objet étranger qui tenterait d'y pénétrer; ils font constamment des rondes dans l'espace qui leur est dévolu, tournant les uns autour des autres et autour du noyau avec une rapidité extrême; il résulte de là que, pour léger qu'il soit, l'atome doit à cette activité de ses particules une énergie considérable, et Lodge essaie encore d'en donner une idée en disant que, dans un gramme d'hydrogène, il doit y avoir assez d'énergie pour élever toute la flotte anglaise au sommet du pic le plus élevé des montagnes d'Écosse.

Laissons maintenant les atomes, électriquement neutres, s'agréger les uns aux autres sous l'action de la force que nous appelons affinité chimique, et cherchons comment un pareil système peut posséder les différentes propriétés que l'expérience a révélées. Dans ce système solaire en réduction qu'est notre molécule hypothétique, il arrivera fatalement que quelques-uns des corpuscules qui gravitent, en tourbillons verti-

gineux, autour des noyaux, s'en écarteront sous certaines conditions favorables. Comme la pierre projetée par le frondeur, ces projectiles, qui sont les bolides des espaces intermoléculaires, iront, avec une vitesse prodigieuse, bombarder l'espace environnant : d'où une émission spontanée de corpuscules, particulièrement marquée chez le radium et ses congénères, mais que les autres corps possèdent, sans doute, à un moindre degré ; ainsi, la radio-activité est, avec des différences d'énergie, une propriété commune à tous les corps. La matière, loin de se conserver indéfiniment, subit donc une évolution : elle vieillit, avec une vitesse insensible pour la plupart des corps, beaucoup plus grande pour le radium qui, « préférant mener la vie courte et bonne », épuise en quelques siècles sa substance et ses merveilleuses propriétés. Telle est la conception à laquelle nous sommes amenés aujourd'hui, sans nous dissimuler qu'elle fait tomber au rang des approximations cette grande loi de la conservation de la matière sur laquelle, depuis Lavoisier, reposent toutes les sciences et principalement la chimie.

Outre cette désagrégation spontanée de la matière, les corpuscules errants dont nous venons de parler peuvent à leur tour, en venant percuter les corps, en détacher d'autres corpuscules, et un effet analogue peut encore être déterminé par les ondes de l'éther; car nous savons que, loin d'être une mer tranquille, l'éther est parcouru en tous sens par les ondes qui transportent la lumière, les rayons X et certaines radiations des corps radio-actifs. La molécule flotte dans ce milieu comme un radeau sur une mer tourmentée; vienne à passer une vague plus forte, elle pourra briser le radeau et en disperser les débris ; pareillement, certaines radiations, en traversant l'éther, désagrègent les molécules et libèrent quelques-uns des corpuscules qui gravitaient dans leur ensemble.

Mais, que cette dislocation soit spontanée ou provoquée, deux cas pourront se présenter. Si, en devenant libres, les corpuscules possèdent une grande vitesse, — plusieurs milliers de kilomètres à la seconde, — alors ils continueront à parcourir l'espace jusqu'à ce qu'un obstacle les arrête; ils peuvent ainsi traverser des lames métalliques de plusieurs millimètres d'épaisseur; tels sont les corpuscules isolés émanés d'une

cathode ou du radium. Si, au contraire, leur vitessse est moindre, ils joueront alors un tout autre rôle : ils deviendront un centre d'agrégation pour les molécules voisines : promenez un aimant dans la limaille de fer ou un bâton de résine frottée dans la poussière ; l'un et l'autre retiendront la matière attirée. Tout pareillement le corpuscule, électrisé négativement, se recouvre d'une couche de molécules neutres, et sa vitesse diminue à mesure que sa masse augmente. Ce qui reste de la molécule, délaissée par le corpuscule, possède une charge positive égale à la charge négative de ce dernier et joue de son côté un rôle analogue en raccrochant au passage une dizaine de molécules; ainsi se forment ces agrégats, électrisés positivement ou négativement, dont nous avons reconnu la présence dans les gaz et que nous avons appelés des ions. Quant aux ions qui se forment au sein des solutions et qui interviennent dans l'électrolyse, ils paraissent avoir une origine et une structure différentes ; nous ignorons encore par quel mécanisme ils prennent naissance ; nous savons seulement qu'ils sont formés, suivant les cas, d'un ou de plusieurs corpuscules, ou du résidu correspondant de la molécule, associés à d'autres molécules complètes.

*
* *

Voilà dans quelle modification de l'hypothèse atomique tout le groupe des faits nouvellement découverts est venu s'encadrer sans trop de peine ; il n'en faut pas être surpris, car jamais l'imagination des théoriciens n'a été impuissante à expliquer, après coup, les phénomènes. Aussi le véritable critérium des théories, ce n'est pas l'explication des faits connus, c'est la prévision de faits nouveaux ; or, notre hypothèse a déjà traversé cette épreuve, et elle en est sortie triomphante : c'est le point qu'il nous reste à établir.

Lorsqu'on analyse, au moyen d'un prisme, la lumière émise par les gaz ou par les vapeurs incandescentes, on constate que ces corps fournissent un spectre discontinu, constitué de raies lumineuses que séparent des intervalles obscurs ; ils émettent donc un certain nombre de radiations distinctes, comme un piano, dont on frappe simultanément plusieurs touches, émet

autant de sons séparés qu'il y a eu de touches frappées. Un aveugle, qui entendrait ces sons, chercherait sans doute à se représenter l'instrument qui le produit; pareillement, nous ne voyons point les molécules; nous comprenons pourtant que leurs tourbillons agitent l'éther au sein duquel elles baignent, et lui impriment les mouvements ondulatoires que l'œil traduit en sensations lumineuses. Chacun des corpuscules, qui tournent dans la molécule, engendre une vibration et crée par conséquent une de ces raies, ou radiations distinctes, que l'expérience nous révèle; ainsi la complexité de la matière est traduite par la complexité du spectre qu'elle engendre.

En cherchant à préciser cette idée, le professeur hollandais Lorenz a été conduit à une conséquence singulière : les corpuscules électrisés négativement doivent être sensibles à l'action de l'aimant: en conséquence, les radiations provoquées par le mouvement de ces corpuscules doivent se modifier lorsqu'on approche un fort électro-aimant du corps lumineux qui les engendre. Cette conséquence de la théorie s'est trouvée merveilleusement vérifiée par l'expérience : Zeeman a constaté les lois expérimentales du nouveau phénomène; il les a trouvées en parfait accord, qualitatif et quantitatif, avec ce que la théorie avait fait prévoir : les charges électriques des corpuscules, mesurées à l'aide de la perturbation des ondes lumineuses qui en émanent, furent identiques à celles qu'on avait pu déduire antérieurement de l'étude des rayons cathodiques et des corps radio-actifs. Une telle coïncidence ne saurait être fortuite, et les plus sceptiques ne sauraient refuser quelque intérêt à une théorie qui a reçu une vérification si précise.

***

Ainsi, depuis dix ans, nos idées sur la matière ont dû subir une modification telle, qu'elle équivaut presque à une reconstruction totale. Si nous n'avions pas perdu l'espoir de connaître jamais le fond des choses, nous serions amenés à nous poser bien des questions, à nous demander si tous les corps ne sont pas constitués, en définitive, par une seule et

même matière, unique, identique et permanente, et si cette matière elle-même est une réalité distincte de l'éther. Mais s'il n'est pas interdit aux physiciens de rêver, il leur est défendu de croire que leurs rêves soient de la physique.

Leur science est avant tout expérimentale, et leurs théories n'ont qu'un but : établir entre les faits et les lois empiriques une série de liens qui permettent une classification logique et qui facilitent à la fois la mémoire des faits connus et la recherche des faits nouveaux. Or nos théories nouvelles, constructions faites à la hâte pour contenir la récolte inattendue des dernières années, présentent bien ce double caractère. Évidemment, nous ne pouvons nous défendre d'une vague inquiétude en face de leur complication; nous vivons encore, sans oser nous l'avouer, sur cette idée qu'une théorie doit être simple pour être vraie : tous ces raccommodages successifs de l'hypothèse moléculaire n'ont pu que nuire à sa solidité; mais il vaut mieux avoir le courage de nous dire qu'il n'y a pas, dans les sciences expérimentales, de théories vraies : il n'y a que des théories fécondes. Celle à laquelle nous nous tenons, en attendant mieux, est loin d'être simple; mais la nature, elle aussi, est d'une effrayante complexité; c'est là le fait important, et que l'expérience nous affirme. Les systèmes que nous imaginons pour la représenter peuvent être plus ou moins simples ou commodes : cela est d'intérêt secondaire. L'essentiel est d'avoir compris que, si loin que notre imagination ait placé les bornes de l'infiniment grand ou de l'infiniment petit, la réalité nous force à les reculer chaque jour davantage.

L. HOULLEVIGUE

LES

PRIMITIFS FRANÇAIS

LA PEINTURE [illegible]

L'Exposition des Primitifs français occupe deux locaux non seulement distincts, mais assez éloignés l'un de l'autre : celui des Arts décoratifs (Pavillon de Marsan), principalement consacré aux peintures ; celui de la Bibliothèque Nationale (rue Vivienne), exclusivement réservé aux manuscrits à miniatures. Ce n'est pas que la miniature soit absente des salles du Pavillon de Marsan : mainte vitrine y présente de très remarquables exemplaires du genre. Et ceci pourrait porter les visiteurs à penser que le local des Arts décoratifs comprend tous les éléments essentiels de l'Exposition de nos Primitifs, et les confirmer dans l'ignorance de l'autre local, ou encourager une certaine paresse chez les personnes peu enclines aux déplacements. Il faut dire à ceux des visiteurs du premier local qui voudraient s'épargner le second voyage, combien ils auraient à regretter leur abstention. Il y a là-bas des pages célèbres, des chefs-d'œuvre authentiques d'artistes connus. Il y a là-bas, entre autres, des enluminures capitales de nos grands maîtres du genre à la grande époque, le XV siècle : Jean Fouquet, Jean Bourdichon et, probablement, Jean Perréal — pour citer, dans l'ordre chronologique, cette glorieuse trinité des trois Jean. Ces noms, nous allons les retrouver dans la peinture, sur laquelle je me fais une loi

d'insister, pour des raisons que je ne puis qu'indiquer, parmi lesquelles la nécessité de se restreindre, si l'on veut saisir et étudier l'essentiel d'un sujet. Car il est bien entendu qu'en cet article, quand je parle de « Primitifs français », il s'agit, avant tout, de peintres et de peintures.

Pourquoi l'opinion publique, jusqu'à nos temps, inclinait-elle à refuser, à ce genre d'œuvres d'art, le bénéfice national qu'elle accordait si bénévolement aux tapisseries et miniatures, aux sculptures d'ivoire ou de pierre, aux verrières, aux orfèvreries et dinanderies, cuivres, bronzes et métaux précieux, etc., etc...? Il faut le dire, c'est de l'étranger que les leçons nous sont venues. Ce sont les Armstrong, les Bode et les Seidlitz, les Wauters et les Hymans, les Hulin, les Friedlænder, en un mot, c'est l'Angleterre, la Belgique, l'Allemagne et la Hollande qui nous ont donné l'exemple des initiatives. C'est l'Exposition de Bruges, en 1902, qui est venue arracher à sa demi-torpeur notre haut personnel. L'Exposition parisienne de 1900 avait contribué à préparer le mouvement. Mais là encore, c'était surtout le pavillon belge, avec le choix des tableaux de la collection Somzée, qui s'imposait à la curiosité : les grandes pièces françaises exposées au Petit Palais — les rétables d'Aix et de Moulins, — ayant déjà figuré au Trocadéro en 1889, si elles gardaient leur suprême intérêt ou leur belle allure, n'avaient plus, tout au moins, l'attrait de l'inédit[1].

Dans ces pages, je vise donc la peinture proprement dite, à cause de son importance esthétique, de sa signification historique, de sa portée éducatrice, plus populaire dans le bon et grand sens du mot. Je ne m'interdis pas pour cela quelque incursion, au besoin, dans le domaine des arts voisins. L'illustration des manuscrits, par exemple (ce qu'on appelle plus communément la « miniature »), est trop étroitement liée à la peinture pour qu'il n'en soit pas question parfois, d'autant plus qu'elle était confiée aux mêmes artistes, non des

1. Les œuvres mentionnées ci-dessus, celles du Petit Palais comme celles du Pavillon belge, nous reviennent encore cette année ; elles auront perdu, à plus forte raison, cette fraiche saveur, ce charme un peu mystérieux qu'ajoute à un objet d'art la nouveauté de son apparition. Il se trouve, heureusement, qu'elles ont regagné par le mode de présentation, par le genre d'éclairage et la qualité de la lumière.

moindres : Jean Fouquet. Simon Marmion, Jean Perréal. etc. Mais j'insisterai tout particulièrement sur la peinture — et sur la peinture de notre grande époque. le xvᵉ siècle. Voici pourquoi.

Au siècle précédent, le xivᵉ, l'art pictural nous donne, certes, des œuvres fort exquises et belles. Au Louvre, regardez le *Parement* sur soie de Narbonne, cette « grisaille » de grand style, ou allez voir à Dijon les délicieuses parties peintes du grand rétable, dans la salle des tombeaux des ducs de Bourgogne : ces œuvres — pour ne prendre que deux exemples, mais tranchés et supérieurs — témoignent d'une perfection technique, d'une maîtrise de dessin et de composition, qu'on peut dire de la plus haute volée. Mais cet art des Beauneveu et des Brœderlain reste toujours lié étroitement à l'architecture et à la sculpture, et il demeure encore attaché, presque exclusivement, au service de la vie religieuse. Parement d'un autel ou accessoires d'un rétable au centre de bois sculpté et polychromé, ces œuvres continuent (mais l'état des choses s'apprête à changer) l'accord d'obéissance, l'admirable servitude, la subordination de toutes les parties de l'art à l'idée théologique.

Nous observons, chez nos voisins de l'Italie et des Flandres, une évolution à peu près parallèle. En pays toscan, voici qu'à la pieuse phalange des Giotto et des Memmi, succède la cohorte plus profane des Gozzoli, des Piero della Francesca, des Lippi. Dans le Brabant, de même, après Hubert Van Eyck et son grand œuvre, unique à tous égards, l'art s'émancipe, se laïcise. De la sorte, aussi bien outre monts qu'aux bords de l'Escaut, l'art se morcelle. et peut-être s'appauvrit-il. Mais ce qu'il perd en unité, en grandeur, en force. il le regagne en variété. en attrait, en vivacité. Nous aussi, Français, nous avons nos *trecentisti*, nos *quattrocentisti* et nos *cinquecentisti*. Et croyez-bien qu'ils sont de marque, en dépit de noms d'abord moins nombreux, plus obscurs, qui iront se multipliant, qui deviendront de plus en plus lumineux, radieux même.

Voilà ce qui fait l'intérêt de cet éminent xvᵉ siècle. A prendre les choses en gros, le xivᵉ siècle est trop international, le xviᵉ trop italianisant... Loin de moi, d'ailleurs, la pensée de dénier, à l'une ou à l'autre de ces deux fécondes

époques, leurs mérites singuliers. Le siècle de Charles V et des ducs de Berry et d'Anjou manque peut-être, dans l'architecture et la sculpture, de la suprême force d'invention, du grand éclat personnel. Mais chez nous, dans la peinture, *et surtout dans le portrait*, même sculpté, il inaugure une tradition que les autres peuples n'ont pas encore cessé de nous envier, à bon droit. Là, il affirme déjà les qualités maîtresses de notre génie particulier. Cette tradition se maintiendra, sans un instant de défaillance, pendant des siècles. Ces qualités établiront notre gloire la plus incontestée et ne se démentiront plus jusqu'à nos jours.

Non seulement je reconnais et j'apprécie la haute, la scrupuleuse, l'implacable probité des portraits de Jean le Bon, du duc de Berry, et surtout de Charles V et de la Reine, sa femme, — aussi bien de ceux qui sont sculptés que de ceux qui sont peints, — tels qu'ils sont présentement visibles au Pavillon de Marsan. Mais j'eusse tout particulièrement applaudi à la venue au milieu d'eux du charmant et parfait *Diptyque de Richard d'Angleterre*, actuellement en la possession de la famille des Pembroke. Et j'eusse admiré de tout cœur, à côté de la véridique et séduisante image du jeune roi agenouillé, les exquises figures juvéniles qui l'accompagnent, anges et damoiselles!

Quant aux merveilleuses séries des portraitistes du XVIe siècle, les Clouet et Corneille de Lyon, qui honorent si grandement le dernier étage de notre Exposition, mes sentiments à leur sujet sont bien connus, dieu merci! Je n'ai pas manqué de les déclarer[1]. J'ai pu déjà faire rendre justice à ces incomparables talents, louer comme il convient leur mérite raffiné et rare, assez souvent pour n'être point suspect de tiédeur à leur égard.

Mais, en insistant sur cette peinture française du XVe siècle, je m'appliquerai à citer avant tout les œuvres inédites ou les moins connues, bien que capitales par leur tendance significative ou leur valeur de beauté, celles que possèdent la province et l'étranger, même si ces œuvres, contre notre espoir, demeurent éloignées de l'Exposition des Arts décoratifs. Pour

1. Voir les différentes *Chroniques des Arts* de 1902-1903.

nous reconnaître dans cet exposé, il nous faut distinguer en France au moins cinq ou six grandes divisions de territoire que nous considérerons séparément.

*
* *

Si je cite tout d'abord la région du Sud-Ouest, qui comprend la Touraine et le Poitou, c'est que l'école tourangelle d'alors est jusqu'à présent l'une des plus célèbres à cause de son chef, Jean Fouquet, et c'est aussi que, grâce à sa position isolée et bornée par l'Océan, elle resta dans une indépendance relative à l'égard des influences étrangères.

On n'en peut pas dire autant de la région du Sud-Est ou région provençale, qui comprend Avignon, Tarascon, Aix, Arles, Montpellier : par son extrémité orientale, elle était ouverte à tous les suaves ou ardentes brises qui soufflaient d'Italie. L'école d'Avignon dut à l'entremise et au zèle de la cour papale, puis à l'activité et à l'ardeur intelligentes de René d'Anjou, une fécondité et une célébrité qui précédèrent celles de l'école de Tours. Elle l'égala, si elle ne la surpassa pas, durant plus d'un siècle. La présence de Pétrarque et du grand peintre siennois, Simone Martini, dit Simone Memmi, contribua à cette réputation. Le goût italien, qui présida à son origine et aida à sa renommée, y créa une atmosphère spéciale, une tendance vers la beauté, dont ensuite les multiples et contradictoires importations de la France et de l'étranger ne parvinrent ni à altérer l'essence, ni à oblitérer les traits persistants.

On trouve dans la région du Centre des traces de l'influence avignonnaise : au Puy[1] et à Saint-Bonnet-le-Château, à Lyon et à Brou, par exemple. Cette région centrale est peut-être la plus étendue : elle comprend, au sud, la section cévenole et lyonnaise et, dans sa section moins méridionale, l'Auvergne et le Forez, le Bourbonnais et le Nivernais jusqu'à Autun.

Au Nord et au Nord-Est, c'est la vaste et féconde région

1. La *Piétà*, peinte pour le chanoine Oudin (sacristie de la Cathédrale du Puy), est à rapprocher de la *Piétà* sur fond d'or de Villeneuve-lez-Avignon, dont il est question plus loin : sa présence auprès d'elle aurait été la bienvenue...

franco-flamande ou bourguignonne, le domaine des ducs Philippe le Hardi, Jean Sans Peur, Philippe le Bon, Charles le Téméraire. Cet actif foyer d'art, qui jeta un vif éclat au XVe siècle et donna le ton à maints artistes français, voir même allemands et italiens, peut lui-même se subdiviser en deux grandes sections. La partie septentrionale, proprement dite, touche aux Flandres (Bruxelles-Bruges, etc.); elle est ainsi étroitement, intimement, liée à leur développement; elle reste en constant rapport d'échanges et d'émulation avec elles : elle va d'Amiens (au sud) à Saint-Omer, Tournai et Maubeuge (au nord), et comprend, en dehors de ces trois villes, les riches et industrieuses cités de Valenciennes, Douai, Lille, Arras, Abbeville, etc. La partie nord-orientale, qui a Dijon pour centre, s'étend jusqu'à Colmar et jusqu'à Besançon ; elle touche ainsi à l'Allemagne rhénane avec laquelle s'opère un commerce, un mélange réciproque d'influences dont on retrouve la trace jusque dans des coins de la région centrale où pénétraient les relations dijonnaises (Ternant, Ambierle). Ce contact, avec les pays que nous appelons maintenant l'Alsace et la Suisse, explique certains rapprochements à faire entre telles œuvres de Dijon et les productions des pays du Rhin, de Cologne, par exemple.

J'ai gardé pour la fin la région intermédiaire, si curieuse, si intéressante, de Paris ou, plus extensivement, de l'Ile de France. L'affluence des artistes étrangers, attirés par les hôtes royaux ou princiers de la Cité, lui conféra comme un originalité de bigarrure. Par ce côté, elle est déjà, au XVe siècle, une manière de Cosmopolis. Ce ne furent pas seulement les instances de Charles VII, et surtout de Louis XI, qui contribuèrent à cet état de choses. Par ses accointances avec la région d'Amiens et de Laon au nord, avec les écoles orléanaise et tourangelle au sud, l'école de l'Ile de France, dans la peinture comme dans la miniature, participa souvent des unes et des autres.

***

Laissons maintenant défiler devant nous quelques noms d'artistes et les œuvres les plus notables de cette peinture

française au xv[e] siècle, voire même au début du xvi[e], c'est-à-dire entre 1390 et 1510... Les noms propres ne sont pas rares : les textes contemporains en fourmillent. Mais ce qui est rare, c'est de pouvoir accoupler noms et œuvres ; c'est de pouvoir établir des paternités légitimes. Tout au moins est-il assez facile d'assigner à telles œuvres telles écoles ou régions d'origine.

L'école de la Touraine tire son principal éclat du nom glorieux de Jean Fouquet (1420?-1481), qui travailla pour Charles VII et Louis XI. L'Exposition installée aux Arts décoratifs nous en offre quelques chefs-d'œuvre. Grâce à la libéralité exemplaire des musées d'Anvers et de Berlin, le diptyque fameux de Notre-Dame de Melun, *Maître Estienne Chevallier présenté par son saint Patron à la Reine des Anges*, se trouve reconstitué à Paris pour quelques mois. Avec lui et autour de lui, on peut admirer un rare ensemble de portraits, auxquels le Louvre et Vienne ont surtout contribué. Malheureusement, les magnifiques enluminures du maître restent éloignées de ses œuvres peintes ; et c'est grand dommage, pour la parfaite intelligence de toute sa maîtrise, qu'on soit privé de ce moyen d'étude précieux, irremplaçable, la comparaison directe... Heureusement, par contre, pour la bonne compréhension de l'école tourangelle, un de ses monuments importants, postérieur de fort peu à Fouquet (il est daté de 1485), le triptyque de la *Crucifixion*, de l'église Saint-Antoine de Loches, a fait enfin le voyage de Paris : il ne manquera plus à l'édification des connaisseurs. Sur cette peinture un peu sèche, mais intéressante de composition, je renvoie le lecteur au premier des cinq articles que j'ai donnés, du 1[er] août 1901 au 1[er] mars 1902, à la *Gazette des Beaux-Arts*. On y trouvera des mentions et renseignements un peu spéciaux, qui seraient moins à leur place ici.

Déjà, il y a quatre ans, au Petit Palais, l'école provençale a brillé presque autant qu'elle va briller encore aux Arts décoratifs. On y voyait deux pièces capitales, représentant deux grands noms de la grande école d'Avignon. La première est bien connue : c'est le triptyque du *Buisson ardent* de la cathédrale d'Aix, par Nicolas Froment. La seconde, d'égale

valeur en dépit de son fâcheux état de délabrement, est le *Couronnement de la Vierge*, accompagné dans le bas d'une sorte de *Jugement dernier*, aux pieds du Christ en croix; elle nous revient de Villeneuve-lez-Avignon. Cette grande composition, aux multiples et captivantes figures, mérite toute attention; l'auteur, Enguerrand Charoton ou Charonton, a été découvert récemment par un Avignonnais patient et zélé, M. l'abbé Requin. Ces deux belles et importantes pages, authentifiées par des textes d'archives, reparaissent aux Arts décoratifs, en la société d'un autre tableau de Villeneuve, la grande *Pietà au donateur*, d'une saisissante simplicité d'aspect.

On aura plaisir à voir à leur côté, avec le tableau que son possesseur, M. le baron d'Albenas, de Montpellier, attribuait à Antonello de Messine, plusieurs peintures remarquables du Musée d'Avignon (Musée Calvet) : le *Portrait du cardinal Pierre de Luxembourg*, la *Fontaine du Sang*, et surtout, deux œuvres de fort près apparentées à l'art des Van Eyck, l'*Adoration de l'Enfant au donateur*, et le petit panneau à double face : *Saint Michel terrassant le Dragon* et *Annonciation*[1]. On constatera avec regret l'absence d'un tableau de Chantilly (Musée Condé), la *Vierge de miséricorde au couple de donateurs*, tableau en largeur, transposé sur toile; il eût été d'un extrême intérêt de pouvoir placer cette œuvre auprès du *Couronnement de la Vierge*, d'Enguerrand Charonton; car elle appartient à cette école d'Avignon, et non à l'école flamande, comme l'indique le catalogue de Chantilly...

Mais l'absence la plus hautement regrettée, dans cet ordre d'idées, sera celle d'une œuvre capitale de Nicolas Froment que possède le Musée des Offices, à Florence. C'est le grand triptyque de la *Résurrection de Lazare*, signé et daté de 1461. Il y a là une originalité, un vouloir défini, un sens personnel de la couleur, de l'arrangement, et jusqu'au goût pour une certaine laideur «à caractère», presque caricaturale, qui, à mon sens, donnent le pas à cette œuvre sur le *Buisson ardent*

1. Cette dernière œuvre a été attribuée, à tort selon moi, à Nicolas Froment. L'admirable *Saint Michel* se rapporterait plutôt à un texte qui vise Barthélemy de Clerk, et où se trouve citée, comme de la main de cet artiste, *originaire des Pays-Bas*, « une image de saint Michiel pour mettre en sa chambre », achetée en 1448 par le roi René à Barthélemy de Clerk « pendant qu'il besoignait au château de Tarascon ».

d'Aix, plus célèbre, plus décoratif et plus classique, sans doute, mais moins riche, moins particulier. — et non daté, par conséquent moins propre à servir de point de départ pour la reconstitution de l'œuvre du maître. Le portrait, dans ce tableau de Florence, joue un rôle tout spécial : il est même probable que l'homme au bonnet, qui figure à l'extrémité gauche de la scène centrale et fait songer à Fouquet, est le portrait de Froment lui-même... La *Résurrection de Lazare*, appartenant à la collection Kaufmann de Berlin, rappelle, mais de trop loin, la composition centrale de Froment, et peut se rattacher à sa suite dans l'école d'Avignon. L'œuvre, pour moi, reste de fond néerlandais, en dépit de certaines concordances de détails[1].

Il faut constater en passant certaines relations intéressantes entre cette école provençale et l'école tourangelle. Deux artistes, de bonne heure au service du roi René, Barthélemy de Clerk et Coppin Delft — tous deux originaires des Pays-Bas — restèrent les compagnons fidèles de leur maître errant ; ils le suivirent en Anjou, non loin de Tours, où vraisemblablement s'acheva leur carrière après la mort de René d'Anjou (1480). Barthélemy de Clerk est cité de 1447 à 1472 ; il est probable qu'il mourut peu après Jean Fouquet, avant 1490 ; en 1472, il travaillait à Angers. Coppin Delft, cité de 1456 à 1488, survécut au roi René son maître ; il semble avoir été plus jeune que son compagnon, et appartenir à la période des successeurs de Fouquet; il travailla aussi à Angers, et même à Tours (1482). Ces deux artistes de marque[2], ne furent pas étrangers sans doute aux œuvres anonymes mentionnées plus haut

1. L'*Annonciation*, un peu lourde, mais curieuse et minutieuse d'accessoires, qui provient de l'église de la Madeleine d'Aix, a aussi les Flandres pour point de départ. Mais le *Saint Siffrein*, du grand séminaire d'Avignon, très décoratif, touche d'assez près à Nicolas Froment.

2. De la suite du roi René, nous avons encore, travaillant à Angers en 1481, Colin Descourtils, puis Pierre de Villant et Pierre Garnier ; Jehan Chapuis, cité à Aix en 1448, devait être, sinon disparu, du moins fort âgé pendant cette période angevine. Un autre artiste intéressant cette même période et école de la Basse-Loire, c'est Olivier Chiffelin, qui peignit à Angers en 1487, et fit pour le compte de Philippe de Commynes un travail important, la décoration de la chapelle du château de Dreux. Non moins intéressant est ce Jean de Cormont, qui reçut d'Anne de Bretagne la commande d'une *Vierge*, et travailla pour la reine en 1492 et 1493...

comme appartenant à l'école d'Avignon. Par eux, le lien s'établit entre l'école de Fouquet et de Bourdichon, d'une part, et celle de Froment et de Charonton de l'autre... J'ai déjà indiqué quelles infitrations de même source pénétrèrent au cœur même de notre pays, au centre de la France, dans la région d'où tira son origine ce Jean Perréal, que nous retrouverons, sous le nom de Jean de Paris, avec Bourdichon, Fouquet et leurs disciples, dans l'Ile de France.

L'importante région centrale, jusqu'à présent, avait été quelque peu négligée. C'est elle, pourtant, qui vraisemblablement nous a donné les plus qualifiés des successeurs de Fouquet, égaux en mérite à leur illustre prédécesseur. C'est elle qui a le mieux gardé et préservé l'œuvre maîtresse du principal d'entre eux, ce séduisant et princier *Triptyque de Moulins* que nous revoyons pour la troisième fois à Paris avec une chaleur d'admiration toujours fervente; sur la délicieuse grisaille extérieure, j'appelle l'attention : trop dédaignée aux précédentes visites, où l'on oublia de la photographier, elle offre une conception nouvelle et exquise de ce sujet si fréquent, si rebattu, l'*Annonciation*... A l'Exposition, notre région centrale — Forez, Bourbonnais, Nivernais, et incidemment, Auvergne, Lyonnais, Bresse et Beaujolais — est fort convenablement représentée, aussi bien, au moins, que l'école de Tours. Seulement, nous n'avons plus, ici, de noms d'artistes à proclamer. Nous n'avons affaire, pour l'instant, qu'à des œuvres anonymes. C'est tout au plus si l'on peut citer le nom très célèbre de Jean Perréal; mais l'on ne peut lui attribuer aucune œuvre d'une façon ferme, sans conteste, bien qu'il soit sûrement pour quelque chose dans la belle suite d'œuvres de mains diverses que nous allons énumérer[1].

Ces œuvres de cette école, dite bourbonnienne, bourbonnichonne ou des Bourbons, forment deux groupes principaux, distincts. Le premier, où dominent les éléments « portrait » et « paysage », s'inscrit sous le titre et à la suite du maître anonyme connu sous le nom de Maître des portraits de 1488[2].

1. Je revendique l'honneur d'avoir pour la première fois étudié et rapproché ces œuvres dans la *Gazette des Beaux-Arts* (1901-1902).

2. Il s'agit là des portraits datés du duc Pierre de Bourbon et de sa femme

Le second groupe, plus brillant, plus princier encore, porte la désignation anonyme de Maître de Moulins ; ce groupe comprend des sujets religieux, où la présence de la Vierge et surtout des Anges, traités avec un goût exquis, et multipliés avec une prédilection singulière, apporte un charme et une grâce inclinant parfois à la mièvrerie, mais « à nuls autres seconds », pour parler le langage du temps. Là, on respire davantage l'air des cours, et le subtil parfum qui naît du mélange savant de la naïveté et de la bonhomie avec la recherche et le raffinement[1].

Pour la première fois, grâce à l'aimable complaisance de l'heureux possesseur, M. Yturbe, de Paris, le précieux petit *Portrait (présumé) de Suzanne de Bourbon* vient prendre place auprès de ceux de ses parents, le duc Pierre et la duchesse Anne. On a essayé, entreprise hasardeuse, d'accoler ce petit panneau cintré à un tableau rectangulaire, à l'adorable *Vierge aux Anges* du groupe de Moulins (abandonnée il y a deux ans par la France au musée de Bruxelles), en vue de constituer un diptyque ou « oratoire portatif ». La tentative, si elle eût réussi, eût apporté une grande force à la thèse qui attribue à un même maître — Jean Perréal — *tous* les tableaux, que j'ai mentionnés et réunis dans mon ouvrage sur les successeurs de Fouquet. Mais un tel essai était condamné d'avance, par les différences trop nombreuses, matérielles et autres, entre les deux œuvres : ni les cadres, ni les dimensions, ni les fonds — paysage d'une part, or de l'autre — ni l'esprit — naturalisme ici, idéalisme là — ne pouvaient concorder[2]...

Le magnifique *Donateur princier au saint Patron militaire*, qui nous vient de Glasgow, avait en 1902, déjà, passé le détroit pour venir à Bruges, au milieu des Flamands purs, où n'était pas sa vraie place, mais où sa qualité *française*, plutôt mécon-

Anne de Beaujeu, au musée du Louvre, qui figurent à notre Exposition, et que je ne cite ici qu'en passant, me conformant à la règle que je me suis imposée de citer avant tout les œuvres de la province, de l'étranger ou, de préférence, appartenant à des particuliers, parce qu'elles sont moins connues, quoique fort dignes de l'être, et moins à la portée du public.

1 Ces distinctions et nuances, contestées par ceux qui voudraient englober tout l'ensemble sous le nom de Jean Perréal, je les maintiens, malgré le lien apparent de la présence commune du couple des Bourbons ; cette présence ne constitue pas un argument de fond.

2. Et les deux personnages, la Prieuse et la Priée, se tourneraient le dos.

nue jusqu'alors en Angleterre, fut désormais, par l'effet de la comparaison et du contraste, définitivement et universellement admise. Félicitons-nous de voir enfin, à Paris, chez elle, cette œuvre aussi belle qu'énigmatique... Ici, un nouveau regret à exprimer : le remarquable petit *Portrait du cardinal Charles de Bourbon*, qui, comme la *Vierge de miséricorde* avignonnaise, est porté au catalogue du musée Condé (Chantilly) dans les « Écoles étrangères », et que j'ai signalé, autrefois et plusieurs fois, comme œuvre française, eût fait fort bonne figure dans la même série [1]... Avant de passer au groupe du Maître de Moulins, il faut mentionner un *Portrait de Charles-Orlant, Dauphin de Charles VIII* (c'est le texte même de l'inscription qui l'accompagne), dont la date doit se placer, — d'après l'âge de vingt-six mois que relate ladite inscription, — en 1494, et qui, vu l'accord entre le caractère général de l'œuvre et les circonstances historiques, avait été attribué, avec une certaine vraisemblance, à la main de Perréal. Il appartient à une autre catégorie que les précédents, mais doit être classé parmi les peintures de notre région du Centre.

J'ai parlé plus haut du « Triptyque de Moulins », l'*Apothéose de la Reine des Anges*. Ce chef-d'œuvre, dont c'est le troisième voyage à Paris, a été trop bien étudié, décrit, reproduit, pour que j'y insiste davantage... A la suite, nous revoyons, aussi pour la deuxième fois, une ancienne connaissance de qualité : noble et honneste Dame Madeleine, dite *La Donatrice Somzée*, qui, en 1900, fut si remarquée au Pavillon belge. Depuis, le burin véridique de J. Vyboud a fidèlement retracé le haut style et les contrastes significatifs de cette page à la curieuse et grande allure... Dans cette série ou groupe de Moulins, se range aussi le délicieux tableau du musée de Bruxelles dont j'avais dit un mot tout à l'heure, cette *Vierge aux Anges sur fond d'or*, si suavement touchante, qui nous échappa à la vente Heybrechts d'Anvers, et qui,

1. Ce portrait se trouve reproduit page 213, dans le volume des *Écoles étrangères* du musée de Chantilly (Photographie Braun)... Je crois bien qu'on peut énoncer la même opinion sur les deux tout petits *Portraits accolés d'homme et de femme* — presque des miniatures — reproduits page 189 du même ouvrage, avec attribution à Van Eyck : œuvre également *française*, mais d'une autre catégorie, et même d'une autre région (plus au nord), je crois.

adorante et adorée, est vraiment adorable dans toute l'acception du terme.

Mais il me tarde d'en venir à l'attrayante et savoureuse primeur que nous offre cette section centrale, bien que par son origine cette bonne et belle pièce appartienne aux limites de la région, à la partie où le Charolais confine au Nivernais et à la Bourgogne. Il s'agit de l'*Adoration des bergers avec le portrait du cardinal Raulin agenouillé,* qui provient de la cathédrale d'Autun. Nul doute que ce joli tableau, rare par l'invention ingénieuse, par l'exécution large et délicate, par la fraîcheur et la limpidité du ton, rare encore par sa fine harmonie et sa « bonhomie », si l'on peut dire, toute française, curieux aussi par le réalisme — tout à l'heure je disais « naturalisme » — de son portrait (c'est là un trait commun à tout le groupe, à toute l'école en général); nul doute, dis-je, que cette page, presque inédite, ne soit appelée à un vif succès, aussi bien auprès des connaisseurs que du grand public, et même auprès des visiteurs et des passants banals. Elle m'avait été signalée par un compatriote forézien, un artiste et un érudit, M. Félix Thiollier. Je songeais à faire une étude séparée de l'œuvre, en la rattachant à son groupe. C'est donc dans un sentiment de grande joie que j'ai accueilli l'apparition, charmante et imprévue, de cette *Adoration des bergers* sur les rives de notre Seine. Le personnage en prière et adoration serait le cardinal Raulin, l'un des fils de ce chancelier de Bourgogne, Maistre Nicolas Raulin, conseiller de Philippe le Bon, dont on voit les effigies dans le rétable de Rogier de la Pasture à Beaune, *le Jugement dernier*, dans la *Vierge de Van Eyck* au Louvre, aussi bien que dans la fameuse miniature de la Bibliothèque royale de Bruxelles, attribuée à Rogier, où il est accompagné de ses fils. La présence de ce personnage confère à l'œuvre un intérêt historique assez piquant, en permettant surtout d'établir un lien entre les écoles de la région centrale et celles des États de Bourgogne. Je constate, en passant, combien le libéralisme tout simple et si naturellement empressé de l'autorité ecclésiastique d'Autun contraste avec les refus réitérés, obstinés, de nos magistrats parisiens, au sujet de tableau du Palais de Justice qu'il semblait élémentaire de prêter sans difficulté à

notre Exposition : il a fallu l'événement connu, événement fortuit et inéluctable, pour triompher d'une mauvaise volonté si mal inspirée...

Nous voici dans l' « Isle de France », à Paris. Paris, alors, était déjà le rendez-vous cosmopolite des artistes plus ou moins nomades, de tout bord et de tout degré. En ce vaste et parfois tumultueux confluent, se rejoignaient, s'entremêlaient ou s'entrechoquaient sans se confondre, avec force remous et bouillonnements, bien des courants divers et même contraires. Maints « ystorieurs », enlumineurs ou peintres des régions tourangelle et centrale, des écoles de la haute et basse Loire, entre autres, y furent attirés et occupés : tels, en particulier, des maîtres comme Fouquet, Bourdichon, Perréal, dont le renom, l'influence et l'activité s'étendirent ainsi fort au delà de leurs pays natals.

Un des principaux témoins de cette influence et de cette activité, le plus important, en tout cas, des monuments de peinture qui fût à notre disposition pour juger du mouvement parisien d'art dans la seconde moitié du XVe siècle nous était soustrait, on pourrait dire : indûment confisqué, par l'étrange résistance des magistrats de la capitale. C'est ce *Christ du Parlement* dont je viens de parler, cette grande *Crucifixion de Paris*, plus célèbre que bien connue, où apparaissent les figures toutes françaises de Charlemagne, de saint Louis (sous les traits de Charles VII?), de saint Denis, etc., où se déroulent les quais de la Seine avec leurs parapets, leurs passants, et les monuments des deux rives. Que cette œuvre capitale, contemporaine du vieux Fouquet et du jeune Perréal, ait pu être refusée à l'Exposition de nos Primitifs, c'était là un vrai scandale !... Et les prétextes invoqués tour à tour pour ce refus étaient dérisoires à l'envi, y compris celui-ci, le pire de tous encore, que l'œuvre aurait pour auteur un maître flamand !

J'ai dit un jour, il est vrai, qu'il y avait trace, dans cette composition, d'origines néerlandaises. J'ai même écrit qu'un certain Jean Verhaegen, inscrit comme franc-maître en 1471 à la Guilde d'Anvers, se trouvait à Paris à la fin du règne de Louis XI, en 1482 ; qu'étant alors au fort de sa

maturité, il fut chargé de reproduire les traits de François de Paule, l'ermite italien que la dévotion superstitieuse du souverain malade avait réussi à arracher du fond de la Calabre[1]; que ce Jean Verhaegen fut très probablement en rapport avec le roi de France, directement ou par intermédiaires. D'autre part, la tradition constante et invariable, au Palais, était que le *Christ du Parlement* fut commandé par Louis XI pour la « grand'chambre ». De ces rapprochements et inductions, serait-on en droit de conclure que notre grande *Crucifixion* n'est pas une œuvre *parisienne* et nationale? Personne n'oserait le soutenir. A ce compte-là, le tableau de la *Messe à Saint-Denis*, appartenant à la suite de *Vie de saint Gilles*, — qui eût pu, qui eût dû figurer à notre Exposition, où il nous aurait montré l'image exacte du chœur de la cathédrale de Saint-Denis, tel qu'on le voyait à la fin du XVe siècle, tel qu'il avait captivé l'attention et provoqué l'admiration de Viollet-Leduc, — ce tableau[2], moindre dans son format, digne toutefois d'être rangé auprès du *Christ du Parlement*, aurait dû être rayé de la liste des œuvres qui intéressent l'Ile de France, et supprimé du catalogue national!... Le cadre lui-même du *Christ* nous apporte une preuve convaincante de son origine bien française : la guirlande d'angelots, qui fait une si originale bordure extérieure à l'ogive, apparaît maintenant, autant qu'on en peut juger dans les nouvelles conditions offertes au spectateur, comme l'œuvre d'un collaborateur de mérite, un sculpteur très apparenté à l'atelier de Michel Colombe.

Avant de passer aux écoles franco-flamande et bourguignonne, n'oublions pas le *Calvaire* de la salle du Conseil au Palais de Justice de Rouen, qui eût fait grand honneur à notre Exposition. Il se rattache à l'Ile de France, puisqu'il vient de Louis XII, qui le donna en 1499 à l'Échiquier de Normandie. Cette simple scène à trois personnages enchaîne le spectateur par la grandeur de ses lignes et la puissance de

1. L'église de Saint-Louis-en-l'Isle possède une effigie de François de Paule qui paraît une réplique ancienne d'un original perdu, ou à retrouver. Cet original était-il l'œuvre de Jean Verhaegen, ou celle de Jean Bourdichon, mentionné comme l'auteur d'un portrait du même ermite?

2. Il appartient à M. Steinkopf, de Londres, qui l'eût volontiers prêté.

son parti pris. C'est un tableau qui réunit tous les genres d'intérêt, mais qui vaut surtout, ce qui importe, par son style et sa beauté.

Nous abordons enfin une région plus étendue, plus féconde peut-être, mais moins explorée et plus mystérieuse, celle qui était, pour la plus grande partie, le domaine des ducs de Bourgogne, au nord et un peu à l'est des précédentes. Pour plus de clarté, il est bon de la considérer en ses deux moitiés inégales : celle du nord, la plus grande; celle de l'est, la moindre. La première comprend la Picardie et l'Artois, d'une part, le Hainaut méridional, de l'autre. La seconde est la région bourguignonne proprement dite, ou pour préciser les choses, la région dijonnaise.

L'école picarde, qui va d'Amiens, patrie de Simon Marmion, à Valenciennes, siège principal de son activité et lieu de sa mort, n'est pas représentée à l'Exposition; et c'est fort dommage. Simon Marmion, — chef de cette école au moment où Fouquet était chef de l'école tourangelle, — Marmion, ce Fouquet du Nord, qui mérita d'être appelé « prince d'enluminure » par Lemaire de Belges, eût pu sans crainte être inscrit auprès de son illustre contemporain de l'Ouest. Cet oubli s'accompagne et s'aggrave de l'oubli d'un tableau que nous possédons au Louvre, l'*Invention de la Vraie Croix*, acquise à Amsterdam l'an dernier, et qui appartient non seulement à la vaste région franco-flamande où nous entrons en ce moment, mais encore à la subdivision picarde dont il nous faut déplorer l'absence. Sur ce dernier tableau, je n'oserais, comme certains de mes confrères des Pays-Bas, mettre le nom de Simon Marmion, pas plus que sur cette célèbre *Suite de la vie de Saint-Bertin*, chef-d'œuvre de l'école de Valenciennes qu'il eût fallu voir ici, et non à Dusseldorf où il figure en ce moment (à l'Exposition d'art du moyen âge) sous le nom inacceptable de Memling. Espérons qu'en une occasion pareille, nous verrons à Paris cette *Suite* capitale, ces *Scènes de la vie de Saint-Bertin* trop peu connues, presque cachées aux connaisseurs comme au grand public.

Auprès de la *Suite de Saint-Bertin* et de l'*Invention de la Vraie Croix*, il eût fallu voir un aussi important et charmant

tableau de Chantilly, la *Translation d'une châsse à reliques*, que je me permets de restituer à l'école picarde. Ce tableau, comme tant d'autres, garde encore le nom de Thierry Bonts, bien qu'il soit français, français du Nord, bien entendu. C'est encore le cas de deux autres tableaux, de formats inégaux : mais d'un grand et égal intérêt. Le premier est cette petite *Prédication d'un évêque à un groupe de clercs et de laïcs dans un paysage*, du musée de Bruxelles, que les catalogues locaux et étrangers, encore tout récemment, maintenaient aussi à Memling sur la foi de Waagen; ce curieux et brillant tableautin, aussi bien par la donnée que par l'exécution, sent le *miniaturiste*, comme c'est le cas pour les deux peintures ci-dessus. Le second tableau, le dernier que j'aie à citer dans la série, se rapproche du précédent, outre le trait commun du « miniaturisme », par le sujet, plus énigmatique encore, mélange singulier d'éléments ecclésiastiques et laïcs, et pourrait bien se rapporter, comme lui, à la croisade bourguignonne et au fameux *vœu du faisan*. C'est encore un tableau anonyme du Louvre, jusqu'à présent rangé parmi les Flamands purs sous le nom vague et peu approprié d'*Instruction pastorale* (n° 2190 du dernier catalogue sommaire), mais qui me semble devoir être rattaché aux Français de l'extrême Nord, du Hainaut[1].

Il faudrait dire un mot de l'école douaisienne, représentée par les Bellegambe à la fin du XVe siècle et au commencement du XVIe. Les peintures de Jean Bellegambe (Douai, 1470-1530) ne sont pas très rares. Outre celles des églises et du musée de Douai, on en voit aux musées de Lille et de Berlin, entre autres. Pourquoi aucune d'entre elles ne paraît-elle à notre Exposition? Pourquoi le nom de ce maître élégant, disert, et remarquable dans son école locale, ne figure-t-il pas après celui de Simon Marmion? L'omission est regrettable. Ni le poliptyque d'Anchin, ni le triptyque du *Jugement dernier*, de Berlin, n'eussent déparé l'ensemble des maîtres français ou franco-flamands. Le triptyque, surtout, eût démontré que cet intéressant Jean Prévost, au nom déjà

1. De ces cinq œuvres, rattachées par des liens nombreux malgré la diversité des apparences, j'ai traité en détail dans une étude récente, publiée par le recueil Piot à propos de notre *Invention de la Vraie Croix*.

... — tés en un ...
... let pour les fêtes de
... de rivaliser avec les
... illeurs d'images ... sou-
... gne, mieux encore, ils
... bien que secondaires

... nos écoles nationales au
... aurait pu être notre Expo-
... d'espace et d'une meil-
... bibliothèques publiques
... ges[1], où l'Hôpital Saint-
... n 1902, — après avoir,
... d'une exposition future
... et le progrès accom-

... obligeamment prêtées,
... mais adroitement dosé et
... aux, tapisseries et bois.

remonter notre ambitieux artiste. par delà et par-dessus les Van Eyck, jusqu'à Pol de Limbourg!... Mais s'il en est ainsi. pourquoi avoir exclu ce Colin de Coter si étroitement lié au maître de Mérode-Flémalle. ce Colin de Coter qui travailla. apparemment. en divers lieux des provinces françaises. alors surtout que nous nous trouvons posséder deux œuvres signées de lui? nous avons. au Louvre. les trois quarts de son grand *Triptyque de Saint-Omer*. et l'église de Vieure, dans l'Allier. près de Moulins, garde. comme monument classé. son *Saint-Luc peignant la Vierge*; M. Kaufmann. de Berlin. qui a bien voulu prêter quelques œuvres des plus intéressantes à notre Exposition. possède du même maître un volet de triptyque. une *Madeleine en pleurs*[1]... A ce compte-là. le *Rétable de Beaune*. le *Chancelier Raulin* du Louvre, ou tel Petrus Cristus. etc.. pouvaient. devaient être de la partie! Et on leur eût fait fête!... Mais n'eussent-ils pas entraînés à leur suite les Bouts. les Van der Goes. les Memling. et même les Gérard de Harlem?

Je voudrais citer en passant l'école intermédiaire de Champagne, et notamment de Reims, dont les toiles peintes eussent fait merveille, non moins, et plus peut-être, que d'authentiques tapisseries. Mais il faut abandonner tous ces terroirs délaissés et consacrer quelques lignes, pour finir, à l'école dijonnaise. C'est de la sculpture qu'elle tire son principal honneur. Le Puits de Moyse, à la Chartreuse de Champmol. les tombeaux des ducs, en Bourgogne et à Souvigny (Allier). celui de Philippe Pot au Louvre, ont rendu fameux les noms de Claus Sluter. Claus de Werwe et de cette phalange de disciples qui va des Jacques Morel aux Lemoiturier. En peinture, la gloire est plus mince. et le renom d'un Pierre Coustain. par exemple, moins étoffé et moins étendu.

Pourtant ces bons artistes locaux, « paintres et varlets de chambre des ducs » connurent. grâce à leurs propres missions à Bruges. à Louvain ou à Gand. grâce aussi aux

1. Ce volet provient de la très intéressante vente Tabouries, qui eut lieu à Paris en 1898. Le catalogue l'attribuait à Rogier Van der Weyden, erreur qui continait de très près à la vérité. C'est un amateur français qui possède le volet gauche, un *Saint Jean l'Évangéliste*.

voyages de leurs princes, aux séjours même et aux expertises des grands artistes flamands dans la capitale bourguignonne, connurent, dis-je, et fréquentèrent les Rogier de la Pasture et les Jacques Daret, les Van der Goes et les Thierry Bouts. On s'en aperçoit à Ambierle (Loire) et à Ternant (Nièvre), où le rétable à sculpture centrale, où les poliptyques un peu allemands, commandés par de hauts dignitaires de la cour de Dijon, tels que Michel de Chaugy et les sires de Ternant, témoignent surabondamment de ces belles fréquentations, et d'un bon goût décoratif dépourvu d'invention originale. Ces excellents artistes à tout faire, improvisateurs habiles d' « entremets » et de décors de fête, fournisseurs de « cartons » pour les tapissiers, verriers, etc.. réparateurs d'écussons ruinés ou dédorés — tels en un mot qu'ils figurent sur le compte de Iastré-Hollet pour les fêtes de Gand — s'efforcèrent plus d'une fois de rivaliser avec les maîtres néerlandais ou les grands « tailleurs d'images », souvent ils firent ainsi d'ingénieuse besogne; mieux encore, ils laissèrent des œuvres de belle allure, bien que secondaires et d'emprunt.

***

Après avoir tracé la carte de nos écoles nationales au xve siècle, après avoir indiqué ce qu'aurait pu être notre Exposition — si l'on eût disposé de plus d'espace et d'une meilleure lumière, si Chantilly et nos bibliothèques publiques eussent imité l'exemple libéral de Bruges[1], où l'Hôpital Saint-Jean laissa bien voyager ses Memling en 1902, — après avoir, un mot, esquissé le programme idéal d'une exposition future il faut estimer à sa juste valeur l'effort et le progrès accomplis.

Jetons un coup d'œil sur les salles si obligeamment prêtées, où le mélange un peu capricieux, mais adroitement dosé et agréablement réparti, des ivoires, émaux, tapisseries et bois,

1. Autre exemple à retenir, et fait sans précédent dans nos annales! Le musée du Louvre, rompant avec une tradition plus que séculaire, n'a-t-il pas prêté à l'Exposition quelques peintures, miniatures et dessins (l'un de ces derniers, sans doute, de la main ou de l'école de Jan Van Eyck)?

récrée l'œil par un encadrement approprié, mais distrait aussi l'esprit de l'objet principal. Nous pouvons néanmoins, en dépit des lacunes et des redondances, en dépit des intrusions ou dispersions, mesurer le chemin parcouru depuis 1900, puisque ce n'est pas là, tout à fait, la première étape de cette idée, appelée à un si bel avenir pour la réhabilitation de notre peinture française antérieure au XVIe siècle.

Pénétrons donc en ce temple temporaire de nos origines méconnues[1]. Ainsi qu'il sied, et comme pour bien marquer l'enchaînement naturel des choses et l'authentique filiation des arts apparentés, c'est la grande sœur aînée de la Peinture, sœur toujours glorieuse et mieux partagée dans l'opinion, c'est la Sculpture qui va nous recevoir au seuil, réparant de cette façon touchante l'injustice commise à son avantage... Un couple, d'aspect bienveillant et pourtant majestueux, nous attend et nous accueille dès l'entrée; c'est le bon roi Charles V et sa femme Jeanne de Bourbon, tels qu'autrefois ils attendaient et accueillaient les fidèles, leurs sujets, à l'entrée de l'église parisienne des Célestins, dès avant l'an 1377.

Saluons-les surtout comme des majestés de l'art, qu'ils surent si bien protéger et qui les en récompensa en leur conférant cette beauté qui ne passe pas. Nous allons les retrouver plus haut[2]. Mais ici ce couple vénérable s'impose tout d'abord à nous avec l'autorité d'un grand symbole, puis nous subjugue par le charme profond émané de tout chef-d'œuvre : nous concevons l'espoir, nous formons le vœu qu'au lieu de retourner s'ensevelir dans l'ombre lointaine de Saint-Denis[3], ces deux statues soient définitivement restituées à notre ferveur admirative ; il faut qu'elles restent ici même, en cette cité qui les vit naître, qui les revoit plus vivantes que jamais après cette résurrection, — toujours présentes à l'hommage de notre culte.

1. Origines *picturales*, n'est-ce pas ?

2. Dans le *Parement de Narbonne*, vus de profil.

3. Au XIXe siècle, le rôle de gardienne de notre sculpture française mutilée, rôle échu à notre abbaye royale, fut heureux. Maintenant, il n'a plus sa raison d'être que pour conserver les œuvres conçues et exécutées en vue de cette Basilique.

Et maintenant, nous guidant depuis le seuil, déroulée sur les parois du long escalier qui donne accès au sanctuaire de la Peinture, une suite diversement captivante de nos tapisseries va nous conduire sans trop de fatigues jusqu'à ces hauteurs, trompant les difficultés de l'ascension ardue par un brillant et curieux étalage. Telles, aux jours de fêtes solennelles, elles faisaient autrefois la haie d'honneur aux cortèges processionnels de nos cathédrales ou de nos grandes rues, depuis l'incomparable *Tenture de l'Apocalypse* (1375-1380) exécutée à Paris, pour Charles V, d'après les miniatures d'un manuscrit antérieur, et désormais fixée en la cathédrale d'Angers (depuis le règne de Louis-Philippe), jusqu'à la célèbre *Suite de Saint-Remy de Reims*, cinq grandes pièces du commencement du XVIe siècle, — sans oublier les délicates scènes de la Naissance du Christ, composant la *Croix de chasuble* (fin du XIVe siècle), exquis travail de broderie de soie dont l'heureux possesseur est M. Martin-Leroy. Un choix de statuettes et objets d'ivoire ou de bois, de métal ou de pierre, la plupart déjà apparus en nos divers palais d'Exposition, relève l'apparente uniformité des tentures : à citer, parmi eux, le bel *Ange annonciateur* de M. Chalandon, et son groupe reconstitué, outre diverses sculptures fort remarquables des collections Hentschel et Martin-Leroy, Maignan et Maciet, Kœchlin et Bardac, etc.

Il est temps d'entrer dans la salle centrale des peintures, où le rétable fameux du Palais de Justice de Paris fait face à celui du roi René.

Voyez l'air imposant, monumental, de ce *Buisson ardent* d'Aix, par Nicolas Froment ! Et dites-moi si, au Petit Palais, il produisait le quart même de cet effet ! Dans la salle voisine, le grand panneau du maître de Moulins, avec le Triptyque central dont je recommande la grisaille extérieure (*Annonciation*), n'est-il pas d'une magnificence vraiment royale, par sa noble harmonie de couleurs, par sa sobre élégance, par l'admirable tenue de son style ? Dans la même salle, la cimaise occupée par Fouquet et son école est d'un premier aspect qui fixe et retient l'admiration longtemps attentive ; vue de l'étage supérieur, cette cimaise donne tout son effet, et l'admiration croît encore devant un aussi saisissant

ensemble[1]. Malheureusement, l'école d'Avignon, un peu mélangée, est dans une salle orientée au nord, partant moins claire : à cause aussi du mauvais état des œuvres venues du musée Calvet, cette école n'apparaît pas avec toute la concentration de la force et du charme qui lui sont propres. Deux portraits en pendant, appartenant à M. Kaufmann de Berlin *Donateur et Donatrice*, s'y trouvent placés à contre-jour et sacrifiés, celui du seigneur surtout.

Sans trop m'attarder, je me reprocherais de ne pas faire une courte excursion, hors des limites que je me suis tracées, dans la charmante petite première salle du XIVe siècle et jusqu'à l'étage occupé par le XVIe.

Si, dans cette salle du XIVe siècle, l'exquis Melchior Brœderlain d'Ypres n'est représenté que par des pièces d'école ou d'atelier[2], on y admire tout à l'aise un maître voisin qui fut aussi au service de la cour de Bourgogne, et qu'on a supposé pouvoir être Jean Malouel. Sa *Trinité* de forme ronde (venant du Louvre) donne une remarquable idée de sa manière, qui ne le cède guère à celle du maître d'Ypres, et la très jolie petite *Vierge avec l'enfant*, appartenant à l'heureux M. Aynard, est bien de la même main. Je signale en passant la pièce admirable, bien connue sous le nom de *Parement de Narbonne*, composition à compartiments, peinte en grisaille sur soie ; œuvre capitale d'un des plus grands artistes de ce temps ; il en faut rapprocher la très intéressante mitre de Cluny, conçue et exécutée dans le même esprit... Je regrette de ne pas

1. L'harmonie de cet ensemble souffre néanmoins de la présence de l'*Étienne Chevallier* de Berlin. Ce noble tableau a subi un nettoyage à vif et à cru, puis un vernissage sans discrétion ; ses ors fulgurent, comme refaits à neuf. Le portrait jure avec la Vierge d'Anvers, dont il est l'accompagnement obligé ; et le bonheur de l'y voir remarié se tempère du regret d'un tel et irrémédiable désaccord. Ce n'est pas ainsi que je le vis à Francfort, chez M. Funck-Brentano et au musée Stædel : il avait alors sa fine patine, très clair néanmoins, comme sa moitié d'Anvers. Depuis il a été, sinon « mal restauré », du moins « outrageusement récuré » — *scharf geputzt* — comme disait M. Friedlaender, à tort, de notre *Résurrection* par Gerard de Harlem. L'acquisition par Chantilly ou le Louvre eût évité ce malheur !

2. Il eût fallu les peintures du musée de Dijon ou la délicieuse petite pièce de l'ancienne collection Micheli, pour donner une idée de ce maître adorable, sorte de Gentile de Fabriano de son pays, qui représenta, au nord de la France, le charme des Meister Wilhelm et des Stephan Lochner de Cologne, ou des Stefano da Zevio de Vérone.

m'arrêter plus longtemps à deux ou trois autres spécimens de l'art point barbare, très raffiné au contraire dans sa simplicité, de cette époque plus personnelle et prime-sautière en peinture qu'en sculpture.

Quant au xvie siècle, je n'en veux dire qu'un mot. C'est pour signaler, comme pièce capitale, digne du Louvre, comme portrait-type, la grande figure d'un Valois — peut-être le duc d'Alençon — qui provient d'Azay-le-Rideau (Touraine) et a passé de la collection du marquis de Biencourt aux mains de M. Krœmer. Cette inoubliable effigie est ici fort mal placée, mal éclairée ; son pendant de moindre valeur, l'*Henri II à cheval*, fait meilleure figure, grâce à l'artifice mensonger de la présentation. De telles œuvres, si hautement significatives et parlantes, quintessences d'art et de vie, résument toute une période, tout un siècle, types immortellement fixés, créations shakespeariennes. Que d'efforts pour aboutir à de pareilles synthèses, où la pensée égale la main, où la psychologie tient en balance le métier et la maîtrise !...

Ce qu'est ce portrait-type d'un Valois pour le xvie siècle, ne le constatons-nous pas avec une aussi profonde admiration, dans ce portrait-type du xve siècle, appartenant au comte Wilczeck de Vienne, et qui vaut, en son genre, l'*Homme à l'œillet* de Van Eyck? Si l'âme essentielle du temps des Ronsard et des d'Aubigné revit pour nous dans le premier, le génie propre de Commynes et des Villon ne réapparaît-il pas dans le second C'est bien là, en tous les deux, cette tradition qui se perp tuera plus tard dans un La Fontaine et un Chardin, dans u Lenain et un La Bruyère : alliés au style, la fine bonhom le naturel exquis, l'esprit français... Tout cela, nous le tro vons déjà sous Louis XI, dans ce loyal, dans ce magis portrait d'un personnage contemporain de Jean Fouquet, l'auteur nous retrace, avec une sincérité surprenante, ave fidélité du plus probe graveur, sous des traits creusé comme modelés par les soucis bourgeois, la mine avisée propriétaire terrien, un Tourangeau peut-être, qui, le en main, goûte de l'air le plus réfléchi le jus clair d vignobles, en aiguisant sa dégustation par l'accompagn obligé, le quartier de fromage sec et la croûte de pain doré, tels que nous les tenons et gardons encore de nos

Aussi faut-il marquer les différences d'esprit entre ces peintures françaises et certaines œuvres étrangères du même genre, au xve siècle. S'il y a parfois des ressemblances, des « accointances » néerlandaises, elles sont purement extérieures. Ce qui ne l'est pas, ce qui est d'un ordre plus intime, mais aussi, disons-le, plus malaisément saisissable et définissable, c'est cette âme latente, c'est cet ensemble de qualités particulièrement attrayantes et que nous appellerons *françaises*, le naturel dans la noblesse et la grâce, l'aisance et la souplesse dans la recherche. C'est aussi une certaine finesse spirituelle, une pointe de bonhomie, un genre de charme plus profane, plus émancipé, tout laïque, en un mot; mais c'est aussi moins de poésie mystique, moins de gravité et de solennité, moins de candeur virginale. Cet imperceptible sourire d'une malice, qui s'ignore ou se dérobe, s'accompagne d'un penchant irrésistible pour l'amusant et le brillant, pour l'élégance et la désinvolture. C'est un je ne sais quoi de vif, d'alerte, d'éveillé, parfois même de pimpant et de fringant. Presque plus rien de guindé ne reste; nul vestige du genre « pontifiant ». Ce sont là choses qui se sentent mieux qu'elles ne se disent, et qu'on lit directement dans les œuvres plutôt qu'on ne les traduit. Deux mots bien français à tous égards, les résument à peu près : l'esprit, le goût.



L'Exposition actuelle de nos Primitifs est un essai, un point de départ. Un essai couronné d'un succès fort encourageant, mais que l'exiguïté relative des locaux et la séparation des enluminures et des peintures correspondantes[1] condamnait à une portée trop étroite. Un point de départ, forcément restreint, mais qui, vu l'affluence et le goût manifeste des visiteurs, fait naître les meilleures espérances. Je souhaite que cette tentative produise tous ses fruits. Que si le snobisme s'en mêle, tant mieux ! Le snobisme a du bon. En France.

1. Combien n'eût-il pas été intéressant de voir, en regard des portraits peints d'Étienne Chevallier et de Charles VII par Fouquet, les portraits-miniatures des mêmes personnages conservés à Chantilly !

sinon partout, il est le levier des grandes entreprises. Quel nouvel Érasme se trouvera pour écrire son « Éloge »? Je n'en redoute que l'excès, suivi, sinon de réactions, du moins d'indifférence, puis d'oubli, le plus souvent.

Je voudrais surtout que ce que nous cherchions dans nos maîtres du passé, ce ne fût pas un « sport » d'érudition ou de vanité, une distraction nouvelle et passagère de l'intellect, un divertissement inédit. Non! Il faudrait que ce fût pour nous une source essentielle de joie et de réconfort. En rafraîchissant nos lèvres à cette source, plongeons nos regards jusqu'au fond. Comme dans un miroir, c'est le plus pur et le plus profond de nous-mêmes, c'est notre beauté propre que nous y verrons, l'âme même de notre race, toujours vivante et jeune, toujours prête aux renouveaux sans fin... C'est pourquoi j'exprime le vœu que, dans ces expositions nationales du passé, le caractère de *beauté* l'emporte de plus en plus. C'est encore la meilleure façon de se conformer à la « vérité historique ». La bonne mise en valeur et lumière, le choix judicieux et sévère de la plus haute beauté esthétique, n'est-ce pas la suprême leçon de choses, le meilleur cours d'histoire de l'art, le moyen le plus efficace et le plus sûr de faire pénétrer le vrai dans les masses, sans l'abaisser ni l'altérer?

CAMILLE BENOIT

LA TORPILLE

On appelle « torpille » tout engin explosif. destiné à agir, au sein de l'eau, sur une carène de bâtiment ou sur un obstacle de défense. Chaque torpille renferme donc deux organes essentiels : une charge explosive et des mécanismes plus ou moins compliqués qui doivent provoquer la déflagration. Mais, toutes semblables par la présence de ces organes essentiels. les torpilles peuvent différer entre elles par l'adjonction ou la privation d'autres organes secondaires, surtout par la présence ou l'absence des organes de la locomotion. Il y a des torpilles qui ne sauraient se mouvoir, qui ne marchent pas ; ce sont les torpilles *fixes*. placées ou enracinées en un point de passage. Et il y a des torpilles *mobiles*. qui marchent, qui peuvent se transporter ou se lancer. qui peuvent même se mouvoir, car parmi les torpilles *mobiles*. nous en verrons d'*automobiles*.

*
* *

La catégorie des torpilles fixes comprend une infinité d'engins de tous systèmes, mais qui se répartissent en deux classes : torpilles *de fond*, et torpilles *vigilantes*.

Les premières sont mouillées sur le fond, dès le temps de

paix, et, reliées à la terre par des câbles électriques, détonent à volonté : elles n'attendent que l'action du courant électrique que déclenchera l'observateur posté à terre. Ces torpilles *de fond* ne sont donc qu'une arme défensive en travers des passes. Leur installation est longue en raison de la précision à réaliser dans leur établissement, et coûteuse, étant données les longueurs de câbles électriques à employer.

Ces torpilles de fond — ou, comme disent parfois les dépêches des journaux russes et japonais, ces mines sous-marines, — contiennent d'énormes quantités d'explosifs : il en est qui renferment jusqu'à sept cents kilogrammes de coton-poudre (deux cents grammes de coton-poudre suffisent à renverser, à déraciner les plus gros arbres) ; la charge d'ailleurs doit augmenter avec la profondeur, de façon à produire toujours le même effet à la surface de l'eau. Elles sont mouillées en ligne, à des intervalles tels qu'aucun bâtiment ne puisse franchir la passe sans se trouver dans la zone d'action de l'une d'entre elles.

Contre ce mode de défense, l'ennemi n'a d'autres ressources que d'essayer ou de détruire les postes d'inflammation ou de couper les conducteurs électriques qui, reliant ces postes aux torpilles, peuvent seuls amener l'explosion : détruire les postes semble presque impossible, si les postes ont été convenablement choisis ; couper les câbles serait une opération des plus hasardeuses, puisqu'elle devrait être exécutée dans une passe toujours défendue par de nombreuses batteries. Resterait, peut-être, un autre procédé, qui consisterait pour l'ennemi à sacrifier un bâtiment de son escadre en l'envoyant sur la ligne des torpilles de fond : les défenseurs seraient alors dans l'alternative ou de laisser forcer le passage ou de chercher à détruire le bâtiment isolé en faisant exploser la torpille sur laquelle il passe ; mais, quand l'une des torpilles de la ligne aurait fait explosion, il en résulterait une brèche, un passage, que l'ennemi désormais pourrait franchir sans trop de risques.

Aussi les lignes de torpilles de fond ne peuvent constituer qu'un moyen de défense accessoire : il semble qu'elles n'auraient vraiment à agir que soit au début de la guerre, dans le cas d'une surprise, alors que les batteries de côte ne seraient

pas encore armées, soit à la fin de la lutte, quand déjà tous les canons de la défense auraient été réduits au silence. Autant qu'on puisse en juger, le principal effet d'une torpille de fond sur la coque des navires consisterait en une dislocation générale, qui ne causerait peut-être pas la disparition immédiate du bâtiment touché, mais compromettrait gravement sa manœuvre.

La deuxième classe des torpilles « fixes » comprend les torpilles *vigilantes*, qui ne sont pas adhérentes, enrecinées au fond ni reliées aux postes à terre par des câbles électriques, mais qui, mouillées sur une ancre comme des bouées ou des corps-morts, flottent entre deux eaux et détonent automatiquement, par simple choc. Ces engins serviraient, eux aussi, à barrer un passage dont les opérations de guerre nécessiteraient l'interdiction à l'ennemi. Mais elles seraient une arme offensive ou, du moins, assiégeante, plutôt qu'un simple instrument de défense; elles auraient leur maximum d'utilité, employées par une escadre maîtresse de la mer, pour bloquer l'adversaire dans une rade.

Outre les organes essentiels de charge et de déflagration, ces torpilles vigilantes comportent des mécanismes de position, qui leur permettent de rester entre deux eaux sans descendre et sans remonter. Elles sont déjà presque mobiles, puisqu'elles peuvent être transportées, embarquées à bord de bâtiments qui vont les mouiller aux points convenables; mais, une fois mouillées, elles deviennent fixes; elles ne se meuvent plus ou, du moins, elles ne se meuvent que très peu, par la dérive ou le ballottement du flot : sauf rupture de leur ancre, elles ne quittent guère leur place de mouillage; aussi faut-il que les navires poseurs aient grand soin de bien repérer les positions de ces torpilles, afin que l'escadre qui les a placées puisse traverser leurs lignes sans risquer de les heurter.

Ces engins de destruction, éclatant dès qu'ils sont touchés par un corps flottant, sont naturellement aveugles : ils maltraitent amis comme ennemis. Le cas de l'*Ienissei* et du *Boyarin* prouvent surabondamment les dangers que peut faire courir la moindre négligence dans leur manipulation et leur mise en place. Ajoutez les accidents qui peuvent survenir, non par la faute ou la négligence de l'homme, mais par le caprice

des choses ou des éléments : la torpille qui a fait couler le *Boyarin* s'était déplacée sous l'effort des courants. Pour le *Petropavlosk*, il est bien difficile de se prononcer sur la cause qui a amené la perte de ce cuirassé. On en est réduit aux hypothèses : toutefois, une torpille quelconque n'aurait pas pu *seule* faire couler aussi rapidement un aussi gros navire, aussi moderne, aussi bien pourvu de tous les cloisonnements et compartiments nécessaires ; une torpille, crevant la coque, aurait fait remplir d'eau un certain nombre de compartiments : la stabilité du bâtiment aurait été compromise : tout au plus, le bâtiment aurait-il pu sombrer au bout d'un temps assez long ; mais le *Petropavlosk* a sombré en quelques secondes et l'on nous parle de jets de flamme ou de vapeur, qui auraient atteint et même dépassé les superstructures et la passerelle : il y a donc eu une explosion interne. Peut-être le choc et la déflagration de quelque torpille vigilante (ou autre) ont-ils provoqué l'explosion soit des soutes à poudre, soit des chaudières : il est possible aussi, — certains disent : il est vraisemblable, — qu'avec l'instabilité incoercible et les soudaines décompositions de nos poudres actuelles (la poudre russe est en ce point des plus mauvaises), l'explosion des soutes ait été spontanée, sans aucune intervention d'un choc extérieur.

L'emploi des torpilles vigilantes exige de nombreuses précautions, aussi bien durant les hostilités qu'après : en particulier, si l'on veut éviter qu'un passage reste consigné aux bâtiments après les hostilités, les torpilles vigilantes doivent présenter des dispositions spéciales, soit pour pouvoir être relevées sans danger par le personnel exercé à leur manipulation, soit pour devenir inoffensives au bout d'un temps donné.

En temps de guerre, une escadre menacée par des torpilles vigilantes a différents moyens, plus ou moins efficaces, de les faire disparaître. On peut les faire détoner en promenant, dans la zone qu'elles occupent, des corps flottants quelconques (radeaux, etc.), sans valeur. On peut encore les détruire au moyen de torpilles de déblaiement : une embarcation, assez peu profonde pour passer sans danger sur les torpilles vigilantes, va mouiller ces pétards que l'on fait exploser à distance par un courant électrique : la commotion de cette première explosion provoque la détonation des « vigilantes » voisines.

L'effet de l'explosion d'une torpille vigilante sur un bâtiment serait localisé : j'ai dit qu'il en résulterait, dans la coque et les cloisons, des brèches plus ou moins étendues, suivant la solidité du bâtiment et suivant la charge explosive; par ces brèches, l'eau affluerait à l'intérieur du navire.

***

L'autre catégorie comprend les torpilles qui se transportent ou qui se meuvent, qui se traînent ou qui se lancent, les torpilles *mobiles*, qui sont avant tout des armes offensives et composent tout ou partie de l'armement des navires de guerre. On peut les ranger en trois classes, Mais les deux premières n'ont plus qu'un intérêt historique; aucune marine n'en fait plus usage; nous allons en voir la raison. Ce fut aux débuts seulement, à l'enfance de l'art, que l'on eut recours à ces deux premières sortes de torpilles mobiles :

1° Les torpilles « dérivantes », qui étaient des flotteurs chargés d'explosif et qu'un bâtiment remorquait à une distance plus ou moins longue, de façon à leur faire heurter la coque du navire à détruire :

2° Les torpilles « portées ». qui, fixées au bout d'une hampe à l'avant d'un navire, devaient s'approcher *jusqu'au contact* du bâtiment attaqué : l'explosion de la charge se faisait soit au choc, soit à volonté, électriquement.

Les dangers courus par le bateau traîne-torpilles ou porte-torpilles étaient évidemment des plus grands, surtout pour le porte-torpilles, puisqu'il lui fallait s'approcher du but jusqu'à le toucher. Ces torpilles rendirent cependant des services pendant la guerre de Chine de 1885.

Aujourd'hui on n'use plus que de la troisième sorte de torpille mobile. — la torpille automobile, qui peut être lancée d'une certaine distance et qui, une fois entrée dans l'eau, progresse dans la direction indiquée par ses propres moyens. Ce sont les engins dont les Japonais se sont servis lors de l'attaque de Port-Arthur du 8 février dernier, pendant laquelle le *Cesarevitch*, le *Retvisan* et le *Pallada* ont été torpillés.

En raison de leur transport facile, les torpilles automobiles sont des armes commodes, surtout pour constituer l'unique

armement des petits bâtiments de combat. On les utilise également, comme armement auxiliaire, à bord des navires de fort tonnage (cuirassés et croiseurs), où leur emploi dans un combat ne trouverait normalement place qu'à la fin de la lutte, lorsque les deux escadres en présence seraient assez rapprochées.

Toutes les marines de guerre emploient la torpille automobile. Différents modèles ont été proposés; mais, en général, c'est la première en date, la torpille Whitehead, qui a été adoptée par les puissances maritimes : les Allemands usent pourtant des torpilles Schwartzkopf, qui ne diffèrent, d'ailleurs des torpilles Whitehead que par quelques détails sans importance et par la nature du métal employé : le bronze des torpilles Schwartzkopf est d'un entretien plus facile, mais d'une résistance beaucoup moindre que l'acier des torpilles Whitehead.

L'idée première de cet engin appartient au capitaine de frégate autrichien Luppis qui, en 1864, imagina de charger d'explosif un bâtiment minuscule une sorte de brûlot automobile, qui (naturellement sans équipage à bord) aurait été mis en route de façon à aborder l'ennemi et à faire explosion au choc. Cet engin fut réalisé en 1867 par un constructeur, M. Whitehead, auquel s'était adressé le commandant Luppis : la première torpille automobile effectuait son parcours à fleur d'eau et réalisait une vitesse de 3 à 4 nœuds (6 à 7 kilomètres à l'heure) sur une distance de 200 mètres.

Les inconvénients de cette torpille étaient nombreux et graves; en raison de sa faible vitesse et de sa visibilité, elle pouvait facilement être évitée ou détruite par le navire attaqué. L'engin du commandant Luppis ne devint utilisable qu'en 1870, quand M. Whitehead eût imaginé de faire naviguer *sous l'eau* le petit bâtiment porte-explosif. Le problème que s'était posé M. Whitehead était le suivant : construire un sous-marin qui, une fois mis en marche, naviguât en conservant automatiquement l'immersion et la direction assignées avant le lancement. Ce programme est complètement réalisé aujourd'hui et les perfectionnements sont tels que les torpilles Whitehead actuelles peuvent parcourir 1 000 mètres à la vitesse de 30 nœuds (55 kilomètres à l'heure), en conservant parfaitement leur immersion et leur direction. Certains des modèles, récemment construits pour le Japon par l'usine Whi-

lehead, ont pu fournir des parcours de 3000 mètres, mais à des vitesses à peine supérieures à 20 nœuds (37 kilomètres à l'heure).

Longue de cinq à six mètres, avec un diamètre médian de 35 à 45 centimètres et deux pointes effilées, la torpille automobile a la forme d'un cigare, terminé par une double hélice : à la voir filer entre deux eaux, on la prendrait pour quelque thon géant au corps svelte et long, à la queue fourchue et tournante ; les poissons s'y trompent. A la partie avant, elle renferme une charge de coton-poudre (de 40 à 100 kilogrammes), munie d'un percuteur : ce percuteur s'arme automatiquement ; mais il ne s'arme que par la progression de l'engin dans l'eau, de façon à diminuer les dangers de manipulation à bord. A la partie centrale et arrière. la torpille comporte un réservoir et un moteur à air comprimé qui actionne les deux hélices. L'air est comprimé avant le tir. à une pression voisine de 100 atmosphères, dans le réservoir en acier qui occupe presque la moitié de la longueur totale. Le moteur qui utilise cet air comprimé développe une puissance de 35 à 45 chevaux. Un compartiment spécial renferme les régulateurs d'immersion et d'assiette, qui ont pour but de maintenir la torpille à la profondeur fixée d'avance (normalement 3 mètres) et de la faire naviguer horizontalement.

Depuis 1896, un autre régulateur a été adjoint à la torpille : grâce à ce dispositif. qui est une sorte de pilote automatique, la rectitude de la trajectoire est maintenue automatiquement, c'est-à-dire que la torpille est ramenée d'elle-même dans son plan de tir, si par hasard elle tend à s'en écarter ; avant l'invention de ce dernier appareil, on n'obtenait des trajectoires rectilignes qu'à la suite de longs réglages qu'il fallait renouveler fréquemment.

De plus, la torpille automobile est munie de mécanismes qui permettent de l'arrêter à une distance voulue et de la faire couler si elle a manqué le but : ce dernier point aurait une grande importance en temps de guerre. en raison des dangers qui résulteraient d'une torpille errante. Dans les exercices. ce mécanisme n'est pas enclenché et, lorsque la torpille stoppe. elle remonte automatiquement à la surface. ce qui permet de la repêcher : il ne faut pas oublier que la valeur

d'une torpille automobile, non chargée, varie de 7 000 à 10 000 francs suivant les calibres ; quant à la valeur de la charge, elle est insignifiante au regard de la torpille elle-même, — quelque quatre ou cinq cents francs. En temps de paix, la charge de fulmi-coton, qui est supprimée est remplacée, pour les exercices, par un poids équivalent d'une matière quelconque.

La torpille est lancée au moyen d'un tube qui sert à la mettre à l'eau en lui donnant la direction initiale. Pendant le court trajet que la torpille fait dans le tube, sa machine motrice est mise en marche automatiquement. Une fois dans l'eau, la torpille progresse par ses propres moyens. Les tubes lance-torpilles sont ou aériens ou sous-marins. Les premiers sont situés à une certaine hauteur au-dessus de l'eau : la torpille en est expulsée au moyen d'une faible charge de poudre (200 à 300 grammes) et tombe à la mer où elle prend immédiatement l'immersion pour laquelle elle est réglée. Les tubes aériens constituent l'armement unique des torpilleurs ; on en place également sur les contre-torpilleurs, les croiseurs et les cuirassés. Les tubes sous-marins sont employés à bord des grands bâtiments (cuirassés et croiseurs-cuirassés). Ils sont situés à environ 3 mètres au-dessous de la flottaison. La torpille en est chassée au moyen d'un jet d'air comprimé, puis elle est guidée à son entrée dans l'eau par un prolongement du tube appelé cuiller, que l'on pousse en dehors de la coque avant le tir. Les bâtiments sous-marins sont également armés de tubes lance-torpilles de dispositions variées.

La torpille automobile, une fois entrée dans l'eau, doit naviguer à une profondeur constante et dans une direction donnée. Il faut, pour réaliser ces conditions, que tous les mécanismes soient en excellent état. Il faut en plus, pour toucher le but, que la direction initiale soit bonne. Le problème de la visée, dans un lancement de torpille, est des plus compliqués. Si le but à atteindre est en marche, la direction dans laquelle la torpille doit être lancée dépend à la fois de la route suivie par le but et de la vitesse de ce dernier, et là-dessus on ne peut faire que des hypothèses. L'importance des erreurs commises dans l'appréciation de la route et de la vitesse du but croît avec la distance : en réalité, il faut,

pour lancer une torpille avec chance de succès, se placer à une proximité assez grande du but. En temps de combat, un torpilleur cherchera à s'approcher à 200 mètres, 150 mètres si possible, avant de lancer sa torpille. On comprend les difficultés de cette tentative : il s'ensuit que le torpilleur doit être aussi peu visible que possible et avoir une vitesse assez grande, afin de pouvoir s'approcher du but à bonne distance avant que l'artillerie légère du bâtiment attaqué ait pu être dirigée sur lui.

En s'appuyant sur les résultats observés jusqu'à présent il faut estimer qu'une torpille sur cinq environ toucherait le but en temps de guerre : dans les conditions du temps de paix, la proportion des coups au but dépasse 80 p. 100. Si la torpille touche le but, l'explosion de sa charge provoque une brèche dans la coque; le compartimentage intérieur du bâtiment peut être attaqué et, par l'envahissement de l'eau, la stabilité du navire est compromise; le choc disloque plus ou moins la carène; au minimum, le bâtiment se trouve paralysé par suite du remplissage d'un ou plusieurs compartiments. Il est probable que les bâtiments modernes, à compartimentage très développé, ne sombreraient pas, tout au moins sur le coup. Néanmoins, l'explosion d'une torpille les mettrait hors de combat pour un temps notable : le *Cesarevitch* et le *Retvisan* en donnent l'exemple.

Reste à considérer les moyens de défense contre la torpille automobile. En premier lieu, les bâtiments attaqués cherchent à détruire le torpilleur avant qu'il soit arrivé à bonne distance de lancement; mais ce n'est pas toujours possible : le torpilleur agit par surprise, il est peu visible, sa vitesse est très grande et le tir contre lui peut être inefficace. De plus, la veille et garde contre les torpilleurs est très pénible et, au bout d'un certain temps, ne donne plus de résultats, les hommes étant trop fatigués : à bord d'un cuirassé, il faut avoir assisté à l'attente d'une attaque de torpilleurs pour comprendre et mesurer l'énervement des hommes de veille; après quelques heures de garde attentive, sur la mer complètement vide, ces veilleurs surexcités finissent par voir des torpilleurs partout, sauf aux endroits d'où les torpilleurs viennent. Une autre précaution, prise par les bâtiments qui

redoutent une attaque de torpilleurs. consiste à masquer tous les feux, de façon à se dissimuler le plus possible. Mais la seule défense inventée contre la torpille est le filet pare-torpilles. gigantesque cotte de mailles ou, comme disent les marins, gigantesque crinoline, immergée autour du navire dont elle fait le tour. La torpille vient s'arrêter dans les plis de ce filet.

Malheureusement, cette installation est très lourde. De plus, lorsque le bâtiment se met en marche, le filet se relève sous l'action de la vitesse : la protection qu'il donne est alors illusoire. En outre, il est à craindre que, dans un combat, ce filet ne tombe à la mer et ne vienne paralyser les hélices. Enfin, la torpille elle-même peut recevoir des dispositifs spéciaux qui lui permettent de se frayer un passage à travers les mailles du filet. L'emploi des filets ayant de nombreux inconvénients, et la protection qu'ils donnent étant très faible. plusieurs nations. en particulier la France. ont renoncé à ce mode de défense contre la torpille.

Torpilles fixes et torpilles automobiles, nous ne savions pas en réalité ce que pouvaient au juste donner ces engins. Les expériences qu'en avaient faites les flottes de l'Amérique du Sud ou, durant la dernière guerre sino-japonaise, la flotte du Japon, ne nous avaient rien appris de très certain. La guerre russo-japonaise nous fournira des données plus précises. Jusqu'ici, les Russes nous feraient aisément croire que la torpille est aussi dangereuse peut-être, — plus dangereuse même entre certaines mains, — pour ceux qui s'en servent que pour ceux qu'elles devraient atteindre. Entendons-nous bien cependant : les désastres, les véritables suicides de la flotte russe proviennent tous de torpilles fixes, de torpilles vigilantes, qui demandent un doigté précis et des manœuvres de sang-froid ; la torpille automobile, — ne s'armant d'elle-même qu'à distance du bâtiment qui la lance, — est un instrument moins perfide et bien plus efficace ; comme disent nos marins, elle est vraiment « d'attaque ».

CAPITAINE ***

L'Administrateur-Gerant : H. CASSARD

LA FILLE

DU

TOURNEUR D'IVOIRE

> Du haut des tours à étages, les astronomes observent chaque nuit le ciel pour y saisir les signes révélateurs.
>
> MASPÉRO.

Cette nuit-là, Nicylle n'avait point dormi; par la baie largement ouverte qui échancrait sa chambre sur l'azur, elle s'était divertie à contempler les étoiles. Plus elle enfonçait ses regards là-haut dans cette grande mer mouvante, plus elle y découvrait de points lumineux, de coruscations nouvelles. Les étoiles lui souriaient. Il y en avait de larges, qui paraissaient complètement immobiles, et de petites qui clignaient comme des yeux débiles d'enfant. Il y en avait qui se rassemblaient en rondes, d'autres qui s'isolaient, majestueuses, ainsi que des reines déchues. Il y en avait de bleues, de vertes, de rouges; et quelques-unes, incolores, semblaient des perles détachées d'un collier. Toutes étaient belles toutes souriaient à Nicylle et répondaient de loin à son amour. Car Nicylle les aimait déjà depuis longtemps, depuis sa plus tendre enfance, depuis qu'Eusébie, sa nourrice, l'avait bercée sur ses genoux en lui contant le roman de l'infini.

A vrai dire, les deux femmes étaient aussi ignorantes l'une que l'autre. Nicylle avait grandi dans la soie et dans les parfums, sans autre souci que celui de parer son corps et de nourrir son esprit de riantes ou de voluptueuses images. Dans cette ville d'Émèse, pleine des magies de l'Orient, elle avait respiré dès sa naissance l'atmosphère engourdissante distillée

par les cèdres aux pentes du Liban et par les chevelures des femmes qui se baignaient le soir dans l'Oronte, le visage tourné vers les astres. Comme toutes les filles d'Émèse elle avait adoré de loin et prié, les mains ouvertes, le soleil au disque enflammé, et la lune aux mourants rayons. Elle ne connaissait pas d'autres dieux que ces dieux cachés et resplendissants, que ces puissances dont elle apercevait le reflet sans cesse, dont sans cesse elle sentait la molle douceur glisser à son front. Pourtant les récits d'Eusébie, sa nourrice, elle n'y croyait pas tout à fait. Elle souriait un peu quand la vieille, tout en pressant du pied son rouet chargé de fil roux, reprenait l'éternelle histoire de la descente des génies aériens sur la terre et des filles des hommes emportées au ciel et transformées en blanches épouses des astres. De fabuleuses amours emplissaient les nuits silencieuses. Des baisers s'échangeaient dans l'espace, baisers ignés d'où naîtraient les constellations futures. Le soleil, tour à tour, fécondait chacune des étoiles. Elles l'attendaient, tremblantes, et repliaient sur lui leurs voiles bleus...

Nicylle ne croyait pas entièrement à ces choses ; sans rien savoir, elle désirait un mystère plus noble, et que ce mystère pût s'accorder davantage avec ce que lui suggéraient sa raison et son cœur. Tandis qu'Eusébie, infatigable, parlait, — au rythme du rouet qui tournait toujours, — la jeune fille jetait un regard d'envie sur la haute Tour des Astronomes qui, dans la plaine, à quelque distance de la ville, s'érigeait, en pyramide polychrome, vers le ciel. C'était le lieu de la science, et, après le Temple, le plus sacré des édifices d'Émèse. Son origine se perdait dans un passé très lointain, et sa solidité défiait les atteintes des siècles. Chaque année, seulement, on repeignait de couleurs vives les sept étages consacrés à la gloire des sept planètes, le premier en blanc, le deuxième en noir, le troisième en pourpre, le quatrième en bleu, le cinquième en vermillon, le sixième en argent, le septième en or. Une rampe extérieure montait jusqu'au septième étage, et, tout en haut, une petite coupole revêtue d'or contenait la chambre de la Divinité suprême au nom ignoré, avec un lit, un autel, une table où séjournaient les parfums.

Nicylle se fatiguait les yeux à épier cet or fascinateur de la

coupole, étincelant dans la splendeur du jour aussi bien que dans les nuits pâles, comme un astre qui n'aurait pas eu de déclin; elle enviait le sort des astronomes qui allaient et venaient librement de la base blanche au sommet doré de la tour, et, de ces hauteurs, pouvaient interroger la face du ciel. — « Ne trouves-tu pas le sort des femmes bien cruel? — demandait-elle à Eusébie. — Nulle d'entre nous ne peut prétendre à connaître les secrets d'en haut; et il faut nous contenter de ce que nous en disent les hommes. » Eusébie hochait la tête; la science lui importait peu. Et Nicylle, après avoir soupiré, songeait à autre chose, ou plutôt ne songeait à rien.

D'ailleurs, ce n'était que par surcroît de bonheur qu'elle se plaignait de son destin; à tout prendre, elle était heureuse. Sa plus grande joie était de se savoir belle. Quand elle ne contemplait pas les astres, elle se contemplait elle-même dans la plaque d'étain poli qui lui servait de miroir. Elle souriait à sa bouche rose, à la blancheur de sa peau satinée et fraîche comme un fruit. Ses cheveux étaient du raisin en lourdes grappes; ses yeux — avait-elle pu jamais en saisir la nuance incertaine et changeante? — ses yeux étaient deux pierres de lune que colorait diversement la lumière du jour. Elle jouait à surprendre ses yeux dans la plaque d'étain poli qui lui servait de miroir; elle y cherchait ce qu'elle ignorait de son âme et l'expression subtile de sa beauté. Elle se plaisait à les cerner avec du fusain ou du kohl, à les aviver de safran, ou à les éteindre sous une couche épaisse de stibium qui les *faisait luire* obscurément comme des tisons sous la cendre. Elle leur disait des phrases passionnées ou tendres, afin de voir ce qu'ils répondraient; et quelquefois, si elle leur parlait d'amour à voix basse, elle les voyait se remplir de larmes. L'amour cependant ne tenait aucune place dans son cœur. Elle n'avait de ce sentiment qu'une intuition vague, — une souvenance et un espoir, — comme si elle eût goûté avant de naître une liqueur à l'arome pénétrant dont le goût lui restait aux lèvres. Les jeunes hommes, elle les regardait de loin avec plaisir, parce qu'elle les trouvait beaux, mais sans trouble. Pas un seul ne lui inspirait de désir; pas un un seul ne la faisait sortir de sa léthargie délicieuse, de cette rêverie où elle se

tenait enfermée, dans la soie et dans les parfums, en face des pentes ombreuses du Liban, des vallées claires de l'Oronte, du ciel transparent et des eaux limpides. Ce qu'elle souhaitait lui était accordé chaque jour. Son père devançait tous ses caprices, comme l'eût fait le plus prévoyant des époux. Sa nourrice Eusébie remplaçait auprès d'elle sa mère évanouie dans la mort ; elle savait, la vieille nourrice aux mains agiles, les tendresses discrètes et les paroles doucement murmurées qui bercent l'âme des jeunes filles le soir et les font s'endormir en des rêves étoilés, avant que les mauvais génies aient secoué sur elles la poussière de leurs âmes ténébreuses.

***

Le père de Nicylle avait le plus beau de tous les métiers d'Asie : il était tourneur d'ivoire. Artisan et artiste tout à la fois, il fournissait aux temples, aux palais, aux maisons luxueuses ou modestes les objets nombreux, d'une blancheur éblouissante, en usage pour le culte et pour les besoins de la vie, pour la décoration des édifices et pour l'ornement des demeures. D'immenses statues, aussi bien que des bibelots minuscules, sortaient de ses mains. Dans la seule défense d'un éléphant géant de l'Inde, il avait façonné six petits éléphants entiers, dont Nicylle longtemps avait fait toutes ses délices. Onctueux au toucher, délicats et lourds, les six petits pachydermes étaient les jouets de prédilection de la fillette enfouie dans les coussins odorants, ses yeux de gazelle remplis de lueurs fugitives. Elle exerçait sur eux le magnétisme de ses regards : vraiment, ils semblaient la comprendre et être ravis de leur servage. Parfois, elle les blottissait tous dans son giron, dont la tiédeur aussitôt les imprégnait. Plus que du métal ou de l'argile, ils vivaient : ils possédaient encore la sensibilité animale de la matière d'où ils avaient été tirés. Mais, en grandissant, Nicylle peu à peu les avait abandonnés. Maintenant ils gisaient dans un coin de la chambre, charmants encore et d'une blancheur toujours aussi immaculée. Car c'était là le principal mérite de Zénodore, le père de Nicylle. Parmi les tourneurs d'ivoire d'Émèse et de toute la Syrie, il réussissait mieux qu'aucun autre à préser-

ver la substance précieuse du jaunissement inévitable qu'y déposaient les années. Les défenses d'éléphant qu'il avait assouplies en mille fantaisies diverses gardaient au soleil ou à l'ombre, dans la chaleur ou dans les glaces, leur pureté originelle. On disait qu'il avait acheté au poids de l'or le secret d'un chef de caravane qui venait chaque printemps lui amener les lourdes bêtes à travers les déserts de la Mésopotamie. En réalité, Zénodore avait trouvé lui-même le procédé auquel il devait sa fortune. En observant les transformations successives de l'ivoire dans le bain d'orge fermentée qui servait à l'amollir, il avait remarqué que si l'on ajoutait à ce bain des racines de mandragore on obtenait un éclat beaucoup plus beau ; et bientôt il avait acquis la certitude que cet éclat était inaltérable. Bien plus, il enfermait les pièces travaillées dans une cage de verre hermétiquement close où, lentement, elles se refroidissaient sans subir les morsures de l'air. Ainsi parvenait-il à un degré de perfection que ses confrères essayaient en vain d'imiter. Les ivoires de Zénodore d'Émèse étaient recherchés dans toute la Syrie, en Phénicie et en Grèce, partout où l'on appréciait l'habileté des artistes, et où la grâce des objets familiers le disputait à la splendeur des chefs-d'œuvre.

C'était au milieu de ces blancheurs, dans ce luxe d'une pureté sans tache, que Nicylle avait passé toutes ses heures. Jamais elle n'avait quitté une seule nuit la maison paternelle. Quand elle sortait, ce n'était que pour se rendre au Temple du Soleil ou pour se promener sous la longue allée bordée de sycomores qui conduisait à la Tour des Astronomes. Derrière elle, une servante portait une ombrelle chamarrée de perles. Elle avançait à petits pas, gênée un peu par l'entour de ses sandales étroites, et tenant en sa main les plis rassemblés de sa robe. Elle ne souriait à personne. Au contraire, elle évitait de rencontrer les yeux qui se posaient sur elle ; une imperceptible moue de dédain faisait ressembler sa bouche à une baie mûre de sorbier. Elle savait que les filles du peuple, seules, traversaient les voies publiques sans s'inquiéter d'être dévisagées et admirées au passage ; mais la fille du tourneur d'ivoire, de l'illustre Zénodore, ne devait livrer de sa beauté que le moins possible aux regards indiscrets des hommes.

Un matin, cependant, elle eut un involontaire tressaillement : elle quittait le Temple du Soleil, et il faisait si beau, si tiède, qu'elle n'avait pu résister au désir de s'engager dans l'allée des Sycomores avant de rentrer à la maison. Là-bas, la petite coupole dorée luisait au sommet de la Tour énorme ; des myriades de feux semblaient en jaillir, toute une gerbe de fusées et d'étincelles qui s'éparpillait sous l'azur, embrasée sans cesse par le rayonnement de l'astre. Là-bas, là-haut, c'était l'éblouissement, la splendeur complète. Nicylle se fût estimée heureuse seulement de monter jusqu'au premier étage de la Tour. Mais quel rêve ambitieux et vain! Qui donc lui ouvrirait les portes sacrées de l'édifice et la guiderait par la main le long de la rampe extérieure où l'on voyait les astronomes passer, comme des ombres, dans leur longue simarre couleur de cendre? Certes, elle eût donné beaucoup pour y être transportée par la vertu de quelque enchantement. Une curiosité ardente, une nostalgie de l'espace labourait ses entrailles. La beauté des cérémonies du Temple ne l'intéressait même plus. La beauté du jeune prêtre du Soleil — le plus jeune parmi les trois cents pontifes préposés au culte divin — ne charmait plus ses yeux ni son rêve intime; tout à l'heure, seule peut-être parmi la foule, elle était restée indifférente quand il était entré, vêtu d'une robe de femme, les lèvres peintes de vermillon et la tête couverte d'une tiare d'or posée comme une tourelle branlante sur ses cheveux bouclés et blonds. Il lui fallait pour l'émouvoir quelque chose qui parlât à son esprit et à son cœur, un geste qui s'adressât à elle directement et non point à tous, et dont elle seule pût comprendre la signification secrète...

Or, tandis qu'elle songeait à ce désir confus et impérieux en elle, ses yeux tout à coup se heurtèrent à deux yeux de flamme, et sa bouche laissa échapper un léger cri. Dans l'allée des Sycomores, l'un des astronomes de la Tour s'avançait à deux pas d'elle. Il la regardait hardiment, amoureusement, sans s'inquiéter de la servante qui tenait derrière le clair visage de l'enfant l'ombrelle chamarrée de perles. Il la regardait avec cette intensité particulière de vision qui dépasse la surface des corps et touche aux fibres même de l'être. Et de ce regard, habitué à fouiller l'inconnu des astres, Nicylle sentait

tellement la puissance qu'elle n'avait pu s'empêcher de pousser un cri, comme si une main invisible l'eût étreinte.

Cependant le jeune homme était déjà loin, et Nicylle le voyait encore au dedans d'elle. D'un coup d'œil elle l'avait parcouru tout entier. Il était haut et mince ; sa simarre de laine couleur de cendre s'adaptait étroitement à sa taille et laissait libres et souples tous ses mouvements. Son visage était glabre, mais étonnamment viril. La bouche sinueuse, le nez d'une courbe hardie, ressortaient sur cet ovale avec un relief singulier. Sous des sourcils aigus, les yeux s'agrandissaient, débordaient les tempes, remplissaient toute la partie supérieure de la face, qu'ils éclairaient comme des fenêtres largement ouvertes. Sans doute le jeune savant devait posséder une âme audacieuse et forte, une âme concentrée et ardente, en harmonie avec les traits de ce visage viril.

Mais pourquoi avait-il dardé sur Nicylle le feu de ses prunelles lumineuses ? Elle en était toute tremblante et brûlée intérieurement, autant que si un incendie se fût allumé en elle. Elle ne voyait plus rien du paysage riant et clair, et la petite coupole dorée de la Tour — là-bas, là-haut — dansait, zigzaguait, fuyait parmi l'immarcescible azur. Brusquement elle rebroussa chemin. L'allée des Sycomores était vide; au bout, la ville en escaliers et en terrasses s'élevait, éblouissante de blancheur, éventée doucement par la caresse des palmes. Chaque maison avait son jardin, dont les frondaisons pendaient sur elle comme une chevelure défaite. Le ciel entrait par les baies arrondies jusqu'au fond des chambres peintes. Mais il y avait des réduits qu'on devinait obscurs, des alcôves ouatées de parfums et de mystères où les femmes se tenaient immobiles dans l'extase d'un songe éternel. Et Nicylle pressait le pas pour revenir plus vite. Elle avait hâte de laisser son cœur palpiter à l'aise et ses yeux répandre des larmes exquises dont elle ignorait la source.

***

A partir de ce moment tout avait été changé dans l'existence intérieure de Nicylle. Sans que rien y parût au dehors,

un espoir s'était levé en elle. Sa curiosité passionnée de l'infini s'étayait maintenant sur un autre sentiment plus humain et plus doux. En regardant les étoiles, elle songeait à l'étranger au visage viril, rencontré dans l'allée des Sycomores; en contemplant le sommet luisant de la Tour, — où ses yeux invinciblement étaient attirés, — elle le voyait occupé à observer les signes mystérieux du ciel; et quand la vieille Eusébie reprenait, au rythme du rouet jamais lassé, l'histoire fabuleuse des astres, elle souriait délicieusement émue et incrédule : « Il sait, lui ! » se disait-elle tout bas. Et tout l'élan de son cœur la portait vers cet inconnu qui détenait la clef de tant de paradis, où sa jeune imagination s'égarait en vain.

Éperdument elle désirait le revoir. Pourtant elle ne faisait rien pour cela. Elle attendait l'heure marquée par sa destinée, et que les génies qui sèment les joies et les douleurs devant les pas des mortels amenassent de nouveau sur sa route celui qu'elle appelait dans le secret de son âme. Jusque-là elle jouissait avec délices de ce que l'amour était né et grandissait en elle. Elle était pareille à un jeune arbuste que le printemps aurait orné tout à coup d'une floraison odorante. Elle avait l'orgueil de cette floraison, éclose sur ce bel amandier riche de sève et de grâce, auquel la comparaient volontiers les amis de son père quand ils étaient admis à baiser l'ourlet de sa robe. Elle se sentait devenir fertile comme l'eau, féconde comme la terre, rien qu'en pensant aux lèvres sinueuses dont l'attrait commandait en elle, à cette bouche qui devait connaître toutes les paroles.

Ainsi le regard d'un homme l'avait ravie aux futilités de l'enfance. Elle délaissait ce qu'elle avait le plus aimé, toutes ces jolivetés d'ivoire dont le contact était doux à ses mains, les coffrets, les statuettes, les peignes incrustés d'or... Et les six petits éléphants à la croupe onctueuse et lisse n'obtenaient jamais plus d'elle la moindre caresse.

De cet état nouveau, la vieille Eusébie était seule à s'apercevoir. Quant au père de Nicylle, Zénodore, il la voyait peu et la gâtait de loin, séparé d'elle par tout ce qui fait la vie des hommes si abondante et si pleine, différente de la vie oisive et inutile des femmes. Comment aurait-il eu le temps,

d'ailleurs, de s'occuper de la jeune fille ? Il travaillait en ce moment à un grand ouvrage qui devait lui prendre au moins trois années de labeur et de continuels efforts. C'était les portes colossales du vieux temple d'Ourouk, qu'un incendie avait détruites et qu'il était chargé de refaire dans l'ivoire le plus pur. Quatre bas-reliefs devaient y être incrustés, retraçant la légende de Gilgamès dans ses quatre différents épisodes : — le héros quitte sa patrie pour aller combattre sur les bords de l'Euphrate le Taureau divin ; — cependant la déesse Istar, pour sauvegarder cet urus céleste, assemble ses prêtresses, ses hiérodules, ses folles femmes, et elles jurent ensemble d'attacher la malédiction aux flancs du hardi Gilgamès ; — mais Gilgamès triomphe du redoutable monstre, et, après qu'il l'a vaincu, il fait venir tous les tourneurs d'ivoire ; et les artisans sont émerveillés de la grosseur des cornes : elles valent trente mines de lapis, leur diamètre est d'une demi-coudée, elles peuvent contenir huit mesures d'huile à elles deux ; — alors le héros rentre dans Ourouk et il jette au peuple cette parole orgueilleuse : « Qui donc est brave parmi les braves ? Qui donc est fort parmi les forts ? » Une seule voix s'élève de toutes parts : « Gilgamès est brave parmi les braves ! Gilgamès est fort parmi les forts ! »

Cette œuvre magnifique absorbait entièrement le père de Nicylle. Pendant ce temps, Nicylle rêvait. Eusébie la regardait avec inquiétude s'enfouir dans la soie des coussins, la tête noyée dans l'or liquide de ses cheveux, les yeux sombrés dans l'infini. « C'en est fait, — pensait la vieille nourrice, — voilà que l'heure a sonné où l'enfant que j'ai abreuvée de mon lait va cesser d'être mienne ; les Génies de la Jeunesse ont coupé les derniers liens qui la retenaient à moi. Ce que je lui ai donné de ma substance s'est transformé en sa chair et en son sang, au point qu'elle m'est devenue étrangère... » Et la vieille soupirait, silencieuse soudain devant son rouet qui tournait toujours.

Mais, un matin que Nycille était allée de nouveau au Temple du Soleil, elle revint transfigurée. Il semblait que les effluves de l'astre eussent traversé son corps et pénétré jusqu'à son âme. Sans doute se rendait-elle compte de ce rayon de beauté qui s'échappait d'elle, car son premier soin fut de prendre son miroir

de métal poli; elle s'y contempla longuement. Puis elle appela Eusébie et la fit asseoir à ses pieds.

— Examine-moi bien, Eusébie. Ne trouves-tu pas qu'il y a quelque chose de changé en moi ?

— Tu es plus belle que jamais ! dit Eusébie gravement. O ma fille, tes prunelles brûlent mes yeux, comme le vin mêlé au cinname brûle les lèvres, et ton sourire est aussi délicieux que le miel.

— C'est que je suis heureuse, — ajouta Nicylle avec transport. — Ce que je souhaite depuis longtemps est sur le point de se réaliser. Je vais être savante, Eusébie, très savante...

La jeune fille laissa couler sur sa nourrice le long regard de ses yeux de gazelle. Mais la vieille, toujours grave, hochait la tête.

— A quoi bon tout cela ? à quoi bon ? N'es-tu pas heureuse déjà avec tout ce que tu possèdes ? Tes moindres désirs sont exaucés. Tu vis dans le repos et dans l'opulence, ce qui est le sort le plus enviable pour une femme. Les mets les plus exquis te sont préparés. Il n'est pas de princesse qui ait des colliers ou des anneaux plus pesants que les tiens. Vois ! dans ta chambre tout est précieux et magnifique : tes coffrets sont en bois de santal; ton lit est en ivoire, comme l'autel d'une divinité. Autour de toi l'odeur de l'encens et de la myrrhe s'élève sans cesse. Parmi les jeunes filles d'Émèse, tu es certainement la plus riche et la plus enviée.

— Cela ne me suffit pas, — murmura plus bas Nicylle. — Eusébie, tu ne peux comprendre mon tourment. Ce ciel, où nos pensées errantes vont se poser par les nuits claires, est pour nous comme un poème magnifique qu'écrivent en lettres d'or les étoiles, mais dont le sens nous échappe. J'apprendrai à y lire aussi bien que le plus savant des astronomes, et la sagesse divine me sera révélée.

— Par qui ? — interrompit Eusébie, anxieuse.

— Par celui qui m'aime, — répliqua doucement l'enfant.

Il y eut un silence. Nicylle ne semblait plus voir Eusébie accroupie à ses pieds. Elle avait repris son miroir, et se souriait dans la plaque d'étain poli. Au bout d'un instant, la vieille nourrice alla se remettre à son rouet. Dans la chambre, à travers les étoffes lourdes accrochées devant la baie

ouverte, le soleil jetait des lueurs multicolores. Le souffle chaud du printemps entrait et se mêlait aux parfums frais des essences.

— Ecoute, — prononça lentement Nicylle. — Il faut que tu me jures de ne pas me contrarier dans mes desseins et de n'en rien divulguer à personne. D'ailleurs, c'est à moi que tu appartiens et j'ai droit de vie et de mort sur toi... Ce soir, lorsque les astres commenceront à briller au ciel, je quitterai secrètement la maison. Tu resteras à m'attendre et tu entretiendras sur le seuil de ma porte la lampe d'argile qui brûle toujours. Quand je rentrerai, tu mettras sur moi ton manteau. Si l'on te demande quelle est la femme dont l'ombre se profile sur le mur, tu diras que c'est une esclave.

Eusébie s'était levée. Ses mains tremblaient. Elle les passa sur le front blanc de Nicylle.

— Frappe-moi si tu veux : Eusébie se ferait tuer plutôt que de proférer un mensonge. Ma langue envers tous restera muette. Je ne parlerai ni pour te trahir ni pour te défendre.

***

La lune se dégageait de l'obscur, mais, dans le ciel mystérieux, il n'y avait pas encore d'étoiles. Nicylle glissait sous les sycomores, dans la longue avenue qui conduisait à la Tour. Son cœur battait vivement. Cependant elle n'éprouvait aucune crainte. Elle avançait, seule, dans l'avenue pleine de silence, entre les arbres trapus et géants. De l'immense Tour elle n'apercevait que la base, une masse énorme qui bouchait déjà l'horizon et semblait être posée là comme la borne du monde. Nicylle tressaillait de joie en pensant qu'elle allait connaître ce lieu désiré. Elle ne doutait pas de la puissance de l'amour. Le jeune astronome qui l'attendait au pied de la Tour lui avait, dans une phrase ardente jetée à l'oreille, promis d'accomplir toutes ses volontés. Et elle allait à ce premier rendez-vous avec l'assurance de se voir aveuglément obéie.

Pourtant, avant d'arriver, elle ralentit un peu sa marche ; elle voulait paraître calme et ne prononcer que des paroles prudentes. Déjà les étoiles, curieusement, sortaient une à une de l'azur. Nicylle les sentait penchées sur elle comme des

amies lointaines, bienveillantes d'ordinaire, et ce soir animées d'une légère ironie ; elles luisaient comme des yeux grands ouverts, pétillants de malice : certainement elles n'avaient jamais été aussi brillantes, aussi lumineuses. Nicylle n'osait plus les regarder face à face. Elle baissait le front et serrait ses mains sur sa poitrine. Tant de témoins la gênaient. Pour aborder l'inconnu, elle eût préféré une obscurité complète, — cette minute seulement ; — après, leur désir à tous deux remonterait vers les étoiles.

Mais était-il là ? Elle ne l'apercevait nulle part. Elle ne voyait plus maintenant que la porte ronde et massive de la Tour : un sphinx ailé, colossal, en briques rouges, en gardait l'entrée ; l'effroi jaillissait de ses orbites béantes. Nicylle n'osait avancer davantage. Elle songea tout à coup à Eusébie sa nourrice, à son père, à la maison parfumée et bien close, et un regret d'être venue lancina son cœur ; un vertige la fit tournoyer sur elle-même. Mais aussitôt deux bras puissants la saisirent : l'étranger avait surgi d'entre les griffes allongées du sphinx.

— Je m'appelle Thymnès, — dit-il ; et il ajouta plus bas : Donne-moi tes lèvres.

C'était lui, elle le reconnaissait : son visage glabre et viril, ses traits audacieux et pensifs. Il la tenait fixée contre lui amoureusement, mais sans violence.

— Donne-moi tes lèvres ! — répétait-il.

Et Nicylle au fond de ses yeux contemplait la nuit sombre brodée d'étoiles.

Certes, elle le trouvait beau. Du premier jour qu'elle l'avait rencontré, son être avait été remué délicieusement. Et maintenant qu'elle se tenait debout sous la domination de son regard, elle l'admirait plus encore. Une émotion infinie la diluait toute. Cependant, avant de consentir au baiser, elle exigea qu'il renouvelât une seconde fois sa promesse :

— Tout ce que je voudrai, tu le feras ?

— Tout ! — répéta docilement Thymnès.

Alors elle s'abandonna. Leurs bouches voluptueusement se refermèrent l'une sur l'autre : leur souffle, confondu, fit se rejoindre leurs âmes. Ils restèrent ainsi dans le recueillement de ce mystère, dans l'extase de cet échange divin. Leurs yeux

à demi clos ne s'entr'ouvraient plus qu'à peine dans une étroite ligne de lumière ; de même qu'en dedans d'eux ils ne ressentaient plus qu'une seule vibration où se condensait leur vie. Nicylle s'affaiblit à ce baiser. Elle s'arracha des bras de Thymnès et recula de quelques pas.

— Maintenant, — dit-elle, — fais-moi pénétrer avec toi dans la Tour.

Le jeune astronome pâlit. Il n'avait pas prévu cette demande. Que peut désirer une femme, sinon des bijoux, des parfums, les étoffes précieuses ? Et quel sacrifice peut-elle exiger, sinon l'humiliation ou l'éloignement de ses rivales ? Mais que Nicylle voulût pénétrer dans la Tour, qu'elle cherchât à s'immiscer dans ces secrets inviolables, — cela, il ne l'aurait jamais cru. Il la considérait avec stupeur, tandis que, droite et immobile, pareille dans ses voiles blancs à une petite statue d'ivoire, elle attendait qu'il la prît par la main pour la faire passer sous les flancs du sphinx redoutable.

— Non, — dit-il enfin, — ce que tu réclames de moi est absurde. Aucune femme n'a jamais franchi cette porte, ni gravi les étages de la Tour. Qu'y viendrais-tu faire, d'ailleurs ? L'étude des astres est dévolue aux hommes seulement, et encore à une seule classe parmi les hommes. Les mystères du ciel sont plus effrayants que ceux de la terre, ô Nicylle !

— C'est pour cela même — répliqua Nicylle — que j'ai résolu de les connaître. Thymnès, tu as juré d'obéir à tous mes caprices : ne tarde pas davantage ; ouvre-moi la porte de la Tour.

— Non, — dit encore Thymnès, — c'est impossible. Demande-moi tout ce que tu voudras, Nicylle, ma vie même, je te la donnerai sans regret ; mais cette porte ne s'ouvrira pas devant toi.

Il s'était rapproché d'elle, et, pour se faire pardonner, doucement, il cherchait à prendre ses mains dans les siennes. Il tressaillit de les trouver froides et inertes. Nicylle le regardait avec hauteur ; un pli de mécontentement abaissait sa lèvre enfantine ; elle lui jeta un seul mot : — Adieu !

Puis elle s'éloigna dans la nuit.

Mais Thymnès s'élança derrière elle...



Ç'avait été un ravissement. Enlacés l'un à l'autre, ils avaient lentement parcouru la rampe étroite jusqu'au premier étage tout imprégné de blancheur. Là ils s'étaient arrêtés, décidés à ne pas aller plus loin : à cette heure, les astronomes étaient déjà en observation sur le sommet de la Tour; on entendait par instants résonner l'extrémité de leurs longs tubes d'airain contre la balustrade dorée de la coupole, et ce bruit était le seul qui interrompît le silence dans la vaste nuit.

Nicylle s'était laissée aller en arrière sur l'épaule de Thymnès; et tout le poids de son corps charmant reposait sur le corps nerveux du jeune homme; il respirait ses cheveux qui sentaient le baume. Il connaissait sans le voir le modelé de son dos étroit et de ses reins souples. Il percevait la fraîcheur de sa chair suave, comme l'arbre perçoit la fraîcheur de la vigné arcboutée à lui. Elle regardait les étoiles. C'était de l'orgueil maintenant qu'elle éprouvait en leur présence. N'avait-elle pas réussi à vivre son rêve et conquis avec ses lèvres le paradis défendu? Abandonnée à l'épaule de Thymnès, elle contemplait longuement ces divinités sans nombre. Tout à coup elle jeta un bras autour de la tête du jeune savant, et chercha ses yeux qui plongèrent en elle.

— Tu me diras tout, n'est-ce pas? Tu m'apprendras ce qu'il y a dans cet infini? O Thymnès! cher Thymnès! Que de fois j'ai cherché vainement à comprendre les signes qui sont écrits au-dessus de nos fronts! Que de fois j'ai pleuré de ne rien savoir de ce qu'est ma vie, cette joie d'exister que je sens partout s'exalter dans mes veines, comme si les dieux usaient de ma jeunesse pour leurs propres enivrements. Mais j'étais seule alors. Avec toi je pénétrerai au sein du mystère, et toutes les divinités cachées me parleront par ta bouche.

Tandis qu'elle s'exprimait ainsi, Thymnès ne se lassait pas de posséder les yeux de Nicylle. Pour lui, ces yeux étaient plus beaux que toutes les étoiles. Ce jeune corps appuyé sur lui comme une urne pleine de parfums était plus désirable que tous les sucs vénéneux qui donnent l'ivresse. Il sourit.

— Penses-tu qu'en un jour tu puisses apprendre ces choses?

La vie entière n'y suffirait pas, et les plus vieux d'entre nous, ceux qui ont la barbe blanche et les mains durcies par l'âge, ne sont encore que des enfants balbutiants et déconcertés par ces grands problèmes.

— N'importe! — reprit Nicylle. — Je saurai du moins ce que tu as appris toi-même. Ne sera-ce pas délicieux, Thymnès, de nous retrouver chaque soir devant la sérénité du ciel, de nous aimer plus haut que la vie?

Il sourit encore. Il était fasciné par sa jeunesse, par le charme souverain de sa volonté de femme. Qu'elle fût à lui sans réserve, qu'il pût l'étreindre dans ses bras, l'élever au-dessus de son front comme une lyre, ou la coucher tout entière sous son baiser, le reste, tout le reste lui paraissait vain. Il n'était plus le tranquille savant aux pensées austères; il était un être dominé par le désir, un aveugle conduit par le pouvoir formidable et frêle de l'amour.

***

Dorénavant, Nicylle et Thymnès ne manquèrent pas une seule nuit de se rejoindre. Quand le ciel était sombre, ils restaient blottis sous les flancs impassibles du sphinx. Mais le plus souvent ils franchissaient la porte massive, et montaient, enlacés l'un à l'autre, vers les étoiles. Leur intimité devenait chaque jour plus complète. Ils goûtaient la jouissance exquise de sentir leurs esprits, avides comme leurs lèvres, se rechercher, et chacun de leurs baisers marquer un degré de cette pénétration mutuelle de leurs âmes. Cependant Nicylle ne se livrait pas encore. En elle une longue hérédité de finesse et de ruse, l'ancienne inquiétude de la femme livrée dans les solitudes sylvestres aux premières étreintes du mâle, cette défiance originelle luttait contre le désir ardent de Thymnès. La volupté lui semblait meilleure, savourée ainsi à traits lents, tel un breuvage délectable et fatal, dont chaque goutte verse l'ivresse et dont la dernière apporte la mort. Elle éprouvait à se donner sans hâte la même joie obscure que ressent la source à s'épandre parmi les fleurs avant de rouler en torrent inapaisé et sauvage sur les roches, jusqu'à l'abîme où elle se perd et s'oublie.

Thymnès l'adorait trop pour vouloir en rien la contraindre. Lui aussi, il aimait pour la première fois. Avant de l'apercevoir dans l'allée des Sycomores, il n'avait eu que des émotions rapides, des amitiés éphémères, qui ne dérangeaient pas sa vie de contemplation et de silence. Bien qu'il fût le plus jeune parmi les astronomes du collège sacré, on le disait le plus savant. Il dédaignait de prendre contact avec la foule, pour s'isoler en des méditations profondes dont il ne révélait jamais le résultat ; et s'il causait quelquefois sous les arches des portes, c'était avec les philosophes à manteau sombre, à visages graves comme le sien, qui formaient au milieu de la ville luxueuse et molle une caste à part.

Pourtant il se plaisait à répondre aux questions ingénues de l'enfant. L'ignorance de Nicylle ajoutait à son charme virginal ; son envie de goûter au fruit de la science la rendait plus attrayante encore. Puis, vaguement, Thymnès comprenait que l'amour seul n'eût pas été pour la fille du tourneur d'ivoire une raison suffisante de quitter la maison de son père et de s'aventurer, dans l'ombre, jusqu'au sphinx immobile et terrible qui gardait l'entrée de la Tour. Il lui fallait à l'égard d'elle-même une autre excuse, et, pour rassurer sa délicatesse, un autre espoir que celui des baisers d'un homme... Alors, prenant Nicylle par la main, Thymnès la menait devant la splendeur de la nuit, au bord de la grande coupe d'azur, regorgeant d'étoiles. Et, tandis qu'elle se grisait d'infini, il la désirait follement dans son cœur. « Thymnès, — disait Nicylle, — pourquoi tous ces points lumineux, suspendus comme par une main invisible, sont-ils constamment en route dans l'orbe du ciel, sans se rencontrer jamais? » Thymnès expliquait le rythme merveilleux des mondes, reliés et contenus par l'universelle harmonie à laquelle tout ce qui existe doit obéir ; il racontait comment le chœur des Pléiades changeantes et les Hyades pleureuses, et le Grand Orion au front embrasé, accomplissent leur ascension et leur déclin dans l'espace, régis par un perpétuel désir. Des mots vibrants comme des paroles d'amour, passionnés comme des aveux, sortaient de ses lèvres. Nicylle l'écoutait, extasiée, sa face pâlie par le reflet argenté des astres. La beauté de ces choses dépassait ce que son imagination avait pu concevoir. Le mystère, loin

[illegible]

… étage consacré à Mars, elle s'était crue transportée au milieu d'une tuerie gigantesque. Il lui semblait que du sang coulait de toutes parts de ces lambris rouges et humides : le sang du premier sacrifice, alors que les dieux avaient ouvert leurs veines pour féconder la terre, et pétrir eux-mêmes le corps des mortels. Elle s'était suspendue au bras de l'Hymnés

— Mène-moi plus haut encore, là où tout est argenté et poli comme un miroir.

C'était l'étage consacré à la plus brillante des planètes, à Istar-Vénus. Nicylle et Thymnès allèrent se placer sous le reflet de la déesse douce aux amants. Longtemps ils demeurèrent silencieux. En face d'eux, l'immensité se développait sans voile. Les ombres de la terre disparaissaient. C'était une féerie toute vivante, où le chœur des étoiles s'animait d'un mouvement rythmique et lent, où, pareilles à des femmes recouvertes de joyaux, les divinités secrètes se balançaient, pénétrées d'une ivresse éternelle. L'amour était écrit partout en lettres de feu. Et le Temps, le Désir et l'Espace recélaient, comme au commencement du monde, les trois principes mystérieux des choses.

***

On célébrait dans le Temple la fête du Soleil. Au milieu des colonnes surchargées d'arabesques éclatantes, une pierre unique, simple et nue, s'élevait, qui représentait la divinité suprême. On l'appelait le Signe, et tout le monde l'adorait. Trois cents pontifes, vêtus de robes blanches, se tenaient immobiles à l'entour, et le plus jeune d'entre eux, qui était le Grand Prêtre, marchait à reculons devant lui, l'encensoir soulevé dans ses mains, et la tête coiffée de la tiare éblouissante. Ce seul jour dans l'année, la foule pouvait approcher du Signe ; elle pouvait envahir toutes les dépendances du Temple, dont les portes sur ses quatre faces étaient ouvertes, se promener dans les galeries interminables bordées de piliers à perte de vue, et visiter le lac aux eaux parfumées de fenouil et de chaudes semences, où reposaient les poissons sacrés.

Somptueuse et molle, toute la ville d'Émèse était là. Il y avait des courtisanes, des eunuques, des devins et des jeunes filles. Il y avait des femmes enveloppées de soie jusqu'aux paupières, et d'autres femmes qui dansaient, les mains étendues, et la chevelure parsemée de monnaies d'or, sous les portiques. Il y avait le collège des astronomes dans leur tunique couleur de cendre, et les galles couverts de stigmates qui tordaient leurs membres et poussaient des gémissements

en l'honneur du Signe indestructible et fatal. Il y avait Zénodore, le tourneur d'ivoire, et tous les autres artisans de la ville; Eusébie, la vieille nourrice, aux mains élimées par le fuseau; il y avait des vieillards aux prunelles d'eau morte, et des jeunes hommes dont les regards flamboyaient; il y avait des sages et des fous, des amants et des philosophes... Mais Thymnès et Nicylle n'étaient pas là.

A l'extrémité de l'avenue, la Tour répondait au Temple, semblait elle-même un signe immense, érigé vers le ciel. L'avenue des Sycomores était pleine de rumeurs, et la Tour, elle aussi, — sauf le dernier étage où reluisait la coupole, — était ouverte, comme le Temple, aux envahissements de la foule. Mais peu de personnes y montaient : on redoutait encore la défense terrible qui, dans tout autre temps, interdisait d'en franchir le seuil. Et l'on attendait en bas la procession des prêtres par laquelle se terminerait la glorieuse journée.

Nicylle et Thymnès n'étaient pas non plus dans l'allée des Sycomores, ni à aucun des étages de la Tour : tous deux, pour échapper à l'enveloppement de tant de présences, ils s'étaient réfugiés dans les flancs du sphinx ailé; à travers les yeux de l'énorme bête ils voyaient le va-et-vient de la foule, et leurs corps, tapis l'un contre l'autre, recevaient la chaleur de ce corps de brique échauffé par le soleil depuis des siècles, depuis l'aube de la civilisation syrienne. Ils pouvaient s'y mouvoir à l'aise, et, s'ils se serraient au point de confondre leur souffle, c'était que l'amour seul les y contraignait. L'amour les avait conduits à ce paroxysme de ne pouvoir plus se passer l'un de l'autre, et leurs âmes s'étaient tellement mêlées dans leurs baisers qu'ils ne retrouvaient l'intégrité de leur vie que lorsqu'ils étaient ensemble.

Ce jour-là, le désir de Thymnès était plus violent encore. C'était la première fois qu'il tenait Nicylle près de lui dans un endroit étroitement clos, qu'il la regardait à une autre lumière qu'à la lueur tremblante des étoiles. Elle lui paraissait belle divinement, et illuminée par la flamme qui brûlait en elle. Dans la chaleur de cette journée d'été, les parfums de son corps étaient plus troublants; ils pénétraient dans la gorge de Thymnès, comme l'odeur d'un fruit mûr que les mains ont hâte de cueillir et dont la bouche humectée savoure d'avance

l'arome. Elle avait retiré le voile qui la protégeait contre les flèches obliques du soleil, et ses cheveux, la pulpe délicate de sa poitrine, la peau fine et ambrée de ses bras, luisaient dans la pénombre rousse. Thymnès découvrait ses jeunes seins, pareils à deux anémones en fleur. Sous les plis flottants de la tunique, le reste du corps de l'enfant disparaissait, s'évanouissait presque, immatériel et comme dilué en vapeurs. Et Thymnès eut soudain l'impression que cette chair si ardemment convoitée allait lui échapper, que ce corps si souvent effleuré ne serait jamais à lui. Il saisit Nicylle par les épaules, parla tout à coup en maître :

— Je t'ai assez obéie, Nicylle. Voici le moment où je te veux.

Mais elle se déprit de lui vivement. Puis elle vint se blottir toute entre ses genoux et son menton. Audacieuse et puérile, elle lui sourit :

— J'ai fait un serment, le plus sacré de tous, puisque j'y ai engagé ma félicité et la tienne ! Thymnès, je ne serai à toi que là-haut, dans la coupole dorée d'où les astronomes, seuls, peuvent contempler les étoiles. Ne m'as-tu pas dit qu'il y avait là, inaccessible à tous, la chambre consacrée à la divinité ? C'est là que je t'appartiendrai, Thymnès, quand tu le voudras : quand tu m'auras révélé le dernier mot du mystère dont je ne connais encore que les symboles.

Thymnès crispa les poings, et, d'un coup de sa tête rejetée en arrière, il heurta les parois du sphinx ailé, qui rendirent une plainte confuse.

— Tu ne m'aimes pas, Nicylle ! tu ne m'as jamais aimé !

— Tais-toi, — supplia Nicylle. — Ne profère pas de blasphèmes ! Thymnès, je t'aime plus que la beauté du jour, que la paix sereine de la nuit. Je t'aime plus que l'homme à qui je dois l'existence et que la femme qui m'a allaitée.

— Moi, je t'ai aimée, — dit Thymnès, — dans la soie et dans les parfums, sous les feuillages sombres des sycomores et devant le front lumineux des étoiles. Je t'ai aimée dans la veille et dans le sommeil. Je t'ai aimée dans ma chair et dans mon esprit, plus que la vérité même.

Longuement ils se baisèrent aux lèvres. Le cœur de Thymnès battait avec une violence terrible ; ses tempes se soule-

vaient sous les anneaux épais de sa chevelure. Cependant il se maîtrisait encore. Sur la bouche de Nicylle il puisait un surcroît de souffrance et un apaisement, comme un homme brûlé par la soif et qui n'a pour se rafraîchir que le suc trop doux d'un rayon de miel. Nicylle avait fermé les yeux et laissait un peu de cette volupté glisser en elle. Mais bientôt elle s'arracha encore à l'étreinte amoureuse de Thymnès :

— Regarde ! voici la procession qui sort du temple. Les prêtres vont monter jusqu'au sommet brillant de la Tour. O Thymnès, cette nuit tu m'y conduiras, n'est-ce pas ?

Il ne répondit rien, mais elle comprit qu'il lui cédait dans son cœur. Alors, curieuse et contentée, elle ne songea plus qu'à jouir de l'éblouissant spectacle qui se déployait dans l'avenue des Sycomores. Son visage tout entier tenait dans l'œil grand ouvert du sphinx. Elle pouvait, sans faire un mouvement, voir venir à elle le pêle-mêle des diadèmes alourdis de joyaux, des parasols brodés de perles, des étoffes scintillantes qui chatoyaient sous la caresse du soleil. Le jeune pontife marchait le premier. Sa beauté étrange était celle d'une femme ; toute la gloire de l'Orient était dans ses yeux. Deux traits précis et fins de vermillon dessinaient sa bouche ; un collier à triple rang descendait sur sa poitrine ; ses bras étaient nus, serrés de place en place par des cercles de métal. Ses jambes soigneusement épilées transparaissaient sous le tissu de sa longue robe, et des sandales à ses pieds portaient sur des pierres gravées les douze signes du Zodiaque. Sa marche était lente, rythmée, lascive et cruelle. Sous l'ombre verte des sycomores, il avançait d'un mouvement onduleux qui rappelait le déroulement d'un reptile, et ses yeux étaient pleins de lueurs fourmillantes dont s'éclairait l'ivoire mat et poli de son visage. Son corps semblait pétri de précieux onguents. Toute sa chair était d'une blancheur de lis. Mais au bout de chacun de ses ongles une couche opaque de carmin mettait un luisant ourlet, comme s'il eût trempé ses mains dans du sang fraîchement répandu. Ainsi, le jeune prêtre du Soleil avançait sous l'ombre verte des sycomores...

De toute la foule on ne distinguait que lui. Pourtant les portes du Temple laissaient couler indéfiniment le flot des

habitants d'Émèse. Par groupes compacts et diversement colorés, les courtisanes, les galles, les eunuques et les vierges se suivaient dans le chemin de lumière. Des formes dansantes, des gens à la démarche hiératique, des gestes désordonnés et des attitudes orantes se contrastaient et se rejoignaient sans cesse. Une musique ininterrompue enveloppait l'immense cortège. Fulgurante comme les rayons du soleil, elle entrait dans les poitrines et y portait à son comble l'ardeur de vivre.

Nicylle était dans le ravissement. A côté d'elle, Thymnès songeait. Quand les trois cents prêtres vêtus de leur robe blanche eurent escorté dans la Tour le jeune pontife, et que derrière eux le torrent de la foule se fut précipité avec des clameurs de joie, il baisa les cheveux de l'enfant.

— A quoi penses-tu, petite Nicylle ?

— Je pense — dit Nicylle — que mon père a raison quand il affirme que tous les peuples de la terre, même les habitants de la glorieuse Athènes, ne sont que des barbares auprès de nous.

Elle sourit, ondoyante et parfumée.

— Et toi, Thymnès, à quoi penses-tu ?

— Je pense — dit Thymnès — que toute la sagesse du monde ne vaut pas l'éclat de tes yeux et le murmure de ton souffle.

***

Quand Nicylle rentra chez elle après avoir quitté les flancs du sphinx, elle trouva Eusébie déjà remise à son rouet et taciturne. La vieille avait dédaigné de suivre la foule dans l'allée des Sycomores et de monter dans la Tour jusqu'à l'ultime étage où s'étaient enfermés seuls les astronomes et les prêtres. En sortant du temple, elle avait regagné à pas pressés la maison de Zénodore.

Eusébie était taciturne ; depuis quelque temps, Nicylle ne lui faisait plus de confidences. La fille du tourneur d'ivoire, l'enfant qu'elle avait nourrie de son lait et bercée de ses chants aussi doux que le ruissellement des fontaines, ne condescendait plus à lui parler ni à l'entendre. C'était à peine si parfois elle lui souriait de très loin, du fond d'un rêve où

elle se blottissait toute, comme une gazelle se blottit au creux d'un fourré inaccessible.

Mais aujourd'hui Nicylle semblait d'humeur plus sereine. Elle se jeta au cou d'Eusébie et, à plusieurs reprises, l'embrassa sur ses joues ridées. Au contact de cette fraîche bouche, dont ses seins gardaient encore l'impression lointaine, la vieille sentit s'effacer toutes ses tristesses. A son tour, elle sourit ; elle abandonna son rouet et ses fuseaux, pour croiser sur ses genoux ses mains tremblantes :

— Ma fille, le soleil est sur ton front. Tes yeux brillent comme deux grains d'ambre. Aurais-tu rencontré le bonheur sur ton chemin ?

Nicylle s'était couchée parmi la soie des coussins ; machinalement elle caressait de ses doigts légers un des petits éléphants d'ivoire qui se trouvait revenu près d'elle.

— Oui, je suis heureuse, très heureuse, Eusébie. Si tu savais ! Je touche à la réalisation complète de mes désirs. Pas une femme avant moi n'aura pu entrevoir ce que je contemplerai face à face. Je vais posséder à la fois la plénitude de la science et celle de l'amour ; et la coupole sacrée où la divinité fait sa demeure, je la remplirai pendant une nuit de mes transports d'amante et de mon orgueil de femme.

Eusébie regardait l'enfant s'exalter dans le délire de son espoir. Elle n'osait la contredire encore. Pourtant elle murmura doucement :

— Que sauras-tu de plus que ce que je t'ai raconté quand je t'endormais sur mes genoux ? La légende du monde est contenue tout entière dans les chansons des poètes. Ce sont eux qui enseignent la vérité aux peuples et qui les guident à travers les ténèbres de leur destinée.

Nicylle fit une moue de dédain.

— La vérité que l'on donne aux peuples n'est pas celle que réservent pour eux les savants et les philosophes. Le monde est une énigme, dont eux seuls ont la clef. Sous la pompe des mystères et sous l'apparence des signes, il y a une splendeur unique dont nous ne voyons que le reflet. C'est cette splendeur que je vais connaître, ô Eusébie : et celui qui me la révélera est le plus sage, le plus savant et le plus proche des dieux parmi les hommes.

Eusébie hocha lentement la tête :

— Il n'y a que les dieux qui puissent connaître entièrement le secret des dieux, — soupira-t-elle.

— Nous serons nous-mêmes comme des dieux, — répliqua Nicylle avec ferveur.

Puis, se soulevant à demi sur son coude :

— Ouvre mes coffres ; retires-en ce que j'ai de plus rare et de plus somptueux. Je veux cette nuit surpasser en beauté toutes les créatures de la terre. Thymnès au dernier moment peut être pris d'un scrupule, hésiter à violer pour moi la demeure sacrée : il faut que ma grâce triomphe encore de cette prudence importune.

La vieille se leva, et plongea ses mains dans les coffrets remplis de parures. Elle en fit jaillir, telle une flamme haute et claire, l'étincellement joyeux des tuniques, les gorgerins et les colliers, les écharpes filigranées d'argent ou damassées de gemmes. Indifférente, et déjà reconquise par son rêve, Nicylle la regardait d'un œil immobile. Ce luxe ne l'intéressait plus que comme un moyen de se rendre irrésistible. Au fond de son cœur, elle le méprisait déjà. Elle avait trop longtemps écouté la voix insidieuse qui chuchotait en elle, et soupiré après l'inconnu ; trop longtemps elle avait laissé ses regards se perdre et s'halluciner dans l'immensité peuplée d'étoiles : il lui fallait maintenant un peu de cet infini. Les baisers même de Thymnès, toute la force et toute la douceur de l'amour, ne lui paraissaient délectables que mélangés à cette ivresse, arrosés de ce vin d'au delà ; et c'était une même volupté — elle en était sûre d'avance — qu'allaient goûter dans cette suprême minute son esprit et sa chair exaltés d'un même désir...

Cependant à ses pieds s'amoncelaient et palpitaient les parures. Eusébie en apportait toujours, et toujours les coffrets en livraient à ses mains agiles. Nicylle finit par sourire ; elle fit signe à la vieille nourrice de s'arrêter. Puis elle choisit elle-même le vêtement qui lui parut le plus léger et le plus souple, une tunique de gaze bleue lamée d'argent, qui semblait coupée dans le manteau de la nuit.

— Voici — dit-elle — comment je veux être habillée ce soir : Eusébie, tu dérouleras mes cheveux et tu les parfumeras

d'essence. Puis tu entoureras mes tempes d'un triple cercle de fleurs de pavots fraîchement cueillies.

Mais la vieille ne répondit que par des paroles confuses. A travers la large baie ouverte, ses yeux s'étaient fixés sur une vision dont ils ne pouvaient se déprendre. Les trois cents prêtres du Soleil venaient de quitter la sainte coupole, et, lentement, ils redescendaient par la rampe extérieure qui les avait conduits au sommet de la Tour. Leur procession se poursuivait d'étage en étage; et dans les rayons fauves du soleil couchant leurs robes blanches irradiaient comme s'ils eussent emporté le dieu lui-même dans leur poitrine. Un grand silence planait sur eux, et le jour en déclinant faisait se rapprocher les choses visibles.

Nicylle s'était levée ; un frisson religieux la secouait toute. Pour la seconde fois elle se jeta au cou d'Eusébie :

— Regarde-les ! Ils tiennent leurs lèvres étroitement closes, et leurs mains serrées sur leur cœur. Vois combien leur front resplendit ! Ils savent, eux, le mot du mystère ! O Eusébie, ma chère nourrice, demain mon front resplendira aussi, et toute la science divine habitera en moi !

Debout, à côté l'une de l'autre, les deux femmes laissèrent s'user devant leurs regards les cercles mouvants des robes blanches traversées de lueurs rougeoyantes. Maintenant l'ombre commençait à envelopper la Tour immense. La tristesse du crépuscule entrait au sein de la nature comme dans les âmes. Eusébie, d'un geste humble et passionné d'esclave, embrassa les genoux de sa maîtresse.

— Je t'en supplie ! écoute-moi une fois, une seule ! je t'en supplie ! Je ne suis rien que la voix qui crie dans les ténèbres, que le sanglot qui s'abîme dans la nuit. Mais je t'aime comme si mes flancs t'avaient portée, et, ne pouvant rien t'ordonner, ô ma fille, je t'ai toujours servie fidèlement. Mais aujourd'hui je te supplie de m'entendre : ne va pas dans cette Tour redoutée; renonce à cette ambition coupable et folle. Si tu aimes un fils de la Terre, va le rejoindre dans les sentiers obscurs, parfumés de l'odeur des herbes, là où les anémones fleurissent et où les branches enchevêtrées des arbres forment un abri. Les dieux sont jaloux du bonheur des hommes : ils punissent ceux qui s'aiment à la face du ciel, sous le regard

des étoiles. Ils punissent surtout ceux qui veulent pénétrer le secret de leur nature et profaner leurs demeures... O ma fille ! moi aussi, j'ai goûté au fruit de l'amour, bien que je ne sois qu'une esclave née aux Champs Aryens, près du Gange. Moi aussi, j'ai connu la soif des baisers qui dessèchent la bouche, et la volupté qui broie les reins ; — et, je te le jure sur tes cheveux blonds, ô ma fille, sur le regard bleu de tes prunelles, il ne faut rien ajouter à l'amour, rien souhaiter de plus que ce que l'amour nous donne. L'amour est doux comme le miel, il est brûlant comme le vin ; l'amour est le même breuvage servi à tous, aussi délicieux aux lèvres de l'ignorant qu'à celles du sage, aux lèvres du pauvre qu'à celles du satrape assis sur le trône. Il ne faut rien ajouter à l'amour. Ce que tu cherches à y mêler, c'est le venin qui empoisonne la coupe. Contente-toi de l'amour, tel que nous l'avons reçu du père des humains.

— Non ! — dit Nicylle avec hauteur. — Eusébie, tes discours m'importunent. Écoute ces mots seulement : l'antique sagesse des prêtres et des philosophes, toute la science que les observateurs des astres ont recueillie goutte à goutte à travers les siècles, tout cela sera livré cette nuit à une femme, par la vertu de l'amour...

***

Thymnès s'était assuré que rien ne dérangerait son amoureux tête-à-tête. Après la fête du Soleil, les astronomes et les prêtres rentraient dans le recueillement du Temple, et, pour quelques heures, la Tour restait déserte, laissée aux seules visites de la Divinité. L'enfant qu'il aimait, il l'attendait au lieu de leur première rencontre, dans l'allée des Sycomores. Mais elle tardait à venir, et Thymnès sentait déjà une angoisse peser sur sa poitrine et y ralentir son souffle. De ce qu'elle n'apparaissait pas, tout lui semblait arrêté, le cours même du temps et les battements de sa vie. Elle était le point fixe autour duquel gravitait pour lui le système entier des mondes ; rien ne subsistait qu'à cause d'elle et en elle, et par la seule vibration de ses nerfs fragiles elle mettait en jeu le concert innombrable auquel participe tout ce qui respire, — jusqu'au

flux et au reflux des océans soulevés et abaissés comme une poitrine humaine.

Elle lui avait dit : « Quand la lune, où se rassemblent les bons génies répartis à travers les mondes, commencera à gagner dans la profondeur nocturne, je quitterai la maison de mon père et je me dirigerai vers toi. » Or, il faisait clair sous toute la partie méridionale du ciel. C'était une grande tache blanche, qui s'agrandissait de minute en minute, comme une eau débordante couvre la surface du sol. Nicylle ne paraissait point. Les jambes de Thymnès tremblaient ; autour de lui les sycomores oscillaient de droite et de gauche ; la Tour elle-même chancelait sur sa base indestructible ; les pentes couvertes d'ombre fuyaient... Nicylle ne paraissait point.

Et Thymnès retournait dans son cœur le regret torturant de n'avoir pas agi en maître. Que de fois, quand l'enfant s'était réfugiée entre ses bras, qu'elle lui avait abandonné, comme une treille aux fruits délicieux, son jeune corps plein de soleil et de parfums, que de fois n'avait-il pas eu la tentation de la prendre toute, de cueillir, non plus une à une et docilement, mais d'une seule possession avide, toutes les grappes de la belle treille luisante et dorée ! Une crainte d'être brutal l'avait retenu ; un orgueil aussi : l'orgueil de ne vouloir la recevoir que d'elle, d'attendre d'elle le geste suprême qui la jetterait contre lui toute palpitante de désir. Maintenant le souvenir de ces heures perdues lui revenait avec une insistance cruelle ; il se rappelait aussi un songe qu'il avait fait le matin même, un songe troublé de folie et de sang, où il se voyait frustré d'elle pour toujours, éloigné d'elle par un obstacle insurmontable... Mais tout cela était vain : Thymnès ne croyait pas aux songes, et Nicylle sans doute allait venir...

Au bout de la longue avenue des Sycomores, était-ce elle, la fille du tourneur d'ivoire, qui s'avançait dans une tunique bleue constellée d'argent ? Un triple cercle de pavots entourait ses tempes ; elle marchait si légèrement qu'on eût dit une de ces visions impalpables que le moindre attouchement doit faire s'évanouir. Thymnès cependant bondit auprès d'elle : il la reconnut au sourire incertain de sa bouche, plus qu'à la couleur de ses yeux, qu'elle avait assombris à l'intérieur des

paupières et encadrés d'une couche de stibium brillante, ainsi que ceux d'une idole. En le voyant, elle posa un doigt sur sa bouche; sans parler, ils se prirent par la main et ensemble ils se hâtèrent vers la Tour immense et redoutable.

Ce fut seulement avant d'entrer que Thymnès osa dire une parole; il se pencha sur le visage de Nicylle et mit un baiser sur son front; puis il lui montra le sphinx ailé qui gardait la porte :

— Nicylle, tu sais de quelle défense séculaire ce sphinx immobile et muet est l'emblème; quand le voile du mystère se déchirera devant tes yeux, ne crains-tu pas de défaillir?

— Non, — répondit Nicylle; — j'ai confiance en toi, Thymnès. Avec toi, je ne crains rien désormais. Je te suivrais jusqu'aux limites les plus reculées de l'espace et au fond des déserts les plus farouches. N'avons-nous pas échangé un serment?

Elle le regarda de ses yeux de lumière et d'ombre; il tressaillit et la saisit de nouveau par la main :

— Viens, — dit-il, — viens! Toutes nos promesses vont s'accomplir.

On eût dit qu'ils avaient des ailes pour monter à la rampe de la Tour. Ils passèrent sans s'arrêter devant chacun des étages dédiés aux divinités sidérales. Comme l'écharpe même d'Iris dénouée dans l'éther humide, le rayonnement des planètes se déroula devant leurs yeux : — et la noire beauté de Saturne, et la pourpre de Mercure, et la gloire bleue de Jupiter, et le vermillon sanglant de Mars, et la splendeur argentée de Vénus.... Le désir les poussait plus haut, jusqu'au sommet, où les attendait le bonheur.

Nicylle se pressait contre le corps allégé de Thymnès. Une joie ardente dilatait ses yeux et son cœur. Quand ils furent parvenus devant la chambre consacrée à la Divinité, elle eut un geste impérieux :

— Ouvre! — commanda-t-elle.

Et Thymnès ouvrit la porte.

A l'intérieur, l'encens, allumé le matin, brûlait encore. Il y avait un lit étroit, dressé entre des colonnes de porphyre, une table de marbre, des flambeaux; sur une console, des pains d'épeautre et des amphores chargées de vin attendaient

le bon plaisir de la Divinité, qui parfois aimait à s'incarner en une figure humaine.

— Entre ! — dit à son tour Thymnès.

— Pas encore ! pas encore ! — balbutia-t-elle.

Elle l'entraîna contre la balustrade dorée qui protégeait la coupole au-dessus du vide. De ce point fragile le regard embrassait un orbe immense : dans la vaste nuit pleine d'étoiles, le ciel semblait sans limites, et la terre sans bornes. Le paysage syrien, les rives roses de l'Oronte, les coteaux moutonneux où se divertissaient les vignes, étaient revêtus de blancheur ; et seuls les cèdres déployés sur les hauteurs du Liban comme une chevelure de ténèbres opposaient leur masse sombre aux clartés de la lune et ne se laissaient imprégner d'aucune lumière. Nicylle eut un geste d'extase ; elle éleva vers le firmament ses bras nus et ses mains entr'ouvertes :

— O Thymnès ! jamais la nuit ne m'avait paru aussi belle, ni le mystère des choses aussi sublime. Aide-moi à lire dans les étoiles ta destinée et la mienne. Ce que tu sais, je veux le savoir aussi ; ta foi, je veux la partager toute. N'est-il pas vrai que l'union de nos corps sera plus intime et plus durable, lorsque nos esprits se seront pénétrés ?

Le jeune savant était devenu pensif. Sa face grave et lisse s'inscrivait comme un autre signe mystérieux parmi tous les signes répandus dans la nuit. Il ne regardait plus l'enfant. Ses yeux se perdaient dans l'étendue. Et il se taisait, pris par une méditation qui semblait le posséder dans toutes ses fibres, comme l'enlacement d'une femme.

— O Thymnès ! — dit encore Nicylle. — quelle félicité va être la nôtre ! Nous nous aimerons mieux que tous les autres couples d'amants, dans une intelligence parfaite. Et, je le sens, nos âmes continueront à se chérir dans l'éternité ; notre amour survivra à la rapidité de notre existence mortelle.

— Il n'y a pas de survie, — dit lentement Thymnès. — Il n'y a que ce que nous possédons, de la naissance à la mort. Tout ce que nous avons reçu dans un baiser, nous le rendons dans un souffle.

Nicylle tressaillit ; elle s'accrocha à l'épaule de Thymnès ; des larmes obscurcissaient ses yeux. Cependant elle sourit encore :

— Regarde la splendeur des étoiles, — dit-elle. — Celles-là, du moins, n'ont pas à craindre une chute d'oubli dans le néant. Elles rayonnent sans cesse d'un incorruptible éclat; nos pères les ont contemplées à l'aube des temps dans le ciel immuable ; et ce sera ce même ciel que nos enfants contempleront après nous.

— Il n'y a pas de ciel, — dit Thymnès sans s'émouvoir; — ou, du moins, ce que nous appelons ainsi n'est qu'un espace indéterminé et fictif où se forment chaque jour de nouveaux mondes, où perpétuellement la matière cosmique se condense et se désagrège, où des germes d'étoiles éclosent et se flétrissent comme des fleurs dans un jardin.

Il avait parlé avec une assurance tranquille; Nicylle lui lança un regard égaré :

— Mais alors, Thymnès, il y a les dieux! les dieux qui ont créé ces jardins de l'infini et les bosquets charmants de la terre; les dieux qui ont mis dans nos poitrines cet amour ardent qui tout à l'heure va nous jeter aux bras l'un de l'autre.

— Il n'y a pas de dieux, — dit Thymnès d'une voix basse et sonore.

Nicylle poussa un cri aigu. Elle s'était dressée en face de Thymnès, et elle se tenait immobile et terrifiée, comme si du sommet de l'immense Tour elle eût vu soudain les ruines du monde s'accumuler devant elle. En sa robe de gaze bleue lamée d'argent elle semblait une étoile perdue, détachée du chœur des constellations célestes. Thymnès voulut la saisir, l'entraîner vers le lit étroit, entre les colonnes... Mais elle poussa un second cri plus strident qui fendit l'air comme l'envol d'un oiseau surpris par une blessure mortelle, et, enjambant la balustrade dorée, elle se précipita dans le vide.

JEAN BERTHEROY

[illegible]

Ceux qui assistèrent aux funérailles [illegible] se rappellent encore les sentiments [illegible] jamais de [illegible] aux funérailles de la Reine [illegible] troupes de toutes couleurs et de toutes armes [illegible] le cortège de la vieille souveraine [illegible] n'étaient pas à finer dans ce [illegible] attaché aux destinées de l'empire britannique, dont leurs prophéties annonçaient déjà la décadence. Les événements avaient semblé leur donner raison. Les dernières années avaient été assombries par la guerre du Transvaal. A la mort de Victoria, cette guerre durait encore. L'Angleterre n'avait point de sympathies en Europe. La France n'avait point pardonné Fachoda.

Tant que la Reine avait été là, il avait semblé que l'on n'eût rien à craindre ; mais qu'adviendrait-il après elle ? Comme le disait un de ses fidèles, « elle était tellement au

dessus des hommes et des partis qu'on était habitué à la considérer comme incarnant l'Angleterre ». Un autre remarquait que, « dans le loyalisme des Anglais, surtout des coloniaux, il fallait faire entrer pour beaucoup l'attachement personnel à Victoria ».

Dans ces conditions, la succession paraissait bien lourde! On se demandait si le nouveau roi serait capable de la porter. Aux funérailles, la présence de l'empereur d'Allemagne provoqua des comparaisons involontaires. Le représentant du puissant empire qui dominait l'Europe ne semblait-il pas, dans son appareil guerrier, étendre sur son oncle, encore intimidé de la dignité royale, la protection de sa souveraineté majestueuse? Les diplomates se racontaient bien en souriant que Guillaume II n'avait pu manquer de jouer au soldat, régler la marche du défilé, en imposant ses théories de symétrie dans la parade; mais si les diplomates habitués aux démonstrations impériales souriaient, cette figure imposante accaparait l'attention populaire. En sortant de la cérémonie de Windsor, on entendait un ambassadeur répéter qu'au milieu de la cohue princière, Guillaume II avait seul l'air d'être chez lui; on eût juré qu'il était l'héritier.

La physionomie fatiguée du Roi, où l'on apercevait déjà des signes de maladie, paraissait bien effacée. Ce n'est pas qu'Édouard VII ne fût sympathique à la grande masse de ses sujets; mais en Angleterre, où la tradition est souvent faite de routine, on redoute avant tout la nouveauté, et l'on s'effare à l'idée de l'inconnu. Édouard VII arrivait au pouvoir à l'âge mûr, précédé de prédictions sinistres qui, en ce jour de deuil, frappaient l'imagination superstitieuse de ses sujets. Pour tout dire aussi, le passé du prince de Galles semblait l'avoir médiocrement préparé à son métier de roi. Il avait été jalousement tenu à l'écart des grandes affaires par sa mère qui n'entendait céder aucune part de la responsabilité. Il avait dû se résigner à des occupations futiles : peut-être sa résignation avait-elle été facile; peut-être avait-il pris toujours plus d'agrément à assister aux journées d'Ascot qu'à poser la première pierre d'un hôpital, plus de plaisir à lancer un gilet qu'un croiseur cuirassé. Enfin, ceux qui, plus nombreux en Angleterre qu'on ne pense, osent élever la critique jusqu'aux

« royautés », blâmaient à voix basse les fréquentations du prince de Galles. On opposait l'entourage un peu rigide et puritain du fils, le duc d'York, au petit « set » bigarré du père, à ce milieu brillant et cosmopolite où les bonnes renommées étaient, dit-on, plus rares que les ceintures dorées. On ne se rappelait pas sans confusion la conduite hautaine de ce grand seigneur hongrois fermant un jour sa porte au nez d'un milliardaire, qui la voulait forcer, au bras du futur roi d'Angleterre.

Qui donc eût alors encouru le ridicule d'établir un parallèle à la Plutarque entre les chefs des deux grandes nations rivales, que réunissait à Londres ce grand événement et dont l'un ne semblait parler que pour étonner l'Europe, l'autre que pour s'excuser de l'importance du rôle qui lui était échu? On croyait entendre cet ancien prince de Galles devenu jadis Henri V : « Ce vêtement somptueux et nouveau pour moi, la majesté, ne m'est pas aussi léger que vous pouvez le croire! »

***

Aussi la surprise ne fut pas médiocre quand il apparut, au contraire, merveilleusement préparé à son rôle de souverain anglais. Par la noblesse de son maintien, la haute distinction de son attitude, par son affabilité faite de simplicité et de bonhomie, il conquit dès l'abord la moitié du monde; l'autre, la plus belle, lui était déjà acquise par ce charme conservé d'une jeunesse longtemps prolongée. Tout chez Édouard VII contribue à le rendre populaire; tout jusqu'à son habitude des champs de courses et son amour des sports. Ne jugeons pas avec nos opinions françaises la satisfaction qu'éprouve un loyal sujet de Sa Gracieuse Majesté à voir le Derby gagné par un cheval sorti des écuries royales. Un peuple est toujours flatté de retrouver dans celui qui le dirige comme un résumé de ses idées et de ses goûts.

L'aristocratie et le commerce apprirent avec une égale satisfaction l'intention du roi de vivre le plus souvent au Buckingham Palace, auquel il comptait rendre son faste ancien, et de tenir le plus souvent possible sa cour au cœur même

de Londres. Il rompait ainsi avec les traditions de la défunte reine qui, depuis son veuvage, se plaisait surtout dans l'austère retraite de Windsor ou dans les campagnes de l'île de Wight et de l'Écosse. Édouard VII voulait ressusciter la grande vie de cour. Or, le souci du décorum, de la représentation, de l'étiquette réglée dans ses moindres détails correspond encore à des habitudes bien anglaises. Nous sourions en apprenant qu'avant son couronnement le roi fixa lui-même la longueur des traînes, la forme des couronnes portées par les pairesses. Mais ces minuties ont une importance capitale aux yeux des Anglais ; les interminables colonnes de leurs journaux à huit pages en sont remplies, et sachons bien que, sur l'impériale des omnibus, les employés de la Cité se délectent en les lisant sans sauter une ligne.

Édouard VII sait, à l'occasion, revêtir un apparat qui frappe toujours agréablement l'imagination des masses. Il est resté sur le trône aussi simple qu'il se montrait jadis à ses intimes quand, prince de Galles, il allait familièrement s'accouder à la cheminée de son club, le Marlborough, et causer en fumant un cigare avec les uns ou les autres, prétendant que personne ne se dérangeât, ne se levât, encore moins qu'on fît cercle autour de lui. Mais il sait très bien reprendre subitement l'attitude impassible, voire même raide et compassée, que l'Anglais de tout rang a toujours à sa disposition et qui, chez un roi, produit son maximum d'effet. Cet aspect imposant qui fait partie de l'appareil officiel, Édouard VII le prend à volonté comme un uniforme. Au surplus, il ne serait pas Anglais s'il ne partageait pas avec ses concitoyens la superstition du *correct*, et le *correct* de ce roi est doublé de la claire notion de sa royauté.

Pendant son voyage à Rome, il se prêta de bonne grâce au cérémonial formaliste de la visite au Vatican ; mais il déclara très net que le roi d'Angleterre ne baiserait pas la main du pape, quoique ce soit un usage établi pour les souverains : il fallut pour éluder la difficulté que Léon XIII, averti, vînt avec empressement le prendre par le bras, à son entrée. Lors de la visite du président à Londres, on raconte que le roi ne pouvait se faire à l'idée qu'un personnage, fût-il le représentant d'une démocratie, parût à la cour autrement

qu'en costume d'étiquette, conforme à la tradition et à la majesté royale, — culotte et bas de soie. On prétend que la spirituelle diplomatie de M. Cambon dut activement et longtemps s'employer pour épargner à M. Loubet les railleries de nos caricaturistes, en sauvant ses mollets de cette exhibition protocolaire.

Mais, si nous retrouvons dans Édouard VII les empreintes pour ainsi dire communes de la race, nul ne possède à un plus haut degré les qualités personnelles du gentleman. Au moral, comme au physique, il est vraiment le *roi-gentleman*. Il a cette cordialité, ce bon sens mélangé d'humour et cette aisance de parole qu'on retrouve à un degré quelconque chez tout Anglais bien élevé. Quand nous disons : facilité d'élocution, ne confondons pas l'art de la conversation qui nous appartient en propre, qui est avant tout français et dont nous pouvons dire avec quelque vanité qu'Édouard VII a fait chez nous l'apprentissage, avec l'aptitude bien anglaise à placer quelques phrases à la fin d'un dîner, à improviser un speech, à exprimer couramment et élégamment, dans un discours sans apparat, des idées sensées et pratiques sur les grandes et les petites choses.

Chez nous, où l'éducation est avant tout littéraire, le don de la parole est le privilège de quelques professions. Tout Anglais, peu ou prou, s'entraîne à la grande ou à la petite éloquence, et, depuis un siècle bientôt que dure cet entraînement, on peut dire aujourd'hui que toute la nation a conquis cet art familier. A ce point de vue, rien n'est plus instructif qu'à la Chambre des lords le début d'un nouveau pair offrant au public, suivant l'expression consacrée, les prémices de sa virginité oratoire (*maiden speech*). On voit se lever un jeune homme qui, dans le monde, paraissait la veille encore tout intimidé, ne desserrait pas les dents; sur sa figure imberbe, on mettrait à peine dix-huit ans: involontairement on se le représente avec le petit veston court d'Eton, et l'on est tout étonné de l'entendre parler d'abondance, avec clarté et précision, des grands intérêts de son pays. L'éloquence anglaise ne ressemble pas à la nôtre : elle est le plus souvent dépouillée de rhétorique; elle n'a ni sonorité, ni couleur; mais, dans un langage un peu terre à terre, qui ne craint ni les défauts

de composition, ni les redites, tout gentleman sait soutenir ses opinions. Édouard VII a cette éloquence familière des Anglais; mais il étonne son peuple comme les étrangers par sa prodigieuse facilité de parole. Avant son entrevue avec le roi d'Italie, un chambellan lui demandait communication du discours qu'il prononcerait en réponse à l'allocution royale de bienvenue: Édouard VII s'excusa, très surpris, disant qu'il ne préparait jamais ses toasts, qu'il les improvisait au moment; et, comme on insistait pour savoir dans quelle langue il parlerait, il ajouta qu'il emploierait celle dont se servirait le roi Victor-Emmanuel : toutes les langues de l'Europe lui sont familières.

Pourtant Édouard VII n'abuse ni de la plume ni de la parole ; il ne cède pas à la tentation de prononcer des oracles ; il ne fait ni sermons, ni cours d'histoire, ni définitions de théologie; il n'a jamais parlé d'Hammourabi ni de Baruch; il ne dit que ce qui est nécessaire et il le dit avec mesure. Son sens de la réalité l'empêcherait de rappeler à notre époque le souvenir des Hohenstaufen. S'il avait cru devoir évoquer Waterloo, il se serait gardé d'attribuer tout le mérite de la victoire à la résistance héroïque de Wellington. Son tact lui permet de risquer sans froissements les allusions historiques. Parlant un jour aux Portugais, il se plaît à rappeler l'antique fraternité d'armes : « Du palais de Peña j'ai aperçu, une fois de plus, ces fameuses lignes de Torres Vedras où nos armées se sont trouvées côte à côte, comme alliées dans la défense de votre terre natale. » Mais il pense qu'il va bientôt se rendre en France et il s'empresse d'ajouter: « Heureusement cet état de choses a changé et les deux nations ont la bonne fortune d'entretenir avec leurs anciens ennemis les relations les plus amicales. » Dans toutes les circonstances, il fait preuve du même esprit d'à-propos. Il était en train de manier des armes indiennes, quand on annonce M. Cambon auquel il accordait audience : « Vite, enlevez tout ceci, s'écrie-t-il; je ne veux pas recevoir l'ambassadeur de France au milieu de cet appareil guerrier! »

Édouard VII devine les susceptibilités des nations voisines, parce qu'il possède une qualité bien rare pour un Anglais : il a la connaissance, la pratique, le sens des autres pays. Il ne

rapporte pas tout, instinctivement, comme la majorité de ses compatriotes à ses conceptions d'insulaire. Et ce don est précieux, au moment où l'Angleterre s'aperçoit enfin que la plupart de ses récents déboires doivent être attribués à son amour-propre, dédaigneux de tout ce qui est étranger. Aujourd'hui nous voyons dans toute l'Angleterre de louables efforts pour se dégager de l'*insularity* qui a créé le préjugé et la routine : on sait qu'à Maggersfontein, les bataillons anglais se sont fait décimer parce que l'état-major n'a pas voulu admettre que les dispositions de l'infanterie pour l'attaque avaient été modifiées depuis Wellington. Et les Anglais font encore un mérite à leur roi de s'être donné la peine, dont ils se dispensent, d'apprendre à connaître l'Europe.

Ce n'est donc pas Édouard VII qui mériterait ce reproche que Metternich adressait jadis aux hommes d'État anglais, dont le pire défaut, disait-il, était « d'être ignorants de tout ce qui n'est pas l'Angleterre ». Dans ses nombreux voyages, le roi s'est efforcé de comprendre l'esprit et les tendances des nations qu'il a étudiées en se mêlant à leur vie. Au milieu des cours étrangères, où il fit de si fréquents séjours, il a pu suivre les questions des rapports internationaux qui sont la matière courante des conversations. Aucun homme d'État ne peut nulle part prétendre être plus généralement et plus sûrement informé que lui. Aucun négociateur ne peut mettre, au service des intérêts nationaux et internationaux des relations personnelles plus étendues. Ce ne sont pas seulement ses parentés, ses amitiés princières qu'il sait utiliser à propos ; dans toutes les capitales, son éclectisme l'a mis en contact avec les hommes marquants des nuances politiques les plus diverses. Pour toutes ces raisons, nul n'apparaît plus expert en diplomatie.

***

Mais un vrai souverain doit être quelque chose de plus ; Édouard VII l'a compris : les partis anglais sont déjà habitués à se tourner vers lui, comme vers l'arbitre qu'ils placent au-dessus d'eux. Ainsi que le remarquait si justement lord Ch. Beresford, au cours d'une conversation privée : « Dans les dé-

mocraties les chefs ne dirigent pas leurs hommes : ils les consultent et la consultation perpétuelle est la négation de toute action. Grâce au prestige du roi, nous échappons à cet inconvénient ; les ministres choisis par lui revêtent une autorité qui s'impose aux Chambres et au pays ; ce n'est pas le prestige de la couronne, c'est le prestige personnel du roi. » Pourtant, Édouard VII évite soigneusement toute intrusion dans la politique gouvernementale ; sa correction le préserve des petits incidents désagréables, dont sa prudente mère elle-même n'avait pas toujours su se garer au début. En octobre dernier, plusieurs journaux avaient cru pouvoir se recommander de l'autorité du roi dans leur polémique sur le régime fiscal : ils s'étaient plu à présenter son opinion personnelle comme favorable aux idées libre-échangistes. Édouard VII profita d'une question qui lui était posée par le rédacteur du *North Devon Herald*, M. Percy Marks, pour faire répondre par son secrétaire « qu'il n'avait jamais exprimé d'opinion en matière politique, sauf sur l'avis de ses ministres responsables ».

Quelles sont ses préférences secrètes ? Il serait bien difficile de le dire. Dans son entourage, il accueille également les personnalités du parti libéral et celles du parti conservateur. Il ne se désintéresse cependant d'aucune des grandes questions qui préoccupent ses sujets. Il en a donné un exemple par le voyage heureux qu'il a fait l'été dernier en Irlande. Son intuition très nette des mouvements de l'opinion, et l'art tout particulier qu'il possède de gagner les individualités en leur parlant le langage qu'il sait devoir les toucher ou les prendre, l'avaient amené à penser qu'il tirerait le meilleur profit pour la paix de son royaume de ce contact direct avec ses sujets les plus turbulents, avec ceux qui se targuent d'être des irréconciliables. Et il alla vers eux, non pas pour les entretenir de leurs intérêts, sur lesquels ils sont eux-mêmes si divisés, ni pour essayer de calmer l'ardeur de leurs revendications, car le moindre mot lancé dans ce débat brûlant risquait de l'entraîner sur le terrain politique hors de ses attributions, ou tout au moins d'avoir un retentissement fâcheux, soit en Irlande, soit en Angleterre. Il ne voulait pas non plus se contenter de la tournée banale où l'on distribue officiellement

des paroles incolores ; il comprit qu'il pourrait faire appel au sentiment qui unit tous les Irlandais, à cette communauté de religion qui forme pour eux un des éléments mêmes de leur nationalité : « Ce qui manque surtout à l'Irlande, disait-il pendant la traversée à quelqu'un de son entourage, c'est une administration s'adaptant mieux au tempérament catholique ». Profitant très habilement des circonstances, dès qu'on apprit la mort de Léon XIII, il contremanda le gala annoncé, et, répondant à l'adresse de bienvenue, il saisit l'occasion de s'associer, lui, souverain protestant, « au deuil qui plongeait beaucoup de ses sujets dans le chagrin ». « Ce chagrin, ajoutait-il, je le partage en me rappelant l'accueil si affable que Sa Sainteté me fit dernièrement à Rome et l'intérêt qu'Elle prenait au bien-être de mon peuple. »

Il avait su, du reste, bien choisir l'époque de ce voyage; il le fit deux mois après que le projet de loi déposé au Parlement par M. Wyndham, principal secrétaire d'État pour l'Irlande, avait reçu un accueil favorable. Ce bill qui favorisait, grâce au crédit de l'État, une entente entre le propriétaire et le fermier et facilitait à ce dernier le rachat des terres qu'il cultive, était presque populaire en Irlande. Déjà même quelques conservateurs hardis reprenaient le rêve de Gladstone qu'ils accommodaient à leurs théories impérialistes, et, pour un avenir peut-être un peu éloigné, ils annonçaient déjà un « home rule » de nouveau style et un régime où les Irlandais, dotés d'un Parlement autonome, joueraient dans la plus grande Bretagne impériale leur rôle séparé, à côté des Canadiens, des Australiens et des Africains du Sud, pour le plus grand bénéfice de la Chambre des communes qu'ils libéreraient de leur obstruction.

Le roi n'avait certainement pas dans l'esprit ces belles utopies, mais il avait conscience d'une détente, et il lui plaisait d'y aider par des allusions dans ses discours : « Ma visite actuelle tombe à un moment où l'on peut nourrir l'espoir qu'une ère nouvelle de paix et de prospérité s'ouvre devant votre pays. Je fais les vœux les plus ardents pour que ces espérances se réalisent et pour qu'une terre possédant tant de richesses naturelles continue à vivre heureuse avec l'aide de la divine Providence et les efforts de ses enfants ».

Dans ce grave problème économique de l'amélioration du sort de l'Irlande, il serait évidemment ridicule de reporter à l'initiative royale tout le mérite de ces mesures de prévoyance. Il suffit que le roi ait présidé à leur élaboration et surtout qu'il ait contribué à créer cette atmosphère qui a rendu l'éclosion possible. Aussi, quand Édouard VII quitta l'île martyre, le nationaliste *Freeman*, organe militant du clergé catholique, constatait « que rarement un roi d'Angleterre s'était adressé à son peuple en termes aussi bienveillants et aussi flatteurs ». Pour augmenter le bon effet produit par cette visite, Édouard VII a tenu à ce qu'elle ne demeurât pas une manifestation isolée. Quittant Londres au début même de la *season,* il a sacrifié l'inauguration de cette époque brillante qu'il consacre toujours par sa présence et vient d'accomplir un nouveau voyage dans cette Irlande, où la reine Victoria était restée jadis près de quarante ans sans paraître.

***

Édouard VII a toujours placé au premier rang de ses préoccupations les questions coloniales. Ce ne fut pas seulement pour instruire la jeunesse de son héritier qu'il fit entreprendre au duc d'York, dans le courant de l'année 1901, le long voyage au cours duquel le jeune prince visita l'Australie, le Natal, le Cap et le Canada. Si l'on veut sauvegarder la fiction qui place sous la vassalité de l'Angleterre ces lointaines possessions, il importe de leur témoigner que la métropole s'intéresse à leur développement, qu'elle apprécie leur loyalisme. Pour sa dynastie, comme pour l'avenir de son pays, le roi, par la force des choses, doit être partisan de la « Greater Britain ». On peut donc dire qu'il est impérialiste. Il l'est, en tant qu'il veut la grandeur des destinées auxquelles il préside, et qu'il entend maintenir unies toutes les parties de cet immense empire ; mais il sait prévenir les exagérations et éviter le péril d'un impérialisme brouillon, à la mode de Chamberlain. Et c'est dans le choix des personnes qu'il témoigne de son jugement éclairé ; il use ainsi du moyen le plus discret pour rendre effective son autorité.

Une prédiction représentait autrefois l'homme de Birmin-

gham comme devant être plus tard son premier ministre. De longue date, M. Chamberlain se plaisait à témoigner à l'égard de l'héritier présomptif une intimité familière. Un soir, il avait convié toute la société londonienne à l'une de ces fêtes qui, pour être réussies, doivent aboutir à un écrasement général, au grand *crush*, ainsi qu'on qualifie ces solennités. Par suite de l'encombrement et d'une erreur du policeman de service, ni le prince ni la princesse de Galles ne purent franchir le vestibule pour pénétrer dans les salons où le tout Londres s'entassait; en désespoir de cause, ils durent regagner péniblement leur voiture au milieu de la cohue et naturellement sous la pluie. L'émoi fut considérable parmi les invités : on songeait avec anxiété à la confusion du maître de maison. C'était mal connaître M. Chamberlain : il tira au contraire vanité de ce petit incident où il ne voulut voir qu'une preuve de l'empressement qu'on avait mis à venir chez lui, et, avec beaucoup de désinvolture, ses seules excuses quand il se retrouva en présence du prince furent de lui dire en riant : « N'avez-vous pas trouvé que c'était une brillante bousculade ? »

Le prince de Galles avait pu témoigner des complaisances aimables à ce parvenu d'une rare énergie et d'une valeur incontestable; mais le roi sut maintenir sa confiance à ce vieux ministre d'une autre lignée et d'un autre esprit, à ce lord Salisbury pour lequel il ne se sentait, néanmoins, aucun goût. Cet homme d'État d'une autre époque avait des façons pontificales et une austérité qui, dit-on, intimidaient le peu rigide prince de Galles. Le vieux lord vivait depuis quelque temps à l'écart, presque complètement séparé de la société et du monde parlementaire, au milieu de ses parents dont il avait peuplé l'administration au point que lord Rosebery, avec cet esprit léger et mordant qu'il apporte dans la critique des questions les plus sérieuses, s'écriait en raillant la composition du ministère : « On peut être rassuré sur la bonne marche des affaires : le chef du cabinet aura maintenant, réunis autour de sa table de famille, les chefs des principaux départements[1]. »

1. L'honorable Arthur Balfour, son neveu, était premier lord de la Trésorerie ; l'honorable Gérard Balfour, frère du précédent, fut d'abord secrétaire pour l'Irlande, puis président du Board of Trade ; lord Cranborne, son fils aîné, aujour-

Malgré tout, le roi jugea qu'il était utile de maintenir l'unité du cabinet et la suprématie des conservateurs sur les unionistes et que seul, lord Salisbury était capable d'empêcher la dislocation. Il le pria donc de conserver le pouvoir malgré le délabrement de sa santé ; il est permis de supposer que c'était avec l'arrière-pensée de ne pas laisser le champ libre à l'influence envahissante de M. Chamberlain. Enfin, quand il fallut reconnaître que les tristesses et la maladie avaient usé les forces physiques, sinon l'intelligence du vieux ministre qui répétait avec mélancolie : « Les grandes préoccupations et les larges pensées conservent les hommes d'État ; il n'y a que les petits chagrins qui les minent », Édouard VII se résigna à accepter sa démission, non pas qu'il eût des regrets personnels très vifs de ce départ ; outre le peu de sympathie qu'il professait à l'égard du premier ministre, on racontait qu'il lui avait difficilement pardonné l'empressement que ce dernier en diverses circonstances avait mis à contrecarrer ses désirs royaux : chaque fois qu'il avait manifesté l'intention de donner la pairie à certains de ses amis, notamment à sir Ernest Cassel, il s'était heurté à un refus de lord Salisbury ; mais il savait placer l'intérêt de l'État au-dessus de ses convenances. Grâce à l'influence royale, la dévolution du pouvoir s'opéra sans secousse au profit des idées de lord Salisbury. Son neveu, M. Balfour, devint Premier et lord Lansdowne prit la direction des Affaires extérieures malgré le discrédit qui lui valaient son passage au War Office et sa déplorable préparation de la guerre Sud-Africaine. La pondération de ces esprits sages et modérés répondait aux sentiments du roi ; c'était une assurance contre les expériences irréfléchies auxquelles poussait une fraction du cabinet.

C'est que le roi ne craint rien tant que les précipitations et les heurts : il les sait funestes au bon fonctionnement de la machine gouvernementale. Aujourd'hui même, dans la grande crise économique qui divise et passionne le pays, dans ce débat entre libre-échange et protection qui menace de ren-

d'hui lord Salisbury, son secrétaire d'État permanent aux Affaires étrangères ; lord Selborne, son gendre, premier lord de l'Amirauté. Quelques neveux et cousins dans des emplois secondaires complétaient cette réunion de famille que des plaisants avaient désignée sous le nom d'*hôtel Cecil*.

verser les traditions d'un siècle et de bouleverser tous les intérêts de l'empire, Édouard VII estime sans nul doute que le problème a besoin d'être précisé. Or, dans la grave discussion du protectionnisme, M. Balfour avait beau déclarer « qu'entre les idées de M. Chamberlain et les siennes, il y avait à peine l'épaisseur d'un cheveu », on savait que dans l'application la différence entre eux serait grande ; la prudence commandait donc au roi de maintenir au pouvoir cet élégant et habile dilettante, incapable de fanatisme ou même de précipitation dans cette grande affaire. Édouard VII pense avec raison qu'une solution hâtive pourrait amener des difficultés inextricables et, qu'en tout cas, il faut laisser au pays le temps de se décider en connaissance de cause.

***

On en arrive naturellement à se demander : le roi a-t-il une politique ? On peut répondre hardiment : oui, en matière de politique extérieure. Le roi sait que, dans une monarchie parlementaire, il ne peut être à la fois général, amiral, financier, économiste et diplomate. Sur la scène du monde, qu'il ne prétend pas tenir à lui tout seul, il n'ambitionne nullement le rôle de ces souverains Frégoli, qui chaque jour, dans un costume nouveau, produisent une idée nouvelle, comme pour laisser aux yeux l'éblouissement d'une revue cinématographique. Orienter et contrôler la politique étrangère de son pays lui semble une occupation suffisante.

Obéit-il à une idée directrice ? — Oui, au sens anglais du mot, c'est-à-dire sans rien de nos conceptions théoriques et abstraites, de nos formules d'école qui aboutissent à un système. Il est à remarquer qu'une des choses les plus éloignées des habitudes britanniques, c'est ce que nous appelons un plan. Il suffit de regarder les monuments ou les places publiques : nulle part on ne trouve le résultat d'une ordonnance générale. Le temps a fait son œuvre ; suivant les besoins ou les nécessités du moment, on ajoute, on retranche, on nivelle, on étaye, et cela manque toujours d'ensemble. En France, changer c'est d'abord et forcément détruire, puis on discute pendant des années sur des épures et l'on n'ose-

rait tenter l'exécution avant que les moindres détails fussent arrêtés sur le papier. Dans l'esprit d'un Anglais, nous ne retrouvons jamais ces cases méthodiques, ce classement impeccable où nous faisons inévitablement rentrer jusqu'à nos velléités d'action. L'Angleterre ne procède jamais à des réorganisations de fond en comble ; aussi, au propre comme au figuré, produit-elle peu de ces grandes œuvres de proportions et d'harmonie, mais elle ne s'expose pas non plus à vivre indéfiniment dans les démolitions et les chantiers. Renonçons donc à demander au roi Édouard de profonds calculs et la politique à longue portée d'un Bismarck. Quelque habile et prévoyante qu'elle soit, la politique du roi conserve ce caractère anglais ; l'on peut dire que c'est du bon opportunisme. Ce système, qui n'en est pas un, a ses moindres inconvénients en Angleterre. Ce pays, par sa position géographique, a toute tranquillité pour surveiller les événements extérieurs et se préparer à en tirer profit. Ses ressources sont toujours disponibles : il peut les employer dans un sens ou dans l'autre, en guettant avec sang-froid le moment favorable. Si l'on s'en tient à la comparaison banale qui assimile la politique extérieure de la Grande-Bretagne aux combinaisons d'une maison de banque, on peut dire qu'entre les mains du roi Édouard, les capitaux anglais courent le minimum de risques.

Il évitera les spéculations hasardeuses et se contentera, pour cette immense fortune, de trouver les bons placements de père de famille. Ici encore, son passé, qui inspirait tant de craintes, lui a beaucoup servi : l'intimité avec les grands banquiers lui a donné le coup d'œil et le sens pratique des choses : il saura avec précision utiliser les énormes ressources dont il dispose et, merveilleusement, retourner une position, comme l'on dit à la Bourse, orienter vers la hausse quand il s'agit des sympathies et des bons rapports avec la France, ou être prêt à profiter d'une baisse de l'engouement national envers le Japon, comme dans la crise actuelle. Si le roi ne s'est pas donné pour mission de déterminer des mouvements d'opinion, son grand mérite est de les pressentir et de les faire éclore ; n'est-ce pas ce qu'on appelle communément le flair du financier ?

C'est ainsi qu'on voit son intervention heureuse se faire doucement sentir dès l'époque de la guerre contre les Boers; le pays était las de cette lutte qui menaçait de rapporter aussi peu de profit aux hommes de finance que de succès aux gens de guerre; Édouard VII s'efforça de mettre fin à une expédition dont le rapport était hors de proportion avec les sacrifices : *it did not pay*. Il désirait vivement que la paix fût rétablie pour son couronnement; c'est probablement ce désir, fortement appuyé par les difficultés que rencontrait son armée, qui détermina Kitchener à conclure, un peu, a-t-on assuré, contre le gré de lord Milner, l'espèce de convention bâtarde qui mit fin à la guerre. Le roi a bien des façons de faire connaître ce qui lui plaît. Mais il n'agit qu'indirectement, le plus souvent par quelques allusions de ses confidents connus comme tels de tout le monde; il veut éviter toutes traces palpables de ses interventions, car il suffirait qu'elles fussent patentes pour soulever immédiatement des susceptibilités et produire le résultat contraire à celui qu'il poursuit.

Après la liquidation, il y a la période de réparation. L'Angleterre devait songer à se refaire une situation. De là, cette série de voyages si habilement conçus par Édouard VII, avec l'intention de se concilier l'opinion européenne. Il fallait faire cesser la quarantaine morale qui pesait sur l'Angleterre après une expédition si peu glorieuse. Et nous le voyons se rendre tour à tour à Lisbonne, Rome, Paris et Vienne. Qu'on ne se méprenne pas sur l'importance de la première étape. La visite au Portugal avait un autre objet que de marquer les sympathies bi-séculaires qui unissent les deux monarchies. Par sa protection hautement déclarée vis-à-vis de ce petit pays, Édouard VII décourageait les convoitises allemandes. C'était l'éloignement indéfini de ce partage de l'Afrique portugaise, dont la convention secrète de 1898 entre Londres et Berlin avait fait naître l'espoir. C'était le point de départ d'une politique qui devait se continuer en France.

La suprême habileté du roi fut ce dernier voyage, son œuvre personnelle. Pour aboutir au rapprochement dont la portée était capitale à ses yeux, il sentait la diplomatie officielle presque impuissante : des controverses théoriques avaient envenimé tous les débats et créé de part et d'autre des pré-

ventions d'autant plus fortes que les deux peuples, par suite de leurs habitudes de libre discussion, avaient institué une série de procès publics sur tous les points où leurs ambitions se heurtent. Jamais on ne serait parvenu à faire accepter un accord secrètement rédigé dans les chancelleries. Le roi restait pourtant persuadé qu'à envisager de sang-froid les rapports entre les deux nations, on ne découvre aucun intérêt vital qui les sépare. Dans toutes les questions, c'était plutôt l'amour-propre national qui était en jeu et compliquait les difficultés. Il importait donc de s'adresser d'abord à l'opinion publique, de la calmer, de la gagner, de s'en faire un complice. Édouard VII, qui connaît si bien notre pays qu'il pouvait dire un jour à un Français : « Je me sens plus chez moi à Paris qu'à Londres », ne présumait pas trop de lui-même en pensant qu'il était seul capable d'effacer nos susceptibilités, comme il était à peu près seul, en Angleterre, à les bien comprendre.

Il crut donc qu'il pouvait faire le premier pas, se disant sans doute, suivant l'expression familière aux Anglais, que ce qui apparaissait de loin comme une montagne se réduirait de près aux proportions d'une taupinière. Depuis longtemps, il caressait ce projet de voyage ; mais il ne s'en était ouvert qu'à quelques rares personnes ; il fallait préparer le terrain, et l'on assista à une campagne de presse supérieurement menée. Ce furent d'abord quelques entrefilets discrets : dans tous les journaux anglais, le ton général se radoucit peu à peu à notre égard. Le *Times* lui-même publia des articles sympathiques ; on constata bientôt qu'il n'y avait avec nous aucune difficulté qu'on ne pût aplanir. Puis l'on risqua quelques allusions. Dès le mois de janvier 1903, on envisagea la possibilité d'une rencontre entre le président de la République et le roi à l'occasion de sa croisière méditerranéenne. Ensuite, ce fut l'annonce d'une escadre anglaise à Alger. L'opinion française se tenait sur la réserve. Enfin, quand le roi crut le moment venu, il déclara brusquement son intention d'aller à Paris. Il y vint : sa bonne grâce accomplit l'œuvre de séduction qu'il méditait.

Si la préparation de cette importante démarche paraît adroite, l'exécution force l'admiration. Il fallait tout le tact d'Édouard VII pour affronter une mission aussi périlleuse.

Partout ailleurs, on sait où frapper ; mais où prendre la France ? Il ne s'agissait plus de se concilier une cour : il fallait conquérir toute une population et la plus nerveuse, la plus impressionnable, cette nation qu'on dit femme par certains côtés. Le succès dépassa toutes les espérances. Sur les boulevards où l'on avait acclamé naguère le président Krüger, il se vit saluer avec déférence ; dans toutes les classes de cette société si divisée, il rencontra l'unanimité des sympathies et des éloges.

Il lui restait à achever l'œuvre en procurant à M. Loubet la visite triomphale de Londres, où l'enthousiasme alla bien au delà de tout ce qu'on avait vu jusqu'ici dans l'accueil fait à des souverains. Le roi qui connaît ses sujets les savait légèrement blasés sur les défilés de têtes couronnées. Et puis, si en Angleterre l'aristocratie reste populaire, c'est qu'elle est ouverte à tous. L'Anglais était tout préparé à admirer, dans notre président, l'homme qui s'était fait lui-même, qui par ses propos moyens était parvenu à la plus haute fonction dans son pays.



Depuis longtemps, ce rapprochement souhaité était pour ainsi dire dans l'air : il répondait à un sentiment général qui n'avait pu échapper à l'esprit perspicace du roi. Dût notre vanité en souffrir, abandonnons cette prétention d'être aimés pour nous-mêmes. Sans doute, nos voisins apprécient l'avantage de rapports cordiaux avec la grande nation libérale et civilisatrice, — ils l'impriment dans tous leurs journaux, — mais au fond, avouons que dans cet engouement subit, il entrait une bonne part d'appréhensions à l'égard de l'Allemagne. Le danger allemand apparaissait aux plus clairvoyants des Anglais comme devant être le grand péril du xx[e] siècle. M. Chamberlain qui l'avait pressenti avait cru l'éviter en préconisant une entente avec le pays qu'on redoutait. Comme il avait échoué, il ne restait plus qu'à prendre des garanties contre celui dont on n'avait pu faire un associé.

Bien des motifs crééaient ces antipathies latentes : le ressentiment de l'incident du Vénézuéla ; le développement si rapide de la flotte germanique et l'accroissement de la marine

marchande; la concurrence économique; les craintes d'une révolution sociale en Hollande, où l'on croyait les récentes grèves attisées par les convoitises allemandes; le double jeu de flatteries de Guillaume à l'égard de la Cour et de bruyantes sympathies populaires pour les Boers où l'on trouvait l'impardonnable grief d'*insincerity*; ajoutez encore les paroles offensantes de l'empereur et de M. de Bülow: on arrive à un total d'inquiétudes et de rancunes pouvant, un jour prochain, produire l'antagonisme, en prévision duquel le roi sentait qu'il fallait s'appuyer sur une entente cordiale avec nous. C'est d'ailleurs, un intérêt vital pour l'Angleterre que de conserver en Europe une France forte. La rivalité coloniale n'est qu'une concurrence passagère dans laquelle nous inspirons malheureusement plus de petites jalousies que de craintes réelles à nos voisins... Et tout se déroule alors clairement à nos yeux, dévoilant la volonté bien nette du roi dans cette tournée diplomatique qui commence en Portugal, pour aboutir en France, en évitant Berlin.

Mais le caractère du roi est trop pratique pour n'avoir envisagé dans ces visites qu'un échange de politesses. Les conversations si heureusement entamées à Paris devaient se poursuivre en vue d'un accord général qui pût sanctionner l'entente cordiale qu'il désirait si vivement.

Jusqu'ici, avec les meilleures intentions des deux côtés, on n'était arrivé qu'à un résultat peu encourageant; peut-être parce que la manière dont on avait abordé ces problèmes complexes n'était pas la plus rationnelle.

Déjà avec lord Salisbury, on avait tenté de mettre fin à toutes nos querelles coloniales. On avait estimé alors que le mieux était de résoudre une à une toutes les questions en commençant par les plus faciles et en sériant les difficultés. C'est ainsi que nous avions conclu successivement des arrangements spéciaux concernant Madagascar, la Tunisie, le Niger, mais ce fut pour aboutir finalement à l'impasse de Fachoda. L'œuvre n'avait pas été inutile puisqu'elle avait en quelque sorte déblayé le terrain. Mais le tort de cette méthode consistait précisément à créer une sorte de progression des exigences, en rouvrant sans cesse le débat sur un point nouveau, en renouvelant les discussions irritantes, en surexcitant

enfin les revendications des partis coloniaux qui, chaque fois, déclaraient hautement avoir touché la limite de leurs concessions réciproques. Le mieux n'était-il pas de recourir au système du règlement global, d'un compromis où l'on retrouve à gauche l'équivalent de ce que l'on a cédé à droite?

Le roi avait pu se convaincre que nos hommes d'État partageaient sa manière de voir. Pour déterminer l'entente, il fallait, sans doute, un rare concours de circonstances, mais qui seraient demeurées stériles, s'il ne s'était rencontré, en même temps, des deux côtés du détroit, des hommes dont la ténacité perspicace était résolue à en tirer profit. A peu près seul en France, au lendemain même de Fachoda, M. Delcassé avait continué de penser qu'un accord avec l'Angleterre était possible et, résistant à l'entraînement populaire, il n'avait cessé d'en poursuivre la réalisation. Édouard VII savait que, pour seconder et appliquer ses idées il pouvait compter sur l'esprit souple et conciliant du marquis de Lansdowne. De son côté, dès le début de sa mission à Londres, notre ambassadeur, sans rien brusquer, s'était donné pour tâche d'amener une détente qui lui paraissait l'indispensable préliminaire des longues et délicates négociations qu'il devait conduire plus tard : nous étions en droit de nous féliciter d'avoir, pour aborder les pourparlers qui s'engageaient au Foreign Office, un représentant de la hauteur de vues et de l'expérience de M. Cambon.

« Si l'on veut que nous arrivions à une meilleure entente avec la France, avait proclamé jadis M. Chamberlain, il est nécessaire que les hommes politiques de ce pays renoncent à la tactique qu'ils ont suivie pendant tant d'années, et qui eut pour effet de contrecarrer la politique anglaise dans toutes les parties du monde, même dans le cas où la nation française n'avait aucun intérêt à sauvegarder. »

Les Anglais ne s'embarrassent jamais d'une question de principe; ils s'arrêtent rarement devant une question de droit; ils acceptent toujours de discuter une question d'intérêts. Nos revendications juridiques avaient le plus souvent le don de les exaspérer. Il suffisait donc de replacer la discussion sur le terrain des avantages réels qu'ils comprennent si bien. Ici, nous possédons des droits bien établis qui les gênent; ailleurs,

des promesses qu'ils n'aiment pas à s'entendre rappeler : ce sont, pour ainsi dire, des traites impayées qu'ils sont bien résolus à ne pas solder, mais qu'il leur déplaît de voir remettre sous leurs yeux ; nous avions donc en mains de quoi réclamer des compensations.

Le roi tenait avec raison au principe d'une liquidation générale : il la voulut. On connaît aujourd'hui les termes de cet accord dont on s'occupe tant des deux côtés du détroit. D'autres les apprécieront et les discuteront, ici-même. Peut-être les détails n'ont-ils pas une très grande importance, puisqu'il s'agit d'un compromis. Peut-être ce que nous offrons aux Anglais a-t-il plus de valeur pour eux que pour nous : ils nous donnent sans doute en échange quelque chose qui ne leur appartient pas, et c'est ce qu'on ne manque pas de traiter dédaigneusement de politique de la cote mal taillée. Mais il suffit de faire lire à nos coloniaux les attaques par lesquelles les jingoes ont accueilli la publication de l'accord, et aux impérialistes anglais les critiques que lui adresse notre parti d'expansion, pour prouver qu'un arrangement ainsi attaqué des deux côtés doit être dans son ensemble suffisamment équitable. Enfin, on verra que la bonne intelligence qui doit s'établir entre les deux nations, surtout à un moment où elle reste la sauvegarde de complications possibles, est à elle seule un résultat assez considérable pour que le roi, les ministres et les diplomates aient le droit de s'applaudir du service qu'ils ont rendu non seulement à leurs pays, mais à toute l'Europe, comme le disait ces jours-ci M. Balfour.

***

L'action modératrice d'Édouard VII, nous l'avons encore retrouvée hier dans le conflit auquel nous assistons en Extrême-Orient. On peut être assuré que jamais l'Angleterre n'a pensé que son alliance avec le Japon devait servir à ce dernier. On se rappelle le mot peu heureux d'ailleurs de lord Cranborne, quand, répondant à une question sur l'entente avec ce pays, il s'écriait : « Le gouvernement anglais ne sollicite pas d'alliance : il en accorde. » L'appréciation de l'ancien sous-secrétaire d'État permanent des Affaires étrangères donne la

pensée intime avec laquelle on envisage cet accord et ses obligations. N'exagérons rien, ne demandons pas au roi Édouard de n'être pas Anglais ; évidemment, comme tous ses concitoyens, il s'inquiète des progrès de la Russie en Asie et, peut-être, n'est-il pas fâché de les voir arrêtés pour un temps assez long. Dans l'opinion de la majorité des Anglais, le Japon était tout trouvé pour cette besogne qu'il est plus prudent de ne pas entreprendre soi-même. On estimait que l'Angleterre avait tout à gagner à une lutte d'où sortiront également affaiblis : le Japonais concurrent et le Russe adversaire.

Mais, le roi qui voit plus loin se rendait compte que son pays, comme les autres, ne pourrait que perdre au succès même momentané des Japonais, aussi désirait-il vivement le maintien de la paix ; les avertissements les plus formels avaient été donnés par le gouvernement anglais à Tokio et il n'y a de raison de douter de leur sincérité. Quand la rupture éclata, le roi laissa son peuple s'applaudir de complications extérieures qui permettent de procéder avec tranquillité chez soi aux grandes réformes du War Office, du régime douanier, du régime fiscal et de l'administration scolaire et rendent au dehors moins dangereuses les bouillantes initiatives de lord Curzon au Tibet ou dans le golfe Persique. Pour l'opinion anglaise, le Japon joue un peu, vis-à-vis de la Russie, le rôle des brûlots lancés par l'amiral Togo contre Port-Arthur. En tout cas, on peut voir aujourd'hui combien les craintes d'une intervention, guerrière ou pacifique, de l'Angleterre étaient chimériques. La prudente sagesse du roi nous en était un sûr garant. Nous avons eu une preuve de ces sentiments dans la récente nomination à l'ambassade de Pétersbourg de sir Ch. Hardinge, celui qu'il avait désigné pour l'accompagner à Paris. On peut être sûr qu'Édouard VII, par l'intermédiaire de cet ambassadeur choisi de sa main, veut calmer les ressentiments du gouvernement russe contre l'appui qu'on suppose prêté par l'Angleterre au Japon et qu'il faut désavouer. Si la pensée d'une intervention existe dans son esprit, il ne la conduit évidemment que d'accord avec nous, quand le moment opportun viendrait de terminer une lutte qu'il a toujours redoutée et dont ses compatriotes éclairés commencent actuellement à mesurer les conséquences.

Dans le conflit des peuples et des races auquel nous assistons là-bas et qui préoccupe à si juste titre tout le monde civilisé, les regards se tournent vers Édouard VII comme vers un des facteurs les plus importants de cet angoissant problème. On scrute sa pensée, on cherche à pénétrer ses intentions qu'on devine pouvoir être déterminantes, et cela nous montre encore mieux quelle place occupe la personnalité de ce roi. Sans éclat, sans ostentation, après trois ans de règne, cette figure s'est imposée peu à peu à l'attention de tous. Nous nous apercevons qu'insensiblement, presque à l'insu de son propre pays, il en est venu à tenir en Europe un rôle prépondérant. Aujourd'hui, il n'est pas reconnu seulement comme le premier et le plus fin diplomate de son pays, comme un grand souverain constitutionnel, respecté de son peuple, écouté de ses ministres : aux côtés, aux dépens de l'empereur allemand, il a conquis une place dans la politique mondiale. En vain, nous chercherions aujourd'hui la disproportion et le contraste qui si vivement avaient choqué tous les spectateurs aux funérailles de la reine Victoria. Si l'on se plaisait à rétablir le parallèle dont nous parlions tout à l'heure, il ne serait pas au désavantage du roi Édouard.

XXX

L'OR ET LA SPÉCULATION[1]

I

Un des traits essentiels de l'histoire du monde au XIX[e] siècle a été l'immense progrès de la production de l'or. Au début et jusque vers le milieu du siècle, le monde était au régime d'une production d'or qui se chiffrait, bon an mal an, par 70 millions de francs. Vers 1850, on trouva l'or en Australie et en Californie. Bientôt la production annuelle de l'or s'éleva jusqu'à 921 millions de francs (?) (1852). On parlait alors de ce chiffre comme de quelque chose d'inouï. Mais les plus riches placers, les quartz aux teneurs fabuleuses, allèrent s'épuisant. La production annuelle de l'or retomba à 494 millions de francs (1883).

Jusque-là, l'accroissement de la production annuelle de l'or avait été, en effet, dû surtout à la découverte de minéralisations exceptionnelles, véritables trésors qu'il suffisait de prendre là où ils étaient. Cet accroissement tenait trop exclusivement du hasard. Il était fragile comme le hasard. Les seuls progrès continus et indéfinis sont les progrès systématiques : ceux que la science inspire. L'industrie des mines d'or se

1. Avant de publier cet article, je remercie mes maîtres MM. R.-G. Lévy, A. Arnauné, A. de Foville. Je remercie mes collaborateurs principaux M. Eugène Ichac et surtout M. Edmond Sénéchal à qui je dois en grande partie le fonds et la forme de cet article et de celui qui lui fait suite. Je remercie, en général, tous mes collaborateurs.

systématisa. On apprit, on apprend encore tous les jours, à traiter avec bénéfice des minerais de plus en plus complexes et de plus en plus pauvres. Les accroissements de la production de l'or furent désormais intimement liés à des progrès de cette nature. Et c'est pourquoi les accroissements de la production de l'or se succédèrent, d'année en année, dans cette nouvelle phase, ininterrompus; et c'est pourquoi ils se succéderont, à l'avenir, longtemps, de même, ininterrompus.

Prenons un exemple. La découverte des mines d'or du Transvaal fut un hasard; mais, sans les perfectionnements du procédé de traitement au cyanure qui suivirent de près cette découverte, ces mines auraient été, pour le plus grand nombre, inexploitables. On répéterait ce même raisonnement pour d'autres champs d'or et d'autres procédés. Ainsi s'explique, en effet, que, depuis l'année 1888, qui coïncide sensiblement avec la découverte des mines du Transvaal, la production annuelle de l'or se soit accrue très vite et d'une manière, cette fois, continue. Il y eut, il est vrai, un recul passager appréciable (1900-1902), mais il était dû à la guerre anglo-boer. On ne peut pas en rendre responsable la marche mondiale de l'industrie de l'or. Admettons donc que la production annuelle de l'or a progressé, en fait, continûment de 571 millions de francs, chiffre de 1888, à 1 701 millions de francs, chiffre de 1903.

Sortis de terre, cette seule année, 1 701 millions de francs d'or! Et cependant, en 1903, les usines du Transvaal n'ont pas encore, de nouveau, battu de tous leurs pilons. Elle n'ont produit que 317 millions de francs. En 1898, dernier exercice complet avant la guerre anglo-boer, elles avaient produit 404 millions de francs. La différence est de 87 millions de francs. Ajoutant ces 87 millions de francs aux 1 701 millions de francs, chiffre effectif de la production mondiale de l'or en 1903, on trouve un total de 1 788 millions de francs : n'étaient les suites de la guerre anglo-boer, le monde eut certainement produit, en 1903, au moins 1 788 millions de francs d'or.

Si l'on regarde en arrière pour mesurer le chemin parcouru, on voit que la production annuelle de l'or a progressé en trois quarts de siècle de 2 450 p. 100 et, pendant les derniers quinze ans, de 210 p. 100. A l'avenir, ce dernier taux d'ac-

croissement se maintiendra-t-il? ou, même, se trouvera-t-on en présence d'un autre taux d'accroissement plus rapide encore? Il est hardi de prévoir. Mais le sous-sol est en réalité un immense pays neuf, dont l'exploitation ne fait que commencer : le champ est indéfini ; et, d'autre part, à notre époque d'activité et de progrès fiévreux, aucune industrie ne peut être tenue dans des limites raisonnables que par la baisse de ses produits. A première vue, la valeur de l'or est fixe. Ainsi, la production de l'or, que rien n'enchaîne et ne modère, sans régulateur, tend, on ne sait vers quelle limite.

A première vue, la valeur de l'or est fixe... Il va de soi que la valeur d'un napoléon de vingt francs s'exprime toujours par le même chiffre. Cela est, par définition. La valeur du napoléon de vingt francs s'exprime par rapport au napoléon de vingt francs lui-même. Il n'en est pas moins vrai que, en dehors de toute convention de mesure, la valeur de l'or est variable, puisque l'équivalent en marchandises et en biens d'un certain poids d'or varie à tout instant. Que reste-t-il donc de la fixité apparente de valeur de l'or? Cette particularité seulement que la valeur de l'or, à laquelle personne ne pense comme variable, ne varie pas pour des motifs « propres ».

Expliquons-nous. Tout vendeur de quoi que ce soit est — à y bien regarder — un acheteur d'or. En effet, renversant les termes, on peut dire que ce vendeur achète de la monnaie, c'est-à-dire de l'or, et paie cet or avec ce qu'il vend. Réciproquement, tout acheteur de quoi que ce soit, est — à y bien regarder — un vendeur d'or. En effet, renversant les termes, on peut dire que cet acheteur vend de la monnaie, c'est-à-dire de l'or et prend en paiement ce qu'il achète. Il y a donc autant d'acheteurs et de vendeurs d'or qu'il y a de vendeurs et d'acheteurs de quoi que ce soit, de marchandises et de biens. Seulement, les vendeurs et les acheteurs de marchandises et de biens sont, comme tels, conscients. Ils établissent le prix de ces marchandises et de ces biens (c'est-à-dire une expression d'équivalence entre l'or et ces marchandises ou ces biens), d'après des raisons de valeur « propres » à ces marchandises ou à ces biens (offres et demandes présentes ou à venir).

Au contraire, les acheteurs et les vendeurs d'or sont, comme tels, inconscients. Ils achètent et ils vendent de l'or sans le savoir. Ils établissent, implicitement, le prix de l'or (c'est-à-dire une expression d'équivalence entre l'or et des marchandises ou des biens) sans s'appuyer sur des raisons de valeur « propres » à l'or (offre et demande présentes ou à venir). Ainsi nulle relation immédiate, directe, raisonnée, entre l'abondance de l'or et la valeur de l'or — la valeur de l'or, c'est-à-dire l'équivalent de l'or en marchandises, en biens, ou, si de telles unités avaient cours, en unités de travail humain ou de jouissance humaine.

Reste à savoir si l'abondance de l'or ne produit pas des effets indirects qui, de proche en proche, réagissent sur la valeur de l'or.

Dire abondance d'or, c'est dire tout à la fois : abondance de monnaie métallique et fiduciaire ; abondance de capitaux qui, par essence flottants, ne peuvent s'employer qu'en prêts à court terme ; bon marché des prêts à court terme.

Les prêts à court terme peuvent être consentis soit au commerce (aux commerçants et aux industriels, pour la conduite de leurs affaires), soit à la spéculation (à ceux qui spéculent, pour leurs manipulations de titres et de marchandises). Mais les demandes du commerce sont dans une certaine mesure limitées, — elles correspondent en effet à des transactions réelles — ; celles de la spéculation seraient indéfinies si le taux d'intérêt des prêts à court terme s'abaissait indéfiniment; elles correspondent, en effet, en partie, à des transactions irréelles. L'abondance de l'or, de plus en plus grande, tendrait donc plus particulièrement à augmenter le volume et à réduire le taux des prêts à court terme consentis à ceux qui spéculent sur les titres ou les marchandises qu'ils ont acquis en vue de spéculer, afin de leur permettre d'acheter, encore et encore, d'autres titres ou d'autres marchandises en vue toujours de spéculer et ainsi de suite indéfiniment. Bref, abondance d'or... supplément de forces mis au service de la spéculation.

Enfin, nous découvrons le fil secret qui relie, — par la spéculation, — l'abondance de l'or et la valeur de l'or, au prix des choses, de toutes les choses, car il n'est chose, nulle

part, si étrangère soit-elle, en apparence, à la spéculation, dont, par un mystérieux contact, le prix ne ressente, un jour ou l'autre, les effets de la spéculation, pratiquée, ailleurs, en grand, sur les prix d'autres choses.

II

Parfois, l'influence d'un peu plus d'or produit s'exerce au grand jour et avec éclat sur la spéculation, sur la Bourse. Suivons l'or au sortir de la mine. Le secrétaire comptable de la Compagnie de mines le porte à la Banque qui donne son décompte (décompte de frais d'essayage, de port, d'assurance, etc.) et crédite du montant net en monnaie locale. Elle enverra le lingot aux raffineurs d'Angleterre, d'Allemagne ou de France et le fera monnayer. Ainsi, d'un côté, ce qu'elle tient à la disposition du producteur c'est de la monnaie locale courante, billets surtout, peut-être un appoint de vieilles pièces d'or. Mais, de l'autre côté, dans un grand centre de spéculation et d'échanges du monde, il y a de l'or en plus, de l'or neuf : c'est là que l'or entre dans la vie : il y entre au cœur même d'un des grands organismes financiers, Londres, Paris, New-York, Berlin, c'est-à-dire non pas dans les extrémités froides où il produirait peu d'effet, mais à l'endroit sensible, impressionnable et duquel tout dépend. Si le moment est tranquille, son entrée dans la vie se fait sans tapage : il s'écoule en douceur par mille pores. Si le moment est sensationnel, son entrée dans la vie est sensationnelle. Cet or libre en quelque sorte, sans attaches, que personne n'a encore pris l'habitude de conserver, cet or en plus, va jouer alors un rôle tout à fait hors de proportion avec sa valeur, — si petite relativement à l'ensemble des valeurs du monde. Supposons qu'on soit à Londres dans une de ces campagnes d'affaires et de spéculations dites « booms » qui secouent le monde tous les cinq, six, huit ou dix ans, s'étendent à la généralité des marchandises et des titres cotés en bourse, faisant monter les unes et les autres. On redoute le krach, l'effondrement de tout l'échafaudage artificiel des positions et des prix ; quelques arrivages d'or, produisant sur le marché des prêts à court terme

et un certain effet matériel de détente que l'imagination grossit en un effet moral considérable, vont rassurer, pour un temps, les craintes; car ce qui contribue à briser le charme, l'ensorcellement du boom, c'est, bien souvent, l'argent cher. Donc le boom va grandir encore et s'étendre. Le krach sera différé; il n'en sera un jour que plus terrible, plus de prix s'écroulant de plus haut.

Si le niveau général et moyen des prix des marchandises et des biens doit s'élever, il s'élèvera par les œuvres de la spéculation qui, d'instinct, est à la hausse; il s'élèvera de boom en boom, de krach en krach; parce que, les autres circonstances aidant, l'abondance de l'or poussera de plus en plus haut la hausse des booms et rendra peut-être aussi les booms plus fréquents.

De plus en plus, ce sera par ces secousses violentes auxquelles succèdent, comme après la fièvre, des périodes de prostration, non seulement que les prix des marchandises monteront éventuellement, mais que l'outillage de l'humanité se développera et que, avec le développement de cet outillage, la distribution des hommes sur la terre sera modifiée. L'humanité politique marche de guerre en guerre, l'humanité économique de boom en boom. Et d'ailleurs qu'est-ce qu'un boom, si ce n'est une guerre que les hommes se font avec les prix?

A l'origine d'un boom, le monde est prédisposé à l'espérance, un besoin d'action le tourmente. Pris de courage, l'argent (les capitaux disponibles, sous toutes leurs formes) peu à peu se risque, il semble se dilater, il y en a de plus en plus, il déborde. C'est que la monnaie circule plus ou moins vite suivant les temps et que l'argent n'est pas seulement de la monnaie, il est en très grande partie de la confiance, chose élastique. L'argent, en se prêtant à court terme, favorise les opérations à la hausse, par suite, la hausse permet au commerçant d'attendre et de vendre mieux. Disponible aussi pour des souscriptions à toute espèce de titres, ce même argent invite à des créations ou à des agrandissements d'affaires. On entreprend d'autant plus volontiers que la hausse déjà acquise, — gage, semble-t-il, de tout un avenir de hausse, — assure avec les beaux prix de vente, les beaux bénéfices. Les entre-

prises nouvelles, pour leur premier établissement, consomment outillage, main-d'œuvre, approvisionnements. Elles demandent donc des marchandises et n'en offrent pas ou à peine, — trop jeunes, — ne produisant pas ou à peine. Avec le prix des marchandises, revenus industriels et salaires augmentent. Chacun consomme plus. A plus de consommation, répond plus de hausse. Le terrain pour la hausse est préparé par l'humeur pleine d'espérance où l'on est. La hausse est à peine faite sur un prix qu'elle se transmet à un autre : celui qui vend plus cher n'est-il pas disposé à acheter plus cher marchandises, biens, services? Mais ce qui fait surtout la hausse, c'est la croyance à la hausse parce qu'en prévision de la hausse, chacun achète.



La Bourse centralise toutes ces causes et tous ces effets. Pour les initiés, la Bourse est la matière moins d'une science que d'un art délicat, souple, fuyant, d'un art de protée. On écoute des influences impalpables, de mystérieux courants, un monde de choses suprasensibles, et les volte-face complexes, nuancées, naissent à chaque seconde. On fuit alors même qu'on ménage déjà l'offensive, on avance en reculant. Aussi les initiés n'ont-ils pas d'enthousiasmes et ne commettent-ils d'autres excès que ceux qu'ils estiment devoir être partagés par le public.

On fabrique au public ses excès et on les lui fabrique très grands, trouvant ainsi plus à gagner. Tout d'abord, on pose devant lui, un décor; on lui répète des formules simples, de nature à frapper son imagination : la Russie passant, bien après les autres pays, de l'âge du bois à l'âge du fer, d'où un avenir indéfini, une prospérité sans bornes, réservés à toutes les affaires métallurgiques russes; l'électricité transformant le monde, c'est un débouché indéfini pour le cuivre cher; le triomphe de la machine, c'est l'apothéose du caoutchouc, etc. Le public croit tout cela et il a raison de le croire. Mais il commet deux erreurs : une erreur de proportions et une erreur de perspective; une erreur de proportions parce qu'il ne se demande pas si, au moment où on lui suggère ces idées, toutes

les possibilités à venir ne sont pas suffisamment escomptées par les cours; une erreur de perspective parce qu'inconsciemment, il admet que ces vérités existent, commencent à produire tous leurs effets du jour où il en a pris connaissance, sans se demander si ces vérités, au contraire, n'existaient pas bien avant et si toute la mesure de leurs effets, pour un temps du moins, n'est pas déjà comble. Il se place lui-même à l'origine des choses, ne pense pas que le monde ait pu marcher d'une certaine manière avant qu'il l'ait vu marcher précisément de cette manière.

Le public a reçu les premiers principes : il est préparé. Veut-on lui écouler une valeur, on va « faire à cette valeur un marché ». Presque tous les titres sont bloqués; l'intermédiaire choisi, habile prestidigitateur qui doit « faire le marché », sème alors quelques titres à des cours sans cesse croissants ; la hausse est assurée au moyen d'un fonds de rachat. La cote enregistre chaque jour des transactions nombreuses, toute l'apparence de l'animation. On dirait d'un marché librement ouvert à la critique où la lutte des cours n'est que l'expression chiffrée d'un débat réfléchi. Le public croit voir le public derrière ces cours : ainsi on pipe les oiseaux en imitant leurs cris. « Si j'avais acheté, le jour de l'introduction, dit l'un, que n'aurais-je pas gagné ! » Quel remords ! Cette convoitise du passé, ce regret l'excite. On débloque peu à peu les titres, on nourrit le marché, une main sage s'ouvre et se ferme et lui dispense la nourriture, elle donne assez pour tenir en éveil l'appétit, pas assez pour qu'il y ait satiété, dégoût, lassitude. Le public en vient à faire la hausse lui-même, il continue tout seul, sur un grand nombre de titres, le mouvement qu'on dessinait d'abord, à peu de frais, sur peu de titres, à son intention.

S'agit-il de faire prendre un groupe de valeurs : on choisit parmi ces valeurs une valeur-type, vaste par son objet, imposante par le nom qu'elle porte, et à petit capital. Coûte que coûte, on pousse les cours sur cette valeur et le capital étant petit, il n'en coûte point trop cher. On travaille ainsi pour tout le groupe. Chaque courtier peut dire à ses clients : « La valeur que je vous offre, — une autre valeur du même groupe, — fera comme cette valeur dont on parle tant, qui a tant monté et si vite ; même pays, même industrie, mêmes conditions ;

croyez-m'en, c'est la même chose. Il y a une fortune à réaliser. »

Les affaires marchent, l'intermédiaire de Bourse est fêté, adulé, on l'entoure, on le presse pour avoir des « tuyaux », on le presse de vouloir bien se laisser donner des ordres. On le porte aux nues parce qu'il a fait gagner cent mille francs, demain on le jettera à la porte comme un voleur s'il a fait perdre cinq cents francs. Quelle conception voulez-vous que l'intermédiaire de Bourse ait de la vie? Il ne voit des hommes que les convoitises ; il juge des hommes par ce qu'il en voit.

Au fond du cœur il rira bien souvent d'un bon tour joué au client, cette bête imbécile et méchante. Songez à ce qu'est un intermédiaire de Bourse aux yeux de son public : un divinateur sublime, un prophète censé savoir l'avenir des cours, c'est-à-dire l'avenir des choses. N'a-t-il pas à la main la baguette magique qui fait sortir de terre les millions? Pauvre prophète! soi-disant faiseur de miracles, condamné par son état à tenir un rôle impossible. S'il se trompe, malheur à lui; de tout temps on a lapidé les faux prophètes. Or il faut bien qu'il se trompe, car, si tout le monde gagnait à la Bourse, de quelle poche sortirait l'argent gagné? Le voilà déchu de son rôle si beau, de prophète, il passe imposteur. Toutes sortes d'avanies l'attendent, sans compter le mépris général dont le public enveloppe la gent boursière, mépris par lequel il se venge d'une secrète envie et d'une sorte d'admiration superstitieuse.

Mais pourquoi les intermédiaires de Bourse affirment-ils? Qui les y force? S'ils expliquaient simplement, s'ils mettaient les faits tout nus et tels quels, sous les yeux du client, les éclairant de la lumière de faits semblables et passés, et si, dissertant longuement, pesant sans conclure, ils prenaient soin d'ajouter : quant à l'avenir..., sous toutes réserves..., on ne sait au juste..., il se pourrait..., ne seraient-ils pas entourés de leurs clients comme un maître vénéré l'est de ses disciples? Eh bien, non! Le client détournerait la tête, pris d'un ennui profond, et, bien vite, il porterait ses ordres à celui qui sait affirmer. Rien ne pèse à l'homme autant que la réflexion : elle retourne, avive et rend intolérables les inquiétudes. Il n'y a pas de commission que nous donnions si volontiers, parfois

au premier venu, que celle de vouloir pour nous. Et quant à faire un tableau de la vérité complexe, avec ses ombres, œuvre déjà difficile pour un philosophe, détaché des choses, ayant la plénitude de son sang-froid, comment un courtier le pourrait-il, énervé qu'il est par les cours, son attention hachée par mille soucis, hanté lui-même par une formule de cours brutale, sur chaque valeur?

Il ne discute plus, il ne réfléchit plus, il « voit ». On ne démonte pas une vision pour l'analyser ; elle naît d'ailleurs bien moins de la juxtaposition de faits précis que d'un obscur travail souterrain, de l'inconscient qui chemine en nous ; nous ne pouvons la suivre à la trace, encore moins en rendre compte. Le bon courtier a la foi, une foi qui change, si l'on veut à chaque tour du cadran, mais qui est toujours absolue. S'il raisonnait, au lieu de montrer les choses sous un jour unique, faux par suite, tout serait perdu. S'imagine-t-on un amoureux comptant pour réussir sur un beau discours en trois points, examinant toutes les hypothèses, montrant le revers de son âme? Imagine-t-on davantage un général tenant à ses soldats ce langage : « Vous pouvez être battus pour telles et telles raisons consciencieusement exposées. Vous pouvez vaincre pour telles et telles autres raisons. Quant à moi, j'incline à croire que vous vaincrez. » Ce langage serait pourtant conforme à la vérité. Mais le général dira simplement : « La victoire est à vous ! » Même, le ton, le geste de ces paroles, importeront plus que leur sens. Il y a des moments où le sens des paroles doit disparaître. Ce général parlerait-il autrement, il n'entraînerait personne, il serait vaincu d'avance. Ainsi d'un courtier de commerce, — d'un placier de marchandises quelconques, — ainsi surtout d'un courtier de Bourse, parce qu'ici l'imagination a plus de part. L'esprit de foi, l'esprit de conquête doivent être sa règle.

Un tel courtier portera le boom aux pires excès, comment lui en vouloir? Il est irresponsable, son métier tout de nerfs le grise. Et d'ailleurs il faut qu'il vive.

Un épicier, un drapier ont un petit courant d'affaires qui va son train bonnement ; pour eux, tous les jours se ressemblent ; la vente d'hier leur est une douce assurance de

celle de demain. La continuité des bénéfices, la nature des produits vendus que le client connaît, apprécie aussitôt à l'usage, ont quelque chose de modérateur.

L'intermédiaire de Bourse prospère par intervalles, tous les cinq ou six ans, une ou deux saisons excellentes auxquelles succèdent les années mornes. Il profite à outrance, sans ménagement, de l'heure favorable, parce que l'heure favorable est courte. Et le public, lui aussi, sevré longtemps du plaisir de spéculer, se livre aux excès naturels après les longues abstinences. Un champ indéfini s'ouvre alors devant l'intermédiaire de Bourse, car il vend, non le présent, comme l'épicier, mais l'avenir. Pourquoi le verrait-on discret? il a toutes les raisons de ne pas l'être. Il est cuirassé par l'habitude de considérer les pertes comme insignifiantes et réparables. Pour lui, une perte n'est qu'une étape, une halte obligatoire sur le chemin de la fortune. Le public envisage les choses différemment : pour lui, une perte ou un gain ont toujours un caractère définitif. C'est pourquoi il n'a pas assez d'outrages à jeter à la face de l'homme de Bourse qui l'a ruiné ou simplemnet appauvri. Ces deux catégories d'hommes, gens de Bourse et gens du public, ne peuvent se comprendre: pour les premiers, l'argent n'a pas le même poids spécifique que pour les seconds; pour les uns, il est volatil, en va-et-vient perpétuel; pour les autres, il est solide, il demeure.



Les méprises n'ont qu'un temps, le boom aussi n'a qu'un temps. On avait dépassé le vraisemblable; on retombe au-dessous du vrai. Le public devient d'autant plus défiant et haineux qu'il a été plus confiant : il se reconnaît enfin impuissant à se défendre contre les prix manipulés dans le secret. Aujourd'hui, le système des prix est aussi vaste que le système même des forces qui animent le monde, et le monde est trop vaste pour que d'autres que les professionnels très riches aient une action et puissent savoir : cela seul est si cher, savoir, quand il faut savoir des choses complexes, cachées, lointaines! Donc, le public est pris de panique, d'un égarement insensé, comme il arrive devant les phénomènes mystérieux. La baisse

survenue ne se maîtrise pas. Les affaires nouvellement créées grâce au boom et qui ne rapportent pas encore, sont les plus atteintes. On désespère des meilleures comme des plus mauvaises.

Le public seul fait les booms et les financiers se servent des booms contre le public : ils vendent, le public achète. Mais voici que le krach est venu, le public se retire en déroute, affreusement meurtri. Les financiers triomphent, leurs ressources largement accrues, et de ces ressources, pendant la période de recueillement qui va suivre, ils vont acheter des titres et des affaires à bon marché — car le public vend cette fois, — mettre tout en règle pour le prochain boom, remplir sagement leurs coffres de titres à vendre... plus tard, quand le boom sera revenu.

Devant la justice abstraite, le boom est peut-être un mal. Mais allez donc faire de nombreuses et grandes affaires sans la spéculation dont le boom n'est que la violence déchaînée! La spéculation met en émoi les cours. Le mouvement précipité des cours a quelque chose qui réveille et qui fait agir : hausse précipitée d'une marchandise qui encourage celui qui peut produire cette marchandise à entreprendre pour la produire, — une hausse sage lentement venue le laisserait à sa somnolence, — hausse précipitée des titres qui encourage tout le public à acheter des titres d'industries produisant toutes les marchandises.

Voyez ce capitaliste tranquille. Il est heureux en lisant chaque soir dans son journal que ses titres ont monté. Il se loue de sa sagacité, car, ses titres, il croit de bonne foi les avoir librement choisis. Il souscrirait en ce moment, lui si méfiant, si rétif en temps ordinaire, à n'importe quelle entreprise. Il est si sûr de son fait. D'ailleurs il a de l'argent: tout l'argent des plus-values rapides, plus-values de Bourse qu'il monnaie ou qu'il peut monnayer, dans tous les cas qu'il « voit », argent venu du hasard et qu'il peut bien renvoyer au hasard, maintenant surtout que le hasard est devenu son ami. Ce n'est pas l'argent des plus-values lentes, — comme les cours sans la spéculation pourraient en donner, — qu'il risquerait ainsi dans des affaires nouvelles, aléatoires, lointaines, dont les profits, s'ils peuvent être très grands, ne peuvent

être que très tardifs. Une plus-value lente. il semble qu'elle lui appartienne plus complètement. qu'elle fasse corps avec sa personne : il tremblerait pour elle à la seule idée du moindre risque. Avant le boom. était-il question d'acheter un titre? Il remettait toujours au lendemain. Qu'est-ce qui le pressait? Aussi bien demain qu'aujourd'hui. Il remettait si bien qu'il finissait par ne pas acheter. Maintenant que les cours sans cesse en hausse le talonnent. l'étourdissent. le brutalisent. il agit parce qu'il n'y a pas moyen d'attendre : demain il achèterait plus cher, après-demain plus cher encore. La nature humaine est ainsi : elle n'agit que brutalisée.

Effets admirables de la hausse spéculative sur celui-là même qui n'entend pas spéculer. se récrie au seul mot de spéculation. achète à seul fin de garder et range ses titres dans son tiroir! Mais combien y en a-t-il qui achètent pour spéculer? Ce sont eux aussi des acheteurs de titres, partant des entrepreneurs, car un acheteur de titres n'est proprement qu'un entrepreneur par occasion et en détail. Celui-là entreprend en spéculant. Il vise une chose et cependant, il en fait une autre. et l'autre chose qui est l'essentielle n'est pour lui qu'un accident sans importance. Qu'il est loin celui-là d'entreprendre franchement, sans arrière-pensée, après étude réfléchie, pour le plaisir d'entreprendre et pour la joie pure de recueillir plus tard des fruits mérités! Son achat de titres, qui devrait être la conclusion d'un grave examen préalable. n'est qu'un coup de dé jeté en l'air. Il n'a pas pris les mesures de l'entreprise à laquelle il s'intéresse, il ne se soucie qu'à moitié qu'elle soit bonne, il lui suffit pour ses desseins qu'elle le paraisse. Sous peu, il compte bien revendre avec bénéfice et laisser les vrais risques de l'entreprise à quelque successeur inconnu. N'est-ce pas là ce que doit être la conduite d'un homme avisé? Le voyageur qui s'arrête pour passer quelques jours dans une hôtellerie serait bien sot de s'inquiéter des fondations et si cette hôtellerie doit crouler plus tard : plus tard, il y a longtemps qu'il n'y sera plus.

Ainsi de cet acheteur de titres de circonstance. Il s'expose à tous les dangers sous cette réserve morale expresse qu'il aura fui bien avant l'approche du premier danger. Tout le secret de son courage est dans l'apparente facilité de cette

fuite. Plus d'un entre dans une valeur pour huit jours, qui est bien étonné de s'y trouver encore vingt ans après. L'acte de foi et de vérité qu'il aurait dû faire en achetant — puisque acheter c'est dire par un acte : ceci est bon, ou du moins je crois que ceci est bon dans cet instant, — ne fut qu'un acte de mensonge. Cet acte de gens, qui ne s'étaient même pas enquis de savoir, paraissait dire : je sais. Cet acte de gens, qui croyaient seulement se donner l'air de risquer, paraissait dire : « risquez-vous ! ». Voulant jeter les autres au danger, ils s'y trouvent pris. Les victimes sont parmi les coupables : elles se sont décidées après un long temps de hausse, sur le tard, par prudence, croient-elles, pour être plus sûres; trop faibles pour vouloir par elles-mêmes, elles suivent; trop faibles pour prévoir, elles cèdent, non à la suggestion de l'avenir de hausse probable, mais à la suggestion du passé de hausse certain. Il faut moins de courage pour se risquer en dernier lieu, les précédents réconfortent. Quand tout le régiment est passé, le pont s'écroule sous les traînards. Les victimes, en matière de Bourse, ce sont les éternels traînards. Victimes, elles sont à plaindre. Mais elles ne sont pas innocentes, le public n'est pas innocent. Au fond, une portion du public ne demande guère aux financiers que de lui livrer l'autre portion, celle qui lui rachètera ses titres, achetés déjà trop cher, encore plus cher. L'humanité s'enrichit cependant : elle s'enrichit par une tentative systématique que les hommes font pour se dépouiller les uns les autres.

III

Et la spéculation est grande et l'abondance de l'or la favorise. Les effets de la production croissante de l'or ont pu être atténués, dans ces dernières années, par la disparition graduelle de l'argent en tant que métal-monnaie-en-soi (c'est-à-dire valable par lui-même, d'une valeur fixe, en dehors de toute frappe monétaire). Cette disparition qui se poursuit n'est pas encore achevée. Elle continuera quelque temps encore à atténuer les effets de la production croissante de l'or.

On peut se représenter la chose ainsi : une partie de l'or produit se substitue à la valeur de l'argent qui se fond ou, si l'on veut, tandis que de proche en proche l'argent perd son rôle, l'or se substitue à lui dans ce rôle. Une partie de la production de l'or est, par là même, neutralisée.

Les effets de la production croissante de l'or ont encore été atténués par des nécessités telles que : la constitution de grands trésors de guerre, en vue des frais énormes et presque instantanés de la guerre moderne. ; la constitution de trésors commerciaux, selon le développement prodigieux du commerce extérieur des peuples, développement qui fut, chez la plupart d'entre eux, hors de toute proportion avec celui de leur commerce intérieur. Le commerce extérieur absorbe, à volume égal beaucoup plus d'or, seule monnaie internationale, que le commerce intérieur. Qui dirait que le commerce extérieur des peuples se développera à l'avenir moins vite, le commerce intérieur se développant même plus vite, dirait aussi que la progression des quantités d'or annulées, du chef d'un des emplois de l'or nécessaires et principaux, sera moins rapide.

Remontons au passé. Le premier effet de la découverte des chemins de fer et des bateaux à vapeur fut de permettre l'importation des produits d'un pays dans d'autres pays, au grand profit du commerce extérieur des peuples ; le second fut de susciter dans chaque pays les industries d'abord monopolisées par un autre, au grand détriment cette fois du commerce extérieur des peuples. Le développement des pays neufs fournit l'exemple d'une application extrême de ce principe : au début de la vapeur, vers 1850, dans chaque pays neuf une seule industrie, la plus facile à établir, celle qui s'improvisait d'elle-même, ici le pâturage, là le blé ou la mine, jamais l'usine de transformation. Ne produisant qu'une chose, le pays neuf achetait presque tout au dehors et vendait, par contre, au dehors, presque tout son produit; il n'avait qu'un commerce intérieur insignifiant au regard de son commerce extérieur.

Mais les temps changent, les pays neufs aujourd'hui tendent à se suffire en marchandises comme en capitaux et en hommes. Jusqu'à un certain moment chez eux, le commerce extérieur croissait plus vite que le commerce intérieur : ce moment

dépassé, la proportion se renverse. Nous avons été, nous sommes encore, à une époque de migrations d'hommes et de marchandises, migrations comme on n'en vit jamais de si grandes et de si rapides. Il y avait au commencement du XIXe siècle d'immenses pays vides et de petits pays surpeuplés; ici tel genre de production, là tel autre, bref d'énormes différences de niveau et aucun moyen de nivellement. La vapeur, l'électricité fournirent le moyen : ce fut alors un gigantesque bouillonnement d'hommes et de marchandises qui se déversaient. Mais le nivellement fait, le calme, dans le monde apaisé, se rétablira, les migrations ralenties s'éteindront et il n'y aura peut-être plus un tel besoin, relativement au nombre des hommes et à leur richesse, de cette provision de voyage d'un pays à l'autre : l'or.

De la production annuelle de l'or, une moindre fraction étant employée passivement aux transactions du commerce, une fraction plus grande, disponible, pourrait jouer un rôle actif. On peut juger de ce que serait alors la grandeur de ce rôle et par les chances qu'il y a de voir la production annuelle de l'or énormément accrue et par l'accomplissement d'une loi plus certaine encore. Plus on va, plus le crédit multiplie l'or. Les instruments monétaires, chèques, traites, transferts de crédits en banque, titres, coupons, ne sont pas les concurrents de l'or : ils sont ses reflets, ses images, ou, pour mieux dire, ils sont les mille serviteurs de l'or. C'est par eux bien plus que par lui-même que l'or joue son rôle. Un milliard d'or serait relativement peu de chose s'il ne tenait comme enveloppé en soi plusieurs milliards d'instruments monétaires.

Plus on va, plus un milliard d'or contient et déploie de milliards d'instruments monétaires. Progrès de l'organisme des banques et de l'éducation du public, multiplication du nombre des titres, tout y concourt, tout jusqu'à la progression du chiffre de la production annuelle de l'or. Car il ne peut y avoir plus d'or sans qu'il y ait, du même coup, plus de confiance, et il ne saurait y avoir plus de confiance sans qu'il y ait, pour une même quantité d'or, plus d'instruments monétaires.

De plus en plus d'or, l'or multiplié par un coefficient de crédit de plus en plus considérable, une proportion plus tard

moindre de la production d'or annulée par la disparition parallèle de l'argent — monnaie-en-soi, — bientôt un fait accompli et réparé, — une proportion également moindre de la production d'or annulée par les emplois passifs du commerce ; au total beaucoup plus d'or et encore plus d'instruments monétaires, autres formes de l'or, disponibles pour jouer le rôle actif de l'or : voilà l'avenir.

Et le rôle actif de l'or continuera de consister en ceci : développer la spéculation, agir à la hausse sur les prix. Un grand essor de la spéculation est chose certaine. Plus problématique, ou mieux, plus différée, sera la hausse du prix des marchandises. Certaines causes, — un seul mot, le progrès, les résume, — s'y sont opposées puissamment depuis trente ans. Elles ont été les plus fortes, elles ont entraîné la baisse. Mais ces causes peuvent être vaincues par l'abondance monétaire devenue à son tour la plus forte. Ces causes aussi peuvent s'affaiblir, disparaître ou bien changer de sens, et, de forces « à la baisse » qu'elles étaient, devenir des forces « à la hausse ». Voici comment. Le progrès qui tend à faire de chaque marchandise le produit d'un moindre effort humain est une force à la baisse sur les prix. Mais, si le progrès accaparé, endigué, canalisé, discipliné par des trusts, change de régime, tout en continuant à être lui-même, si, après s'être développé au plein vent de la concurrence, par le jeu de forces spontanées, et dans le désordre, il venait à se développer d'une manière harmonique, il ne serait plus une force à la baisse sur les prix, mais bien au contraire une force à la hausse, car il augmenterait les bénéfices et, du même coup, la puissance des trusts..., qui auraient ainsi plus de moyens d'imposer la hausse. Or, les trusts se développent d'eux-mêmes par une foule de causes, quand ce ne serait que l'excès de la concurrence antérieure (n'est-il pas dans l'ordre que la dictature succède à l'anarchie ?).

L'abondance monétaire, d'ailleurs, favorise les trusts en favorisant, à des conditions avantageuses, le placement de leurs titres comme celui des titres de toutes les grandes sociétés, titres ayant un marché large. Jusqu'ici les trusts ne détruisent rien ; ils ne suppriment aucune initiative ; ils reconnaissent les initiatives, ils les devinent, les subventionnent, les mènent à

bien; à celui qui a beaucoup plus « d'idée », mais pas autant d'argent qu'il n'en faut pour être un petit patron, ils donnent les moyens d'être un chef de service ou d'agence, ayant plus d'action et mieux payé que bien des petits patrons. Ils réparent les inégalités du sort, ils sont — par une de leurs faces, non pas certes par toutes — une institution démocratique.

Le succès, la généralisation des trusts peuvent, sous certaines réserves, contribuer à la hausse du prix des marchandises d'autant plus que les trusts seront doublés, avec le temps, d'associations ouvrières correspondantes, qui tendront à rehausser le prix de la main-d'œuvre, le taux des salaires.

***

Ainsi la certitude s'impose que la hausse des prix viendra. C'est la prospérité pour tous, est-on tenté de croire à première vue. Certes non. D'abord parce que ce ne sera pas une hausse égale sur toutes les marchandises, certaines marchandises étant bien plus adaptables que d'autres aux forces qui font la hausse. D'où il adviendra que certains producteurs perdront plus à l'achat de leurs matières premières et de leurs marchandises de consommation personnelle qu'ils ne gagneront à la hausse de leurs produits. Un trouble dans les prix ne survient pas d'ailleurs sans que l'ensemble des intermédiaires et des spéculateurs gagne proportionnellement plus que l'ensemble des producteurs.

Parmi les producteurs, ceux qui, peut-être, dans nos hypothèses, seront le plus sans défense seront les travailleurs, ces producteurs, non de marchandises proprement dites, mais de travail simplement, de leur travail, de leur main-d'œuvre. L'abondance monétaire, en effet, qui est, à des degrés très divers, au service de toutes les marchandises, n'est pas, ou peu, au service de la « marchandise », main-d'œuvre. Les propriétaires du sol et du sous-sol gagneront quelque peu, soutiendra-t-on, parce qu'ils trouvent en eux-mêmes et gratuitement leurs matières premières. C'est possible pour certains, cela ne sera pas vrai pour tous. Il faut encore que la hausse — très inégale suivant les produits — de ce qu'on

vend équivaille, et au delà, à la hausse de ce qu'on achète — si peu qu'on achète. Et puis il y aura des victimes évidentes, parfois pauvres et ne manquant pas d'intérêt : tous les créanciers à long terme, tous les porteurs de titres à revenu fixe et même tous les porteurs de titres à revenu variable reposant sur des entreprises qui perçoivent des tarifs fixes (eaux, gaz, électricité, chemins de fer, tramways, canaux, etc.).

En revanche, une ère nouvelle s'ouvrira pour tous les États, très largement obérés, soulagés d'une partie de la charge effective de leurs dettes, chaque gramme d'or qu'ils se sont engagés à payer ayant un moindre équivalent en marchandises. Les pays les plus favorisés seront ceux qui, ayant une grosse dette (publique ou privée) placée au dehors, réaliseront une économie sans rien faire perdre à leurs nationaux. Les pays les moins favorisés seront ceux dont les nationaux possèdent ces mêmes titres de dettes étrangères. Les pays les plus favorisés seront encore ceux qui — gouvernant (contrôlant) les prix des marchandises et de certaines valeurs dont le sort suit celui de certaines marchandises — profiteront sous la forme de différences encaissées, des convulsions des prix devenues très violentes. Tels les États-Unis et l'Angleterre. Les pays les moins favorisés seront encore ceux qui, purement passifs dans la fixation des prix, subiront les différences qu'il plaira aux quelques pays privilégiés, tenant l'hégémonie des prix, de faire, à leurs dépens.

Or, entre tous les pays du monde, la France, peut-être, réalise les conditions les moins favorables, possédant relativement à sa fortune le plus de créances sur l'étranger, tandis qu'elle est perdue dans la foule des pays purement passifs dans la fixation des prix. Ainsi, comme au temps où, peu après sa découverte, l'Amérique inonda l'Europe de métaux-monnaie, il y aura beaucoup de ruines que côtoyeront des fortunes rapides, faites d'aventure et souvent peu méritoires ; il y aura aussi beaucoup de déplacements d'influence — résultats directs du déplacement des prix — de classe à classe dans un même pays, et aussi, ce qui est plus grave, de pays à pays. Les gros gagnants pourraient bien être l'Angleterre et les États-Unis. Ensuite, des phénomènes inverses pourront suivre. Il n'est donné à personne de les prévoir.

Mais, qu'importent les individus, qu'importent les classes, qu'importent même les peuples? L'humanité, dans son ensemble, du fait de la production de l'or agrandie et que le crédit multipliera, de lui-même, de plus en plus, aura été réveillée, secouée, enrichie. Il faut s'élever jusqu'à la conception métaphysique de l'or, de la valeur, de la spéculation et jusqu'aux effets universels de cette conception.

IV

La spéculation que fait-elle? L'or sortant de terre que fait-il? Il crée l'image, l'illusion de la richesse, il crée un rêve et une espérance, et la réalité se modèle sur cette espérance, sur ce rêve. Cet or sorti de terre n'est pas en lui-même une chose utile d'une façon matérielle et palpable comme un champ ou une usine, et cependant, il a une valeur qui lui donne sa mission tout idéale : un droit de disposer de choses utiles s'attache à lui. Ce droit de disposer est forcément pris à quelqu'un, à la foule vague des possédants. Rien de directement utile n'est créé par l'apparition de cet or, mais un droit de disposer qui était fixe, attaché à des choses fixes, est devenu mobile, suivant l'or. Il part de la chose qui est et va vers celle qui est en devenir et il ira toujours ainsi, tant que cet or durera, semant la vie là où elle n'est pas, quittant la vie dès qu'elle est éclose. Il est novateur, l'or, il va toujours de ceux qui ont vers ceux qui gagnent et empruntent. Il est mobile : le point où il est le plus utile, il y va. Il va se prêtant toujours.

L'or fait la solidarité des hommes dans le temps, comme il la fait dans l'espace. Comme il transporte la valeur, il la conserve, il permet de la définir pour un futur indéterminé. Les hommes d'une génération travaillent pour ceux de générations qui ne sont pas encore. De grandes œuvres se font ainsi, qui dureront, seront utiles pendant des siècles. Pourquoi se font-elles? Parce que des emprunts perpétuels ou à long terme les paient. Et que disent ces emprunts? Que chaque souscripteur a eu confiance dans les générations à venir, pour

payer, à lui-même vieilli ou à ses descendants, un certain intérêt, un certain capital, c'est-à-dire une utilité définie, un poids d'or. Ainsi à travers les âges, les générations se tendent la main, s'entr'aident, sans se connaître, parce qu'elles s'entendent à travers l'or.

L'or est le secret de la foi que se gardent les particuliers et les peuples entre eux et de la solidarité entre une génération et les générations à venir. Il empêche l'humanité de vivre au jour le jour avec peu de profit pour ses destinées d'ensemble. Il est le gage de la paix qui règne entre les hommes, car il donne aux hommes le moyen de s'exploiter régulièrement, normalement, et avec une apparence de justice, sans se battre, et au plus grand profit d'à peu près tout le monde. L'or n'est tel, cependant, que parce qu'il est l'étalon incontesté de la valeur.

L'étalon, c'est-à-dire une chose qu'on ne mesure pas. Et pourtant l'or est plus ou moins rare, le besoin qu'en a l'humanité est plus ou moins intense, il varie; à tel moment l'or aurait dû valoir beaucoup plus qu'il ne valait, à tel moment beaucoup moins. Mais allez donc savoir quand! Telle année, tel jour, telle heure, une tonne d'or rendait infiniment plus de service qu'en telle autre année, à tel autre jour, en telle autre heure; mais l'étendue du service constamment variable n'entrait pour rien dans les prix. Le service de l'or est le service inconnu. Et si l'on prétendait à connaître et à préciser, en le discutant, ce service inconnu, le service s'évanouirait avec l'universalité et la fixité de valeur de l'or.

L'or au fond n'est qu'une idole n'opérant des miracles que par la foi. Ses miracles n'en sont pas moins précieux pour cela. Mais il est d'usage de ne reconnaître combien une divinité a été bienfaisante que quand on a tari — bien légèrement — la source de ses bienfaits, qui est la foi. Le monde a asservi ses progrès au plus ou moins de production d'une certaine « matière ». Y a-t-il plus grande idolâtrie! Quelle honte fi donc! Au contraire, l'homme ne fait jamais rien de grand et de suivi que par quelque idolâtrie. Plus on retire de la terre d'une certaine illusion — qu'importe que cette illusion s'appelle l'or, — au gré souvent de purs et simples hasards, plus le monde est prospère. C'est absurde : c'est vrai.

Et il est bon qu'il en soit ainsi. Mais cela n'est vrai qu'autant que l'illusion de l'or reste complète.

Qu'on y touche à cette illusion, elle disparaîtrait et l'or cesserait, en quelque sorte, d'être lui-même. Raisonnez l'or : vous n'avez plus entre les mains qu'un métal presque inutile. Raisonner l'or, ce sera se dire qu'on produit tant d'or..., qu'on en a tant..., qu'il en faut tant... Et, poussant plus loin, ce sera se dire : on produira tant d'or — sans doute — on en aura tant, il n'en faudra que tant. Ce sera présenter ces vérités — ou ces perspectives — de mille manières et jouer des effets produits. Certes on aura alors une matière spéculative unique, trop belle! Ce sera, pour qui saura s'en servir, la vraie « pierre philosophale ». L'or enfin aura un marché! On discutera son prix comme celui de la première venue des marchandises. Mais sa valeur n'est qu'illusion. Quelle chance! Quelle amplitude dans les fluctuations! Quel arbitraire! Quels coups de Bourse! Ah! comme toutes nos spéculations sont misérables à côté de ce que seront celles-là!

A tout ce qui fait bouger les prix de tout, à tous les facteurs de hausse ou de baisse, il s'ajoutera un facteur nouveau : le degré d'appréciation de l'or, apprécié cette fois pour lui-même. Ce sera à n'y rien reconnaître! Un coup d'audace, un seul avec ce tout petit levier, une nuance dans le degré d'appréciation de l'or soulèvera le monde. L'humanité cependant gagnera bien péniblement son pain. Comment vivre, comment espérer vivre, comment produire quand on ne sait sur quel pied on échangera! Inquiétude, découragement, misère. La belle affaire! Quelques spéculateurs deviendront puissamment riches, riches d'une manière inouïe! Leur fortune sera légitime, n'est-ce pas? Elle aura été gagnée au moyen de transactions « volontaires » de la part du public. Comme si les transactions — dans certains cas — étaient volontaires!

Alors..., mais cet alors viendra-t-il jamais? Rien n'échappe aux yeux de la spéculation. Inquiète, elle rôde. Elle cherche ce qu'elle pourrait bien « attaquer ». Elle cherche le prix à faire varier, la différence — sa proie — à saisir. Elle s'irritait de ce que l'argent-métal ne lui donnât pas de différence. Elle a attaqué l'argent. Elle attaquera l'or. Seulement elle tarde. Elle attend

que la production de l'or soit devenue tout à fait colossale, ce qui demandera bien des dizaines d'années encore, mais ne peut manquer d'arriver. L'entreprise est d'ailleurs autrement difficile que pour l'argent, car, après l'argent, il y avait l'or, après l'or, il y a... le vide, le vide qui fait peur, donne le vertige.

Quand enfin on « attaquera » l'or, quels beaux jours pour la spéculation, quelle sarabande des prix ! Mais, quel triste lendemain peut-être ! On verra, tout le monde verra, qu'il suffit de posséder la valeur pour avoir la chose, — la valeur, une différence de valeur, — une différence de valeur, une différence d'illusions. Ainsi la richesse, qui est le plus tangible de tous les biens, apparaîtra enfin, elle-même, comme ayant des origines métaphysiques. Une différence entre deux erreurs, pourvu qu'elles soient reçues, acceptées et payées à un moment donné, cela fait un homme riche, souvent immensément riche !

C'est cela la fortune ! et quand tout le monde verra, comprendra, l'ayant vu de ses yeux, que c'est cela la fortune, qui donc pourra sérieusement y croire, non plus qu'à un autre dogme et s'incliner devant ses effets ! Une clairvoyance si générale a des dangers terribles. L'humanité a passé par des phases religieuses, des phases civiques ; elle entre, en ce moment, dans une phase en quelque sorte, spéculative[1]. Il pourrait se faire que la fin de l'or — étalon monétaire indiscuté — produisît de tels excès qu'elle marquât la fin de la phase spéculative.



Cependant n'exagérons rien. Il se peut qu'aucune de ces sinistres prédictions ne se réalise. La nature et l'histoire ont un grand art des transitions. Les remèdes se préparent dans l'ombre en même temps que les maladies s'accroissent et se propagent. Il n'est illusion si nécessaire qu'il n'y ait derrière elle quelque autre illusion, toute prête à la remplacer. On rira peut-être un jour beaucoup de l'or, que tant d'hommes se sont donné tant de mal à extraire. Travail inutile. Qu'on

1. Idée empruntée aux œuvres de M. Pierre Mille.

ait une idole, passe encore, mais la déterrer constamment au prix d'un tel labeur! Quand les illusions et les conventions coûtent si bon marché, pourquoi les payer si cher?

Peut-être un jour l'or — qui sent vraiment trop son barbare — sera-t-il remplacé par quelque convention logique, universelle, assez scientifique pour paraître incontestable — on tend aujourd'hui à ne juger incontestable que ce qui est d'origine ou d'apparence scientifique, — une convention qui fixera le régime des valeurs, une convention qui ne coûtera plus rien et dont l'humanité n'ira plus chercher, au prix de mille souffrances, la mystérieuse arche sainte dans les entrailles de la terre.

On passera de l'or, devenu métal-papier-monnaie, au papier qui représentera la nouvelle convention; de l'un à l'autre, on passera, suivant un certain taux de conversion, taux de banqueroute si l'on veut. Les valeurs fondent, mais elles sont faites pour se fondre et les fortunes pour se succéder. En hâtant la démonétisation de l'or, la spéculation — qui ne fait que hâter la marche des choses, qui provoque plus vite ce qui fût arrivé fatalement — aura paru faire un mal, comme toujours. Elle aura rendu un service, comme toujours.

MARCEL LABORDÈRE

L'OMBRE DE LA MAISON

IX

Les fiançailles de Lily étaient officielles. Pour fêter cette amie intime d'Hélène, madame Tougorine voulut donner une petite soirée. Elle surmonta sa faiblesse, plus manifeste de jour en jour, et, installée au fond de son large fauteuil, trôna, majestueuse et bienveillante, dans un coin du grand salon rouge. Cette soirée fut semblable à toutes celles des mercredis, même plus morne, à cause d'un trop visible effort de joie et de cordialité. Tout le monde paraissait pénétré de l'idée qu'un exceptionnel bonheur était échu à Lily, tandis qu'elle même affectait à l'égard de son fiancé une complète indifférence. Elle était plus réservée que jamais, recherchait le voisinage de sa mère, prenait un air ingénu à l'excès.

Andronov, ancien officier de chasseurs devenu campagnard, petit, très brun, agité et bourdonnant, semblait une grosse mouche prise dans un bocal de verre dont elle tâche vainement de s'échapper. Il était ahuri de cette famille si nombreuse dont il devenait brusquement l'ami. Il ne comprenait pas très bien les rapports de ces gens entre eux : il attribuait à Xénia le mari de Véra, et demandait à Starkov combien il avait d'enfants. Lily, par contenance, riait ; mais

1. Voir la *Revue* du 1er mai.

Hélène lisait sur ce visage sans secrets pour elle une souffrance perpétuelle. Elle guettait l'occasion de lui dire : « Il est charmant, ton fiancé ! » mais ce banal compliment lui était de plus en plus impossible à mesure que la soirée avançait. Andronov, après avoir essayé plusieurs sujets de conversation, avait attaqué l'élevage des bestiaux, qui ne passionnait guère ces citadins. Il y mettait une chaleur et une conviction parfois un peu comiques ; il révélait une entente des affaires qui, dans ce salon cérémonieux, n'était pas de circonstance. Son élocution était difficile, hachée et brusque. Dans tout ce qu'il disait, il y avait trop de chiffres ; et il les prononçait avec trop de plaisir.

Quand, par hasard, il allait s'écarter des malencontreuses questions agricoles, Starkov, qui, ce soir-là, ne jouait pas aux cartes, se hâtait de le ramener à ses moutons. Il s'amusait de ce jeune homme, le dominait de sa haute taille, l'intimidait par son aisance mondaine. Il jetait à Hélène des regards d'intelligence, et l'associait ainsi à sa taquinerie. Hélène en était vexée, mais elle ne pouvait s'empêcher de sourire, tant le manège de Starkov avait de sûreté flegmatique. Lorsqu'il fut las de ce divertissement, il y renonça : Andronov, n'étant plus houspillé par lui, sentit tomber son énergie et se tut ; la conversation parut morte... Alors madame Tougorine entama une série de questions politiques et morales. Elle supposait toujours à Andronov les plus nobles opinions. Il répondait avec un terrible bon sens... Lily, à côté de sa mère, n'osait bouger ; mais Hélène voyait ses doigts s'agiter nerveusement.

La soirée languissait. Madame Tougorine était épuisée. Véra soufflait péniblement et, de temps à autre, ses joues se marbraient de taches rouges.

Pour sortir d'un tel marasme, madame Tougorine voulut qu'Hélène jouât du piano.

Hélène feuilleta ses cahiers de musique. Starkov s'approcha d'elle, et, faisant mine de l'aider, lui dit tranquillement :

— Vous n'approuvez pas le choix de votre amie.

— Mais si ! — dit Hélène.

Il haussa doucement les épaules.

— A quoi bon feindre ? Je suis curieux de savoir qui vous élirez... ou bien qui vous avez élu.

— Je vous ai élu, vous ! — répondit Hélène.

— Vous êtes beaucoup trop jeune pour faire une chose aussi raisonnable, — répondit Starkov.

Hélène fut étonnée de son air subitement grave. Elle éprouva pour Starkov une vague compassion. Elle regrettait déjà la plaisanterie qu'elle s'était permise, quand elle s'aperçut qu'il lui frôlait le bras, lentement, avec intention, tout en cherchant la musique dans le casier. Ce contact lui fut désagréable : elle s'éloigna.

— Quelle manie vous avez de toucher les gens ! — dit-elle presque haut.

— Jouez ceci, — conseilla Starkov, impassible.

Hélène obéit. Elle jouait sans entrain, réfléchissant : « Soutouguine méprise la musique... » Cette phrase lui martelait la tête ; elle imposait son rythme sec au jeu des doigts sur le clavier. Mais Hélène bientôt était prise par la magie de Schumann. Elle joua longtemps, avec ferveur, entamant vite une nouvelle mélodie dès qu'elle en avait achevé une. Quand elle s'arrêta enfin, un peu honteuse, dans l'attente et la peur des compliments, elle vit qu'on ne l'avait pas écoutée. Tout le monde partait, avec une hâte polie mais évidente. Véra n'était plus là ; Hélène entendit madame Tougorine dire au général :

— Je me ferai porter en bas.

— A ta guise; mais c'est bien inutile et imprudent.

Hélène, cette nuit-là, ne put guère dormir. Elle apprit, le matin, que Véra avait un fils. Tout allait bien de ce côté. Seulement, madame Tougorine, brisée par la fatigue et l'émotion, était plus malade. On interdit la porte de sa chambre. Des jours gris commencèrent.

On avait l'habitude d'être inquiet de madame Tougorine : sa longue maladie avait émoussé la sensibilité générale ; on avait l'habitude aussi de la voir échapper toujours au danger qui la menaçait. Néanmoins l'idée d'un malheur, aux brefs moments où elle tourmentait quelqu'un de la famille, était lancinante et insupportable.

Les tantes erraient comme des âmes en peine. Privée de guide dans les problèmes délicats du ménage, effarée de ses responsabilités, tante Pauline poussait des soupirs à

chaque minute. Tante Marie regardait sa montre pour vérifier s'il n'était pas l'heure de quelque potion. De concert, mesdemoiselles Alexandra et Eudoxie allumaient des cierges dans toutes les églises du quartier. Le général cachait son inquiétude sous de la mauvaise humeur et n'était gai qu'après ses visites à son nouveau petit-fils. Son âme de patriarche se délectait de la prospérité de sa race ; il était fier de ses onze petits-enfants. Puis, un mélancolique souci le prenait : « Pourvu qu'elle fût là quand le douzième viendrait ! »

Le vieux Pierre, son domestique et un peu son confident, s'efforçait de lui rendre courage :

— Ce ne sera rien, Votre Excellence. J'ai toujours vu que les verres fêlés durent plus longtemps que les autres. Madame est ainsi : elle nous enterrera tous.

— Que le ciel t'exauce ! — répondait le général.

Hélène était toute déroutée. Elle avait renoncé au patinage, par crainte de sembler indifférente et frivole; elle ne savait plus que faire de son temps. Un jour, comme le médecin était plus rassurant, elle résolut d'aller au Jardin de la Tauride. Ce fut un désenchantement. Soutouguine, las sans doute d'y venir en vain, n'y était pas ; Lily non plus, absorbée par la préparation de son trousseau. Les autres jeunes filles, que l'intimité des deux grandes amies avait tenues à distance, firent à Hélène un accueil assez froid. Or Hélène voulait être fêtée : elle s'assombrit. Miss Hitchins, elle aussi, avait perdu son entrain. Elle parlait des siens, demeurés en Angleterre, se tourmentait d'un frère, ou d'un fiancé, qu'elle avait laissé là-bas et qui tournait mal... La maladie, qui s'était installée dans la maison Tougorine, hantait cette nerveuse et il lui fallait éprouver des angoisses pour des proches, du reste problématiques.

Hélène rentra du patinage, triste à pleurer. Soutouguine ne l'aimait pas. Elle s'était emballée ; et, s'il le savait, il devait en rire. Que pouvait-elle être pour lui? Une petite fille non initiée au sublime de la vie ; une petite fille, une pauvre petite fille !... Elle était si malheureuse qu'elle aurait souhaité une catastrophe violente : un incendie, une guerre où elle aurait eu l'occasion de se dévouer, de trouver une mort glorieuse et touchante. Elle décida d'écarter miss Hitchins, sous un

prétexte quelconque, et d'aller rêver dans le grand salon rouge et d'y goûter l'amer plaisir de la solitude : la pièce était si effrayante, au déclin du jour, avant qu'on apportât les lampes !

Pierre l'arrêta dans l'antichambre :

— Il y a du monde au salon.

— Qui ?

— Quelqu'un pour le général.

— M. Starkov ? M. Toutchkov ?

— Non ! quelqu'un qui n'est encore jamais venu. Un monsieur âgé, très bien ; mais je ne me rappelle pas son nom Kalouguine, Satouguine...

Hélène, tout émue, saisit miss Hitchins par le bras.

— Chère, faites-moi les cartes.

— Ah ! très bien...

Et, sur la table à ouvrage d'Hélène, entre les livres de Stuart Mill et des chaussettes de bébé, miss Hitchins étala des cartes très sales qu'elle tira du fond de sa poche.

— Ah ! chère, je lis les cartes aujourd'hui avec une netteté extraordinaire... Elles parlent clairement, voyez : pour vous un monsieur brune.

— Brun, — dit Hélène.

— Oui, brun... qui ne pense qu'à vous et auprès duquel vous aurez un grand succès, vous comprenez, une réussite parfaite. Regardez : trois as qui se suivent en escalier. C'est un mariage !... Et cette dame de carreau à côté de vous, qui vous est dévouée, c'est moi... Il y a pour moi un monsieur âgé avec un très bon cœur, vous comprenez... Chère, jamais les cartes n'ont si bien parlé.

Elle sauta de sa chaise et vint embrasser Hélène sur la nuque. Puis elle brouilla les cartes rapidement, les jeta dans sa poche, prit son manchon, donna presque dans un miroir pour s'assurer que son chapeau était droit, et s'enfuit.

Hélène marcha dans la chambre en se tordant les mains. Oui, c'était le père de Soutouguine qui était là. Elle en était sûre... Et si ce n'était qu'un étranger, un indifférent, un visiteur quelconque ? Impossible : elle n'aurait pas éprouvé ce trouble...

Hélène eut la pensée de se mettre à genoux pour prier.

Mais la prière après les cartes, n'était-ce pas un sacrilège? Pourvu que miss Hitchins ne lui eût pas porté malheur!...

IX

Hélène redoutait l'heure du dîner. L'idée qu'il lui faudrait affronter son oncle la gênait; pourtant elle avait hâte de lire sur la physionomie du vieillard l'impression que la visite de tantôt lui avait faite. La table, où plusieurs places restaient inoccupées, parut à Hélène peu accueillante. L'absence de madame Tougorine laissait tout le monde accablé. Seule, tante Marie, garde-malade acharnée, se levait sans cesse; le dé qui ne quittait jamais son doigt tintait à chaque instant contre quelqu'une des fioles pharmaceutiques dont l'assortiment nombreux encadrait son couvert. Le général mangeait en silence. Il dit tout à coup :

— J'ai revu, cet après-midi, un vieux camarade.

— Comment! un vieux camarade? — s'écria Hélène.

— Oui, — répondit le général; — Soutouguine est de la même promotion que moi. Mais il a lâché le régiment de bonne heure pour se retirer à la campagne. Il a bien fait. Aujourd'hui il est presque jeune encore et si charmant!... Nous avons remué d'anciens souvenirs...

Et le général s'abandonnait à une courte songerie pleine de douceur.

Hélène réfléchissait éperdument... Ainsi, le père de Soutouguine n'était venu que pour revoir un ancien ami? Il n'avait pas parlé de son fils? Une visite banale, sans arrière-pensée?... Tout vacillait devant Hélène. Elle balbutia :

— Pourquoi ne venait-il pas te voir, les autres fois qu'il était à Pétersbourg?

— Est-ce qu'on sait? — fit le général.

Et il regarda Hélène, sans sourire.

« Il m'épargne », pensa-t-elle.

Elle eut honte soudain d'avoir tenu à l'écart de ses rêves cet homme excellent et qui l'aimait, de ne l'avoir pas mis dans la confidence de son cœur. Il devait en souffrir. Mais

comment parler? C'est si difficile, si affreusement impossible de dire, même à un être cher, oui, à celui-là surtout : « Ce n'est plus toi qui m'intéresses, ce n'est plus de ta tendresse que j'ai besoin; je t'aime bien, mais je m'éloigne, mon âme n'est plus ici; j'écoute une musique que tu ne comprends pas. Pardonne-moi et laisse-moi m'en aller. »

Les lèvres d'Hélène tremblèrent. Elle essaya de boire et se heurta les dents avec son verre.

Lorsque le général se leva, lourdement, secouant un peu la table, Hélène se précipita vers lui.

— Puis-je t'accompagner dans ton cabinet? Je te rangerai tes papiers, je te taillerai tes crayons, je... je te parlerai.

Il s'arrêta, hésitant.

Hélène remarqua que ses joues molles se creusaient d'une ride plus profonde que d'habitude.

— N'aurais-tu pas bien fait de parler plus tôt?— dit-il.

Puis, comme Hélène était près de pleurer, il ajouta :

— Je vais avec toi dans ta chambre.

Ils s'acheminèrent tous les deux par le corridor, le général pesant et renfrogné, Hélène glissant comme une ombre palpitante.

Il s'écroula sur un fauteuil, le plus grand de la pièce. De sa main courte et large, il tapota la table de laque sur laquelle de fins bibelots étaient disposés.

— Ta tante sera surprise et affligée de ta dissimulation! dit-il.

— C'est toi qui es affligé! — s'écria Hélène; — et cela me tord le cœur, mais que pouvais-je te dire?

— Tout simplement que tu le voyais, chaque jour, au patinage.

— Je l'aurais dit cent fois, — poursuivait Hélène: — mais est-ce possible, pense un peu, de dire, comme ça, devant tout le monde, un nom qui vous brûle les lèvres?...

Il répéta :

— Un nom qui vous brûle les lèvres?... Mais songe donc, petite, que tu ignores tout de lui, que tu souffriras peut-être un peu, — un peu seulement, je l'espère, — si nous devons t'interdire de le voir.

— Tu ne feras pas cela!

— Je n'en sais rien. Ta tante pourra s'opposer à ce mariage... et, moi-même, je le trouve bizarre.

— Mais son père est ton ami !

— Mon camarade d'autrefois. Il m'a parlé avec franchise ; il m'a dit qu'il était très étonné, enchanté aussi, mais étonné principalement, de la subite résolution de son fils ; il n'imaginait pas ce jeune homme si sérieux.

— Et toi, qu'as-tu dit ?

Le général se fâcha tout rouge.

— Mais que pouvais-je dire ? — cria-t-il en frappant du poing sur la table. — Un étranger vient m'annoncer que ma nièce, ma fille, est presque fiancée, et je n'en savais rien ! J'ai tâché de n'avoir pas l'air trop stupéfait, voilà tout.

Hélène eut un éclat de rire nerveux à l'idée d'une telle préoccupation mondaine chez le général. Mais il s'était levé et continuait, véhément :

— Enfin, enfin, je m'en lave les mains ; je ne puis pas débrouiller ces affaires-là : c'est ta tante qui décidera, quand sa santé le voudra bien.

Il s'en allait.

— Mais, — dit Hélène, — tu ne m'as rien raconté !

— Ah ! tu veux savoir ? Eh bien ! Soutouguine m'a dit qu'il remarquait, depuis quelque temps, un changement extraordinaire en son fils... Note que, si ce fils avait besoin de changer, c'est qu'il n'était pas parfait. Enfin ce fils... Comment donc s'appelle-t-il ?...

— Alexis, — fit Hélène.

— Alexis, je veux bien, a prié son père de renouer ses relations anciennes avec moi, de l'introduire chez nous, et finalement de te demander en mariage.

Hélène était tombée sur le canapé, la tête dans les coussins de soie, et riait, riait, tandis que les larmes coulaient le long de ses joues. Elle se représentait la conversation des deux vieux, qui avaient tout lâché du premier coup, et, pour toute malice, n'étaient que brusques et droits.

— Et toi, qu'as-tu répondu ?

— Parbleu, que je ne savais rien, rien ! Que j'étais pris au dépourvu. Que je te voulais heureuse et que peut-être il

serait sage de rompre tout de suite avant qu'il fût trop tard, si ce chenapan ne te vaut pas. Ta tante avisera. Pour ma part, je ne puis me remettre de cette histoire.

Hélène ne riait plus. Son visage était décomposé par l'émotion. Quand elle souleva la tête, elle parut pitoyable au général. Mais il se raidit, car, au fond de l'âme, il lui gardait rancune.

Elle entoura de ses deux bras minces les larges épaules de son oncle et se cacha le front contre la vaste poitrine qui haletait.

— Allons, bon! maintenant, tu vas m'attendrir?

Il la repoussa doucement.

« M'a-t-il embrassée sur les cheveux, avant de m'écarter? » se demanda Hélène.

Elle dit tout bas :

— Quand parleras-tu à ma tante?

— Pas tant qu'elle sera malade! Je ne vais pas la bouleverser. Tu as bien pu attendre jusqu'à ce jour avant de me rien dire. A nous de te faire attendre un peu!

— Mais, — fit Hélène, — si je ne t'ai rien dit, c'est que je n'étais pas certaine...

Il ne put réprimer un sourire.

— Ainsi, Chose ne t'a pas... comment dire ça?... ne t'a pas fait de déclaration?

— Bien sûr que non! — s'écria Hélène.

— Alors, ce n'est pas si terrible : tu peux, s'il le faut, renoncer à lui.

— Jamais! — dit Hélène.

— Oh! Oh! — fit le général.

Puis, comme elle lui tenait toujours les mains, il se débattit :

— Mais lâche-moi!

— Du diable si je suis fait pour ces conversations-là! grommelait-il en s'en allant.

Hélène courait après lui :

— Quand reviendra-t-il?

— Quand je lui ferai signe, — gronda le général, — et ce sera probablement pour apprendre qu'on ne veut pas de lui.

Puis, se retournant :

— Promets-moi de ne plus aller à ce maudit patinage.

— Je promets, — dit Hélène.

Le général se retira chez lui. Assis à son bureau, il promenait sa main sur son crâne chauve. Autour de ses yeux et sur ses tempes, les petites rides se dessinèrent plus nettes. Son regard brilla de malice. « Je n'y comprends rien, — se répétait-il, vaguement amusé. — C'est tout à fait une petite fille ; et elle se figure qu'elle est amoureuse... Elle est gentille... » Il sourit de tendresse. Puis il se rembrunit tout à coup et serra les poings comme s'il avait à la défendre. Il conclut bientôt : « Je n'y puis rien, travaillons... » Et il se mit à un calcul compliqué : de son écriture menue et ferme il alignait des chiffres sans gaspiller de papier, sans se laisser divertir par aucune pensée étrangère.

Dans sa chambre, Hélène restait immobile, les yeux mi-clos. Elle tâchait d'extraire de tout ce que lui avait dit son oncle les choses importantes et significatives, et elle rassemblait confusément toute la connaissance qu'elle avait de Soutouguine. « Que sais-je de lui ? — pensait-elle ; — qu'il n'est pas croyant ? (Un frisson secoua ses épaules.) C'est triste ; mais c'est courageux à lui. Il doit avoir, sur tout au monde, ses idées, acquises avec douleur, étudiées avec ténacité ; il affronte la vie hardiment, il la dompte, il ne cède point aux opinions des autres (involontairement, en pensant à Soutouguine, elle adoptait son style) ; il ne veut pas l'imposture, il trace lui-même son sillon. »...

A mesure qu'elle réfléchissait, l'image de Soutouguine se dégageait mieux du brouillard où elle s'était perdue depuis la séparation ; elle surgissait, impérieuse et fascinatrice. Hélène sentait mûrir sa résolution. Puisque cet homme l'avait choisie, elle saurait l'imiter, dans la mesure de ses forces. Il luttait, lui, contre les préjugés, contre la religion, contre la société : elle lutterait pour avoir le droit d'être à lui. Il semblait à Hélène que son être s'épanouissait, que toutes sortes d'entraves, de barrières morales, tombaient. Et une immense allégresse était en elle. Elle devrait renoncer à mille superstitions, qui lui étaient encore précieuses parce qu'elle était lâche ; elle se laisserait modeler à neuf, souffrant peut-

être un peu, mais si divinement heureuse de sa transformation ! Elle deviendrait meilleure, elle en était assurée.

Son âme s'affaiblissait de tendresse. Elle alla s'agenouiller auprès de son lit et, les mains jointes, la tête renversée, extatique et douce, elle murmurait :

— Cher, cela ne peut pas te faire de mal que je prie pour toi... Peut-être est-ce ridicule et vain de prier, mais je ne puis encore faire autrement... Sois glorieux et noble !

Cédant à un souvenir biblique qui l'avait toujours charmée, elle ajouta :

— Ton Dieu sera mon Dieu.

Elle regardait maintenant une icone de Jésus en robe rouge et manteau bleu, le visage doux, la main levée pour bénir, et ne savait plus à qui s'adressait sa prière : à Dieu pour qu'il lui octroyât la seule félicité qu'elle souhaitait, ou à Soutouguine lui-même pour qu'il lui donnât la joie et la confiance dont elle avait tant besoin. Elle murmura, priant toujours :

— Personne ne me comprend. Je ne dis pas cela par orgueil, oh ! non : je me sens toute petite, je veux être guidée; je veux vivre une vie noble.

Elle appuya son front contre le tapis, anéantie et songeant avec violence. Le temps était passé où elle voulait régénérer Soutouguine. Elle s'imaginait que l'œuvre de régénération était déjà faite, et qu'il l'avait distancée comme il fallait qu'il la distançât ; il retournait la tête en arrière et l'appelait.

Dans cette soirée d'émoi mystique, elle devint farouchement amoureuse de Soutouguine. Et l'instinct de lutte se fortifia en elle. Quand elle se redressa, elle fut déconcertée de voir que l'expression du Christ demeurait identique et affligée. Elle espérait un ordre direct, une réponse immédiate à tout ce qui se pressait d'interrogations dans son cœur.

Timidement, voluptueusement, elle répéta le prénom de Soutouguine, qu'elle avait prononcé pour la première fois ce jour-là : « Alexis.... »

Elle s'endormit, les deux mains jointes sous sa joue. Un vague sourire aux lèvres et des larmes au bout des cils. Jamais elle ne dormit si bien.

X

Un silence de mauvais augure emplissait la maison Tougorine. Il y avait de l'orage dans l'air; un accablement pesait sur les esprits... Et, quand les tantes se décidaient à quitter leurs chambres, elles marchaient à pas furtifs : elles ne savaient pas si c'était par ménagement pour la santé de madame Tougorine ou par inquiétude pour le sort d'Hélène qu'il fallait être plus précautionneuses que jamais.

On avait appris qu'il était encore question d'un mariage. Et ce mariage n'avait été ni combiné ni recherché par la famille : il éclatait comme une torpille au milieu des habitudes et des traditions respectées. On ne savait que faire : nul précédent n'indiquait la marche à suivre. Serge et Nicolas avaient été, de longue date, préparés pour Xénia et Véra. Les romans matrimoniaux des deux demoiselles Tougorine avait mûri régulièrement comme de beaux fruits qu'un habile jardinier promet de cueillir tel jour précisément. On avait eu le temps de réfléchir... Mais Hélène! On lui avait préparé Kortzev, avec presque autant de sollicitude et de prudence qu'à Xénia et Véra leurs fiancés; — un peu moins pourtant, puisque, somme toute, elle n'était pas l'enfant de la famille : mais enfin, l'on avait conscience de s'être occupé d'elle. Et puis, si Kortzev lui déplaisait, est-ce que Starkov n'était pas à sa disposition ? Il lui eût été facile de s'en apercevoir, si elle l'avait voulu. Et l'on se disait, tout bas, qu'Hélène avait eu plus de choix que ses cousines... Seulement, elle n'avait rien vu, rien remarqué. Elle échappait à la famille. Elle trouvait, de sa propre initiative, et distinguait à l'improviste un inconnu...

Que faire?

Madame Tougorine eut pour premier soin de mander le Père Michel, son directeur, afin de le consulter, comme en toutes matières graves.

Elle consulta aussi madame Morosov : elle eut avec cette amie fidèle et de bon conseil des colloques mystérieux et fréquents.

On attendait... Mais, un jour, madame Tougorine dit une parole qui parut la sagesse même et qui soulagea l'angoisse de tous :

— Il faudrait peut-être les voir, ces gens?

Toute la famille comprit que cela seul était logique et congruent.

Madame Tougorine résolut de mener l'enquête elle-même. Elle avait deviné que le vieux Soutouguine et le général perdaient leur temps à bavarder, se laissaient entraîner à leurs souvenirs de l'école militaire et du régiment.

L'ancienne amitié du vieux Soutouguine et du général simplifiait bien les choses : on pouvait l'inviter sans avoir l'air de s'engager à l'égard du fils.

Il vint et ce fut surtout avec madame Tougorine qu'il s'entretint. Hélène fit une courte apparition. Elle avait peine à cacher son trouble. Mais, quand elle fut en présence du vieux Soutouguine, aimable, correct, souriant avec indulgence, elle s'apaisa. Toute la façon d'être du vieil homme signifiait qu'il n'y a rien ici-bas d'extraordinaire, que tout est naturel et doit être accepté naturellement. Il n'examina pas Hélène avec une curiosité manifeste. Il causa un peu avec elle, en homme du monde, qui ne se croit d'aucun intérêt pour une jeune fille, mais qui est heureux d'en trouver une gentille et gracieuse.

Hélène lui sut gré de son aisance discrète, et pourtant, à part elle, fut déçue. Était-ce la peine de se tant tourmenter, d'avoir brûlé de fièvre, d'avoir rempli ses poches de fétiches et d'amulettes qui devaient lui porter bonheur, pour aboutir à une banale causerie avec ce monsieur poli et réservé?

Hélène, que madame Tougorine renvoyait sous un prétexte quelconque, entendit M. Soutouguine dire avec nonchalance :

— J'aurai donc le plaisir de vous présenter mon fils?

Mais Hélène n'entendit pas la réponse.

« Il faudra bien qu'elle le reçoive, — pensa-t-elle ; — sinon, sinon... je ne sais pas ce que je ferai! »

Pendant ces jours de quasi réclusion, ses nerfs s'étaient exaspérés. Elle spéculait sur la possibilité d'une rencontre de Soutouguine dans la rue : elle lui sourirait, elle lui ferait tout comprendre d'un regard. Du Jardin de la Tauride il n'était plus question : elle avait promis à son oncle. Mais la chance

pouvait l'aider, au hasard d'une promenade; — et, s'il le fallait, elle provoquerait cette chance-là.

Son agitation était au paroxysme quand madame Tougorine, un soir, la fit venir pour une conversation qui déciderait de tout.

— Il n'y a pas à y penser! — déclara dès l'abord madame Tougorine; — du moins, quant à présent. Son père lui-même avoue que ce jeune homme est fantasque, déséquilibré...

Hélène avança les mains, comme pour arrêter sa tante. Mais madame Tougorine continuait, déployant une argumentation qu'elle jugeait irréfutable.

— A mon avis, tu manques de dignité quand tu montres une telle hâte, sans savoir si tu lui as inspiré un sentiment profond (elle évita de dire : « s'il t'aime... »); de dignité, certes... et de reconnaissance envers nous, quand tu t'insurges ainsi. Tu pourrais avoir plus de confiance en nous, qui t'avons toujours témoigné de la sollicitude et qui possédons une expérience de la vie plus longue que la tienne. Soumets-toi. Tout ce que je puis accorder, c'est de ne pas répondre avant un an. Il viendra quelquefois aux mercredis. Si, au bout d'un an, il veut encore t'épouser, c'est qu'il tient véritablement à toi.

Hélène cacha sa tête dans ses mains. Un an! c'était impossible! Comment passer ce temps? Soutouguine n'accepterait pas la lente macération dans l'huile tiède de la famille. Il partirait et peut-être emporterait d'elle un mauvais souvenir. Ah! c'était une ruse habile que l'on avait imaginée contre elle pour empêcher qu'elle se libérât de l'esprit des Tougorine, pour rompre sa volonté, faire d'elle un être veule et décider de sa destinée en ne lui laissant qu'une illusion d'initiative. Ce soupçon lui était odieux. Une parole amère montait à ses lèvres : « Je ne suis pas votre fille. Vous n'avez pas sur moi les droits que vous aviez sur Xénia et Véra. » Mais elle serait morte plutôt que de la prononcer... Madame Tougorine répéterait cette boutade au général; déjà l'accusation d'ingratitude avait été formulée...

— Un an, tout un an! — dit Hélène; — pourquoi? Je ne le connaîtrai pas mieux dans un an, et ce sera autant de bonheur perdu.

Alors éclata la tempête qui, depuis de longs jours, se préparait et qu'il fallait braver. Madame Tougorine fit rage. Elle s'emporta contre Hélène avec une violence terrible, une dureté âpre; elle la fit rougir d'indignation en lui disant qu'elle trouvait peu convenable ce grand désir de se marier. Elle parla et déclama sans mesurer ses expressions.

Soudain, comme brisée par une telle dépense d'énergie, à bout de force et de colère, elle se calma et murmura d'une voix molle :

— Fais comme tu voudras; mais ne viens pas plus tard me reprocher de ne t'avoir pas avertie!

Hélène frémit. La défaillance de madame Tougorine l'étonna. Elle conclut que, pour céder ainsi, sa tante ne devait pas tenir beaucoup à elle. Si Xénia ou Véra avaient fait mine d'indépendance quand il s'agissait de les marier, leur mère les aurait séquestrées plutôt que de leur laisser le choix d'un avenir incertain...

Hélène secoua fièrement la tête :

— Jamais je n'aurai rien à vous reprocher à ce propos! dit-elle.

— Ne sois pas si sûre de ton fait!

Les fiançailles furent bientôt décidées : du moment qu'on se résignait à ce mariage, autant valait n'en pas retarder l'annonce.

Soutouguine attendait Hélène dans le salon, debout, très pâle, embarrassé. Il lui demanda si elle voulait bien être sa femme.

— Mais oui, — dit Hélène.

Et elle admira que des paroles si solennelles pussent avoir un son si simple, si court.

Elle regarda Soutouguine. Mais elle ne le vit pas très bien, parce que tout oscillait devant elle.

Soutouguine lui apparut plus lointain, maintenant qu'il était auprès d'elle, que naguère quand elle rêvait de lui dans la solitude...

« Est-ce qu'il faut être ainsi, poli et froid? pensa-t-elle. Oui, bien sûr : il doit savoir. »

Il lui avait pris la main et il la lui baisa. Hélène fut troublée. Gauchement, elle lui effleura d'un baiser bref le haut de

l'oreille. Elle eut un brusque éclat de rire, qui finit dans les larmes. Lui aussi était attendri. Hélène déclara :

— Ce sera très beau !

Il redressa la tête, comme exalté ; puis l'embarras le reprit. Juste à ce moment, comme s'il jugeait que la conversation avait assez duré, le général entra, rouge, haletant, ses bras courts tendus vers Hélène.

— Sois heureuse, ma petite fille, sois heureuse ! — dit-il.

Et, saisissant la tête d'Hélène entre ses deux mains, il lui froissait la figure d'une grosse caresse exubérante et paternelle.

— Oh ! comme je t'aime, comme je t'aime ! — répondit Hélène.

Et alors seulement elle s'aperçut que le mot « amour » n'avait pas encore été prononcé entre Soutouguine et elle. Par besoin d'effusion, elle répéta :

— Comme je t'aime !...

Le salon était maintenant plein de monde. Madame Tougorine arriva, sévère et imposante, Elle embrassa Hélène. Hélène lui rendit son baiser, si fort qu'elle eut peur d'avoir meurtri cet être fragile et qu'on soignait tant. Puis la vieille dame embrassa Soutouguine sur le front et lui dit :

— Soyez digne d'elle !

Hélène eut un mouvement de joie : sa tante l'appréciait donc ? Mais elle réprouva cette méfiance à l'égard de son fiancé.

— Je n'ose l'espérer, — balbutia Soutouguine ; — je ferai de mon mieux.

Il commençait à se familiariser avec son rôle et ne s'en tirait pas mal.

Les tantes, bouleversées, candidement satisfaites puisque tout s'arrangeait si bien, lui faisaient des compliments variés. Elles l'entouraient avec une certaine curiosité.

Hélène s'échappa.

— Je vais annoncer la nouvelle à Véra.

Dans l'appartement d'en bas, elle s'abattit près de la chaise longue où sa cousine reposait, toute languissante encore.

Les beaux yeux de Véra, chargés de rêve chaste, de grati-

tude envers la vie dont elle acceptait les devoirs avec respect, l'interrogèrent silencieusement.

— Oui, je me marie.

Véra l'attira pour l'embrasser :

— Je te félicite !

Et, comme Hélène allait parler :

— Chut ! — fit-elle en désignant le berceau, — il dort.

Était-ce vraiment à cause de l'enfant qu'elle voulait se taire, ou bien avait-elle conservé de leur dernier entretien un souvenir pénible ? Hélène ne le savait pas. Elle s'attarda un peu. Puis, comme nulle conversation ne s'engageait :

— Je remonte, — dit-elle.

— Oui...

Le soir, en causant avec son oncle, Hélène apprit, sans y trouver beaucoup d'intérêt, mais avec quelque émerveillement, que Soutouguine était riche et possédait, près de Kief et en Finlande, de grandes terres.

XI

A tout prendre, l'époque des fiançailles fut heureuse pour Hélène, en dépit des corvées, des visites, des emplettes. Hélène, qui aurait souhaité se recueillir, maugréait contre ces besognes importunes et gênantes, qui pourtant avaient l'avantage de remplir les heures où elle ne voyait pas Soutouguine. Dans un tel tumulte d'impressions confuses, de nouveautés déroutantes, sa tête se fatiguait.

Elle éprouvait une timide affection pour le vieux Soutouguine, bien que ses manières cérémonieuses, d'une élégance un peu surannée, charmantes d'ailleurs, ne cessassent de l'étonner. Il ne manifesta nulle émotion du mariage de son fils. Même, il disait à Hélène, avec un sourire fin et désabusé :

— Petite fille, petite fille, il vaudrait mieux danser encore quelques années. C'est trop tôt aborder les responsabilités et les soucis.

Il resta peu à Pétersbourg et s'en retourna chez lui, à la

campagne. L'époque était venue d'embaucher les travailleurs pour l'été, et il gérait sa terre lui-même : il avait sa méthode, dont l'application le réclamait.

Hélène s'impatientait d'autant plus du gaspillage de ses journées qu'elle avait la conviction de faire, en se mariant, une chose prodigieuse : elle ne comprenait pas qu'il y eût, pour un tel événement, un code tout prêt.

Soutouguine partageait ce sentiment. Il le compliquait d'emphatiques sentences qu'Hélène s'efforçait d'approfondir, mais où, le plus souvent, elle se perdait. Hélène avait de plus en plus la sensation de côtoyer l'extraordinaire ; elle s'effarait et s'accusait d'être bête.

« C'est que je n'ai pas assez lu », pensait-elle ; et l'ardeur de s'instruire, qui l'avait déjà possédée, augmentait. Mais comment trouver le temps de lire ? Ne fallait-il pas essayer des robes, examiner des broderies, combiner le dessin des initiales ?... Elle se sentait parfois gênée en présence de Soutouguine, comme si elle redoutait de faire une maladresse. Elle s'était imaginé que Soutouguine méprisait le luxe, parce qu'il s'exprimait avec amertume sur les inégalités sociales. Partant de cette idée, elle commença par choisir pour leur installation prochaine des choses très simples. Elle voulut renoncer à l'acquisition de riches tapis ; mais quand elle vint raconter à son fiancé cette décision, il en parut surpris ; il lui fit un discours sur la joie d'un ameublement harmonieux, la science de marier les styles et d'obtenir des effets d'art.

Les théories des esthéticiens anglais enflammaient Soutouguine autant que leurs doctrines sociales ; et, sur les unes comme sur les autres, il épiloguait volontiers...

Que faire ?... Hélène s'efforça de découvrir des objets contournés et rares. Mais sa perplexité augmentait. « Que c'est puéril et ennuyeux, ces accessoires du bonheur ! » se disait-elle.

Tremblante un peu, elle fit voir à son fiancé de petites peintures où elle croyait avoir mis le meilleur de sa fantaisie et de son goût ; mais il ne sut y apercevoir nul intérêt. Elle aurait voulu lui jouer, au piano, ses morceaux de prédilection : une timidité la retint et aussi l'impossibilité de trouver pour cette tentative l'atmosphère recueillie et douce qu'elle

aurait tant aimée. Et puis l'idée qu'elle était toute petite, très inférieure à lui, avait mis de l'incertitude dans son âme, la laissait dépourvue de pensées à elle, hésitante, volontairement annihilée devant lui.

Une fois, il la blessa. Comme Hélène parlait de Lily et de son médiocre mariage, Soutouguine dit, d'un air morne :

— Sait-on jamais pourquoi on se marie ?

« Parce qu'on s'aime ! » allait crier Hélène, mais elle se tut résolument. Elle conjectura que son fiancé les affranchissait, elle et lui, de la loi générale... Pourtant une amertume lui restait au cœur.

Dans le salon où quelquefois ils étaient seuls, Soutouguine l'embrassait avec vivacité. Et ces baisers, qui d'abord l'avaient effrayée, bientôt l'enchantèrent. Elle en était étourdie ; ses tempes battaient, et le pressentiment confus d'une ivresse plus grande la troublait. Au recul instinctif et presque violent des premiers jours succédait une effusion toute franche : Soutouguine eût souhaité une réserve plus difficile à vaincre.

Secrètement, ils se tutoyaient et cela faisait courir dans tout l'être d'Hélène un frémissement délicieux.

La famille était parfaite pour Soutougine ; on s'efforçait de l'approuver le plus possible. A peine madame Tougorine montrait-elle, de temps en temps, quelque froideur. Le général était cordial, les tantes craintivement dévouées. Xénia et Véra, que nul autre homme que leurs maris n'intéressait, ne causaient guère, mais n'étaient pas hostiles. Seuls, les gendres n'adoptaient pas le nouveau venu. Nicolas souffrait, sans le dissimuler, de l'humeur inégale de Soutouguine, s'irritait de le voir sombre ou exalté pour des choses qui n'en valaient pas la peine. Serge faisait pire, il discutait : sa logique serrée et claire exaspérait Soutouguine. Hélène était déconcertée de leur mésintelligence. Elle espérait que Serge, en sa qualité de libéral et d'homme très cultivé, apprécierait mieux que personne Soutouguine ; et ils se brouillaient presque à chaque discussion. Ils durent s'abstenir des idées générales...

— C'est un imbécile que votre Serge tant vanté ! — dit Soutouguine à Hélène.

Elle fut atterrée de cette révélation et conclut que Soutouguine devait être génial pour avoir le droit de mépriser Serge.

Elle contrôlerait la bêtise de Serge plus tard; à présent, elle avait autre chose en tête. Elle prenait note de tout ce que disait Soutouguine, classant dans sa mémoire avec méthode chacun des aphorismes qu'il émettait : elle se proposait d'examiner avec soin ce trésor, quand elle en aurait le loisir.

Miss Hitchins était utile et agaçante. Elle s'attardait jusqu'au soir, taillait des robes avec une habileté rare, chiffonnait de merveilleux abat-jour, conseillait de jolis achats. Le trousseau surtout la passionnait. Elle annonça qu'elle se chargeait des peignoirs et promit à Hélène consternée de les lui faire « suggestifs ». La dextérité de ses doigts était telle et son imagination si experte qu'Hélène se demandait si l'Irlandaise n'avait pas été jadis couturière de son métier. Du reste, elle ne l'interrogea pas là-dessus, sachant l'existence de miss Hitchins tout enveloppée de mensonge et mêlée d'illusoires aventures autant que d'incidents réels. Miss Hitchins mentait presque toujours et, dans les minutes d'épanchement surtout, quand elle était le plus sincère. Elle se lançait alors en des récits d'un bout à l'autre inventés, auxquels elle croyait pendant qu'elle les tramait, et qu'elle oubliait tout de suite, de telle façon que bientôt elle se contredisait. Elle avait la manie de se prétendre la nièce de quelque Anglais illustre, n'importe lequel, celui que par hasard on avait devant elle nommé. Il lui arrivait de se choisir ainsi des oncles qui avaient vécu en des temps trop lointains. Si on le lui faisait observer, elle se tirait d'embarras en corrigeant « nièce » par « petite-nièce ».

Si l'on riait d'elle, miss Hitchins ne s'en apercevait pas. Maintenant qu'on la voyait davantage chez les Tougorine, on s'effarait de l'avoir tant laissée seule avec Hélène; mais, puisque Hélène était fiancée et que miss Hitchins rendait des services, on la toléra... Un beau jour, elle disparut. La préparation du trousseau l'avait surexcitée; les idées de mariage qui autour d'elle agitaient toute la maison tournèrent son cœur aux projets d'amour : elle fit une petite fugue, qu'elle pouvait, somme toute, poétiser à ses propres yeux. Elle ne revint pas... On sut qu'elle était partie pour Londres. On parla d'elle quelque temps et puis on l'oublia.

Le mariage d'Hélène serait célébré en mai. Plus tôt n'était

pas possible : on n'était pas prêt. Plus tard : Soutouguine s'y refusait. C'est pourquoi ce mois, réputé mauvais pour les mariages, fut choisi nonobstant les soupirs des tantes.

Les fiancés devaient, avant la cérémonie, se confesser et communier ; cette formalité obligatoire fut l'occasion d'une petite querelle.

Hélène se rappelait qu'à leur première rencontre chez les Morosov, Soutouguine avait goûté le mysticisme religieux qu'il devinait en elle. Certes, elle aimait la religion, sans être dévote. Vers ses quinze ans, quand commençait de s'éveiller sa pensée, des doutes et des scrupules l'avaient assaillie, et des remords, des crises d'ascétisme violent, des désirs de croire avec simplicité. Tout cela, peu à peu, s'était atténué, s'était adouci en une piété calme, sentimentale et charitable... Elle s'imagina qu'Alexis aimerait comme une action touchante sa confession et sa communion ; s'il n'accomplissait pas ces rites avec bonheur, il la verrait, du moins, avec respect se recueillir, quitte à lui enseigner plus tard la vérité qu'il possédait. Elle fut déçue. Il ne dissimula pas son athéime intransigeant; même, il l'exprima en termes rudes et ironiques. Pour le séduire et l'amuser, il n'y avait plus le contraste piquant d'une conversation religieuse et d'un bal; ce n'était plus qu'une pratique surannée à laquelle se soumettait une petite fille, docile aux habitudes d'une famille un peu ridicule. Il le dit à Hélène. Elle pâlit et détourna la tête : il eut le tort de ne point remarquer son trouble. Devant la famille, il conservait du tact, il évitait de contrarier les gens.

« Il me croit plus proche de ses idées que je ne le suis », pensa Hélène. Elle eut la sensation d'une barrière qui les séparait.

On était en carême. Elle suivit les offices avec une attention sévère et humble. Elle en jouit et en souffrit, comme depuis longtemps elle ne l'avait fait. Le matin de la communion, elle fut de bonne heure à l'église avec tante Pauline. Soutouguine l'y rejoignit. Elle n'osa le regarder, afin de ne pas se distraire de sa pieuse exaltation.

— Est-ce que vous boudez ? — murmura-t-il, surpris de cette austérité.

Elle leva sur son fiancé ses grands yeux au regard droit et clair :

— Il ne faut pas parler à l'église.

Quand tous deux eurent communié, il déclara sa joie d'en avoir fini de cette corvée. Hélène, au côté de tante Pauline. demeurait sérieuse et triste. Mais, le soir, dans la ferveur des propos amoureux, elle oublia l'impression pénible.

Elle voyait peu Lily. Leur amitié si franche, interrompue, semblait hésitante, distraite. Ces deux événements, le mariage paisible de Lily et le mariage romanesque d'Hélène, laissaient songeuses ces petites filles. Par délicatesse, puisque leurs destinées allaient s'écartant, elles évitaient de mettre en conflit leurs idées. Épeurées, toutes les deux, elles se taisaient au seuil de la nouvelle vie. Leurs différences physiques étaient plus frappantes : Lily maigrie, jaunie, paraissait plus menue encore que jadis ; son visage véridique exprimait parfois de la confusion, comme devant une tâche qui l'épouvantait et que pourtant elle ne voulait point esquiver. Hélène, ferme dans son maintien, simple et de geste décidé, le teint changeant, facilement très rose, rayonnait d'ardeur et d'entrain.

Ce fut Lily qui se maria la première. La veille, elle vint voir Hélène. Dans la chambre où, selon leur habitude ancienne, elles s'assirent sur le divan que des étoffes et des robes encombraient, elle dit avec un rire nerveux :

— Fêtard pour fêtard, tu aurais aussi bien pu choisir Boris !...

Hélène bondit. Choisir Boris ! L'un ou l'autre, n'est-ce pas ?... Mais on ne choisit point : la résolution se prend d'elle-même ; c'est l'appel d'une âme à une âme... Ce mot de « fêtard », qui l'avait effrayée et attirée naguère, lui fut désagréable. Une jalousie rétrospective lui pinça le cœur... Elle eut un moment de souffrance réelle. « Alexis avait embrassé beaucoup de femmes comme il l'embrassait ?... Non, c'était tout autre chose : il fallait éloigner ces idées-là... »

Lily continuait, en tortillant une étoffe :

— Je crois que Boris t'aimait ; — et, scrupuleuse, elle ajouta : — Il ne me l'a jamais dit, mais je le pense.

Tandis que Lily parlait de Boris, Hélène comprit, comme par une soudaine révélation, pourquoi Starkov ne se montrait presque plus, pourquoi il lui donnait la main avec indifférence et répétait qu'il était vieux : orgueil ! il ne voulait point avoir l'air d'un candidat qui vient d'échouer. Or, candidat,

Hélène se dit qu'il l'avait été, sûrement... Boris et Starkov, elle sacrifiait donc à Soutouguine ces deux êtres. Elle n'éprouva pour eux nulle compassion.

— A-t-il fait des vers pour toi ? — demanda Lily.

— Non, il m'a promis d'en écrire plus tard, quand nous serions seuls tout à fait.

Lily examinait ses mains jointes sur ses genoux ; puis elle regarda les mains d'Hélène.

— C'est ennuyeux que nous ayons les mains rouges, — murmura-t-elle.

Et des craintes vagues, qu'elle n'osait formuler ni préciser, des incertitudes l'attristèrent.

— Qu'importe ? — dit Hélène.

D'un mouvement inconscient, elle redressa son corps svelte. Elle devinait les appréhensions de Lily et ne voulait pas s'y attarder.

Elles avaient mille choses à se dire et ne se dirent rien. Hélène surtout éludait les épanchements et les questions. En son âme, elle ne s'appartenait plus ; elle se respectait elle-même comme un cadeau précieux qu'elle voulait offrir.

— Pour toi, c'est demain... — fit Hélène.

— Oui ! as-tu peur, toi ?

Hélène hocha la tête. Elle aperçut que Lily voulait la préparer, l'avertir de quelque chose : chez Véra, elle avait remarqué la même intention tâtonnante et qu'un scrupule retenait. Mais elle préférait tout ignorer.

— Nous resterons grandes amies ? — proposa Lily.

— Oh ! oui, oh ! oui !

Elles s'embrassèrent étroitement, tendrement ; chacune d'elles pensait à soi. Puis elles rentrèrent au salon, où Serge constata que, quand deux jeunes filles causent ensemble à cœur ouvert, elles finissent toujours par avoir les yeux rouges.

XII

Hélène se leva comme de coutume, à la même heure que tous les jours. Sa vieille bonne, en l'habillant, pleura...

Plus tard, dans la vie, quand Hélène essayait de reconstituer, heure par heure, minute par minute, en souvenir, ce matin de son mariage, elle n'y pouvait réussir : entre son réveil et la cérémonie, il y avait une lacune. Elle se rappelait la maison très agitée, un va-et-vient de toute la famille, affairée, un peu grognon, visiblement émue. Madame Tougorine, trop souffrante, n'irait pas à l'église. Les tantes erraient, gardant sur leurs frémissantes lèvres des paroles prêtes à sortir, et ne disaient rien...

Grave et plus pâle que d'ordinaire, Véra vint trouver Hélène. Elle la regarda comme si elle la voyait partir pour une épreuve inquiétante et dangereuse. Xénia vint aussi. Elle ne manqua pas de gourmander Hélène, qui omettait de pleurer au moment de quitter la maison de son enfance. Le général soufflait plus fort et marchait plus pesamment.

Hélène, au milieu de ce tumulte, ne savait pas exactement ce qui se passait en elle. Il lui semblait que son âme s'ouvrait large sur la vie, comme ses yeux qui lui creusaient les orbites. Elle ne savait pas si elle était triste ou joyeuse. Extérieurement, elle se maintenait calme. Mais, au déjeuner, le général dit :

— Demain il n'y aura plus de petite Hélène à notre table !

Elle eut de grosses larmes sur les joues, et l'angoisse de l'irréparable l'étreignit.

— C'est bon, c'est bon ! Tâche seulement d'être heureuse ! grommelait le général, et sa voix s'enrouait.

Puis des amies, gaies et curieuses, défilèrent. Dans quel ordre, comment habillées, Hélène n'y songeait pas. Elles bavardaient, elles lui faisaient des compliments sur sa robe, elles affirmaient leur plaisir de former le cortège de la mariée.

... On appela Hélène au salon. Le général l'y attendait, une grande icone dans les mains. Elle vit un rayon de soleil sur l'or luxueux de l'image. Elle se mit à genoux. Quelqu'un, derrière elle, arrangea les plis de sa robe et son voile. Le général la bénit.

A côté de son père, Véra, pâle, gauche et raide d'émotion et de respect religieux, remplaçait, pour l'accomplissement du rite familial, madame Tougorine. Boris Morosov remit à

Hélène un grand bouquet blanc et prononça la parole traditionnelle :

— Le fiancé attend à l'église.

Hélène partit en voiture avec le général. Le fils de Xénia, habillé de neuf, les accompagnait, l'icone dans ses petits bras. On l'avait frisé. Il babillait gaiement.

A l'église, le chant somptueux, vaste et pur qui l'accueillit, bouleversa Hélène.

Pendant qu'elle avançait au bras du général, elle se sentit dévisagée par tout le monde. Elle eut, pour cette foule nombreuse et parée qui était venue là comme à un spectacle, un instant de haine.

L'affluence était considérable et toute claire ; les dames murmurantes et aux aguets, les hommes presque tous chamarrés de rubans et de croix, imposants et emphatiques, différents d'eux-mêmes. Hélène vit la foule sans la regarder.

Elle s'arrêta au milieu de l'église, à côté de Soutouguine, guindé dans son habit noir. Elle le savait là, elle voyait indistinctement sa silhouette. Mais elle ne se tourna pas vers lui ; elle fixait résolument ses yeux sur l'iconostase flamboyante de cierges qui devant elle vacillait comme très loin.

Et la cérémonie commença.

Hélène s'appliquait à se tenir très droite. Il lui sembla qu'elle n'existait pas, que seuls existaient sa robe raide et pesante et son voile. Pour elle-même, elle n'imaginait d'autre rôle que de maintenir en ordre tout cela.

Elle sut ensuite que la cérémonie avait été longue, qu'elle même avait eu l'air rigide et froid.

Puis tout se mêla. Libérée de la contrainte religieuse, l'assistance devint une foule remuante et bavarde. On entoura Hélène, on la félicita.

Avait-elle échangé un regard avec Soutouguine? l'avait-elle embrassé sous l'œil du prêtre, ainsi que le prescrivait le rite? Elle n'aurait pu le dire. Mais une lourde bague d'alliance était à son doigt.

Dès son retour à la maison des Tougorine, ce fut à qui l'appellerait madame. Elle souriait, tendait la joue à ses amies, serrait des mains. Puis, tout à coup, bousculant plusieurs personnes, elle se jeta dans les bras du général.

— Petite, petite, tu m'as embrassé déjà !...

Elle se cramponnait. Mais quelqu'un dit :

— Elle est charmante, et c'est en vérité touchant.

Alors, elle s'arracha d'un geste brusque et recommença de sourire à des indifférents.

Elle distribuait aux jeunes filles des fleurs de son bouquet. Autant de fleurs donne une mariée, autant d'années jusqu'au mariage.

— Donne-m'en le moins possible ! — dit une petite blonde.

Les jeunes filles étaient rieuses et les jeunes femmes graves. Hélène s'en aperçut avec émoi.

... Elle ne reprit conscience d'elle-même qu'en chemin de fer, quand elle se retrouva dans cet espace étroit, seule avec Soutouguine. Sa robe tailleur, toute neuve, lui était gênante, étrangère comme sa robe de noces. Des bouquets encombraient le compartiment.

— Ah ! — s'écria Hélène, — je n'ai pas embrassé tante Pauline.

— Mais si, mais si ! — dit Soutouguine, — vingt fois peut-être !...

Des yeux, elle chercha un coin pour s'y asseoir. Les banquettes étaient couvertes de fleurs, de boîtes de bonbons, de plaids. Soutouguine, heureux d'avoir quelque chose à faire, rangea vite, du mieux qu'il put. Hélène le regarda comme si elle le voyait pour la première fois.

« C'est mon mari », pensa-t-elle, étonnée, frappée de ce mot étrange.

Il la prit dans ses bras et lui mit sur les lèvres un baiser. Un cahot du wagon les fit chanceler. Hélène rit. Puis elle reconnut qu'Alexis était troublé. Calme, elle éprouva un sentiment de supériorité. Elle n'était pas émue, mais émerveillée et confiante. Il lui semblait que sa vie, qui, si longtemps, avait été immobile, s'était précipitée tout à coup avec une singulière vitesse, comme ce train qui les emportait.

Leur conversation fut analogue à celles qu'ils avaient eues déjà, dans l'intimité des fiançailles, chez les Tougorine. Mais, Alexis la serrait plus ardemment contre lui et il était inquiet et agité. Le voyage devait durer quelques heures à peine. Ils

firent une collation. Ce fut Hélène qui ouvrit le panier de provisions; les détails de la dînette l'amusèrent. Elle était plus à l'aise en voyant son compagnon plus intimidé. Elle fut coquette et gentille. Il l'admira et s'attendrit.

... Ils arrivèrent à la nuit tombante. Une voiture les attendait pour les conduire à Kolpino, chez eux.

Hélène, dans l'obscurité, ne distingua ni les chevaux, ni la voiture. Elle monta docilement. Alexis, qui l'avait aidée, la bouscula un peu en s'asseyant à côté d'elle. Il était tout près, tout près... D'instinct, elle voulut s'écarter. Mais la voiture était étroite : Hélène comprit qu'en s'écartant elle serait ridicule.

La route devait être sablonneuse : aucun sursaut de la voiture ne les secouait; le trot des chevaux et les roues ne faisaient qu'un bruit sourd. Alexis se taisait : Hélène, un instant, eut peur.

L'équipage s'arrêta. Un perron vivement éclairé surgit, encadré de longues ombres indéfinies : des arbres, dont on ne voyait que des plaques brunes, à quelque distance du sol, des troncs de pins; les bases et les cimes se perdaient dans la nuit.

Hélène descendit, preste. Alexis la guidait, la main posée sur son épaule. Il la pressait; il ne lui laissait pas le temps de voir les gens groupés dans le vestibule, d'entendre leurs paroles d'accueil. Il la fit entrer dans une vaste pièce où une table était servie, inondée de lumière. Hélène clignait des yeux.

— Tu es chez toi, — dit Alexis d'une voix étranglée.

Elle le regarda, prête à éclater en sanglots. Mais bravement elle mit ses deux mains sur la poitrine de son mari; elle l'embrassa et, faisant un effort de volonté, se persuadant elle-même par les mots qu'elle disait, elle affirma :

— Nous serons heureux.

Cette simple phrase leur apparut comme un programme. Le calme se rétablit entre eux momentanément. A table. Hélène s'attardait exprès, s'attachant à mille détails, redoutant tout à coup de se lever. Il le fallut enfin. Quand Alexis, très pâle, s'approcha d'elle et lui dit que l'heure était déjà avancée, elle se dressa d'un bond, étourdie et ayant peur de chanceler.

— Oui, oui !

Une camériste inconnue la conduisit dans une chambre où tout lui était étranger. Elle se laissa dévêtir, frissonnant d'une terreur subite. Elle voulut arranger elle-même ses cheveux, et ses doigts se prenaient dans les longues tresses.

« C'est ma bague, dont je n'ai pas l'habitude, qui me rend maladroite », pensa-t-elle.

Et elle fut sur le point de l'ôter ; mais elle se souvint qu'elle la devait garder toujours. Elle renvoya la fille. Elle se dépêchait, afin de n'être pas absurde en lambinant ; ses gestes étaient incertains...

Elle enfouit sa tête dans l'oreiller, tirant sur elle le drap et la couverture de soie qui glissait sous sa main. Son cœur cessa de battre quand elle entendit grincer la porte. Elle aurait voulu fuir, crier; elle se fit toute petite ; et, après quelques instants qui lui semblèrent interminables, elle se sentit saisie dans une étreinte nouvelle et inattendue : — elle ne sut pas si elle en éprouvait de la joie ou de la révolte ; — un baiser qui fut aussi une lutte et où elle crut que chacun d'eux avait pitié de l'autre... Elle eut un court sanglot et un rire...

C'était ça, la vie! c'était ça, l'amour!... Elle se pelotonna plus près de son mari, comprenant, par une instinctive révélation, qu'il fallait un immense amour pour pardonner cela, pour que cela ne fût pas odieux. Elle n'était pas sûre d'aimer assez Alexis; mais elle désirait l'aimer, par dignité, par noblesse, pour ne pas être flétrie à ses propres yeux.

« Ah ! pourquoi ne m'ont-elles riendit? » — songea Hélène, en se rappelant les mines confuses de ses parentes.

Puis l'idée lui vint qu'elles avaient eu raison, qu'une chose comme celle-là est impossible à dire, qu'elle-même en aurait été trop effrayée.

Doucement, Alexis lui mit un baiser sur les paupières.

Elle tenait les yeux fermés, bien que la chambre fût obscure. Mais elle crut soudain deviner l'expression qu'il devait avoir : il était triste... Elle l'embrassa, comme pour le rassurer. Et sa pitié de soi devint de la pitié pour lui surtout.

Elle ne dormit que de rares minutes. Cette nuit lui fut étrangement longue et bizarre, telle qu'une nuit d'orage,

inquiétante et fiévreuse. Dès qu'elle s'assoupissait, la sensation de n'être pas seule la réveillait, et l'envie de savoir ce qu'il pensait, s'il pouvait dormir... Quand un rayon de l'aube se faufila entre les rideaux mal fermés, elle jeta sur Alexis un regard furtif, puis se détourna comme s'il y avait une trahison à épier ainsi un visage qui se livrait dans le sommeil. Il dormait. Elle eut peur et elle eut froid. S'éloignant, d'un léger recul de tout son corps, elle goûta un joyeux soulagement de n'avoir plus ce contact à redouter. Elle se dit que jamais elle ne pourrait plus s'endormir, ferma les yeux pour s'isoler davantage, et, subitement, comme une pierre tombe dans l'eau, elle sombra dans le sommeil, profond, calme, dans l'oubli complet.

XIII

Quand elle se réveilla, tard dans la matinée, Hélène se trouva seule; et elle en fut heureuse. Hâtivement, elle s'habilla, sans sonner la femme de chambre, dont elle redoutait la mine peut-être curieuse. Dans le cabinet de toilette, elle vit ses malles défaites; sur une chaise, un somptueux peignoir, création de miss Hitchins. Il lui déplut. Elle se crut telle qu'une comédienne novice qu'effare le costume de son rôle. Elle se résigna cependant; puis, se sachant un peu gauche mais gentille, ainsi accoutrée, elle se hasarda, incertaine encore, ignorante de la maison. Dans la salle à manger, toute claire avec des fenêtres grandes ouvertes par lesquelles entrait l'odeur des fleurs, le déjeuner était servi. Sur la table duraient, un peu fanés, les bouquets de la veille. Au milieu, des roses blanches et des fleurs d'orangers parmi des dentelles. Hélène aima l'élégance rustique de cette pièce gaie. Sa place était auprès du samovar.

Comme tante Pauline là-bas, elle allait servir le thé...

Un domestique se précipita pour avertir Soutouguine : il apparut aussitôt, correct dans son veston de campagne, coiffé comme naguère d'une façon un peu romantique. Hélène remarqua le luisant de ses ongles et songea qu'elle ne saurait arriver, elle, à tant de perfection.

Leurs regards tremblèrent en se rencontrant. Hélène tendit la joue et rougit un peu. Elle semblait demander : « Est-ce cela qu'il faut faire ? »

Il l'embrassa distraitement. Une préoccupation pesait sur lui. Leur premier repas fut presque silencieux ; la présence du domestique, qu'ils n'osaient éloigner, les agaçait. A chaque geste, Hélène se sentait hésitante. Elle avait peur de traiter son mari mondainement, comme un monsieur en visite chez elle, peur aussi d'avoir l'air trop vite à son aise chez lui. Elle se demandait s'il était, lui aussi, inquiet de ces mille petites nuances. Il lui parut sévère : elle tâcha de découvrir sa pensée au lieu de prendre une initiative.

Quand ils se levèrent, Alexis dit gravement :

— Il faut que je te montre ton domaine.

Elle le suivit. Ils traversèrent plusieurs pièces qu'elle aurait voulu approuver, mais que son trouble l'empêchait d'examiner. Sa robe flottante, à traîne, ses rubans la gênaient. Elle aurait voulu qu'il lui dît un mot sur elle-même, qu'il l'approuvât. Elle aurait alors repris tout son entrain ; mais le doute lui devenait une souffrance. Il ne vit pas la supplication humble de ses yeux, soit qu'il fût ému lui-même, soit qu'il attendît, sur sa maison, quelque compliment qu'elle ne faisait pas.

— Sortons, voyons les jardins, les écuries, la ferme.

Il la précédait, marchant trop vite pour elle. Dans la visite aux écuries, Hélène pensa qu'Alexis l'oubliait, tant il s'adonnait de tout cœur à son inspection de propriétaire. Des visages indiscrets, qu'elle imaginait hostiles, surgissaient à son passage. Afin que nulle parole d'elle ne prêtât à un commentaire de ces témoins, elle se taisait ou disait des phrases de banale politesse. Tante Pauline lui revint encore à l'esprit ; Hélène se dit : « Je n'ai pas commandé le dîner ; que pourrais-je inventer ? »

Mais Alexis l'entraînait dans le jardin, et, là, Hélène eut une véritable joie. Des fleurs, des fleurs partout, et de grands arbres verts et accueillants. Des pins aux longues branches qui fléchissaient, presque bleues avec des pousses d'un vert jaune. Entre deux groupes de pins, une éclaircie s'ouvrait sur une plaine de sable blanc que barrait de sa ligne glauque

et moirée le golfe de Finlande, calme sous le ciel léger. L'air était si pur, si doux et enivrant, qu'Hélène sentit son cœur déborder de reconnaissance. Comme ils étaient arrêtés, elle se rapprocha, câline, de son mari, tendant ses lèvres qui frémissaient de l'inconscient désir d'un baiser. Mais lui demeurait impassible. Auprès de cette petite fille dont il avait pris la destinée, il se croyait un peu pédagogue : il commit la faute de raisonner et de réfléchir quand il n'aurait fallu qu'être spontané. Il la repoussa presque. Il se pénétrait de l'idée que son mariage était un événement extraordinaire : le mariage du poète Soutouguine, cet homme si original et intelligent. Il voulut agir d'après un plan qu'il s'était tracé.

Comme jadis il avait eu soif de fête, maintenant il s'orientait vers le sublime; et, sans consulter Hélène, il prétendit lui imposer son projet.

— Passons aux choses sérieuses, — dit-il. — Tu n'es plus une enfant. Tu as des idées nouvelles et importantes à t'assimiler. Tu vivais sous une cloche de verre; maintenant, il faut prendre contact avec la réalité.

Hélène s'écarta un peu... Des choses sérieuses? Comme si la première intimité de deux êtres qui mèneront leur vie côte à côte n'était pas la chose du monde la plus sérieuse! Comme si l'enveloppement de caresses qui devait unir deux existences n'était pas tout pour le moment!... Elle en voulut à Alexis de ne pas aller au devant de sa tendresse, de ne pas en voir la suprême et unique importance. Déçue, elle s'assit auprès de lui sur un banc. Elle était dépaysée là, dans son costume de jeune femme, étrangère au paysage qui l'entourait. Elle s'était attendue à de la douceur prévenante, non à des spéculations abstraites. Il ne vit pas la tristesse irritée qui s'était emparée d'elle. Il regardait au loin; et il parut à Hélène que le petit espace qui les séparait sur le banc était des lieues infranchissables, un abîme.

Il parlait :

— Tu étais mécontente de la maison où l'on t'élevait: tu souhaitais un essor plus large. Eh bien, il faut que tu études et lises les penseurs qui te démontreront l'ineptie des croyances auxquelles on s'astreignait autour de toi.

Il méprisait les Tougorine; une grande, une chaude affec-

tion la saisit pour ces gens simples et honnêtes: elle les défendit, oubliant tout à coup combien naguère ils l'avaient impatientée.

— Ils étaient bons et dévoués, — dit-elle.

— Peut-être. Mais qu'est-ce que leurs convictions? As-tu comme eux le respect de tous les préjugés? Tu m'avais semblé frondeuse...

Sans doute! Mais pourquoi la mettait-il en demeure de réaliser tout de suite des desseins qui n'étaient que vagues encore? Elle voulait bien s'évader des disciplines anciennes, s'élever à de plus hautes et libres idées. Mais il fallait qu'on lui laissât le temps de se reconnaître dans ce trouble de sa pensée que les événements bouleversaient. Il ne s'agissait pas de jeter en vain des défis.

— Que dois-je faire? — demanda-t-elle presque sèchement.

— T'instruire, lire.

Bien qu'il ne la regardât pas, elle se détourna pour sourire.

— Je ne désire que cela, — dit-elle. — J'ai essayé, mais mal : je n'avais ni le temps, ni les livres.

— Je t'indiquerai des livres, — répliqua-t-il. — Viens avec moi les choisir.

Hélène se leva.

— Oui, — fit-elle.

Mais, fière de ses devoirs domestiques, elle ajouta péremptoirement :

— Avant tout, il faut que je commande mon dîner.

Elle se dirigea vers la maison, seule, sûre d'elle-même, maintenant, et marchant vite. Le souvenir de sa conversation avec son mari lui était pénible. Malgré tout, une idée la soutenait : l'idée que son être était mystérieux, qu'Alexis omettait d'y prendre garde et qu'il y avait en elle des surprises et des richesses. Une phrase entendue, elle ne savait où, lui revenait à la mémoire : « Il faut aimer pour comprendre. » Il aurait dû l'aimer, d'abord, simplement; il l'aurait comprise et élevée ensuite. Soudain, elle se convainquit que, pour elle, observatrice attentive, l'âme de son mari était plus nette, plus découverte, que son âme de femme ne l'était pour lui. Elle en éprouva une courte joie un peu perverse, puis une grande

tristesse. Elle donna des ordres longuement, minutieusement, changea de toilette et, quand elle rejoignit Alexis dans la bibliothèque, où il feuilletait des livres, son air était résolu et hardi.

Alexis s'ennuyait de ne pas l'avoir vue de quelque temps ; il l'accueillit avec un baiser. Elle ne le lui rendit qu'à peine, et dit :

— Voyons les livres.

Il lui montra de gros volumes de sociologie, des traités politiques et philosophiques. Elle les regardait gravement. Elle en prit quelques-uns, retint les titres des autres ; elle fit, à sa manière lucide et précise, le plan de ses lectures prochaines.

« Si cela seulement nous sépare, j'aurai vite franchi la distance », pensa-t-elle, confiante en soi.

Pourtant, elle était un peu ahurie et il lui sembla qu'Alexis employait à dessein des termes difficiles pour lui imposer. Elle réservait son jugement, se promettant de décider plus tard.

— Ces livres t'apprendront beaucoup de choses, pourvu que tu le veuilles, — dit-il avec condescendance.

Il ajouta :

— L'amour n'est pas l'essentiel de la vie...

Elle le regarda, farouche... Ainsi, il ne l'avait pas épousée parce qu'il se sentait invinciblement attiré vers elle, mais pour former une élève, une adepte ?... Une adepte de quelle doctrine ?... Les critiques de Serge, les timides impatiences des tantes lorsque Alexis développait un paradoxe brillant et vague, les silences de madame Tougorine lui revinrent à l'esprit...

Elle eut un brusque désir de se venger. Ah ! l'amour n'est pas tout ? Alors, qu'il ne soit rien !... Elle résolut de se défendre, de se refuser. Il n'avait pas su comprendre que l'amour, pour une jeune fille, est, au début, un sacrifice et une déchéance, et qu'il faut maintenir en elle une griserie, un étourdissement merveilleux de tendresse : donc, elle ne lui accorderait plus d'amour...

« Des livres, des livres, rien que des livres... »

Sa gorge était sèche ; un pli se creusait entre ses sourcils.

Soutouguine s'aperçut qu'il l'avait blessée de quelque manière. Il chercha à se disculper, et, gauchement, dit :

— Tu n'es plus une enfant.

— Non ! — s'écria Hélène avec véhémence. — Non, je suis une femme ; et si tu penses que l'amour n'est rien pour moi, tu te trompes. Si tu ne comprends pas la beauté de l'amour, tant pis !

Il s'effraya.

— Je ne dis pas cela, — murmura-t-il. — J'ai peur seulement d'oublier l'humanité dans un bonheur égoïste.

Elle haussa les épaules, méprisante et hostile. Mais elle se dit que, si elle était femme, elle l'était par lui ; et une gêne la prit d'être en guerre avec cet homme à qui elle s'était donnée ; de l'ennui, en outre, à le voir ainsi solennel.

« Peut-être, au fond, n'est-il animé que d'un sentiment louable ; mais pourquoi gâche-t-il tout?... »

La journée se passa dans la contrainte, avec des épanchements subits, des rires succédant à de sèches disputes.

Hélène écrivit aux siens. Elle dépeignit Kolpino, s'appliquant à garder un ton raisonnable et impersonnel, arrangeant tout en beau avec sincérité, évitant de parler de ses émotions et de juger son mari. Un rôle difficile et double se dessinait déjà devant elle : vérifier ses doutes et ses désillusions commençantes, les cacher à tous par orgueil.

Quand la nuit vint, elle songea un instant à exécuter son projet de retranchement. Mais l'idéologue austère avait disparu en Soutouguine ; il n'était plus qu'amoureux et tremblant. Dans l'épanouissement de son être, à peine initié aux caresses, Hélène ne résista pas. Pourtant une amertume lui restait, qu'elle oubliait parfois et qui tout à coup lui navrait le cœur d'une douleur aiguë et profonde...

Les jours suivants, ils parlèrent beaucoup d'amour ; Alexis l'étonna par des idées pures et sévères, qu'elle n'attendait pas de lui à ce propos : il prétendait qu'un simple *flirt* est aussi blâmable qu'une infidélité réelle. Hélène fut contente de lui voir ces théories extrêmes : il comprenait donc la gravité de l'amour !

Elle tirait de cette remarque des conséquences. Oui, Alexis était persuadé de l'amour qu'elle lui portait. Seulement, il

l'acceptait comme une chose qui lui était due. Elle lui savait gré de sa certitude et ne pouvait s'empêcher d'y apercevoir quelque fatuité.

Ces premiers jours de la lune de miel furent pour Hélène mêlés de troublante joie et de détresse. Mille circonstances la déconcertaient, auxquelles elle n'avait pas le temps de s'accoutumer, et avec lesquelles pourtant il lui fallait vite pactiser.

La nouveauté, non uniquement de son mari, mais des objets et des gens qui l'entouraient, de la maison et du paysage, était pour ses nerfs une fatigue. Elle ne pouvait décider si elle était heureuse ou malheureuse. Les boutades pédantesques d'Alexis ne l'indignaient plus : elle en avait compris le caractère purement déclamatoire et artificiel. Mais en Alexis elle ne voyait déjà plus l'être magnifique de leur première rencontre, ni le guide infaillible du temps de ses fiançailles. Elle n'arrivait pas à se l'expliquer bien encore. Dans le secret de son âme, elle se demandait si intellectuellement il était, oui ou non, son maître. Son sens critique se développait ; mais elle ne pouvait raisonner longtemps ni avec beaucoup de rigueur. Elle se sentait désorientée, au moral comme au physique, dans ce pays imprévu où elle ignorait le nom des villages, la direction des routes et le rôle divers des habitants.

XIV

Le charme très doux de la nature environnante agissait sur Hélène. Elle aimait les arbres lourds et paisibles, la plage de sable scintillante et souple, légèrement ridée comme l'eau qui venait s'y étendre. Souvent elle gagnait les blanches dunes qui entourent le golfe de Finlande de leur chapelet. Elle s'asseyait à l'abri d'un pin ; elle voyait avec stupeur les racines noires et noueuses hors du sol presque en entier, semblables à quelque main tenace et gigantesque dont les ongles seuls se seraient enfoncés. Elle regardait l'espace clair devant elle. Alexis, pour qui chaque détail de l'administration de Kolpino avait son importance et son intérêt, la délais-

sait fréquemment. Il n'était pas accoutumé à la présence perpétuelle d'une femme auprès de lui. Par la force de l'habitude ancienne, et aussi par système, craignant que la sentimentalité ne l'amollît, il continuait sa vie de naguère.

Hélène, immobile, les mains croisées sur son genou, réfléchissait à son mari. Le poète ne lui avait pas encore dit ses vers. Pourquoi? La jugeait-il incapable de les comprendre? Elle se développait pourtant, si, à lire des livres, on se développe. Elle en avait absorbé plusieurs, du choix d'Alexis : tous lui paraissaient arides ; ils dissertaient de la vérité, mais ils ne lui donnaient pas la vérité qu'elle cherchait. « C'est autre chose qu'il faudrait savoir, — pensait-elle, — autre chose... »

Une étrange nostalgie, qu'elle n'avait pas attendue, la nostalgie de la maison familiale, des tantes dévouées, du général si bon, et même de la férule un peu rude de madame Tougorine, la prenait presque chaque matin. Elle se découvrit un attachement plus vif encore qu'elle ne l'aurait cru pour tous ces êtres qu'il lui arrivait maintenant de défendre contre des attaques âpres et directes. Le tapage des tout petits, fatigants mais gracieux, lui manquait. Elle pensait à eux avec attendrissement.

De plus en plus, elle était éperdue. Alexis dédaignait son manque d'énergie. Il professait l'avoir jadis imaginée plus prompte à l'initiative. Du reste, il ne l'aidait pas à s'installer parmi les problèmes nouveaux de son existence. Il voulait qu'elle s'y reconnût toute seule et sans délai. Une comparaison se faisait dans l'esprit d'Hélène : c'était comme si, avant qu'elle sût nager, on l'abandonnait dans une eau profonde. Elle ne sombrait pas; mais elle se débattait, cherchait instinctivement un appui.

Loyale, elle se demandait si elle n'avait pas eu tort la première, en avouant l'ennui qui lui venait jadis du gouvernement familial ; elle portait dans toute son âme l'empreinte et l'habitude de ce passé... Elle s'était mariée selon son libre vœu, sans permettre que l'on choisît à sa place. Était-ce pour le mieux ou pour le pire? Pour le mieux, sans doute. Comment aurait-elle vécu avec un autre? Elle pensa à Kortzev; et, maintenant qu'elle savait ce qu'était le mariage, un frisson

de dégoût la secoua. Starkov l'aurait gâtée et câlinée comme on choie un petit animal de luxe ; il lui aurait imposé par son âge et son expérience. Boris était trop laid. Elle sourit, en se rappelant ses yeux vagues, son parler musical et peu intelligible « Je n'aurais pas saisi la moitié de ses phrases. Et puis c'est un viveur... comme Alexis. » Elle avait essayé de confesser Alexis, mais il s'était évadé, disant avec brusquerie : « C'est du passé qui ne t'appartient pas ; laissons cela !... » Hélène s'attristait. Ce n'était pas en lisant du Spencer qu'elle comprendrait...

Songeant ainsi, un jour, elle s'amusait, par rancune contre l'inutilité des livres, à enfouir *les Premiers Principes* dans le sable. Elle laissait couler les grains légers entre ses doigts, lentement, avec une caresse accablée, jusqu'à ce qu'ils eussent recouvert presque en entier le gros volume. Alexis la surprit et éclata de rire.

— C'est comme cela que tu lis ?

Il était de bonne humeur, elle le remarqua tout de suite ; il admirait sa robe blanche et son grand chapeau de fleurs.

Les lèvres d'Hélène tremblèrent.

— J'ai envie d'aller faire un peu de musique.

— Mais qui t'en empêche ?... Ton piano t'attend...

— Je jouerai, les fenêtres ouvertes, pour que les arbres écoutent, — dit-elle, avouant son regret de ce que lui l'écoutât si peu.

Elle déterra le Spencer ; et, avec un coup d'œil joyeux à l'étendue scintillante :

— Au revoir, la mer ! — dit-elle.

— Ah ! la mer... le terme est bien pompeux pour cette flaque d'eau. Tu n'as jamais vu la vraie mer !

Il savait qu'elle n'avait pas voyagé, et il raillait ses enthousiasmes.

— Je jouerai du piano, — reprit-elle ; — et puis, n'est-ce pas ? tu me liras des poèmes que tu as écrits.

— Ce sera idyllique, — fit-il.

— Pourquoi ne pas être idylliques ?

Il semblait vaincu. Il lui passa le bras autour de la taille et la soutint, marchant à son côté, penché vers elle. Ils rentrèrent.

Dans le salon tendu de percale à fleurs bleues, luisante et gaie comme une faïence, Hélène s'arrêta devant le grand piano.

— Est-ce pour toi ou pour les arbres que je dois jouer ?

Il répondit gentiment :

— Pour moi.

Il s'installa sur un canapé, l'air grave et recueilli.

Mais Hélène sentit qu'elle jouerait mal. Alexis n'était pas un complément d'elle-même, il était un auditoire. Hélène n'avait jamais pu jouer d'une manière qui la satisfît que seule, ou devant Lily qui, nonchalante, songeait au gré de la musique ; devant Serge, parfois.

« Pourquoi ne m'est-il pas tout à fait proche, lui, mon mari ? »

Elle essaya une mélodie douce et simple.

— Qu'est-ce ? — demanda-t-il.

— Une chanson napolitaine...

— C'est si démodé, cette musique chantante, — fit-il, — si vieillot !

Et, voyant qu'il la froissait, il ajouta :

— C'est joli tout de même.

— Je ne connais pas tes goûts, — remarqua Hélène ; — j'avais pris cela au hasard.

Elle était une habile exécutante : elle joua avec netteté plusieurs morceaux très difficiles. Mais elle devina qu'il s'ennuyait et cherchait à formuler une appréciation juste. Alors l'idée lui vint de jouer une romance bohémienne. Elle plaqua les premiers accords ; puis, d'une voix pure et légère, elle commença de chanter.

Alexis se leva d'un bond :

— Ce n'est pas ça, ce n'est pas ça du tout ! — fit-il. — Tu n'as pas la moindre notion du chant bohémien ; ne t'y risque pas : jamais tu n'y mettras la passion âpre, sauvage, qu'il faut.

Ses yeux brillaient d'un feu étrange.

— Ah ! si tu avais entendu Macha chanter cela !... Quel accent guttural et profond, quelle frénésie dans tout son corps nerveux et fringant !

Hélène s'approcha de son mari en le regardant, curieuse. Elle connaissait de nom la célèbre chanteuse tzigane.

— De la passion ?... L'amour est pour ces femmes-là; les livres et les idées pour nous autres ?

Elle ricanait. Elle avait le sentiment d'avoir commis une imprudence, et aussi de s'être amoindrie en acceptant la comparaison.

Le bruit inusité d'une voiture dans la grande allée les étonna.

— Qu'est-ce ? — demanda Hélène.

— Ne t'effare donc pas ainsi : ce doivent être les locataires de l'une des petites villas.

Il y avait dans le domaine de Kolpino, à une lieue peut-être de la maison, un pavillon que Soutouguine avait loué ; d'autres, plus loin, étaient perdus dans les arbres.

— Notre solitude va être gâtée! — dit Alexis. — J'espère pourtant que ces gens seront discrets. Nous ne les verrons qu'à peine. Il faudra se résigner à ce qu'ils apportent un peu de vulgarité dans nos bois par leurs toilettes; mais nous nous sauverons dès que nous apercevrons les blouses roses des dames et les chapeaux de paille des hommes.

Hélène se mit à rire:

— Bien sûr!...

Puis elle calcula qu'elle avait eu un mois de solitude avec son mari, un mois de tête-à-tête, et qu'elle ne possédait pas encore de lui une idée nette. Elle scruta le visage d'Alexis comme si elle s'efforçait d'y lire une pensée.

— Tu as joué vraiment bien, — dit-il ; — peut-être es-tu plus artiste que moi. Que sont mes vers, au fond ? De pauvres sensations que les mots atténuent et que le rythme déforme. Les paroles que j'ai à dire, je ne les ai pas trouvées, je les pressens, je les cherche, je ne les tiens pas...

Il parlait avec un accent de sincérité qui émut Hélène. Elle le vit noble dans le doute de soi qu'il énonçait : son cœur alla vers lui.

— Tu trouveras, tu diras de belles paroles qui soulèveront un enthousiasme ardent.

Mais lui, orgueilleusement, tenait à se flétrir. Il devinait qu'en s'abaissant il lui paraissait plus grand.

— On me traitera de fou et on aura peut-être raison. Je sens avec trop d'acuité la laideur et la beauté de la vie : on

m'objectera que je l'altère quand je l'exprime telle qu'à mes yeux elle se présente... Si le monde me croit fou, que penseras-tu, toi ?

Hélène courba les épaules comme au passage de quelque chose d'auguste.

— Quand on est sincère, on est grand, — murmura-t-elle.

Mais elle remarqua le regard volontairement fixe et inspiré d'Alexis : il affectait une attitude théâtrale et pathétique.

— Seulement, — ajouta-t-elle en souriant un peu, — ne vois pas de souffrance, de danger où il n'y en a pas !

Il pinça les paupières.

— Il y a du danger partout, — dit-il.

Hélène eut peur.

— Ne l'attirons pas, — dit-elle, — n'en parlons pas...

Et elle se câlina contre Alexis. Mais il l'embrassa sur le front, avec un air protecteur. Il était un capitaine qui regarde au loin, dirige sa barque à travers un passage difficile, tandis que les êtres, à sa merci, se cramponnent à lui avec espoir et faiblesse. « Je représente la foule », se dit Hélène. Puis elle se reprocha d'être narquoise et elle chercha quelque gentillesse à dire, mais en vain. L'humeur variable de son mari la déroutait. Elle se souvint qu'il s'impatientait quand elle se faisait trop dépendante de lui, et elle redouta de prononcer une phrase maladroite... Le domestique entra avec des lettres qu'on apportait de la ville. Le courrier d'Hélène était volumineux.

— Tante Marie, tante Pauline, tante Alexandra et tante Eudoxie ! — récita Soutouguine. — Cela fait presque une poésie de Maeterlinck...

— Oui, — dit Hélène joyeuse, — elles m'ont toutes écrit... Et il y a une lettre de Lily.

— Bravo ! — s'écria Alexis. — Te dit-elle que son mari est très amoureux d'elle ?

— Nous ne parlons pas de ces choses-là, — dit gravement Hélène.

— De quoi parlez-vous donc ?

— De nos occupations. Je lui raconte ce que je lis, ce que j'apprends. Elle me raconte ses projets : elle veut agrandir le

verger, faire que la propriété de son mari rapporte plus encore.

— Comme elle est pratique, cette petite-là!... Tu ne peux rien trouver d'analogue pour Kolpino? Cherche un peu; ce serait mieux que de rêver toute la journée devant une flaque d'eau grise.

— Ou de lire, — dit Hélène avec malice.

Il se fâcha.

— Méchante!

Et tous deux virent avec stupeur que la journée, qui avait commencé amicalement, déviait. Ils tâchèrent de retrouver la cordialité de naguère, mais n'y réussirent pas. Hélène surtout, en qui chaque impression durait, eut à se contraindre et elle constata que les existences ont plus de facilité à s'unir qu'à se fondre.

XV

Hélène songeait.

Dans la maison de son enfance, où madame Tougorine menait tout et tout le monde; où le général, bénévole et aimant, n'agissait que sous l'influence de cette personnalité très énergique; où les autres membres de la famille s'abstenaient de penser par crainte de penser mal, Hélène était habituée à une vie ennuyeuse, dont elle souffrait souvent, mais qui n'exigeait d'elle aucun effort.

L'architecture morale de la maison était solide, avec de grands vides comme dans une cathédrale, mais sans désordre, sans imprévu.

Chez Alexis, Hélène éprouvait de plus en plus la présence du vague, du chaotique. Certes, comme elle l'avait désiré, sa nouvelle vie n'était pas la suite logique, l'épanouissement de la vie ancienne; mais elle lui semblait étrange et incomplète. D'ailleurs, Hélène se fatiguait vite de raisonner. L'amour nuisait à la lucidité de son esprit : tantôt elle frissonnait de joie, tantôt elle se désolait, faible et déjà triste.

Alexis n'avait pas, lui, de ces subtilités. Il étalait une par-

faite assurance de soi et gardait une égale conviction dans les projets les plus contradictoires.

De moins en moins, Hélène lui demandait conseil. Elle agissait à sa tête, avec une perpétuelle terreur de se tromper.

Ils allèrent voir des voisins. Hélène, attentive à ne pas forcer la note, à ne point avoir cet aplomb de jeune mariée qu'elle trouvait ridicule et de mauvais goût, fut rabrouée pour sa timidité puérile. Une autre fois, elle s'efforça de parler; elle choisit des sujets sérieux qui devaient plaire à Alexis. Il lui dit qu'elle avait effarouché d'humbles gens en faisant parade de sa supériorité intellectuelle; en outre, il la chicana sur ce qu'elle avait dit; cependant, elle n'avait fait que répéter des propos de lui.

Elle décida : « Je serai moi-même, jusqu'à ce que j'aie débrouillé ce que je dois être. »

Un jour, elle s'en allait faire une promenade dans la forêt de sapins. Alexis l'aperçut et annonça qu'il l'accompagnerait. Elle commençait à redouter ces tête-à-tête trop longs où la causerie s'acharnait sans qu'une retraite fût possible. Mais il faisait si beau, si frais sous les grands arbres, la mousse avait des reflets si jolis avec ses petites étoiles vertes et claires sur des tiges brunes, qu'Hélène se laissa aller à la joie. Ils prirent un sentier à peine tracé entre les arbres. Les troncs des sapins, droits et sveltes, le sol feutré d'aiguilles où les pas glissaient sans bruit firent penser Hélène à une cathédrale.

Elle le dit ingénument.

— Tu ne te libéreras donc jamais de tes églises? — fit-il.

Hélène n'avait pas songé à une cathédrale comme à un lieu de culte, mais comme à un lieu de paix et de recueillement.

Il continua :

— L'humanité gagnerait à ce que toutes les églises fussent changées en écoles et en bibliothèques.

— C'est toi, le poète, qui dis cela? — s'écria Hélène. — Tu es donc étranger au charme des vieux souvenirs, des œuvres d'art?

Impatientée, elle ajouta :

— Et puis, dans ta bibliothèque à toi, la plupart des livres, même ceux que tu me prescris, ne sont pas coupés.

Il rougit.

— Ne me jette pas tout le temps à la figure ma qualité de poète! — dit-il. — Si j'ai quelque talent, je le méprise ; je veux être utile, voilà tout. Mais toi, quelle manie as-tu de toujours déclarer ton admiration de l'art, des cathédrales, etc.? Tu n'as pas vu grand'chose en ce monde, pour faire de telles phrases!

— Si je n'ai rien vu, si je ne puis parler de rien, conduis-moi donc à travers le monde ! — répondit Hélène.

— C'est juste peut-être, ce que tu réclames, — dit Alexis.

Et, la regardant d'un air profond :

— Veux-tu que nous voyagions?

Hélène frémit de plaisir :

— Oh ! oui !

Elle verrait ce qu'il avait vu ; elle saurait ce qu'il savait !... Puis elle redouta de l'avoir offensé par le souhait de quitter Kolpino. Mais, hallucinée devant la perspective de paysages nouveaux et superbes, de villes fabuleuses, elle répéta :

— Oh ! oui !

Il s'adoucit et, avec cet attendrissement qui lui était habituel avant leurs fiançailles, il murmura :

— Tu te pénétreras de mille belles émotions neuves et inattendues.

Elle eut vers lui un élan de reconnaissance joyeuse.

La forêt changeait de nature, devenait moins magnifique et sévère, mais gaie avec l'exubérance de ses ramures jeunes et enchevêtrées. Des sorbiers et des bouleaux se mêlaient aux sapins et le soleil jouait sur la mousse, y versait des taches rondes et scintillantes comme de l'or qui tombe. Une forte odeur d'amande était dans l'air.

— Alors tu parleras de la beauté...

— D'où vient cette senteur? — dit Hélène, les narines frémissantes ; — c'est délicieux et cela entête.

Il haussa les épaules, étonné qu'elle fût capricieuse à ce point : l'offre qu'il lui avait faite devait captiver toute son attention.

Hélène s'était jetée à terre.

— J'ai trouvé ! — s'écria-t-elle, heureuse, fouillant la mousse d'un doigt délicat et caressant, — regarde !

Elle écartait les brindilles de mousse épaisses et rudes, et

parmi leur fouillis sombre elle découvrit de minuscules fleurs d'un rose de nacre : de toutes petites clochettes suspendues à des fils minces comme des cheveux. Elle coula son doigt le long de l'une de ces tiges, en saisit une autre plus forte et, tirant dessus, elle s'empara d'une racine qui rampait dissimulée contre le sol et de laquelle émergeaient, à distances égales, les fines tiges surmontées de clochettes.

— Que c'est joli ! — criait-elle.

Encore étendue par terre, elle enroula autour de son cou le collier odorant.

— Que c'est drôle et exquis, ces petites clochettes ! J'aurais voulu les embrasser.

Son chapeau avait glissé ; toute rose de plaisir, les cheveux en désordre, elle regardait Alexis, l'invitant à partager son enthousiasme.

— C'est une fleur très ordinaire en Finlande, — fit-il. — Ainsi, tu n'as aucun plan à proposer pour notre voyage ? Cela ne t'intéresse peut-être plus ?

Les yeux d'Hélène se remplirent de larmes. Elle allait riposter quand les branches furent brusquement écartées, à quelques pas d'eux : un homme très grand, vêtu de clair, parut. Il eut un moment d'hésitation, puis passa, soulevant son chapeau d'un geste correct. Un grand chien fauve le suivait, la langue pendante. Hélène n'eut pas le temps de se redresser ni de cacher son visage : elle vit, près d'elle, se posant régulièrement sur la mousse, les étroits souliers jaunes de l'inconnu ; elle observa les flancs agités et le souffle bruyant du chien. Puis les intrus disparurent derrière les arbres.

— Qui est-ce ? — demanda Hélène qui se levait en hâte, toute confuse.

— Dieu que c'est agaçant ! — répondit Alexis. — Ce ne peut être que le comte Volsky, le seul de nos locataires avec qui je tiendrais à entrer en relations. Il t'a surprise dans une attitude grotesque. Tu devrais te souvenir que nous ne sommes plus ici comme des Robinsons dans une île déserte. Et cette manie de pleurnicher !... Il aura pu croire que je te grondais.

— Il n'a vu que toi, — dit-elle, hypocritement, car elle

ne doutait pas d'avoir été vue elle-même : elle en était mortifiée... — Je t'assure que tu étais très beau et très imposant.

Alexis fut un peu rassuré.

— Enfin, puisqu'il est décidé que nous partons, fit-il, cela n'a pas d'importance.

Hélène se dit que cela ne pouvait, en aucune manière, en avoir, même s'ils restaient.

— Est-il marié, ce monsieur? — dit-elle.

— Non, — dit Alexis. — Il vit avec une danseuse... Il ne peut se débarrasser d'elle parce qu'il y a des enfants. Mais il ne la montre pas; il est excédé de ce collage... Du moins, c'est ce qu'on raconte...

— Quel vilain homme! — dit Hélène. — Être excédé d'une femme qui a des enfants de vous, simplement parce qu'elle n'est plus aussi jeune que lorsqu'on l'a prise!...

Elle se demandait depuis quelques jours si elle n'était pas enceinte. Elle pressentait entre son mari et elle ce lien mystérieux d'un être vivant né de leurs caresses. Il lui en venait une rêverie étonnée.

— Il est de bonne noblesse; je connais son cousin Paul Volsky, — continuait Alexis. — Il lui racontera comment il nous a surpris.

— Puisque je te dis qu'il ne m'a pas regardée! — répéta Hélène avec impatience.

Et elle ajouta :

— Ils se ressemblent tous les deux, le chien et son maître. Même silhouette effilée, même allure fureteuse et accablée.

— Tu vois, — dit Alexis, — que tu as bien eu le temps de l'examiner, toi!...

Elle ne répondit pas.

Ils se promenèrent encore, lentement, Alexis devisant sur le voyage projeté. Ils iraient à Berlin, à Londres, à Paris. On passerait par Pétersbourg, pour les adieux à la famille.

Hélène était enchantée à l'idée de revoir les siens. Mais la révélation que lui avait faite Alexis sur cet inconnu l'obsédait; le mot de « collage » lui semblait choquant.

Lorsqu'ils rentrèrent, les petites fleurs roses qu'elle avait au cou étaient toutes fanées; mais leur odeur forte et suave

persistait. En souvenir de la joie qu'elle avait eue à les découvrir, par cette espèce d'amour que les choses lui inspiraient, Hélène ne les jeta pas ; elle les introduisit entre les feuillets d'un livre.

« On doit aimer la grâce passée dont on a joui », se dit-elle, pensant à Volsky.

Et elle hocha la tête en se répétant :

— Quel vilain homme !...

Il vint leur faire visite, mais Hélène ne se montra pas. Alexis le reçut seul, et ensuite morigéna Hélène pour son impolitesse.

Pendant les quelques semaines qu'ils restèrent encore à Kolpino, Hélène réussit à ne plus rencontrer son voisin.

IVAN STRANNIK

(A suivre.)

UN PRÉCURSEUR

LE COLONEL ARDANT DU PICQ

Noble carrière que celle de ce cadet de Gascogne, à la fois écrivain et soldat. Né en 1821, à Périgueux, sorti de Saint-Cyr. en 1844, Ardant du Picq est capitaine huit ans après, et chef de bataillon dès 1856. C'est que, en Crimée, les morts vont vite! Il prend ensuite le commandement d'un bataillon de chasseurs et n'est lieutenant-colonel qu'en 1864. Cinq ans se passent; il est colonel du 10ᵉ de ligne, qu'il commandera jusqu'à sa mort prochaine. En 1870, son régiment, qui fait partie du corps Canrobert, est resté à l'écart des premiers engagements. Le 15 août, il vient de passer la Moselle et va s'engager sur la route de Gravelotte, à la suite de l'armée que chacun croit en retraite sur Verdun. Il s'arrête pour une grand'halte au sud de Longeville-lez-Metz; les faisceaux sont formés et les soldats s'empressent autour des feux, quand, tout à coup. des obus tombent au milieu des groupes, venant d'une batterie embusquée de l'autre côté de la Moselle, vers Montigny. On court aux armes, les compagnies se rassemblent au nord de la route qui les couvre en partie. Ardant du Picq, seul, debout sur la chaussée, raffermit par son attitude sa troupe que cette surprise a ébranlée, quand un obus tombe près de lui et, d'un éclat, mutile ses deux jambes de la façon la plus affreuse. D'autres, officiers et soldats, sont atteints du même coup. On

accourt autour d'eux. Un mot infiniment touchant lui vient encore aux lèvres ; un médecin examine ses blessures, lorsqu'un troupier étendu près de là fait entendre des plaintes : « Voyez d'abord, docteur, ce qu'a ce brave homme, moi, j'ai le temps ! »

Quatre jours après, 18 août, Ardant du Picq succombait à l'hôpital de Metz, répétant à plusieurs reprises ces mots qui résumaient ses affections : « Ma femme, mes enfants, mon régiment, adieu ! »

Ce vaillant était aussi un penseur et un écrivain. On a pu s'en rendre compte à la lecture de ses *Études sur le combat*, parues en 1880 ; on le pourra beaucoup mieux encore d'après ses *Œuvres complètes*, tout récemment parues[1]. Ce n'est pas d'un ouvrage achevé, ayant revêtu sa forme définitive, qu'il s'agit. L'obus prussien de Montigny a brutalement rompu la trame commencée, ne nous laissant que la première ébauche d'un livre, où les fragments, à peine dessinés, succèdent à des chapitres mûris à loisir. Les redites, les négligences y abondent. L'enchaînement des idées n'y apparaît pas clairement. Pourtant, tel qu'il est, ce petit volume atteste la pensée la plus vigoureuse et la langue la plus personnelle. On jugera bientôt de la première. Quant au style d'Ardant du Picq, voici ce qu'en dit Barbey d'Aurevilly, assurément peu suspect d'indulgence :

C'est un écrivain, dans le sens général, rigoureux, absolu du mot. Il a la brièveté et la concentration latines. Il retient sa pensée, la ramasse et la bloque toujours dans une phrase serrée comme une cartouche et, quoi qu'il exprime, son style a la rapidité et la précision de ces armes à longue portée qui empêchent les balles d'être des *folles*, comme les appelait Souwarow, et qui ont détrôné la baïonnette. Il aurait été partout un écrivain. Il l'est de nature. Il est de la phalange sacrée de ceux qui ont un style à eux[2].

Ce n'était pas un mince mérite pour Ardant du Picq, dans un temps où ni la pensée, ni le travail ne passaient pour être en honneur parmi nos officiers. On faisait volontiers parade de son ignorance ; on affectait de croire que la guerre est

1. *Études sur le combat. Combat antique et combat moderne.* Nouvelle édition, préface de M. Ernest Judet. Paris, Chapelot et Cie, 1903.

2. Cité par M. Ernest Judet, *op. laud.*

uniquement affaire d'inspiration, que toute préparation est inutile. « Débrouillez-vous ! » mot fatal tant de fois reproduit et qui assurait une excuse commode à toutes les imprévoyances. Dans les écoles militaires, on affublait de sobriquets insultants les professeurs et les élèves, peu nombreux, qui prenaient au sérieux un enseignement rudimentaire. Dans les régiments, l'instruction technique se bornait à la manœuvre en rang serré. Le terrain varié, le service en campagne étaient à peu près inconnus. Quant au travail personnel, le plus profitable pour l'officier, celui qui le prépare à supporter les plus lourdes responsabilités, il était découragé de toute manière. Combien trouvaient, comme Ardant du Picq, le loisir d'étudier la Guerre des Gaules ou la retraite des Dix Mille entre deux changements de garnison ?

Aujourd'hui le dur enseignement des faits a changé le cours de nos idées. Les générations militaires ont appris de leurs aînées ce que coûtent l'insouciance et le mépris du travail. L'ancien colonel du 10e de ligne a des disciples toujours plus nombreux. C'est qu'il avait devancé tous ses contemporains dans l'étude de l'histoire militaire appliquée à la tactique, étude qui a tant contribué à renouveler nos idées et à les asseoir sur une base inébranlable. Une lettre de lui, adressée à un officier général dont le nom n'est pas spécifié, en pose les principes essentiels, tels qu'on les applique encore aujourd'hui, chez nous comme en Allemagne.



« Comment combattrons-nous demain ? — demande Ardant du Picq. — Nous n'avons point de Credo en matière de combat, — et les méthodes les plus opposées se disputent les intelligences... » C'est que, « pour savoir demain, il faut connaître hier, et hier n'est écrit *sincèrement* nulle part. » De là l'idée de rechercher des témoignages oculaires, de les analyser, d'en extraire la « substantificque mouëlle », suivant le mot de Rabelais.

Pour Ardant du Picq, « le plus mince détail, pris sur le fait dans une action de guerre, est plus instructif... que tous les Thiers et Jomini du monde, lesquels parlent sans doute

pour les chefs d'États et d'armées, mais ne *montrent* jamais ce que je veux *savoir*, un bataillon, une compagnie, une escouade en action ». Ce que l'auteur des *Études sur le combat* voudrait connaître, c'est l'ordre de marche pour aller à l'ennemi; ce que devient cet ordre au contact du terrain et de l'adversaire; ce qui est relatif à l'exécution des feux et à leurs résultats; comment a été opéré l'assaut final; la contenance de la troupe et de l'ennemi; le moment où le soldat a échappé au chef; les résultats matériels de l'action en morts, blessés ou pris; le genre des blessures, etc. De l'étude, de la comparaison de ces données, il veut déduire « un ensemble de détails caractéristiques, très apte à montrer, d'une manière saisissante, irréfutable, ce qui se passe *forcément*, *nécessairement*, à tel ou tel instant d'une action de guerre... » Il compte obtenir ainsi la mesure de ce qu'on peut attendre du soldat, « si bon soit-il », et poser par suite, sur des assises inébranlables, les bases d'une méthode rationnelle de combat. Son but est de nous mettre en garde contre les idées préconçues, les théories creuses, les systèmes d'écoles, incapables de résister au choc brutal des faits et sans application possible hors des polygones ou des terrains d'exercice.

En somme, ce que veut Ardant du Picq, c'est donner une base scientifique à la tactique; c'est sortir du domaine des traditions pures pour entrer dans celui de l'expérience. C'est en cela surtout que sa méthode est absolument neuve; c'est par là qu'elle se rattache au puissant mouvement d'idées qui a rénové les études historiques au XIXe siècle.

Cette tactique rationnelle que réclame le colonel du 10e de ligne, on doit la considérer comme indispensable, aujourd'hui surtout. Nous n'avons plus, comme au temps de l'Épopée révolutionnaire, des guerres incessantes pour former nos officiers. D'où la nécessité de règles positives, aptes à suppléer une expérience qui fait de plus en plus défaut.

« Il est des hommes, tels que le maréchal Bugeaud, qui naissent guerriers par le caractère, l'esprit, l'intelligence, le tempérament. Tous les chefs ne sont pas de leur trempe. *Il faut donc une tactique réglementaire appropriée au caractère national*, qui soit le *guide-âne* du chef ordinaire et n'exige pas de lui les qualités exceptionnelles d'un Bugeaud.

» *La tactique est l'art, la science de faire combattre les hommes avec leur maximum d'énergie, maximum que peut donner seule l'organisation à l'encontre de la peur.* »



« Le combat est le but final des armées, et l'homme est l'instrument premier du combat... », écrit Ardant du Picq au début de son étude sur *le Combat antique*. Si les moyens matériels de la guerre ont subi des transformations constantes depuis l'origine des temps, l'homme appelé à en faire usage est resté sensiblement identique. Ses forces physiques, sa capacité de résistance aux fatigues et aux privations peuvent varier selon les races et les circonstances, mais l'être moral ne change pas. A travers les âges, il est sujet aux mêmes enthousiasmes, aux mêmes besoins, aux mêmes défaillances. D'où la pensée d'interroger les guerres antiques, de les analyser attentivement, d'en faire ressortir les enseignements que l'étude des campagnes modernes permettra ensuite de vérifier.

Il faut dire qu'ici Ardant du Picq nous paraît attacher une importance trop grande à un passé militaire pour l'exacte connaissance duquel certains éléments essentiels font défaut. Sans doute le combat antique est « plus simple, plus clair surtout »; le moderne infiniment plus compliqué. Mais, afin d'en raisonner sainement, il faudrait disposer de récits véridiques, établis d'après les témoignages oculaires des deux camps, et rien n'est moins commun. Ainsi les *Études sur le Combat* contiennent une analyse lumineuse de la bataille de Cannes, écrite d'après le récit de Polybe; mais il n'est pas prouvé que nous ayons là une relation vraie et suffisamment précise; on peut même croire que le récit de Polybe se rattache directement au genre de M. Thiers, auquel Ardant du Picq dénie toute valeur éducatrice à son point de vue spécial.

Ce que nous venons de dire s'applique encore davantage à la bataille de Pharsale, qui est étudiée d'après César, c'est-à-dire en prenant pour unique base la narration du vainqueur. Peut-on attendre de lui l'impartialité, l'exactitude désirables? Cela paraît fort douteux. Il est donc permis de n'attacher à cette partie des *Études sur le Combat* qu'une

valeur relative. Sans doute les grandes lignes sont exactes, mais le détail ne peut qu'être sujet aux discussions. Ce qu'il faut en louer sans réserve, c'est la démonstration irréfutable du rôle de l'âme dans le combat antique.

Pour vaincre l'horreur de la mort, naturelle au cœur de l'homme, il faut une organisation sagement ordonnée qui « place d'une manière permanente les mêmes chefs et les mêmes soldats dans les mêmes groupes de combattants ». C'est la condition essentielle de la solidarité, partant de la confiance, « non point cette confiance enthousiaste et irréfléchie des armées tumultuaires ou improvisées, qui va jusqu'au danger et s'évanouit si rapidement pour faire place au sentiment contraire, lequel voit partout trahison ; mais cette confiance intime, ferme, consciente, qui ne s'oublie pas au moment de l'action et seule fait de vrais combattants »... De là vient que, fréquemment, des gens « réellement forts devant la mort, mais sans discipline, sans organisation solide, sont vaincus par d'autres individuellement moins vaillants, mais solidement, solidairement constitués ». Tels les Gaulois domptés par les Romains. Tels les Asiatiques de nos jours, que la mort n'effraie nullement et qui fuient par centaines devant quelques Européens, parce qu'ils ne sont ni organisés ni disciplinés. Au dernier moment, chez eux, l'instinct de la conservation parle plus haut que la bravoure naturelle, et rien ne peut arrêter leur déroute.

La nécessité de l'organisation et de la discipline s'impose davantage à mesure que les armes deviennent plus meurtrières, que les actions de guerre couvrent des espaces plus étendus et que le combattant isolé jouit d'une indépendance plus grande.

Aux temps de la légion romaine et de la phalange macédonienne, « on combattait par groupes resserrés sur un petit espace, en terrain découvert, en pleine vue les uns des autres, sans le bruit assourdissant des armes actuelles. On marchait en ordre à l'action qui avait lieu sur place... La surveillance des chefs était facile, les défaillances individuelles immédiatement réprimées...

» Aujourd'hui le combat se fait sur des espaces immenses, le long de grandes lignes minces, à chaque instant coupées

par les accidents et les obstacles du terrain... » Dès le premier coup de feu, le soldat échappe à l'action du chef, qu'il combatte en tirailleur ou qu'il soit entraîné avec le rang dans le tourbillon d'une marche rapide. Il n'a plus affaire aux hommes, il ne les craint pas, mais à la fatalité de la fonte et du plomb. — La mort est dans l'air, invisible et aveugle, avec des souffles effrayants qui font courber la tête. — Si bons, si braves, si solides, si dévoués que soient mes compagnons, ils ne me garantissent pas. Seulement... si nous avons cette confiance que nul de nous ne manque à l'action, nous nous sentons et nous sommes plus forts, plus résolument nous entamons et nous soutenons la lutte, et plus vite nous en finissons. »

Autrefois, pour le soldat isolé, se retirer du combat était « chose à la fois difficile et périlleuse ; aujourd'hui, la tentation est bien autrement forte, la facilité plus grande et le péril moindre ». C'est dire que la cohésion, la solidarité sont beaucoup plus nécessaires qu'au temps de la Guerre des Gaules. L'action du soldat et du chef subalterne est plus personnelle, moins dépendante que jamais. Les batailles sont devenues, à un degré qui n'avait pas encore été atteint, « des *batailles de soldats*, de capitaines. » Le mot d'un officier général allemand, au lendemain du 6 août 1870, est presque toujours vrai : « Si ce n'est pas le commandement prussien qui a vaincu à Spicheren, c'est du moins le soldat ». La difficulté consiste à concilier l'emploi intégral des facultés de chacun avec le respect de l'autorité du chef. A ce dernier il appartient de déterminer l'objectif et les moyens d'exécution ; aux exécutants le choix des procédés.



On est souvent tenté d'exagérer l'importance des engins de guerre. Sans doute, leurs perfectionnements incessants influent grandement sur la tactique. La différence d'armement suffit à expliquer celle qui existe entre les formations de combat de l'époque actuelle et des guerres romaines. Il ne faudrait pourtant pas s'exagérer l'importance de ce facteur. N'a-t-on pas vu, naguère, les bandes du Mahdi, armées de piques ou de matra-

ques, enfoncer des carrés anglais, malgré le feu de fusils à tir rapide? Dans une guerre entre puissances civilisées, un engin nouveau peut faciliter la victoire, mais on n'en invente pas tous les jours et, sous ce rapport, l'équilibre se rétablit vite entre les nations. La supériorité revient toujours, en dernière analyse, à la qualité des troupes, c'est-à-dire à l'organisation, à l'éducation et à la force morale. Le nombre même n'est qu'un élément accessoire de succès. On connaît la phrase célèbre de von der Goltz sur la petite armée d'un nouvel Alexandre. Ardant du Picq pense de même : « A quoi bon une armée de deux cent mille hommes, dont cent mille seulement combattront réellement, tandis que les cent mille autres se dissimuleront de cent manières? » D'où la nécessité d'une forte discipline, à la condition qu'elle prenne pour point d'appui les qualités et les défauts inhérents à la nation. Ce serait folie, en effet, que d'user des mêmes procédés à l'égard de races différentes.

Aux yeux d'Ardant du Picq, la discipline ne se commande pas et s'improvise encore moins. Elle est affaire d'éducation, de tradition. Elle résulte des institutions et non de prescriptions passagères. Elle est plus aisée à maintenir dans les armées commandées par une aristocratie guerrière, comme en Prusse. Par contre, la nécessité s'en impose davantage dans les pays de régime démocratique, comme chez nous. Elle devient de plus en plus indispensable à mesure que les armées croissent en force numérique et que les engins de guerre se perfectionnent. Ce n'est pas que la proportion des pertes suive les progrès de l'armement, loin de là. Plus les armes sont meurtrières et moins les pertes sont considérables. La bataille de Cannes a été infiniment plus sanglante pour les vaincus que celle de Saint-Privat, par exemple. Mais la rapidité des pertes est beaucoup plus grande que jadis et leur effet moral bien supérieur. L'homme n'est capable que « d'une quantité donnée de terreur », lorsque ce maximum est dépassé, il échappe à toute direction et déserte le combat. Au temps de Turenne, il arrivait qu'on restât sous un feu d'infanterie pendant des heures. Aujourd'hui l'on compterait par minutes. C'est que la portée, la précision du tir étaient dix fois moindres que présentement, sans parler de la vitesse. Suivant le mot

énergique d'Ardant du Picq, il faut « avaler en cinq minutes » ce que les soldats du Grand Roi « prenaient en une heure ». La réserve d'énergie du combattant n'est pas indéfiniment extensible, on l'oublie trop souvent. Une fois qu'elle est épuisée, il reste cloué au sol dans la *zone de mort*, ou s'enfuit en déroute. L'histoire de la guerre de 1870, celle des Anglais au Transvaal, sont pleines d'exemples de ce genre. Pour éviter ce double écueil, il faut une organisation et une tactique appropriées au caractère de la nation.



Ces considérations mènent Ardant du Picq à l'instruction militaire. On sait qu'à la fin du Second Empire, les juges les plus autorisés, M. Thiers par exemple, défendaient le service à long terme. A leurs yeux, sept ans n'étaient pas trop pour former un fantassin, un artilleur ou un cavalier. Beaucoup voyaient un grand danger à maintenir cinq ans seulement les contingents sous les drapeaux. On le vit bien lors de la discussion de la loi militaire de 1868. A écouter certains orateurs, il semblait que la réforme, si timidement esquissée par le maréchal Niel, dût provoquer à bref délai la ruine de l'armée.

Ardant du Picq est loin de ces idées rétrogrades. Il admet volontiers qu'on s'exagère les nécessités de l'instruction, au moins pour l'infanterie. Elle doit être subordonnée à la pensée du combat, celle-ci la dominant entièrement et uniquement. Tout ce qui n'est pas conçu en vue de la guerre est inutile, c'est-à-dire nuisible. D'où il suit que l'instruction du soldat, relativement très simple, peut être rapidement menée.

Une fois qu'un homme sait manœuvrer son arme et obéir à tous les commandements, il ne lui faut jamais plus d'exercices (que rarement pour ramener ceux qui ont oublié), mais des marches et des manœuvres de combat.

L'éducation technique du soldat n'est point la plus difficile ; savoir se servir de son arme, l'entretenir, savoir aller à droite et à gauche, en avant, en arrière à commandement, courir à cheval et marcher sac au dos, tout cela est nécessaire, mais ne fait pas un soldat (les Vendéens le savaient peu et étaient de rudes soldats).

Ce qui constitue avant tout le soldat, c'est le *moral*, c'est-

à-dire un ensemble de qualités bien supérieures à l'entraînement purement physique résultant de l'instruction : le courage, la discipline, l'esprit de corps, le dévouement au chef et au drapeau. Leur importance ne saurait être exagérée. « L'élément moral est le roi des batailles, a dit notre de Brack. Le reste n'est qu'une triste prose ».

Il y a donc nécessité, pour Ardant du Picq, de réduire à l'indispensable l'instruction matérielle, mais de l'exiger absolument. Mieux vaut savoir peu et bien, que d'avoir mal appris quantité de choses dont nombre d'inutiles. L'exemple des Prussiens, en 1866, lui paraît convaincant. Ces soldats de trois ans au plus n'ont eu aucune peine à battre les Autrichiens restés fidèles au service à long terme.

Si Ardant du Picq admet volontiers la réduction du temps de service, il croit à l'utilité des réserves, contre l'opinion la plus accréditée parmi nos généraux avant 1870. Mais il entend que les réservistes soient appelés à combattre dans le corps où ils ont été instruits, de façon qu'ils connaissent leur nouveau milieu et en soient connus. « Autrement nos troupes mobilisées n'auront aucune cohésion ; elles feront nombre de loin, mais de près se réduiront à moitié, au quart, comme combattants réels. » Il y aurait peut-être, encore aujourd'hui, à tirer profit de cette remarque dont la justesse nous paraît évidente.



Au combat, « deux actions morales, plutôt que matérielles, sont en présence : la plus forte l'emporte ». Souvent le vainqueur a subi plus de pertes que le vaincu. « C'est que l'action morale n'est pas seulement en raison de la puissance de destruction réelle, effective, elle *est en raison surtout de cette puissance présumée, menaçante* », sous forme de réserve apte à renouveler le combat, de troupes paraissant à droite ou à gauche, d'attaque de front résolue. A égalité de moyens matériels, la supériorité sera toujours pour celui des deux adversaires qui saura prendre l'ascendant moral, ascendant qui tient tantôt au commandement, tantôt aux troupes, et qui s'accroît de toutes les déconvenues éprouvées par l'ennemi. Si celui-ci voit tromper la confiance qu'il a mise dans un

moyen d'action matérielle d'une supériorité incontestable, l'action morale qu'on a sur lui s'augmente « de toute cette confiance perdue... Ainsi cèdent les troupes retranchées ». Ardant du Picq fait à ce sujet une remarque dont l'application est aisée : plus on a foi « en ses moyens de défense ou d'attaque, plus on est démoralisé, déconcerté de les voir, à un moment donné, insuffisants pour arrêter l'ennemi ». Notre histoire est pleine de faits qui montrent la justesse de cette observation, celle de nos guerres contre les Anglais, par exemple.

Si l'importance des moyens matériels est fort au-dessous de celle de l'élément moral, il en résulte que l'on doit proscrire les procédés tactiques fondés sur l'emploi de la force physique, au détriment du facteur immatériel, de la masse, au lieu de l'individu. Ardant du Picq s'élève donc hautement contre l'emploi des formations compactes au combat, et il va jusqu'à les reprocher au Maître de la guerre moderne. L'auteur des *Études sur le combat* ne nourrit pas, en effet, à l'égard des campagnes du premier Empire, les préjugés de la plupart des contemporains. Il ne croit pas que tous les procédés de l'Empereur soient intangibles, que l'admiration s'impose nécessairement quand on les étudie de près. Il dit de certains :

C'est l'enfance de l'art, ce sont coups de désespoir qui peuvent, une fois, réussir comme effet moral sur un ennemi facile à impressionner, mais une fois seulement, et encore ? Au début de sa carrière, Napoléon trouve comme instrument une armée possédant de bonnes méthodes de combat et, dans ses plus belles batailles, le combat se fait d'après ces méthodes ; il ordonne, laissant aux chefs les moyens d'exécution. Lorsqu'il dicte lui-même ces moyens... c'est à Wagram, à Eylau, à Waterloo, pour engager par masses énormes son infanterie, sans action matérielle, d'un puissant effet moral parfois, c'est possible, mais avec une consommation d'hommes effroyable et un désordre qui, après le coup de collier, ne permet plus de rallier et d'employer de la journée les troupes ainsi engagées : moyen barbare (dans le sens romain), enfance de l'art, s'il était permis, envers un tel homme, d'employer le mot, moyen qui ne réussit pas contre des troupes douées de sang-froid, de raisonnement (corps d'Erlon à Waterloo) et devient alors désastre... Masses d'infanterie, masses de cavalerie marquent, à la fin de l'Empire, une dégénérescence tac-

tique résultant de l'usure des éléments et, par suite, de leur abaissement comme moral et instruction... Quand arrive le malheur et le *manque d'hommes* à sacrifier, Napoléon redevient l'homme pratique que n'aveugle plus la toute-puissance ; le suprême bon sens, le génie reprennent le dessus sur la *rage de vaincre* à tout prix, et nous avons la campagne de 1814.

Ces appréciations ne sont-elles pas piquantes sous la plume d'un colonel du Second Empire? On pourrait les opposer à certaine jeune école, qui a cru naguère découvrir Napoléon et se confond en admirations irraisonnées de tous les actes, de tous les procédés du grand capitaine. Chez nous, l'imitation aveugle de la guerre napoléonienne a souvent eu de graves conséquences, notamment en 1870; on prétendait suivre des exemples immortels, même dans ce qu'ils avaient de plus contestable. On ne distinguait pas, dans les procédés du Dieu des batailles, la part du génie et celle des circonstances, ainsi que fait Ardant du Picq. De là les théories sur la toute-puissance des attaques de masse, que chaque période de manœuvres voit encore refleurir. La vérité est que, vers la fin des guerres de l'Empire, « lorsque les bonnes troupes furent usées », quand les généraux ne crurent plus à la possibilité d'obtenir de leurs jeunes soldats une offensive rationnelle, « ils essayèrent la masse, revinrent à la masse, qui est l'enfance de l'art, une sorte de moyen de désespoir ». Rien de plus difficile que le maniement de ces lourdes colonnes.

Exemple, Wagram :

Sur 22 000 hommes, 3 000, 1 500 à peine ont atteint la position, sont arrivés, en un mot, et certainement la position n'a pas été enlevée par eux, mais par l'effet matériel et moral d'une batterie de 100 pièces, des cavaleries, etc... Les 19 000 manquants étaient-ils hors de combat? Non : 7 sur 22, un tiers, proportion énorme, pouvaient avoir été atteints; les 12 000 manquant réellement, qu'étaient-ils devenus? Ils étaient tombés, s'étaient couchés en route, avaient fait les morts pour ne pas aller jusqu'au bout...

De même pour le *choc*. En dépit des guerres récentes, certains croient encore aux attaques à la baïonnette, à la puissance irrésistible du choc. La réponse d'Ardant du Picq est brève : « Le choc est un mot... Nul ennemi ne vous attend si vous êtes résolu, et jamais, jamais, jamais il ne se trouve

deux résolutions égales face à face». La baïonnette n'est pour rien dans la fuite du moins résolu : « Baïonnette au canon ou dans le fourreau, il n'importe... »

Dans ces conditions, la forme tactique préférée de l'auteur des *Études sur le combat* est la ligne de tirailleurs. Ses arguments sont péremptoires : « On a des armes pour s'en servir; la meilleure disposition d'attaque... (ou) de défense est celle qui permet l'usage le plus facile et le plus meurtrier de ses armes ; cet ordre est l'éparpillement, la ligne mince ». Le secret d'une tactique de combat appropriée à notre époque réside dans la bonne combinaison de l'ordre mince et de l'ordre profond, celui-ci appliqué aux soutiens et aux réserves. Il implique « l'individualité réelle de la compagnie », cette unité que l'on considérait en France, avant Ardant du Picq, comme une simple subdivision du bataillon, la partie d'un tout, sans existence propre. C'est là une idée féconde, que les Allemands devaient appliquer à nos dépens.

Si Ardant du Picq est partisan des lignes minces, se modelant aux formes du terrain, il est naturellement l'adversaire des feux de salve qui, tout récemment encore, étaient si hautement recommandés par nos règlements de manœuvres. Il estime qu'il n'y a de possible, avec les armes à tir rapide, que les feux de tirailleurs. Eux seuls peuvent être exécutés avec quelque sang-froid et, partant, des résultats appréciables. Avant 1870, comme aujourd'hui, des conservateurs obstinés tenaient pour le feu de salve; ils cherchaient, et l'empereur avec eux, semble-t-il, à réduire le rôle des tirailleurs, sans prendre garde qu'ainsi ils jouaient « la partie des Allemands », moins aptes, de par leur caractère national, au combat individuel, à l'action isolée. « Nous avons inventé le tirailleur, disait très justement Ardant du Picq ; il faut l'organiser ».

Non seulement la puissance croissante des feux a conduit à réduire de plus en plus la profondeur de la ligne de combat, non seulement le nombre des rangs d'une troupe en bataille a décru constamment depuis l'époque de la phalange jusqu'à l'heure actuelle, mais la ligne mince de tirailleurs sur un rang, telle qu'on l'a vue au Transvaal et dans les guerres récentes, est loin d'être continue. Ardant du Picq y veut avec raison de larges intervalles. Rien n'empêche de

laisser vides certains espaces plus complètement battus ou de les garnir très légèrement. Il n'y a pas à craindre de voir l'ennemi s'y jeter, comme au temps où les fusils portaient à 100 mètres. Il est ainsi plus aisé d'intercaler dans les tirailleurs les fractions de renfort ou de soutien; l'économie de forces et d'hommes est sensible; la conduite des lignes ainsi fragmentées est facile. Enfin on utilise mieux les abris du terrain. Ailleurs on peut grouper des troupes en formation profonde derrière des mouvements ou des couverts du sol.



Les pages les moins intéressantes des *Études sur le combat* ne sont pas celles que consacre à la cavalerie ce colonel du 10ᵉ de ligne. Il envisage naturellement cette arme, non pas dans les détails techniques de son instruction et de son emploi, mais au point de vue le plus élevé, celui de la guerre, le seul, à vrai dire, qui en vaille la peine.

Alors comme aujourd'hui on met en doute l'utilité de la cavalerie, « et cela parce qu'elle coûte cher ». D'autre part on s'en sert peu au combat pour une raison identique: on la renouvellerait difficilement. C'est ainsi qu'en 1870-1871, la cavalerie allemande a été employée avec plus de ménagement à mesure que la campagne se prolongeait. Pendant la deuxième période de la guerre, bien que nos nouvelles formations se prêtent beaucoup plus à son action, elle s'abstient à peu près entièrement des attaques sur le champ de bataille. Rien d'analogue aux engagements de cavalerie du 16 août, par exemple.

Pourtant Ardant du Picq ne croit pas du tout à « la faillite » de la cavalerie. Il admettrait volontiers au contraire que son rôle s'est élargi, et la raison qu'il en donne est spécieuse :

Avec la puissance de destruction des engins modernes, la marche en avant sous le feu... devient presque impossible et donne l'avantage à la défensive. Cela est tellement évident que celui-là serait insensé qui n'en serait convaincu. Que faire alors? Rester à se canarder et canonner à distance jusqu'à épuisement de munitions. Peut-être. Mais... cet état de choses ramène à la nécessité des manœuvres;

plus que jamais auront d'importance les manœuvres à longue distance tendant à forcer l'ennemi à changer, à quitter sa position. Qui manœuvre plus rapidement que la cavalerie ? Voilà son rôle.

Sans doute il y aurait des réserves à faire au sujet de ces conclusions. L'accroissement de la puissance des feux ne constitue pas un avantage si évident pour la défensive que l'admet Ardant du Picq. De 1866 à 1870, les publications militaires françaises étaient pleines d'apologies de cette forme de combat, et la guerre de 1870-71 allait leur infliger le plus vigoureux des démentis. Jamais, on peut le dire, la supériorité de l'offensive quand même, de l'offensive à outrance ne devait plus hautement s'affirmer.

Il n'en est pas moins vrai que les progrès de l'armement ont rendu plus sensibles les avantages de la manœuvre et que la cavalerie est l'un de ses agents indispensables. Si le rôle de cette arme ne s'est pas élargi, il s'est maintenu en changeant de nature. On objectera que le mouvement sous le feu est devenu plus difficile pour elle, mais il en est ainsi des autres armes.

« En somme, la cavalerie est dans les conditions de tout le monde ». Le fantassin, lui, est contraint, aujourd'hui comme jadis, de progresser lentement, patiemment, sous la pluie des projectiles, devenue plus épaisse que jamais. Pourquoi le cavalier ne l'imiterait-il pas ? « Est-il d'autre chair, a-t-il moins de cœur que le fantassin ? Ce que l'un fait, marcher sous le feu, l'autre ne peut-il pas le faire, courir sous le feu ? » L'un court au travers du danger, l'autre y marche. « Plus que jamais, dans l'attaque, le fantassin aura besoin d'aide de cavaliers. Qui saura user de sa cavalerie avec audace sera infailliblement vainqueur ».

Ce n'est pas que cette arme doive être employée par grandes masses, comme pendant l'épopée impériale. Ardant du Picq croit ces vastes chevauchées, si chères à l'empereur d'Allemagne actuel, d'un effet plus apparent que réel. « Je suis plus frappé, dit-il, de l'effet pittoresque de ces ouragans de cavalerie dans les récits de l'Empire que des résultats obtenus ; il ne m'a point semblé que ces résultats fussent en raison de la puissance apparente de l'effort et de la grandeur réelle des sacrifices ». Ces masses sont d'un maniement diffi-

cile; le coup mal asséné ne peut guère être repris. Une fois de plus, l'auteur des *Études sur le combat* sait lire dans l'avenir. Les grandes charges de cavalerie, relativement rares pendant la campagne de 1870, ont été d'un médiocre rendement. Il suffit de rappeler celles de la division Bonnemains à Frœschwiller, de la division Legrand et de la brigade de France à Rezonville, de la division Margueritte à Sedan. Les attaques dont on peut dire qu'elles atteignirent leur but ont été le fait de groupes moins considérables, la brigade Bredow au 16 août, par exemple.

Qu'il s'agisse de cavalerie ou d'infanterie, l'avantage final est toujours affaire de *résolution*, de moral supérieur. Autrement, comment aurait-on vu, à nombre égal, de petits chasseurs enfoncer de lourds cuirassiers ? Les théoriciens échafaudent de longs raisonnements sur la vitesse et le poids du cheval. Ils empruntent aux mathématiques la formule mv^2 et en concluent à la supériorité inéluctable du cavalier monté sur le cheval le plus grand et le plus rapide. Ardant du Picq pense d'autre sorte : « Dans une charge, il y a m, il y a v^2, il y a ceci, il y a cela ; IL Y A LA RÉSOLUTION, et, je crois, rien de plus ». On cite volontiers l'exemple de cuirassiers autrichiens chargés par les nôtres après Eckmühl. Le soir du combat, pour un cavalier français, on trouvait sur le sol quatorze Autrichiens, frappés dans le dos. « Parce qu'ils n'avaient pas de dos de cuirasse ? Tout simplement, parce qu'ils ont présenté le dos pour recevoir les coups ».

De là aussi les faits, cités par Jomini, de charges au trot contre de la cavalerie lancée au galop. Lasalle voyant des escadrons galoper sur lui, s'écriait : « Voilà des gens perdus ! » Jomini explique ce mot par la puissance du choc, plus fort quand la troupe reste unie, compacte ; le galop la désunit. Mais c'est avant tout affaire de moral. Une troupe au galop, qui voit arriver sur elle une autre en bon ordre, au trot, « est étonnée d'abord d'un aplomb semblable ». Elle se sent devant une *impulsion morale* supérieure à la sienne. De là à se troubler, à hésiter, il n'y a qu'un pas. « Les mains instinctivement détournent les chevaux ». Quelques-uns chargent à fond, mais les trois quarts essaient d'éviter la

rencontre; le désordre est complet, ainsi que la démoralisation. « Alors commence la chasse au galop pour les chargeurs au trot ».

Aux yeux d'Ardant du Picq, « le choc franc n'existe jamais. L'impulsion morale d'un des adversaires renverse presque toujours l'autre d'avance, un peu plus loin, un peu plus près, cet « un peu plus près » fût-il le nez à nez; avant le premier coup de sabre, une des deux troupes est déjà battue et s'enchevêtre pour la fuite. Par le choc franc, tous seraient lancés en l'air. Une charge réelle, de part et d'autre, serait extermination mutuelle, et, dans la pratique, le vainqueur ne perd presque personne. » Témoin la cavalerie de Frédéric II, qui ne faisait d'ordinaire que des pertes insignifiantes : affaire de moral supérieur.

En face d'un danger certain, un puissant moyen de s'étourdir est le mouvement. Plus il est rapide, plus la griserie est grande. C'est pour cela que la marche de l'infanterie sous le feu exige plus de force morale que la charge de la cavalerie. Il est donc naturel que celle-ci soit menée aussi vite que possible. Mais, sous peine d'atteindre l'ennemi avec des chevaux complètement épuisés, une certaine progression des allures est indispensable :

La question d'arriver au moment de la plus grande vitesse n'est pas seulement question mécanique, puisqu'on ne se choque à vrai dire jamais, c'est une question morale... Un instant trop tard, et l'angoisse trop grande a pris le dessus...; le départ n'est pas franc, nombre se dissimulent en restant en arrière; un instant trop tôt et, avant l'arrivée, la vitesse se ralentit, l'animation, l'enivrement de la course, choses d'un instant, s'épuisent avec elles; l'angoisse reprend le dessus, les mains agissent instinctivement et, si le départ a été franc, l'arrivée ne l'est plus.

***

Le chapitre où Ardant du Picq traite du commandement, des états-majors et de l'administration est plein d'enseignements, de vues prophétiques. On dirait qu'il pressent la désastreuse campagne où, s'il avait vécu, il eût laissé ses dernières illusions et trouvé en même temps la confirmation de

tant d'aperçus ingénieux et profonds. Il a quelques lignes de cet ordre au sujet de l'incurie si souvent reprochée au commandement français :

Quand on est placé un peu haut... à moins d'une grande activité, d'une conscience rigide pourvue de clairvoyance, il y a bien des choses que l'on cesse de voir ; on s'en rapporte à son entourage, aux chefs de service. Ces gens-là vivent bien, dorment bien : tout le monde en fait autant ! Ils ont des chevaux d'élite et bien nourris qui passent partout : les chemins sont excellents ! Ils ne sont point malades : les médecins exagèrent les maladies ! Ils ont des médecins et des serviteurs : tout le monde est bien soigné ! Telle chose se passe, monstrueuse d'incurie, comme on en voit souvent à la guerre ; avec le bon cœur du ventre plein, ils disent : « Mais ce serait une infamie, chose sans nom, ce n'est pas admissible, c'est impossible... »

Ce passage caractéristique n'évoque-t-il pas la silhouette de Bazaine et de tant d'autres généraux du Second Empire ?

Autre défaut grave du commandement, qui est loin d'avoir disparu avec les contemporains d'Ardant du Picq : une tendance très ancienne chez nous, aidée de la manie d'autorité, inhérente à notre caractère national, fait qu'il y a empiètement général, du haut en bas, du chef supérieur sur les attributions du chef inférieur. D'où ce résultat d'amoindrir ce dernier aux yeux du soldat, « chose grave, l'autorité solide, le prestige des chefs inférieurs faisant seuls la discipline »...

A force de peser sur eux, de vouloir en toute chose imposer son appréciation personnelle, de ne pas admettre les erreurs de bonne foi, de les réprimer, de les reprendre comme des fautes, et de faire sentir à tous, jusqu'au soldat, qu'il n'y a absolument qu'une autorité infaillible, celle du colonel... de montrer à tout venant que le colonel seul a du jugement et de l'intelligence, on enlève à tous toute initiative, on jette tous les grades inférieurs dans l'inertie, provenant de la méfiance de soi-même, de la peur d'être vertement repris. Que de généraux, devant un régiment, ne songent qu'à une chose, à montrer qu'eux seuls savent ! Ils amoindrissent le colonel ; ce n'est pas là leur affaire, cela importe peu ; ils ont posé, affiché leur supériorité (vraie ou fausse), cela est l'essentiel, et, les joues bouffies, ils sont fiers d'avoir... attenté à la discipline.

Vienne un accident, une blessure : cette main qui dirige toutes choses manquant, tout s'effondre ; les chefs inférieurs, tenus jusqu'alors étroitement en lisières, ne savent que faire

de leur indépendance forcée; ils n'ont jamais appris à user d'initiative. Comme le sauraient-ils dans les circonstances les plus délicates? Craignant de se tromper, ils attendront des ordres, comme il arriva si souvent en 1870. Est-ce faute de cœur ou d'intelligence? Non point. C'est faute d'éducation militaire, c'est que ni nos traditions ni nos habitudes ne sont rationnelles en matière de commandement.

Autre erreur, très fréquente encore aujourd'hui : « Exiger beaucoup pour obtenir peu. » Ardant du Picq y voit avec raison une source de constants mécomptes, une atteinte volontaire à la discipline : « On doit obtenir ce qu'on exige ; il s'agit seulement d'avoir la mesure du raisonnable et du pratique », qualité essentielle du chef.

Le chef doit y joindre la prévoyance des besoins de sa troupe. Trop souvent il en manque entièrement. « Pourquoi ! Est-ce donc chose si difficile que de prévoir un peu », et les officiers en question sont-ils plus bêtes que de raison? Non. C'est que leur égoïsme, la plupart du temps candide, ne leur permet de penser qu'à ce qui les regarde ; ils pensent à leur monde, par hasard, quand y ils sont forcés ; ils n'en ont jamais préoccupation, par suite ne songent à rien, mais absolument à rien. Un chef de bataillon, chef de corps au Mexique, pour une première marche en Terres Chaudes, se met en route sans bidons pleins (peut-être sans bidons), sans provision d'eau, comme pour une route de France ; aucun officier de son bataillon n'éveille son attention, n'est plus prévoyant que lui. Dans cette première marche, par imprévoyance absolue de toutes choses, il perd, *en morts, la moitié* de son monde. On le casse? Non : on le fait lieutenant-colonel !

A cet exemple de criminelle incurie, Ardant du Picq en joint un autre, emprunté à la guerre d'Orient. Ici, nous citons textuellement, pour ne pas affaiblir l'enseignement qui s'en dégage et aussi pour ne pas être accusé, comme on nous l'a tant reproché naguère, de pousser au noir :

Qui donc a osé dire en Crimée, le premier hiver, en mai, alors que nous n'étions pas mieux que les Anglais qui criaient tant, que nos hommes aux ambulances, quinze jours, vingt jours, jusqu'à leur sortie enfin comme morts, évacués ou guéris, pour choléra ou typhus... se trouvaient sur la même planche, dans *les mêmes sou-*

liers, les mêmes caleçons, chemises, vêtements que le jour de l'entrée? Pourriture vivante, à elle seule capable de tuer les bien portants! Et les journaux chantaient les louanges de l'admirable administration française...

Le second hiver, quand les Anglais n'avaient « *pas un malade* », nous perdions en pleine paix vingt-cinq mille hommes (sinon trente mille) du typhus, et nous avions plus de mille congélations.

Nous croyons en avoir dit assez pour montrer l'originalité de pensée et d'expression d'Ardant du Picq, son dédain des traditions creuses, des procédés de parade, des prescriptions irréfléchies. Assurément c'est un précurseur dans le sens absolu du terme. Il devance largement son époque. En matière de tactique, d'organisation, il défend déjà des causes qui seront gagnées par d'autres, longtemps après lui. Comme tant de novateurs, il ne verra pas ses idées se condenser en faits. Mais il n'en a pas moins le mérite d'avoir montré la nécessité des formations minces, de l'ordre dispersé ; d'avoir énergiquement combattu les grosses colonnes, les dispositifs compliqués du terrain d'exercice. Il nie la valeur du feu de salve, que nous venons à peine de condamner, non sans de fâcheuses hésitations. Bien avant notre règlement de 1875, il transporte le combat réel sur la ligne des tirailleurs, il reconnaît l'importance du rôle de la compagnie et du capitaine, l'avantage du bataillon à quatre compagnies ; il plaide passionnément la cause de l'initiative, dans un temps où elle est considérée à l'égal d'un délit, sinon d'un crime.

Sans doute son mérite n'est pas mince à renouveler ainsi le fond des idées sur lesquelles a vécu notre armée depuis les guerres de l'Empire. Il y joint celui, plus grand encore, de percevoir et d'indiquer nettement l'importance toute-puissante du moral à la guerre. C'est dans ce facteur qu'il voit la raison du succès, bien plus que dans les causes matérielles. A ce titre il a ouvert une voie féconde, où s'est engagée après lui toute une pléïade de penseurs et d'hommes d'action. Il a ainsi contribué, dans une large mesure, à notre rénovation militaire.

PIERRE LEHAUTCOURT

AUTOUR D'UN AVEU[1]

Nice, avril 189..

I

« N'était-il pas bien convenu
Que tu ne ferais plus la faute
D'appareiller vers l'inconnu ;
Que tu resterais sur la côte,

Regardant sans regret amer
Les jeunes gens, les voiles neuves,
A leur tour cingler sur la mer
Vers l'Espoir, Terre des épreuves ?...

Hélas ! pécheur impénitent,
Tête grise et cervelle folle,
Tu connais le danger : pourtant
Tu vas manquer à ta parole !

Il te fallait, ayant senti
Se réveiller ton âme ancienne,
Prendre aussitôt un grand parti
Et fuir cette magicienne !

1. Extrait d'un volume qui paraîtra prochainement sous ce titre : *Musiques d'Automne*.

Pourquoi t'être fait « présenter »?...
Cette femme délicieuse,
As-tu plaisir à constater
Qu'elle reste silencieuse,

Qu'elle écoute, l'âme autre part,
Les phrases dont tu la régales,
Que ta venue ou ton départ
Lui sont deux choses fort égales?

D'ailleurs, à toi seul, serais-tu
Don Juan, Valmont et Lovelace,
Tu sais trop bien que sa vertu,
C'est le pôle entouré de glace;

Qu'Éros près d'elle est sans crédit
Et que, ni prude ni sévère,
Elle est celle dont chacun dit :
« Ravissante!... mais, rien à faire! »

Donc, quitte un songe décevant;
Il en est temps encor, recule!
Ne va pas chercher plus avant
Le chagrin ou le ridicule! »

II

Amis, c'est vrai, les têtes grises
Font sagement de renoncer
Aux juvéniles entreprises...
Mais point ne songe à m'y lancer :

Non! j'ai le goût de la prudence;
Et cette impeccable beauté
A qui vous pensez que je pense
Ne me l'a pas encore ôté.

Donc, nous causons — et l'on en cause ; —
Mais nous n'avons pas de secrets.
Me déclarer ? Plaider ma cause ?
Vous l'avez dit : je la perdrais !

Nous causons, l'esprit très à l'aise,
Tous les jours, à l'heure du thé :
Il n'est pas une herbe mauvaise
En ce verger d'intimité !

III

Suis-je amoureux ?... Tout le démontre :
Inutile de protester !
Ne me voit-on pas fréquenter
Les villas où l'on vous rencontre ?

Et là, puis-je aux regards jaloux
Cacher ma conduite savante,
Toutes les ruses que j'invente
Pour me glisser auprès de vous ?...

Mon Dieu, je n'en fais pas mystère :
J'aime vos yeux, j'aime le son
De votre voix, votre façon
Ou de parler ou de vous taire ;

J'aime la clarté de vos dents
Dans la nuit rose de vos lèvres,
Vos doigts fins, en biscuit de Sèvres,
Vos bandeaux un peu décadents ;

J'aime votre légère allure ;
J'aime jusqu'à vos vêtements
Qui font sur vous des plis charmants ;
Enfin, madame, pour conclure,

En vous, j'aime tout !... Mais ceci
Implique-t-il que je vous aime ?...
Quoi qu'on en dise, le problème
Est encor loin d'être éclairci...

Mon esthétique est satisfaite ;
Je vous admire éperdument :
Rien à dire à ce sentiment...
Mais l'amour est-il de la fête ?

L'amour, c'est un mot violent,
Presque grossier, et, pour mon compte,
J'aurais je ne sais quelle honte
De l'employer en vous parlant...

Quant aux propos que l'on colporte,
Pouvons-nous empêcher les fous
D'en inventer de toute sorte ?
— Non, madame, rassurez-vous,

Il n'est pas vrai que je vous aime...
Ou du moins me suis-je arrêté
Au parti d'ignorer moi-même
Si c'est mensonge ou vérité !

IV

Je vous dois de le reconnaître :
Jamais il ne me fut permis
De croire que je pourrais être
Un peu plus que de vos amis.

Oh ! oui, c'est justice à vous rendre :
Si mon cœur un jour s'affola,
Prit le chemin à ne pas prendre,
Vous n'aviez rien fait pour cela !

Du mal dont vous étiez la cause
Vous n'eûtes jamais le soupçon,
Impassible comme une rose
Qui ne sent pas qu'elle sent bon !

Et vous me fûtes charitable
De m'avoir, dès le premier pas,
Montré votre âme véritable,
Ame ouverte, — où l'on n'entre pas !

Aussi grâces vous soient rendues :
Sans votre loyale rigueur,
Que de miettes j'aurais perdues
Qui trompent la faim de mon cœur !

Moi qui ne vis point dans l'attente
D'héritages prodigieux,
Le peu que j'ai, je m'en contente,
Et je le place de mon mieux.

Ma part de bonheur est petite :
C'est pourquoi j'apprends à compter.
Tout m'enchante, tout me profite :
Vous donnez sans vous en douter :

Et, glanant un mot, un sourire,
Un regard de vos yeux distraits,
Je suis un pauvre, c'est-à-dire
Quelqu'un d'heureux à peu de frais !...

V

Vous voulez la bonne aventure?
Non, ne me donnez pas la main :
Donnez-moi de votre écriture...
Il appert de cet examen

Que, d'hommages environnée,
Jeune, belle, riche, ayant tout,
D'une trop douce destinée
Vous avez un peu le dégoût.

Les lignes tendent à descendre :
Il vous manque... je ne sais quoi.
Hélas!... Que me sert de l'apprendre?
Je suis sûr que ce n'est pas moi!

VI

Un débutant se moquerait
D'un soupirant aussi discret;
Il traiterait d'imaginaires
Les scrupules qui jusqu'ici
Font que je n'ai pas réussi
A sortir des préliminaires...

Il dirait : « C'est défaut d'esprit,
Lorsqu'on aime ou lorsqu'on écrit,
De pâlir sur une préface!... »
Il ajouterait : « Qu'attends-tu?
Il n'est si farouche vertu
Que n'apprivoise un coup d'audace!... »

Et je lui réponds : « Ce n'est pas
A ce diapason trop bas
Que mon âme s'est accordée;
Les airs nouveaux lui plaisent peu;
Elle chante, au vieux pays bleu,
De la musique démodée... »

Madame, au fond de vos yeux clairs
Jamais, d'entendre ces vieux airs,
Une émotion n'est éclose :
Tant mieux! Car, vous le savez bien,
Avec vous, n'arriver à rien
Est le but que je me propose!

Ainsi donc, lointaine beauté,
Qu'en vous nulle velléité
De faiblesse ne se devine :
N'allez pas vous humaniser!
Ce serait pour me dégriser,
Si vous cessiez d'être divine!

O vous qui me faites rêver,
Sachez toujours vous conserver
Une créature de rêve :
Soyez moi l'astre tout-puissant
Par qui mon cœur monte et descend
Comme l'Océan sur la grève;

Mais surtout ne quittez jamais,
Fût-ce pour moi, les fiers sommets
Où mon idéal s'oriente;
Et planez éternellement
Tout là-haut, dans le firmament,
Inaccessible et souriante!

VII

Et c'est demain que tout finit;
Et la coupure sera franche!...
Elle fuit, l'hirondelle blanche,
Vers le Nord, vers son ancien nid!

Elle y retourne, messagère
Du printemps prêt à débuter;
Hélas! rien ne va me rester
De sa rencontre passagère!...

« Pourquoi? Paris n'est pas si grand,
Que son départ te déconcerte :
Tu peux l'y retrouver... » Oui, certe,
Mais ce sera si différent!

A Paris, durant mon absence,
Tant de choses vont l'absorber !
A Paris je vais retomber
Au rang de vague connaissance...

J'irai la voir : d'un air gourmé
Un laquais m'ouvrira sa porte ;
Je serai reçu ; mais qu'importe !
Son cœur m'est désormais fermé !

D'un regard qui tient à distance
Désormais toujours accueilli,
Je ne serai plus, — *flirt* vieilli, —
Qu'un « cher monsieur » sans importance !

... Et c'est mon juste châtiment !
L'aveu formel, la phrase claire,
Hélas ! ma crainte de déplaire,
Les reculait obstinément..

Muet avec persévérance,
J'espérais être deviné :
D'un secret si bien bâillonné
Elle a pu feindre l'ignorance...

Comment lui savoir mauvais gré
D'une froideur si naturelle ?
Ici, je n'étais rien pour elle...
Et, là-bas, je continuerai !

LOUIS LEGENDRE

LES SALONS DE 1904

Deux Salons, six mille tableaux, dessins, gravures; deux mille statues, des bijoux, des bibelots... « Toujours la même chose! — dit le bon public, placé comme l'âne de Buridan, entre les tourniquets rivaux qui l'invitent. — Il y a, sans doute, à gauche, plus de paysages, d'études, de morceaux: il y a peut-être, à droite, plus de grands sujets, plus de scènes de genre. Mais deux Salons, c'est beaucoup... Lequel choisir? La Société Nationale des Beaux-Arts et la Société des Artistes Français, rapprochées et quasi réconciliées, prennent un air de famille tout à fait déconcertant. Rien ne ressemble plus à un Salon qu'un autre Salon... »

Ainsi parle le bon public, et il songe que c'est une chose mélancolique que de payer deux francs un gâteau coupé en deux tranches, lorsqu'on payait naguère un franc le gâteau tout entier. Les Salons coûtent trop cher et se ressemblent trop.

Ils se ressemblent, et ils ressemblent à leurs aînés, dit-on encore. Lisez les critiques. Chaque printemps, ils reprennent le même couplet. Le critique d'avant-garde ne voit que Besnard, Rodin et Carrière. Le critique d'arrière-garde ne voit que Jean-Paul Laurens, Lefebvre et Tony-Robert Fleury. Cela donne à leurs articles un ton d'uniformité

regrettable... Mais est-ce la faute des critiques, si les Salons sont regrettablement uniformes? Ils ne demanderaient pas mieux, les critiques, que d'y découvrir, annuellement, quelques jeunes gloires toutes neuves!

Pour moi, qui ne suis pas critique, et qui n'ai pas de théorie, de méthode ni de principes, je n'espère pas découvrir ces gloires nouvelles, en me promenant à travers les Salons. Mais on me permettra bien d'y regarder autre chose que les maîtres et de varier les éternels couplets sur Besnard, Rodin, Carrière, sur J.-P. Laurens, Lefebvre et Tony-Robert Fleury. Pénétrée de respect pour ces gloires diversement consacrées, je les contemple, sans stupeur et sans malice, avec des yeux ingénus, et j'essaie de dire ce que je vois, comme je le vois, ce que j'aime, comme je l'aime.

On peut l'étudier de plusieurs façons, ce double Salon de 1904 : en amateur ou en technicien, en dillettante amusé ou bien avec ces théories savantes et ces admirables méthodes, avec cette connaissance de la technique et cette sûre autorité qui sont l'apanage des vrais critiques, et que je ne possède guère. Ah! mon point de vue de simple passante est moins élevé... Qu'est-ce qui m'intéresse, dans ces deux mille et quelques statues, ces six mille et quelques tableaux? L'art est le miroir de la vie. Comment nos peintres et nos sculpteurs, en ce moment précis, voient-ils les gens et les choses, et comment les formes des êtres, les aspects de la nature, les mœurs, les idées, les sentiments, se reflètent-ils dans ce miroir, en cette année 1904?



Nos contemporains, les voici, dans le disgracieux costume moderne. Comme ils sont tristes, comme ils sont distingués! Le poing sur la hanche, ils nous toisent; le coude sur la table et le front dans la main, ils méditent. Personnages du XVIIe siècle et du XVIIIe, — figures françaises aux yeux spirituels, au fin sourire, de si belle humeur jusque dans la majesté, vous qui portiez allègrement l'ample perruque et les brocarts chiffonnés et miroitants, pour la joie des peintres, — vos arrière-neveux sont moins plaisants que vous. Le

souci, la pensée, l'effort, marquent leurs faces intelligentes et fatiguées, faces, non plus de sanguins, mais de nerveux.

Oublions les tourniquets et les écriteaux, et passant, repassant d'un Salon à l'autre, reconnaissons les Parisiens notoires, les hommes célèbres ou simplement connus, sans négliger les inconnus qui nous arrêtent par le seul mérite de l'artiste qui les peignit. Voici, — côté des « Artistes Français », — un des meilleurs Bonnat, le portrait parfaitement fidèle de *M. Roujon*, et une petite toile de Mille, tout à fait drôle, où l'on voit *M. Jules Claretie* en costume quasi breton. Voici encore *M. Roger Ballu*, par Bartoletti; *Ziem*, le peintre de Venise, par Darviot; un excellent *Portrait de mon grand-père*, de Parrachon; *Anatole Le Braz*, par Fougerat; *Alphonse Humbert*, par Dagnaux; une toile remarquable du peintre-graveur Patricot, *M. Drouet*, dans une gamme claire. M. Chartran expose un *Cardinal Gibbons* étonnant de vérité et de vie, figure maigre et fine, bienveillante et malicieuse, sobrement peinte, et qui fait un saisissant contraste avec les pourpres somptueux du vêtement. Le pape Pie X a été moins bien traité qu'un simple cardinal: est-ce sa faute, est-ce la faute de M. Royer ou de M. Gabriel Ferrier? Cruelle épreuve, pour un Souverain Pontife, que d'être révélé à la chrétienté française, ici, cramoisi et cartonneux, là, tout affalé, triste et blême.

Voici maintenant, — côté de la « Société Nationale », — un portrait d'une distinction singulière et d'une très belle facture, ce très long et très maigre *lord Ribblesdale* que Sargent dresse en pied, et que son chapeau haut de forme, sa grande redingote, ses bottes apparentent aux *gentlemen* anglais de 1820. Ces figurines aimables et proprettes peintes avec une minutie de miniaturiste par M. Weerts, ce sont nos gloires administratives, *M. Chaumié*, *M. Roujon*, — encore; — puis *M. Joliet* et *M. Robert-Fleury*. Cette barbiche grisonnante, ces yeux clairs sous le « tube » à bords plats, c'est *Willy*. Ce visage pâle et bouffi, ces paupières lourdes, ces yeux bleu-vert rappelant le vert des bagues qui chargent la main grasse, cet air de morgue et d'ennui, ce dandysme qui eût ravi Barbey d'Aurevilly, c'est *Jean Lorrain* peint par La Gandara. Jacques Blanche, parmi les multiples fantaisies sur *Bérénice*, —

le Miroir de Bérénice, le Chérubin de Mozart, Troisième attitude, — nous montre le visage bilieux et hautain, l'ennui résigné de *Maurice Barrès*; et lui-même paraît non moins pensif, non moins distant, plus homme du monde qu'artiste, dans le cadre élégant du salon Louis XVI où M. Simon l'a placé, excellent portrait d'un excellent peintre. Citons encore, parmi les portraits d'artistes, celui de *Woog*, par Gumery et celui de *Gumery*, par Woog.

Cet amiral anglais, si correctement, si sagement peint sur un fond de mer démontée, est-ce bien de M. Besnard? Tableau un peu ancien, dit-on, un Besnard avant les fulgurances. Les fulgurances, le peintre magicien les a retrouvées dans le beau portrait de la *Princesse Mathilde* qui n'est pas, non plus, une œuvre récente. Assise près d'une table à tapis rouge, la princesse, en robe du soir, reçoit la lumière d'une haute lampe, lumière colorée et tamisée par l'immense abat-jour, d'un rose orange très doux. Et cette lumière, qui frissonne et joue sur le bras nu, sur la poitrine découverte, est si prestigieuse qu'elle anéantit les stigmates de l'âge et rehausse, chez la sexagénaire, une beauté qui est, encore, une beauté de femme.

Les yeux éblouis par Besnard se reposent dans le crépuscule éternel de Carrière. Là, ce n'est plus la couleur, c'est à peine la nuance... Il faut admirer Carrière : il faut l'admirer même si l'on préfère la couleur à la nuance et la peinture qui est de la peinture à la peinture qui est de la littérature. Il faut admirer Carrière, comme on admire Rodin, malgré l'admiration agaçante des *snobs* qui font semblant de comprendre... « Plus beau que Michel-Ange ! » s'écrie le chœur des fanatiques devant le *Penseur*, de Rodin. Dieu préserve nos artistes de ces dangereuses louanges et de ces maladroites comparaisons ! Admirons, aimons Rodin et Carrière, et que notre vénération ne soit pas diminuée parce que l'un et l'autre sont à la mode, parce que leur œuvre est devenue un prétexte à déclamations philosophiques et même politiques !...

Cette peinture de Carrière, qui ne perd rien à être traduite en lithographie, cette peinture sans éclat, sans joie, souvent sans grâce, elle a un charme si pénétrant, si douloureux ! Oserai-je dire qu'elle exprime exactement les vertus chré-

tiennes : humilité, renoncement, tendresse chaste, résignation ? La beauté n'y paraît jamais que voilée, et la laideur y paraît belle. Portraits de physionomies, par reflets de sentiments et de pensées... Voyez cette famille du *Dr G...*, le père au beau front puissamment modelé, le sourire de la mère qui tient l'enfant. Et ce sculpteur — est-ce une jeune fille ou un jeune homme ? — qui travaille d'après un modèle souffreteux, aux paupières baissées... C'est très beau, oui, mais il a l'air d'être aveugle, ce modèle, et ce sculpteur n'a pas beaucoup de santé, et il fait si noir autour d'eux que l'on se sent envahi par une tristesse épouvantable, à les regarder quelque temps... Oui, Carrière est un grand artiste, mais allons-nous-en, allons-nous-en vers le ciel libre, la lumière, la joie, la couleur !

Le crépuscule encore baigne la *Femme lisant* de René Ménard : un crépuscule ambré, ardent, qui met des reflets dorés sur les beaux cheveux châtain tendre. Elle lit, charmante et sérieuse, et ne pense qu'à sa lecture, et ne pose pas pour le public qu'elle ignore. Elle ne pose pas davantage, la vieille dame en noir, si touchante, avec sa mine de parente pauvre, que M. Jeanniot a fait asseoir, comme en attente, dans un élégant intérieur. Et il y a, çà et là, dans les deux Salons, quelques portraits de femmes qui n'ont pas l'air d'être venues exprès, en toilette de gala, parader dans les cadres, pour se faire voir... Il y a une *Suzanne Desprez*, de Guirand de Scevola, toute méditative et mystérieuse, toute d'ivoire fauve et de nuit. Il y a une mère avec ses enfants, de Boyer, *Marie et Germaine*, de Delachaux, si attentives à leur couture ; et les jeunes filles du *Goûter*, de madame Galtier-Boissière, et les musiciennes du *Quintette*, de Ballot, et les gracieuses partenaires du *Jeu d'échecs*, de H. de Beaumont. Mais la plupart des modèles ont trop regardé le peintre, et derrière le peintre, le public.

La femme à la mode, la Parisienne élégante, vue par les peintres, ce n'est plus l'esthète aux longs bandeaux, aux robes droites, aux bijoux symboliques, qu'on rencontrait partout, il y a dix ans, dans le monde et sur les cimaises. Le genre botticellesque est abandonné. La femme de 1904 est de style pseudo-Louis XVI, comme son mobilier. Elle habite ces

intérieurs à boiseries gris de perle, discrets et clairs, que décrivent Prinet et Germaine Druon, Hugues de Beaumont et Walter Gay, dans leurs précieuses petites toiles : les fenêtres ont des stores de linon, des rideaux jaune pâle ou vert tendre; peu de rose; le rouge, délices de nos mères, est tout à fait proscrit... Les meubles espacés, mis en valeur. Et tous sont anciens ou feignent de l'être, commodes de bois de rose, bureaux d'acajou aux cuivres luisants, bergères laquées, paravents mignons. Ces tableaux, ces « intérieurs » si nombreux cette année dans les deux Salons, témoignent du retour de la mode vers les grâces toutes françaises du XVIII[e] siècle. On y voit beaucoup de portes, je ne sais pourquoi, dans ces tableaux, et il semble que ces portes blanches, à petits carreaux, vont tout à l'heure livrer passage à quelque dame poudrée, en robe de pékin et fichu de linon... Les portes ouvertes, vous verriez entrer, non pas Manon Roland, non pas une Polignac ou une Lamballe, mais une longue jeune femme au chignon haut et luisant, au visage hardi, aux épaules tombantes, au corps svelte, sans ventre ni hanches, la taille cambrée dans la robe souple qui traîne et s'évase en plumeau. Chapeau Louis XVI à panaches, fichu Louis XVI de dentelle et de mousseline, écharpe Louis-Philippe, manches pagodes, — mélange absurde et charmant.

Ainsi parée, la Parisienne de 1904 enchante les peintres de la femme.

Elle est allée, en toilette pompeuse, chez M. Carolus Duran. Comment la peindra-t-il? Avec cette sobriété, cette mesure, cette noblesse qu'on admire dans ses premières œuvres, dans *la Femme au gant*, par exemple?... Non! il lui faut aujourd'hui plus d'éclat. M. Carolus Duran a gardé ses plus belles qualités pour un vieux *Marchand d'éponges*, et il a placé madame de *** sur une espèce de trône, rouge et or, d'ailleurs affreux! Il a drapé les plis du velours, il a fait chatoyer les perles d'une main habile, si habile!... Ah! que cette dame doit être riche! C'est la première pensée qui vous vient à l'esprit devant ces splendeurs où le génie du couturier et du bijoutier aide celui du peintre. Et qu'ils doivent être riches, eux aussi, les trois enfants de cette belle madame!... Leurs costumes de velours écarlate, leurs guipures, leurs rubans les gêneront pour

jouer ! Sans doute, ils n'ont pas aussi bonne mine, ils n'ont pas la gaieté populacière, le rire épanoui des gamins que présente, magistralement, M. Garrido. Mais les gamins de M. Garrido, le petit garçon rouge de froid et de plaisir, la petite fille au chien, sont des enfants de la rue, des « gosses ». Et les belles dames n'ont que des *babies*.

Une jolie femme en velours noir, fine comme une princesse de légende, est allée chez M. Jean Vèber, qui a étendu derrière elle la plus ancienne, la plus harmonieuse tapisserie de son atelier. M. Picard a entrevu deux bien aimables personnes, un soir, sur la plage de quelque Trouville : elles étaient vêtues de blanc, et pareillement blondes, et pareillement rieuses et coquettes ; un instant, la lueur du gaz, par les fenêtres du Casino, les a effleurées d'un bizarre reflet jaune orange. Et l'artiste a fixé cet instant, avec bonheur. M. Lavery, non moins heureux, a chargé d'aubépine fleurie les bras d'une jeune fille, et l'a baptisée *Printemps*. Et, pour peindre une dame poudrée, il a marié les gris les plus délicats et les roses les plus exquis. Chose rare : la physionomie, l'attitude, la toilette du modèle s'accordent merveilleusement.

Encore des robes Louis XVI et des chevelures poudrées : c'est *Madame A. M.*, par Courtois ; c'est *la Duchesse de B.* par Dagnan-Bouveret, — bien préférable à la Muse grisonnante, voilée de blanc, qui rêve *Sur les cimes*... Chez M. Roll, Junon est descendue. Elle a perdu en chemin beaucoup de sa majesté : demi-nue, maquillée, effrontée, elle n'a rien de commun avec la déesse conjugale. Encore une reine — la reine des dieux — qui a mal tourné ! M. Roll a donné plus de grâce et de dignité à la chanteuse en toilette jaune, qui déchiffre, accompagnée par une dame en noir, une mélodie de Berlioz. Elle chante vraiment, et de tout son cœur, dans l'éblouissant halo des bougies. M. de la Gandara peint un peu sèchement une fort agréable personne blonde, aux grands yeux puérils, largement décolletée.

M. Aublet, M. Caro-Delvaille glorifient la *Maternité*, mais chacun a une façon très spéciale de concevoir la mère de famille. M. Aublet, respectueux des conventions, choisit une dame un peu mûre, corpulente, qui paraît jouir d'un bon caractère et d'une excellente santé. Cette dame, qui n'est

point neurasthénique, donne le sein à son cinquième ou sixième enfant, et les autres, autour d'elle, témoignent, par leur prospérité, qu'elle est bonne nourrice. Voilà un exemple pour les demoiselles qui, le jour de leurs noces, à la mairie de Neuilly, contempleront cette œuvre honorable... Je ne pense pas que la jeune mère peinte par M. Caro-Delvaille dans un angle du grand tableau : *Ma femme et ses sœurs*, prétende à la vénération des foules. Elle n'a rien d'auguste dans la mine et, peut-être, dans l'humeur. Elle ne ressemble pas à la Marianne de *Fécondité*, qui avait « des seins de guerrière ». C'est une petite femme, mince, aux yeux malins, au sourire spirituel, vêtue d'un corsage de pékin fleuri sur une jupe blanche à nœuds rouges. Pendant que les sœurs cadettes jouent aux échecs ou préparent le goûter, — qu'elle est charmante, la fillette du fond avec sa corbeille! — la sœur aînée allaite son poupon. Voyez les jambes grassouillettes du petit, et sa menotte, et la main de la mère qui presse le sein. Jamais la chair ne fut plus fraîche et plus tendre, chair d'enfant, chair de femme, fruit et fleur, Ainsi, mieux que les fabricants d'allégories morales, Caro-Delvaille encourage les Françaises à l'allaitement maternel. Il prouve qu'on peut être mère, et nourrice, et rester très Parisienne, trèsjolie, très piquante... Et cela vaut mieux qu'une brochure de M. Piot, ou même qu'un drame de M. Brieux, pour convaincre nos contemporains.

Ce tableau — un des meilleurs de la Société Nationale — est habilement peint, clair, très clair, presque sans ombres. C'est même un peu trop « plein air » pour une scène d'intérieur. Enfin, cela fait songer à un Manet plus aimable, conciliant, assagi. Et je préfère beaucoup cette toile à l'autre, du même peintre, qui a pour titre *l'Été* : une grande femme nue, couchée sur un lit, entourée de fleurs, de raisins, de pêches, de melons, de bouteilles de champagne et de fiasquettes de Chianti. La nature morte y paraît supérieure à la nature vivante. Et puis, vraiment, cette personne un peu ivre, parmi ces victuailles entassées, ce n'est pas *l'Été*, c'est la Gastronomie!

Les dames que M. Boldini propose à notre admiration me font vraiment de la peine. Elles ne sont pas laides, certes, et M. Boldini a bien du talent, mais les pauvres créatures sont très malades, et M. Boldini est un terrible satiriste des névroses

contemporaines. S'il a tortillé, allongé, disloqué ses modèles, c'est peut-être pour provoquer, indirectement, chez les gens du monde, l'amour des formes robustes, de la simplicité, de la santé...

Les gens robustes de corps et d'esprit, qui n'aiment guère ces poupées nerveuses, rêveront d'être pachas dans le fantaisiste harem de M. Bunny. Est-ce bien un harem? On ne sait; il y a un petit nègre qui porte un grand miroir, mais il ne vient pas de Constantinople, ce nègre : nous l'avons aperçu à Venise, chez Véronèse, et à Paris, chez Watteau. Il est là, pour rien, pour le contraste, comme il y a un collier de jais sur la gorge blonde de la jeune femme qui se farde après le bain, tandis que sa compagne, l'épaule nue hors de la robe bleu grisâtre, son écharpe safranée glissant, se regarde au miroir et sourit.

M. Rosset-Granger est indiscret, mais il n'est pas inconvenant, même quand il écarte le rideau d'un lit sur l'insomnie d'une agréable femme rousse. Elle est chaste aussi, la *Baigneuse* de mademoiselle Bermond, et d'une ravissante couleur. La femme qui sort du *tub*, de M. Gervex, n'apporte rien à la gloire de ce peintre, — mais je la préfère encore à l'immense tableau *Louis XVI et Parmentier dans la plaine des Sablons*, — Arrêtons-nous devant trois cadres de M. Aman-Jean : c'est une peinture qu'on aime au second regard, et plus on la regarde, plus on l'aime. Une femme, pas toute jeune, au doux sourire attristé; une autre, rousse, maigre, ah! si maigre... Les gens qui passent et qui n'ont pas le loisir de regarder longtemps, disent : « Elle fait peur. » C'est vrai qu'elle inspire une sorte de malaise, avec son sourire un peu grimaçant de malade, son collier trop lourd, bleu comme ses yeux durs. Et pourtant, quelle harmonie et quel charme dans les nuances, dans les bleus et les verts amortis, dans les roses discrets, dans les blancs et les noirs des dentelles! Quelle poésie dans le grand tableau des *Confidences*, — deux femmes qui se parlent à l'oreille au fond d'un parc, un soir d'automne! — La musique de Fauré, les vers d'Albert Samain ressemblent à cette peintnre. Peinture littéraire... Oui, et c'est un éloge et une critique à la fois. Peinture littéraire encore, la *Bérénice*, de Jacques Blanche. Est-ce que cette

femme travestie en page évoque vraiment le Chérubin de Mozart? Je la trouve plutôt romantique, comme son père Maurice Barrès. Par le type physique, par les yeux noirs et les cheveux courts, elle me rappellerait George Sand dans sa jeunesse, telle que la vit Delacroix. Et, si je ne me trompe, elle a quelque chose, en très jeune, de cette *Judith* d'Allori qui est à Florence et qui épouvanta Musset par sa ressemblance avec l'auteur de *Lélia*. Qu'on me pardonne tant de réminiscences: ce genre de peinture permet toutes les interprétations, et, littérature à part, Bérénice en Chérubin est une belle chose.

Une femme ravissante, en blanc, une rose jaune au corsage, un nœud bleu dans ses cheveux châtains, c'est *Madame C. M. J*, par M. Loup. Une autre, en satin blanc, se mire dans une glace ancienne, avant de partir pour le bal, et M. Bittinger a délicieusement traduit toute la grâce du modèle et tout le mystère de l'intérieur.

Naïves ou perverses, larges yeux, cheveux en bandeaux, quatre figures de Hawkins pourraient représenter les quatre saisons. Elles sont un peu démodées, ces aimables figures, et nous reportent aux temps préhistoriques de 1894. Le goût a changé : on ne veut plus de femmes esthètes. Cela n'empêche pas la fillette couronnée de marguerites d'être bien jolie à travers les branches, et l'adolescente qui offre ses pommes vertes d'un air faussement ingénu ne plaira pas seulement aux vieux messieurs.

Aux « Artistes Français » il ne manque pas de célèbres peintres de la femme : d'abord, le vieux maître Hébert, qui ferait envie à bien des jeunes, avec le portrait d'une personne olympienne aux yeux songeurs, aux lèvres dédaigneuses; Lefebvre, avec une jeune fille vêtue de vert et une « tête d'expression », *Carlotta*; Robert-Fleury, avec une *Ouvrière;* Aimé Morot, avec le double et charmant portrait de sa femme et de sa fille; Wencker, avec deux portraits de femme, en noir. Flameng expose une *Baronne de R.*, brune, habillée d'étoffes bleu lavande et violet sombre. Citons encore une bonne grand'mère, d'Edmond Dulac; d'Edgard Muller, une femme mûre, en robe de dentelle, d'une facture discrète et distinguée; la jeune femme brune, aux yeux veloutés, de M. Lauth;

une belle tête pensive, esquissée en blanc et noir par Devocelle, les trois petites filles de M. Tony Tollet, une jeune mère allaitant un nouveau-né, de Leclerc; les œuvres intéressantes de madame Vallet-Bisson, de mademoiselle Cameron, de M. Avigdor, de mademoiselle Cotton, de M. Etcheverry, et une fantaisie de madame Beaury-Saurel, *Nos Filles* : — c'est un aspect imprévu de la femme moderne, alors qu'elle a quitté les jupes floconneuses, les écharpes, les panaches et même le fameux corset droit, pour revêtir la rude cheviotte et la casquette de bicycliste. Oh! cette casquette hideuse! Pourtant, un détail trahit la coquetterie féminine, survivant jusque dans le sport : la main nue qui tient le guidon de la « bécane » a conservé toutes ses bagues, — ce qui n'est pas d'un goût parfait.

C'est une chose surprenante que de voir, en ce Salon, la peinture de femme se relever d'année en année. Nous voilà bien loin des fadeurs et des timidités d'autrefois. Nos contemporaines artistes ne se croient plus obligées de peindre uniquement les fleurs au pastel et à l'aquarelle. Certes, elles y réussissent fort bien. On n'a plus à faire l'éloge de madame Madeleine Lemaire et de mademoiselle Suzette Lemaire. Voyez encore, à la « Société Nationale » les fleurs crépusculaires, les fantômes de fleurs de madame Delvolvé-Carrière, les *Chrysanthèmes*, les *Pivoines* de madame Marie Duhem, et, aux Artistes Français, les *Phlox* de madame Marguerite Roz. Mais elles ne s'y attardent plus et ne s'y spécialisent plus. Après mademoiselle Breslau et madame Dumont-Breton, mademoiselle Dufau a montré qu'une femme pouvait avoir un talent vigoureux et original. Cependant sa *Baigneuse* n'est pas une œuvre parfaite. Le fond, d'un vert peu agréable, a je ne sais quoi de laineux, de floche, d'inconsistant, qui nuit au bel effet de l'ensemble : la femme même, nue et accroupie, est tout à fait matérielle, — dirai-je animale, de visage et d'expression?... Non, je la comparerai plutôt à un beau fruit doré par le soleil et de pulpe savoureuse.

***

Les petits tableaux qui racontent les mœurs de notre temps, la peinture anecdotique, satirique, humoristique et

documentaire, n'ont pas cessé de plaire au public. A la « Société Nationale », les œuvres de ce genre sont moins nombreuses qu'aux « Artistes Français », mais elles sont d'une qualité plus fine et d'un sens plus caractéristique.

Albert Guillaume, qui garde une tendance à la charge, amuse toujours la foule. Il s'introduit dans l'antichambre du ministère où les solliciteurs apprennent la patience, tandis qu'une jolie personne, la dernière arrivée, la première élue, entre fièrement chez l'Excellence. Dans une loge, un soir de *Musique savante*, deux messieurs, morts à moitié d'ennui, bâillent et soupirent, et la belle blonde qui les a amenés là pose pour la Muse et lève des yeux inspirés. Un jour de « soldes » dans un grand magasin : *la Curée* des acheteuses submergées dans un océan de « coupons », leurs yeux fixes, leurs mains crochues, tous les rangs confondus, toutes les distinctions sociales abolies, la concierge et la bourgeoise, l'ouvrière et la cocotte, saisies de la fièvre du chiffon, — cette maladie réelle qu'un aliéniste a nommé « la magasinite ». — M. Jeanniot note finement les manières des dîneurs de l'*Hôtel Ritz*, et M. Truchet s'amuse aux aspects de la *Fête de Montmartre*, du *Music-Hall*, du *Restaurant de nuit*, avec les tziganes, les soupeuses à grands chapeaux, les soupeurs à monocle, marionnettes du Paris nocturne. Pendant que ces messieurs et ces dames s'amusent, les gens sérieux s'ennuient ferme au *Cercle*, de M. Béraud. Il faut les voir, le chapeau sur la tête, dormant dans les fauteuils... Ce tableau, d'où la femme est absente, n'est-il pas un éclatant hommage à la femme?... Pauvres célibataires du cercle! Du moins, ils sont à l'abri : ils ne tomberont pas dans les filets de cette dame blanche, aux yeux cernés et prometteurs, que M. La Gandara a vue rôder dans le Luxembourg. *Entre chien et loup*, avec sa mère peu vénérable. Ils ne seront pas fascinés par le phosphore du *Ver luisant*, de M. Anglada-Camarasa... Ils ne s'égareront pas dans les *Champs-Élysées*, peuplés d'épouvantables goules, ou chez la *Vieille Gitane aux grenades*, ou aux environs du *Mur Céramique*, lequel n'est pas un mur, mais un promenoir de music-hall... Il est vrai que les courtisanes, telles que les représente M. Anglada-Camarasa, sont plus effrayantes que séduisantes. Le mot de goules est faible pour

les désigner. Ce sont des êtres qui, au premier aspect, ressemblent à des taches et à des pâtés de couleur plutôt qu'à tout autre chose. Ces taches sont agréables à l'œil : jolis blancs, jolis mauves, jolis verts. On essaie pourtant de reconnaître une forme. Alors, en s'appliquant bien, on distingue des taches noires plus petites qui sont des yeux, des taches vermeilles qui sont des bouches; on voit, vaguement, une horrible créature tapie dans ses mousselines comme une araignée dans sa toile; une autre larve s'ébauche sur les fonds vert cru d'un jardin; deux autres s'avancent sous des charmilles noires... Et il paraît que c'est toute la poésie de la prostitution et que ça vaut un poème de Baudelaire... Tout de même, n'exagérons rien!

M. La Touche va dans le monde, — un bien drôle de monde!... On y voit, dans l'angle d'un salon désert, — pendant le bal, j'imagine, au rythme lointain des violons — un monsieur et une dame qui s'embrassent; et ils s'embrassent avec une conviction telle que ça fait frémir de les regarder. On pense : « Pourvu qu'*il* n'entre pas, ce serait dommage... » Il, c'est le fâcheux, le propriétaire de la dame, car ce baiser-là est trop romantique pour être conjugal... C'est le premier acte d'un drame d'amour. Le second acte manque, mais le troisième, assez imprévu, je m'amuse à le trouver dans ce tableau : *la Fille des Faunes*. L'amant délaissé, trahi, se console ou voudrait se consoler. Il cherche la consolation dans un lieu étrange où des faunes — de vrais faunes — gambadent, autour d'une table fort bien servie... Jugez un peu : sur la nappe fleurie, entre les candélabres aux abat-jour bleu-paon, il y a, en guise de poisson, une faunesse étendue. Ces faunes, évidemment, ont fréquenté le duc de Richelieu et le Régent. Mais le festin offert ne déride pas le monsieur en habit noir, qui est lugubre. Il regrette l'amour sentimental... N'importe, c'est un drôle de monde! Et dire que les *clergymen* en voyage prendront ça pour un épisode de la vie parisienne!

M. Robert Besnard, qui expose un bon portrait de madame Delarue-Mardrus, rassemble les femmes parées et leurs danseurs autour du buffet pour vider *la Dernière coupe*. M. Morisset fait une amusante pochade des *Coulisses* d'un petit théâtre. M. Minartz nous mène au *Moulin de la Galette*,

et M. de Szekely exprime, de manière émouvante, la tendresse des nocturnes rôdeurs : sur un pont, le soir, deux jeunes gens, pas distingués du tout, s'embrassent, aussi passionnément que les amants chics de M. La Touche, et peut-être y a-t-il plus de sentiment vrai dans leur étreinte.

M. Friant, à côté d'une grande académie bien ennuyeuse, a mis un tout petit tableau fort réjouissant : c'est un épisode de la fabrication d'un ange par un peintre. L'ange est là, sous les espèces d'une gentille femme nue, échevelée et fort contente, qui rit aux propos de l'artiste ; et, sur la toile, on le revoit, l'ange, complété par une draperie décente et une paire de vastes ailes. Et le public songe : « Les peintres, ils ne s'ennuient pas ! »

A ce propos, j'ai remarqué une série de toiles qui pourraient s'appeler : *les Peintres peints par eux-mêmes*. C'est aux « Artistes français ».

Dans sa jeunesse, le peintre a dû fréquenter ces *Jeunes auteurs* que M. Oresta de Molin réunit sous la lampe — la lampe de la bourgeoise suspension — et il a pris confiance en son génie. Il a commencé les *Études classiques de la peinture*, dont M. Leroux nous révèle les secrets. Il a copié l'antique, comme on voit dans la première partie de ce triptyque. Plus habile, il s'est attaqué au modèle vivant : — seconde partie du triptyque, celle qui fait rêver les profanes ! Enfin, pour se perfectionner, il a fait de l'anatomie et pratiqué la dissection : — troisième partie du triptyque. — Ces études lui ont-elles donné autant de talent qu'à M. Leroux ? Je ne sais, mais le voilà peintre mondain, arrivé, célèbre : M. Gaillac l'a installé dans un bel atelier, et pendant les trêves du travail, il joue du violoncelle, ce qui endort le modèle femme. Mais plus tard, dans les repos, entre les séances, c'est bien une autre chanson ! M. Béroud trahit le secret professionnel en montrant comment les peintres à la mode se conduisent avec les dames dont ils font le portrait... Ce *flirt* finira par un riche mariage.

Telle est l'histoire du peintre qui a de la chance. Le peintre qui n'a pas de chance a débuté comme l'autre, mais je présume qu'il a essayé de faire de la grande peinture, car il est tombé dans la débine. M. Devambez lui a donné une place

parmi ses *Incompris*, dans le café où les génies méconnus, à barbe hirsute, se consolent entre eux. Il est malade; il est moribond : sa dernière pensée est pour sa toile inachevée que ses amis éplorés présentent à son ultime regard. Il est mort : M. Henry l'étend, verdâtre, parmi les esquisses éparses, cependant que l'épouse fidèle pleure, et que la gloire aveugle et meurtrière rayonne, comme une promesse ou une ironie!...

Les anecdotiers, les conteurs et les nouvellistes du pinceau nous disent encore bien d'autres histoires attendrissantes ou divertissantes. M. Chicotot nous apprend comment on guérit le croup en 1904. M. Cayron fait s'extasier des Parisiennes sur cette « merveille » vivante qui est un bébé. M. Geoffroy fait tourner les gamins éperdus sur un manège de vélos à Belleville. Madame Laurent-Desrousseaux nous montre une mignonne petite fille qui oublie de s'habiller pour habiller ses poupées. M. Dameron dit, avec charme, la poésie du Trianon d'automne.



Les ouvriers, les paysans, les marins, le travail humble, les joies et les souffrances, la vie rude et la mort obscure des pauvres gens inspireront toujours l'artiste. Il y trouvera des motifs d'émotion puissants, des cadres pittoresques, des gestes et des costumes décoratifs.

A la « Société Nationale », la Bretagne est en faveur. C'est la terre de prédilection de M. Cottet. Il la voit, non pas grise et bleue sous un ciel triste, mais brûlée par le soleil d'août, éclatante, quasi africaine. Une lumière crue frappe l'église de Sainte-Anne de la Palud, les arbres d'un vert opaque, le groupe des paysannes accroupies. Faces cuites, vêtements bariolés, ces pèlerines, venues de Plougastel-Daoulas, semblent des esclaves barbares. Tableau remarquable, dont tout le charme est la nature morte du premier plan, fruits, pains et faïences, d'une large facture et d'une belle couleur.

Les Bretons de M. Simon ne sont pas sympathiques; ils ne sont même pas mystiques. — Les Bretons sont-ils mystiques ailleurs que dans les romans? — Ceux-là, qui assistent à la messe sans y rien comprendre, ont l'air de franches brutes. Grands traits, bouches minces, fronts têtus, masques

de chouans féroces, on ne voudrait pas les rencontrer au coin d'un bois. En outre, M. Simon, qui les a bien observés et bien peints — d'une manière un peu dure et noire, — leur a fait, — exprès ? — à presque tous, le nez de travers.

Des Bretons encore de M. Le Pan de Ligny, un *Marché à Vannes*; de M. Piet, le *Déballage à Quimperlé*; de M. Sounier, un *Soir de Pardon*. Les Bretons de M. David Millet, figures énergiques et revêches, semblent taillés dans une écorce de chêne. La Bretagne sentimentale, la Bretagne de Brizeux reparaît dans un grand panneau décoratif de M. Ruty. L'idée et la composition en sont également heureuses : sur la grève, un vieux pêcheur dit aux femmes inquiètes et mélancoliques les strophes du *Poème de la mer*.

M. Walter Waës est, dit-on, un très jeune peintre. Il y a des qualités dans son tableau, *Chant du cygne des gueux de Flandre*; il y a surtout de remarquables promesses. C'est un vieillard et un enfant qui chantent ce chant du cygne, — oh ! le mauvais titre ! — qu'écoute un soldat cuirassé, tout pensif. Madame Hélène Von Beckerath expose une excellente toile, *Vieilles femmes à l'asile*, M. Scharf, une charmante *Petite Hollandaise*; M. Pelecier, des *Couturières* campagnardes aux énormes coiffes moyenâgeuses, dans un amusant intérieur. N'oublions pas *la Fille de l'aubergiste*, de mademoiselle Upton; le *Marché flamand*, de M. Sureda; la *Maison du Pâturier*, de M. Firmin-Girard. Enfin, de M. Le Riche, un curieux tableau symbolique : des gens de tout âge, ouvriers et paysans, des mères et des jeunes filles, sont réunis dans un lieu incertain, — cave ou chapelle, — qu'emplit une lumière sourde, jaunâtre, filtrant par un soupirail. Un personnage à mine d'apôtre leur annonce qu' « un temps viendra ». Quel est ce temps ? Quelles sont ces gens ? — « Ce sont des Boers », dit un passant. Un autre dit : « Ce sont des anarchistes !... » Je crois que M. Le Riche a voulu représenter simplement l'humanité souffrante et crédule à tous les prophètes. Qui donc prétendait voir un sens philosophique dans la petite toile de Willette : *Gavroche* ? C'est une œuvrette d'illustrateur plutôt que de peintre, toute en jolis détails.

Les scènes populaires, relativement rares à la « Société Na-

tionale », abondent au Salon des « Artistes Français », de même que les tableaux mythologiques, les tableaux militaires et officiels, — ce qu'on appelait autrefois, la grande peinture. Par contre, à la « Société Nationale, » les paysages tiennent plus de place, et une place plus belle.

Le plus important, à tous égards, de ces tableaux populaires est de... Jean-Paul Laurens ! Oui, le peintre des armures, des pourpoints, des salles royales, le dessinateur impeccable et froid, est revenu du passé dans le présent. Il a choisi, parmi les spectacles de la vie contemporaine, un des plus ordinaires, un des plus poignants ; il a choisi, parmi les modernes décors du travail, un des moins conventionnellement « poétiques ». Quelles lamentations n'entendons-nous pas sur l'envahissante laideur des usines, des gares, des fabriques, des hautes cheminées et des grands vitrages ? Voilà pourtant un peintre, aristocratique, académique, qui a remué tout le bric-à-brac de l'histoire et de la légende, et qui, tout à coup s'avise de peindre le *Retour des Mineurs*... Et, sans faire précisément du réalisme, sans brutalité, sans fougue, il compose une très belle œuvre, justement toute poétique. C'est qu'il n'a pas forcé son talent précis et noble aux effets de violence qui ne lui conviendraient point. Il n'a pas essayé de traduire Zola en peinture ; il a traduit son émotion et son sentiment personnels. C'est le soir : les mineurs et les herscheuses quittent la mine, long défilé de gens en vêtements de teinte neutre, couleur du sol qui les emprisonna tout le jour. Ils sont las et résignés ; ils ne sont même pas tristes. Leurs âmes, pliées par l'habitude, sont passives, dociles, grises comme leurs habits, étroites et fermées comme le paysage qui les environne, paysage où les montagnes proches semblent des remparts violacés. Ils sentent, obscurément, que le soir est doux, que la trêve est bonne, mais ils ne tournent pas la tête pour regarder la ville de brique rouge et rose, et les bleus changeants, irisés, fugitifs, des fumées qui montent libres.

Plus heureux cent fois, les matelots de Flandre et de Hollande, si amoureux de la mer, — leur mer ! — Sortis de l'auberge où M. Pagès fait rire la jolie servante, ils s'embarqueront bientôt. Épais, rougeauds, barbus, le nez gros et charnu, le

sourcil proéminent, coiffés de bonnets de fourrures, M. Hanicotte les a peints, sans les flatter, mais sans les trahir ; et derrière leurs honnêtes figures, il a mis, comme fond, un petit port sombre et des toits couverts de neige.

Pendant que les marins naviguent, les vieux, qui ont gagné leur repos, causent à l'*Auberge de la Bonne-Espérance*, où M. Benoît-Lévy les a suivis. M. Guédy les peindra, de préférence, en plein air, sur le port. M. Alkan-Lévy nous ouvre le logis propret où des ménagères lavent le linge des petits, près du berceau. M. Guinier dit le charme paisible des dimanches de Hollande. Madame Kruseman van Elten nous montre quatre *Petites Commères* à gros sabots, grands tabliers, coiffes blanches, qui jabotent, le front orné de spirales d'argent.

Et voici les inévitables Bretons : une jeune mère, de M. Vollon, qui tricote en berçant un nourrisson ; de M. Pascal, des filles éperdues de joie, dansant autour du feu de la saint-Jean, sous un reflet d'incendie ; l'amusante *Noce*, d'Henry Estienne, les hommes en blouse raide et en chapeau rond, les femmes en coiffe ajourée, banquetant dans la salle décorée de festons de feuillage. De madame Demont-Breton, un grand tableau : une femme qui verse du lait à un pêcheur, *Avant le départ pour l'Islande*, et une exquise petite toile : une jeune fille enveloppée d'une mante bleu verdâtre, traversant un jardin de neige, et portant le *Gâteau de Noël*. Mademoiselle Herland nous fait assister aux *Apprêts d'une fête*, et M. Pinto au *Jeu des trois sept*, jeu de cartes que je ne connais pas, mais qui doit être bien amusant, à voir la gaieté des fillettes qui s'y divertissent. Une couleur généralement verdâtre gâte ce tableau bien composé.

M. Bail, ô miracle ! n'a pas mis de cuivres dans son tableau de *la Veillée*. Malgré l'absence d'accessoires reluisants, — et M. Bail fait reluire brocs et chaudrons mieux que personne au monde ! — on reconnaît dans *la Veillée*, toutes les qualités de l'auteur. M. Bail a été à l'école des petits maîtres hollandais, et il a bien profité de leur enseignement. Il aime, comme eux, l'intimité de la maison, les meubles polis, dans le demi-jour discret, le rayon qui glisse par un carreau et touche un vase vernissé, une cruche de métal, une coiffe blanche. Et, de toutes les pièces du logis, c'est la cui-

sine que M. Bail préfère, parce que la cuisine est toute pleine de reflets imprévus, parce que les casseroles et les légumes, composent d'admirables natures mortes, parce qu'une belle cuisinière, avec ses manches retroussées et son tablier, plaît à M. Bail, autant et plus qu'une princesse en robe de soie.

Cette année, M. Bail ne nous conduit pas à la cuisine, mais dans une salle de couvent, d'ouvroir, où des filles cousent et tricotent. Une vieille femme fait une lecture pieuse. La lueur du foyer et la lueur de la lampe jouent avec les ombres. Au fond, une porte s'entr'ouvre : une forme s'ébauche, qui tient une lanterne... Œuvre de peintre habile et qui ne se contente pas d'être habile.

Quittons la Bretagne : voici des scènes de Normandie, de Provence, de Gascogne. M. Mondineu nous révèle le plaisir assez féroce que prennent les Landais à voir combattre des ours et des chiens. M. Knight met une vendangeuse sur le chemin des vignes. M. Debat-Ponsan mène une pastoure et des vaches tachetées sur la rive sablonneuse de la Loire, un soir d'été finissant. M. Thibaudeau nous fait assister au déjeuner des vignerons, et M. Buland à une scène qu'il intitule assez comiquement : *l'Inquisition chez les bouilleurs de cru.* Les bourreaux sont représentés par des fonctionnaires publics qui examinent l'alcool en bouteilles, et les victimes par les propriétaires campagnards bien affligés... Je ne sais quel genre de torture ils subissent : ce doit être l'angoisse de la contravention. Malheureux bouilleurs de cru ! Ils ne connaîtront pas les récompenses nationales, comme le brave maraîcher (?) de M. G. Denneulin, qui porte la croix du Mérite agricole sur sa redingote des dimanches !

Il y a une douceur virgilienne dans le grand tableau de M. André Brouillet, *la Vie simple.* La vie simple : un paysage de juin, des bouquets d'arbres, des prés, des meules, des faneurs avec leurs râteaux, une jeune femme qui allaite un enfant, l'odeur du foin nouveau qui flotte, légère comme le bonheur.

***

Restons dans la nature. Nous retournerons assez vite aux allégories, aux « grandes machines historiques », à la pein-

ture officielle. Restons dans la nature avec les paysagistes que j'aime fort, car ils sont les meilleures gens du monde. Un homme qui vit dans la contemplation et le silence, familier avec les arbres, les eaux, le ciel, a bien des chances de demeurer un brave homme et de vivre longtemps.

Tel le maître de tous et le doyen, Harpignies. Quelle majesté riante dans cette *Fin d'été aux environs d'Hérisson*, dans les *Bords de l'Allier!* Lointains ambrés, eaux limpides, chênes robustes à demi dépouillés de leurs feuilles roussies, fin de saison, déclin de jour, beaux comme la vieillesse du sage. M. Didier-Pouget reste fidèle à la Corrèze, et, si les splendeurs d'un couchant sur les Pyrénées le séduisent un moment, il revient vite aux collines mauves, aux châtaigniers, aux bruyères roses, aux torrents qui grondent dans les vallées vaporeuses. M. Noirot se plaît aux nuances de l'*Heure grise*. M. Jacquier évoque un paysage du XVI[e] siècle, vieilles maisons, pont sur la Cère; M. Cartier fait une belle étude du *Pont de Moret*. Citons encore le *Moulin d'Ulay, près Nemours*, de M. Jacques-Marie; une marine de M. Ulmer-Browne, *Vente d'appâts à Capcode*, surprenante de fraîcheur, de vigueur, de vérité; une *Sortie du Vieux-Port de Marseille*, par M. Place-Canton, très justement observée, très lumineuse, avec la masse ocreuse du Château d'If qui fait de jolis reflets dans l'eau bleue. Charmant, le crépuscule près de Toulon, de M. Nozal, et belle, très belle et très grande, malgré ses dimensions médiocres, la petite toile du maître Jules Breton, — ces paysannes qui cheminent, ces moutons qui paissent, cette splendeur du soir rose sur la campagne de Barbizon. — Citons encore un émouvant paysage d'automne, de M. Dambeza; un *Campement dans la montagne au clair de lune*, de M. Gourdault; le *Soir sous les châtaigniers*, de M. Cachoud; le *Donjon de Moret*, de M. Guillemet; une *Sortie de forêt*, de M. Julien Dupré; la *Rue à Camaret*, de M. Ruffe, — d'une jolie lumière, — et un *Vétheuil*, de M. Camille Dufour, interprétation très sincère et très personnelle d'un site célèbre qui a tenté les meilleurs paysagistes.

Venise, amour et désespoir des peintres, cité décevante où tout est frisson de ciel et frisson d'eau, miroitements, lueurs errantes, où tout change, couleur et forme, avec les caprices

de la lumière et des minutes du jour, ville délabrée, effritée, craquant sur ses pilotis, ville où l'équilibre des murs et des dômes se rompt insensiblement, où, de loin, pas un campanile n'est tout à fait d'aplomb!... Pourquoi les peintres qu'elle fascine s'acharnent-ils à la restaurer, à l'embellir? Ce n'est pas vrai que la place Saint-Marc soit aussi brutalement bariolée que M. Allègre veut nous le faire croire, et que les gondoliers arborent les ceintures à franges qui leur donnent un faux air de toréadors. Ils sont sales, les gondoliers, et minables! Ils ont d'ignobles vestes et des pantalons crasseux.

Amoureux de Venise M. Franc-Lami, qui fait resplendir le couchant rouge sur le *Rio di Santa Maria;* M. Roullet, qui s'égare derrière San Giorgio Maggiore; M. Rozier, qui a bien vu l'effet du *Calme plat* sur la lagune, la barque immobile, l'eau sans pli; M. Duvent, qui reproduit fidèlement un coin du Rialto; M. Bompard, qui nous montre le *Rio San Stin* et le *Traghetto della Salute.*

A la « Société Nationale », ils ne sont pas moins nombreux ni moins fervents, les amoureux de Venise: M. Bernard Harrisson, avec des vues du *Rio San Vio* et du *Rio San Trovato;* M. Iwill, avec le *Canal des Carceri,* et un *Commencement d'orage,* où la Piazzetta, le quai des Esclavons se détachent, livides, sous le ciel tourmenté; M. Gervex, avec le *Palais des Doges,* et surtout M. Smith. Je ne goûte pas beaucoup son grand panorama de Naples, mais le *Coin de Rio,* la gondole amarrée entre les palais rougeâtres, l'église de *San Giorgio Maggiore,* d'une couleur si jolie, si exacte, donnent la nostalgie de Venise à ceux qui la connaissent, et la curiosité de Venise à ceux qui ne la connaissent pas,

M. Legout-Gérard est aussi dévot à Venise. Pourtant, sa *Place Saint-Marc* ne vaut pas ses paysages bretons, le *Débarquement de poisson à Concarneau,* et surtout *la Rue Monte-au-Ciel*, mystérieuse, peuplée de femmes en mante sombre, piquée d'un falot vacillant. M. Cottet expose des marines grises et glauques vues dans la vapeur de l'embrun; M. Billotte, des études de soir et de clair de lune sur la Marne et la Meuse; M. Clary, un paysage des Andelys, des barques verdâtres sur la Seine; M. Chevalier, des marines, un ciel

ardoisé d'où filtre une lumière jaune; M. Lerolle, une *Matinée rose* charmante; M. Engel, une vue des *Ruines du Château-Gaillard*; M. Paillard, très en progrès, des paysages de Provence, maisons blanches, ciel et mer indigo. M. A. Harrison est attentif aux formes des nuages, à la *Gloire vespérale*, aux jeux de la lune sur la *Mer nacrée*. M. Le Fournis peint les bateaux clairs qui se réflètent dans les eaux obscures, et la *Jetée de Locquemeau*, d'un gris irisé de perle grise. M. Cabrit donne la sensation du froid matinal, en octobre, à l'heure où la gelée blanche raidit encore l'herbe des prés, sous la chute des feuilles jaunes qui tombent lentement des bouleaux. Les envois de M. Raffaëlli sont d'une valeur très inégale: j'aime, entre tous, les maisons au bord de l'eau, dans une atmosphère pure de printemps. N'oublions pas les études de M. Morisse, — surtout les *Quais de Paris* vus dans la brume colorée par les feux du gaz, — et regardons, pour la surprise et le plaisir de nos yeux, les marines de M. Lepère, et ses *Pêcheurs de têtards*, peints avec une fougue, une liberté, une verve incomparable.

Les peintres du brouillard : M. Baertsoen, auteur d'un *Crépuscule à Gand*, vieilles maisons, bateaux glissants sur le canal, dans une buée mauve, transparente, piquée de feux jaunes; M. Waidmann, — une esquisse de Notre-Dame dans le crépuscule, — un matin de brume, à Paris. — Les peintres de l'automne: M. Paul Madeline, M. Lagarde, M. Thaulow. Le premier est un peu impressionniste, pas trop. Il peint une entrée de parc, une grille, deux pavillons au toit pointu, des feuilles rousses partout, une enfant et une vieille qui passent; il peint le *Pont de la Folie*, un moulin, des arbres cuivrés, un ciel de turquoise pâle, délicat, délicieux, le reflet de ce ciel dans la rivière, — et toute la poésie de novembre tient dans ces deux tableaux. — M. Lagarde fait rôder l'automne dans les villages mélancoliques, dans les allées de forêt où il erre, invisible, avec les piqueurs et les chiens. M. Thaulow nous montre une maison qui s'endort parmi les arbres rouillés, au bord de la Dordogne; le ciel est mauve; une étoile se lève... Ailleurs, une route boueuse fuit entre les platanes; le ciel est gris; des vols de corbeaux se mêlent au vol des feuilles. Paysages mouillés, frissonnants, d'une beauté grave et douce.

M. Ménard n'est pas impressionniste; il n'est pas réaliste : on le dit classique... Je crois tout simplement qu'il est poète et qu'il voit la nature à travers son rêve. Elle lui apparaît simple, noble, pure, comme les anciens, peut-être, la voyaient, comme l'ont vue Poussin et Claude Gelée. Voici deux rêves de M. Ménard : une houle de bois, moutonnant à l'infini sous un soleil diffus dans la brume d'octobre ; — une crique rocheuse; la mer brillante, le ciel pâle et doré, un peu de bleu verdissant au pli d'une vague, une femme nue qui se baigne chastement. Il faut voir ces toiles, il faut voir les pastels répétant ces mêmes motifs, et il faut envier M. Ménard qui a des visions si calmes et si belles.

***

Plus mystérieuses, plus lointaines, les visions de Whistler, peinture immatérielle qu'on ne peut définir et décrire qu'en la comparant à des nuances très délicates de sentiments; fantômes de figures et de paysages entrevus à travers les légers crêpes du regret et du souvenir. *La Femme à l'Iris*, inachevée, porte en roses fanés, en violets neutres, le deuil de l'artiste qui la rêva. Elle n'est pas triste ; elle est pensive, elle est incertaine et douce comme la mémoire d'un amour défunt. Et l'autre, la jeune fille nue, me rappelle ces ombres de danseuses, à demi effacées, qui se décolorent sur les murs ruinés, dans la petite cour solitaire d'une maison pompéïenne.

Whistler, Ménard, Aman-Jean, peintres de l'irréel et du songe, me paraissent bien isolés à la « Société Nationale » : Carrière même, malgré son procédé, malgré la fumée dont il enveloppe les figures, est un traducteur très exact de la réalité. Les imaginatifs, les hallucinés, ivres des philtres de la fantaisie deviennent rares. Le symbolisme est démodé.

Reste la peinture décorative, allégorique, mythologique, la seule où triomphe encore la beauté nue. Les œuvres marquantes sont peu nombreuses. Une jolie paraphrase des Mille et une Nuits, par Dinet : les *Filles des Djinns*, bariolées, fardées, émaillées comme des bijoux arabes, petits sphinx souriants et joyeux, brillants scarabées jouant sur la mer glauque. Un panneau d'Auburtin, destiné à la Sorbonne : deux jeunes

femmes cueillant des oranges dans un verger, au bord de la rue, grande toile aux colorations de fresque, atténuées, harmonieuses. Une jeune fille blonde, nue, et une brune vêtue à l'espagnole, par Berton, avec ce titre énigmatique *la Séduction*. Des *Baigneuses* de Houyoux ; deux femmes nues à l'entrée d'une grotte, de Bracquemond; une grosse femme rousse. bien vulgaire, que M. Georges Bertrand appelle *Fontaine de vie*. *Les Sœurs de douleur*, de M. Lempoels, les *Heureux*, de M. Ferter, représentent le désespoir et la félicité, — et c'est amusant comme une tragédie, jouée, en été, à l'Odéon.

Ne cherchons pas querelle à M. Anquetin. Des grincheux lui reprochent d'imiter tout ensemble les Vénitiens, Rubens et Delacroix. Son grand plafond, *Renaud et Armide,* prouve qu'au moins les leçons des maîtres ne sont pas inutiles. Il y a, dans cet énorme tableau en trois parties, une recherche d'arrangement et de couleur, un sens de la composition qui ne sont pas des qualités banales. L'ensemble est un peu confus peut-être, et il faut un moment pour en saisir les détails : le héros casqué, la magicienne frêle et blonde, les Amours brandissant des attributs guerriers, parmi les nuages enflammés, les vapeurs glauques, les crinières échevelées des hippogriffes marins.

Les nymphes, les déesses, les sirènes, toutes ces dames de la mythologie, qui s'obstinent à ne pas mourir, se trouvent aux « Artistes Français » comme chez elles. Si vous entrez dans la première salle, sur le palier du grand escalier, vous apercevrez un tas de nudités rousses, rouges et — permettez-moi ce terme d'atelier — « rondouillardes », qui se convulsent désespérément, pauvres sirènes vaincues par l'Amour et peintes par M. La Lyre. A côté, vous apercevrez d'autres nudités toutes minces, toutes brunes, toutes bleues : ce sont les *Nuits,* peintes par M. de Chabannes la Palice. Un peu plus loin, vous verrez encore, autour d'Apollon, trois nudités, représentant, je crois, la Poésie, la Moisson et la Vendange, soigneusement dessinées par M. Bonis, et peintes au pointillé.

Et, chemin faisant, vous en rencontrerez bien d'autres, blondes. brunes, grasses, maigres, une armée de femmes dévêtues — comme ils n'en ont pas à la « Société Nationale » : — *l'Automne et le Printemps,* de M. H. Perrault, les jeunes

amants de M. Zier, qui apprennent la *Douceur de vivre*; la nymphe du *Silence,* de M. Raphaël Collin; une autre *Sirène échouée,* de M. Cot, — joli poisson à recueillir; — la *Vénus* de mademoiselle Koé, Vénus wagnérienne, blonde et pâle, qui essaie de désarmer un Tannhaüser agenouillé, pieux et godiche. Si vous aimez les Bacchantes, vous verrez qu'on en a mis partout. M. Cormon, pour se délasser des corvées officielles, est allé dans une vallée sauvage, et il a été témoin d'un spectacle qui ne l'a pas ennuyé. C'était la nuit des bacchanales, et faunes, satyres, ménades, nymphes des montagnes et des bois, se rassemblaient, au lever de la lune, autour de Priape ou de Pan. M. Cormon a trouvé là l'occasion d'un petit tableau qui est plein de poésie, de grâce et de mystère... Mais son confrère M. Antonin Mercié, qui connaissait la vallée heureuse, a détourné la plus belle des ménades, et l'a peinte jalousement, toute seule, pour lui tout seul. Étendue sur une peau de panthère, jeune, grasse et fine à souhait, elle éclaire de sa chair blonde le bosquet ténébreux qui l'entoure, cependant que les feux s'éteignent devant la gaine de pierre où médite le buste du dieu.

Mais, le lendemain, un troisième peintre, passant par là — en automobile, s'il vous plaît! — a réveillé brutalement les ægipans et les oréades : M. Gervais, moderne et bien cruel, décrit l'effroi des divinités sylvestres et leur fuite éperdue devant le monstre nouveau. Par bonheur, quelques centaures d'âge mur, étant dans les environs, ont offert, non pas leurs bras, mais leur croupe robuste à mesdames les nymphes. Et ce fut la cause d'un troisième tableau.

Et M. Bouguereau, direz-vous? N'a-t-il pas, lui aussi, envoyé sa scène mythologique annuelle, et obligatoire que ses innombrables amis n'attendent jamais en vain?... Errez au hasard dans les salles. Cette nymphe, si suave, c'est évidemment une œuvre de M. Bouguereau...

— Non, — répond le catalogue. — C'est la *Chanson des bois,* de M. Lenoir.

— Alors, cette *Euterpe,* plus suave encore, nous la devons à M. Bouguereau, et à lui seul!

— Erreur, c'est à M. Cavé...

— Étrange, étrange!... Pour le coup, Psyché avec l'Amour...

— Ne blasphémez pas! M. Bouguereau a beaucoup d'élèves qui l'imitent et le continueront. Mais leur contrefaçon, merveilleusement habile, ne résiste pas à l'examen. Voyez cette demoiselle recroquevillée sur un tertre, suave entre les suaves, si sagement dessinée, si prudemment peinte, et reconnaissez la *Dryade*, fille du vrai, de l'éternel Bouguereau.



J'ai dit que M. Cormon était allé aux bacchanales pour se reposer. Il avait bien mérité cette petite distraction après avoir peint la *Réception des Maires à l'Élysée*. On n'a pas idée comme c'est peu décoratif, vingt mille maires, avec ou sans écharpes! Demandez plutôt à M. Arus qui les a peints, lui aussi, ces vingt mille maires achevant de banqueter. Et croyez-vous que M. Tattegrain se soit diverti davantage à immortaliser, pour Versailles, la *Distribution des récompenses de l'Exposition de 1900*? Ah! le velours rouge, les crépines d'or, les fracs noirs, les uniformes et l'indispensable chef arabe en burnous! La pensée intime de l'auditoire, on la devine dans le geste du diplomate chinois qui se tourne poliment vers l'huissier, comme pour dire : « Est-ce que ça sera bientôt fini? Est-ce qu'on va bientôt s'en aller? » Plaignons M. Tattegrain, plaignons M. le président de la République qui sourit d'un immuable et résigné sourire à ces froides cérémonies. Il n'a pas tous les jours la chance d'un *Défilé des Goums* et d'une *Fantasia*, et M. Tattegrain n'a pas eu la chance de peindre les chevaux et les Bédouins frénétiques, bondissant dans le sable et la fumée. M. Georges Scott, qui a vu ces merveilleuses parades, a fait passer sur la toile tout son enthousiasme d'artiste épris de mouvement et de couleur. M. Chartran a eu plus de peine à s'enthousiasmer pour le *Centenaire de Victor Hugo au Panthéon*. Il a tenté de mettre une note gracieuse dans un sujet assez morne, en disposant une corbeille de jolies femmes et une guirlande de petites filles en robe blanche autour du bronze de Hugo. Mais, certainement, cette œuvre honorable ne vaut pas le portrait du *Cardinal Gibbons*.

En face d'une *École de Platon*, par M. Buffet, qui ne fera

pas oublier l'*École d'Athènes*, — pourquoi ne pas éviter les sujets qui imposent de telles réminiscences et de telles comparaisons? — à côté d'une *Jacquerie*, de M. Louvet, où des rustres enfoncent la porte d'un donjon avec des troncs d'arbres en guise de catapultes, il y a un immense tableau extrêmement gai. C'est un épisode du siège de Saragosse, par M. Bergès. On y voit des morts et des blessés, des murs écroulés, des soldats rouges qui s'écrient d'un air d'épouvante; et puis, au beau milieu de la composition, une dame, vêtue d'un jupon rose et d'un corsage noir, qui danse ou paraît danser dans une apothéose de feu d'artifice. Cette dame tient une épée à la main, et son jupon retroussé laisse voir tout ce qu'on peut voir de sa personne entre les hanches et les genoux. Il y a de quoi faire évanouir une Anglaise... Mais comment oser rire quand on s'aperçoit qu'un obus éclate sous cette pauvre dame et qu'elle va retomber en morceaux!... Ça s'appelle *Sous les bombes*; — *sur* les bombes serait un titre plus exact. J'ajoute que M. Bergès a du talent. Tout de même il ne faudrait pas recommencer trop souvent la plaisanterie.

Il y a des tas de Napoléons : *Napoléon regardant passer la charge de Montmirail*, par M. Chartier; Napoléon découvrant le cadavre de Desaix, le soir de Marengo, par M. Boislecomte. Napoléon, à la veille des désastres de la campagne de France, par M. Dupain : — l'empereur, dans sa tente, est appuyé sur une carte de France, piquée d'épingles qui représentent les régiments; quatre figures, représentant les quatre campagnes les plus glorieuses de son règne, surgissent devant le conquérant à son déclin : l'Italie, portant la couronne impériale et les palmes, l'Égypte avec le sphinx, l'Allemagne avec les étendards, la Russie avec les aigles brisées. — M. Baader nous montre un Napoléon moins majestueux, qui fait une scène de ménage à Joséphine pour la préparer au divorce. M. Mantigny nous fait assister à la *Bataille de Lutzen* et M. Gueldry à la sinistre *Veille de Montmirail*, où canonniers et cavaliers pataugent sur une route détrempée.

Napoléon reparaît d'une façon un peu inattendue dans le tableau de M. Demont : *Tentation du Christ*. Jésus est debout sur la montagne, et les anges du mal déroulent devant lui le panorama du monde à venir : on devine dans la brume du

temps et de l'espace les dômes et les clochers des grandes cités futures : Saint-Pierre de Rome, les cathédrales de Cologne, Strasbourg, Chartres, Paris, et Saint-Marc de Venise, et le Kremlin et Sainte-Sophie de Constantinople. Au loin défilent Napoléon avec ses régiments, le Pape avec sa cour, sur la *sedia gestatoria*. « Choisis! » disent les démons. — Si l'on ne connaissait l'Évangile, on pourrait croire que Jésus a choisi Paris et qu'il se repent de son choix, car, tout près de là dans un tableau de M. Flandrin, on le revoit, très mélancolique, sur la hauteur de Montmartre, et contemplant le Panthéon... Ces deux ouvrages estimables sont imprégnés de littérature plus que de foi véritable; de même le *Saint-Joseph recevant les défigurés*, de M. Marec. Il y a plus de sincère émotion religieuse dans le Jésus prêchant, au bord du lac de Génézareth, par mademoiselle Marcelle Rondenet.

Les *Noces gauloises* de M. Sinibaldi représentent-elles la fondation de Marseille, comme on pourrait le croire? Je ne le pense pas, ce tableau, très distingué, étant destiné au Musée de Lille. D'ailleurs, on ne reconnaît pas le paysage, et ces fonds de forêts bleues n'ont rien de méridional... Ce n'est pas comme dans le triptyque de M. Henri Martin! Là, il n'y a pas de doute: c'est Marseille, le port de Marseille avec ses voiles et ses mâts enchevêtrés, les collines de Marseille avec Notre-Dame-de-la-Garde tout en haut; les quais de Marseille avec leur population multicolore, bruyante, affairée... Quant à savoir si c'est le soleil de Marseille qui éclaire ces gens et ces choses et fait papilloter sur eux des millions de taches et de points colorés, ça, c'est une autre affaire... On me dit que, dans la nature, le ton se décompose ainsi; mais il se recompose, le ton, dans la nature — même à Marseille... Enfin, de loin, de très loin, ce soleil marseillais n'est tout de même pas trop invraisemblable.

M. Toudouze, lui, ne décompose pas le ton, ah! non; il consacre à la gloire de Duguesclin une toile énorme, peinte tout plat, comme une miniature du XIIIe siècle. La perspective en souffre un peu, de ce parti pris de peindre si plat, mais ce n'est pas désagréable à voir, ces figures calmes, ces attributs héraldiques, ces chevaliers somptueux. On dirait un carton pour une tapisserie.

M. Albert Charpentier a superbement illustré Flaubert, et sa *Mort de Mathô* est une des meilleures toiles du Salon. La foule grouillante, acharnée, les gens suspendus aux colonnes, empilés sur les terrasses sont dans un chaud clair-obscur. Le dernier rayon du soleil, presque horizontal, frappe l'escalier gigantesque du palais d'Hamilcar, où Salammbô se dresse, à l'appel du mercenaire. Et le fond surtout est d'une couleur magnifique, glauque, dorée, épandue sur la mer et les montagnes.

Le tableau de M. Hoffbauer, *Coin de bataille*, eût mérité de prendre place à cette exposition des *Horreurs de la Guerre* que méditait l'infortuné Vereschaguine. Un bouquet d'arbres clairsemés, des affûts renversés, des cadavres gisant, un cheval blanc, blessé, qui porte un cavalier mort, penché sur l'encolure de sa bête; un silence effroyable qu'on devine... Voilà une œuvre émouvante, qui semble le commentaire d'une page écrite par Paul et Victor Margueritte.



Le *Penseur*, de Rodin... Allons-nous évoquer le formidable souvenir de Michel-Ange, et nous demander si Rodin est plus grand, s'il est aussi grand que le maître florentin? A quoi bon? Nous contemplons le génie et l'œuvre de Michel-Ange avec le recul des siècles, comme ces montagnes lointaines qui paraissent, de leur base à leur faîte dressées tout entières sur l'horizon. Mais nous sommes trop près de Rodin, et, si nous avons le sentiment de sa grandeur réelle, nous ne pouvons encore la mesurer.

Oublions le Penseur, casqué et cuirassé, qui médite sur les destins de Florence, dans la sacristie de San Lorenzo. C'est l'homme de la Renaissance, épris de science et d'action, qui peut avoir l'intelligence d'un philosophe et les muscles d'un athlète. Le penseur moderne, le savant, l'homme de cabinet ou de laboratoire, tel que nous le connaissons, n'offre pas ce bel équilibre des facultés physiques et morales : son académie est pauvre, ses muscles réduits ; il est tout cerveau et tout nerfs. Carrière a magnifiquement compris, rendu la beauté de ce type nouveau que les Grecs ne connurent point ; il a

fait errer, sur le front las et lourd, chauve et ridé, la lumière de la pensée parmi les ombres du rêve... Rodin fait asseoir un colosse nu, au bord de l'abîme invisible. C'est l'humanité primitive, à peine dégagée de la brute, qui s'étonne et souffre presque, de sentir naître l'idée sous son front bas. Ce Penseur gigantesque, aux bras noueux, aux pieds énormes, est en train d'inventer le feu, la roue, la charrue, ou peut-être une religion... Je le vois ainsi et donne mon hypothèse pour ce qu'elle vaut.

Comme le ciseau de Rodin, si merveilleusement habile à exprimer la force et la majesté virile, se fait caressant et souple pour animer la forme féminine! Le buste de *Madame S...*, d'une facture large et moelleuse, a la beauté, et plus que la beauté, — la vie. Ce don mystérieux, ce don créateur, M. Bourdelle le possède aussi : le buste qu'il expose, *Madame V. Cibiel*, sort frémissant du marbre brut, d'un mouvement hardi qui développe la ligne onduleuse des épaules. Tout différent est le buste du *Général Philebert*, qui donne une impression de force tranquille. Que de grâce dans les jolis bustes de M. Fix-Masseau, dans la *Flore* de M. Léonard, dans l'énigmatique *Aphrodite* et l'exquise *Petite fille* de M. Schnegg, dans les cires de M. Berthoud! M. Dampt, qui sait tirer parti de la matière colorée, expose une tête d'enfant délicieuse, et M. Samuel, un buste de M. Théodore Dubois, grave et noble comme il sied à un maître de la musique religieuse.

Derrière le *Penseur* de Rodin, presque dans la même attitude, le *Mineur* de Constantin Meunier, rude et fort, rêve aussi, obscurément. A l'exposition particulière des dessins et pastels, on peut admirer une étude, d'après le même modèle, qui reproduit exactement le bronze magnifique. Voilà de la très grande sculpture, simple, puissante, claire, qu'on ne peut regarder sans émotion. Cela me plaît mieux que la *Nymphe tiburtine*, d'Antonin Injalbert, dont la pose est bien disgracieuse, — la pauvre déesse soutenant des urnes pesantes, et s'aidant comme elle peut, des jambes et des bras. — Les *Danseuses* de M. Voulot laissent flotter leurs robes avec un air de Victoires antiques.

M. Lefèvre, épris de modernité, introduit l'automobile dans

le haut relief : *A la mémoire de Levassor*. M. Baffier, dans le buste du *Gars Bernard*, continue la plus belle tradition des sculpteurs français du moyen âge. M. Bougini raconte, d'après Dante, le châtiment de *la scélérate Myrrha*, mais la situation des âmes du Purgatoire n'est pas plus inquiétante que celle du couple sans asile que M. Faller a fait asseoir sur un banc. On pense, avec peine, que l'inévitable sergent de ville invitera ces pauvres diables à circuler. (Tout de même, cette anecdote ne méritait pas les dimensions d'un monument.) Le groupe de M. Louis-Paul, — l'Aurore, Midi, le Soir, la Nuit, — quatre figurines de plâtre métallisé, soutenant la sphère céleste, a beaucoup de grâce.

Si les vastes monuments font défaut, à la « Société Nationale », les statuettes y sont très nombreuses. Ne nous en plaignons pas : ce n'est pas la dimension d'une œuvre qui fait sa grandeur, et le Faune dansant de Pompéi vaut bien l'Apollon du Belvédère. Pourtant, les sculpteurs ne devraient pas proposer à notre admiration des ébauches informes, intéressantes dans l'atelier, mais déplacées dans une exposition. Celles de M. Ganesco, par exemple, rappellent les photographies des victimes retirées, trop tard, du Bazar de la Charité, et M. Maratka expose des *Femmes grasses* (sic) qui font penser au songe de Pharaon. Plus amusant est *Socrate devant Potidée*, de M. Cordier, et plus aimables les *Parisiennes* de M. Dejean : — des Parisiennes en robe de ville, grand chapeau et paletot sac, cela pourrait, si facilement, ressembler à des poupées ! — M. Froment-Meurice nous montre un paysan du Béarn sur sa jument, et une drôle de petite ânesse qui lance de terribles ruades. Pourquoi M. Skilter a-t-il replié un corps de femme jusqu'à lui mettre la tête entre les genoux, ce qui lui donne la silhouette d'un cube ?... Il y a beaucoup de ces femmes repliées au Salon, et ce n'est pas très décoratif, je vous assure.

L'*Enterrement d'enfant en Dordogne*, par M. Pouplet, est bien observé, mais trop poussé à la charge, et les parents éplorés semblent faits avec des boules de neige qui commenceraient à fondre. Une mention spéciale aux femmes sculpteurs : madame Cazin, qui a envoyé une bonne statue de son mari ; madame Clément-Carpeaux, auteur d'une *Mater-*

nité minuscule et charmante; madame Lafaurie qui se plaît à modeler un *Paysan*, des *Miséreux;* madame Agnès de Frumerie, dont la vitrine contient cinq statuettes excellentes, vieilles commères bavardes, petites filles naïves, femme endormie. Remarquons, une fois de plus, que la femme artiste rejette l'ancien idéal d'art féminin, tout de gentillesse fade et de sentimentalité facile. C'est d'un heureux augure pour l'avenir.

La section de la sculpture, à la « Société Nationale », paraît bien petite si l'on considère l'immense exposition des « Artistes Français ». Que de plâtres! que de marbres! que de bronzes! Que de bustes ennuyés, souriants, prétentieux, indignés, tendres ou mélancoliques, bustes alignés qui attendent l'aumône d'un regard!... Reconnaissons et saluons parmi eux celui de la jeune reine d'Italie, par M. Pallez; celui de Coquelin aîné, par Auguste Maillard; celui d'un *Tailleur d'images*, par Jossant, bois sculpté, d'une chaude patine; quelques statuettes, entre toutes : la *Duchesse de Marcheux*, par Verlet, joliment exécutée en marbre jaune de Sienne; l'original *François Ier* de M. Frémiet, le fin *Bacchus* de Carlès. Puis hâtons-nous de voir le « clou » du Salon, la *Corinthe* de Gérôme.

Il n'est pas donné à tous d'aller à Corinthe, dit l'inscription du socle... Les curieux qui se pressent devant la statue symbolique déclarent hautement que c'est dommage... Gérôme, artiste amoureux des belles formes et des belles chairs, ne s'est pas proposé de faire œuvre moralisatrice en représentant la débauche sous un aspect répugnant. Les gens qui auraient grand peur en rencontrant, aux Champs-Élysées, les épouvantables guenuches de M. Anglada, n'auraient pas peur, non pas du tout, d'y trouver la Corinthienne de Gérôme... Cette personne impudique n'a pourtant pas l'air très aimable. Assise, entourant de ses bras sa jambe relevée et ployée, elle affecte un air hiératique et impassible. Le marbre, coloré à la mode grecque, simule exactement la chair, ce qui choque un peu notre goût — et les convenances, donc! — Pourtant si les convenances demeurent à jamais choquées, notre goût se rassure bientôt, tant ce corps féminin, « poly, souëf et gracieux », a de belle ampleur et de

délicate morbidesse. Les seins, les mains, les pieds sont frais comme des fleurs. Mais des colliers, des bracelets, des bagues — or, émail, turquoises — brillent sur la nudité qui en paraît quasi vêtue, et ce luxe de bijoux rappelle à propos que ça devait coûter très cher, d'aller à Corinthe !

Les nymphes de marbre pâlissent à côté de ces roses presque vivantes. Notons au passage les plus agréables : une jeune fille avec un amour, de Boisseau ; la *Rêverie*, de Guéniot ; la *Muse des eaux*, d'Eugène Marioton ; un gracieux *Printemps*, de Marqueste, et une *Léda*, de Fontaine. M. Michel a choisi un sujet bien abstrait pour la sculpture : une belle femme s'étire, les jambes entourées, retenues par quelque chose qui imite vaguement un serpent boa... Devinez ce que c'est !... *La Forme se dégageant de la matière !*.... Drôle d'idée de sculpter ça ! Et cela me rappelle un musicien qui avait fait une symphonie sur la *Mêlée sociale*, de Clémenceau. Je ne désespère pas de voir au Salon une statue représentant la Monade et un bas-relief de l'Impératif catégorique.

Trois tombeaux : celui de *la Duchesse d'Alençon*, par Barrias. La duchesse est couchée, évanouie, sur des débris enflammés. Ses cheveux, ses célèbres cheveux, sont dénoués, répandus autour d'elle. Beau monument qui donne un petit frisson d'horreur rétrospective. Plus émouvant, dans sa simplicité, celui du *Prince Henri d'Orléans*, par Mercié : le jeune homme agonisant se soulève, la main crispée sur la carte d'Asie. M. Auguste Maillard a composé heureusement le tombeau d'*Augusta Holmès*. Une muse à demi voilée, appuyée sur sa lyre, veille sur le médaillon de la musicienne.

De Mercié encore, une *Nuit de mai* qui ne vaut pas sa délicieuse bacchante endormie, et de Carlès, un monument assez morne à la mémoire de *Pierre Vaux*. On y remarque une figure allégorique qui éclaire une grosse dame habillée en juge. Est-ce madame Perrin Dandin qui a ramassé la toque de son mari ? Non, c'est la magistrature éclairée par la vérité...

La voilà encore, la magistrature, sous la forme d'un affreux bonhomme en toge qui se cramponne au vêtement d'une femme. Il n'est pas seul à se cramponner : un officier, un évêque tirent sur la robe de marbre jusqu'à la déchirer pour

retarder la marche de la Paix... De la politique!... Fuyons! Tout le talent de M. Moreau-Vauthier ne suffit pas à ennoblir cette scène.

Ne négligeons pas le groupe : *Vers l'infini*, de M. Coutant, qui a des qualités avec des prétentions et de la pompe, à la manière du Bernin; l'*Age des roses*, d'Alliot, l'immense *Fontaine de Jouvence*, de M. Thivier, — les femmes dodues qui accourent vers l'amour narquois devraient être un peu mûres pour expliquer le symbole.

Un médecin en tablier, une femme au lit, un bébé dans une couveuse : c'est le monument au *Docteur Tarnier*, de Puech. Les visages sont expressifs, mais l'enfant grimace d'une façon bien pénible... Ce vieillard nu et verdissant : c'est *Victor Hugo*, par M. Barreau, qui expose un buste bien préférable et d'un beau modelé.

La sculpture de genre équivaut à la peinture anecdotique, mais elle a des moyens plus restreints; le moindre défaut y paraît plus choquant. C'est pourquoi je n'aime guère la *Mauvaise école*, de M. Robert Champigny, où l'on voit un garnement qui tient, dans sa main ouverte, des sous, de vrais sous, peints en blanc. Cet artifice est d'un goût italien assez médiocre. Plus simples, plus vraiment artistiques, la *Grande sœur*, de M. Pernot; le *Nain amoureux*, de madame Peltier; l'*Épave*, de M. Laporte-Blairsy. Mentionnons les intéressantes études d'animaux de MM. Debrie, Valton, Sanchez, Mérite.

Avant de quitter le Salon, j'ai des remords : n'ai-je pas contristé quelques-uns de ces artistes dont je sais la volonté, le courage, la patience, et qui livrent, chaque jour et chaque heure, obscurément, la dure bataille pour la vie, pour l'art? Ne les ai-je pas contristés par une critique trop volontiers malicieuse, ou par un involontaire oubli? Qu'ils m'excusent donc, et ne me gardent point rancune. Les écrivains regardent les tableaux comme les peintres lisent les livres, — et leur opinion n'est intéressante que par la franchise, la naïveté, la bonne foi. N'ai-je pas avoué que je n'étais point un « critique. »

MARCELLE TINAYRE

QUESTIONS EXTÉRIEURES

LA RÉVOLTE DE L'ASIE[1]

II

Accroché aux flancs extrêmes du continent asiatique, comme l'archipel anglais aux flancs extrêmes du continent européen, le Japon est, nous dit-on, la Grande-Bretagne de l'Asie; en marge de la torpeur asiatique, le Japonais est aussi, nous dit-on, le futur roi des mers en Extrême-Orient, le futur détenteur de l'industrie et du commerce, le réformateur, le rénovateur, le libérateur, le parlementaire, le libéral, le radical, le vrai disciple, l'émule enfin de l'Angleterre. Cette comparaison est devenue banale, tant les « Japonisants » et les Japonais eux-mêmes l'ont répétée, tant les journalistes d'outre-Manche en ont fait le grand argument ou la grande excuse des intimités anglo-japonaises, et tant ils ont fini par la rendre inexacte à force de découvrir entre les deux contrées et les deux nations des similitudes superficielles ou profondes, réelles ou tout imaginaires.

Sur les cartes, à la vérité, les ressemblances accaparent les yeux : de part et d'autre, même « insularity » un peu excentrique, même gîte entre l'Océan du large et les Manches bordières du continent, même superficie à peu près, même alternance de montagnes aiguës et de plainettes maritimes,

1. Voir la *Revue* du 15 avril 1904.

même abondance et même inégale répartition de villes et de peuples, même différence entre la solitude de Yéso — l'Irlande ou l'Écosse japonaise — et le surpeuplement des côtes méridionales, mêmes conditions favorables à l'industrie moderne par la richesse des bassins houillers, même pénétration, par les golfes et détroits, de l'atmosphère marine au plus profond des terres. Mais toutes ces ressemblances, et bien d'autres encore, disparaissent à l'étude attentive de la réalité. Toutes sont faussées par la différence essentielle du mode, — mode européen de la Grande-Bretagne, mode asiatique du Japon, — qui domine chacune de ces deux régions et qui, souvent, transpose les similitudes apparentes en contrastes fondamentaux.

La Grande-Bretagne est, par excellence, l'une de nos terres européennes : Grèce au sud, Angleterre et Écosse au nord sont les deux pôles de notre Europe occidentale, entre lesquels la nature et le climat n'ont mis que de faibles différences, atténuées encore ou effacées par l'industrie de l'homme. Le Japon est le type des terres asiatiques et comme un résumé de la double Asie. Par sa latitude et par son climat, par son régime des vents et des pluies, par le tempérament de sa glèbe, de sa flore et de sa faune, par les races, les religions, les arts, la civilisation et toute l'histoire de ses humanités, le Japon tient de l'Asie féconde autant que de l'Asie féroce ; il les mélange, l'une et l'autre, et ce mélange même fait son caractère propre.



Vers le 30e degré, l'extrémité sud du Japon est sous la latitude de l'Himalaya, de Suez, d'El Goléa. Vers le 45e degré, son extrémité boréale est à la hauteur de la Mongolie, des frontières sibériennes, de Québec. Les courants de la mer et de l'atmosphère le rattachent intimement au pôle et à l'équateur : durant l'été, la mousson du sud-ouest et les eaux chaudes du Khouro-Shivo en font une terre équatoriale ; l'hiver, c'est le courant froid de l'Oja-Shivo et les bises de Mandchourie qui le font tremper dans des eaux et des vents polaires. Il connaît, durant l'été, les brûlures de la canicule, la splendeur morne des midis, la lumière inondante des soirs, et la chaleur

moite, la buée de serre chaude, le déluge des journées pluvieuses, des interminables et obscures journées où, d'un ciel d'encre, à travers les nuées énervantes, la pluie ruisselle, interceptant la lumière, interrompant la vie animale, couvant et surchauffant la vie végétative : le Japon est bien, par son été, une province de l'Asie malaise, hindoue. La rigueur des janviers, l'âpre violence des bises, les glaciers d'Yéso, la froidure des monts, la neige tourbillonnante des plaines, parfois même le gel de quelques rivages en font, durant l'hiver, une province de l'Asie mongole, sibérienne.

Mais le Japon n'a qu'un court été tropical, un plus court hiver sibérien. Sous l'action de l'Océan qui les modère, ces saisons extrêmes se rapprochent et se pénètrent. Elles finissent par se marier en une sorte d'automne printanier ou de printemps vieillot, en cette étrange saison japonaise, qui occupe l'année presque entière, et qui, toujours fleurie, toujours verte, semble garder à travers les siècles la vigueur un peu mûre de ses feuillages sans renouveau et la jeunesse trop prolongée de ses bouquets sans parfums : camélias et pêchers, chrysanthèmes et cerisiers, fleurs du tropique ayant perdu toute senteur violente, fleurs de nos régions ayant gagné je ne sais quelle vie exotique, un peu démesurée ; arbres résineux de nos terres boréales, bambous envahissants de la jungle asiatique ; matsous rabougris, cryptomérias géants; éternels jardins, éternelles forêts, abrités sous un ciel riant et baignés d'un air si doux ! Pour la joie des yeux, c'est une terre bénie.

Dans la lumière épandue, claire et luisante comme un émail, vois sur l'or du couchant ou sur la verdure bleuissante des rizières se détacher tous les pétales et les plus fines ramures de cette branche en fleurs ! Sur la noire dentelle de ces pins, d'où pointe vers le ciel la candeur du mont neigeux, ou sur l'azur infini de cet horizon marin, regarde passer le vol de ces beaux oiseaux nuancés; vois-les refléter leur blancheur ou leurs feux dans le miroir sacré du lac ! Regarde ! prends et possède de tes yeux toute cette beauté calme et toute cette joie...

On parle des joies du ciel. Le ciel ne connaît pas la beauté de ces rives. Soufflez, ô vents, accumulez les nuages, fermez à l'Immortelle la route de l'empyrée. Elle ne veut pas y remonter encore, retenue par le charme de ces lieux. Mio, où le ciel et la terre se confondent ;

Mio, où les dieux ont vécu et donné le jour à nos rois; Mio, tu me parais encore plus beau, quand le printemps souffle dans tes forêts. C'est le printemps, la brise matinale dans les feuilles. Le ciel s'empourpre : d'île en île repoussées, les vagues d'azur viennent laver la côte vêtue de sapins. La montagne a bien son orage, mais un orage de fleurs naissantes. Le Fousi s'élève éclatant de lumière, ravissement sublime de nos yeux... Danse, danse, ô fille des cieux; la guirlande de tes cheveux s'agite au vent; rien sur terre n'égalera jamais ta danse divine... Mais voici l'heure venue de la séparation. La brise pousse tes ailes. Tu t'élèves, tu t'élèves. Déjà tu as dépassé la côte boisée, les bruyères d'Ukishima, les hauteurs d'Ashidaka, le Fousi lui-même et ses neiges éternelles. Dans les cieux azurés, tu montes plus haut, toujours plus haut... Enfin, des vapeurs l'enveloppent; la fée échappe à nos regards[1].

Visions d'une heure! Un nuage est monté au bord de l'horizon; il a grandi; il a crevé en un cyclone irrésistible, arraché, broyé en une boue sans nom toute cette grâce et toute cette vie... Mesure ce que peuvent durer la vie et la splendeur des plus belles choses... Mais une heure encore, et le sourire de ce printemps étrange a refleuri : hâte-toi de le cueillir et de le respirer; hâte-toi; il va t'échapper encore; saisis le court bonheur en son rapide éclair, regarde-le, goûte-le des yeux, plus que des lèvres, sans lui donner ton cœur, et laisse-le fuir comme il est venu, et sans larmes attends qu'il revienne.

***

Le Japon tient de l'Asie féconde l'exubérance de sa glèbe, la fougue de ses verdures, la luxuriante fertilité de ses plainettes marécageuses, l'inépuisable complaisance à toutes les cultures de ses alluvions volcaniques et la nourriture surabondante que, sans autre peine que la récolte ou la pêche, il offre aux peuples dans les boues de ses rizières et les eaux de ses golfes. Il tient de l'Asie féroce, de l'Asie déserte ou glaciaire, les minuscules dimensions de ces habitats, leur disposition en oasis au milieu d'un pêle-mêle de rades et de mers intérieures, de laves, de neiges, de rocs, de torrents

1. *La Robe de Plumes*, vieux drame japonais, cité par La Mazelière, *Essai sur l'Histoire du Japon*, p. 22.

déchaînés : milliers de vallées au sein des monts ; milliers d'îles au travers des golfes. Et cette union est partout intime : partout la plainette ou le rivage est surplombé de pics ardus ; partout le pâtre des monts voit sous ses pieds brûler au soleil ou fumer dans l'averse les sillons, les vergers, les moissons et les flots. Et ce contraste est partout violent, avivé, exaspéré jusqu'à la merveille et jusqu'au monstre par l'exiguïté même de ce théâtre, par l'étroitesse de ce cadre japonais. En cette petite cage insulaire, on dirait que les deux Asies sont aux prises ; leur corps à corps souple et saccadé rappellerait aux yeux la lutte des fauves du marais et de la berge ; c'est pour figurer leur alliance que l'homme semble avoir inventé les dragons monstrueux de la mer et des monts.

Des plainettes en construction, de tout petits deltas, qui n'ont pas encore achevé de combler leurs golfes et lacs intérieurs, font à vrai dire tout le Japon : dans les deux plus riches, se sont bâties les deux capitales de l'Est et de l'Ouest, Kioto et Tokio. Deltas minuscules au regard de l'Inde ou de la Chine ! Le plus grand, celui de Tokio, n'a pas cent kilomètres de large sur deux cents kilomètres de long, et celui de Kioto n'est qu'un déversoir lacustre. Deltas exubérants à la mesure de nos pauvres champs d'Europe ! Au Japon, des millions d'hommes ont toujours trouvé leur subsistance, non par ces miracles de l'industrie humaine qui tour à tour entassent nos multitudes européennes sur le marbre d'une Attique, au pont d'un Tibre torrentiel, dans les sables d'un bassin de Paris ou sur la plage désolée d'un Lancashire, mais par le simple jeu de la terre généreuse, mère féconde, nourrice prodigue, et de la mer omniprésente, hôtesse accueillante, pourvoyeuse active, car la Mer Intérieure, ses anses, ses canaux, ses replis et ses pointes sont pour le Japon ce que sont à la Chine les estuaires et les rubans des grands fleuves.

Mais le Japon est comme une Chine transposée où ce n'est pas la terre avançante qui, peu à peu, chasse le flot : ici, le flot partout avance, pénètre, ronge, envahit, et la terre ne se défend que par la révolte soudaine de ses monts volcaniques. Ce sont les volcans, plus que les fleuves, qui versent à la côte leurs deltas, — deltas de cendres et de laves. Au pied de ces

Vésuves, — Vésuves asiatiques : innombrables, formidables, toujours courroucés, — le Japon est fait de huit ou dix Campanies, terres de labour, terres d'abondance, terres de Pompéis et de catastrophes, — mais Campanies asiatiques aussi : plus fécondes, plus fougueuses, plus alanguies. — Golfes charmeurs, plaine de miel et de lait! monts redoutables, pluies de rochers et de flammes!

Entre ces Campanies tropicales ou sibériennes, le Fousiyama et les volcans, ses frères, — les Kyklopes sans loi et sans pitié, que décrivaient les premiers explorateurs de notre Campanie italienne, — dressent leurs cônes de neige et leur tourbillon de fumées. Ils pointent partout, hérissant toutes les crêtes, surplombant les moindres vallons. Ils trônent, visibles de partout, encombrant l'horizon, attirant et inquiétant le regard, rappelant à toute minute que la Maîtresse, la Grande Maîtresse est là, capricieuse, inexorable. D'un revers de ses doigts charmants, Elle peut ouvrir, Elle ouvre la gueule de ces monstres et, sur les vergers et les villages des coteaux, sur les sillons et les villes des plaines, Elle lâche leur bave enflammée : l'homme, sa maison, sa famille, son peuple, son champ, son tombeau même, tout a disparu. Une heure après, Elle a retrouvé le sourire de ses lèvres divines. Elle crée amoureusement d'autres victimes qu'Elle bercera des mêmes caresses, qu'Elle anéantira dans une pareille crise de folie furieuse...

Adore la Déesse, mais ne cherche pas à la comprendre et n'essaie pas de la fléchir. Subis d'un cœur résigné ses faveurs et ses folies. Offre-toi d'avance à tous ses caprices : tu ne saurais les éviter; si le volcan bondit au geste de ses doigts, la mer rugit à son haleine, et jusqu'au haut des monts le flot vient engloutir ceux que la pluie de feux avait épargnés. Adore la Déesse! Aime-la, malgré ses fureurs hystériques : Elle est si charmante et jolie, Elle est si généreuse et si douce! Raille-la, tout au plus, mais sans amertume et sans violence, raille-la d'un cœur enjoué, quand les excès de son tempérament la rendent un peu folle, un peu grise.



Le Japon semble tenir de l'Asie polaire la race de ses premiers aborigènes, de ces barbares Aïnos que l'invasion des pirates et colons tropicaux a refoulés aujourd'hui dans les monts d'Yéso et les glaces de Sakhalien, mais qui possédaient à l'origine l'archipel tout entier. Il semble aussi que, venus de l'Asie tropicale, Chine ou Malaisie, ces pirates et colons s'installèrent au fond des golfes, aux franges des plaines, d'où leur conquête par étapes monta jusqu'au fond des vallées, sur les deux revers des montagnes. S'avançant et reculant tour à tour, ces nouveau-venus finirent par exterminer ou par assimiler les premiers maîtres, en leur prenant de leur stature et de leur traits, de leur caractère et de leurs pensées, en même temps qu'ils leur prenaient de leur pays et de leurs femmes. L'humanité japonaise sortit de ce mélange.

Ce mélange est complet aujourd'hui. Sauf Yéso qui reste toujours barbare et qui attend encore le colon d'outre-mer dans ses forêts presque vierges parmi ses Aïnos presque purs, tout l'archipel est vraiment japonais, proprement japonais : ces quarante-cinq millions d'hommes ont même vie, mêmes mœurs, mêmes rêves, mêmes bonheurs, et surtout même conscience et, malgré tout, même désir d'une intime solidarité. Nulle part aujourd'hui, sauf en notre France peut-être, on ne pourrait trouver fusion aussi complète d'éléments ethniques aussi divers en une seule et même nationalité. Car il existe vraiment une nation japonaise. Ce que toutes les communautés européennes s'efforcent aujourd'hui de construire, ce que la France, seule encore parmi elles, a pu complètement réaliser — un corps de nation, — jamais le reste de l'Asie n'a paru s'en soucier. La Chine et l'Inde n'ont toujours été qu'une juxtaposition naturelle de cent États ou provinces et de mille peuples ou castes; la Chaldée n'est qu'un pot-pourri de races et de langues; l'Asie féroce est tantôt une poussière, tantôt une armée disparate de clans et de tribus : le seul Japonais forme en Asie une nation une et indivisible, parce que, seul, il est le mélange intime, l'amalgame de plusieurs races. Qu'est-ce, en effet, que la nation, sinon le groupement voulu, la conciliation volontaire ou forcée, bref, la fusion humaine

(je veux dire : opérée par l'homme) d'éléments que la nature fournissait disparates, souvent hostiles? Nation et race : on ne saurait, de ces deux mots, faire deux termes synonymes; ce sont, en vérité, choses contradictoires : les hommes d'une même race peuvent former une famille, un clan, une tribu, une caste, tout au plus une classe, qu'unissent les liens de la nature; pour faire une nation, il faut un pacte entre les hommes, un concert de tribus, de familles, — de races.

Il existe une nation japonaise. Mais cette nation reste encore asiatique par son idée la plus essentielle. État ou cité, royaume ou démocratie, dans une nation européenne, c'est le lien constitutionnel, politique, qui domine toujours les rapports entre les hommes et qui en fait des égaux ou des inférieurs, des sujets ou des citoyens : l'Européen est l'animal politique, dont Aristote parlait déjà, l'animal qui vit pour la cité et non plus seulement pour la famille. Au Japon, le lien naturel, familial, garde son étroitesse indissoluble et son obligation universelle : jamais le Japonais n'arrive à l'état d'homme, tel que nous l'entendons quand nous disons un « homme fait » ; il reste toujours le fils d'un père qui, lui-même, est le fils d'un autre père qui, à son tour, n'a de rang, de préséances, de droits, de volonté, qu'à la suite d'autres pères et d'autres aïeux qui, de générations en générations, remontent jusqu'aux Maîtres et Maîtresses de l'univers.

La nation japonaise reste ainsi comme une grande et éternelle famille, où les pères vivants et défunts conservent sur les affaires et sur les pensées de leurs descendants un pouvoir discrétionnaire, indiscuté, où les fils ne doivent jamais répudier l'obéissance absolue, servile. Si même la nation existe, si le dévouement de l'individu à la chose publique peut être invoqué, c'est qu'aux yeux du Japonais la nation n'est que la plus grande famille ; le dévouement du Japonais à la nation est par excellence un « patriotisme », un sentiment filial, non pas envers la mère-patrie, mais envers le père-mikado. Le Mikado est le Japon : il est le père commun, père absolu, légitime, naturel, — car jamais l'Asiatique n'a pu admettre les subtiles différences, différences tout humaines, simples définitions juridiques, simples mots à ses yeux, que, nous autres Européens, nous voulons établir entre les filia-

tions : si l'homme en Europe distingue des fils naturels et des fils légitimes, il n'est, pour l'Asiatique qu'une filiation, celle que la nature met entre le père et l'engendré ; qu'importe la femme qui serve de passage !

La nation japonaise a son père unique dans le Mikado. Petit-fils d'Amaterasou, déesse de la lumière et de la vie, le Mikado a reçu des dieux le miroir, le sabre et la pierre gravée que, de père en fils, la dynastie se transmet depuis la création. La plus ancienne prière du Japonais raconte cet établissement du pouvoir mikadonal par la grande déesse Amaterasou, qui ne fit elle-même qu'obéir aux ordres de ses divins aïeux :

> Amaterasou obéit à l'ordre de ses divins aïeux, ses parents impériaux qui règnent sur les plaines du ciel. A sa voix, les dieux se rassemblent ; ils sont huit cents fois dix mille. Et tels sont les ordres que leur donne la déesse : A mon petit-fils, le glorieux maître impérial, je lègue, pour qu'il le gouverne en paix, l'empire des heureuses moissons sur les fleurissantes plaines des roseaux.

C'est le Mikado qui fait l'unité, la durée du Japon, et c'est l'éternelle présence du Mikado, fils du soleil, qui fait l'orgueil, le méprisant et solitaire orgueil du peuple japonais :

> Le grand Yamato est une contrée divine. Il n'y a que notre pays dont les fondations soient l'œuvre de l'ancêtre divin. Seul, il a été transmis par la déesse du Soleil à la longue lignée de ses descendants. Il n'y a rien de tel dans les contrées étrangères. C'est pourquoi on l'appelle la divine contrée. C'est notre pays seul qui, jusqu'à notre époque, depuis le temps où le ciel et la terre furent pour la première fois déployés, a conservé sur le trône la succession intacte dans une unique famille... Le serment auguste des Dieux, de conserver cette succession, est renouvelé sans cesse, *pour distinguer le Japon de toutes les autres contrées* [1].

Avec leurs poètes, les Japonais pensent que le Mikado continuera de gouverner l'archipel aussi longtemps que les cieux et la terre existeront, aussi longtemps qu'Amaterasou fera luire et tourner son soleil, car toujours la Déesse renverra sur la terre les héros, les monstres, les fléaux ou les dieux qu'elle

1. Tchikafousa (XIVe siècle), cité par G.-W. Aston, *Littérature Japonaise*, trad. Henry-D. Davray, p. 159.

envoya jadis pour établir ou pour rétablir le pouvoir de son petit-fils. Entre Elle, qui dispense le bonheur et la vie, et le Japon comblé de ses faveurs, Elle a pour l'éternité installé cet intermédiaire. Le présent Mikado, l'auteur ou le bénéficiaire de la révolution de 1868, dit encore en ses proclamations : « C'est ma maison qui, par la volonté des dieux, a gouverné le Japon depuis Jemmou Tenno (arrière-petit-fils d'Amaterasou) jusqu'à ce jour... Je me sens troublé, moi qui dois servir d'intermédiaire entre Amaterasou et mon peuple [1] ».

Et toute la religion du Japon n'est que le rappel figuré, mimé, chanté, dansé, — ce Japon si doux, si tendre, si beau, ne pouvait imaginer qu'un culte de joie et de beauté, — le rappel de cette dépendance filiale qui unit, par le Mikado et sa mère divine, la famille japonaise à ses grands ancêtres, les dieux. Dieux des monts, dieux des golfes, dieux du lac, dieux du fleuve ou de la caverne ; forces de la nature ; esprits des choses actuelles ou des êtres défunts ; puissances primordiales qui d'abord ont créé la terre japonaise et ses milliers d'îles, puis le peuple japonais et ses milliers de familles ; divinités charmantes, couronnées de fleurs dans leurs palais d'azur et d'ombre :

La Terre, chantent-ils, est la Mère, le Grand Tout. De la terre, toutes les créatures ont reçu l'être et la vie ; toutes aussi mêlent leur voix à l'hymne universel. Grands arbres et petites herbes, pierres, sables, sol, vents, flots, toutes choses ont une âme divine. Le murmure des brises dans les bois au printemps, le bourdonnement de l'insecte dans les herbes humides de l'automne, autant de strophes du chant de la Terre ; soupirs de la brise, fracas du torrent, autant d'hymnes de vie, dont tous doivent se réjouir.

Par les chants, par les danses, par les exhibitions, par les réjouissances de son culte, — que les Chinois ont appelé « la voie des dieux », *shinto*, et les Japonais chinoisés ont adopté ce terme, — par toute la joie visible de son *shintoïsme*, le Japonais prend sa place et sa part dans le chœur joyeux des arbres, des oiseaux, des insectes et des brises. En son filial respect, il ne veut voir que la douceur et la beauté de cette Maîtresse, si cruelle et si laide pourtant à ses heures. Sans les

1. Cf. La Mazelière, *Essai sur l'Histoire du Japon*, p. 25 et suiv.

représentations humaines, dont les religions humanistes de notre Europe ne sauraient se passer, sans les sacrifices, dont les peuples marchands pensent acheter la faveur divine, sans les temples fermés, où les autres hommes croient emprisonner la grandeur divine, le Japonais, fils de la nature, vient adorer les dieux, ses ancêtres, et les esprits de ses pères défunts, parmi les arbres, dans l'encadrement d'un portique, avec les oiseaux et les vents chanteurs : il chante, il danse, il rit, il mange, il voit jouer quelque beau drame de cape ou de foi, puis, ayant sonné la cloche pour prévenir les dieux qu'il était bien venu à leur intention, il s'en retourne à sa vie coutumière, qui n'est encore qu'une « voie des dieux ». Car, pour marcher droit en cette vie, que doit faire le Japonais, sinon s'abandonner au charme de sa terre? « Au clair de lune, comment reconnaître les fleurs du prunier? Se laisser conduire par leur parfum. » En cette terre privilégiée, les dieux ont établi la vertu et la justice dans le cœur de chaque homme, comme ils les ont incarnées sur le trône du Mikado :

Notre pays, seul engendré par les dieux, seul la patrie d'Amaterasou, seul gouverné par les descendants de la déesse, sera toujours supérieur aux autres pays, leur guide et leur chef. Les Japonais sont honnêtes et droits dans leur cœur, dédaigneux des vaines théories et des mensonges où se plaisent les autres peuples.

Tous les poètes, tous les écrivains japonais, de toutes les époques et de la nôtre, vont répétant la même louange de leur pays et de leur peuple : « Au Japon, l'homme n'a pas besoin de prier, car le sol même y est divin. » Au Japon, l'homme n'a pas besoin de codifier, à la mode chinoise, les devoirs de tous et de chacun; il n'a qu'à suivre les impulsions de sa nature ou les ordres de son Mikado qui lui formule les ordres des dieux. Autrefois, du moins, il en était ainsi, nous disent encore les savants japonais du XIX[e] siècle :

Autrefois, l'homme suivait son instinct et n'éprouvait pas le besoin d'un système de morale. Assurément, il pouvait se produire des actes criminels, mais la nature droite de l'homme empêchait que de pareils actes pussent rester cachés ou corrompre par l'exemple... Dans les autres pays qui ne sont pas le domaine spécial de la sage Amaterasou, les esprits du mal, ayant trouvé le champ libre, ont corrompu l'humanité, et c'est pour cela qu'il a fallu rédiger un code de

préceptes moraux qu'on a tant de peine à observer. C'est notamment aux vices des Chinois qu'on doit l'inutile fatras de leurs études sur les devoirs [1].

***

Tel était autrefois, il y a bien longtemps, à l'aube des siècles, aux temps presque légendaires des premières origines, aux jours de l'idéal que personne n'a jamais vus et dont pourtant chacun se souvient, tel était l'heureux, le vertueux Japon. Tel il serait toujours resté, pensent les Japonais, s'il eût pu toujours se garder du malheur des autres terres et de la corruption des autres peuples. Mais l'Océan qui l'unissait au reste du monde lui apporta toujours les germes de douleurs et de crimes. Dans cette famille joyeuse, la contagion du dehors versa la guerre étrangère et la guerre civile, avec tout leur cortège de vices et de maux. Si le Japon, au temps des dieux, était un foyer de concorde et d'amour, il est, au temps des hommes, devenu un champ clos où, depuis deux mille ans, le combat n'a jamais fait trêve.

Débarqués au fond des golfes méridionaux, les conquérants ou les pirates s'installent d'abord dans les deltas du sud et du centre, puis montent aux plaines, aux vallées, en soumettant ou en rejetant toujours plus haut vers les montagnes et vers le nord les premiers maîtres du pays, qu'ils assimilent ou dans lesquels ils se fondent. La vallée de Kioto, la première conquise et pacifiée, retrouve aussitôt le bonheur et la paix. Mais durant des siècles, la plaine de Tokio est la marche de guerre où les aventuriers du sud viennent chercher gloire et butin. De proche en proche, d'échecs en victoires, cette marche avance vers le nord. A chaque génération, durant mille années peut-être, elle fournit un terrain de tournois et d'exploits, et, dressé par cette vie séculaire d'expéditions et de chevauchées, le Japonais devient un *daïmio* ou un *samouraï*, un chevalier ou un varlet, un reître ou un lansquenet, un guerrier. A sa famille naturelle, il a juxtaposé son

1. Cf. là-dessus G. Bousquet, *le Japon de nos jours* (œuvre admirable que l'on pille en Angleterre et ailleurs sans trop la citer), II, p. 74 et suiv., et La Mazelière, *op. laud.*, p. 22-24.

clan militaire ; à ses devoirs de fils, ses mœurs de soldat ; à son obéissance filiale, son habitude de la discipline ; à sa piété filiale, son honneur chevaleresque ; au foyer paternel, la forteresse du suzerain.

Le Japon dès lors est tiraillé entre ces deux organisations rivales, contradictoires, entre les familles qui font la grande famille, la nation, et les clans qui font la grande bande, la féodalité. Les familles et la nation continuent de s'incarner sous les traits du Mikado ; mais les clans acceptent la consigne du chef suprême, du général vainqueur : *imperator*, disaient les Romains ; *empereur*, a dit Napoléon ; *sei-i-tai shogoun*, disent les Japonais, *général victorieux des barbares*. Le Mikado, éternel représentant de la volonté divine, de la loi naturelle, est toujours le père des pères. Mais le Shogoun, directeur passager de la force humaine, devient le chef des chefs. Si toutes choses se maintenaient suivant les bons principes, le Mikado resterait le maître suprême, le père absolu ; le Shogoun ne serait toujours qu'un fils obéissant, un serviteur, le premier seulement des serviteurs ou des fils. Sur toute la terre japonaise, l'ombre bienfaisante du Mikado étendrait la justice et la paix ; c'est dans les terres barbares seulement, dans les marches qui restent à conquérir, que le Shogoun irait porter la guerre nationale. Mais, vainqueur des Barbares, le Shogoun revient jouir de ses exploits au doux pays de la vie joyeuse. Là aussi il veut être le chef et, pour couvrir sa révolte impie, ce fils audacieux invoque certains usages de la famille japonaise.

Au foyer japonais, quand le père, disgracié de la nature, affaibli par l'âge, usé par la maladie, en butte au ressentiment des puissants ou des dieux. diminué par quelque accident ou par le cours inévitable des choses, est ou devient incapable de remplir son pouvoir absolu, il se résigne de lui-même ou la famille lui ordonne de se résigner à l'*in-kyo*, à l'abdication, à la retraite : il ne perd aucun de ses droits, aucun même de ses titres ; il reste toujours en nom et en théorie le père, le seul maître ; « une déférence sans bornes, des soins et des attentions de toute sorte, font de cette retraite une situation honorable que tout père de famille envisage pour ses vieux jours » ; mais il confie ou il abandonne son pouvoir à un

vicaire permanent, par la bouche duquel il parlera désormais, par le bras duquel il agira, par la volonté et la force duquel il décidera et exécutera[1]... Reléguant le Mikado dans sa retraite de Kioto, le Shogoun usurpe ou se fait déléguer le vicariat temporel sur tout le royaume, et il installe à Tokio la capitale militaire de ce vicariat.

A l'écart, au sein des montagnes, parmi les forêts et les fées, au bord du lac sacré, sous l'ombre des volcans neigeux, Kioto entoure le *gosho*, le temple-palais du Mikado, et, dans le cœur du *gosho*, le Lieu Terrible où le petit-fils d'Amaterasou garde les trois joyaux de la déesse. Vêtu de soie blanche et d'or, coiffé de plumes et de clochettes, entouré de princes, de prêtres et de femmes aux tuniques de pourpre ou de blanche soie, traîné parfois en un char à bœufs, le Mikado promène Sa Majesté sacrée sous les fleurs des cerisiers, dans la fraîcheur des grands arbres et des eaux courantes ; il fait danser par ses servantes les chœurs religieux ou profanes qui célèbrent les bienfaits de sa grand'mère Amaterasou ou la gloire des héros, qui l'ont précédé ; il écoute les chants des oiseaux, de la brise et des poètes :

Le rossignol parmi les fleurs, la grenouille parmi les eaux, toutes les choses vivantes profèrent un chant. C'est par la poésie que sont émus sans efforts le ciel et la terre et que sont touchés de sympathie les dieux et les démons invisibles à nos yeux... Au temps des dieux il semblerait qu'il n'y ait pas eu encore de mètres fixes. A l'époque de l'homme, Sousanovo fit le premier poème de 31 syllabes : par la multiplication variée des pensées et du langage, nous en vinmes à exprimer notre amour pour les fleurs, notre envie des oiseaux, notre émotion à la vue des brumes qui précèdent la venue du printemps. Les mikados des âges passés, un matin que les fleurs printanières étaient épanouies, ou une nuit que la lune automnale brillait, avaient coutume d'envoyer chercher leurs courtisans et de leur demander des vers de circonstance[2].

C'est en 922 déjà que le poète Kino Tsourayouki parle ainsi dans la fameuse préface du *Kokinciou*. Poèmes de cir-

1. Cf. G. Bousquet, *le Japon de nos jours*, II, p. 45-46.

2. Cité par G.-W. Aston, *Littérature japonaise*, traduction Henry-D. Davray, p. 58-59.

constance, en effet, tout petits poèmes. Ce Japon ne connaît pas nos grandes épopées, nos poèmes humains ou surhumains de conquêtes et de rêves, de religions et de philosophies : il n'a pas d'*Odyssée*, il n'a pas d'*Iliade*, pas de *Niebelungen* et pas de *Divine Comédie* ; mais il a des gerbes de délicieuses épigrammes, une innombrable anthologie, toute naturaliste, de cris d'amour ou d'émoi arrachés à l'homme par la douceur, la séduisante, la captivante, la décevante douceur des choses : « les aspects variés des saisons, le murmure des cours d'eau, les neiges du mont Fousi, les vagues se brisant sur le rivage, les algues s'échouant sur le sable, le chant des oiseaux, le bourdonnement des insectes, le croassement des grenouilles, le saut des truites dans le torrent, les jeunes pousses des fougères, les daims qui brament à l'automne, la lune, les fleurs, la pluie, le vent[1] », tous les êtres, tous les souffles de la nature lui font monter aux lèvres un *tanka*, un tout petit cri de plaisir ou d'alarme, *trente et une* syllabes, ni plus ni moins, un tout petit poème de versiculets dont le Mikado (aujourd'hui encore) fournit parfois le thème à ses courtisans.

Parfois il lit aussi quelque rapport authentique ou merveilleux de ceux qui sont allés au loin, ou les romans, les interminables romans de ses femmes, et leurs bavardages écrits, et leurs caquetages délicieux, et leurs correspondances tour à tour charmantes, puériles, ardentes, folles d'amour. Il regarde surtout, il regarde de ses yeux souriants, un peu las, mais toujours amusés, l'éternelle et changeante beauté de ce pays divin et les jolies copies que ses peintres lui en apportent ; il regarde les « belles choses à voir » :

Le printemps, c'est le matin, le ciel qui blanchit pendant que la ligne des monts se rougit légèrement et que l'on voit pendre de fins nuages de carmin... L'été, c'est la nuit ; j'attends l'heure de la lune ; les lucioles sillonnent l'obscurité ; les averses même sont belles !... L'automne, c'est le soir, le couchant aux rayons magnifiques, les montagnes rapprochées, les corbeaux qui par groupes regagnent leurs retraites, les vols des cigognes qui semblent petits dans le grand ciel... L'hiver, c'est la neige, et, pourquoi le rappeler ? la gelée blanche, le gel, le feu. Voilà les choses belles à voir.

1. G.-W. Aston, *op. laud.*, p. 21.

Ainsi chantent ses femmes et ses poètes[1], et le Mikado se résigne à cette vie supra-terrestre, semblable à la vie des dieux : à quoi bon les violences de la lutte et l'agitation de la terre ? « Autour de moi, je vois les monts, je vois les vagues de l'Océan. Éternellement, les monts s'élèveront vers le ciel. Éternellement, l'Océan s'étendra immuable. L'homme est né pour mourir, une chose de rien. »

Sur les portes à coulisses du palais impérial, sont peintes des créatures terribles qui vivent dans l'océan orageux. Nous étions en train de causer et de rire de ses portes, nous contant quelles choses hideuses c'étaient, et nous étions occupées à placer près de la balustrade de la véranda de grands vases en porcelaine verte, que nous emplissions des plus délicieuses branches de cerisier en fleurs : longues de cinq pieds, les branches débordaient jusqu'au pied de la balustrade. S. E. le Daïnagon (le frère de l'Impératrice) approcha. Il portait une tunique nuance cerise, qui avait été assez portée pour avoir perdu sa raideur, et des pantalons de pourpre sombre. Son vêtement de dessous, blanc, et qu'on apercevait à son cou, laissait voir un joli dessin d'une nuance écarlate foncé. Comme le Mikado était avec l'Impératrice, il s'assit sur l'étroite plate-forme devant la porte et fit quelque rapport sur des sujets officiels. Les dames d'honneur, dont les jaquettes sans manches et couleur cerise pendaient librement à leurs côtés, celles-ci vêtues d'étoffes glycine (pourpre) et d'autres étoffes kerria (jaune) et de toutes sortes de couleurs ravissantes, ressortaient joliment sur l'écran du panneau. Nous entendions le trépignement des domestiques et l'un des chambellans crier : Moins de bruit ! L'aspect serein du ciel était si doux ! Quand tous les plats eurent été servis, un maître d'hôtel vint annoncer le dîner. Le Mikado s'en alla par la porte du milieu, suivi par S. E. le Daïnagon, qui vint bientôt reprendre sa place parmi les fleurs. L'Impératrice alors écarta le rideau et s'avança jusqu'au seuil pour lui faire accueil. Il fit remarquer la beauté des choses qui l'environnaient et la bonne tenue des serviteurs, et il termina en citant ces vers :

Les jours et les mois s'écoulent,
Mais le Mont Mimoro demeure pour toujours.

J'étais profondément impressionnée et je souhaitais dans mon cœur que cela continuât ainsi pendant un millier d'années[2].

1. La romancière Shonagon (XIe siècle), cité par G.-W. Aston, *op. laud.*, p. 106-107.

2. *Id.*, *ibid.*

Non loin de Kioto, mais au bord de la mer, à l'ancienne frontière du pays barbare, se mirant dans le golfe et se garant des monts, surveillant les descentes de pirates et de brigands, Tokio entoure le *shiro*, le château-fort du Shogoun[1]. Une triple enceinte de remparts cyclopéens, une ceinture d'eaux courantes et de terres levées protège le donjon à cinq étages, qui domine tout le pays et dans lequel le « victorieux » entasse les richesses de ses prises et les dîmes de sa conquête : autour, sont les casernes de ses gens d'armes et les castilles de ses vassaux. Chapeaux de fer à cornes dentelées, à cimier redoutable, à bavolets d'acier, à masque de cuir bouilli ; corselets de métal ou de peau, laqués ou niellés, écaillés ou plaqués ; épaulières, jambières, brassards, cuissards ; lances, flèches, doubles sabres : l'homme ici ne vit qu'en armure, et s'il cueille des fleurs, c'est pour les piquer au blason de son écu ; la glycine et le chysanthème, le bambou et le papillon deviennent pour lui des signaux de guerre ; le cheval est son premier ami, et la chevauchée sa vie quotidienne.

Il met son honneur militaire dans l'obéissance et le dévouement au chef ; la consigne de bataille et le mot de ronde lui sont la règle et l'idéal ; il garde son respect des liens familiaux, mais c'est pour voir un autre père en son suzerain. Duels et combats, défis et tournois, embuscades et surprises, charges et corps à corps sont les jeux de toutes ses journées.

Quand Kaïtô vit ceci : « Les ennemis sont peu nombreux, cria-t-il. Il nous faut les disperser avant que l'arrière-garde n'arrive ! Suivez-moi, mes enfants ! » A ces mots, il tira son épée de trois pieds six pouces, et levant sa manche gauche armée, comme une garde contre les flèches, il se précipita au milieu du tourbillon des ennemis qui l'attendaient. Il en abattit trois, puis, revenant au bord du lac, il rallia autour de lui ses partisans. Quand Kouaïzitsou l'eut aperçu de loin, il renversa d'un coup de pied, « *Cappa!* », le bouclier qu'il avait placé devant lui, et, avec sa hache de deux pieds huit pouces tournoyant comme une roue de moulin, il s'élança pour l'attaquer.

1. Tous les Shogouns n'ont pas résidé à Tokio : quand la plaine de Tokio était encore la marche véritable, un champ de batailles presque incessantes, le Shogoun revenait planter son *shiro* dans Kioto même, aux portes du *gosho* mikadonal. De plus, tous les régents ou vicaires n'ont pas porté ce titre de Shogoun : il en est qui eurent les mêmes fonctions avec le titre de *kwambakou*. Mais c'est dans le Shogoun et dans le *shiro* de Tokio que cette institution trouve sa forme parfaite, la plus récente et la plus durable.

Kaïtô reçut le choc avec sa manche gauche armée, tandis qu'avec sa droite il dirigeait un coup sur le casque de son adversaire, qu'il voulait d'un seul coup fendre en deux. Mais son épée glissa obliquement sur la plaque de métal et, voulant répéter le coup, il y mit tant de force que la courroie de son étrier se rompit; au même moment Kouaïzitsou abaissa sa hache; la pointe en pénétra de bas en haut dans le heaume : Kaïtô, atteint à la gorge, tomba de cheval. Kouaïzitsou mit immédiatement le pied sur le panache et, saisissant Kaïto par les cheveux, l'attira à lui et lui trancha la tête, qu'il fixa alors sur la pointe de sa hache d'armes. « Bon début! J'ai tué le général », exclama-t-il joyeusement avec un rire moqueur.

Quand les compagnons de Kaïtô virent cela, ils pensèrent qu'après avoir laissé tuer leur chef et, ce qui était pire encore, lui avoir laissé trancher la tête, aucun d'eux ne devait retourner vivant chez lui. Trente-six d'entre eux chargèrent bride contre bride, plus ardents les uns que les autres à tomber en combattant et à se faire un oreiller du cadavre de leur chef. A cette vue Kouaïzitsou éclata de rire. « Ho! ha! exclama-t-il, vous êtes fous, compagnons! vous devriez penser à prendre les têtes des ennemis au lieu de reprendre celles de vos gens. Si vous voulez la tête, la voilà[1]. »

Rentré chez lui, le chevalier victorieux aime le faste et la dépense, le plaisir violent et la débauche : toujours en veille de bataille, il est prodigue de ses biens et de sa vie; il en voudrait jouir grandement et vite. Volontiers, quand le service du suzerain ne lui défend pas de gaspiller son temps et ses forces, il vit dans le luxe, dans l'or, dans la soie, les festins et les musiques, parmi les femmes, baigneuses, danseuses, parfumeuses. Ce sont là traits communs à toutes les féodalités sous toutes les latitudes. Mais cette féodalité du Shogoun est japonaise par son goût de l'art, par sa jouissance ou, plutôt, son besoin de la beauté, surtout de la beauté visible.

Les vins forts, les grosses viandes, les senteurs violentes, les chairs de femmes nues et les luttes d'athlètes ou les passes d'armes ne font pas toute la joie de ces soudards. Les vins doux, les mangers et parfums délicats, les femmes mi-voilées, les lutteurs et acrobates ne leur plaisent qu'au milieu des laques, des ivoires, des bronzes, des porcelaines, des soies et des émaux qui amusent ou enchantent les yeux. Ils cherchent d'abord le régal des yeux. Aux coups de poing de leurs

1. Kozima (XIVe siècle), cité par G.-W. Aston, *op. laud.*, p. 167-168.

athlètes, aux coups de sabre de leurs chevaliers, aux danses guerrières ou aux spasmes enamourés de leurs *geishas*, ils veulent un fond de belles tentures, de beaux dessins, de teintes nuancées, de couleurs vibrantes; ils veulent à leurs armes des formes élégantes et rares, des fourreaux merveilleux, à leurs chevaux toute une parure de fête, et leurs féeriques donjons s'emplissent de bibelots. Les orgies de thé comblent tous leurs désirs : sur un fond de brocart et de soies, en robes damassées où la pourpre, l'azur, le vert éclatant se marient à l'or, où l'arabesque persane encadre les fleurs et les insectes japonais, boire du thé, en discerner le crû, la provenance exacte, manier des ivoires, de belles armes, de vieilles porcelaines, et regarder les danseuses qui miment et, d'un mot, évoquent un paysage: « Une forêt d'automne, le Fousi-yama, la lune, un vol de cigognes. — Le printemps, un jour clair, des rochers au bord de la mer », après la bataille, voilà le bonheur.

Et cette féodalité reste asiatique par sa férocité et sa traîtrise, son goût de l'espionnage et de la ruse, sa tolérance des fourberies et du mensonge, et, surtout, par son appétit de la mort. Elle ne connaît pas la pitié du faible ou du vaincu; elle n'admet pas le culte de la franchise ni le respect absolu de la parole donnée; elle ignore aussi toute prudence et le souci de la conservation lui est presque étranger: le plus beau service du vassal n'est pas de vivre pour son suzerain; la plus grande bravoure du héros n'est pas d'affronter et de vaincre tous les maux et tous les ennemis; la plus grande vengeance n'est même pas de tuer le rival ou l'insulteur; mais lentement, posément, avec raffinements et grand apparat, donner sa propre mort en spectacle, s'ouvrir le ventre, faire *harakiri*, voilà le terme du courage et de l'honneur!

***

Kioto et Tokio; Mikado et Shogoun; contemplation et combats; résignation et conquête : le Japon tient encore par là aux deux tempéraments de la double Asie, et ce mélange encore fait son caractère. L'Asie rêveuse et soumise et l'Asie féroce et guerrière y sont éternellement juxtaposées, et toutes

deux, côte à côte, descendent à travers les siècles le cours naturel de leur destin, dans la quiétude presque immuable du Mikado, dans l'agitation constante, le perpétuel changement du Shogoun. Car le Shogoun ici, comme ailleurs le conquérant descendu des plateaux désertiques et installé dans l'abondance des deltas hindous, chaldéens ou chinois, le Shogoun ne saurait longtemps défendre sa prise contre les ennemis du dedans et du dehors. Aux délices de sa conquête, le maître de Tokio se laisse prendre, comme ailleurs le maître de Delhi, de Bagdad ou de Pékin; comme eux, il se fatigue, puis se débarrasse de son harnais de guerre; comme eux, il troque peu à peu ses mœurs soldatesques pour la mollesse et le repos; comme eux, il s'emprisonne dans le protocole et la galanterie, et sa consigne de bataille ne devient plus qu'une étiquette de cour. Vainement les vieilles gens et les moralistes lu veulent rappeler sa vertu d'autrefois :

Autrefois, un jeune homme eût rougi d'entendre parler d'une femme : il n'acceptait de conversation que sur les batailles et les plans de guerre. Depuis soixante ans, tout est changé. Les fonctionnaires n'ont qu'un but : amasser de l'argent pour se livrer au plaisir. Dans leurs fêtes, ils ne mangent que des plats délicats, font venir des femmes pour chanter et danser, dépensent des sommes énormes en une seule journée : cela s'appelle de l'esthétique. Trouve-t-on un homme qui soit frugal et honnête, on le couvre de ridicule : c'est un rustique, un malappris qui n'a pas de monde... Les fils des soldats trouvent la frugalité rustique! A défaut d'ornements sur leurs habits, les aînés possédaient la vertu, l'amour du travail, la loyauté. Mais les *samouraïs* d'aujourd'hui ne connaissent plus les rigueurs de la vie : le pays est en paix ; on leur sert régulièrement leurs pensions. Ils ne pensent qu'à boire et à s'amuser; ils se font gloire de devenir professeurs de débauches, et ne voient pas le danger de leur conduite [1].

Le danger pourtant les menace, ces roués et ces courtisans : au dedans comme au dehors, des rivaux et des ennemis les assiègent ou les guettent. Au dedans, tout près, dans la marche des Barbares ou dans les éternelles révoltes, luttes et vendettas, opérations de pillage ou de répression, qui partout mettent aux prises *daïmios* ennemis, *samouraïs* voisins, clans

1. Kyouzo, cité par La Mazelière, *op. laud.*, p. 150.

enfiévrés de haines héréditaires, un autre « victorieux » a surgi. Sur le sentier du brigandage ou de la guerre, il a gagné l'adhésion d'outlaws, de *ronins*, de vassaux sans suzerain, de fils sans pères, puis le dévouement d'un clan, l'alliance et l'obéissance des chevaliers et reîtres d'alentour. Il se taille au nord ou au sud quelque principauté, se bâtit un vaillant *shiro*, tranche du maître et du rebelle, refuse l'obéissance au Shogoun, se pose en fils plus respectueux du Mikado et, contre l'usurpation shogounale, en redresseur de l'autorité légitime. Quelque temps, entre les deux rivaux, c'est une sourde lutte d'espionnage et de trahisons, de sourires et de coups-fourrés. Puis, quand le nouvel *imperator* est bien assuré de sa troupe et de ses alliés, il descend en guerre, culbute la résistance amollie des *daïmios* de cour et des *samouraïs* citadins: ses reîtres et lansquenets des monts envahissent la plaine, enlèvent d'assaut la ville, puis le *shiro* shogounal. Et le nouvel *imperator*, ayant torturé, décapité, mutilé son prédécesseur, ou lui ayant accordé la grâce d'un volontaire *harakiri*, s'installe en son donjon, dans son vicariat..., et l'histoire recommence.

Toute l'histoire intérieure du Japon est l'alternance des périodes tranquilles où quelque Shogoun actif et fort impose à tout le pays, aux montagnes comme aux deltas, la paix et la justice, — tout au moins la soumission à ses ordres et la crainte de son ressentiment, — et des périodes ensanglantées où, sur chaque montagne, pointe un nid de brigands, dans chaque vallée une bande de pillage et de guerre, où les couvents et les temples ne sont plus que des forteresses, où le peuple lui-même, le doux peuple des plaines et des golfes, — qui doit fournir à l'entretien du Mikado et à l'exploitation du Shogoun, aux exigences et caprices de tous leurs officiers, — se fait pirate et bandoulier, où tout le Japon ceint le double sabre, où, du rivage au volcan, d'un bout de l'archipel à l'autre, tout n'est que rixes, batailles, embuscades, rencontres, assassinats, enlèvements, tenaillements, crucifiements, sciages et brûlements des vaincus, sous l'éternel regard du Mikado presque toujours impassible. Et du dehors la conquête étrangère vient se mêler aux luttes intestines.

* *

Le Japon en Asie, comme en Europe la Grande-Bretagne, le Japon, son doux climat et ses terres verdoyantes attirent la curiosité, puis les convoitises des gens d'outre-mer. De très loin, ils accourent et se pressent aux bouches de ses golfes : ils veulent entrer pacifiquement, disent-ils, ou par la violence. Mais le Japon ne se soucie jamais de corrompre sa pureté et sa vertu au contact de ces méchants : les fils d'Amaterasou, race divine, pensent toujours n'avoir rien à gagner à la fréquentation des fils de l'homme. Parfois la résistance japonaise éloigne ces indiscrets. Parfois, — souvent, — ils sont les plus forts, non les plus civilisés au gré du Japon, — car un cerveau japonais ne reconnaît qu'une civilisation dans le monde : la civilisation japonaise, — mais les mieux armés, les mieux pourvus d'outils et de recettes pour la conquête ou l'exploitation des humanités.

Il arrive alors, bien souvent, presque toujours, qu'affaibli par ses luttes shogounales ou assoupi dans ses rêves d'artiste mal préparé d'ailleurs à ce qui n'est pas une lutte japonaise contre des armes et des chevaliers japonais, le Japon doit subir l'entrée des Barbares, puis leur loi ou leur clientèle et leurs disciplines : rongeant son frein et tout en continuant de les mésestimer, il doit, pour se défendre ou se reprendre d'eux, se mettre un temps à leur école, acquérir par l'imitation, — et dans ce peuple de peintres que la nature dresse depuis des siècles à regarder, à voir et à bien reproduire, l'imitation est le don, presque le geste inné, — acquérir par l'imitation, non pas le caractère de ces mécréants, ni leurs mœurs, encore moins leurs conceptions et théories, mais leurs armes et leurs instruments, leurs procédés et leurs secrets, tout ce qui peut servir à les égaler, puis à les combattre par leurs propres moyens, à les expulser enfin et même à les poursuivre, et à reporter chez eux l'offensive et la conquête qu'ils avaient apportée aux rivages sacrés d'Amaterasou.

Et c'est encore là toute l'histoire extérieure du Japon, telle qu'elle se répète en un rythme toujours alterné de tentatives, puis de pénétrations étrangères, et de révoltes, puis d'expan-

sions nationales. Depuis trois mille ans que l'histoire écrite nous fait connaître la vie du peuple japonais, nous le voyons parcourir le même cycle, — le même cirque, disent ses détracteurs, — sous le fouet et le dressage de l'étranger, puis dans la reprise et la revanche de la nation. Ne remontons aux lointaines origines qui nous sont trop mal connues : la vieille Chine n'avait pas attendu les premiers siècles de notre ère pour pénétrer ici ; la plus ancienne culture japonaise englobe déjà maintes importations et maintes disciplines chinoises ; c'est des Chinois que, de toute éternité, le Japonais semble avoir copié son écriture et tous ses arts. Mais, sans remonter aux origines et sans parler des attaques et des réactions de moindre importance, trois grands exemples historiques nous peuvent bien montrer l'alternance de ce rythme japonais. La Chine bouddhiste vers le ve siècle de notre ère, l'Europe chrétienne vers la fin de notre XVIe siècle et l'Europe scientifique au cours du XIXe sont venues recommencer la même expérience.

Chine bouddhiste, Europe chrétienne, Europe scientifique, de l'un à l'autre de ces trois exemples, les circonstances et modes extérieurs, les causes et agents superficiels ont pu varier : au bout du compte, les effets profonds et résultats derniers sont toujours restés les mêmes. Après une résistance du Japon, l'influence étrangère s'est imposée; quelque temps, elle a prévalu et semblé tout recouvrir, tout modifier. Bien vite le Japonais a reparu, avec ses gestes, ses goûts, ses conceptions de vie, ses caractères indélébiles; seuls, le vêtement ou l'armure avaient changé... Aussitôt armé à la mode de l'agresseur, le vaillant samouraï a voulu reprendre son Japon, l'avoir à lui tout seul, le Japon aux Japonais. Et bientôt vainqueur ou émule des étrangers, il les a poussés hors de son archipel, hors de sa vie ; il les a même poursuivis dans leur retraite; il a débarqué derrière eux à la terre la plus voisine, à cette terre de Corée que, dès l'aube des âges, la déesse Amaterasou réserva aux entreprises de ses enfants.

« A l'ouest de Nippon, par delà les flots, existe un pays resplendissant d'or et d'argent. Je t'en donne l'empire. » Ainsi, jadis, avait parlé la Déesse, par la bouche de ses prophètes, et la fabuleuse impératrice Dzingou, dès le IIIe siècle

de notre ère, bien avant la pénétration bouddhique, avait une première fois accompli cette prédiction : Dzingou avait passé la mer ; les monstres et les poissons de l'abîme la traînaient ou la conduisaient; la Corée avait été soumise; Dzingou était revenue accoucher d'un nouveau Mikado, dont la Déesse avait retardé la naissance pour permettre cette expédition, et cette première conquête de la Corée avait en effet donné le jour à un Japon nouveau : c'est par elle que la seconde pénétration chinoise, la pénétration de la Chine bouddhiste, avait été rendue possible.



Au contact des Coréens chinoisés, le Japonais s'habitue aux mœurs et inventions de la Chine bouddhiste. Des émigrants coréens et chinois viennent ensuite les implanter chez lui. Cette émigration coréenne et chinoise installe définitivement au Japon l'influence matérielle de la Chine. De toutes les pénétrations étrangères, il semble que celle-ci ait rencontré le moins de résistance et de mauvais vouloir. Par leurs origines communes peut-être, par leurs communs caractères d'Asiatiques et leurs pareilles habitudes de vie familiale, Chinois et Japonais pouvaient au premier mot s'entendre, et leurs intérêts n'étaient pas divergents. Le Japon, encore mal établi et plus mal outillé, ne possédait guère que deux castes, le laboureur et le guerrier; il était encore privé, ou très mal fourni, semble-t-il, de la classe intermédiaire des artisans et trafiquants; le marchand et l'artiste chinois trouvaient ainsi leur place marquée d'avance : amateur de belles peintures, de fins tissus et de riches bibelots, le samouraï prit volontiers à son service ces créateurs et vendeurs de beauté. Le Japon accepta donc les ouvriers et les arts de la Chine; il en apprit l'agriculture savante, thé et mûrier, la sculpture et la peinture, l'art des laques et des soies. Mais, ces ouvriers et ces arts, il les fit japonais. L'émigration étrangère disparut dans la masse de la nation, comme les mots chinois disparaissaient dans la forêt du vocabulaire.

L'imitation gardant à travers les siècles son pouvoir invincible, les modèles de la Chine restent toujours, et de nos

jours encore, « l'antiquité » vénérée, le trésor classique où les artistes Japonais vont chercher leurs sujets, leurs légendes, leur technique, leur style, leurs expressions même ; conservant toujours certaines données chinoises dans l'arrangement et le matériel de leurs arts et de leur vie, les Japonais continuent de meubler leurs poèmes de locutions et formules chinoises, leurs paysages d'accessoires chinois, leurs maisons de bibelots chinois, leur pays de constructions chinoises. Mais ce ne sont toujours que placages superficiels : le fond réel et l'impression profonde restent japonisants et japonais. Dans les peintures ou les poésies les plus chinoisantes, la tendresse et la gaieté japonaises percent au travers de la bizarrerie et de la monstruosité chinoises ; dans l'administration et la religion chinoisées, l'âme japonaise garde son libre essor.

De la civilisation politique de la Chine, les Japonais prirent le vêtement. Au rituel religieux de leur communauté mikadonale et à la consigne militaire de leurs chevaliers, ils durent, avec la classe nouvelle des bourgeois, juxtaposer les codes et étiquettes de la Chine : pour régler l'administration, la distribution et la transmission héréditaire de ces intérêts nouveaux, ils en adoptèrent certains règlements, mais ils en repoussèrent toujours les idées organiques. Dans la société chinoise, la loi civile et le fonctionnaire civil règnent sur les guerriers; un grossoyeur de code sera demain le général, et les braves obéissent au dernier manieur de pinceau : au Japon, le sabre reste toujours le maître ; c'est le sabre qui fait l'homme, et c'est le sabre qui fait la loi... Dans la famille chinoise, la tyrannie paternelle pèse durement sur les femmes et les fils; la vie des enfants n'est qu'un jouet ou un enjeu entre les doigts du père : au Japon, l'enfant — il est si beau ! — tyrannise souvent père et mère :

Mon gamin chéri qui commençait avec le soleil sa journée de rire et de joie : toujours à mes côtés, toujours drôle et de bonne humeur ; en vain je résistais; il me fallait jouer avec lui. Le soir, prenant mes mains entre les siennes : « Papa, j'ai sommeil; papa, je veux poser ma tête entre maman et toi : j'ai peur dans le noir tout seul. » Il dormait, je veillais, les oreilles encore pleines de son gazouillement. Je pensais à l'avenir, je faisais la part des bonnes et des mauvaises chances... Dire qu'un coup de vent a coulé bas tout

mon bonheur... Mon fils, mon fils chéri s'est échappé de mes bras qui le serraient : je ne l'aurai plus[1].

De même pour les religions et philosophies de la Chine. Confucianisme, taoïsme, bouddhisme, le Chinois importe toutes les « règles » et toutes les « voies » qui doivent unir l'homme à l'homme et l'homme aux dieux. Le Japonais apprend et répète les belles formules chinoises, qui peuvent encadrer certaines de ses conceptions japonaises sur la piété filiale, la résignation nécessaire, la fragilité et la vanité de la vie, etc., etc. Mais quand le bouddhisme veut lui imposer la discipline de ses couvents, l'ascétisme de ses mœurs et son impassible contemplation du monde, le samouraï, qui s'est fâché d'abord et qui a torturé, brûlé, expulsé moines, nonnes et idoles bouddhiques (an 586 de notre ère), peut bien ensuite se laisser prendre un instant aux intimes parfums de cette quintessence asiatique, mais il ne fait du bouddhisme sa religion que du jour où le bouddhisme lui-même s'est fait japonais en ouvrant ses temples et ses cosmogonies à tous les dieux, à tous les esprits, à tous les *khamis* du shintoïsme national. Comme le moine de la légende, le Japonais retrouve un jour l'écharpe de sa déesse Amaterasou au cou du Bouddha étranger, et dès lors il sait que la déesse n'était qu'un primordial avatar du Sage. Dès lors, bouddhisme et shintoïsme voisinants ou mélangés s'installent côte à côte ou pêle-mêle, toujours dominés par le culte et les statues d'Hachiman, le dieu de la guerre. Venu de l'Inde à travers la Chine et la Corée, le bouddhisme au Japon se fait japonais, comme le christianisme en Europe se fait européen.

Commencée probablement vers le début de notre ère, activée durant notre VIe siècle, achevée et digérée au début de notre XIe, cette pénétration chinoise ne changea rien que le « costume », l'apparence et l'extérieur à la vie du Japon. Elle fournit seulement aux Japonais de nouvelles armes et de nouvelles parures, de nouvelles tactiques et de nouveaux rêves, pour continuer leur double existence mikadonale et shogounale, contemplative et guerrière ; elle leur fournit surtout de meilleurs instruments et de plus savantes recettes pour

1. Okura (VIIIe siècle), cité par La Mazelière, *op. laud.*, p. 43.

mieux prendre et mieux posséder toute la beauté de leur domaine. Désormais, aussi bien armé, aussi bien pourvu que les gens d'outre-mer, le Japon peut refermer sa porte et revivre son isolement. Quatre siècles durant (IX-XIII[e] siècles), il va reprendre ses guerres civiles, ses promenades solitaires, ses féroces vendettas et ses *harakiris*. Il est un instant troublé en cette vie heureuse par les menaces du Mongol. Le grand Koubilaï-Khan, vainqueur et maître de la Chine, envoie ses flottes jusqu'au fond de la Mer Intérieure. Mais les dieux protecteurs du Japon, le feu et le cyclone, détruisent les jonques mongoles avant leur débarquement (1274-1281)... La vie japonaise reprend son cours (1281-1542), et la haine que le Japonais avait de l'étranger vainqueur se teinte de mépris pour l'étranger vaincu : c'est l'*insularity* des Anglais, enorgueillie par Waterloo...

***

Tout à coup, l'Europe chrétienne apparaît : en 1542, une jonque chinoise amène le premier Portugais ; en 1549, arrivent les flottes du Portugal, vers 1600, les flottes de la Hollande et de l'Angleterre. Les Européens sont accueillis parce qu'ils peuvent fournir deux choses admirables : les armes à feu, et les grands bateaux, — et quelques menues douceurs, épices et fruits des tropiques, tabac et tissus de coton. L'arme à feu, qui transforme la guerre terrestre ! le grand bateau à boussole, qui transforme la guerre maritime ! deux armes irrésistibles par leur puissance et par leur docilité ! Avec elles, le moindre samouraï est maître de tous les daïmios ; la moindre crique peut assurer l'empire d'outre-mer ! Aussi, en quelle hâte enthousiasmée, le Japonais adopte et copie ces instruments, apprend à les manier, à les diriger, puis à les construire ! En 1542, la première arquebuse est débarquée ; en 1556, il y en a quatre mille dans l'île de Kiousiou, trois cent mille dans tout l'archipel. En 1549, le premier vaisseau de haut bord jette l'ancre à Nagasaki ; avant la fin du siècle, la marine japonaise écume le Pacifique, rives asiatiques et rives américaines.

Du Siam au Mexique, leurs corsaires vont querir le pillage ou la solde, l'aventure : la chevauchée marine sur les « cour-

siers de la mer » remplace pour un temps les chevauchées terrestres dans la marche des Barbares. Siam, Cambodge, Annam et Tonkin voient remonter jusque dans leurs fleuves ces « bannières » d'arquebusiers flottants. Mais le samouraï reprend surtout le chemin traditionnel de la Corée et de la Chine. De 1592 à 1597, à deux ou trois reprises, sa chevauchée écrase et dévaste la Corée : pour la seconde et la troisième fois, toute la péninsule est conquise, le Coréen délivré de la suzeraineté chinoise, le Chinois rejeté au delà du Yalou. Rien ne résiste au choc de ces vaillantes armures, à cette exacte copie des tactiques et manœuvres européennes. Ici, comme toujours, la bravoure entêtée et la parfaite imitation japonaises restent maîtresses du champ clos. Mais, comme toujours aussi, cet exploit du Japon se termine en *harakiri* :

C'est l'hiver, le froid devient rigoureux ; toutes les nuits, quelque sentinelle meurt de froid à son poste ; on n'a pour se chauffer que les flèches lancées par l'ennemi ; après avoir mangé les chevaux, les chats, les rats, on en vient à mâcher de la terre et du papier. Voyant ses bas sur ses talons, un officier regarde ses jambes : il croirait voir des bambous ; plus de mollet ! la peau pendante sur les os ! Qui dira combien, se laissant aller en arrière, penchent la tête et ne bougent plus ? Quelques jours après, les sentinelles, qui les poussent de leurs lances, trouvent des corps desséchés, racornis, brûlés par le froid[1].

Éloigné de la terre natale, qui peut difficilement le ravitailler et le refaire, dispersé dans cette longue Corée (aussi grande que l'île de Nippon), le guerrier japonais ne peut longtemps garder sa conquête : il lui faudrait, pour s'y maintenir, des renforts continuels que son Japon ne peut pas alors lui donner indéfiniment. Et, par delà le Yalou, c'est la Chine sans limites, l'immensité, l'énormité chinoises, et c'est la force mandchoue qui vient de s'armer, de se grouper, qui va descendre sur Pékin. La bravoure japonaise ne recule pas devant ces monstres ; mais, après six ans de combats (1592-1598), le samouraï n'est pas plus assuré de sa conquête qu'au premier jour, et la Chine est toujours aussi grande, le Mandchou

1. Pfizmaier, *Feldzug gegen Corea*, trad. d'un roman historique d'après les documents du XVIe siècle, cité par La Mazelière, *op. laud.*, p. 208.

toujours aussi fort! Vaillamment, le samouraï donne sa vie à l'entreprise nationale... Au bout du compte, les survivants doivent revenir. Les guerres civiles les rappellent chez eux, querelles de clans, luttes de shogouns ou de daïmios, — et, plus encore, les intrigues et empiètements de l'étranger.

Car l'étranger a fait son chemin au Japon et pense s'y faire une place définitive. Ayant fourni ses armes et ses manufactures, ayant enrôlé le peuple dans sa clientèle commerciale, il voudrait l'enrôler aussi dans sa clientèle religieuse, l'embrigader au service de son Dieu. Derrière le commerçant, le missionnaire chrétien s'est insinué. Dans tout l'archipel, des milliers, des centaines de milliers d'âmes simples se sont laissées gagner par la flatteuse nouveauté de ces doctrines, qu'accompagnent de si curieuses, de si amusantes ou utiles inventions. La croix a profité du prestige de l'arquebuse, et Rome, du voisinage de cette « merveilleuse et aimable cité de Venise », comme disent à Grégoire XIII les ambassadeurs japonais (1585). Il faut protéger la vertu, l'intégrité du Japon contre cette corruption étrangère, expulser ou exterminer tous ces prêcheurs de mensonges « contraires aux mœurs et aux lois de l'Empire ». Le guerrier rentre chez lui pour cette besogne nationale : il abandonne la Corée aux Chinois et aux Mandchous qui y rétablissent leur suzeraineté; il abandonne le Pacifique aux Espagnols et aux Hollandais, l'Asie à l'Angleterre et aux Russes.

De retour au Japon, il défend aux prêtres chrétiens de faire des prosélytes; il tolère cependant tous les Européens quelque temps encore, comme intermédiaires diplomatiques et commerciaux; il leur maintient le droit de trafic et de séjour (1600-1611). Mais le Shogoun interdit toute conversion religieuse : les catholiques ne voulant pas se plier à cette défense, il les expulse ou les martyrise (1614) et, de force, oblige le peuple à revenir aux cultes nationaux. Dans cette lutte contre la propagande étrangère, le Japonais est aidé par les dissensions des étrangers : hérétiques contre catholiques, Jésuites contre Franciscains, tous ces chrétiens se calomnient les uns les autres; les Hollandais et les Anglais accusent les Espagnols et les Portugais de vouloir l'empire du monde et le monopole du Pacifique. Les seuls Hollandais finissent par

trouver grâce devant les défenseurs du « Japon aux Japonais » : en 1624, tous les autres sont expulsés; les seuls Hollandais obtiennent le droit de rester; mais, parqués tout au bout de l'archipel, à la dernière extrémité de la dernière frange insulaire, à Nagasaki, ils ont la défense de franchir, fût-ce d'un pas, la limite assignée et, même, ils doivent l'hommage et le service au suzerain; ils ne sont que d'humbles vassaux : une communauté chrétienne s'étant formée dans les approches de Nagasaki, le canon et les bateaux hollandais aident à l'exterminer...

Le Japon, quand il a conquis les armes de l'Europe chrétienne, referme encore sa porte et ne garde entre l'Europe et lui que ce tout petit couloir borgne de Nagasaki : par là seulement, il recevra et écoulera quelques denrées de luxe, le surplus de ses richesses, le complément de ses plaisirs. Durant deux siècles et demi, la caravane hollandaise n'entretient avec ce Japon fermé que le même trafic asiatique d'épices et de soies, dont à l'autre bout de l'Asie la caravane arabe ou persane fait sur terre, pour le reste du monde, la contre-partie.

Deux siècles et demi d'isolement japonais (1624-1850), de vie japonaise sous le regard du Mikado et sous le sabre du Shogoun. La fidélité des clans les plus forts soutient à Tokio, durant ces deux siècles, la dynastie shogounale des Togounkava. Le respect de la nation tout entière et du Shogoun lui-même entoure l'ombre de Mikado, qui rêve à Kioto : devant les portes peintes de monstres ridicules, en disposant dans les grands vases de porcelaine verte les branches de cerisier qui dépassent la balustrade, les femmes aux tuniques cerise ou glycine rêvent à nouveau que cet ordre japonais va durer quelques milliers d'années, sous la protection vigilante d'Amaterasou.



Au début du XIXe siècle, une nouvelle surprenante trouble soudain ce froufrou de soies et ce cliquetis de sabres : dès 1805, des Russes débarquent à l'extrémité nord de l'archipel. dans la marche des Barbares, à Itorup et Sakhalien; en 1808, ce sont les Anglais qui viennent poursuivre leurs

ennemis de Hollande jusqu'en rade de Nagasaki... Mais ce n'est qu'une alerte : les Européens disparaissent ; ils ne sont pas encore armés des procédés scientifiques, qui bientôt vont les mettre aux portes mêmes du Japon... Le Japonais retrouve durant un demi-siècle (1806-1854) son isolement. Sa paix est traversée pourtant de craintes et de mauvaises nouvelles ; l'ombre errante de l'étranger grandit à l'horizon et déjà certains clans commencent à dire que le seul pouvoir du Mikado restauré en sa plénitude pourra défendre l'intégrité nationale ; le Shogoun, amolli et gavé de richesses, incapable, doit être jeté bas... En février 1854, le commodore américain Percy vient imposer au Shogoun l'ouverture des ports et du commerce ; en octobre 1854, les Anglais, en 1855, les Russes, en 1856, les Hollandais, puis les Français et toute l'Europe accourent à l'extorsion des mêmes droits. Le Shogoun doit tout concéder ; ces Barbares ont en mains deux instruments irrésistibles : le fusil à tir rapide (comparé à l'arquebuse) et le navire à marche rapide. Les étrangers pénètrent, et tout aussitôt la Déesse témoigne de son violent courroux : en 1855, une secousse ébranle la terre et la ville du Shogoun, — deux cent mille victimes [1].

Le peuple, dès lors, va répétant ces mots d'une lettre impériale : « On n'a montré aucun égard pour l'opinion publique en signant des traités avec les Barbares, sans prendre l'avis de notre cour. Le repos du Mikado est troublé par le spectacle d'un si mauvais gouvernement. Chassez les Barbares, satisfaites le peuple et rendez la paix au cœur de Sa Majesté. » Les clans rivaux des Togounkava saisissent l'occasion de se révolter et de proclamer leur piété filiale envers le Mikado. Entre les Bons et les Mauvais, la guerre civile éclate : les uns et les autres recourent aux constructeurs et fournisseurs européens, qui amènent bateaux et canons. Le Shogoun ne peut maintenir son pouvoir. De lui-même, il écrit au Mikado :

Bien que la classe militaire ait constamment exercé la puissance, l'arrivée des étrangers a montré notre faiblesse et plongé l'empire dans des troubles sans fin. Partout nous voyons la guerre civile,

1. Sur tout ceci, cf. La Mazelière, *Essai sur l'Histoire du Japon*, p. 344.

l'Est et l'Ouest se combattent, et les étrangers nous méprisent. Je considère que ces maux ont pour cause principale la dualité des pouvoirs. Déposer le pouvoir entre les mains de l'empereur, voilà le seul moyen de donner au gouvernement une base solide, qui permette au pays de se développer progressivement et de devenir l'égal des autres pays.

Le Mikado (1868) vient donc installer son absolutisme rajeuni dans le *shiro* et la ville shogounale, tout près de la mer et des étrangers qui crient : Victoire! Ils pensent vraiment, ces gens d'outre-mer, que cette résurrection japonaise n'a été faite que pour leur complaire et pour les avantager! Ils croient que ce Japon, ce vieux Japon du Mikado, va se livrer à leurs entreprises et convoitises, se plier à leurs ordres et à leurs enseignements, devenir européen, chrétien, scientifique, révolutionnaire! et, durant dix ou quinze années (1868-1883), leur joie naïve éclate en applaudissements devant les gentillesses apprises, les tours savants, les progrès quotidiens, l'ardeur au travail, la souplesse au dressage, bref, l'européanisation de celui qu'ils nomment, avec une tendresse mêlée de protection et de pitié, « ce bon petit Jap »! et déjà les philosophes d'Europe, par la bouche d'Herbert Spencer, supplient le Japonais de ne pas céder à la déformation européenne, mais de conserver à l'humanité des siècles futurs le capital et l'ornement de son caractère national!

Le bon petit Jap en vérité s'est mis à l'œuvre, à son œuvre ordinaire de peinture et de copie: il a tourné son regard perçant et patient, son imitation scrupuleuse et entêtée, vers cette force barbare qui l'opprime et qu'il entreprend de faire sienne. Sans maugréer, avec son sourire de politesse ou de mépris, il est bien obligé de subir les fantaisies de l'Europe, n'étant pas le plus fort. Mais il ne veut que devenir le plus fort pour secouer le joug dégradant de ces brutes vicieuses. Il se met donc à regarder, à bien voir, à copier toutes leurs recettes et toutes leurs ruses, leurs arts de la guerre et du commerce, leurs armes et leurs outils, tout le matériel de leur civilisation. Au début, il copie tout ce qu'il voit, il répète tout ce qu'il entend, — incapable encore de bien saisir quelles sont, en cet organisme étrange, les lignes maîtresses, les formes essentielles et caractéristiques : canons et chapeaux

hauts de forme, bateaux à vapeur et bottines à élastiques, il veut tout prendre, ne rien omettre. Et de 1868 à 1883, l'Europe s'extasie, de loin, devant le zèle de ce disciple. Certains observateurs[1], pourtant, qui voient les choses de plus près, sentent et prédisent que tout ce travail japonais ne tend que vers un but national, strictement japonais, et que, prenant tout ce qui peut armer pour la défense ou pour l'attaque, armure pacifique de l'industrie et du commerce, armure militaire de la guerre et de la marine, le Japon refuse et repoussera tout ce qui pourrait le transformer vraiment en une nation européenne.

***

Au bout de trente ans, aujourd'hui, nous mesurons la vérité de cette prédiction. Le Japon a pris nos machines, nos armes, notre industrie, notre tactique, nos règles et codes de trafic, nos manuels de sciences et de métiers, nos procédés de gouvernement et d'administration, bref tout notre vêtement de paix et de guerre[2]. A-t-il adopté, a-t-il admiré, a-t-il essayé seulement de comprendre les idées maîtresses de notre civilisation? Sans descendre aux détails innombrables de ses copies superficielles, — il faudrait plusieurs volumes pour en dresser le catalogue, — regardez le fond des choses. Si l'on peut résumer en une formule toute l'histoire interne et externe, humaine et mondiale, de notre Europe contemporaine, il semble bien qu'elle ait deux caractères primordiaux: son appétit démocratique à l'égalité des hommes, son appétit scientifique à la découverte de l'univers. L'Europe de tous les temps a, sans doute, entrevu ce double idéal; il était réservé à notre Europe de le définir clairement et de le réaliser.

Parlez de démocratie aux Japonais, de droits individuels et égaux, de rénovation incessante pour un arrangement meilleur du sort de tous et de chacun! Le premier soin du Japon après 1868 fut de rétablir la pureté de sa religion *shintoïste*,

1. Je répète qu'il faut lire là-dessus le livre de G. Bousquet, *Le Japon de nos jours*, paru dès 1877 et dont certaines pages semblent aujourd'hui prophétiques.

2. Les lecteurs n'ont pas oublié l'article de M. F. Challaye: *l'Européanisation du Japon*, paru ici le 1er février.

la chaîne des dieux et des esprits qui relient la nation japonaise aux puissances éternelles, absolues, du ciel et de la terre, par l'intermédiaire éternel, immuable, de l'absolutisme mikadonal. Aujourd'hui, comme il y a deux mille ans, le Japonais répète et croit de tout son être que le premier devoir de l'homme est d'obéir au petit-fils d'Amaterasou, de vivre pour le Mikado et, surtout, de mourir pour le Mikado. Le Japon, ce n'est pas le peuple, comme le peuple français est la France : c'est le Mikado, comme le Tsar est la Russie. Encore le Tsar est-il le « petit père » ; le Mikado est le plus grand, le plus absolu, le plus mystérieux, le plus exigeant des pères, et, dès l'école, le Japonais répète, dessine, grossoie partout que la vie et la mort japonaises n'ont qu'un but : le service du Mikado.

Le Mikado règne. Au-dessous, les clans féodaux, transformés en partis à la mode d'Europe, continuent de se disputer un shogounat habillé à la mode d'Europe. Pour imiter l'Europe, on a transporté dans l'enceinte d'un parlement ces luttes shogounales, je veux dire : ministérielles. Pour imiter l'Europe, on a remplacé la lance et la cuirasse, le clan et la consigne, par le vote et le parti, le discours et l'interpellation, la discussion et l'injure. La lutte parlementaire fait aujourd'hui le shogoun ; jadis, c'était la lutte en champ clos. Mais le shogoun vainqueur est toujours le maître absolu des dépouilles ; il n'a toujours que l'ambition de satisfaire son clan, de fournir à la solde de ses braves, de tenir tête à ses rivaux... et à l'étranger.

Dompter la révolte civile, préparer la guerre étrangère : depuis trente ans, les shogouns éphémères n'ont jamais eu que cette double ambition. Le peuple ? la réforme sociale ? le bien-être démocratique ? le pain même de la nation ? Les abominations de la féodalité industrielle transforment en bagnes, en chambres de torture, ces ateliers du Japon où les enfants de six ans, les fillettes, les femmes sont enchaînés à seule fin d'enrichir quelques daïmios d'un nouveau genre, capitalistes et banquiers, et de tenir tête à l'industrie d'Europe, comme les hommes et les garçons sont enfermés dans la caserne militaire ou la flotte cuirassée pour tenir tête aux armées et aux marines de l'Europe ! Sur cette terre asiatique, la loi d'airain du prolétariat s'est encore armée de pointes et de griffes :

nulle part la vie du peuple. la tendre chair des enfants et des femmes n'est comprimée, tenaillée, écartelée, broyée sous le marteau-pilon ou dans les volants du machinisme, avec autant de férocité et d'insouciance, avec une pareille complicité de la puissance gouvernementale.

Le Japonais s'est mis à notre science et, pour la mieux copier, il a pris son plus fin pinceau. Mais pinceau et copie sont, par eux mêmes, impropres à la besogne scientifique. La copie ne met en œuvre que les facultés d'attention et de mémoire; le pinceau ne rend que la superficie des objets, tout au plus leur expression, jamais leur anatomie profonde. Vainement, les premiers maîtres européens du Japon l'ont prévenu, ont voulu le persuader que l'apprentissage réel de la science doit commencer par l'éveil des véritables facultés scientifiques et par l'adoption des premiers instruments, des véritables procédés de la science. Non la mémoire, mais la compréhension, non l'imitation, mais l'analyse, non la peinture, mais l'écriture, non la copie, mais la reconstruction, voilà les conditions premières, essentielles, de la science vraie : où le peintre s'efforce de figurer la nature, le savant tâche de la chiffrer. Mais le Japonais n'a rien voulu entendre : il eût fallu qu'il renonçât à ses peintures nationales !

A ce qu'il appelle son écriture et qui n'est en réalité qu'une peinture conventionnelle, abrégée, il n'a jamais voulu substituer notre écriture véritable, notre alphabet européen, notre « chiffre » scientifique; il a repoussé le seul instrument capable de lui ouvrir le mécanisme intime de notre science, et, négligeant la culture des facultés qui, seules, font le savant véritable, il a continué le surchauffage des seules facultés qui font le Japonais. Imaginez, en effet, le nombre, des caractères que cette écriture idéographique est obligée de posséder, afin de représenter les millions d'êtres et d'objets, de mots et de pensées, que lui fournit la nature et la langue : le premier degré de la vie intellectuelle ne devient accessible qu'aux mémoires capables d'emmagasiner ces centaines et ces milliers d'images. Ceux-là seuls, donc, auront accès à la culture qui, d'abord, auront fait preuve d'une mémoire surprenante et qui, sans trêve, l'auront ensuite développée.

Le Japonais, dressé d'abord à cette culture japonaise et lui ayant donné les années décisives de sa vie, aborde ensuite la culture européenne avec des habitudes de travail et d'esprit qu'il chercherait vainement à modifier, quand, par orgueil national encore, il ne les jugerait pas supérieures aux habitudes de l'Europe : apprendre par cœur, non comprendre, s'efforcer de reconnaître, non de connaître, de répéter, non de saisir, de copier, non de reconstruire, lui semble la tâche scientifique par excellence, parce que c'est l'œuvre japonaise par excellence. Et quand il voudrait agir d'autre sorte, il en serait bien empêché : il n'a jamais été dressé qu'à cet exercice; ce dressage a tellement développé chez lui la capacité de mémoire et de récitation que les autres facultés cérébrales n'ont eu ni le temps ni la place de se développer comme elles auraient dû : c'est une sorte de gaucher intellectuel, n'ayant appris à se servir que de sa mémoire, tandis que l'Europe ambidextre use d'abord de la droite raison et, quand il est besoin, peut aussi appeler le renfort du souvenir.

De la science européenne, donc, le Japonais ne prend que les résultats visibles, tangibles, les effets utiles, les applications. Il recommence avec l'Europe ce qu'il avait fait jadis avec la Chine : tous les arts et métiers, tous les instruments et outils, tous les procédés et secrets que l'Européen a pu inventer, grâce à la science, le Japonais se les approprie grâce à l'imitation. Aussi de tous les maîtres européens, a-t-il choisi les plus utilitaires, les moins enclins aux spéculations et poursuites de la science pure, les plus portés à tirer de la recherche scientifique un bénéfice immédiat : les Anglo-Saxons d'Angleterre et d'Amérique. Il n'a eu garde de s'adresser longtemps à la philosophique Allemagne ou à la France mathématique ; c'est l'Angleterre empirique et les États-Unis *scientists* qui lui ont paru de la fréquentation la plus profitable, et c'est dans la moins rationnelle, la moins logique, la moins philosophique, la moins scientifique, mais aussi la plus répandue, la plus commerciale et marchande de nos langues, — en anglais, — qu'il a fait et qu'il fait encore ses classes européennes.



L'européanisation du Japon n'est donc qu'un vain mot, si par là on entend autre chose que l'adoption du costume européen et, surtout, de l'armure européenne. Moins de vingt ans après l'arrivée des étrangers, dès 1883-1885, le Japon ne dissimulait plus son violent désir d'échapper à cette tutelle, à cette discipline de l'Europe que, seule, la force européenne lui avait imposée et qu'il ne subissait un instant que pour acquérir les moyens d'y échapper un jour, le jour le plus prochain : « le Japon aux Japonais » restait sa devise. Il assura d'abord son indépendance militaire par la création d'une armée et d'une flotte, puis son indépendance matérielle par la création d'une industrie. Il mit dix années encore à regagner son indépendance juridique, par la conquête de traités internationaux qui lui rendraient tous ses droits souverains. Car les capitulations militaires de 1857-1860 avaient entraîné les « capitulations » juridiques, donnant à l'étranger tout un butin de privilèges : l'étranger en terre japonaise restait justiciable de ses propres tribunaux; il continuait à ne dépendre là-bas que de ses juges. Le Japon mit toute sa patience et toute sa ruse à reprendre cette concession, à faire rentrer les étrangers dans sa loi : il y réussit, grâce aux jalousies et rivalités qu'il suscita entre les envahisseurs.

Il redevenait le maître chez lui. Pourtant, il lui manquait encore l'indépendance économique, du pain ou du riz quotidien : insulaire, il n'avait pas une terre suffisante pour nourrir son peuple; commerçant, il manquait de débouchés; industriel, il n'avait pas sa ferme, son paysan; chevalier, son vilain. Il lui fallait une annexe, une grande annexe territoriale, qui fût le complément de son usine et de sa caserne, un champ d'affaires et de manœuvres[1] : « A l'ouest du Nippon, par de là les flots, il existe un pays resplendissant d'or et d'argent. Je t'en donne l'empire ». Les paroles de la Déesse sonnent encore à toutes les oreilles ; l'image de Dzingou chevauchant en Corée

1. Voir là-dessus mon article dans la *Revue* du 15 janvier.

est devant tous les yeux, sur les billets de banque. « La Corée aux Japonais » est le complément nécessaire, la conséquence traditionnelle, naturelle, divine du « Japon aux Japonais ». En 1894, le Japonais repasse la mer pour la quatrième ou cinquième fois, refait presque sans coup férir sa conquête coréenne, traverse au galop toute la péninsule, franchit le Yalou, entame la Chine et ses premières forteresses de terre et de mer. Les navires japonais vont même insulter aux rivages chinois, couler ou prendre les flottes chinoises... Mais derrière la Chine et la dynastie mandchoue, se dresse la force russe, qui menace de sa plus grosse voix et que ses amis d'Europe soutiennent de leurs menaces. Le samouraï doit rentrer chez lui; il n'est pas encore prêt à cette rencontre, à ce grand duel (1895).

Il revient s'y préparer. Durant dix années (1895-1904), il n'a qu'une pensée : chaque jour, à chaque minute, apprendre quelque recette qui puisse un jour lui servir contre le Russe, protecteur du Chinois et tyran du Mandchou. Depuis longtemps, depuis un siècle, le Japonais entretenait sa haine la plus vivace contre ce Russe envahisseur de Sakhalien, détenteur de cette île japonaise. La haine contre le Russe fait même partie du patrimoine plus ancien[1] : dès la fin du XVIII[e] siècle, l'écrivain Sehei Hayashi, plus tard un autre écrivain, Foudjita, dénonçaient le voisinage et l'empiètement russes comme les plus grands dangers, nationaux... Cette haine fut attisée par les journaux et les agents de l'Angleterre : les Européens continuaient les uns contre les autres la politique de dénonciations et de calomnies qui leur avaient si bien réussi au XVI[e] siècle ! Mais cette haine fut exaspérée surtout par l'avance constante des Russes en Mandchourie et en Corée : chaque année marquait leurs progrès en terre chinoise ou quelque nouvel empiètement en terre coréenne. La Chine aux Russes ! la Corée même aux Russes ! Que seraient alors le Japon et son indépendance ?

Dix ans, le Japonais prépara son agression. Ne se sentant pas de taille à affronter seul le géant, il chercha des alliés qui l'aideraient dans la bataille et qui resteraient ensuite en sa

1. Voir là-dessus H. Dumolard, *le Japon politique, économique et social*, page 289 et suiv. Cf. aussi G. Weulersse, *le Japon d'aujourd'hui*.

clientèle : « la Chine aux Japonais » parut aux nouveaux shogouns une condition presque indispensable pour balancer la disproportion entre le petit Jap et l'énorme « Rouss ». Dans toute la Chine, le Japonais vint et s'insinua : il s'offrit pour le dressage ou le service des communautés chinoises, des armées chinoises, du commerce chinois, de l'industrie chinoise, pour le relèvement et l'armement de la Chine. Quand les violences européennes, après avoir soulevé la révolte des Boxeurs, intervinrent ensuite pour la réprimer, le petit Jap marcha sur Pékin avec l'Europe : durant cette marche militaire, il témoigna d'une vaillance et d'un entrain que l'Europe pouvait envier; mais l'ordre rétabli, il s'efforça d'épargner à la Chine les affronts et les pertes. Cette campagne lui valut donc, non seulement l'admiration craintive, mais la respectueuse amitié du mandarin. Dès lors, l'alliance du paysan et bourgeois chinois avec le guerrier japonais paraît, aux vice-rois de la côte, la condition du salut de la Chine...

Au delà même de la Chine, il semble que dans toute l'Asie les espions et les émissaires du Japon soient allés tâter la conscience asiatique. Au Siam, dans l'Inde, au Turkestan, en Perse, à Constantinople même, ils viennent mesurer la patience et la résignation qui maintiennent encore l'Asie sous le joug européen : « l'Asie aux Asiatiques », allaient-ils répétant, ce qui voulait dire : « l'Asie aux Japonais »... Malgré l'accueil empressé qu'ils reçurent en plus d'un endroit, il ne semble pas que leur rêve panasiatique ni même leur intimité chinoise ou leurs nécessités coréennes les auraient de si tôt jetés sur le « Rouss », si, comme toujours, des Européens n'étaient venus leur offrir des armes, une alliance, un secours. L'alliance anglo-japonaise, puis l'amitié américaine firent croire au Japon qu'il avait désormais à son service, pour l'accomplissement de sa besogne nationale, toutes les forces de l'Angleterre et toutes les sympathies actives du monde anglo-saxon.

Le Japon termina ses préparatifs, puis guetta l'occasion. Ayant bien espionné l'adversaire, sachant au juste avec quelle insouciance, quelle méconduite et quelles malversations l'œuvre et la défense russes étaient menées ou préparées, il fit à point nommé surgir le prétexte, puis la nécessité de la rupture :

en février 1904, il débarquait pour la cinquième ou sixième fois en Corée...

D'un galop, à sa mode ordinaire, il a conquis toute la péninsule, franchi le Yalou, entamé la plaine et les forteresses du continent... Et après? Jadis, l'immensité et l'éloignement le forçaient à la retraite : faute de moyens suffisants, faute de contacts assurés, il ne pouvait là-bas se maintenir longtemps, si loin de son Japon. Bien des choses aujourd'hui sont changées. Les grands vapeurs sur mer, les rails sur terre coréenne ont supprimé ou vont supprimer les distances. Et voici que l'aide anglo-américaine, fournissant l'argent nécessaire, va suppléer aux besoins et aux pertes...

Mais si le travail de l'homme change bien des choses aux conditions extérieures du monde asiatique, les forces de la nature continuent là-bas de régler, de tyranniser, de répéter la vie humaine : le Japon, malgré tout, pourra-t-il se maintenir en Corée? ne lui faudra-t-il pas s'enfoncer dans l'inconnu, dans l'immensité de la plaine mandchourienne, ou revenir en arrière?... Au bout du compte, ce champion de l'Asie pourra-t-il détourner la poussée européenne, fermer la Corée, protéger la Chine, reprendre la Mandchourie? ou n'aura-t-il, cette fois encore, que rempli son ancienne destinée en montrant une fois de plus comment il sait se donner à la guerre et comment la vaillance de toute sa vie, vie privée et vie nationale, doit toujours n'avoir pour couronnement fatal, pour terme inévitable qu'un bel *harakiri*?

De toutes façons, quelle lutte étrange! et quel duel surprenant! Le champion de l'Asie, armé de pied en cap à l'européenne, manœuvre avec la sûreté et la précision de nos méthodes. A certaines heures, le champion de l'Europe semblerait mieux à sa place parmi les serviteurs de la Déesse asiatique.

VICTOR BÉRARD.

L'Administrateur-Gerant : H. CASSARD

LES

OBSÈQUES DE LA DUCHESSE

— Je n'ai pas toujours, monsieur, — dit M. Verdelet à M. de Blacy, — vécu avec des gens de qualité, et je ne fus connu d'eux que dans un temps où, déjà, il ne me restait de ma première condition que le souvenir qu'elle n'avait pas toujours été égale à la leur; mais je ne veux point vous rapporter les moyens que j'ai employés à sortir de mon obscurité, encore qu'un pareil récit puisse être de quelque utilité pour un jeune homme qui a son chemin à faire dans le monde. Je ne vous dirai donc rien des degrés qui m'ont conduit du néant où je suis né à l'état où vous me voyez aujourd'hui, pas plus que je n'ai le dessein de faire montre devant vous des biens que j'ai acquis, ni de vous en énumérer l'occasion et les circonstances. Ces parades sont la marque d'un esprit vulgaire qui prend un plaisir assez bas à étaler vainement des richesses dont le compte qu'on en peut faire importe moins que l'usage qu'on en fait.

» Vous jugerez, je l'espère, que celui que j'ai fait de la mienne n'est pas trop mauvais, si vous avez, depuis que vous êtes ici, ouvert les yeux sur ce qui vous entoure. Cette maison où nous sommes n'a rien de trop dégoûtant à la vue et je pense que vous n'en blâmerez pas l'ordonnance, non plus que cette salle où nous avons mangé des

mets assez bien apprêtés. Je pourrais maintenant vous offrir de passer dans mon cabinet : il contient quelques bons tableaux ; mais nous nous contenterons de celui que nous offre, par cette fenêtre, le spectacle de ce jardin. Les bosquets y ont leurs premières feuilles, et les fontaines y brillent sous une lune de la plus belle rondeur et du plus bel argent.

M. Verdelet fit une courte pause et s'installa commodément dans le fauteuil où il était assis.

— C'est d'un temps déjà lointain, monsieur, que j'ai à vous entretenir ; mais je ne voudrais pas que vous pensiez que je cherche en mon discours à vous étonner par des contrastes, ni à en tirer des effets de roman. Je ne prétends point rehausser ma richesse actuelle par ma misère ancienne, ni vous présenter la crasse de ces jours d'autrefois dans le dessein de faire mieux ressortir la dorure de ceux d'aujourd'hui : mais il est nécessaire, pour l'intelligence de mon histoire, que nous quittions en paroles ces lieux où nous sommes et que vous consentiez à me suivre à ceux où je suis né.

» De cette naissance, monsieur, je ne vous dirai rien d'autre sinon que, par un empressement qui prouvait déjà en moi une singulière confiance à la destinée, je devançai l'heure où l'on m'attendait. On fut assez surpris de ma venue intempestive pour n'avoir même pas sous la main ces premiers linges où l'on enveloppe d'ordinaire les petits enfants. On me roula dans un lambeau de toile usée, et, comme c'était en hiver et qu'il faisait froid, on me couvrit d'un pan de velours de Gênes qui se trouvait là, du plus beau cramoisi et tout tramé de fils d'or. Hélas! monsieur, il faut que vous voyiez là moins le gage et l'augure de ma fortune future que l'indice du métier qu'exerçait mon père, car le brave homme n'était qu'un pauvre garçon tapissier. Il achevait souvent chez lui du travail qu'on lui donnait et où il se montrait assez habile, de sorte qu'en notre taudis traînaient parfois des morceaux d'étoffes précieuses, comme celle à quoi je dus de réchauffer mes petits membres engourdis.

» Je n'abuserai pas, monsieur, de votre politesse et de votre attention pour vous rapporter d'autres traits de mon enfance : celui-là seul suffira à vous apprendre ce qu'il faut vous en faire savoir, qu'elle fut pauvre et de la plus humble condition. Ainsi donc, je vous passe mes gentillesses de marmot. Elles contribuèrent à ce que mes parents partageassent avec moi sans trop de déplaisir le pain qu'ils gagnaient à la sueur de leur front. Quoi qu'il en fût, les nourritures qu'ils m'offrirent me profitèrent si merveilleusement que je devins gros et fort et que je le suis resté durant tout le cours de ma vie. Les commencements en furent ordinaires. J'y échangea le maillot pour les culottes avec les menus accidents d'usage. J'appris, comme les autres, à me servir de mes mains, de mes jambes et de mes yeux Enfin, je pus exprimer des pensées. Les miennes étaient naïves et simples et tout à fait selon mon âge. Et ce fut ainsi qu'elles devinrent celles d'un petit polisson qui menaça bientôt de se tourner en un jeune vaurien.

» C'est vous dire, monsieur, que j'avais alors sept ou huit ans et que j'étais au point où commencent à se former les traits d'un caractère. J'étais parfaitement la figure du mien. Vous avez dû souvent rencontrer par les rues de petits garnements qui ressemblent assez à ce que j'étais alors. Ils portent des chausses trouées et du linge rapiécé où ils se sentent le mieux du monde. Tantôt seuls, tantôt par troupes, ils barbotent dans les ruisseaux, lancent des cailloux aux chiens, poursuivent les carrosses et les chaises, importunent les passants et ne fuient que devant la canne levée ou la main haute. Ils sont vraiment le fléau des villes qu'ils encombrent de leurs jeux et infestent de leurs querelles. C'est comme l'un d'eux que vous pourrez justement m'imaginer. Je ne manquais à rien de ce qu'il est de règle qu'on accomplisse en ce temps de la vie, et ma seule différence d'avec mes compagnons était que je faisais déjà mes petites réflexions sur ce qui m'attendait dans l'avenir. Je dois dire qu'elles ne me vinrent pas entièrement de moi-même et que les propos et les projets de mes parents en ce qui me concernait furen l'occasion de celles qui prirent dans mon esprit le plus de force et le plus de consistance.

» Ils ne se gênaient pas, en effet, pour parler devant moi de ce qui les touchait, et encore moins de ce qui avait rapport à mon petit personnage. Ce fut ainsi que j'appris que mon sort présent, qui me convenait assez, était mal assuré. Je regardais comme naturel de trouver, quand je rentrais de mes escapades, la tranche de pain tendre et l'écuelle de soupe chaude : aussi fus-je un peu déconcerté lorsque j'entendis qu'il me faudrait, un jour, mériter cette pitance par autre chose que par des gambades et des jeux. La pensée d'un travail quelconque me parut tout de suite insupportable.

» La profession de mon père et le gain médiocre qu'il en tirait ne m'engageaient guère. Certes, la matière ne m'en déplaisait pas. J'aimais les beaux carrés d'étoffes qu'on lui donnait à façonner. J'admirais leurs trames délicates et fortes, leurs arabesques et leurs fleurs, leurs couleurs et leurs nuances. J'admirais les cordelières tressées habilement de plusieurs brins pareils ou inégaux, les ganses et les crépines. Mon père les employait avec beaucoup d'adresse. Il excellait à les disposer et à les faire valoir. Il composait des tentures ou recouvrait des sièges; mais j'éprouvais un dépit singulier à le voir travailler, assis sur un mauvais escabeau de bois, de ses mains durcies et fatiguées, à ces beaux meubles où il m'eût semblé naturel de se prélasser à l'aise pour en bien sentir la mollesse et le duvet.

» Je m'aperçus bientôt que la plupart des métiers où s'occupaient nos voisins ne leur valaient guère davantage qu'à mon père le sien, et qu'il y en avait en outre de plus pénibles et de plus dangereux. Dans mes longues promenades par les rues, j'avais beaucoup observé. Je savais les différents travaux où peine et s'exerce le petit peuple. Je connaissais ceux du couvreur et du maçon. Je les distinguais, grimpés sur le toit des maisons, posant la tuile ou l'ardoise ou, montés sur des échelles, ajustant le moellon ou établissant la brique. La hache du charpentier, la scie du tailleur de pierres, le marteau du forgeron battant le fer sur l'enclume me faisaient me boucher les oreilles, et mes dents grinçaient aux frisons qu'arrachait à la planche le rabot du menuisier. J'avais constaté que toutes ces besognes ne s'accomplissent qu'à coups de reins et qu'à la force des bras, et je n'avais guère envie

d'essayer jamais d'aucune d'elles. Par le soupirail, j'avais surpris également le geindre suant à sa pâte et le boulanger à son fourneau. Mes loisirs de fainéant m'avaient rendu familier le maréchal ferrant levant la jambe du cheval et roussissant la corne du sabot. Les seaux, en balance à l'épaule du porteur d'eau, y pèsent lourdement; le charretier s'épuise la gorge à crier après son attelage et se rompt le poignet à faire claquer son fouet. Je supposais bien, cependant, qu'il y avait certains états qui vous permettent d'aller, le nez au vent, en bons habits, l'air oisif et indifférent, et qui ne demandaient point tant d'efforts; mais je n'avais là-dessus que des vues assez incertaines et je me rendais compte que le temps arriverait bientôt où il faudrait me décider à quitter la rue pour l'atelier, la boutique ou l'échoppe.

» La faiblesse et la bonté inconcevables de mes parents ne me pressaient point trop de prendre un parti. Je grandissais; mais mes larmes et mes plaintes, chaque fois qu'il s'agissait de mettre un terme à ma paresse, imposaient, et je continuais à vivre comme auparavant, avec cette différence néanmoins que les guenilles qui me suffisaient jusqu'alors ne me paraissaient plus dignes de moi. Quoique je n'eusse guère soin du mien, je réclamais sans cesse un meilleur habit. Ma mère faisait ce qu'elle pouvait pour me contenter et me tenir propre. Elle était adroite à l'aiguille et aux ciseaux et parvenait à me vêtir décemment. J'étais très fier de mes hardes, et il fallait voir de quel œil je considérais les haillons que montraient, sur les marches de l'église, les mendiants de la paroisse, et pourtant je n'avais pas comme eux la ressource de me suffire à moi-même en tendant la main à l'aumône, ce qui est, après tout, une industrie et l'équivalent d'un métier. Le croiriez-vous, monsieur, que je devenais vain et que le spectacle du petit peuple ne laissait pas de m'importuner? Les beaux seigneurs et les belles dames plaisaient davantage à mes yeux, qui étaient bons et ne perdaient aucun détail d'ajustement et de visages.

» C'est en ce temps-là, monsieur, que je commençai aussi à remarquer la beauté des femmes. L'éclat de leur teint, la fraîcheur de leur peau ou la grâce de toute leur personne me ravissait déjà. Quelque chose d'indéfinissable se répandait en

moi à leur rencontre. J'avais tout de même treize ans, et il eût tout de même été préférable que je m'occupasse autrement qu'à paresser et à courir les rues, tandis que ma mère peinait au logis et que mon père besognait sans repos ; mais j'aime mieux vous avouer que cette obligation ne m'entrait guère dans l'esprit et que, si elle s'y insinuait parfois, elle n'y séjournait pas longtemps. La vérité est que je demeurais le moins possible auprès de mes parents et que je préférais passer mes journées dehors à me divertir de ma façon.

» Il y avait, non loin de l'endroit où nous habitions, un assez grand enclos abandonné. L'herbe y croissait en désordre autour de quelques vieux arbres qui avaient été autrefois les ombrages d'un jardin. Il en restait même quelques débris de fontaines dont l'eau s'écoulait à sa guise. Je venais souvent me réfugier en ce lieu. Le mur qui le fermait montrait des brèches dont j'étais habile à profiter. Je me glissais volontiers dans cette retraite, sûr d'y trouver de la solitude et de la fraîcheur. Je m'y étendais sur l'herbe et quelquefois j'y dormais. Personne ne s'avisait de m'y déranger. Je considérais ce lieu comme à moi et il me semblait si propre à ce que j'en faisais que je ne lui imaginais pas d'autre usage et j'aurais été fort indigné si quelqu'un était venu m'y troubler.

» Donc, un jour d'été que j'avais rôdé selon mon habitude et consacré une bonne partie de l'après-midi au défilé des carrosses sur le cours, je me rendis à ma place favorite. J'avais dans ma poche un morceau de pain que j'avais emporté avec moi, mais j'avais été si attentif à la beauté des chevaux, à la galanterie des ajustements et à la diversité du spectacle de tant de gens qui s'assemblaient là pour se montrer et ne négligeaient rien pour y paraître à leur avantage, que j'en avais oublié de mordre à mon goûter. Une fois arrivé dans l'enclos, je tirai donc ma croûte et me mis à manger avec appétit en l'arrosant de l'eau de la fontaine. Je fus si content de ce petit repas que, le soir approchant, je me déterminai à ne pas rentrer à la maison. Tout ce que j'avais vu durant la journée m'entretenait dans la rêverie la plus agréable, tellement que je me couchai sur le dos pour jouir de ce qu'elle m'offrait à l'esprit. L'air était suave et

tiède et le ciel tout étoilé à travers les arbres qui frissonnaient d'un léger vent. Je l'écoutais bruire parmi les feuilles, quand je m'aperçus qu'il s'y mêlait un son de musique qui, peu à peu, se distingua de ce murmure et qui, bientôt, occupa seul mes oreilles. Que vous dirai-je, monsieur? Je me sentis, à l'entendre, les yeux pleins de larmes. Elles y montaient avec force et douceur et je ne cherchais pas à les retenir.

» Je fus resté là toute la nuit, si un pas ne m'eût fait tressaillir : il y avait quelqu'un avec moi d'entré dans l'enclos. J'eus grand peur et je sautai sur mes pieds, juste à temps pour ne pas entraver de mon corps étendu le promeneur en face de qui je me trouvai tout à coup et que ma présence soudaine fit reculer comme si elle l'eût troublé tout autant que la sienne m'avait causé de surprise. L'importun était un petit homme assez gros, vêtu de noir, et qui tenait à la main une flûte. Ma taille le rassura et il s'enquit aussitôt, avec beaucoup de politesse, de ce que je faisais, à cette heure, dans ce lieu abandonné. Quant à lui, il y venait souvent jouer de la flûte au clair de lune et y méditer son art au silence de la nuit. Il appréciait mieux là qu'ailleurs la justesse de son souffle... Ayant ainsi parlé, il s'assit sans façon dans l'herbe et fit chanter son bois. De plus près, sa musique était encore plus belle. Je sentis de nouveau des larmes emplir mes yeux. Il remarqua mes soupirs et, s'interrompant, m'en demanda la raison. Je lui dis qu'ils n'en avaient pas d'autres que le son de la flûte. Il parut fort content de ma réponse et me fit plusieurs questions; après quoi, il voulut savoir mon nom, mon âge et mes parents et s'il me serait agréable d'apprendre à jouer comme lui des airs. Il ajouta qu'il avait justement besoin d'un apprenti, qu'il participait à une compagnie de musiciens qui donnaient le concert quand on les en priait; que, si je prouvais quelques dispositions, il se faisait fort d'en tirer parti, et que je serais vite en état de lui rendre service. Il termina en me déclarant qu'il s'appelait maître Jean Pucelard et qu'il habitait aux Trois-Degrés. Et ce fut ainsi, monsieur, que je sortis de cet enclos avec maître Pucelard, qui m'avait confié sa flûte à porter et je la portais, vous pouvez m'en croire, comme si elle eût été toute en or.

» Ce Pucelard, monsieur, était un excellent petit homme. Sa flûte aux doigts, il devenait le plus sérieux du monde et en jouait, les yeux baissés, avec beaucoup de gravité ; mais, une fois l'instrument dans son étui, il se montrait volontiers guilleret et facétieux et s'égayait aisément. J'allais chaque matin à ses leçons, avec une ardeur incroyable. Dès les premières, il voulut bien se dire content de moi. Il me promit que, si je lui continuais mon assiduité, je pourrais parvenir, non point à l'égaler, mais à ne pas faire trop de honte à un maître tel que lui. La vérité est que mes progrès furent rapides et qu'au bout d'assez peu de temps, non seulement je sus lire la note et connaître les clés, mais je fus capable d'exécuter convenablement ma partie dans la petite troupe de musique que M. Pucelard menait avec lui chez les gens pour amuser leurs repas d'airs variés ou faire danser ceux qui aiment ce divertissement.

» Ces occupations ne suffisaient pas à mon zèle. Je cherchais sans cesse à me perfectionner seul en mon métier. Ces efforts me valaient l'admiration de mon père et de ma mère. Ils ne se lassaient pas de m'écouter. Ma mère joignait les mains en remerciant Dieu d'un tel fils, et mon père hochait la tête de plaisir, en s'arrêtant un moment de tendre l'étoffe et de poser le galon. Ce fut bien mieux encore lorsque je rapportai quelque argent à la maison. M. Pucelard me le donnait quand il était satisfait de moi, ce qui arrivait assez souvent. Mes parents commençaient pour de bon à se louer de ne m'avoir imposé aucun des métiers pour lesquels j'avais témoigné si peu de goût, puisque j'en avais, par moi-même, choisi un aussi honorable qu'avantageux. On cessa de me désigner du doigt dans le quartier comme un paresseux et un propre à rien, et je devins, tout au contraire, aux yeux des voisins, une manière de prodige. J'étais assez fier de ma nouvelle condition et je tranchais déjà de l'important, si bien que, lorsque je passais, ma flûte sous le bras, devant l'église de notre paroisse, je ne manquais guère de laisser tomber quelque monnaie dans la sébile des mendiants accroupis sur les marches. D'ailleurs je les connaissais par leur nom et ils me saluaient de loin par le mien pour mieux attirer mon aumône, car ces gens-là savent fort bien qu'il y a plaisir à être distingué du commun

et que le nom que l'on porte semble prendre quelque mérite à nos oreilles d'être répété par autrui et de courir de bouche en bouche, fussent-elles des gueules affamées au lieu du gosier sonore de la Renommée.

» Cependant M. Pucelard, mon maître, me continuait ses leçons. Il m'enseignait, un à un, tous les secrets de son art. Un soir, nous avions formé le projet d'aller nous exercer dans l'enclos que je vous ai dit. Nous nous promettions beaucoup de plaisir à ce divertissement de nous répondre alternativement sous la lune; mais, quand nous arrivâmes à l'endroit, quelle ne fut pas notre surprise de le trouver tout bouleversé! Un grand nombre des arbres avaient été abattus. Une partie du terrain était remuée de tranchées. Notre solitude avait été gâtée et détruite, et nous dûmes nous en revenir fort désappointés.

» Le lendemain, mon premier soin fut de m'enquérir des causes de ce changement. Ma demande fit beaucoup rire et l'on s'étonna fort que j'ignorasse que M. le duc de Grigny, à qui appartenait cette place, s'était mis en tête d'y faire bâtir. Les travaux avaient été commencés, M. le duc ordonnant même de les pousser avec la dernière activité. Cette ignorance vous marquera mieux qu'aucun discours à quel point mes études de musique m'avaient tenu à l'écart de tout et combien j'avais l'oreille plus attentive aux sons de ma flûte qu'aux paroles où se colporte le bruit de ce qui se fait.

» Il pourrait vous sembler, monsieur, que la nouvelle de cette bâtisse eût dû m'être assez indifférente et n'eût guère de quoi m'intéresser plus qu'un instant; cependant, il n'en fut pas ainsi. J'y repensai assez souvent et il ne s'écoula pas de jour où je ne passasse par cet endroit. Tantôt il était sur mon chemin, tantôt je me détournais de ma route, poussé par une curiosité que je ne cherchais pas à m'expliquer et qui me faisait m'arrêter longuement à considérer les travaux. Leur promptitude avait de quoi étonner. M. le duc de Grigny devait être un seigneur fort obéi et que le mieux était de satisfaire, à quoi les maçons et les charpentiers ne ménageaient point leurs peines. Aussi l'ouvrage avançait-il, pour ainsi dire, à vue d'œil. L'hôtel de M. le duc de Grigny s'annonçait comme fort beau et digne en tout point d'un si grand

personnage. M. le duc de Grigny venait lui-même s'assurer que l'on se conformait exactement à ses desseins. Ce fut ainsi que je le vis, un jour, descendre de son carrosse. C'était un homme entre deux âges, sanguin et robuste. Il ne craignait pas d'enjamber les poutres et les plâtras et de se rendre compte de tout. Je l'entendais de loin parler haut et il fallut qu'il fût remonté dans son carrosse pour que je me décidasse à rentrer à la maison.

» Je ne cessais point d'être content de mon sort et de suivre mon maître, M. Pucelard, partout où il lui plaisait de me mener avec lui. Il y eut, cette année-là, beaucoup de repas où nous fûmes appelés à réjouir les convives du son de nos instruments. Notre petite troupe exécutait fort bien les airs que M. Pucelard choisissait avec un goût délicat ou composait avec un génie admirable. Il savait les approprier à la nourriture qu'on servait. Il en avait pour les potages, pour les entrées, pour les rôts, pour les desserts, qui y convenaient parfaitement bien. Ces derniers surtout étaient particulièrement réussis et ce devait être un plaisir véritable que de croquer quelque fine pâtisserie ou d'avaler quelque tarte parfumée, en mesure avec notre harmonie. J'y faisais ma partie avec beaucoup d'application, sans me laisser distraire par le rire des convives ou le bruit des vaisselles ou des verreries heurtées. Quelquefois, pourtant, j'avais un instant de trouble et mon souffle devenait moins juste, si quelque visage de femme se retournait vers moi ou si deux voisines se parlaient à l'oreille en me regardant. Il y avait souvent là de jolies figures et que le vin rendait hardies. Elles m'examinaient avec bonté, car, à quinze ans, j'avais la mine assez fraîche ; mais un coup d'œil sévère de M. Pucelard me rappelait au soin de bien triller et de ne pas manquer la reprise.

» Hors le concert, M. Pucelard était fort commode et j'ai dit qu'il s'égayait volontiers. Souvent il m'engageait à me divertir et, persuadé que la musique porte à la volupté, il s'étonnait que je fusse si raisonnable. Cette réserve même le disposait à penser moins bien de moi qu'il n'en avait préjugé tout d'abord. Il avait cru à plus de feu de ma part : aussi me disait-il quelquefois que je ferais bien de m'en tenir où j'étais

et de ne me point risquer à la composition, pour laquelle il faut une chaleur d'esprit et une étincelle d'invention qu'il craignait bien que je n'eusse pas.

» Je méditais sur ces propos en m'en revenant un soir au logis. J'aimais assez à me promener par le silence des rues obscures et désertes et il était rare que je regagnasse mon gîte sans m'être arrêté devant l'hôtel de M. le duc de Grigny. Il était achevé depuis quelques semaines, sans que personne encore l'habitât. J'en admirais la haute façade noire. La veille encore, j'étais resté un bon moment à considérer les colonnes du portail : il donnait sur une place carrée, de manière qu'on pût prendre du champ pour mieux juger de l'effet, et j'avais été ravi des belles ombres qui se dessinaient sur le pavé à cause d'un croissant de lune claire qui s'écornait à la toiture. Mais, le soir dont je vous parle, le ciel était si couvert et la nuit si sombre que, tout en marchant, je regrettais celle d'hier. J'allais ainsi, la tête basse, quand, au détour d'une ruelle, un spectacle inattendu me fit lever les yeux.

» Les fenêtres de l'hôtel de Grigny étaient toutes illuminées et la place éclairée de torches que haussaient des laquais en livrée. Ils escortaient un carrosse tout doré, dont les chevaux allaient franchir le portail, lorsque je ne sais quoi les effraya et les fit reculer brusquement. Les fortes bêtes étaient presque cabrées et semblaient avoir grand'peur. Elles refusaient d'avancer. Les laquais s'agitaient avec leurs torches dont l'éclat augmentait la terreur de l'attelage, si bien que la portière s'ouvrit et que j'en vis sauter à terre un personnage que je reconnus aussitôt pour être M. le duc de Grigny, qui se retourna pour tendre le poing à une dame et l'aider à quitter le dangereux carrosse. Elle portait un long manteau et un masque de velours, qu'elle ôta de son visage, dès qu'elle eut assuré sur le sol ses hauts talons, ce qu'elle fit avec beaucoup d'aisance et de liberté ; après quoi, elle regarda autour d'elle.

» Ah ! monsieur, imaginez un visage frais et presque enfantin, de l'ovale le plus délicieux, une bouche charmante et de l'incarnat le plus riche, des cheveux de l'or le plus fin ! Elle était vêtue d'une robe de soie argentée toute peinte de fleurs et de rameaux, et elle tenait une grosse rose rouge

qui paraissait saigner à la lueur des torches. Cependant, M. le duc de Grigny avait de nouveau offert sa main à madame la duchesse, et, laissant là le carrosse dont les chevaux se démenaient furieusement, ils se dirigèrent vers le portail que M. le duc montrait du geste à sa femme comme pour lui en faire les honneurs, et disparurent à ma vue.

» Je demeurai à l'endroit où je me trouvais, stupide, hébété. Quand je revins à moi, la place était vide. Le carrosse n'était plus là. Il ne restait plus que deux torches qui achevaient de brûler dans les anneaux de fer où on les avait fichées, de chaque côté de la porte refermée. Je m'approchai. La rose que madame la duchesse tenait à la main avait perdu quelques-uns de ses pétales rouges qui semblaient tacher d'un sang fleuri la dalle nue et silencieuse.



M. Verdelet s'arrêta un instant. Sa large face était comme illuminée au reflet de ces torches anciennes, et toute éclairée de ce souvenir d'autrefois. Il soupira profondément, comme quelqu'un à qui le souffle manque d'avoir couru loin et d'un trait au fond du passé, et il reprit en ces termes :

— Ce fut une histoire singulière, monsieur, que celle du mariage de M. le duc de Grigny avec mademoiselle de Barandin. Elle était fort jeune quand M. le duc la remarqua assez pour s'en déclarer à première vue éperdument amoureux. Lui-même n'était ni vieux ni mal fait, mais puissamment riche : aussi, dès qu'il découvrit aux parents de mademoiselle de Barandin son projet d'épouser leur fille, ceux-ci furent-ils éblouis d'une alliance si démesurée. Quelle ne fut donc pas leur surprise, quand ils lui annoncèrent cet événement, de la voir, au lieu de battre des mains, devenir extrêmement pâle et tomber en faiblesse! Ils crurent d'abord que cette défaillance ne marquait qu'un excès de joie, mais ils durent bientôt en rabattre, lorsque cette demoiselle leur avoua qu'elle aimait secrètement un jeune gentilhomme de leur connaissance, qui s'appelait M. de Cérac, et qu'ils s'étaient donné leur foi. Ce

M. de Cérac avait ses terres auprès de celles de M. de Barandin et elles n'étaient grandes ni les unes ni les autres. M. de Barandin possédait là un vieux château délabré et proche de celui, guère meilleur, qu'habitait la famille de M. de Cérac. M. de Barandin avait depuis quelques années quitté ce séjour peu propice à autre chose qu'à s'y enterrer dans l'oubli et était venu se pousser à la cour. Ce fut là que sa fille avait retrouvé le jeune M. de Cérac, avec qui elle avait joué étant petite, et qui lui aussi cherchait fortune à Paris. Il n'y avait point rencontré cette déesse capricieuse, mais une autre divinité lui était apparue sous les traits de mademoiselle de Barandin.

» Mademoiselle de Barandin n'avait pas osé déclarer son amour à cause de la pauvreté de M. de Cérac. Ils attendaient pour cela quelque occasion favorable. La demande de M. le duc de Grigny en fut une qui ne leur laissa pas le choix.

» Il y avait peu de chances que les parents de mademoiselle de Barandin sacrifiassent M. de Grigny à M. de Cérac; mais elle obtint d'eux à force de larmes et de prières que M. le duc de Grigny fût averti de l'état de son cœur, à quoi M. et madame de Barandin eurent peine à consentir, mais sur quoi mademoiselle de Barandin comptait beaucoup pour décourager M. de Grigny de son amour pour elle, par la pensée que ce sentiment ne pouvait être partagé d'une personne qui avouait si franchement et si haut qu'elle aimait ailleurs. M. de Grigny apprit la chose sans s'émouvoir et fit dire à mademoiselle de Barandin qu'il ne renonçait nullement à elle et qu'il ferait ce qu'il faudrait pour le lui prouver. Il le fit, en effet, à sa façon. Ayant accosté peu après M. de Cérac, au jeu de paume, il se prit de querelle avec lui et tous deux allèrent sur le pré. Le combat eut lieu justement dans cet enclos abandonné qui appartenait à M. de Grigny. La lutte fut acharnée de part et d'autre et les adversaires montrèrent une animation et un courage peu communs. M. de Grigny y fut fort blessé et M. de Cérac tué.

» La conduite de mademoiselle de Barandin fut plus qu'étrange en cette circonstance. Elle écouta sans aucun signe d'émotion que la plus complète pâleur le récit de la mort de M. de Cérac et se contenta de demander si le combat avait été

régulier. On lui assura que tout s'y était passé selon l'usage. A cette réponse, elle garda le silence assez longtemps, puis elle déclara avec le plus grand calme que, si la volonté de Dieu s'était manifestée au sujet de M. de Cérac, elle ne s'opposerait point à ce que cette même volonté s'accomplît au sujet de M. le duc de Grigny et qu'elle l'épouserait. lorsqu'on voudrait.

» Cette résolution causa beaucoup de surprise à ceux qui étaient au courant de cette affaire. On en conclut à la singularité du cœur des femmes. Les plus sensés pensèrent que si elle n'était pas insensible, comme elle le paraissait, au trépas de M. de Cérac, elle était sensible à ce que M. de Grigny y eût hasardé sa vie. Elle témoignait ainsi d'aimer davantage l'amour même que ses amants, et se montrait plus fidèle au goût qu'elle semblait avoir d'être aimée qu'au sort de celui qu'elle aimait. Il y eut également des gens pour dire que mademoiselle de Barandin était simplement raisonnable, et qu'elle faisait ouvertement ce que d'autres eussent mis des détours à rendre moins choquant, et qu'il fallait lui compter cette franchise, et que. du reste, elle avait prouvé à M. de Cérac beaucoup de délicatesse en le préférant, tout pauvre qu'il fût, à M. de Grigny, et qu'enfin il avait eu d'elle en son vivant une assez belle marque d'amour pour que, mort, il n'eût rien à lui reprocher.

» M. de Grigny fut très heureux d'apprendre les dispositions de mademoiselle de Barandin à son égard. Il maudissait sa blessure qui l'empêchait de voler à ses genoux. Il ne songeait pas une minute qu'elle pût lui conserver. au fond du cœur. quelque ressentiment de la mort de M. de Cérac. N'était-il pas là, lui, pour le remplacer auprès d'elle? D'ailleurs, M. de Grigny était si persuadé de son mérite et de sa naissance qu'il ne douta pas que l'honneur d'avoir été par lui distinguée ne fît oublier à mademoiselle de Barandin le petit désagrément qu'elle lui avait dû : le bonheur d'être duchesse vaut bien qu'on vous fasse renoncer, même de force. à la mince destinée d'être la femme d'un simple gentilhomme. Et ce fut ainsi qu'à l'autel mademoiselle de Barandin reçut l'anneau nuptial de cette même main qui avait si lestement expédié le jeune M. de Cérac.

» Quoique ce mariage eût été précédé des événements que je viens de vous dire et qui en faisaient quelque chose d'assez singulier, M. de Grigny ne sembla pas avoir à s'en repentir. Il avait d'ailleurs toutes sortes de raisons d'être content de sa femme, d'abord parce qu'elle était belle, ensuite parce qu'elle se révéla la plus parfaite des épouses.

» Il fallait l'être, car M. le duc de Grigny, qui jusque-là, malgré sa richesse ne passait pas pour généreux; se départit assez vite de sa lésinerie habituelle envers madame la duchesse. Non seulement il ne lui refusait rien de ce dont elle pouvait avoir besoin pour son ajustement et sa parure, mais encore il était le premier à l'engager à ne rien dissimuler de ce qu'elle pouvait désirer pour se rendre la plus exquise et la plus raffinée qui se pût voir. Il applaudissait à toutes les dépenses qu'elle inventait de faire et la comblait des présents les plus coûteux et les plus splendides. Rien n'était trop cher pour elle, ni les robes les plus fastueuses, ni les bijoux les plus étincelants. Il est vrai qu'elle en rehaussait encore le prix par la grâce de son visage et de toute sa personne. Les recherches ajoutaient à sa beauté et elle avait une façon d'embellir ce qu'elle portait qui lui était propre et qui n'était qu'à elle. M. de Cérac n'eut pas reconnu dans cette grande dame aux atours somptueux l'humble demoiselle dont il avait disputé la main à M. le duc de Grigny.

» Fut-ce sur le désir de sa femme ou par galanterie pour elle? M. de Grigny annonça bientôt qu'il se trouvait trop à l'étroit dans l'hôtel qu'ils habitaient près de l'Arsenal, et il manifesta l'intention de s'en faire construire un plus agréable et plus commode. On sut, peu de temps après, qu'il se décidait à bâtir quelque chose qui fût digne en tout point de la triomphante personne qui mettait dans sa maison tant d'éclat et de bonheur. L'emplacement de cette nouvelle demeure fut vite choisi. M. le duc de Grigny possédait justement un terrain fort vaste et très propre à ce qu'il voulait : celui même où avait été tué le pauvre M. de Cérac. Le projet de M. de Grigny s'exécuta fort rapidement et ce fut comme je vous l'ai dit que je l'aperçus, un soir, descendant de son carrosse avec madame la duchesse, et que je les vis sous le portail, à la lueur des torches, y entrer pour la première fois.

M. de Blacy commençait à s'intéresser très vivement au récit de M. Verdelet.

— A partir de ce soir-là, monsieur, cet hôtel de Grigny devint, si je puis parler ainsi, le centre de ma vie et le lieu de mes pensées. Les rues que je suivais y ramenaient insensiblement mes pas. Je ne pouvais regarder son portail sans que mon cœur se mît à battre. Il ne se passait plus un jour que je ne vinsse le contempler. Ce n'était plus comme auparavant par une sorte de curiosité incertaine, mais par une force irrésistible. Quelquefois, quand j'étais à étudier ma flûte dans mon galetas, le souffle me manquait brusquement, et mes doigts engourdis s'appesantissaient sur le bois. A ces moments, une sorte de démon s'emparait de moi. Je laissais là la cadence interrompue et je courais, d'un trait, à l'hôtel de Grigny. Parfois la même folie me prenait quand j'étais occupé à seconder M. Pucelard, et il fallait tout le respect que je devais à mon maître pour m'empêcher de le planter là et de m'enfuir où je vous ai dit. Aussi, par cette occupation maladive qui me tenait l'esprit, les progrès que je faisais dans mon art s'arrêtèrent-ils court. M. Pucelard déplorait cette distraction où j'étais, sans en deviner les causes. Souvent il parlait amèrement de ces fausses dispositions à bien faire que l'on découvre chez les jeunes gens et qui ne sont qu'un espoir vain et trop prompt à se démentir. Mais, comme il était fort poli, il ne s'exprimait guère que par des détours dont je comprenais fort bien le sens et auxquels je ne répondais rien.

» Il suffisait de la vue de l'hôtel de Grigny pour dissiper toute ma honte et chasser tous mes regrets. Il m'apparaissait comme un lieu extraordinaire. J'éprouvais une sorte d'envie pour les gens que j'y voyais entrer et que j'en voyais sortir. Les uns et les autres me semblaient parés de je ne sais quoi qui les plaçait à part entre tous les mortels. La troupe de ces privilégiés était considérable, car monsieur le duc et madame la duchesse de Grigny étaient servis par un domestique assez nombreux et visités d'assez de monde. Beaucoup de carrosses se rangeaient à la porte. Il en descendait des dames et des seigneurs superbement vêtus; mais c'était moins, je le dois dire, pour m'amuser de ce mouvement que je me

postais aux abords de l'hôtel de Grigny que dans l'espoir d'un autre événement, dont l'idée seule me causait une extrême agitation.

» Madame la duchesse de Grigny sortait parfois de chez elle pour aller rendre les visites qu'elle avait reçues, tantôt seule, tantôt accompagnée de son mari. Elle emplissait tout le carrosse du rayonnement et de la lueur de sa beauté. Ah! monsieur, quel miracle que je n'aie pas été plus de vingt fois renversé par les chevaux ou écrasé par les roues, tant ma surprise et mon hébétement me rendaient incapable de les éviter! Je demeurais immobile, les yeux fixés sur ce visage admirable et, longtemps encore après qu'il avait disparu, j'en restais comme ébloui et transporté. J'arrivai ainsi à en connaître tout le détail. Je savais la couleur juste de sa bouche, le grain de sa peau, et, chaque fois, ce spectacle délicieux me ravissait davantage.

» Je menais ainsi la vie en même temps la plus agitée et la plus monotone. Mes jours ne se distinguaient les uns des autres que selon que j'avais aperçu madame la duchesse de Grigny ou que j'avais été privé de ce bonheur. Tout le reste n'était qu'un espace confus où j'agissais par habitude, sans songer à ce que je faisais. Un pareil état aurait pu durer indéfiniment. Tout un hiver, posté où je vous ai dit, rien ne me rebuta dans cette étrange folie, ni les boues, ni les glaces, ni la neige. Il fallait toute la force de ma santé pour que je ne laissasse pas mes os dans ces attentes qui engelaient les moelles et où je m'obstinais sans que rien m'en pût détourner.

» J'avais fini par remarquer que depuis plusieurs semaines madame la duchesse sortait le plus souvent seule dans son carrosse. La beauté de son visage était toujours pareille, mais l'air en avait je ne sais quoi de différent. Ce n'était plus ce maintien timide et modeste par où elle paraissait si charmante. A présent, ses yeux se levaient et regardaient autour d'eux avec quelque hauteur et de la hardiesse. Je ne cherchais pas à interpréter ce changement et je me contentais d'en admirer la nouveauté, quand j'en appris par hasard la raison, et d'une manière qui mérite d'être rapportée.

» M. Pucelard, mon maître, fut appelé, un jour, chez

M. des Bertonnières, qui traitait quelques amis et qui voulait égayer le repas par un accompagnement de musique. M. Pucelard m'avertit qu'il aurait besoin de moi et me recommanda fort d'éviter ces distractions qui m'étaient habituelles et dont il se plaignait. Je lui promis donc d'être attentif et de tenir ma partie avec plus de sûreté que de coutume. Tout alla bien, et nous fîmes de notre mieux, si bien qu'on parut fort content de nous. Comme nous nous reposions un moment et que je voulais m'empêcher de tomber en rêverie, j'écoutais ce qui se disait autour de nous. Un des convives nommait madame la duchesse de Grigny. En un instant, la conversation fut générale sur elle. J'étais tout oreilles et je ne perdais pas un mot, car ces messieurs parlaient haut. « Madame la duchesse de Grigny était loin des premiers temps de son mariage où elle se montrait le modèle des épouses... » Et les rires qui accueillaient ces propos prouvaient, sinon leur vérité, du moins qu'il n'y avait personne qu'ils étonnassent assez pour qu'il en soutînt la fausseté. Il fallait qu'ils fussent bien répandus pour qu'on les avançât si ouvertement.

» Les désordres de madame de Grigny étaient donc si publics qu'on s'en entretînt ainsi ! M. le duc de Grigny les ignorait et il ne se marquait aucunement jaloux de sa femme. Au contraire, il avait accepté depuis peu une nouvelle charge à la cour, ce qui le gardait souvent loin de chez lui... Et la confiance de M. de Grigny redoublait les rires de ces messieurs !

» Oui, monsieur, voici ce que j'entendais soudain : madame de Grigny faisait l'amour avec qui voulait !... J'étouffais ! Il me montait au visage une rougeur de colère et de honte, à de pareilles calomnies : — car c'était le nom que prenait dans mon esprit ce que je venais d'ouïr et qui me semblait un monstrueux outrage dont j'aurais voulu punir ceux qui le proféraient. Je fus sur le point de m'élancer à la gorge des menteurs. Et cela eût été beau, monsieur, qu'un petit musicien de mon espèce courût sus à ces gentilshommes et leur sautât au visage ! Pensez de quel divertissement eût été ce défenseur de renommées et ce nouveau champion ! Il n'en fut rien, monsieur, tant il est vrai que le monde nous habitue assez tôt à ne point être ce que nous voudrions. Au

lieu du vengeur de vertu que je sentais bouillonner en moi, je ne trouvai à montrer à tous que le docile clerc de M. Pucelard, qui, à un signe de son maître, reprit sa flûte pour en tirer des sons justes à l'aide d'un souffle encore agité de l'émotion que j'avais éprouvée et qui me faisait battre le cœur avec tant de violence que j'en sentais les coups par-dessus mon habit.

» Cette soirée, monsieur, me laissa en un sentiment singulier : j'en emportai une vive horreur de la méchanceté des hommes, et ceux qui avaient insulté ainsi une personne qui me paraissait, à moi, une sorte de divinité, me semblaient pires que tout ce que j'aurais pu jamais imaginer. Certes leurs vains propos n'avaient pas de quoi détruire en mon esprit l'idée que je me faisais de madame la duchesse de Grigny. N'était-ce point assez de la voir passer dans son carrosse pour être certain de sa vertu? Cette hardiesse même que j'avais remarquée à son visage n'était que l'expression de la hauteur de son dédain pour des accusations dont elle savait sans doute toute la bassesse. Ainsi tout contribuait à me maintenir dans le respect et l'admiration que je vouais à cette dame, et cependant, monsieur, vous le dirai-je? quelque chose était changé dans mes pensées.

» Parmi celles où je me plaisais le plus au sujet de madame la duchesse, et qui toutes étaient d'admiration et de respect, il s'en glissait certaines autres sur lesquelles je n'étais guère rassuré et qui me troublaient. Elles étaient soudaines et involontaires et je pouvais d'autant moins les prévenir et les éloigner qu'elles empruntaient la forme d'images vives et séduisantes. J'avais souvent observé le visage et la parure de madame la duchesse, et cette vue réjouissait mes yeux, sans qu'ils imaginassent toutefois rien de plus que ce qu'ils voyaient à découvert. Il n'en fut pas de même après les paroles insolentes que j'avais entendu prononcer. Elles agirent à mon insu sur mon esprit. Je commençai à songer peu à peu et malgré moi que les nobles atours de madame la duchesse dérobaient un corps semblable à celui de toutes les femmes. Tout d'abord, cette pensée ne se présenta qu'incertaine et fugitive et je ne m'y arrêtai que le temps de la chasser, mais ses retours furent si fréquents que je ne tardai pas à me

familiariser avec ce qu'elle avait d'audacieux et de hardi. Je ne l'évitais plus, comme je l'aurais dû. Au contraire, j'y revins de moi-même jusqu'à m'y attarder minutieusement. Une fois là, j'allai plus loin. Quoi! cette belle dame avait un corps comme une autre, et ce corps ne servait pas seulement à supporter les étoffes dont il apparaissait vêtu. Elle l'employait à des pratiques que je ne connaissais que par ouï-dire, sans savoir exactement en quoi elles consistaient; je n'en étais pas moins assuré qu'il y avait des gens à qui madame la duchesse permettait des libertés dont la moindre m'eût semblé prodigieuse. Sa bouche s'offrait aux baisers. Ils touchaient ses épaules et sa gorge. Elle les souffrait et y répondait. Je n'ignorais pas tout de même que c'était là qu'on en vient avec les femmes, et cette idée me bouleversait à un point que je ne saurais dire; mais ce que vous devinerez aisément, c'est que ces réflexions échauffaient étrangement ma jeunesse en même temps qu'elles alarmaient fort ma délicatesse : car, si tantôt je m'y abandonnais avec délices, tantôt je me les reprochais avec horreur. Je me détestais d'avoir cédé un instant aux perfides conseils de la calomnie. Tout ce qui se disait de madame la duchesse n'était-il pas faux et mensonger? Et celle que j'imaginais tout à l'heure avec une familiarité incroyable reprenait tout à coup sa distance et m'apparaissait de nouveau ce qu'elle n'aurait dû jamais cesser de me paraître, une des plus vertueuse dames du royaume.

» Cependant, monsieur, malgré mes raisonnements, mes agitations redoublaient. Je dormais mal et je perdais l'appétit. Je passais tout le temps que je pouvais soustraire à mon métier à errer aux abords de l'hôtel de Grigny. Le jour ne me suffisait pas et je donnais à cette belle occupation une partie de mes nuits. J'épiais les fenêtres éteintes ou illuminées, je guettais les entrées et les sorties. Je dois dire que je ne remarquai rien d'insolite et qui pût confirmer ce qui se répétait ouvertement jusque parmi le petit peuple : que madame la duchesse recevait chez elle ses amants, et qu'ils étaient nombreux et renouvelés. Ces récits me tourmentaient. J'aurais voulu, de mes yeux, percer les murs épais de l'hôtel. Je songeai à m'y introduire sous un prétexte quelconque. Ce projet était une de mes chimères préférées. J'inventais mille

stratagèmes, dont pas un n'était possible. Je vivais dans une fièvre et une distraction continuelles.

» Si aveugle que je fusse, il me fallut tout de même bien m'apercevoir, à la longue, que l'état où je me trouvais avait fini par indisposer à mon égard M. Pucelard et que sa façon de se comporter avec moi s'en ressentait. Depuis le soir où il m'avait rencontré au clair de lune dans l'enclos où s'élevait aujourd'hui l'hôtel de Grigny, il m'avait prodigué le plus vif et le plus constant intérêt, et je lui devais beaucoup. C'est lui qui m'avait mis une flûte aux doigts et m'en avait enseigné l'usage. Dès que j'avais pu m'en servir convenablement, il m'avait reçu en sa compagnie et m'avait fourni par là même les moyens de gagner ma vie; mais, depuis quelque temps, il me fallait convenir que M. Pucelard recourait moins fréquemment à mes talents. Rien de plus naturel que j'eusse lassé sa patience et qu'il fût dépité de mes distractions incessantes qui me faisaient perdre l'emploi du peu que je savais : sans doute, il n'était pas très empressé à s'exposer au désordre dont j'étais quelquefois l'auteur. Il m'arrivait, en effet, trop souvent de manquer des reprises et de produire des fausses notes assez désagréables et qui rompaient incongrûment l'unisson. De telle sorte que plus d'une fois, quand nous nous quittions après notre concert, il ne me donnait pas rendez-vous pour le suivant. Au contraire, il semblait même se cacher de moi pour indiquer aux autres musiciens où l'on devait se réunir. Ils parlaient bas ensemble et l'on me tenait à l'écart.

» Je ne m'affligeais pas outre mesure de ces petits mystères : j'étais indifférent à tout ce qui n'était pas ce que vous savez et je n'étais pas embarrassé de ma liberté. J'en profitais pour rôder, selon ma coutume, autour de l'hôtel de Grigny. La vue de madame la duchesse me troublait de plus en plus. A l'aspect de son carrosse, mes jambes tremblaient et mon front se couvrait de sueur. Souvent, j'étais forcé de rentrer à la maison et de me coucher sur mon matelas.

» J'étais un jour étendu, occupé à mes réflexions, quand on gratta à ma porte. C'était M. Pucelard. Je ne l'avais pas aperçu de toute la semaine. Il s'assit d'un air de gêne et me dit qu'en effet il n'avait pas eu besoin de moi, mais que, ce

soir, si je voulais me joindre à lui et à Jean Seguin, nous irions donner concert dans un endroit où il me mènerait et où il allait quelquefois avec Seguin et Van Culp. Seguin et Van Culp étaient les compagnons habituels de M. Pucelard ; Seguin jouait du violon et Van Culp du luth. Ce dernier, étant malade, se trouvait obligé de demeurer à la chambre pendant quelques jours. Alors M. Pucelard avait pensé à moi.

» Quand j'eus accepté sa proposition, M. Pucelard baissa la voix. Il m'avoua qu'il avait hésité avant de s'adresser à moi, parce que je lui semblais un peu jeune, mais enfin j'avais quinze ans et j'étais capable d'être discret. Il me fit donc promettre par serment de ne dire à personne où nous serions allés, ajoutant qu'il était de notre intérêt à tous de nous taire. Je lui jurai le silence. Il me dit que d'ailleurs je serais bien payé, et partit en me recommandant d'être exact au rendez-vous et de m'habiller proprement.

» Je me présentai à l'heure convenue au lieu que m'avait indiqué M. Pucelard et je l'y vis arriver avec Seguin. Leurs façons mystérieuses m'intriguaient. Ils me firent signe de les suivre. La nuit était complètement tombée. Sans prendre garde au chemin que nous parcourions, je m'étais laissé aller à mes rêveries ordinaires, quand, après nombre de détours, M. Pucelard s'arrêta soudain et tira une clef de sa poche. Nous étions devant une porte basse pratiquée dans un haut mur, au-dessus duquel on distinguait les arbres d'un jardin que je reconnus tout de suite pour être celui de l'hôtel de Grigny. Aussitôt je commençai à trembler de tous mes membres, pendant que M. Pucelard glissait tout doucement la clef dans la serrure, en nous invitant à ne faire aucun bruit et à marcher avec précaution.

» Nous traversâmes ainsi un quinconce d'arbres et nous suivîmes une allée couverte entre des palissades de buis. Au bout de l'allée, à un rond-point, murmurait une fontaine. L'eau de sa vasque débordait dans un bassin. Au loin, l'hôtel de Grigny formait une masse sombre et dormante. Nous en approchâmes. M. Pucelard frappa à une petite porte qui s'ouvrit et par où nous pénétrâmes dans un corridor obscur. Nous descendîmes quelques marches. M. Pucelard me poussait devant lui par les épaules.

» Nous nous trouvions dans une salle brillamment éclairée où une table était dressée. Elle était servie de mets et de vins, avec deux sièges disposés côte à côte. M. Pucelard nous avait fait ranger et avait pris lui-même place contre la muraille. Nous attendîmes. Mon cœur battait. Ah! monsieur, il battit bien plus encore et je pensai qu'il m'allait rompre la poitrine quand je vis entrer où nous étions madame la duchesse de Grigny elle-même et dans l'ajustement le plus galant, ses beaux cheveux d'or coiffés à merveille et sa gorge découverte. Derrière elle, s'avançait M. le comte des Bertonnières. Que faisait-il, à cette heure de nuit, chez madame la duchesse? Qu'y faisions-nous nous-mêmes? Que signifiait ce repas clandestin? Cependant les deux convives avaient pris place à table. Seguin accordait son violon, M. Pucelard emboucha sa flûte, moi la mienne, mais je crus bien qu'aucun souffle ne sortirait de mes lèvres. Je n'étais pas, monsieur, au bout de mes surprises.

» Imaginez un peu mon état et ma situation! Madame la duchesse, dès le début du repas, s'était mise à rire bruyamment. Elle portait souvent son verre à sa bouche et remplissait elle-même celui de M. le comte des Bertonnières. Il était jeune et bien fait, mais je n'en revenais pas de ses façons et de ses discours. Madame la duchesse répondait à ses équivoques ou même à ses ordures, en se renversant au dossier de son siège, la face animée de vin, et, au lieu de se fâcher de certains gestes et de certaines privautés, elle redoublait ses rires. Tous deux paraissaient avoir oublié que nous étions là. M. Pucelard continuait le plus naturellement du monde à jouer de la flûte et je l'imitais sans trop savoir comment et les yeux fixés sur le spectacle qui se montrait à ma vue.

» M. des Bertonnières fut bientôt entièrement ivre. Il menait un tapage d'enfer, brisant la vaisselle et la verrerie, chantant et criant à tue-tête. Le rire de madame la duchesse dominait par instants le fracas de ce forcené. A demi nue, et les cheveux décoiffés, elle excitait le vacarme. Son visage, empourpré, non de honte mais d'un feu luxurieux, semblait celui d'une Bacchante. La couleur de l'orgie lui rougissait les joues...

» M. Pucelard avait cessé de jouer. On entendait le vin

qui coulait du goulot d'une bouteille. J'écoutais mes dents qui claquaient les unes contre les autres. Je m'adossai à la muraille pour ne pas tomber.

» Il me semblait que le plafond allait s'écrouler sur moi; une rumeur grondait dans ma tête, qui devint un bruit brusque et répété. Je considérais madame la duchesse : à mesure, ses yeux s'agrandissaient, leur expression se changeait en une lueur de haine, de vengeance et de joie épouvantable. Je me sentais comme percé de ce regard qui ne me regardait plus et qui à travers moi et au delà se dirigeait vers quelqu'un dont la vue, m'étant retourné soudain, me fit bondir dans un angle de la pièce, en même temps que M. des Bertonnières, subitement debout et dégrisé, franchissait une fenêtre et sautait dans le jardin.

» Sur le seuil de la porte, qu'il venait d'enfoncer, se tenait M. le duc de Grigny. La lumière l'éclairait en plein. Je le reconnus à sa perruque noire, à son cordon bleu et à son habit brun, plus encore qu'à son visage qu'une pâleur singulière transformait en une sorte de masque de cire. Il était botté et éperonné et serrait dans sa main un fouet de chasse. Qui avait pu l'avertir? Je pensai plus tard à la maladie de Van Culp, mais, pour l'instant, j'étais dans tout l'étonnement de ce que je voyais et dans l'effroi de ce qui allait suivre.

» M. le duc fit un pas. Sa femme en fit un aussi. Elle ne riait plus. M. le duc et elle se regardèrent. Tout à coup, elle se courba, trempa ses doigts dans une flaque de vin qui rougissait le dallage et en lança quelques gouttes à la figure de son mari, qui en essuya les taches du revers de sa manche. Et j'entendis madame la duchesse qui disait ces paroles dont je ne compris le sens que plus tard :

» — Cérac, tu es vengé!

» Un sifflement de lanière l'interrompit. Le cuir tressé cingla les blanches épaules et y laissa une raie rouge. Le fouet siffla une seconde fois : madame la duchesse demeurait immobile comme si elle eût été changée en statue. Les coups se succédaient et il n'en était pas un qui ne portât. M. le duc de Grigny frappait de toute sa force. La tresse déchirait l'étoffe de la robe et lacérait la chair du corps. M. le duc recula

et saisit à deux mains la poignée du fouet. Madame la duchesse, cette fois, poussa un cri terrible et tomba sur le visage.

» Maintenant, elle hurlait sur le pavé de toute sa douleur assommée. M. de Grigny achevait son affreuse besogne. Il avait arraché ce qui restait des lambeaux de la robe et il avait posé sa botte sur cette chair meurtrie. Il frappait toujours. Sa grosse perruque sautillait sur son dos. Madame la duchesse ne criait plus. Rudement, M. le duc retourna du pied cette nudité inerte et rouge, puis, se baissant, il noua à son poing la torsade des cheveux d'or, et je le vis, traînant derrière lui cette dépouille empourprée, disparaître par la petite porte par où il était entré.

» J'avais assisté à cette scène, muet d'horreur et d'épouvante, du recoin où je m'étais retiré. Un peu de vent venu par la fenêtre ouverte me ranima et sécha la sueur de mon front. M. Pucelard n'était plus là. J'étais seul. Je prêtai l'oreille : aucun bruit. Le corridor était sombre. Je pris pour me guider un des flambeaux qui brûlaient encore et je retrouvai le chemin que nous avions suivi en venant. Au dehors, la nuit était obscure. De gros nuages noirs se bousculaient dans le ciel. Je parcourus de nouveau l'allée de buis et j'arrivai à la fontaine. Elle versait toujours l'eau de sa vasque dans son bassin. Je m'assis sur la pierre et je me mis à pleurer. Puis je sortis du jardin et je rentrai chez moi. Je fus fort malade d'une grande fièvre. Quand je me relevai, on m'apprit que M. Pucelard avait quitté la ville; Seguin aussi, de même que Van Culp. J'avais ma flûte en aversion : je me remis comme jadis à vagabonder et à battre le pavé. Mes parents y virent un effet de mon mal et me crurent l'esprit un peu dérangé. J'étais devenu fort taciturne et je ne parlais à personne.

M. Verdelet se tut assez longtemps. M. de Blacy respectait son silence et attendait qu'il convînt à M. Verdelet de reprendre son récit.

***

— M. le duc de Grigny — continua M. Verdelet — manifesta un véritable chagrin de la mort de sa femme, qui eut

lieu environ quatre mois après les événements que je viens de vous raconter.

» Depuis lors, M. de Grigny n'avait point cessé de sortir comme à son ordinaire et de rentrer aux yeux de tous dans son carrosse; mais madame la duchesse ne l'y accompagnait pas, ainsi qu'elle le faisait souvent, et restait enfermée chez elle. A ceux qui lui demandaient pourquoi on ne la voyait plus avec lui, il répondait fort simplement que les médecins lui avaient recommandé de demeurer en son appartement à cause d'un froid qui lui avait si bien enroué la voix qu'elle n'était pas capable de se faire entendre de qui que ce fût.

» Le père et la mère de madame la duchesse, s'étant présentés à l'hôtel de Grigny, ne purent eux-mêmes être admis auprès de leur fille; mais, le lendemain, ils reçurent une lettre d'elle qui leur confirmait son indisposition et où elle leur annonçait qu'elle profitait de cette solitude pour s'occuper un peu des affaires de son âme. Ces bonnes gens furent rassurés et, sans examiner de trop près l'écriture, qui eût pu leur paraître un peu différente de celle de madame de Grigny, ils se félicitèrent de cette disposition de leur fille, car ce qui s'était répété à son sujet dans les derniers temps leur était parvenu aux oreilles, et, sans croire plus qu'il ne fallait, ils n'étaient point fâchés du démenti que cette piété donnait aux rumeurs fâcheuses qui avaient couru sur madame de Grigny. M. de Grigny également parlait avec ouverture et bonhomie du goût soudain de sa femme pour la retraite. Il en plaisantait même, à l'occasion, mais avec la petite nuance de respect qui se doit à quelqu'un qui sait si bien mettre à profit les incommodités du corps et en fait un moyen de s'améliorer l'esprit.

» La vérité est que si madame la duchesse se cachait aux yeux du monde, elle ne paraissait pas davantage chez elle à ceux de ses domestiques. Personne ne pénétrait dans sa chambre d'autre que M. de Grigny qui en emportait avec lui la clef dans sa poche. Madame la duchesse n'avait plus pour se vêtir recours aux servantes, et on disait qu'elle faisait elle-même son lit par pénitence. M. de Grigny semblait accepter fort bien ce nouveau genre de vie de sa femme; on eût même pu s'apercevoir qu'il en ressentait l'influence, car, de colère et de brutal qu'il ne se privait pas d'être parfois, il deve-

nait le plus doux et le plus patient des hommes. On remarquait en lui ce changement et ceux qui avaient eu à souffrir de ces boutades lui savaient gré de les leur épargner et soupçonnaient que sa femme avait quelque part à cette réforme, dont il y avait lieu par conséquent de lui être reconnaissant. Aussi en vint-on à penser qu'on avait bien un peu vite prêté crédit à ce que quelques mauvaises langues colportaient sur madame de Grigny et qu'il fallait en rabattre de leurs propos. Rien n'est plus incertain que le jugement public en matière de réputations, ce qui fait que celle de madame de Grigny, un instant décriée, remonta en assez peu de temps à un point où elle ne laissait rien à désirer, et ce fut juste au milieu de ce retour de faveur qu'on apprit soudain que madame la duchesse avait été trouvée morte dans son lit et que les médecins appelés en hâte n'avaient pu que constater qu'elle avait cessé de vivre sans savoir à quoi attribuer un accident si déplorable et si imprévu. Le regret de cette mort fut universel et personne ne douta que M. le duc de Grigny n'en dût être inconsolable.

» Le corps de madame la duchesse, lorsqu'on l'embauma, parut en parfait état. La seule singularité qu'on y découvrit fut celle de quelques cicatrices encore mal fermées. M. le duc, au milieu de ses larmes, avoua que ces traces provenaient de l'usage de la discipline dont madame de Grigny se servait par pénitence. Les gens qui surent ce détail virent dans cette ardeur de madame la duchesse à se châtier elle-même le signe qu'elle avait reçu sans doute quelque avertissement de sa mort prochaine et que c'était là la raison d'une retraite si soudaine et si entière. M. le duc fut de cet avis. Il ajouta qu'il avait souvent engagé sa femme à modérer ces duretés envers elle-même, mais qu'elle n'avait rien voulu entendre là-dessus, tant elle était exaltée de religion, et il donnait pour exemple le bizarre testament qu'on avait trouvé d'elle dans ses papiers. Elle ordonnait que son corps fût mené à cette terre où elle était née et que ses parents possédaient dans leur province. Elle prescrivait qu'on l'y conduisît sans aucune pompe ni aucun cortège et sans autre accompagnement que celui de sept pauvres choisis parmi ceux de la paroisse et qui devaient suivre sa dépouille pour bien attester que ce n'était

point là celle d'une grande dame selon le siècle, mais celle d'une humble pécheresse devant Dieu.

M. Verdelet soupira :

— Ce qu'il y avait de plus épouvantable, monsieur, en cette mort de madame la duchesse de Grigny, ce fut moins ce que j'ai eu à vous en raconter que ce qui me reste à vous en apprendre, par quelle invention diabolique M. le duc de Grigny s'avisa d'accomplir la dernière volonté de sa femme et comment il en tourna le vœu suprême en une monstrueuse comédie. La haine devrait s'arrêter avec la vie de ceux que nous détestons, mais M. le duc de Grigny poursuivit jusque dans le tombeau celle à qui il ne pardonnait pas d'avoir voulu venger à sa façon le trépas d'un amant adoré. Il avait à s'acquitter de sa rancune comme il s'était acquitté de sa colère et de sa fureur. Aux coups de fouet dont il avait déchiré la chair coupable et au poison dont il avait usé pour achever sourdement son œuvre il ajouta quelque chose qu'il faut maintenant, monsieur, que je vous dise, mais dont j'aurai peine à vous rendre l'horreur dérisoire et baroque.

M. de Blacy redoubla d'attention et M. Verdelet continua ainsi :

— M. le duc fit part hypocritement autour de lui de la volonté de madame la duchesse au sujet de ses funérailles et se déclara résolu à se conformer entièrement au désir qu'elle avait manifesté. On crut tout d'abord que le chagrin troublait un peu la tête de cet excellent mari et que ce n'était qu'une de ces bizarreries d'un premier moment de douleur auxquelles la réflexion empêche de donner suite ; mais il fallut en revenir et on fut vite assuré que M. le duc était dans l'intention d'exécuter ce qu'il annonçait. En vain le père et la mère de madame de Grigny voulurent-ils s'opposer à ce que méditait leur gendre. Ils lui représentèrent l'indécence d'un pareil procédé et de cette dépouille chérie courant les routes dans une si misérable compagnie ; comme ils s'obstinaient à le convaincre, il finit par leur fermer la bouche en

commandant qu'on lui cherchât sur-le-champ sept mendiants parmi ceux de la paroisse et qu'on les avertît de se tenir prêts à ce qu'on attendait d'eux ; après quoi, il tourna le dos à monsieur et madame de Barandin.

» Ces bonnes gens trouvaient que ce n'était guère la peine d'avoir eu une fille duchesse pour qu'elle s'en allât reposer dans un coin de province et qu'elle fît ce chemin dans un appareil qu'elle avait peut-être choisi, mais qui les offensait, eux, cruellement en leur vanité, — car la leur en effet n'avait guère lieu d'être satisfaite du cortège qui se préparait et dont M. le duc venait de donner l'ordre.

» Il ne manque pas à Paris, monsieur, de pauvres diables sans pain. On en rencontre par les rues des troupeaux qui ramassent leur pitance où ils peuvent et il y en a plus qu'il n'en faut qui tendent la main devant le porche des églises. Ils y ont leur place et leur poste habituels. Ils tâchent d'émouvoir les âmes pieuses par l'aspect de leurs difformités. Beaucoup même, à défaut de naturelles, en emploient de fausses, qu'ils simulent d'autant plus abominables qu'ils n'ont pas à en souffrir et qu'elles sont faites pour exciter la pitié. C'est ainsi que la pauvreté devient une industrie. La leur a pour outils des plaies et des guenilles, et, comme ces instruments ne sont pas chers, le nombre de ceux qui s'en servent n'est pas médiocre. Aussi les envoyés de M. le duc ne furent-ils guère embarrassés de lui assurer ce qu'il demandait et d'enrôler les sept compagnons qui devaient faire escorte de leurs loques et de leurs haillons à celle qui avait été la plus belle et la plus parée des femmes.

» Cependant le bruit de ces étranges obsèques s'était assez vite communiqué de bouche en bouche et était parvenu à mes oreilles. Depuis la mort de madame de Grigny, je vivais dans un sentiment singulier, qui était comme un mélange de dépit et d'horreur. Quoi! ce corps, dont j'avais en une nuit ardente entrevu la beauté luxurieuse, était pourri et gâté! Maintenant, on allait l'emmener, je ne savais où, pour l'enclore au sépulcre! Pourquoi n'en avais-je pas connu, comme un M. des Bertonnières, les délices et les caresses? Cette pensée me laissait dans l'esprit une amertume affreuse et un regret brûlant. Aussi éprouvai-je une envie insurmontable d'assister à la

cérémonie qui se préparait : peut-être qu'à voir mettre en terre ce qui avait été madame la duchesse de Grigny, j'y perdrais ce désir atroce dont l'aiguillon me poursuivait et je trouverais l'oubli qui convenait à ces événements dont il ne pouvait que m'être fâcheux de garder le souvenir empoisonné. D'autre part, l'insulte qu'un mari vindicatif voulait ajouter à ses cruautés me semblait m'imposer le devoir de ne point abandonner celle pour qui j'avais conçu tant d'admiration. Et, à ces moments, madame la duchesse cessait d'être pour moi cette femme demi-nue surprise brutalement en sa débauche ; elle redevenait la noble dame que j'avais vue descendre de son carrosse, un soir, à la lueur des torches, devant la porte de l'hôtel de Grigny, et dont j'avais emporté l'image peinte au fond de mon cœur. C'était elle aussi que je voulais accompagner jusqu'à la tombe et honorer de mes larmes.

» Ma résolution prise, je songeai au moyen de l'exécuter. Il me restait quelque argent de celui que j'avais gagné aux concerts de M. Pucelard. Muni de cette épargne, je me dirigeai vers l'église où les gens de M. le duc avaient fait leur choix. Je connaissais de longue date tous les mendiants du porche : c'étaient ceux-là mêmes à qui je donnais parfois en passant une petite monnaie. Il y avait parmi eux un certain Jean Ricouillot. Une dartre vive au visage le rendait assez hideux, mais le laissait de bonne humeur, pour la raison qu'il la grattait chaque soir et la refaisait chaque matin. Il était fort habile à ce stratagème dont il tirait de quoi manger. Je ne doutai pas que le drôle n'eût su, des premiers, se faire engager pour l'office dont je vous ai parlé. Je ne me trompais pas. Aussitôt je lui fis part de mon projet. Il s'agissait simplement qu'il me cédât sa place en cette affaire. Il fut fort étonné de ma demande, mais il n'y vit aucun obstacle et ne se fit aucun scrupule de consentir à cette supercherie. Aussi accepta-t-il ma proposition, sans trop comprendre le plaisir qu'il pourrait bien y avoir pour moi à courir les routes à la suite d'un cercueil ; mais l'argent que je lui offris le décida et lui fit trouver fort bon qu'il en fût ainsi. Nous nous arrangeâmes. Il promit de me prêter les guenilles nécessaires à mon nouveau personnage et de me figurer sur le visage la dartre qu'il simulait

si adroitement sur le sien. Ainsi grimé, et mes compagnons avertis de la substitution, je n'aurais qu'à me rendre à l'hôtel de Grigny, à la nuit tombante, et personne ne s'apercevrait de rien.

» Lorsque je me présentai à l'hôtel de Grigny, j'étais fort troublé. On me dit d'aller rejoindre, à l'endroit où ils étaient déjà, mes compagnons. C'était une salle basse et obscure où des ombres s'agitaient confusément. A peine entré, je fus suffoqué de la mauvaise odeur qu'on y respirait, quoique je fusse déjà habitué à celle que répandaient les guenilles dont m'avait paré l'honnête Jean Ricouillot. Mais, avant que j'eusse eu le temps de réfléchir aux inconvénients de ma situation, je fus saisi assez rudement par deux laquais, dont l'un me jetait sur le dos une espèce de longue robe flottante, tandis que l'autre, ayant fait sauter mon chapeau d'un revers de main, me coiffait d'une sorte de couronne en carton. Surpris et furieux, j'allais demander ce que signifiait tout cela, lorsqu'on apporta des lumières et que je pus regarder autour de moi.

» Quel spectacle, monsieur ! Je fus sur le point d'arracher ma robe dérisoire et ma couronne de carton. Dans quel étrange carnaval me trouvais-je fourvoyé ! J'en reconnaissais, un à un, les acteurs et j'en savais l'hypocrite et exécrable artisan. Les premiers qui frappèrent ma vue furent Jean Guilbert, le bossu, et Lucie Robine. On lui avait fardé d'un rouge vif son visage en groin de porc ; elle montrait dans un corsage débraillé sa gorge en gourde et relevait sa jupe sur des souliers à grosses bouffettes, en dandinant son corps maigre et osseux ; une guirlande de fleurs était posée sur sa tignasse rousse et dépeignée, et, ainsi accoutrée, elle minaudait avec des airs d'agacerie. Quant à lui, il était tout habillé de noir et traînait sur ses talons un grand sac flasque. Plus loin, il y avait Charles Langru, tout vêtu de jaune, avec un casque où s'enlaçaient des serpents, et des langues peintes à son dos. Le gros Claude Lardois, en rouge, s'appuyait sur une hallebarde, auprès de Jacques Ragoire, tout ficelé de cordes où pendaient des saucisses et des andouilles et enfin, énorme, Justine Le Cras, l'hydropique, rembourrée de duvet, et dont la face huileuse et borgne avait l'air de dormir à moitié. Et chacun

d'eux portait au col un écriteau comme on m'en passa un à moi-même; et, comme je lisais sur le mien, en lettres d'or, le mot *Orgueil*, je pouvais lire sur les leurs : *Luxure*, *Avarice*, *Envie*, *Colère*, *Gourmandise*, *Paresse*. Car, madame la duchesse de Grigny ayant ordonné qu'on l'enterrât en simple pécheresse, M. le duc lui donnait ainsi pour la conduire au sépulcre les figures mêmes du Péché.

» Quand, travestis de cette façon, nous sortîmes de l'hôtel de Grigny pour monter dans les carrosses qui nous devaient emmener, il y avait beaucoup de monde assemblé sur la place. Les gens du voisinage étaient venus pour admirer celle qui, dédaignant les pompes du siècle, avait voulu s'en aller au tombeau avec le seul cortège de quelques pauvres. Ces sortes de renoncement plaisent assez au petit peuple, qui y cherche une marque d'humilité et la preuve que nous différons de lui davantage par notre condition que par nous-mêmes. Ils aiment que nous convenions ainsi de l'égalité de tous devant la mort, et ils savaient gré à madame la duchesse de Grigny de s'être souvenue, en mourant, de ce retour à ce qu'il y a de commun entre nous. Mais, quand ils nous virent déboucher, ils eurent un moment de surprise. Ils eussent approuvé que cette noble dame s'en allât escortée de sept mendiants, comme si, devant la justice de Dieu, elle n'était rien de plus qu'une mendiante elle-même de sa miséricorde ; que pensaient-ils du spectacle qui s'offrait à leurs yeux? En sentirent-ils la dérision et l'indécence? Je ne puis le dire exactement, mais il courut, quand nous parûmes, une sourde huée qui fit relever la tête à M. le duc, debout, en grand deuil, auprès du cercueil de sa femme, déjà placé sur un chariot.

» L'instant, monsieur, fut étrange. J'eus l'idée que des pierres allaient siffler sur nous et des mains nous arracher nos oripeaux. Les torches que haussaient les valets nous éclairaient à cru dans notre grotesque. Déjà je portais mes poings à ma couronne de carton doré quand, au milieu du silence qui s'était fait, un rire éclata, puis un second, puis un autre, puis vingt, puis cent, qui ouvraient les bouches, empourpraient les faces, et, de proche en proche, gagnèrent toute la place, des femmes aux vieillards, des hommes aux enfants, et jusqu'aux porteurs de torches, monsieur, jusqu'à

nous-mêmes, monsieur! Oui, la Luxure, qui était Lucie Robine, et l'Avarice, qui était Jean Guilbert, le bossu, s'esclaffaient, et Charles Langru, l'Envie, et le gros Lardois, la Colère, et la Gourmandise, que représentait Jacques Ragoire, se tenaient les côtes, et Justine Le Cras, la Paresse, soutenait à deux mains son ventre énorme, — tous, monsieur, sauf M. le duc de Grigny, qui ne riait pas et qui faisait signe aux cochers de pousser leurs chevaux à travers cette foule qui semblait avoir oublié que, derrière notre mascarade, se cachait, pourtant, monsieur, le visage vrai de la mort.

M. Verdelet reprit haleine, et poursuivit :

— Le carrosse où je me trouvais suivait juste le chariot sur lequel était placé le cercueil de madame la duchesse de Grigny. Quatre laquais de M. le duc l'accompagnaient à cheval avec des torches, sur un pavé qui le cahotait rudement. J'étais encore tout abasourdi de notre départ. Ces rires et ces cris me bourdonnaient aux oreilles. J'avais chaud. J'essuyai la sueur de mon front : j'y sentis la couronne de carton dont j'étais coiffé. Peu à peu le souvenir me revenait du rôle que je jouais en cette lugubre facétie. J'en éprouvais une honte extrême et pour m'en distraire promenai mes yeux autour de moi.

» Au fond du carrosse, était assis le gros Lardois à côté de la grosse Justine Le Cras; sur la banquette de devant, Jacques Ragoire ; auprès de moi ; la Colère, la Paresse, la Gourmandise et l'Orgueil voyageaient de compagnie. Le dégoût me serra la gorge à cette vue et je regardai par la portière. Les rues que nous traversions étaient à peu près désertes. Le carrosse roulait toujours sur un mauvais pavé. Parfois un passant s'arrêtait, ébahi de notre étrange cortège, et disparaissait dans l'ombre.

» Nous étions enfin hors de Paris. Les torches des laquais éclairaient les arbres d'une route. Nous croisions des voitures qui se rangeaient pour nous laisser le chemin. J'entendais les jurons des charretiers et les claquements de fouet des conducteurs, auxquels répondaient les injures des laquais de M. le duc. Mes compagnons, d'abord silencieux, commençaient à causer entre eux. Leurs langues se déliaient. Lardois-la-Colère

avait tiré de ses nippes une bouteille de vin. Ils échangeaient des propos grossiers. Je pensais que, pleins des événements dont ils venaient d'être témoins, ils allaient en discourir, et mon étonnement fut grand qu'ils s'entretinssent des petites ruses de leur métier, des querelles et des détails de leur misérable existence, aussi tranquillement que s'ils eussent été alors sous le porche de l'église, leur sébile aux doigts, au lieu d'être mêlés à la singulière aventure qui me valait leur société. Ils n'en dirent pas un mot. Je fis comme eux, et, pendant qu'ils jacassaient de leurs affaires, je me renfonçai muet dans mon coin.

» Plût à Dieu qu'ils fussent demeurés ainsi tout le long du voyage, et je n'aurais pas à vous conter les ordures auxquelles je dus assister et dont je vous passerai tout ce que je pourrai!... Cependant nous avions continué notre chemin : il n'était point bon, et souvent de grosses pierres soulevaient les roues du carrosse et nous jetaient les uns contre les autres. Ragoire en profitait pour pincer galamment la Justine, qui s'indignait et le repoussait de bourrades. Tout à coup, la file que nous formions s'arrêta net : un des chevaux du chariot funèbre s'était abattu et avait cassé ses traits. La bête, relevée, boita. Le chef des laquais déclara qu'on irait ainsi jusqu'à la première auberge, où l'on tâcherait de se procurer un autre cheval.

» Nous ne tardâmes pas à arriver à un village. Tout dormait dans l'hôtellerie, mais y fut bientôt réveillé par les coups frappés à la porte. L'hôtelier, en bonnet de coton, parut à une fenêtre. La vue des torches et des carrosses l'adoucit. Il croyait avoir affaire à quelque voyageur de marque, et il descendit nous ouvrir avec empressement.

» Je ne vous dirai pas sa stupeur à l'aspect de notre mascarade. Il fallut que le maître laquais lui expliquât gravement que nous étions les Péchés de madame la duchesse de Grigny que nous conduisions à sa dernière demeure. Ce maraud indécent et facétieux ahurit si bien l'aubergiste que, sans rien comprendre à ce qu'on lui débitait, le brave homme prit le parti de nous saluer fort bas du bonnet et de faire entrer en sa cuisine ceux qu'il appelait très poliment : « Messieurs les Péchés ».

» Les chandelles allumées, vous devinez bien, qu'on réclama vite à boire : les générosités de M. le duc avaient garni toutes les poches d'écus sonnants. Aussi, monsieur, imaginez la rumeur et le tapage. C'était un train à ne pas s'entendre et un spectacle qu'il vaudrait mieux ne pas avoir vu. La grosse Justine vidait son verre, assise sur les genoux de Jacques Ragoire ; Lucie Robine, couchée sur la table, se faisait entonner le sien par Charles Langru. Les valets eux-mêmes s'étaient fort débraillés et portaient la santé de M. le duc. Ils avaient tiré leurs pipes et fumaient du tabac, dont le nuage planait au-dessus de nous. Les cochers des carrosses s'étaient joints à eux et faisaient claquer leurs fouets par-dessus les têtes. Tout cela composait un tableau rendu plus singulier encore par le clinquant de nos costumes, dont tous les voyageurs de passage à l'hôtellerie et importunés dans leurs lits par le vacarme étaient venus admirer, du seuil de la porte, l'aspect hétéroclite, s'amusant fort de cette bambochade imprévue.

» Enfin, écœuré par l'odeur du vin et du tabac, je sortis dans la cour pour prendre l'air. Les vitres illuminées de l'auberge faisaient courir sur le terrain des lueurs fantastiques, et ce cabaret de village, où se dessinaient, par les carreaux rougis, des ombres bizarres, donnait assez l'idée d'une des salles de l'enfer, où nous figurions assez bien avec nos accoutrements et nos oripeaux diaboliques.

» Ne voulant pas rentrer dans cette fournaise, je me réfugiai dans l'un des carrosses dételés. J'y réfléchissais à ma malencontreuse entreprise, mais je ressentais tout de même un grand désir de la pousser jusqu'au bout et de conduire au repos le cercueil de madame la duchesse. Hélas ! monsieur, ces verres choqués, ce vin répandu me faisaient songer à un autre repas plus délicat et plus voluptueux et je revoyais, en sa beauté demi-nue, celle qui maintenant gisait entre ces quatre planches étroites, cahotée aux pas des chevaux et escortée de la suite injurieuse dont l'avait outragée dans la mort celui de qui j'entendais le nom acclamé par des voix criardes et enrouées.

» L'aube pointait quand on se décida à repartir. Les laquais titubants eurent peine à se remettre en selle. Mes compagnons

de carrosse furent, cette fois, Lucie Robine, Charles Langru et Jean Guilbert; — la Luxure, l'Envie et l'Avarice. — Ils étaient tous trois tellement ivres qu'ils s'assoupirent aussitôt. Je vivrai longtemps, monsieur, sans que j'oublie le spectacle de leur sommeil dégoûtant, coupé de hoquets et de nausées. La Robine était particulièrement répugnante. L'étoffe mouillée de vin collait à son corps maigre, et ses yeux fermés montraient leur bordure saignante. La lumière du jour la rendait encore plus affreuse, car il faisait maintenant tout à fait clair.

» La matinée s'annonçait comme fort belle. La route traversait des champs bien cultivés ou des prairies couvertes d'une brume légère qui, peu à peu, se dissipait à une clarté plus vive. Nous longeâmes une petite rivière, qui coulait entre des saules, tantôt unie, tantôt écorchée à des cailloux. Je respirais un air sain et pur. J'aurais voulu, monsieur, sauter en bas de ce carrosse empesté de crasse et d'haleines, où la Robine dormait bouche ouverte et où Charles Langru et Jean Guilbert ronflaient lourdement; oui, monsieur, j'aurais voulu m'échapper, courir à travers les herbes, jeter là ma couronne dorée et me baigner en cette eau fraîche et limpide. Pour la première fois depuis longtemps, je repensai à ma petite flûte, si juste et si sonore, d'où j'aimais à tirer des sons mélodieux. Que ne l'avais-je avec moi! Je me serais étendu sous un arbre et j'aurais imité par son chant les murmures de l'onde et la voix des oiseaux.

» Nous devions arriver vers trois ou quatre heures de l'après-midi au lieu que madame de Grigny avait désigné dans son testament comme l'endroit où elle désirait que son corps fût porté pour y reposer dans une terre que ses pas d'enfant avaient foulée au temps heureux de ses jeux avec M. de Cérac. C'était à Salignon que bifurquait la route du château de M. de Barandin, et il était déjà plus de deux heures que nous n'avions pas encore atteint cette petite ville! Depuis notre départ de l'hôtellerie, aucun des cochers ni des laquais n'avait songé à s'assurer du chemin que nous suivions, tant les libations de la nuit leur avaient troublé la cervelle. Ils remirent à s'en enquérir au premier village : il se montra bientôt, au creux d'un vallon. Comme nous en approchions, un bruit de musique nous vint aux oreilles, et, en débouchant sur la

place, nous vîmes que les habitants étaient occupés à se trémousser sous les tilleuls, au son des musettes et des tambourins.

» Notre carrossée causa quelque surprise aux danseurs, et, du plus loin qu'ils aperçurent les laquais à cheval, ils se rangèrent pour nous laisser passer. Les saltimbanques et les bateleurs suspendirent leurs tours. Les buveurs abandonnèrent les bouteilles entamées. Quand nous fûmes au milieu de tout ce monde, l'étonnement le céda sur les visages à une joie marquée, et l'un des villageois, qui semblait le principal d'entre eux, s'inclina poliment devant le chef des laquais. Notre mascarade donnait l'idée à ces bonnes gens que nous étions une troupe de comédiens ambulants, et leur ambassadeur venait nous prier d'honorer de nos talents leur fête rustique. Il les fallut détromper et leur dire que notre compagnie n'était pas ce qu'ils supposaient, que nous avions autre chose à faire qu'à parader et à danser et que le grand coffre qui nous précédait ne contenait pas nos défroques de rechange, mais le corps même de madame la duchesse de Grigny, qu'il s'agissait de conduire par le plus court à son repos éternel.

» Ce fut alors que nous apprîmes que nous avions fait mauvaise route et qu'il fallait couper par la traverse si nous prétendions gagner le château de M. de Barandin avant que la nuit fût trop avancée. Cette nouvelle fut très mal reçue dans les carrosses. Les drôles et les drôlesses qu'ils voituraient se plaignaient de la fatigue du chemin. Ils avaient le palais à sec, et la vue des bouteilles ranimait leur soif. Aussi ne fut-ce que bien muni qu'on repartit, au grand scandale de ces honnêtes gens, qui se signaient sur notre passage, avec le soupçon que nous étions peut-être des fous que l'on menait à quelque asile et à qui l'on avait persuadé, pour en venir à bout plus commodément, le jeu singulier où se prêtait leur insanité.

» Cependant, à mesure que nous cheminions assez péniblement par cette traverse qu'on nous avait indiquée, l'aspect de la nature se modifiait. Le pays devenait d'un caractère assez farouche, avec de gros rochers parmi des arbres rabougris, auxquels succédaient des terrains sablonneux et stériles. Le royaume le mieux cultivé a de ces parties ingrates et qui ont

découragé, par le peu qu'elles lui rendent, le travail des hommes. Celle où nous étions nous paraissait peu à peu affreuse, sans compter que le crépuscule y ajoutait je ne sais quoi d'étrange où les objets se déformaient. Lucie Robine avait cessé de boire, et Charles Langru avait jeté sa bouteille vide par la portière. Quant à Jean Guilbert, il se courbait sous sa bosse et marmottait des patenôtres entre ses dents ébréchées. Moi-même, je ressentais une impression désagréable, qui s'accrut quand nous nous engageâmes dans une allée de hauts chênes noueux, dont les branches tordues semblaient nous menacer et sous le couvert desquelles il faisait sombre comme au couloir d'une caverne.

» Cette avenue aboutissait à un pauvre hameau dont les maisons se groupaient autour d'une petite église. Plus loin on apercevait deux tours pointues, qui étaient celles du château de M. de Barandin. Il n'avait guère bonne mine, ce vieux manoir, monsieur, avec son logis et ses tourelles, et il était tout entouré d'une eau verdâtre où il se reflétait lugubrement. D'assez vastes communs s'élevaient à quelque distance. Les grenouilles coassaient dans les joncs du fossé. Les chauves-souris rayaient l'air obscur. J'avais peine à croire que de ce vilain lieu eût pu sortir cette belle personne aux cheveux d'or qui de mademoiselle de Barandin était devenue madame de Grigny. Pendant que je réfléchissais ainsi, les laquais cherchaient à se faire entendre du château. Comme la nuit était venue, ils avaient allumé leurs torches et menaient grand bruit au pont-levis. Enfin une bizarre figure se montra à une fenêtre. C'était celle d'un bonhomme à cheveux gris qui semblait fort maussade d'être dérangé : aussi, quand le chef des laquais lui eut crié ce qu'il voulait de lui, le personnage répondit durement qu'il n'avait pas d'ordres de M. de Barandin, qu'il n'ouvrirait point la porte à des gens qu'il ne connaissait point et que, si l'on s'obstinait au fossé, il nous prouverait qu'il ne valait rien demeurer à sa portée. En disant cela il nous ajustait de son mousquet, dont il eut sans aucun doute fait usage si les marauds qui l'importunaient n'eussent fait un bond pour se mettre à l'abri derrière les carrosses.

» Nous en étions là quand les habitants du hameau, attirés

par les cris et la lumière, accoururent à notre secours. En apprenant que ce cercueil était celui de mademoiselle de Barandin, ils furent fort attristés. Madame la duchesse, en souvenir du temps qu'elle avait passé en ces lieux, y répandait d'abondantes aumônes. Ces honnêtes villageois nous assurèrent qu'il n'y avait rien à obtenir du gardien du château et que parlementer avec lui de nouveau serait s'exposer à la mousquetade. D'autre part, ils nous dirent que le curé était absent jusqu'au lendemain; il avait avec lui la clef de l'église. Il ne restait donc que les communs où l'on pût trouver un gîte. Ils offrirent d'y porter du fourrage pour les chevaux et de la paille pour nous. Le matin, le curé, de retour, ferait l'enterrement, pour lequel M. le duc de Grigny ne s'était pas soucié de prendre aucune mesure, de même que monsieur et madame de Barandin ne s'étaient pas inquiétés que le cercueil de leur fille fût reçu convenablement au château. Au fond, ils ne lui pardonnaient pas, je pense, la folie de ce testament, dont s'était autorisée celle de M. le duc et ce caprice, d'humilité, de s'en aller pourrir dans un trou de province, accompagnée d'une carrossée de Péchés en costume de carnaval.

M. Verdelet se tut. M. de Blacy l'allait presser d'achever son récit, si M. Verdelet ne l'eût repris de lui-même :

— Ce fut dans l'écurie, le mieux conservé de ces bâtiments presque ruinés, que nous dûmes nous accommoder. On avait remisé sous une sorte de hangar le chariot qui supportait le cercueil de madame la duchesse. Si, fort heureusement, la paille que nous donnèrent les gens du hameau était sèche, le pain et le fromage qu'ils nous offrirent ne l'étaient pas moins. Accablé de fatigue, après quelques bouchées, je m'étendis sur le dos, les yeux fermés. Les villageois nous avaient prêté deux grosses lanternes à vitres de corne. Elles éclairaient tant bien que mal l'écurie. Parfois, je rouvrais les yeux. J'apercevais, couchés pêle-mêle, les compagnons de notre étrange équipée. Les laquais ronflaient. Non loin de moi gisait Lucie Robine, auprès de Lardois. La Gourmandise, l'Envie, la Colère, la Paresse, la Luxure, l'Avarice dormaient à qui mieux mieux. Justine Le Cras et Jean Guilbert,

le bossu, reposaient côte à côte. Mes yeux se clorent de nouveau, mes paupières pesaient sur eux comme du plomb.

» Je ne sais si mon sommeil dura longtemps, mais je me réveillai à un bruit de paille foulée. Peu après, Jean Guilbert se leva doucement et sortit à pas étouffés. Son ombre bossue grimaça sur le mur et il disparut. Au bout d'un instant, je vis Jacques Ragoire en faire de même, puis tout redevint tranquille. Une petite chauve-souris voleta à la lumière des lanternes. Les chevaux des carrosses frappaient sourdement le sol de leurs sabots. Jean Guilbert et Jacques Ragoire ne revenaient pas. Un certain temps passa ainsi, quand un soupçon me fit tressaillir : sur les genoux, je rampai jusqu'à la porte.

» Au dehors, la nuit était sombre, mais étoilée. Je respirai longuement. Mes yeux s'habituaient peu à peu à l'obscurité. Au bout d'un moment, je distinguai une vague lueur, à l'angle d'un mur derrière lequel se trouvait justement le hangar où était le cercueil de madame la duchesse. Je me dirigeai lentement de ce côté. L'herbe humide assourdissait le bruit de mes pas. J'en fis encore quelques-uns et je débouchai en pleine lumière, et voici, monsieur, ce que je vis :

» Jean Guilbert, le bossu, une torche à la main, était debout près du cercueil sur lequel Jacques Ragoire posait son pied. Pour disjoindre le couvercle du coffre funèbre, il y avait introduit le fer de cette espèce de hallebarde qui aidait Jean Lardois à figurer le personnage de la Colère : Ragoire s'en servait comme d'un levier. Il poussait, de temps à autre, un petit soupir d'effort. Le bossu lui indiquait du doigt où il devait peser et agitait sa torche, qui faisait se mouvoir sur le sol leurs ombres affreuses. Les deux misérables avaient sans doute espéré que madame la duchesse portait sur elle quelques bijoux ; ils avaient formé le projet de voler les anneaux et les pendeloques qui, à leur jugement, ne pouvaient manquer de parer un cadavre aussi illustre, et ils n'avaient pas hésité à la détestable entreprise de les arracher à la tombe. La vue de ce travail sacrilège me remplissait de dégoût. J'aurais voulu appeler, mais pas un souffle ne me sortait de la gorge et je demeurais immobile, sans force et sans voix.

» Ils continuaient leur répugnante besogne. Le bois craquait sous la pesée. Je distinguais très nettement leurs moindres mouvements. Peu à peu, le couvercle cédait. J'étais muet d'horreur et haletant de curiosité. Celle que j'avais tant de fois épiée et guettée au sortir de l'hôtel de Grigny, celle que j'avais si souvent admirée en ses parures, celle enfin que j'avais vue à demi nue dans le désordre d'une nuit à laquelle je ne pouvais penser sans frémir, celle dont j'avais accompagné jusqu'ici la dépouille sous un déguisement ignominieux, celle-là, monsieur, allait m'apparaître une dernière fois, en son appareil funèbre, comme pour me montrer le peu que nous sommes et le rien où nous sommes destinés. Et l'idée de cette vue, monsieur, me faisait frissonner jusqu'en la moelle de mes os.

» Tout à coup le couvercle se rompit, et Ragoire chut à la renverse. Jean Guilbert s'était précipité, la torche haute d'une main ; de l'autre, il fouillait dans le cercueil ouvert : je voyais son long bras s'agiter. Sa bosse lui donnait l'aspect d'une araignée monstrueuse et acharnée. Ragoire se pencha aussi sur le cercueil et en retira comme un écheveau doré. C'était, enroulée à son poing, la chevelure de madame la duchesse !

» Je voulus courir sus aux misérables. Mon pied butta à une grosse pierre. Je ne sais comment, je la lançai dans les jambes de Jean Guilbert, qui, d'épouvante, lâcha sa torche. Ragoire poussa un cri étouffé. J'entendis leur souffle. Ils passèrent près de moi sans me voir et disparurent dans la nuit. A terre, la torche pétillait encore.

» Mes mains tremblaient tellement que j'eus peine à la saisir. Lentement, je m'approchai. Madame la duchesse était couchée au cercueil, dans une toile si fine qu'elle permettait de distinguer la forme de son corps. La mort en avait respecté la souplesse. Elle était à demi tournée sur le côté, de façon que je ne voyais pas son visage, mais seulement sa belle chevelure répandue, qui me semblait s'étendre vers moi, comme si elle allait se nouer à mes poignets, entraver mes genoux, m'entourer de son étreinte innombrable. Elle grandissait et venait à moi. Elle était de l'or et elle était du feu... Elle attirait comme un trésor et rayonnait comme un brasier...

» La torche consumée me brûla cruellement; je la lâchai à mon tour : la chevelure d'or s'éteignit.

» J'avais fait un bond en arrière. Comment parvins-je à l'écurie où étaient les chevaux ? je l'ignore. Quand je repris le sentiment de moi-même, je fuyais à travers champs, cramponné au poil de la bête. L'aurore blanchissait le bas du ciel. Le galop de mon cheval retentissait à mes oreilles. Je n'étais pas grand cavalier, et ce fut miracle que j'eusse tenu jusque-là au dos de ma monture. Un écart qu'elle fit à ce moment me démonta. Ma tête heurta contre une souche, et ce ne fut que plusieurs heures après que les gens de M. le comte des Raguiers me ramassèrent, et, m'ayant fait boire un cordial, crurent amuser leur maître en lui menant ce singulier personnage, habillé comme un saltimbanque, monsieur, ou comme un roi de cartes.

***

M. Verdelet avait cessé de parler. M. de Blacy demeurait également pensif et regardait silencieusement autour de lui. Tout y marquait assez le chemin qu'avait parcouru M. Verdelet, depuis ce matin où les gens de M. le comte des Raguiers avaient ramassé sur la route ce même M. Verdelet, en costume de Péché : M. de Blacy en concluait qu'il ne faut jamais désespérer de la fortune, car elle a des voies bien singulières pour faire de nous ce qu'elle veut et ce à quoi nous nous attendons le moins. C'était par une de ces surprenantes volontés du sort que M. Verdelet, qui avait commencé son existence dans le taudis d'un pauvre garçon tapissier, la finissait dans une maison ornée des meubles les plus précieux et parmi tous les raffinements du luxe et du plaisir. M. Verdelet était riche ; M. Verdelet était, sans doute, heureux. Se pouvait-il donc qu'il ressentît encore, après si longtemps, un trouble véritable de cette aventure de jeunesse qu'il venait de raconter à M. de Blacy ? Et pourtant celui-ci avait observé que M. Verdelet, au cours de son récit, avait plus d'une fois montré des signes d'émotion, comme si le souvenir de cette histoire était encore en lui tout chaud et tout ardent.

M. de Blacy en était là de ses réflexions quand M. Verdelet les rompit assez brusquement :

— Vous vous demandez, monsieur, j'en suis certain, comment je peux bien me rappeler avec animation, parmi tant de choses de toutes sortes qui me sont arrivées depuis, celles que je viens de vous dire. Cette mémoire, en effet, monsieur, est assez étonnante, et j'aurais dû la perdre en chemin, car ce n'est pas une route commode qui mène d'où je viens au point où je suis. L'argent est plus difficile à acquérir que la gloire. C'est un dur métier, monsieur, que de devenir riche; et j'ai connu de bonne heure les nécessités que le besoin impose à ceux qui n'ont et ne sont rien. Parmi elles, je compterai le devoir où je fus d'entrer au service de M. le comte des Raguiers, car j'échangeai pour la livrée de ce seigneur mon costume de jeu de cartes qui fut, je dois l'avouer, le premier atout de ma destinée; mais ce n'est pas en se croisant les bras qu'on se tire de cette condition, et songez, monsieur, à ce qu'il me fallut subir et entreprendre pour accomplir le miracle que vous savez. Je prétends ne pas me vanter en vous disant qu'il y faut non seulement de la chance, mais aussi de l'audace et quelque aptitude. Imaginez, monsieur, comme vous voudrez cette montée à une échelle sans échelons. Y serais-je parvenu sans le secours d'une force secrète? Elle me vint, justement, monsieur, de l'histoire que je vous ai contée.

M. Verdelet se tut un instant, et soupira :

— J'y ai pris, monsieur, un furieux désir d'être riche.

M. de Blacy regarda M. Verdelet.

— Oui, monsieur, et cela me saisit, à mon insu, tandis que je galopais presque privé de sentiment et cramponné à la crinière de ma bête. J'emportais dans mes yeux la couleur d'or de la chevelure de madame la duchesse. Elle rayonnait dans ma pensée avec le souvenir de sa beauté, et ce fut en ces heures que je conçus à jamais, monsieur, l'horreur d'être pauvre.

M. Verdelet s'animait de nouveau en parlant :

— N'était-ce pas, en effet, à ma pauvreté et à ma petitesse que je devais l'effroyable regret qui me tourmentait le cœur et qui me faisait couler des larmes au visage? Ah! monsieur,

au lieu d'être un simple joueur de flûte en la compagnie de M. Pucelard, que j'eusse été un jeune seigneur de la cour, comme M. des Bertonnières, j'aurais eu sans doute de madame la duchesse de Grigny ces faveurs qu'elle accordait moins à son plaisir qu'à sa vengeance. Tout comme un autre, j'eusse pu servir à la rancune qu'elle gardait à M. le duc de la mort de ce jeune M. de Cérac ! J'ajouterai, monsieur, que ce regret ne fut pas celui d'un moment, mais bien de toute ma vie et que je l'éprouve encore aujourd'hui avec une force et une amertume que le temps n'a pas diminuées, tellement que je me suis mis en tête, pour de bon, d'en éviter tout autre de la même sorte, et je pris, dès que j'en fus capable, mes dispositions pour me trouver en état qu'il en fût désormais ainsi.

» Je me jurai donc à moi-même de ne jamais concevoir pour une femme quelque désir que je ne fisse ce qu'il fallait pour le satisfaire, surtout s'il s'y mêlait ce qu'on nomme de l'amour. Je ne me sentais pas en goût de supporter une seconde fois le tourment affreux et le chagrin continuel que me faisait endurer la privation de madame la duchesse de Grigny. Ce fut à ces fins que j'adoptai le parti furieux d'être riche, qui est encore le meilleur moyen de venir à bout de ce qu'on veut. Grâce à mon argent, il ne m'est plus arrivé d'aimer sans qu'on voulût bien au moins faire comme si l'on m'aimait. Je ne vous dirai point que cela ne m'a pas coûté cher, mais M. Verdelet a de quoi fournir à ce que la plus belle demande d'elle-même et aucune ne s'est mise à si haut prix que je n'aie pu surenchérir sur ce qu'elle croyait valoir.

» C'est de cette façon, monsieur, que j'ai pu ne pas conserver en mon esprit de ces désirs stériles et rebutés qui torturent si cruellement, et que j'ai pu préserver, jusqu'à un âge qui n'est plus celui de la jeunesse, ma bonne humeur et ma bonne mine, encore que parfois il me revienne à la pensée cette aventure que je vous engage à méditer, car elle contient une leçon qui peut ne pas être inutile, bien qu'elle soit pour moi un souvenir sur lequel je préfère du moins ne pas m'appesantir, puisque rien au monde, monsieur, ne peut faire qu'elle n'ait pas été !

HENRI DE RÉGNIER

UNE POLITIQUE NAVALE

La Commission extraparlementaire nommée en 1904 et qui vient d'entrer en fonctions la semaine dernière, sera-t-elle plus heureuse que sa devancière de 1894 ? Arrivera-t-elle à voir clair dans les questions qui intéressent, non seulement notre marine, mais encore nos colonies? Dira-t-elle la vérité, toute la vérité, sur la situation de notre flotte et de nos points d'appui ? Nous donnera-t-elle une politique navale ? Indiquera-t-elle au Parlement les réformes à opérer pour rendre plus productives les dépenses maritimes et coloniales et ainsi augmenter la puissance de la France dans le monde sans augmenter les charges du budget?

I

Notre marine militaire dépense annuellement plus de trois cents millions et elle n'arrive pas, avec ce gros chiffre, à nous fournir une flotte réellement capable de tenir haut le pavillon de la France.

Nos navires sont, pour la plupart, des types démodés, insuffisamment rapides, manquant d'offensive comme de rayon d'action, et ne possédant que trop peu de moyens de

ravitaillement pour des munitions qui ne sont pas, d'ailleurs, en assez grande quantité. Sur les quarante-sept cuirassés, garde-côtes et canonnières cuirassées, que montrent nos états de mobilisation, il y en a vingt-sept qui ont plus de quinze ans et qui non seulement ne méritent pas l'honneur d'être envoyés au combat, mais encore constitueraient des causes de désastres, si l'on voulait leur faire franchir les jetées de nos ports. D'une vitesse relative insuffisante, ils seraient obligés d'accepter le combat dans les conditions choisies par leurs adversaires. Sans offensive, ne possédant qu'une artillerie de faible puissance, ils ne pourraient faire aucun mal à ces derniers. Sans défensive, ils seraient incapables de résister à l'artillerie moderne. Enfin, ce qui serait encore plus grave, ils ne sauraient même pas échapper par la fuite à une lutte désastreuse. Notre Amirauté s'obstine cependant à les vouloir entretenir, et alors ses approvisionnements, son personnel, ses magasins sont insuffisants. Nous avons une infirmerie de Rossinantes et nous croyons avoir une écurie de chevaux d'armes !

Il faudrait augmenter notre budget annuel de cent millions si nous voulions être réellement prêts avec notre flotte de quarante-sept cuirassés. La France peut-elle faire ce sacrifice nouveau ? Servirait-il réellement à quelque chose ? Ne vaudrait-il pas mieux, si ces millions pouvaient être donnés à la marine, les dépenser d'une autre façon ?

Le budget de la France comporte trois milliards, dont un milliard sert à payer les rentes de notre dette nationale, un autre milliard les dépenses de nos départements civils, le troisième milliard celles de nos deux départements militaires de la guerre et de la marine. Nous sommes en République ! Or, sur un budget de trois milliards, nous n'en consacrons qu'un seul à nos dépenses civiles ; c'est bien peu. En Allemagne, où le budget atteint aussi le chiffre de trois milliards, les dépenses militaires n'atteignent pas neuf cent millions et les rentes de la dette ne dépassent pas cent vingt millions : il reste, conséquemment, près de deux milliards pour les départements civils, les affaires étrangères, la justice, l'instruction publique, les affaires intérieures, etc. La dette de l'Allemagne n'est que de quatre milliards, la nôtre est de

plus de trente! Et c'est dans ces conditions que nous voudrions surpasser les dépenses militaires de l'Allemagne.

Il faut donc nous contenter d'un budget de trois cents millions pour la marine, et le problème est de l'employer pour le mieux des intérêts de la France. Notre situation actuelle est mauvaise, très mauvaise : si demain la guerre éclatait, nous nous trouverions dans la situation des Russes vis-à-vis des Japonais, et cela parce que nous avons voulu trop nous étendre, trop nous gonfler. La dispersion de nos efforts est telle que nous ne sommes plus forts nulle part. Savoir nous restreindre est devenu notre premier devoir.

* * *

Les progrès dans les constructions navales ont été tels depuis 1890 que l'on peut affirmer sans crainte que les navires de guerre antérieurs à cette époque sont devenus des inutilités, — pour les pays tout au moins dans lesquels la marine ne joue que le second rôle, ce qui est notre cas. On ne doit pas classer les vieux navires parmi les unités de combat de première ligne et l'on a tout intérêt à s'en débarrasser, si l'on ne veut pas gaspiller en réparations incessantes l'argent du budget. Les Anglais ne comptent dans leur flotte de première ligne que ceux de leurs navires qui sont postérieurs à 1890 et, s'ils conservent les autres en réserve, s'ils ne se débarrassent pas de leurs vieux bâtiments, c'est qu'ils savent pertinemment ou sont persuadés que cette réserve de vieux bateaux ne marchera au combat qu'après destruction complète de tous les navires modernes de l'adversaire; mais nous, Français, avons-nous besoin d'une pareille réserve? A quoi pourrait-elle nous servir, contre l'Angleterre par exemple, — ce qui est le cas à considérer dans tout plan de politique navale, bien qu'aujourd'hui fort heureusement cette guerre avec l'Angleterre paraisse de moins en moins probable?

En cas de lutte, les Anglais commenceraient, et cela leur serait facile étant donnée la dispersion de nos efforts, par chercher à écraser nos navires neufs avec leurs escadres de première ligne. Ce n'est qu'après cet écrasement qu'ils feraient agir leur réserve de vieux bâtiments, jointe à ceux de leurs

navires neufs qui seraient demeurés valides ; les invalides de notre réserve se trouveraient de la sorte condamnés à l'avance ! En suivant notre politique actuelle, en voulant conserver une escadre de réserve à côté de notre escadre de première ligne, nous faisons tout ce qu'il faut pour rendre la victoire anglaise plus facile et plus éclatante. Nous ne leur opposons que vingt navires modernes, alors que nous pourrions leur en opposer trente ; n'est-ce pas absurde ? On trompe la France quand on lui dit qu'elle dispose de 47 cuirassés, garde-côtes ou canonnières cuirassées. Sur ces 47 bâtiments, il n'y en a que 20, moins de la moitié, à posséder une certaine valeur militaire ; encore pour arriver à ce chiffre, sommes-nous obligés de compter comme cuirassés : le *Terrible*, l'*Indomptable*, le *Caïman*, le *Requin*, le *Valmy*, le *Jemmapes*, le *Bouvines*, l'*Amiral-Tréhouart*. Nous ne pouvons considérer comme susceptibles d'être envoyés au combat, des navires tels que la *Dévastation*, le *Redoutable*, l'*Amiral-Duperré*, l'*Amiral-Baudin*, le *Formidable*, le *Hoche*, le *Marceau*, le *Neptune*, le *Magenta*, l'*Onondaga*, le *Tonnerre*, la *Tempête*, le *Fulminant*, le *Vengeur*, le *Furieux*, la *Fusée*, la *Flamme*, l'*Achéron*, la *Mitraille*, le *Cocyte*, la *Grenade*, le *Phlégéton*, le *Styx*, etc., tous bâtiments sans vitesse, qui ne peuvent combattre qu'à l'abri des jetées, qui jadis pouvaient concourir à la défense en qualité de garde-côtes, mais qui sont devenus entièrement inutiles par suite de la création de nos sous-marins défensifs et offensifs. Vouloir continuer à entretenir de pareils navires et leurs semblables, de la catégorie des croiseurs de toutes classes, c'est vouloir ne construire que 2 unités de combat par an au lieu de 3, c'est par suite au bout de dix ans n'avoir que 20 navires au lieu de 30.

L'entretien de nos vieux navires démodés nous revient en effet à plus de 35 millions par an. Il est facile de s'en rendre compte en consultant le budget. On y trouve que ces navires coûtent : 10 millions par an pour le personnel ; 15 millions par an pour l'entretien du matériel ; soit déjà 25 millions auxquels il faut ajouter au moins 10 millions pour les approvisionnements de tous genres qu'il convient de réunir, d'entretenir, d'emmagasiner, etc... C'est par millions que l'on chiffre les dépenses de construction de nos magasins. C'est

par millions que l'on compte nos réfections annuelles en poudres. C'est par millions qu'il faut compter les augmentations du stock de ravitaillement, avec des canons qui tirent de plus en plus vite. L'approvisionnement en munitions d'une pièce de 164, qui revenait autrefois à 12 000 francs, en coûte 48 000 aujourd'hui, soit quatre fois plus ! Il nous faudrait fabriquer plus de 200 millions de munitions si nous voulions utiliser nos unités démodées.

En estimant donc à 35 millions par an l'économie qui serait faite si nous renoncions à constituer une escadre de réserve, nous demeurons en dessous de la vérité. En ajoutant ces 35 millions aux 100 millions dépensés annuellement pour nos constructions neuves, nous pourrions avoir, chaque année, en dehors de nos torpilleurs et de nos sous-marins, trois grandes unités de combat nouvelles au lieu de deux. Ce serait là un résultat précis, très appréciable pour nous, dans toutes les circonstances de guerre possible, car le nombre conservera encore pendant longtemps ses avantages. Nous devons tout faire pour tenter d'opposer à nos adversaires un nombre maximum de navires, et ces navires doivent être au moins égaux en puissance aux plus forts des siens : ils doivent donc être aussi neufs que possible; il s'agit pour nous de posséder une flotte de combat, et non pas une marine de musée. Ce truisme nous conduit à réclamer contre la création de nouveaux croiseurs-cuirassés du type actuel.



Aujourd'hui, nous avons 20 croiseurs-cuirassés qui nous coûtent plus de 400 millions et qui sont incapables d'entrer en lutte avec des cuirassés. Ils en sont incapables, non pas qu'ils soient insuffisamment défendus, non pas qu'ils manquent de vitesse, puisque, au contraire, leur vitesse est très supérieure à celle des cuirassés, mais tout simplement parce qu'ils n'ont pas une artillerie assez puissante pour percer facilement des adversaires plus protégés qu'eux.

On commet, suivant nous, une erreur considérable en ne dotant pas le vaisseau plus rapide des moyens d'action que possède le moins rapide ; il serait même logiquement à dési-

rer que celui-là fût en offensive plus fort que celui-ci. Si on a donné au croiseur-cuirassé la supériorité de la vitesse, c'est non pas seulement pour qu'il puisse fuir le cuirassé, mais bien plutôt pour qu'il soit à même de lui imposer un ordre de combat tel qu'il puisse le réduire. Il y a là une tactique nouvelle à créer ; elle existe en germe dans tous les esprits ; si on ne la pratique pas encore, c'est sans doute que l'on ne construit pas encore les navires capables de l'appliquer.

Pour cette tactique nouvelle, il faut armer les croiseurs-cuirassés de pièces de 305 millimètres, et c'est à peine si nos croiseurs-cuirassés portent du 240 millimètres ! Les nations rivales sont un peu comme nous ; la seule Italie a réellement compris la situation nouvelle. De même qu'elle avait construit, la première, de gros navires très armés et à grande vitesse, de même aujourd'hui elle cherche à fondre le croiseur-cuirassé avec le cuirassé, en adoptant des navires comme *le Vittorio Emmanuele, la Regina Elena, la Roma*, et trois autres navires semblables, d'un déplacement de 12 600 tonneaux, qui doivent filer 22 nœuds, avec un approvisionnement de 2 800 tonnes de charbon dans les soutes et une artillerie composée de deux canons de 305 millimètres, douze canons de 203 millimètres, douze canons de 75 millimètres et douze canons de 47 millimètres. L'Italie, comme on le voit, ne veut plus d'artillerie moyenne et elle est imitée en cela par toutes les nations.

L'Amirauté anglaise vient elle-même de décider le remplacement de ses canons de 150 millimètres par des canons de 200. Nous avions pris l'avance sur eux, car nous avons, depuis de nombreux mois, décidé de mettre des canons de 194 à bord de nos cuirassés au lieu des canons de 160 jumelés. On ne peut que s'en féliciter. Mais il nous faut faire aujourd'hui un gros pas en avant si nous voulons prendre la tête du progrès ou du moins si nous ne voulons pas rester en arrière. Ne construisons plus qu'un seul type de navire cuirassé, mais construisons-le rapide : c'est le seul moyen que nous ayons de présenter en temps de guerre un nombre maximum de navires de combat ; en mettant encore sur chantiers des croiseurs-cuirassés à côté de cuirassés, nous n'arriverions qu'à posséder une flotte non homogène de vingt cuirassés et de vingt croi-

seurs cuirassés. Nous perdrions ainsi dix unités de combat de premier ordre.

Mais quel doit être le type de cette unité de combat? Est-ce celui que préconise l'amiral Fournier dans son livre *La flotte nécessaire*? est-ce *l'Ernest-Renan* de 13 500 tonnes, mis en chantiers par M. Pelletan? est-ce *le Vittorio Emmanuele* italien? Ce n'est, peut-être, aucun de ces navires.

Le navire type de l'amiral Fournier et l'*Ernest-Renan* ne portent pas une assez grosse artillerie. Il faut au cuirassé-croiseur — donnons ce nom au nouveau navire — une artillerie aussi forte que celle du cuirassé, mais elle n'a pas besoin d'être aussi nombreuse. Le *Vittorio Emmanuele*, qui doit filer près de 22 nœuds, porte 2 canons de 305 et 12 canons de 203. Il se rapproche de notre desideratum, mais sa vitesse ne nous paraît pas assez grande, et ses canons de 203 ne sont pas assez pénétrants ; nous leur préférerions 6 canons de 240 ; alors, le déplacement de 12 600 tonnes du *Vittorio* ne serait plus suffisant pour les porter avec leur approvisionnement, tout en réalisant une vitesse de 24 nœuds; nous nous voyons donc obligés d'élever le déplacement de 12 600 à 16 000 tonneaux.

Pareil navire de 24 nœuds, portant 2 canons de 305 et 6 canons de 240 en même temps que de la petite artillerie, nous reviendrait à 40 millions l'unité, et nous pourrions en construire trois par an. Et les frais d'entretien de cette flotte nouvelle ne seront pas comparables à ce que nous coûte aujourd'hui notre inutilisable flotte de réserve. Composée d'unités semblables, cette flotte nouvelle aura une provision unique de matériel interchangeable; les marchés seront souscrits dans de meilleures conditions ; le logement et la distribution de ce matériel seront plus faciles; la manœuvre même et l'usure prêteront sûrement à moins d'accidents ou d'erreurs. Au bout de quinze ans, ces navires serviront encore. Grâce à leur vitesse de 24 nœuds d'origine, nous pouvons en effet espérer que ces navires pourront être considérés comme modernes, non pas seulement après dix ans de service, mais après quinze ans, si nous avons su leur donner des appareils évaporatoires et moteurs convenables.

Aujourd'hui, pourquoi nos navires se démodent-ils très

vite? c'est qu'ils deviennent inférieurs au point de vue de l'offensive comme de la défensive ; mais c'est aussi, et surtout, qu'ils perdent très tôt en vitesse et ne tiennent plus que des allures inférieures de 4 à 5 nœuds à celles de leurs adversaires.

Et cela arrive, je crois, parce que nos ingénieurs des constructions navales, n'ayant en vue que les essais de recette, ont voulu pousser trop loin la consommation de nos chaudières par mètre carré de grille. Notre section technique au Ministère de la Marine a commis la faute de ne placer à bord de nos navires de combat que des appareils évaporatoires de 30 p. 100 moins puissants que ceux de nos adversaires. Pour donner les mêmes vitesses, nos chaudières sont obligées de consommer 30 p. 100 de plus de charbon par mètre carré de grille. La chauffe est difficile, les tubes s'encrassent facilement, la vitesse ne peut avoir d'endurance, les machines comme les chaudières se fatiguent rapidement, et le navire, réputé avoir fait 20 nœuds à ses essais, n'en tient plus que 15, après cinq à dix années de service.

Ces inconvénients se produisent d'une façon encore plus marquée, peut-être, sur les navires munis de chaudières à petits tubes : beaucoup plus encombrantes que les chaudières à gros tubes, elles ont encore des surfaces de grille plus réduites; en outre, leur nettoyage est difficile en marche; aussi, tandis qu'un certain nombre de nos grands bâtiments les possèdent, les Anglais, les Américains, les Japonais, les Italiens, etc., se sont bien gardés de leur témoigner autant de confiance; ont-ils entièrement raison? avons-nous entièrement tort? L'expérience la plus récente semblerait plutôt leur donner raison. Dans ces conditions, les bâtiments étrangers sont encore capables de fournir, après dix ans, sensiblement la vitesse d'essai, soit 22 ou 23 nœuds; les nôtres de même date sont tout à fait inférieurs et ne peuvent plus être utilisés.

Après la circulaire du 12 février 1903, ces inconvénients ne se produiront plus ; ils ne se présenteront pas davantage avec les navires de 24 nœuds que nous préconisons, si nous savons réduire, conformément à ladite circulaire, leur combustion à 90 ou 100 kilogrammes par mètre carré de grille; à cette allure, les chaudières à gros tubes peuvent avoir une

longue endurance et servir très longtemps. Il ne faut pas oublier que la vitesse de 25 nœuds semble un maximum presque définitif, au delà duquel le moindre dixième de nœud d'augmentation exige un tel développement d'énergie qu'il faudrait quadrupler ou quintupler les forces des machines pour passer seulement de 25 nœuds à 26 nœuds. Nous pouvons espérer que nos bâtiments de 24 nœuds tiendront encore 21 à 22 nœuds au bout de dix ans : leurs adversaires modernes n'auraient donc pas sur eux une supériorité de vitesse de 5 nœuds. Nos cuirassés-croiseurs pourront être utilisables après quinze ans de date, et c'est alors 45 unités de combat que nous pourrons présenter en temps de guerre.

45 unités de combat au lieu des 20 actuelles et en n'augmentant pas notre budget, ne voilà-t-il pas un objectif bien fait pour séduire? Et pour le réaliser, que faut-il? Renoncer, d'une part, à notre flotte de réserve actuelle, à ce musée très complet, mais très encombrant et très coûteux de vieillesses chancelantes, et, d'autre part, ne plus avoir qu'une flotte homogène au matériel interchangeable, ne plus construire que des cuirassés-croiseurs, comme grandes unités de combat. L'idée est très simple, très nette, très précise. Supposons-la pratiquée et voyons comment nous entretiendrons, comment nous armerons cette flotte de l'avenir.

II

Posséder cette flotte toujours armée, toujours prête à partir, ayant à bord tout son stock de munitions et tous ses approvisionnements, paraît tout naturel, mais n'est pas possible. N'oublions pas, en effet, que nos navires armés sont obligés de conserver à leur bord en temps de paix un nombreux matériel qui leur est très utile d'une façon normale, mais qu'il faut débarquer quand éclatent les hostilités : tel est le cas des embarcations et des munitions d'exercice; celles-ci doivent être remises en dépôt pour être remplacées par des munitions de combat et elles sont assez nombreuses pour exiger un travail considérable. Les tirs semestriels d'exer-

cice comportent en effet : 6 coups par pièce de gros calibre, 25 coups par pièce d'artillerie moyenne et 50 à 60 coups par pièce de petite artillerie. En outre des approvisionnements destinés à remplacer ces munitions d'exercice, il y a d'autres munitions supplémentaires à délivrer aux bâtiments en cas de mobilisation. Sans être considérable, la quantité de ces munitions supplémentaires est cependant assez importante puisqu'elle se monte à plus de 400 coups pour les canons de 305, à près de 3 000 coups pour les canons de 138,6, et à des proportions relativement semblables pour les autres calibres.

On se tromperait grandement sur le chiffre des munitions nécessaires, si on croyait que nos navires peuvent partir pour le combat sans compléter le plein entier de leurs soutes. Le tir de nos canons devient tous les jours plus rapide et déjà nos soutes sont beaucoup trop petites pour contenir les provisions dont les pièces auraient besoin. Laisser les navires s'en aller au large sans avoir leurs soutes bondées serait une imprudence innomable. Suffira-t-il dans l'avenir d'augmenter les dimensions des soutes actuelles pour que les navires, dès le temps de paix, puissent embarquer le plein de leurs munitions et, sitôt la déclaration de guerre, puissent appareiller sans avoir besoin de compléter leurs approvisionnements?

Non, malheureusement, car nous savons par expérience ce qu'il en coûte d'accumuler à bord des quantités trop grandes de poudres actuelles Ces poudres s'abîment beaucoup plus vite à bord qu'à terre. Si, à terre, elles peuvent rester utilisables pendant cinq ans, à bord, elles ont à peine moitié de cette durée : encore des accidents récents, — nous reviendrons quelque jour là-dessus, — ont-ils trop clairement prouvé qu'au bout de quelques mois seulement, les variations de température peuvent altérer et décomposer ces poudres avec de si brusques à-coups que la sécurité n'existe plus à bord. Il y a donc intérêt économique majeur à n'embarquer le plein des munitions de nos navires de combat qu'au dernier moment. Compter sur une disponibilité immédiate, en cas de guerre, de ces grands navires de combat n'est donc pas admissible, car il leur faudra quelques jours pour débarquer leur matériel inutile, embarquer le matériel utile et pratiquer les der-

nières dispositions de combat qu'il serait impossible de prendre à la mer. Le commandant en chef aura toujours également besoin de plusieurs fois vingt-quatre heures pour terminer les instructions qu'il aura à donner à ses capitaines et, au besoin, pour les leur expliquer.

Aussi, dire que nos escadres doivent être prêtes à partir sur l'heure ne peut être que mot vide de sens, — nous ne sommes d'ailleurs pas en besoin et nous ne serons jamais en état de tenir notre matériel ni notre personnel sous pareille pression. La guerre sera toujours précédée d'une période de tension qui permettra de prendre les dernières dispositions si l'on a su les préparer dès le temps de paix. La politique navale de notre République doit être, comme ses autres politiques étrangères, plutôt une politique de défensive que d'offensive. Notre défensive a besoin d'être immédiate ; il n'en est pas de même de notre offensive. Pour la défensive, nos torpilleurs, nos sous-marins, nos contre-torpilleurs et tout l'armement des côtes doivent être prêts en deux heures, tout comme nos bataillons des frontières de l'Est ; nos cuirassés-croiseurs peuvent n'être prêts qu'au bout de quelques jours, et c'est là un point très important, car il permet d'entretenir nos unités avec des effectifs réduits, sans qu'il en résulte aucun désavantage pour les bâtiments.

Nous avons aujourd'hui plus de 50 000 marins au service actif, et nous ne pourrions pas en utiliser plus de 30 000 à bord de nos navires si la guerre éclatait ! N'est-ce pas au moins bizarre ? et que penser d'une organisation qui exige en temps de paix plus de personnel qu'en temps de guerre ? N'est-ce pas gaspiller l'argent du budget que de le dépenser ainsi pour du personnel alors que nous manquons de matériel ?

Nous ne présenterons jamais trop d'unités de combat à nos adversaires ; il est donc préférable de réduire ces dépenses inutiles de personnel et de les reporter sur les constructions neuves. Plus nous aurons de ces dernières, plus les nations rivales rechercheront notre alliance, car plus grande sera notre puissance sur mer.

Nous ne devons donc pas hésiter, en temps de paix, à diminuer le plus possible les effectifs de nos unités de combat sur les côtes de France, dût notre mobilisation complète en être

retardée de quelques jours. A quoi servirait à la France d'avoir toujours sa flotte immédiatement et complètement parée ? Quelle doit être notre tactique contre un adversaire plus nombreux ? Le laisser se fatiguer pour ensuite l'attaquer aux moments favorables. Ces moments ne peuvent guère se présenter que deux ou trois semaines après la déclaration des hostilités ; inutile, dans ce cas, d'avoir continuellement nos effectifs au complet. En cas de guerre avec une nation moins puissante que nous, point n'est besoin non plus d'une mobilisation extra-rapide, et nous ne pouvons estimer cette dernière comme utile que dans une seule circonstance, c'est quand notre adversaire sera à peu près de même force que nous.

Dans ce cas, si la flotte ennemie prend l'offensive, elle paraît *a priori*, quand on ne réfléchit pas, pouvoir se préparer par surprise de grands avantages contre la nôtre ; mais lorsqu'on veut scruter la question, on reconnaît bien vite que si les avantages pouvaient être grands autrefois, alors que les défenses mobiles n'existaient pour ainsi dire pas, il n'en est plus de même aujourd'hui, non seulement parce que nous avons des torpilleurs et des sous-marins, mais encore parce que nous pouvons préparer ces navires de manière qu'à toute heure ils soient toujours efficacement prêts en quelques minutes. Ce qui était nécessaire hier encore ne l'est plus aujourd'hui, et c'est là un progrès qui augmente les chances des petits au détriment de celles des grands. Tous ceux qui se targuent de quelque philosophie doivent s'en féliciter et comprendre que la voie du progrès naval se trouve dans la réduction des vieux armements au profit des constructions neuves.

Plus nous aurons de navires de combat modernes, plus, nous le répétons, on cherchera notre alliance, plus on craindra de nous léser. Nous devons, si nous voulons maintenir la paix sans déclarer la guerre, et préparer la guerre sans écraser nos budgets de paix, nous devons construire un maximum de navires modernes avec les dépenses budgétaires actuelles.

*
* *

— Mais, nous dira-t-on, si vous ne faites pas de grosses dépenses pour maintenir à la mer en service actif le plus

grand nombre possible d'unités de combat, ni vos officiers, ni vos équipages ne seront suffisamment entraînés?

Sur un équipage de 600 hommes à effectifs complets, un navire comporte toujours, soit pour la mousqueterie, soit pour l'armement des canons-revolvers ou des petits canons, soit pour le portage et la manipulation des projectiles, soit pour le service de rondes, soit au service des machines à toute vitesse, — tous services qui ne sont pas utiles en temps de paix, — plus de 300 hommes, c'est-à-dire près de la moitié du chiffre global. Il est donc facile de restreindre, de 600 à 400, le chiffre de ces équipages en temps de paix. Parmi les 400 qui resteront, se trouveront tous ceux qui peuvent avoir à jouer un rôle important à bord. L'encadrement des 200 autres sera toujours facile au dernier moment. Au lieu d'y perdre, l'instruction de nos commandants, de nos officiers, de nos équipages, ne pourrait qu'y gagner si nous prenions soin d'établir un roulement dans le service des sorties.

Aujourd'hui, en effet, il n'y a que les commandants, les officiers et les équipages des navires armés en escadre ou dans les divisions navales, qui puissent s'instruire et acquérir de l'expérience. Les commandants, les officiers et les équipages des navires en réserve normale ou spéciale ne le peuvent pas et ils constituent cependant la majeure partie du personnel de notre flotte! Avec le roulement que nous préconisons, les navires homogènes partagés en cinq séries, dont trois seraient toujours en exercice, une en réserve, la dernière en démontage ou réparation, séries changeant tous les trois mois de situation, nous arriverions, pour le plus grand bien de la marine, à parfaitement entretenir nos navires et à bien instruire leur personnel.

Agir d'une autre façon, vouloir conserver nos navires à effectifs complets serait augmenter de 30 p. 100 les dépenses actuelles déjà trop fortes du personnel, ce serait vouloir diminuer encore nos constructions neuves qui sont déjà trop peu nombreuses! Mieux vaut conserver notre personnel en nombre suffisant, mais minimum. Aujourd'hui, nous n'arrivons pas à nous suffire avec nos 50 000 hommes, mais cela tient à ce que nos marins ne sont pas du tout là où ils doivent être! Nous en avons 5 000 dans les dépôts, 5 000 dans

les écoles, 2 000 en congé ou en voyage, ou à l'hôpital. Nous mettons des équipages à bord de navires sans valeur comme la *Dévastation*, le *Vengeur*, la *Flamme*, la *Fusée*, etc... Nous armons à effectifs complets des navires qui ne peuvent plus se battre que derrière des jetées ! C'est 20 000 hommes qui se perdent aujourd'hui de droite et de gauche. Nous ne devrions plus avoir de dépôts militaires. Nous avons trop d'écoles, et nos élèves y demeurent trop longtemps. Nous n'avons pas d'engagements à long terme et nos hommes s'en vont dès qu'ils sont brevetés ! Nous ne croyons pas pouvoir embarquer pour une campagne lointaine les hommes qui ont moins de dix-huit mois à faire avant d'être envoyés en congé, et c'est de cette manière que nous perdons en utilisation au moins 35 p. 100 de notre personnel ! Tout cela est à réformer si nous voulons avoir une marine puissante en même temps qu'économique.

La retraite proportionnelle à quinze ans de services est devenue à ce point de vue absolument indispensable. Et elle peut se réaliser sans dépenses supplémentaires, si nous diminuons de 20 p. 100 le nombre de nos seconds maîtres. Avec elle, nous pourrions ne breveter, c'est-à-dire n'envoyer aux écoles, que les marins s'engageant à faire cinq années de service en plus des deux premières. Nous les ferions plus tard engager pour huit ans s'ils voulaient avoir la retraite proportionnelle.

Grâce à ces mesures, nous n'aurions plus les mouvements incessants, le va-et-vient continuel à bord de nos navires ; la stabilité de nos équipages serait assurée et nous pourrions nous contenter de quatre fois moins d'élèves dans nos écoles. Si, d'un autre côté, nous diminuions de moitié le temps passé inutilement par les élèves dans les écoles, si nous ne cherchions pas à en faire de faux savants, nous n'aurions plus comme indisponibles qu'un huitième de ceux de l'heure présente. En installant ces élèves, de nombre très réduit, dans une même école bien comprise à terre, nous diviserions par dix les dépenses d'écoles que nous sommes maintenant obligés de supporter.

Voilà l'avenir vers lequel nous devons marcher ; aussi ne comprenons-nous pas les cris d'indignation poussés chaque

fois qu'on apporte une modification en ce sens à l'organisation actuelle de notre galère navale. Des réformes, encore des réformes, de plus profondes et de plus nombreuses réformes sont chaque jour nécessaires à notre marine, si on veut lui faire jouer le rôle qu'elle a jouée autrefois et qu'elle n'aurait jamais dû perdre.

III

La défense de nos colonies ne doit passer qu'après la défense de la métropole; elle est donc secondaire; elle mérite cependant toute notre attention. Nous avons deux sortes de colonies: les unes appartiennent à des continents et possèdent des frontières terrestres en même temps que des frontières maritimes, telle est la Cochinchine. D'autres n'ont que des frontières maritimes, comme Madagascar.

Dans ces dernières, on n'a à craindre que des invasions par mer, de gros débarquements de troupes qui auront ensuite besoin d'être ravitaillées. Pour s'opposer à ces invasions, il faut d'excellentes défenses maritimes, des sous-marins et des contre-torpilleurs. La défense terrestre n'a point besoin d'être très grande et doit être fort différente de celle qui est nécessaire dans les colonies où les invasions se peuvent faire par terre. Si en Cochinchine, il nous faut des troupes coloniales en grand nombre, point n'est besoin d'en avoir autant à Madagascar.

Voilà comment apparaît *a priori* le problème de la défense de nos colonies; il est relativement simple et facile : du point de vue « marine », nous n'avons besoin que de points de refuge sur les côtes; mais si, de la défensive de ces colonies, nous voulons passer à leur offensive, c'est-à-dire à l'aide qu'elles peuvent prêter à une flotte grâce à leur situation géographique et stratégique, la question est bien différente. Nous sentons alors le besoin de grands ports bien défendus, bien outillés, bien approvisionnés; telle est l'origine des points d'appui. Ces grands ports sont surtout nécessaires pour

l'offensive au grand large, qui représente en même temps une excellente défensive de la colonie elle-même. Mais cette offensive a le besoin absolu d'être secondée par des défenses mobiles. Toute défense coloniale doit donc commencer par la création de nombreux points de refuge pour contre-torpilleurs et sous-marins. Ensuite, seulement ensuite, on pourra songer à envoyer au large nos grands navires, et, par conséquent, à avoir des points d'appui.

La situation actuelle est-elle ce qu'elle devrait être? Avons-nous des défenses mobiles dans nos colonies? Pas encore malheureusement; jusqu'ici nous n'avons pas eu assez de torpilleurs et de sous-marins pour les côtes de France; mais le moment semble venu d'en expédier aux colonies; c'est ce qu'on a commencé de faire. Après avoir envoyé et installé ces torpilleurs et ces sous-marins, on pourra, si les grands points d'appui en construction sont terminés, y destiner de grands navires, des cuirassés-croiseurs dont nous avons parlé précédemment. C'est en vue de les recevoir, de les entretenir, de les réparer, de les approvisionner que devront être installés les points d'appui. Devons-nous presser cette installation? Y a-t-il péril en la demeure? Non, hélas, puisque nous n'avons pas les navires qui leur sont destinés et qu'il nous faudra plus de dix ans pour les avoir! La seule Bizerte doit faire exception.

Ces points d'appui construits à l'avance peuvent évidemment servir à nos bâtiments de l'heure actuelle; aussi ne dirons-nous pas qu'il faut retarder la construction de ces ports; mais nous pouvons, nous devons nous hâter lentement. A vouloir précipiter nos efforts, nous pratiquerions des conceptions mauvaises et commettrions peut-être sottises sur sottises, comme parfois déjà il a été fait! On ne va jamais aussi loin que quand on ne sait pas où l'on va, et en l'occasion nous sommes amenés à nous demander très exactement ce que devront être dans l'avenir ces fameux points d'appui.

La guerre va-t-elle se transporter des mers d'Europe dans les mers lointaines? Au lieu de conserver d'une façon permanente des escadres actives le long des littoraux de la métropole, va-t-on laisser ces littoraux sous la simple protection des défenses mobiles et expédier toutes nos escadres au large?

C'est là un point qu'il importe de décider avant toute autre chose quand on parle de points d'appui, car ce n'est pas alors deux, trois grands navires que devront recevoir ces ports, mais bien des douzaines, et alors tout change d'aspect... Le plus sage est, croyons-nous, de prévoir grand, mais de ne commencer que petit et de s'agrandir à mesure des besoins.

Vouloir dès aujourd'hui constituer de grands arsenaux dans tous ces points d'appui serait une erreur, car nous ne savons pas ce que nous réserve l'avenir. Que va devenir le sous-marin? Quel rôle jouera-t-il plus tard? Ce rôle ne changera-t-il pas considérablement notre théorie des guerres futures? Ne maintiendra-t-il pas les opérations principales dans les parages de la métropole? Voilà ce qu'il serait intéressant de connaître ou, tout ou moins, de discuter avant de jeter des centaines de millions dans nos colonies éloignées, — centaines de millions qui exigeront chaque année, pour leur entretien, des dizaines d'autres millions.

Nous conservons actuellement les neuf dixièmes de notre puissance navale en Europe et nous ne pouvons que difficilement nous représenter l'époque à laquelle ces proportions seront renversées. Cette époque viendra cependant, peut-être, quand les guerres entre continents auront remplacé les guerres entre nations. Cette époque ne paraît pas très proche et, pour l'instant, la France n'est ni assez riche ni assez bien outillée en Europe pour songer à changer ses champs de bataille et à les transporter au loin.

***

LA JOURNÉE

DE

MARIE DE MÉDICIS

Le 11 février 1601, tard dans la soirée, Marie de Médicis, jeune femme de vingt-quatre ans, mariée depuis quelques jours au quinquagénaire Henri IV, entra pour la première fois au Louvre. De l'étroite et vilaine petite rue d'Autriche[1], elle s'engagea sous la porte flanquée de deux grosses tours, si peu large que le carrosse pouvait à peine passer, si sombre qu'un ambassadeur s'écriait : « Zeste d'une telle entrée! Elle serait meilleure pour une prison que pour la maison d'un si grand prince! » Après avoir traversé la cour déserte, — moins du quart de la cour actuelle, — la Reine monta le grand degré — notre escalier Henri II, — traversa la salle haute du Louvre à peine éclairée — la salle Lacaze, — sans rencontrer personne, et gagna par la chambre du roi, son propre appartement où elle n'entrevit dans l'obscurité que des meubles défraîchis, des tentures passées et des peintures éteintes. Elle fut étonnée et effrayée, croyant « ou que ce n'étoit pas le Louvre ou que l'on faisoit cela pour se moquer d'elle! » Bientôt elle connaîtra « le mauvais ordre et la liberté de la cour de France », et s'expliquera cette insuffisante récep-

1. La rue d'Autriche était à peu près située sur l'emplacement du milieu actuel de la cour du Louvre et allait de la Seine à notre rue de Rivoli. Sur le sol de la cour, ont été figurés, par des lignes de pavage, le mur du palais et les deux grosses tours du moyen âge qui flanquaient la porte.



tion. Héritière du goût des Médicis pour toutes les élégances de la vie et les richesses de l'art, Marie n'allait pas tarder à transformer cet intérieur dans lequel depuis cinquante ans tant de reines avaient déjà vécu. C'est là, dans l'appartement embelli par elle, que nous allons la regarder vivre [1].

***

L'appartement de la reine occupe le premier étage de ce qu'on appellait alors « le vieil corps d'hostel ». Il comprend cinq pièces en enfilade ne donnant aujourd'hui que sur la cour, autrefois éclairées des deux côtés; on en retrouve à peu près encore les murs de refend dans la partie actuelle du Musée qui s'étend entre la salle dite des sept cheminées et le milieu de l'aile donnant sur la Seine (maintenant les salles des terres cuites et des antiquités égyptiennes).

En haut de l'escalier, « le degré du quartier de la reine », la première salle est la salle des gardes. Là, se tiennent les dix gardes du corps et l'exempt, chargés du service d'honneur. Puis, l'antichambre, où l'huissier Philippe Clément, vieux serviteur de la maison royale, passe ses journées devant un grand buffet et veille. Cette antichambre est la salle à manger de la Reine; elle est éclairée par six bras de lumière fichés au mur, portant chacun un flambeau de cire jaune.

Le « cabinet » vient après : c'est le salon. Marie de Médicis y reçoit les nombreuses compagnies. Elle a fait repeindre les boiseries des murailles d'arabesques délicates à couleurs tendres. Un beau tapis d'Orient, commandé en Turquie par l'ambassadeur de France, M. de Brèves, couvre le carrelage. Çà et là, douze fauteuils ou chaises à bras et douze chaises recouverts de velours cramoisi piqué de gros clous dorés. Des bibelots, souvenirs et cadeaux, sont disposés sur des cabinets d'ébène : un petit coffret de fil d'argent, envoyé par l'Électrice palatine; une coupe d'agathe, don de la maréchale de Fer-

1. En dehors des auteurs contemporains et de diverses sources manuscrites, telles que le procès de Léonora Galigai, le fonds essentiel, qui nous a servi pour le présent travail, est le volumineux dossier, encore inédit, de la correspondance et des comptes de Marie de Médicis, conservé dans la collection de la Bibliothèque Nationale dite des Cinq-Cents Colbert.

vaques; le beau miroir de la duchesse de Mantoue « que j'ai placé dans mon cabinet, écrit la reine, comme une pièce très digne d'y être mise en évidence ». Le grand portrait en pied d'Anne d'Autriche, avec l'inscription espagnole: « *Doña Anna Mauricia d'Austria* » orne la muraille. Quatre chandeliers « d'argent vermeil doré » éclairent les longues parties de cartes du soir et Dieu sait s'ils servent! Pour le seul mois de janvier 1610, l'apothicaire Codoni, qui vend la « bougie blanche », en a fourni la valeur de soixante-deux livres. Dans la grande cheminée à manteau richement sculptée, des chenets d'argent pesant 33 marcs, 6 onces, 3 gros.

La chambre à coucher, qui suit, est la plus belle pièce: deux fenêtres donnent sur la cour et deux sur la Seine, celles-ci avec un balcon. Marie de Médicis a fait entièrement refaire les lambris de la cheminée, le plafond, les boiseries. Au mur du fond, s'appuie le beau lit de milieu, à montants de bois richement sculptés et dorés, enveloppé de courtines : on en change les tentures deux fois par an. Couverture, dais du lit, tapis mis sur les tables, tout est de la même étoffe, en soie pour l'été, en velours pour l'hiver. Le pavillon d'hiver est de « velours cramoisi rose seiche ». Les tapissiers Antoine, Pierre Rousselet et Simon Nantier ont fait la façon et posé l'ensemble. Autour du lit, l'isolant comme dans un sanctuaire, règne un magnifique « balustre d'argent plein, moulé et tourné, avec les garnitures nécessaires, aussi d'argent, vingt-quatre grandes plaques, aussi d'argent, pleines et ciselées, et deux pots d'argent à pampres. Quatre grands porte-flambeaux aussi d'argent » de la même provenance et du même artiste, sont placés aux quatre coins de la pièce; le tout a coûté 45 000 livres. Plusieurs bahuts ou cabinets complètent le « parement » : en voici un « façon de la Chine, à boutons d'argent pour les tiroirs », œuvre de Laurent Septabre, « menuisier d'ébène, demeurant en la galerie du Louvre »; un autre plus grand, « façon également de la Chine », doré, travail d'Étienne Sager « maître faiseur d'ouvrages de la Chine ». C'est dans un de ces meubles que la reine conserve ses trésors : bijoux, cassettes d'or, vases d'or; le fidèle valet de chambre, Nicolas Roger, orfèvre de son métier, en a la clef.

Un coffret précieux, cadeau de la duchesse de Prusse, des coupes artistiques, des porcelaines rares, des paniers d'argent, un reliquaire garni de dix-neuf diamants et d'une perle, un bénitier de cristal monté sur argent doré « avec son gupillon », une « coupe de cristal faite en coquille », petite lanterne d'or, baratte d'argent, mille objets de valeur achèvent de donner à la chambre un aspect somptueux. Comme le cabinet de la reine est gardé par un huissier spécial, Jean Mauderon, la chambre a aussi son gardien, l'huissier Antoine Drouin, et un garçon de la chambre Nicolas Guilloret. Ils veillent à ce que personne ne passe devant le lit, même vide, sans s'incliner profondément, comme le veut le cérémonial.

La dernière pièce est le « petit cabinet » ; c'est la plus étroite : elle a cinq mètres de large sur neuf de long, entresolée, l'entresol du dessus s'appelant « l'entre-ciel ». C'est dans cette pièce intime, retirée, chaude et gaie, que Marie de Médicis se tient de préférence. Elle y a même un petit lit de repos sur lequel elle passe volontiers la nuit, le cas échéant. Une porte donne directement dans la chambre à coucher du roi; une autre communique avec le « petit degré du roi », escalier situé dans l'angle même du palais — il en existe un aujourd'hui à la même place. — Ici encore des bibelots précieux, des cristaux de Venise, une boîte de cuir de chagrin à serrure et à clef d'argent, des miroirs encadrés d'ébène, des bougeoirs d'or ciselé, mais aussi une grande boîte garnie et ferrée où Marie de Médicis tient les « titres et papiers concernant nos affaires ». Sur la table recouverte d'un riche tapis d'Orient, elle écrit ou signe sa nombreuse correspondance, en se servant du bel « écritoire » dont lui a fait cadeau le duc de Mantoue, son beau-frère. Le petit nain Merlin fait fonctions d' « huissier du cabinet ».

En plus des quelques œuvres d'art que nous avons notées, « or, argent, joyaux antiques, médailles » et tapisseries abondent dans l'appartement. Le valet de chambre, Pierre Courtois, est personnellement responsable de la garde en même temps que Nicolas Roger. Nous ne parlons pas des coffres en bois sculpté dans lesquels s'entassent les robes « et autres hardes » de la reine. Ils sont dispersés aussi dans les entresols et en haut dans toutes les petites pièces multipliées pour

le service, garde-robe, salle des femmes de chambre, salle des filles, salle des valets de chambre. C'est un monde un peu à l'étroit et confus.

***

D'une santé florissante, la Reine est « riche de taille, grasse et en bon point, l'œil fort beau et le teint aussi, quoiqu'un peu grossier, au reste sans fard ni autre vilainie ». « Elle a un naturel terriblement robuste et fort », déclare Henri IV. Il lui conseillait au moment de son mariage, « de se tenir saine et gaillarde ». Le mot et la chose ont plu à Marie. « Je suis toujours gaillarde à votre service », écrit-elle joyeusement à sa belle-sœur, la duchesse de Bar; « je ne fus jamais plus saine ». En même temps que nerveuse, elle est extrêmement sanguine. Henri IV qui a pour première règle d'hygiène qu'il faut expulser « tous les excréments et superfluités pour ne pas laisser souffrir la nature » ne comprend la vie que ponctuée de purgations et de saignées. Il a convaincu sa femme de l'utilité du régime; régulièrement Marie se fait donner le coup de lancette à la jambe ou au bras, excellente opération pour le chirurgien Hélie Bardin qui touche 150 livres d'honoraires à chacune des vacations, et aussi pour Marie qui se déclare « rafraîchie et plus disposée aux affaires ». Henri IV a une seconde manie qui est de boire des eaux de Pougues et de Spa; il a mis la reine à cet autre régime « plutôt pour faire provision de santé que pour maladie ». et il lui en fait prendre par jour « jusqu'à neuf verres, lesquels, écrit-elle à Léonora Galigai, je rends fort bien et par les deux costés ».

Grâce à ces précautions ou malgré ces précautions, Marie de Médicis n'est jamais malade. A son arrivée d'Italie, elle souffrait de douleurs d'estomac que les médecins de Florence n'avaient jamais pu guérir. Sentencieusement ceux de France « recognurent que le mal provenoit de la chaleur du foie et n'ordonnèrent que des choses froides, rafraîchissantes (les Italiens ordonnant toutes choses chauldes), tellement qu'elle fut aussitôt guarie ». Elle n'a donc pas lieu d'utiliser la caisse « d'eaux et remèdes pour servir à plusieurs sortes de maladies dangereuses » que lui envoie le grand-duc de Toscane : et si

elle a auprès d'elle un distillateur, chargé de distiller « eaux propres à plusieurs bons et salutaires remèdes », c'est plutôt afin de compléter « les estats et charges » de sa maison que pour l'utilité du personnage. Une fois, elle souffre affreusement des dents. Moins confiante ici dans les praticiens français, elle fait venir exprès d'Italie un « chirurgien et opérateur » réputé, Geronimo, qui accourt en toute diligence avec « toutes les recettes, médicaments et engins les plus propres pour arracher les dents ».

La seule importante affaire de sa vie seront les grossesses. Elle les a pénibles : de violentes coliques, qui inquiètent les médecins, la torturent. Elle va généralement à Fontainebleau pour ses accouchements ; seule, son dernier enfant, Henriette-Marie, naît à Paris ; elle préfère, à ces moments difficiles, l'air de la campagne et des bois. Au moment de la naissance d'Henriette, malgré les soins dévoués du chirurgien Honoré et du médecin ordinaire du roi, M. Petit, qui a l'habitude de l'assister dans ces circonstances, des complications se produisirent ; horribles douleurs, congestions intérieures, hémorragies. Elle demeura longtemps prostrée. On multipliait les prières pendant les accouchements ; le grand aumônier, M. Bonsi, évêque de Béziers, ordonnait celles des quarante heures dans toutes les églises de Paris, distribuait des aumônes, délivrait des prisonniers. Une dévotion spéciale, très populaire pour les femmes en couches, est celle « des trois jeudis » et de Sainte-Marguerite. Marie de Médicis fait lire autour d'elle la vie de la sainte. L'abbaye de Saint-Germain des Prés possédant la ceinture de la bienheureuse, elle écrit au prieur de la lui envoyer ; la ceinture est apportée à Fontainebleau par deux moines, dans un carrosse du roi, et pendant qu'au salon ovale, sur son lit de travail, Marie pleure et gémit, la ceinture est là sur une table, et, dans une pièce voisine, les deux moines à genoux prient.

* * *

Quand le couple royal fait bon ménage — ce qui n'arrive pas toujours — et quand le roi n'est pas en course ou en voyage — et il se déplace souvent, — la reine s'éveille aux côtés du roi.

Au moins trois fois la semaine, les mardi, jeudi et vendredi, Henri IV tient le Conseil de ses ministres; de bonne heure, dès sept heures du matin, il saute promptement à bas du grand lit et disparaît. En temps ordinaire, il s'attarde un peu. Les intimes, d'ailleurs, peuvent entrer dans la chambre. Les matins de premier janvier, M. de Sully vient apporter au roi et à la reine leurs étrennes, — des jetons d'or. Un de ces matins-là, il les trouve encore enfermés derrière leurs rideaux. Il exécute de grandes révérences muettes devant le lit, et Henri IV, finissant par percevoir quelque chose d'anormal, tire les courtines, demande ce que c'est et, reconnaissant le surintendant : « Ah ! M'amie, dit-il à la reine, voici Rosny qui, je m'assure, nous vient apporter nos étrennes[1] ! ». Il arrive que M. de Sully ne trouve pas le ménage si bien disposé. Un autre premier janvier, venant aussi apporter les étrennes, après avoir parlé au roi, il s'adresse à la reine : « Madame, lui dit-il en lui tendant les jetons, en voici aussi pour votre Majesté ! » Marie, tournée de l'autre côté, ne bouge pas : « Donnez-les-moi, s'écrie le roi, elle ne dort pas; elle est furieuse; toute la nuit elle n'a fait que me tourmenter ! ».

Les familiers admis le matin dans la chambre royale sont des jeunes gens, Bassompierre, le brillant cavalier, qu'Henri IV tutoie et que Marie entraînée traite de même, de Roquelaure, Frontenac, la Varenne, surtout, qui s'amuse à conter des mots lestes. Avec le roi, la conversation ne chôme pas, vive, preste, plaisante, d'un sans-façon jovial et d'une liberté spirituelle. Quelque personnage, étranger au petit groupe, entre-t-il? Il s'incline devant le lit et, pour converser avec Sa Majesté, s'agenouille sur un carreau. Entre temps, on apporte au roi et à la reine leur bouillon qu'ils prennent dans le lit. Le roi enfin se lève et le plus haut personnage présent lui passe la chemise.

*

Henri IV parti, les quatre femmes de chambre sont entrées pour habiller la reine : Mesdames Salvagia, la préférée, Floren-

1. Henri IV appelle sa femme « m'amie » ou « mon cœur » : celle-ci lui dit « monsieur » et, lorsqu'il entre, se lève pour lui faire la révérence : ainsi le veut la tradition.



tine amenée d'Italie, Catherine, autre personne de confiance, Canche et Sauvat, toutes quatre très en faveur. On lui passe des bas de soie « incarnats », jaunes ou bleus; elle ne met du noir que lorsqu'elle est en deuil. Puis, dans les coffres, on lui cherche quelque jupon. Il y en a des monceaux, en « satin violet découpé », satin blanc doublé de taffetas vert, « tabit » de la Chine, doublé de taffetas jaune, satin jaune, doublé de satin rouge, satin « incarnadin », doublé de jaune, brocatelle légère à fond bleu, ou satin noir à fleurettes d'or. Elle choisit, garde sur sa tête la « grande cornette de nuit de toile de chanvre » avec laquelle elle a dormi, ajuste une veste et dans cette première tenue, « en jupe et en coiffure de nuit », donne audience. Ce sont les gens de sa maison, de préférence, qu'elle reçoit alors, intendant, trésorier, contrôleur, maître d'hôtel, premier écuyer, venant prendre les ordres.

Après quoi, elle procède à sa toilette. Un valet de chambre prend un vase, posé sur un bahut de la chambre à coucher, et va chercher de l'eau, précédé de deux gardes du corps de l'antichambre. Les femmes de chambre ont mis sur une table « la coquille, bassins et serviette ». Marie se lave et se coiffe. En arrivant en France, elle a bien, pour garder auprès d'elle son amie d'enfance Léonora Galigai, prétexté que celle-ci était la seule qui sût la coiffer. En réalité, elle se coiffe elle-même, « haut, à l'italienne, ses nœuds justes. » Elle reçoit encore et cause pendant qu'elle démêle ses longs cheveux, en les huilant « d'huile de fleur d'oranger d'Espagne, pour y arrêter la poudre ».

Quelle robe mettra-t-elle? Importante affaire. Robes, « bas de robe », manteaux, vestes, simarres, pourpoints, mantelets, collets, elle a naturellement tout ce qu'une grande élégante du temps peut posséder, à profusion, et du plus riche style. On lui en volera même une bonne partie, un samedi, à deux heures du matin, en février 1613, ce qui donne une bizarre idée de la façon dont les intérieurs du Louvre sont gardés. La dame d'atour est chargée de monter la garde-robe de Marie de Médicis. Cette dame est Léonora Galigai, qui habite au-dessus de Sa Majesté, au second. Elle reçoit du trésorier général de la maison de la reine 12 000 livres fixe par an, « pour employer à l'achat et paiement des étoffes, robes, linge

et autres hardes nécessaires pour notre personne ». Léonora se fait apporter chez elle les soieries et velours : c'est une fois « neuf aunes un quart de satin noir de Milan broché d'or et d'argent en façon de broderie », une autre fois quarante aunes de satin vert à fleuron d'or », ou bien « cent deux aunes de brocatelle de soie fond noir relevé de jaune doré, blanc et bleu », « une pièce de brocatelle le fond rouge cramoisi, pour les bandes, relevé de soie noire, blanche et bleue ». Il faut compter par aune de 24 à 64 livres, et par pièce de 1000 à 2 500 livres. Léonora montre à Marie de Médicis, qui choisit.

A ces prix-là, les 12 000 livres annuelles sont vite épuisées. Heureusement pour les finances de la reine, son oncle, le grand-duc de Toscane lui fait, et souvent, cadeau de belles étoffes, qui sont expédiées par bateau de Livourne au Havre. Marie aime spécialement celles qui sont à fond blanc diversifiées de plusieurs couleurs.

Les deuils — Marie de Médicis en portera souvent — sont moins dispendieux ; on se contente alors de montcayar, « serge ou étoffe de laine croisée et fort déliée dont on fait des habits longs, d'une petite robe noire d'étamine », ou « d'une robe de crespin noir, d'un grand voile fort commode et aisé ; sur la teste, une coiffe à point avec un bouillon et une écharpe sur la robe, le tout de volant ».

Quand l'étoffe est choisie, que le mercier et passementier Baron a fourni « passement et garnison d'or, d'argent et de soie et or filé », le tailleur de la reine, Jacques Zoccoli, exécute. Encore un homme de confiance, amené de Florence, — « notre tailleur et valet de chambre ordinaire », — neveu d'un ancien tailleur des Médicis, Dominique d'Elbène, décédé. A l'ancien tailleur, la Reine devra encore en 1613 une dette de quinze ans ! Elle est aussi la débitrice de Zoccoli qui avance « des fournitures de soie, galon, bougies et façons ». On le paie mal. On lui donne des acomptes de 400 livres, des gratifications de 600 ; on lui fait cadeau « des biens meubles et marchandises » de quelque aubaine (succession d'un étranger défunt) ; on le soutient dans les procès qu'il a ; on l'envoie, — mission de faveur, — annoncer à toute la famille de la reine la naissance du dauphin en 1601 et du second fils en 1607. On finit par le gratifier, — car les biens de l'Église

servent à toutes sortes d'usages, — « d'une chanoinie et prébende, » à la sainte chapelle du Palais de la ville de Vic-le-Comte en Auvergne.

Un an après son arrivée en France, ce Zoccoli n'avait pas encore su se faire aux modes françaises : on l'obligea à s'y conformer. Du reste, Marie de Médicis porte le costume français *con molto gusto universale*.

*
* *

Laissant de côté grandes robes de parade : — robe de toile d'or à fond colombin, à grande queue, robe de drap d'or et d'argent brodée, robe de velours bleu semée de fleurs de lys d'or, — Marie a pris quelque vêtement plus simple, de satin incarnadin. On l'a parée. Elle met ses bijoux. Elle en a des quantités, dispersés dans ses cabinets. Elle a passé sa bague; elle prend ses bracelets d'or, garnis de 72 petits diamants, payés 1 050 livres à François le Prestre, marchand joaillier de Paris; ses pendants d'oreille, deux gros diamants entourés d'autres petits, montés par le joaillier Jean Suttil; sa montre, une montre d'or de 2 100 livres « en forme d'ovale garnie de plusieurs diamants ». Elle met dans sa poche pour la messe « un chapelet rosaire d'or esmaillé, fait en chaine, enrichi de diamants », un rien de 6 900 livres; puis elle se parfume.

Marie adore les parfums. Les odeurs du reste sont pour elle un agrément nécessaire. Henri IV qui a d'exquises qualités, a aussi quelques infirmités. S'il est vrai, comme le dit Agrippa d'Aubigné dans le *Baron de Fæneste* qu'en ce temps « on connaisse fort bien un gentilhomme au sentir », le roi se fait connaître le premier gentilhomme du royaume. Marie « se garnit donc d'essences de son pays ». Elle sème dans tous ses coffres d'habits, dans tous ses meubles, dans toutes ses affaires, les sachets de parfums, « sachets de taffetas incarnadin remplis de rose parfumée », « sachets de rose de senteur, faits de satin de plusieurs couleurs bandés d'or et de soie », « sachets de satin brodés d'or et d'argent, remplis de roses musquées » : un de ceux-ci, bleu céleste, coûte 60 livres, les autres 50.

Elle a des parfumeurs attitrés, en nombre, dont elle essaye tous les produits : Simon de Vaux, Emmanuel Mandez, un Portugais de Bragance qui habite « rue de l'Arbre sec, au logis de madame Jacquette, apothicaire » ; surtout un certain Arnauld Maren, également étranger. A celui-ci, Léonora Galigai fournit un local dans son hôtel de la rue de Tournon, pour y pratiquer ses distillations savantes ; on lui remet « musc, civette, ambre et autres choses nécessaires », et Marie de Médicis vient assister à ses travaux ; elle s'amuse à mettre la main aux alambics, en présence de madame de Guise et du vieil ami et banquier, M. Zamet. Elle ne se contente pas de ce qui est produit à Paris : elle fait venir de Florence « huiles et poudres » principalement « de l'huile de jasmin ». On parfume d'une façon toute spéciale ses gants[1] de jasmin, d'ambre et musc : on dit « des gants de jasmin » ; « des gants d'ambre » : elle a demandé à Florence la recette, car ils se font dans cette ville d'une manière exceptionnelle. — Les gants parfois sont munis, « pour attacher et fermer », « de six boutons d'or esmaillé, garni d'un grand diamant chacun, » le tout valant 1 800 livres.

Marie s'est assurée que sa collerette de dentelle, une de ces magnifiques collerettes de point de Venise, dont elle a ample provision et que lui raccommode la lingère Marguerite Chartier, experte « aux ouvrages du point à l'aiguille », est bien ajustée. On lui a mis ses chaussures, faites par la cordonnière Judith Leblanc, qui habite Loudun, et les a apportées exprès à Paris, ce qui les grève des frais d'un voyage de quinze jours. La reine est prête. Elle passe dans le grand cabinet.

***

Marie va donner ses audiences. La pièce est remplie : grands seigneurs, habitués, étrangers de marque, qui viennent faire la révérence, nouveaux promus, soucieux d'offrir leurs remer-

1. Les gants sont, en ce temps, les cadeaux usuels. Marie reçoit des gants du grand-duc de Toscane, son oncle ; l'archevêque de Pise, ambassadeur de celui-ci à Madrid, en envoie d'Espagne — les gants de peau d'Espagne étant réputés, — et la reine, en retour, renvoie « des gants de fleurs ».

ciements, nouvellistes et amis, tel Malherbe, en quête de renseignements; c'est un bruissement, un remous élégant, parfois très vif, lorsqu'il y a là quelque gentilhomme gascon au bagout endiablé — il y en a souvent — ou quand quelque événement grave s'est produit.

Autrefois, « les reines de France devoient baiser les princes, ducs et officiers de la couronne », qui les saluaient. Marie a refusé d'accepter cet usage, « suppliant le roi de ne baiser que lui seul ». Henri IV a acquiescé; en compensation, il a accordé aux princes, ducs et officiers, « d'entrer au Cabinet de la reine sa femme, ce qui ne se souloit faire auparavant ». Quand on salue Sa Majesté, on fait une première grande révérence à trois ou quatre pas, puis on s'approche, on met un genou en terre et on prend le bas de la robe qu'on porte à ses lèvres. La reine relève en donnant sa main à baiser; son mot habituel est : « Vous soyez le bienvenu ». Elle a beaucoup de dignité dans le geste et elle est sévère sur la tenue. Dieu sait ce qu'il en coûtera à certain gentilhomme impétueux, qui se disputant avec un autre dans le Cabinet de la reine, soufflette le compère. Il risqua la Bastille pour avoir « profanisé » l'appartement royal.



La réception finie, Marie va à la messe : le cérémonial de la journée d'un roi et d'une reine de France comporte l'assistance à l'office quotidien. C'est une occasion de sortie, car les souverains ne se rendent pas à la chapelle du Louvre, bien que le chapelain et l'aumônier y disent la messe et que les Augustins, par surcroît, viennent chaque matin du couvent situé en face, de l'autre côté de la Seine. Le roi s'en va à pied, en traversant le jardin, aux Feuillants; la reine ici ou là, aux Cordeliers, par exemple où, en arrivant, on lui chante le *Salve regina*, ce qui scandalise les âmes pieuses. Cependant, comme elle est paroissienne de Saint-Germain-l'Auxerrois et veut être bonne paroissienne, c'est là qu'elle fait ses Pâques. Elle y offre, le lundi de la Quasimodo, le pain bénit que vont porter dans un carrosse deux écuyers et quatre dames.

Parmi les livres qu'elle emporte à la messe, il en est deux que nous avons conservés : l'un est un beau livre d'heures du xv[e] siècle, à encadrement et initiales or et couleur, paré de quarante miniatures et relié à petits fers, avec ses armes — il se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque de l'Arsenal; — l'autre est le magnifique livre de prières de François I[er], de Catherine de Médicis, de Louise de Lorraine, tout petit, contenant 58 portraits de princes de la maison de Valois, merveilles de goût et de charme, œuvres en partie, croit-on, de Jean Clouet; il est aujourd'hui au Louvre.

Sa religion est un peu extérieure. Assurément elle n'est pas comme le secrétaire du roi, Nicolas, qui croyait en Dieu « par bénéfice d'inventaire » et voulait en mourant qu'on mît sur sa tombe une épitaphe dont la fin concluait :

> De savoir où je vais, c'est un trop grand secret,
> J'en laisse le discours à Messieurs de Sorbonne.

Elle est croyante, mais sa foi n'est ni éclairée, ni épurée, ni ardente.

Elle a des saints et saintes de prédilection, saint Jérôme, saint François, saint Jean-Baptiste, sainte Catherine, sainte Cécile, sainte Ursule. A la vérité, elle aime un peu ses aises et ne craint pas de demander au pape par l'intermédiaire de l'ambassadeur à Rome, M. de Béthune, « quelques dispenses pour le repos de ma conscience et éviter autant que je [redacted]

pénibles, et des reliques de saint Venant « dans un petit reliquaire pour porter au col, avec l'attestation de l'évêque du lieu » — Vannes, — et des reliques de saint Fiacre qu'elle demande à l'évêque de Meaux à l'intention de la grande-duchesse de Toscane, sa tante. Enfin elle donne généreusement, et l'on pourrait écrire un curieux chapitre des libéralités de Marie de Médicis.



Au retour de la messe, la reine déjeune, ou, comme on dit en ce temps, elle dîne.

Henri IV et Marie, ordinairement, prennent leurs repas de compagnie, dans l'antichambre de la reine, mais souvent aussi, en temps de querelle, ou pour toute autre raison, ils mangent chacun chez soi, la reine dans son petit cabinet, ou dans l'entresol, n'importe où, puisqu'on lui apporte la table servie. Quand ils dînent séparément, Henri IV, bon garçon, trouvant sous sa fourchette un morceau succulent, prie quelqu'un d'aller en porter un quartier à la reine. En temps de querelle, la reine renverra sèchement le quartier, « parce qu'elle craint le poison », concluent immédiatement les mouches de cour.

Les heures de ce repas ne sont pas régulières. Les jours où la reine s'est attardée dans sa chambre, le roi va la prévenir et « l'haste de s'habiller ». Bien souvent il a été à la chasse le matin et a grand faim ; il prend des acomptes. Traversant un jour la grande salle haute du Louvre, il aperçoit un de ses gentilshommes, la Clielle, et près de lui, un autre, Parfait, portant un bassin doré couvert d'une belle serviette. Parfait s'écrie :

— Ah! Sire, embrassez-moi la cuisse, car j'en ai quantité et de fort bonnes! » Ce sont des melons qu'il apporte et dont Henri IV raffole.

— « Voilà Parfait bien réjoui, riposte Henri IV, à ceux qui le suivent, cela lui fera un doigt de lard sur les côtes! Il m'apporte de bons melons dont je suis bien aise : j'en veux manger aujourd'hui tout mon saoul! d'autant qu'ils ne me font jamais mal, quand ils sont fort bons et que je les mange

quand j'ai bien faim. Or, je meurs de faim, et en attendant mieux, je m'en vais commencer à manger mes melons et boire un trait de muscat. »

Enfin la Reine est prête. Mais ce sont les cuisines maintenant qui ne le sont pas. Le roi réclame jusqu'à deux et trois fois. Enfin le premier maître d'hôtel est venu prononcer le mot sacramentel :

— Sire, la viande de Votre Majesté est portée !

Le couple royal se met à table.

« Quand le roi mange dans son Palais, ni prince, ni cardinaux, personne ne mange avec lui que la Reine. » Il se lave les mains dans une aiguière de vermeil : c'est la reine qui lui tend la serviette.

***

Autour de la table royale les Suisses de garde ont pris place afin d'assurer l'ordre, le public de la cour étant admis à assister au repas. Ils se tiennent appuyés sur leurs hallebardes, revêtus de leur costume à bandes bouffantes multicolores, « de velours tanné, blanc, bleu et incarnat, » qui sont les couleurs de la maison de Bourbon : coiffés de leur toque de même couleur, tous vieux Helvètes à grande barbe, parlant l'allemand des Quatre-Cantons et très anciens serviteurs de la couronne. Ce sont les gentilshommes servants qui font le service — trois pour le Roi, trois pour la Reine ; — ils prennent les plats des mains des gens de « la bouche » qui les apportent dans la pièce. Autrefois ces gens n'avaient pas le droit d'entrer; mais depuis que « M. le Prince de Condé a été empoisonné d'une tourte portée par un sien page », les officiers de la bouche ont déclaré « qu'ils ne vouloient plus répondre de la viande du roi portée par d'autres qu'eux ». On les a admis.

Le menu est lourd et abondant. Il comprend régulièrement pour le dîner : quatre entrées, quatre potages entre lesquels le roi et la reine choisissent; un service de viande bouillie, à savoir « une pièce de bœuf de dix livres, un haut côté de mouton, un chapon, une pièce de veau, trois poulets » ; un service de viande rôtie, composé de : « une épaule

de mouton, deux chapons, deux gibiers, une longe de veau, trois poulets, trois pigeons, une pièce de mouton, une pièce de veau. » Les dimanche, mardi et jeudi on ajoute un pâté de chapon. Les jours maigres, où le menu est très mince, on sert un brochet et une carpe.

Au repas du soir, le service sera identique, avec de petites différences. Comme bouilli, « un chapon, une pièce de veau, trois poulets, trois pigeons »; comme rôti, « un membre de mouton, une longe de veau, deux chapons, deux gibiers, trois gelinottes, trois poulets, une pièce de mouton, quatre poulets fricassés et un gigot de mouton pour le dégoust. » Il n'y a pas de légumes dans ce programme. Les perdreaux et les cailles ne figurent que lorsque Henri IV en rapporte de la chasse. De la duchesse de Mantoue, on reçoit des caisses de « saucisson mortadelle et de fromage ». Le duc, lui, envoie des fruits et du poisson, « des carpions ».

Il y a un dessert, bien qu'il ne figure pas sur le menu dressé par le premier maître d'hôtel de la reine, M. le vicomte de Charmel, et contresigné de Marie de Médicis. Le dessert, ce sont des confitures — madame l'Abbesse de Saint-Pierre de Reims en envoie de délicieuses — « des pommes, des oranges, raisins muscats, citrons, grenades, poncifs », envoyés de Provence par des négociants décorés du titre de « fruitiers du Roi » : Claude Roquette, Barthélemy Saiche. Marie d'ailleurs a un jardin fruitier à Saint-Germain, auquel elle tient autant qu'à un trésor. Elle défend expressément que ses enfants, qui habitent le château, pénètrent dans « le petit jardin » : « Vous nous répondez de tous les fruits, écrit-elle à madame de Monglat, la gouvernante, et spécialement des abricots desquels on a fait le compte. S'il s'y cueille seulement un abricot, quand ce seroit pour nos enfants propres, nous nous en prendrons à vous ! »

Le vin servi à la table royale est du « claret », vin blanc ou vin rouge. Il en est prévu, par jour, pour le dîner et le souper de la reine, un setier, soit sept litres et demi. Avant de verser le vin dans le verre d'Henri IV ou de Marie, le gentilhomme servant doit l'essayer au préalable devant Leurs Majestés, dans un autre verre. Une fois, le gentilhomme se trompe et lampe le verre du roi :

— « Eh, l'ami! crie Henri IV riant, au moins deviez-vous boire à ma santé; je vous eusse fait raison! »

***

Henri IV boit et mange énormément. Il se donne des indigestions de melons, quoi qu'il en dise. Il aurait pu faire sien le mot de Malherbe à Marie de Médicis, laquelle en rit beaucoup : « Il n'y a que deux belles choses au monde, les roses et les femmes; deux bons morceaux, les femmes et les melons! » La reine, elle, mange plus modérément. Pendant le repas, suivant l'humeur et les circonstances, le couple royal parle aux gentilshommes et curieux, qui derrière la ligne des Suisses assistent à la cérémonie. Puis, les domestiques emportent la table, d'où l'expression : « Les tables sont levées. ». Leurs Majestés se retirent chacune de son côté, et les curieux s'en vont, convaincus qu'ils ont vu quelque chose d'extraordinaire, car le public s'imagine qu'un seul plat de la table royale coûte au Trésor 18 000 écus par an.

LOUIS BATIFFOL

(La fin prochainement.)

LA MORT A BÉNARÈS

« Je ne fus jamais non-existant, ni toi, ni ces chefs, et nul d'entre nous ne cessera jamais d'être. »

(*Bhagavad-Gita*, II, 12.)

Pourquoi ces problèmes hantent-ils l'esprit avec plus d'insistance à Bénarès qu'ailleurs? Est-ce que, vraiment, comme nous le disait hier un des théosophistes qui viennent étudier ici, toute la pensée métaphysique qui s'est élaborée, qui s'élabore encore sur cette rive du Gange, a fini par créer une sorte de subtile, de rayonnante atmosphère mystique où les activités du cerveau s'exaltent jusqu'à pressentir, jusqu'à vouloir saisir l'au-delà? Est-ce plutôt l'effet de cet incessant murmure de prières, la contagion de l'ivresse religieuse qui remue ces foules, — ou bien encore le spectacle quotidien, au sein des multitudes bruissantes, des bûchers où fond et s'anéantit la forme humaine? Surtout c'est l'étrangeté même de cette humanité hindoue. Avec ses dieux sans nombre, ses rites extraordinaires, sa vie à part, intense, que dirigent des idées incompréhensibles, elle se pose devant nous, cette humanité, comme pur objet, chose extérieure à laquelle nous n'appartenons aucunement. C'est l'humanité d'un autre astre, hallucinée par un rêve spécial et compliqué, auquel je ne participe pas et qui est sa représentation propre de l'univers. Je traverse ici des foules qui voient ce que je ne vois pas et ne voient pas ce que je vois. Alors une notion d'espèce abstraite et banale prend tout d'un coup un caractère évident, impérieux,

et qui étonne : c'est que ma vision comme la leur est relative ; c'est que mon univers est un système d'apparences au milieu d'une infinité d'autres, — un reflet qui ne signifie rien que la forme et l'espèce du mouvant et fragile miroir. Et, tout de suite, voilà les éternels problèmes qui se posent.

Oui, étrange, cette humanité, étrange sa vie au point de présenter, plus pressant, plus accablant que d'habitude, le mystère de toute vie. Même impression qu'à suivre en certaines ruches perfectionnées, derrière une glace disposée pour l'observation, le travail, la presse, l'affairement des abeilles. Elles entrent, elles sortent, elles cheminent dans les couloirs, en files serrées, elles se palpent, se parlent, se comprennent, et cette vie dont l'épaisseur d'une plaque de verre me sépare, cette vie dont je perçois la chaleur et la sourde vibration, cette vie m'est aussi étrangère que si je la découvrais au bout d'un télescope, dans une autre planète. On me décrit les mœurs de ces mouches, la structure de leur société; on me parle de reines, de mâles, d'ouvrières, d'essaims, de vol nuptial, comme ici on me parle de dieux, de brahmes, de yogis, de rites, de castes. Mais tout se borne à des notions. Cette vie, je ne puis la concevoir directement, je ne sais pas en reproduire en moi, par sympathie, les tendances, les démarches, les instincts et sentiments directeurs. Il faut que je me borne à la constater. Simplement, c'est une forme que j'ignorais, une des innombrables formes de l'éternelle vie.

On peut m'expliquer les prunelles de ces fakirs, leurs expressions d'anesthésie, leurs immobilités ou leurs gesticulations démentes. Je comprends ce qu'on m'explique ; je ne comprendrai jamais ces hommes, moins encore la société qui les accepte et leur reconnaît une fonction. Il en est un que je retrouve chaque matin en haut du grand *ghat* de l'Observatoire par où descend le plus épais de la foule. Au sein de ce peuple qui s'écarte avec vénération, il va, vient, gris de cendres, nu des pieds jusqu'au sternum, tatoué de tridents et de *lingams*, le haut du torse lacé de lanières de cuir. Sans plier le genou, il marche avec des pas saccadés d'ataxique, brandissant deux lames d'acier qui ressemblent à des baïonnettes. Mais on ne s'effraye pas de ces dangereuses allures ; on lui jette des fleurs. Mon interprète me dit : « C'est un saint

homme. » Près du temple d'or, j'en vois un autre qui gît sur le ventre, maigre, les omoplates saillantes, entre deux petits tas de bois qui brûlent, où de temps en temps un dévot vient jeter un peu de combustible. Mais la plupart sont accroupis sur une table, à ce point inertes, si peu vivants de couleur et d'aspect, sous leur enduit grisâtre, que tout d'abord le regard ne s'y fixe pas : vaguement l'œil n'a vu qu'un objet parmi tant d'autres objets, — une masse dont il ne suit pas le contour humain. Mais quand, au passage, on frôle cette chose dans la ruelle étranglée, c'est une sensation inexprimable, un contact mou, tiède, qui vous traverse d'un frisson d'effroi et de dégoût. On reste là, cloué dans une stupeur ; on s'ébahit de ce corps en caoutchouc qui semble collé au mur, de ce masque tout blanc entre les anneaux de chevelure farineuse et déroulée, face morte où vivent les yeux : deux trous dans le plâtre, deux trous de noirceur liquide. Une fascination vous retient devant cette apparition qui plus tard reviendra vous hanter. On regarde : on a pris l'habitude ici de dévisager de près des êtres extraordinaires qui ne semblent point voir, dont rien ne dérange les immobilités cataleptiques.

Mais, de ces ascètes, le plus terrifiant trône dans une cour sacrée. entre le puits putréfié de la Science et le taureau de Siva. Il est énorme. Lourde statue de plomb que coiffe une sorte de monument : une tiare faite, semble-t-il, de noyaux enfilés, en réalité de rosaires tissés l'un dans l'autre, — un casque qui se bombe, se renfle, piqué de fleurs, et dont le sommet s'érige en *lingam*. Sur le front, comme une fleur ouverte et rutilante, s'élargit le signe mystérieux de Vichnou. Sans que l'homme bouge ou semble vivre, sans que s'abaissent ses yeux de statue, les dévots touchent son genou, et puis vénèrent une vache qui mâche des fleurs à côté et ne s'étonne point de sa divinité.

Petites ruelles de Bénarès, quelles ardeurs circulent et nous portent à travers leur fiévreux labyrinthe ! De troubles influences y règnent, plus excitantes. peut-être, quand le soir y fait la solitude, qu'à l'heure où la foule s'y pousse pour toutes les stations aux innombrables sanctuaires qui, de cha-

cune, font une voie sacrée. Tant de tièdes corps humains qui coudoyèrent ces murs. tant d'haleines et de sueurs qui les ont imprégnés, tant de pieds nus qui usèrent ces dalles, tant de gestes élancés vers ces dieux adorés dont les chapelles, les niches se suivent de mètre en mètre, usées par les mains suppliantes, — tout cela a fini par laisser ici comme un riche effluve qui a pénétré la pierre, qu'elle exsude, et dont nos nerfs surexcités perçoivent les énergies concentrées. Ces murs, ces pavés ne sont plus de la matière inerte. Ils sont saturés d'âme et d'odeur humaines, d'âme et d'odeurs hindoues. Ils agissent, vivent, rayonnent en mystérieuses effusions. Vie secrète que les choses reçoivent de l'homme, plus intense, dirait-on, quand elles ont longtemps baigné dans une atmosphère religieuse. au milieu des ferveurs sacrées où la vie se concentre. Ainsi à Paris, dans une galerie déserte, vers six heures du soir, j'ai vu, secrètement, s'animer de saints objets du vieux Japon. A mesure que le jour baissait, on eût dit que leur ancienne vie bouddhique renaissait en eux : le lieu banal se changeait en lieu sacré. Un invisible et mystique esprit s'épanchait de ces objets, tièdes encore. semblait-il, et frémissants du contact des mains dévotes, enrichis de noirceur précieuse par les fumées séculaires des cires allumées, des encens. En silence, comme un parfum d'autel, se dégageait l'âme que leur avait faite leur séjour au fond des oratoires japonais, dans l'ardeur des prières et des cœurs bouddhiques.

* * *

C'est le matin dans la très vieille fourmilière hindoue. Le flot humain coule épais dans les anguleux corridors : files tremblantes de vieillards qui sont venus attendre la mort à Bénarès. Les prières, les ablutions rituelles achevées au bord du fleuve. ils ne sont pas quittes des besognes religieuses. Du temple de Visevera, du temple des vaches, du puits de Siva au sanctuaire de Baironath. mille divinités[1] exigent des offrandes. des *mantras*, des adorations. Certaines ruelles ne sont habitées que par les dieux. Au lieu de logis humains,

1. Suivant les autorités anglaises, le nombre des temples principaux est de 2 000. La population des idoles s'élève à 500 000.

rien que des chapelles en files zigzaguantes, rien que des Hanumans-singes, des Ganeshs–pachydermes, des Parabattis dansantes, des Krishnas joueurs de flûte, des Kalis noires en manteaux rouges, de féroces Durgas, tous les fils. toutes les femmes, tous les avatars. tous les symboles de Vichnou et de Siva. A droite, à gauche, elles se suivent, les idoles, sur leurs bornes, sur leurs terrasses, dans leurs niches, leurs guérites, leurs tabernacles dont les battants de bronze sont ouverts, dans leurs cônes de basalte noir qui avancent et barrent presque le passage. Il y en a dont les châsses sont accrochées aux pipals, aux banians sacrés, aux beaux arbres dont le feuillage suspend un riche et vert rideau sur la ruelle. Il y en a d'enfermés dans de sombres cages, comme des monstres dangereux; à peine les aperçoit-on derrière le grillage serré. Devant chacun, une sorte d'autel, des plateaux de fleurs. de riz, des feuilles de tulsi, quelques pots de cuivre. Et tout cela si petit : édicules de granit, pyramides feuillues dont la main peut toucher le sommet, naos creusés dans l'épaisseur des murs, à la base des petites maisons ventrues qui, par en haut, se rejoignent souvent au-dessus de la rue et bouchent à demi la lumière.

Et dans l'étouffant boyau le froissement des pieds nus, le plus mol arome de jasmins, l'odeur et la chaleur des vaches, de toute la chair humaine qui flue difficilement. De vieilles brahmines, surtout, drapées à la romaine, pâles, ridées, marmonnantes. Leurs bras serrent des vases où leurs mains plongent, machinalement, pour arroser, rafraîchir tous les *lingams*, pour lancer cette eau dont le sol ruisselle : marécage où les pieds écrasent parmi les bouses des paquets de feuilles et de pétales. Sans arrêt, chancelantes, elles vont, les hallucinées. chacune solitaire, comme, tout à l'heure, au pied des *ghats*, les brahmes extasiés dans la multitude, chacune poussée par une mécanique intérieure, avec, toujours, cet air de ne point voir. cette allure de somnambules, cette intense expression de manie, — le front plissé par le souci de ne rien oublier entre tant de rites nécessaires. Ce n'est pas assez d'inonder les *lingams*; vite une guirlande au cou de ce Siva, vite, d'une chiquenaude, à travers les grilles. une pincée de riz à cette Kali dont les yeux blancs s'écarquillent, vite des œillets à ce

Krishna, à cette Devi, à ce Rama, à cette extraordinaire famille de noirs embryons qui nichent au fond d'un réduit dans une corbeille suspendue! Et puis il faut dire aux vaches les paroles rituelles, saluer les arbres saints, les cailloux sacrés, huiler les petits Ganeshs rouges, les barbouiller de vermillon, les graisser de beurre qui rancit tout de suite, coule à terre, s'ajoute à l'eau, aux fleurs fripées, à la fiente, à l'innommable mélange dont s'englue le pavé. Et, quand se présente le porche d'un grand sanctuaire, il faut s'y aplatir, toucher du front le seuil de cuivre, plonger les doigts dans le bénitier de l'entrée, heurter la cloche qui appelle l'attention du dieu sur le nouveau fidèle et qui bat, bat, danse la sarabande, car toujours dix mains à la fois se lèvent pour frapper à leur tour.

Avec la foule fiévreuse, je franchis ce portique, et voici le quadrilatère intérieur, voici, de l'autre côté, sous les pyramides d'or, le sanctuaire où, seuls, les brahmes ont accès : noire profondeur où barrissent toutes les deux minutes d'affreux appels de trompes. Car c'est là qu'il réside, le maître de Bénarès, le grand dieu de l'Amour et de la Mort; c'est là, dans cette obscurité que, chaque jour, les prêtres le saluent de leurs torches agitées, le lavent, le parfument, le revêtent de brocades, joyaux, guirlandes, lui présentent dans sa vaisselle d'or le riz, la crème, le curry, le déshabillent, le couchent. Et de tout ce qui se passe dans ce tabernacle nous n'apercevons rien, rien que des lueurs de flammes, rien qu'une mystique scintillation. Mais, par-devant, dans la cour quel brûlant foyer de l'universelle folie! Des femmes — des grecques, des romaines, — des hommes demi-nus, le front barré du triple signe de Siva, tournent en rond autour d'un noir *lingam* central, l'inondent de toute l'eau du Gange qu'ils ont rapportée dans leurs *lotas* de cuivre. D'autres traversent la cour en tous sens, se croisent si vite, si nombreux que l'œil n'en peut pas suivre un seul. C'est le va-et-vient, l'excitation d'un essaim de guêpes furieuses. Une seconde, ils font halte aux chapelles de l'enceinte, ils se prosternent, ils entonnent leurs kyrielles, ils jettent leurs offrandes : feuilles de bilva sur les lingams, molles fleurs sans verdure dont la chair splendide et satinée s'entasse dans les niches, — et

toujours les gestes automatiques, pressés, précis, car il y en a tant à faire, de ces gestes, qui ne comptent pas s'il en est un seul d'imparfait! Partout volent l'eau, les graines, les poudres rouges et bleues, lancées par les cuillers à libations. Cependant. paisibles. raisonnables au sein de la frénésie humaine, des vaches, divinités nonchalantes, laissent tomber leurs fientes, ou bien tendent la bouche, happent çà et là un morceau de canne à sucre. L'une est entourée de trois brahmes à demi nus, vieux, à blanche poilaison. D'une voix spasmodique, avec des hoquets, des sanglots suraigus, la figure contractée par l'effort, ils lui chantent une interminable mélopée, coupée de subits silences, et que nous entendons mal, car en voici qui vocifèrent, en voici qui frappent dans leurs mains, en voici qui brandissent des sonnettes. Les yeux trop brillants ou mornes ont l'air obsédés par un mauvais rêve; une fièvre circule dont l'hystérique ardeur nous prend à la tête comme une fumée trouble et nous ferait vite tourner, si nous restions là, tourner comme tous ces possédés autour du grand lingam. En même temps, par-dessous les musiques, les voix, le tumulte. bat une sourde vibration. *Poum, poum, poum, poum,* semblent bourdonner toutes les lèvres : — peut-être la syllabe *Aum* génératrice de l'univers, et que l'incessante répétition rend méconnaissable. C'est ici l'un des centres frémissants de la fourmilière. Vous avez vu ces extraordinaires activités d'insectes qui, pour des besognes inconnues, s'assemblent, s'amassent en ardents et bruissants paquets. Nous nous penchons sur eux; nous pouvons les toucher du doigt : ont-ils seulement conscience de notre présence? Leur vie se continue suivant ses lois immuables et spéciales, située sur un autre plan que la nôtre, toute proche de la nôtre, mais sans la rencontrer jamais, sans que jamais nous puissions rien savoir de l'âme qui pense et dirige leurs mouvements.

Autour du temple d'Or, les ruelles s'élargissent et s'éclairent. C'est le domaine des pèlerins : leurs dévotions enfin achevées, ils traînent, stationnent par familles aux carrefours, surtout dans la grande place centrale où des campements sont installés devant le taureau de Siva. Et c'est aussi le domaine des fakirs, *sannyasis*, yogis, tireurs d'horoscope : à tous les

angles des venelles, ils siègent, jambes croisées, à leurs tables, devant leur petit matériel religieux : une ammonite, deux soucoupes de riz, deux vases d'eau sainte, trois mangues, un rosaire, quelque manuscrit pouranique.

Et surtout c'est le domaine de la vieille misère humaine. des éternels mendiants, culs-de-jatte et béquillards qu'on retrouve en tous les lieux de pèlerinage de la terre, autour des sanctuaires fameux de toutes les religions. Cette cour du puits de Siva est une cour des miracles, comme tel parvis de cathédrale au moyen âge. Ces ruelles sont bordées de mendiantes, qui se serrent, tapies au pied des murs, par terre, en voiles couleur de terre, — plus pitoyables encore dans cette basse posture. On passe entre leurs deux files, à travers leur bégayant concert, dans la haie tremblante de leurs mains qui se tendent, de leurs faces qui se lèvent, — faces de douleur et de décrépitude, d'un parchemin si blême entre les rares mèches défaites de cheveux blancs. L'inoubliable tristesse de ces yeux éteints, qui se remettent à vivre, et se font comme tendres pour supplier! Et comme la noblesse de la race blanche persiste, malgré la flétrissure de la vieillesse et de l'excessive misère, dans ces visages de veuves honnies qui sont des brahmines! Au-dessus d'elles, les étalages d'objets de piété, plus nombreux qu'à Lourdes, une suite d'échoppes, où regorgent les guirlandes d'œillets jaunes, et les cierges, et les menus ustensiles de cuivre, et les saintes images vermillon et indigo, et le peuple scintillant ou peinturluré des petites vaches-idoles, des minuscules dieux-monstres.

Nous rentrons par des régions bien différentes, où il n'y a plus ni dévots ni chapelles. Une rue d'ombre chaude entre des maisons hautes dont les fenêtres, les vérandas sont grillées de moucharabies. Çà et là, un mystérieux guichet s'entrebâille dans l'un de ces treillis ; un instant on saisit l'étincelle d'un joyau sur l'aile d'un beau nez, la lueur large et grave de deux yeux chargés de langoureuse nuit. Et l'on sent bien que ces demeures étouffées, parfumées, sont toutes pleines de chaude vie féminine d'Orient tropical, que bien d'autres prunelles sont là, guetteuses, derrière les précieuses dentelles de bois où les belles appuient le front pour rêver et respirer un

peu. C'est le quartier des plaisirs, de la beauté. Parfois, au pas d'une porte, un groupe somptueux : voiles de splendeur indienne, couleur d'orange, de citron, de cerise, d'aurore, d'émeraude, et dont les flammes palpitent, plus somptueuses encore dans l'épais demi-jour de la rue. Luxe éclatant et massif : les poignets, les bras gantés de lourds anneaux, le visage piqué de bijoux, une plaque d'or couvrant chaque doigt du pied brun qui passe sous la jupe évasée, un peu du sombre torse visible entre le mamillaire et la pesante robe, — et toujours les lisses bandeaux des cheveux qui tirent sur le bleu à force de noirceur lustrée, et ces prunelles trop grandes, ces yeux de gravité sauvage dont le regard coule comme un épais liquide.

Dans l'air confiné de la rue, de minces arabesques de musique ondulent, frissonnent, grattées à l'orientale sur des cithares que nous ne voyons pas. Une odeur de santal, d'attar, de roses, s'épanche des grillages par bouffées..,

Le soir, ces portes s'entr'ouvrent aux riches à qui ne suffisent pas les hypnoses religieuses. Alors, toute la nuit, avec lenteur, les danses déroulent leurs scintillements et leurs alternances au son des grêles musiques endormeuses...

* * *

C'est la fin du jour dans la très vieille fourmilière hindoue. C'est la fin du jour et c'est la paix ; l'eau ne ruisselle plus sur les lingams dans les temples, et les trompes ont fini de déchirer l'air pour le culte du soir. Sauf, de loin en loin, quelque méfiante figure voilée qui passe en rasant les murs, plus personne dans l'étroit dédale des ruelles encore empuanties et parfumées. Les portes bardées de bronze sont closes, enfermés les gens dans les petites chambres secrètes où se poursuit, sous la garde des Lares domestiques, tout ce que nous ne savons pas de la vie hindoue. Écheveau des blanches venelles qui s'enchevêtrent, saillie des vieilles maisons pansues au-dessus des jalouses portes ciselées, silence de ces couloirs et de ces voûtes, on dirait le cœur de quelque ancienne cité musulmane du Levant : ainsi me suis-je perdu le soir dans les labyrinthes indigènes de Damas et de Tripoli. Seule-

ment, çà et là, aux recoins des murs, dans leurs niches et leurs cages, des monstres à figures de bêtes surgissent, nous rappelant que c'est ici un monde bien plus lointain, à la fois païen et torride où, dans l'ardeur du soleil, le rêve religieux des faibles cervelles extravague jusqu'au délire. Et puis, entre les pignons qui se touchent presque, la mince bande zigzaguante de ciel se colore d'un crépuscule que l'on ne connaît pas dans l'Orient méditerranéen. C'est une chaude rougeur qui tourne au lilas flétri, pénétrée de fumées, dirait-on, de poussières bleuissantes : l'haleine pâmée, l'émanation de fatigue et d'impureté qui flotte après une journée de chaleur, de cohues et de sabbats au-dessus de cette Bénarès vétuste et saturée d'humanité malade. Le soleil a quitté la vieille ville idolâtre. Cette pourpre fluide, c'est la gloire diffuse qu'il traîne à sa suite sous les tropiques. Elle s'est d'abord exaltée, plus intense de minute en minute à mesure qu'il descendait au-dessous de l'Hindoustan. Mais elle tourne avec lui, se retire dans l'ouest et s'efface à son tour.

Mais ce n'est pas encore la nuit quand, au hasard de ce dédale, nous débouchons sous les frises obscènes du kiosque népalais, à la crête du plateau qui surmonte le Gange. Des escaliers-couloirs dégringolent d'ici jusqu'aux *ghats*, entre des palais dont les côtés plongent au-dessous de nous et, par en haut, nous dominent, sans fenêtres, massifs comme des falaises. Le prodigieux paysage d'architecture est à nos pieds : les vastes perrons, le hérissement des terrasses et des artichauts de pierre sous les façades des grands édifices alignés. Et tout cela que nous avons vu pulluler le matin dans les roses fumées du soleil et de la brume nous apparaît terne, d'une grandeur qui accable, et vide. Vide et désolé, car on sent bien que le piétinement d'une multitude a passé par là. C'est la tristesse d'un champ de fête maculé de traces de désordre sous des lustres qui viennent de s'éteindre et cessent l'un après l'autre de fumer. Le brillant décor se révèle deux fois flétri : flétrissure d'un jour qui se distingue d'abord de la flétrissure plus profonde des siècles et va s'y mêler imperceptiblement comme, chaque soir, celui de nos jours qui finit se détache sur le fond du passé avant que de s'y fondre. Sur les pentes de terre pulvérulente d'où les dalles furent arrachées



on ne sait quand, par des catastrophes oubliées, des guirlandes fripées font des tas d'ordures : d'autres qui s'en allaient au fil de l'eau sont arrêtées à des saillies du quai, au fouillis des jonques échouées dans les criques. Une sorte d'écume stagne le long du *ghat* comme aux tristes bancs de sable du bord : amas de détritus où se mélangent les graines, les graisses, les fleurs, les poudres rouges et bleues des offrandes matinales, et, sans doute, — car je sais qu'il y a des bûchers en amont aussi bien qu'en aval, — la noire poudre des cendres humaines. Oui, une vie copieuse a laissé là sa trace et son déchet. Je crois même en sentir traîner encore l'épaisse exhalaison, mais cette atmosphère de four qui m'étouffe et qui m'étonne dans ces libres espaces, sous un ciel presque éteint, c'est le souffle ardent que dégagent ces étendues de pierre, tout ce granit que le soleil a frappé pendant douze heures et chauffé jusqu'au fond.

Je m'aventure à travers le grand amphithéâtre : il n'est pas tout à fait désert ; le peuple n'y est plus, mais des groupes et des solitaires y sont attardés comme, à la fin de la journée, tous les offices finis, çà et là des figures se prosternent encore, perdues dans la nuit d'une église. Tout en bas, au ras de l'eau verdâtre, j'aperçois quelques brahmes qui ne semblent pas avoir bougé depuis le matin. Toujours la même immobilité accroupie, la même posture disciplinée pour l'extase : un bras légèrement écarté du corps, la main levée à la hauteur de l'épaule, le pouce et deux doigts joints sur un rosaire qui pend et dont un grain succède à l'autre. Je ne les vois que de loin et de dos, mais je sais que leurs lèvres dévident la chaîne sans fin des litanies ; je connais leur regard hypnotisé sur l'eau qui passe comme flue sans fin la procession des apparences. Une génisse sacrée, dont personne à présent ne s'occupe, heureuse de la solitude et de cette paix du soir, s'est couchée sur les dalles, les genoux pliés. Elle a fini de ruminer de vertes offrandes ; elle va s'endormir sur ce *ghat* qui est son domaine et son pâturage pour se relever demain matin, à l'aube, dans le bruissement familier de la foule.

Maintenant m'arrive une voix humaine, une voix de prière et de pardon ; elle module en accents religieux, et puis se pose, tranquille et solennelle. Je la cherche ; je fais le tour

d'un cône bourgeonnant de pierre, et de l'autre côté, sur la haute terrasse qui porte ce clocher brahmanique, je vois paraître un groupe que je ne soupçonnais pas. Ils sont bien une quinzaine, jeunes gens pour la plupart, debout, attentifs, autour d'une figure dont le type m'est nouveau. Un homme qui n'est point nu comme un *sannyasi*, et dont le front ne porte ni les blanches raies horizontales de Siva, ni l'empreinte tricolore du pied de Vichnou ; — un homme jeune et beau : calme figure éclairée, illuminée du dedans; cheveux flottants sur une longue robe flottante. Quelque maître religieux qui vient prêcher à Bénarès, cité tyrannique du rite et des prêtres, comme le Christ à Jérusalem, comme, plus anciennement, Çakya Mouni dans cette même Bénarès, prêcher comme eux, sans appareil de livres, de talismans, d'eau sainte, ni de vases sacrés, — et la troupe de ses disciples l'accompagne. Toujours, dans l'Inde, il s'en est levé de ces inspirés que remue directement le divin. En eux, s'incarne la mystérieuse force qui, de loin en loin, suscite un homme étrange et, par lui, met des millions d'hommes en relation avec l'invisible, les provoque à s'assembler pour des générations suivant une nouvelle idée directrice. Ici, probablement, une simple secte commence à développer son germe pour avorter ou s'ajouter aux sectes sans nombre de l'Hindouisme. Une parole neuve et vivante veut délier les pauvres âmes prises dans la croûte inerte et séculaire des rites. Je l'entends qui s'anime, la voix; elle éveille des résonances parmi les granits d'alentour; elle s'infléchit, elle menace, elle exhorte. Et maintenant, le silence après qu'elle s'est faite toute simple en terminant. Et tous se lèvent sans bruit, et leur file qui marche pieds nus disparaît derrière les chapelles prochaines.

Cette fois le *ghat* est vraiment vide. Quand je me retourne vers le Gange, je ne vois même plus de solitaire attardé sur la dernière marche. Et pourtant d'autres yeux sont là, non loin, qui doivent regarder comme les miens le jour achever de mourir sur les temples, les pentes de pierre, le fleuve, les campagnes. Car voici qu'une mince musique s'est éveillée à droite, sur un perron voisin, et puis une autre, presque semblable, commence à voltiger derrière nous, à quelque haute fenêtre de palais. Et chacune parle à son tour, solitaire

dans l'espace. Une toute petite phrase, au timbre sensitif et tendre de musette... Avec lenteur elle plane, tombe, et puis reprend, toujours la même, après une longue pause de recueillement. Soupir venu du profond de l'être, question jetée dans l'espace, plainte d'une âme qui rêve là-haut et s'inquiète à contempler, par delà le Gange abandonné, la plaine immense et vide, la tombée de la nuit sans dieux sur les étendues sans vie...

***

C'est un autre soir de Bénarès. Soir obscur, orageux, chargé de miasmes, de mauvaises senteurs, de mille sons confus qui montent de toute la vie énervée. Nous avons repris notre barque du matin. Depuis le temple des singes, à l'extrémité orientale de la ville où finit misérablement la file des *ghats*, nous allons sur le vieux Gange putride, sans parler, sans bouger, sans bruit ni mouvement de rame. Abandonnés à la volonté du fleuve nous glissons comme en rêve, à travers l'ombre, et nous regardons passer les grands palais que n'enchantent ni ne fardent plus les brumes de l'aurore. Ils restent beaux, mais de beauté poignante, vouée à la mort dont ils portent tous les signes. Beaucoup sont vieux, rongés, malades comme le peuple marmonnant de têtes faibles et de moribonds qui les hantent. Ils ressemblent à cette Inde décadente après les splendeurs d'autrefois : ils subsistent par ce qui reste en eux de leur première force de vie, mais rien ne vient plus du dehors réparer cette force qui s'épuise. Nul ne songe à les défendre contre leur destin. Nettoyés du fourmillement multicolore qui les couvrait, comme ils se montrent mutilés ! Certes, au pied des architectures, leurs nappes déroulées m'étonnent toujours par leur grandeur; la grave ascension de leurs étages atteste la noblesse de la génération qui les conçut; l'usure du temps n'a pas mordu sur leurs arêtes. Mais sur de larges espaces les tremblements de terre ont çà et là disloqué leurs surfaces; sur le talus de terre qui les porte, leur pierre bien cimentée a sauté comme une carapace d'écailles sous laquelle une lame vient de passer, et les dalles rejetées toutes à la fois gisent en paquets obliques sur les pentes, entre des trous béants. De la terre s'émiette dans les

déchirures : une espèce de lèpre apparaît par taches grises et commence à manger les contours exacts, les plans justes, les grandes surfaces impeccables, tout ce qui fut géométrie, résistance, ordre et volonté. Mes beaux palais du matin ! Les triomphants escaliers que j'ai vus palpiter de vie aux premiers rayons du soleil ! Ils se lèvent ce soir, au-dessus du vieux fleuve obscur, comme un chant qui fut enivré change de sens et monte une dernière fois, assombri, pressentant le destin, au dénouement d'un grand drame de musique. Ils ne me parlaient que de la vie. Ce soir, ils ne m'entretiennent de rien que de la mort.

Heure impure et que n'enchante nul rose esprit de crépuscule tropical. L'air épais s'est voilé d'un terne brouillard. Des influences torpides nous enveloppent... Sans nous sentir bouger, nous glissons dans la vapeur fuligineuse, bien au-dessous des monuments pleins d'ombre et chauds encore de la journée. L'eau se défait en fumée : on dirait qu'elle s'épuise et perd sa substance. Tout près de la barque, elle est bien d'un vert tendre et veiné de jade, mais quelles pourritures recouvre cette nuance délicieuse ? Car voici que se précisent d'inquiétantes odeurs, de cave, d'eau nocturne et de décomposition. Je ne m'attendais pas à ce frisson : cela passe tout d'un coup dans le soir lourd, comme le petit souffle invisible et fade que commence à jeter un cadavre sous les fleurs qui l'honorent, dans une chambre close où des cires allumées achèvent de rendre l'air irrespirable. C'est bien la même senteur imperceptible et qui fait peur ! Il y a si longtemps que la mort s'est infusée dans cette eau ! Quand Çakya Mouni vint à Bénarès, déjà c'était une ville très sainte. Sur cette berge du Gange, les multitudes venaient saluer le Soleil et réciter les Védas ; les bûchers y brûlaient, — ils ne se sont pas éteints depuis : comme dans une lampe l'huile ne cesse pas de monter vers la flamme à mesure qu'elle s'y consume, la vie ne s'est pas lassé de produire et de leur apporter ce qui les alimente. Que de millions dont cette onde a lavé les sueurs, les chairs vivantes, les chairs mortes, les chairs carbonisées ! Quel dépôt, dans sa profondeur, d'ordures et de cendres humaines ! Quelle sentine plus vieille que l'histoire ! C'est du résidu de cent générations qu'est fait le mystérieux



cloaque caché sous ce vert délicat. La matière même de ces générations, voilà ce qui dort ou fermente au pied de la cité soumise à Siva depuis les temps antiques, — à Siva, par qui s'assemblent et se défont les vivants tourbillons de la matière, — à Siva, le danseur qui porte des crânes, le beau dieu souriant dont le corps d'un bleu-vert de poison, de cadavre, ondule en molles courbes féminines...

Devant nous, une barque va, sans bruit comme la nôtre, et sans ramer non plus. Elle est remplie d'indigènes ; vaguement, je les vois qui gisent au fond de la jonque, la face renversée, les yeux fermés, sans doute, ou qui s'emplissent de ciel et du noir profil des temples et des palais ; quelques-uns penchent la tête sur l'eau fiévreuse qui les entraîne. Est-ce la fièvre ? Sentent-ils l'accablement de cette heure, la suggestion de mort que dégage ce paysage trop vieux ? Quel silence ! Quelles attitudes anéanties ! C'est la barque dolente qu'un grand artiste a chargée des influences de la malaria. Mais, plutôt, dans le brouillard où tout s'avaguit, c'est un bateau fantôme qui porte un équipage de morts. Je n'avais pas remarqué tout à l'heure que nous n'étions pas seuls sur le triste fleuve. D'où vient-il donc, ce brumeux bateau ? Comment a-t-il surgi devant nous ? Cela inquiète comme, soudain, un signe fatidique, une muette et grise apparition qu'il nous faut suivre sans savoir où elle nous emmène.

Et cette même lassitude où s'affaissent les passagers de cette barque, nous la sentons aussi qui nous envahit et nous opprime, et c'est presque une volupté de s'y abandonner comme, aux heures de mélancolie, tout notre être incline au néant. Fatigue après les heures trop exaltées du jour, après l'excessive vision de la foule adorante aux rayons du matin, après le vertige dyonisiaque et la frénésie dont j'ai senti la contagion dans les temples. Et cette profonde fatigue est encore celle de ce paysage dont la désolation s'aggrave. Lui aussi a trop de souvenirs ; il a trop senti et depuis trop longtemps les éclats et les ardeurs solaires ; il est las des bruits, des mouvements, des foules trop abondantes et colorées. Il se détourne vers la mort...

Mais que veulent dire ces fleurs de feu à la dérive autour de nous, sur l'obscurité de cette eau qui sent le cadavre ? Il y a

quelque temps que je les vois, mais tout est si étrange que l'on voit sans regarder, que l'on ne s'étonne plus. Des lampes qui vacillent au gré du flot imperceptible, une file de petites flammes très douces et tremblantes comme de petites vies un instant allumées à la surface des choses et soumises aux grandes forces inconnues qui les entraînent. Des offrandes nocturnes, j'imagine, qui viennent de quelque *ghat* derrière nous; des fleurs de feu après les fraîches fleurs embaumées du matin. Pauvres petites lumières, touchantes comme celles qui brûlent en buissons ardents dans nos églises. Mais de celles-ci chacune est solitaire; au loin, dans la vaste nuit, elle emporte la prière d'une âme païenne.

Parfois passent des appels de trompe qui n'ont rien de rêveur comme les musettes d'hier; ils se prolongent lugubrement, et leurs vibrations d'un autre monde ajoutent à l'angoissante étrangeté du lieu. Elles semblent, ces musiques, portées par le courant, comme les lucioles flottantes: probablement, il y a quelque fête qui s'attarde en amont... Mais je ne sais pas, je n'ai pas envie de rompre le silence et de questionner. Sonneries sauvages, ténébreux palais, grande eau fumeuse où traînent des points enflammés et l'haleine visible de la fièvre, — j'entends, je vois, je sens, mais comme dans une somnolence, sans distinguer ni penser, — confusément. Je suis vaincu par tout ce qui m'enveloppe de funèbre, par toutes les invisibles forces qui veulent ici étouffer la vie et mettre à sa place de la nuit, du vide, l'odeur du sépulcre, le rampement des brumes inanimées. Je ne puis plus que sentir et je ne sens rien qu'une angoisse croissante. J'ai perdu la notion du réel. Encore cette sensation de rêve qui revient si forte et si fréquente à Bénarès, celle qui m'a saisi comme il y a treize ans, quand j'ai revu la prodigieuse scène du matin : le peuple nu, les palais, la végétation des cônes brahmaniques, et le fleuve dans la splendeur de l'aurore! Mais ce soir le spectre est d'ombre, ce n'est plus un frémissant fantôme de lumière. Sur le ciel livide, la silhouette déchiquetée de Bénarès s'écrit, couleur d'encre, comme un chiffre, comme une menace...

Et, brusquement, voici qu'au pied de la haute ombre



chinoise, des lumières, trois grands feux viennent d'apparaître. Signal? Incendie?... Ah, je sais! — les bûchers soudain démasqués par quelque invisible promontoire! Ils sont très loin car nous longeons de tout près l'autre rive, celle où commence la vaste plaine déserte. D'ici, ces flammes sont le seul détail distinct au bas de la dense noirceur que les pointes de pagodes et deux grandes aiguilles de minarets hérissent par en haut. Trois flammes rouges dans l'ombre où tout s'engloutit, ou, plutôt, trois fumées rougeoyantes, car cela brûle en taches molles, sans clarté; cela tournoie avec des intermittences; cela se débat, s'occulte, à demi suffoqué par ce qui nous suffoque, par ces pestilences visibles qu'exhale en buée de plomb le vieil égout du Gange.

Tout de suite nous mettons le cap sur ces torches dont il n'est pas besoin de savoir la nature pour sentir le caractère sinistre. Nous traversons le fleuve, — avec lenteur, car les bateliers rament et dorment à demi. Que de temps nous mettons à franchir ces espaces! Mais, peu à peu, les ténébreux rectangles des palais, les noires formes des clochers sivaïtes montent dans le ciel, nous prennent dans leur nuit, et les taches flamboyantes, tout en bas, s'élargissent, plus lugubres à mesure que nous avançons, et plus significatives. Rien de visible encore alentour. Elles sont seules : on dirait que tout le grandiose et sombre décor n'est que pour elles, pour la chose mystérieuse qui s'accomplit là.

Et maintenant nous sommes tout près; les profils d'architectures ont disparu; tout se limite: un cercle de lumière bougeante où je reconnais la crique entre les murs ruinés; trois monceaux noirs où le pied de chaque tourbillon dévorateur est posé; par terre, de longs paquets gisants où se simplifie la forme humaine; et puis quelques maigres figures de vivants qui vont et viennent, — les nécrophores dont l'existence, comme celle de tous leurs ancêtres, est toute comprise entre ces bûchers : une caste à part, plus infâme que les plus basses, vouée aux morts comme certaines espèces animales, comme les hyènes dont ils ont le profil fuyant, les allures obliques.

Rien de changé en ce lieu où, plusieurs fois, je me suis arrêté le matin. Et pourtant que tout est différent! Le matin

j'avais pu passer tout de suite ; la scène de mort n'était qu'un point dans la scène immense de la vie déployée ; un point par où se défaisait une imperceptible portion de cette vie. Et par derrière comme on la sentait, l'éternelle force active, comme aux yeux se révélait sa profonde, innombrable, et toujours affluente production ! Cette nuit le rapport est renversé : la mort est la plus forte ; elle reste seule dans son triomphe. Point d'autre réalité visible, et il faut bien qu'on s'y arrête. Ces trois grandes flammes rougeoyantes dans la nuit, de loin elles nous attiraient, nous appelaient ; maintenant que nous les touchons presque, elles nous fascinent et nous absorbent : nous ne connaissons plus rien que leur domaine : la crique brûlée, le demi-cercle de ruines, les momies gisantes sur la plage vaseuse où vacillent d'ardents reflets.

Nous ne pouvions pas nous détourner. Il fallait nous livrer pleinement à cette vue directe de la mort, plus vertigineuse et vraie que toute autre puisqu'ici, en quelques minutes, l'homme se change en vapeur, en invisible rien, en un tel néant que la mort elle-même s'y abolit. Car, les cendres éparpillées dans l'eau, rien ne reste comme rien ne manque, et simplement tout est comme si l'homme n'avait pas été.

Nous sommes descendus à terre : nous avons gagné les murs croulants dont s'enveloppe ce lieu. Du haut d'une terrasse brisée, nos yeux plongeaient sur les feux. Des groupes étaient là que d'en bas nous n'avions pas vus, — exhaussés dans la nuit, hors du cercle palpitant de clarté. C'étaient les parents des morts. Ils regardaient sans bouger, les jambes pendantes dans le vide, hypnotisés comme nous par les flammes qui surgissaient alors avec une violence surprenante, déchirant les ténèbres et le silence de leurs rugissantes lanières.

Et cela allait très vite. Probablement c'étaient des riches que l'on brûlait : on avait pu leur faire des bûchers d'un bois particulièrement inflammable et sec, imprégné d'huiles dont s'exaspère la flamme et qui neutralisent un peu l'atroce odeur de roussi. A vue d'œil, l'œuvre de dissolution avançait ; vraiment on assistait à l'évanouissement de la mystérieuse figure que produit nous ne savons quelle nécessité, puisqu'elle se répète à travers les âges à des milliards d'exemplaires.

Sur deux de ces bûchers je distinguais bien la chose qui se consumait. Cela était long et noir : une carcasse desséchée, une échine nue, de minces jambes bougeant tout d'une pièce dans les secousses des flambées et les écroulements du bois. Cela ressemblait assez à un lièvre écorché pour la broche et rigide. Mais cela baissait, s'effondrait de minute en minute. Des incandescences s'éteignaient pour se raviver, dessinaient en courant des lignes affreuses. Et bientôt le charbon humain ne se distingua plus de son lit de braise. Mais les têtes subsistaient; en vain les hommes maigres entassaient-ils par-dessus de nouveaux fagots ; elles ne cessaient pas de reparaître, détachées, les vertèbres détruites, mais toujours reconnaissables, toujours humaines, bien que rongées de plus en plus, et couvertes d'une croûte carbonisée qui semblait peler, se lever par écailles. Des crânes d'espèce noble, puissamment développés, et qui devaient avoir contenu beaucoup de la pulpe sentante et pensante où se crée ce que nous appelons l'univers.

Enfin, dans le ronflement d'incendie, un sourd petit bruit d'explosion me serra le cœur. Je compris tout de suite que c'était fini de l'une de ces formes et qu'une tête venait d'éclater. Alors, les serviteurs des bûchers ne s'occupèrent plus de nourrir celui-là. Bientôt ce ne fut plus qu'une masse obscure où des flammèches bleues passaient en frissons. A leur convulsive lueur, se révélait bien la plus vague ébauche de restes funèbres, mais on sentait que cela n'avait plus de consistance et qu'il suffirait de le toucher pour faire tomber en poudre ce qu'avait assemblé la vie. C'est le dernier office qu'accomplit un des nécrophores, en même temps qu'il retirait les tisons et les gros fumerons qui pouvaient encore servir. Il ne laissa rien qu'un tas de cendres.

Mes voisins, sur la terrasse d'où je dominais les feux, avaient suivi toute la scène, — en silence, avec recueillement. Je reverrai toujours l'attitude penchée de contemplation, la figure absorbée d'un homme jeune à côté de moi. Pas un instant son long regard ne s'était détaché du bûcher, et, maintenant que tout était dit, ce regard se perdait encore sur le monceau fumant. « Le mari », me chuchota le brahme qui me servait de guide. C'était donc le corps d'une jeune femme qui, le premier des trois, venait de s'anéantir !

L'homme était resté parfaitement calme, mais la pose où il s'oubliait, son regard lointain, m'étaient des indices de ce qui se passait en lui. Sous l'incompréhensible Hindou, l'invariable fonds humain apparaissait. La créature du rite et de la caste, l'adorateur du phallus et du dieu-éléphant, se révélait mon frère, l'homme de tous les siècles et de toutes les races devant l'intermittente vision d'abîme qui nous contraint en une minute vertigineuse à mesurer notre vie, à la situer, à l'apercevoir comme le fugitif tracé d'un jeu de forces insensibles. Il sentait, il rêvait, se rappelait... Des années d'amour achevaient de s'anéantir devant lui, et déjà le temps continuait son cours, et l'on ne pouvait pas dire seulement qu'un vide se fût produit. Il était comme nous : son cœur ne pouvait pas comprendre.

Il se leva, descendit, et je le vis, à la clarté des deux bûchers qui restaient, faire trois fois le tour du tas noir, puis avec un râteau qu'un des sacerdotes lui tendit, il se mit lentement à le pousser lui-même vers la plage, entra jusqu'à mi-jambes dans l'eau stagnante du bord, et se penchant, le bras tendu, fit effort pour chasser les cendres jusqu'au courant. Le courant dut les prendre. L'imperceptible reste d'un individu s'ajoutait encore une fois au résidu de tant de siècles : un peu plus de mort commençait à descendre au fond du fleuve chargé de mort, et dont la rive allait dans quelques heures se couvrir comme chaque matin du bouillonnement pressé de la vie.

A ce moment, un petit détail étrange me fit mieux pénétrer le sens hindou de ce que je voyais. Une femme, qui venait des *ghats* invisibles au-dessus de nous, apparut dans la lumière rouge de la crique, en même temps que sur une claie on apportait un nouveau cadavre. Elle alla droit vers un bûcher et, le tisonnant d'un bout de bois, fit tomber quelques charbons dans un bassin de cuivre qu'elle tenait. Et tout de suite, emportant son réchaud, elle remonta dans l'ombre. Quel rite accomplissait-elle, cette Hindoue qui ne venait pas du groupe des parents ? Aucun, m'apprit mon compagnon : rien que la plus ordinaire, la plus domestique des besognes. Cette femme logeait avec les pèlerins de son pays dans l'un des palais délabrés du voisinage. Simplement, elle était venue ramasser

un peu de feu pour cuire le riz du soir. Qu'y avait-il là qui m'étonnât? Cela se faisait tous les jours...

Quelle indication qu'un tel fait! Quelle différence il me révélait entre notre sentiment de la mort et celui de ces Asiatiques! Je me rappelai tout ce qui, le matin, autour de ces flammes, m'avait attesté l'universelle indifférence : à deux pas des chairs qui brûlaient, les dévots accomplissant leurs besognes religieuses; les enfants se pourchassant; les hommes se séchant à la chaleur des bûches; d'autres, postés sur les ruines environnantes, tournant le dos aux morts et causant; les fumeurs se passant la *hookah*; des groupes jetant leurs offrandes à deux pas de l'anse funèbre, et l'eau charbonneuse toute chargée de fleurs. Ainsi la vie voisinait avec la mort et ne s'en occupait pas. Tout au moins elle n'y voyait pas un fait d'espèce unique, sa négation, son contraire dont la présence la glace et la paralyse; elle l'acceptait sans paraître la distinguer de ses propres activités. Ces feux de la mort faisaient partie du mouvement immense de la vie.

Voilà ce que j'étais en train d'oublier. Ce soir orageux et triste, ces influences délétères, ce paysage vétuste, la nuit épaisse enfin où tout s'était vite englouti sauf les flammes surgissantes et le recoin de ruines éclairées, tout cela, dans le silence et la solitude où le dessous profond de notre être s'émeut et remonte à la conscience, avait réveillé ma sensibilité d'Européen à l'idée de la mort. La gravité aussi de ces Hindous, témoins avec moi des crémations nocturnes, la longue rêverie du mari m'avaient trompé. Ces groupes n'étaient formés que de parents; ils participaient à une cérémonie religieuse; le rite exigeait leur sérieuse attention. L'homme certes sentait, mais seulement, j'imagine, la séparation, le *jamais plus*; je doute qu'il éprouvât l'épouvante de l'abîme. La mort lui pouvait-elle être vraiment tout ce que nous appelons la mort, puisque l'idée de transmigration — inséparable aujourd'hui comme autrefois de l'âme hindoue — comptait parmi les éléments nécessaires de son système habituel, atavique de pensée. Idée bien plus concrète, bien plus activement mêlée à tout le détail quotidien de la vie que notre notion européenne d'immortalité. Car celle-ci reste vague, abstraite; affirmant un au-delà, elle ne voit rien, elle ne sait

rien de cet au-delà; nulle représentation ne l'accompagne. Cette vie future qu'elle affirme est située sur un autre plan que l'actuelle; et, de fait, l'Européen ne s'occupe que de la vie présente. Son immortalité ne l'a jamais consolé de la mort. Dans le fond de son être, quelque chose ne tient pas compte de la croyance qu'il croit avoir, et le cadavre humain le terrifie comme un néant visible.

Au contraire, pour l'Hindou comme pour le bouddhiste, le présent est une des formes de l'au-delà : plantes, bêtes. hommes autour de lui sont des âmes réincarnées qui ne se rappellent pas leurs existences antérieures. Il y en a beaucoup d'autres, mais, sur la terre seule, on compte quatre-vingt-quatre mille *lakhs*[1] d'espèces animales que l'âme traverse, montant. descendant, remontant, suivant un progrès coupé de vicissitudes et qui dure des milliards de siècles. De l'insecte à l'homme. pas une créature terrestre dont la condition ne soit déterminée par les péchés ou les mérites d'une vie précédente. et cette idée ne reste pas une stérile et froide conception théologique puisque, de fait, l'Hindou ne voit pas une différence plus essentielle entre l'homme et les autres créatures qu'entre le brahme et les autres castes. Un singe, un cobra sont ses semblables, ses parents, peut-être. sous des apparences en ce moment différentes. Les tuer, c'est assassiner. — Ajoutez tout ce qui lui parle de la vie universelle et sans fin : le culte enivré de Siva, ses attributs, son *lingam*, les vieux textes panthéistes qui font partie du rituel quotidien. le fonds védantique toujours précis et conscient chez les brahmes orthodoxes. et qui, plus ou moins altéré, pénètre encore tout l'hindouisme, et vous comprendrez que l'attitude mentale de l'Hindou devant le bûcher ne soit pas la nôtre. Elle ne peut pas l'être. Lui-même est un mort d'autrefois : il est le mort de toutes ses existences passées.

Ainsi l'Inde ne voit pas une fin dans la dissolution de l'individu mortel. Elle nie cette mort dont l'horreur nous hante davantage à mesure qu'en Europe s'éteignent nos platoniques espérances de survie, et dont l'idée obsède nos écrivains, rejette le rêve de nos foules vers la jouissance immédiate

1. Un lakh = 100 000.



et complète du présent. L'Inde nie cette mort, et chez tous ceux de ses fils en qui s'est concentrée sa pensée, cette négation s'est faite plus précise et convaincue. Qu'est-ce en effet, pour elle que l'être particulier et périssable? Pas autre chose qu'une figure qui s'ébauche, devient et s'évanouit au sein de la substance cosmique, analogue à celle que dessine et fait un instant palpiter dans le sable la vibration d'une corde de violon. Tel est l'homme, et tel est l'astre, et tel est l'atome, car même l'atome n'est pas un individu vrai, — il n'y en a pas; lui aussi est une forme en mouvement selon son rythme propre, et la matière n'est que de la forme en train de naître et de mourir. Or qu'y a-t-il de réel dans une forme hors la force qui la suscite et ne la laisse tomber que pour en faire lever une autre? Qu'est-elle qu'une manifestation particulière de la force universelle? Il n'y a rien d'autre que cette force; elle est à la fois le mouvement et l'élément fondamental de l'univers, l'éternelle substance et l'inépuisable énergie[1]. Ce qu'elle est en elle-même, pour elle-même, nous ne pouvons le concevoir que par la seule réalité qu'il nous soit donné de saisir directement : nous-même, qui n'avons d'être qu'en elle. Or ce que nous apercevons en nous d'une vue immédiate, c'est de l'âme, et par induction, nous jugeons que là est le type de l'existence, que l'essence de l'univers est la même que la nôtre[2]. Indirectement, considérant les choses du

1. On sait que des théories actuelles tendent à réduire la matière à l'énergie. Elle serait une forme, l'une des apparences de l'énergie, graduellement « évoluée » et lentement en train de disparaître. Suivant ces idées l'énergie pourrait retourner à un état absolument inaccessible à nos sens et tout s'évanouirait alors de l'univers. C'est la conception hindoue du retour du Brahma développé, à la fin de chaque cycle, au Brahma neutre. En se plaçant au point de vue psychologique les analyses de Stuart Mill, Spencer et Taine conduisaient à des conclusions du même ordre, nous montrant dans le monde sensible le fantôme qu'y a vu l'intuition hindoue.

2. De la conscience et du mouvement : tels sont les derniers modes de l'être que nous puissions atteindre, mais l'Inde n'y a vu que des modes, et c'est au delà qu'elle a situé son Brahma initial. Avec raison, car dire avec la science européenne que tout est mouvement, c'est réduire au langage d'un seul de nos sens (l'œil) ce que nous apprennent de l'univers tous nos autres sens. C'est ramener toutes les apparences à un seul type d'apparence. Quant à la conscience, on peut dire — mais avec moins d'évidence — qu'elle aussi n'est qu'une façon d'apparaître. Ainsi privé de toutes ses qualités, l'Être ne peut plus se définir que par zéro et tel est bien le Brahma premier (Parabrahman, Paramatman). La formule « tout est Brahman » revient donc à la formule « tout est zéro (Kha) ». Les brahmes répètent surtout la première et les bouddhistes la seconde. Mais l'une et l'autre s'équivalent.

dehors et ne connaissant que leur dehors, l'observation nous pousse à conclure de la même façon. Elle ne peut pas se prendre à la réalité dont nous ne savons rien que ses rapports avec nous. Mais à mesure qu'elle sait mieux scruter les apparences elle y découvre des indices d'un dedans tout analogue au nôtre. Déjà nous avions cessé de distinguer entre les forces organiques et les inorganiques, mais de plus en plus, aujourd'hui, la matière que nous appelions inerte nous apparaît essentiellement semblable à la matière vivante, sensible au suprême degré, en correspondance avec les changements les plus lointains et les plus imperceptibles du dehors, toute frémissante et radiante, susceptible d'excitation, de fatigue, de caprice[1], sujette à la naissance et à la mort, sa vie d'atome n'étant qu'un équilibre très prolongé mais non définitif entre les actions ambiantes et le système des forces intérieures qui doivent finir par la dissoudre. De plus en plus nous étonne la sagesse de l'antique parole hindoue : « Ce qui est au dedans est au dehors, et ce qui est au dehors est au dedans ».

C'est peu de chose dans un tel univers que la mort de l'individu. Ce n'est rien que le changement du *nâmarûpan*, du *nom et forme*, c'est-à-dire de la partie extérieure, insubstantielle de notre être, un moment, dirait le philosophe hindou, de ce rêve ou Brahma croit n'être pas Brahma et se nie avant de se retrouver, un temps de l'*ego non ego non* de Baghavan-Das. La forme n'est pas, du moins elle n'est qu'une limite, une

[redacted]

rence, dit un des commentaires des *Tantras*, entre Yama, la Mort et Maya, l'Illusion, car *Ya-ma* a le même sens que *ma-ya* : tous deux signifient : *ce qui n'est pas*. Par définition, elle est le non-existant. et, méditant sur elle, la sagesse de l'Inde est arrivée à cette formule qui semble tautologique, mais dont la profondeur, pour qui s'y arrête longuement, s'en va se perdre dans l'infini : « il n'y a point d'être à ce qui véritablement *n'est pas*, point de non-être à ce qui véritablement *est*. » Effacé l'individu, rien ne manque, l'univers est toujours au complet. Ce qu'est la fin d'une de ses ondes infinitésimales à la lumière qui palpite au sein de l'éther sidéral, la fin d'une vie particulière l'est à l'impérissable vie. Que je meure, et le Moi ne cessera pas de s'affirmer, de se jouer dans le flux continué des formes. Sans trêve elles ruissellent, et le jour de la conscience les éclaire au passage comme les vagues d'une eau souterraine qu'illuminerait en un point de son cours le rayon d'un soupirail. Fixe est le rayon de la conscience ; il est depuis toujours et pour toujours, et le cercle immobile de sa lumière où les formes viennent apparaître, c'est le présent, — seul moment qui ne soit point illusoire, comme l'homme le découvre en ces instants étranges de musique et d'amour où, cessant de devenir, il se sent *être*, — l'éternel présent que ne cesse pas de créer l'éternelle conscience.

Sans doute le contenu de ce présent change, et de la mort, si l'on y refléchit, c'est là tout ce qui nous épouvante. Le moi, par delà cette mort, sera celui d'aujourd'hui — celui de toujours, mais traversé d'un rêve qui ne sera plus le rêve actuel, qui du moins ne se reliera point au rêve actuel. Entre l'un et l'autre rêve, il y aura une lacune, mais non pas autrement qu'entre les rêves de nos nuits successives. Le Moi, que peupla dans le sommeil de la nuit dernière tel ensemble lié d'images, n'est-il donc plus parce que tout de cet ensemble est aboli et que rien maintenant ne le continue dans ma conscience? Il est encore, ou plus exactement un Moi n'a pas cessé d'exister, et voilà l'essentiel; disons plus : c'est tant mieux si ces états sont différents. Est-ce que, toujours, nous n'aspirons pas à

et, de fait, ce que nous appelons la force de l'atome est cette composée. Ainsi, tout l'univers est dans chaque atome. C'est peut-être une des réponses à la vieille énigme de Vasishtha : Tout est partout et toujours.

changer? Le Temps lui-même n'est-il pas fait de nos changements? Connaissons-nous une autre loi? Pourrions-nous, voudrions-nous rester à jamais fixés au point sans dimension qu'est la sensation de la seconde immédiate? Seulement dans l'ensemble de chaque vie particulière, la personne ne varie que d'une façon graduelle, comme une courbe qui se développe, et le passé, par ses influences, par son souvenir, s'intègre dans le présent. La mort brise cette continuité; mais, de l'autre côté de l'intervalle, l'univers ne cesse pas de se refléter dans de l'âme. Un frais papillon bat des ailes aux rayons de l'aurore, et qui songe à plaindre la chenille parce que le papillon ne sait pas seulement qu'elle l'a précédé?

Ces noirs tourbillons qui montaient des bûchers! Je n'y voyais que la figure et la présence de la mort! Ils offrent un autre symbole à qui sait entendre la leçon de l'Inde! Peut-être y songeait-il, le vieux gymnosophiste enivré de l'Être qui comparait la procession des choses, des bêtes, des hommes, des dieux sortant de Brahma, aux volutes épanchées d'une flamme[1]. Un grand bas-relief du Dekkan présente une image semblable, mais nous en laisse à déchiffrer le sens. C'est au bord de la mer du Bengale, sur le désert d'une plage où rien ne se passe que l'écroulement rythmé de la houle éblouissante et morne. Une roche se dresse là, au milieu des choses éternelles et simples, loin de l'homme, mais portant à travers les siècles vides l'empreinte tout usée de l'antique pensée humaine. Entourant les serpents qui signifient l'éternité, des légions de formes animées s'élèvent, rang sur rang, générations sur générations, confuses, ondoyantes, à demi inclinées dans leur ascension, les yeux demi-clos dans le sommeil, et comme portées, soulevées toutes à la fois par le déploiement d'une force générale. Elles montent, et leur relief se fait de plus en plus faible et vague, flue en vaporeux contours, tant qu'enfin elles s'évanouissent par en haut à la surface de la falaise : — les fumées de la vie dont le flot s'épaissit sous le flot qui s'efface, et ne laissent pas voir le foyer qui les nourrit.

ANDRÉ CHEVRILLON

1. *Brihadaranyaka Upanishad*. IV, 5, 11.



L'OMBRE DE LA MAISON[1]

XVI

Ce fut un grand émoi pour Hélène de se retrouver dans sa famille ; mais la réception qu'on lui fit l'étonna. Elle se vit traitée avec plus de cérémonie qu'elle ne s'y attendait. Ce n'était plus la petite Hélène, l'enfant de la maison, qu'on accueillait, revenue chez elle après trois mois d'absence ; c'était Hélène mariée, appartenant à une autre famille. On s'efforçait d'être discret... Or, de cœur, Hélène ne s'était jamais sentie si dépendante des Tougorine ; et auprès d'Alexis, malgré l'habitude qu'elle avait déjà de lui, elle demeurait une étrangère.

Pour Alexis, on fut charmant et cordial. Les tantes, en parlant de lui à Hélène, disaient : « Ton cher mari » ; Xénia et Véra demandaient ce qu'il avait décidé pour l'avenir, ce qu'il comptait entreprendre. Sans qu'on se fût consulté, le plus naturellement du monde, la famille n'envisageait Hélène que comme la femme d'Alexis, et, du même coup, Alexis acquérait, aux yeux de tous, la perfection, qu'on ne discute pas.

Hélène admira la solidité morale des siens, qui simplifiaient ainsi toutes choses en ignorant la possibilité des nuances ; mais elle souffrit de la pauvreté de pensée qu'im-

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 mai.

pliquait ce système. Elle se rendit compte que, si elle avait voulu s'épancher, faire part de ses incertitudes et de son trouble, cela aurait choqué comme une inconvenance.

Trop tard, maintenant! Elle était mariée. La réflexion serait déplacée. Le devoir d'Hélène était d'être heureuse.

« Je le suis, je le suis vraiment », — se disait-elle.

Mais la trop rigide honnêteté des siens l'irritait, surtout ce refrain de : « Ton cher mari ». A s'entendre affirmer sans cesse qu'elle aimait Alexis, elle s'impatientait. Elle ne se croyait pas unie à Soutouguine assez étroitement pour apprécier cette excessive réserve qu'on lui témoignait. Elle affectionnait la vieille maison plus que par le passé. « Pourquoi me regardent-ils avec ce détachement probe, comme une chose qu'ils auraient vendue ou donnée et sur laquelle ils ne se reconnaîtraient plus de droits?... »

Elle avait craint que le projet de voyage ne déplût. Mais ce projet qui lui était si cher, et dont elle s'attribuait un peu l'initiative, fut accepté comme une décision d'Alexis, dès lors sage et nécessaire. Elle n'osa même pas dire que c'était aussi pour elle, afin de l'instruire et de l'amuser. Et, plus que naguère, Hélène vit que l'intimité était impossible entre elle et ces êtres trop uniformément disciplinés. Elle s'affligea de ne pouvoir échanger que des idées banales avec eux. Elle les avait tous autour d'elle, et ne devait s'adresser à aucun d'eux en particulier, afin de ne pas paraître dédaigner ou frustrer les autres. D'ailleurs, ce désir qu'elle avait eu de parler à cœur ouvert lui sembla vite ridicule et vain. Qu'aurait-elle dit?

Le général lui mettait sur l'épaule, de temps en temps, sa main chaude et lourde. Il l'examinait avec tendresse en gonflant les narines drôlement; mais il ne l'appela pas dans son cabinet, il ne l'invita pas à bavarder. Hélène n'avait rien à faire : elle restait au salon, centre d'un groupe tantôt épais, tantôt clairsemé, jamais en tête à tête avec personne.

Au dîner, elle s'aperçut qu'on avait placé, suivant l'usage de la maison, le couvert de son mari à côté du sien. Elle cherchait des yeux Alexis, quand Starkov, qu'on avait invité, s'avança prestement. Il s'empara de la chaise destinée à Alexis et dit, de son air imperturbable :

— Pour une fois, on peut transiger avec le principe !



Alexis alla gaiement prendre la place de Starkov à côté de tante Eudoxie : son rôle de mari modèle l'ennuyait.

Madame Tougorine fronça ses impérieux sourcils. Mais on laissa Starkov tranquille. Son aisance n'était jamais en défaut. Au commencement du repas, il parla peu à Hélène ; il se contenta de propos anodins, avec insouciance, avec son mépris habituel de tout effort. Puis, à un moment où la conversation était générale, il murmura en se penchant vers Hélène :

— Dans deux ans, je vous ferai la cour.

— Pourquoi pas tout de suite ? — demanda Hélène.

Il riait des yeux, mais répondit avec flegme :

— Premièrement, parce que vous partez, et, en outre, parce que ce serait trop tôt.

— Ce sera toujours trop tôt, — dit-elle sèchement.

— Je ne pense pas. — répondit Starkov. — Croyez-vous que si j'avais essayé de prendre, à table, la place de Serge ou de Nicolas, vos cousines n'auraient pas jeté des cris de paon, et, en admettant que j'eusse réussi, ne se seraient-elles pas tues pendant tout le dîner afin de me manifester leur dédain ? Tandis que vous causez avec moi très gentiment. Dans le mariage tel qu'il est ici pratiqué, on ne doit pas négliger la moindre coutume... Ils sont avisés et ils savent la combinaison fragile... Mais vous n'avez pas l'esprit de la famille, vous.

Et il ajouta :

— J'ai très bonne opinion de vous.

Hélène regretta d'avoir été brusque. Starkov lui avait tendu un piège. Sa menace de lui faire la cour n'était que la reprise des marivaudages ou des escarmouches qu'ils avaient eus jadis. Elle ne trouvait rien à dire, quand il lui demanda simplement, assez haut pour que sa phrase se détachât bien :

— Est-ce que la chasse est abondante à Kolpino ?

Ce fut Alexis qui répondit :

— Assez... Il y a beaucoup de lièvres et, quelquefois même, des renards. J'espère qu'un jour vous me ferez le plaisir de venir ?

— Certainement. — dit Starkov.

Alexis discutait avec Serge. Ils s'étaient lancés sur un problème de politique ; ni l'un ni l'autre ne voulait s'exprimer

librement, par respect pour les opinions conservatrices de la maison. Ils s'astreignaient à des phrases vagues et à des sous-entendus parmi lesquels ils se perdaient.

De nouveau Starkov s'entretenait avec Hélène à demi-voix.

— Vous resterez longtemps à l'étranger?

— Je ne sais pas... Oui, je pense.

— Si vous donnez à bébé une nourrice française, vous risquez d'en faire un être frivole.

Hélène rougit.

— Déjà? — dit Starkov. — J'avais deviné juste. Ce n'est que très naturel. Mais alors, pourquoi aller à l'étranger, puisque vous ne devrez pas vous y amuser?

— J'y vais surtout pour m'instruire, — dit Hélène.

— Bah! vous pourriez tout aussi bien lire des romans ici : il n'y a rien de mieux pour instruire les jeunes femmes...

Puis, comme il craignait de l'avoir choquée, il recommença d'un ton plus sérieux :

— Mais oui. Pour comprendre la vie, si tant est qu'on puisse jamais la comprendre : le roman. Pour s'amuser : l'histoire, mais tout y est truqué. Pour s'ennuyer : les philosophes.

— Ils ne m'ennuient pas, — dit Hélène : — seulement, je voudrais en trouver un qui soit aimable...

— Lisez Renan! — dit Starkov, au hasard.

On se levait, pour passer au salon. Il parut à Hélène que Starkov lui serrait le bras plus qu'il n'aurait dû.

— Le parquet est glissant et un faux pas vous serait dangereux.

Cette sollicitude de Starkov et cette familiarité furent désagréables à Hélène. Elle s'approcha de tante Marie qui s'était installée sous la lampe et faisait de vains efforts pour enfiler une aiguille.

— Donnez, — dit-elle.

Elle s'assit à côté de la vieille demoiselle, et s'appuya contre elle par câlinerie.

— As-tu des nouvelles de Lily? Est-elle heureuse? — demanda tante Marie; puis, se souvenant que toutes les femmes mariées doivent être heureuses, elle ajouta : — Je voulais dire : trouve-t-elle la maison de son mari jolie?

Tante Marie pataugeait.

— Elle m'écrit des lettres assez insignifiantes, — répondit Hélène. — Je la crois triste...

Elle avait dit cela parce qu'elle-même se sentait triste soudain. Tante Marie lui jeta un regard effrayé, et soupira.

On veilla peu : Hélène et Alexis devaient prendre le train de Varsovie le lendemain de bonne heure. On avait préparé pour Hélène son ancienne chambre. Alexis annonça qu'il finirait la soirée avec Boris.

En quittant Hélène, il lui glissa dans l'oreille :

— Si je m'attarde chez Boris, je ne reviendrai qu'au matin. J'aime mieux cela que de réveiller toute la maison... Mais, décidément, l'air d'ici ne te vaut rien : tu es toute pâle.

Elle secoua la tête :

— Ils sont tous très bons et je vais bien.

Dans sa chambre, elle se mit à songer vaguement : « Suis-je plus heureuse que jadis, où le suis-je moins? » se demanda-t-elle. « Plus, beaucoup plus !... » Son prochain voyage l'exaltait. Elle avait oublié d'y penser, dans la torpeur agitée de l'après-midi. On irait dans des villes merveilleuses... Elle verrait des musées, elle entendrait de la musique... Le sommeil la gagnait... Comme elle avait rêvé d'Alexis après le bal des Morosov ! Il avait beaucoup de bon, Alexis ; il était quelquefois délicieux ; seulement, pourquoi lui avait-il paru si grand, alors? Maintenant, il lui semblait parfois faible et doux, et elle avait de la tendresse pour lui... Il était content de revoir Boris. Que lui dirait-il? Lui ferait-il des confidences? Elle aurait beaucoup donné pour les entendre, mais, au fond, elle savait : Alexis était heureux. Il bougonnait souvent, prenait des airs d'autorité et négligeait de faire la cour à sa femme parce qu'il était en sécurité auprès d'elle... Il avait raison... Et, par un retour de tout ce qu'elle avait rêvé dans cette chambre, Hélène répéta, mais avec une ardeur factice : « Pourvu que je sois digne de lui !... »

Le lendemain, elle eut un moment d'angoisse : Alexis n'arrivait pas et l'heure avançait. Les malles étaient parties; il ne lui restait rien à préparer. Madame Tougorine et les tantes, pour qui l'exactitude était une vertu indispensable, s'inquiétaient plus qu'elles ne désiraient l'avouer. Alexis sonna

quand on avait presque cessé de l'attendre; il dut hâter les adieux; il bousculait tout le monde en s'excusant. Il était très gai.

En voiture, il dit à Hélène :

— J'ai dormi deux heures au plus.

Il riait et se frottait les mains.

— Vous aviez tant de choses à vous raconter, Boris et toi !. . A-t-il beaucoup parlé de Lily ?

— Lily ? Non, il ne m'a pas parlé de Lily ! Nous sommes allés chez Fédorov, qui enterrait sa vie de garçon... Il se marie, pauvre diable !... Nous étions entre hommes. C'était très amusant. J'ai fait un speech. On m'a dit que j'avais été brillant... T'imagines-tu Fédorov fiancé ?

— Je ne connais pas Fédorov, — dit Hélène.

— Ah ! c'est vrai... J'avais oublié... Un charmant garçon, charmant et qui mériterait un sort meilleur ! (Alexis éclata de rire.) Quelle chance d'être venu à Pétersbourg juste ce jour-là ! J'ai revu tous les amis, je suis enchanté.

Hélène fut vexée d'entendre Alexis blaguer le mariage. Elle se tut. En wagon, il s'endormit tout de suite. Son visage était rouge et il ronflait un peu. Elle se détourna pour éviter l'obsédante envie de l'épier. Elle eut peur de le trouver laid. A un arrêt du train. elle désira déjeuner, mais elle n'osa pas se risquer seule.

Beaucoup plus tard. il se réveilla et déclara qu'il avait une faim de loup. Il s'informa si Hélène avait emporté quelques petites provisions.

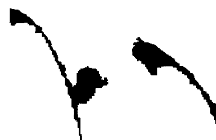
Elle lui tendit une boîte de fruits confits que Starkov lui avait envoyée le matin.

— Tu l'as fortement entamée ! — s'écria Soutouguine.

Hélène bouda et regretta de bouder.

XVII

— Écoute. — lui dit plus tard Alexis élevant la voix pour dominer le vacarme du train. — je rêve un poème de protestation. d'ardeur, de défi. Un poème où la masse popu-



laire clame, où elle revendique sa part de bonheur, où elle la veut comme on veut la lumière et l'air. Je vois des mains frémissantes, rudes et pleines de menaces, s'élever au-dessus de visages en délire; je vois briller des dents entre des lèvres tordues; j'entends le cri de millions de voix... Et puis, après ce tableau tumultueux et sombre, tout change... La transition est compliquée, je t'en fais grâce... C'est la vie organisée, au soleil, une vie digne, laborieuse sans effort, où l'art a mis sa grâce, où la beauté règne aisément... Beaucoup de détails intermédiaires me manquent encore; mais je tiens mon idée. La masse indigente comme héroïne, le sort de la masse comme sujet d'un poème!... L'élément déchaîné qui brise les obstacles, puis s'apaise et s'épanouit dans un sourire... N'est-ce pas original et neuf?

— C'est une héroïne laide qui embellit subitement..., — fit Hélène.

Elle ne savait trop que dire. Depuis la veille, Alexis lui avait paru nerveux, irrité. Il ne lui répondait qu'à peine. Maintenant, par orgueil, elle se raidissait contre lui, méfiante de son propre penchant à se laisser trop vite séduire par des phrases éloquentes. En outre, elle avait la crainte instinctive et la haine des foules. Elle les croyait brutales et viles. Elle ne les connaissait pas, ayant toujours été tenue dans un petit cercle d'intimes, aux allures calmes, aux idées paisibles, à la parole inoffensive.

Alexis rit tout haut, avec amertume.

— Laide, oui, parce que la souffrance enlaidit. Mais ne vois-tu pas la beauté de la révolte? Sans doute ne peux-tu sentir cela, toi qui fus accoutumée aux traditions de servitude; mais je suis hanté de ces images et je les sens grandir en moi... C'est pour surprendre le frémissement des foules diverses que je vais à l'étranger. Et je noterai cela dans un poème qui ne sera d'aucune époque, ni d'aucun pays, mais qui annoncera la nouvelle aventure humaine.

Hélène courbait la tête.

— C'est évidemment superbe, mais bien difficile.

Elle réfléchit, et bientôt reprit :

— Des foules, toujours des foules? Mais il faut des meneurs, ceux qui pensent et qui conduisent les autres, ceux qui parlent

et savent se faire écouter. Le murmure des foules ne peut pas faire une phrase cohérente, pas même un vers...

— Oui, ce sera difficile, mais je ne redoute pas la difficulté d'exécution, — dit Alexis; puis, tout à coup, il comprit l'ironie de la réponse d'Hélène et se fâcha. — Certes, il y aura des individus d'élite qui agiront; mais ne conçois-tu pas la majesté de la foule, élément et esprit en même temps? Cela ne t'émeut pas?

Il eut un geste vague de la main et leva le front, comme las et confus d'avoir parlé.

« Est-ce qu'il se révèle enfin, — pensait Hélène, — ou bien cette ardeur n'est-elle que passagère? »

Consciencieuse, elle tâcha de débrouiller l'idée qu'il lui exposait, d'y trouver de l'attrait. Enfin, elle dit avec hésitation :

— Oui, je crois que ce sera très beau. Choisir quelques êtres ignorants, mais désireux de savoir, de ces êtres qui veulent percer et qui en entraînent d'autres à leur suite; les dévouer à un idéal de bonheur qu'ils pressentent, qu'ils rêvent; les lancer en avant avec force, quand ils auront acquis la foi, et... les faire finir par... Un échec serait plus vraisemblable et plus pathétique. Un échec matériel, et non moral. Eux, les meneurs, seraient entourés de trahisons, ils pâtiraient...

— Tu penses? — dit Soutouguine, intéressé. — Peut-être serait-ce mieux, en effet... Mais non, c'est banal et facile!... Je veux qu'on croie en l'humanité, qu'on la respecte... Tu as des idées, pourtant...

Elle haussa les épaules. « Est-ce qu'il me prenait pour un petit animal qui ne peut que jouer?... Alors ce n'est plus pour moi, c'est pour son poème que nous sommes à l'étranger. Voyons un peu les masses... »

Le train roulait sur terre allemande. Le paysage se distinguait nettement du paysage russe, non par la qualité du sol ou des arbres, mais par la disposition symétrique et ordonnée des champs, l'architecture plus précise et l'aspect plus confortable des maisons. Les êtres qu'elle apercevait avaient une lourdeur calme et sage. Ils manquaient de grâce, comme l'air manquait de brume. Pendant un arrêt du train,

les visages obstinés, raisonnables et sûrs d'eux-mêmes qu'elle vit aux voyageurs de troisième classe, lui firent regretter le paysan russe, son humilité, sa souplesse lente, ses yeux de rêve obscur et triste.

Elle indiqua de la main des cheminées d'usine :

— Te représentes-tu la foule inventant une machine? — dit-elle. — Un homme ingénieux fait une découverte et la met au service de tous...

— Tu t'appliques à m'agacer, — dit Alexis ; — tu choisis des exemples absurdes. J'ai exposé en termes généraux mon projet à Boris; il l'a applaudi avec enthousiasme. Il est très intelligent.

— Je n'en doute pas... — fit Hélène.

Elle se fatiguait, mais ils discutèrent encore longtemps. Hélène ne réfléchissait plus et ne répondait que parce qu'il le fallait. Lui s'était emballé, se livrait à son goût de la controverse, devenait cinglant, citait des livres qu'Hélène n'avait pas lus. La tête d'Hélène chavirait. Elle ne savait plus au juste ce qu'elle pensait ; par orgueil elle ne s'avouait pas vaincue et fournissait les arguments qu'elle trouvait.

— Tu répètes ce que tes professeurs t'ont enseigné; cherche plutôt par toi-même! — dit Alexis.

Elle ne répondit pas directement et, pour en finir :

— Je suis heureuse que tu aies imaginé ce sujet de poème.

— Je le porte en mon cœur depuis dix ans, — fit-il.

Elle se replia dans le silence. Un employé vint allumer la lanterne. Elle l'examina avec curiosité. L'air repu et martial de cet homme, ses gestes d'automate bien remonté la firent sourire.

— Comment s'arrangent-ils tous pour ressembler à leur empereur? — demanda-t-elle à Alexis.

Mais lui :

— Et dans la foule, il y aura des femmes...

— Oui, — dit Hélène, — des vieilles aux mèches grises, comme en étoupe, qui pendent sur leurs oreilles, des cous bruns et ridés avec des tendons semblables à des cordes, des yeux déteints et terribles, des yeux qui furent beaux et qui sont vagues et presque morts et qui sont vides affreusement... Tiens, j'aurais pu dessiner cela.

— Tu ferais des illustrations pour mon poème? C'est une idée. Tu m'aideras.

— Jamais je ne pourrai comprendre ce que tu veux. — répondit-elle. — Mais j'essayerai...

La paix était faite et dura jusqu'à Berlin, où ils arrivèrent le soir du second jour. Dans la gare de Friedrichstrasse, Hélène fut ahurie par le vacarme et le mouvement fous. Ces hommes et ces femmes ridiculement accoutrés, grotesques dans leur hâte, lui furent odieux. Des mots de langues diverses se mêlaient, dominés par de gutturaux sons allemands. Elle courait presque pour suivre Alexis et le porteur en blouse bleue qui s'engouffraient dans un escalier plein de monde. Puis elle se trouva dans une voiture qui roula lentement à travers la ville inconnue, étrange au jour tombant. Berlin lui sembla laid; le mauvais goût des restaurants violemment éclairés l'offusqua. Aux terrasses des nombreux cafés, les garçons affairés distribuaient d'énormes chopes de bière. Les mots : « *Glass Bier* » résonnaient sans cesse. Les buveurs attablés étaient arrogants ou mornes. Elle s'inquiétait aussi de ses colis, se figurant toujours qu'elle en avait oublié quelques-uns.

Dans l'hôtel, très grand, d'une élégance conventionnelle et cossue dont elle n'avait pas l'habitude, elle longea, dormant presque, des corridors interminables.

— Combien de temps restons-nous à Berlin? demanda-t-elle à son mari.

Ils avaient déjà débattu cette question ; mais elle croyait qu'Alexis avait pris récemment des résolutions nouvelles.

— Je te dirai cela dans quelques jours, — répondit-il. — Pourquoi veux-tu le savoir tout de suite?

— Pour décider si je puis ne donner à cet hôtel que peu d'attention, ou bien si je dois tâcher de l'aimer...

Le garçon les introduisit dans un appartement.

— Ces pièces te plaisent-elles? Il y a un petit salon. Penses-tu que cela puisse te convenir?

Il avait un réel souci de lui faire plaisir.

— C'est très bien, surtout si la vue est jolie, — dit Hélène.

Le garçon faisait l'article :

— Une vue superbe sur *Unter den Linden*. Tout ce qu'il y a de plus animé.

— Des arbres !... Alors, c'est parfait.

Elle n'en pouvait plus de fatigue. Dans sa tête, la discussion sur les foules continuait, lourde et pénible. Des arguments surgissaient, puis croulaient.

— J'examinerai l'appartement demain, — dit-elle avec un sourire pâle.

Alexis l'aida gentiment à se reconnaître parmi ses petits bagages. Il s'était apitoyé soudain. Pour le remercier, Hélène murmura en lui pressant la main :

— Ton poème sera très beau.

Elle n'entendit pas ce qu'il répondit. Elle s'endormit et rêva de foules où tous répétaient avec obstination :

— *Glass Bier, Glass Bier...*

XVIII

Berlin n'éveilla aucun enthousiasme chez Hélène. La ville lui parut uniforme, sans grâce et sans mystère : les monuments, médiocres. Elle critiquait la toilette des femmes et trouvait la tournure des hommes pesante et trop martiale.

Les réflexions qu'elle communiquait à son mari intéressaient peu celui-ci. Il connaissait Berlin. Il ne le regardait plus en touriste. Depuis qu'ils étaient à l'étranger, Alexis devenait sombre. Il s'agaçait facilement et ne dédaignait aucun des signes extérieurs d'un travail opiniâtre. Hâtivement, il avait piloté Hélène à travers les musées ; et maintenant il la laissait très souvent seule. Il faisait hors de la ville de fréquentes absences ; quelquefois, le soir, il amenait des amis. C'étaient des Russes le plus souvent, mais très différents de ceux qu'Hélène avait l'habitude de voir dans son pays : des hommes à la physionomie austère et renfrognée, d'intarissables discoureurs. Leur tenue était négligée, bien qu'ils ne fussent pas tous pauvres. Leur langage était diffus et, pour Hélène, obscur. Avec eux, elle se sentait embarrassée. Elle s'expliquait mal leurs engouements et leurs indignations. Ils avaient entre eux comme un air de famille et elle crut s'apercevoir qu'Alexis cherchait à leur ressembler. Du reste, comme s'ils la jugeaient incapable de se mêler à leurs discussions, ils la négligeaient.

Une fois, ennuyée d'avoir subi une longue conversation où tous criaient, s'interrompaient et n'arrivaient à rien conclure, elle dit à son mari, lorsque enfin la porte se fut refermée sur le dernier invité :

— Ils ont tous les défauts des gens du monde et n'ont pas leurs qualités.

— Quelles qualités ?

— La politesse, par exemple !...

Alexis se fâcha. Lui, qui d'ordinaire professait tant de sévérité pour la moindre faute de goût, n'admettait pas qu'on critiquât ses nouveaux amis.

— Tu ne jugeras donc jamais les gens que sur leur mine! s'écria-t-il. Ce sont des cœurs d'or, des esprits droits et probes. Ils débattent des idées générales au lieu de réciter des fadaises à une femme, de courber l'échine pour obtenir de l'avancement dans une carrière. Ils n'ont pas peur des théories audacieuses ; c'est ça qui te déplaît.

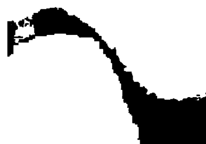
Hélène sourit. Qu'un de ces hommes pût faire la cour à n'importe qui, et à elle surtout, lui parut saugrenu. Des théories audacieuses, certes ils en avaient, mais pourquoi étaient-ils si exaspérés, si aigris ? pourquoi travaillaient-ils si peu ? Ils dénigraient toute ambition ; mais ce qu'ils comptaient faire, elle ne réussissait pas à le débrouiller. Tout à coup, elle songea qu'elle-même avait été mal satisfaite chez les Tougorine, qu'elle l'était encore maintenant; et elle se vit pareille à eux de quelque manière. Elle en eut du dépit :

— Ce sont des paresseux, — murmura-t-elle.

— Tu n'admets donc que les fonctionnaires ? — dit Alexis en ricanant.

... Dans sa chambre, elle se demanda avec angoisse si elle avait blessé Alexis. Non, puisque son reproche ne s'adressait pas à lui : il travaillait, sans jamais l'initier à ce qu'il faisait, mais sûrement il travaillait. Et elle respectait ce travail. Chacun sa tâche : Alexis était occupé de son poème ; elle, provisoirement, de la maternité à laquelle elle se préparait. Elle se berçait d'un rêve confus et ineffable; mais elle aurait voulu qu'il en sentît la gravité, qu'il lui en parlât quelquefois.

Hélène sortait peu. Dolente et timide, elle ne s'aventurait qu'à de petites distances; elle faisait de longs séjours dans les



musées, où elle retournait pour les mêmes tableaux. Elle avait essayé d'étudier avec méthode les galeries de peinture; mais son esprit, malhabile encore aux classifications, se fatiguait vite. Alors, elle ne se fia plus qu'à son instinct du beau, sans raisonner ses prédilections. Elle avait parmi les anciens maîtres ses préférés et allait voir leurs toiles comme on rend visite à des amis. Les têtes d'enfants l'intéressaient : « Je veux avoir une petite fille douce et blonde, avec des narines un peu roses, des yeux comme des fleurs et des mains élégantes... » La Madone aux lis de Botticelli la fascinait. Quand elle l'avait longtemps regardée, il lui semblait que l'atmosphère s'élargissait autour d'elle, que les lis embaumaient, se balançaient légèrement, que les paupières de la madone s'ouvraient plus grandes, plus émues sur son bonheur de mère. Elle avait envie de lui dire : « Mon enfant aussi sera beau ». L'absence de toute femme auprès d'elle, dans la vie quotidienne, lui était pénible. Elle avait souvent un désir de bavardages puérils et n'osait parler à son mari que de choses sérieuses où elle se savait maladroite et que, malgré tout, elle mettait au-dessous de son œuvre à elle.

Pourtant, lorsque les amis d'Alexis se réunirent de nouveau chez elle, Hélène s'appliqua de toutes ses forces à mieux suivre l'entretien. Un jeune économiste s'exprimait avec plus de clarté que les autres. Elle lui posa quelques questions et, par contenance d'abord, puis avec sincérité, elle appuya les opinions qu'il énonçait. La soirée fut plus animée que les précédentes. Les jeunes gens mirent moins d'acrimonie et plus de logique dans leur façon de disputer. Parfois même, il y eut des plaisanteries amusantes, des éclats de rire. Hélène pensa qu'Alexis était content d'elle.

— Je crois que tu avais raison : j'arriverai à causer avec tes amis quand je les aurai triés un peu, — dit-elle. — Déjà, ce soir, cela a mieux marché.

— Tu as tout le temps défendu la thèse de Rassovsky contre la mienne, — répondit-il.

Hélène fut consternée. Elle avait approuvé ce qu'elle estimait juste et raisonnable. Que cela fût contre le sentiment d'Alexis, elle ne s'en était pas doutée...

— Mais n'invites-tu pas seulement les gens dont tu par-

tages les idées? Tu me l'avais dit, — murmura-t-elle pour se disculper.

— Certes! Mais il y a mille nuances dans une même idée...

Pendant deux jours, il la bouda.

Elle se faisait à leur vie d'hôtel. Quelques bibelots gracieux, une profusion de photographies, — les Tougorine, Lily, et d'autres amies, moins chères, qui cependant lui avaient donné leurs portraits avec des dédicaces affectueuses, — prêtaient au salon un air familial. Hélène s'accoutumait à ces journées, sans chagrin ni joie.

Quand Alexis lui annonça qu'ils allaient partir pour Londres, elle ne discuta point. Elle serait moins perdue dans cette ville dont la langue lui était familière. Mais elle ne pouvait se passionner pour rien. Son intérêt exclusif, depuis qu'Alexis s'était peu à peu éloigné d'elle, était l'enfant. Qu'importait le lieu où elle irait l'attendre? Elle fit ses adieux à la claire madone, son unique amie à Berlin, et se laissa emmener avec indifférence.

— Je te croyais plus avide d'impressions! — dit Alexis déçu.

— J'en éprouve beaucoup, — répondit-elle évasivement.

C'était vrai. Mais, par crainte d'être repoussée, par pudeur de sentiment aussi, Hélène se faisait de plus en plus taciturne.

Ils arrivèrent à Londres un jour de brouillard, l'hiver. Les becs de gaz, allumés malgré l'heure matinale, mettaient dans l'air épais leur inutile lueur jaune, grosse comme une piqûre d'épingle. On était enveloppé comme d'une ouate humide. Alexis dit avec regret :

— Tu auras une mauvaise opinion de Londres.

Mais Hélène était enchantée.

Le cab avançait difficilement à travers les ténèbres. Même, à plusieurs reprises, le cocher dut descendre. Il marchait, un pied sur le trottoir et l'autre sur les dalles de la rue, et guidait ainsi son cheval. On luttait avec l'ombre, ayant comme témoins muets les maisons fantômes aux deux côtés de la rue, maisons qu'on savait là, mais qu'on ne pouvait apercevoir.

— C'est délicieux, — murmurait Hélène.

Alexis fut content de sa joie. Quand ils débarquèrent dans le West End, à un hôtel paisible et confortable, Hélène dit :

— Toi, tu connais Londres dans les petits coins?

— Mais non, surtout pas ces parages si éminemment respectables, — avoua-t-il.

Hélène sourit, un peu tristement.

— Je serai très bien ici.

L'hôtel lui parut charmant, la *chambermaid* lui plut par sa beauté délicate et son air de candeur. Les poteries bleues et jaunes symétriquement posées sur la cheminée, le *rocking chair*, les guéridons laqués la ravirent.

— Tu verras les rues, quand le brouillard se sera dissipé; les vieilles briques sont d'une couleur charmante...

Mais déjà Hélène aimait le brouillard.

Son sentiment de bien-être dura. Maintenant qu'elle avait besoin de repos et de calme, l'atmosphère de ce quartier de Kensington, apaisante et un peu solennelle, lui convenait à souhait.

Alexis lui demanda si elle voulait prendre des leçons de musique ou de dessin. Elle refusa. Il en fut étonné...

Elle tolérait sans aucun reproche les absences quotidiennes d'Alexis. Une ou deux fois, il l'avait menée à des *meetings* d'ouvriers. Mais elle se fatiguait vite au milieu des foules de Hyde Park; des vertiges et des défaillances la prenaient : elle était obligée d'aller s'asseoir à l'écart. L'aspect silencieux, patient et recueilli de ces masses innombrables d'hommes et de femmes, tassés autour d'un orateur généralement médiocre et ignorant, l'émouvait. Elle essayait de lire sur les visages la pensée qui s'y traduisait; elle ne réussissait que rarement à en découvrir une qui fût vive et intense. Parfois, elle saisissait des lambeaux de causerie : ce n'était jamais la discussion des paroles de l'orateur, mais de lentes plaintes sur la dureté de la vie, l'insuffisance du salaire; des récits de miséreux...

En quittant un de ces *meetings*, toute au souvenir de ce pauvre bétail humain groupé autour d'un orateur emphatique, qui déclamait des phrases vides comme : « Vous êtes indigents, vous manquez de gîtes convenables, mais le parc est environné de somptueuses demeures, allez les prendre! » elle dit à Alexis :

— C'est dommage qu'ils écoutent de si lamentables enfileurs de mots. Cet homme braillait sans conviction. Avec un

peu de vrai talent, avec de la sincérité, il aurait électrisé son auditoire; surtout, s'il avait proposé des idées applicables tout de suite... Mais ces fanfaronnades grotesques!... As-tu remarqué la face bestiale et satisfaite de l'orateur?...

Alexis lui jeta un regard dur. Elle sut, en cette minute, qu'il la méprisait. Elle s'en voulut d'avoir parlé, elle lui en voulut de toujours la méconnaître, quoi qu'elle dît.

L'admiration spontanée qu'elle avait eue pour Alexis craquait maille à maille comme un filet qui s'use. Elle l'aimait d'une affection loyale où déjà l'habitude avait sa part, mais elle était lasse d'être toujours censurée et rabrouée. L'indépendance d'esprit lui venait depuis qu'il avait perdu son autorité sur elle à force de la trop affirmer. Elle lisait, sans le consulter. Elle avait commencé par des romans, un peu sur le conseil de Starkov. Puis Renan l'avait séduite; il lui versait dans l'âme une tristesse légère et voluptueuse. Les croyances vénérables de la vieille maison s'effritaient devant elle : elle les regardait comme des ruines respectables et vides. Aucune nouvelle foi ne venait prendre leur place. Alexis était toujours plus indéchiffrable. Même elle se disait qu'elle aurait tort de vouloir l'étudier : lorsque, dans la solitude, elle songeait à lui, il lui semblait assez clair, comme une eau tranquille dont on voit le fond ; mais dès qu'il parlait, tout se troublait et elle ne discernait plus rien. « Pourquoi la parole n'est-elle pas toujours l'expression des êtres, mais souvent leur parure ou leur cachette?... » Moralement elle était lasse.

Elle avait pris le goût un peu fantasque d'aller rêver dans les églises. Leur calme profond répondait à son besoin de silence et de recueillement; elle s'y sentait plus à l'aise maintenant que le prestige du lieu ne l'obligeait plus à écarter la réflexion. Une fois qu'elle s'était assise dans la Kensington Abbey, où elle aimait les tombeaux, elle vit entrer une femme dont la démarche légère et glissante, la silhouette menue lui étaient familières. Le jour baissait, et dans la nef assombrie, les visiteurs semblaient des ombres. Hélène remonta l'église à la suite de l'inconnue et la vit tomber à genoux devant l'autel. La manière brusque et souple dont elle s'affala, le geste machinal pour arranger les plis de sa jupe, rappelèrent

à Hélène une scène de jadis : miss Hitchins s'était ainsi jetée à genoux devant elle, un soir, en lui faisant la confidence de sa détresse et de son rêve. Mais cette jeune femme était habillée sobrement, sans l'élégance provocante de miss Hitchins... Pourtant Hélène avait la presque certitude que c'était elle. Doucement elle s'approcha :

— Jessie, — murmura-t-elle tout bas, — Jessie !

La jeune femme bondit. Hélène reconnut le regard un peu fou des grands yeux gris trop espacés, le petit nez drôle, les lèvres mobiles.

— Hélène, Hélène, c'est Dieu qui vous envoie ! — s'écria miss Hitchins, extasiée comme en présence d'un miracle ; — vous ne me croirez pas si je vous dis que je priais pour vous, justement !...

— Chut ! — dit Hélène, — ne parlez pas si fort.

— C'est vrai !... Ah ! chère, vous voyez, je suis de retour en Angleterre ; je savais que j'y redeviendrais meilleure... Ne dites rien, je sais parfaitement qu'en Russie je n'étais plus comme il fallait que je fusse. Ici, je vais à l'église, je travaille pour vivre, je travaille dur, mais je suis sage, très sage.

Hélène souriait. Elles avaient gagné la porte et elles sortirent. Miss Hitchins parlait plus librement, et, comme toujours, elle parlait d'elle-même.

— Chère, que j'ai souffert en Russie ! Les bêtises que j'ai faites, l'ingratitude que j'ai rencontrée, Dieu seul peut le dire !

— On a été ingrat pour vos bêtises, miss Hitchins ?

— Oui, chère, appelez-moi Jessie. Tout le monde m'a toujours appelée Jessie en Angleterre, où je n'étais qu'une petite ouvrière, très courageuse, faisant le ménage pour son frère... Ah ! ce pauvre Jack, il ne vaut pas cher maintenant... C'est de vouloir être miss Hitchins, traitée comme une demoiselle, que je me suis perdue... Vous ne vous y êtes jamais trompée, vous. Au fond, vous êtes la seule personne à qui je n'ai jamais menti.

— Peut-être, — dit Hélène, — mais ne marchez pas si vite.

— Ah ! chère, oui, vous attendez un *baby*. Comme je vous envie ! Moi, si je pensais pouvoir l'élever, j'en aurais un demain...

— Demain ?

— Savez-vous ce qui serait très bien ? C'est que vous me preniez, moi, pour vous soigner, car vous avez besoin d'être soignée, et pour élever le *baby*... Je m'habillerai en blanc comme une *nurse*, je mettrai un petit bonnet sur mes cheveux, ou bien, si vous préférez, une couronne comme une nounou française... Chère, je ferai tout ; je vous suis si dévouée !

Hélène était amusée et attendrie.

— Mais, Jessie, vous ne comprenez rien à ces choses-là !

— Si, si, j'ai soigné des *babies*, souvent.

Hélène ne demanda ni où, ni quand : elle savait très bien que miss Hitchins inventerait un récit tout de suite, mais il ne lui semblait pas impossible qu'elle eût des dons de bonne d'enfants. Du reste, miss Hitchins ne lui laissa pas le temps de réfléchir.

— Où demeurez-vous ? est-ce loin ? Vous voulez bien que je rentre avec vous ?

Hélène fit signe à un *cabman*.

— Ah ! — répétait miss Hitchins, — c'est Dieu qui a fait que nous nous retrouvions.

Sa joie gagnait Hélène. Ce petit être irrationnel, aimant et adroit, lui faisait du bien. Avec une réserve dont Hélène lui sut gré et qui venait d'un sentiment profond d'humilité, miss Hitchins ne lui fit aucune question.

Quand Alexis rentra, Hélène et miss Hitchins étaient dans le petit salon. Sur la table, il y avait des fleurs arrangées avec grâce. Hélène était plus confortablement installée qu'à l'ordinaire, entourée de coussins ; sa coiffure était plus seyante, l'expression de son visage plus calme.

Miss Hitchins s'avança, toute cordiale :

— Vous voyez, je suis là pour veiller sur notre chérie. Un homme n'y connaît rien.

Au premier abord, Alexis parut mécontent ; mais bientôt il se dérida. Miss Hitchins serait vraiment utile. Lui-même était préoccupé d'Hélène, et il se rendait compte qu'il ne savait pas la soigner : d'ailleurs, il n'avait que si peu de temps à lui donner !

Miss Hitchins déclara :

— En piqué blanc je serai très *smart* !

Il fut convaincu.

On loua pour elle une chambre dont elle prit possession le soir même ; demain, deux heures lui suffiraient pour se rendre tout à fait libre.

Ils débattirent, avec un entrain inusité, toutes sortes de projets. C'était miss Hitchins qui montrait l'esprit le plus inventif. Ainsi, elle affirma qu'il fallait quitter Londres avant l'arrivée du *baby*; elle proposa comme résidence de printemps Pallanza, qu'elle connaissait, comme d'ailleurs toutes les villes d'Europe.

La ville toute blanche au bord du lac bleu !...

Hélène applaudit. Depuis longtemps, elle avait le désir d'être mise en contact avec la nature. Devant miss Hitchins, moins intelligente qu'elle, Hélène parlait avec plus d'assurance à Alexis. Le départ fut décidé pour le mois de mars.

Déjà, vers la fin de la soirée, miss Hitchins, parfaitement heureuse, perdait sa piété ; avant de monter dans sa chambre, elle dit à Hélène :

— Chère, comme je regrette d'avoir brûlé mes cartes !... Nous aurions vu si c'est une fille ou un garçon...

XIX

Ce fut à Pallanza, dans une villa coquette au bord du lac bleu, tandis que le parfum des fleurs chargeait l'air et que des chants italiens suaves comme une caresse d'amour ou des paroles sonores et gaies comme un babil d'oiseau pénétraient par les fenêtres grandes ouvertes, que la fille d'Hélène vint au monde : — un pauvre petit être à la face duveteuse, au front drôlement ridé, que sa mère regardait avec stupeur et attendrissement.

— Est-ce ainsi qu'elle doit être ? — demanda Hélène à miss Hitchins. — Est-elle belle ?

— Oui, très belle, mais ne parlez pas.

Hélène posa ses lèvres sur la petite joue étrangement douce et chaude; elle aperçut entre les paupières gonflées, à peine bordées de cils courts, l'œil bleu et vague ; et elle

hocha la tête en souriant. Elle aurait voulu la contempler toujours, cette petite fille mystérieuse et si réelle, si misérable aussi ! Il lui semblait n'avoir jamais vu un enfant jusqu'à ce jour ; et elle s'étonnait de n'avoir pas su combien c'est touchant et navrant à la fois. Mais elle pouvait à peine tenir les yeux ouverts : elle était meurtrie et brisée, comme après un voyage dans l'infini ; son corps était léger et douloureux. Sans cette douleur, elle aurait cru ne plus exister, rêver de l'autre côté de la vie...

— Montrez-moi si elle a des cheveux.

— Elle en a beaucoup ! — dit miss Hitchins fièrement.

Elle souleva le bonnet qui encadrait le minuscule visage rouge ; elle fit voir à Hélène une touffe de cheveux soyeux et brillants.

— Sur la nuque, par exemple, il n'y a encore qu'une espèce de mousse, — ajouta-t-elle ; —mais on ne peut guère demander plus.

Elle ouvrit aussi les menottes couvertes de peau trop large, exhiba avec admiration les doigts aux ongles transparents et mous.

—Assez!... Surtout ne bougez pas ; sinon, j'emporte mademoiselle.

— Ah ! non, — supplia Hélène.

Elle éprouvait un véritable déchirement à la pensée qu'on pût mettre une distance entre elle et l'enfant.

— Chut!...

Dans la pièce voisine, Alexis, joyeux de la détente après l'angoisse, causait avec le médecin. Hélène se souvint qu'au plus fort de sa douleur elle s'était intéressée obstinément aux breloques du médecin, qu'elle s'appliquait à les compter, s'impatientant s'il faisait un mouvement qui les déplaçât ; Alexis était entré et elle l'avait chassé d'un geste impérieux : elle ne voulait pas qu'il sût combien elle souffrait... Avait-elle tant souffert?... Maintenant, cela lui paraissait peu de chose, cette torture passée... Puis, après le grand apaisement, Alexis s'était approché, marchant vite et sans bruit : il l'avait embrassée très fort, avec reconnaissance. Elle-même se sentait sacrée ! Elle aurait voulu des baisers immatériels...

Elle avait voulu qu'on appelât sa fille « Marie », en mé-

moire de la madone de Berlin; et elle transforma le nom en Mira, parce qu'elle aimait les sonores syllabes italiennes. Elle aimait surtout le lac; elle croyait comprendre en son repos inquiétant, était jalouse des voiles blanches qu'il berçait, — ces voiles nettes et effilées comme des plumes de quelque gigantesque oiseau qui aurait passé par là, indifférent et merveilleux.

Mira avait une nourrice italienne, aux yeux de jais, au rire prompt; robuste et bel animal qui s'attacha vite à l'enfant de l'étrangère. De son lit, Hélène la regardait allaiter la petite fille en chantant; elle l'enviait, elle se représentait le chatouillement des petites lèvres sur le sein gonflé; puis elle se disait qu'elle aimait Mira autrement, d'âme à âme, comme une mère seule peut aimer. Elle demeurait faible et languissante. Alexis, que la maladie déconcertait toujours, prit l'habitude de ne lui faire que de courtes visites. Il était effaré de la chétivité de l'enfant: une instinctive répugnance se manifestait quelquefois dans son regard. Hélène passait ses journées avec miss Hitchins. Les lettres de ses parents, plus tendres, plus confiantes depuis qu'elle avait monté en grade par la maternité, lui étaient précieuses. Elle avait une recrudescence de sympathie pour Véra et songeait aux tout petits, qui jouaient là-bas, dans la vieille maison; elle plaignait Lily de n'avoir pas d'enfant.

Le médecin lui permit enfin de se lever et d'être quelques heures sur la terrasse. Hélène voulut se faire belle, apparaître devant Alexis dans toute sa grâce reconquise, parmi les citronniers en fleurs et la lumière chaude. Il avait promis de venir la rejoindre.

Elle se laissa parer par miss Hitchins; elle s'examinait avec inquiétude dans la glace : elle doutait d'elle-même et souhaitait des compliments.

Sur la terrasse, elle attendit Alexis en vain.

— Chère, — lui disait Jessie en extase, — chère, que vous êtes ravissante!... Jamais vous n'avez été ainsi...

Hélène lui flatta la main d'une caresse rapide. Pour elle, Jessie comptait peu, malgré tout son dévouement. L'âme légère de l'Irlandaise ne pesait pas dans la balance de ses affections. Cependant, à la voir assise sur un tabouret, pres-

que à ses pieds, toute rose dans la tenue de piqué blanc qu'elle s'était obstinée à revêtir, Hélène sourit.

— Chère, j'aime quand vous souriez. Sinon, vous devenez trop grave et cela m'impose... Du reste, cela vous va d'être grave. Moi, si j'avais du chagrin, je deviendrais laide : je suis genre Louis XV, je dois rire et m'agiter...

Hélène se dit que la prochaine transformation de Jessie serait en soubrette. Puis elle pensa que Jessie avait remarqué sa tristesse. Était-elle donc triste vraiment, triste de quoi ?

Toutes les deux s'étonnaient qu'Alexis ne vînt pas. Cependant Jessie bavarda, nerveuse, faisant des plans pour toute la famille.

Hélène, étendue sur sa chaise longue, immobile, les mains inertes, regardait l'horizon : « Il était allé sur le lac, sans doute ; il pouvait voir l'eau de près, y plonger les doigts... »

— Rentrons, — dit-elle, — l'air me grise.

Miss Hitchins fut à son côté en un clin d'œil.

— Chère, comme vous êtes devenue grande! J'aurai beaucoup plus de peine maintenant à adapter vos robes à ma taille.

« C'est vrai que j'ai grandi, — songea Hélène. — C'est que je suis très jeune... Vingt ans!... »

Et déjà les choses décisives de son existence étaient accomplies.

Elle en voulut à Alexis de sa négligence.

Quand il arriva, affairé, s'excusant trop, se lamentant de sa maladresse, elle avait quitté sa parure coquette, défait ses cheveux : elle ne voulait plus qu'il vît combien elle était jolie.

— Tu prendras l'air tous les jours, — disait Alexis, — et bientôt tu feras de grandes promenades.

Mais les autres jours importaient peu à Hélène : c'était à sa première sortie qu'elle voulait être câlinée et admirée.

Alexis était allé à l'*Isola Bella* et il avait rencontré un ami.

— C'est curieux, — disait-il, — comme le monde est petit : on voit partout des gens de connaissance... J'espérais tant que nous serions seuls ici!

Cet ami n'était pas très intéressant par lui-même ; mais on avait causé de relations communes. Beaucoup de Russes se

trouvaient alors en Suisse ; ils faisaient des excursions charmantes.

— La nature plus sévère, les glaciers et les pics, après la nature trop suave, trop *chromo* d'ici... qu'en dis-tu?... si nous voyagions un peu?...

— Comment le pourrais-je? — murmura Hélène.

— J'avoue que j'ai besoin de sites abrupts, d'air vif, de contrastes violents. Ici je m'amollis, je deviens veule, mon travail n'avance pas ; je me laisse bercer au lieu de vivre.

— Tu t'ennuies? — dit Hélène.

Il s'indigna de cette supposition : Hélène le connaissait donc bien mal !...

— Ce n'est pas que je m'ennuie, mais je me sens las et inutile. Je ne vis pas assez intensément, je ne fais rien.

« C'est drôle comme, depuis notre mariage d'amour, il a toujours oublié de m'aimer et de s'occuper de moi! » pensa Hélène. Mais elle avait pris son parti de cette indifférence et n'en souffrait presque plus. Ce n'était pas pour le poème qu'elle était délaissée. Il lui semblait que le poème n'existerait jamais : Alexis avait annoncé, un jour, cette œuvre dans la fougue d'une conversation, s'engageant plus qu'il ne le voulait; puis, sans qu'il l'avouât, la fatigue était venue et il cherchait de nouveau, pauvre garçon !...

— Va rejoindre tes amis, je resterai ici avec Mira.

— Nous en reparlerons.

Plusieurs fois, il revint sur le même sujet : Hélène était remise, maintenant : certes, elle ne devait pas faire d'excursions, mais une petite tournée avec de longs arrêts dans des hôtels, en compagnie de gens aimables et gais, ne pourrait que lui être agréable. Mira resterait sous la surveillance de miss Hitchins; on aurait des nouvelles tous les jours...

Hélène ne voulait pas bouger. Sa curiosité des pays divers l'avait depuis longtemps abandonnée. Pallanza lui était douce, tout en exaspérant sa rêverie. Elle arrivait à découvrir dans les sons éclatants ou rauques du langage populaire quelque chose qui lui rappelait le russe...

— Je reste.

Alexis haussa les épaules.

— En tout cas, je t'ai suppliée de venir avec moi!...

— Bien sûr !

Miss Hitchins guettait le départ d'Alexis avec un extrême plaisir :

— Chère ! nous serons seules... Nous pourrons dire tout ce qui nous passera par la tête sans crainte de paraître sottes... Assez de sublime : nous vivrons dans la réalité !

Alexis n'attendait plus qu'un mot de ses amis pour les rejoindre à Montreux. Son bagage de touriste était prêt.

Un jour, il dit brusquement :

— Il n'y a aucune raison pour que tu refuses de recevoir Volsky : il désire te présenter ses hommages.

— Volsky ?... mais je ne savais pas qu'il fût ici !...

— Comment ? ne t'ai-je pas dit que je l'ai rencontré dans l'*Isola Bella* : il m'a mis au courant de la partie qu'on projetait. Je ne l'ai pas amené ici plus tôt, puisque tu étais encore dolente, mais à présent...

— Il n'a qu'à venir, — répondit Hélène.

Elle avait oublié son ancienne antipathie.

— Je peux lui dire de passer aujourd'hui à cinq heures ?

— Si tu veux.

Elle reçut Volsky sur la terrasse, ennuyée un peu de ce qu'il eût fallu, pour l'occasion, éloigner Mira. D'assez loin, elle reconnut la haute silhouette, disgracieuse mais élégante. La vision de sa première rencontre avec Volsky revint alors nettement à sa mémoire ; et elle s'étonna qu'il ne fût pas, comme l'autre fois, accompagné d'un grand chien de chasse. Elle le regardait avec curiosité.

« Décidément, il a l'air d'un homme traqué et harassé », songea-t-elle.

Il s'avança sur la terrasse et salua cérémonieusement. Hélène fut contente de retrouver quelqu'un de son monde. Elle sourit. Les yeux très bleus de Volsky, ses cheveux très blonds la surprirent, dans ce décor de couleurs violentes. Elle remarqua sa mâchoire proéminente, qui semblait contredire la douceur presque fade du front et des yeux ; elle vit que les mains étaient longues, belles, souples et soignées.

— Je ne m'attendais pas à vous voir ici, — dit Hélène.

— Moi, madame, je savais très bien que vous y étiez.

Il avait parlé si simplement qu'Hélène ne se demanda

même pas s'il y avait un madrigal dans cette assertion. Néanmoins, elle fut intimidée.

— Vous aimez Pallanza? — fit-il.

— Oh! oui, — répondit Hélène en se tournant du côté du lac, qui était son grand amour de Pallanza.

Elle sentit sur son visage, présenté ainsi de profil, le regard attentif de Volsky, et elle prolongea sa pose, un peu plus qu'il ne le fallait, par crainte d'affronter ce regard. Pourtant, lorsque à son tour elle l'observa, il avait l'air très naturel, seulement un peu plus joyeux, plus rassuré qu'à son arrivée.

— Vous connaissez toute l'Italie? — reprit Hélène, consciente de la banalité de sa question.

— Oui, — répondit-il. — J'ai vécu longtemps à Venise, mais je n'y retournerai plus.

— Pourquoi? — fit Hélène.

Et, à peine cette parole lui eut-elle échappé, qu'elle la regretta. Elle rougit un peu.

— Venise ne m'a pas porté bonheur; j'y ai passé des années bien décevantes, — dit-il; — pourtant j'ai cru adorer cette ville...

« Cette ville ou quelque femme? — pensa Hélène. — Me fait-il une demi-confidence, ou parle-t-il sans songer à ce qu'il dit?... »

Elle eut un moment d'embarras, tandis que Volsky, calme et doux, caressait de ses doigts légers les feuilles d'un laurier-rose. Il ne portait aucune bague, et son costume était d'une parfaite simplicité. Tout à coup, il eut un sourire brusque et tendre qui lui donna un air presque gamin.

— Vous me voyez pour la première fois, madame; mais j'ai déjà eu le plaisir de vous voir.

— Je vous vois pour la deuxième fois! — s'écria Hélène étourdiment.

Il dit, en redressant avec délicatesse la tige d'une fleur qui retombait :

— Je ne savais pas qu'on pût voir à travers les larmes.

Puis, comme s'il répondait à une secrète appréhension d'Hélène :

— Vous étiez très belle, alors; mais vous l'êtes bien plus aujourd'hui.

Miss Hitchins apparut, tenant au bout de ses bras tendus un plateau avec des fruits et des sorbets. Tout riait dans le minois frais de l'Irlandaise, sauf les lèvres résolument serrées. Elle marchait à petits pas, le buste cambré. Sur son bonnet de mousseline blanche, un chou de rubans était coquettement posé.

« Voici le déguisement en soubrette ! » se dit Hélène. Mais elle bénit cette intervention. Jessie se mouvait avec promptitude et aisance. Quand elle se fut retirée :

— C'est bien, — dit Volsky, — que vous ayez de jolis êtres pour vous servir.

— Miss Hitchins — répondit Hélène — est une délicieuse petite folle et m'est toute dévouée. Il ne faut pas la prendre pour une servante, elle a fait cela par plaisanterie ; c'est une amie.

— Ah ! comme c'est drôle et gentil !... Elle doit être heureuse de pouvoir se dévouer, comme vous dites.

— Qu'avez-vous fait de votre chien jaune ? — demanda Hélène.

— Vous l'aviez remarqué ? Il est mort, le pauvre animal. C'était mon meilleur ami.

Il se levait, jugeant que sa visite avait assez duré. Il mit sur les doigts d'Hélène un baiser, qu'elle écourta en retirant sa main très vite. Involontairement, elle redoutait le contact des doigts de Volsky, qu'elle avait vus touchant les fleurs avec une langueur si caressante.

Elle résolut de ne pas encourager ses visites. Mais, comme il disait en la saluant encore, du seuil de la terrasse :

— Vous me permettrez de revenir ? A l'étranger, les compatriotes ont le privilège d'être indiscrets, et il me serait si précieux de pouvoir de temps en temps vous présenter mes hommages !...

— Vous me trouverez généralement à cette heure-ci, — répondit-elle.

Et elle pensa :

« Quel singulier personnage ! On ne sait pas s'il est naïf ou roué... »

Bientôt Alexis rentra. Il avait aperçu Volsky sur le rivage du lac.

— Il est charmant, n'est-ce pas? — demanda-t-il à Hélène.

Et, sans attendre la réponse, il ajouta :

— J'aurais bien voulu savoir l'adresse de son tailleur. Quelle coupe!...

Hélène se souvint que naguère encore il lui reprochait de n'attribuer d'importance qu'aux détails extérieurs, manières ou vêtements. Mais elle ne dit rien, pour ne pas provoquer de querelle au sujet de Volsky.

Elle avait accepté de le voir souvent... « Comme notre volonté agit peu dans la vie ! » se dit-elle.

XX

Le lendemain, Volsky vint encore. Hélène le reconnut de loin. Cette fois, il était accompagné d'Alexis. Ils semblaient engagés dans une conversation animée et continuaient de parler en gravissant les degrés de la terrasse. Le pas d'Alexis était sonore, brusque et inégal, lent ou rapide selon ce qu'il disait; celui de Volsky, nonchalant et régulier. «Il doit ne jamais avoir l'air de se hâter, même quand il marche vite», songea Hélène. Et, regardant les longs pieds étroits de Volsky, elle fit cette réflexion pratique : « Comme ce doit être commode d'avoir de grands pieds ! On est solide, on avance; tandis que nous autres, pauvres femmes, nous trottons, nous trottons... » Elle avait, depuis ces derniers mois, l'impression d'avoir beaucoup trotté moralement. Elle avait fait du chemin, sans doute, mais avec quelle fatigue!...

Volsky s'inclinait. Hélène sentit s'éveiller en elle une rancune vive pour le souvenir qu'il avait gardé de ses larmes de jadis; une surprise aussi de ce qu'il eût parlé si franchement.

— Je vous dérange, — dit-il.

— Pas du tout!

Alexis fut mécontent de la raideur d'Hélène. Il y remédiait en causant avec entrain. Plusieurs fois, Volsky essaya de faire intervenir Hélène; mais elle avait pris l'habitude de beaucoup se taire devant Alexis, par crainte de commettre une maladresse: elle laissa les deux hommes épiloguer. Ils

débattaient une question sociale qu'Alexis avait soulevée. Hélène ne s'y intéressait pas, mais elle étudiait les attitudes différentes des interlocuteurs. Elle connaissait l'ardeur brillante d'Alexis. Chez Volsky, elle remarqua une extrême honnêteté et une rare précision d'esprit. Il n'avançait que ce qu'il savait, devinait les objections, avouait avec loyauté les lacunes de sa science. Alexis ne parvenait pas à l'étourdir; il voyait qu'il avait affaire à un adversaire habile. Volsky était un sceptique; il sauvegardait son indépendance, alors qu'Alexis s'acharnait à le convaincre.

Le premier, Volsky s'aperçut que la dialectique tenait trop de place dans cette visite; il dit tranquillement :

— Mon Dieu, quand on persécute quelqu'un, que ce soit un individu isolé ou toute une classe de la société, je prends parti pour l'opprimé. Mais je pense que l'opprimé aussi a souvent tort. Surtout quand il est légion : les collectivités raisonnent d'une manière enfantine...

— C'est dur pour mon mari! — dit Hélène; — il a le culte des masses. Il les chante dans un poème.

Alexis fit un geste découragé de la main, comme s'il renonçait à relever une telle absurdité.

« C'est ce que je pensais, — se dit Hélène; — il se dégoûte de son poème! »

— Ah! — fit Volsky, — que c'est curieux!

Et il ajouta :

— Est-ce que votre œuvre a déjà paru? J'aimerais la lire.

— Quelques fragments à peine, — dit Alexis : — n'en parlons pas, cela n'a aucun intérêt.

« Où et quand? » se demandait Hélène.

Alexis répondit à cette incertitude.

— J'en ai publié quelques morceaux, il y a deux ans. Du reste, j'ai beaucoup modifié mon idée première. Je ne suis pas, comme Hélène le dit, un admirateur passionné des masses; je compatis, voilà tout.

Il avait été sur le point de se fâcher, mais il observa que Volsky ne semblait pas dédaigner le jugement d'Hélène. Subitement, elle lui apparut telle qu'aux yeux d'un étranger : très fine et gracieuse, avec le contraste de sa grande jeunesse et de son air pensif.

— Je n'ai guère pu travailler, cette dernière année, — dit-il avec un rire tendre.

Hélène ouvrit de grands yeux. Qu'Alexis lui fît des déclarations devant un autre, quand il s'en abstenait dans l'intimité, la révoltait. Pourtant elle ne voulait pas se trahir. Déjà il lui semblait que Volsky était trop perspicace. Elle causa spirituellement, avec la frivolité requise. Elle racontait ses impressions londoniennes, choisissait les plus plaisantes ; et tous les trois étaient rentrés dans la plus aimable banalité quand Alexis s'écria :

— N'est-ce pas le facteur qui arrive ?

Volsky se leva lentement et abrita ses yeux de sa main.

— On ne distingue rien, dans toute cette lumière... Oui, je pense que c'est le facteur. J'aperçois la lanière de cuir noir en travers de sa poitrine... Qu'il fait chaud et que je détesterais être facteur !...

Et, comme Hélène riait :

— Cette terrasse — ajouta-t-il, — est délicieuse avec sa colonnade pleine d'ombre. Vous êtes très bien, ici, madame...

Alexis était descendu, et, les mains dans les poches, nu-tête, bravant le soleil, il allait au devant du facteur.

Volsky répéta sa phrase, en la modifiant un peu :

— Vous êtes très heureuse.

— Oui, — dit Hélène.

— J'en étais sûr.

Et, manifestement contre son gré, il sourit.

Hélène eut le sentiment vague et gênant que Volsky en savait plus long sur elle qu'elle n'en savait sur lui. Maintenant le visage de Volsky ne lui paraissait plus fade. Elle remarqua que sa bouche se contractait fréquemment en un pli nerveux. Elle aima cette marque de sensibilité. « Il ne se vante pas quand il croit avoir beaucoup souffert », pensa-t-elle.

Alexis revenait, une lettre à la main :

— Ils m'attendent demain à Saint-Moritz. Il faudra me hâter. C'est ridicule de ne m'avoir pas averti plus tôt !

— Mais puisque tu es prêt ! — dit Hélène.

— C'est vrai... Et vous, Volsky ?

— Ah ! moi, j'irai peut-être vous rejoindre plus tard... Il fait vraiment trop chaud.

— Trop chaud sur les glaciers? — observa Hélène.

— Mais, madame, il faut encore y arriver!

— Alors, vous nous faites faux bond? — dit Alexis en riant. (Sa joie de partir était évidente.) — Vous êtes d'une paresse!...

— Je ne le nie pas, — répliqua Volsky. — Je vous laisse à vos derniers préparatifs.

— Alors, à plus tard! — dit Alexis.

— Au revoir.

Et, quand Volsky fut loin :

— Je suis content qu'il reste, — dit Alexis ; — tu seras un peu moins seule.

Le voyage le tentait, mais il dissimulait son plaisir.

— C'est insensé, cette lettre si tardive!

Il consultait un indicateur de chemin de fer.

— Dans une heure, il faut que je sois à la gare.

Puis, regardant Hélène :

— C'est la première fois que nous nous quittons.

Elle eut un serrement de cœur ; en elle, les mots d'adieu sonnaient comme un glas.

— Oui, mais c'est pour peu de jours... — murmura-t-elle.

Il sauta sur cette idée.

— Certainement! quinze jours au plus, ou trois semaines. Ce n'est rien. Tu ne t'ennuieras pas trop : tu as Mira et miss Hitchins... Où est Mira? Je veux l'embrasser.

Mira émit un petit grognement faible en guise d'adieu. Elle se frottait les joues de ses menotes rouges, se donnait des coups de poing sur le nez, ce qui la fâchait.

Miss Hitchins aida Alexis à boucler ses valises. Elle lui recommandait de se faire photographier en alpiniste, au moment de la plus forte inspiration poétique, et, saisissant sur la table un cure-dent en bois, lui conseillait de prendre cela comme *alpenstock* pour le cas où le sien se casserait.

Alexis riait de tout. Il étreignit Hélène.

— Dépêchez-vous! — criait miss Hitchins.

— On ne me laisse même pas faire mes adieux! — dit-il gaiement.

Il courut à l'embarcadère du bateau, tandis qu'Hélène et miss Hitchins le regardaient de la terrasse. Jessie agitait son

mouchoir avec des bonds furieux de toute sa personne impertinente et agile.

— Pourquoi êtes-vous si contente ? — demanda Hélène.

— Ah ! chère, — s'écria miss Hitchins, — pourquoi avez-vous dit au comte Volsky que je n'étais pas une femme de chambre ?

— Comment savez-vous cela ?

— Il m'a saluée trop poliment, tantôt, sur le rivage... Mais cela ne fait rien, chère, nous aurons un peu de *fun*[1], quand même.

— Ayez-en autant que vous pourrez ! — dit Hélène.

Elle sourit, à la pensée que la trop flirteuse miss la garderait de tout adorateur. Mais elle regretta l'époque ingénue où elle s'approchait des gens avec une simplicité curieuse, les étudiait, se laissait émouvoir. C'était fini, tout cela.

Et elle fredonna :

— *Tempi passati ! tempi passati !...*

XXI

Le départ d'Alexis attristait Hélène ; le soulagement qu'elle éprouvait à n'être plus critiquée ne suffisait pas à la dédommager de son isolement. Elle s'était habituée à vivre auprès d'Alexis, à le savoir là, à épier son humeur changeante et fantasque : il lui manquait. Elle avait pris, chez les Tougorine, où tous les membres de la famille étaient si liés entre eux, la manie de l'inquiétude : Alexis absent, elle s'inquiétait de lui.

« Pourvu qu'il ne fasse pas quelque imprudence !... »

Elle s'amusa du bain de Mira, assista à son coucher ; mais la soirée lui parut longue. Miss Hitchins avait déclaré qu'un ouvrage pressé la retiendrait dans sa chambre.

Hélène s'accouda, nonchalante, à sa fenêtre. Les étoiles, pâles d'abord, se précisèrent, brillèrent avec plus d'audace. Des souffles chauds passaient dans l'air, de temps en temps, comme une haleine passionnée. Et tout était si calme et si vivant !... Une volupté planait, insaisissable et troublante.

1. « Un peu d'amusement. »

Hélène alla s'étendre sur son lit. L'oreiller dur, où sa tête n'enfonçait pas, donna quelque fraîcheur à sa nuque; mais elle ne pouvait s'endormir. Une demi-somnolence, plus fatigante que la veille lucide, l'accablait... « Que cherchait Alexis? Quelle impression poétique souhaitait-il? » Elle pensa tout à coup qu'il doit se passer des choses étrangement belles dans une tête qui recèle le génie, ou, à défaut de génie, le talent. Musicienne, elle s'était cru du talent, un jour; puis, brusquement, elle avait renoncé à tout, pour se confondre dans un autre esprit, qu'elle jugeait supérieur au sien; elle s'était perdue et n'avait même pas confondu son âme avec une autre âme : simplement, elle avait lié sa vie. Elle était restée seule, mais ne s'orientait plus elle-même.

Elle s'assoupissait:

« Oui! le poème... Foule, coule, boule, roule... Une avalanche qui roule... Une avalanche!... Ah! qu'il n'expose pas sa vie par témérité, dans la poursuite d'une émotion rare!... »

A cette idée, une sueur froide mouilla ses tempes. Elle enfonça ses doigts dans les mèches lourdes de ses cheveux. Elle n'avait plus envie de dormir. Une avalanche!... Comment n'y avait-elle pas songé plus tôt. Cette alacrité qu'il avait montrée, n'était-ce pas la folie du danger?... Elle ne pouvait y tenir; il fallait qu'elle fît part de son inquiétude à quelqu'un : doucement, elle alla gratter à la porte de miss Hitchins.

— Jessie, — chuchota-t-elle, — Jessie !

Elle ne reçut aucune réponse. Ce silence l'effraya.

« Jessie serait-elle malade, évanouie? Elle était bien surexcitée, ce soir!... »

Hélène ouvrit la porte : la pièce était déserte. Sur le lit de Jessie gisait la robe de piqué blanc. Une malle paraissait avoir été saccagée en hâte; la manche d'un corsage méprisé pendait, flasque, appuyant à terre la dentelle défraîchie du poignet. Des rubans s'échappaient d'un coin. Sur la cheminée, les boîtes d'éventails d'Hélène bâillaient, l'une d'elles vide.

« Elle est sortie, pauvre petite : son austérité lui pesait. Elle est sortie, mais pour rejoindre qui? Volsky, sûrement... »

Ils devaient maintenant s'embrasser dans l'ombre. Ils en



avaient bien le droit. Mais quels êtres bas, tout de même!... Que savaient-ils, lui d'elle, et elle de lui? Il était élégant, jeune encore, riche; elle avait la taille souple et ronde, le minois chiffonné : c'était assez pour les précipiter dans les bras l'un de l'autre.

Elle eut un geste de révolte.

« Ils n'ont même pas simulé l'ivresse des âmes avant de céder à l'ivresse des corps. Il y a des gens qui dégradent la vie... Elle est sortie par la fenêtre, en laissant sa lampe allumée pour dépister tous les soupçons. Pauvre petite Jessie, quel stratagème! Comme si elle n'était pas libre de se garder ou de s'avilir à son gré!... »

Hélène avait la main sur le bouton de la porte, quand un frôlement la fit se retourner, et, dans la fenêtre, elle vit se dresser Jessie toute pâle, les cheveux en désordre, le haut du corps enveloppé dans un mince manteau de soie qu'elle serrait contre elle. De sa main appuyée contre sa poitrine, elle tenait l'éventail d'Hélène.

— Chère! — souffla Jessie (une expression d'angoisse contractait son visage et l'enlaidissait), — chère, ça ne fait rien, n'est-ce pas, que je sois sortie? Vous n'aviez pas besoin de moi? Je n'ai pas voulu vous déranger pour vous demander la permission.

— C'eût été bien inutile, — dit Hélène; — vous pouvez agir comme il vous plaît.

— Ne me parlez pas ainsi. Je sais que je ne vaux pas grand' chose. Mais je n'ai rien fait de mal.

— Je ne vous questionne pas, — répondit Hélène. — Bonsoir.

Elle se méprisait d'être si émue et cherchait à dissimuler son sentiment.

— Mais si, je vous dirai, — poursuivait Jessie. — Je n'ai rien fait de mal. Une promenade en bateau avec un Italien qui chantait à ravir et deux de ses amis: je ne sais pas qui ils sont, mais je vous assure qu'ils étaient très gentils. Je leur ai récité des vers et ils ont dit que j'avais beaucoup de talent. Les vers étaient en anglais : ils ne comprenaient pas, mais ils applaudissaient; le grand brun m'a conseillé d'aller sur la scène. Il me promet beaucoup de succès... Chère,

qu'en pensez-vous? Peut-être est-ce ma vraie vocation?... Et, si j'ai pris votre éventail, ça ne fait rien, n'est-ce pas? Je ne l'ai pas abîmé, regardez, et même j'ai décidé que, dans ce coin un peu vide, je broderai quelque chose : *Pallanza*..., voulez-vous?

Hélène riait.

— Couchez-vous!

— Oui, tout de suite... Maintenant, je vous ai tout dit et vous n'êtes plus fâchée, il me semble... Est-ce que *Baby* s'est réveillée pendant mon absence?

— Non; elle dort.

— Alors, tout est bien.

— Oui, — dit Hélène.

Elle se retira enfin. Elle ne voyait pas clair en elle-même; elle constatait seulement qu'elle était jalouse de cet homme, dont elle ne savait que des actions mauvaises; mais il lui donnait à entendre qu'il l'avait suivie, qu'il avait aperçu ses larmes, qu'il voulait rester auprès d'elle... Oui, il usait des procédés habituels de séduction; et elle s'était laissé troubler si vite, par vanité, par besoin d'être admirée! Pourquoi, aussi, Alexis ne remarquait-il pas comme elle était devenue belle?... Mais Jessie disait la vérité : Jessie n'avait pas eu de rendez-vous avec Volsky. Hélène le sentait et elle en était contente. Elle se disait : « Il ne m'est rien; mais j'aime autant ne pas avoir à le mépriser... Demain, à l'heure de sa visite probable, j'irai faire une promenade... »

Elle se tint parole. Le lendemain donc, elle sortit, malgré la chaleur, malgré la mollesse qui alanguissait tout son être. Les premiers pas, sous le soleil railleur, furent pénibles; Hélène clignait des yeux; les rayons puissants transperçaient son ombrelle blanche, la narguaient en se reflétant partout. A travers ses bottines, le sable la brûlait.

« Un tel effort pour éviter la visite d'un monsieur qui peut-être ne songe même pas à venir! » — se disait-elle, honteuse un peu de sa fuite.

Puis elle pensait qu'il viendrait sûrement, qu'il serait désappointé de ne pas la trouver. Elle souhaitait qu'il se dérangeât pour rien et subît l'échec qu'elle lui ménageait. Sur la berge, elle appela un batelier et monta dans une barque.

— A l'*Isola Bella!* — dit-elle.

D'être sur l'eau la fit sourire. La barque filait, légère. Hélène eût aimé que le voyage fût long. Elle laissait traîner sa main et écorchait l'eau du bout de son ongle, par un caprice de caresse. Elle aurait voulu troubler le lac qu'elle admirait, et elle s'abandonnait, chétive, devant ce calme suprême et insolent.

Dans l'*Isola Bella* elle s'ennuya d'avoir à marcher encore; mais, quand elle fut au milieu de l'immense jardin, fou de parfums, las et fougueux en l'exubérance de ses fleurs et de ses fruits, un vertige délicieux la saisit. Elle errait, faible et enivrée, les narines ouvertes, les épaules affaissées sous le poids des aromes qui l'accablaient. Devant un grand eucalyptus, elle s'arrêta. L'écorce de l'arbre pendait en dentelle autour du tronc svelte et dépouillé. De sa main dégantée, elle palpa l'arbre, arracha un lambeau d'écorce qu'elle froissa. Puis, l'idée lui vint de s'en frotter les bras pour communiquer à sa chair cette odeur vivifiante. Doucement elle enroulait l'écorce autour de son poignet.

Elle avait croisé, en route, divers promeneurs, sans leur prêter attention. L'île lui avait appartenu jusqu'à ce moment; mais, tout à coup, elle sentit qu'elle n'était plus seule. Elle tourna la tête, gardant les yeux mi-clos. Volsky était là.

— J'aurai toujours la joie de vous voir parmi des fleurs! dit-il en la saluant.

Son visage était mal assuré. Il semblait à Hélène que sa bouche tremblait un peu, mais ses longs doigts, appuyés sur le pommeau de sa canne, étaient immobiles.

— Pourquoi m'avoir épiée? — demanda-t-elle, dédaignant de croire à l'imprévu de leur rencontre.

— Pourquoi me fuir? — demanda-t-il en manière de réponse. — Vous m'aviez dit que je vous trouverais chez vous vers cinq heures, et voilà que vous sortez, seule, sous le soleil. Qu'est-ce que cela peut vous faire, de me voir un instant chez vous? Et cela m'est si doux, à moi!...

— Oh! — dit Hélène, — la banalité des compliments qu'un homme qui s'ennuie débite à la première femme qu'il rencontre!

— Oui, — fit Volsky, — tout est banal parce que tout a

été dit. Mais, pour celui qui parle, un monde est contenu dans la banalité des paroles. Tant pis si elles ont servi à d'autres. Je voudrais avoir des mots tout neufs à vous dire, mais il n'y en a pas.

— Alors, ne dites rien, — répliqua Hélène; — ce sera plus prudent. (Et elle fit de la main tendue le geste de présenter le jardin.) Admirez seulement.

Il tenait les yeux obstinément fixés sur le visage d'Hélène :

— J'admire !...

Et, comme pour corriger la hardiesse de cet aveu, il sourit tristement.

— Il fait très chaud, — dit Hélène sans trop savoir ce qu'elle disait.

— Oui... Pourtant, on est mieux ici que sur les glaciers.

Dès que ces mots lui eurent échappé, il regretta l'allusion maladroite au mari absent. Son agacement fut si manifeste, son air si désolé qu'Hélène éclata de rire.

— Je suis un imbécile, — dit Volsky.

Elle riposta, narquoise :

— Qu'y a-t-il ? Vous semblez croire que vous avez démoli quelque chose : il n'y avait rien à démolir.

— Si ! — dit-il ; — pour moi, la minute était... merveilleuse.

— En tout cas, elle est passée.

Autour d'eux, en effet, toutes choses leur parurent transformées. C'était comme un nouvel éclairage qui soudain détruit le charme d'un aspect de la nature.

Ils avançaient dans une allée de citronniers, muets, étrangers l'un à l'autre.

Hélène ne pouvait s'empêcher de se plaire à la franchise de Volsky; bien qu'elle l'eût accusé d'être banal, elle ne le trouvait pas tel. « Cet homme ne ment pas; ni sa physionomie, ni ses propos ne mentent ».

Il s'était enfin remis à parler, se rendant compte qu'il n'était plus aidé par des complicités invisibles, mais s'appliquant à ne pas perdre l'occasion que ce tête-à-tête lui offrait.

— Je vous ai déplu lors de ma première visite, je le sais. Était-ce impertinence, de vous laisser comprendre que j'étais venu à Pallanza pour vous rencontrer ?

Hélène ne répondit pas.

— Ma volonté de vous revoir était si forte!... Je vous avais toujours devant les yeux telle que vous étiez en Finlande, dans la nature sombre et calme. Alors vous étiez triste et je me disais : « Il faut que je revoie ce visage; il doit avoir des expressions à l'infini, rapides et différentes. Peut-être, à un mot que je dirai, le verrai-je s'éclairer ou s'adoucir, par bonté! » car vous êtes bonne... Et je n'ai pas eu tort : vous riez, en ce moment, mais sans vous moquer... Je suis très bête, dites?

Hélène secoua la tête, en riant, mais sa gorge était serrée.

Il la regarda, subitement grave :

— Pourquoi pleuriez-vous, ce jour-là? — demanda-t-il très bas.

Elle répéta, farouche, ce qu'elle lui avait déjà dit :

— Je suis heureuse!

Elle-même eut conscience du défi douloureux qui sonnait dans sa voix.

— Donc, vous devez avoir pitié de ceux qui ne le sont pas, — répondit-il; et il ajouta, après un moment de silence :

— Laissez-moi venir vous voir, de temps en temps, quand le jour commence à baisser. Je suis si affreusement triste, à cette heure-là! Je ne vous dirai rien qui puisse vous offenser. Ne m'éloignez pas.

Hélène acquiesça d'un mouvement des paupières.

— Ramenez-moi, — dit-elle; — il me tarde de revoir ma fille.

Il eut un léger frémissement, mais ne répondit pas. Le retour ne laissa aucun souvenir à Hélène.

XXII

Huit jours s'étaient écoulés depuis le départ d'Alexis. Hélène remarquait un singulier changement dans l'atmosphère de la maison, dans l'attitude des gens qui l'entouraient, dans l'aspect de Pallanza même. Tout s'était animé soudain d'une poussée impétueuse. Ou bien était-ce elle qui avait

ouvert les yeux, qui devenait attentive à ce qui toujours avait existé ? La ville n'était plus un décor féerique et endormi; elle vivait d'une vie personnelle. Les êtres anonymes acquéraient une valeur précise. Leurs pas sonores s'abattaient avec un rythme qui lui était révélateur; le balancement souple des corps la faisait sourire, comme une harmonie dont elle percevait le sens. Les touristes étrangers lui étaient sympathiques; elle s'initiait à leur joie, compatissait à leur fatigue. Les yeux brillants de miss Hitchins, quand elle arrivait, perfidement exubérante, après une disparition de plusieurs heures, ne l'étonnaient plus. Jessie s'était épanouie comme une fleur humaine, souillée un peu, mais gracieuse et touchante. Tantôt elle avouait un amour, tantôt elle le niait avec mépris. Hélène se disait que, dans ce charmant petit animal domestique, ses propres sentiments se répercutaient : « Elle subit le contrecoup de ce que j'éprouve; et elle est plus alarmée que moi, parce qu'elle n'a aucune force de résistance. » Hélène regardait Jessie, affolée, inquiète, gaie et douloureuse en même temps : « Elle n'est pas responsable; moi seule, je puis l'arrêter en me raidissant, en retournant à la routine première. » Mais elle ne pouvait pas se raidir, elle ne pouvait plus redevenir la femme raisonnable qui observe et qui médite : quelque chose lui amollissait les nerfs, lui donnait de mystérieuses impulsions.

Volsky venait tous les jours et ses visites étaient chaque fois plus longues. Il demeurait très correct, mais il ne cachait pas sa joie de revoir Hélène; il s'impatientait de toute intrusion; il cherchait à connaître les goûts d'Hélène, ses habitudes, se déclarait heureux quand elle approuvait une idée de lui, s'attristait et se faisait des reproches lorsqu'elle le comprenait mal. Quand il lui avait dit, dans l'*Isola Bella*, qu'il l'admirait, c'était l'expression complète de la vérité. Il l'admirait comme on prie et son amour pour elle était une invocation tremblante. Auprès d'elle, souvent, il balbutiait. D'ailleurs, il ne faisait aucun effort pour dissimuler son trouble, se disant qu'Hélène y verrait un hommage, un aveu de servitude craintive et implorante. Hélène se grisait de cet encens qui montait à elle en paroles confuses et presque naïves; elle s'en grisait d'autant plus qu'elle estimait l'intelligence de

Volsky et qu'elle-même, trop longtemps, avait été dédaignée.

Il aimait qu'elle le questionnât, et répondait toujours scrupuleusement, comme si de lui mentir dans le moindre détail eût été un danger.

Maintenant Hélène connaissait son histoire. Oui, il avait aimé une danseuse italienne, une belle fille, au corps ardent, à l'âme froide et vulgaire. Il s'en était lassé. Faut-il s'obstiner dans une erreur lorsqu'on l'a découverte?... Un enfant les unit; tant qu'il fut là, Volsky n'abandonna pas sa maîtresse. Mais le petit était mort; il avait fermé sur la vie ses grands yeux noirs que la pensée n'avait pas eu le temps d'animer; — il avait rendu à Volsky sa liberté.

— Cette femme me poursuit encore, — ajouta Volsky.

— Épousez-la ! — dit Hélène avec impatience.

Elle reprit :

— Qu'est-ce qui vous avait amené en Finlande?

— Le hasard, à peu près. J'avais des affaires à Pétersbourg; je voulais une villégiature isolée et pas trop lointaine.

Il avait trente-trois ans. Sa mère, qu'il adorait tout en lui causant des chagrins sans nombre, était morte.

Hélène se plaisait à ses confidences. Elle acceptait l'hommage de sa sincérité, mais ne livrait pas la sienne en retour. Il l'habituait à lui avec une volonté tenace, endormait sa méfiance, mais laissait paraître qu'il l'aimait. Hélène entrait dans son jeu, à demi consciente. Elle profitait du calme présent et oubliait, s'interdisait peut-être, de craindre l'avenir.

Les lettres d'Alexis lui semblaient bizarres. Elles étaient brèves, nerveuses, sans aucune exaltation poétique, et respiraient une joie aussitôt refoulée par le regret conventionnel d'être loin. Il ne parlait pas de ses excursions, se lamentait de s'être laissé entraîner à un voyage plus long qu'il ne l'avait présumé d'abord. Ses lettres n'étaient pas un reflet de sa vie ou de sa pensée. Il s'excusait d'écrire dans des moments de lassitude : son temps était pris par ses amis. « Tu as peut-être bien fait de ne pas venir, — avoua-t-il; — les femmes que tu aurais rencontrées ici ne te plairaient pas ».

Hélène négligea cette phrase. Ce qui la préoccupait quand elle pouvait songer à autre chose qu'à elle-même, c'était que Véra se disposait à quitter Pétersbourg pour suivre son mari

en province. Tante Pauline avait eu une bronchite, la vue de tante Marie baissait...

Hélène dit, un jour, à Volsky son désir de revoir sa famille.

— Retournez en Russie, je vous suivrai.

— Ce n'est pas si facile ! — répondit Hélène. — Je crois qu'Alexis compte rester encore à l'étranger quelque temps.

Le paysage gris et diffus de la Russie apparut à Hélène, en contraste avec la nature italienne, tel qu'un visage crispé par l'effort d'une pensée morne à côté d'un visage insouciant, rieur, éternellement jeune. Hélène goûtait le charme de l'Italie, mais elle aimait la Russie. L'âme de la vieille maison l'appelait...

— Alexis doit revenir bientôt. — dit-elle.

Mais elle se rappela qu'elle ne savait pas au juste quand il reviendrait. L'allusion aux autres femmes « qui ne lui plairaient pas » surgit en sa mémoire. Lui plaisaient-elles, à lui ? Un soupçon l'effleura... Volsky s'était levé et marchait sur la terrasse ; il ne parla point d'Alexis, Hélène lui en fut reconnaissante. Pourtant elle devina qu'il croyait Alexis détaché d'elle. Elle baissa la tête, humiliée vaguement.

Il vint s'asseoir à côté d'elle.

— Donnez-moi votre petit doigt. — dit-il, — rien que votre petit doigt.

Hélène affecta de croire à un enfantillage ; mais il s'obstinait :

— Qu'est-ce que cela peut faire ?

Hélène leva le doigt en souriant.

— Il est charmant, — dit Volsky, l'examinant avec attention, — si souple, si petit !

Une expression presque farouche durcit son visage. Il serra le doigt d'Hélène entre ses lèvres et elle sentit le froid de ses dents. Puis, très vite, il se calma :

— Merci, — dit-il d'une voix un peu rauque, — merci.

Hélène éprouva comme une brûlure : elle tint son regard fixe ; une seconde elle perdit son empire sur elle-même. Volsky ne profita pas de son trouble, peut-être parce qu'il était plus troublé qu'elle.

Ils échangèrent encore quelques paroles sans portée. L'heure avançait : Volsky dut prendre congé.

— Laissez-moi donc venir le soir, de temps en temps, — dit-il; — je voudrais jouir de la nature auprès de vous. D'ici, le ciel doit être si beau !

Et, comme il prévoyait une objection :

— Quand je saurai que je puis venir le soir, je ne viendrai pas l'après-midi : ainsi, vous ne me verrez pas plus qu'à présent... Ce soir?... Ce soir, nous écouterons les sérénades...

Il essayait de rire.

Hélène ne pouvait écarter la pensée qu'elle avait donné un peu de sa personne ; elle en souffrit.

— J'ai tant de lettres à écrire ! — dit-elle évasivement ; — et je ne puis écrire que le soir.

— Certes, ne me faites aucun sacrifice... Demain, donc. Un soir vous suffit-il pour vos lettres, ou bien en avez-vous une très longue à écrire chaque jour ?

Elle rougit violemment.

— Venez demain, — dit-elle avec irritation.

Encore une fois, il murmura :

— Merci.

Puis il fit quelques pas sur la terrasse, cherchant sa canne distraitement. Hélène la lui trouva.

Il sourit avec tristesse, comme pour constater combien il était lamentable. Il bredouilla quelque chose qu'Hélène ne saisit pas. « Un être à la dérive... », crut-elle comprendre. Ou bien était-ce : « La minute est décisive » ?... Elle guettait encore le son évanoui, s'efforçait de le ranimer, quand Volsky était déjà loin.

« N'y pensons plus », dit-elle. Et elle y pensa toute la nuit et toutes les interminables heures du lendemain jusqu'au soir, pâle et doux ; alors elle guetta l'arrivée de Volsky.

Une appréhension la tourmentait : Alexis pouvait survenir soudain. Elle ne voulait pas aimer Volsky, mais elle ne voulait pas non plus qu'Alexis fût entre lui et elle.

Surtout, sans qu'elle se l'avouât, elle ne voulait pas être privée de cette entrevue avec Volsky, — la dernière, peut-être, qu'elle lui accorderait. — « Ils écouteraient ensemble les sérénades... » Elle hocha la tête. Il n'y aurait pas de sérénade ; mais toute la nature, ce soir, en était une ; — conseillère indulgente qui tendait aux êtres les pièges où ils étaient si

heureux de tomber! « J'écouterai et je dirai : — Ce n'est pas pour moi... Chantez pour enivrer les autres, sous cette fenêtre où Jessie attend, ou bien là-bas, plus loin, où les persiennes sont déjà closes, et devant cet hôtel : un essaim de jeunes femmes y rentraient tantôt, suivies de leurs amoureux. Ne chantez pas ici. Ici, c'est Hélène, la femme de Soutouguine, de ce Soutouguine qui est sur les glaciers, avec d'autres femmes. Il reviendra. Il aura senti de belles choses... il les mettra en vers. Il reviendra... » Elle écarta l'image qui se précisait devant elle... Il faisait sombre sur la terrasse où des carrés de lumière étaient jetés par les lampes du salon. Hélène se tenait dans un coin d'ombre... On avait marché. Elle tressaillit. La porte grinça. Une haute silhouette se dessina dans le cadre de la porte. Lequel était-ce? Ils étaient grands tous les deux... Son cœur battait pesamment. Elle reconnut Volsky. Il hésitait, la cherchait des yeux.

— Ah! — dit Hélène tout bas, s'appuyant des deux mains à la balustrade de pierre qui était fraîche, — ah! c'est vous?

— Oui, — dit-il, — ne m'aviez-vous pas permis de venir?

— Asseyez-vous.

Mais, comme elle demeurait debout, il vint s'accouder à la rampe auprès d'elle.

— Voyez les petites lumières au ras de l'eau, — dit Hélène; — elles s'allument, imprévues et charmantes; des barques se balancent sur le lac.

— Elles sont au bord, — fit Volsky; — et ceux qui étaient dedans les ont désertées.

Ils se turent tous les deux.

Hélène s'intéressait toujours aux lumières.

— Il y a aussi des feux sur l'île, — s'écria-t-elle, — voyez!

— L'*Isola Bella*! — fit-il.

Hélène comprit qu'il lui rappelait leur promenade.

Elle s'éloigna un peu.

— Madame, madame! — dit Volsky.

Il l'avait suivie dans l'ombre; elle le savait auprès d'elle, mais ne le discernait pas. Il parlait d'une voix entrecoupée. Ce mot de « madame » la fit sourire.

— C'est bien peu, ce que vous m'avez donné hier.

— C'était peut-être trop, — murmura Hélène.

Il lui avait emprisonné la main dans les siennes. Elle sentit les doigts de Volsky se glisser sous l'étoffe de sa manche.

Un frisson lui courut sur la peau.

— Vos mains sont froides, — dit Volsky ; — je les réchaufferai.

Elle ne tenta pas de se dégager, mais, avec un désespoir qui la surprit elle-même, elle prononça :

— Ah ! laissez-moi, laissez-moi !

— Pourquoi ? — dit-il, — vous suis-je si... pénible ?

Elle eut une immense tristesse de lui et, ne se demandant plus si elle l'aimait, comprit tout l'amour qu'il avait pour elle.

— Il y a Alexis, — fit-elle, accablée.

Volsky n'était plus maître de ce qu'il disait; il balbutia :

— Alexis ne saura rien.

Il sembla à Hélène qu'une pierre l'avait heurtée à la poitrine.

— Mais moi, je saurai, — dit-elle; — et je ne pourrai pas vivre ainsi.

Il lâcha sa main. Hélène eut peur de l'obscurité. La peur physique, qui tout à l'heure passait comme une onde fraîche et délicieuse sur tout son être, avait disparu pour ne lui laisser qu'une affreuse angoisse. Elle crut que Volsky et elle étaient meurtris et déchirés, déchirés par sa faute. Brusquement, elle voulut le voir, lire dans ses yeux.

Elle le poussa des deux mains dans le carré lumineux de la fenêtre, et interrogea son visage.

Il était très pâle, soudain vieilli. Elle-même se savait hagarde. Il lui dit très doucement :

— Vous ne m'aimez pas ?

Elle gémit :

— J'ai peur que si. Je ne dois pas vous aimer.

— Qu'avez-vous sur la tête ? — continua-t-il. — Une dentelle noire ?

Il y posa ses doigts à peine, comme une caresse qui se détache, non comme une caresse qui commence.

— Je veux me souvenir de vous ainsi, telle que vous fûtes en avouant votre peur de m'aimer. Votre robe est blanche...

Il la regarda longuement, de la tête aux pieds, lui écartant les bras pour que sa silhouette se révélât toute.

Elle le laissait faire. Tout à coup elle abaissa sur ses yeux la dentelle noire et leva vers Volsky sa bouche.

Il hésita un instant, avant d'y appuyer la sienne dans un baiser qui semblait ne devoir jamais finir. Puis, elle le repoussa.

— Maintenant, partez! — dit-elle.

Elle le voyait à travers le tissu de la dentelle. Il n'avait plus cet air anéanti de tout à l'heure; son visage gardait les traces de l'émotion, mais se calmait un peu. Lui avait-elle rendu de l'espoir par son baiser?...

— Maintenant je pars, — reprit-il.

Il voulut ajouter quelque chose, mais il y renonça avec un geste vague de la main et s'en fut. Sa haute taille oscillait.

Pendant quelques minutes, Hélène ne bougea pas. Elle eut un sanglot qu'elle refoula. Elle traversa le salon. Dans sa chambre, elle trouva son lit, à tâtons, et s'abattit dessus, sans se déshabiller. Elle était toute raide et avait conscience seulement de ses lèvres, qu'un violent baiser d'amour avait brûlées. « Comment fait-on pour vivre? » se demandait-elle. Et elle interrogeait le silence, s'attendait presque à une réponse. Les heures sonnaient, se suivant avec une inégalité qui l'étonna : « Ai-je dormi?... Quatre heures déjà, et je venais d'entendre trois coups?... Lui, a-t-il dormi?... »

Elle se déshabillait lentement : « Une robe blanche et une dentelle noire... un fantôme en deuil... » Et pourtant elle se sentait réelle et vivante... « Il n'était pas, en me quittant, malheureux comme s'il ne devait plus me revoir. » Dans un éclair, elle évoqua toute la scène; à l'idée du danger qu'elle avait couru, elle trembla; puis un apaisement orgueilleux lui vint : « Il sait que je suis de ces femmes qui peuvent se donner, mais qu'on ne prend pas sans leur volonté nette. »

Elle glissa sous l'oreiller la main qu'il avait tenue dans ses doigts d'acier souple. Elle s'endormit enfin, avec un sentiment de gratitude tendre pour Volsky...

Le lendemain, sans s'être fait précéder d'aucune lettre ni dépêche, Alexis était là.

IVAN STRANNIK

(La fin au prochain numéro.)

L'ART ACADÉMIQUE

L'*Académie Royale de Peinture et de Sculpture,* fondée en 1648, et remplacée aujourd'hui par notre Académie des Beaux-Arts, était à la fois une école professionnelle et un corps savant. Les Académiciens tenaient ateliers et dirigeaient les travaux d'élèves; ils se préoccupaient aussi de « résoudre les difficultés de l'art » et s'assemblaient pour se « communiquer les lumières dont ils étaient éclairés ». Les résultats de ces recherches n'ont pas été perdus. Des compte rendus ont été rédigés par les différents secrétaires de l'Académie, Félibien, Guillet de Saint-Georges, Testelin. Ils sont encore aujourd'hui conservés dans les archives de l'École des Beaux-Arts. Plusieurs étaient connus depuis déjà longtemps. Quelques-uns viennent d'être édités récemment pour la première fois, si bien que l'on peut dès maintenant se faire une idée exacte de ce qui se disait à l'Académie royale vers 1670, c'est-à-dire au moment où s'affirmait d'une manière incontestée le triomphe de ce qu'on est convenu d'appeler l'art académique.

Ces artistes assemblés en de solennelles conférences ne discutaient pas seulement parce qu'il est naturel entre gens d'un même métier de s'entretenir de ses occupations ; ils discutaient pour élaborer une doctrine de leur art, qui eût la certitude de la science et pût se démontrer comme les vérités

mathématiques. Il ne s'agissait pas de donner seulement aux étudiants quelques conseils professionnels, comme ceux qu'ils avaient reçus jusque-là dans les ateliers de la maîtrise; il fallait constituer un système complet et solide, qui permît à l'artiste de conduire sans errement sa création artistique, depuis la conception qui cherche encore, jusqu'aux plus petits détails de l'exécution qui achève. Sans doute, dans toutes ces conférences, il y eut bien de la logomachie. Mais si les peintres et sculpteurs employèrent souvent une langue métaphysique ou médicale, qui n'était pas la leur, c'est que, voulant donner aux problèmes de l'art des solutions scientifiques, ils ne croyaient pouvoir faire mieux qu'emprunter aux sciences voisines leurs formules habituelles, leurs vérités reconnues et, par là même, leur caractère de certitude.

Cette ambition était née en même temps que l'Académie. Dès leurs premières réunions, les peintres et sculpteurs, en se chargeant de l'instruction des élèves, s'engagèrent à élaborer une doctrine. Le 30 août 1653, l'Académie, qui s'essaie « dans le raisonnement de la peinture[1] », établit l'ordre qui sera suivi dans les discussions et arrête « que l'on aura un livre particulier pour enregistrer les résolutions qui se prendront dans les délibérations ». Mais les feuilles de ce « livre particulier » restèrent sans doute blanches, jusqu'au jour où Colbert prit une part directe dans le gouvernement de l'Académie dont il était, depuis 1661, vice-protecteur par le titre et, en fait, protecteur. Le 27 mars 1667[2], un projet de Colbert, probablement rédigé avec l'aide de Perrault et de Le Brun, annonce l'obligation de travailler et enseigne les moyens de le faire. Il faudra délibérer avec méthode et légiférer avec autorité : « Il serait à propos que les décisions de l'Académie fussent accompagnées des raisons qu'elle a eues de se déterminer dans sa résolution ». La prudence et, par suite, la lenteur sont nécessaires dans les débats de cette importance : il faut « ne décider que deux ou trois questions par an, ... parce qu'une question bien traitée fera plus de fruit que cent questions qui ne seraient traitées que superficiellement ».

1. Procès-verbal, 30 août 1653.
2. *Ibid.*, 27 mars 1667.



C'était là une idée chère à Le Brun. Nivelon, son confident, nous révèle dans le Manuscrit qu'il nous a laissé, l'intention formelle de son illustre ami : « Son dessein par ces conférences publiques, conjointement avec les chefs principaux de cet illustre corps, qui en ont fait pareillement dans les temps de leurs exercices, *était de donner des règles certaines,* en faveur de ceux qui veulent professer ces nobles arts et de ses véritables principes. » Il ne s'agit donc pas seulement d'exprimer un avis éclairé de connaisseur : il faut des raisons ; les principes établis par l'Académie doivent apporter avec eux leur vérification.

Les peintres et sculpteurs se mirent bravement à l'œuvre. A la force du raisonnement, ils en arrivèrent à démontrer que la vue d'un beau tableau doit donner la même satisfaction logique qu'une déduction bien conduite. Une telle pensée ne pouvait alors choquer aucun esprit. Il paraissait naturel de transcrire toute chose en langage rationnel, et même Pascal, qui reconnaissait au cœur des raisons que la raison ne connaît pas, consacrait toutes les forces de son intelligence à pénétrer ces raisons inconnaissables, en unissant la clarté logique de l'esprit géométrique à l'intuition sentimentale de l'esprit de finesse. C'est que tous avaient appris à l'école de Descartes, — ou Descartes à l'école de son siècle, — que la vérité n'est pas autre chose que la notion évidente, et c'était pour eux comme un malaise intellectuel de quitter les clartés de l'intelligence, pour entrer dans l'obscurité trouble, dans le demi-jour, du sentiment.

Cette science académique du beau s'établit assez rapidement. On commença par la modeste et scrupuleuse analyse des chefs-d'œuvre de la galerie royale : Raphaël, Titien, Poussin offrirent successivement des sujets d'observation. A mesure que le nombre des tableaux à étudier se restreignait, les remarques acquises et les vérités reconnues croissaient en nombre, et les Académiciens gagnaient de plus en plus d'aisance dans le maniement des idées. Ils abandonnèrent peu à peu la critique des œuvres individuelles pour les problèmes généraux. Au lieu de compter les qualités du *Saint-Michel* de Raphaël ou du *Ravissement de Saint-Paul* de Poussin, Bourdon fit une étude sur la lumière, tandis que Champagne et Blan-

chard argumentaient doctement sur les mérites de la couleur et du dessin. Nivelon nous apprend que M. Colbert « honorait souvent ces messieurs dans leurs assemblées et avait la satisfaction d'y entendre des récapitulations sur toutes les matières générales qui y étaient exposées ». Quand les décisions eurent été prises sur chaque cas, la science du beau était faite : il ne restait plus qu'à en composer le *précis*. Ce fut Testelin qui s'en chargea : dès 1675, il lisait ses *Tab'es de préceptes,* tableaux synoptiques où toute la sapience académique est soigneusement cataloguée en de méthodiques accolades. Ces tableaux parurent en 1680 : c'est le *Manuel du parfait peintre* sous Louis XIV.

Presque tous les membres de l'Académie avaient contribué à l'œuvre. Mais le tribut de Le Brun dépassa de beaucoup celui des autres. C'est lui surtout qui avait inspiré le programme, lui surtout qui se chargea de le remplir. Chacune de ses conférences sur Raphaël, Poussin ou sur la couleur fut sensationnelle en quelque manière et, pour plusieurs d'entre elles, Colbert, voulant que l'art en retirât un profit immédiat, demanda qu'on les fît imprimer sur-le champ. Les dessins de Lebrun *sur la physionomie* et son traité *sur l'expression des passions*, à peine composés, se présentèrent ainsi, avec l'approbation du Ministre et de l'Académie, à l'approbation unanime du public.

Le Brun, le plus souvent, tranchait de son opinion prépondérante les questions qui divisaient l'Académie. Or, il ne prononçait jamais sa sentence qu'il n'eût auparavant consulté son Descartes. Aussi n'est-ce pas seulement la méthode du philosophe que Le Brun et l'Académie, avec lui, ont pratiquée ; ce n'est pas seulement l'identité de la beauté et de la vérité qu'ils ont apprise à cette école : ce sont les notions mêmes et les raisonnements particuliers du système cartésien qu'ils ont appliqués à leur esthétique. Dans cette construction d'une science-art, Descartes a donné la forme et la matière. Pour étudier cette influence cartésienne, il suffit de reprendre, l'une après l'autre, les trois grandes questions que se posaient les artistes de l'Académie : le dessin et la couleur ; l'expression ; l'ordonnance.





Parmi les œuvres analysées par l'Académie, celles de Poussin et de Raphaël donnaient à l'intelligence une satisfaction complète. D'autres, au contraire, comme les œuvres de Titien et de ceux qu'on appelait alors les Lombards, charmaient sans que l'on pût en fournir de raison satisfaisante. Après un hommage à la beauté du coloris, l'Académie ne trouvait dans ces toiles que défauts : insignifiance psychologique, absence d'intention morale, ordonnance illogique, etc. Les amis de l'art vénitien ne ressentaient de ces défauts aucune contrariété, et leur tendresse gardait la force invincible des sentiments inexpliqués. Les partisans de Poussin et de Raphaël, au contraire, tels des personnages de Corneille avec leurs amours de tête, ne pouvaient aimer que ce qu'ils admiraient. Cette divergence de goût tourna vite en un débat de doctrine : du dessin et de la couleur, lequel avait le plus de « mérite ».

L'Académie, presque entière et sans hésitation, prit parti pour le dessin. Avant toute discussion en règle, la cause de la couleur était déjà perdue. Un premier jugement décida « que la couleur était de peu de conséquence et qu'il ne fallait s'attacher qu'au dessin ». Vainement, Blanchard fit appel de cette décision « qui avait été donnée avec un peu trop de précipitation » ; entendez par là que les Académiciens avaient brusquement coupé court à un débat qu'ils jugeaient inutile : suivant l'expression même de Guillet de Saint-Georges, l'on ne pouvait tolérer le triomphe de « particuliers dangereux dans le poste même qui avait été choisi pour les détruire ». Le dessin l'emporta : la couleur fut honnie.

Est-ce seulement la tradition de l'École française ou l'imitation de l'Italie qui détermina la sentence des Académiciens? Ils trouvaient autant de coloristes à Venise que de dessinateurs à Florence, et, si la tradition eût suffi pour donner la prééminence à l'une des théories, Blanchard et ses amis n'auraient pas été embarrassés pour montrer les efforts de l'école bolonaise, devant laquelle tous s'inclinaient, à conserver la tradition des bons coloristes : Poussin lui-même avait essayé d'obtenir de Venise son secret merveilleux et impénétrable.

Ce ne fut pas non plus que les circonstances favorisassent les partisans du dessin au détriment de la couleur : le modèle qui s'offrait alors aux peintres de l'Académie était celui de Véronèse ou de Rubens plutôt que celui de Poussin, et les plafonds immenses, les somptueux panneaux de Versailles offraient un champ libre aux grandes fêtes de la couleur. Mais les peintres de l'Académie ne songeaient alors qu'à mesurer des proportions et analyser des sentiments.

Ce mépris de la couleur, que la tradition ne leur enseignait pas, que leur déconseillaient les circonstances, ce fut la forme même de leur pensée — ce contre quoi personne ne lutte — qui le leur imposait. Par son caractère abstrait, le dessin plaisait naturellement à ces raisonneurs que rien ne pouvait satisfaire, sinon une vue claire et distincte des idées. Le dessin délimite chaque objet et le détache de la réalité, ce qui est l'opération essentielle de la pensée : définir et abstraire. Le dessin laisse de côté tout ce qui n'est pas la forme permanente, couleur, reflet, toutes les sensations passagères que la réalité communique à la vue ou suggère au toucher qui échappent à l'analyse intellectuelle ; le savant ne les explique que par des équivalents mécaniques ; l'artiste les évoque par la poésie et l'imitation ; mais ni la poésie ni l'imitation ne sont des opérations intellectuelles. Les Académiciens, en bons cartésiens, ne connaissaient pas d'autre activité de l'esprit que celle de la conscience claire : ils firent de l'art de chambre claire, du dessin. Ils tenaient de Descartes que les perceptions confuses sont les perceptions inexactes. Ils pensaient avec lui que « la raison nous dit que la figure est dans les objets ; un sentiment vague nous dit seulement qu'ils sont colorés[1] ». La partie abstraite et parfaitement intelligible de leur art, le dessin, donnait à leur esprit une satisfaction complète.

Lorsque Blanchard lui-même, le chef des coloristes, expose les trente-deux propositions qui doivent prouver sa thèse, on voit bien qu'il discute moins pour combattre les prétentions de l'intelligence que pour attirer celle-ci dans le camp de la couleur : ce sont aussi des raisons logiques qu'il met en

1. Descartes, *Principes de la Philosophie*, 1re partie, 70.

forme. Toute sa défense consiste à dire que la couleur ne saurait être méprisée, sans entraîner dans le même dédain l'art de la peinture dont elle est la matière. Sans doute, dans sa vingt-sixième proposition, il semble voir les insuffisances du dessin : « La couleur, dit-il, représente toujours la vérité. et le dessin ne représente que la possibilité raisonnable. » Possibilité raisonnable, oui ; mais c'est là précisément la supériorité intellectuelle du dessin. Le « possible raisonnable » est supérieur à la réalité irrationnelle, parce que seul il est vrai aux yeux de l'intelligence. D'ailleurs, Blanchard n'était pas qualifié peut-être pour parler de la couleur avec beaucoup d'autorité. Il louait le coloris de Le Brun sincèrement, et, à juger par son tableau du Louvre, il n'était pas vraiment homme à faire sentir les couleurs « dans tout leur éclat et dans toute l'harmonie possible ».

Parmi les défenseurs du dessin, voyez au contraire avec quelle force et quelle précision la pensée cartésienne se manifeste. A leurs yeux, la couleur a contre elle de n'être qu'un accident, tandis que le dessin est une permanence ; elle est matérielle, tandis que le dessin est spirituel ; elle dépend du dessin, tandis que le dessin ne dépend pas de la couleur. « La couleur est un accident tout pur, dit J.-B. Champagne ; la forme est la vérité. » Ouvrez ensuite Descartes : « Tout ce que d'ailleurs on peut attribuer au corps présuppose de l'étendue et n'est qu'une dépendance de ce qui est étendu... Ainsi nous ne saurions concevoir par exemple de figure, si ce n'est en une chose étendue... Les couleurs, les odeurs, les saveurs et autres choses semblables ne sont rien que des sentiments qui n'ont aucune existence en dehors de ma pensée et qui ne sont pas moins différents des corps que la couleur diffère de la figure ou le mouvement de la flèche qui le cause. » On comprend, après cela, comment s'attacher à la couleur, « en faire toute son étude, c'est se laisser éblouir par l'apparence d'un beau corps, sans considérer ce qui le doit animer ». Le coloriste Titien, par exemple, « n'a jamais pensé en travaillant à ses ouvrages qu'à leur donner de la beauté et à les farder, pour ainsi dire, par l'éclat des couleurs, et non pas à représenter *régulièrement* les objets comme ils sont ». Raphaël, au contraire, a été

« plus conforme à la raison », et, pour avoir rejeté les fantaisies de la couleur, et ne s'être attaché qu'à la vérité raisonnable, celle que traduit un dessin parfait, il a eu « des idées beaucoup plus nobles, plus relevées ». Ainsi parle Nicolas Mignard.

De plus, la couleur ne suppose qu'une opération matérielle, tandis que le dessin est un acte intellectuel : « Il faut considérer, dit Le Brun, que la couleur qui entre dans ces tableaux ne peut produire aucune teinte ni coloris que ce ne soit par la matière même qui porte la teinte, car l'on ne saurait faire du vert avec une couleur rouge, ni du bleu avec du jaune. C'est pourquoi l'on peut dire que la couleur dépend tout à fait de la matière et, par conséquent, qu'elle est moins noble que le dessin, qui ne relève que de l'esprit. » Dans leurs discussions, Blanchard et Le Brun sont comme Descartes et Gassendi ou comme Henriette et Armande : « O âme ! » dit Gassendi à Descartes. « O chair ! » lui répond Descartes. Pour ces idéalistes, le dessin l'emporte sur la couleur, autant que la substance pensante l'emporte en dignité sur la substance étendue. Tant que l'artiste conçoit son œuvre, elle possède toutes les noblesses de la pensée; par le dessin, qui en est le signe, l'œuvre reste très proche de sa pureté originelle; mais, par la couleur, elle s'attache au sort de la matière et se fait l'associée de ses basses destinées.

Le troisième grand argument de Le Brun contre la couleur est encore emprunté à la métaphysique cartésienne : « Le véritable mérite est celui qui se soutient de lui-même et qui n'emprunte rien d'autrui. » Or la couleur dépend du dessin, « parce qu'il lui est impossible de représenter ni figurer quoi que ce soit, si ce n'est par l'ordonnance du dessin ». Et c'est pour Le Brun l'argument le plus fort, celui qu'on ne saurait réfuter, car c'est l'argument métaphysique du *parfait*, celui dont Descartes s'est servi pour prouver l'existence de Dieu. Le Brun avait lu et retenu le *Discours de la Méthode* : « Il y a de la répugnance que le plus parfait soit une suite et une dépendance du moins parfait. » Il savait que « la dépendance est manifestement un défaut ». Ce n'est donc pas trop dire que le philosophe dictait les sentences de l'Académie.

On peut, après cela, s'étonner de la hardiesse ou de l'étrangeté de semblables raisonnements ; mais on voit comment ils furent possibles et parurent probants.

***

« Toute notre dignité consiste dans la pensée, dit Pascal ; par l'espace, l'univers me comprend et m'engloutit comme un point ; par la pensée, je le comprends. » C'est l'idée cartésienne employée à un usage chrétien. La Bruyère dit de même : « Les cieux et tout ce qu'ils contiennent ne peuvent pas entrer en comparaison, pour la noblesse et la dignité, avec le moindre des hommes qui sont sur la terre. » Le motif? c'est que « la proportion qui se trouve entre eux et lui est celle de la matière incapable de sentiment, qui est seulement une étendue, à ce qui est esprit, raison ou intelligence. » Les Académiciens ne pouvaient pas tout à fait dire de leur art :

> La substance pensante y peut être reçue,
> Mais nous en bannissons la substance étendue.

Du moins, ils ne voulurent rien admettre de la substance étendue, qui ne dût servir de langage à la substance pensante : d'où leurs idées et théories sur « l'expression ». Ces sculpteurs et peintres semblent n'être que des psychologues et des moralistes : ils ont mis toute leur ingéniosité à ne voir dans les qualités de la matière que des signes de la pensée. Ils ont donné le premier rôle à l'expression, c'est-à-dire à la peinture de l'âme humaine par le moyen du corps.

Ouvrez les conférences de l'Académie : dans l'analyse des œuvres anciennes ou dans l'instauration de la doctrine nouvelle, l'étude de l'expression tient la même place prépondérante. On prête alors à l'expression un rôle si important qu'on la détache des autres parties de la peinture, pour en faire une étude à part. Pour Félibien ou Testelin, qui sont de l'Académie, pour de Piles, qui n'en est pas encore, ou Dufresnoy, qui n'en fut jamais, l'expression joue dans l'art un rôle aussi important que la composition ou l'exécution ; et même tout montre que les peintres, aussi bien que le public, s'intéres-

saient davantage à cette étude morale de la peinture qu'aux critiques trop techniques, trop matérielles, sur le dessin et a couleur, ou trop abstraites sur la composition. La curiosité morale est innée chez tous; tous alors sont avides de connaître les choses du cœur. A cette société de moralistes, il fallait des peintres psychologues.

Ce n'est pas l'Académie qui a inventé l'art d'exprimer les sentiments. Il y avait déjà longtemps que Léonard de Vinci s'était efforcé de traduire les « états d'âmes » complexes par les physionomies et les gestes. Raphaël aussi, à la fin de sa carrière, avait peu à peu abandonné la plastique pure et simple pour le jeu des physionomies. Mais c'est avec Poussin surtout que cet art psycho-physique avait trouvé sa forme achevée. Chacun des tableaux de Poussin est comme une pantomime, fixée à son moment le plus expressif. Aussi est-ce surtout à Poussin, à l'analyse de ses œuvres, que l'Académie s'en alla demander l'art d'adapter les traits du visage et les mouvements du corps à un état particulier de l'âme. Puis, guidés par Le Brun, les Académiciens entreprirent de fixer d'une façon absolue le rapport exact qui unit les modifications de l'âme aux mouvements du corps : Descartes a montré que ce qui est une « passion dans l'âme est dans le corps une action ». C'est encore chez Descartes, dans le *Traité des passions de l'âme*, que Le Brun alla chercher cette science, et Nicolas Mignard pensait, comme lui, que le peintre « doit savoir la nature des émotions, comme elles sont engendrées dans l'âme et de quelle sorte elles paraissent au dehors, afin de former, sur le corps, des figures, des signes qui les fassent connaître, mais des signes véritables et naturels ».

Mais avant que l'Académie en corps fît entrer ainsi tout un traité de Descartes dans les considérants de ses sentences esthétiques, les pages de ce livre cartésien avaient été bien souvent feuilletées par chacun des Académiciens, et tous s'étaient familiarisés avec la langue du philosophe. Dès la première conférence, que fit Le Brun, juste au lendemain de l'ordonnance de Colbert, alors que tous admiraient l'art impeccable du *Saint-Michel*, de Raphaël, « une personne entreprit de soutenir que ce tableau n'était pas sans défauts » : elle

reprochait au bras droit d'être également arrondi de ses deux côtés, alors que, « dans quelque membre du corps que ce puisse être, un côté ne peut être enflé, que l'autre côté, qui est à l'opposite, non seulement ne diminue de sa grosseur, mais encore ne se retire et ne fasse une figure toute contraire. » Cette remarque, dit Félibien, surprit toute la compagnie. Elle eût semblé plus naturelle, si tous, ce jour-là, s'étaient rappelé l'article XI du *Traité des passions*, où il est expliqué comment un muscle se gonfle des esprits qui abandonnent le muscle voisin, « au moyen de quoi tous les esprits contenus auparavant dans ces deux muscles s'assemblent en l'un d'eux fort promptement et ainsi l'enflent et l'accourcissent, pendant que l'autre s'allonge et se relâche. »

Mais ce jour-là, Descartes eut tort : il se heurtait à Raphaël; la conclusion de l'Académie fut que « la nature n'a pas été si exacte à faire une irrégularité de contours ; mais au contraire on voit dans les beaux corps et particulièrement dans les membres les plus charnus comme sont les membres et les cuisses des enfants et des femmes bien faites, une rondeur et une égalité qui détruit entièrement la proposition générale que ce particulier avait avancée. » Ce fut le seul échec essuyé par Descartes. Désormais, son autorité sera incontestée.

Deux mois après, Gérard Van Obstal, le sculpteur flamand, entreprit l'explication scientifique des gestes du Laocoon. Elle fut tirée du *Traité des passions*, de Descartes. L'auteur exposa de son mieux la théorie des esprits animaux et, si l'on veut juger de quelle façon il usa du texte du philosophe, on n'a qu'à rapprocher sa prose de celle de Descartes :

TRAITÉ DES PASSIONS, art. CXVI. *Comment la tristesse fait pâlir.*

La tristesse au contraire en étrécissant les orifices du cœur fait que le sang coule plus lentement dans les veines et que, devenant plus froid et plus épais, il a besoin d'y occuper moins de place, en sorte que se retirant dans les plus larges qui sont plus proches du cœur, il quitte les plus éloignées dont les plus apparentes étant celles du visage, cela le fait paraître pâle et décharné, principalement lorsque la tristesse est grande et qu'elle survient plus promptement...

EXTRAIT de Van Obstal (*Conférences de l'Académie*, publiées par Jouin, p. 25).

On dit que la peur et la tristesses jointes à une douleur très grande rétrécissant les orifices du cœur, font que le sang coule plus lentement dans les veines et que, devenant plus froid et plus condensé, il occupe beaucoup moins de place. Qu'outre cela, presque tout le sang du corps, se retirant par la crainte aux environs du cœur, les parties qui en sont privées deviennent pâles et la chair moins solide, particulièrement au visage où le changement est d'autant plus visible que la peur est plus grande et plus imprévue ; qu'ainsi comme les membres manquent de chaleur par le défaut du sang, on voit que la tête de Laocoon penche sur les épaules...

Voilà pourquoi la tête de Laocoon doit pencher et la raison de chacun de ses gestes.

Deux mois plus tard, à propos de la *Sainte-Famille* de Raphaël, commentée par Mignard, c'est encore grâce à Descartes que l'on peut assurer que la joie y est bien représentée comme elle le doit être :

EXTRAIT de Mignard (*Conférences*, publiées par Jouin, p. 38.)

... Elle (la joie) fait que le cœur se dilate, que les esprits les plus chauds et les plus purs, montant au cerveau et se répandant sur le visage, particulièrement dans les yeux, réchauffent le sang, étendent les muscles, ce qui rend le front serein et donne un plus beau lustre et un plus grand éclat à toutes les autres parties.

TRAITÉ DES PASSIONS, art. CIV. *Mouvement du sang et des esprits dans la joie.*

... Les orifices du cœur se dilatent et le sang monte au cerveau... *Comment la joie fait rougir...* parce que en ouvrant les écluses du cœur la joie fait que le sang coule plus vite en toutes les veines et que devenant plus chaud et plus subtil, il enfle médiocrement toutes les parties du visage, ce qui en rend l'air plus riant et plus gai.

Après que les peintres de l'Académie se furent ainsi familiarisés avec la science de Descartes, ils pensèrent qu'ils possédaient une connaissance de l'expression psychologique bien plus précise que leurs devanciers. Il ne leur restait donc plus qu'à consigner dans un traité théorique les résultats de cette

science à l'usage du sculpteur et du peintre. Ce fut Le Brun qui s'en chargea. Le 9 février 1678, il présenta solennellement à l'Académie, présidée à cette occasion par Colbert, une série de dessins montrant les effets des passions sur le visage humain. On y voyait les déformations produites par la joie, la tristesse, la colère ou la peur, sur les sourcils et la bouche d'un homme. Nous ne pouvons reproduire ici ces curieux dessins dont l'influence a été certainement considérable dans notre école française et subsiste encore aujourd'hui. Mais ils étaient accompagnés d'un commentaire psycho-physiologique, où Le Brun analysait méthodiquement les passions d'après Descartes et légitimait par la science du philosophe les jeux de physionomie qu'il attribuait à chaque sentiment.

Ce *Traité des Passions* par Le Brun est le seul qui nous soit parvenu de lui. Ses conférences et son *Traité sur la physionomie de l'homme comparée à celles des animaux* ne nous sont arrivés que rédigés et résumés par d'autres. Mais ce traité suffit à bien montrer comment Le Brun se servait de Descartes et combien il lui devait. Comme le philosophe, Le Brun pense qu'il n'y a « point de passion de l'âme qui ne produise une action corporelle », et c'est de même par l'intermédiaire des esprits animaux qu'il explique la communication entre l'âme et le corps. Le Brun emprunte aussi à Descartes sa théorie sur le siège de l'âme dans la glande pinéale et il emploie les mêmes termes pour l'exposer. Par endroits, il modifie légèrement Descartes pour les besoins de sa propre théorie ; mais aucune de ces modifications ne l'écarte beaucoup de son modèle. Lorsqu'il accepte une opinion rejetée par le philosophe, il en prend l'exposé chez celui-ci et se contente de ne pas reproduire la réfutation. Il le suit pas à pas, mot à mot, dans sa classification des passions et dans leur définition. Veut-on des exemples? Voici l'admiration et l'étonnement :

LE BRUN.

L'admiration est une surprise qui fait que l'âme considère avec attention des objets qui lui semblent rares et extraordinaires et cette surprise a tant de pouvoir qu'elle pousse quelquefois les esprits vers le lieu où est l'imagination (impression) de l'objet et qu'ils sont tellement occupés à considérer cette impression qu'il ne reste plus

d'esprits qui passent dans les muscles ; ce qui fait que le corps devient immobile comme une statue et cet excès d'admiration cause l'étonnement.

DESCARTES. *Traité des Passions*, art LXX.

L'admiration est une subite surprise de l'âme qui fait qu'elle se porte à considérer avec attention les objets qui lui semblent rares et extraordinaires et cette surprise a tant de pouvoir pour faire que les esprits qui sont dans les cavités du cerveau y prennent leur cours vers le lieu où est l'impression de l'objet qu'on admire qu'elle les y pousse quelquefois tous et fait qu'ils sont tellement occupés à conserver[1] cette impression qu'il n'y en a aucuns qui passent de là dans les muscles... ce qui fait que tout le corps demeure immobile comme une statue... c'est cela qu'on nomme communément être étonné.

De même, Le Brun prend à Descartes ses définitions de l'amour, de la haine, de la joie, de la tristesse, etc., et les explications physiologiques qui permettent de passer de la cause psychologique à l'effet physique. Le Brun se contente d'alléger ou de rajeunir parfois le style de Descartes. Voici l'amour :

LE BRUN.

Dans l'amour quand elle est seule, c'est-à-dire quand elle n'est point accompagnée d'aucune forte joie ou désir ou tristesse, le battement du pouls est égal et plus fort que de coutume. On sent une douce chaleur dans la poitrine et la digestion des viandes se fait doucement dans l'estomac en sorte que cette passion est utile pour la santé.

DESCARTES, *Traité des Passions*, art. XCVII.

Je remarque en l'amour, quand elle est seule, c'est-à-dire quand elle n'est point accompagnée d'aucune forte joie ou désir ou tristesse, que le battement du pouls est égal et beaucoup plus fort que de coutume, qu'on sent une douce chaleur dans la poitrine et que la digestion des viandes se fait plus promptement dans l'estomac en sorte que cette passion est utile pour la santé.

Naturellement, dans la haine, les symptômes sont contraires : le pouls est « plus petit et plus vite » ; on sent des froideurs mêlées de je ne sais quelle chaleur âpre et piquante, et les digestions deviennent difficiles. Mais Descartes, au goût

1. Remarquer que l'imprimeur de Le Brun a lu *considérer*.

de Le Brun, n'entre pas dans le détail assez précis. Fort du principe emprunté au philosophe, d'après lequel « l'âme est jointe à toutes les parties du corps », le peintre montre d'abord comment l'action de l'âme doit se faire sentir surtout au visage, aux yeux qui obéissent au cerveau, à la bouche qui est spécialement attachée aux impressions du cœur : d'où les innombrables transformations de la figure humaine. De cette mécanique minutieuse, chaque rouage est isolé et étudié par Le Brun. Puisque l'espérance, comme l'a montré Descartes, est un état intermédiaire, « toutes les parties du corps sont suspendues entre la crainte et l'assurance ». Or, dans l'état de crainte, les sourcils sont élevés, et, dans l'assurance, ils gardent leur position normale. Additionnez : pour l'espérance, vous avez un sourcil qui s'élève d'un côté, tandis que l'autre reste en repos. Ainsi les froncements des sourcils, les rides du front, les grimaces de la bouche composent un vocabulaire dont les combinaisons doivent exprimer avec précision la complexité des passions humaines.

Descartes n'avait parlé que des effets les plus généraux des passions ; Le Brun précisa. Bien mieux, il pensa trouver, entre le caractère et la physionomie, des harmonies non moins certaines qu'entre les modifications de l'âme et les mouvements du corps. Ses savantes études sur la physionomie ne nous ont pas été conservées comme son *Traité sur les Passions*. Nivelon nous explique que c'était se préparer bien des représailles que de prêter à tel visage les penchants de l'animal auquel il ressemble. Nivelon lui-même, dans son manuscrit, se contente de montrer que le nez aquilin suppose la magnanimité de l'aigle. De cette remarque, aucun nez, si auguste qu'il fût, ne pouvait se fâcher. Mais comment donner aux grosses lèvres l'intelligence de l'âne, aux longs cous la lâcheté du cerf, aux nez aplatis les instincts du cochon ? Bien qu'il nous reste quantité de dessins de Le Brun et quelques mots obscurs de Nivelon, l'essai reste peu compréhensible ; pourtant on y découvre sans peine une application encore de la science cartésienne.

Nivelon nous apprend que l'ouvrage comprenait trois parties. D'abord des portraits d'après l'antique, pour montrer quels traits du visage correspondent aux principaux pen-

chants; ensuite des têtes d'hommes rapprochées de têtes d'animaux; enfin des dessins particuliers pour expliquer le mouvement des yeux chez les hommes et chez les bêtes. Or, l'examen attentif de ces dessins et les figures géométriques tracées sur ces têtes par Le Brun m'ont convaincu qu'il expliquait les conformations de têtes par les mouvements habituels des esprits animaux. Un exemple : trois têtes d'hommes; la première a les yeux horizontaux; la seconde a les yeux inclinés vers le nez; la troisième a les yeux relevés du côté du nez; tout prouve, d'après les visages d'empereurs romains mis à côté, que Le Brun voit dans le premier cas un caractère bien équilibré, dans le second un caractère bestial, dans le troisième un caractère idéaliste. Pourquoi? parce que la direction des yeux donnant celle des impressions ou esprits animaux, il est évident que le second visage montre une convergence des esprits animaux vers le nez ou la bouche, c'est-à-dire vers les sensations physiques, tandis que les yeux du troisième sont dirigés vers la glande pinéale qui est le siège de la pensée.

***

La ressemblance, ou pour mieux dire, l'identité n'est pas moins frappante entre la théorie cartésienne du vrai et la recherche académique du beau. Les Le Brun, les Perrault et les Champagne, avec moins de force et de décision dans la pensée, poursuivaient bien dans l'art le même idéal que Descartes avait réalisé dans l'ordre de la connaissance. Dans sa Ve *Méditation,* Descartes écrit ces deux phrases, qui me semblent contenir toute sa philosophie : « La vérité est une même chose avec l'être », et un peu plus loin : « Toutes choses que je connais clairement et distinctement sont vraies. » Que l'on rapproche de ces idées et de ces citations quelques confidences de Poussin : « Mon naturel me contraint de rechercher les choses bien ordonnées, fuyant la confusion qui m'est contraire et ennemie, comme est la lumière des obscures ténèbres. » Ce que sont ces choses bien ordonnées, la correspondance de Poussin ou ses conversations avec Bellori nous l'apprennent. Les choses bien ordonnées, étrangères à la confusion des ténèbres, sont celles que découvre une intelligence qui « con-

duit ses pensées par ordre ». Lorsque Poussin a « trouvé la pensée » du *Ravissement de Saint-Paul*, il attend encore pour commencer l'ébauche et ne se met au travail que lorsque chacune des parties du tableau et leur enchaînement a été conçu dans son esprit. Cet effort logique que Poussin fait naturellement, instinctivement, pour chacune de ses compositions, devient une loi nécessaire aux yeux de Le Brun et des Académiciens. Dans cette même satisfaction d'une pensée bien conduite, où Descartes avait discerné la vérité absolue, Le Brun plaça la beauté souveraine.

La réalité n'entrera donc dans l'art qu'après avoir reçu dans l'esprit de l'artiste la même élaboration qui, dans l'intelligence du savant, la transforme en vérité scientifique. Pour Descartes, la science est faite lorsque les propositions vraies sont enchaînées de manière à former un système de déductions. Pour Le Brun, le sujet est « raisonnable » et la conception du tableau belle, lorsque toutes les circonstances de temps, de lieu, de personne, qui sont comme la matière même de la composition, sont dirigées vers l'idée à démontrer. L'œuvre sculptée ou peinte, même si elle a été conçue sans les secours de la syllogistique, doit pouvoir s'analyser sous forme de syllogisme ; le spectateur, capable de goûter les nobles joies de la raison, peut alors donner à son admiration un fondement logique. Les éléments que la réalité fournit à l'artiste, données de l'histoire ou effets de la nature, doivent subir cette élaboration.

L'histoire d'abord. Sans doute, lorsque à l'Académie on traite de l'exactitude historique, on commence par l'exalter et la déclarer inviolable. On met volontiers sur le compte de l'ignorance les inexactitudes et les anachronismes que l'on relève dans les toiles des artistes antérieurs ; « mais à présent, dit Champagne, que la peinture est au plus haut degré de perfection qu'elle n'a été de ce siècle, nous ne devons point commettre de fautes contre l'histoire, qui est si féconde d'elle-même et capable de fournir tant de riches matières... » Et, à plusieurs reprises, il arrive que Champagne défend ainsi la vérité historique avant tout. Mais il s'en faut que ce précepte soit toujours suivi : au contraire, dans chacune des discussions soulevées, c'est toujours ce principe de l'exactitude

qui est sacrifié à d'autres principes plus chers à l'esprit académique.

Lorsque Le Brun analyse le tableau de Poussin, *les Hébreux recueillant la manne dans le désert*, il se trouve quelqu'un pour reprocher au peintre d'avoir représenté les Hébreux au moment où la manne tombe, alors que dans la Bible elle était tombée durant la nuit et que les Hébreux la trouvèrent le matin à terre. Le même critique désapprouve Poussin qui a représenté ces mêmes Hébreux affamés, alors que la veille, dit la Bible, il pleuvait des cailles. La réponse de Le Brun à ces reproches nous enseigne à quel moment précis le respect de l'histoire doit céder à des scrupules plus élevés. Poussin a voulu représenter les effets de la miséricorde divine secourant les misères humaines : c'est là l'idée qui donne un sens à toute la scène et que chaque épisode du tableau éclaire de son jour particulier. Or cette idée ne pouvait apparaître avec clarté et évidence que si l'on rendait simultanés, sur la toile, deux événements qui, dans la réalité, avaient été successifs, si l'on montrait la manne tombant pour des Hébreux affamés, — non pour des Hébreux repus. Poussin a transformé l'histoire, non par ignorance, mais par intention. L'histoire fournit les éléments ; mais ils ne prennent leur signification véritable que s'ils sont reliés les uns aux autres par la pensée du philosophe ou de l'artiste. Pour être beaux, comme pour être vrais, les faits doivent être organisés par la raison.

Bien mieux, il y a souvent dans les scènes historiques des détails fâcheux qui leur enlèvent leur vrai caractère. Regardez *Eliézer et Rébecca* de Poussin. Champagne reproche à l'artiste d'avoir négligé le texte de la Bible. Dans la Bible, Eliézer est accompagné de onze chameaux, et c'est pour avoir désaltéré ces chameaux que Rébecca reçoit l'offre d'un fiancé et toutes sortes de bijoux par surcroît. Cherchez sur la toile de Poussin : pas trace de chameau. Champagne en est contrarié. Mais la lucide philosophie de Le Brun a tôt fait de trouver une réponse excellente : Poussin n'a pas voulu peindre une scène de l'histoire; il a simplement pris dans la Bible une anecdote qui lui donnait occasion de montrer la surprise et le bonheur chez une jeune fille, et les effets variés, produits par contre-coup chez ses compagnes. C'est « la

demande en mariage imprévue ». Un tel tableau doit satisfaire notre intelligence, avant de s'accorder avec nos connaissances en histoire sainte. Les chameaux pouvaient figurer avantageusement dans une aventure de Chanaan, au temps de Jacob; au temps de Louis XIV, leur présence n'est-elle pas incompatible avec « la politesse d'une entrevue galante »?

Qu'est-ce à dire, encore une fois, sinon que les faits en eux-mêmes sont peu de chose? Ils ne valent que par ce qu'ils disent à notre raison et ils ne lui parlent que s'ils s'organisent comme les mots d'une même phrase. La présence de onze chameaux n'est, après tout, qu'un détail fortuit, une vérité isolée, sans valeur; l'offre de bijoux à une jolie fille, les sentiments variés ressentis à cette vue par ses amies, voilà qui est de tous les temps, voilà une action dont toutes les intelligences peuvent juger la vérité des effets.

C'est pour la même raison qu'à la même époque, Racine et Boileau enseignaient la théorie littéraire du vraisemblable et non la théorie du vrai. La vraisemblance est la forme sous laquelle la vérité doit entrer dans l'art, parce qu'elle est la vérité raisonnable. Dans sa tragédie d'*Alexandre*, Racine fait combattre Porus sur un cheval; il est constant néanmoins que Porus montait un éléphant. Le poète le savait et ses contemporains ne l'ignoraient pas. Mais le moyen de chevaucher galamment un éléphant! Porus, Racine et la pièce eussent croulé sous le ridicule. Il fallait donc chercher pour Porus une monture qui, au XVII[e] siècle, à la cour de Louis XIV, produisît le même effet qu'un éléphant sur les bords de l'Indus, au IV[e] siècle avant Jésus Christ. Le Brun s'est fort bien aperçu de cette similitude entre la peinture et la littérature de son temps, et, très intelligemment, il explique à la Compagnie la supériorité du vraisemblable, qu'approuve la raison de tous les temps, sur le vrai qui, le plus souvent, n'a pour lui que l'expérience, c'est-à-dire le témoignage d'un moment.

Après l'histoire, la nature. Il ne suffit pas qu'un effet soit tiré de la nature pour qu'il paraisse vrai. Bourdon critique les invraisemblances du soleil couchant : « plus ces accidents sont bizarres, plus il est nécessaire d'en prendre des notes; et comme ils ne sont que momentanés, il faut être prompt à

les copier tels qu'ils se montrent, non pas cependant pour les employer sans y rien changer; *car quelque fidèle que soit la représentation d'une chose qu'on aura vue dans la nature, si, dans sa singularité, elle s'éloigne trop de la vraisemblance, inutilement voudra-t-on la faire passer pour vraie*; c'est de plus un des grands principes qu'il ne faut rien outrer, et par conséquent la nature n'est pas imitable lorsqu'elle tombe elle-même dans le vice. » Ainsi la réalité ne peut être vraie que si elle est vraisemblable. Seules, des vérités générales et moyennes ont chance de paraître évidentes. Les effets naturels doivent toujours être des effets probables.

Ici encore la critique d'art s'éclaire par la littérature et aide en retour à l'expliquer. On va répétant que l'art de nos classiques fut un art naturaliste et, sans doute, les poètes cherchaient alors à reproduire la nature; mais la nature qu'ils poursuivaient est toujours une nature générale; or les naturalistes de tout temps — et c'est ce qui les caractérise — reproduisent la réalité dans ce qu'elle a de plus particulier et de plus concret : ils préfèrent une note prise sur un fait réel, même bizarre, à une vérité probable, et il n'est pas rare que la superstition du fait observé leur fasse perdre tout respect de la vraisemblance. Cette distinction entre deux naturalismes, celui du vrai et celui du vraisemblable, apparaît déjà chez les classiques eux-mêmes. La Bruyère est à l'affût des vérités bizarres; il les collectionne d'après nature. Ce n'est point ainsi que procèdent Racine et Molière. Ils sont moins près de la réalité immédiate; leurs peintures n'en sont que plus *probables*; elles portent leur évidence en elles-mêmes; celles de La Bruyère ont déjà besoin du contrôle et, parfois, des explications de l'histoire.

Les données de la nature doivent subir une autre élaboration encore avant d'entrer dans une composition « raisonnable ». Les peintres de l'Académie auraient volontiers étendu l'ordonnance logique jusqu'aux détails fortuits d'un paysage, en attachant à chacun d'eux une signification utile au sujet. Pourtant, ces « peintres d'histoire » accordaient peu de place à la nature : depuis Poussin, le goût s'était perdu des majestueux décors dont les accidents du sol et les grands nuages entourent les scènes humaines. Un seul élément de la nature



semble les avoir préoccupés : la lumière, — sans doute parce qu'on en parlait beaucoup à l'atelier. C'est à la lumière qu'on demanda de compléter le sens d'une scène représentée : « La lumière, dit Bourdon, fait partie du sujet que le peintre doit traiter. » Et il ajoute que le peintre doit « examiner dans quelle partie du jour et sous quel ciel la chose qui constitue son sujet *a dû se passer* ». Bourdon et, avec lui, Le Brun et l'Académie entière demandent que la lumière de l'aube soit choisie pour les batailles, parce que c'est à ce moment que les attaques commencent; ils veulent que le lever du soleil éclaire une scène joyeuse parce que sa lumière dispose à la joie; ils ne conçoivent une scène de repos, *Jésus et la Samaritaine*, qu'à midi, l'heure de la sieste; les bruyantes et voluptueuses bacchanales doivent s'ébattre dans la lumière chaude d'un après-midi d'automne.

Sans doute, il y a ici, non pas seulement un besoin de logique, mais un désir de coordonner en un sentiment unique et harmonieux toutes les impressions d'un tableau; c'est la thèse déjà fortement exprimée par Poussin dans sa lettre fameuse sur les modes particuliers à chaque sujet, et c'est aussi la grande idée romantique, — la nature prenant part aux tristesses et aux joies humaines. Mais les peintres du XVIIe siècle voulaient, avant tout, faire rentrer dans la composition logique de l'œuvre, rattacher à l'idée du sujet, même tout ce qui est généralement sans signification et reste en dehors des choses explicables, et jusqu'aux accessoires de la composition. Et ce besoin de montrer le sujet dans toute son évidence fit la fortune de l'allégorie et de la mythologie.

Depuis longtemps, sans doute, les figures allégoriques étaient comme une nécessité dans la peinture et la statuaire décoratives. Mais pour les peintres et sculpteurs qui en avaient usé avec le plus de bonheur, pour les Vénitiens comme pour les Flamands, l'allégorie jusque-là était surtout une occasion de créer de belles formes; avec Le Brun et son école, elle revint à son origine idéale, et, de plastique qu'elle était chez Rubens et Véronèse, elle ne fut plus guère que psychologique. L'allégorie est un procédé très commode pour expliquer le sens d'une scène réelle. Lorsque Le Brun représente Louis XIV partant en guerre contre les Hollandais,

nous ne comprendrions sans doute pas avec quelle prudence l'expédition a été préparée, avec quel courage elle sera conduite, si le monarque n'était accompagné des deux déesses personnifiant ces vertus. Aussi les scènes modernes ont-elles plus besoin de l'allégorie que les scènes antiques : le commentaire allégorique est d'autant plus nécessaire que le fait représenté est plus réel. Les épisodes de l'histoire ancienne ont, en effet, un sens traditionnel qu'il est à peine besoin d'évoquer. De plus, on peut donner aux personnages antiques des expressions tout à fait conformes au langage des passions : avec Jupiter ou Moïse, les peintres en prennent à leurs aises. Avec Louis XIV, il n'en va pas ainsi. Dans les scènes contemporaines, le peintre le plus habile est gêné par la nécessité de la ressemblance. Sans compter que le respect dû aux augustes visages interdit de leur prêter même les plus héroïques grimaces. Quel secours alors dans l'allégorie ! Boileau en usera tout pareillement : au passage du Rhin, à l'assaut de Namur, ce ne sont pas les combattants qui hurleront dans la fureur de la lutte ; Bellone et la Discorde se chargeront de ces démonstrations violentes. Ainsi, dans la fumée des batailles de Le Brun, des déesses s'agitent et crient ; mais toute cette agitation et cette rage ne dérangent pas la paisible majesté du grand roi, que rien n'émeut au-dessous. Le peintre double ainsi la scène réelle d'une action idéale qui en donne le sens. Il peut construire des êtres selon la raison, qui dans toute leur personne ne feront qu'exprimer le courage ou l'amour, la haine ou la terreur.

Un tableau bien ordonné n'est donc qu'un système logique et serré. Une telle rigueur de composition aboutit naturellement à l'unité parfaite, non à cette unité pittoresque qui satisfait la vue par un ensemble harmonieux, mais à cette unité logique qui s'analyse comme le mécanisme d'un drame ou d'un raisonnement. Une telle unité se reconnaît à ce qu'on ne peut rien lui retrancher ; dans l'organisme, tout sert ; ce qui est inutile est éliminé. Les curieux du *Banquet d'Emmaüs*, l'âne et le bœuf de la *Nativité*, les chameaux d'*Eliézer*, autant d'inutilités ! Poussin lui-même a quelquefois laissé dans ses tableaux des personnages, dont l'action était nulle et l'expression psychologique absente ! N'y a-t-il pas dans les *Aveugles*

de Jéricho une femme dont le visage et toute la personne sont dénués d'expression? C'est là un oubli regrettable. L'Académie estime que cette femme, puisqu'elle n'assiste pas activement au drame moral, que représente le tableau, n'a aucun droit d'y figurer.

Ces artistes n'ont pas fait, pour ainsi dire, une remarque qui ne puisse se rapporter à un goût de logique, et, dans leurs Conférences, on n'entend que critiques ou réserves pour les œuvres dont l'unité résulte seulement de l'équilibre des lignes ou de l'harmonie des couleurs. Une telle prédominance de la psychologie et de la logique est rare dans l'histoire de l'art : chez Vinci seul, pourrait-on peut-être la rencontrer; mais Vinci est en tout une exception. A quelle école les peintres de l'Académie ont-ils appris que la beauté n'est que la satisfaction d'une intelligence bien conduite? Encore une fois, c'est Descartes qui enseigne à Le Brun, comme à tous les esprits du siècle, que rien ne fournit de joie plus haute qu'une solide architecture d'idées.



Et maintenant que nous connaissons les idées, allons voir les œuvres; prenons pour guide Perrault, le disciple de Descartes, l'ami de Le Brun; c'est lui qui nous apprendra comment il faut regarder un tableau bien composé. Nous entrons avec lui dans l'antichambre du roi, à Versailles, où se trouvent deux toiles de même taille : les *Pèlerins d'Emmaüs*, de Véronèse, et la *Famille de Darius aux pieds d'Alexandre*, de Le Brun. Arrêtons-nous devant la seconde, et écoutons le commentaire de Perrault :

C'est un véritable poème où toutes les règles sont observées. L'unité d'action, c'est Alexandre qui entre dans la tente de Darius. L'unité de lieu, c'est cette tente où il n'y a que les personnes qui s'y doivent trouver. L'unité de temps, c'est le moment où Alexandre dit qu'on ne s'est pas beaucoup trompé en prenant Éphestion pour lui, parce qu'Éphestion est un autre lui-même. Si l'on regarde avec quel soin on a fait tendre toutes choses à un seul but, rien n'est de plus lié, de plus réussi et de plus un, si cela se peut dire, que la représentation de cette histoire; et rien en même

temps n'est plus divers et plus varié si l'on considère les différentes attitudes des personnages et les expressions particulières de leurs passions. Tout ne va qu'à représenter l'étonnement, l'admiration, la surprise et la crainte que cause l'arrivée du plus célèbre conquérant de la terre, et ces passions, qui n'ont toutes qu'un même objet, se trouvent différemment exprimées dans les diverses personnes qui les ressentent.

Et Perrault nous montre chez les vingt personnages qui, tous, ont les yeux fixés sur Alexandre, la variété des sentiments que peut produire une même cause. La mère de Darius « abattue sous le poids de sa douleur et de son âge »; la femme de Darius « non moins touchée, mais ayant plus de force, regarde, les yeux en larmes, celui dont elle craint et attend toutes choses » ; Statira « dont la beauté est encore plus touchante par les pleurs qu'elle répand »; Pandatis, « plus jeune et par conséquent moins touchée de son malheur, fait voir dans ses yeux la curiosité de celles de son sexe et en même temps le plaisir qu'elle prend à contempler le Héros dont elle a ouï dire tant de merveilles ». Je passe sur les esclaves prosternés, sur les lâches eunuques, sur les femmes « qui paraissent mêler à leur crainte un peu de cette confiance qu'elles ont dans l'honnêteté qui est due à leur sexe ». Et ce commentaire de Perrault n'ajoute à l'œuvre aucune subtilité; avec le traité des passions en mains, il est facile de retrouver dans l'œuvre toutes ces intentions psychologiques; il s'en faut même de beaucoup que Perrault les ait toutes exprimées.

Tournons-nous maintenant vers la toile de Véronèse : « Ici, les personnages ne semblent pas se voir les uns les autres, et il n'y a que la seule volonté du peintre qui les ait fait trouver dans le même lieu ». D'où la conclusion : « Je compare les ouvrages de nos excellents modernes à des corps animés, dont les parties sont tellement liées les unes avec les autres qu'elles ne peuvent pas être mises ailleurs qu'au lieu où elles sont; et je compare la plupart des tableaux anciens à un amas de pierres ou d'autres choses jetées au hasard, et qui pourraient se ranger autrement qu'elles sont sans qu'on s'en apperçût. » Et c'est tout pour Véronèse. Rien pour le jeu harmonieux des lumières, pour la noblesse des attitudes,

pour la sereine beauté des figures, pour la splendeur des chairs roses ou mates, pour la caresse des satins et des velours, rien pour le désinvolte prestigieux de la brosse.

Perrault est-il donc insensible à d'aussi rares qualités? Assurément non. Seulement si Perrault nous demandait pourquoi Véronèse a mis dans un tableau de piété des portraits de Vénitiens barbus, de Vénitiennes à la chair florissante, des enfants et des chiens, sans doute nous ne trouverions que la réponse naïve du peintre aux questions sévères de l'Inquisition : « Les peintres prennent de ces licences que prennent les poètes et les fous » et « lorsque dans un tableau il leur reste un peu d'espace, ils l'ornent de figures d'invention. » Si nous demandions au contraire à Perrault pourquoi il y a chez Le Brun des esclaves et des eunuques, des nourrices, des filles, des femmes et des mères, Perrault nous répondrait que c'est pour montrer toutes les variétés d'admiration, l'admiration et la douleur, l'admiration et la curiosité, l'admiration et la crainte. Et si nous demandions encore pourquoi ces personnages ressentent de tels sentiments, Perrault nous répondrait qu'ils ont *dû* les ressentir. La situation morale une fois donnée, elle déroule la série de ses conséquences; l'intelligence cartésienne de Perrault suit ces déductions et y trouve une joie plus philosophique. Pour lui, la ligne et la couleur charment les yeux; « la naïve expression des mouvements de l'âme va droit au cœur » ; seule, la composition s'adresse à la raison et « lui fait ressentir une joie moins vive à la vérité, mais plus spirituelle et plus digne d'un homme ».



Ici, apparaît clairement combien cet art du XVIIe siècle, auquel on reproche souvent d'être sorti tout entier de l'Italie, — « un art italien », a dit Courajod, — a, en réalité, de fortes attaches françaises. C'était déjà par la profondeur de leur signification morale que les œuvres de Poussin s'étaient distinguées des peintures bolonaises et romaines de son temps. Le Brun a voulu maintenir dans notre art cette étroite liaison avec les hautes qualités intellectuelles, dont Descartes avait

encore rendu l'autorité plus impérieuse. L'Italie était loin de nous donner l'exemple de cette dignité austère. Malgré le culte superstitieux de notre XVIIe siècle pour Raphaël, Carrache et le cavalier Bernin, le véritable initiateur de notre art fut bien le génie français, notre génie curieux de choses morales, avide de logique et de bon sens. Chaque fois que ce génie se manifeste, ce qu'il a de plus particulier, c'est son universalité même, cette universalité de la pure raison que suppose la métaphysique de Descartes ou la morale de Rousseau, et qui caractérise d'après Rivarol notre langue, c'est-à-dire l'expression même de l'âme française.

Le jour où Le Brun avait présenté au roi son traité des passions humaines, ce n'était pas seulement Louis XIV, mais Perrault et Colbert et toute la France qui déclaraient Le Brun « le plus grand peintre de l'univers » : Le Brun avait pris une conscience nette de toutes les beautés de la peinture ; il possédait les raisons philosophiques du beau absolu, aussi bien que les recettes techniques pour l'atteindre. L'Académie royale s'était proposé un enseignement parfait et la recherche d'un idéal artistique, aussi incontestable que la vérité scientifique. Lorsqu'elle jugea son œuvre terminée, il était naturel qu'un Perrault, tout plein de l'orgueil académique, entonnât le *Te Deum* triomphal : « Nous devons à la philosophie de Descartes, disait peu après l'abbé Terrasson, l'exclusion des préjugés, le goût du vrai, le fil du raisonnement qui règnent dans les bons écrits modernes, depuis l'établissement des trois Académies ».

LOUIS HOURTICQ

(La fin prochainement.)



LA FRANCE

ET

LA SPÉCULATION

I

Plus il y aura d'or, plus il y aura de spéculation; plus la spéculation sera une force, plus les peuples qui sauront se servir de la spéculation seront forts et les autres inversement. Faible peuple, le peuple qui n'est pas spéculateur. Il a peu d'industries spéculatives, celles qui défendent le mieux leurs prix, celles qui défendent le mieux leurs salaires. D'une façon générale, il entreprend moins que ne le comporte l'étendue de ses ressources, car la spéculation est le levain, le ferment de l'esprit d'entreprise. Vous pouvez créer un outil de production en dehors de toute arrière-pensée spéculative et sans autre souci que de l'amener au point où il pourra produire; mais il faut pour cela un singulier courage, une longue patience et beaucoup d'argent qui vous soit personnel. Le cercle de ceux qui peuvent entreprendre se trouve ainsi bien étroit. Le courage solitaire, la perspective froidement envisagée d'une longue patience pour un résultat forcément incertain (car une baisse de prix, prenant sa source dans une région fort éloignée du monde ou dans une découverte subite que rien ne laissait prévoir, peut compromettre une entreprise avant même qu'elle ait produit et commencé de payer son créateur de ses peines), voilà certes un ensemble de qualités fort rares. Enfin un ardent désir d'entreprendre se rencontre rarement

avec de grands moyens pécuniaires. Dans les pays neufs, où le champ est le plus libre pour entreprendre, les hommes à grands moyens pécuniaires font presque totalement défaut, ou du moins leur nombre est-il trop restreint au regard des occasions si multiples qu'on y a d'entreprendre.

Celui-là même qui possède les facultés et les moyens nécessaires pour entreprendre ne tirera de si grands avantages que peu d'effet. Il ne vendra sa première entreprise ni assez vite ni assez cher pour en créer immédiatement et coup sur coup beaucoup d'autres. Sa force créatrice, au lieu de s'exaspérer et de grandir en fécondité, perdue pour lui-même et pour les autres, sommeillera la plupart du temps. Quel triste tableau d'inertie ! Introduisez, au contraire, la spéculation : elle donne du courage à ceux qui en manquent, de l'argent à ceux qui n'en ont pas; elle multiplie le nombre de ceux qui peuvent entreprendre. De même, elle rend cent fois plus utile l'activité de ceux qui eussent pu entreprendre sans son secours, car elle multiplie à l'infini leurs moyens.

Que l'on spécule sur une classe d'entreprises, la foule oisive qui spécule pour ne chercher qu'un gain immérité et vil, fait monter le prix de toutes les entreprises de cette classe, même encore réduites à une ébauche incomplète. Ceux qui se trouvent engagés dans quelque entreprise, tirent alors avantage d'un état de choses qu'ils n'ont parfois rien fait ni pour provoquer ni pour entretenir. Leur bien paraissant avoir de grands mérites et ayant effectivement une grande valeur, ils trouvent commodément tout l'argent qu'ils veulent pour l'améliorer, soit qu'ils empruntent, soit qu'ils cèdent une part de leur droit de propriété. Ce bien est parfois fort peu de chose, un simple germe d'entreprise. N'importe, l'opinion générale crédite ce bien de grandes espérances. C'est dans ces espérances que puisent à pleines mains ceux qui se proposent d'entreprendre. La spéculation ne leur donne pas seulement de l'argent; elle leur donne du courage. Elle décuple le prix qu'on peut recueillir en entreprenant : elle le montre tout proche, au lieu de lointain; elle le montre certain au lieu d'incertain. C'est une illusion, il est vrai, mais elle est telle.

Entrons dans les raisonnements et les sophismes dont la

passion de l'argent, aussi bien que nos autres passions, s'environne, Plus d'un en entreprenant n'a vu qu'une chose : le prix énorme, enflé, grandissant tous les jours, que la spéculation lui offre ou va lui offrir de son entreprise. Ce qu'il y a de faux et de mensonger dans ce prix est précisément ce qui l'a fait agir. Il ne voit pas de limite à son bénéfice, parce que la fantaisie, qui pour lors règle les prix, n'en a pas. La croissance si lente des entreprises et les risques, qui leur sont inhérents, ne sont plus pour lui une objection : il peut vendre demain avant les longues attentes, demain avant les risques possibles. Au fond, il se propose de tromper; seul, au milieu de gens froids, il n'aurait pas pu, il n'aurait même pas espéré pouvoir; mais, la spéculation crée un courant collectif de mensonge, il lui suffit de se laisser porter.

Ainsi, les entreprises se fondent. Ainsi, en vertu de lois économiques impitoyables, les peuples s'outillent, s'enrichissent, croissent. Ainsi, par les affaires, ils se répandent au dehors, à l'étranger et aux colonies. C'est à cette expansion conquérante que la spéculation est surtout nécessaire. N'est-ce pas pour entreprendre au loin qu'il faut surtout du courage? Et les industries coloniales et exotiques ne demandent-elles pas en général plus d'argent, n'exigent-elles pas des attentes plus longues et, étant donné l'éloignement, plus anxieuses que les industries métropolitaines? L'incertitude, le caractère à peine formé des pays neufs, leurs crises de croissance, leurs vacillations, cette assurance et cette présomption qu'ils ont d'eux-mêmes, ce trop-plein de vie qui se tourne parfois en des excès, éveillent des craintes justifiées, atténuent le prestige d'un avenir qu'on peut s'imaginer presque indéfini.

Les entreprises nouvelles au dehors, — pour une plus forte proportion de jour en jour, — sont des entreprises de mines autant parce que les industries du sous-sol croissent en importance relative que parce qu'une foule de peuples industriellement peu avancés laissent à des étrangers le soin de se livrer chez eux à ces industries. Ils s'en tiennent à l'agriculture et à de menues industries qui leur plaisent mieux, exigent moins de capitaux, sont moins techniques. Ils tirent de leur sol tout le parti possible : leur attachement les y aide. Leur pays est développé sous ce rapport plus ou

moins, suivant son âge, mais autant que cet âge le comporte. Que reste-t-il à l'étranger ? Le sous-sol.

Toute sa supériorité industrielle et financière éclate dans cette exploitation. Dans celle du sol, le goût que les naturels ont pour leur pays, le plaisir qu'ils ont seulement à y vivre et qui les porte à se contenter de salaires et de bénéfices dérisoires, ne laissent point de place à l'étranger. Mais on n'aime pas le sous-sol : sur ce point l'étranger et le naturel se rencontrent et sont égaux ; avec une indifférence égale, l'étranger reste avec des moyens supérieurs. Enfin, les mines se trouvent trop souvent dans des pays encore déserts, tellement ils sont neufs, ou déserts à jamais, semble-t-il, maudits qu'ils sont dans leur sol et dans leur climat : seules, les exploitations de mines y sont cependant possibles. On n'y trouve pas devant soi de droits acquis et ces mines appartiennent au plus alerte, au premier venu des étrangers.

Les affaires qui s'offrent au dehors sont donc surtout, pour ces raisons, des affaires de mines — mines de charbon, de pétrole, de phosphates, de nitrates et de tous les métaux — des exploitations de forêts à caoutchouc, qui, par les usages de leurs produits, par l'état où s'y trouvent toutes créées, les richesses de la nature, par l'inconstance et l'incertitude de ces richesses, ont plusieurs des caractères des mines métalliques[1] ; ce sont encore des chemins de fer ou des ports destinés au service particulier et d'abord presque exclusif de ces mines et de ces exploitations de caoutchouc. Autant d'affaires aléatoires, par la nature même de l'industrie entreprise ou desservie. Autant d'affaires exigeant de gros capitaux, sans lesquels il n'y a ni exploitation en très grand, ni prix de revient très bas, ni bénéfice. Ainsi, des affaires qui s'offrent au dehors, le plus grand nombre est aléatoire et demande d'importants capitaux en vertu de leur nature propre, un certain nombre présente les deux mêmes caractères en vertu simplement de la nature des pays neufs où elles s'offrent. Ces deux caractères réunis les rendent assez effrayantes à entreprendre et, pour faire surmonter les hésitations, les mobiles spéculatifs, si puissants, sont indispensable ; eux seuls, d'ailleurs, s'étendent assez vite

1. Pierre Mille : Au Congo belge.

et à une masse assez grande de capitalistes. On ne peut différer, s'attarder à des méthodes de créations d'affaires plus lentes — plus saines aussi, dit-on, et plus judicieusement réfléchies — que n'est la méthode spéculative. Pendant qu'un peuple temporise, les autres arrivent, ils s'installent, ils sont dans la place, ils sont devenus riches et nombreux, étendent sur le monde entier, comme un filet, un immense réseau de relations : tels l'Angleterre et les États-Unis, telles l'Allemagne et la Belgique.

Au XVIIe et au XVIIIe siècle, le grand peuple d'expansion était la France. Mais une force nouvelle est intervenue, la spéculation, force vieille sans doute dans son principe, nouvelle par sa forme et son étendue. La France la néglige. Elle s'en tient aux vieilles méthodes ; elle demeure en arrière et inadaptée. Rien ne prouve qu'elle soit déchue de ces qualités qui, toute grandeur politique à part, eussent suffi au XVIIe et au XVIIIe siècle à la faire grande au dehors, comme elle le fut par la multitude des efforts privés de ses nationaux, efforts qui se développèrent notamment en Amérique, aux Indes, et en Orient. Mais les temps passent, le monde change ; à chaque siècle, une qualité différente est la plus utile. Aujourd'hui, le Français sent cruellement le manque d'une qualité qu'il ne possédait pas davantage autrefois, mais dont l'usage était restreint et dont le vide n'apparaissait pas : le sens spéculatif.

Le Français spécule, il est vrai, mais comment spécule-t-il ? Il s'accommode d'une spéculation édulcorée, sophistiquée, préparée à son usage ; alors, il la recherche, la caresse de toute l'ingénieuse naïveté de ses rêves. Lui et son argent sont séduits. La spéculation vraiment féconde consiste à prendre une chose qui ne vaut rien, qui n'est absolument que de la valeur en puissance et non encore révélée, et à spéculer sur cette chose jusqu'à ce que l'apparence de la valeur lui donne une valeur réelle, jusqu'à ce qu'elle rapporte pleinement, qu'elle soit une entreprise adulte, et qu'alors la spéculation la délaisse, ayant fait son œuvre, comme trop vieille.

Or le Français n'intervient pas à la première heure, qui

est l'heure féconde de la spéculation. Ce vide de la chose qui n'est pas, qui n'a même pas l'air d'être, l'effraie. Il faudra, pour qu'il s'intéresse, que cette chose ait déjà pris ou ait l'air de prendre forme d'entreprise. Et comme elle n'a pas pu prendre forme chez lui, il faudra qu'elle ait pris forme à l'étranger, c'est-à-dire qu'elle soit étrangère. Une entreprise est conçue le mieux du monde, vous la portez à des capitalistes français. A vos pressants appels d'argent, la défiance seule répondra et vous ne trouverez que des bourses hermétiquement closes. Mais que la même entreprise ou qu'une autre, tout aussi vierge, renfermant autant d'inconnues, ait pris soin d'emprunter une forme sociale étrangère, qu'elle soit représentée par des titres, qu'elle soit cotée quelque part : des titres et des cours, cela suffit; le marché de Paris l'attend, il va l'adopter ; elle deviendra, comme disent les Anglais, une spécialité parisienne. Des promoteurs étrangers ont prélevé, pour leur part, les trois quarts du capital nominal, des syndicats ou des actionnaires étrangers, une prime égale au capital nominal ou double, triple, quadruple, décuple. Le total est formidable. Le spéculateur français paie le tout en bloc sans examiner les détails.

D'autres ont fait le premier pas : il peut marcher, croit-il. Et le plus piquant est que les autres ont fait souvent le premier pas parce qu'ils étaient sûrs qu'il ne faillirait pas à sa destinée et ferait le second. En réalité, on a tiré sur lui et escompté son bon vouloir, dont on était sûr, au taux de 500 p. 100. Les risques qu'on lui vend, on les lui vend fort cher. Ne croyez pas que cette cherté l'effraie : bien au contraire, c'est ce qui le rassure. Une valeur si chère, tellement au-dessus du pair, se dit-il, ce doit être très bon, on doit pouvoir acheter cela en toute confiance. Il rachète donc à des Anglais, à des Belges, la moitié, les trois quarts des actions d'une entreprise. N'en rachèterait-il que le quart, il achète si cher que le produit de ce quart d'actions vendues, suffirait à rembourser les Anglais ou les Belges de tout le capital effectif versé par eux pour constituer l'entreprise. Les trois quarts des actions qui leur restent ne leur coûtent rien. Ils jouent sur le velours. Maintenant, que l'affaire se débrouille !

Et plus tard? Une affaire a ses phases, auxquelles correspondent les mouvements de cours de ses titres. Ces phases, l'étranger, qui administre, les pressent, ces mouvements, il les fait. Et le Français encore les subit. Ainsi il paie à la naissance et à chacun des événements qui marquent la vie de cette entreprise. Si c'est une mine, quand la mine sera près d'être épuisée sans qu'il s'en doute, il aura racheté tous les titres. Spéculateur au comptant. acheteur ou vendeur à terme, il paie, de ce chef, à l'étranger, un impôt qui s'élève, en moyenne, à plusieurs centaines de millions par an.

Le bon sens voudrait que des Français créent des entreprises et que d'autres Français leur rachètent en détail ces entreprises monnayées en forme de titres. Cela arrive trop peu souvent. Il en résulterait pourtant bien des avantages. Il n'est si lointaine affaire dont le public ne puisse avoir quelque clarté quand elle est nationale. Quand fondateurs, administrateurs, banquiers et tout le personnel exploitant sont Français, par suite connus de beaucoup d'autres Français, ce serait un grand miracle qu'une parcelle de vérité ne se fît pas jour, par les mille filières, qui, de tant de gens renseignés, aboutissent au marché et au public français.

Ainsi dans un système d'affaires françaises tout naturellement rachetées par des Français, quelques escroqueries par trop grossières n'auraient plus le front de se produire ou ne rencontreraient aucun succès. Sans doute il y aurait toujours de mauvaises affaires, mais il y en aurait moins de malhonnêtes. De même, des affaires, dont les titres donnent lieu à un courant considérable d'opérations à terme, ne seraient plus un sujet de pertes presque continuelles pour les Français qui n'en contrôlent pas, et en ignorent le marché. tandis que les étrangers, qui le contrôlent, réalisent des gains correspondants. Enfin, le pays se consolerait aisément de ce que les uns perdent dans une affaire où d'autres gagnent, par la pensée, que les uns et les autres sont Français et que dans la communauté de la vie le roulement perpétuel des capitaux rend tôt ou tard au public ce que le public a perdu.

Mais nous sommes loin d'un état de choses si ordonné, possible seulement au cas où les Français regarderaient une bonne fois en face la spéculation et s'y livreraient franche-

ment sans détour aucun. Au lieu de cela, que voyons-nous ?

Le Français spécule, mais il veut se donner l'illusion de croire qu'il spécule sur une chose aussi peu spéculative que possible. Comme il n'estime dans la vie que les réputations toutes faites, les gens décorés et en place, ayant un grade, étiquetés, il veut des valeurs qui aient un nom. L'étranger lui donnant des noms, il spécule sur ces noms. Et quand il est fatigué de spéculer, il achète des fonds d'État, qui sont naturellement des fonds d'État étrangers, car l'État français n'y suffirait pas : si l'État français est dissipateur, le Français est encore plus économe. Ainsi toujours les Français vont aux valeurs étrangères. Nous trouvons tout naturel de payer tribut à l'étranger sur la plus grande partie des capitaux placés par nous.

Il n'en saurait être autrement. Nos lois, nos institutions financières nous paralysent. Ni les unes ni les autres ne se prêtent aux nécessités spéculatives de la guerre économique moderne. Nos lois devraient permettre les accaparements, les trusts, faciliter les fusions de sociétés, déclarer les actions d'apport négociables, sitôt créées, — que sais-je encore ? Elles font tout le contraire. Nos lois sans doute étaient bonnes quand les peuples vivaient chez eux. Alors, elles protégeaient le Français faible contre le Français fort ; aujourd'hui, elles livrent la France faible à l'étranger fort. Quand l'étranger fait pis que pendre, il faut pouvoir faire soi-même..., pas tout à fait pis que pendre.

Nos institutions financières devraient comprendre mille groupements propres à créer des affaires, puis à les développer. Elles en comprennent heureusement quelques-uns — et des meilleurs, — mais pas en assez grand nombre. Ces groupements ne sont qu'un détail de notre organisation financière qui se réduit presque exclusivement à un faisceau de sociétés de crédit, banques d'escompte et de dépôts par leur origine, en fait gigantesques pompes aspirantes des capitaux qu'elles refoulent sur des titres, et quels titres ? Des fonds d'État étrangers ; quelquefois, mais par exception seulement, des titres de sociétés industrielles à condition que ces sociétés soient

anciennes, fortement établies enfin, si bien éprouvées par le temps, qu'elles paraissent soustraites aux aléas. Il faut qu'il en soit ainsi. Une banque de dépôts ne peut, ne doit, se compromettre et c'est pour cela du reste, que, voulant acheter des titres, nous nous adressons aux banques de dépôts — ce qu'il ne viendrait jamais à l'idée de faire ni à un Anglais, ni à un Américain.

Cependant on s'étonne que toutes les affaires françaises nouvelles, en puissance, surtout à l'étranger et aux colonies, ne naissent pas, ou, si elles arrivent péniblement à naître, meurent peu après ou bien languissent, végètent et sont finalement vendues à des étrangers entre les mains desquels elles prospèrent. Le contraire serait étonnant. Comment les affaires nouvelles françaises pourraient-elles naître et se développer sans argent? Et comment trouveraient-elles de l'argent quand tout l'argent est sorti par une autre porte..., qui ne donne pas sur les affaires nouvelles?

Mais n'accusons pas trop nos lois et nos institutions financières. Elles sont ce qu'elles peuvent et doivent être, étant donné notre peu d'esprit spéculatif, ou plutôt la fausse et timide idée que nous nous faisons de la spéculation.

La grande force de la France, il est vrai, la seule grande aujourd'hui, n'est-elle pas l'économie? Plus spéculateurs, ne serions-nous pas moins économes? Un spéculateur, un inquiet, n'économise pas, il compte trop sur le hasard de demain et, d'ailleurs, si c'est un spéculateur chef de file, presque toutes ses dépenses, même personnelles, sont des spéculations. L'apparat, le train de vie qu'il mène ne lui donnent-ils pas du crédit? Le monde qu'il voit, non sans frais, lui crée, soyez-en sûr, des clients, des instruments, des idées.

Il ne s'agirait pas tant pour les Français d'être plus spéculateurs que de l'être mieux : aussi n'auraient-ils nulle peine à demeurer toujours également économes. Ils conserveraient intact leur penchant à l'économie, et ils auraient en plus comme un germe de vie pour vivifier les capitaux produits de leurs économies. Seule, n'étant doublée d'aucune action, l'économie est une vertu négative. Elle consiste à vivre moins. Elle est une vertu de vieillards qui n'ont plus d'horizon,

peu de sang et de vie, nulle espérance. L'argent de l'économie ne se dépose, comme les sédiments dans les eaux immobiles, que dans les milieux sociaux immobiles, autant dire morts. L'homme ou la femme économes glorifient l'argent, et pourtant ils le rabaissent. Ils ne voient dans l'argent que l'argent; ils ne voient pas derrière l'argent l'acte, la volonté, la personne. Ils font de l'argent un fétiche, quand il devrait être un dieu.

Vertu aveugle que l'économie et de plus en plus dangereuse, et de moins en moins efficace, à mesure que la valeur des choses se fait plus changeante. Ceci vaut un qui vaudra mille, ceci vaut mille qui vaudra un. Or l'homme économe ne voit pas cela. Il ne risque pas son argent. Il l'aime trop. Il ne songe pas qu'il peut le perdre sans y toucher. Car la valeur peut partir et la chose être toujours là. Il ne comprend pas que l'argent est toujours risqué, qu'on le risque ou qu'on ne le risque pas. Il croit être positif et il ne voit que ce qui est. Il appelle cela être positif. Ce qui est n'est rien. Le mouvement, le sens du mouvement, qui emporte le monde et avec le monde tous les prix du monde, voilà ce qui réellement est, et c'est le sens de la vie et c'est ce que l'homme économe ne voit pas. Il s'accroche de ses mains avares à ce qui est matériellement: titres, marchandises, immeubles ou espèces; il ne les lâchera pas, il ne les échangera pas, et il ne voit pas l'immatérielle valeur qui fluctue et se joue en dehors de ses sens bornés. Elle semble l'ombre; elle est la réalité; elle seule est; c'est elle seule qu'on possède, et, quand elle est sortie d'une chose, cette chose est bonne à jeter. Toutes les choses se transforment en elle, elle se transforme en toutes les choses. Elle est la substance et la vie.

Celui-là est fort qui, méprisant les choses, la suit seule, achetant, vendant les choses qui ne sont rien, mais suivant toujours la valeur, suivant son rêve qui, lui, est. Un tel homme, idéaliste à sa manière, hanté qu'il est d'un rapport abstrait, posséderait, si sa seconde vue était exacte, toutes les réalités du monde au bout de cent ans, et l'homme économe serait ruiné. Ainsi le spéculateur est aussi supérieur à l'homme économe que l'esprit l'est à la matière: il devance les temps, il vit dans le perpétuel devenir des choses. Lui seul, sent

pleinement la vie en marche. Mais il vole trop haut : il se trompe ; jouet de l'imagination, il est sujet à des erreurs et à des chutes. Puisqu'il prévoit, il commence, il ouvre et montre la voie. S'il n'est suivi de la masse plus lente, seul et livré à lui-même, il périt. Il n'est qu'un chef; seul, il est sans raison d'être. En matière d'entreprise, il crée, délaisse, féconde et s'en va. Il est dur, clairvoyant, conquérant, infidèle. Il crée les affaires, mais c'est l'économie fidèle et bonne, fidèle parce que bornée, parce que craintive, qui les nourrit. Il est mâle, l'économie est femelle, c'est-à-dire aimante, patiente et conservatrice.

Un peuple n'atteindrait cependant à la plus haute fécondité productrice que si les éléments spéculateurs et les éléments économes s'y mêlaient et s'y unissaient toujours en de justes proportions. Mais le cas de la France n'est-il pas, Bismarck l'a dit, d'être un peuple femelle? C'est en cette qualité qu'elle est un peuple économe. Parole de mauvaises langues. La vérité est que la France, — si elle a tout l'amour, toute la tendresse et toute l'économie de la femme, qui économise parce qu'elle aime, pour ce qu'elle aime, — a toute la vaillance des mâles; seulement elle a la vaillance noble, discrète, courtoise, respectueuse des droits, douce aux humbles, entichée d'idéal, et cette vaillance n'est pas celle du jour.

II

Plus il y aura d'or, plus il y aura de spéculation; plus il y aura de spéculation, plus il se créera de valeurs mobilières pour pourvoir aux besoins de la spéculation et plus le patrimoine d'un peuple deviendra un patrimoine mobilier; plus le patrimoine d'un peuple deviendra un patrimoine mobilier, plus il importera à ce peuple que son patrimoine mobilier fasse vivre des nationaux et non des étrangers. L'instinct profond d'économie dut être aux siècles passés un des artisans principaux de la grandeur de la France. La fécondité du sol, la douceur et la variété du climat n'expliquent, sans doute, pas seules le précoce développement d'un pays qui se trouva, au début du XVII[e] siècle, nourrir une population infiniment

supérieure en nombre et en richesse à celle d'aucun autre État de l'Europe. L'économie, forcément alors employée sur place et s'ingéniant de mille manières à tirer du sol ou des industries toutes voisines quelque supplément de revenus, encore que les traces de son obscur travail demeurent pour l'historien presque insaisissables, ne fut pas étrangère à un résultat, où l'on doit voir le fondement vrai de deux siècles de suprématie politique et de bien d'autres suprématies.

Aujourd'hui, l'économie de la France se voit, elle se mesure par des chiffres. Mais au moment où le pays prend conscience de cette force, cette force cesse complètement pour lui d'en être une, c'est une force sans maître, française seulement par ses origines et qui, si elle aide puissamment au développement général de l'humanité, n'apporte que peu de concours au développement propre de la France. La France réduite à n'être qu'un réservoir public de capitaux où tout le monde, c'est-à-dire l'univers entier moins la France, vient puiser; voilà le beau terme, le couronnement, le chef-d'œuvre de notre histoire financière!

La douceur tranquille de nos mœurs, dont procède notre économie, parce qu'elle nous fait trouver mille contentements intérieurs qui rendent volontiers presque toute dépense superflue, n'a plus à se faire violence comme autrefois pour trouver quelque entreprise individuelle à faire ou à commanditer. Elle se livre à son penchant naturel qui n'est ni paresse, ni manque de courage, mais répugnance à jouer des coudes dans une mêlée que chaque jour rend plus grossière, plus pleine de mensonges et d'embûches. Maintenant donc que tant d'entreprises sont représentées par des titres, les Français donnent leur procuration en blanc à d'autres pour entreprendre, grâce aux moyens commodes que leur offrent ces titres qu'ils achètent sans se déranger. Ainsi la France ne se lasse pas d'envoyer chaque année, bon an mal an, un milliard hors de ses frontières. De 1850 à 1900, malgré l'énorme consommation de capitaux faite par les guerres, elle ne dut pas exporter de la sorte moins de trente milliards.

On peut se rendre compte aisément du peu de substance réelle que ces trente milliards nous ont laissé. Des capitalistes encaissent des coupons. Est-ce donc là le point principal?

Considérons l'emploi d'une somme quelconque qui se place : au lieu de cette somme, il y aura bientôt des exploitations de toute nature, agricoles ou industrielles, et ces exploitations elles-mêmes ne tarderont pas à produire une recette brute ; la recette brute sert d'abord à payer la dépense d'exploitation : le surplus constitue la recette nette. Celle-ci, sous différentes formes, fait retour aux bailleurs de fonds. Elle fournit les intérêts, les dividendes, les sommes nécessaires au remboursement du capital, et celles qui, comme attributions aux amortissements ou aux réserves, doivent servir à améliorer la chose productive, c'est-à-dire encore à enrichir les propriétaires. La dépense d'exploitation est la part du travail vivant, la recette nette est celle du travail figé, cristallisé et mort : du capital.

Or, la dépense d'exploitation excède presque toujours de beaucoup la recette nette et naturellement de même l'intérêt, souvent minime, alloué par une Société ou un État à ses créanciers. Cette seule raison suffirait pour établir que tout emploi de fonds nourrit beaucoup plus de monde par la dépense d'exploitation, que par le revenu, auquel on espère qu'il donnera lieu.

En vain, on objectera à ce simple raisonnement que les choses ne sont pas si simples. Il est trop commode d'opposer une dépense d'exploitation toujours très forte à une recette nette toujours très faible. Les exceptions sont nombreuses : ainsi pour les immeubles urbains, ainsi pour les routes, les canaux et les ports, entreprises privées et payantes. Ici, la recette nette se rapproche beaucoup de la recette brute, laissant peu de marge à la dépense. — Sans doute, mais, outre que peu de capitaux s'emploient à l'étranger en achats ou en constructions d'immeubles urbains, les routes, les canaux et les ports sont, au pays qu'ils desservent, un élément de prospérité si général, que les services gratuits qu'ils rendent peuvent être estimés bien au delà des services qu'il leur est loisible de faire payer. Ces services gratuits représentent en fait une part des moyens d'existence de toute une population, une certaine somme de vies humaines. Et de même que les routes, les canaux et les ports, les autres entreprises d'utilité publique, c'est-à-dire à concession, chemins de fer, tramways, eau, gaz,

électricité, rendent à un pays plus de services que l'obligation des tarifs fixes ne leur permet de s'en faire payer. Ainsi ce n'est pas assez que certaines de ces entreprises, dont un si grand nombre à travers le monde fut exécuté avec de l'argent de France, confié à des États ou des compagnies, jettent dans mille pays une dépense d'exploitation considérable : elles font plus, elles font vivre indirectement des étrangers au delà de ceux que la dépense d'exploitation fait vivre directement.

N'en tenons pas compte. Oublions que, dans l'hypothèse d'une entreprise absolument étrangère, le pays auquel les capitaux doivent leur origine ne revoit rien de la dépense de premier établissement; oublions que, pour toute entreprise fondée sur une concession, le terme de la concession expiré, ce qu'il y a de travaux permanents, de constructions, fait retour à l'État ou à la ville étrangère, c'est-à-dire à des étrangers, au lieu de faire retour, comme si l'entreprise était en pays français à l'État ou à une ville française, c'est-à-dire à des Français. Oublions tout cela pour ne regarder que la dépense d'exploitation. Elle est de vingt par exemple, le revenu, intérêt ou bénéfice, est de trois, quatre ou cinq. Vingt, c'est la part des étrangers: quatre, c'est la part des Français; la part étrangère est cinq fois plus grande que la part française; donc, nous dit la proportion des sommes, cinq étrangers sont nourris pour un Français, au lieu que si le même capital, qui a pris corps entre des mains françaises, était resté entre ces mains, six Français seraient nourris. La vérité est encore plus déplorable : un ouvrier ne subsiste-t-il pas de moins qu'un rentier, et surtout n'a-t-il pas plus d'enfants? Ainsi la proportion des nombres est différente et pire que celle des sommes.

Que l'on se rappelle alors les trente milliards placés par la France à l'étranger, le milliard qu'elle y place annuellement et l'on ne peut s'empêcher de voir des populations entières, industrieuses, qui eussent pu être, qui sont sans doute quelque part, mais qui ne sont pas des Français. De ces milliards qui sont partis, de ces populations qui auraient pu être, il ne nous reste que les porteurs de titres; autant dire, nous aurions pu avoir une province, nous n'en avons que les bourgeois.

Mais le moyen de ne pas placer d'argent à l'étranger? La

France est petite. La prudence commande d'ailleurs d'éparpiller ses capitaux pour diviser ses risques. On ne peut se cantonner chez soi, quand bien même on mettrait de côté le principe de la division des risques. Pour faire des mines, encore faut-il qu'on ait du minerai ; pour faire des usines, qu'on ait de la matière première, du combustible et de la main-d'œuvre à assez bon compte.

Est-on bien sûr cependant qu'on ait fait en France toutes les entreprises possibles ? La France ne vaut pas par la masse. Son sol, comme sa main-d'œuvre, valent par la perfection, cette sœur de la science et de l'art. La grande force moderne, la spéculation, s'adapte mieux aux masses, aux grandes uniformités, aux immensités d'hommes et de choses pareilles. Les Anglais, les Allemands, les Américains, comme le sol et le sous-sol anglais, allemand, surtout américain, sont assez suivant sa formule. Elle les aide à se développer, par ses méthodes, à toute vitesse. Elle ne rend et ne peut rendre aucun service pareil à la France, pays d'êtres et de choses individuelles, en sorte que les ressources, les possibilités industrielles y demeurent plus longtemps latentes.

Cependant la France n'est qu'un morceau de l'empire français, lequel comprend aussi les colonies ; elles peuvent se développer à l'américaine. Rien n'empêche. Ce ne sont pas des terres ciselées. — Mais qu'est-ce qui presse ? Les colonies ne s'envoleront pas. — Cela presse fort au contraire. Une colonie se défend d'autant mieux qu'elle est plus peuplée, de nationaux, cela s'entend, et plus riche. On lui paie des fortifications avec son argent.

Encore que le champ pour les entreprises nouvelles, si l'on ajoute à la France les colonies, soit déjà presque indéfini, il le devient tout à fait si l'on ajoute l'étranger ; car on peut créer des entreprises françaises à l'étranger, — c'est-à-dire, au lieu de placer ses capitaux à l'étranger, chez des étrangers, placer ses capitaux à l'étranger chez des Français. Cependant il apparaît, à l'analyse, qu'entre les entreprises françaises à l'étranger il y a des distinctions à faire : toutes ne sont pas également susceptibles d'être utiles à la France, c'est-à-dire, à capital égal, de nourrir le même nombre de Français.

Posons d'abord en principe qu'une affaire française à l'étranger a deux manières également efficaces de nourrir des Français :

1° En consommant des marchandises françaises dont la production fait vivre des Français en France ;

2° En employant à l'étranger des Français.

Il est évident que pour les affaires à concession — et nous entendons par là, nous l'avons dit, les affaires d'eau, d'électricité, de gaz, de tabac, d'allumettes, de canaux, de routes, de ports, de chemins de fer (celles-ci surtout qui sont de défense nationale) — on n'est pas le maître chez soi, on ne peut employer ni tels hommes, ni telles marchandises que l'on veut, c'est-à-dire, bien souvent, ni les hommes, ni les marchandises de son pays. On reçoit un monopole, on doit des égards.

Restent les entreprises tout à fait libres,

Entre elles une première catégorie se distingue : les banques, les crédits fonciers, où l'on prête au public de quoi entreprendre au moins autant qu'on entreprend soi-même. On délègue ses pouvoirs, on abdique. On n'a rien ou presque rien à répartir à ses nationaux : des salaires d'employés, encore si peu, car les employés doivent être le plus souvent du pays où l'on fait des affaires, non du sien, ne faut-il pas qu'ils connaissent les mœurs, les crédits, les personnes, à fond la langue? Ici les « retours » pour la France en général, ne peuvent être que peu de chose.

Les autres entreprises sont ou des entreprises commerciales, — ici les « retours » s'expriment surtout par des marchandises commandées — ou des entreprises industrielles. Examinons ces dernières en détail.

Certaines exigent, par rapport à un même capital, plus ou moins de dépenses d'exploitation. Ceci a une grande importance. car le maximum de travail français, qui puisse être employé annuellement, coïncide avec le chiffre de la dépense d'exploitation. Mais le rapport de la dépense d'exploitation au capital n'est pas tout.

Il faut considérer encore comment, pour chaque entreprise, la dépense d'exploitation se décompose. En effet, tels genres de marchandises et de main-d'œuvre peuvent être

importés de France, non tels autres ; par exemple, d'une façon générale, marchandises grossières et main-d'œuvre grossière, c'est-à-dire ayant pour un poids donné ou par individu peu de valeur, ne peuvent être importées de France ; marchandises finies, main-d'œuvre experte peuvent, suivant les cas, être importées de France. Consultez donc la dépense d'exploitation d'une foule d'industries, ici et là, voyez comme elle se décompose. Entre mille détails, vous discernerez que les industries les plus compliquées sont celles qui emploient, proportionnellement, le plus de marchandises finies et de main-d'œuvre experte.

Il faut considérer enfin, pour chaque entreprise, le pays où cette entreprise se trouve. En effet, par exemple, dans les pays, très neufs ou arriérés, qui ne présentent pas de marchandises finies et de main-d'œuvre experte, il y a plus de chances pour qu'on importe des marchandises et de la main-d'œuvre de France.

En résumé, du point de vue du bien public, les industries les plus compliquées dans les pays les moins compliqués sont les plus avantageuses à entreprendre. Et l'idéal qui se dégage est celui du pays où la main-d'œuvre indigène, étant payée à peu de chose près par le troc, peut être payée avec des marchandises nationales, c'est-à-dire avec du travail national, en sorte que l'intégralité de la dépense d'exploitation — la main-d'œuvre indigène, terme commun disparaissant — passe en travail national.

Il est clair que le Français ne va pas choisir telle affaire à l'étranger de préférence à telle autre parce qu'elle est, à dépense égale, propre à faire vivre un plus grand nombre de Français. Il ne faut pas demander trop. Ce serait déjà bien beau si tout l'argent de France qui s'en va vers des entreprises privées et publiques étrangères, s'en allait vers des entreprises françaises à l'étranger, quelles que soient ces entreprises.

Qu'on se représente un instant l'immensité des résultats.

Des centaines de mille Français seraient nourris à l'étranger. Une partie de ces Français se fixerait à l'étranger. Ceux-là seraient perdus pour la France comme citoyens, mais ils

ne seraient pas perdus pour la race, ni pour l'influence française. Mot pompeux et vide, s'il ne se traduisait par une réclame commerciale, et par des marchandises françaises commandées par d'ex-Français ou des descendants d'ex-Français, tenant encore à la France par quelques liens et le goût des marchandises qu'elle produit. Des industries entières vivraient en France, nous l'avons dit, de commandes faites par les industries françaises de l'étranger, tandis que des milliers de familles vivraient aussi en France, comme des familles de marins, du fidèle souvenir apporté, de mois en mois, d'époque en époque, par des plis chargés, économies faciles sur les gras salaires d'outre-mer.

Mais, sur le nombre de Français partis, beaucoup reviendraient, ayant de quoi vivre, plus ou moins, tous retraités de l'industrie. Bien mieux, il y aurait un mélange intime entre les industries d'outre-mer et les industries métropolitaines, des unes aux autres, un va-et-vient de personnel. Plus d'un Français, croyons-le, revenu d'outre-mer pour faire un tour, se retremper dans l'air natal, serait tout étonné de s'y fixer comme dans un autre pays nouveau. Né pauvre, mais ayant fait quelques économies, homme neuf ayant de l'argent, comme il y en a si peu en France où les cadres de l'industrie semblent cristallisés — le fils ayant la maison du père sans son énergie, embourgeoisé par sa mère, — il entreprendrait quelque industrie dont personne aujourd'hui ne soupçonne la possibilité de vivre et de donner des bénéfices. Et cette possibilité pourtant doit être. La logique le veut. Les possibilités industrielles de la France ne sont explorées que par des Français n'ayant vu que la France et par des Français rassasiés le plus souvent — à peu de frais d'ailleurs — mais rassasiés, et, comme tels, sans inquiétude, et partant sans initiative. C'est-à-dire que les possibilités industrielles de la France ne sont pas explorées du tout — car qui voit toujours la même chose ne voit rien.

Ainsi, dans leur développement les affaires à l'intérieur de la France et les affaires françaises à l'extérieur forment bloc : elles ne peuvent se séparer. Que si seulement un moment la spéculation se mêlait, par ses moyens rapides, de développer les affaires d'outre-mer, les affaires en France qui ne peu-

vent, à quelques exceptions près se développer directement, par les moyens de la spéculation, se développeraient, presque aussi vite. par ricochet et grâce à des initiatives purement individuelles, seul mode de développement qui convienne aux forces productives de ce pays essentiellement individuelles.

Est-ce à dire que si les trente milliards que nous avons jetés à l'étranger avaient été employés en affaires françaises où que ce soit, ces affaires eussent donné — par rapport à leur capital — la même proportion de vies françaises que donnent aujourd'hui les 160 milliards — à peu près — d'affaires françaises faisant vivre en France 38 millions de Français[1]? Sans doute non. Établissant la proportion entre 160 milliards de francs et 38 millions de vies humaines, on trouve en chiffre rond : 1 milliard de francs = 250 000 vies humaines en France.

Les milliards que nous avons placés à l'étranger font vivre quelques Français — pas à beaucoup près ce qu'ils devraient — mais ils font vivre quelques Français. Les eussions-nous placés mi-partie à l'étranger, dans des affaires françaises, mi-partie en France, ils ne feraient jamais vivre en supplément autant de Français — par milliard — que les 160 milliards occupés exclusivement en France. Cependant ne feraient-ils vivre par milliard que 100 000 Français, nous aurions 3 millions de Français de plus.

Le voilà, le déchet de notre natalité. Une vie humaine représente un certain poids d'or. En France ce poids d'or est plus lourd qu'ailleurs, la population étant habituée, par la nature même du pays et la qualité des habitants, à plus de bien-être ; la proportionnalité est aussi plus exacte,parce que la race est très prévoyante, entre la somme des richesses et la somme de vies humaines. Ce sont là les seules différences. Et ces différences devraient faire que nul pays ne devrait, plus que la France, garder jalousement son argent pour faire vivre les siens, puisque nulle part il ne faut autant d'or pour une naissance et que nulle part il n'y a moins de naissances sans un équivalent d'or.

Beaucoup plus de capitaux français employés par les

1. Chiffres d'évaluation de la fortune globale de la France, simplement pris pour fixer les idées entre beaucoup d'autres chiffres aussi ou plus vraisemblables.

œuvres de la France, surtout à l'étranger, dans des milieux et des industries divers, — beaucoup plus de vies françaises. Mais aussi plus d'intensité de vie, plus d'impressions et d'observations, c'est-à-dire beaucoup plus d'art et de science; puisqu'en France il semble qu'un aimant secret, une vocation presque divine, fasse de l'art et de la science la fin vraie, non voulue, non prévue, de toute activité, si vulgaire soit-elle d'apparence, commerciale ou autre. Ainsi la France est active plus pour l'humanité tout entière que pour elle-même. Et le rêve d'une plus grande France est inséparable du rêve d'une plus grande humanité.

Pourquoi faut-il qu'un si beau rêve soit une chimère?

Toute cette fabrique d'une plus grande France ne repose-t-elle pas sur l'utilisation française des capitaux français et comme point de départ sur la possibilité d'une masse d'affaires françaises à l'étranger. Or le Français n'émigre pas. Est-ce prouvé? La nécessité est bien forte et la lutte pour la vie est pour beaucoup, en France, bien amère. Certes peu de Français, ayant quelque moyen — si peu que ce soit — ou une place — si petite soit-elle, — seraient disposés à émigrer. Nous tombons d'accord sur ce point. Mais ceux-là qui ont un état de vie ordonné, encore qu'ils soient un grand nombre, ne sont pas tous les Français.

Des foules attendent, sont prêtes, elles ne demandent qu'à partir. Elles risquent bien d'attendre toujours. Émigrer, c'est faire une expédition. On ne fait pas une expédition sans armes. Les Anglais émigrent souvent sans argent, c'est-à-dire sans armes. Mais ils trouvent à l'étranger — ou aux colonies — de l'argent anglais qui les attend, va les employer, tout un arsenal où ils vont puiser des armes. Le Français, soyez-en sûr, s'il émigre, ne trouvera d'argent français nulle part. Alors, sans armes, il périra, — ce dont, obscurément, il se doute, — c'est pourquoi, il n'émigre pas.

Ils attendent tous, la foule, l'élite des hommes qui voudraient émigrer, poussés par l'énergie accouplée tantôt avec l'imagination et le besoin d'action, — gênés par les mesures et les idées étroites des vieux pays — tantôt avec la nécessité seule. L'émigration collective, telle que pourraient la préparer

des affaires de Bourse, leur conviendrait mieux que toute autre. Sociable et aimant, le Français trouve un réconfort à l'émigration, dans ce fait que l'émigration est collective. Habitué à l'atmosphère de France plus douce, plus affinée que celle d'aucun autre pays, souriante et comme enjouée, il faut qu'il emporte avec lui son atmosphère. Les affaires de Bourse qui se prêteraient à l'émigration collective sont donc attendues; elles ne viennent pas.

La conception de l'ordre est une des conceptions fondamentales de l'esprit français, l'ordre c'est-à-dire, dans le présent, tout harmonieusement rangé et, pour l'avenir, tout prévu[1]. Du même coup, cette conception fondamentale nous explique trois phénomènes : l'aptitude à la science et à l'art, l'aptitude à l'économie et l'inaptitude de plus en plus grande aux affaires, car, dans les conditions de prix de plus en plus changeantes du monde, une affaire, une entreprise est forcément de plus en plus pour l'avenir l'imprévu, c'est-à-dire le désordre.

La notion de l'ordre, et d'une certaine forme de beauté qu'il représente, a de même présidé aux destinées politiques de la France. Les grandes centralisations de Louis XIV et de Napoléon s'y rattachent. Elles donnèrent à la France, à des époques où nul autre peuple n'était encore centralisé au même degré, une puissance exceptionnelle. La notion de l'ordre, qui touche de très près aux notions de permanence, d'antiquité, d'éternité, explique les cadres d'une société, restée aristocratique, où les initiatives économiques venues le plus souvent d'en bas ne trouvent pas d'accueil. Elle explique que nous comprenions si mal la valeur qui n'est que désordre et mobilité. Elle explique le respect superstitieux que nous vouons à l'État, au moindre bout d'épaulette, de ruban rouge ou violet, à tout ce qui est une émanation de l'État, c'est-à-dire de l'expression supérieure de la permanence et de l'ordre. Cependant l'attrait qu'exercent toutes les charges et toutes les distinctions reçues de l'État

1. Toutes ces idées appartiennent, de droit, à mon ami M. Henri Veyrier-Montagnères mort, il y a quatre ans, peu de temps après son retour du Transvaal.

se traduit par une répulsion et un mépris parallèles pour tout ce qui touche aux affaires.

Et cependant encore le Français achète des fonds d'État. On en émet à Londres, Amsterdam, Genève ou Berlin. Mais comme un mystérieux aimant les appelle en France : dix ans après on les y retrouve au fond de quelque province. C'est un Français qui les a. Pourquoi? Ce Français fut élevé de père en fils dans le culte de la majesté de l'État ; il n'a confiance qu'en elle ; c'est qu'il vénère encore cette majesté, quand il achète des fonds d'État étrangers ; longitude et latitude, peu lui importe ; la majesté lui semble la même. Il met ses fonds en service par la raison précisément qui le détermine à faire ses fils fonctionnaires et à donner sa fille à un fonctionnaire, raison profonde et résultat de longs siècles d'histoire.

Et puis, il a fait beaucoup de révolutions, toujours au nom de l'ordre, d'ailleurs, car les grands principes ne sont autre chose que l'ordre abstrait, l'ordre en soi. Il a une peur atroce des révolutions. Comment voulez-vous lui persuader, à lui qui ne se trouve bien qu'en France, ignore l'étranger et se le figure selon ses rêves tout de prospérité, d'ordre et sans risque aucun, que son argent n'est pas mieux à l'étranger et, pour plus de sûreté encore, entre des mains étrangères?

Tout concourt à notre impuissance. Le souci de perfection et de soin, la manie de tout prévoir, la manie de trop étudier les affaires, ce qui fait naître le doute et tue la foi, par laquelle seule on agit, le désir enfin de constituer des affaires bonnes par elles-mêmes, pour les garder, et non point des affaires plausibles pour les vendre : en un mot, une honnêteté foncière dans la masse et un esprit d'étude scientifique porté dans le domaine des affaires sont parmi les causes qui empêchent le plus les Français d'entreprendre et de créer eux-mêmes des débouchés à leurs capitaux. Regardez ces Français : on leur propose une affaire, comme ils la retournent. On ne leur fournit jamais assez de détails. Ils veulent des preuves non pas seulement du présent, mais de l'avenir.

C'est qu'ils aiment voir la chose en soi, le roc immuable, l'être, l'absolu, quand les affaires sont relativité, calcul de

probables, jeu d'apparences ; ils adaptent une lorgnette fixe à un objet mobile qu'ils ne voient pas, ils restent à tort gens de principes, hommes de science et d'art, de perfection, suivant leur nature de Français, ils poursuivent jusque dans les affaires un idéal impossible. C'est pourquoi ils ne font pas d'affaires. Cependant beaucoup de Français, qui seraient fort capables, tous leurs efforts réunis, de faire triompher leur pays dans la lutte, sont retenus à l'écart de toute espèce d'affaires. Comme un voile leur cache ces horizons. Ils dorment du demi-sommeil hypnotique de l'art et de la science qu'on peut subir à tous les degrés. Nul besoin pour eux de se répandre au dehors par l'action, leur univers est en eux. Et les avares dorment aussi dans la contemplation de leur argent, fixe, immobile, et qu'ils ne conçoivent que tel.

Étrange pays où les deux extrêmes se rencontrent et semblent s'exaspérer et se pousser plus loin l'un l'autre. Ici, la conception la plus étroite, la plus féroce, la plus bête, la plus ignoble de l'argent. Et là, tout à côté, la conception la plus douce, la plus harmonieuse, la plus divine de l'idéal. Une moitié du pays est impropre aux affaires, faute d'une conception vivante et vraie de l'argent. L'autre moitié, qui est tout cœur, tout amour, tout gentillesse, est ou se croit impropre à la dureté des affaires pour lesquelles elle n'a que répulsion, dégoût, haine. Et cependant, voici que nous avons une patrie mobilière, elle est d'essence pareille à l'autre. Il faudrait la défendre, la retenir, car elle s'en va.

Comment ?

Ce pays, l'histoire le constate, ne fit jamais de grandes choses, qu'en proie à l'enthousiasme et porté par un idéal quelconque.

Et d'autre part, les affaires seules peuvent retenir les capitaux, cette patrie mobilière, fruit comme l'autre du travail des aïeux et due au travail des descendants. Tels que les peuples se disputaient autrefois les terres, ils se disputent aujourd'hui la valeur, le domaine impalpable de la finance. Cela nourrissait, ceci nourrit aujourd'hui. Que la tâche donc la plus utile à l'ensemble des hommes d'un même pays, et la plus périlleuse aussi, soit la plus noble. Ainsi l'a institué

l'histoire d'époque en époque. Or le métier d'affaires, comme le métier de guerre autrefois, ne va-t-il pas devenir le plus utile, et avec la mobilité des valeurs, le plus périlleux ? N'y risquera-t-on pas, à tout moment, la ruine, qu'un officier, depuis les temps féodaux, ne risque jamais plus ? Et si, par hasard, la guerre est déclarée, tout le monde part, les risques de mort sont égaux. Mais l'esprit des peuples est lent à se mouvoir. Les Affaires, l'Idéal, les deux mots semblent jurer ensemble, et cela serait un grand miracle si l'une de ces entités pouvait bien jamais s'unir à l'autre. Cependant, si une telle union ne s'accomplit, on verra la France déchoir, déchoir encore, et peu à peu cesser d'être ce qu'elle fut depuis quinze siècles, l'expression vivante, de phase en phase, de l'Humanité.

MARCEL LABORDÈRE

MARCEL PRÉVOST

« M. Alexandre Dumas fils a, dès le premier jour, possédé ce don précieux d'éveiller l'écho. » On peut d'autant plus reprendre cette phrase de M. Paul Bourget, pour l'appliquer à M. Marcel Prévost, que l'auteur de la *Confession d'un Amant*, par une dédicace qui lui valut une lettre retentissante d'Alexandre Dumas fils, a tenu à placer son œuvre entière sous le parrainage de son illustre aîné. Car ce n'était pas seulement un livre unique, c'étaient bien, d'avance, tous ses livres futurs que M. Marcel Prévost offrait en hommage, par delà le livre dédié. C'était l'œuvre d'Alexandre Dumas fils qu'il allait poursuivre dans la société contemporaine, dénonçant les vices et les dangers nouveaux, soutenant les revendications de celles qui demeurent « les plus faibles », même quand elles sont « les vierges fortes », posant et résolvant, non seulement les problèmes de conscience, mais les problèmes de vie pratique, et ne dédaignant pas, dans un livre amical et familier, de discuter avec sa nièce Françoise « sur l'éducation, sur la toilette, sur les bals, sur les sports, sur le mariage ». Par la force des choses, au contact de la vie, M. Marcel Prévost, qui avait commencé par être un pur conteur et le champion du roman romanesque, est devenu, peu à peu, un moraliste, un éducateur, un conseiller intime, —

sans cesser pour cela d'être un romancier, pas plus qu'Alexandre Dumas fils ne cessa d'être un auteur dramatique.

Il semble bien d'ailleurs qu'aujourd'hui, plus qu'à toute autre époque de notre histoire littéraire, le public exige des romanciers autre chose qu'un récit ingénieux. Il veut bien toujours être diverti ; mais il veut, en même temps, être renseigné et dirigé ; son attention se détourne des œuvres qui sont seulement des œuvres d'art. « L'art, écrivait Gustave Flaubert, ayant sa propre raison en lui-même, ne doit pas être considéré comme un moyen. Malgré tout le génie que l'on mettra dans le développement de telle fable prise pour exemple, une autre fable pourra servir de preuve contraire : car *les dénouements ne sont pas des conclusions.* » Le public désire de plus en plus que les dénouements soient des conclusions : autant que le sujet et les personnages, c'est l'avis de l'auteur qui l'intéresse ; derrière l'auteur, c'est un homme que le lecteur cherche et qu'il veut trouver, — un homme avec qui discuter. Les lettres du lecteur à l'auteur se font chaque jour plus nombreuses ; et, même quand le lecteur n'écrit pas, il fait naître la controverse autour de lui ; il s'adresse à ceux qui ont lu comme lui : un roman devient, non seulement « un objet de divertissement ou un motif de rêves », mais un prétexte et un instrument de réflexion et de discussion. M. Marcel Prévost a compris cela mieux que personne : il a senti, il a admis cette nécessité de donner à la foule, selon l'expression de M. Paul Bourget, « une littérature qui soit, pour son esprit et pour son cœur, ce que le pain et le vin sont pour sa chair ». A ce pain et à ce vin, M. Marcel Prévost a joint la douceur de quelques gâteaux, le piment de quelques hors-d'œuvre.

***

Peu de carrières furent aussi faciles que la sienne.

Dans un joli article de souvenirs, un fidèle ami de M. Marcel Prévost a fait revivre pour le public leurs années communes d'enfance et de jeunesse. L'auteur de l'article, M. Camille Vergniol, qui est lui-même un écrivain et un romancier de grand talent, n'a eu qu'à laisser courir sa plume,

au hasard des anecdotes qui lui traversaient la mémoire, pour nous donner un délicieux « Marcel Prévost raconté par un témoin de sa vie ». Ces quelques pages sont alertes et amusantes comme un chapitre de roman :

Donc, l'un des premiers jours d'octobre 1876, au collège Saint-Joseph de Tivoli, à Bordeaux, dirigé par les Jésuites et renommé dans tout le Sud-Ouest, les élèves de la classe de seconde, dont j'étais, — et l'un des pires bavards, hélas ! — attendaient, sur leurs bancs rangés, l'arrivée des internes. Ils parurent, en colonne serrée. Voici un tel, et un tel, et un tel, des visages familiers et souriants. Quelques nouveaux aussi, mais indignes de remarque. Nous désespérions, et la porte s'allait fermer, lorsqu'un traînard s'y montra. Quelle aubaine ! une tête à la fois furieuse et ahurie, un vêtement fleur de pêcher, d'un tendre ! d'un clair !... dont le pantalon s'arrêtait aux chevilles. Ce petit bonhomme portait sous son bras un énorme paquet de livres. Il hésitait à franchir le seuil, soit que ses yeux clignotants de myope eussent mal lu l'inscription gravée en belles lettres d'or sur le cartouche au-dessus de la porte, — soit que nos mines railleuses lui fissent craindre un piège. Un surveillant passa, qui lui dit quelques mots et le poussa dans la classe. Il vint prendre place à côté de moi, au bout du banc, et le *Sub tuum*... n'était pas achevé que je commençais de l'interroger. Il m'apprit, toujours furibond, qu'il se nommait Marcel Prévost, — né à Paris le 1er mai 1862, — venait de Châtellerault, — et que son père était sous-directeur des contributions indirectes à Tonneins, un gros bourg du Lot-et-Garonne où l'État possède une manufacture de tabacs ; — déjà ! Ce qui me valut une retenue. Aujourd'hui, l'on n'en donne plus, — le premier jour. Le complet fleur de pêcher, les pantalons courts et les roulements d'yeux féroces derrière les verres du lorgnon, nous divertirent durant le reste de la semaine. Mais, le lundi, il fallut cesser de rire. Le nouveau était premier en version latine, distançant de fort loin les héros du Palmarès ; premier, le lundi suivant, en thème grec ; premier en narration française ; premier, chaque lundi enfin, premier inamovible, en dépit des efforts et des coalitions. Nous nous lassâmes de lutter ; il ne se fatigua point de vaincre. Les envieux se persuadèrent qu'on l'inscrivait d'office en tête de la liste, par habitude.

Et le récit continue pendant des pages. Retenons-en seulement que M. Marcel Prévost « excellait également dans les lettres et dans les sciences », qu'il « disputait théologie aux conférences sur la Religion.... et faisait des vers ». C'est presque toujours par des vers que les futurs romanciers et

auteurs dramatiques préludent à leurs œuvres en prose; M. Marcel Prévost n'a point manqué à la règle. Même après le collège, il a continué à écrire des vers; mais lui ne les a pas fait imprimer : nous n'en connaissons guère que sept et demi, cités dans l'article de M. Camille Vergniol.

Puis, ce fut le baccalauréat, puis la venue à Paris, la préparation à l'École polytechnique, où le jeune Marcel Prévost, élève de l'École Sainte-Geneviève, — plus connue du public sous le nom d' « École de la rue des Postes », — fut reçu le quatre-vingt-dix-septième, en 1882. Il écrivait déjà depuis un an, à l'insu, peut-être apparent, de ses doctes maîtres, des contes publiés dans un grand journal parisien, *le Clairon*. M. Marcel Prévost nous a raconté ses premières armes de journaliste et s'est peint lui-même, tel qu'il était en ce temps-là, sous le nom de Moriceau, dans son premier roman, *le Scorpion*. L'identification est facile à faire entre le jeune « taupin » du *Scorpion* qui signait *Trick* des chroniques et des nouvelles, au *Réveil* et le véritable Marcel Prévost, également « taupin » et qui signait *Schlem* des contes au *Clairon*. De ces contes, il faut citer au moins quelques titres : *Conscrard Chambergeot, l'Ingénue de mon Oncle, les Pommes d'Api, Prince Max*. M. Marcel Prévost en publia beaucoup d'autres encore, même après son entrée à l'École polytechnique, d'où il devait sortir vingtième, « dans les Tabacs ». Il fut d'abord élève-ingénieur, pendant deux ans, à la manufacture du Gros-Caillou; puis, successivement, ingénieur à Tonneins, à Châteauroux, à Lille, jusqu'au jour où il fut enfin rappelé à Paris, à l'administration centrale, le 1er janvier 1890. Il avait publié déjà ses quatre premiers romans.

S'il avait voulu être ingénieur, s'il gardait encore, malgré des débuts littéraires très remarqués, l'emploi laborieusement conquis, c'était pour attendre confortablement et sans hâte le franc succès qui lui permettrait de se consacrer tout entier au plaisir et au métier d'écrire. Il ne devait pas l'attendre longtemps. Dès l'année suivante, *la Confession d'un Amant* allait le tirer hors de pair et le libérer définitivement : le romancier seul allait survivre à l'ingénieur mort jeune.

Tous ceux, vers 1887, qui suivaient avec quelque attention

et quelque clairvoyance le mouvement littéraire avaient pu prévoir la fortune prochaine de l'auteur du *Scorpion*. D'année en année, *Chonchette*, puis *Mademoiselle Jaufre*, puis *Cousine Laura* étaient venus grossir l'œuvre du débutant; et, si ces quatre romans n'avaient pas encore imposé au grand public le nom de M. Marcel Prévost, on pouvait être sûr qu'un jour ou l'autre, à son premier livre retentissant, ils viendraient tous les quatre s'ajouter au succès et le fortifier. Quand parut *la Confession d'un Amant*, avec la préface d'Alexandre Dumas fils que l'on sait, tous les lecteurs de cette œuvre émouvante et neuve s'aperçurent que l'auteur n'en était pas à son premier roman : ils voulurent connaître ceux qui l'avaient précédé, et, en quelques semaines, M. Marcel Prévost devint pour le public ce qu'il était déjà pour les critiques : l'auteur, non pas d'un, mais de cinq romans, tous intéressants et qu'on s'étonnait de n'avoir pas lus dès leur apparition. Les éditions se multiplièrent, et, l'un poussant l'autre, les cinq romans furent vite également célèbres.

Le premier de la série, *le Scorpion*, était déjà une œuvre originale. A l'âge où les romanciers débutent presque tous par un roman sur leur première maîtresse et leur vie au Quartier latin, — la seule femme et la seule vie qui leur soient un peu familières, — M. Marcel Prévost avait naturellement cherché, comme les autres, un sujet et des personnages dans ses souvenirs. Nous avons signalé tout à l'heure qu'il était lui-même un de ces personnages; mais il n'était pas le principal : il n'était que le spectateur et le confident d'une aventure, dont il avait peut-être connu le héros. Cette aventure était simple et poignante ; ce héros était l'un de ces « apprentis jésuites » si l'on peut dire, comme l'auteur en avait vus à la rue des Postes, un de ces « minorés », ni maîtres ni élèves, un peu l'un, un peu l'autre, venus là tout à la fois éprouver leur vocation et fortifier leurs études, — un de ceux que les élèves appellent des « scorpions ». Personnage, on le voit, tout à fait spécial : roman tout spécial aussi, où l'auteur se proposait d'étudier en détail le système de l'éducation donnée par les jésuites, et la vie même des Pères, ou du moins ce qu'ils en laissaient voir. De telles œuvres ne tentent pas, d'ordinaire, un débutant : on

en tient en réserve l'idée et le sujet pour les jours de maturité et de maîtrise. M. Marcel Prévost, pour son coup d'essai, s'y était bravement attaqué et il en avait tiré un roman singulièrement vigoureux et pénétrant. Il avait posé le personnage avec soin, nous expliquant ses hérédités, nous racontant presque jour par jour sa première enfance, loin de Paris, là-bas, dans ce beau pays de Tonneins, lumineux et chaud, qui devait fournir à l'auteur un peu plus tard le décor, aussi, de *Mademoiselle Jaufre*.

Le roman était écrit sans brutalité, mais avec un réalisme de détails qui ne négligeait aucun renseignement sur la vie morale et physique de ce malheureux Jules Auradou, fils d'une aubergiste paysanne, la Martine, et d'un amant de hasard, un voyageur, « un petit brun », dont elle ne savait même pas le nom, mais qui l'avait prise, à une de ces minutes où les femmes ne se défendent pas. La Martine avait déjà un fils, et ce fils était prêtre : dans une belle scène, avant la naissance du petit, elle confesse sa faute à son fils, à *l'abbé Pierre* (et c'est là précisément l'épisode dont M. Marcel Prévost a tiré sa pièce du Théâtre-Libre). Puis, la mère meurt, l'enfant grandit, élevé par son frère. Mais l'aîné est un prêtre paysan, robuste et sain ; l'enfant est inquiet, fiévreux, mystique. Un ami de son frère, un jésuite, le P. Jayme, s'empare en trois jours de toute son admiration : Jules est décidé, lui aussi se fera jésuite. Mais, en même temps, il se sent précocement troublé par les femmes, par l'une surtout, Jeanne Béziat, qui, chaque année, au moment des vacances, le fait douter de sa vocation. Il résiste pourtant, s'éloigne enfin ; mais la tentation trouble son cœur, sa chair, et ne cessera plus jamais de le tourmenter. Puis, ce sont les années à Paris, le noviciat à la rue des Postes, l'indifférence apparente des Pères, l'hostilité des élèves contre ce fils de paysan, les souffrances de Jules, ses doutes, ses révoltes, jusqu'au jour où, après une scène de pugilat avec un élève qui l'a insulté, il quitte la Maison, renonce à la robe.

M. Marcel Prévost nous fait véritablement pénétrer dans cette âme désemparée de malade, d'hystérique : on est ému par la précision du récit, comme au spectacle de la vie même. Et le récit se hâte vers le dénouement : le malheureux Auradou

échoue dans une sorte d'hôtel borgne, puis rencontre, une après-midi, en se promenant, cette Jeanne Béziat qu'il n'a jamais pu oublier, et il se réfugie dans ses bras. Comme elle est vivante, elle aussi, cette amante des prêtres, tentée par tous ceux, vieux ou jeunes, qui portent une robe noire, — sans doute à cause de leurs remords qui, aux heures d'amour, font leurs caresses plus violentes et plus éperdues! — Et le livre s'achève sur la mort du pauvre Auradou, vite épuisé par trop d'étreintes : quelque temps, le corps survit à l'esprit déjà éteint, et Jules meurt enfin, au pays, dans les bras de son frère et du P. Jayme, par « *une journée d'éphémères*, comme on dit là-bas, quand des milliards et des milliards de ces insectes s'abattent sur le fleuve et le transforment, pour un jour, en un fleuve de neige ».

L'homme qui avait pu concevoir et écrire, de vingt-deux à vingt-quatre ans (1884-1886), un livre comme le *Scorpion*, était évidemment un romancier de race. A voir comment il avait su mettre en œuvre les quelques matériaux qu'avait pu lui fournir sa courte expérience personnelle, on pouvait être sûr que les sujets ne lui manqueraient pas et qu'il saurait découvrir autour de lui, pour les dégager des banales apparences, les drames les plus intimes, les plus cachés. Il avait fallu à ce jeune échappé de l'école une véritable divination de la vie, pour avoir surpris avec cette pénétration, noté avec cette précision et cette logique un type et un cas aussi particuliers. Ce livre révélait un autre don encore, celui de conter, de bien distribuer la lumière sur des personnages, sur tout un récit.

Chonchette, qui suivit de près le *Scorpion*, ne voulait être qu'un « roman romanesque », mais vrai, ou du moins vraisemblable. M. Marcel Prévost nous prévenait, au seuil du livre, qu'on n'y trouverait ni révélations sur des classes sociales peu connues, — ni applications de théories médicales, — ni découvertes métaphysiques. « J'ai tenté d'écrire de mon mieux un récit où l'imagination et l'observation rompraient leur long divorce ; où l'intérêt serait dans la fable même autant que dans la peinture des caractères et des milieux ; une histoire d'amour ingénieuse, s'il se pouvait, —

chaste à coup sûr, n'en déplaise à ceux qui voudraient y voir ce que je n'y ai pas mis. » Le livre est charmant, surtout dans ses premières parties et dans tout le détail : certains peuvent penser qu'à la fin la fable se complique un peu, que l'auteur a un peu trop appelé à son secours la fatalité et que le scénario romanesque, à force d'être ingénieux, l'est presque trop. Nous aurions aimé, après avoir vu grandir si joliment Chonchette et s'ouvrir son cœur tendre et tremblant, qu'elle fût vouée à un destin moins lourd et surtout moins extraordinaire. La vie lui est par trop dure et impitoyable : son malheur passe trop notre espérance de lecteurs qui veulent être attendris ; mais comme le père de Chonchette, M. Ducatel, est un personnage tragique et saisissant ! Et comme le « journal de Chonchette » est délicieux ! Ses premières tendresses de fillette, à la pension, trouvent pour s'exprimer des mots si ingénus ! Comme on la sent pure et vraiment naïve, même à ces heures de crise où l'enfant, qui sera bientôt femme, a l'involontaire besoin de bras amis où se réfugier, cherche une épaule pour y poser sa tête, et des yeux où perdre ses yeux. M. Marcel Prévost nous a peint dans *Chonchette* cet éveil ignorant d'une vierge avec une grâce et une délicatesse infinies. C'étaient ses qualités de force qu'on avait surtout remarquées dans le *Scorpion* ; ce fut par la légèreté des touches que se recommanda *Chonchette* : le pinceau de M. Marcel Prévost, qui avait appuyé si vigoureusement des couleurs éclatantes et crues, s'était cette fois amenuisé jusqu'à effleurer à peine, des nuances les plus atténuées, les pages charmantes du « journal de Chonchette ». Il nous montrait une vraie jeune fille, non point la jeune fille conventionnelle des anciens romans, avec ses candeurs niaises, par trop niaises pour n'être pas affectées, mais un petit être bien vivant, curieux de tout, qui suivait son instinct, qui voulait « aimer, être aimée ». L'imagination et l'observation s'étaient bien réconciliées en ce livre, comme l'avait souhaité l'auteur ; mais, des deux, c'était l'observation qui prédominait, comme elle devait toujours prédominer dans tous les livres de M. Marcel Prévost.

Mademoiselle Jaufre est une belle œuvre, une grande

œuvre, et qui restera. Des premiers romans de M. Marcel Prévost, c'est peut-être celui où toutes ses qualités s'harmonisent le plus heureusement. C'est le plus complet, le plus largement humain, c'est le plus *balzacien*, si l'on peut dire. Les personnages sont posés et dessinés avec une sûreté concise et pittoresque, ils vivent simplement et intensément, à nos yeux, de toute leur double vie extérieure et secrète. M. Marcel Prévost voit surtout dans cette œuvre « un drame d'amour intime » ; et ce drame, en effet, est au centre du livre ; il en est l'âme, mais le milieu provincial et bourgeois de *Mademoiselle Jaufre* vit par lui-même, indépendamment de l'action. Il y a dans ce livre l'une des peintures les plus minutieusement exactes que nous ayons d'une petite ville, toute petite, avec ses maisons entourées de jardins, de vrais jardins, ses rues creusées de profondes ornières par les lourds chariots de moissons. Tout autour de la ville, jusque dans la ville, la campagne est là, poussant de toutes parts de gros arbres feuillus, des herbes drues et gaillardes, jusqu'à faire en quelques années d'un jardin abandonné « une forêt vierge », comme disent au temps de leur enfance le petit Louiset et la petite Camille de *Mademoiselle Jaufre*. Car M. Marcel Prévost nous les montre dès leurs plus jeunes années. Comme les romanciers anglais, il commence volontiers son récit presque à la naissance de ses héros, du moins à la naissance de leur esprit et de leur cœur. Quand il nous raconte les heures de crise, ses personnages nous sont familiers depuis longtemps déjà. Nous nous sommes intéressés à leurs premiers jeux, à leurs premiers rêves ; nous les avons vus grandir presque jour par jour et devenir des êtres de désir et de passion : nous sommes tout prêts à les excuser et à les plaindre, parce que nous savons quelles fatalités les ont fait mûrir, malgré eux, pour la chute. Leurs actes nous sont, à l'avance, expliqués : nous aurions presque pu les prévoir ; nous savions avec précision jusqu'où peut tenir leur résistance, jusqu'où peut les entraîner la tentation.

Fille d'un père médecin et tout matérialiste qui a surveillé uniquement le développement physique de son enfant, qui a voulu faire d'elle un bel animal sain et vigoureux, mademoiselle Jaufre est plus désarmée qu'une autre contre elle-

même. Elle est à la merci du premier homme décidé et brutal qui, d'un baiser, lui révélera les délices dont sa chair est capable. Elle suit son instinct, se laisse aimer. « Ses sens complices, surpris par une brutalité opportune, avaient aimé la main robuste qui les réduisait ; l'âme apeurée s'était tue. » C'est seulement après la faute, après l'abandon de son amant, qu'elle s'aperçoit de sa déchéance. Les remords, d'ailleurs, ne lui viennent pas de sa conscience : l'homme qui l'a séduite a toujours été loin de son âme; maintenant qu'il est loin de son corps, elle l'oublierait tout entier, si elle ne découvrait qu'elle est enceinte. Son seul regret, c'est d'être une fille perdue, comme ces cigarières, que les hommes laissent « après avoir pris leur plaisir avec elles ». C'est de son déshonneur prochain, de sa vie manquée irréparablement, qu'elle souffre et qu'elle s'indigne ; quand elle s'interroge et se juge, elle a plus de pitié pour elle-même que de mépris, et d'avance elle se révolte contre le futur mépris des autres qui pèsera sur elle injustement, oui, injustement, elle en est sûre : car elle sent bien qu'elle n'est pas coupable, puisque on ne l'a pas protégée. Et lorsque Louiset, l'ami de son enfance, revient tout à coup, lui offre de l'épouser, elle se laisse tomber sur sa poitrine, elle se croit le droit de ne rien lui dire : elle oublie sa faute, elle oublie même que probablement elle ne pourra pas la lui cacher; de tout son cœur simple, elle attend on ne sait quelle justice providentielle qui la sauvera d'un châtiment immérité ; elle se reprend à espérer dans la vie et dans le bonheur. Tout s'est effacé au point que, la nuit de ses noces, elle redevient sincèrement une vierge qui tremble et se refuse, au point qu'après les premières semaines de caresses, elle en arrive à croire qu'elle est vraiment enceinte de son mari.

Sobrement et fortement, le récit se poursuit, par petites phrases brèves et nettes, qui vont de faits en faits, sans vain apparat de psychologie. Les scènes sont rapides, et toujours ramassées, et deviennent de plus en plus poignantes. Peu à peu, la faute de mademoiselle Jaufre se découvre. Un bout de conversation surpris par Louiset précise en lui des soupçons qu'il avait écartés un à un, mais qui, tous ensemble, reviennent d'un seul coup, le frapper au cœur, comme une balle.

Tout de suite, il est sûr. Pourtant, il voudrait ne pas savoir, pouvoir oublier ce qu'il a entendu ; il suffirait peut-être que sa femme niât, pour qu'il la crût. Mais ce n'est pas sa femme qu'il interroge d'abord; c'est le père Jaufre, et le père Jaufre, froidement, raisonne, se souvient; lui aussi, brusquement, est sûr que sa fille est coupable. C'est lui qui se charge de l'enquête. La scène est admirable : elle est presque muette. Avant que le père Jaufre ait dit un mot, rien qu'en le voyant pencher sur elle son visage anxieux et bouleversé, Camille a compris qu'elle est perdue : elle n'essaie pas de mentir ; sa terreur avoue, et Jaufre impitoyable conseille lui-même à Louiset de s'éloigner. Le père et la fille se retrouvent seuls : Jaufre n'adresse plus la parole à Camille qu'en médecin, pour la questionner sur sa grossesse; et, à vivre ainsi, dans cette solitude, dans ce silence, pendant les semaines et les mois qui précèdent sa maternité, Camille se sent mourir peu à peu. Pendant ce temps-là, Louiset souffre loin d'elle : il ne peut l'arracher de son cœur, oublier la douceur de leurs étreintes, ni cet art même de la volupté qu'elle avait appris d'un autre ; entre les autres femmes et lui, Camille est toujours là, qui l'empêche de les désirer.

Et tout cela est d'une observation profonde, d'une vérité simple et navrante. Pas une minute, Louiset, qui est pourtant un homme bon, ne se demande, en ces heures affreuses, si sa femme aurait droit à sa pitié, si elle n'a pas été une victime ; il ne songe qu'à son désir à lui, aux caresses qui lui manquent maintenant : ce n'est pas sa tendresse qui, malgré lui, le ramène vers Camille, c'est son égoïsme, l'impérieux besoin qu'il a de cette femme. Sa pitié ne viendra que plus tard, par surcroît et comme une excuse à sa faiblesse. Car le roman s'achève sur le retour de Louiset qui pardonne et reprend sa femme. Jaufre, lui, ne pardonne rien, ni la faute de sa fille, ni le pardon de son gendre : tous deux, à ses yeux, sont également diminués ; et, tout en admirant cette intransigeance d'honnêteté, M. Marcel Prévost constate avec tristesse que Camille et Louiset ont raison, « que toute félicité terrestre est fondée sur une transaction entre le rêve et la réalité... que dans tout bonheur durable, ici bas, il y a un peu de lâcheté humaine ».

Il fallait insister longuement sur cette œuvre sobre et puissante. Quand on la relit aujourd'hui. quinze ans après qu'elle a été publiée. on la retrouve aussi neuve, aussi émouvante qu'au premier jour. Et plus on la relit, plus on y découvre de vérité. Toute une philosophie pratique s'en dégage. qui pourrait se résumer en quelques mots : « Pardonnez-vous les uns aux autres, car vous avez tous à vous faire pardonner : car vous êtes tous des êtres de faiblesse, épris de bonheur et toujours capables, aux heures de vertige, de prendre le plaisir pour le bonheur. » Dans le cœur de M. Marcel Prévost, il y avait du pardon pour tous ses personnages, de la compassion pour toutes leurs misères ; il nous les montrait auteurs involontaires, ou du moins à peine volontaires, du mal qu'ils faisaient autour d'eux et qui retombait sur eux-mêmes. A mesure qu'il regardait de plus près dans son expérience et qu'en racontant il avait à juger, il en arrivait de plus en plus à une conception largement indulgente de la vie. Il s'était peut-être proposé d'écrire *Mademoiselle Jaufre* comme il avait écrit ses deux premiers romans, d'en faire un récit où intéresseraient la marche de l'action, le jeu des caractères, et voilà que de cette action, de ces caractères, de ces faits ordonnés par lui, de cette vie qu'il avait créée à l'image de la vie réelle, un enseignement ressortait, s'imposait à l'auteur lui-même : sans qu'il l'eût peut-être prémédité, le romancier tournait au moraliste.

Ce moraliste allait inspirer et dominer toute une partie de l'œuvre future. Certes, le conteur ne disparaîtrait pas. Souvent même, comme dans *Cousine Laura*, dans les trois volumes de *Lettres de Femmes*, dans les recueils de nouvelles, *Notre Compagne*, le *Pas relevé*. *Trois nouvelles*, dans le *Domino jaune*, M. Marcel Prévost se contenterait d'être un narrateur charmant, un observateur curieux et amusé d'une réalité qu'il peint simplement telle qu'il la voit, pour en égayer le lecteur, ou l'en attendrir. Mais ce sont là des œuvres de délassement, des récréations, comme nous le dit M. Marcel Prévost dans sa préface du *Domino jaune*. D'année en année, M. Marcel Prévost sera plus attiré par les grands sujets d'où l'on peut extraire des « formules de vie ».



Le sujet de *Mademoiselle Jaufre* était l'un de ces grands sujets. La réputation de M. Marcel Prévost aurait dû dater de *Mademoiselle Jaufre* : par une injustice singulière, c'est peut-être son livre le moins connu. Mais déjà le succès était proche. Après s'être un peu reposé à écrire *Cousine Laura*, M. Marcel Prévost publiait enfin, à vingt-neuf ans, en 1891, la *Confession d'un Amant*, dont le retentissement fut immédiat et considérable.

***

Il était rentré à Paris depuis un an. Il donnait régulièrement au *Gil Blas* des contes remarqués : — il devait réunir quelques-uns de ces contes dans *Notre Compagne* et le *Pas relevé* ; — mais, tout en écrivant, au jour le jour, ces contes charmants, d'une grâce toujours alerte et spirituelle, il ne se laissait pas détourner des œuvres plus graves qu'avait annoncées *Mademoiselle Jaufre*, et, dans le temps même où il semblait s'éparpiller le plus à des récits légers, il se recueillait pour un grand roman.

Tout le monde alors souhaitait, espérait un livre comme cette *Confession d'un Amant*, cette histoire sincère d'un jeune homme hésitant, inquiet, perdu dans la vie dès ses premiers pas et cherchant partout avec angoisse un appui solide, une raison d'être un peu noble. Le héros de M. Marcel Prévost était orphelin, plus seul qu'un autre dans cette foule de Paris où nous sommes tous plus ou moins tourmentés par le sentiment de notre solitude, même ceux qui ont des parents, une maison de famille où se réfugier, aux heures où ils doutent et se demandent si leur vie vaut la peine d'être vécue. Le livre paraissait à une de ces heures où la foi religieuse était de plus en plus chancelante dans la pensée et dans le cœur de tous les jeunes gens, au moment où les problèmes sociaux commençaient à s'imposer à l'attention des plus intelligents et des plus généreux. Presque tous avaient le désir vague de l'action ; mais, en même temps, avant d'agir, ils étaient déjà découragés : leurs jours se perdaient dans l'attente d'un grand effort à faire, d'une cause à défendre qui les solliciterait impérieusement, et, en attendant, pour tromper leur ennui, ils laissaient leur vie s'encombrer de complica-

tions sentimentales. La plupart de ces jeunes gens pouvaient se reconnaître dans le héros de M. Marcel Prévost : ils avaient même bonne volonté, et même nonchalance ; ils étaient, comme lui, épris d'action, mais une insurmontable répugnance les retenait, leur faisait différer, de jour en jour, l'heure de se mêler à la vie des autres pour la diriger et la rendre meilleure. Et, en même temps que la peinture émouvante de leur misère, M. Marcel Prévost leur offrait à tous le remède. Il leur disait en substance : « Travaillez, faites n'importe quoi, dévouez-vous à n'importe quelle cause : il ne manque pas, dans le monde, d'infortunes à soulager, et c'est seulement en cherchant le bonheur des autres que vous trouverez la paix de vous-même. » Dès les premières pages, la *Confession d'un Amant* s'annonçait comme une de ces œuvres où le héros, comme disait Alexandre Dumas fils, apparaissait « relié à l'humanité toute entière ». Le héros de M. Marcel Prévost commençait ainsi le journal de sa vie : « J'écris ces lignes aux lieux mêmes qui ont abrité mes crises de passion les plus aiguës ; mais je les écris en plein calme d'esprit, en plein recueillement. Un coup de vent a passé sur mon âme et l'a déblayée comme une aire. La place est nette où ont germé et grandi mes aspirations tendres d'enfant, mes amours de jeune homme : elle est prête pour un nouvel ensemencement. Je veux sur le seuil de mes années de rédemption consacrer quelques heures de retraite à l'inventaire des mauvaises années. Ces pages sont écrites pour moi sans aucun souci d'art, au seul jaillissement des souvenirs. Si quelqu'un les recueille, il n'y trouvera point d'événements rares ou romanesques. Mais j'espère qu'elles lui feront connaître, pour atteindre au but de la vie, une voie meilleure que le chemin oblique et dangereux où j'ai marché. »

L'*Automne d'une Femme*, qui parut l'année suivante, nous fait voir un personnage non moins inquiet, non moins douloureux. Le sujet, d'ailleurs, ressemble à celui de la *Confession d'un Amant*. Dans les deux romans de M. Marcel Prévost, l'héroïne est une femme qui se perd pour l'amour d'un homme plus jeune qu'elle : cette femme est mariée ; elle n'aime pas, elle n'a jamais aimé son mari ; à l'heure où sa beauté va décliner, elle se donne toute à l'espoir d'un bonheur



qu'elle n'a point trouvé dans le mariage, et cet amour-là, même quand l'amant se donne, lui aussi, sans restriction, de tout son cœur, ne peut pas être de ceux qui durent. Par la force des choses, l'homme, un jour ou l'autre, s'aperçoit combien il est seul et sans foyer. Même en plein bonheur, il songe, malgré lui, que sa jeunesse passe, qu'il aime en vain une femme qui n'est pas la sienne. Il s'en veut bientôt de sa liaison et des devoirs qu'elle lui crée, de sa liberté perdue, de l'impossibilité où il est maintenant de se faire la vie des autres hommes. Si une jeune fille lui sourit, s'il a cru surprendre dans ses yeux qu'il lui plaît, qu'elle l'eût épousé, il est obligé de détourner son regard, de fermer son cœur. Même s'il n'aime pas cette jeune fille, il songera longtemps avec mélancolie qu'il n'aurait pas eu le droit de l'aimer.

« L'image de cette enfant, — dit Frédéric, dans la *Confession d'un Amant* — que je n'ai point aimée, qui m'aima peut-être et qui m'aurait probablement donné le bonheur si je l'avais épousée, m'apparaît dans ce passé sombre comme une clarté. Elle a symbolisé pour moi l'antithèse de ce que j'aurais dû faire avec ce que je faisais; elle a souvent donné une forme vivante à mes remords... » D'ailleurs, Frédéric n'a jamais aimé vraiment sa maîtresse ; c'est elle qui l'a, malgré lui-même, attiré dans ses bras : il a été, comme il dit, « la femme de cet accouplement ». Maurice, au contraire, dans l'*Automne d'une Femme*, aime profondément madame Surgère. Avant qu'elle fût sienne, il l'a désirée de toutes ses forces, et longtemps après leur première étreinte, ses désirs restent fidèles à sa maîtresse. Pourtant, il lui est impossible de n'aimer qu'elle. Lui aussi, comme Frédéric, il pense à la jeune fille qui lui aurait donné le bonheur, s'il l'avait épousée. Il sait bien que madame Surgère sera libre un jour, qu'il pourra l'épouser après la mort de son mari malade; mais elle est plus âgée que lui; et, involontairement, à de certaines heures, Maurice songe qu'il sera encore jeune, quand elle sera vieille déjà : il sent que son cœur l'a trompé, qu'il a eu tort d'aimer une femme qui est son aînée et qu'il ne pourra plus désirer, à l'âge où les hommes ont encore besoin de beauté, de jeunesse autour d'eux. Il a peut-être moins le sentiment d'une faute que le sentiment d'une erreur. Et Mau-

rice souffre de cette vie prochaine ; ses regards, malgré lui, se posent longuement sur Claire Esquier, moins belle que sa maîtresse, mais qui aurait l'âge d'être sa femme.

Le même enseignement, le même conseil pratique se dégageait de ces deux romans, — c'est que le bonheur est impossible hors du mariage ; c'est que les jeunes gens doivent jalousement veiller sur leur cœur, dompter leurs sens, étouffer leurs besoins de tendresse, s'interdire enfin d'aimer et d'être aimé jusqu'au jour de leurs fiançailles. Par deux fois, M. Marcel Prévost nous forçait à voir où aboutissent les vaines liaisons : il mettait fortement sous nos yeux les atroces lendemains de la passion coupable, les regrets, les remords, toute la misère des ruptures fatales. De ces deux romans si vrais et si tragiques s'élevait le même cri d'alarme. M. Marcel Prévost disait aux hommes : « Gardez-vous de la femme qui n'est pas libre. Aimez une jeune fille et épousez-la : car, si vous êtes l'amant d'une femme mariée, cet amour ne remplira pas toute votre vie. En l'aimant, vous perdrez cette femme et vous vous perdrez vous-même : car vous vous apercevrez, un jour ou l'autre, que vous êtes fait, comme les autres hommes, pour le mariage et la vie de famille : vous en voudrez trop à votre maîtresse du sacrifice qu'elle vous coûtera. Vous serez obligé de lui mentir, de feindre pour elle un amour que vous n'aurez plus et, même si vous continuez à l'aimer, vous aurez à lui cacher un autre amour qu'elle découvrira sous vos mensonges, qu'elle vous aura révélé peut-être à vous-même ; et, quand vous aurez beaucoup souffert tous deux, vous finirez tout de même par la quitter, parce qu'un homme quitte toujours, tôt ou tard, une femme qui n'est pas sa femme. » Il disait aux femmes : « Prenez garde ! même si vous n'aimez pas votre mari, soyez-lui fidèles, comme vous vous y êtes engagées. Hors du mariage, vous ne rencontrerez que déceptions, du moins si vous avez l'âme un peu noble, si vous cherchez un amour durable et non du plaisir passager. Votre bonheur vous aura coûté trop cher, le jour où vous sentirez qu'il vous échappe. Même malheureuses, résignez-vous, sous peine d'ajouter encore à votre malheur. »

***

Mais le bonheur, impossible hors du mariage, est-il possible dans le mariage? Deux autres romans de M. Marcel Prévost, le *Jardin secret* et l'*Heureux ménage* vont répondre à cette question. Dans ces deux romans les femmes, du moins, n'ont pas à se féliciter du mariage. M. Marcel Prévost nous montre l'une et l'autre de ses deux héroïnes à des minutes graves de leur existence : l'une, quand elle s'aperçoit que son mari la trompe; l'autre, qui se sait trompée depuis longtemps, quand la trahison de son mari lui devient par trop intolérable et quand elle songe à prendre l'initiative d'un divorce qu'il semble souhaiter.

Les deux romans pourraient porter ce même titre: *La Confession d'une Femme*. Ce sont, en effet, les héroïnes, Marthe Lecoudrier dans le *Jardin secret*, Cécile Royaumont dans l'*Heureux ménage*, qui nous racontent elles-mêmes leur vie. Mais leurs confidences, qui sont pourtant du même ordre, ne sont pas écrites du même ton. Les deux femmes, d'ailleurs, ne sont pas de la même race et n'appartiennent pas au même milieu. Cécile Royaumont est une femme du monde; elle a toujours été riche; elle n'a jamais, sans doute, ni beaucoup lu ni beaucoup réfléchi. Elle est indulgente aux fautes de son mari, comme la plupart de ses amies, et ne serait peut-être pas plus intéressante que bien d'autres, si elle n'était amoureuse de lui; mais elle l'aime tant, si tendrement, si fidèlement, de tout son cœur! Oh! elle n'a aucun mérite à l'aimer : elle ne pourrait pas s'en empêcher. Ç'a été pour elle une chance de l'épouser, car, si elle avait été la femme d'un autre, elle aurait tout de même appartenu à Paul Royaumont; elle aurait été sa maîtresse, l'une de ses maîtresses, car il est incapable de ne désirer qu'une seule femme, pas même la sienne. Il l'aime bien, pourtant; il lui revient toujours, entre deux aventures, mais il ne peut pas s'empêcher de la tromper. Et la pauvre Cécile s'est résignée : elle se console en pensant que son Paul finira, un jour, par la tromper moins, puis pas du tout : elle attend les jours bénis de la vieillesse, qui la récompenseront de sa longue patience.

Si elle avait osé, elle aurait battu des mains le jour où elle a découvert le premier cheveu blanc de son mari. Mais il continue, amant infatigable, et la situation de la pauvre Cécile s'aggrave, au contraire, de ce que son mari n'est plus jeune. Les femmes qu'il désire lui résistent maintenant : il s'agace de leur résistance ; elles s'amusent de lui, et il souffre ; la difficulté croissante de ses conquêtes l'absorbe toujours plus, lui prend tout son temps ; Cécile en arrive même à trembler qu'une femme adroite ne lui vole bientôt tout à fait cet enfant gâté de mari, à qui elle a passé tous ses caprices du jour, dans l'espoir qu'au moins il ne cesserait pas de lui revenir chaque soir. Ce n'est, heureusement, qu'une alerte, peut-être la dernière : ce n'est pas bien sûr. Mais le livre s'achève sur une douce réconciliation, et, même si son mari la trompe encore, comme il l'a trompée si souvent, Cécile n'aura rien à regretter : elle aura été la femme d'un seul homme ; elle aura connu tout l'amour par cet homme ; elle en aura éprouvé les misères, les angoisses, les humiliations, mais aussi elle en aura goûté toutes les joies. Même s'il la quittait maintenant, elle aurait rempli sa destinée de femme, et elle aura dû au mariage de l'avoir remplie avec dignité. A vrai dire, ce n'est pas par vertu que Cécile est fidèle, mais par amour ; elle n'est point asservie à un devoir, mais à son cœur : du moins, à être la femme de celui qu'elle aime, elle aura gagné de le garder, au lieu de le perdre en quelques semaines, comme l'ont perdu toutes celles qui furent seulement ses maîtresses. C'est par le mariage que son amour a été protégé et c'est par la force du mariage qu'il a pu durer, se retremper sans cesse, après les épreuves, de bonheurs en bonheurs.

Toutes les femmes, certes, n'ont point cette indulgence de Cécile aux trahisons de leur mari. Toutes ne considèrent pas le mariage uniquement comme un point d'appui pour leur amour. Beaucoup sont venues au mariage avec loyauté, mais sans y apporter tout leur cœur, et, si elles s'imposent d'être fidèles à l'homme qu'elles ont épousé, elles exigent de lui en retour le même don complet de lui-même. Elles estiment qu'à l'homme et à la femme le mariage crée les mêmes devoirs et que l'infidélité du mari autorise et absout les revanches de la femme. Celles-là ont réfléchi : le mariage leur

est apparu comme une association pratique, nécessaire, qui doit sa noblesse à la franchise que les deux associés mettent à respecter les clauses du contrat. Si l'un viole ces clauses, fait de l'autre sa dupe, l'associé lésé est quitte à son tour de ses engagements. Et c'est bien ainsi que Marthe Lecoudrier, l'héroïne du *Jardin secret*, paraît avoir compris, d'abord, ses devoirs de femme mariée.

Avant son mariage, — mariage de raison qui lui a fait une vie confortable, — Marthe a passé par de dures épreuves : elle a été une jeune fille pauvre, vivant de leçons, mais intelligente et ambitieuse. Elle voulait, en ce temps-là, ne dépendre que d'elle-même, et sa personnalité « *violente* » aspirait « à dompter l'avenir ». Elle désirait la fortune et avait le goût de la célébrité. Toute son énergie s'est brisée, tout son cœur s'est meurtri dans une aventure d'amour d'où elle est sortie sans reproche, mais précocement désabusée. Depuis, elle s'est mariée, elle a aimé son mari, elle a vécu près de lui treize années confiantes et paisibles qui l'ont, peu à peu, engourdie de bien-être. Elle n'a plus d'ambition, elle ne rêve plus que de continuer sa vie ainsi, sans agitations et sans déboires. Elle s'est détournée des tentations : elle est satisfaite de sa médiocrité, et, quand elle cherche à découvrir les vraies sources de son bonheur conjugal, elle les trouve dans la certitude que rien ne peut plus lui arriver, et dans « la présence, même immobile et muette, d'un être sur qui elle se repose avec une absolue confiance ».

Elle n'a pas fini d'écrire ce mot *confiance* : car, au moment même où elle l'écrivait, une clef oubliée dans la serrure d'un tiroir frappe ses yeux et va, tout à coup, lui découvrir toutes les trahisons et tous les secrets de son mari. Elle le croyait fidèle : il la trompe et l'a toujours trompée, dès les premiers temps de leur mariage; elle croyait connaître, sinon le cœur de son mari, du moins les événements de sa vie : elle s'aperçoit qu'elle ignorait de lui presque tout. Et elle se révolte et elle s'indigne : elle ne partagera pas plus longtemps l'existence de cet homme qui lui a toujours menti. Mais sa colère tombe : peu à peu, Marthe se demande si, de son côté, elle a tout montré de sa vie à son mari ; plus elle interroge ses souvenirs, plus elle découvre en elle, aussi, de secrets jalousement gardés. Sans

doute, elle n'a pas commis d'adultère, elle n'a pas eu d'amant; mais, une fois au moins, elle avait *consenti* sa chute, et, si elle n'a pas appartenu à un autre homme, c'est que cet homme ne l'a point exigé. Et, insensiblement, elle réfléchit sur elle-même, sur la vie, sur le mariage. « Partie pour juger autrui, dit-elle, c'est mon procès qu'il m'a fallu instruire. J'ai trouvé en moi, toutes proportions gardées, les mêmes faiblesses et les mêmes secrets qui, de mon mari, m'indignaient. » Bientôt elle ne s'indigne plus. « Il eût mieux valu, certes, n'avoir rien à cacher, l'un et l'autre, avant le mariage; mais, si nous ne nous étions rien caché, le mariage eût été impossible. Il eût mieux valu que Jean fût un mari parfait et moi une impeccable épouse; mais, puisque nous ne l'avons pas été, il fallait se mentir l'un à l'autre, ou se quitter. Au fond de ces mensonges, il n'y a pas seulement de l'égoïsme : il y a surtout la miséricorde humaine; il y a comme une humble charité. *C'est le mariage qui est trop parfait pour l'infirmité de nos âmes.* » Et Marthe Lecoudrier renonce à se venger, reste dans le mariage, à peu près « comme un prêtre d'une religion entachée de supercheries et d'erreurs qui, d'abord de bonne foi, viendrait par la suite à découvrir la tricherie des miracles et le mensonge des doctrines ». Et M. Marcel Prévost l'approuve d'y rester, et, malgré les torts qu'elle a pu avoir, elle ne manque pas de grandeur, la femme qui écrit ces lignes encore : « Moi aussi, j'ai vu les misères de cette religion : le mariage. Fondé sur le mensonge réciproque, j'ai compris qu'il vivait par la durée du mensonge réciproque. Cependant (je l'ai compris aussi) il est bon qu'il dure; il est meilleur que l'isolement, la séparation, le désordre. J'y demeurerai donc, mais, au lieu de chercher à en venger l'imperfection sur mon mari, je m'efforcerai de le rendre parfait en moi. »



Sans doute, la femme qui s'élève à des vues si hautes, avec une telle netteté, une telle force d'intelligence, est une créature d'élite, d'exception. M. Marcel Prévost n'ignore point que la plupart des femmes n'ont pas cette puissance de



recueillement ni cette noblesse d'abnégation. Presque toutes s'agitent : leur désir les mène. Et la triple série des *Lettres de Femmes,* qui est bien, suivant l'expression de l'auteur, un véritable « musée d'âmes », nous montre parfois de ces petites âmes inconscientes et *amorales,* comme il y en a quelques-unes, et même beaucoup, de par le monde. A toutes celles qui ont ces âmes-là, le mariage apparaît comme la terre promise de la liberté et du bon plaisir. Il les affranchit de la tutelle familiale, leur donne le droit de sortir seules, et, pourvu que le mari n'en sache rien ou fasse semblant de l'ignorer, elles ne se croient pas trop coupables de faire aussi le bonheur d'un amant. M. Marcel Prévost ne les blâme pas trop, au moins dans les *Lettres de Femmes* : sans doute leur grâce l'a désarmé, car elles sont charmantes, si charmantes qu'il est impossible, même à un moraliste sévère, de ne pas s'oublier quelquefois à leur sourire.

Puis, est-ce bien toujours leur faute à elles seules, si elles sont inconséquentes et frivoles ! Les maris n'ont-ils pas souvent à se reprocher à eux-mêmes, quand leurs femmes sont insouciantes et coquettes, de les avoir faites ce qu'elles sont? Les parents, surtout, n'ont-ils pas le grand tort parfois de donner à leur fille une éducation qui les destine à être dans la vie la maîtresse de quelques-uns, bien plutôt que la femme d'un seul? Dans le monde « oisif et jouisseur », où il a pris quelques-uns des types qu'il nous présente dans les *Lettres de Femmes*, M. Marcel Prévost a pu observer, concourant avec les jeunes femmes et leur disputant leurs courtisans, celles qu'il a fortement appelées, d'un mot saisissant, des « demi-vierges ». La brutalité du mot a pu choquer; mais tout le monde s'en est emparé; il est devenu d'usage courant : cet usage du mot prouve assez que la chose existe. La fortune du titre justifie le roman, et il faut louer M. Marcel Prévost d'avoir osé l'écrire, d'avoir mis en garde les hommes d'aujourd'hui contre les *Demi-Vierges*, comme Alexandre Dumas fils avait mis en garde les hommes d'autrefois contre les femmes du *Demi-Monde*. Sans doute, en France comme ailleurs, plus que partout ailleurs peut-être, les demi-vierges sont des types d'exception : on y rencontre encore et souvent de vraies jeunes filles, pures et tendres comme *Chonchette*,

M. Marcel Prévost lui-même nous a prévenus dans sa préface contre la généralisation par trop simpliste qui dirait : « Toutes les jeunes filles du monde à Paris sont des demi-vierges... » puis : « Toutes les jeunes filles parisiennes; » puis, enfin : « Toutes les jeunes filles françaises. » M. Marcel Prévost affirmait seulement qu'il y a des « demi-vierges », et il avait grand soin de nous les montrer dans leur monde, dans ce monde « aux vagues limites, contigu par quelques points au pays de Cosmopolis, ailleurs baigné par les eaux cythéréennes, mais touchant aussi, par de longues frontières, sans cesse franchies, à la bourgeoisie riche, à l'aristocratie qui s'amuse ».

L'hiver, les demi-vierges vivent à Paris ou dans le Midi, à peu près cantonnées dans une société spéciale; mais l'été, on les rencontre dans les villes d'eaux, à la mer ou à la montagne : la promiscuité des hôtels peut les mettre en rapport avec des fillettes d'honnête bourgeoisie sur qui elles exerceront « la fascination du viveur sur le collégien ». Surtout, de braves garçons peuvent s'éprendre d'elles, comme le pauvre Maxime de Chantel s'éprend de Maud de Rouvre, et il fallait leur dire franchement, à ceux-là, qu'on n'épouse pas les Maud de Rouvre, pas plus qu'on n'épouse les baronne d'Ange. Il fallait leur dénoncer impitoyablement ces fausses jeunes filles aussi expertes que des filles, et d'autant plus dangereuses qu'avant le roman de M. Marcel Prévost on ne les avait pas étiquetées d'un nom. Ce sont ces demi-vierges qui auraient fini par abolir chez nous le respect des jeunes filles, des vraies; bien loin de porter atteinte à ce respect, c'était un hommage que M. Marcel Prévost leur rendait. Il nous enseignait à ne plus confondre les Maud de Rouvre et les Jeanne de Chantel. Il avait d'ailleurs précisé en quelques lignes le sens de son œuvre : « Le mariage chrétien, qui est le nôtre jusqu'à nouvel ordre, n'est-ce pas? est fondé sur la conception de virginité, de l'intégrité absolue de l'épousée. (Le remariage est hors de cause : la femme chrétienne qui se remarie est censée avoir fait l'apprentissage de ses devoirs.) Entre la conception chrétienne du mariage et le type de la demi-vierge, il y a donc antinomie irréductible. Or, l'éducation moderne des jeunes filles tend de plus en plus à développer le type demi-vierge. Il faut donc changer l'éducation de la



jeune fille, — cela presse! — ou bien le mariage chrétien périra. »

Fallait-il donc revenir aux anciens systèmes d'éducation, élever la jeune fille dans la retraite, comme autrefois, et la faire passer, à peu près ignorante, du couvent au mariage? Il est clair que, pour les jeunes filles de l'aristocratie ou de la bourgeoisie riche ou même seulement aisée, cette éducation avait ses avantages. Mais les conditions de la vie ont beaucoup changé pendant le dernier siècle. L'argent a perdu de sa valeur. La dot de cent mille francs, qui était autrefois une grosse dot, paraît mince aujourd'hui ; le surcroît de revenus qu'elle apporte ne compense pas le surcroît de charges. Et pourtant ces dots-là, bien que plus nombreuses, restent rares. Les femmes comprennent de plus en plus que le mariage devient difficile : elles-mêmes hésitent, beaucoup reculent devant les soucis d'un ménage qu'elles prévoient besogneux. Les plus intelligentes et les plus énergiques devaient fatalement essayer d'assurer elles-mêmes leur existence et de conquérir, au prix des mêmes efforts et des mêmes labeurs que les hommes, les mêmes droits et les mêmes libertés. Comme l'a dit M. Marcel Prévost, la femme affirme sa volonté d'élargir sa place dans la société future. « La jeune fille moderne pressent les destinées de son sexe. Au moment d'entrer dans le monde, elle entrevoit ce qui demeure confus, même pour ses éducateurs : que l'instant historique est solennel. La jeune Française surtout, éduquée d'après les méthodes qui ne sont pas sensiblement modifiées depuis plusieurs siècles, perçoit aussitôt le désaccord entre son éducation et sa fonction dans la vie. Élevée dans une pénombre quelque peu claustrale, ses yeux, d'abord éblouis, soudain se dilatent. Le champ de son idéal s'agrandit ; en même temps elle prend plus nettement conscience des difficultés pratiques. » Et voici qu'une génération de femmes nouvelles est née, dont quelques-unes vont jusqu'à prétendre vivre en solitaires, sans l'appui des hommes, soutenues seulement dans la vie par l'orgueil de se passer d'eux. Ce sont celles que M. Marcel Prévost appelle *les Vierges fortes*, et dont il nous a montré, dans *Frédérique* et dans *Léa*, les efforts ardents et obstinés. Celles-là sont, parmi les femmes

nouvelles, des êtres d'exception, des apôtres, et, comme la plupart des apôtres, elles sont à la fois persécutées et tyranniques.

Tant de gens les raillent, sceptiques ou haineux, qui sont toujours prêts à exploiter contre elles les moindres défaillances! Mais cette hostilité même qu'on leur témoigne les rend plus ardentes et plus farouches, et les affermit dans leur foi : la propagande infatigable de quelques-unes s'emploie à remplacer par des recrues nouvelles les anciennes ferventes qui ont fait défection. M. Marcel Prévost, en nous présentant les « Vierges fortes », s'est gardé de tout parti pris. Il a voulu nous donner du féminisme un tableau d'ensemble, aussi exact que possible, et il a commencé à écrire *Frédérique* et *Léa* avec le respect de ses héroïnes et avec une sympathie manifeste pour l'effort de leurs revendications. Cet effort aboutira-t-il? M. Marcel Prévost, malgré sa sympathie, ne semble pas le croire. Une à une, les plus vaillantes de ses « Vierges fortes » se lassent de vivre une vie d'exception : leur solitude les effraie : car la femme, pas plus que l'homme, n'est faite pour vivre seule ; ils sont faits pour s'appuyer l'un sur l'autre, pour se réfugier dans les bras l'un de l'autre, aux heures fatales où le désir exige qu'ils se rapprochent ; la nature se venge presque toujours de tous ceux qui ont voulu transgresser sa loi. Les femmes réussiront peut-être un jour à dompter la vie, à se faire dans la société la place qu'elles ambitionnent, à être les égales et les concurrentes des hommes ; bien peu réussiront à dompter leur cœur et leurs sens, à tuer en elles cet appétit obscur du mariage et de l'amour, qu'elles peuvent bien étouffer quelque temps, mais qui, un jour ou l'autre, reparaît plus impérieux. Elles finiront toujours par s'apercevoir qu'elles ont méconnu leur destinée et, même si elles refusent de l'avouer aux autres, par se l'avouer à elles-mêmes.

Mais si les « Vierges fortes » ne peuvent exister qu'exceptionnellement et au prix d'un véritable martyre, il peut et il doit exister des « femmes fortes », aimant leurs maris et leurs enfants, des femmes de cœur et de bon sens, comme l'Henriette de Molière. Ce sont ces femmes-là, pratiques et braves, qu'une éducation rationnelle de la jeune fille doit nous donner ; et M. Marcel Prévost, dans la série des *Lettres à Françoise*,

nous expose en détail ce que devrait être cette éducation. Les jeunes filles devraient entrer dans le monde avec des « clartés de tout », préparées dès longtemps à leurs devoirs de femmes et de mères, assez averties et en même temps assez indépendantes pour choisir elles-mêmes leur mari et engager elles-mêmes leur vie de femme par un choix éclairé et libre. Au lieu d'interdire à une jeune fille d'être *une personne*, cette éducation devrait, au contraire, développer sa personnalité, lui apprendre à se bien connaître et lui donner le goût de s'estimer. Et ainsi elle arriverait au mariage, consciente de son rôle et de sa destinée.

***

Au mariage? Pourquoi au mariage, plutôt qu'à l'union libre? Les romans de M. Marcel Prévost nous avaient montré déjà l'excellence du mariage, et que l'amour, entaché d'adultère est toujours misérable et passager. La comédie fine et profonde que joue en ce moment le Théâtre-Français nous prouve éloquemment, par des faits, non seulement l'excellence du mariage mais l'impossibilité de s'y soustraire pour ceux même qui ont le droit de s'aimer et d'être tout entiers l'un à l'autre. La femme est trop sacrifiée dans l'union libre : elle est trop « la plus faible ». La religion la condamne, le code la néglige, le monde la méprise, la famille la hait. Sa situation est toujours précaire, sa tendresse toujours menacée. Une défaillance de son amant la laisse sans appui, exposée à toutes les atteintes : car elle est non seulement « la plus faible », de toute la force des autres, mais de toute sa faiblesse à lui. Le jour où il faut qu'elle se défende, tout paraît se retourner contre elle pour la rendre suspecte et l'accuser. Et, même si le cœur de son amant se révolte contre les accusations toujours prêtes, contre les insinuations empoisonnées, les mots entendus restent dans sa mémoire : ils reviennent tous, comme autant d'excuses, aux jours de désarroi et de lâcheté, où l'homme se lasse de lutter et quitte sa compagne. Mais cet abandon est d'observation banale; l'originalité de *la Plus Faible*, c'est que M. Marcel Prévost nous y montre comment deux êtres, sûrs l'un de l'autre, risquent cependant, malgré eux, d'être séparés pour toujours, ou du moins de se croire

séparés. Ils nous apparaissent en plein bonheur, en pleine confiance : leur union est aussi étroite qu'un mariage, plus étroite même que bien des mariages ; il semble que rien ne les menace, qu'ils n'aient rien à redouter des autres, puisqu'ils ne vivent que pour eux-mêmes ; et soudain ils manquent de se perdre, uniquement parce qu'ils ne sont pas mariés. La pièce conclut, par cette affirmation impérative : « Quand l'homme a trouvé sa compagne, qu'avec elle il s'est créé un foyer, il n'a pas le droit d'accepter qu'elle assume les devoirs de l'épouse et qu'elle ne soit pas l'épouse. Le monde s'insurge contre de telles abnégations : il juge dangereux pour l'ordre que la vertu conjugale fleurisse hors du mariage régulier... Aucune théorie ne permet à l'homme de faire de sa compagne, parmi toutes ces faibles qui sont les femmes dans la société moderne, la plus faible, la plus désarmée ».

Et ainsi se termine, pour le moment, cette œuvre déjà considérable de M. Marcel Prévost, à la fois si une et si diverse, — sur un nouveau et généreux plaidoyer en faveur du mariage, et surtout en faveur de la femme : car le mariage est, pour la femme, une condition indispensable de bonheur et de sécurité. C'est là l'idée maîtresse et directrice de M. Marcel Prévost, celle qu'on peut suivre à travers toute son œuvre et qui en fait l'unité intime. Dignité de la femme, bonheur de la femme, rôle et destinée de la femme, toutes questions partout présentes dans ses romans et auxquelles il a répondu, en montrant aux femmes que leur devoir est d'accord avec leur intérêt et qu'en défendant leur dignité elles défendent aussi leur bonheur. Les femmes ont senti qu'il avait raison et elles lui ont su gré d'avoir raison sans dureté, en ami sincère, pitoyable aux faiblesses et indulgent aux fautes. Dans ses livres, elles n'ont pas trouvé seulement des analyses exactes et pénétrantes de leur cœur ; elles y ont trouvé une compassion toujours secourable : elles devaient aimer ce romancier qui mettait ainsi à leur service toute son intelligence et tout son talent et qui, non content de les comprendre, s'efforçait aussi de les aider.

ANDRÉ RIVOIRE

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD

ERRATA

Quelques fautes typographiques ont subsisté dans l'article sur *les Salons de 1904* (voir la *Revue* du 15 mai).

Page 377, il faut lire : « Perrachon », au lieu de : « Parrachon »; page 385, — tous les lecteurs auront rectifié d'eux-mêmes : — « Madame Demont-Breton », au lieu de : « Dumont-Breton »; page 388, « Oreste da Molin », au lieu de : « Oresta de Molin »; page 390, « Sonnier », au lieu de : « Sounier »; page 405, « Bòngini », au lieu de : « Bougini ».

Accordons enfin à l'excellent sculpteur Carlès la rectification de l'erreur... judiciaire qui lui attribue (p. 407) le monument dédié par M. Carlus à la mémoire de Pierre Vaux : *la Magistrature éclairée par la Vérité*. Et notons, pour sauvegarder les droits de l'histoire, que, le soir de Marengo, « *on* chercha longtemps Desaix ». M. de Boislecomte, qui a peint cette scène, tient à « rester dans la généralité ». Veuillez donc ne pas lire (p. 401) : « Napoléon », — ni même Bonaparte.

M. T.

suffrage universel est rétabli. » Cela ne me fit aucune impression : je n'y comprenais rien. Cela ressemblait à la suite des rêves baroques qu'on fait le matin et dont un vague souvenir vous reste au réveil. Je n'ai compris qu'en lisant les proclamations. J'ai vu H.:., *le papa d'Eugène*, à déjeuner. Il était fort agité, il pleurait, et puis Rochery[1] qui ne comprenait pas encore beaucoup plus que moi. Après déjeuner, j'ai été voir Lovely[2]. Elle était inquiète. Madame Carnot est venue lui dire de la part de son père qu'elle eût à se rendre chez son beau-père, avec sa fille.

On a dit dans la journée que le général Bedaud avait été arrêté et presque tué par les sergents de ville, que Charras avait tué un de ceux qui l'arrêtaient, que Lamoricière et eux avaient été conduits à Ham, que Changarnier s'était échappé, qu'il y avait eu une réunion présidée par Berryer où soixante représentants avaient été cernés et arrêtés, qu'une autre réunion au moins aussi nombreuse avait eu le même sort, qu'on avait ensuite voulu les relâcher, mais qu'ils s'étaient volontairement constitués prisonniers. Je n'ai pu m'assurer de rien, personne ne sait rien. Les journaux sont tous occupés militairement. *La Patrie* et *le Moniteur* ont seuls été criés et vendus dans les rues. Ils ne contiennent rien qui ne soit placardé sur les murs. Ils assurent que tout va bien.

J'ai été prendre quelques effets chez ma couturière, et suis revenue chez moi. Puis j'ai été dîner à six heures chez Thomas[3]. Après, j'ai été au Gymnase. Il y avait du monde sur les boulevards ; partout ailleurs, pas la moindre apparence d'agitation. Pas un cri, pas un rassemblement. On dit que le président s'est promené et le peuple aussi. Qu'on a crié : « Vive la République » et que la troupe n'a rien crié. Il sera difficile d'écrire l'histoire de ce jour puisque aucun fait n'a pu être soumis au contrôle des divers journaux et qu'aucun n'a été libre de dire ce qu'il voit et ce qu'on pense.

Au Gymnase, j'ai trouvé trois cents personnes dans la salle,

1. Le papa d'Eugène semble [illegible] être le père du peintre Eugène Lambert. Paul Rochery, écrivain lyonnais, disciple de Pierre Leroux.

2. Lovely, amie de George Sand, dont nous n'avons pu retrouver le vrai nom.

3. Thomas, restaurateur chez qui George Sand fréquente alors.

Rose[1] consternée et pleurant le succès de *Victorine* qui est déjà fini et oublié dans la bagarre. Je suis restée avec elle pendant qu'elle s'habillait pour jouer *Victorine* devant les banquettes. J'ai ensuite causé avec son mari, pendant presque tout le premier acte, dans sa loge. Il était bien épouvanté de l'événement de la veille, il paraissait non pas pressentir, mais désirer. C'est un homme intelligent, courageux, intéressé. Il méprise profondément le peuple, et déteste les socialistes. Je ne me suis pas amusée à discuter, je me suis interdit la discussion et commandé l'attention de l'examen. Il ne s'agit plus d'enseigner sans prévoir, il faut connaître, il faut comprendre. Il faut voir le fait, étudier les hommes réels, et ne pas les gêner par la contradiction systématique. Autrement, on les juge de travers et on parle à des abstractions. Je suis si maîtresse de moi à présent que rien ne m'indigne plus, je regarde l'esprit de réaction comme l'aveugle fatalité qu'il faut vaincre par le temps et la patience. O hommes ! vous briserez, mais vous ne convertirez pas, tant que la passion parlera sans écouter.

Il lui est échappé un mot, un seul mot du fond du sac, en une heure de bravade, de finesse, de hardiesse et d'esprit : « S'il échoue, disait-il, personne ne peut reprendre le pouvoir conservateur. Légitimistes, orléanistes, tout cela est fini, impuissant, mort! *Après lui, la rouge, rien que la rouge!* » Et alors, se tournant vers moi et me regardant bien, il a ajouté : « *Soyez cléments!* » Dans ce moment, des cris, des clameurs confuses, qui passaient comme des rafales sur le boulevard nous ont interrompus. « Qu'est-ce? lui ai-je dit, le commencement? — Non, a-t-il répondu, des imbéciles, des gamins qui font du bruit pour le plaisir d'en faire. » En effet, ce n'était qu'une rumeur passagère, des cris, des rires, des chants, des menaces et des huées, puis on fuyait rapidement à l'approche ou seulement à l'idée des sergents de ville ; ce n'était pas le rugissement du lion. Dans les couloirs du théâtre, les comparses passaient en riant, en chantant et en se poussant avec une insouciance admirable : « Ceux-là sont sans crainte et sans soucis, ai-je dit au directeur. — Ah ! m'a-

1. Rose Chéri, la célèbre actrice, femme de L. Monsigny, directeur du *Gymnase*.

t-il répondu, qu'ont-ils à perdre ? Quant à nous, cela nous ruine; en voilà pour un mois à jouer dans le vide. »

La foule était assez compacte, quand j'ai remonté dans ma petite voiture de louage pour traverser le boulevard. Hors de là, rien. Paris un peu plus triste que de coutume : voilà tout. J'ai passé le reste de la soirée au coin de mon feu et lu, jusqu'à deux heures du matin, l'*Histoire d'Italie* par Quinet. C'est beau. Mais qu'on lit mal quand on a toujours l'oreille tendue aux bruits étranges et sinistres de la nuit : rien! un silence de mort, d'imbécillité ou de terreur. Tu ne bouges pas, vieux Jacques, tu as bien raison, ton heure n'est pas venue. Te voilà bien bas, aussi bas que possible, c'est le moment de songer à ton avenir, qui se résume dans cette parole : *Sois clément!*

Mercredi, 3 décembre.

M'y voilà comme hier, à la même heure, dans la nuit du 3 au 4, seule au coin de mon feu, dans une chambre bien modeste, mais bien propre et assez chaude. Ah ! bien-être, que tu es nécessaire à l'homme et qu'il est amer de penser que la plupart des hommes mourront privés de tout! En quoi ai-je mérité d'être tranquille dans ce coin avec les pieds chauds? Est-ce parce que j'ai beaucoup travaillé? Et tous ceux qui travaillent dans le froid, dans la misère, dans les larmes, en quoi ont-ils mérité leurs souffrances?

Quelle interminable journée! J'ai été déjeuner comme à l'ordinaire chez Thomas; on disait qu'on se battait au faubourg Saint-Antoine. Il paraît qu'on s'y est battu pendant quelques minutes, à cinq heures du matin. Schœlcher se serait trouvé à une barricade que l'on venait d'élever et qui était gardée par cinq hommes. Il aurait engagé ces hommes à ne pas se sacrifier inutilement. La troupe se serait approchée. l'officier aurait parlementé avec lui avec douceur. Un coup de feu serait parti pendant ce temps-là on ne sait d'où; la fusillade aurait alors été échangée. Schœlcher serait blessé et arrêté. C'est un digne homme, ce Schœlcher, pas très *avancé*, mais ferme et loyal à son point de vue. J'espère encore que tout ce qu'on dit n'est pas certain.

L'oncle de Paul[1] est venu me voir avec Ponsard. Le second, je ne sais qu'en dire : il m'a paru, depuis février, être l'homme de la forme sans fond. Le premier est abattu par la maladie ou le chagrin. Il n'était pas lui-même aujourd'hui. J'ai été voir Sophie[2] qui ne savait rien de son mari depuis la veille, puis Isaure, inquiète aussi du sien, bien qu'elle sache où il est. Puis Pauline, qui est calme comme le génie[3]. C'est fort triste de ne pouvoir rencontrer ses amis, de ne savoir où les joindre et de n'oser interroger leurs femmes dans la crainte de les épouvanter. On y va inquiet, pour qu'elles vous rassurent, et il faut s'occuper bien vite de les rassurer. J'ai su par Sophie que Bixio s'était constitué prisonnier, après avoir été relâché, et que sa femme l'y avait vigoureusement engagé: celle-là est ferme comme un roc. Sophie est troublée, mais courageuse par effort. Lovely m'a paru faible, mais résignée.

Pauline n'a rien à craindre pour elle ni pour ce qui l'entoure; dans le danger elle serait intrépide... Mais elle a le profond égoïsme de l'artiste supérieur, l'égoïsme inoffensif et brave qui donnerait secours et protection sans hésiter, l'égoïsme légitime et cependant étrange, qui veille à la garde de lui-même avec un soin calme et jaloux. Ainsi, aujourd'hui, elle était enfermée pour les hommes, visible seulement pour les femmes.

— Pourquoi ? lui demandai-je.

— Parce que les femmes ne savent rien et viennent ici s'alarmer bêtement et lâchement. Or, ça m'est égal. Mais les hommes m'apportent de fausses nouvelles et m'accablent de questions. Cela me fatigue et m'émeut pour rien. Une heure après j'apprends qu'ils ne savent pas ce qu'ils disent et que j'ai eu une souffrance inutile. Or, je veux me préserver des souffrances qui ne servent à personne.

C'est très bien raisonné à coup sûr, mais quel art pour conduire sa vie et préserver sa tranquillité intérieure! J'admire cette jeune étoile: elle brillera longtemps et je ne m'étonne plus d'avoir si vite perdu tout mon feu, moi qui n'ai jamais

1. L'oncle de Paul est Bocage.

2. Madame Hetzel.

3. Madame Viardot.



su me priver d'aucune angoisse intérieure. Son mari est rentré à cinq heures, comme je remontais en voiture avec Manceau. Il m'a raconté comme certain le fait de Schœlcher. Il m'a dit que la Haute-Cour avait déclaré la déchéance du Président et que cette déclaration avait été affichée dans la matinée, mais peu de personnes ont dû la lire. Une innombrable armée d'agents de police est sur pied, un mouchard sort de terre à chaque pavé, on assomme quiconque bouge ou parle. Ce matin il y avait de l'émotion à l'École de médecine. On a dispersé les étudiants à coups de bâton, et le poste a été occupé militairement pendant quelques heures. Bedeau est mort, dit-on, des suites de son arrestation. Les sergents de ville l'auraient battu, foulé aux pieds et frappé d'un coup de stylet au cœur. Ce n'est là que le commencement du coup de main ; nous en verrons bien d'autres. Jours d'horreur et d'angoisse, combien allez-vous durer?

J'ai dîné chez Thomas, avec Manceau et ma fille, qui traverse tout avec l'insouciance d'un cœur froid et d'une tête vive. Elle blâme, elle raille, elle juge, elle rit, elle ne craint rien pour les autres ni pour elle même, quoi qu'il arrive. Forte créature, mais incomplète. On est venu nous dire qu'on se battait de nouveau à la Bastille. Delacroix est venu : il ne savait rien, il avait dormi toute la journée. Il riait. Tout ça lui est égal. Heureux artistes! Vous n'êtes pas plus mauvais que les autres; mais vous êtes comme les enfants : vous ne comprenez pas!

A sept heures, j'ai été avec Solange et Manceau au chemin de fer, pour voir si Maurice arrivait. Il n'est pas arrivé, ce sera pour demain; il ne s'est annoncé que pour demain. Nous avons passé sur la place de la Bastille, rien; pas un bruit, pas un groupe, des soldats partout. Autour du Jardin des Plantes, des feux de bivouac. Au débarcadère, des fiacres, des équipages, pas de police apparente. A notre retour, même calme. Solange est retournée chez elle avec ma voiture. Le B... est venu à dix heures me dire que la lutte commençait. Il a vu un vieillard et une femme tués tout fraîchement, dans la rue Saint-Nicolas, par qui? comment? il ne le savait pas. On les plaçait sur des chaises; on allait les promener aux flambeaux.

La rue Saint-Martin était pleine de rassemblements et d'agitation. On parlait de sept à huit barricades, de charges de cavalerie. Tout cela vague et sans détails. Mais il a vu les deux morts. On commence à tuer, le premier sang est versé. La nuit s'écoule pourtant dans un morne silence. De temps en temps, je crois entendre un feu de peloton; mais bientôt je reconnais que c'est le bruit des grosses charrettes sur le pavé. Puis il se fait des repos d'un quart d'heure; les horloges sonnent et les coqs chantent. Étranges nuits que celles qui suivent ou précèdent les orages politiques!

Le mécontentement et l'effroi ont remplacé aujourd'hui le doute et la stupeur. Le jour approche. Que va-t-il éclairer? O vieux Jacques, ne bouge pas! ton heure n'est pas venue.

Jeudi 4.

Maurice m'a écrit ce matin : *ni Lambert*[1] *ni moi ne pouvons partir*. Cette phrase incomplète, dans une lettre courte et qui, voulant passer à tout prix afin de me rassurer, s'abstenait de tout détail, m'a jeté dans une grande inquiétude. Comme on disait à Paris que la province était déjà en feu, j'ai cru que Maurice était arrêté ou renvoyé des abords du chemin de fer par une brutalité quelconque. Manceau me tourmentait de son côté pour partir, se sentant responsable en quelque sorte de ma sûreté. l'excellent cœur m'a tant pressée que j'ai cédé et que j'ai promis de partir ce soir. Ce ne sera pas très facile, la *circulation* est interdite aux voitures et je me sens trop malade pour marcher. Pourtant voilà Mayer[2] qui arrive avec son petit coupé de louage et qui s'installe sous ma fenêtre, comme si de rien n'était.

Deux heures, je reviens de déjeuner chez Thomas. On a regardé ma voiture avec étonnement, mais sans m'arrêter. Mayer paraît fort résolu et répond de me mener où je voudrai. Où je voudrai! où puis-je aller? Tous mes amis sont errants ou cachés, et j'ignore si, à l'heure qu'il est, il en est

1. Eugène Lambert, le peintre des chats, ami et condisciple de Maurice Sand à l'atelier de Delacroix.

2. Le cocher de louage de George Sand.



un seul qui pense et agisse comme je le lui conseillerais. J'ai pourtant vu le *papa d'Eugène* à déjeuner avec Calamatta[1]. Ils disent que Bedeau n'est pas mort, que Baudin est tué, Esquiros blessé, Schœlcher ni tué, ni blessé, ni pris. Ils m'ont dit des choses intéressantes, mais que je ne veux pas écrire. On est à tout instant sous le coup d'une arrestation ou d'une visite domiciliaire. On craindrait de compromettre quelqu'un et tant de versions circulent d'ailleurs qu'on ne doit peut-être rien enregistrer jusqu'à plus ample informé.

Le rescrit du général Saint-Arnaud, commandant des forces militaires, affiché ce matin, est effroyable. Tirer sans sommations sur les attroupements, fusiller immédiatement tout homme pris sur les barricades. « *La lutte est commencée*, dit-il, *les ennemis de la famille et de la propriété, ceux qui veulent le meurtre et le pillage*, sont désignés à l'exécration publique. Citoyens *honnêtes et paisibles, restez chez vous* ». On tuera pour vous, honnêtes bourgeois, ne vous mêlez de rien. Et pourtant le peuple ne bouge pas, si je suis bien informée. Les tentatives de barricades sont faites par des *philanthropes* de juin 1848. Quant aux rassemblements, c'est tout le monde qui s'en mêle, mais sans dessein arrêté. Les passants les regardent, écoutent, crient quelquefois et fuient devant les soldats pour se reformer à deux pas de là ou revenir aux coins de rue dès que la troupe a passé.

J'ai envoyé Mayer à Montmartre chercher une malle prêtée à Palognon[2]. Il dit qu'il passera partout. Il me fait trop de protestations. Je ne sais si ce n'est pas un mouchard qu'on a mis à mes trousses, peu m'importe. Il a la figure d'un honnête homme et je lui ai donné une poignée de main pour le remercier de ses offres de service. Mais aussitôt après, il m'a demandé si L... R...[3] était à Paris. Si je l'avais su, je ne le lui aurais pas dit. On est défiant malgré soi, dans ces temps de trouble et de crime.

Un piquet de voltigeurs vient s'installer l'arme au pied sous ma fenêtre. C'est l'armurier de la maison qui craint qu'on ne

1. Calamatta, graveur italien, père de la future madame Maurice Sand.

2. Palognon est le sobriquet de Villevieille, un peintre ami de Maurice Sand.

3. Ledru-Rollin, très probablement.

pille sa boutique. Deux officiers les commandent, l'épée nue à la main. Ils sont décorés; ils ont l'air résolu à tuer. Les troupiers sont insouciants, on ouvre les fenêtres et on les regarde. Ils regardent aussi; ils ont le droit de nous envoyer des balles s'il leur plaît. Voilà où nous en sommes.

Ils s'en vont; l'officier faisant un geste significatif avec son sabre, leur dit ces mots très clairs : *A hauteur d'homme*. On ferme les boutiques. Manceau sort pour acheter du savon. Leblanc[1] fait mes comptes, je fais mes malles.

Manceau rentre. Il y a une grande effervescence. La rue de la Harpe est fort agitée; on y tire quelques coups de fusil. Un peloton de gendarmerie mobile passe, une cinquantaine d'hommes, ouvriers, bourgeois, étudiants, sans se rassembler précisément, se pressent au coin de la rue et leur crient : « A bas le despote, à bas les traîtres ! Vive la République ! » Ils continuent de marcher, le dernier se retourne et couche en joue. Tout le monde s'éloigne. Des servantes et des ouvrières effrayées descendent la rue en courant. On entend des coups de feu, et le canon au loin. Maillard, l'acteur, m'a dit chez Thomas qu'il y avait des barricades et qu'on se battait dans la rue Saint-Martin. Il a vu cela. Un peloton de fantassins passe encore. On le suit, on leur crie : « Vive la République ! vive la ligne ! à bas le tyran ! ». L'officier : « *gauche, droite, en joue* ». On se disperse encore.

Mayer revient; je le paye afin qu'il puisse s'en aller si on le chasse de la porte. Au bout d'une heure, il n'y est plus ; je ne sais qui l'a renvoyé. Il faudrait toujours être à la fenêtre et Manceau m'en empêche. Le fait est qu'il n'y fait pas bon. Mais qu'on tient peu à la vie quand on voit toute une population sans lois, sans sécurité, sans garantie pour son existence, et tout individu qui passe livré au caprice du gendarme, du sergent de ville ou de l'officier !

Cinq heures. Les troupes passent, repassent, les cris s'apaisent, puis recommencent, singulières alternatives de terreur et d'insouciance ! Il y a des gens qui vont en chantonnant, les mains dans leurs poches; des jeunes gens isolés qui sous l'œil des soldats, lacèrent avec leurs cannes les procla-

1. Leblanc, le concierge et commissionnaire de George Sand.

mations posées sur la muraille; des commères qui tantôt rient, tantôt pâlissent sur le pas de leurs portes; des ouvriers qui se croisent, se disent quelques mots et se quittent, des marchands de vieux habits qui braillent comme à l'ordinaire. Puis des silences complets où la rue est déserte. Avec toutes ces boutiques fermées on dirait que la population est morte et qu'il n'y a plus que des maisons vides dans une ville abandonnée. J'attends quelqu'un qui doit m'apporter un passeport; il n'est pas venu; mes malles sont fermées. Leblanc a trouvé une voiture qui consent à marcher.

Cinq heures. Ma fille arrive avec son mari. Ils ont laissé *Nini*[1] chez Thomas. C'est le capitaine d'Ar... qui a été avertir Solange que je partais, et lui dire de ma part de venir vite, si elle veut partir avec moi. Elle est venue avec son enfant, son mari et une malle jusque chez Thomas; mais, là, le cocher leur a dit que pour mille francs il n'irait pas plus loin et n'attendrait pas une minute à la porte. Puisque nous tenons une voiture qui ne refuse pas de marcher, nous allons prendre la petite chez Thomas. J'y paye ma note. Thomas vient me dire adieu dans ma voiture; je dis adieu à mon gendre, et nous partons pour le chemin de fer. Ah! si j'étais homme, je ne partirais pas; mais il faut sauver les enfants, c'est le premier devoir de la femme, le premier besoin de la mère. Et puis que ferais-je ici? je n'y peux rien que m'y faire tuer. Ce n'est pas encore mon heure, ni celle du vieux Jacques. Ça viendra. Patience donc. Adieu, pauvre Paris où je suis née, tête et cœur de la France, de l'Europe et du monde. Il plaît à un ambitieux de te mettre à feu et à sang aujourd'hui. Cent mille soldats, enfants de Jacques, vont tirer sur leur père. O race humaine. « Des enfants de Japhet, toujours une moitié fournira des armes à l'autre! »

Nous dînons à six heures, dans un sale cabaret, appelé *l'Arc-en-ciel*. On nous dit qu'on s'est battu tout l'après-midi, vers la Bastille, qu'on a tiré le canon, qu'il y avait de hautes barricades. Nous ne savons rien de plus. On n'ose plus aborder un passant, interroger un ouvrier dans la crainte d'avoir affaire à un mouchard déguisé. Au débarcadère, où

1. Jeanne Clésinger, petite fille de George Sand.

Leblanc a déposé nos paquets, Nini tousse; Manceau se dispute avec Solange pour un nécessaire qu'elle veut avoir sous ses pieds. Nous rions tous trois de la dispute, mais nous partons, la mort dans l'âme, et moi avec une double inquiétude, car la lettre de Maurice me livre à mille suppositions effrayantes. Le chemin de fer est occupé militairement. Cependant on part et on arrive sans qu'on vous demande de passeports. Les soldats vous regardent sous le nez; ceux-là rient et boivent; dans quelques jours ils insulteront les femmes. et l'homme qui voudra les défendre sera fusillé s'il plaît à l'officier de poste.

Au reste, cette absence de formalités et de surveillance au départ prouve qu'il y a une police occulte autour de vous, ou qu'on laisse partir avec plaisir quiconque veut s'éloigner du foyer de la lutte. Leblanc vient pourtant de voir arriver le convoi. On arrive comme on part sans être tracassé.

A Orléans, un poste d'infanterie occupe la gare. Des gendarmes circulent. Ils vont demander nos passeports. Je n'en ai pas. Non, ils ne les demandent pas. Nous mangeons à la hâte. Nini se souvient qu'il y a vingt jours elle a mangé des petits pois à ce même buffet; elle n'a pas de préoccupations politiques.

A Vierzon, plus de soldats, et encore des gendarmes, mais ils ne demandent rien et ne paraissent regarder personne. Il y a fort peu de voyageurs dans les premières places. beaucoup de marchands de bestiaux chargés d'argent et suivis de leurs chiens. Ils frappent de leurs pieds gelés sur les dalles: ils parlent du marché de Poissy, du cours des moutons et des bœufs. Un seul individu, un employé qui demande les billets à la portière. nous demande à demi-voix ce qui se passe à Paris : « On se bat. — Ah! sac.. n.. de D..! — On tire sans sommation. — Ah! nous sommes donc f...! » et il s'éloigne en criant : « *Issoudun, Châteauroux!* »

A Issoudun, une heure du matin, profond silence, brouillard et clair de lune. Pas un chat autour du convoi. On dort, on se cache. Allons la province n'est pas en rumeur.

A Châteauroux, quatre heures. Les marchands de bestiaux tirent leurs chiens de leurs cases et battent leurs pieds gelés. Sous la gare, un brigadier et huit ou dix gendarmes nous

demandent ce qui se passe à Paris. Nos réponses les frappent de stupeur. Ils ne savent rien depuis trois jours. A l'auberge je vois un curé qui ressemble à Rollinat, et qui se nomme à quelqu'un. Je lui donne des nouvelles de son frère, et je lui apprends ce qui se passe. Cela lui paraît fort indifférent; cependant il s'émeut un peu en apprenant que l'archevêque de Paris est arrêté ou passe pour l'être.

Nous arrivons le 5 vendredi à Nohant, au petit jour, par un brouillard *froid*. Manceau a fait la route de patache avec trois chiens de boucher et un panier de morue gâtée. Nous sommes transis et brisés, nous courons embrasser Maurice dans son lit. Nos inquiétudes *domestiques* sont passées, puisque nous voilà tous sains et saufs et réunis sous le même toit. Eugène Lambert arrive les yeux gros de sommeil, mais content, pour la première fois de sa vie, d'être réveillé avant son heure. Nous causons. Le pays est tranquille matériellement. La compression est à l'ordre du jour. Les préfets vont s'en donner, mais on agit encore assez timidement. Si le coup d'État était manqué ! L'heure n'est pas venue pour eux d'avoir le verbe trop haut. Ça viendra, patience !

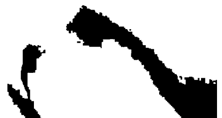
Le 5, minuit.

J'ai vu Fleury[1] à onze heures, je l'ai conseillé comme je pense et comme je crois. Suivra-t-il mon avis? Je me suis rendormie à midi et j'ai dormi jusqu'à quatre heures; après quoi, j'ai défait mes malles, tout en causant avec Maurice, et je me suis ensuite assise seule devant mon feu pour me remettre et me ravoir. La fatigue m'a rendu le calme forcé. Je suis enrhumée du cerveau, il n'y a rien de plus abrutissant. J'ai vu deux personnes, je ne veux rien écrire des autres. On a arrêté plusieurs personnes. D'autres sont en fuite; on s'est encore battu aujourd'hui, dit-on, à Paris, et le soir on redevient tranquille en apparence, comme tous les soirs depuis le 2. Les proclamations annoncent que le calme règne à Byzance, les autorités s'enhardissent. Demain, plusieurs de mes amis seront arrêtés probablement pour avoir été aux nouvelles ou tout simplement parce qu'il déplaisent. Le système est d'arrêter

1. Ami familier de George Sand.

les gens influents qui pourraient, on le croit, servir de chefs à une résistance. Grande erreur ! Si le peuple se soulevait sans direction et sans conseil, il serait peut-être plus vite écrasé; mais ce ne serait pas sans avoir fait sentir sa griffe et sa dent, et on lui retire les amis les plus calmes et plus sages, qui pourraient peut-être le retenir et le moraliser dans sa colère. Mais c'est ce qu'on veut! On veut que Jacques fasse le mal, afin de pouvoir le déshonorer en le tuant!

Ah! pauvre Jacques! jusqu'à ce jour pourtant il a fait bon d'être avec toi. Tu n'as pas versé le sang, tu as pardonné, patienté, tu as été sublime par moment, insensé parfois, mais toujours à force de confiance et d'enthousiasme. Tu es pur encore, et on peut t'aimer sans déchirement de cœur, sans effroi et sans remords. Voilà qu'on te provoque avec une audace inouïe. Que vas-tu devenir? Pourra-t-on t'enseigner la clémence à présent? Jacques est un enfant terrible. Il faut l'aimer, quand on l'aime, comme l'enfant de ses entrailles. L'aimer avec patience, avec colère quelquefois, avec fidélité, avec courage toujours. Quand on a un enfant terrible, on le gronde, on l'exhorte, on le prend par la douceur, par la réprimande. Il vous fait quelquefois bien du mal. Il ne vous écoute pas toujours. Il se jette dans le danger comme un sot, il se débat dans la colère comme un fou, il se livre à ses passions comme une bête. Il vous impatiente, il vous indigne, il vous désole. Mais c'est votre enfant. Il vous faut bien l'aimer malgré vous; vingt fois par jour peut-être vous lui direz : « Je te maudis, je t'abandonne. » Mais vous ne pouvez ni l'abandonner, ni le maudire, car vous sentez que c'est votre enfant. Et qui dit un enfant dit ce qu'il y a de plus déraisonnable et de plus ingrat dans le monde mais aussi ce qu'il y a de plus cher et de plus sacré à toute âme droite, car l'enfance est ce qui a le moins de notion de la justice ou de l'injustice des hommes, la conscience du mal et du danger par conséquent. L'enfant ne sait pas ce qu'il fait. Vous voulez le lui apprendre, vous le tourmentez, vous le grondez, vous le contrariez, il se révolte et vous ne vous lassez pas. C'est que vous savez qu'il ne sait pas. Que Dieu le prenne dans vos bras au moment où vous êtes le plus sévère avec lui, le plus mécontent de lui, vous fermez vos bras pour le retenir. Vous



savez bien que celui qui sait tout, lui pardonnera tout, mais vous ne voulez pas qu'il parte, vous ne voulez pas qu'il meure, vos entrailles se déchirent à cette idée horrible.

Ah! conservateurs, vous avez tous des enfants, vous les chérissez ainsi, et vous ne comprenez pas que Jacques, le vieux Jacques, qui est toujours un enfant, est précisément l'enfant sorti de vos entrailles. Quand votre fils grandit, ses passions s'exaltent et souvent il fait des fautes graves à vos yeux d'homme mûr et de père rigide. Dans ces moments-là, vous avez de vives angoisses. Ah! si mon fils allait s'égarer tout à fait, s'il allait se déshonorer, commettre un crime, ou se souiller d'une lâcheté! Mon Dieu! qu'il meure plutôt!... non! qu'il ne meure pas, qu'il souffre, qu'il expie, mais, ô mon Dieu, ne permettez pas qu'il fasse le mal et qu'il meure en le faisant!

Oui, c'est comme cela que vous aimez l'enfant de vos entrailles, et plus encore, car il arrive parfois qu'il fait le mal, qu'il devient coupable et criminel, et alors, vous le plaignez tant, que vous l'aimez plus que jamais. Sa mère l'accompagne dans l'exil, dans la prison, au bagne et jusqu'au pied de l'échafaud. Le prêtre qui au nom de Jésus, représente la paternité spirituelle, le bénit et l'embrasse jusque sous la main du bourreau. Oui, c'est comme cela qu'on aime son enfant, et Jacques est l'enfant de nos entrailles. Est-ce qu'il n'est pas plus encore pour toi, ô race qui règnes et possèdes? Est-ce qu'il n'est pas à la fois ton père, ton ancêtre, ton frère naturel, le fils de ton amour? Jacques t'avait mis au monde dans le mariage, tu l'as oublié, tu le rends au monde en couchant avec la fille du peuple, et tu en fais un bâtard que tu abandonnes quand tu ne l'assassines pas par la misère et par la guerre civile.

Ah! pauvre Jacques, grand-père et petit enfant de la bourgeoisie et de la noblesse, comme tu es à plaindre et quel cœur de pierre il faut avoir pour ne pas t'adopter avec toutes tes erreurs, tous tes travers, toutes tes passions et tout ton malheur! Jacques! Jacques! tu m'as fait bien du mal et j'ai bien souffert par toi dans le secret de mon âme. Mais je suis ta fille et ta mère, et si je ne sais pas vivre avec toi, du moins c'est avec toi et pour toi que je veux mourir.

Mais l'heure n'est pas venue, et cette crise d'aujourd'hui n'est pas celle où je voudrais voir ton réveil. Tu es irrité, tu as laissé le mal entrer dans ton cœur. Si tu secoues en ce moment tout ce que tu as voulu prendre et porter sur tes épaules tu vas le briser et te trouver seul. Ah! je te croyais mûr aux jours de février! Tes grands instincts triomphaient en ces jours-là, et ta masse fut sublime. Elle ne peut plus l'être aujourd'hui. Elle s'est laissé corrompre par la peur, par la souffrance, par la rancune, par la vanité, l'ambition, la jalousie, l'engouement et la méfiance. Jacques a bu la coupe du désespoir, il est ivre, on prend ce moment-là pour le provoquer. Malheur, malheur à lui et aux autres!

Les autres, est-ce qu'ils ne sont pas des Jacques aussi? Décrassés d'hier ou d'avant-hier, ils sont Jacques. Tout est peuple, tout est l'humanité à la fois adolescente et décrépite, à la fois bonne et mauvaise, intelligente et bête, folle et sage, grande et misérable. Pauvre humanité que je te plains et que je t'aime! Oui les coupables, les meurtriers, les insensés sont aussi mes frères, mes pères et mes enfants. Que suis-je de plus que le méchant? un infirme un peu moins aveugle, voilà tout. Je hais ce qu'il a de pourri dans l'âme et dans l'esprit, mais sa vie me paraît toujours sacrée, parce que la vie, c'est le chemin vers Dieu, et qu'on peut toujours recouvrer la vue à un moment donné. On peut toujours s'éclairer, se réhabiliter, se convertir.

Si on vous tue, on vous préserve peut-être de bien des malheurs et de bien des fautes, on vous débarrasse de bien des années mauvaises, infortunées ou coupables, mais on vous ôte l'heure de vérité et de justice que Dieu vous réservait peut-être, et cela c'est un crime dont aucune société humaine ne pourra jamais décréter la sanction. La vie de nos semblables est donc sacrée, parce qu'ils la tiennent de Dieu. Le meurtre, sous quelque forme qu'il se produise et s'ordonne, est donc le mal par excellence, le mal que mon âme réprouve et qu'elle ne peut jamais admettre comme une nécessité sociale.

Et pourtant, si nous sommes dans la guerre civile, il faut que Jacques tue ou soit tué. Arrête, attends, patiente, pauvre malheureux Jacques! Subis l'oppression et la justice encore

une fois. Ceci ne sera pas long. Ce fantôme de despotisme qui se dresse va tomber de lui-même. Attends pour le renverser que tu sois fort. Quand on est fort, on est calme, on est clément. *Soyez cléments!* cette parole d'un réactionnaire violent, brisé par le calme de mon attention, ne me sort pas de l'esprit.

On n'a pas besoin de tuer quand on est fort; voilà pourquoi l'homme qui veut inaugurer ce matin son règne par le meurtre de Paris est faible; si faible qu'on est consterné de songer à son lendemain, et qu'on est presque tenté de le plaindre. On est fort quand on est juste. Attends que tu sois juste, mon Jacques, tu ne l'es pas encore. On est juste quand on est éclairé et tu ne l'es pas. Tu as voulu ce qui t'arrive, un empereur. Tu l'as rêvé, tu l'as acclamé; subis son règne éphémère et ne te mêle pas à la bataille qu'il veut engager avec les passions. Refuse le combat, laisse faire.

Mais tu ne m'entends pas, on défend à tes amis de te parler, et si tu les écoutes on te persécute davantage. Toi-même tu ne les comprends pas. Tu ne vois que le jour présent, et s'ils veulent voir au delà, tu les soupçonnes et les quittes. Ah! que nous pleurerons peut-être dans huit jours!

Samedi, 6 décembre.

Une journée calme et morne. Point de nouvelles, du moins pas de détails. Savoir les choses en gros et vaguement, c'est ne pas les savoir. Aucun journal n'est arrivé au pays, pas même *la Patrie*. *Le Pays*, que j'ai lu à Paris mercredi, ne paraît déjà plus, puisque je ne l'ai pas reçu, ou bien on ne lui permet pas d'aller en province. Leblanc a écrit qu'on s'était battu sérieusement jeudi dans la journée. Les lettres reçues à la Châtre disent qu'il y a eu beaucoup de morts et plus de bourgeois que d'hommes du peuple. On a lu je ne sais quelle proclamation; les gens de la Châtre rient et applaudissent parce qu'on leur dit que les *rouges sont enfoncés* et les rouges n'ont pas donné; sans le savoir, j'en jurerais, le peuple a refusé le combat. Lumet et vingt autres d'Issoudun ont été arrêtés pour avoir, dit-on, empêché les ouvriers d'aller aux vignes. Une femme d'Issoudun, que j'ai vue

aujourd'hui, l'a vu passer dans une voiture entre deux gendarmes le pistolet au poing. On dit qu'on les envoie hors du pays. On a peur, on tue, on violente, on empoigne, on menace. Quelle manière de saisir les destinées d'un pays! quelle heureuse inspiration pour sauver la France!

J'ai passé la journée à ranger ma chambre, mes papiers et à faire mes comptes. Avec de l'ordre on peut se passer de fortune et de parcimonie. Ce n'est pas la libéralité, c'est le désordre qui ruine. Il faut toujours savoir ce qu'on a, avant de savoir ce qu'on peut faire.

Mes enfants, qui ont l'habitude d'être gais ne savent pas être tristes sans se désespérer, Maurice surtout. Il faut se remonter le moral pourtant, et accepter le fait sans jamais douter de l'idée. J'ai écrit quelques mots à tous mes amis pour leur donner de mes nouvelles et surtout pour savoir des leurs d'une manière détournée. Il fait un beau clair de lune très froid.

La campagne est complètement muette. A de certaines heures de la nuit, il faut faire un grand effort de mémoire pour se persuader que le monde se débat dans la tempête.

GEORGE SAND

FLEUR-DE-MAI

I

C'était en carême, un mardi. La matinée fut des plus belles. La mer dormait, tranquille, unie comme un miroir, sans la plus faible ondulation ; et les reflets du soleil formaient sur les eaux mortes un frissonnant triangle d'or.

Les barques traînaient leurs filets devant le cap San Antonio, exemptes de toute inquiétude ; le calme donnait confiance, et les patrons désiraient remplir leurs paniers le plus vite possible, pour revenir au Cabañal[1], où les femmes des pêcheurs attendaient impatiemment sur la plage. Car la demande était forte au marché de Valence, et le poisson se vendait si aisément que c'était une bénédiction de Dieu.

A midi, le temps changea. Le vent d'aval, très redoutable dans le golfe, se mit à souffler ; la mer se rida légèrement ; la bourrasque approcha, rendit houleuses les eaux unies, qui

1. Donnons ici, pour faciliter l'intelligence du texte, quelques indications géographiques. La ville de Valence est sur la rive droite du fleuve Turia ou Guadalaviar, à quatre kilomètres et demi de la mer. Le *Grao*, faubourg et port de Valence, relié à la ville par une large route bordée de platanes, est sur la rive gauche, près de l'embouchure, mais un peu au nord. Le *Cabañal*, appelé aussi *Cañamelar*, et le *barrio de las Barracas* sont les quartiers du Grao qu'habitent les pêcheurs, le long d'une immense plage de sable ; et l'on y trouve beaucoup de « baraques », c'est-à-dire de petites maisons sans étage, couvertes en chaume et pareilles à celles des paysans valenciens. La *huerta* est la vaste plaine très fertile qui s'étend sur les deux rives du fleuve.

prirent une teinte livide ; un amoncellement de nuages accourut de l'horizon et cacha le soleil.

Il y eut grande alarme. Cette bourrasque annonçait pour les pauvres gens, accoutumés aux disgrâces maritimes, une de ces tempêtes qui font du vide autour des foyers.

Les femmes s'agitaient, éperdues, et, les jupes fouettées par le vent, couraient çà et là sur le sable, sans savoir où elles allaient, poussant des hurlements épouvantables et se recommandant à tous les saints pour qui elles avaient de la dévotion, tandis que les hommes, pâles, renfrognés, mâchonnant leurs cigarettes et s'abritant derrière les bateaux restés à terre, observaient l'horizon de plus en plus obscur, avec le regard grave et perçant des marins, les yeux fixés sur l'entrée du port, sur le môle avancé du Levant, où commençaient à se briser contre les blocs rouges les premières masses d'eau qui les recouvraient de bouillonnantes écumes.

Le sort de tous ces pères de famille, que la tempête avait surpris gagnant leur pain, donnait le frisson ; et, à chaque mugissement de la rafale qui, sur la plage, bousculait les spectateurs, ceux-ci pensaient aux robustes mâts et aux voiles triangulaires qui dans, cet instant même, étaient peut-être mis en pièces.

Vers le milieu de l'après-midi, sur l'horizon qui continuait de s'obscurcir, on vit poindre une file de voiles qui, pareilles à de mobiles flocons d'écume, disparaissaient et reparaissaient aussitôt. Elles arrivaient à la débandade, comme un troupeau effarouché, roulant sur les flots couleur de plomb, poursuivies sans trêve par l'ouragan furieux qui, chaque fois qu'il les souffletait, semblait se faire un plaisir d'arracher un bout de toile, un morceau de mât, une planche du gouvernail, puis enfin, soulevant une montagne d'eau verdâtre, poussait de travers et submergeait la barque désemparée.

Des groupes de femmes échevelées, affolées par la douleur, enrouées à force de crier vers le ciel, couraient sur le môle du Levant, au risque d'être la proie des vagues qui escaladaient les blocs et, trempées par les embruns que crachait la mer démontée, elles scrutaient l'horizon avec angoisse, comme si elles avaient pu discerner au loin la lente et horrible agonie des leurs.



Beaucoup de barques réussirent à gagner le port; mais, quand le soir vint, quelques-unes manquaient à l'appel. Mon Dieu! qu'est-ce qu'elles étaient devenues? Ah! heureuses les femmes qui, à cette heure, embrassaient leurs maris et leurs fils remontés sur le quai, tandis que d'autres, moins chanceux, flottaient dans un cercueil à travers les ténèbres, sautant de lame en lame, dévalant au creux des abîmes voraces, entendant sous leurs pieds le craquement de la carène disjointe et sur leurs têtes la sinistre montagne d'eau près de s'abattre!

Il plut toute la nuit, ce qui n'empêcha pas maintes femmes d'attendre l'aube sur le môle, enveloppées de leurs manteaux humides, accroupies dans la boue noire du charbon de terre, priant à grands cris pour être mieux entendues par les sourds de là-haut, et interrompant quelquefois leurs oraisons pour tirer leurs cheveux en désordre et lancer contre le ciel, dans une crise de colère et de haine, les terribles blasphèmes de la Poissonnerie.

Une aube splendide! Le soleil leva sa face hypocrite à la ligne extrême de la mer paisible, tachetée encore par les écumes de la nuit précédente; il étendit sur les eaux sa longue écharpe de reflets dorés et mobiles, embellit toute la nature. C'était à croire que rien ne s'était passé là. Et la première chose qu'illuminèrent ses rayons sur la plage de Nazaret, ce fut la coque démolie d'un brigantin norvégien, échoué, ensablé, montrant à fleur d'eau ses flancs ouverts et réduits en éclats, ses mâts rompus où flottaient encore des lambeaux de voiles.

Il avait porté une cargaison de bois du Nord. Les bois, mollement amenés par les douces palpitations de la mer, venaient au rivage. Et les énormes poutres, les grosses planches, repêchées par la foule grouillante qui pullulait sur la grève, disparaissaient comme si le sable les eût mangées.

Ces fourmis-là travaillaient bien. La tempête faisait leur affaire. Dans les chemins de la *huerta* de Ruzafa glissaient, traînés à la hâte, les beaux madriers qui allaient se convertir en toits de baraques neuves. Les pirates de la plage excitaient gaiement leurs bêtes de trait, comme s'ils eussent été les légitimes propriétaires du butin, sans réfléchir que peut-être le bois était éclaboussé par le sang des malheureux étrangers qu'ils laissaient derrière eux gisant sur le sable.

Les douaniers et la foule oisive formaient des groupes plus curieux qu'effrayés autour de quelques cadavres couchés près de l'eau : de beaux gars blonds, grands, bien musclés, dont la chair dure, d'une blancheur féminine, était visible entre les lambeaux des vêtements, tandis que leurs yeux bleus, troubles et immobiles, regardaient le ciel avec une expression de stupeur.

Le naufrage du brigantin norvégien fut le sinistre le plus important que causa la tempête. Les journaux parlèrent de cette catastrophe. Les bourgeois de Valence affluèrent comme en pèlerinage pour contempler de loin le bateau enlizé jusqu'au bordage dans le sable mouvant ; et tout le monde oublia les barques de pêche, accueillit avec des gestes de surprise les lamentations de ces femmes qui ne voyaient pas revenir leurs hommes.

D'ailleurs, le désastre fut moins grave qu'on ne l'avait craint tout d'abord. Quand la mer se rasséréna, on vit rentrer plusieurs barques que l'on croyait perdues. Fuyant sous la tempête, elles s'étaient réfugiées à Denia, à Gandia ou à Cullera ; et, chaque fois que l'une d'elles réapparaissait, son retour était accueilli par des clameurs d'allégresse, par des actions de grâces à tous les saints dont la fonction est de veiller sur ceux qui demandent leur vie à la mer.

Une seule barque ne revint pas, celle du père Pascualo, un des travailleurs les plus tenaces qu'il y eût au Cabañal, toujours rageant pour conquérir la *peseta* [1], pêcheur en hiver et contrebandier en été, hardi marin et continuel visiteur des parages d'Alger et d'Oran, qu'il appelait familièrement « la côte d'en face », comme s'il eût parlé du trottoir situé à l'autre bord de la rue.

Sa femme, Tona, passa plus d'une semaine sur le môle, ayant toujours avec elle deux marmots, l'un dans ses bras, l'autre, déjà grandelet, accroché à ses jupes. Elle attendait son Pascualo, et, à chaque nouveau renseignement qu'on lui donnait, elle se mettait à gémir, s'arrachait les cheveux, invoquait bruyamment la très sainte Vierge.

Les pêcheurs ne s'expliquaient pas avec clarté ; mais, quand

1. Pièce d'argent qui a la valeur nominale de notre franc.

ils lui parlaient, ils prenaient un air lugubre. Ils avaient vu la barque fuir sous la bourrasque devant le cap San Antonio, sans voilure : par conséquent, elle n'avait pu regagner la terre ; et même un d'eux croyait l'avoir aperçue au pied d'une vague énorme, enflée, rapide, qui l'avait prise de flanc ; mais il ne pouvait dire avec certitude si elle avait résisté ou si elle avait été engloutie.

Et la malheureuse femme attendait toujours avec ses deux enfants, aussi prompte à se désespérer qu'à se réconforter, lorsque enfin, au bout de douze jours, une péniche de la douane, qui croisait sur la côte pour surveiller la contrebande, ramena la barque du père Pascualo, la quille en l'air, noire, luisante de viscosité marine, flottant comme un gigantesque cercueil et entourée d'un essaim d'étranges poissons, petits monstres que semblait attirer un appât flairé à travers les planches.

On remonta la barque sur le rivage. Le mât était brisé au ras du pont, la cale pleine d'eau ; et, lorsque les pêcheurs purent y descendre pour achever de la vider avec des seaux, leurs pieds, enfoncés entre les cordages et les paniers entassés pêle-mêle, heurtèrent quelque chose de mou et de gluant qui les fit crier d'horreur instinctive. C'était un mort. Plongeant les bras dans l'eau, ils retirèrent un corps gonflé, verdâtre, avec un ventre énorme et près d'éclater, avec une tête fracassée et qui n'était qu'une bouillie informe ; et tout ce corps était mordu par de petits poissons voraces qui, ne lâchant pas prise, se hérissaient sur le cadavre et lui imprimaient des frissons à faire dresser les cheveux sur la tête.

C'était le père Pascualo, mais si affreux, que la veuve se mit à hurler de désespoir, sans se risquer à toucher cette masse répugnante. Un coup de mer avait jeté le patron au fond de la cale avant que la barque se perdît, et il était demeuré là, tué sur le coup, ayant pour tombe cette charpente de planches qui avait été le rêve de toute sa vie et qui représentait trente ans d'épargnes amassées sou par sou.

Les commères du Cabañal poussaient de furieuses lamentations, à voir comment la mer traitait les hommes qui avaient la vaillance de l'exploiter : et leurs cris funèbres accompa-

gnèrent jusqu'au cimetière le cercueil qui renfermait le cadavre rongé et décomposé.

Pendant une semaine, on parla beaucoup du père Pascualo. Mais ensuite les gens n'y pensèrent plus, sauf quand ils rencontraient la veuve qui soupirait toujours, avec un marmot à la main et un autre dans les bras.

La pauvre Tona pleurait pour quelque chose de plus que pour la perte de son mari. Elle voyait venir la misère, et non pas une misère tolérable, mais celle qui épouvante la pauvreté même, celle qui prive de foyer les malheureux, celle qui les oblige à tendre la main dans les rues pour obtenir un *ochavo*[1] ou une croûte moisie.

Tant que son infortune fut récente, elle trouva de l'assistance; et les aumônes, le produit des souscriptions faites dans le voisinage lui permirent de vivre trois ou quatre mois. Mais les gens oublient vite. Bientôt, on ne vit plus en Tona la veuve du naufragé: on ne vit qu'une pauvresse qui assommait tout le monde par ses pleurnicheries de quémandeuse; et, finalement, beaucoup de portes se fermèrent devant elle, beaucoup de chères amies, qui autrefois, n'avaient jamais eu pour elle que d'affectueux sourires, se détournèrent avec dédain.

Mais Tona n'était pas femme à perdre la tête devant le mépris général. Allons! elle avait assez pleuré. Le moment était venu de gagner sa vie comme une bonne mère qui a des poings solides et qui entend deux bouches ouvertes lui réclamer sans cesse du pain.

La seule fortune qui lui restât au monde, c'était la barque brisée où son mari était mort et qui pourrissait sur le sable, tour à tour inondée par les pluies et disloquée par les ardeurs du soleil, avec des nuages de moustiques qui nichaient dans les crevasses. Or l'industrieuse Tona avait son plan. A la place où gisait l'épave, elle voyait quelque chose à entreprendre. La tombe du père servirait à nourrir la veuve et les orphelins.

Un cousin germain du défunt Pascualo, le père Mariano, vieux garçon que l'on disait riche et qui paraissait avoir une

1. Petite pièce de billon qui vaut environ deux centimes.



certaine tendresse pour les deux enfants de Tona, vint en aide à la veuve et, en dépit de son avarice, lui avança les frais d'aménagement.

Un flanc de la barque fut scié du haut en bas jusqu'au sol, pour former une entrée. Un petit comptoir fut installé en arrière. Au fond, deux ou trois tonnelets d'eau-de-vie, de genièvre et de vin trouvèrent place. On substitua au pont un toit de grosses planches goudronnées, ce qui exhaussa un peu ce taudis obscur. A la proue et à la poupe, on fit avec les planches non employées deux réduits semblables à des cabines, l'un pour la veuve, l'autre pour les enfants; et, au-dessus de la porte, on établit un auvent de roseaux sous lequel se dressèrent avec un certain orgueil deux petites tables boiteuses et une demi-douzaine de tabourets de sparte. L'épave se convertit ainsi en une cantine située près du bâtiment où logent les bœufs du halage, à l'endroit où l'on débarque le poisson et où il y a toujours beaucoup de monde.

Les commères du Cabañal n'en revenaient pas de surprise. Cette Tona était le diable en personne. « Voyez-vous comme elle sait gagner sa vie? » Tonnelets et bouteilles se vidaient miraculeusement: les pêcheurs préféraient boire là plutôt que de traverser toute la plage pour aller aux cabarets du Cabañal; et, dans l'ombre de l'auvent, sur les petites tables boiteuses, ils faisaient leurs parties de *truque y flor*[1] en attendant l'heure de prendre la mer et en égayant le jeu par quelques gorgées d'un rhum que Tona recevait directement de Cuba, elle le jurait devant Dieu!

La barque échouée naviguait vent en poupe. Jamais, au temps où, bondissant de vague en vague, elle traînait ses filets dans la mer, elle n'avait rapporté au père Pascualo ce qu'elle rapportait à sa veuve, maintenant que, vieille, et la carcasse disjointe, elle s'était transformée en débit.

Ce qui le prouvait, c'étaient les embellissements successifs de l'installation première. Les deux cabines avaient reçu de superbes rideaux de serge; et, quand ces rideaux s'écartaient, on entrevoyait des matelas neufs et des oreillers garnis de taies blanches. Sur le comptoir, brillait comme un bloc d'or

1. Jeu de cartes qui n'est pas sans analogie avec notre jeu de « triomphe ».

la cafetière polie. La barque, peinte en blanc, avait perdu ce lugubre aspect de tombeau qui rappelait la catastrophe, et, à mesure qu'augmentait la prospérité de l'établissement, les clôtures s'allongeaient et le domaine s'amplifiait. Sur le sable chauffé, couraient avec un dandinement gracieux plus de vingt poules, commandées par un coq batailleur et criard qui tenait tête à tous les chiens errants de la plage; derrière les claies de roseaux, on entendait le grognement d'un cochon que l'obésité rendait asthmatique; et, en face du comptoir, sous l'auvent, étaient allumés en permanence deux fourneaux où le riz mijotait dans la poêle et où le poisson chantait, se dorant parmi les vapeurs bleuâtres de l'huile frite.

Il y avait là prospérité, abondance. Ce n'était pas suffisant pour s'enrichir, mais c'était suffisant pour vivre à l'aise. Tona souriait de satisfaction, quand elle songeait qu'elle n'avait pas de dettes, quand elle considérait le plafond orné de boudins séchés, de saucissons brillants, de thon fumé et découpé en lanières, de jambons saupoudrés de poivre rouge, et les tonnelets remplis de liquide, et les bouteilles échelonnées où scintillaient des breuvages aux couleurs diverses, et les poêles de différentes grandeurs pendues contre la cloison et prêtes à chanter sur le fourneau, pleines de choses succulentes.

Et penser qu'elle avait souffert la faim, dans les premiers mois de son veuvage!... Aussi, repue et contente, répétait-elle maintenant à tout propos la même affirmation : « Quoi qu'on en dise, Dieu n'abandonne jamais les honnêtes gens. »

L'aisance et l'absence de soucis la rajeunirent. Elle engraissait dans sa barque, prenait un lustre de bouchère bien nourrie. Toujours à l'abri du soleil et de l'humidité, elle n'avait pas le teint aride et brûlé de celles qui se morfondent sur la plage, et elle exhibait à son comptoir une volumineuse poitrine successivement parée d'innombrables foulards « œuf et tomates », où s'entrelaçaient des arabesques rouges et jaunes tissées dans la soie.

Elle se permettait même le luxe d'une décoration artistique. Au fond de son « magasin », sur le bois blanchi, alternait avec les futailles une collection de chromos à bon marché, don les violentes couleurs éteignaient celles de ses foulards magnifiques; et les pêcheurs, tout en buvant à l'ombre de l'au-



vent, admiraient par-dessus le comptoir *la Chasse au Lion*, *la Mort du Juste et celle du Pécheur*, *l'Échelle de la Vie*, une demi-douzaine de saints parmi lesquels était nécessairement saint Antoine, *le Marchand maigre et le Marchand gras*, symboliques images de celui qui vend à crédit et de celui qui vend au comptant.

Certes, elle avait de quoi se féliciter, en voyant ses enfants grandir sans privations. Les affaires se développaient de jour en jour, et, peu à peu, les *douros*[1] emplissaient un vieux bas qu'elle gardait dans sa cabine, entre les ais du lit et le matelas bien rembourré.

Quelquefois elle ne pouvait résister au désir d'embrasser d'un regard l'ensemble de sa fortune; et alors elle descendait sur le rivage. De là, elle contemplait avec des yeux attendris l'enclos des poules, la cuisine en plein air, le toit à porcs où grognait le cochon rose, la barque au flanc ouvert qui montrait entre les palissades et les claies de roseaux sa poupe et sa proue d'une éblouissante blancheur, tel un fantastique navire qui, emporté par un ouragan, serait venu choir dans la cour d'une ferme.

D'ailleurs, elle se donnait beaucoup de mal. Elle dormait peu, se levait de grand matin ; et souvent, au milieu de la nuit, des coups soudains, frappés contre la porte, l'obligeaient à sauter de sa couche pour servir les pêcheurs qui arrivaient de la mer et qui, après avoir déchargé leur poisson, devaient repartir avant l'aube.

Ces gogailles nocturnes étaient les plus productives, mais aussi celles qui causaient le plus d'ennui à la cabaretière. Elle connaissait bien ces gens qui, après avoir passé une semaine sur les flots, voulaient, pendant ces quelques heures de répit, savourer en une seule fois tous les plaisirs de la terre. Ils se jetaient sur le vin comme des moustiques. Les vieux restaient à sommeiller sur la table, la pipe éteinte entre leurs lèvres sèches : mais les jeunes, grands garçons membrus, excités par la vie laborieuse et chaste de la mer, reluquaient la *siña*[2] Tona de telle façon qu'elle devait leur tourner le dos,

1. Le *douro* est la pièce de cinq *pesetas*.

2. *Siña*, abréviation dialectale de *señora*.

de très mauvaise humeur, et qu'elle se préparait à repousser les brutales caresses de ces tritons en chemise rayée.

Jamais elle n'avait été fort jolie; mais son naissant embonpoint, ses larges yeux noirs qui encadraient une florissante face brune, et, plus que tout le reste, la légèreté du vêtement avec lequel, en été, elle servait les pratiques nocturnes, la rendaient belle pour ces rudes gaillards qui, au moment où ils mettaient le cap sur Valence, pensaient avec allégresse qu'ils allaient revoir la *siña* Tona.

Mais c'était une vaillante femme qui savait se conduire avec eux. Jamais elle ne capitulait. Aux propositions trop audacieuses, elle répondait par des rebuffades; aux pincements, par des soufflets; aux baisers surpris, par de fiers coups de pied qui plus d'une fois envoyèrent rouler sur le sable des lurons aussi robustes que le mât de leurs barques. Elle ne voulait pas se mettre dans une position fausse, comme c'est le cas de tant d'autres; elle ne permettait pas qu'on lui manquât de respect. Au surplus, elle était mère : les deux mioches dormaient là, séparés du comptoir par une simple cloison de planches au travers de laquelle on les entendait ronfler; et son unique souci était de faire vivre sa petite famille.

L'avenir de ces enfants commençait à la préoccuper. Ils avaient grandi sur la plage comme deux mouettes, blottis aux heures de soleil sous le ventre des barques à sec, ou s'amusant le long du rivage à chercher des coquilles et des bigorneaux, les petites jambes couleur chocolat enfoncées dans les épaisses couches d'algues.

L'aîné, Pascualo, était le portrait vivant de son père. Boulot, pansu, joufflu, il avait un air de séminariste bien portant, et les marins l'appelaient « le Recteur », sobriquet qu'il devait conserver toute son existence. Il avait huit ans de plus que son cadet Antonio, un bambin maigre, nerveux et tyrannique, dont les yeux étaient semblables à ceux de Tona.

Pascualo eut pour son petit frère des soins vraiment maternels. Tandis que la *siña* Tona vaquait à sa besogne, le brave enfant se chargeait de Tonet comme une bonne diligente et s'en allait jouer avec les galopins de la plage sans abandonner jamais le gosse rageur qui trépignait, qui lui mar-



tyrisait l'épaule et qui lui arrachait les cheveux sur la nuque. La nuit, dans l'étroite cabine de la barque transformée en cantine, la meilleure place était pour Tonet ; et l'autre, plein de patience, se pelotonnait dans son coin pour laisser une plus large part du matelas à ce petit diable qui, en dépit de sa faiblesse, était un vrai despote.

Les deux enfants, bercés par le grondement sourd des vagues qui montaient jusqu'à la barque, les jours où la mer était grosse, et où le vent d'hiver soufflait comme s'il voulait pénétrer par les interstices des planches, s'endormaient dans les bras l'un de l'autre, sous la même couverture. Certaines nuits, ils se réveillaient au tapage fait par les pêcheurs, qui célébraient leur débarquement par une bombance ; ils entendaient la grosse voix de leur mère outrée d'indignation, le coup sonore de quelque soufflet bien appliqué; et, plus d'une fois, la cloison de leur cabine fut ébranlée par le choc brusque d'un corps perdant l'équilibre. Mais, dans leur naïve innocence qui ne pouvait concevoir ni soupçons ni alarmes, ils ne tardaient pas à se rendormir.

La *siña* Tona se laissait aller à une injuste faiblesse, en ce qui concernait ses enfants. Dans les premiers temps de son veuvage, lorsqu'elle les regardait dormir, la nuit, dans leur étroite cabine, les petites têtes jointes et appuyées peut-être contre la pièce de bois où s'était fracassé le crâne de leur père, elle éprouvait une émotion profonde et pleurait comme si elle avait été sur le point de les perdre aussi. Mais, plus tard, quand vint l'abondance et que les années eurent effacé un peu le souvenir de la catastrophe, elle ne se défendit pas de témoigner une prédilection pour son Tonet, cette créature d'une grâce féline, qui montrait une brusquerie impérieuse avec tout le monde, mais qui avait pour sa mère des gentillesses de petit chat mutin.

La veuve s'enthousiasmait pour ce polisson, toujours vagabondant sur la plage, et qui, à sept ans, disparaissait pendant des journées entières et ne rentrait qu'à la tombée de la nuit, les vêtements en lambeaux, avec de l'eau et du sable dans les poches. L'aîné, au contraire, dispensé maintenant de soigner le cadet, se tenait du matin au soir dans la cantine pour laver les verres, pour servir les clients, pour donner la

pâtée aux poules et au cochon, pour surveiller avec une attention grave les poêlons qui chantaient sur les fourneaux de la cuisine.

Lorsque la mère, somnolente derrière son comptoir, aux heures de soleil, s'attardait à considérer Pascualo, elle éprouvait toujours une vive surprise : elle croyait revoir son mari tel qu'elle l'avait connu, à l'époque où il était mousse sur une barque de pêche. C'était la même face pleine et souriante, le même buste trapu et carré, les mêmes jambes grosses et courtes. Et, moralement, la ressemblance n'était pas moindre. Comme le père, le fils avait un air de simplicité honnête, d'application au travail, de persévérance rassise. qui lui valait d'être considéré par tout le monde comme « un homme sérieux ». Très bon et très timide, c'était une vraie bête féroce quand il s'agissait de gagner la *peseta* ; et il aimait follement la mer, cette féconde nourricière des gens de cœur qui savent lui demander leur subsistance. A treize ans, il ne pouvait déjà plus se résigner à vivre dans la cantine. Il exprimait maladroitement sa répugnance par des paroles sans suite, par des phrases interrompues et un peu incohérentes, qui étaient tout ce qu'il parvenait à extraire de sa dure caboche. Il n'était pas né pour servir dans un cabaret : cette besogne-là était trop facile, bonne pour son frère, qui semblait n'avoir pas grand goût au travail. Mais lui, il était vigoureux, la mer lui plaisait, et il voulait devenir pêcheur.

La *siña* Tona s'effrayait à l'entendre, et elle répondait en rappelant l'horrible catastrophe du mardi de carême. Mais le gamin, têtu, insistait. Ces malheurs-là n'arrivaient pas tous les jours ; et, puisqu'il avait la vocation, il devait prendre le même métier que son père et son aïeul : c'est ce qu'avait maintes fois répété le père Borrasca, un patron, grand ami du défunt Pascualo.

Bref, à l'époque où allait commencer la pêche du *bou* [1], la mère céda ; et Pascualo s'embaucha chez le vieux Borrasca comme mousse ou « chat de barque », ayant pour salaire la nourriture et la propriété de tous les *cabets*, c'est-à-dire de tout le poisson de rebut, des crabes, hippocampes, etc.

1. La pêche du *bou* ou pêche « aux bœufs » est celle qui, dans la Méditerranée, se pratique au moyen de deux bateaux couplés, traînant un long filet.

Les débuts de l'apprentissage furent agréables pour lui. Jusqu'alors, on l'avait habillé avec les vieilles nippes de son père; mais la *siña* Tona voulut qu'il entrât avec une certaine dignité dans sa nouvelle profession; et, un soir, après avoir fermé la cantine, ils s'en furent au Grao, dans un bazar du port, où l'on vendait des vêtements tout faits pour les marins. Pascualo se souvint longtemps de ce bazar, qui lui parut le sanctuaire du luxe. Ses yeux s'égaraient parmi les vareuses bleues, les cirés jaunes, les énormes bottes de mer, tous objets dont les seuls patrons de barque faisaient usage: et il en sortit plein d'orgueil, avec son modeste trousseau de mousse : deux chemises en toile de Majorque, rèches et dures comme si elles avaient été en papier d'emballage; une ceinture de laine noire; un costume complet de ratine, jaune à faire peur; un petit bonnet rouge qu'il s'enfoncerait jusqu'au cou par le mauvais temps, et une casquette de soie noire pour descendre à terre. On l'habillait donc enfin à sa taille; il n'aurait plus à lutter contre les vestes paternelles qui, les jours de vent, s'enflaient sur son dos comme des voiles et le forçaient à courir plus vite qu'il n'aurait voulu. Quant aux souliers, ce n'était pas la peine d'en parler : jamais un mousse du Cabañal n'a mis ses pieds agiles dans cet instrument de supplice.

L'enfant ne se trompait pas, lorsqu'il disait qu'il était né pour la mer. La barque du père Borrasca lui plaisait beaucoup mieux que l'autre, près de laquelle grognait le cochon et gloussaient les poules. Il travaillait fort : et, outre la pitance, il bénéficiait de maintes taloches libéralement administrées par le vieux patron qui, à terre, lui témoignait de la bienveillance, mais qui, une fois sur sa barque, n'aurait pas eu d'égards pour son père même. Il grimpait au mât pour poser le fanal ou pour ajuster un cordage, avec la légèreté d'un chat; il aidait à tirer les filets, quand le moment était venu ; il lavait le pont, rangeait dans la cale les grands paniers de poisson, et soufflait le fourneau, veillant à ce que le fricot fût toujours cuit à point, pour que les gens du bord ne se plaignissent pas.

Mais, comme compensation de tout ce travail, quelles délices ! Dès que le patron et ses hommes avaient terminé leur

dîner, auquel Pascualo et l'autre mousse assistaient immobiles et respectueux, les restes étaient livrés aux mousses, qui s'asseyaient tous deux à la proue, le noir chaudron entre les cuisses et un pain sous le bras. Ils mangeaient d'abord le meilleur ; puis, quand les cuillers heurtaient le fond du chaudron, alors commençait le nettoyage avec la croûte de pain ,si bien que, finalement, le métal restait net et poli comme si on venait de l'écurer. Après quoi, on se mettait en quête du vin oublié par l'équipage dans le bidon de fer-blanc ; puis, lorsqu'il n'y avait pas de travail, les « chats » s'allongeaient sur le pont comme des princes, la chemise hors des culottes et le ventre à l'air, bercés par le tangage et chatouillés par la brise. Le tabac ne leur manquait pas ; et le père Borrasca se donnait à tous les diables, en voyant avec quelle incroyable rapidité disparaissait des poches de sa capote, tantôt l'*alguilla* d'Alger et tantôt la *picadura*[1] de la Havane, selon la qualité du dernier déchargement clandestin fait au Cabañal.

Cette vie était parfaite pour Pascualo ; et, chaque fois qu'il descendait à terre, sa mère le voyait de plus en plus robuste, de plus en plus hâlé par le soleil, mais toujours aussi bonasse qu'autrefois, malgré ses relations continuelles avec les chats de barque, précoces vauriens, capables des pires malices, et qui, en parlant, envoyaient aux narines d'autrui la fumée d'une pipe presque aussi grande qu'eux.

La cabaretière n'était pas toujours gaie. Elle passait les jours entiers dans sa vieille barque, seule, comme si elle n'avait pas eu d'enfants. Le Recteur était à la mer, gagnant sa part de *cabets*, pour venir ensuite, les jours de fête, remettre fièrement à la *siña* Tona trois ou quatre *pesetas*, qui étaient son gain de la semaine. Quant à l'autre, ce diable incarné, il était devenu un vagabond incorrigible, qui ne rentrait au logis que lorsqu'il y était ramené par la faim.

Tonet s'était acoquiné avec les mauvais sujets de la plage, une troupe de sacripants qui ne connaissaient pas plus leurs pères et mères que les chiens errants qui les accompagnaient dans leurs courses sur le sable. Il nageait comme un poisson : en été, il plongeait dans le port et montrait avec une impu-

1. *Alguilla* (petite algue), tabac coupé en minces lanières ; *picadura*, tabac haché.

deur tranquille son corps maigre et bruni, pour aller rattraper avec la bouche les pièces de deux *cuartos*[1] que lui jetaient les promeneurs. Il réapparaissait, la nuit, au cabaret, la culotte déchirée, le visage égratigné. Maintes fois, sa mère l'avait surpris buvant avec délices au tonnelet de l'eau-de-vie ; et, un soir, elle avait dû endosser son manteau et s'en aller à la capitainerie du port pour demander, toute en larmes, qu'on le relâchât, promettant qu'elle le corrigerait du vilain défaut de chiper du sucre dans les caisses déposées sur le quai.

Un chenapan, ce Tonet. Mon Dieu ! à qui donc ressemblait-il ? C'était une honte que des parents honnêtes eussent donné le jour à un polisson de cette espèce, à un drôle qui, ayant chez lui de quoi manger à sa faim, passait les après-midi à fureter autour des navires arrivant d'Écosse et à épier une minute où les déchargeurs seraient distraits pour s'enfuir avec une morue sous le bras. Un enfant comme celui-là ne pouvait manquer de faire le désespoir de sa famille. A douze ans révolus, pas le moindre amour du travail, pas le moindre respect pour sa mère, nonobstant les manches à balai qu'elle lui avait cassés sur l'échine.

Et la *siña* Tona prenait pour confident de ses peines Martinez, un jeune douanier qui était de garde à cet endroit de la plage et qui passait les heures chaudes sous l'auvent du cabaret, le fusil entre les jambes, regardant vaguement l'horizon et prêtant l'oreille aux éternelles jérémiades de la cabaretière.

Ce Martinez était un Andalou natif d'Huelva : beau garçon bien découplé, qui portait d'un air martial son vieil uniforme de service et caressait d'un air distingué sa moustache blonde La *siña* Tona l'admirait : « Quand une personne a de l'éducation, c'est en vain qu'elle essayerait de le cacher : cela se reconnaît à une lieue. » Et quelle grâce dans le langage ! Quels termes choisis ! On s'apercevait bien que c'était un savant. N'avait-il pas étudié plusieurs années au séminaire de sa province ? S'il se trouvait aujourd'hui dans une situation comme celle-là, c'était parce que, ne voulant pas devenir prêtre et désirant voir le monde, il s'était brouillé avec les siens, s'était engagé, puis était entré dans la douane.

1. Monnaie de billon qui vaut un peu moins de cinq centimes.

La cabaretière l'écoutait, les yeux grands ouverts, lorsqu'il contait son histoire avec ce lourd zézaiement du dialecte andalou prononcé sans élégancee ; et, par juste réciprocité, si elle avait à lui répondre, elle employait un castillan grotesque et inintelligible, qui aurait fait rire même les indigènes du Cabañal.

— Voyez-vous, monsieur Martinez, mon gamin me rend folle, avec toutes ses bêtises. Je lui répète : « Est-ce que tu manques de rien, bandit? Pourquoi donc fréquentes-tu ces pouilleux? » Ah! monsieur Martinez, vous qui parlez si bien, faites-lui peur. Dites-lui qu'on l'emmenera à Valence et qu'on le mettra en prison, s'il ne veut pas être sage.

Et le *siñor* Martinez promettait de faire peur au vaurien, le sermonnait en lui montrant une mine sévère ; et il obtenait ainsi que, pour quelques heures au moins, Tonet demeurât interdit et presque épouvanté par l'uniforme de ce militaire et par le terrible fusil qui ne le quittait jamais.

Ces petits services introduisaient peu à peu Martinez dans la vie domestique, créaient une intimité grandissante entre la *siña* Tona et lui. On lui préparait ses repas à la cantine ; il y passait presque tout son temps ; et, plus d'une fois, l'excellente femme se prêta, non sans plaisir, à repriser son linge et à recoudre les boutons de ses vêtements de dessous. « Pauvre *siñor* Martinez ! Que deviendrait un jeune homme si bien élevé, sans une personne comme elle ? Il irait en loques, abandonné comme un malheureux ; et c'était à quoi, franchement, une femme de bon cœur ne pouvait consentir. »

Les après-midi d'été, lorsque le soleil frappait en plein sur la plage déserte et faisait jaillir du sable brûlé des reflets d'incendie, la scène suivante se reproduisait invariablement.

Martinez, assis sur un tabouret de sparte, près du comptoir, lisait son auteur favori, Perez Escrich, dans de gros volumes sales, écornés, que les douaniers se passaient les uns aux autres et qui avaient ainsi couru toute la côte. Ces gros volumes, qui inspiraient à la *siña* Tona le respect superstitieux des illettrés pour les livres, étaient la source où Martinez puisait ce beau langage sonore et prétentieux, cette philosophie morale qui avait la vertu d'émouvoir la veuve.

Et, de l'autre côté du comptoir, tout en cousant au petit

bonheur, sans trop savoir ce qu'elle faisait, la cabaretière contemplait longuement le douanier, s'oubliait à regarder, une demi-heure durant, sa moustache fine et blonde, à examiner comment il avait le nez fait et avec quel goût exquis il divisait et aplatissait des deux côtés du front ses cheveux d'or.

Parfois, au moment où il tournait la page, Martinez relevait la tête, surprenait les grands yeux noirs de Tona fixés sur lui, rougissait et se remettait à lire.

La cabaretière se reprochait ces longues contemplations. « Qu'est-ce que cela signifiait? Sans doute, il lui était arrivé, au temps où vivait son Pascualo, de le regarder attentivement pour voir comment il avait le visage. Mais, aujourd'hui, quelle raison avait-elle pour couver des yeux Martinez pendant des heures et des heures, comme une sotte, sans pouvoir s'arracher à cette compromettante admiration ? Qu'est-ce que les gens diraient, s'ils apprenaient cela ?... Évidemment, il y avait quelque chose qui l'attachait à cet homme. Et pourquoi non ? Il était si beau, si distingué ! il parlait si bien !... N'importe ; tout ça, c'était de l'extravagance. Elle approchait de la quarantaine ; elle ne se rappelait pas au juste son âge, mais elle devait être à peu près dans sa trente-septième année ; et Martinez n'avait pas plus de vingt-six ans... Et pourtant, que diable ! Malgré ses quelques années de trop, elle n'était pas mal encore; elle s'estimait bien conservée, et c'était également l'avis de ces brigands de matelots, qui l'importunaient si fort. » D'ailleurs, cette idée-là n'était peut-être pas aussi absurde qu'elle le paraissait : déjà les gens avaient imaginé quelque chose de ce genre ; et les camarades de Martinez, comme les poissonnières de la plage, exprimaient leurs conjectures malicieuses par des allusions qui n'étaient que trop aisées à comprendre.

Enfin arriva ce à quoi tout le monde s'attendait. La *siña* Tona, pour s'étourdir, alléguait contre ses scrupules qu'il fallait un père à ses enfants, et qu'elle ne rencontrerait jamais mieux que Martinez. Et la vaillante femme, qui, à la moindre hardiesse, donnait des gifles aux pêcheurs, se rendit volontairement; ou plutôt, ce fut elle qui dut vaincre la pusillanimité de ce grand garçon timide. Elle prit l'initiative ; et Martinez se laissa faire, avec sa docilité d'homme supérieur

qui, l'esprit occupé de pensées plus hautes, permet que, pour les choses de ce monde, on le manœuvre comme un automate.

L'événement devint public; et la *siña* Tona elle-même n'en fut pas contrariée : au contraire, il lui plaisait que l'on sût bien que la maison avait un maître. Lorsqu'une affaire l'appelait au Cabañal, elle laissait le cabaret à la garde de Martinez qui, comme autrefois, s'installait sous l'auvent et regardait la mer, le fusil entre les jambes.

Les deux enfants eux-mêmes semblaient informés du nouvel état de choses. Quand le Recteur descendait à terre, il observait sa mère du coin de l'œil, avec un étonnement inquiet, et il se montrait timide et honteux en présence de ce douanier blond qu'il trouvait perpétuellement à la cantine. Mais Tonet, lui, révélait par son sourire malin que l'aventure avait été l'objet de commentaires gouailleurs dans les réunions des sacripants de la plage; et, au lieu de s'effrayer comme autrefois des sermons du douanier, il répondait par des grimaces et s'éloignait en sautant et en faisant des cabrioles, afin de signifier son dédain.

Cette époque fut pour Tona une lune de miel dans la pleine maturité de sa vie. Maintenant, le temps de son mariage avec Pascualo lui paraissait une servitude monotone. Elle aimait le douanier avec transport, avec cette impétuosité de passion qu'éprouvent les femmes déjà parvenues au déclin de l'âge; et, aveuglée par son amour, elle en faisait parade, sans se soucier des murmures du voisinage. « Eh bien, quoi? Ils pouvaient dire ce qu'ils voudraient. D'autres faisaient pis qu'elle; et, si l'on clabaudait, c'était d'envie, parce qu'elle avait eu la chance de mettre la main sur un beau garçon. »

Martinez, toujours avec son air rêveur, se laissait dorloter et cajoler comme un homme à qui tout est dû. Il jouissait d'un grand prestige auprès de ses camarades et de ses chefs : car il avait à sa disposition le tiroir du cabaret et même ce bas rempli de *douros* qui lui avait si souvent froissé les côtes, lorsqu'il s'allongeait sur le matelas de la cabine.

Ce fut peut-être afin de s'épargner ce désagrément, qu'il se hâta de le vider, sans que d'ailleurs la *siña* Tona y fît la moindre opposition. Ne serait-il pas son mari? Par consé-

quent, cet argent lui appartenait. Pourvu que la cantine prospérât, elle n'avait pas le droit de se plaindre.

Mais, quatre ou cinq mois plus tard, elle devint pensive. Il était urgent de régler la situation, et les choses ne pouvaient plus continuer de la sorte. Quand une honnête femme, mère de deux enfants, est sur le point d'en avoir un troisième, il faut qu'un homme soit là pour déclarer, la tête haute : « Ceci est mon œuvre. »

Elle parla donc à Martinez; et Martinez répondit : « Fort bien ! » à tout ce qu'elle lui disait. Mais il n'en fit pas moins la grimace et prit une mine dolente, comme s'il venait de choir brusquement de ces hauteurs idéales où il aimait à chercher un refuge contre les vulgarités de l'existence. Et il ajouta qu'il faudrait sans doute attendre longtemps encore les papiers nécessaires pour le mariage : car Huelva était loin.

Tona vécut d'espérance, l'esprit toujours fixé sur cette lointaine Huelva qui, à son idée, devait être dans les environs de Cuba ou des Philippines.

Cependant les semaines passaient, et la nécessité du mariage était de plus en plus pressante. « Martinez, *siñor* Martinez, il n'y avait plus que deux mois ! Il était impossible de céler davantage ce qui se préparait, et les gens commençaient à se rendre compte. Que diraient les petits, quand ils trouveraient un nouveau frère à la maison ? »

Martinez protestait : « Ce n'était pas sa faute. Elle voyait bien les nombreuses lettres qu'il écrivait pour hâter l'envoi des papiers... »

Un beau jour, le douanier déclara qu'il irait lui-même à Huelva chercher les maudites pièces, et qu'il avait déjà obtenu de ses chefs la permission de s'absenter.

Parfaitement ! Cette résolution était fort agréable à la *siña* Tona. Et, pour l'aider à faire le voyage, elle lui remit tout l'argent qu'elle avait dans le tiroir; puis elle lui passa une dernière fois la main dans les cheveux, répandit quelques larmes, et :

— Au revoir ! bon voyage !...

Jamais plus la pauvre Tona ne revit le *siñor* Martinez. Entre tous les douaniers qui surveillaient la plage, il y eut une bonne âme qui s'offrit le plaisir de lui apprendre la

vérité. Jamais il n'avait été question d'un voyage à Huelva : les lettres écrites par Martinez allaient à Madrid, et l'amant de la cabaretière y demandait qu'on le transférât dans un autre poste, aussi loin que possible, parce que l'air de Valence lui était défavorable. Et, par le fait, on l'avait transféré à la *Comandancia* de la Corogne.

La *siña* Tona crut qu'elle en deviendrait folle. « Voleur et pis que voleur! Voyez-vous cette sainte-nitouche ? Allez donc vous fier aux gens qui parlent si bien! La payer ainsi, elle qui lui aurait donné jusqu'à son dernier centime, et qui le bichonnait sous le hangar, pendant les heures de sieste, aussi tendrement que si elle avait été sa mère! »

Mais tout le désespoir de la pauvre femme n'empêcha pas de venir au jour ce qui rendait le mariage si urgent; et, quelques mois plus tard, la *siña* Tona débitait les verres en exhibant une poitrine rebondie de nourrice où se cramponnait une petite fille pâle et débile, aux yeux bleus, avec une volumineuse tête blonde qui ressemblait à une boule d'or.

II

Des années s'écoulèrent sans que le moindre changement se produisît dans la monotone existence de la famille qui habitait la barque transformée en cantine.

Le Recteur était un vrai marin, trapu, flegmatique, brave dans le péril. De « chat », il avait été promu matelot; c'était l'homme de tout l'équipage en qui le père Borrasca avait le plus de confiance; et, chaque mois, il remettait à sa mère quatre ou cinq *douros* d'économies, qu'elle lui conservait sous le matelas.

Tonet n'avait pas de métier. Une lutte s'était engagée entre Tona et lui. Tona lui cherchait des places, et il les quittait au bout de quelques jours. Pendant une semaine il fut apprenti chez un cordonnier Il navigua un peu plus de deux mois avec le père Borrasca, en qualité de mousse; mais le patron se lassa de crier après lui sans pouvoir se faire obéir. Il essaya ensuite de se faire tonnelier, ce qui était la meilleure des professions; mais son maître ne tarda pas à le jeter dehors. Enfin,

à dix-sept ans, il se mit dans une équipe de débardeurs, où il travaillait tout au plus deux fois par semaine, et de mauvaise volonté.

Cependant, son vagabondage et ses habitudes vicieuses trouvaient grâce aux yeux de la *siña* Tona, lorsqu'elle le contemplait, les jours de fête, — et c'était presque toujours fête pour ce traînard, — avec sa casquette de soie au fond bouffant, au-dessus d'une face moricaude où la moustache commençait à poindre, avec sa veste de toile bleue ajustée sur un buste svelte, avec sa ceinture de soie noire enroulée sur une chemise de flanelle à carreaux noirs et verts. Somme toute, elle était glorieuse d'être la mère de ce joli garçon, en passe de devenir un mauvais sujet, comme Martinez, de fâcheuse mémoire; mais son Tonet serait plus vif, plus hardi, plus entreprenant; et ce qui le prouvait, c'était que déjà les filles du Cabañal se le disputaient comme amoureux.

Tona se réjouissait en apprenant le cas qu'elles faisaient de son fils, et elle était renseignée sur toutes ses aventures. Quel dommage qu'il aimât tant cette maudite eau-de-vie! Celui-là, c'était un homme pour tout de bon; il ne ressemblait pas à son endormi de frère, qui serait demeuré impassible, quand même une voiture lui aurait passé sur le corps.

Un dimanche soir, au cabaret des *Bonnes Mœurs*, — nom terriblement ironique! — Tonet eut une dispute avec une équipe de débardeurs qui travaillaient à meilleur marché: on se lança les verres à la tête; et, quand les gendarmes entrèrent pour rétablir la paix, ils le surprirent le couteau à la main, poursuivant entre les tables ceux du parti contraire. Pendant plus d'une semaine, on le garda enfermé dans le cachot de la maison commune. Les larmes de la *siña* Tona et les démarches du père Mariano, qui était un électeur influent, réussirent à le tirer d'affaire. Mais cette arrestation le corrigea si peu que, le soir du même jour on le relâcha, il brandit de nouveau son fameux tranchelard contre deux marins anglais qui, après avoir bu avec lui, voulaient le boxer.

Il était le coq du Cabañal. Pas grand travailleur; mais plus crâne qu'aucun autre pour tenir bon, les nuits où l'on avait du vent dans les voiles et où l'on courait des bordées de cabaret en cabaret, jusqu'au matin.

Il restait parfois des semaines sans se montrer chez sa mère. Il avait une intrigue d'amour à peu près sérieux qui, au dire de maintes gens, ressemblait fort à des fiançailles anticipées. Mais la *siña* Tona désapprouvait cette liaison. Certes, elle ne prétendait pas marier Tonet à une princesse ; mais la fille du père Paella, le *tartanero* [1], lui paraissait vraiment trop peu de chose. Cette Dolores était effrontée comme une guenon; très jolie, on ne pouvait pas dire le contraire : mais capable de manger toute vive la pauvre belle-mère qui aurait eu la malchance de l'avoir pour bru.

D'ailleurs, il ne pouvait en être autrement. Cette fille avait grandi sans mère, à côté de Paella, un ivrogne qui était en ribote dès l'aube, lorsqu'il montait dans sa tartane, et que la boisson avait rendu étique, lui faisant grossir seulement un nez dont les rubicondes boursouflures ne cessaient de croître et d'embellir.

C'était un malhonnête homme, qui avait une abominable réputation. Toute sa clientèle se trouvait à Valence, dans le quartier des pêcheurs. Lorsque arrivait un bateau anglais, il s'offrait sans vergogne aux matelots pour les conduire dans les mauvais lieux ; et, les nuits d'été, il prenait sur sa tartane un chargement de filles en peignoirs clairs, les joues plâtrées et des fleurs dans les cheveux, pour les mener avec leurs amis aux gargotes de la plage où l'on faisait bombance jusqu'au matin, tandis que lui-même, à l'écart, sans jamais quitter ni son fouet ni sa cruche de vin, s'enivrait en considérant paternellement celles qu'il nommait ses ouailles.

Et le pis était qu'il ne se contraignait pas devant sa propre fille. Il s'adressait à elle dans les mêmes termes que si elle eût été une de ses clientes. Son vin le rendait loquace, l'obligeait à parler tout haut; et la petite Dolores, effrayée, s'éloignant des pieds agressifs de l'ivrogne, les yeux démesurément ouverts avec une expression de curiosité malsaine, entendait le brutal monologue du vieux Paella se racontant à lui-même

1. *Tartanero*, conducteur de tartane. — La tartane est une voiture à deux roues, avec une couverture en forme de voûte ; deux banquettes latérales peuvent recevoir chacune quatre ou cinq personnes, qui montent par derrière; le cocher est assis sur une planchette fixée extérieurement sur le limon de droite. Il y a de nombreuses tartanes publiques, dont on use comme de nos fiacres et de nos omnibus.

toutes les vilaines choses auxquelles il avait assisté pendant la nuit.

Telle avait été l'éducation de Dolores. Comment voulez-vous que cette petite ait ignoré quoi que ce soit? C'était pour cette raison surtout que Tona refusait de l'admettre dans sa famille. Si elle ne s'était pas déjà perdue tout à fait, maintenant qu'elle commençait à être une jolie femme, c'était parce que deux ou trois voisines lui donnaient de bons conseils. Pourtant la conduite de Dolores avec Tonet faisait beaucoup jaser. Celui-ci venait à la maison de son amoureuse comme s'il y avait été le maître; et il mangeait presque toujours avec elle, profitant de ce que le *tartanero* ne rentrait qu'à une heure avancée de la nuit. La jeune fille lui raccommodait son linge; et, parfois, elle fouillait même dans les poches de son père pour y prendre la monnaie dont elle faisait présent à son amoureux; ce qui était cause qu'ensuite l'ivrogne vomissait d'interminables injures contre les faux amis : car il croyait que, dans les moments où l'alcool lui troublait la vue, ses compagnons de cabaret lui volaient ses *pesetas*.

La *siña* Tona se trouvait donc très isolée. Le Recteur était toujours en mer, à la chasse de la *peseta*, comme il disait, tantôt pêchant et tantôt s'embauchant comme matelot sur une de ces gabares qui vont charger du sel à Torrevieja ; Tonet courait les tavernes ou passait son temps chez le père Paella, dont le logis semblait être devenu son domicile. Elle vieillissait ainsi derrière le comptoir de sa cantine, sans autre compagnie que sa fillette pour qui elle avait une affection bizarre, coupée d'intermittences : car cette enfant était la vivante image de Martinez... « Plût au ciel que le diable eût emporté le gredin! »

Mais, décidément, Dieu ne protégeait les honnêtes gens qu'à ses heures. Les affaires n'allaient plus aujourd'hui comme dans les premiers temps de son veuvage. D'autres vieilles barques, échouées sur le sable, avaient été converties en cabarets; maintenant, les pêcheurs avaient le choix. En outre, elle enlaidissait; et les gens de mer n'avaient plus une si grande envie de boire en lui faisant la cour.

Résultat : quoique le petit débit eût conservé ses anciens clients, il ne rapportait que tout juste ce qui était nécessaire

pour vivre. Et plus d'une fois Tona, considérant de loin sa blanche bicoque, put constater avec mélancolie que le fourneau était éteint, que la clôture était presque renversée, que derrière cette clôture aucun cochon ne grognait dans l'attente de l'égorgement annuel, et qu'à peine une demi-douzaine de poules becquetaient tristement la grève déserte.

Le temps passait pour elle avec une lente monotonie ; elle demeurait plongée dans une morne somnolence d'où la tiraient seulement, soit les diableries de Tonet, soit la contemplation d'un portrait du *siñor* Martinez en uniforme, qu'elle conservait pendu dans sa cabine par une sorte de raffinement cruel, et comme pour se rappeler sa faiblesse d'autrefois.

La petite Roseta, cette gamine tombée dans la barque par la grâce et par les œuvres de ce fripon de douanier, n'obtenait de sa mère qu'une attention médiocre. Elle grandissait en liberté comme une bête sauvage. Le jour, on ne la voyait guère qu'aux heures où l'aiguillon de la faim la ramenait au logis; et, la nuit venue, Tona était souvent obligée d'aller à sa recherche et de l'enfermer ensuite dans la barque, après lui avoir administré une raclée terrible. « Il fallait se résigner à la volonté de Dieu. Mais cette morveuse-là était une nouvelle croix pour sa pauvre mère. »

Farouche et amie de la solitude, Roseta s'étendait sur le sable mouillé, ou ramassait des coquillages et des escargots, ou formait des tas d'algues. Parfois, elle restait des heures entières les yeux perdus dans l'infini, avec le regard immobile et vague des hypnotiques, tandis que la brise chargée de sel agitait sa tignasse blonde, faisait tournoyer sa vieille jupe et laissait à découvert les petites jambes maigres, d'une éblouissante blancheur, aux extrémités desquelles l'ardeur du soleil avait suppléé les bas absents par un brunissage d'un rouge foncé. Elle se tenait là, des heures et des heures, le ventre dans le sable humide qui cédait sous son poids, le visage léché par la mince couche d'eau qui avançait et reculait sur la rive luisante.

C'était une incorrigible flâneuse, et Tona avait bien raison de dire, en parlant d'elle : « La branche est du même bois que le tronc. » Son coquin de père, lui aussi, passait les heures mortes à regarder bêtement l'horizon, rêvant les yeux

ouverts, et incapable d'autre chose. Si la mère avait été réduite à vivre du travail de sa fille, son compte eût été bientôt réglé. Une propre à rien, et si fainéante ! Au cabaret, elle cassait les verres et les assiettes, aussitôt qu'elle essayait de les laver; elle brûlait le poisson dans la poêle, quand on la chargeait de surveiller le fourneau. Bref, ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était de la laisser courailler sur la plage ou de l'envoyer à la « couture » du Cabañal. Par moments, la fillette était prise d'une envie folle d'apprendre, et elle s'échappait, au risque d'être battue, pour aller trouver la maîtresse; mais, quelques jours plus tard, dès que sa mère se montrait disposée à lui donner la permission, elle fuyait l'école.

L'été seulement, elle venait un peu en aide à la pauvre Tona. L'amour du gain s'unissait alors à la passion de courir sans but; et, chargée d'une cruche aussi haute qu'elle, Roseta s'en allait, un verre à la main, sur la plage des bains, se faufilait hardiment parmi les voiture de luxe en route pour le môle, regardait de tous côtés avec ses yeux songeurs, agitait sa tignasse de cheveux blonds et criait de sa voix aiguë : « *Al aigua fresqueta*[1] *!* » Cette eau si fraîche avait été tirée à la Fontaine du Gaz. D'autres fois, elle s'en allait avec une corbeille pleine de gâteaux : « *Salaes y dolses*[2] *!* » Et, par ce petit commerce, Roseta réussissait, le soir venu, à rapporter entre les mains de sa mère deux ou trois réaux[3], ce qui éclaircissait un peu la mine sombre de Tona, rendue égoïste par les affaires mauvaises.

Roseta grandit ainsi dans un isolement farouche, recevant avec une inquiétante sérénité les taloches de sa mère, haïssant Tonet qui n'avait jamais pris garde à elle, souriant quelquefois au Recteur qui, lorsqu'il descendait à terre, avait l'habitude de tirer amicalement les mèches emmêlées de ses cheveux, et méprisant les vauriens de la plage, dont elle s'éloignait avec un petit air de reine orgueilleuse.

Tona finit par ne plus s'occuper de la petite, quoique celle-ci fût sa seule compagne dans ce logis où, les soirs d'hiver, on aurait pu se croire en plein désert. Tonet et la fille du *tarta-*

1. « A l'eau bien fraîche ! »

2. « Salés et sucrés ! »

3. Le *real* vaut environ vingt-cinq de nos centimes.

nero étaient son continuel souci. Cette gueuse s'était proposé, sans doute, de lui voler toute sa famille ! Déjà elle ne se contentait plus de Tonet, et le Recteur était devenu un habitué de la maison. Lorsque celui-ci débarquait, il passait comme un nuage au cabaret maternel; puis, emmené par son frère, il allait se reposer chez le *tartanero*, où sa présence ne gênait guère les deux amoureux.

Mais, dans le fond, ce qui contrariait Tona plus encore que l'influence exercée par Dolores sur ses fils, c'était qu'elle voyait s'évanouir un projet caressé par elle depuis longtemps. Elle avait pensé à marier Tonet avec Rosario, la fille d'une vieille amie. Pour la beauté, cette fille ne pouvait être comparée à celle du *tartanero* ; mais la *siña* Tona ne tarissait pas d'éloges sur sa bonté, — la qualité des êtres insignifiants. — Ce qu'elle se gardait bien de dire, quoique ce fût le principal, c'était que Rosario, cette fille sur qui elle avait jeté son dévolu, était orpheline : or ses parents avaient tenu au Cabañal un petit magasin où se fournissait Tona; et, maintenant que les parents étaient morts, leur unique héritière possédait presque une fortune, trois ou quatre mille *douros* pour le moins.

Et comme la pauvre petite aimait Tonet ! Lorsqu'elle le rencontrait dans les rues du Cabañal, elle le saluait toujours avec un sourire de brebis soumise, et elle passait les après-midi sur la plage, se faisant un plaisir de causer avec la *siña* Tona, parce que celle-ci était la mère du hardi luron qui révolutionnait tout le pays.

Mais il n'y avait rien de bon à espérer de ce garçon-là. Dolores elle-même, avec tout l'empire qu'elle exerçait sur lui, ne parvenait pas à le dompter, quand la rafale de ses folies soufflait. Alors il disparaissait des semaines entières ; et ensuite on apprenait par ouï-dire qu'il avait été à Valence, dormant le jour dans quelque vilain bouge de la rue des Pêcheurs, s'enivrant la nuit, rossant ses timides compagnes de débauche et dissipant en orgies de pirate affamé ce qu'il avait gagné dans un infime tripot.

Pendant une de ces bordées, il commit une extravagance qui coûta à sa mère un mois de pleurs et d'innombrables lamentations : avec quelques-uns de ses grands amis, il s'en-

gagea dans la marine de guerre. Ces drôles étaient dégoûtés de la vie du Cabañal, et le vin des cabarets leur paraissait insipide.

Un jour vint donc où ce diable de garçon, vêtu de bleu, avec le béret blanc sur l'oreille et le sac à effets derrière le dos, se sépara de Dolores et de sa mère pour rejoindre le port de Carthagène, où était le navire auquel on l'avait destiné.

« A la grâce de Dieu ! » La *siña* Tona l'aimait beaucoup ; mais enfin elle allait être tranquille. Ce qui lui faisait le plus de peine, c'était cette pauvre Rosario qui, toujours silencieuse et humble, venait coudre sur la plage en compagnie de Roseta, et qui demandait avec une émotion timide à la *siña* Tona si elle avait reçu quelque lettre du marin.

Les trois femmes suivaient par la pensée tous les voyages et toutes les escales de la *Ville-de-Madrid*, frégate sur laquelle était embarqué leur Tonet, ce matelot sans pareil. Quelle émotion, quand elles voyaient tomber sur le comptoir de planches humides l'étroite enveloppe, scellée tantôt avec un pain à cacheter rouge et tantôt avec de la mie de pain, portant en grosses lettres cette adresse compliquée : « Pour madame Tona, celle de la cantine, près de la Maison des Bœufs » ! Un parfum rare, exotique, parlant aux sens de végétations tropicales, de mers tempêtueuses, de côtes enveloppées dans des brumes roses et de cieux flamboyants, semblait émaner de ces grossières enveloppes ; et les femmes, en lisant et relisant les quatre pages, songeaient à des pays inconnus, voyaient en imagination les nègres de la Havane, les Chinois des Philippines et les modernes cités de l'Amérique du Sud.

« Quel gars ! Que de choses il aurait à raconter, quand il reviendrait ! Ç'avait été peut-être un bien, qu'il fît le coup de tête de partir : cela lui mettrait le cerveau d'aplomb. » Et la *siña* Tona, reprise de cette faiblesse qui lui faisait adorer son plus jeune fils, pensait avec une certaine indignation que son Tonet, ce hardi luron, était soumis à la rude discipline du bord, tandis que l'autre, le Recteur, celui qu'elle considérait comme un pauvre d'esprit, marchait vent en poupe et était presque devenu un gros bonnet dans le monde des pêcheurs.

Le Recteur était sans cesse à conférer avec le patron de sa barque ; et il avait des conciliabules secrets avec le père

Mariano, ce personnage à qui Tona recourait dans tous ses embarras. En somme, il gagnait de l'argent ; et la *siña* Tona se donnait à tous les diables en voyant qu'il n'apportait plus un *cuarto* à la maison et que c'était à peine si, par politesse, il venait s'asseoir quelques minutes sous l'auvent de la cantine. « Quelqu'un lui gardait donc ailleurs ses économies ? Et qui pouvait-il bien être, ce quelqu'un ? Sûrement, c'était Dolores, la grande sorcière, qui sans doute avait donné à ses fils des poudres suiveuses, puisqu'ils couraient après elle comme des chiens après leur maître !... »

Le Recteur s'était établi dans la maison du *tartanero* comme s'il avait à y veiller sur un bien propre, ce grand benêt !... Ne savait-il pas que Dolores était pour l'autre ? Ne voyait-il pas les lettres de Tonet et les réponses qu'elle lui faisait écrire par un voisin ?... Mais le triple sot, sans faire attention aux railleries maternelles, était toujours fourré dans cette bicoque où il usurpait peu à peu la place de son frère ; et il semblait ne pas se rendre compte de la situation. Dolores avait maintenant pour lui les mêmes prévenances qu'autrefois pour Tonet ; elle lui raccommodait son linge et — chose que d'ailleurs elle n'avait jamais eu l'occasion de faire avec l'autre, ce bourreau d'argent — c'était elle, en effet, qui lui gardait ses économies.

Un beau jour, le père Paella mourut : on le ramena chez lui, écrasé sous les roues de sa tartane. L'ivresse l'avait jeté bas de son siège, et il était mort en homme fidèle à ses principes, tenant à la main ce fouet qu'il n'abandonnait pas, même pour dormir, suant l'eau-de-vie par tous les pores, sous la voiture pleine des clientes peinturlurées qu'il nommait ses ouailles.

Il ne restait plus à Dolores d'autre soutien que sa tante Picores : une protectrice peu enviable, car elle faisait le bien à force de taloches. Cette tante était une vieille marchande de poisson, que les plus jeunes appelaient « maman Picores » : énorme, ballonnée, moustachue comme une baleine, depuis quarante ans la terreur des alguazils du marché, avec ces petits yeux insolents qui vous dévisageaient, avec ces gros mots d'une bouche édentée vers laquelle convergeaient comme des rayons toutes les rides de sa face.

... Il y avait deux années déjà que Tonet était en escadre, lorsque se répandit la grande nouvelle : Dolores et le Recteur se mariaient. Grand Dieu ! quel bruit ce fut au Cabañal ! Les gens disaient que c'était la fille qui avait fait des avances au garçon, et ils ajoutaient d'autres détails, plus forts encore, qui prêtaient à rire.

Mais c'était Tona qu'il fallait entendre : « Cette dame de la Tartanerie s'était mis en tête qu'elle entrerait dans la famille, et elle était sur le point de réussir. Ah ! la gueuse elle savait bien ce qu'elle faisait. Un mari godiche qui se tuerait de travail, voilà justement ce qui était à sa convenance. La voleuse ! Comme elle avait su mettre le grappin sur le seul de la famille qui gagnât de l'argent ! »

Un peu plus tard, toutefois, une réflexion égoïste fit taire la *siña* Tona. Tout bien considéré, elle accepta l'idée de ce mariage. Cela simplifiait les choses et favorisait le dessein conçu depuis longtemps par elle : Tonet, débarrassé de sa Dolores sans le sou, épouserait la riche Rosario. Et dès lors, quoiqu'en rechignant, elle daigna venir à la noce et appeler « *filla meua*[1] » cette belle couleuvre qui abandonnait si facilement l'un pour prendre l'autre.

Tout le monde s'inquiétait de ce que dirait Tonet en apprenant la nouvelle. Il avait un si aimable caractère, le marin !... Aussi la surprise fut-elle générale, quand on sut qu'il avait répondu en approuvant tout ce qui s'était fait. Sans doute, l'absence et les voyages l'avaient beaucoup changé : car il lui paraissait naturel que Dolores se mariât, maintenant qu'elle avait besoin de protection. Au surplus, — il le disait lui-même, — puisqu'elle devait échoir à un autre, mieux valait qu'elle eût épousé son frère, qui était un brave garçon.

Et, lorsque le marin, son congé dans sa poche et son sac à effets sur le dos, revint au Cabañal, étonnant tout le monde par sa mine gaillarde et par la magnificence avec laquelle il dépensait la poignée de *pesetas* touchée comme revenant-bon au moment de sa libération, il se montra aussi raisonnable dans ses actes qu'il l'avait été dans ses lettres.

Il salua Dolores ainsi qu'une sœur. « Que diable ! Il ne

1. « Ma fille ».

fallait plus se souvenir du passé. Lui aussi, pendant ses voyages, il avait fait des siennes. » Et il ne s'occupa ni d'elle ni du Recteur, attentif seulement à jouir de la popularité que lui valait son retour.

Les voisins passaient des nuits entières au frais, assis sur des chaises basses ou à même le sol, devant la porte de l'ancienne maison de Paella, maintenant habitée par le Recteur, à écouter en extase le marin faire des pays étrangers une description où il intercalait des mensonges mirifiques, pour le plus grand ébahissement des nigauds qui l'admiraient.

Comparé à ces pêcheurs incultes et abêtis par le travail, ou encore à ses anciens camarades les débardeurs, Tonet semblait aux filles du Cabañal un aristocrate, avec sa pâleur brune, sa moustache de chat, ses mains propres et bien tenues, sa tête huilée et peignée soigneusement, sa raie faite au milieu et ses deux accroche-cœur qui, sortant de dessous la casquette de soie, se collaient en pointe sur ses tempes.

La *siña* Tona était contente de son fils. Elle reconnaissait qu'il était aussi mauvais sujet qu'autrefois; mais il savait mieux se tenir, et l'on voyait que la dure existence du bord lui avait profité. Au fond, il était toujours le même; seulement, la discipline militaire avait poli les aspérités de ses dehors; s'il buvait, il ne s'enivrait pas; s'il continuait à faire le luron, il n'allait pas jusqu'à chercher querelle aux gens; et, au lieu de réaliser à l'étourdie ses caprices de casse-cou, il s'appliquait à satisfaire son égoïsme de viveur.

Aussi accueillait-il volontiers les propositions de Tona. « Épouser Rosario? Très bien! C'était une honnête fille. Et puis, elle possédait un petit capital qui produirait beaucoup entre les mains d'un mari débrouillard. Il n'en demandait pas davantage. Un homme qui a servi dans la Marine royale ne pouvait plus, sans compromettre sa dignité, être débardeur sur le môle. Tout, plutôt que ça! »

Tonet épousa donc Rosario, à la grande joie de la *siña* Tona. Tout allait pour le mieux. Quel joli couple! Elle, petite, timide, soumise, croyant en lui les yeux fermés; lui, superbe dans sa nouvelle fortune, raide comme s'il avait porté sous sa chemise de flanelle une cuirasse faite avec les milliers de *douros* que lui avait apportés en dot sa femme, accordant sa

protection au premier venu, menant la vie d'un riche patron de barque, passant au café les après-midi et les nuits, fumant la pipe et se pavanant dans de grandes bottes imperméables, les jours où il pleuvait.

Dolores voyait cela sans manifester la moindre émotion. Seulement, dans ses yeux de reine, brillaient des points d'or, étincelles trahissant l'ardeur de mystérieux désirs.

Les nouveaux époux eurent un an de félicité. Mais l'argent amassé sou par sou dans la petite boutique où était née Rosario coulait follement entre les doigts de Tonet; et l'heure vint où l'on ne tarderait pas à voir le fond du sac, comme disait la cabaretière, quand elle critiquait les prodigalités de son fils.

Alors commença la gêne et, avec la gêne, la discorde, les pleurs et les volées de bois vert. Rosario dut prendre le panier au poisson, comme faisaient toutes ses voisines. Cette jeune femme, après avoir eu la réputation d'être riche, fut obligée de subir l'existence éreintante et abrutissante des plus pauvres poissonnières. Elle se levait peu après minuit; elle attendait sur la plage, les pieds dans les flaques d'eau et le corps mal protégé contre le froid par une vieille mante; elle se rendait pédestrement jusqu'à Valence, pliant sous la charge; elle ne revenait à la maison que le soir, défaillante de faim et de fatigue; mais elle s'estimait heureuse pourvu qu'elle réussît à maintenir son seigneur et maître dans le genre de vie qu'il menait autrefois et à lui épargner des humiliations qui se seraient nécessairement traduites par des injures et des querelles.

Pour que Tonet pût passer la nuit au café, dans la société des mécaniciens et des patrons de barque, il arrivait souvent que Rosario, le matin, à la Poissonnerie, imposait silence à sa faim canine, encore excitée par les chocolats fumants et par les côtelettes panées qu'elle voyait sur les tables de ses compagnes. Son unique souci était que rien ne manquât à ce mari adoré, toujours prêt à se mettre en colère et à maudire le chien de sort qui l'avait affligé de ce mariage; et la pauvre esclave, de plus en plus maigre et exténuée, considérait ses propres souffrances comme négligeables, si d'ailleurs Tonet avait la *peseta* du café et des dominos, une table abondamment servie et une jolie chemise de flanelle pour soutenir son

ancienne réputation. Cela lui coûtait un peu cher : elle vieillissait avant la trentaine ; mais elle était fière d'avoir pour époux le plus beau garçon du Cabañal.

Les difficultés d'argent les rapprochèrent du Recteur, qui montait à grands pas le chemin de la prospérité, tandis qu'eux-mêmes faisaient la culbute dans la misère. Les frères doivent s'aider aux moments pénibles, c'est tout naturel ; et voilà pourquoi Rosario, quoique à contre-cœur, venait chez Dolores et consentait à ce que son mari renouât avec sa belle-sœur des relations intimes. Au fond, cela lui était très désagréable, mais il n'y avait pas à discuter sur ce point : le Recteur se serait brouillé avec eux, et c'était lui qui souvent les faisait vivre, quand il n'y avait pas de poisson à vendre ou que le bohème au gentil visage n'avait pas eu la chance d'attraper quelques *douros* en s'entremettant dans les petits négoces particuliers aux ports de mer.

Mais le jour vint où les deux femmes, qui se haïssaient, se lassèrent de feindre.

Après quatre années de mariage, Dolores se trouva enceinte. Le Recteur souriait comme un bienheureux, en donnant à tout le monde la bonne nouvelle ; et les voisines se réjouissaient aussi, mais non sans malignité. Ce n'était qu'un simple soupçon ; mais on commentait la coïncidence de cette grossesse tardive avec l'époque où Tonet avait manifesté pour la maison de son frère un goût si fort qu'il y passait plus de temps qu'au café. Les deux belles-sœurs se disputèrent avec toute la sauvage franchise de leur nature, et elles se brouillèrent irréparablement. Depuis lors, Tonet seul fréquenta chez le Recteur, quoique ces visites indignassent Rosario et provoquassent des querelles conjugales qui se terminaient régulièrement par d'impitoyables bastonnades.

Le temps passa sans apaiser la rancune de Rosario, qui ne se gênait pas pour dire que l'enfant de Dolores avait la figure de Tonet. Quant à celui-ci, il était toujours à la remorque de son aîné, qui continuait d'avoir pour lui l'indulgence d'autrefois et qui, malgré son esprit économe, se laissait dévaliser par ce vagabond. Et la gracieuse fille du père Paella se moquait de Rosario, qu'elle appelait « la poitrinaire », « la grande dinde », prenant plaisir à insulter la pauvreté et la vie labo-

rieuse de sa belle-sœur, et se glorifiant de l'empire qu'elle-même exerçait sur Tonet qui, comme autrefois, était constamment derrière ses jupes, tel un chien soumis.

Un souffle de guerre perpétuelle, d'insolence railleuse, courait entre la vieille maison du défunt Paella, restaurée et embellie, et la misérable baraque où Rosario s'était réfugiée, contrainte par la misère. Et les bonnes voisines, avec les plus saintes intentions, se chargeaient de transmettre les reproches et les vilenies, sous forme de messages apportés et remportés.

Lorsque Rosario, rouge d'indignation et les yeux pleins de larmes, avait besoin de s'épancher et d'être consolée, elle s'en allait sur la plage, à la cantine de la vieille barque, laquelle prenait maintenant une couleur sombre et semblait vieillir comme la cabaretière. Là, hochant la tête avec un air découragé, elle racontait ses griefs à la *siña* Tona et à Roseta, qui l'écoutaient en silence.

Malgré les liens du sang, la mère et la fille vivaient dans un état d'hostilité sourde, ne s'accordant que pour haïr et mépriser les hommes. Et la barque qui leur servait de retraite était comme un observatoire d'où elles considéraient en juges sévères ce qui se passait dans les deux ménages.

« Les hommes! Une belle vermine! » La *siña* Tona le proclamait en regardant de travers le portrait du douanier, qui semblait trôner dans la cantine. Oui, tous les hommes étaient des gredins qui ne valaient pas la corde pour les pendre.

Et Roseta, avec ses grands yeux vert de mer, ses yeux limpides et calmes de vierge qui sait tout et ne s'épouvante plus de rien, répondait tout bas, d'un air pensif :

— Quand ils ne sont pas des gredins, ils sont, comme le Recteur, des imbéciles.

III

Bien que ce fût un jour d'hiver, le soleil piquait si fort que le Recteur et Tonet, sur la plage, s'étaient blottis à l'ombre d'une vieille barque échouée dans le sable : ils avaient bien le temps de se brûler la peau quand ils sortiraient en mer.

Ils causaient lentement, comme assoupis par l'éclat et la chaleur de la grève. Quelle splendide journée! Il était incroyable que l'on fût à la veille de la semaine sainte, à l'époque des giboulées et des bourrasques soudaines. Le ciel, inondé de lumière, avait une teinte blanchâtre; quelques lambeaux de vapeurs argentées y voguaient, pareils à des flocons d'écume semés au hasard; et de l'arène chaude s'élevait une humide buée qui enveloppait les objets lointains et qui en faisait trembler les contours.

La plage reposait. La Maison des Bœufs, où ruminaient dans leurs étables les énormes bêtes qui halent les barques hors de l'eau, dressait le toit rougeâtre de sa masse carrée et les encadrements bleus de ses ouvertures, dominant les longues files de barques mises à sec, qui formaient sur le rivage une cité nomade avec ses rues et ses carrefours, quelque chose comme un campement grec des âges héroïques, des temps où les birèmes servaient de retranchements aux guerriers.

Les mâts latins, gracieusement inclinés vers la proue, avec leurs gros bouts obtus, ressemblaient à des lances qui n'auraient pas de fers; les cordages goudronnés s'entre-croisaient, lianes de cette forêt de mâts; à l'abri des lourdes voiles disposées en tentes sur les ponts s'agitait tout un peuple amphibie, les jambes rouges à l'air, le bonnet enfoncé jusqu'aux oreilles, raccommodant les filets ou attisant le fourneau sur lequel mijotait la succulente soupe au poisson; et dans le sable embrasé s'enfonçaient les carènes ventrues, peintes en blanc ou en bleu, telles des panses de monstres marins voluptueusement allongés sous la caresse du soleil.

Dans cette ville improvisée, qui peut-être allait fondre au crépuscule pour se disperser sur l'immense ligne de l'horizon bleu, régnaient l'ordre et la symétrie d'une cité moderne tracée au cordeau.

La première file, tout auprès des vagues qui s'étalaient sur les arabesques du sable, se composait de barques légères, pour la pêche au *bolantin*[1], petits et gracieux esquifs qui semblaient être la jolie couvée des grandes barques pour la pêche du *bou*, et celles-ci formaient en arrière une seconde file, réunies

1. Le *bolantin* est une sorte de ligne que le bateau traîne derrière lui.

par paires de même hauteur et de même couleur. La troisième et dernière file recueillait les vétérans de la plage, les vieux bateaux au ventre ouvert qui laissaient voir par de noires crevasses leur squelette vermoulu, avec la même expression de tristesse qu'ont les pauvres haridelles destinées aux courses de taureaux, comme s'ils eussent médité sur l'ingratitude humaine qui abandonne impitoyablement la vieillesse.

Hissés le long des mâts pour sécher, les filets rougeâtres ondulaient, en compagnie des chemises de flanelle, des pantalons de *bayeta*[1] jaune; et, par-dessus ce superbe pavoisement, les mouettes volaient en décrivant des cercles, comme enivrées de soleil, jusqu'au moment où elles se laissaient choir un instant sur la mer glauque et tranquille, parcourue de légers frissons, avec de petits bouillonnements lumineux sous le soleil de midi.

Le Recteur parlait de l'état du ciel, tout en promenant sur la mer et sur le littoral ses yeux jaunâtres de bœuf paisible. Il suivait du regard les voiles à la pointe aiguë, posées sur la ligne glauque de l'horizon comme des ailes de colombes qui auraient été boire là-bas, dans le lointain; puis il considérait le rivage qui se courbait pour former un golfe, avec sa bordure de taches verdoyantes et de villages blancs; les collines du Puig, énormes tumeurs de cette plage basse que la mer envahit dans ses moments de colère; le château de Sagonte, qui entoure de ses remparts ondulés la longue montagne couleur de caramel; et, dans l'intérieur des terres, la chaîne dentelée qui ferme l'horizon, vague immobile de granit rouge dont les crêtes semblent lécher le ciel.

Le beau temps était venu: le Recteur l'affirmait; et on savait, au Cabañal, que, pour ces pronostics, il avait la même science infaillible que le père Borrasca, son ancien patron. La semaine prochaine, on aurait peut-être encore quelques coups de vent, mais ce ne serait pas grand'chose; et il fallait remercier Dieu qui amenait si vite la fin de la saison mauvaise et qui permettait aux honnêtes gens de gagner leur pain sans risque.

Pascualo parlait avec lenteur, mâchonnant son noir *tagar-*

1. La *bayeta* est un gros drap de laine, qu'autrefois on fabriquait surtout à Ségovie.

nina de contrebande et s'absorbant dans le majestueux silence de la plage. Parfois, sur le lent murmure de l'eau tranquille, se détachait la voix lointaine d'une fillette, et cette voix, qui paraissait sortir de dessous terre, entonnait une chanson à la cadence monotone ; ou encore on entendait résonner longuement le : « Oh! hisse!... Oh! hisse!... » de quelques mousses qui tiraient sur un mât en réglant leur effort d'après cette somnolente exclamation ; ou encore, du haut des barques, des femmes échevelées criaient comme des pies, appelant pour dîner les « chats » qui s'attardaient dans les étables, à contempler les bœufs. Les pesants marteaux des calfats tintaient avec une régularité incessante. Et tous ces bruits se noyaient dans le calme solennel de l'atmosphère imprégnée de soleil, qui enveloppait sons et objets d'une sorte de buée lumineuse et fantastique.

Tonet regardait son frère avec une expression interrogative, attendant que celui-ci, sans se départir de son flegme imperturbable, eût exposé son plan.

Enfin le Recteur s'expliqua, dit la chose en deux mots. « Il était fatigué de gagner l'argent si lentement, et il voulait tenter un coup, ainsi que d'autres l'avaient fait. Sur la mer, il y a du pain pour tout le monde : seulement, les uns le ramassent noir et au prix de maintes sueurs, tandis que d'autres l'attrapent en plus grande abondance et plus savoureux, s'ils ont le courage de s'exposer. Tonet avait-il compris? »

Et, sans attendre la réponse, il se mit debout et alla jusqu'à l'avant de la vieille barque, pour voir s'il n'y avait personne qui écoutât de l'autre côté.

Non, il n'y avait personne. La plage était déserte. Pas une âme sur l'étendue infinie de cette grève où se dressent, en été, les cabines pour les baigneurs de Valence. Tout là-bas, vers le port, on apercevait la forêt des mâts, les pavillons flottants, les vergues enchevêtrées, les cheminées rouges et noires, les grues pareilles à des potences.

Le môle du Levant s'allongeait dans la mer comme un mur cyclopéen dont les blocs rougeâtres, renversés par un tremblement de terre, se seraient agglomérés au hasard. En arrière s'entassaient les édifices du Grao, les grandes maisons où sont installés les magasins, les bureaux des consignataires,

des agents d'embarquement, des banquiers, des changeurs, toute l'aristocratie du port ; et ensuite les yeux rencontraient une longue queue de toits en ligne droite, le Cañamelar, le Cabañal, le Cap de France, une longue masse de constructions bariolées qui allaient se rapetissant à mesure qu'elles s'éloignaient du port : à un bout, des villas aux nombreux étages et aux coquettes tourelles, et à l'autre bout, voisinant avec la plaine, des chaumières blanches dont les chaperons de paille étaient inclinés par les vents d'aval.

Rassuré contre l'espionnage, le Recteur revint s'asseoir à côté de son frère.

Ce projet, c'était sa femme qui le lui avait mis dans la tête ; et, après y avoir bien réfléchi, il avait fini par le croire acceptable. Il s'agissait d'un voyage à « la côte d'en face », à Alger, comme qui dirait à l'autre trottoir de cette rue bleue et mouvante que parcouraient si souvent les pêcheurs. Mais on ne ferait pas ce voyage pour le poisson, qui ne se laisse pas toujours prendre comme on veut ; on rapporterait des ballots de contrebande, la barque remplie jusqu'aux bordages de cet excellent tabac qu'on appelle Fleur-de-Mai. « Ah ! *Rediel*[1] ! cela, oui, c'était une affaire! Son pauvre père avait souvent tenté l'aventure. Qu'est-ce que Tonet en pensait? »

Et l'honnête Recteur, incapable d'enfreindre les ordres de l'alguazil municipal ou du capitaine de port, riait comme un bienheureux à l'idée de cette importation clandestine, qui depuis quelques jours lui trottait dans la tête; et déjà il s'imaginait voir sur le sable les ballots de toile goudronnée. En bon fils de la côte, qui n'avait pas oublié les prouesses de ses ancêtres, il considérait la contrebande comme la profession la plus naturelle et la plus honorable pour un homme qui veut se délasser de la pêche.

Tonet approuvait. Il avait déjà fait deux voyages de cette espèce, embauché comme simple matelot; et, maintenant que le travail manquait sur le môle et que le père Mariano n'en finissait pas de lui procurer cet emploi sollicité dans les travaux du port, il ne voyait aucun inconvénient à suivre son frère.

Le Recteur continua ses explications. Déjà ils avaient l'es-

1. Juron qui signifie à peu près : « Dieu de Dieu ! »



sentiel : une barque à eux, *la Garbosa*[1]. Et comme, à ce nom, Tonet avait poussé une exclamation de surprise effrayée, son frère lui donna des éclaircissements. Certes il savait bien que cette barque était à moitié éventrée, qu'elle avait les flancs disjoints et le pont fléchi jusqu'à la quille : une ruine qui, lorsqu'elle dansait sur les flots, résonnait comme une vieille guitare; mais il n'avait pas été trompé sur la qualité de la marchandise; il n'avait payé cela que trente *douros*, le prix du bois, pas davantage. Or, c'était plus qu'il n'en fallait pour des hommes qui connaissaient la mer et qui étaient capables de la traverser dans un sabot. « Et, — ajoutait-il en clignant de l'œil, dans sa malice de grand enfant naïf, — avec une barque comme celle-là, on avait l'avantage de perdre peu, si la péniche de la douane vous mettait le grappin dessus! »

Par cet argument d'une simplicité sublime, le Recteur se persuadait que son entreprise téméraire était parfaitement raisonnable; et, pas une seconde, il ne s'avisa de songer qu'il risquait sa vie.

Tonet et deux hommes de confiance devaient composer l'équipage. Il ne restait plus qu'à mettre au courant de la chose le père Mariano, qui avait conservé à Alger de bonnes relations, depuis l'époque où il faisait lui-même ce trafic. Et, en homme décidé qui craint de se repentir s'il tarde trop longtemps, le Recteur voulut aller tout de suite trouver ce puissant personnage, dont ils avaient l'honneur d'être les petits cousins et qu'ils appelaient « mon oncle ».

A cette heure-là, le père Mariano devait fumer sa pipe au café Carabina, et les deux frères s'y rendirent.

En passant près de la Maison des Bœufs, ils regardèrent la vieille cantine maternelle, de plus en plus noire et abandonnée; et ils saluèrent d'un « Bonjour, mère! » la face luisante, aux grosses joues flasques encadrées dans un foulard blanc semblable à une coiffe de nonne, qui se montrait par l'espèce de lucarne ouverte au-dessus du comptoir.

Quelques brebis sales et maigres ruminaient l'herbe chétive des lais de mer contigus aux habitations; les grenouilles chantaient dans les mares, mêlant leur coassement monotone

1. *La Gracieuse.*

au murmure calme de la plage; et, sur les filets lie de vin, enguirlandés de liège, étalés à même le sable, les coqs becquetaient, hérissant leurs plumes aux reflets métalliques.

Près du Gaz, au bord du canal, les femmes à genoux, remuant sans cesse leurs croupes inquiètes, lavaient le linge ou récuraient la vaisselle dans une eau sale qui croupissait sur une vase chargée de miasmes mortels. Les calfats se démenaient, marteau en main, autour d'une charpente de bois neuf qui, de loin, ressemblait à l'ossature d'un monstre préhistorique; et les cordiers, avec leurs poupées de chanvre enroulées autour du corps, marchaient à reculons sur la berge, façonnant entre leurs doigts agiles le brin tordu qui s'allongeait toujours.

Ils arrivèrent au Cabañal, dans ce quartier des Baraques où logent les pauvres gens que la misère assujettit à la servitude marine.

Les rues y étaient aussi droites et régulières que les bâtisses y étaient inégales; les trottoirs de briques rouges y changeaient capricieusement de niveau, selon la hauteur des portes; et, le long du ruisseau bourbeux, noirâtre, sillonné de profondes ornières et encore inondé par les flaques de la pluie tombée plusieurs semaines auparavant, deux rangées d'oliviers nains fouettaient les passants avec leurs branches poudreuses et portaient entre leurs troncs noueux des cordes tendues sur lesquelles séchait le linge.

Les chaumières blanches s'entremêlaient avec les maisons modernes à plusieurs étages, vernies ainsi que des barques neuves, la façade peinte de deux couleurs, comme si leurs propriétaires n'avaient pu, même à terre, se soustraire à la hantise de la ligne de flottaison. Sur certaines portes, il y avait des ornements en relief qui ressemblaient aux figures sculptées des proues, et dans tout l'ensemble on retrouvait le souvenir de l'ancienne vie à la mer, un mélange de teintes et de lignes qui donnait aux bâtisses un aspect de navires à sec.

Devant quelques logis se dressait jusqu'au toit une grosse perche avec une poulie, emblème indiquant que la maison était habitée par un des patrons qui possédaient les « couples » du *bou*. En haut de la perche séchaient les engins de pêche les plus délicats, avec des ondulations qui avaient la majesté

d'un pavillon consulaire. Le Recteur contemplait ces perches avec envie : « Quand donc le saint Christ du Grao lui accorderait-il la faveur de planter un pieu comme celui-là devant la porte de sa Dolores? »

En cette saison-là, le Cabañal n'avait pas encore la joyeuse animation qu'il a en été, quand les bourgeois de Valence viennent y passer les mois de chaleur torride. Les maisonnettes basses, aux fenêtres garnies de grilles vertes qui ressortent comme un ventre, étaient fermées et silencieuses; les larges trottoirs répercutaient le bruit des pas avec une sonorité de ville déserte; les platanes évasés languissaient dans la solitude, comme s'ils regrettaient les nuits folâtres de la canicule avec leurs rires, leur va-et-vient et la perpétuelle musique allègre de leurs pianos. On apercevait, de temps à autre, un indigène qui, le bonnet pointu sur la tête, les mains dans les poches et la pipe à la bouche, se dirigeait nonchalamment vers les cafés, seuls lieux où restât un peu de mouvement et de vie.

Celui de Carabina était plein. Devant la porte, sous la tente, on voyait une agglomération de vestes bleues, de visages bronzés et de casquettes de soie noire ; les dominos frottaient le bois des tables avec un bruit sourd; et, quoiqu'on fût à l'air libre, on respirait une forte odeur de genièvre et d'âcre tabac.

Tonet connaissait bien ce café, où il avait triomphé par sa munificence, dans les premiers temps de son mariage.

L'oncle Mariano était là, seul à sa table, attendant sans doute l'arrivée de l'alcade ou d'autres gros personnages comme lui; et il fumait sa bouffarde, tout en écoutant avec une condescendance dédaigneuse le père Gori, vieux charpentier des constructions navales, qui, vingt années durant, n'avait pas manqué une seule fois de venir au café pour y épeler le journal, depuis le titre jusqu'à la page des annonces, en présence de quelques pêcheurs qui, les jours de repos, l'écoutaient tout l'après-midi :

— « La séance est ouverte. Monsieur Sagasta demande la parole... »

Et il s'interrompit pour dire à son plus proche voisin :

— Voyez-vous? ce Sagasta est un gredin...

Et, sans plus d'explications, il raffermissait ses lunettes et recommençait à épeler, par-dessous sa moustache poivre et sel.

— « Messieurs, répondant à ce que disait hier... »

Mais, avant de lire le nom de « celui qui disait hier ». le père Gori déposait le journal pour jeter un coup d'œil de supériorité sur son auditoire, qui attendait bouche béante ; et il ajoutait énergiquement :

— Celui-là, c'est un farceur !...

Pascualo, qui pourtant avait passé des journées entières à admirer la science de cet homme, ne prit pas garde à lui et réserva toute son attention déférente pour l'oncle, lequel daigna retirer sa pipe de sa bouche, saluer les nouveaux venus d'un : « Holà, mes enfants ! » et leur permettre de s'asseoir sur les chaises réservées à ses illustres amis.

Tonet tourna le dos aux deux autres pour regarder les joueurs de la table voisine, qui brassaient avec passion les morceaux d'os creusés de points noirs ; et, plus d'une fois, il explora des yeux l'intérieur de la salle enfumée, cherchant derrière le comptoir, sous les chromos qui représentaient des sujets maritimes, la fille de Carabina, principale attraction de l'établissement.

M. Mariano, surnommé « le Callao »[1], quoiqu'on eût bien soin de ne pas le désigner par ce sobriquet lorsqu'il pouvait entendre, approchait déjà de soixante-dix ans, ce qui ne l'empêchait pas d'être robuste encore, solide sur ses jambes, avec un teint de cuivre, des yeux couleur de tabac, une moustache grise hérissée comme celle d'un vieux matou, et, dans toute sa personne, l'air arrogant de l'imbécile qui a gagné quatre sous.

On l'appelait « le Callao » parce qu'il parlait au moins dix fois par jour du combat de Callao, cette affaire célèbre à laquelle il avait assisté dans sa jeunesse comme simple matelot à bord de *la Numancia*. Il nommait à tout propos Méndez Núñez, qu'il appelait toujours don Casto, comme s'il avait été l'intime ami du grand amiral ; et les auditeurs s'enthousiasmaient quand il daignait leur raconter ce qui était arrivé dans le Pacifique, imitant le fracas des volées de canon tirées par le glorieux navire :

— Boum ! boum ! brrroum !

1. Callao, place forte du Pérou, la dernière que les Espagnols aient conservée dans l'Amérique du Sud.

D'ailleurs, c'était un oiseau de marque. Il avait fait la contrebande à l'époque où tout le monde fermait les yeux, depuis le capitaine de port jusqu'au dernier gabelou; et maintenant encore, si l'occasion s'en présentait, il participait volontiers à quelque entreprise de cette espèce; mais son industrie principale était de faire œuvre charitable en consentant aux pêcheurs et à leurs femmes des prêts sur lesquels il n'exigeait qu'un intérêt mensuel de cinquante pour cent; et cela lui valait, par-dessus le marché, d'avoir à sa discrétion un misérable troupeau de débiteurs qui, après avoir été dépouillés, lui obéissaient aveuglément dans les luttes politiques locales. Ses neveux voyaient avec admiration qu'il était à tu et à toi avec les alcades et que parfois même, vêtu de ses meilleurs habits, il s'en allait à Valence, délégué par les patrons de barques pour parler au gouverneur.

Avare et cruel, il savait donner à propos une *peseta*; il était familier avec les pêcheurs; et ses neveux, qui ne lui devaient rien, sauf l'espérance de recueillir son héritage le jour où il mourrait, le tenaient pour l'homme le plus serviable et le plus respectable de tout le pays, quoiqu'il leur fût arrivé parfois, mais rarement, d'entrer dans la belle maison où leur oncle vivait, rue de la Reine, sans autre compagnie que celle d'une servante mûre et bien en chair, qui le tutoyait et qui, au dire des voisins, se permettait avec lui une intimité fort périlleuse pour ses proches, car elle devait savoir où le maître cachait le magot.

Mariano écoutait le Recteur, les yeux mi-clos et les sourcils froncés. « Diable! diable!... Le projet n'était pas mauvais... Il aimait les gens comme Pascualo, travailleurs et audacieux... »

Et, profitant de l'occasion pour flatter sa propre vanité d'ignare devenu riche, il se mit à parler de sa jeunesse, lorsqu'il était rentré du service sans un sou, et que, pour se dispenser d'être pêcheur comme l'avaient été ses aïeux, il avait entrepris le voyage de Gibraltar et d'Alger, afin de faire aller le commerce et d'épargner aux gens l'ennui de fumer le sale tabac des débits. Grâce à son courage et à Dieu, qui ne l'avait pas abandonné, il avait amassé de quoi passer sa vieillesse dans l'aisance. Mais les temps n'étaient plus les mêmes:

autrefois on pouvait aller droit devant soi, tandis qu'aujourd'hui les gardiens de la côte étaient commandés par de petits officiers tout frais émoulus de l'école, avec beaucoup de vanité et des oreilles d'un empan pour écouter les rapports des mouchards; et il n'y avait plus personne qui tendît la main pour recevoir une douzaine d'onces, à condition d'être aveugle pendant une heure. Le mois passé, on avait saisi aux environs du cap d'Oropesa trois barques venues de Marseille avec un chargement de toile. Il était donc nécessaire de procéder avec beaucoup de prudence. Le monde s'était gâté. Il ne manquait pas de délateurs pour venir chanter à l'oreille de la police... Mais, enfin, si le Recteur était bien décidé... alors, il fallait aller de l'avant, et ce n'était pas son oncle qui le détournerait de ce projet : car il voyait avec plaisir que ses parents se fatiguaient d'être des pouilleux et désiraient se créer un sort. Mieux eût valu pour le pauvre père du Recteur, pour le brave Pascualo, continuer à faire du commerce que retourner à la pêche...

En quoi son neveu avait-il besoin de lui? Il pouvait parler hardiment : car il avait en son oncle un père qui se ferait un plaisir de l'aider. S'il s'était agi de pêche, pas un centime : car Mariano détestait ce maudit métier, où les hommes se tuent pour manger mal; mais, puisqu'il s'agissait de l'autre chose, tout ce qu'on voudrait! C'était plus fort que lui ; son goût pour les marchandises prohibées lui faisait violence.

Et, comme le Recteur exposait timidement ses prétentions, d'une voix balbutiante, avec la crainte de demander trop, son oncle l'arrêta, d'un ton résolu.

Puisque le neveu avait une barque, tout le surplus serait à la charge de l'oncle. Mariano écrirait à ses amis de l'entrepôt d'Alger pour dire qu'on fournît un bon chargement et qu'on le portât à son propre compte; et, si Pascualo était malin et réussissait à débarquer la cargaison, son oncle l'aiderait ensuite à la vendre.

— Merci, mon oncle, — murmura le Recteur, à qui les larmes jaillissaient des yeux. — Que vous êtes bon !

« Suffit! Pas tant de paroles. L'oncle faisait son devoir de parent. D'ailleurs, il avait conservé un excellent souvenir du défunt Pascualo. Quel dommage! Un si brave homme! Un

marin si accompli!... Ah! et à propos... sur les bénéfices de l'affaire, le neveu aurait trente pour cent, et l'oncle garderait le reste. Comme dit le proverbe, la famille est la famille et les affaires sont les affaires. »

Le Recteur, ému malgré tout, approuvait cette éloquence convaincante par une série d'inclinations de tête. Après quoi, ils gardèrent le silence. Tonet continuait de leur tourner le dos, regardant les joueurs, indifférent à cette conversation que les deux hommes avaient eue à voix basse, le regard fixe et presque sans remuer les lèvres.

L'oncle Mariano reprit la parole. « Quand se ferait le voyage? Prochainement?... Il le demandait, parce qu'il fallait écrire à ses amis de là-bas... »

Le Recteur ne pouvait partir avant le samedi de la semaine sainte. Il aurait bien voulu que ce fût plus tôt; mais les obligations passent avant tout. Or, le vendredi saint, il était justement obligé de paraître avec son frère à la procession de l'*Encuentro*[1], en tête du peloton des juifs. On n'abandonne pas ainsi un poste que la famille a occupé depuis on ne sait combien d'années, à la grande jalousie de beaucoup d'autres. Son costume de bourreau lui venait de son père.

Et l'oncle, que l'on tenait dans le pays pour un incrédule, parce qu'il ne faisait jamais gagner au curé une *peseta*, hochait la tête d'un air grave. Il approuvait son neveu : « Il y a temps pour tout. »

Quand le Recteur et Tonet virent arriver les amis de leur oncle, ils se levèrent. Celui-ci leur répéta qu'ils pouvaient compter sur son aide. Il aurait une seconde entrevue avec son neveu pour conclure l'affaire. Voulaient-ils prendre quelque chose? Ils n'avaient pas encore mangé?

— Non? Eh bien, bon appétit! Et au revoir, mes enfants.

Les deux frères s'éloignèrent à pas lents sur le trottoir désert et revinrent au quartier des Baraques.

— Que t'a dit l'oncle? — demanda Tonet avec indifférence.

1. « La Rencontre », procession du vendredi saint, où le Christ et la Vierge, amenés par des rues adjacentes, se rencontrent solennellement dans des carrefours.

Pourtant, lorsqu'il vit que son frère faisait de la tête un signe pour lui annoncer le succès de la démarche, il s'en réjouit. « Alors, ce voyage était chose résolue ? Tant mieux ! On allait voir si le Recteur deviendrait riche et si lui-même attraperait de quoi passer l'été agréablement ».

Le naïf Recteur s'émut des honnêtes sentiments de Tonet, et, tout heureux de l'entretien qu'il venait d'avoir, il l'aurait volontiers embrassé. Décidément, ce diable de garçon avait bon cœur. Force était de reconnaître qu'il aimait beaucoup son frère, et aussi Dolores, et aussi leur bambin, le petit Pascualet. C'était vraiment dommage que les deux femmes fussent brouillées.

V. BLASCO IBÁÑEZ

(Traduit de l'espagnol par G. HÉRELLE.)

(A suivre.)

GLUCK

— UNE RÉVOLUTION DRAMATIQUE —

Alceste ne réussit point, lors de sa première représentation à Paris, le 23 avril 1776[1]. Un ami de Gluck, l'imprimeur Corancez, qui le chercha dans les coulisses afin de le consoler, nous fait ce curieux récit :

Je joignis Gluck dans les corridors; je le trouvai plus occupé à chercher la cause d'un événement qui lui paraissait si extraordinaire qu'affecté de ce peu de succès : « Il serait plaisant, me dit-il, que cette pièce tombât; cela ferait époque dans l'histoire du goût de votre nation. Je conçois qu'une pièce composée purement dans le style musical réussisse ou ne réussisse pas : cela tient au goût très variable des spectateurs; je conçois même qu'une pièce de ce genre réussisse d'abord avec engouement, et qu'elle meure ensuite en présence et pour ainsi dire du consentement de ses premiers admirateurs. Mais que je voie tomber une pièce composée tout entière sur la vérité de la nature, et dans laquelle toutes les passions ont leur véritable accent, je vous avoue que cela m'embarrasse. *Alceste, m'ajouta-t-il fièrement, ne doit pas plaire seulement à présent et dans sa nouveauté; il n'y a point de temps pour elle; j'affirme qu'elle plaira également dans deux cents ans, si la langue française ne change point; et ma raison est que j'en ai posé tous les fondements sur la nature, qui n'est jamais soumise à la mode*[2].

1. Et non le 24 février 1777, comme dit la notice imprimée dans le programme de l'Opéra-Comique; — elle contient d'ailleurs presque autant d'erreurs que de lignes.

2. *Journal de Paris* (août 1788).



Je pensais à ces superbes paroles, en écoutant, l'autre soir, à l'Opéra-Comique, les acclamations enthousiastes qui leur donnaient raison, après la scène du temple, au premier acte, d'une sobriété et d'une grandeur unique, aux lignes monumentales, aux passions brûlantes et concentrées, coulée en bronze indestructible, *ære perennius,* — le chef-d'œuvre, à mon sens, non seulement de la tragédie musicale, mais de la tragédie même.

Encore l'effet d'une telle scène, qu'entoure une glorieuse et antique renommée, a-t-il été moins frappant, parce que plus prévu, que celui du second acte. Dans cet acte, plein de contrastes saisissants, où, parmi les fêtes qui célèbrent la guérison d'Admète, Alceste cache ses larmes et sa terreur de la mort prochaine, il y a une variété d'inspiration, une abondance mélodique, une liberté de forme, un harmonieux mélange de récitatifs poignants, de courtes phrases chantées, d'ariettes délicates, d'airs tragiques, de danses et de chœurs, dont rien ne saurait dire la vie, la grâce et l'eurythmie. Après plus de cent ans, il a paru aussi nouveau qu'au premier jour. Peut-être même, grâce à l'exquise mise en scène, à la beauté et à l'originalité des ballets, qui sont une joie parfaite, à l'intelligence expressive de l'orchestre[1], aux qualités dramatiques des principaux interprètes, et surtout à la fougue passionnée de M. Beyle et au chant pénétrant de madame Litvinne,

1. Je ferai seulement deux observations.

L'une, à propos de l'orchestre. Je voudrais que le rythme de Gluck fût marqué davantage. Gluck fait constamment usage dans sa musique d'effets de rythme implacable et insistant, à la Hændel, qu'on ne saurait trop accentuer. Il ne faut pas oublier que son art est, dans sa propre pensée, fait pour de grands espaces et de vastes publics : il y faut relativement peu de finesse, mais un dessin large et appuyé, un style colossal, et cette âpreté d'accent, qui avait par-dessus tout frappé les contemporains de Gluck.

L'autre observation a trait aux ballets. Pour le divertissement du second acte, à l'Opéra-Comique, on a fondu les danses des second et troisième actes. On l'a fait avec un rare bonheur ; et je ne crois pas qu'aucun théâtre puisse donner un spectacle plus achevé. Je n'en regrette pas moins qu'on n'ait pas cru devoir maintenir à sa place primitive le ballet qui terminait la partition. Les habitudes de l'opéra moderne veulent que le spectacle finisse en pleine action. Il n'en est pas de même dans l'opéra ancien (voir *Orphée* ou *Iphigénie en Aulide*) où, quand la tragédie est achevée, une musique heureuse, de belles danses, des chants paisibles, viennent détendre l'esprit. C'est ce qui contribue à donner à ces œuvres leur caractère de sérénité et de rêve bienfaisant. Pourquoi ne pas revenir à cette conception dramatique ? Je la crois plus haute et plus pleine que la nôtre.

peut-être le second acte a-t-il été plus goûté encore que le premier.

Le troisième acte est le moins parfait. Malgré des pages admirables et des trouvailles de génie, il a le défaut de répéter les situations du second, sans les renouveler tout à fait ; et le rôle d'Hercule, qui d'ailleurs n'est peut-être pas de la main de Gluck[1], est médiocre.

Mais l'œuvre n'en garde pas moins, d'un bout à l'autre, une majesté et une unité de style, une pureté d'art et d'âme, qui sont dignes des plus belles tragédies grecques, et évoquent le souvenir de l'incomparable *Œdipe Roi*. Encore aujourd'hui, parmi tant d'opéras fades ou pédantesques, encombrés de rhétorique bavarde, de lieux communs prétentieux, d'amplifications oratoires, de niaiseries sentimentales, qui ne sont pas moins insipides que les insupportables jeux d'esprit de l'opéra du XVIIIe siècle antérieur à Gluck, — encore aujourd'hui *Alceste* demeure le modèle du théâtre musical, tel qu'il devrait être, — tel qu'il n'a presque jamais été depuis, même chez les plus grands, même chez le plus grand : Wagner, — soyons franc : tel qu'il n'a presque jamais été chez Gluck lui-même.

Alceste est l'œuvre capitale de Gluck, celle où il a pris le plus nettement conscience de sa réforme dramatique, celle où il s'est le plus rigoureusement assujetti — plus rigoureusement même que dans *Iphigénie en Tauride*, une ou deux scènes exceptées — à ses principes, que démentaient parfois sa nature et sa première éducation. *Alceste* est l'œuvre qu'il a écrite avec le plus de conscience, s'y défendant de tout emprunt à ses œuvres précédentes[2], par une exception presque unique à sa pratique courante dans ses autres opéras. — C'est l'œuvre qu'il a le plus retravaillée dans la suite :

1. Jusqu'à présent, l'air d'Hercule : *C'est en vain que l'Enfer*, était déclaré apocryphe, et attribué à Gossec. M. Wotquenne vient de le rendre à Gluck, en montrant ses ressemblances avec un air d'*Ezio* (1750) : *Ecco alle mie catene*. Mais pourquoi Gossec, qui était un admirateur de Gluck, ne se serait il pas inspiré d'un ancien air de lui ?

2. Je parle de l'*Alceste* italienne, jouée à Vienne en 1767 : car, dans l'*Alceste* française de 1776, Gluck a fait un certain nombre d'emprunts, peu considérables d'ailleurs (quelques danses, et chœurs dansés), à *Antigone*, à *Paride ed Elena*, et aux *Feste d'Apollo*.



car, en réalité, il l'a écrite deux fois; et la seconde édition, l'édition française, moins pure à certains égards, plus dramatique à d'autres, est en tout cas presque absolument différente de la première[1].

Il convient donc de prendre cette « tragédie mise en musique »[2] pour type le plus parfait de la pensée de Gluck et de sa réforme dramatique ; je voudrais en profiter pour examiner à son sujet ce puissant mouvement, qui a renouvelé le théâtre musical tout entier. Je voudrais surtout montrer combien cette révolution répondait aux vœux et aux besoins de toute l'époque, combien elle était fatale : d'où la violence avec laquelle elle fit irruption contre tous les obstacles accumulés par la routine.

I

La révolution de Gluck — et c'est ce qui fit sa force — ne fut pas l'œuvre du seul génie de Gluck, mais de tout un siècle de pensée. Elle était préparée, annoncée, attendue depuis vingt ans par les Encyclopédistes.

On le sait mal en France. Les musiciens et les critiques en sont restés chez nous, pour la plupart, à la boutade de Berlioz sur les Encyclopédistes :

> O philosophes, prodigieux bouffons ! O les bonshommes, les dignes hommes que les hommes d'esprit de ce siècle philosophique, écrivant sur l'art musical sans en avoir le moindre sentiment, sans en posséder les notions premières, sans savoir en quoi il consiste[3] !...

1. Le second et le troisième actes sont tout autres. Dans la partition italienne, le second acte se passe dans les Enfers, et nous montre Alceste, de même qu'autrefois Orphée, en présence des dieux infernaux, se vouant à la mort, malgré son effroi. Puis Alceste revient sur la terre, pour faire ses adieux à Admète. Le troisième acte, où ne paraît pas Hercule, se dénoue par l'intervention d'Apollon.

2. Remarquez la différence des titres donnés par Gluck à ses œuvres. Les premiers opéras italiens gardent le nom, habituel alors, de *dramma per musica*, et c'est encore le titre du *Paride ed Elena*. L'*Orfeo* italien de 1765 se nomme *azione teatrale per musica* ; l'*Alceste* italienne de 1767, *tragedia messa in musica* ; *Iphigénie en Aulide*, l'*Orphée* français et l'*Alceste* française, « tragédie-opéra » ; *Armide*, « drame héroïque mis en musique ». Enfin *Iphigénie en Tauride* est une « tragédie mise en musique ».

3. *Les Grotesques de la Musique*. — Il est vrai que Berlioz ajoute : « Je ne dis

Il a fallu qu'un Allemand, M. Eugen Hirschberg, vînt nous rappeler tout dernièrement l'importance des « philosophes » dans l'histoire musicale[1].

Ils avaient un amour passionné de la musique, et plusieurs d'entre eux la connaissaient bien. Pour ne parler que de ceux qui prirent la part la plus active aux querelles musicales, Grimm, Rousseau, Diderot et d'Alembert, tous quatre pratiquaient la musique. Le moins instruit était Grimm, qui pourtant ne manquait pas de goût. Il écrivait de petites mélodies, il apprécia finement Grétry, il découvrit le talent de Cherubini et de Méhul, il fut même un des premiers à deviner le génie de Mozart, quand celui-ci n'avait que sept ans. Ce n'est point là si mal juger.

Rousseau est un peu plus connu comme musicien. On sait qu'il composa un opéra, *les Muses galantes*; un opéra-comique, le trop fameux *Devin du Village*; un recueil de romances, *les Consolations des Misères de ma Vie,* et un « monodrame », *Pygmalion*, qui fut le premier essai d'un genre que Mozart admirait, et que Beethoven, Weber, Schumann, Bizet, pratiquèrent : « l'opéra sans chanteurs », le mélodrame[2]. Sans attacher grande importance à ces ouvrages médiocres, qui montrent, non seulement, comme a dit Grétry, « l'artiste peu expérimenté, auquel le sentiment révèle les règles de l'art », mais l'homme qui n'a pas l'habitude de penser en musique, et le mélodiste indigent, il faut bien reconnaître que Rousseau fut un novateur en musique. Il faut aussi lui savoir gré de son *Dictionnaire de Musique*, qui, malgré d'énormes erreurs, abonde en idées originales et profondes. Enfin, comment ne pas tenir compte de l'opinion qu'avaient de lui Grétry et Gluck ? Grétry avait une confiance singu-

pas cela pour Rousseau, qui en possédait, lui, les notions premières... » Mais c'est justement une erreur de prendre Rousseau comme type le plus complet de la science musicale des Encyclopédistes. D'Alembert et peut-être même Diderot étaient plus instruits que lui.

1. *Eugen Hirschberg, Die Encyklopädisten und die französische Oper im 18 Jahrhundert* (1903, Breitkopf.) — J'ai fait mon profit des indications de cette excellente étude.

2. On reprend à Munich, en ce moment, le *Pygmalion* de Rousseau.
Voir sur ce mélodrame l'intéressante étude de M. Jules Combarieu, publiée ici même (février 1901).

lière dans son jugement musical, et Gluck a écrit de lui, en 1773 :

> L'étude que j'ai faite des ouvrages de ce grand homme sur la musique, la lettre entre autres dans laquelle il fait l'analyse du monologue de l'*Armide* de Lully, prouvent la sublimité de ses connaissances et la sûreté de son goût, et m'ont pénétré d'admiration. Il m'en est demeuré la persuasion intime que, s'il avait voulu donner son application à l'exercice de cet art, il aurait pu réaliser les effets prodigieux que l'antiquité attribue à la musique.

Diderot ne composait pas ; mais il avait des connaissances musicales précises. Le célèbre historien anglais de la musique, Burney, qui vint le voir à Paris, estimait hautement sa science[1]. Grétry lui demandait conseil, et récrivait, jusqu'à trois fois, pour le satisfaire, une mélodie de *Zémire et Azor*. Ses œuvres littéraires, ses préfaces, son admirable *Neveu de Rameau*, font preuve d'un goût passionné et d'une intelligence lumineuse de la musique. Il apporte même aux recherches d'acoustique musicale un esprit scientifique[2], et les charmants dialogues, intitulés *Leçons de Clavecin et Principes d'Harmonie*, bien que signés du professeur Bemetzrieder, portent visiblement sa marque, et témoignent en tout cas de son instruction.

De tous les Encyclopédistes, d'Alembert fut le plus musicien. Il écrivit sur la musique de nombreux ouvrages[3], dont le principal, *Éléments de Musique théorique et pratique suivant les Principes de M. Rameau* (1752), fut traduit en allemand, dès 1757, par Marpurg, et mérita d'être admiré par Rameau lui-même[4], et, de notre temps, par Helmholtz. Non

1. Burney, *l'État présent de la Musique en France et en Italie* (1771). Burney, qui entendit jouer mademoiselle Diderot, dit qu'« elle était une des plus fortes clavecinistes de Paris, qui avait des connaissances extraordinaires sur la modulation » ; et il ajoute cette curieuse remarque : « Quoique j'aie eu le plaisir de l'entendre pendant plusieurs heures, elle n'a pas joué un seul morceau français. Tout était italien ou allemand, d'où il n'est pas difficile de fonder son jugement sur l'opinion de M. Diderot dans la musique. »

2. *Principes généraux d'Acoustique* (1748).

3. *Fragments sur l'Opéra* (1752). — Articles : FONDAMENTAL et GAMME dans *l'Encyclopédie*. — *De la Liberté de la Musique* (1760). — *Fragments sur la Musique en général et sur la nôtre en particulier* (1773). — *Réflexions sur la Théorie de la Musique* (1777).

4. Lettre de mai 1752 au *Mercure de France*.

seulement il y donne plus de clarté et de relief aux pensées de Rameau, souvent confuses, mais il leur donne même parfois une profondeur qu'elles n'avaient pas. Nul n'était mieux fait pour comprendre Rameau, que plus tard il fut amené à combattre ; il serait absurde de le considérer comme un « amateur », lui qui était l'ennemi des « amateurs », et le premier à railler ceux qui jugent la musique sans la savoir, comme la plupart des Français :

> Chez eux, la musique qu'ils appellent chantante n'est autre chose que la musique commune, dont ils ont eu cent fois les oreilles rebattues ; pour eux, un mauvais air est celui qu'ils ne peuvent fredonner, et un mauvais opéra celui dont ils ne peuvent rien retenir.

On peut être certain que d'Alembert devait être particulièrement attentif aux nouveautés harmoniques de Rameau, lui qui, dans ses *Réflexions sur la Théorie de la Musique*, lues à l'Académie des Sciences, met la musique sur la voie de nouvelles découvertes harmoniques, et, se plaignant de la pauvreté des modes employés par la musique moderne, demande qu'elle s'enrichisse de modes plus nombreux.

Il est bon de rappeler ces faits, pour montrer que les Encyclopédistes ne se sont pas mêlés à la légère, comme on se plaît à le dire, aux guerres musicales de leur temps. Au reste, quand ils n'auraient pas eu une compétence spéciale en musique, le jugement sincère d'hommes aussi intelligents et aussi artistes serait toujours d'un grand poids ; ou, si on l'écartait, quel jugement mériterait d'être écouté ? Ce serait une plaisanterie si la musique — c'est parfois sa tendance — récusait l'opinion de tous ceux qui ne sont pas du métier. En ce cas, qu'elle s'enferme dans un cénacle, et ne parlons plus d'elle. Un art ne vaut d'être honoré et aimé des hommes que s'il est vraiment humain, s'il parle pour tous les hommes et non pour quelques pédants.

Ce fut justement la grandeur de l'art de Gluck qu'il fut essentiellement humain, et même populaire, au sens le plus élevé du mot, comme le réclamaient les Encyclopédistes, par opposition à l'art trop aristocratique — d'ailleurs génial — de Rameau.

On sait que Rameau, qui avait cinquante ans quand il par-

vint à faire jouer son premier opéra, *Hippolyte et Aricie*, en 1733, fut discuté pendant les dix premières années de sa carrière dramatique. Enfin il réussit à vaincre, et, vers 1749, à l'époque de *Platée*, qui semble avoir réuni tous les suffrages et désarmé ses ennemis même, il était regardé par tous comme le plus grand musicien dramatique de l'Europe. Mais il ne jouit pas longtemps de ce triomphe : car, trois ans plus tard, son autorité était déjà fortement ébranlée ; et, jusqu'à sa mort, en 1764[1], son impopularité dans le monde de la critique ne fit que croître. C'est là un fait extraordinaire : car, s'il est malheureusement trop naturel que tout génie novateur soit contraint d'acheter le succès par des années, souvent par une vie tout entière, de luttes et de souffrances, il est beaucoup plus surprenant qu'un génie vainqueur ne garde pas sa victoire, et que, sans qu'on puisse l'attribuer à une nouvelle et plus haute évolution de sa pensée et de son style, il cesse d'être admiré presque aussitôt après l'avoir été. A quoi attribuer ce changement d'opinion chez les hommes les plus éclairés et les plus artistes de son temps ?

Cette hostilité surprend d'autant plus, d'abord, que les Encyclopédistes avaient tous commencé par aimer l'opéra français ; certains, même, passionnément. Chose curieuse : celui d'entre eux qui l'avait le plus aimé, c'était peut-être Rousseau, qui, avec l'emportement habituel de son tempérament, le combattit le plus âprement ensuite[2]. Les représentations des petits chefs-d'œuvre de Pergolèse et de l'école napolitaine par les Bouffons italiens, en 1752, furent pour lui et pour ses amis un coup de foudre. Diderot dit, en propres termes, que l'affranchissement de notre musique est dû aux « misérables bouffons ». On peut être surpris qu'une si petite

1. Gluck n'est arrivé à Paris que neuf ans plus tard, en 1773 : il n'est donc pour rien, comme on l'a dit parfois, dans le discrédit où tomba l'œuvre de Rameau. C'était chose faite, bien avant que Gluck fût connu en France.

2. Il le dit dans son *Dictionnaire de Musique*, en 1767 : « Les premières habitudes m'ont longtemps attaché à la musique française, et j'en étais enthousiaste ouvertement. » Et une lettre écrite à Grimm, en 1750, montre qu'il préférait encore, après son voyage à Venise, la musique française à l'italienne. — Grimm, lui-même, commença par admirer Rameau, et disait de lui, en 1752, qu'il était « grand très souvent et toujours original dans le récitatif, toujours saisissant le vrai et le sublime de chaque caractère ». — Quant à d'Alembert, il a toujours su rendre hommage à la grandeur de Rameau, même en le combattant.

cause ait produit de si grands effets; et les purs musiciens auront peine à comprendre qu'une partitionnette comme la *Serva padrona,* — quarante pages de musique, cinq ou six airs à peine, un simple dialogue à deux personnages, un orchestre minuscule, — ait suffi à tenir en échec l'œuvre grandiose de Rameau. Certes il est triste qu'un génie volontaire et réfléchi, comme Rameau, ait été supplanté en un jour par quelques *intermezzi* italiens, faciles et sans grandeur. Mais le secret de la fascination exercée par ces petites œuvres était dans leur naturel exquis, dans leur spontanéité vive, dans leur facilité riante, où rien ne sent l'effort : ce fut un soulagement et un enivrement pour tous; et plus le triomphe des Bouffons fut disproportionné et, plus il montre combien l'art de Rameau était en désaccord avec les vœux et les aspirations intimes de son temps, que les Encyclopédistes traduisirent, en y mettant l'exagération habituelle à tout combat[1]. Sans les suivre jusque

1. Je ne veux pas revenir ici sur les incidents de cette lutte, souvent racontée. Je rappellerai seulement les faits principaux. Rousseau, ému par les représentations italiennes, ouvrit le combat, et, avec le manque d'équilibre de sa nature, il tomba sur-le-champ dans une gallophobie exaspérée. Sa *Lettre sur la Musique française*, de 1753, qui fut le signal de la « guerre des bouffons », dépasse en violence tout ce qu'on a jamais pu écrire dans la suite contre la musique française. Il faut bien se garder de croire que cette lettre représentât l'état d'esprit des Encyclopédistes. Elle était trop paradoxale. Qui veut trop prouver ne prouve rien. Diderot et d'Alembert, malgré leur admiration pour les Italiens, continuèrent à rendre justice aux musiciens français. Grimm lui-même restait sceptique; et, dans son pamphlet : *le Petit Prophète de Boehmischbroda*, où il constate qu'aucun opéra de Rameau ne peut plus se maintenir, depuis la victoire des Bouffons, il ne s'en réjouit pas, comme on pourrait penser : « Qu'y avons-nous gagné? C'est qu'il ne nous restera ni opéra français, ni italien : ou, si nous avions celui-ci, nous perdrions encore au change, en convenant même de la supériorité de la musique; car, soyons de bonne foi, l'opéra italien fait un spectacle aussi imparfait que les chanteurs qui en sont l'ornement : tout y est sacrifié au plaisir de l'oreille. »

Si pourtant les Encyclopédistes ne tardèrent pas à prendre violemment parti pour Rousseau et pour l'opéra italien, c'est qu'ils furent exaspérés par la brutalité scandaleuse avec laquelle les partisans de Rameau et l'État les combattirent. D'Alembert dit, dans son *Essai de la Liberté de la Musique*, que Rousseau se fit plus d'ennemis, et en attira plus à l'Encyclopédie par sa *Lettre sur la Musique* que par tous ses écrits antérieurs. Ce fut une explosion de haine. Il semblait que l'admiration de la musique française dût être un article de foi. « Certaines gens, dit d'Alembert, tiennent pour synonyme bouffoniste et républicain, frondeur et athée. » Il y avait de quoi révolter tous les esprits indépendants. Il était inadmissible qu'on ne pût en France attaquer l'opéra sans être couvert d'injures et traité de mauvais citoyen. Et ce qui mit le comble à l'indignation des philosophes, ce fut la façon cavalière dont les ennemis des Italiens se débarrassèrent d'eux, par un arrêt du roi qui les expulsait de France, en 1754. Cette façon d'ap-

dans leurs injustices passionnées, je voudrais dégager les principes d'esthétique au nom desquels ils menèrent campagne, et qui furent ceux mêmes de Gluck.



Le premier de ces principes est celui qu'exprime le cri de Rousseau : « Retournons à la nature! »

« Il faut faire rentrer l'opéra dans la nature », dit d'Alembert[1]. « Le but de tous les beaux-arts est d'imiter la nature », écrit Grimm. « Le genre lyrique ne peut être bon, dit Diderot, si l'on ne s'y propose point l'imitation de la nature[2]. »

Mais quoi! n'était-ce donc pas aussi le dessein de Rameau, qui, dès 1727, écrit à Houdart de la Motte : « Il serait à souhaiter qu'il se trouvât pour le théâtre un musicien qui étudiât la nature avant que de la peindre », et qui, dans son *Traité de l'Harmonie réduite à ses Principes naturels* (1722), dit qu' « un bon musicien doit se livrer à tous les caractères qu'il veut dépeindre; et comme un habile comédien, se mettre à la place de celui qui parle »?

Il est vrai. Les Encyclopédistes étaient d'accord avec Rameau sur l'imitation de la nature. Mais ils ne l'entendaient pas tout à fait de la même façon. Ils y sous-entendaient l'idée de *naturel*. Ils étaient les représentants du bon sens et de la simplicité contre les exagérations et les emphases de l'opéra français, de ses chanteurs, de ses exécutants, de ses librettistes, et de ses musiciens.

Quand on lit leurs critiques, on est frappé d'abord d'un fait : c'est qu'elles s'adressent avant tout à l'exécution des œuvres. Rousseau dit quelque part[3] que Rameau avait « un peu dégourdi l'orchestre et l'opéra, attaqués de paralysie ». Mais il faut croire qu'il les avait fait tomber dans l'excès contraire : car l'unanimité des critiques déclare que l'Opéra

pliquer à l'art les procédés du protectionnisme le plus despotique et le plus jaloux souleva contre l'opéra français la conscience de tous les esprits libres. De là l'emportement de la lutte.

1. *Fragments sur la Musique en général et sur la nôtre en particulier.* (1773).

2. *Troisième Entretien sur le « Fils naturel »* (1757).

3. Lettre à Grimm (1752).

était devenu vers 1760 une vocifération continue et un vacarme assourdissant. On connaît l'amusante satire qu'en fait Rousseau dans sa *Nouvelle Héloïse* :

Ce dont vous ne sauriez avoir d'idée, ce sont les cris affreux, les longs mugissements dont retentit le théâtre durant la représentation. On voit les actrices, presque en convulsion, arracher avec violence ces gémissements de leurs poumons, les poings fermés contre la poitrine, la tête en arrière, le visage enflammé, les vaisseaux gonflés, l'estomac pantelant : on ne sait lequel est le plus désagréablement affecté de l'œil ou de l'oreille; leurs efforts font autant souffrir ceux qui les regardent que leurs chants ceux qui les écoutent; et ce qu'il y a de plus inconcevable est que ces hurlements sont presque la seule chose qu'applaudissent les spectateurs. A leurs battements de mains, on les prendrait pour des sourds charmés de saisir par-ci par-là quelques sons perçants, et qui veulent engager les acteurs à les redoubler.

Quant à l'orchestre, c'est « un charivari sans fin d'instruments, que je n'ai jamais pu supporter une demi-heure sans gagner un violent mal de tête ». Ce sabbat est conduit par un chef d'orchestre, que Rousseau appelle « le bûcheron », parce qu'il dépense autant de vigueur à marquer la mesure sur son pupitre, à coups de bâton, qu'il en faudrait pour abattre un arbre.

Je ne puis m'empêcher de rappeler ces impressions d'un contemporain de Rameau, quand je lis certaines appréciations d'un critique de nos jours, qui est en même temps un grand musicien, M. Claude Debussy, opposant à la façon pompeuse et à la lourdeur de Gluck la manière simple et nuancée de Rameau, « cette œuvre faite de tendresse délicate et charmante, d'accents justes », sans exagérations, sans fracas, « cette clarté, ce précis, ce ramassé dans la forme[1] ». Je ne dis point que M. Debussy n'ait pas raison; mais, en ce cas, l'œuvre de Rameau telle qu'il la sent n'a plus aucun rapport avec celle qu'on entendait au XVIIIe siècle. Si caricaturale que soit la peinture de Rousseau, elle ne fait que grossir les traits saillants du spectacle; et jamais les partisans ou les ennemis de Rameau ne le caractérisent, au XVIIIe siècle, par

1. *Gil Blas* (2 février 1903).



la douceur, par la discrétion du sentiment, par la demi-teinte, mais par la grandeur, vraie ou fausse, sincère ou emphatique. Il est entendu qu'il faut pour ses plus beaux airs, — *Pâles flambeaux, Dieu du Tartare*, etc., — comme dit Diderot, « des poumons, un grand organe, un volume d'air ». Aussi je suis convaincu que certains de ceux qui l'admirent le plus aujourd'hui auraient été des premiers à réclamer une réforme de l'orchestre, des chœurs, du chant, du jeu, de l'exécution musicale et dramatique.

Mais ce n'était rien encore, et il y avait une réforme bien plus urgente : celle du poème d'opéra. Ceux qui louent l'opéra de Rameau ont-ils eu le courage de lire les poèmes sur lesquels il s'évertua? Connaissent-ils bien ce Zoroastre, « instituteur des mages », roucoulant en quatre pages, de vocalises en triolets :

Aimez-vous, aimez-vous sans cesse. L'amour va lancer tous ses traits, l'amour va lancer, va lancer, l'amour va lancer, va lancer, va lancer, l'amour va lancer, va lancer tous ses traits.

Que dire des aventures romanesques de Dardanus pris pour Isménor, et de ces tragédies mythologiques, égayées si à propos par des rigaudons, des passe-pieds, des tambourins et des musettes, d'ailleurs charmants, mais qui justifient si bien le mot de Grimm :

L'opéra français est un spectacle où tout le bonheur et tout le malheur des personnages consiste à voir danser autour d'eux...

ou le passage de Rousseau :

La manière d'amener les ballets est simple : si le prince est joyeux, on prend part à sa joie, et l'on danse; s'il est triste, on veut l'égayer, et l'on danse. Mais il y a bien d'autres sujets de danses; les plus graves actions de la vie se font en dansant. Les prêtres dansent, les soldats dansent, les dieux dansent, les diables dansent; on danse jusque dans les enterrements, et tout danse à propos de tout.

Le moyen de prendre au sérieux ces absurdités! Et je ne parle point du style, de cette pléiade de poètes insipides, qui se nomment Autreau, Ballot de Sauvot, Le Clerc de La Bruère, Cahusac, de Mondorge, et — le plus grand — Gentil-Bernard !

Jamais les personnages de l'opéra ne disent ce qu'ils devraient dire. Les deux acteurs parlent ordinairement en maximes et en sentences, opposent madrigal à madrigal ; et, quand ils ont dit chacun deux ou trois couplets, il faut que la scène finisse et que la danse commence ; sans quoi nous péririons d'ennui [1].

Comment des gens de goût et de grands écrivains, comme les Encyclopédistes, n'eussent-ils pas été révoltés par la niaiserie et la pompe stupide de ces poètes ? Comment n'eussent-ils pas poussé un soupir de soulagement, en entendant les petites œuvres italiennes, dont les *libretti* ne sont pas moins naturels que la musique :

Quoi ! ils ont cru qu'on nous accoutumerait à l'imitation des accents de la passion, et que nous conserverions notre goût pour les *vols*, les *lances*, les *gloires*, les *triomphes*, les *victoires !* Va-t'en voir s'ils viennent, Jean !... Ils ont imaginé qu'après avoir mêlé ses larmes aux pleurs d'une mère qui se désole sur la mort de son fils, on ne s'ennuyerait pas de leur féerie, de leur insipide mythologie, de leurs petits madrigaux doucereux, qui ne marquent pas moins le mauvais goût du poète que la misère de l'art qui s'en accommode ? Je t'en réponds, tarare ponpon [2] !

On dira que ces critiques n'ont rien à voir avec la musique. Mais le musicien est toujours responsable d'accepter d'aussi absurdes livrets ; et la réforme mélodramatique n'était possible que du jour où l'on aurait accompli la réforme poétique et dramatique. Pour cela, il fallait un musicien qui eût l'intelligence, non seulement de la musique, mais de la poésie. Rameau ne l'avait point. Dès lors, ses efforts pour réformer l'opéra étaient vains. Comment faire de la musique vraie sur des poèmes faux ? On citera tant d'admirables musiques, écrites sur des livrets stupides, comme *la Flûte enchantée* de Mozart. Mais c'est que la seule ressource, en ce cas, est de faire comme Mozart, d'oublier le livret, et de s'abandonner à sa rêverie musicale. Les musiciens comme Rameau procèdent tout autrement : ils prétendent s'attacher scrupuleusement au texte. Qu'arrive-t-il ? Plus ils s'efforcent de le traduire avec exactitude, plus ils partagent sa fortune,

1. Grimm, *Correspondance littéraire* (sept. 1757).

2. Diderot, *le Neveu de Rameau*.

et se condamnent à être faux, lorsque le texte est faux. De là, tour à tour, chez Rameau, des pages sublimes, quand la situation prête à l'émotion tragique, et d'interminables suites de récitatifs assommants, même s'ils sont justes et intelligents, parce que les dialogues qu'ils expriment sont d'une niaiserie mortelle.

Enfin, si les Encyclopédistes étaient d'accord avec Rameau pour poser comme principe du drame musical l'analyse et l'expression de la nature, ils se séparaient de lui sur la façon d'appliquer ce principe. Il y avait dans le génie de Rameau un excès de science et de réflexion même, qui leur était antipathique. Rameau possède à un degré supérieur les qualités et les défauts français : c'est un artiste profondément et passionnément intellectuel; il a un goût marqué pour les théories et les généralisations; même dans ses études les plus pénétrantes des passions, c'est la passion *in abstracto* qu'il étudie beaucoup plus que les hommes vivants. Il opère à la manière classique du XVIIe siècle. Son besoin de classifications claires l'entraîne à des catalogues d'accords et de modes expressifs, qui ressemblent aux catalogues d'expressions physionomiques dressés par Lebrun au temps de Louis XIV. Il vous dira par exemple :

> Le mode majeur, pris dans l'octave des notes *ut*, *ré* ou *la*, convient aux chants d'allégresse et de réjouissance ; dans l'octave des notes *fa* ou *si bémol*, il convient aux tempêtes, aux furies et autres sujets de cette espèce. Dans l'octave des notes *sol* ou *mi*, il convient également aux chants tendres et gais ; le grand et le magnifique ont encore lieu dans l'octave des notes *ré*, *la* ou *mi*. — Le mode mineur, pris dans l'octave de *ré*, *sol*, *si* ou *mi*, convient à la douceur et à la tendresse; dans l'octave de *ut* ou *fa*, à la tendresse et aux plaintes; dans l'octave de *fa* ou *si bémol*, aux chants lugubres[1]. Les autres tons ne sont pas d'un grand usage.

Et si ces remarques montrent une claire analyse des sons et des émotions, elles montrent aussi l'esprit abstrait et généralisateur avec lequel il procède à ces observations. La nature, qu'il veut soumettre et simplifier, lui donne constamment le démenti. Il est trop évident, par exemple, que le premier morceau de

1. *Traité de l'Harmonie, réduite à ses Principes naturels*, livre II, chapitre XXIV (1722).

la *Symphonie pastorale*, qui est en *fa majeur*, ne présente ni tempêtes, ni furies d'aucune sorte; et que le premier morceau de la *Symphonie en ut mineur* de Beethoven est insuffisamment caractérisé par la tendresse et par la plainte. Mais ce ne sont pas ces erreurs de détail qui importent. Le plus grave, c'est la tendance que marque l'esprit de Rameau à substituer à l'observation directe et sans cesse renouvelée de la nature vivante, qui change constamment, des formules abstraites, assurément intelligentes, mais invariables, des sortes de canons auxquels la nature doit se ramener. Il est dominé par ses idées, et il les impose à son observation et à son style. Il finit par croire trop à l'esprit, trop à l'art, trop à la musique en soi, à l'instrument qu'il manie, à la forme extérieure de la musique. Il manque souvent de naturel, et même il en fait bon marché. Sa juste fierté des géniales découvertes qu'il a accomplies dans la science de la musique l'entraîne à faire, ou à sembler faire la part un peu trop belle à la science aux dépens de la « sensibilité naturelle », — comme on disait alors; — et les Encyclopédistes ne devaient pas laisser tomber sans réplique l'assertion que « la mélodie provient de l'harmonie, qu'elle n'a qu'une part subordonnée dans la musique, et ne donne à l'oreille qu'un léger et stérile agrément, et que tandis qu'une belle succession harmonique se rapporte directement à l'âme, le chant ne passe pas le canal de l'oreille[1] ».

On entend assez ce que le mot « âme » signifie ici pour Rameau, c'est-à-dire l'intelligence; et l'on doit admirer ce haut intellectualisme, si français, et du grand siècle; mais on doit comprendre aussi que les Encyclopédistes, qui n'étaient pas musiciens de profession, mais qui sentaient passionnément la musique, qui croyaient à la chanson populaire, à la mélodie spontanée, à « ces accents naturels de la voix, qui passent jusqu'à l'âme », aient été prévenus contre de telles doctrines, et qu'ils aient jugé avec une sévérité excessive l'importance non moins excessive, à leur sens, donnée aux harmonies compliquées, aux « accompagnements travaillés, confus, trop chargés », comme dit Rousseau. Cette richesse d'harmonies est justement ce qui séduit en Rameau les musiciens d'aujourd'hui. Mais,

1. Voir la réponse de Rousseau à Rameau, et son *Examen de deux Principes avancés par M. Rameau* (1755).

sans compter — et j'y reviens — que les musiciens ne sont pas seuls juges de la musique, qui doit être une œuvre généralement humaine, — il ne faut pas oublier les conditions de l'opéra d'alors, et ce maladroit orchestre, si incapable de rendre les nuances, et qui, en forçant les chanteurs à crier des phrases de demi-teinte, en faussait ainsi tout le caractère. Quand Diderot et d'Alembert reviennent avec tant d'insistance sur la nécessité d'accompagnements doux, « à demi-jeu », — « car la musique, disent-ils, est un discours qu'on veut écouter », — ils réagissent contre les exécutions uniformément bruyantes de leur temps, où les *crescendo* et *decrescendo* étaient à peu près inconnus.

On voit que les Encyclopédistes réclamaient en somme une triple réforme :

Réforme du jeu, du chant, et de l'exécution musicale.

Réforme des poèmes d'opéra ;

Réforme du drame musical lui-même, que Rameau, tout en accroissant prodigieusement la richesse et le pouvoir expressif de la musique, avait peu changé. Car, s'il nota avec grandeur et avec vérité certaines émotions tragiques, il ne s'occupa guère de ce qui est l'essence du drame : l'unité et la progression dramatique. Peut-être n'y a-t-il même pas un de ses opéras qui vaille comme œuvre de théâtre l'*Armide* de Lully [1]. Or, c'est toujours à ce point de vue que se placent ses adversaires ; et, en ceci, ils ont raison : le réformateur du théâtre musical était encore à venir.

Ils l'attendaient. Ils le prophétisaient. Ils croyaient à une rénovation très prochaine de l'opéra français. Ils y préludèrent par la création de l'opéra-comique, à laquelle ils ont directement contribué. Rousseau avait donné l'exemple, en 1753, avec son *Devin du Village*. Quelques années après, débutent Duni avec *le Peintre amoureux de son Modèle* (1757),

1. Je ne suis pas bien sûr que Lully n'ait pas exercé sur Gluck plus d'influence que Rameau. Gluck le disait lui-même. « L'étude des partitions de Lully avait été pour lui un coup de lumière ; il y avait aperçu le fond d'une musique pathétique et théâtrale, et le vrai génie de l'opéra qui ne demandait qu'à être développé, perfectionné. Il espérait, en conservant le genre de Lully et la cantilène française, en tirer la véritable tragédie lyrique. » (Comte d'Escherny, *Mélanges de littérature et d'histoire*, 1811. Paris.) — Gluck rivalisa d'ailleurs ouvertement avec Lully dans son *Armide* ; et il eût voulu le faire encore dans un *Roland*.

Philidor avec *Blaise le Savetier* (1759), Monsigny avec *les Aveux indiscrets* (1759), enfin Grétry, avec *le Huron* (1768), — Grétry qui est vraiment l'homme des Encyclopédistes, leur ami à tous et leur disciple, « le Pergolèse français », comme l'appelle Grimm, le type de musicien dramatique opposé à Rameau : d'un art un peu sec, pauvre et menu, mais d'une clarté lumineuse, d'une observation spirituelle, avec une déclamation calquée sur le parler naturel, et un mélange d'ironie et de fine émotion. La fondation de l'opéra-comique français fut le premier résultat de la polémique musicale des Encyclopédistes. Mais il y a plus, et ils contribuèrent aussi à la révolution qui s'accomplit peu après dans l'opéra.

Jamais ils n'avaient eu l'idée, en combattant l'opéra français, de le détruire. Cette idée avait pu être celle de l'Allemand Grimm et du Suisse Rousseau. Mais Diderot et d'Alembert, si Français, ne songeaient qu'à préparer la victoire de notre opéra, en lui faisant prendre l'initiative d'une réforme mélodramatique. D'Alembert, qui professa toujours que les Français, « au génie mâle, hardi et fécond », pouvaient avoir une bonne musique, dit que « si l'opéra français fait les réformes nécessaires, il peut être le maître de l'Europe[1] ». Il était convaincu de l'imminence d'une révolution musicale, et de l'explosion d'un art nouveau. En 1777, dans ses *Réflexions sur la Théorie de la Musique,* il écrit :

Aucune nation peut-être n'est plus propre en cet instant que la nôtre à faire et à recevoir ces nouveaux essais d'harmonie. Nous renonçons à notre vieille musique pour en prendre une autre. Nos oreilles ne demandent qu'à s'ouvrir à des impressions nouvelles; elles en sont avides; et la fermentation même s'y joint déjà dans plusieurs têtes. Pourquoi n'espérerait-on pas de ces circonstances et de nouveaux plaisirs et de nouvelles vérités?

Mais bien avant ces lignes, contemporaines de l'arrivée de Gluck à Paris, dès 1757, près de vingt ans avant cette arrivée, et cinq ans avant que Gluck entreprît sa réforme, avec l'*Orfeo,* joué à Vienne en 1762, Diderot l'annonçait déjà

1. *De la Liberté de la Musique* (1760.)

dans ses pages prophétiques du *Troisième Entretien sur le Fils naturel*. Il y appelle le réformateur de l'opéra :

Qu'il se montre, l'homme de génie qui doit placer la véritable tragédie, la véritable comédie sur le théâtre lyrique.

Il ne s'agit pas seulement d'une réforme de la musique; il s'agit d'une réforme du théâtre :

Ni les poètes, ni les musiciens, ni les décorateurs, ni les danseurs n'ont encore une idée véritable de leur théâtre.

Il faut que tout, poème, musique et danse, concoure à l'action dramatique. Il faut qu'un grand artiste, un grand poète qui serait aussi un grand musicien, réalise l'unité de l'œuvre d'art, produit de tant d'arts différents.

Et Diderot montre, par des exemples, comment un beau texte dramatique pourrait être traduit par un musicien, — « j'entends l'homme qui a le génie de son art; c'est un autre que celui qui ne sait qu'enfiler des modulations et combiner des notes ». Il est bien remarquable que ces exemples soient précisément choisis dans *Iphigénie en Aulide*, que Gluck prendra, quelques années plus tard, pour sujet de son premier opéra français :

Clytemnestre, à qui l'on vient d'arracher sa fille pour l'immoler, voit le couteau du sacrificateur levé sur son sein, son sang qui coule, un prêtre qui consulte les dieux dans son cœur palpitant. Troublée de ces images, elle s'écrie :

.... O mère infortunée!
De festons odieux ma fille couronnée
Tend la gorge aux couteaux par son père apprêtés!
Calchas va dans son sang... Barbares! arrêtez!
C'est le pur sang du dieu qui lance le tonnerre...
J'entends gronder la foudre et sens trembler la terre.
Un dieu vengeur, un dieu fait retentir ces coups.

Je ne connais, ni dans Quinault, ni dans aucun poète, des vers plus lyriques, ni de situation plus propre à l'imitation musicale. L'état de Clytemnestre doit arracher de ses entrailles le cri de la nature; et le musicien le portera à mes oreilles dans toutes ses nuances. S'il compose ce morceau dans le style simple, il se remplira de la douleur, du désespoir de Clytemnestre; il ne commencera à travailler que quand il se sentira pressé par les images terribles qui

obsédaient Clytemnestre. Le beau sujet pour un récitatif obligé, que les premiers vers! Comme on en peut couper les différentes phrases par une ritournelle plaintive! Quels caractères ne peut-on pas donner à cette symphonie? Il me semble que je l'entends... Elle me peint la plainte, la douleur, l'effroi, l'horreur, la fureur. — L'air commence à : « Barbares, arrêtez! » Que le musicien me déclame ce « Barbares », cet « Arrêtez! » en tant de manières qu'il voudra; il sera d'une stérilité bien surprenante, si ces mots ne sont pas pour lui une source inépuisable de mélodies [1]. Qu'on abandonne ces vers à mademoiselle Dumesnil. C'est sa déclamation que le musicien doit imaginer et écrire...

Voici un autre morceau, dans lequel le musicien ne montrera pas moins de génie, s'il en a, et où il n'y a ni lance, ni victoire, ni tonnerre, ni vol, ni gloire, ni aucune de ces expressions qui feront le tourment d'un poète, tant qu'elles seront l'unique et pauvre ressource du musicien.

Récitatif obligé :

Un prêtre, environné d'une foule cruelle...
Portera sur ma fille... *(sur ma fille!)* une main criminelle...

Air :

Non, je ne l'aurai point amenée au supplice,
Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice!... etc.

Ne croit-on pas entendre déjà une scène de Gluck?

Mais Diderot n'était pas le seul à indiquer au réformateur futur le sujet d'*Iphigénie en Aulide*. La même année, en mai 1757, *le Mercure de France* publiait une traduction française de *l'Essai sur l'Opéra*, du comte Algarotti [2], où ce grand seigneur artiste, en relations avec Voltaire et les Encyclopédistes, avait inséré un livret d'*Iphigénie en Aulide*, qu'il proposait comme exemple [3]; et son traité tout entier annonçait à chaque page, comme l'a montré M. Charles Malherbe [4], les principes exprimés par Gluck dans sa préface d'*Alceste*.

Il est plus que probable que Gluck connaissait le livre d'Algarotti. Il est possible qu'il ait connu aussi le passage

1. « *Musices seminarium accentus*. L'accent est la pépinière de la mélodie », répète Diderot dans *le Neveu de Rameau*.

2. Paru en 1755, sous le titre : *Saggio sopra l'Opera in Musica*.

3. Il publiait aussi un second livret : *Énée à Troie*, — le sujet même de Berlioz.

4. *Un Précurseur de Gluck* (*Revue Musicale*, sept. et oct. 1902).

que j'ai cité de Diderot. Les écrits des Encyclopédistes se répandaient par toute l'Europe, et Gluck s'y intéressait. Il lisait, en tout cas, l'esthéticien viennois, J. von Sonnenfels, qui reproduisait leurs idées; il était nourri de leur esprit; il fut le poète-musicien que tous ils pressentaient. Tous les principes qu'ils posaient, il les appliqua. Toutes les réformes qu'ils réclamaient, il les exécuta. Il réalisa l'unité du drame musical, fondé sur l'observation de la nature, le récitatif calqué sur les inflexions de la parole tragique, la mélodie expressive qui parle directement à l'âme, le ballet dramatique, la réforme de l'orchestre et du jeu des acteurs. Il fut l'instrument de la révolution dramatique que les philosophes préparaient depuis vingt ans.

II

La figure de Gluck nous est connue par de beaux portraits de l'époque : le buste de Houdon, une peinture de Duplessis, et par divers portraits écrits : notes prises, en 1772, par Burney, à Vienne; en 1773, par Christian von Mannlich, à Paris; en 1782 ou 1783, par Reichardt, à Vienne.

Il était grand, gros, très fort, corpulent sans être obèse, de charpente ramassée et musculeuse. Une tête ronde. Un visage large, rouge, fortement marqué de la petite vérole. Des cheveux bruns, poudrés. Des yeux gris, petits, enfoncés, mais extrêmement brillants ; le regard intelligent et dur. Il avait les sourcils relevés, le nez gros, les joues, le menton et le cou forts. Certains de ces traits rappellent un peu Beethoven et Hændel. Quand il chantait, il avait peu de voix, et rauque, mais très expressive. Au piano, il jouait d'une façon violente et rude, tapant sur l'instrument, mais lui faisant rendre des effets d'orchestre.

Dans la société, il prenait d'abord un ton guindé et solennel. Mais, tout de suite, il s'emportait. Burney, qui vit à la fois Hændel et Gluck, les rapproche pour le caractère : « Gluck, dit-il, est d'une humeur aussi sauvage que l'était Hændel, dont on sait que tout le monde avait peur. » Il était libre et

irritable, et ne pouvait s'habituer aux règles de la société. Il appelait crûment les choses par leur nom, et, d'après Chr. von Mannlich, à son premier voyage à Paris, il scandalisait vingt fois par jour ceux qui l'approchaient. Il était insensible aux flatteries, mais il admirait ses propres œuvres avec enthousiasme. Cela ne l'empêchait point de se juger exactement. Il aimait ceux qu'il aimait : sa femme, sa nièce, ses amis, mais sans démonstrations de tendresse, sans rien de la sensiblerie du temps ; il avait toute exagération en horreur, et ne flattait pas les siens. Il était jovial, bonhomme, joyeux après boire. Au reste, grand buveur et robuste mangeur ; il le fut jusqu'à l'apoplexie finale. Il ne jouait pas l'idéaliste. Il ne se faisait d'illusion ni sur les gens ni sur les choses. Il aimait l'argent, et ne s'en cachait pas. Il avait une forte dose d'égoïsme, « surtout à table, dit Chr. von Mannlich, où il croyait avoir un droit naturel aux meilleurs morceaux ».

En somme, un rude homme, nullement homme du monde, sentimental en rien, voyant la vie comme elle est, et fait pour y combattre, pour foncer sur les obstacles, comme un sanglier, à coups de boutoir.

Si l'on ajoute qu'il avait une intelligence peu commune en dehors de son art, qu'il aurait pu être en littérature un artiste non médiocre, s'il l'avait voulu [1], et qu'il se servait de sa plume avec une verve ironique et âpre, qui écrasa les critiques de Paris, et pulvérisa La Harpe, on sent combien il était fait pour un rôle de combat et de révolution. Et, vraiment, il y avait en lui du Révolutionnaire avant la lettre, de l'esprit républicain, qui n'admet aucune supériorité, hors celle de l'esprit. A peine arrivé à Paris, il traite la cour et la société parisienne comme jamais artiste n'avait encore eu le courage de le faire. Lors de la première de son *Iphigénie en Aulide*, au dernier moment, quand le roi, la reine, toute la cour, étaient invités, il déclare que la représentation n'aura pas lieu, et la fait remettre, en dépit des usages et des observations, parce qu'il ne trouve pas les chanteurs assez prêts. Il s'attire une affaire avec le prince d'Hénin, qu'il rencontre dans un salon, et qu'il ne se donne pas la peine de saluer, parce que, dit-il,

1. Burnoy disait de lui : « Il n'est pas seulement un ami de la poésie, mais un poète. Il eût été aussi grand comme poète, s'il avait eu une autre langue à son service. »

« l'usage en Allemagne est de ne se lever que pour les gens qu'on estime ». Et — signe des temps — rien ne peut le faire céder : bien plus, c'est le prince d'Hénin qui doit aller faire visite à Gluck... Il se laisse faire la cour par les courtisans. A ses répétitions, où il se met à l'aise, en bonnet de nuit, et sans perruque, il se fait rhabiller par les grands seigneurs : c'est à qui lui présentera son surtout, sa perruque. Il apprécie la duchesse de Kingston, parce qu'elle a dit que « le génie annonçait ordinairement une âme forte et libre ».

A tous ces traits, on reconnaît l'homme des Encyclopédistes, l'artiste ombrageux, jaloux de sa liberté, le révolutionnaire à la Rousseau, le génie plébéien.

Où cet homme avait-il puisé cette vigoureuse indépendance morale? D'où sortait-il? — Du peuple, et de la misère, ou d'une lutte acharnée, prolongée, contre la misère.

Il était fils d'un garde-chasse de Franconie[1]. Né au milieu des bois, il y passa son enfance à vagabonder librement, pieds nus, en plein hiver; dans les immenses forêts du prince Kinsky et du prince Lobkowitz, il se pénétra de ces impressions de nature dont toute son œuvre a gardé le parfum[2]. Sa jeunesse fut difficile; il gagna péniblement sa vie. A vingt ans, lorsqu'il allait étudier à Prague, il devait chanter dans les villages, le long de sa route, pour payer son écot, ou il faisait danser les paysans, au son de son violon. Malgré la protection de quelques grands seigneurs, sa vie resta incertaine et gênée, jusqu'après trente-cinq ans, jusqu'à son riche mariage, en 1750. On le voit, avant cette date, errer sans poste fixe, sans situation, à travers l'Europe. A trente-cinq ans, lorsqu'il a déjà écrit quatorze opéras, il s'exhibe en Danemark, comme virtuose, et donne des concerts... d'harmonica[3].

1. Son père signait *Klukh*. Le nom de Gluck est souvent orthographié, dans quelques-uns de ses ouvrages italiens (dans l'*Ippolito* de 1745), *Kluck* ou *Cluch*.

2. Ainsi se vérifie curieusement l'exactitude de la métaphore de Victor Hugo, qui sans doute en eût été bien surpris lui-même :

« *Gluck est une forêt*, Mozart est une source. »

3. Il avait déjà fait de même à Londres, en 1746. Une note du *Daily Advertiser* du 31 mars 1746, signalée par M. A. Wotquenne, annonce : « Dans la grande salle de M. Hickford, Brewer's Street, le mardi 14 avril, M. Gluck, compositeur d'opéras, donnera un Concert de musique, avec les meilleurs acteurs de l'Opéra; particulièrement il exécutera, accompagné par l'orchestre, un concerto pour vingt-six verres à boire accordés par l'eau de source; c'est un nouvel instrument de sa

A cette vie errante et difficile, il dut deux choses : son énergie populaire, cette volonté rudement trempée, qui frappe d'abord en lui, — et aussi, grâce à ses voyages de Londres à Naples, et de Dresde à Paris, une connaissance de la pensée et de l'art de toute l'Europe, un esprit largement encyclopédique.

Voilà notre homme. Voilà la formidable machine de guerre qui allait se trouver lancée contre toutes les routines de l'opéra français du XVIIIe siècle. A quel point il était le musicien souhaité par les Encyclopédistes, on en jugera par un triple fait. Les préférences des Encyclopédistes en musique s'adressaient, comme on l'a vu, à l'opéra italien, dont le charme avait détaché la France de Rameau ; — à la mélodie, à la romance chère à Rousseau ; — et à l'opéra-comique français, qu'ils avaient contribué à fonder. Or, c'est précisément à cette triple école de l'opéra italien, de la romance ou du *Lied*, et de l'opéra-comique français, que Gluck s'était formé; c'est d'elle qu'il sortait quand il vint commencer sa révolution à Paris. On ne peut rien voir de plus opposé à l'art de Rameau.



C'est peu de dire que Gluck était rompu à l'art musical talien, qu'il était un italianisant. Il fut, pendant la première moitié de sa vie, un musicien italien. Le fond musical est chez lui tout italien. A vingt-deux ans, *Kammermusicus* du prince lombard Melzi, il le suit à Milan, où, pendant quatre ans, il étudie sous la direction de G.-B. Sammartini, un des créateurs de la symphonie d'orchestre. Son premier opéra, *Artaserse*, sur un poème de Métastase, est joué à Milan, en 1741. Dès lors, se déroule une suite de trente-cinq cantates dramatiques, ballets et opéras italiens[1] ; italiens, avec tous les

propre invention, sur lequel on peut exécuter ce qui peut être joué par le violon ou le clavecin. Il espère ainsi satisfaire les curieux et les amateurs de musique. » Ce concert eut grand succès, sans doute : car il fut redonné, le 19 avril, au Hay-Market. — Une annonce pareille est publiée par Gluck, trois ans plus tard, pour un concert pareil, donné le 19 avril 1749, au château de Charlottenborg, en Danemark. — Voir le *Catalogue thématique des œuvres de Chr. W. Gluck (1714-1787)*, par Alfred Wotquenne (Breitkopf, 1904).

1. On connaît de Gluck cinquante œuvres dramatiques, un *De Profundis*, un recueil de *Lieder*, six sonates pour deux violons et basse, neuf ouvertures pour divers instruments, et des airs détachés.

caractères de l'italianisme musical, avec des airs *da capo*, des vocalises, et toutes les concessions que les compositeurs d'alors devaient faire aux virtuoses. Dans une pièce de circonstance, jouée à Dresde en 1747, *Le Nozze d'Ercole e d'Ebe*, le rôle d'Hercule était écrit pour un soprano, et fut chanté par une femme. Impossible d'être plus italien, italien jusqu'à l'absurde.

On ne peut dire que cet italianisme de Gluck ait été une erreur de jeunesse, qu'il répudia ensuite. Certains des plus beaux airs de ses opéras français sont des airs de cette période italienne, qu'il a repris sans y rien changer. M. Alfred Wotquenne, bibliothécaire du Conservatoire de Bruxelles, vient de publier un très important *Catalogue thématique des œuvres de Gluck*, où l'on peut suivre exactement tous ces emprunts. Dès son cinquième opéra, *Sofonisba* (1744), nous voyons poindre le duo fameux d'Armide et d'Hidraot. Dès *Ezio* (1750), s'épanouit l'air délicieux d'Orphée aux Champs-Élysées. L'admirable chant d'*Iphigénie en Tauride : O malheureuse Iphigénie!* n'est autre qu'un air de *la Clemenza di Tito* (1752). Un air de *la Danza* (1755) reparaît textuellement, avec de tout autres paroles, dans le dernier opéra de Gluck : *Écho et Narcisse*. Le ballet des Furies, au second acte d'*Orphée*, avait déjà figuré dans le très beau ballet de *Don Juan*, écrit par Gluck en 1761. *Telemacco* (1765), le meilleur de ces opéras italiens, a fourni l'air magnifique d'Agamemnon, au début d'*Iphigénie en Aulide*, et une quantité d'airs de *Pâris et Hélène*, d'*Armide*, et d'*Iphigénie en Tauride*. Enfin, la célèbre scène de la Haine, dans *Armide*, est entièrement bâtie sur des fragments de huit opéras italiens différents ! — Il est donc évident que la personnalité de Gluck était déjà pleinement formée dans ses œuvres italiennes, et qu'il n'y a pas à établir de distinction tranchée entre sa période italienne et sa période française. Celle-ci est la suite naturelle de l'autre : elle ne la renie en rien.

Il ne faudrait même pas croire que la révolution du drame lyrique, qui a immortalisé son nom, date de son arrivée à Paris. Il la prépare dès 1750, dès cette époque heureuse où un nouveau voyage en Italie, et peut-être son amour pour Marianne Pergin, qu'il épouse cette année même, produisent

en lui une floraison nouvelle de musique. Déjà il conçoit le projet d'essayer sur l'opéra italien ses idées naissantes de réforme dramatique; il s'efforce de lier et de développer l'action, d'y mettre de l'unité, de rendre le récitatif dramatique et vrai, d'imiter la nature. On ne doit pas oublier que l'*Orfeo ed Euridice* de 1762 et l'*Alceste* de 1767 sont des opéras italiens, « le nouveau genre d'opéra italien », comme dit Gluck[1], et que le principal mérite de cette invention appartient, de son aveu même, à un Italien, Raniero da Calsabigi, de Livourne, l'auteur des poèmes, qui avait plus clairement que lui-même l'idée de la réforme dramatique à accomplir[2]. Même après *Orfeo*, il revient encore au pur opéra italien à l'ancienne mode, avec *Il Trionfo di Clelia*, en 1763, *Telemacco*, en 1765, et deux cantates sur des paroles de Métastase. A la veille de son arrivée à Paris, avant, après *Alceste*, il écrit toujours de la musique italienne. Quand il réforme l'opéra, ce n'est pas un opéra français ou allemand qu'il réforme, c'est l'opéra italien. La matière sur laquelle il travaille est et reste, jusqu'à la fin, purement italienne.

*
* *

Gluck se prépare de plus à l'opéra français par la romance, le *Lied*.

Nous avons de lui un recueil de *Lieder*, écrits en 1770 sur des odes de Klopstock : *Klopstock's Oden und Lieder beym Clavier zu singen in Musik gesetzt von Herrn Ritter Gluck*. Gluck admirait Klopstock; il fit sa connaissance à Rastadt, en 1775, et il lui chanta, avec sa nièce Marianne, quelques-uns de ces *Lieder*, ainsi que des morceaux de *la Messiade*, qu'il avait mis en musique. Ce petit recueil de chants est

1. « Je me ferais un reproche encore plus sensible, si je consentais à me laisser attribuer l'invention du *nouveau genre d'opéra italien*, dont le succès a justifié la tentative. *C'est à M. Calzabigi qu'en appartient le principal mérite.* » (Gluck, lettre de février 1773 au *Mercure de France*.) Dans la préface de *Pâris et Hélène*, en 1770, après *Alceste*, Gluck ne parle que de « détruire les abus qui se sont introduits dans l'*opéra italien*, et qui le déshonorent ».

2. Calsabigi, dans une très intéressante lettre du 25 juin 1784, au *Mercure*, a protesté que Gluck lui devait tout, et il a longuement raconté comment il lui fit composer sa musique d'*Orphée*, en marquant sur le manuscrit toutes les nuances d'expression, et jusqu'aux moindres accents.

assez mince, et n'a qu'une médiocre valeur artistique. Mais l'importance historique en est assez grande : car il est un des premiers exemples de *Lieder*, tels que les concevront Mozart et Beethoven ; — des mélodies très simples, qui ne sont et ne veulent être qu'une expression renforcée de la poésie.

Il est intéressant de remarquer que Gluck s'appliquait à ce genre d'œuvres entre la composition d'*Alceste* et celle d'*Iphigénie en Aulide*, au moment où il se disposait à venir à Paris. D'ailleurs, si l'on parcourt la partition d'*Orphée* ou d'*Iphigénie en Aulide*, on verra que plusieurs airs sont de véritables *Lieder*. Ainsi la plainte, trois fois répétée, sans aucun changement, d'Orphée au premier acte : « *Objet de mon amour*[1]... » Ainsi surtout nombre de petits airs d'*Iphigénie en Aulide* : celui de Clytemnestre, au premier acte : « *Que j'aime à voir ces hommages flatteurs...* », que rappelle de très près un des *Lieder* de Beethoven *A la Bien-aimée absente*, et presque tous ceux d'Iphigénie au premier acte (« *Les vœux dont ce peuple m'honore...* ») ou au troisième (« *Il faut de mon destin...* » « *Adieu, conservez dans votre âme...* », etc.). Ce sont là, soit de petites pensées musicales, comme chez Beethoven, soit des romances, conçues dans l'esprit de Rousseau, des mélodies spontanées, qui parlent simplement au cœur. Le style de ces œuvres est en somme plus près de l'opéra-comique que de l'opéra français.

***

Il n'y a rien là qui puisse surprendre, si l'on songe que Gluck s'était longuement exercé au genre de l'opéra-comique français. De 1758 à 1764, il écrit une dizaine d'opéras-comiques français sur des paroles françaises. Ce n'était pas une tâche aisée pour un Allemand. Il y fallait beaucoup de grâce, de légèreté, d'entrain, une veine mélodique abondante et facile et une connaissance très juste de la langue française. Ce fut pour Gluck un excellent exercice : ainsi apprit-il, pendant une dizaine d'années, à pénétrer l'esprit de notre langue et à se rendre un compte exact de ses ressources lyriques. Il fit

1. Nos 7, 9 et 11 de la partition française, 5, 7 et 9 de la partition italienne (édition Peters).

preuve dans ces travaux d'une habileté singulière. De ces opéras comiques, qui se nomment *l'Ile de Merlin* (1758), *la Fausse Esclave* (1758), *l'Arbre enchanté* (1759), *Cythère assiégée* (1759), *l'Ivrogne corrigé* (1760), *le Cadi dupé* (1761), *la Rencontre imprévue, ou les Pèlerins de la Mecque* (1764)[1], le plus célèbre fut *la Rencontre imprévue*, écrit sur un livret de Dancourt, d'après Lesage. M. Weckerlin en a publié une réédition, et l'on a pu en entendre des fragments, cet hiver, à l'École des Hautes Études sociales. C'est une œuvre facile, un peu trop facile parfois, mais comme il convient à ce genre aimable et sans prétention. A côté de morceaux un peu vides, il en est de charmants : tel d'entre eux annonce le Mozart de *l'Enlèvement au Sérail*. Et, en vérité, c'est bien de là que Mozart est sorti[2]. On retrouve dans *les Pèlerins de la Mecque* son rire bon enfant, sa jovialité simple et saine, et jusqu'à sa sensibilité émue et souriante. On trouve mieux encore : certaines pages d'une poésie exquise, comme l'air : « *Un ruisselet...* », pareil à une rêverie de printemps ; telles autres, d'un style plus large, comme l'air d'Ali au second acte : « *Tout ce que j'aime est au tombeau...* », où retentit l'écho des lamentations d'Orphée. — Et partout une clarté, une justesse, une sobriété parfaites, des qualités toutes françaises.

On voit combien Gluck devait plaire aux Encyclopédistes, patrons de l'opéra-comique, du chant clair, de la musique non savante, du théâtre musical populaire, accessible à tous. Gluck le savait si bien que, sur le point de venir à Paris, il appuyait ses idées de réforme sur les théories de Rousseau, et qu'aussitôt arrivé il se mit en relations avec lui, uniquement attentif à lui plaire, et indifférent aux jugements du reste du public.

1. Il est assez curieux que certaines des pages les plus célèbres d'*Armide* et d'*Iphigénie en Tauride* soient empruntées à ces opéras-comiques. L'ouverture d'*Iphigénie en Tauride* n'est autre que l'ouverture de *l'Ile de Merlin* ; plusieurs morceaux de la scène de la Haine, dans *Armide*, proviennent plus ou moins directement de *l'Ivrogne corrigé* ; l'ouverture de celui-ci est devenue la Bacchanale de celle-là ; et M. Wotquenne a même montré que l'air : « *Sors du sein d'Armide !* » se dessine déjà dans le duo : « *Ah ! si j'empoigne ce maître ivrogne...* » ; — mais je crois qu'ici la ressemblance est fortuite.

2. Mozart a d'ailleurs composé, quelques mois après la première des *Pèlerins de la Mecque*, des variations pour piano sur un des airs de cet opéra-comique.



Les principes de la réforme de Gluck sont connus. Il les a exposés lui-même dans sa célèbre préface d'*Alceste* de 1769, et dans son épître dédicatoire, moins connue, mais non moins intéressante, de *Pâris et Hélène*, en 1770. Je n'insisterai pas sur des pages cent fois reproduites. Je voudrais seulement en dégager les passages qui montrent combien l'opéra de Gluck répondait aux vœux des penseurs de son temps.

En premier lieu, Gluck ne cherche pas à donner l'idée qu'il crée une musique nouvelle, mais un drame musical nouveau ; et il en reporte le principal honneur à Calsabigi, qui « conçut un nouveau plan de drame lyrique, où il substitua aux descriptions fleuries, aux comparaisons inutiles, aux froides et sentencieuses moralités, des passions fortes, des situations intéressantes, le langage du cœur, et un spectacle toujours varié ». Il s'agit donc d'une réforme dramatique, et non d'une réforme musicale.

Le but unique étant le drame, tout doit s'y ramener :

La voix, les instruments, tous les sons, les silences mêmes, doivent tendre à un seul but qui est l'expression ; et l'union doit être si étroite entre les paroles et le chant que le poème ne semble pas moins fait sur la musique que la musique sur le poème... [1]

En conséquence, Gluck prend, comme il dit, « une nouvelle méthode (il ne dit pas une nouvelle musique) :

Je me suis occupé de la scène, j'ai cherché la grande et forte expression, et *j'ai voulu surtout que toutes les parties de mes ouvrages fussent liées entre elles* [2].

Ce souci constant de l'unité et de la liaison de toute l'œuvre, qui manquait trop à Rameau, était d'autant plus fort chez Gluck que — chose curieuse — il ne croyait pas beaucoup au pouvoir expressif de la mélodie, ni même de l'harmonie :

On chercherait en vain [dit-il à Corencez] dans la combinaison des notes qui composent le chant un caractère propre à certaines passions : il n'en existe point. Le compositeur a la ressource de l'harmonie, mais souvent elle-même est insuffisante.

1. Lettre de Gluck à La Harpe. (*Journal de Paris*; 12 octobre 1777.)

2. Lettre de Gluck à Suard. (*Ibid.*)

Ce qui importe surtout, c'est la place du morceau dans l'œuvre, c'est son contraste ou sa liaison avec les chants qui précèdent et qui suivent. C'est par là, et par le choix des instruments qui l'accompagnent, que l'on peut principalement, d'après Gluck, produire une émotion dramatique précise. De là cette trame serrée de ses principales œuvres, du premier et du second acte d'*Alceste*, du second acte d'*Orphée*, d'*Iphigénie en Tauride*, où, malgré quelques raccords et pièces rajoutées, « on peut difficilement séparer un des airs de la place où il est; le tout forme une chaîne indissoluble ».

Gluck procède en homme de théâtre. Il limite son rôle de musicien à celui de « seconder la poésie, pour fortifier l'expression des sentiments et l'intérêt des situations, sans interrompre l'action et la refroidir par des ornements superflus ». On connaît le fameux passage, où il dit que « la musique doit ajouter à la poésie ce qu'ajoute à un dessin correct et bien composé la vivacité des couleurs et l'accord heureux des lumières et des ombres, qui servent à animer les figures sans en altérer les contours ». Il y a là un bel exemple de désintéressement de la part du musicien, qui met tout son génie au service de l'action dramatique. Ce désintéressement semblera sans doute excessif aux musiciens et admirable aux hommes de théâtre. Il s'oppose à l'esprit de l'opéra français d'alors, tel que le décrit Rousseau, avec sa musique trop touffue et ses accompagnements trop chargés.

Mais ne sera-ce pas appauvrir l'art? — Non, répond Gluck; c'est, au contraire, le ramener au principe même du beau, qui n'est pas seulement *la vérité*, comme disait Rameau, mais qui est aussi *la simplicité* :

La simplicité, la vérité et le naturel sont les grands principes du beau dans toutes les productions des arts[1].

Le modèle suprême est, pour Gluck, comme pour Diderot, la tragédie grecque. Il ne s'agit pas, dit Gluck, de juger ma musique au clavecin, dans un appartement! Ce n'est pas de la musique de salon. C'est de la musique pour de larges espaces comme les théâtres grecs :

1. Ailleurs : « J'ai cru que la plus grande partie de mon travail devait se réduire à chercher une belle simplicité. » (Lettre au grand-duc de Toscane, 1769.)

Les délicats amateurs, qui ont mis toute leur âme dans leurs oreilles, trouveront peut-être un air trop âpre, un passage trop ressenti, ou mal préparé, sans songer que, dans la situation, cet air, ce passage est le sublime de l'expression.

C'est de la peinture à fresque : il faut la voir de loin. Si l'on fait à Gluck une critique sur quelque passage, il demande :

Cela vous a-t-il déplu au théâtre? — Non? Eh bien, cela me suffit. Quand j'ai réussi au théâtre, j'ai remporté le prix que je me propose ; et je vous jure qu'il m'importe peu d'être trouvé agréable dans un salon, ou dans un concert. Votre question ressemble à celle d'un homme qui serait placé dans la galerie haute du dôme des Invalides, et qui crierait au peintre qui serait en bas : « Monsieur, qu'avez-vous prétendu faire en cet endroit? Est-ce un nez? Est-ce un bras? Cela ne ressemble ni à l'un ni à l'autre. » — Le peintre lui crierait de son côté avec beaucoup plus de raison : « Eh! monsieur, descendez, regardez, et jugez vous-même[1] ! »

Grétry, qui possède, à un haut degré, l'intelligence de cet art, dit :

Ici, tout doit être volumineux ; c'est un tableau fait pour être vu à une grande distance. Le musicien ne travaillera qu'en grosses notes. Point de roulades. Presque toujours un chant syllabique. L'harmonie, la mélodie doivent être larges; tous les détails des genres finis sont exclus de l'orchestre. Il faut en quelque sorte peindre avec un balai. Si les paroles ne renferment qu'un sentiment, si le morceau doit conserver une unité de sentiment, le musicien aura le droit et le devoir de prendre un mètre ou un rythme qu'il conservera sans interruption dans chaque morceau de musique. Gluck n'a été vraiment grand que lorsqu'il a *contraint* son orchestre ou le chant par un même trait[2].

On connait, en effet, cette vigueur de rythmes insistants et répétés, où se marque si puissamment l'énergique volonté de Gluck. Bernhard Marx dit avec raison[3] qu'aucun musicien ne l'égale en cela, même pas Hændel. Seul, Beethoven lui ressemble. Toutes ses règles d'art sont d'un art monumental, fait pour être vu en sa place, et d'une place déterminée. Et

1. Conversation avec Corancez (*Journal de Paris*, 21 août 1788).

2. *Essais sur la Musique*, liv. IV, ch. IV.

3. *Gluck und die Oper*, 2 vol. in-8° (Berlin, 1863).

« il n'y a aucune règle, dit Gluck, que je n'aie cru devoir sacrifier de bonne grâce en faveur de l'effet ».

L'effet dramatique, c'est donc en dernier lieu, comme en premier, l'objet essentiel de cette musique. A tel point que, de l'aveu du compositeur, elle perd presque tout son sens, non seulement à être entendue hors du théâtre, mais à être entendue, même au théâtre, sans la direction du compositeur :

La présence du compositeur lui est, pour ainsi dire, aussi nécessaire que le soleil l'est aux ouvrages de la nature ; il en est l'âme et la vie ; sans lui, tout reste dans la confusion et le chaos.

Car il suffit de la plus légère altération dans un mouvement, ou dans l'expression, il suffit d'un détail hors de sa place, pour que l'effet d'une scène entière soit détruit, et que — c'est Gluck qui parle — l'air : « *J'ai perdu mon Eurydice* » devienne « un air de marionnettes... » En tout cela, on sent l'homme de théâtre, pour qui la plus belle pièce écrite n'est rien, pour qui le théâtre n'existe que réalisé, sur la scène, par les acteurs, et non pas dans les livres ou les concerts. En certains cas, pour le *Trionfo di Clelia* (1763), par exemple, nous savons que Gluck se contenta de composer ou de préparer son opéra dans sa tête, et qu'il ne consentit à l'écrire qu'après avoir vu les acteurs et étudié leur façon de chanter. Alors il lui suffisait de quelques semaines pour achever son travail. Ainsi procéda parfois Mozart. Cette théorie était poussée si loin chez Gluck qu'il en arrivait à ne plus s'intéresser à ses partitions écrites ou publiées. Ses manuscrits sont d'une incroyable incurie. Il fallait le contraindre pour qu'il corrigeât ses éditions. — Qu'il y ait en tout ceci des exagérations évidentes, je ne le nie point ; mais comme ces exagérations mêmes sont intéressantes ! Elles sont, à coup sûr, le fait d'une violente réaction contre le théâtre musical d'alors, qui était du théâtre musical de concert, de l'opéra en chambre.

Il va sans dire qu'avec de pareilles pensées, Gluck devait être conduit à accomplir cette réforme de l'orchestre et du chant de l'opéra qu'appelaient tous les gens de goût de son temps. Ce fut son premier acte, en arrivant à Paris. Il s'attaqua à ces incroyables chœurs, qui chantaient avec des masques, sans un geste, rangés, les hommes d'un côté, les bras

croisés, les femmes de l'autre, un éventail à la main. Il s'attaqua à cet orchestre plus incroyable encore, qui jouait avec des gants pour ne pas se refroidir ou se salir les mains, qui passait son temps à s'accorder bruyamment, et dont les instrumentistes venaient ou partaient tranquillement, au milieu d'un morceau, quand il leur en prenait fantaisie. Le plus terrible, c'étaient les chanteurs, orgueilleux et intraitables. Rousseau disait plaisamment :

L'Opéra n'est point ici, comme ailleurs, une troupe de gens payés pour se donner en spectacle au public; ce sont, il est vrai, des gens que le public paye, et qui se donnent en spectacle; mais tout cela change de nature, attendu que c'est une Académie royale de musique, une espèce de cour souveraine, qui juge sans appel dans sa propre cause, et ne se pique pas autrement de justice ni de fidélité.

Gluck imposa à ces « Académiciens » six mois de répétitions sans pitié, ne leur passant rien, et menaçant, à chaque révolte, d'aller trouver la reine et de repartir pour Vienne. C'était une chose tellement inouïe — un compositeur réussissant à venir à bout des musiciens de l'Opéra ! — qu'on venait assister à ces belliqueuses répétitions comme à un spectacle.

La danse était encore à part de l'action, et, dans l'anarchie de l'opéra avant Gluck, elle semblait presque le pivot de l'œuvre, autour duquel tout le reste venait tant bien que mal s'accrocher. Gluck brisa son orgueil : il osa tenir tête à Vestris, qui tyrannisait l'opéra français ; il ne craignit point de lui dire que, dans ses œuvres, il n'y avait point de place pour les « gambades », et qu' « un artiste qui portait toute sa science dans ses talons n'avait pas le droit de donner des coups de pied dans un opéra tel qu'*Armide* ». Il réduisit la danse à faire, autant que possible. partie intégrante de l'action : voyez les ballets des Furies ou des ombres bienheureuses dans *Orphée*. Certes la danse n'a plus avec Gluck l'exubérance ravissante qu'elle a dans l'opéra de Rameau ; mais ce qu'elle perd en originalité et en richesse, elle le gagne en simplicité et en pureté. Les airs de danse d'*Orphée* sont de purs chefs-d'œuvre antiques.

Partout les mêmes principes de simplicité, de clarté, de vérité, la subordination de tous les détails de l'œuvre à l'unité

du drame, un art monumental et populaire, anti-savant : — l'art rêvé par les Encyclopédistes.



Mais le génie de Gluck les dépasse. Chose remarquable, plus qu'eux, il représente en musique le libre esprit du XVIIIe siècle, de la raison dégagée de toutes les petites questions de rivalités de races, de nationalisme musical. Avant Gluck, le problème était réduit à une lutte entre l'art italien et l'art français. Chez les uns et les autres, la question posée était : Qui l'emportera, de Pergolèse ou de Rameau ?... Gluck arrive. Que fait-il triompher[1] ? Est-ce l'art français ? Est-ce l'art italien ? Est-ce l'art allemand ? C'est bien autre chose encore ! C'est un art *international*, et Gluck le dit en propres termes :

Je cherche, avec une mélodie noble, sensible et naturelle, avec une déclamation exacte selon la prosodie de chaque langue et le caractère de chaque peuple, à fixer le moyen de produire *une musique propre à toutes les nations, et à faire disparaître la ridicule distinction des musiques nationales*[2].

Admirons la grandeur de cette pensée, qui s'élève au-dessus des luttes éphémères des partis, et qui est une conclusion logique à la pensée philosophique du siècle, — conclusion que les philosophes eux-mêmes n'avaient peut-être pas eu la hardiesse de tirer[3]. — Oui, l'art de Gluck est un art *européen*. Et c'est en cela qu'il surpasse, à mon sens, l'art de Rameau, qui est exclusivement français. Quand Gluck écrit pour les Français, il ne s'asservit pas à leurs modes. Il ne

1. Les Français sont tout désorientés d'abord en entendant sa musique. Ils cherchent, suivant leur habitude, à la faire rentrer dans une catégorie connue. Les uns y voient de la musique italienne, les autres une modification tudesque de l'opéra français. Le plus intelligent est Rousseau, qui se déclare d'abord franchement pour Gluck, et a le courage d'avouer qu'il s'est trompé, en prétendant qu'on ne pouvait écrire de bonne musique sur des paroles françaises. — Mais cette franchise dure peu.

2. Lettre au *Mercure de France* (février 1773).

3. Il est juste, pourtant, de rappeler que Rousseau a écrit dans son *Dictionnaire de musique*, en 1767, qu'après avoir été enthousiaste de la musique française, puis après s'être livré avec la même bonne foi à la musique italienne, « maintenant il ne connaît qu'*une Musique, qui, n'étant d'aucun pays, est celle de tous* ».



prend que les traits les plus généraux, les plus essentiels du style et de l'esprit français. Ainsi échappe-t-il à la plupart des mièvreries du temps. Il est classique. Pourquoi Rameau, qui est un si grand musicien, n'a-t-il pas dans l'histoire de l'art une place égale à celle de Gluck ? Parce qu'il n'a pas su dominer assez la mode de son époque. Parce qu'on ne trouve pas en lui cette rigueur et cette clarté de la volonté et de la raison, qui caractérisent l'art de Gluck. Comme on l'a dit, Gluck est Corneille. Il y a eu de grands poètes dramatiques en France avant Corneille ; mais ils n'avaient point l'éternité de son style : « Je fais la musique, disait Gluck, de manière qu'elle ne vieillisse pas sitôt. » Un tel art, se privant volontairement, — autant du moins qu'il est possible, — des agréments de la mode, est naturellement moins séduisant que celui qui y a recours, comme l'art de Rameau. Mais cette sorte d'impersonnalité, qui le tient en dehors du siècle et du pays où il a surgi, fait qu'il est de tous les siècles et de tous les pays, et lui assure de survivre infailliblement à tout le reste.

Bon gré mal gré, Gluck s'est imposé à l'art de son époque. Il a mis fin aux luttes de l'italianisme et de l'opéra français. Si grand que fût Rameau, il n'était pas assez fort pour tenir tête à l'italianisme. Il n'était pas assez éternel, pas assez universel ; il était trop uniquement Français. Un art ne triomphe pas d'un autre en s'opposant à lui, mais en l'absorbant et le dépassant. Gluck brise l'italianisme, en s'en servant. Il brise l'ancien opéra français, en l'élargissant. Grimm, cet italianisant impénitent, forcé de s'incliner devant le génie de Gluck, qu'il n'aima jamais, est forcé de convenir, en 1783, que « la révolution lyrique, depuis huit ans, est prodigieuse, et qu'on ne peut refuser à Gluck la gloire de l'avoir commencée » :

C'est lui qui, de sa massue lourde et noueuse, a renversé l'ancienne idole de l'opéra français et chassé de ce théâtre la monotonie, l'inaction et toutes ces longueurs fastidieuses qui y régnaient. C'est à lui que nous devons peut-être les chefs-d'œuvre de Piccinni et de Sacchini.

Rien de plus sûr. Piccinni, que les italianisants opposèrent à Gluck, ne réussit à lutter contre lui qu'en profitant de ses exemples et en s'inspirant de ses modèles de déclamation et

de style. Gluck lui a frayé le chemin. Il l'a aussi préparé à Grétry[1], à Méhul, à Gossec, à tous les maîtres de la musique française; et l'on peut dire que c'est son souffle affaibli qui se perpétue dans une bonne partie des chants de la Révolution. Il n'a pas eu moins d'influence en Allemagne, où Mozart, qu'il connut personnellement et dont il admira les premières œuvres, l'*Enlèvement au sérail*, la *Symphonie parisienne*, a fait triompher, avec une bien autre ampleur musicale, l'opéra italien réformé, européanisé, de Gluck et de Piccinni.

Ainsi Gluck a eu ce privilège à peu près unique d'agir directement, à la fois, sur les trois grandes écoles musicales de l'Europe, et de les marquer de son empreinte. C'est qu'il était de toutes les trois, sans être enfermé dans les limites d'aucune d'elles. C'est qu'il avait employé au service de son œuvre d'art européenne les plus purs éléments artistiques de toutes les nations : la mélodie italienne, la déclamation française, le *Lied* allemand[2], la clarté du style latin, le naturel du nouvel opéra-comique, la gravité souveraine de la pensée germanique, surtout de celle de Hændel, qu'on a tort d'oublier, — car Haendel qui, dit-on, n'aimait point Gluck, fut pourtant son maître préféré, par la beauté plastique de sa mélodie, par son style colossal et ses rythmes d'armées en marche[3]. — Par son éducation, par sa vie qui se dispersa dans tous les pays d'Europe, Gluck était fait pour ce grand rôle d'un maître européen, — le premier, si je ne me trompe, qui ait imposé à l'Europe, par la domination de son génie, une sorte d'unité musicale. — Son cosmopolitisme artistique résume les efforts de trois ou quatre races et de deux siècles d'opéra, en une poignée d'œuvres qui en expriment l'essence d'une façon supérieure — et économique.

D'une façon trop économique peut-être. Il faut bien recon-

1. Telle pièce de Grétry, comme *la Caravane*, en 1785, est soutenue par les gluckistes, comme appartenant à leur parti.

2. Burney ajoute l'influence des ballades anglaises que, d'après lui, Gluck aurait étudiées dans son voyage en Angleterre, et qui lui auraient, les premières, révélé le naturel et la simplicité.

3. Il serait facile de retrouver jusque dans *Orphée* la marque de Hændel, et particulièrement de son *Judas Macchabée*, à la première exécution duquel Gluck assistait à Londres, en 1746. — Gluck avait un culte pour Hændel : le portrait de Hændel était placé dans sa chambre, au-dessus de son lit.

naître que si la veine mélodique de Gluck est exquise, elle est peu abondante, et que s'il a écrit quelques-uns des airs les plus parfaits de la musique, d'une beauté à la fois plastique et morale, le bouquet de ces airs pourrait tenir dans la main. Ce maître élyséen vaut par la qualité unique de ses œuvres, non par la quantité; il était pauvre d'invention musicale, non seulement dans la polyphonie, le développement des grands ensembles, le travail thématique et organique, mais dans la mélodie même, puisqu'il est contraint de reprendre constamment des airs de ses anciens opéras pour ses œuvres nouvelles[1]. Cet homme, à qui ses admirateurs parisiens élevaient en 1778 un buste, avec l'inscription : « *Musas præposuit sirenis* », a en effet sacrifié les sirènes aux muses; il était plus poète que musicien, et l'on a pu regretter que chez lui la puissance musicale n'égalât point la puissance poétique.

Mais si Mozart, avec un génie musical unique, et peut-être même Piccinni, avec plus de dons mélodiques, l'ont surpassé comme musicien, si Mozart l'a même surpassé comme poète, il serait juste de lui faire hommage d'une partie de leur génie, puisqu'ils ont repris ses principes et suivi ses exemples. Et, par une chose au moins, Gluck reste le plus grand, — non pas simplement parce qu'il fut le premier et leur ouvrit

1. Il ne faut cependant pas exagérer, comme on le fait aujourd'hui, et, quand on juge Gluck, lui reprocher à la légère de se copier lui-même, au mépris de ses théories dramatiques. A examiner de plus près les œuvres de Gluck, on reconnaîtra ceci :

1° Les drames qui lui tiennent le plus au cœur, comme l'*Alceste* italienne de 1767, n'ont fait aucun emprunt aux œuvres antérieures;

2° Dans *Orphée*, *Iphigénie en Aulide*, et l'*Alceste* française, ces emprunts se réduisent, à peu de choses près, à des airs de danse.

Restent *Armide* et *Iphigénie en Tauride*, qui sont tout à fait de la fin de la carrière de Gluck, et où les emprunts sont nombreux. Encore y a-t-il lieu d'observer que Gluck n'y recourt, pour ainsi dire, d'une façon paresseuse et passive, que dans *Iphigénie en Tauride*, le dernier de ces grands drames, qui est d'une époque où la fatigue de l'âge pèse décidément sur lui. Dans *Armide*, rien n'est plus intéressant que d'étudier comment il a refondu une quantité d'éléments anciens, de façon à en faire un tout absolument nouveau et original. Nul exemple plus frappant de cette façon de travailler que la scène de la Haine, bâtie sur des fragments d'*Artamene*, de l'*Innocenza giustificata*, d'*Ippolito*, des *Feste d'Apollo*, de *Don Juan*, de *Telemacco*, de l'*Ivrogne corrigé*, de *Paride ed Elena*. M. Gevaert n'a point tort de dire, à ce sujet, que Gluck considère ses œuvres anciennes comme « des ébauches, des études d'atelier », qu'il a le droit de reprendre, en les transformant, pour un tableau plus achevé.

la voie, mais parce qu'il fut le plus noble[1]. Il a été le poète de ce qu'il y a de plus haut dans la vie. Non pourtant qu'il se soit élevé à ces hauteurs, presque inaccessibles et irrespirables, du rêve métaphysique et de la foi, où se plaît l'art d'un Wagner. L'art de Gluck est profondément humain. Par opposition aux tragédies mythologiques de Rameau, il reste sur la terre : ses héros sont des hommes ; leurs joies et leurs douleurs lui suffisent. Il a chanté les passions les plus pures : l'amour conjugal dans *Orphée* et dans *Alceste*, l'amour paternel et l'amour filial dans *Iphigénie en Aulide*, l'amour fraternel et l'amitié dans *Iphigénie en Tauride*, le sacrifice, l'amour désintéressé, le don de soi-même à ceux qu'on aime. Et il l'a fait avec une sincérité et une simplicité de cœur admirables. Celui qui faisait mettre sur sa tombe l'inscription : « *Hier ruht ein rechtschaffener deutscher Mann. Ein eifriger Christ. Ein treuer Gatte...* » (« Ici repose un honnête homme allemand. Un ardent chrétien. Un fidèle époux... », — reléguant à la dernière ligne la mention de son talent musical, — montrait qu'il plaçait sa grandeur dans son cœur, plus encore que dans son art ; et il avait raison : car un des secrets de la fascination irrésistible de cet art, c'est qu'il se dégage de lui un parfum de noblesse morale, de loyauté, d'honnêteté, de vertu. Oui, c'est ce mot de vertu qui me semble le mieux caractériser la musique d'*Alceste*, ou d'*Orphée*, ou de la chaste *Iphigénie*. C'est par là surtout que l'auteur en sera cher aux hommes ; c'est par là qu'il est, comme Beethoven, bien plus qu'un grand musicien : un grand homme au cœur pur.

ROMAIN ROLLAND

1. Un sonnet de Friedrich Strauss, écrit à l'occasion du monument élevé à Gluck, en 1848, à Munich, dit avec justice qu'il fut « le Lessing de l'opéra, qui, par la faveur des dieux, trouva bientôt son Gœthe dans Mozart. Il ne fut pas le plus grand, mais il fut le plus noble ».

Lessing der Oper, die durch Göttergunst
Bald auch in Mozart ihren Goethe fand :
Der grösste nicht, doch ehrenwert vor allen.



leurs *fegaguirs* (canaux souterrains), les indigènes ont su et, quoi qu'on en ait dit, savent encore la trouver. La diminution des travailleurs a, seule, amené une diminution des *fegaguirs* en activité et des surfaces cultivées.

Les trois groupes d'Oasis, — Gourara au nord-ouest, Touat à l'ouest, Tidikelt au sud-est, — enserrent, comme d'un fossé presque continu, le haut et large plateau désertique et rocheux du Tademaït : dans ce demi-cercle de dépressions, le sous-sol riche en eau a permis les cultures. La nappe superficielle suit les inflexions de la croûte terrestre. Les *fegaguirs* ou les puits à galerie vont la chercher dans les parties élevées et l'amènent au niveau des cultures dans les parties basses, qui souvent se changent en *sebkhas*, c'est-à-dire en bas-fonds recouverts de blanches efflorescences salines, car toute cette terre est salée. Pendant l'été, par suite de l'évaporation intense, les *sebkhas* sont à sec ; pendant l'hiver, au contraire, elles constituent des lacs aux fonds mouvants dont l'accès est plus ou moins dangereux. Si, pendant l'été, on creuse dans la *sebkha* desséchée, on retrouve à une faible profondeur une eau semblable à celle des *fegaguirs*.

D'où vient l'eau des *fegaguirs*? La question a été très controversée. Les uns l'attribuent aux pluies du Tademaït : large de cinq cents kilomètres d'est en ouest, long de quatre cents kilomètres du sud au nord, ce haut plateau a cinq ou six cents mètres d'altitude; il peut être un réservoir considérable, malgré le peu d'abondance des chutes pluviales. Les autres veulent y voir des infiltrations de la nappe artésienne sous-jacente, dont l'origine serait beaucoup plus lointaine; elle viendrait des monts du Hoggar au sud, selon quelques-uns; elle filtrerait, pour d'autres, à travers les couches perméables, depuis la chaine lointaine de l'Atlas saharien, dont la ligne de sommets s'étend au nord, presque sans interruption du Maroc à la Tunisie. Les géologues nous donneront quelque jour la solution du problème. Ce qui est certain, c'est qu'il existe partout, dans les oasis sahariennes, à une faible profondeur, une nappe abondante, à laquelle les *fegaguirs* des indigènes empruntent l'eau nécessaire aux irrigations.

Aucun document ne permet encore d'en déterminer la puissance. Cependant, une communication récente du capitaine

Métois à la Société de Géographie d'Alger évalue à cent cinquante-deux mètres cubes par minute le débit des *fegaguirs* du Tidikelt : le Tidikelt, ajoute le capitaine Métois, constitue le groupe le plus étendu, mais le plus pauvre des oasis sahariennes; sa superficie de terres cultivables est un peu inférieure au cinquième de l'ensemble des Oasis. On pourrait donc admettre que le débit de toutes les *fegaguirs* des oasis sahariennes est de sept cent cinquante mètres cubes environ par minute, soit, par année, quatre cents millions de mètres cubes. Ces chiffres paraissent énormes. Si on les rapproche du chiffre des palmiers existants, cela donne pour chaque palmier cinquante centilitres par minute : M. Rolland a démontré que c'est la quantité nécessaire pour une bonne irrigation. Mais il est bien rare que les indigènes n'arrivent pas à planter trop de palmiers pour l'eau dont ils disposent : leur irrigation ne dépasse guère vingt-cinq centilitres, environ, par palmier et par minute. Je pense donc qu'il faut revenir aux chiffres plus vraisemblables de trois cent soixante-quinze mètres cubes d'eau par minute, soit deux cents millions de mètres cubes d'eau par an. C'est encore un beau débit, toute cette eau étant employée pour les irrigations; bien des régions du Tell algérien ne sont pas aussi bien pourvues. En outre, les sondages artésiens tentés dans le Tidikelt ont pleinement réussi. En les poursuivant, on peut augmenter la quantité d'eau amenée à la surface.

Comment donc se fait-il que ce pays privilégié entre tous les pays sahariens soit tombé dans l'état de misère où nos soldats l'ont trouvé? Et d'abord, était-il autrefois dans un tel état?

Les exagérations des indigènes, recueillies par le commandant Deporter, étaient dictées par l'enthousiasme. Mais les indigènes eux-mêmes ne s'enthousiasment pas sans raison. Quand ils disent qu'une vallée est magnifique, c'est qu'elle l'est, du moins à leurs yeux de pasteurs nomades. Pour nous, portés à comparer leurs pâturages à ceux de « chez nous », nous les trouvons misérables. Pourtant, dans nos grasses prairies de Normandie, le chameau ne vivrait pas, alors qu'il vit fort bien dans les maigres pâturages du Sahara. Il en est de même pour les cultures sahariennes. Elles se pré-

sentent sous a forme de jardins, et ces jardins ne sauraient soutenir la comparaison avec ceux de nos maraîchers. Mais les produits en sont incontestablement supérieurs à ceux de nos campagnes, françaises ou algériennes. Il ne faut pas oublier, en effet, que, si la surface cultivée est restreinte, chaque parcelle cultivée donne annuellement trois récoltes : dattes, céréales d'hiver, céréales ou fourrages d'été. Et, dès lors, l'enthousiasme des indigènes s'explique. Il n'y a pas lieu de le partager, à cause de l'exigüité des surfaces cultivées; mais il faut tout de même en tenir compte, à cause de leur production intensive.

Les oasis sahariennes représentent donc une certaine valeur. Si l'on n'en tire pas tout le parti possible, la cause en est à l'anarchie, uniquement à elle. Les cultivateurs des Oasis sont en général des gens paisibles et craintifs, faciles à commander. Leur passivité en a fait la proie des nomades turbulents et pillards qui les assiègent. A leur tour, ils exploitent leurs *harratins* et leurs esclaves. Ces *harratins* sont des sang mêlés, de situation sociale assez indécise. Ils ne sont pas propriétaires, ou ne le sont que rarement. Toutefois, ils ne sont pas esclaves. Ils travaillent généralement comme *khammès* (fermiers au cinquième). Il est probable que l'origine de ces *harratins* remonte à la période relativement civilisée des anciens Garamantes, qui furent les autochtones du pays. Soumis et réduits en servage, ils ont vu leurs rangs s'augmenter de tous les esclaves affranchis à la mort de leurs maîtres. Ces derniers se recrutaient au moyen d'achats faits aux Touaregs ; ils provenaient, pour la majeure partie, du Soudan.

Propriétaires très attachés à leurs biens, comme tous ceux qui vivent de la terre, les Oasiens étaient avant notre occupation dépouillés par les nomades voisins. Les Berabers de l'ouest, les Chaambas du nord-est et les Touaregs du sud accouraient au moment de la récolte et vivaient grassement aux dépens de leurs hôtes involontaires, pour se dédommager de leurs nombreux jours de jeûne. L'Oasien se rattrapait sur ses esclaves et sur ses *harratins*. Mal nourris, mal habillés, jamais payés, ceux-ci travaillaient sans enthousiasme et se reproduisaient faiblement. D'où la décadence des Oasis.

Cette décadence sera vite arrêtée, si nous assurons aux

propriétaires la jouissance de leurs récoltes : le pays se transformera à vue d'œil. Cette transformation sera plus rapide encore, si nos officiers peuvent mettre à la disposition des indigènes les procédés perfectionnés de notre industrie. Cette mise en valeur peut ne rien coûter à la métropole ni à l'Algérie : il suffirait d'y affecter les ressources de l'impôt local. Il faudrait seulement éviter à nos nouveaux sujets l'administration tracassière, qui est malheureusement à la mode chez nous, et lutter contre les tendances paperassières du service actuel des affaires indigènes. Mais il faut, avant tout, la sécurité. C'est là le point faible. Cette sécurité nous a coûté jusqu'ici horriblement cher, et cependant elle est toujours précaire.

***

Depuis que nous avons rattaché les oasis sahariennes à l'Algérie et à la subdivision d'Aïn-Sefra, la vallée de la Zousfana constitue l'unique voie de communication avec ces Oasis. Le chemin de fer d'Oran et d'Aïn-Sefra arrive jusqu'à Beni-Ounif, à quelques kilomètres au sud-est de Figuig. A Beni-Ounif, commence la caravane. De Beni-Ounif, on passe à travers les quelques palmiers de Djenane-ed-Dar. On fait ensuite étape à Fendi, près d'une oasis actuellement abandonnée, dans une gorge profonde : les eaux de l'oued Fendi contiennent des poissons, ce qui indique que l'oued ne tarit jamais complètement ; mais, dès la sortie de la palmeraie, l'eau se perd dans les sables, en laissant quelques mares entre les roches du goulet ; même cultivée avec plus de soin, cette oasis n'aurait jamais qu'une importance médiocre. De Fendi, on rejoint le vallon de la Zousfana et il faut aller jusqu'à Taghit, à cent trente kilomètres de là, pour retrouver de nouveaux palmiers. Dans cet intervalle désertique, les étapes sont marquées par de petits fortins, — El Morra, El Moungar, etc. — près de puits de qualité et de profondeur variables ; dans l'ensemble, on peut déclarer leur eau franchement mauvaise.

Sur tout ce parcours, la vallée de la Zousfana est constamment dominée à droite (ouest) par des montagnes peu élevées,

mais d'accès difficile ; la rive gauche (est) est bordée tantôt par de faibles collines, tantôt par de petites dunes : les hauteurs de quelque importance — tel le Djebel Mezarif — se trouvent un peu plus éloignées. La palmeraie de Taghit, enserrée entre les rochers de la rive droite et les dunes de la rive gauche, s'étend sur une largeur de dix-huit kilomètres. Pour la première fois, depuis Fendi, l'œil du voyageur, brûlé par les solitudes sahariennes, peut se reposer sur un peu de verdure. Mais il ne fait qu'entrevoir la palmeraie encaissée dans le lit profond de la rivière. Il lui faut encore aller soixante-dix kilomètres plus loin pour trouver de nouveau la verdure à Igli, où il atteint la vallée plus large de la Saoura, qui va droit au Touat et dont la Zousfana n'est qu'une sorte d'affluent.

La palmeraie d'Igli se voit mieux que celle de Taghit : pour l'embrasser d'un coup d'œil il est toutefois nécessaire de gravir un piton qui fait face à celui du fort. Les convois militaires séjournent un jour à Igli, comme ils ont séjourné un jour à Taghit, puis continuent le long de la Saoura. Encore une quarantaine de kilomètres, en passant par la petite oasis de Mazzer, et l'on arrive à Beni-Abbès. L'oasis de Beni-Abbès, d'assez faible étendue, est aussi située dans le fond de la Saoura, mais, de la falaise même que couronne le poste, on la domine merveilleusement. On la regarde, on l'admire, — car elle mérite l'admiration — pendant vingt-quatre heures, puis on reprend la route du Nord, enchanté de l'accueil cordial qui vous a été fait à ce bout du monde par le distingué chef de poste, le capitaine Regnault. On quitte Beni-Abbès avec le sentiment d'y laisser une sentinelle vigilante et alerte. On reprend vers le nord la piste monotone : ne va-t-on pas être attaqué dans cette région sinistre par quelque harka de Berabers ?

Voilà ce qu'éprouvent, ce que voient, tous les officiers qui font les convois de Beni-Ounif à Beni-Abbès (environ trois cents kilomètres : la distance de Paris à Dijon). A Beni-Ounif, au retour, ils trouvent des publicistes avides de recueillir leurs impressions. Elles sont franchement mauvaises. Quoi d'étonnant ? Rien n'est plus fastidieux que ce perpétuel va-et-vient des convois ; rien de plus monotone que la Zousfana et la Saoura entre Igli et Beni-Abbès. Mais n'y a-t-il rien

au delà ? C'est à Beni-Abbès seulement que commencent réellement les grandes palmeraies : de Beni-Abbès à Guerzim, sur un parcours de quatre-vingts kilomètres, l'Oasis est presque ininterrompue. La Saoura arrose ces palmiers. Tantôt elle coule à ciel ouvert, tantôt elle disparaît sous les sables. La vallée est large, parfois complètement ensablée, ce qui n'empêche pas les palmiers de prospérer, car leurs racines trouvent facilement à travers le sable l'humidité dont ils ont besoin. A Guerzim, qui termine ce chapelet verdoyant, on ne s'était pas contenté jadis de l'eau superficielle : quarante *fegaguirs* (canaux) alimentaient autrefois cette Oasis. A Kerzaz, trente kilomètres plus loin, autre groupe important de palmiers. Puis les soixante-dix kilomètres qui séparent Kerzaz de El-Ksebat comprennent encore six Oasis d'importance variable. Ainsi, de Beni-Abès à El-Ksebat, la Saoura arrose une longue suite de palmeraies, sur un parcours d'environ cent quatre-vingts kilomètres.

El-Ksebat est le carrefour, d'où l'on peut se diriger, au choix, soit à l'est vers le Gourara, qui est à une centaine de kilomètres, soit au sud vers le Touat, qui est à quelque trois cents kilomètres. On aborde ainsi le territoire des oasis sahariennes. Dans l'une et l'autre direction, que l'on aille à Timimoun ou à Adrar, il y a un espace absolument désertique à traverser, dont la largeur varie suivant la route choisie, mais qui n'est jamais inférieure à soixante kilomètres. Cette route de la Saoura est journellement suivie par nos convois. Elle est pourtant bien loin d'être sûre : faut-il rappeler soit les tentatives des Berabers contre nos convois et nos postes de l'ouest, soit nos opérations plus heureuses contre les Touaregs du sud ?

Je sais bien qu'on a dit que la question touareg était maintenant résolue. Mais les événements ne justifient guère cette manière de voir. L'initiative hardie du commandant Cauvet, alors chef d'annexe d'In-Salah, lançant son *makhzen* derrière un rezzou Hoggar et, du Tidikelt, pénétrant vers le sud jusqu'au cœur du pays touareg, a sans doute produit le meilleur effet. On ne peut cependant se défendre d'une certaine angoisse, quand on lit ce qu'écrit à ce sujet le lieutenant Cottenest, qui conduisit si brillamment cette opération

On se demande ce qui serait advenu, si ce brave officier n'avait su se montrer, je ne dirai pas à hauteur de sa tâche, mais au-dessus de sa tâche : malgré toutes ses qualités, le combat de Tit, qui fut en fin de compte une victoire, fut bien près d'être un désastre. L'acharnement des Touaregs à ce combat leur servira du moins d'une dure leçon : le nombre d'hommes qu'ils y ont perdus les a beaucoup affaiblis matériellement, et surtout moralement.

Le lieutenant Guillo-Lohan a pu traverser de nouveau le Hoggar quelques mois après, et cette fois sans coup férir. Les Touaregs se contentaient de faire le vide devant lui, ce qui est leur tactique habituelle. Puis le commandant Laperrine est allé à In-Zize avec cinquante méharistes. Il n'y avait dans tout l'Ahenet qu'une trentaine de lances. Les Hoggars, plus nombreux et plus à craindre, étaient contenus par la présence, au pâturage d'Arak, d'un peloton de la compagnie du Tidikelt sous le commandement du lieutenant Voinot. On ne peut que rendre justice à l'habileté de ces dispositions, mais elles ne prouvent pas que l'on puisse, comme on l'a dit, traverser le Sahara, aller du Tidikelt au Soudan, avec cinquante méharistes.

Quelque temps après, un rezzou touareg est venu prendre des chameaux en plein Tidikelt, aux portes mêmes d'In-Salah, puis, tournant au nord-est, a poursuivi et atteint une caravane aux portes de Ghadamès : considérablement augmenté, il se dirigeait de nouveau vers le Mouidir, quand il se heurta, près de Tighammar, à une reconnaissance du lieutenant Besset, qui le rejeta vers le sud. Depuis, le capitaine Métois a reçu la soumission des Touaregs Hoggars de l'Adrar. Il faut reconnaître l'importance de ce fait ; il ne faut pas l'exagérer ; les Touaregs passent pour avoir renié quatorze fois l'islamisme avant de l'embrasser définitivement ; n'agiront-ils pas de même dans leur soumission à la France ? A la suite de cette manifestation toute pacifique, un nouveau rezzou s'est lancé dans le nord à plus de six cents kilomètres jusqu'aux portes de Touggourt ; un autre serait allé vers In-Salah, tout récemment.

Cependant la politique de négociations avec les tribus touaregs, si habilement dirigée par le commandant Laperrine,

vient de remporter un nouveau succès qui paraît décisif. Le 21 janvier 1904, arrivait au poste d'In-Salah l'aménokal des Hoggars en personne, Moussa ag Amastan, conduit par un nommé El Hadj Ahmed Bilou, qui était allé jusqu'à Ghât chercher, au péril de sa vie, ce chef de la fraction la plus importante des Touaregs du nord. Il faisait son entrée dans le bordj d'In-Salah flanqué de deux acolytes de grande tente, Seghir ag Bedda et Khammou ag Iemma, et suivi de soixante-six représentants de diverses tribus hoggars sur lesquelles il avait tenu auparavant à affirmer, avec notre aide politique, sa suzeraineté. Les mêmes conditions furent imposées aux Hoggars et aux Ifoghas : sécurité du commerce et des voyageurs, comptes rendus de tous les événements importants à l'autorité française. En échange, nous reconnaissions Moussa comme aménokal et nous lui assurions la protection française.

Voilà, certes, un pas important fait dans la pacification. In-Salah exerce désormais son influence sur le Tidikelt, sur l'Adrar, sur l'Ahenet et sur le Hoggar, avec nécessité de pousser de temps en temps une pointe chez les Azdjers du sud-est, qui, également éloignés d'In-Salah et de Ouargla, et profitant de ce que nous ne sommes installés ni à Ghât ni à Ghadamès, forment l'élément le plus turbulent et le plus indiscipliné des tribus sahariennes. La tache d'huile se fait ainsi petit à petit; mais la question touareg est loin d'être encore résolue. Il ne faut pas que l'opinion publique s'y trompe : demain, elle serait trop vivement alarmée s'il se produisait un accident toujours possible.

Les troupes chargées de la sécurité au sud, contre les Touaregs, ignorent le repos; du moins elles ont pu suffire à la tâche. Il n'en est malheureusement pas de même à l'ouest, dans la Zousfana, sur la frontière ou sur les confins du Maroc, contre les Berabers. Cela ne tient nullement, je m'empresse de le dire, à la valeur du personnel employé. Au début de l'année 1903, les pillards, qui s'attaquaient aux convois libres, n'éprouvaient pas grand'peine à s'emparer des marchandises. Mais chaque fois qu'ils se sont heurtés aux troupes régulières, au *makhzen* et même aux *goums*, ils ont trouvé une superbe résistance.

C'est l'attaque du fortin de Ksar el Azoudj, où un sergent

indigène de tirailleurs algériens a su tenir tête avec ses dix hommes. C'est, au mois de février 1903, quelques jours plus tard, l'enlèvement d'un convoi libre près d'El Moungar et la vigoureuse poursuite du lieutenant Ruffier. C'est, un peu plus tard, l'affaire de Fendi, où le même lieutenant Ruffier était blessé, tandis que le capitaine Normand, qui dirigeait l'opération, avait son cheval tué sous lui. C'est encore l'attaque nocturne de Hassi-Rezal, où le sergent Fumigacci fit une si belle défense et, après avoir perdu le tiers de son monde, imposa encore le respect aux assaillants, sans pouvoir toutefois les empêcher d'emmener les chameaux ; immédiatement, le capitaine Regnault partait à la poursuite des pillards ; après une marche remarquable et un combat encore sanglant, il réussissait à reprendre une partie des chameaux enlevés. C'est encore le mémorable siège de Taghit par les Berabers et la belle défense du capitaine de Susbielle, puis la dramatique affaire d'El Moungar, dont tous les acteurs furent des héros. C'est enfin le combat tout récent du Djebel-Grouz, où le caïd de Géryville a perdu neuf hommes et dix-huit chevaux.

Malgré des prodiges de valeur en toutes circonstances, nos sujets indigènes, et quelquefois nos troupes, ont été invariablement dépouillés. Quand on n'a pas de défaillances individuelles à relever et que tout va mal, c'est que l'organisation est mauvaise. Il semblerait, à considérer ces opérations de la Zousfana et de la Saoura, que l'histoire pour nous n'existe pas et que nous sommes pour la première fois en contact avec des nomades. Il y a trente ans, alors que notre occupation allait beaucoup moins loin qu'aujourd'hui et que nous n'avions que peu ou pas de chemins de fer, peu ou pas de postes, les Colonieu, les Wimpfen et les Gallifet ont montré la puissance de nos armes en des points dont quelques-uns n'ont pas été atteints depuis. C'est que, depuis, nous avons fait beaucoup de diplomatie et que nous avons eu la « manie de la pierre ». En a-t-on construit de ces bordjs qui ne servent plus que de repaires aux chauves-souris, aux scorpions et aux vipères à cornes! Fort Lallemand (Hassi bel Heïrane), Hassi-Inifel, fort Miribel (Hassi-Chebbaba), fort Mac-Mahon, et quelques autres. Si tout l'argent dépensé là avait été employé à l'organisation de colonnes mobiles, mais vraiment mobiles,

comme on savait autrefois les faire, colonnes qui seraient allées châtier *chez eux* les auteurs d'un rezzou, il y a longtemps que les nomades auraient pris l'habitude d'aller razzier ailleurs que chez nous, ou qu'ils se seraient soumis.

J'admets que les Berabers sont d'autres adversaires que les Touaregs. Mais contre les Berabers le principe est toujours le même, si la force à employer doit être plus considérable : pour faire cesser leurs déprédations chez nous, il fallait porter la guerre chez eux. C'est pour avoir appliqué ce principe contre les Touaregs, et pour cela uniquement, que la compagnie du Tidikelt, au sud, domine aujourd'hui la situation. On ne l'a pas voulu à l'ouest contre les Berabers : ici, on a la Zousfana comme route et l'on a voulu en même temps qu'elle fût la frontière; toutes les troupes devaient la suivre; aucune ne devait la dépasser, et l'on y a construit des bordjs... On a souvent comparé le Sahara à une mer. L'image me plaît. Les postes de la Zousfana-Saoura me semblent les phares de cette rive. Les phares ne servent pas à prendre les corsaires. Ils leur permettent seulement, en signalant l'entrée du port, de guetter plus sûrement le navire à piller. Contre des corsaires, il faut une flotte d'attaque.

II

Aujourd'hui, l'on semble vouloir revenir enfin au principe véritable. Les mesures que vient de prendre le Gouvernement, sur la proposition de M. Jonnart, constituent un grand progrès. L'indépendance de la subdivision d'Aïn-Sefra, avec un chef comme le général Lyautey, donnera à la direction cette vigueur qui fit défaut dans les derniers temps et qui est indispensable contre les nomades. On augmente, en outre, le nombre des compagnies montées, et l'on crée deux nouvelles compagnies sahariennes[1]. Ces troupes seront réparties, comme précédemment, dans les postes. Comme précédemment aussi, il faudra des convois pour les ravitailler, et ces convois seront

1. La première, destinée à l'annexe de Beni-Abbès, a été constituée par décret du 23 avril 1904. — La seconde sera organisée ultérieurement à Béchar-Colomb.

toujours une tentation bien vive pour les nomades qui les verront passer. Si les compagnies sahariennes nouvellement créées ont une résidence fixe, comme celles des Oasis, les Berabers ne tarderont pas à connaître, — ils le connaissent d'avance, — le point où pâturera le troupeau. Ils n'auront plus qu'à envoyer quelques espions vérifier la force de la garde, si même nos nouveaux sujets, Doui-Ménia et Ouled-Djerir, ne les renseignent pas : ils sauront ensuite à combien ils doivent se réunir pour enlever les bêtes.

Les postes ne sauraient donc suffire. Entre eux, il nous faut des troupes mobiles, vraiment mobiles. Nous avons les compagnies sahariennes. Elles ne suffisent encore pas. Est-ce à dire que ces compagnies sahariennes soient mauvaises ? Loin de là. Elles répondent à un besoin. Il était bon de les créer. Mais elles sont destinées, non pas à l'exploration ni à la pénétration saharienne, mais à l'*exploitation* et à la *mise en valeur* des oasis. C'est une colonie militarisée, qui doit manier la bêche plus que le fusil et le méhari. Leurs cinquante-deux méhara sont destinés à des patrouilles de sûreté, à une poursuite vigoureuse à un moment donné, et les cent chameaux de bât de chaque compagnie forment un convoi de *ravitaillement local*, et non celui d'une colonne en marche. Ce n'est pas là le véritable outil pour la pénétration saharienne.

Il y a cependant dans l'organisation de ces compagnies une idée excellente : la suppression des allocations de vivres en nature. L'indigène, quel qu'il soit, Arabe ou Kabyle, Beraber ou Touareg, du nord ou du sud, du Tell ou du Sahara, est habitué à une alimentation très simple. Lui donner les mêmes rations qu'à notre petit troupier de France, comme on l'a fait aux tirailleurs algériens, c'est lui enlever la meilleure de ses qualités. Mais, en créant les compagnies sahariennes. on a un peu exagéré. On a dit que les troupes vivraient sur le pays. Elles ne le peuvent pas. Le pays ne produit que des dattes, et du grain en petite quantité. Or, la datte est un aliment excellent, mais ne peut pas être un aliment exclusif : les indigènes du Sahara eux-mêmes se procurent, quand ils le peuvent, du grain ou de la farine. La production en grains des Oasis s'accroîtra, cela n'est pas douteux. Pour le moment, elle est insuffisante. Comment

donc ont vécu les compagnies sahariennes depuis leur formation ? Par des achats de farine faits en Algérie. Cette farine passe par de nombreux intermédiaires ; elle doit atteindre un prix formidable, avant d'arriver au tirailleur saharien ; la solde que vous lui donnez ne suffit pas à le nourrir. Le Saharien, c'est incontestable, se contente de peu ; il ne peut pas se contenter de rien. Dans toutes les armées, depuis que l'art de la guerre existe, le chef s'est préoccupé de la nourriture de ses hommes. Il n'y a pas, sans cela, de discipline possible.

Ainsi, il faut avoir des magasins. Ces magasins doivent être gardés. Pour cela, certes, des fantassins suffiront, et quelques artilleurs, si vous voulez. Le nombre devrait varier avec chaque poste. Il est certain qu'il faut plus de monde à Beni-Abbès ou à Taghit, qui peuvent avoir à soutenir un véritable siège, — on l'a vu, — qu'à Adrar ou à Timmimoun, qui sont déjà plus loin et protégés par les deux premiers, ou qu'à In-Salah, que les Touaregs n'oseront jamais attaquer : les Touaregs n'attaquent pas les murs. Ces postes peuvent, dès lors, constituer la partie fixe de la défense. Il est inutile de les multiplier outre mesure. Pourquoi des postes à Taghit, à Igli, à Beni-Abbès, à El-Ksebat ? Il y en a au moins un de trop : celui d'Igli. La troupe fixe ne doit pas, en effet, être absolument immobile. Elle doit, même sans moyens de transport, pouvoir assurer la police dans un rayon de trois jours de marche. Or, en journées de Sahariens, il n'y a que trois jours de Taghit à Beni-Abbès. Igli, point intermédiaire, est donc inutile. Chaque poste ainsi créé pourrait avoir sa compagnie saharienne dont le rôle serait parfaitement déterminé : les hommes assureraient la garde des magasins et la police du voisinage ; les officiers dirigeraient la mise en valeur des oasis ou l'instruction de leurs hommes. C'est bien, semble-t-il, ce qu'on voulait obtenir par le décret du 1er avril 1902. Mais on a complètement, ou presque complètement, omis de pourvoir ces territoires de la force mobile indispensable, de la flotte d'attaque contre les corsaires.



C'est de cette flotte d'attaque que nous sentons aujourd'hui le besoin. Qu'on ajoute à l'effectif des compagnies sahariennes, dans certains postes, quelques compagnies montées de la Légion, cela ne paraît point mauvais. Mais il ne s'agira plus, dès lors, de troupes sahariennes proprement dites. Elles ne pourront vivre ni aussi simplement ni aussi économiquement. Il faudra leur procurer le confort habituel aux troupes européennes. Cela devient dès lors une question d'argent. Et ces compagnies montées de la Légion ne peuvent encore suffire comme force mobile. Elles peuvent former une réserve, venir en aide pour les opérations graves, renforcer, en attendant, les postes fixes, etc. Ce sont des éléments de soutien et d'appui, mais l'élément essentiel de la force mobile, c'est, — on l'a dit bien des fois sans qu'on se décide à l'employer, — le méhariste.

Et, par méhariste, il ne faut pas entendre, comme certains, le spécialiste, le virtuose, l'indigène dressé dès l'enfance et jouant de son chameau comme un écuyer de son cheval. Ces artistes-là, il est bon d'en avoir : leurs brillantes qualités individuelles les rendent précieux, comme guides, comme entraîneurs pour les autres. Mais, à n'avoir que de ceux-là, on risquerait fort, au moment du besoin, de n'avoir plus personne sous la main. Leurs qualités individuelles sont trop brillantes et trop instinctives pour qu'il soit possible de leur inculquer le sentiment de la cohésion qui, contre les hordes barbares, a toujours fait la supériorité de nos armes. Dans l'ensemble, peu importent l'origine, l'éducation et le talent de nos méharistes, pourvu qu'ils sachent monter à chameau, soigner leurs animaux, et, surtout, possèdent une solide instruction de fantassins qui, le méhari mis de côté, au bout de la marche, leur permette de manœuvrer, et non pas seulement de se battre follement, en se faisant tuer très courageusement, mais sans profit.

Il nous faut un méhariste ayant assez de qualités individuelles pour se débrouiller dans le Sahara et assez de qualités de rang pour faire sa partie dans une bonne troupe. Ce méhariste n'est pas aussi facile à trouver qu'on pourrait croire. Il n'est

pas même facile à former. Mais, puisqu'il s'agit d'une question délicate, il n'y a qu'à laisser chaque officier résoudre le problème suivant son tempérament. Ceux qui vont là-bas, en général, ont le goût du pays et de la difficulté : s'ils ne font pas tous de la même façon, il est probable que tous, néanmoins, feront de leur mieux. En tout cas, chaque officier aura en main son outil ou, plus exactement, il aura la matière première et pourra forger son outil. Ce que vous lui demanderez alors sera difficile, mais non pas impossible, comme ce que vous lui demandez maintenant.

Reste le mode d'emploi. Ici encore, chacun, selon son tempérament, proposera une méthode particulière. Pour moi, j'estime que cette partie mobile des méharistes doit, pour remplir son rôle, être absolument nomade. Elle ne doit pas avoir de poste.

Car, si elle a « son » poste, il faudra qu'elle revienne s'y ravitailler. Peu à peu, la vie du poste deviendra le principal. La vie nomade ne sera plus que l'accessoire. Quand il n'aura pas de raison pressante d'être dehors, le chef des méharistes laissera ses hommes au repos, dans le poste, pour qu'ils jouissent un peu de la vie, car les Sahariens aussi aiment à jouir de la vie, quand ils peuvent. Beni-Abbès ou Taghit ou In-Salah deviendront les Capoue de ces nouveaux Annibal, qui seront réveillés quelque jour par une bonne razzia des Berabers ou des Touaregs. Du reste, si les méharistes sont à leur poste, le pillard sait où ils sont et ne les craint plus : « Quand les gendarmes se marient, les brigands sont à la noce ». Les postes doivent être, pour de véritables méharistes, des points de ravitaillement, jamais des points de stationnement. Alors le croiseur, solidement armé pour la course, pourra faire la chasse aux corsaires, sûr de trouver à se ravitailler au premier port où il touchera, car, s'il n'a pas « son » port d'attache, il faut que tous les ports lui soient ouverts. Et les corsaires le craindront d'autant plus qu'ils ignoreront en quel lieu précis il se trouve. Aussi bien, en adoptant ce système, il devient inutile de multiplier les groupes de méharistes : un à l'ouest, contre les Berabers, un autre au sud, contre les Touaregs, suffiront. Celui de l'ouest, beaucoup plus fort, sera au besoin appuyé par les compagnies montées de la Légion.

Il y a, certes, à cette conception de la force mobile, un inconvénient énorme. Où trouvera-t-on des officiers et des sous-officiers français prêts à mener, en permanence, la vie nomade ? Où trouvera-t-on même des indigènes ? Pourtant, si le groupe des méharistes n'a pas de poste et campe, en permanence, à la belle étoile, cela ne veut pas dire que chaque méhariste, individuellement, toute l'année et toute la vie, mènera cette existence. S'il vous faut deux cents méharistes pour la police de la Saoura, ayez-en trois cents, afin que chacun d'eux ait le tiers de son temps à passer en famille, en congé avec solde, dans la Capoue qu'il aura choisie. Quant aux gradés français, officiers ou sous-officiers, doublez-en hardiment le nombre pour que, voyage compris, chacun ait la moitié de son année de repos, et laissez-le venir goûter la vie civilisée à Alger ou dans sa famille. Il l'aura bien gagné, et cela vous coûtera encore beaucoup moins cher que d'installer de nouveaux postes, et vous serrerez de plus près le résultat cherché.

La machine, ainsi montée, peut et doit fonctionner. Les méharistes seront vraiment, alors, une tribu nomade militairement encadrée. Mais quel sera le but poursuivi ? Sera-ce de garder la ligne de la Saoura, à l'ouest, contre les Berabers, et celle de l'oued Botha, au sud, contre les Touaregs ? S'il en est ainsi, allons-nous-en tout de suite. Cela vaudra beaucoup mieux. On n'ôtera jamais de la cervelle des indigènes libres, Berabers ou Touaregs, que celui qui n'avance pas a peur. Si l'on avance, ils s'enfuient. Si l'on n'avance pas, ils s'enhardissent. On a vu qu'alors ils savent attaquer. L'histoire du Sud Algérien, depuis trente ans, prouve assez que garder ce que l'on a est plus difficile qu'acquérir du nouveau. Dès 1830, le problème fut posé : pour occuper le Tell en toute tranquillité, il fallut aller plus loin. La situation n'a pas changé. La frontière est plus éloignée, voilà tout. On peut voir, depuis trois ans, comme on put voir en 1880, en 1890, ce que la défensive produit : nous avons beau faire, nous sommes toujours pillés. Quand le loup rôde, il n'est si bonne garde qui ne lui laisse prendre, un jour, un mouton. La seule protection efficace, dans la vie coutumière, c'est de tuer le loup. Ici, il ne s'agit pas de le tuer, mais de l'apprivoiser, d'en faire un chien de berger. C'est plus difficile, peut-être ; ce n'est nullement impossible.

Nos Chaambas d'Ouargla ne sont que des Berabers d'hier — et même encore un peu d'aujourd'hui. Cette politique, d'ailleurs, est connue, et ses résultats aussi. C'est la politique appliquée si heureusement à Madagascar par le général Galliéni, et si brillamment exposée — théorie et pratique — par ce même général Lyautey [1], qui opère maintenant contre les Berabers. On peut donc, de ce côté, être bien tranquille. Ce n'est pas lui qui frappera pour le plaisir de frapper. Mais si le principe est vrai à l'ouest, contre les Berabers, il est encore plus vrai au sud, contre les Touaregs.

***

Les Touaregs — leur éloignement justifie un peu ces illusions — passent, dans l'opinion française, par des alternatives étranges. Autrefois, on eut presque fait d'eux de petits saints. Actuellement, il semble qu'on les croie capables de tous les crimes, et de cela seulement. Ils n'ont mérité ni l'un ni l'autre de ces excès. Il y a chez eux, comme partout, des gens sans foi, et l'on peut dire que tous sont à peu près sans lois. Les mauvaises têtes y sont peut-être plus nombreuses qu'ailleurs, parçe que la faim est mauvaise conseillère. Mais d'illustres voyageurs, Barth et Duveyrier, pour ne citer que ceux-là, les ont visités chez eux ; vivant dans leurs tribus, ils nous ont exposé leurs mœurs, leurs coutumes, et même leur histoire. On ne saurait trop recommander la lecture de ces ouvrages aux nouveaux conquérants du pays touareg. Encore que l'on ait voulu mettre sur le compte du « généreux Duveyrier » l'opinion trop favorable qu'on se fit longtemps de ces indigènes, on trouve dans son ouvrage un impartial exposé de leurs qualités et de leurs défauts.

M. Foureau qui, après le désastre de la mission Flatters, a tenté à maintes reprises de reprendre la suite de Duveyrier, en était arrivé à cette conclusion modérée que la politique pacifique, préconisée par Duveyrier, était celle qu'il fallait suivre; mais, en raison de l'état troublé du pays, il voulait qu'on l'appuyât sur une force suffisante pour imposer le res-

1. Cf. le volume intitulé : *Dans le Sud de Madagascar.*

pect. Ce fut le programme de la mission qu'il entreprit en 1898 avec le commandant Lamy, et le récit qu'il en a donné montre que, partout où les circonstances lui ont permis de rester pacifique, comme à Iférouan ou à Agadès, il a fini par trouver des concours fidèles, tandis qu'à Aguellal, où il fut obligé de faire acte d'hostilité, il dut partir sans guide, au hasard, ou à peu près. Cette leçon-là ne doit pas être perdue : elle prouve que la théorie de Duveyrier reste encore vraie, avec, tout au plus, de légères variantes.

Il faut, autant que possible, éviter de mettre du sang entre nous et les Touaregs. Ils sont, sur ce chapitre, d'une véritable intransigeance. Ils ont des vendettas interminables. Croit-on que ce soit par la force brutale qu'on réduise de pareilles peuplades ? Ce sont des pillards incorrigibles. Soit. Mais qui pillent-ils ? Est-ce la première caravane qu'ils rencontrent ? Non. Ils protègent en général les caravanes. Ils ne pillent que celles de leurs ennemis. Nous ne pouvons prétendre à être de leurs amis, puisque nous sommes des « Koufars », des Infidèles. Mais nous avons un moyen de leur enlever la tentation de nous attaquer : n'aller chez eux, ainsi que le disait M. Foureau, qu'avec une force suffisante pour leur imposer le respect. L'entreprise de Morès, — idée généreuse, mais insuffisamment mûrie — ne pouvait pas réussir. Il devait exciter les convoitises de ces pillards, puisqu'il était faible et qu'il n'était pas un ami. Il fut tué.

Récemment, le lieutenant Cottenest emmène avec lui toutes les troupes dont on peut disposer à In-Salah. Mais il n'en a pas assez pour imposer le respect. Au lieu de faire le vide devant lui, ce qui est leur tactique habituelle, les Hoggars l'attaquent, et c'est le meurtrier combat de Tit : il met beaucoup de sang entre les Hoggars et nous ; il recule l'échéance de notre réconciliation avec eux. Il ne faut pas critiquer l'envoi au pays hoggar du lieutenant Cottenest. Il est seulement regrettable que les pouvoirs constitués ne se décident pas à adopter un programme d'ensemble, pour en poursuivre l'exécution sans hâte, mais sans secousse et sans arrêts. Faute de ce programme, faute de moyens d'exécution suffisants, les agents subalternes, placés dans des situations difficiles, en sont réduits à employer des expédients plus ou moins

heureux. Leur ingéniosité leur fait grand honneur. Mais la pénurie des moyens dont ils disposent fait grand honte au gouvernement.

Quelque regrettable que soit le combat de Tit, qui en a amené d'autres dont la série n'est sans doute pas close, on ne peut faire qu'il n'ait pas eu lieu. Il n'y a pas à récriminer, mais à aviser. Il faut arrêter sans retard ce programme d'ensemble, dont le défaut s'est fait si cruellement sentir. Et le programme le plus sage reste celui de M. Foureau, à qui une longue expérience permettait de bien connaître ce dont il parlait. C'est une politique pacifique, appuyée sur une force suffisante pour imposer le respect. Voilà pourquoi il ne faut pas aller au Sahara avec cinquante méharistes. Les cinquante méharistes passeront une fois, deux fois, dix fois peut-être. Mais, un beau jour, un détachement moins alerte, égaré par un guide, ou victime de tout autre accident qui dépasse les prévisions humaines, sera enlevé. Cela mettra de nouveau du sang entre les Touaregs et nous, — ce qu'il faut éviter à tout prix.



Le but à atteindre, c'est la suppression du brigandage entre le Soudan et l'Algérie. On peut y arriver, sans doute, en divisant la besogne : le Soudan marchant vers le nord, l'Algérie s'avançant vers le sud. Les deux colonies se réuniraient ainsi au milieu du Sahara : les Berabers et les Touaregs du Nord, Azdjers et Hoggars, dépendraient de l'Algérie; les Touaregs du Sud, Aouellimidens, Kellgress et Kelouis, dépendraient du Soudan. Mais ce ne serait là qu'une organisation bâtarde et qui ne serait pas viable. Quel intérêt le Soudan, pays d'une certaine richesse, a-t-il à s'incorporer la moitié des pays touaregs qui sont extrêmement pauvres? Quel intérêt l'Algérie, qui a atteint avec les Oasis sahariennes la limite des terrains exploitables, a-t-elle à s'incorporer l'autre moitié, qui est encore plus pauvre? Aucun; aucun intérêt économique tout au moins.

Mais chacune des colonies est obligée de garder ses confins contre ces pillards incorrigibles. Pour cette tâche, d'un rendement négatif, l'Algérie a les postes d'In-Salah et d'Ouargla,

et le Soudan les postes de Sokoto, de Tombouctou, de Gogo, de Tahoua et de Zinder, qui immobilisent deux bataillons environ. Et le but n'est pas atteint, quoique tous ces postes se trouvent au milieu de populations paisibles, où nulle force militaire n'est nécessaire, où il ne faudrait que quelques gendarmes. Un moyen qui exige tant de sacrifices et qui ne donne aucun résultat est un mauvais moyen. Il faut l'abandonner. Le pays touareg est extrêmement pauvre. Tous les explorateurs qui l'ont visité l'ont constaté. Ses habitants vivent des transactions commerciales algéro-soudanaises, qu'ils exploitent, beaucoup plus que des productions du sol. Sauf les découvertes de riches minerais, toujours espérées, jamais encore réalisées, le pays ne vaudra jamais une occupation. Donc, jamais, ni l'Algérie ni le Soudan n'auront intérêt à s'en emparer. Mais la France, elle, a intérêt à ce que ses deux grandes colonies puissent à leur gré communiquer ensemble, à ce que cessent l'exploitation par le brigand de leurs transactions commerciales, et cet état politique troublé qui les oblige à garder sous les armes des soldats nombreux.

Or, s'il n'est pas exact de dire que la question touareg est résolue, il serait aussi inexact, et peut-être plus dangereux encore, de dire que c'est une question difficile à résoudre : les Barth, les Duveyrier, les Foureau, les Cottenest ont montré que ces multitudes hostiles n'étaient que des fantômes. Nous voyons que trois cents hommes bien armés, comme dans la mission Foureau-Lamy, étaient trop nombreux et que cent cinquante hommes quelconques, comme dans la tournée Cottenest, ne l'étaient pas assez. La conclusion est facile à tirer: prenez la moyenne; ayez de cent cinquante à deux cents hommes *solides*, et vous pourrez parcourir le pays touareg à votre guise. Vous le parcourrez, mais vous ne vous y arrêterez pas, parce que le pays ne vaut pas qu'on s'y installe. Vous y vivrez en nomades, et cela suffira pour ramener bien vite la paix. Alors vos deux grandes colonies pourront dépenser toute leur activité et toutes leurs ressources à la mise en valeur des parties de leur territoire qui sont susceptibles d'améliorations.

Les méharistes que je réclame seront, il n'en faut pas douter, fournis au bout de quelque temps par les Touaregs eux-mêmes. La solde qu'on leur donnera sera le tribut que

l'on paiera à ces peuplades faméliques, pour qu'elles nous laissent travailler en paix, partout où le sol permet de travailler. C'est encore le moyen le plus économique de gratter le sable du Sahara. Avec de semblables procédés, le coq gaulois ne s'y usera pas les ergots. Il ne s'y engraissera pas, c'est certain; mais, du moins, y trouvera-t-il sa subsistance. Pour cela, il faut que tout ce vaste territoire dépende d'un même chef. Les hommes ne sont pas parfaits, et il est inutile de leur demander de l'être. Il ne faut pas que des compétitions soient possibles. Que le titulaire de ce commandement réside à Tombouctou ou à In-Salah, à Zinder ou à Ouargla, il importe peu. Qu'il dépende du gouvernement général de l'Algérie, ou de celui de l'Afrique occidentale, ou de celui de l'Afrique centrale, cela n'importe guère plus. Ce qui importe, c'est l'unité de commandement, qui seule peut amener l'unité de politique, qui seule peut donner des résultats appréciables, avec un minimum de sacrifices. Tout au plus, pourrait-on dire que l'Algérie est mieux pourvue du personnel apte à créer cet organisme nouveau : une troupe nomade. Surtout, puisqu'il s'agit là du pays intermédiaire entre l'élément blanc et l'élément noir, il vaut mieux peut-être le rattacher à l'élément blanc, dont chaque individu a sur le noir une influence morale considérable. Pour le but à atteindre, il n'y a pas à rechercher si ce préjugé est fondé. Il n'y a qu'à le constater, et il est indéniable.

Mais encore une fois, ce n'est pas là le point capital. Le point capital, c'est de réaliser l'unité de direction qui, pour peu qu'elle soit habile, ne tardera pas à faire disparaître à tout jamais le fantôme touareg.



Un événement récent, d'une portée politique considérable, vient à l'appui de ces considérations. Parti d'Akabli le 14 mars dernier, avec une centaine de méharistes, sous les ordres du lieutenant Niéger, le commandant Laperrine s'est rencontré le 16 avril au sud de Timissao avec le détachement du capitaine Theveniaux, envoyé de Tombouctou à sa rencontre. La liaison entre l'Algérie et le Soudan est une fois de

plus réalisée. Elle l'avait été, entre Ouargla et Zinder, en 1898-1899 par la mission Foureau-Lamy qui avait mis une année entière à franchir le Sahara, le long du méridien Biskra-Zinder. Elle vient de l'être à nouveau avec une rapidité et un bonheur qui indiquent à la fois une direction supérieure et les progrès réalisés depuis quatre ans par notre influence dans une contrée demeurée si longtemps réfractaire à notre pénétration pacifique. La région intermédiaire entre In-salah et Tombouctou est désormais reconnue et relevée. La présence aux côtés du commandant Laperrine du lieutenant Niéger, topographe habile auquel la Société de Géographie de Paris a décerné le prix Henri Duveyrier et une médaille d'or pour son relevé topographique de toute la région des oasis sahariens, nous est une garantie.

Quelle est la valeur de cette région intermédiaire? Médiocre au point de vue économique, elle ne justifiera jamais une occupation permanente. Mais, en empruntant ce parcours, une liaison télégraphique permanente entre l'Algérie et le Soudan nous mettra désormais à l'abri des interruptions qui peuvent atteindre le câble transatlantique. Il va sans dire que le télégraphe électrique entre In-Salah et Tombouctou nécessitera une surveillance constante, des réparations peut-être fréquentes. Mais le raid accompli en avril 1904 prouve que nos officiers sahariens ont désormais les moyens de parcourir rapidement et sans frais cette région intermédiaire.

Pour reprendre ici la comparaison qui nous a déjà servi, on voit, par l'exemple que vient de nous donner le commandant Laperrine, les services qu'est appelé à rendre entre In-salah et Tombouctou un de ces croiseurs à grand rayon d'action dont nous demandons la création. A In-Salah pour vaguer librement jusqu'au Soudan ; à Beni-Abbès pour protéger le Gourara et le Touat contre les incursions des Berabers et autres corsaires venus de l'ouest ; à Béchar pour faire la police du Sud-Oranais jusqu'aux sources de la Moulouya et jusqu'au pied du grand Atlas : il nous faut seulement trois de ces croiseurs.

★★★

L'AIR LIQUIDE

A l'heure actuelle, la liquéfaction de l'air ne présente guère d'intérêt que pour les savants. Cependant l'avenir de l'air liquide promet d'être aussi grand que celui de l'électricité et de la vapeur. Le public ne voit pour le moment que le côté amusant des expériences; bientôt, peut-être, les travaux des chercheurs permettront d'appliquer industriellement les propriétés de ce liquide bizarre et de réaliser un progrès scientifique extraordinaire.

La liquéfaction de l'air est une découverte assez récente : c'est en 1877 que M. Cailletet montra pour la première fois que l'air, ce gaz qui nous entoure, qui est indispensable à notre vie, pouvait être amené à l'état liquide. Avant lui, bien des tentatives avaient été faites. Les premiers essais de liquéfaction des gaz sont dus à Faraday : combinant le froid et la pression, il réussit à liquéfier tous les gaz excepté six, l'hydrogène, l'oxyde de carbone, l'oxygène, l'azote, le formène et le bioxyde d'azote, qui, après plusieurs essais infructueux de liquéfaction, furent appelés en désespoir de cause gaz permanents. En 1869, le physicien Andrews découvrit la cause de cette permanence, en découvrant une propriété commune à tous les gaz. Il existe une température au-dessus de laquelle, quelle que soit la pression exercée sur un gaz, on ne peut arriver à le liquéfier. C'est ce qu'on nomme sa tem-

pérature critique. Elle varie avec chaque gaz. La température critique de l'acide carbonique est 31° au-dessus de zéro : au-dessus de 31°, quelle que soit la pression, il sera impossible de liquéfier l'acide carbonique; au-dessous de 31°, à l'aide d'une forte pression, on le liquéfiera facilement. Par conséquent la façon la plus simple de condenser un gaz est de le comprimer, après l'avoir refroidi au dessous de sa température critique.

La température critique du chlore étant de 140° au-dessus de zéro, celle de l'acide carbonique étant de 31° au-dessus de zéro, il était compréhensible que Faraday eut pu liquéfier ces deux gaz en les comprimant; mais, pour l'oxygène, dont la température critique est 118° au-dessous de zéro, ou pour l'azote, dont la température critique est 146° au-dessous de zéro, la compression, aussi forte fût-elle, n'avait rien pu produire. Il eût fallu, en comprimant ces gaz, les amener d'abord au-dessous de leur température critique. C'est ce que fit M. Cailletet. Dans un tube de verre très résistant, fermé à un bout, il comprimait le gaz très fortement au moyen du mercure. Le tube était lui-même artificiellement refroidi grâce à une gaine de liquide très volatil, dont on activait la volatilisation à l'aide de la machine pneumatique. Cette volatilisation produisait un froid intense. Or Cailletet remarqua bientôt qu'en le ramenant brusquement à la pression ordinaire, le gaz comprimé se condensait en un brouillard épais qui se dissipait rapidement : le gaz subissait donc un commencement de liquéfaction. Et Cailletet découvrit l'explication du phénomène : si l'on ramène brusquement un gaz très comprimé à une pression inférieure, ce gaz se refroidit immédiatement. Ce phénomène, appelé détente, avait suffi à produire, à lui seul, le commencement de la liquéfaction. Partant de cette découverte, les travaux persistants de MM. Cailletet, Olszewski, Wroblewski et Dewar ont permis, non seulement de liquéfier tous les gaz, mais encore de les obtenir en grande quantité à l'état liquide.

L'application de ces procédés de liquéfaction fut faite à l'air atmosphérique, lequel est un mélange de 21 volumes d'oxygène pour 79 volumes d'azote, avec de la vapeur d'eau, de l'acide carbonique et divers gaz encore peu étudiés sur les-

quels nous n'insisterons pas ; Linde, se basant sur le principe de la détente, construisit le premier appareil pratique. Comprimé, un gaz s'échauffe ; ramené brusquement à la pression ordinaire, il se refroidit ; on peut faire que l'abaissement de température dû à la détente soit supérieur à la chaleur de la compression ; il s'en suit, en fin de compte, un refroidissement du gaz. Si donc, l'on comprime et détend brusquement, plusieurs fois de suite, la même quantité de gaz, elle se refroidira progressivement jusqu'à de très basses températures. Tel est le principe sur lequel est fondée la machine de Linde. Une masse d'air est comprimée très fortement à 200 atmosphères par une puissante pompe à gaz et envoyée dans un tube de cuivre très résistant. Ce tube s'ouvre à son autre extrémité dans un récipient dont l'entrée est commandée par une clef. Le gaz comprimé à 200 atmosphères dans le tube est brusquement ramené à 20 atmosphères par l'ouverture de la clef : et cette détente produit un refroidissement notable. Par une seconde ouverture du récipient, l'air pénètre dans un second tube de cuivre, qui le ramène dans le compresseur, d'où, comprimé à nouveau à 200 atmosphères, il repasse dans le premier tube. Au bout d'un certain nombre de compressions et de détentes, l'air se refroidit jusqu'à sa température critique : il se liquéfie alors dans le récipient de détente. A partir de ce moment, on injecte constamment de nouvelles quantités d'air dans l'appareil et la liquéfaction se fait continue.

Certains dispositifs servent à aider cette liquéfaction. L'air qui vient du compresseur passe d'abord dans un serpentin entouré d'une circulation d'eau pour enlever une partie de la chaleur due à la compression. Le double tube de cuivre, enroulé lui aussi en serpentin, est enfermé dans une caisse remplie de laine qui empêche l'échauffement par l'air extérieur. Enfin, quand la liquéfaction commence, c'est un second compresseur plus petit qui envoie de nouvelles quantités d'air dans l'appareil. On le voit, la dépense ne consiste que dans le combustible destiné à la marche de l'appareil de compression. Cette dépense est, en somme, minime. Avec les grandes machines, on obtient plusieurs litres d'air liquide par heure, pour une dépense de quelques kilogrammes de charbon.

Un nouveau procédé, beaucoup plus économique, est venu

s'ajouter à celui de Linde. M. Claude remarqua qu'un gaz comprimé détendu dans un corps de pompe, dont il met en marche le piston, se refroidit plus rapidement. La démonstration scientifique de ce phénomène nous entraînerait trop loin : disons seulement que ce procédé, approximativement le même que celui de Linde, en diffère toutefois en ce qu'une pompe est intercalée entre le double serpentin de cuivre et le récipient à air liquide. L'air n'a plus besoin d'être comprimé à 200 atmosphères : 40 atmosphères suffisent, ce qui est une économie.

L'air a sa température critique à environ 140° au-dessous de zéro : à cette température, il suffit d'une pression assez faible, 40 atmosphères, pour le liquéfier. Mais si, au lieu de 140°, on liquéfie l'air à 160° au-dessous de zéro, il faudra une pression encore moindre, environ 20 atmosphères ; en abaissant suffisamment la température, il arrivera forcément que l'air se liquéfiera de lui-même sous la seule pression de l'atmosphère. Or ce phénomène se produit à une température de 190° au-dessous de zéro. Pour cette température, l'air se conduit comme l'eau à son point d'ébullition : l'air liquide bout et s'évapore ; tous les corps qui l'environnent et qui sont à la température ordinaire sont extrêmement chauds par rapport à lui ; il se trouve dans la condition de l'eau bouillante que l'on placerait dans un four à 300°, c'est-à-dire à une température de 200° plus forte que la sienne. L'eau emprunte alors au foyer calorique la chaleur nécessaire à sa vaporisation. L'air liquide emprunte à tous les corps qui l'environnent la chaleur dont il a besoin pour reprendre l'état gazeux. C'est d'abord le récipient contenant l'air liquide qui se couvre de glace. Puis le liquide s'emprunte à lui-même de la chaleur et ce qui reste du liquide dans le récipient en est refroidi d'autant : Revenu à 190° au-dessous de zéro, l'air liquide cesse de se vaporiser et l'ébullition ne reprendra que si nous chauffons ou ce qui revient au même si nous mettons l'air liquide en rapport avec un corps susceptible de lui abandonner de la chaleur. L'air liquide est, malheureusement, en rapport constant avec l'extérieur qui lui abandonne sans cesse de la chaleur et favorise son évaporation. Pour conserver le liquide, il faut donc l'isoler du milieu ambiant.

On a essayé tous les procédés que l'industrie humaine met en action pour nous protéger contre le froid. Les étoffes ne nous servent que parce qu'elles empêchent la chaleur de notre corps de sortir à l'extérieur; inversement elles empêcheront la chaleur de l'extérieur d'arriver si on en entoure un vase contenant de l'air liquide. Ce procédé est commode, mais très insuffisant. M. d'Arsonval, après avoir étudié les lois de la propagation de la chaleur, a construit un appareil plus efficace. Il prend un vase à deux enveloppes entre lesquelles il fait un vide aussi parfait que possible. Perfectionnant ce procédé, qui ralentit considérablement l'évaporation de l'air liquide, mais pas suffisamment encore, M. Dewar a fait argenter les surfaces intérieure du vase extérieur et extérieure du vase intérieur, c'est-à-dire les deux surfaces qui sont dans l'espace où on a fait le vide. Grâce à ce procédé, on a pu conserver de l'air liquide pendant plus de vingt jours, la quantité initiale étant à peine de plusieurs litres. Ces récipients sont donc très efficaces et, s'ils n'avaient le défaut d'être assez fragiles et très coûteux, ils pourraient être employés non seulement contre le réchauffement de l'air liquide, mais aussi contre le refroidissement de tout autre liquide : le téméraire, qui mettrait un grog bouillant dans l'un de ces vases et qui le boirait au bout de quelques jours, se brûlerait encore la langue.

Pourquoi tant de recherches? dira-t-on. Pourquoi ne pas renfermer tout simplement l'air liquide dans un tube bouché hermétiquement? Si nous enfermions de l'air liquide dans un tube de fer bien bouché, l'air liquide s'évaporerait d'abord lentement; la pression augmenterait de plus en plus, en même temps que la température; quand la température dépasserait 140° au-dessous de zéro, comme l'air ne saurait être liquide au-dessus de cette température, quelle que fût la pression, l'air liquide se vaporiserait d'un seul coup, exerçant une pression telle que le tube éclaterait. Peut-être avons-nous là l'explosif de l'avenir.



Arrivons aux propriétés de ce liquide nouveau, et, d'abord, aux propriétés physiques.

L'air liquide est nettement bleu, et d'autant plus bleu qu'il est plus riche en oxygène : peut-être avons-nous là l'explication de la couleur bleue du ciel ; l'oxygène de l'atmosphère vu sous une grande épaisseur serait bleu et donnerait sa coloration à l'atmosphère. Quelquefois l'air liquide est opalescent. Cette opalescence n'est due qu'à de microscopiques cristaux de glace et d'acide carbonique provenant de la vapeur d'eau et du gaz carbonique contenus dans l'air. Il est facile de se débarrasser de ces corps en filtrant l'air liquide, qui se transvase comme de l'eau. Le filtrage réussit parfaitement et donne un produit très mobile et très limpide. On croirait une eau bien pure, mais une eau qui bout à 190° au-dessous de zéro.

Versons de l'air liquide dans l'eau : il se produit une ébullition violente accompagnée de fumées très épaisses. Les globules d'air liquide s'enfoncent plus ou moins dans l'eau et paraissent flotter au sein de ce liquide. C'est que la densité de l'air liquide est sensiblement la même que celle de l'eau. Un litre d'air liquide pèse environ un kilogramme. Fait curieux, l'eau dans laquelle on verse de l'air liquide ne se solidifie pas. A peine une mince couche de glace peut-elle s'observer aux endroits où se sont évaporées les dernières gouttes d'air. A cette basse température, on pourrait s'attendre à un refroidissement intense, et cependant il n'en est rien. Le calcul démontre qu'un litre d'air liquide ne donne pas un refroidissement plus grand qu'un kilogramme et demi de glace. Il est donc encore plus simple de frapper les carafes avec de la glace.

Si l'on verse de l'air liquide dans une capsule, des fumées abondantes se dégagent, dues à la vapeur d'eau et au gaz carbonique de l'air ambiant qui, à cette basse température, se solidifient immédiatement.

Trempons un tube de caoutchouc dans l'air liquide. Le tube, qui tout à l'heure était souple et mou, va devenir extrêmement dur et pourra se pulvériser facilement. De même, les fruits, fraises, cerises, oranges, deviennent aussi durs et, tout ensemble, aussi fragiles que du verre. L'action de l'air liquide est encore la même sur les fleurs et les viandes : les roses, les œillets, plongés dans l'air liquide, vont ressembler à

des fleurs en porcelaine et en possèderont la fragilité : sous le moindre choc, elles tomberont en poussière; les viandes, le poisson en particulier, deviennent durs comme pierre, puis se laissent réduire en poudre; os, peau, arêtes, chair, tout devient impalpable. Il en est de même des œufs, du liège, si difficile à pulvériser. La laine, le feutre deviennent extrêmement friables. Un chapeau imbibé d'air liquide disparaît en fumée, comme par enchantement, sous le premier coup de baguette.

L'alcool, qui pendant longtemps n'a pu être solidifié, devient, au contact de l'air liquide, rapidement visqueux et se prend ensuite en un bloc de glace : cet alcool visqueux peut être absorbé sans danger et former, lorsqu'on l'additionne d'essences variées, des sorbets d'un goût exquis. Un cobaye est immergé jusqu'au cou dans de l'alcool qu'on refroidit par de l'air liquide. Le cobaye ne sent rien au début et continue à manger sa carotte jusqu'au moment où il se transforme en un bloc qu'on peut casser comme de la glace. Pourtant si je verse de l'air liquide sur ma main, je n'éprouve qu'une sensation de fraîcheur. Je trempe mon doigt dans l'air liquide, je le retire intact : ce liquide, qui tout à l'heure avait tant d'action sur la chair, est maintenant inoffensif. Le phénomène est bien simple. Tout le monde sait que, si on projette de l'eau sur un fourneau très chaud, l'eau se met en gouttelettes. Il y a caléfaction. En arrivant au contact du fourneau, une portion de l'eau se vaporise immédiatement et les gouttelettes d'eau sont entourées d'une gaine de vapeur qui soutient chaque goutte et l'empêche d'arriver au contact de la paroi chaude. Or la main est très chaude par rapport à l'air liquide : chaque goutte d'air liquide va s'entourer d'une gaine gazeuse et le liquide étant séparé de la peau par ce gaz mauvais conducteur, le froid n'est pas ressenti... Si on prolongeait l'immersion d'un doigt dans l'air liquide, à un certain moment le liquide viendrait au contact de la peau et y agirait comme sur la viande et le poisson.

L'air liquide est capable de solidifier la plupart des corps. L'éther de pétrole (ou gazoline , lui, n'est pas solidifié. On s'en sert pour graisser les machines qui servent à la fabrication de l'air liquide ; on pourra l'utiliser aussi pour construire

des thermomètres à très basses températures, les thermomètres à alcool ne pouvant plus servir à partir du point où l'alcool est congelé.

Si les êtres supérieurs sont congelés et meurent dans l'air liquide, il n'en est malheureusement pas de même des êtres très inférieurs, des microbes, lesquels résistent à ces froids intenses. Leur action semble cesser; ils paraissent morts; mais ramenés dans des conditions convenables, ils recommencent à vivre. On croyait avoir trouvé dans l'air liquide un procédé infaillible de destruction des microbes. Les microbes plongés dans l'air liquide et congelés, on eût pu ensuite les broyer et les réduire en poussière impalpable. Il faut malheureusement renoncer à cette séduisante perspective : le microbe renaît de ses glaces.

Quant aux métaux, un ressort de plomb est mou et se détend sous un faible poids: plongé dans l'air liquide, il devient comparable à un ressort d'acier; il supporte un fort poids. Mais si on le réchauffe en un point, en soufflant dessus par exemple, il perd rapidement les propriétés qu'il avait acquises. Une sonnette de plomb ne donne pas grand son : trempée dans l'air liquide, elle acquiert une sonorité extraordinaire. Le fer-blanc devient extrêmement dur, mais en même temps se casse au choc. Le mercure se solidifie en un métal ressemblant à l'étain, avec lequel on pourra enfoncer des clous. La dureté n'est pas la seule modification apportée aux métaux. Le cuivre offre une faible résistance au passage d'un courant électrique. L'air liquide la fait diminuer encore. Faisons passer un courant dans un circuit comprenant une lampe et une bobine de cuivre de résistance telle que la lampe rougisse à peine. Si nous la plongeons dans l'air liquide, il se produit immédiatement une diminution dans la résistance et la lampe est portée à l'incandescence.

Passons aux propriétés chimiques. L'air étant un mélange d'oxygène et d'azote, l'air liquide contient de l'oxygène liquide et de l'azote liquide; mais l'azote s'évaporant plus rapidement que l'oxygène, il ne reste bientôt plus qu'un liquide beaucoup plus riche en oxygène que l'air primitif. Laissons tomber une allumette enflammée dans ce liquide qui est à la température de 190° au-dessous de zéro, cette allumette, au lieu de

s'éteindre, brûlera au contraire avec un vif éclat. Il se forme en effet autour de l'allumette une gaîne gazeuse, riche en oxygène, qui empêche le contact avec l'air liquide. Au lieu d'une allumette, projetons de la poudre de charbon de bois ou de bouchon présentant quelques points en ignition. Nous assistons à un véritable feu d'artifice et, fait bizarre, les produits de la combustion, au lieu de s'élever dans l'atmosphère, sont comme attirés par l'air liquide. Ils s'incorporent à lui, se congèlent et le rendent laiteux. Le fer au rouge se comporte de même. Le magnésium donne une lumière éblouissante. Le phosphore produit une véritable explosion. Mettez de l'alcool en rapport avec de l'air liquide en partie évaporé. Approchez une allumette et vous aurez une explosion formidable. Avec le pétrole, nous constatons le même phénomène. Projetez de la poussière de charbon de bois dans de l'air liquide, enfermez le mélange et enflammez-le à l'aide d'une capsule de fulminate : l'explosion est extrêmement violente. On produit ainsi un véritable explosif lequel a, dans le percement du Simplon, avantageusement remplacé la dynamite. Les effets de ce nouvel explosif sont aussi intenses et son emploi présente de nombreux avantages. En cas de raté de la capsule, il n'y a à craindre ensuite aucune explosion. L'air liquide s'évapore, en effet, très rapidement et le déchet de charbon restant n'est plus dangereux. Le coton, la laine, deviennent des explosifs analogues au fulmi-coton.



Quelles pourront être, dans l'avenir, les applications de l'air liquide. Peut-il être employé comme générateur de force motrice? Nombre de personnes affirment cette possibilité, en se fondant sur des considérations que nous ne pouvons envisager ici : nous pouvons assurer que le rendement est trop faible pour qu'il y ait avantage à se servir d'air liquide. En effet, un litre d'air liquide représente mille huit cents litres gazeux, ce qui est minime en somme, à peine deux mètres cubes. De plus, l'air liquide ne fournit que le huitième de l'énergie que fournirait le même poids de pétrole.

Mais nous allons obtenir, grâce à l'air liquide, des froids très

intenses. Nous pourrons fabriquer l'hydrogène à l'état pur. Il suffira de faire passer dans un tube, plongeant dans l'air liquide, un courant de gaz d'éclairage pour que ses carbures se liquéfient par le froid et pour que l'hydrogène se dégage pur. Lorsque le prix de revient de l'air liquide sera encore abaissé, nous obtiendrons de même l'oxygène à très bon marché. Or l'oxygène est la base de toutes les combustions. Avec ce gaz pur, nous pourrons obtenir des températures très élevées, comparables à celles de l'arc électrique, et, par conséquent, produire à bon marché des réactions coûteuses aujourd'hui : sous le dard oxyacétylénique, le fer, l'acier, d'autres métaux difficiles à fondre, couleront comme du mercure et on pourra faire passer dans la pratique les méthodes de soudure autogène. Avec cet oxygène, l'industrie transformera ses procédés. Les hauts fourneaux pourront utiliser les charbons pauvres qui, jusqu'ici, n'avaient aucun débouché. La métallurgie prendra de l'extension grâce au chrome et au nickel, qui seront fournis à des prix moins hauts. Le commerce des pierres précieuses agglomérées, rubis ou saphir, prendra un pareil essor, quand on obtiendra facilement les températures nécessaires à la fonte de ces pierres. L'or, qui le plus souvent se trouve dans le quartz et en est difficile à extraire, pourra être fondu avec sa gangue et s'en séparera grâce à sa grande densité... Déjà une nouvelle industrie commence en Allemagne : la verrerie en quartz.

Je ne parlerai qu'en passant de la production de l'ozone dont l'importance va croissant pour purifier l'air des grandes villes et supprimer les fumées d'usines si gênantes : grâce à cet oxygène répandu à flots, ce sera peut-être la fin de ces atmosphères irrespirables dans les ateliers et les chambres, où les ouvriers vivent entassés. Une faible quantité d'air liquide suffira à régénérer le gaz que nous respirons : heureux alors les passagers du Métropolitain!

MARCEL MAGNAN

EXPÉRIENCES

DE LA

GUERRE RUSSO-JAPONAISE

Pour entreprendre, pour soutenir, surtout, une guerre navale lointaine, c'est quelque chose d'avoir des vaisseaux et des marins; c'est quelque chose et pourtant c'est peu. Avec des vaisseaux et des marins seulement, on peut se battre une fois, ce qui suffisait jadis, pour réduire de débiles Chinois ou les Japonais du Shogoun. Aujourd'hui, il ne s'agit plus du coup de main : il s'agit de « faire la guerre », c'est-à-dire de mener à bonne fin une longue suite d'opérations compliquées et méthodiques, en dépit des obstacles qu'y mettra un adversaire parfaitement outillé, fort bien dressé, que des Européens — si ce n'est des Américains — aideront peut-être de toutes leurs forces...

Ainsi, désormais, puisqu'il faut faire la guerre là-bas exactement comme on la ferait dans les mers européennes, il faut avoir les mêmes moyens qu'ici et les mêmes ressources : non plus seulement des « points d'appui », comme disent nos trop modestes documents officiels, mais de belles et bonnes « bases d'opérations », des places fortes abritant arsenaux, cales, bassins de radoub, magasins, ateliers. Et derrière tout cela, il faut une industrie locale déjà avancée, un commerce local déjà florissant, une population sincèrement soumise et fidèle, assez intelligente, assez robuste pour

qu'on en puisse tirer des renforts de personnel, des marins, des soutiers, des chauffeurs. Et il faut de plus, quand on n'a pas comme la Russie l'avantage d'un territoire continu de l'Europe à l'Extrême-Orient, il faut organiser ses lignes de communications, créer des relais sur la route maritime; il faut dérouler des câbles, se précautionner de paquebots à grande vitesse qui seront, en temps de guerre, soit des transports rapides, soit des croiseurs auxiliaires.

Quand on aura fait tout cela, et seulement alors, on pourra envoyer une escadre et des marins. Ils se battront bien, se sentant soutenus et assurés d'une retraite : s'ils sont victorieux, ils pourront pousser l'ennemi jusqu'au bout et tirer de leur victoire tous ses fruits; s'ils sont vaincus, du moins n'éprouveront-ils pas de désastre irréparable; ils se retireront dans leur fort, comme le lion poursuivi, et s'y referont à loisir, guettant l'occasion d'un retour de fortune.

I

Mais, au fait, ces vaisseaux et ces marins, quels doivent-ils être? Les vaisseaux seront-ils exactement ceux qui conviennent à la guerre dans les eaux européennes? Les marins, officiers et équipages ne seront-ils l'objet d'aucune sélection, et qui est bon dans la Méditerranée ou dans la Manche, le sera-t-il également dans le golfe de Siam ou dans les eaux du Petchi-li? Le point vaut d'être examiné de près.

Le caractère le plus net du bâtiment de guerre moderne, c'est sa complication. Or, cette complication suffit pour diminuer son aptitude à faire campagne au loin, dans des parages où l'industrie est peu avancée, où, d'ailleurs, fût-elle avancée, elle ne pourrait fournir les « rechanges » exactement semblables aux engins et objets très spéciaux que l'on embarque sur nos unités de combat. Prenons quelques exemples, et d'abord les chaudières à haute pression. Chaque type a ses organes que, seule, « la maison » fabrique, et aussi un outillage approprié que, seule encore, cette maison peut fournir immédiatement, avec des garanties convenables de solidité. Nos constructeurs

de chaudières n'ont point encore installé de succursales vers le 120° de longitude Est : on est donc toujours contraint de recourir aux établissements d'Europe, si éloigné qu'on en soit. D'autre part, préoccupés du progrès, ce qui est fort bien, mais désireux aussi de « pousser à la consommation », ce qui l'est moins, ces hauts industriels, quand ils améliorent leurs types en quelque détail, ont bien soin de modifier les dimensions de tous les autres organes, afin d'obliger à des commandes d'unités complètes : le bénéfice de l'amélioration ne pourra donc jamais être acquis par un bâtiment en campagne, auquel il ne saurait être question de changer ses chaudières.

Et je ne dis rien du combustible approprié : telle sorte de charbon, gras ou maigre, à flamme longue ou à flamme courte, ne convient pas à tel ou tel type d'appareil évaporatoire. Si loin de l'Europe, de ses gisements riches et variés, comment se munir d'un assortiment complet des houilles qui satisfont exactement aux besoins des différentes chaudières que présente une escadre, fût-elle « homogène »[1]...? On adopte une solution moyenne et on envoie des briquettes composites. Très heureux encore, quand on sait en envoyer assez et en temps utile. Les munitions?... Là, c'est pis, car chaque puissance a son artillerie, sa poudre, ses projectiles, ses artifices, ses fusées d'obus, son outillage savant et merveilleusement compliqué, et le doigté, le « tour de main » de ses ouvriers, strictement spécialisés. Outillage et ouvriers ne se peuvent, jusqu'ici, transporter aux antipodes. On aurait donc le plus grand intérêt à simplifier le matériel d'artillerie des bâtiments qu'on y envoie. Nous verrons tantôt si l'on s'en préoccupe.

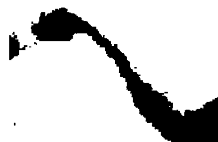
Passons aux appareils électriques, qui commencent à tout envahir à bord. Ici, c'est le comble : la complication est tellement grande et la spécialisation du producteur tellement étroite, que, même en Europe, même chez soi, on n'est pas assuré d'un fonctionnement régulier, ni de promptes réparations, les arsenaux de l'État n'ayant pas toujours l'outillage

1. Pour ne parler que de la nôtre, dans les mers de Chine, voici ce que je constate : 6 types de chaudières nettement différents, — différences fondamentales même. — Je ne parle pas des variantes de chacun de ces types.

convenable, ni surtout un personnel suffisamment habile. Nous sommes à la merci de deux ou trois maisons et l'on en sait ce qu'il faut admirer le plus, de l'adresse avec laquelle ces spécialistes nous imposent, pour chaque unité de combat nouvelle, des appareils de complication croissante, ou de l'insouciance qui nous fait accepter ainsi une dépendance dangereuse. Allez donc réparer à Saïgon, à Port-Arthur, à Kiao-Tchéou, à Hong-Kong même, une commande électrique de gouvernail! Le *Cesarewitch* attend depuis trois mois le « petit moteur » avarié par la torpille japonaise du 8 février... Et encore, pour le *Cesarewitch*, ce précieux engin finira-t-il par arriver, grâce au Transsibérien. Mais s'il fallait l'expédier par mer?...

Nos bâtiments européens sont-ils bien faits eux-mêmes, comme coque, comme aménagements intérieurs, pour conserver là-bas leurs qualités, comme aussi pour y assurer à leurs équipages bien-être et santé, malgré les fatigues de longs séjours à la mer ? Il s'en faut. Leur vitesse, par exemple, subit un trop rapide déchet quand les carènes en fer ne sont pas revêtues de bois doublé de cuivre. Il en résulte, à la vérité, une augmentation de poids devant laquelle on a le grand tort de toujours reculer, mais on évite les trop fréquents passages au bassin de radoub. On avait proposé, il y a longtemps déjà, d'émailler les carènes en fer. Pourquoi n'a-t-on pas poussé dans cette voie?

Et l'habitabilité de cette caserne flottante! Le bâtiment en fer épouse exactement les températures extérieures, passant de — 40° à + 40°, quand on descend de Vladivostok ou seulement de Port-Arthur à Singapoure. Ce serait un lieu de supplice, l'enfer du Dante avec ses deux cercles de glace et de feu, si l'on ne s'efforçait. — au prix de quelles dépenses, de quelles pertes d'espace et de quelles majorations de poids ! — de ramener ces chiffres extrêmes à des moyennes acceptables, en plafonnant et lambrissant, en ventilant à outrance, en chauffant partout à la vapeur, ou en installant d'encombrants appareils producteurs de « frigories ». La seule question de la réfrigération des soutes à poudre donne aux ingénieurs plus de souci que tous les autres problèmes d'aménagement. C'est



qu'elle est vitale. Des navires, dans les mers de Chine, ont dû jeter brusquement à la mer le contenu de certaines soutes, toujours trop chaudes. Si l'on s'était attaché à résoudre les difficultés de l'incombustibilisation des bois, la majeure partie de ces graves inconvénients, de ces dangers même, eût disparu. Le bois, c'est le régulateur de température par excellence.

Et la *capacité* du navire en approvisionnements, la contenance de ses soutes ! Là encore, énorme déchet sur ce qui serait nécessaire et sur ce qui existait autrefois. On s'en va très loin, à 6 000, 8 000 milles; on y restera longtemps, seul, errant, pourchassé ; on osera à peine côtoyer la terre, de crainte des surprises; dans un port neutre, on ne demeurera que vingt-quatre heures et l'on n'y prendra qu'un peu de charbon et d'eau. On ne doit donc compter que sur les ressources qu'on apporte avec soi. Et quelles sont-elles ? *Deux mois de vivres*, si les détériorations, à peu près inévitables, dans la zone torride, ne causent pas trop de dommages ; *de trois à quatre mois de matières consommables*, calculées trop exactement et sur les besoins normaux du temps de paix, non sur ceux du temps de guerre ; *des engins et pièces de rechange*, toujours en nombre insuffisant; *du charbon pour 10 000 milles à dix nœuds de vitesse*, — cela semble énorme, n'est-ce pas ? seulement, si vous êtes obligé de marcher vingt heures à vingt nœuds au lieu de dix, vous videz, plus d'à moitié, vos soutes d'un seul coup ; — *de l'eau douce* pour les chaudières à haute pression : quarante, cinquante, quatre-vingts tonnes au plus, jamais assez : c'est la grande plainte des mécaniciens. On leur a donné des bouilleurs, il est vrai, mais ces appareils sont délicats, s'encrassent vite. Par suite des exigences de nos chaudières, nous en revenons à la condition précaire de nos devanciers de la marine à voiles, pour qui « faire de l'eau » était la grande affaire, la seule préoccupation qui pût balancer celle de la rencontre avec l'ennemi ; *enfin des munitions pour 2 heures et demie. 3 heures de feu, au maximum...* Et c'est là ce qui fait le plus réfléchir. On a dit, ici même, comment les Japonais furent réduits, à la fin du combat naval du Yalou, à ne plus faire tirer leurs 120 millimètres et à lancer contre les croiseurs des projectiles pleins, de gros

calibre. Ah! si, ce jour-là, ils avaient eu affaire à tout autres que des Chinois![1] C'est qu'aujourd'hui on ne loge plus la poudre dans des barils, et qu'on ne jette plus en vrac les boulets dans la cale : chaque obus exige son alvéole sur un chantier en bois, chaque charge veut sa douille bien calée dans un casier, sur une étagère.

Mais pourquoi cette pénurie de tout? Parce que, dans un navire, comme nous demandions de plus en plus de vitesse, on a dû attribuer de plus en plus de poids et d'espace aux organes de la propulsion. Si l'on avait voulu que les autres services ne souffrissent pas trop de cette rupture d'équilibre, il aurait fallu augmenter toutes les dimensions, pour augmenter la capacité intérieure; il aurait fallu accepter les forts tonnages, et d'autant plus résolument que l'on prétendait étendre plus loin le rayon d'action (nos pères disaient fort bien que, pour un long voyage, il faut une grande berline). Mais non, nous avons reculé, effrayés par la dépense, hantés d'ailleurs par la chimère du bateau pas cher, de la marine économique[2]...

Ainsi, de quelque côté que je me tourne, je n'aperçois que difficultés à faire sérieusement la guerre dans l'Extrême-Orient avec le bâtiment moderne. Mais ces difficultés tiennent d'abord à l'éloignement où l'on reste des bases d'opérations naturelles. C'est l'éloignement qui complique tout, qui aggrave les périls en affaiblissant le pouvoir des remèdes, qui rend les nécessités plus pressantes, plus inquiétantes en diminuant la portée des ressources.

Ces chaudières délicates, près des ports d'Europe, elles le seront tout autant: seulement, en quelques jours de relâche à Brest, à Portsmouth, à la Spezzia, elles seront nettoyées,

1. Ils ont affaire en ce moment à des Russes, et il ne paraît pas qu'ils ménagent leurs munitions, bien au contraire! C'est qu'ils ont derrière eux leurs bases d'opérations qui sont fort bien approvisionnées, non seulement par les établissements nationaux, mais encore par les grandes maisons anglaises qui ont fourni l'artillerie de beaucoup de leurs unités de combat.

2. Pour être juste, je dois dire que, dans ces tout dernières années, on a mis un peu partout en chantier des croiseurs cuirassés de 12 000 à 14 000 tonnes, qui coûteront cher, mais qui résoudront le problème, beaucoup mieux que les navires de tonnage moyen actuellement en service... Pourvu cependant qu'on ne demande pas à ces nouvelles unités une trop grande vitesse, car alors on se retrouverait en présence des mêmes difficultés.



ramonées : des tubes seront changés, des maçonneries refaites... Ces appareils électriques resteront toujours fragiles, mais la « maison » n'est pas bien loin, après tout. Un coup de télégraphe et elle vous envoie aussitôt la pièce de rechange, avec un ouvrier pour la mettre en place et en vérifier le fonctionnement... Ces munitions si instables, vous les changez, vous les faites radouber par le service de l'artillerie du port, parfaitement outillé et pourvu[1]. Celui des constructions navales est tout prêt à réparer vos aéro-réfrigérants, à visiter tous les tuyautages. En un mot, vous avez bien toujours une santé un peu débile, mais les soins les plus attentifs vous seront prodigués quand vous rentrerez, lassé... Les médecins sont là, à portée de votre main.

Ils ne le sont plus là-bas, à l'autre bout du monde !... Il faut donc à tout prix les y envoyer, et tous leurs remèdes avec eux. Il faut, en d'autres termes, organiser complètement les bases d'opérations exotiques.

Le choix une fois arrêté d'un port bien placé, au double point de vue stratégique et tactique, c'est-à-dire où l'on puisse aisément se défendre et d'où l'on puisse attaquer avec succès, d'un port qui réalise aussi de bonnes conditions d'accès, de sécurité nautique et de salubrité — tout cela, au fait, n'est point si commode à trouver ! — il faut d'abord en faire une forteresse, le couvrir du côté de la mer, le retrancher du côté de la terre, y envoyer des canons de côte et des canons de place avec tous leurs accessoires et toutes leurs munitions. Et, déjà, ces organismes exclusivement militaires exigent casernes, bureaux, magasins, ateliers. D'ailleurs, comme les canons ne suffiraient point en certains cas, il faut une garnison de troupes pour repousser les attaques par terre, de même qu'il faut, du côté de la mer, des torpilles fixes[2] et des torpilleurs... Et voici de nouveaux magasins, de nouveaux

1. On doit toujours le supposer bien pourvu, ce service. C'est du moins ce que nous faisions, nous autres officiers de marine, en 1898. Quelle surprise cruelle quand on nous a appris qu'il n'en était rien !

2. Des torpilles fixes bien choisies, placées avec soin, mouillées à loisir suivant un plan rigoureusement arrêté. On a vu ce qu'il en coûte aux Russes d'avoir fait ces délicates opérations au dernier moment, sous le feu, pour ainsi dire, de l'adversaire.

ateliers. Ajoutons, tout de suite, au moins un dock flottant pour le nettoyage et les réparations des œuvres vives des torpilleurs. Nos divers échelons de défense fixe et mobile ainsi constitués, nos vaisseaux pourront trouver dans le nouveau port un sûr refuge. Et c'est le premier point.

Le second point, évidemment, c'est qu'ils y trouvent à se réapprovisionner. Se réapprovisionner! Sait-on bien que la nomenclature officielle de la marine compte de 14 à 15000 variétés d'objets?... Et, sans doute, le renouvellement des stocks de tous ces objets n'est pas également intéressant, mais, tout de même, il en faut avoir plusieurs milliers d'espèces et, dans chacune de ces espèces, disposer d'un bon nombre d'exemplaires. Au reste, pour assurer la conservation de ces objets ou de ces matières, pour en faciliter la manutention, pour obtenir de l'ordre dans les délivrances et dans les remises, il est nécessaire que les magasins soient vastes, bien aérés, bien divisés en autant de locaux qu'il y a de catégories distinctes, desservis par des Decauville, des potences, des moufles, etc., etc., éclairés la nuit, en cas de ravitaillement urgent... Ce que ça coûte, tout cela?... personne n'en sait rien, du moins en France, où l'on n'a jamais procédé à l'organisation méthodique d'une base d'opérations, où l'on y va toujours par à-coups, par caprices, abandonnant aujourd'hui le travail de la veille pour le reprendre plus tard, beaucoup plus tard, quand les idées se sont modifiées, quand les constructions inachevées se sont détériorées...

Il y a des degrés d'urgence dans la constitution des approvisionnements: je l'accorde volontiers. On commence toujours par le charbon, heureux quand on en découvre dans le pays et que ce charbon est utilisable par les chaudières. Mais c'est bien rare. Le plus souvent, on doit le faire venir d'Europe à grands frais: il en faut donc amasser des milliers et des milliers de tonnes, en prévision de l'interruption des communications en temps de guerre. Et, d'autre part, il est nécessaire que le stock soit renouvelé assez fréquemment, car le charbon *s'use* à rester sans emploi dans un parc. Grosses difficultés pratiques, grosses dépenses! En même temps que le charbon, on fait venir des huiles végétales, minérales, indispensables au bon fonctionnement des machines.

On y ajoute des étoupes, des tresses de coton et des tresses métalliques pour les presse-étoupes, du carton d'amiante, du minium, du blanc de céruse, de la graisse spéciale pour les joints. Enfin, il faut avoir de l'eau, de la bonne eau douce, point chargée de détritus végétaux, point calcaire non plus, de l'eau de source, mieux encore de l'eau de citerne et, si l'on ne peut faire autrement, de l'eau distillée.

Ces premiers soins pris, on pourra satisfaire pendant quelques semaines, aux besoins des vaisseaux qui arriveront d'Europe bien pourvus de leurs « rechanges ». Mais n'oublions pas que ces rechanges sont calculés sur les moyennes de consommation du temps de paix. On en a pour quatre mois, affirment les paperasses administratives ; on en aurait en réalité pour six semaines, deux mois au plus. En temps de guerre, les dépenses de matières sont triplées : le matériel travaille presque toujours près de sa limite de résistance. Le moment viendra donc bien vite où les bâtiments demanderont à la base d'opérations exotique le renouvellement de leurs stocks et tout ce qu'ils eussent demandé à la base d'opérations européenne, car il n'y a aucun motif — au contraire ! — pour que leurs besoins soient moins étendus, moins pressants, à Saïgon, à Hong-Kong ou à Kiao-tchéou, qu'à Toulon, à Devonport ou à Kiel. Et vous sentez, n'est-ce pas, où cela conduit?...

Je passe sur la question du personnel nécessaire à la base de réapprovisionnement : magasiniers, manutentionnaires, écrivains-comptables, journaliers. Il en faut, c'est évident.

Mais, dans cette campagne de guerre en Extrême-Orient, nos bâtiments ont sans doute rencontré, au moins une fois. l'ennemi. Victorieux ou vaincus, ils ont subi des avaries, ils ont dépensé des munitions, ils ont perdu du monde. Comment les réparer, refaire le plein de leurs soutes à poudre et compléter leurs équipages?... Que la guerre était facile avec la marine d'autrefois, pour des hommes d'énergie et d'initiative, pour un Suffren ! Les vaisseaux de son temps avaient-ils leurs coques percées par les boulets anglais ou déchirés par les rochers de la côte de Coromandel ; ou voulaient-ils encore nettoyer leurs coques grossièrement mailletées? on *abattait le*

navire en carène, on le couchait sur le flanc après l'avoir débarrassé de sa mâture haute, de son artillerie — si mobile à cette époque-là! — et des objets de matériel les plus lourds. La première bonne rade venue y suffisait, pourvu qu'on eût quinze jours de tranquillité devant soi. Les mâts étaient-ils « craqués », les vergues rompues? on allait à la pointe d'Achem abattre des arbres séculaires, et, en quelques jours, on était remâté. Les voiles déchirées?... on achetait d'excellente toile de coton à Calicut ou à Trinquemalé. Les projectiles? n'avait-on pas ceux de l'ennemi? C'étaient les mêmes, et l'on n'y regardait pas à quelques lignes près, pourvu qu'ils entrassent. La poudre? ce n'était pas alors une grande affaire : on n'en connaissait guère qu'une espèce, et le moindre rajah vous en cédait de fort bonne. Je crois aussi que Suffren en fit fabriquer, un beau jour, par les artificiers du général Duchemin qu'il venait d'amener au secours d'Hyder-Ali. Les pertes en personnel, c'était plus grave, et le grand marin s'en occupait fort, ne voulant à aucun prix revenir à l'Ile de France, sa base d'opérations naturelle, son Saïgon, son Diégo-Suarez, où il aurait trouvé beaucoup de ressources, mais qui était trop loin du théâtre de la guerre[1]. Oui, c'était grave, mais encore avait-on, sur la côte de l'Inde, de bons marins, les Lascars. Il n'était que de les façonner à notre discipline, de leur apprendre l'exercice du canon. On y arrivait...

Rien de tout cela n'est plus possible, ou presque rien : on n'abat pas en carène une masse de dix mille à quinze mille tonnes: on ne pourrait plus la relever et la position qu'elle prendrait causerait à ses organes intérieurs plus de dommages que les obus ou les torpilles de l'adversaire. On met aujourd'hui les bâtiments à sec, en leur conservant soigneusement

1. Fin avril 1782, Suffren avait reçu de Versailles l'ordre de rallier l'Ile de France pour s'y ravitailler et prendre sous son escorte les troupes destinées à soutenir Hyder Ali. Il refusa nettement d'obéir, disant qu'il connaissait mieux que le ministère l'état des affaires dans l'Inde, que l'exécution de cet ordre lui ferait perdre six mois et tous les bénéfices de ses combats heureux. D'ailleurs, il ajoutait : « Je prends le parti de rester à regret, parce que, bien qu'il soit le seul bon, comme il ne sera du goût de personne, je serai désapprouvé par tout le monde... » M. de Souillac, gouverneur de l'Ile de France, écrivit au ministre : « Le parti courageux qu'a pris M. de Suffren sauve l'Inde. » M. de Castries fut, en somme, de cet avis. Il nomma Suffren chef d'escadre. C'était donc un simple capitaine de vaisseau, « senior officer », qui prenait de telles initiatives.

leur assiette, dans un bassin de radoub ou dans un dock flottant. Le bassin vaut mieux, mais il coûte de dix à douze millions, surtout là-bas, dans les deltas au sol spongieux. Il ne faut pourtant pas marchander sur les dimensions : la longueur des unités de combat s'accroît toujours, et rapidement ; leur largeur augmente aussi, quoique moins vite. Précautionnez-vous, en conséquence, de plusieurs cuves ayant deux cents mètres de long sur trente de large. Une seule ne suffit pas. Qui n'a qu'un bassin de radoub n'en a aucun, autant dire. La porte sera justement avariée, le seuil s'affaissera, le bajoyer se disjoindra au moment du besoin. Donc, ayez-en deux, et d'égales dimensions puisque aussi bien, sur les six ou huit cuirassés que vous engagerez dans un combat, il y en aura au moins deux qui seront atteints dans leurs œuvres vives. Avec deux bassins, il faut encore six semaines, au bas mot, pour nettoyer les carènes de six navires. Non, deux ce n'est pas trop ; ce n'est même pas assez.

Réparer la mâture et la voilure, il n'en est plus question. Il s'agit aujourd'hui de machines et de chaudières : changer des tubes, des plans de grilles, des autels ; redresser des tiges de piston ou de tiroirs, peut-être un tronçon d'arbre d'hélice ; changer l'hélice elle-même, ou une aile, au moins ; fretter un cylindre, nettoyer à fond un condenseur et refaire toutes les bagues de son faisceau tubulaire ; changer aussi d'énormes et épais tuyaux, comme ceux des drains d'épuisement, et leurs vannes, et leurs manœuvres à distance, — heureux quand les pompes elles-mêmes ne sont pas avariées : — c'est affaire de conséquence que tout cela ; l'énergie et l'esprit de ressources d'un Suffren n'y suffiraient plus. Il faut de grands ateliers, un outillage puissant — forges, fonderies, tours, perceuses, poinçonneuses, marteaux-pilons, sans parler des moyens de levage, des machines motrices, des engins de transmission ; — des matières ouvrées de toute espèce et des objets confectionnés en abondance ; enfin, pour mettre en œuvre ce formidable attirail, de bons ouvriers, des contremaîtres vieillis dans le métier, des ingénieurs expérimentés, au coup d'œil prompt et sûr, car la rapidité de l'exécution est aussi importante ici, plus importante même que le fini. Je ne dis rien des magasiniers, comptables, dessinateurs, ni de ce que coûte tout ce

personnel, amené d'Europe à grands frais, avec femmes et enfants, largement pourvu de soldes supplémentaires.

Remarquez que je n'ai pas mentionné les machines électriques, qui auront pourtant besoin de réparations, elles aussi. C'est que je ne sais vraiment si, au delà de ce 120e degré de longitude dont je parlais tout à l'heure, il est possible d'entreprendre de sérieux travaux de cette nature. J'en doute fort. Cependant, en pays anglais, où l'on a dans les grands ports l'éclairage électrique, il n'est pas impossible qu'il se soit formé des équipes d'ouvriers capables de faire les réparations courantes... Et les torpilles? Et les tubes sous-marins, si compliqués, et d'un fonctionnement si précaire que leur mise en jeu apparaît plus redoutable à celui qui s'en sert qu'à celui qu'ils menacent? Outre le personnel très spécialisé il faudra l'approvisionnement. Notez que chaque unité de combat n'emporte que deux torpilles par tube, en général, et n'a jamais plus de quatre ou cinq tubes. C'est donc dire que le stock créé à terre, dans la base d'opérations, doit être abondant.

Tout ceci n'est rien pourtant à côté des réparations du matériel d'artillerie et de la question, de la question aiguë, des réapprovisionnements en munitions. Je sais un bâtiment, un grand croiseur fort bien armé, qui, dans une campagne en Extrême-Orient, n'aurait pas pu tirer plus de deux coups de ses grosses pièces de chasse et de retraite. Le « point d'appui » de ce navire n'avait pu faire la retouche nécessaire à sa principale artillerie et il fallut le faire rentrer en Europe... D'autre part, quand on creuse le problème de la conservation des poudres actuelles dans la zone torride, on se demande s'il ne faudrait pas avoir le courage d'en revenir aux composés anciens, puisqu'on n'arrive pas à donner une stabilité chimique suffisante aux composés nouveaux[1]... Et, à qui nous dira qu'après tout les autres puissances sont logées à la même enseigne, nous répondrons que cela ne nous rassure pas, notre « force navale » ayant assez d'autres points faibles, déjà.

Et puis comment renouvellerait-on les stocks de projectiles

1. La catastrophe du *Petropavlosk*, suivie depuis par l'accident du *Forbin*, devrait nous éclairer sur cette question dont la gravité et l'urgence ne sauraient être trop mises en relief.



en cas d'interruption prolongée des communications entre les bases exotiques et les bases européennes?... Car enfin si l'on va jusqu'au fond de ses soutes dans une seule rencontre — deux heures et demie, trois heures de feu! — il n'y a pas de stock de réserve, de parc à terre qui puisse tenir à ce régime. Il faudra donc confectionner sur place, fondre des obus, les ajuster, les garnir, les charger et les amorcer; faire de la poudre, des explosifs, des artifices, des fusées, etc... Songez que rien n'empêche une guerre maritime de durer très longtemps. Ce n'est pas comme une guerre continentale.

Il y a enfin les renforts de personnel et l'organisation du pays derrière la base d'opérations. Cela aussi est difficile : c'est affaire de longue patience, de prévoyance, de doigté politique, de suite dans les idées, d'entente parfaite entre administrateurs civils et chefs militaires ou maritimes. Je n'y insisterai pas au point de vue général, réservant mes observations pour notre cas particulier, à nous Français, celui de la Cochinchine et de Saïgon.

Ce qu'il y a de bien certain, pour conclure, c'est que la constitution d'une solide base d'opérations exotique ou, si vous voulez, que le transfert de la base naturelle, la base européenne, dans l'Extrême-Orient est une grosse, très grosse affaire qui demande beaucoup de temps et du mieux employé, beaucoup de soin et de persévérance, beaucoup d'argent — combien?... je n'ose encore le dire : une centaine de millions, au moins — et, chez les dirigeants, une intelligence peu commune des nécessités de la guerre navale.

II

Ces principes établis, voyons comment Russes et Français — Russes d'abord — en ont compris l'application. Voyons ce qu'ils devraient avoir, là-bas, et ce qu'ils ont en réalité.

Pour l'adaptation des bâtiments au climat, nos alliés n'ont rien fait, je pense, de bien particulier. Leurs bateaux sont bien chauffés. Ils sont, comme ceux des autres flottes, médio-

crement ventilés : courants d'air et douches glacées d'un côté, atmosphère lourde et stagnante de l'autre. Les soutes à poudre semblent avoir été soignées, du moins sur les navires récemment construits en France. L'été prochain nous dira ce qu'il en est. La mer de Chine voit des extrêmes de température : son eau, cependant, n'atteint jamais les 28 ou 29 degrés que l'on trouve à Colombo, à Singapour, à Saïgon, de sorte que la réfrigération des soutes peut y être obtenue d'une manière normale. Mais quand l'escadre de la Baltique traversera, en plein été, la zone torride ?... Quelques grands navires, des croiseurs du large surtout, sont doublés en cuivre. Les cuirassés ne le sont pas. Il faudra donc les faire passer fréquemment au bassin. Mais où ?...

Sauf pour un petit nombre de bâtiments qui constituaient d'une manière permanente la force navale de Sibérie, il n'existe pas de personnel spécialisé pour l'Extrême-Orient. Les équipages russes sont robustes (encore qu'assez sensibles aux épidémies), dévoués, disciplinés, médiocrement sobres, ce qui peut coûter cher dans les pays chauds ; d'ailleurs, pas toujours très marins — on y a, ces temps-ci, introduit beaucoup de Cosaques — ni, non plus, très techniques, en raison de la faiblesse de l'instruction générale. Les sous-officiers sont formés un peu hâtivement et superficiellement, dans des écoles bien menées, du reste. On dit que les mécaniciens sont trop exclusivement pratiques dans les bas grades et trop exclusivement théoriques dans les grades élevés. Il y a peu ou point d'électriciens vraiment compétents (ceci ne s'applique pas aux officiers ou ingénieurs chargés de faire les commandes d'appareils électriques, lesquels sont, au contraire, fort au courant et très difficiles à satisfaire). Ajoutez que, dans l'ensemble, les officiers subalternes sont souvent trop jeunes et les officiers supérieurs souvent trop vieux, comme il arrive dans toute marine où un trop rapide développement du matériel flottant conduit à remplir les cadres inférieurs d'un grand nombre de sujets chez qui l'expérience, le coup d'œil, le sang-froid ne sont pas encore à la hauteur des connaissances purement techniques, tandis que, pour être assuré de pourvoir au commandement de nouvelles et nombreuses unités, on se voit obligé de garder longtemps des hommes d'une valeur éprou-

vée, certes, mais usés, fatigués... Avec cela, peu d'exercices d'escadre et surtout peu de manœuvres de guerre, sauf en été ; et puis une certaine nonchalance, ou du moins l'insouciance fataliste du Slave[1].

Passons aux bases d'opérations et, si vous voulez, laissons un peu de côté Vladivostok, comme le font forcément les Russes eux-mêmes. La première qualité, et la plus essentielle, d'une base d'opérations est d'être accessible en tout temps et non sept mois sur douze. Voyons donc Port-Arthur qui, lui-même, ne remplit déjà pas absolument cette condition primordiale.

Et d'abord Port-Arthur est trop petit. Sur une carte hydrographique, ce fâcheux défaut apparaît tout de suite : un chenal étroit, peu profond (6 mètres à mer basse) ; une sorte de darse, le « Port de l'Est », vaste sans doute, mais point compartimentée et où, par conséquent, les quais ne sont pas assez développés. S'ils l'étaient, au demeurant, les grandes unités ne pourraient pas toujours les accoster, à moins de faire leur souille dans la vase où le malheureux *Cesarewitch*, l'arrière alourdi par sa voie d'eau, s'est traîné pendant une mortelle journée, tandis que le *Retvisan*, lui, était resté échoué dans le chenal même. Quant au « Port de l'Ouest », ce n'est un port que pour les jonques, une lagune, plutôt, où l'on entretient, non sans peine, une rigole à l'usage des torpilleurs qui ont besoin de toucher à leur arsenal particulier.

On a beaucoup glosé sur la mésaventure du 8 février, mésaventure cruelle, il est vrai. Mais supposez qu'il n'y eût pas eu surprise, que l'escadre russe tout entière eût pu combattre l'escadre japonaise et qu'elle eût été vaincue. Comment eût-elle échappé à la poursuite de l'adversaire victorieux, la

1. A ceux qui trouveraient mon jugement un peu sévère dans l'ensemble, je ne me bornerai pas à dire que j'ai de bonnes raisons de le croire juste, emprunté qu'il est surtout aux réflexions des premiers intéressés. Il y a en Russie bon nombre de gens bien informés qui conseillent à leur gouvernement de renoncer à mettre des escadres à la mer, le Russe n'ayant pas, d'une manière générale, une suffisante aptitude pour la marine. Cette défiance est exagérée mais significative. Au reste, que l'on ne pense pas que les succès des Japonais nous fassent illusion sur la réelle valeur de leur force navale. L'établissement maritime de ces jeunes élèves des Anglais a d'autres défauts que celui de leurs adversaires actuels, mais de fort graves aussi, que nous aurons peut-être l'occasion de mettre en lumière.

pressant de tous côtés, la poussant au fond d'un entonnoir, dont le goulot, trop étroit, ne pouvait laisser passer qu'un seul cuirassé à la fois? Et si la mer avait été basse à ce moment-là, quel désastre!... Les forts, me direz-vous? — Mais c'est à peine s'ils étaient armés à cette époque, et, au surplus, comment, dans cette mêlée affreuse, eussent-ils pu distinguer l'ami de l'ennemi?... Vraiment, nos amis en ont été quittes à bon compte, à supposer, cela s'entend, que les deux belles unités endommagées puissent être complètement réparées.

Belle position stratégique, au demeurant, Port-Arthur domine le fond de la mer Jaune, ferme le Pé-tchi-li, balance Weï-haï-Weï et Tchéfou (qui renaîtront certainement quelque beau jour), tout en menaçant le flanc des lignes d'opérations des Japonais de Nagasaki ou Sasebo à Tchemoulpo et au Yalou. Belle position stratégique, qu'il eût peut-être fallu couvrir au loin en occupant fortement le groupe des îles Elliot. (L'amiral Togo y installe, dit-on, sa base intermédiaire, son mouillage de circonstance); oui, belle position stratégique, mais mauvaise position tactique à cette extrême pointe d'une presqu'île si longue, si découpée, si étroite en quelques endroits et dont les Japonais connaissent bien le faible. Il faut toujours en revenir aux principes. La base d'opérations idéale distribue ses établissements sur trois échelons qui vont s'éloignant progressivement de la haute mer : la rade défendue, le port de ravitaillement, l'arsenal (chantiers, magasins, grands ateliers, bassins de radoub). De cet idéal, les Anglais se sont rapprochés autant qu'il est possible à l'embouchure de la Medway, où ils ont la rade de Nore, le port de Sheerness, un peu en retrait, et l'arsenal de Chatham, très haut dans la rivière, hors de portée du bombardement. Nous verrons tout à l'heure que Saïgon est un peu comme cela. Port-Arthur, point du tout. Les trois organismes y sont confondus sur un étroit espace que des collines de faible hauteur ne protègent pas assez contre les obus. Ces obus ne font pas grand mal, nous dit-on. Il faudrait voir.

Les circonstances géographiques, à elles seules, tiennent le port russe sous la perpétuelle menace de l'interruption de ses communications avec la Mandchourie. Le chemin de fer est en bordure de la côte, forcément, la route aussi; et tout cela



est fort préoccupant[1]. D'autant que le pays est hostile, derrière cette forteresse établie en flèche audacieuse, en pointe d'avant-garde ; hostile, ou du moins incomplètement pacifié. Quant aux ressources industrielles, elles y sont nulles, et celles du commerce bien peu développées encore : Dalny n'est qu'un plan sur papier, un tracé grandiose.

Cette base d'opérations a un bassin de radoub, *un seul*, qui a cent cinquante mètres de long, mais qui, avec ses vingt-deux mètres de large, n'a pu recevoir ni le *Cesarewitch* ni le *Retvisan*. On y a mis, du moins, la *Pallada*. Vladivostok n'est pas beaucoup mieux partagé ; et vraiment, devant une telle insouciance des premières conditions de la guerre maritime, on reste stupéfait[2]. Pour réparer, pour essayer de réparer les deux cuirassés, il a fallu les échouer — cela, c'était facile ! — les échouer dans la vase et construire autour d'eux des batardeaux, des caissons étanches ; et puis, cela fait, creuser sans doute en dessous du ventre de ces mastodontes pour atteindre toutes les parties blessées, pour débiter les tôles et membrures à une certaine distance, pour « débrider les plaies ». Quel travail extraordinaire, dans tous les sens du mot, et qui, certes, fait le plus grand honneur à ceux qui l'osèrent entreprendre !... Mais qu'il en coûte d'être imprévoyant !

Cette base d'opérations a aussi des ateliers, mais probablement peu développés, puisqu'on vient d'y envoyer plusieurs centaines d'ouvriers techniques de Cronstadt, de Libau, de Sébastopol et de la grande fonderie d'Oboukhof. On a fait quelque bruit du lancement de certains torpilleurs ou contre-torpilleurs : mais ces petits bâtiments ont-ils été construits entièrement à Port-Arthur, ou y ont-ils été seulement *assemblés*, comme le seront ceux que l'on commande en ce moment à divers chantiers européens ? Il y a vingt-cinq ans, nous « lancions » au Tonkin des canonnières de rivière, mais qui venaient de France en tranches séparées et emballées.

1. Ceci était écrit avant le débarquement des Japonais à Pi-tse-ouo.

2. Sait-on que les Japonais ont une demi-douzaine de bassins de radoub pour les plus grands bâtiments de guerre ?

Tout cela ne donne pas la faculté de redresser un arbre de couche, encore moins d'en faire un de toutes pièces, ni de fondre une aile ou un moyeu d'hélice, ni de réparer un étambot au tracé capricieux comme ceux des unités modernes, ni surtout de remplacer au pied levé un Thirion d'épuisement de cinq cents tonnes, ou un servo-moteur de gouvernail lorsque ces appareils sont atteints par l'explosion d'une torpille... Et les ateliers de l'artillerie, quelle est leur puissance? On ne le sait pas au juste, mais j'ai quelque méfiance quand je vois qu'il a fallu faire suivre jusque là-bas les canons de 305 du *Cesarewitch* par le personnel du chantier européen qui a construit le bâtiment. C'est qu'il ne s'agit pas seulement des bouches à feu, mais, quand elles sont très lourdes — 50 tonnes environ, — de la machinerie compliquée, délicate, qui les fait mouvoir et leurs tourelles avec elles, qui les pointe, qui les approvisionne... Quant aux ateliers de machines électriques, j'en ai parlé plus haut : ils n'existent pas à Port-Arthur plus qu'ailleurs.

Voyons les parcs et magasins. Il y a, ou plutôt il y avait, dit-on, à Port-Arthur, 15000 tonnes de charbon. C'est peu pour le temps de guerre. Évidemment, pendant la période de tension diplomatique, ce stock a dû s'enrichir. De combien de milliers de tonnes? On l'ignore. Les Japonais, toujours bien informés, ont intercepté plusieurs vapeurs chargés de charbons anglais pour Port-Arthur. Et il y a ceci de singulier dans les positions respectives des belligérants à l'égard de cette grosse question du combustible, que les Russes brûlent à Port-Arthur du charbon japonais, point mauvais, mais donnant beaucoup de fumée, tandis que les Japonais brûlent du charbon anglais. A Vladivostok on a, paraît-il, du charbon de l'Oussouri, peut-être de Sakhaline. Tout cela ne vaut pas le Cardiff.

Quelle est la valeur de l'approvisionnement en matériel de Port-Arthur? L'assortiment y est-il à peu près complet, en dépit de la capture, par les Japonais, de certains paquebots de la flotte volontaire expédiés vraiment trop tard? Il n'est point aisé de le dire. Les Anglais prétendent que des agents russes sont venus jusqu'à Hong-Kong pour se procurer des tôles

d'acier de l'échantillon de celles qui rentrent dans la construction du *Cesarewitch*, du *Retvisan*, de la *Pallada*. C'est possible. Comment ces tôles arriveront-elles à Port-Arthur? Le plus sûr, sinon le plus court, serait de les faire venir par le Transsibérien. Mais cette voie, cette unique, interminable et précaire voie de communication directe, est si engorgée!... Au surplus, que l'on ne s'étonne pas trop d'une lacune de ce genre dans les approvisionnements d'un arsenal maritime. Il y a des quantités de « sortes » de tôles d'acier et l'on ne peut s'approvisionner de toutes. — « Oui, mais en tout cas en faut-il avoir qui correspondent aux bordés, aux vaigrages des navires en service. » — C'est très juste. Seulement il ne faudrait pas faire construire ailleurs que chez soi, si l'on ne veut tomber dans des difficultés inextricables.

Et les rechanges pour les chaudières?... Je disais qu'il est très fâcheux d'avoir quasiment autant de types de chaudières que de navires armés. C'est un peu le cas des Russes, lesquels ont, pour d'autres motifs que nous, mais tout comme nous, une « flotte d'échantillons ». Et alors que de tubes divers, que de barreaux de grilles différents, que de briques à profils variés, que de soupapes, de tampons, de bouchons, de rondelles, d'écrans, de chicanes, etc... C'est à s'y perdre! Ah! l'unité, la méthode, la suite dans les idées, la persévérance, l'entêtement même, si l'on veut, et finalement *l'interchangeabilité* des engins, — pardon pour ce mot barbare, — quelles belles choses!

Des vivres? — Il doit y en avoir à suffisance, au moins pour la place : force farines, grains et riz, affirment les télégrammes, et on doit les croire, le pays fournissant ces denrées. Où je demeure sceptique, c'est quand il s'agit des provisions que ne fournit pas l'hinterland. On peut espérer cependant que les armées n'absorberont pas tous les convois de viandes qui traversent en ce moment la Sibérie. Il en restera pour l'escadre et pour la place de guerre.

Quant aux munitions, aux explosifs, aux artifices, aux torpilles surtout, c'est une autre affaire, et je crains bien que, là encore, on ait fort à regretter la perte de certain vapeur qui en portait une cargaison et que d'aimables passagers, Anglais, dit-on, dénoncèrent aux Japonais. Je ne parle, en fait de tor-

pilles, que des torpilles *automobiles*. On a vu par la catastrophe de *l'Yénisséi* que Port-Arthur ne manquait pas de torpilles *automatiques* (celles que nous appelons « torpilles de blocus ») et qu'il en fournissait Dalny. Il y a juste cinquante ans que Jacobi créait les premiers engins de ce genre pour la défense des abords de Cronstadt, de Sveaborg, de Revel. Les résultats obtenus alors furent insignifiants : quelques secousses violentes, mais point de brèches dans les carènes attaquées. Aujourd'hui, il n'en va plus de même : malheureusement, l'engin ne distingue pas l'ami de l'ennemi.

Pour en revenir à l'ensemble de l'approvisionnement en munitions, je crois qu'il était faible au début des hostilités, aussi bien pour les navires que pour les ouvrages à terre. D'ailleurs le gouverneur de la place recommandait, on se le rappelle, d'éviter les canonnades lointaines et peu efficaces. Mais le Transsibérien, entre deux trains de troupes, aura pu faire passer quelques wagons de poudre et de projectiles. Quant à fabriquer sur place, il n'y faut pas songer. Et par là le renouvellement des stocks reste incertain, dépendant toujours des incidents qui peuvent se produire sur une ligne de communications si longue et d'un débit encore si faible.

En somme Port-Arthur était, au commencement de 1904, en voie de devenir ce que j'appellerai un *arsenal de plein exercice*; mais il s'en fallait de beaucoup que le but fût atteint. Et c'est là surtout que les Russes n'étaient point prêts à la guerre, alors que c'est là, précisément, qu'ils eussent dû l'être le plus et depuis plus longtemps. Ils ont manqué, sinon de prévoyance et d'esprit d'organisation, du moins de clairvoyance politique, car, au point où ils en étaient encore, il ne fallait donner aux Japonais aucun motif de rompre. On dira sans doute que, pour le même motif, les Japonais voulaient absolument la rupture. Je l'accorde. Cependant il devait y avoir quelque moyen d'arranger les choses.

Quoi qu'il en soit, les actes qui ont conduit à l'état de guerre ont précédé l'achèvement de l'organisation de la base d'opérations navale. C'est ce que paient les Russes en ce moment-ci, ce qu'ils paieront longtemps encore peut-être; et nous en jugerons mieux quand l'escadre de la Baltique sera rendue sur le théâtre des opérations.

III

Et nous, puisque aussi bien, même avec le ferme espoir que toutes chances fâcheuses seront écartées, il n'est que sage de les envisager... Et nous, où en sommes-nous, là-bas?

Nous avons en Extrême-Orient une escadre et une base d'opérations, comme les Russes, mais dans des conditions tout autres. L'escadre (à trois divisions, dont une de réserve) est disparate. La 1re division active est de trois croiseurs cuirassés de 9 500 à 10 000 tonnes; la 2e se compose de trois croiseurs protégés fort différents, l'un de 8 000, les deux autres de 4 000 tonnes; la division de réserve comprend deux cuirassés vieux et impotents, deux canonnières cuirassées et un assez grand nombre de bâtiments légers. Cette division, à la vérité, peut être considérée comme le premier échelon de la défense mobile maritime de la Cochinchine. Les trois croiseurs cuirassés *Sully, Gueydon, Montcalm*, sont de bons navires de mer, d'une vitesse convenable (21 nœuds au maximum, 18 à 19 en bonne route), où le cuirassement n'est pas toujours très heureusement réparti, où les détails d'aménagement intérieur ne sont pas tous satisfaisants, où il fait très chaud dans les pays chauds et où il faudra constamment surveiller l'état des explosifs. Mais leur défaut capital réside dans l'insuffisance de l'armement offensif [1]. Ils sont, à déplacement égal, sensiblement plus faibles, à cet égard, que les croiseurs cuirassés japonais, par exemple. Et cela tombe assez mal.

Dans la division des croiseurs protégés, celui de 8 000 tonnes, le *Château-Renault*, est encore moins armé, proportionnellement à son tonnage, que les croiseurs cuirassés : du moins a-t-il l'excuse de n'être qu'un « croiseur corsaire », à qui sa belle vitesse de 23 nœuds permettrait de capturer tous

1. Ce défaut, qui est malheureusement celui de la plupart de nos unités de combat, où l'on n'a pas su conserver une balance convenable entre le poids de l'armement défensif (cuirasse) et celui de l'armement offensif (artillerie), a cependant été corrigé sur les croiseurs cuirassés du type *Gambetta* qui, pour 3000 tonnes, pas même, de plus que ceux-ci, sont deux fois plus armés.

les paquebots qui fréquentent l'Extrême-Orient. Les deux croiseurs de 4 000 tonnes, *Pascal* et *D'Assas*, ont filé aux essais près de 20 nœuds, ce qui est à peine suffisant aujourd'hui. Ces bâtiments sont, en revanche, assez bien armés. Ni ces derniers, ni le *Château-Renault* ne sauraient d'ailleurs combattre en ligne. A peine le pourrait-on exiger des trois premiers, à condition qu'ils pussent choisir leurs adversaires.

Aucune précaution spéciale, sur aucun de ces navires, pour répondre aux exigences d'une campagne lointaine. Ils sont aussi compliqués que tous les autres; leurs chaudières, plus ou moins neuves, n'ont pas toutes le même fonds d'endurance, il s'en faut! Beaucoup d'installations électriques fort délicates, des dynamos qui subissent des températures fort élevées, des hélices dont il n'est pas aisé d'enlever et changer les ailes. Pas assez d'eau douce en cale et des bouilleurs à peine suffisants pour la navigation du temps de paix. Un assez bon stock de charbon, mais un dispositif de soutes qui ne permettrait pas toujours d'alimenter convenablement les foyers dans une marche rapide.

Tout cela donnerait de la tablature au commandant en chef, en temps de guerre, et beaucoup de travail à l'arsenal de la base d'opérations. Je ne parle pas, bien entendu, des avaries de combat.

Les équipages sont bons — il me semble. Il y a cependant des « frapouilles » qu'autrefois on envoyait aux compagnies de discipline et qu'aujourd'hui on réserve pour les campagnes lointaines. J'ai entendu des officiers exprimer l'espoir que ces aimables garnements ne tarderaient pas à filer à Port-Saïd, à Colombo, à Shang-Haï ou Yokohama. Mais il y aurait alors des vides qu'on ne comblerait pas aisément. Or nos effectifs sont trop faibles pour le temps de guerre et les moindres pertes y seront sensibles. Espérons, pour le surplus, que la discipline, si fort ébranlée en France, se raffermit là-bas, à mesure qu'on s'éloigne des centres d'excitations malsaines.

En résumé, force navale d'une certaine valeur, encore que discutable à quelques égards. Mais cette force navale serait bien insuffisante comme nombre d'unités si une complication où nous pussions être engagés se produisait. Une division de croiseurs cuirassés de 12 500 tonneaux serait alors tout à fait

nécessaire ; et pourtant je ne la demanderais que si la base d'opérations était en mesure de satisfaire à ces nouveaux besoins. Or, l'est-elle déjà de satisfaire aux besoins actuels ?

Cette base, c'est Saïgon. A Tourane, à la baie d'Halong (Port Courbet), à Quan-Chau-Wan, il n'y a rien ou presque rien. Diego-Suarez est trop loin en arrière et il n'y a d'ailleurs pas grand'chose. Nouméa est trop loin en avant, et il y moins encore. Et nous avons déjà la bouche pleine de nos « points d'appui » ! Saïgon commence à prendre tournure. Stratégiquement, cette base est assez bien placée ; un peu au sud, cependant. Quan-Chau-Wan vaudrait mieux pour surveiller ce qui se passe dans les mers de Chine. Makung des Pescadores était parfait ; nous l'avons abandonné. Tactiquement, la position de Saïgon est assez bonne aussi, avec son avancée solide du cap Saint-Jacques, au pied duquel, malheureusement, s'étend une rade trop ouverte. Mais l'arsenal-atelier-magasins est à Saïgon même, à 75 kilomètres dans les terres, ce qui satisfait aux principes. Les Japonais ne le bombarderont pas de sitôt. Il leur resterait la ressource de franchir la barre et d'entrer dans le Donnaï, ce qui serait imprudent — encore que les batteries de défense ne soient pas admirablement disposées [1]. Ils pourraient encore tourner la position du cap Saint-Jacques en débarquant dans l'est de ce haut promontoire ; ils menaceraient alors Saïgon par le sud-est, mais ce n'est justement pas de ce côté du fleuve qu'est bâtie la ville ; et puis ils seraient arrêtés par les troupes à chaque arroyo.

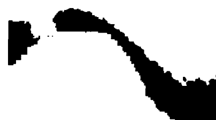
Bref, la défense de la base d'opérations de notre force navale, sans être à l'abri de toute critique, est cependant satisfaisante du côté de la terre. La défense mobile maritime, outre les unités lourdes déjà mentionnées (3e division de l'escadre), comprend 1 contre-torpilleur du type *Schichau* pris aux Chinois en 1901, le *Takou*, et 6 torpilleurs. On y ajoute aujourd'hui 4 contre-torpilleurs français du type

1. MM. les artilleurs et MM. les officiers du génie ont, naturellement, fait leurs tracés sans consulter les officiers de marine, ou sans tenir compte des observations de ceux-ci. Il en est résulté un défaut général — que je ne précise pas, bien entendu. On ne saurait penser à tout.

Fronde. C'est peut-être beaucoup de bâtiments fragiles et compliqués. D'ailleurs, des torpilleurs de première classe eussent parfaitement suffi, plus agiles même et plus manœuvrables dans des canaux resserrés que les contre-torpilleurs de 310 tonnes. Mais, au fond, ceux-ci ne sont-ils pas plutôt destinés à l'escadre, en dépit des dénégations officieuses? Espérons, en ce cas, qu'ils n'auront pas trop de difficultés à remonter dans la mousson de nord-est, le long de l'Annam et de la Chine méridionale.

Enfin, on sait que la *Foudre* va porter là-bas des sous-marins. On s'est égayé là-dessus dans les cinq ports et ce n'est pourtant pas si ridicule, malgré l'apparence. D'abord, cette mesure nous débarrasse de deux pauvres bateaux de 68 tonnes, d'un type mal conçu et trop petits. Ensuite, on va pouvoir étudier des problèmes nouveaux et intéressants : les changements d'assiette provenant des changements de densité de l'eau. — il faudra passer dans l'eau de mer à l'eau douce et *vice versa*, — l'habitabilité de l'eau à 29°, l'influence de la vase liquide sur les manœuvres des ballasts. Et puis il faudra créer au cap Saint-Jacques une station de sous-marins, avec tout ce que cet organisme comporte d'engins nouveaux et délicats... Bref, c'est une curieuse expérience que celle-ci : « De l'audace! toujours de l'audace! » disait Danton. Au surplus, il y a l'argument de « l'effet moral ». Personne n'osera plus se frotter à la Cochinchine, désormais. Il est vrai qu'il reste l'Annam et le Tonkin, avec trois cents lieues de côtes. Que de sous-marins!

J'ai parlé tout à l'heure des troupes. Un mot seulement de plus. Les journaux ont célébré il y a quelques semaines, lors de l'alerte, les 26 000 hommes de l'Indo-Chine. 26 000 hommes! Le beau chiffre! 26 000 hommes, dont 12 000 Européens à peine, pour un pays qui est deux ou trois fois grand comme la France et presque tout en bordure sur la mer! Si nous le voulions défendre sérieusement contre les Anglais, les Japonais ou les Américains — qui ne sont pas loin, à Manille — il faudrait 50 000 ou 60 000 hommes au moins, avec un bon chemin de fer côtier, de bonnes messageries fluviales et maritimes, avec des trains de coolies organisés d'avance, de l'artillerie très mobile, de la cavalerie, ou, si l'on veut, de l'in-



fanterie montée. Et dans tout cela 20 000, 30 000 soldats européens.

C'est qu'il faut considérer ce que nous aurions derrière nous, quelle population, quels intérêts communs avec les nôtres, quelle réserve d'affection et de fidélité. Or, ceci n'est pas le plus beau de notre affaire. J'ai connu, il n'y a pas bien longtemps, une Cochinchine où les habitants nous voyaient d'assez bon œil. On me dit que depuis le dernier principat, qui a pressuré les Annamites d'impôts indirects, ces sentiments ont bien changé. Mais le décor est beau, les budgets sont flatteurs, les statistiques commerciales ont bonne tournure et le fonctionnaire pullule à souhait. La colonie est prospère : que dis-je! elle est le type même des colonies prospères...

Saïgon qui, seul, nous intéresse expressément, est une fort belle et plaisante ville, qui tient son rang après Batavia, Singapour, Hong-Kong, où il y a du commerce, quelque industrie, des ateliers maritimes de puissance moyenne, et, depuis peu, la lumière électrique, ce dont il faut se féliciter, parce que nous y gagnerions, le cas échéant, de disposer d'un outillage et d'un personnel fort précieux.

L'arsenal?... Que de choses lui manquent pour que ce soit un arsenal! Pourtant, soyons justes, il y a un bassin de radoub, un grand bassin, mais un seul, où le *Sully* vient d'entrer, à peine arrivé[1]. Qu'est-ce qu'un arsenal avec un seul bassin?... Voyez ce que durent les réparations de la *Pallada*, et demandez-vous ce que donneraient les Russes pour avoir trois grands bassins de radoub à Port-Arthur : des millions, n'est-ce pas? Qu'attendez-vous pour les creuser à Saïgon? Pensez-vous que les torpilles et les obus épargneront vos vaisseaux plus que le *Cesarewitch*, le *Retvisan*, le *Bayan* ou le *Pobiéda*? Réfléchissez encore que ce seul bassin de la Cochinchine est aussi le seul que nous ayons de la côte d'Afrique à celle d'Amérique, sur les deux tiers du globe. Et nous prétendons faire la guerre au loin!

1. A la vérité, il y a aussi à Saïgon un petit bassin de soixante-dix mètres de long, qui ne peut être utilisé que par la flottille. On avait autrefois envoyé là-bas un dock flottant qui a coulé en pleine rivière, qu'on n'a jamais pu renflouer et qu'il a fallu détruire, à grand'peine encore.

Comme approvisionnement de charbon on sait assez — les journaux ont été remplis de cette nouvelle ! — qu'il y a environ six mille tonnes à Saïgon[1]. On en expédie en ce moment six mille autres, et on le crie bien haut. Voilà qui est bien. Supposons ces six mille tonnes arrivées. Cela fait douze mille, n'est-ce pas? Comptons maintenant ce qu'il faudrait en temps de guerre, *pour un seul mois*, je ne dis pas à l'escadre actuelle de l'Extrême-Orient, mais *à un seul de ses croiseurs cuirassés*, le *Sully* ou le *Gueydon*, peu importe.

Ces bâtiments développent, à toute puissance, 20 000 chevaux, qui plus, qui moins. C'est-à-dire qu'à 800 ou 900 grammes de combustible par cheval et par heure, ils consomment 410 ou 420 tonnes par jour. Ne comptons d'ailleurs *qu'un seul jour* par mois à cette allure, aussi fatigante pour le matériel et le personnel que ruineuse pour les soutes. Ce jour, ou plutôt ces vingt-quatre heures représentent plusieurs chasses données ou subies. Supposons, pour le reste, que notre croiseur marche dix jours à 14 000 chevaux et dix jours à 10 000, avec huit ou neuf jours de repos sur rade, où, tout de même, il consommera pour les « auxiliaires » 5 à 6 tonnes par jour, soit 50 tonnes à peu près. Dix jours à 14 000 chevaux, cela fait 2 700 tonnes, au moins (et je néglige un peu, cette fois, les auxiliaires... il faudra cependant bien faire de l'eau douce !); dix jours à 10 000 chevaux, cela fait 2 000 tonnes. Donc, en tout, près de 5 500 tonneaux de charbon[2], soit la presque totalité du stock actuel.

J'y insiste : *un seul bateau en un mois*. Direz-vous que j'exagère les consommations? Je ne le crois pas. Mais, pour vous obliger, j'en veux bien rabattre un tiers. Mettons 4 000 tonnes. Or, pour les trois croiseurs cuirassés, cela fait 12 000. Pour le *Château-Renault* et les deux autres croiseurs protégés, il en faut presque autant. Le *Château-Renault* en consommera énormément. Mettons donc 20 000 pour l'escadre active et 5 000 seulement pour la division de réserve, les canonnières cuirassées, les torpilleurs, les bâti-

1. Ce stock est descendu quelquefois dans ces dernières années à moins de trois mille tonnes.

2. Dont une bonne part serait embarquée à la mer, par l'appareil Temperley. Mais les paquebots qui porteraient ce combustible auraient été chargés à Saïgon

ments de flottille et les établissements de l'arsenal, qu'il ne faut pas oublier. Bref, la dépense mensuelle globale à laquelle le parc de Saïgon[1] devra pourvoir n'ira pas à moins de 25000 tonnes, ce qui fait bien 300000 par an. Que dites-vous maintenant de nos 12000 tonnes?... Et pensez-vous que nous soyons prêts à faire la guerre?

Les magasins sont-ils mieux fournis? Je crois qu'ils contiennent déjà beaucoup de choses, mais je suis sûr qu'ils n'ont pas tout ce qu'il faudrait à cette escadre. L'inconvénient passe inaperçu en temps de paix, les bateaux ayant la faculté — dans un besoin urgent — d'acheter sur place dans un port étranger. En temps de guerre, cela ne serait plus possible.

Dernièrement, un croiseur devait se procurer en pays anglais du caoutchouc vulcanisé pour ses clapets de pompe à air. Ses rechanges normales n'y suffisaient pas, le magasin de Saïgon non plus. Que sera-ce quand toutes les soupapes de drain seront garnies en caoutchouc moulé!... Je ne cite qu'un article, pour abréger : il y en a cent autres. On n'a pas donné à l'arsenal de Saïgon l'autonomie financière avec une dotation spéciale sur les fonds du budget. C'est Toulon qui alimente ses stocks pour la plus grande part. Or, comme les « prévisions de dépenses » de la base d'outre-mer lui arrivent toujours en retard et qu'au demeurant elles sont toujours dépassées par les besoins réels, la base métropolitaine ne peut réussir à satisfaire aux demandes qu'en puisant dans ses réserves et en démunissant ses magasins. Tout cela mérite l'attention, et il faudrait se hâter de porter remède à une situation également fâcheuse pour Toulon et pour Saïgon.

Et les munitions?... Si je compte bien et pour ne parler que de l'artillerie de bord, les calibres de bouches à feu qu'il faut réapprovisionner là-bas sont au nombre de dix, depuis le 274 jusqu'au 37 millimètres. Mais cela n'est rien : dans chaque *calibre* il y a presque autant de *modèles* que de bateaux, et, le plus souvent, chaque modèle a ses munitions. Notez encore que dans tous les calibres, sauf les plus faibles,

1. Ou du cap Saint-Jacques, car il en faudrait constituer un sur ce point, pour que les bâtiments ne fussent pas obligés de faire toutes les fois quarante milles de rivière.

il y a cinq espèces de projectiles : obus de rupture, de semi-rupture, à la mélinite, à la poudre noire, à mitraille, avec des charges différentes. Finalement, on peut tabler sur une centaine — au bas mot — de types de munitions. Quelle commodité pour la constitution des stocks ! Et comment éviter des erreurs dans les envois, en temps de guerre, car, de confectionner tout cela dans l'arsenal, il n'en peut être question. C'est assez difficile, déjà, d'en assurer la conservation !...

Un jeune officier qui connaît admirablement la Cochinchine, M. l'enseigne de vaisseau Castex, vient de publier un livre très documenté sur notre colonie, sur Saïgon sur son arsenal. Je relève dans ce travail des appréciations assez rassurantes sur les facultés de l'arsenal-atelier[1]. Il y a toutefois un point noir, c'est que la puissance de travail du personnel technique français, qui dirige les ouvriers annamites, est absorbée par la comptabilité, par la production continue, sans relâche, sans merci, de l'odieuse paperasse administrative. On a, ici même, il y a quelques semaines, joliment médit de la comptabilité de bord, et la voix qui s'élevait des ports de France ne s'était apparemment pas mise d'accord avec celle qui nous vient de là-bas, de si loin...

Reprenons nos ateliers. Il y en a un, encore incomplètement outillé, qui devient cependant de plus en plus important et utile, c'est l'atelier d'électricité. Je crois qu'on a pu y réparer les induits des dynamos du *Redoutable* (de la division de réserve). C'est bien quelque chose : ces réfections d'induits exigent un personnel bien dressé, adroit, spécialisé. Il faudrait pousser ferme dans ce sens-là, développer l'atelier d'électricité et suivre ainsi, pas à pas, le développement des installations électriques des unités de combat nouvelles que nous envoyons en Extrême-Orient. J'ai déjà dit qu'à cet égard l'introduction de l'éclairage électrique dans la ville de Saïgon était une circonstance heureuse. Les Annamites, d'ailleurs, s'ils ne sont pas très laborieux, ont du moins beaucoup

1. On m'affirme cependant que l'arsenal de Toulon reçoit de celui de Saïgon des demandes de confections qui surprennent.



d'adresse et d'intelligence, avec une curiosité amusée, un peu enfantine, du bibelot industriel des hommes de l'Occident. Par malheur, ces habiles ouvriers sont inconstants et capricieux. Ils partent, ils disparaissent brusquement, du jour au lendemain — en particulier lorsqu'ils ont tout perdu au jeu, tout, jusqu'à leur maison et leurs vêtements.

Ceci me conduit à parler des réserves de personnel marin que l'on devrait trouver en Cochinchine. L'Annamite est, forcément, un marinier, et la jonque de mer lui est souvent aussi familière que le sampan des arroyos. Il est intelligent, débrouillard, adroit, sobre, docile, pas très fort, à la vérité, ni très endurant. Il est flatté de servir, d'avoir un joli uniforme, qu'il tient très propre ; il goûte fort les distinctions, les honneurs, et aussi une solde exactement payée. Voilà de quoi faire à bord des auxiliaires précieux, de bons et dévoués serviteurs[1]. On le sait là-bas depuis longtemps ; on a proposé bien souvent d'organiser d'une manière définitive l'inscription maritime des indigènes. Ces propositions n'aboutissent pas ; et l'on oppose, cela est vrai, de sérieuses objections. Tout compte fait, ces difficultés ne devraient pas prévaloir contre l'avantage indiscutable de la constitution d'une réserve de personnel susceptible de combler les vides créés par le feu ou par les maladies.

Reste le problème du renouvellement du personnel officier ; car on ne peut encore admettre l'indigène dans les cadres de l'état-major de la flotte. Mais n'avons-nous, pas en Cochinchine et au Tonkin, des marins européens, capitaines ou officiers de paquebots côtiers et de messageries fluviales, sans parler de certains éléments appartenant au Ministère des Colonies, dont l'ambition ne va à rien moins, déjà, que d'envahir notre flottille et nos défenses mobiles ? Ne pourrait-on pas canaliser ces prétentions tout en les détournant un peu de leur objet immédiat et actuel ? On admettrait quelques-uns de ces messieurs à faire des stages d'officier de réserve à bord des bâtiments de haute mer et l'on aurait ainsi, peu à peu, un cadre de remplacement pour le cas où

1. Les bâtiments de la flottille ont beaucoup d'indigènes, même parmi les mécaniciens. Il y a jusqu'à des quartier-maîtres mécaniciens annamites. Ils sont fort bons. Seulement ils n'aiment pas beaucoup s'éloigner du rivage natal.

l'interruption des communications ne permettrait pas de recourir au cadre métropolitain.

En résumé, voici la situation de notre base exotique de Saïgon :

Bonne position stratégique et tactique; organisation de la défense critiquable, mais perfectible; assiette morale sur la population indigène assez douteuse.

Insuffisance criante des éléments essentiels d'une base d'opérations maritime : bassins de radoub, stock de combustible[1], etc...

Insuffisance aussi des approvisionnements et munitions de toute nature en magasin, résultant aussi bien d'un défaut d'organisation générale que de la difficulté croissante de constituer des assortiments convenables en présence de la complication du matériel des bâtiments modernes.

Ateliers déjà susceptibles de rendre des services, mais qu'il faudrait développer au point de vue de l'outillage et du personnel technique européen, si nous devons nous résigner décidément à ce que ce personnel emploie la majeure partie de son temps à des travaux d'écritures.

Nécessité de constituer des réserves locales de personnel marin pour combler les vides qui se produiront à bord des unités navigantes.

IV

La cause principale des défauts d'adaptation de Port-Arthur à la guerre navale, c'est l'aveuglement politique du gouvernement. Nos alliés ont été pris au dépourvu. Encore quelques années de paix et Port-Arthur, grâce aux crédits qui lui étaient alloués, eût été à la hauteur de sa tâche... Chez nous, dans le cas de Saïgon, il y a bien de l'aveuglement politique — qu'il a fallu réparer par de promptes négociations avec

1. Je ne dis rien de l'huile, des matières grasses, de l'eau douce. Celle du fleuve est inutilisable, chargeant en quantité du limon. Il faudrait de grandes et coûteuses citernes au cap Saint Jacques.



l'Angleterre, l'Angleterre pacifique, heureusement, du roi Édouard — mais il y a surtout, d'une part, une méconnaissance surprenante de ce que doit être une base d'opérations, de l'autre la détestable pratique des économies mal entendues.

Et, qu'on veuille bien le croire, il ne s'agit pas ici de critiques ayant un caractère personnel, politique par conséquent. Eussé-je le droit de m'y livrer que je n'y aurais aucun goût. D'ailleurs l'observation attentive, impartiale, de ce qui s'est passé chez nous depuis quelque quinze ans conduit à cette constatation fâcheuse que tous les ministres, civils et militaires, se sont montrésou bien mal informés de l'étendue des besoins auxquels il faut satisfaire dans le cas qui nous occupe, ou bien peu soucieux de l'effort personnel considérable qu'eût exigé la poursuite énergique de l'entreprise, ou encore trop timides, trop facilement rebutés par les objections pour obtenir les ressources indispensables, soit de la commission du budget, soit même du ministre des finances, censeur sévère des demandes de ses collègues quand il s'agit de dresser le compte général des dépenses. Et comme il n'en est point du tout de même en France qu'en Angleterre, ni en Amérique, ni en Allemagne, voire en Italie, où le Parlement et la nation s'intéressent à la marine, la connaissent — font de leur mieux au moins pour la connaître — l'apprécient et l'encouragent, il ne se forme pas chez nous de ces courants d'opinion qui imposent aux pouvoirs publics les sacrifices durables et persévérants, sans lesquels il n'est pas possible de mener à bonne fin l'organisation méthodique de la guerre navale.

— Tout cela est vrai, me dira-t-on, et tout cela est fâcheux; mais aussi il vous faut tant d'argent! C'est ce qui effraie, c'est ce qui nous rebute, nous aussi : où le prendre, cet argent?... On n'ose pas y penser; et alors on va doucement, doucement: on accorde un peu, on marchande, on refuse, suivant les circonstances, suivant les ressources générales.

On marchande, on refuse, on reprend même — cela s'est vu — et c'est ainsi que rien ne va, que tout coûte plus cher, qu'on n'est pas prêt en temps utile, que non seulement on n'a jamais la marine de sa politique, mais même qu'on est

obligé d'adapter sa politique à la faiblesse de sa marine. Je ne crains pas de le dire, tout marin que je suis : il vaudrait mieux n'en pas avoir, de marine, que de l'avoir faible, débile, appauvrie, manquant à la fois du personnel et du matériel indispensables, rivée à la côte de France aussi bien par le défaut d'aptitude de ses grandes unités à la guerre lointaine que par les étonnantes lacunes d'organisation de ses bases d'outre-mer, incapable, en somme, je ne dis pas de reprendre le premier rang, mais même de garder le second, le troisième, le quatrième peut-être en face de la marine allemande, bientôt en face de l'italienne, en face de celle des États-Unis et en face de celle du Japon.

Car voilà où nous en sommes, et non pas par la faute de celui-ci ou de celui-là, mais par notre faute à tous ; et s'il est vrai qu'une nation a toujours le gouvernement qu'elle mérite, encore est-il plus vrai qu'elle a toujours la marine qu'elle veut avoir.

Qu'on ne me demande pas après cela comment nous défendrons notre empire colonial. Consultez là-dessus Louis XV. Peut-être, en cédant les meilleurs morceaux de notre domaine exotique, obtiendrions-nous que le reste fût neutralisé. On pourrait aussi abandonner le tout et vivre chez soi, bien replié, bien tranquille. On pourrait..., mais je m'arrête. Tant il y a qu'à la suppression de la marine une seule catégorie de citoyens français ne trouverait pas son compte. Il est vrai que cette catégorie est fort intéressante : les ouvriers des arsenaux, et aussi ceux de nos fournisseurs. Or voici que les journaux de ces travailleurs réclament la suppression des armées et des flottes permanentes. Cela arrange tout. Au surplus, il n'y aurait qu'à leur faire des pensions sur les 300 millions qu'on économiserait tous les ans...

XXX

L'OMBRE DE LA MAISON[1]

XXIII

Alexis lui parut différent de lui-même. Mais n'était-ce pas elle qui le voyait avec d'autres yeux?... Il était agité, brusque et s'acharnait à se dire content de la retrouver. Quand elle l'interrogeait sur ses excursions, il en remettait à plus tard le récit. Il examinait Hélène, il avait des minutes de joie bizarre.

— Je suis enchanté d'être revenu, — répétait-il à tout moment.

Et il considérait qu'elle devait être fière de cette nouvelle.

Elle s'étonnait de cette exubérance affectueuse, à laquelle il l'avait si peu habituée. L'aimait-il donc profondément? S'il l'avait montré si peu, n'était-ce que par réserve?... Elle s'attrista de ne pouvoir ressentir de son arrivée une joie vive ; elle s'appliquait à se croire satisfaite.

— La véritable vie, calme et réglée, va recommencer; nous serons si heureux! — dit-il. — Comment va Mira?... Tu ne t'es pas trop ennuyée sans moi? Volsky venait te voir?

— Mais oui!

Il éclata de rire et eut un regard fin :

— C'est à cause de toi... ah! ne le nie pas... je l'ai bien compris... que Volsky nous a lâchés tous. Pauvre garçon!...

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 mai et 1er juin.

Hélène fut froissée de cette assurance supérieure qui dédaignait de s'alarmer; puis elle s'efforça d'y voir simplement une preuve de suprême confiance en elle.

— J'irai tantôt chez Volsky et je le ramènerai dîner, — dit Alexis.

Hélène fut épouvantée : « Il le ramènerait dîner !... » Puis elle se rassura : Volsky refuserait, sous un prétexte quelconque. Volsky ne reviendrait pas ainsi.

Elle se rappela que, selon la morale courante, il ne s'était rien passé entre elle et lui. « Comment font les malheureuses qui ont des amants? » se demandait-elle.

Alexis ne tenait plus en place. Tout à coup, Hélène s'imagina qu'il avait quelque chose de grave à lui dire, qu'il avait parlé de Volsky à dessein, pour l'éprouver... « Ai-je rougi ou pâli ? » Mais Alexis, après des minutes de silence gênant, retournait à ses propos habituels.

— As-tu fait des vers ? — hasarda-t-elle timidement.

En général, il n'aimait pas cette question.

— Oui, — répondit-il avec solennité.

— Me les liras-tu ?

— Peut-être, un jour... Cela dépend de toi... Oui, je te les lirai.

— Cela dépend de moi ? — dit Hélène, qui sentit ses tempes battre. — Ne suis-je pas toujours prête à écouter ?

Il ne répondit pas, baissa la tête et regarda de côté, comme écrasé par une lourde méditation.

« Je deviens folle, — pensait Hélène; — tout me paraît étrange aujourd'hui. »

Il sortit, déclarant qu'il avait besoin de mouvement et d'action, et ne revint que le soir. Volsky l'accompagnait.

Quand elle les aperçut ensemble, Hélène n'en croyait pas ses yeux. Comment, il n'avait pas inventé cette si facile excuse : se dire malade, partir pour quelques jours, prétexter n'importe quoi, mais ne pas venir ?... Et il resterait là toute la soirée ?... Elle savait qu'elle demeurerait calme en apparence. Pourtant elle craignait une défaillance de sa volonté; elle redoutait de pousser un cri, d'éclater de rire au milieu d'un silence, ou bien de se sauver brusquement.

Volsky entra, simple et courtois. Il lui parla de façon

naturelle. Hélène remarqua seulement que sa voix était un peu plus sourde qu'à l'ordinaire. De ce tout petit indice d'émoi, elle lui sut gré; son indignation se dissipait et laissait son âme vide. Elle agissait comme mue par l'habitude ; mais elle discernait à peine ce qu'on disait, et elle fut rassurée de voir Alexis distrait.

Le dîner se passa sans incident. Ensuite, Alexis alla dans la pièce voisine, pour chercher les photographies de son voyage : Hélène et Volsky furent seuls...

Hélène eut peur. Volsky s'approcherait-il, essayerait-il de lui prendre la main?... Mais il continua la phrase commencée devant Alexis, élevant un peu la voix afin qu'Alexis, pût l'entendre ; et, pendant ce temps, il regardait Hélène avec une poignante impassibilité.

Elle se dit qu'il s'évertuait à ne pas éveiller de soupçons. Ou bien peut-être établissait-il entre eux une sorte de convention tacite qui lui permît de venir souvent... Il n'avait donc pas perdu tout espoir... « Il ne faut pas compromettre les femmes du monde ! » songea Hélène. Un instant, il lui sembla qu'elle avait prononcé cette phrase tout haut, distinctement, qu'elle l'avait presque criée ; puis, elle se dit que non, qu'elle l'avait seulement pensée. Mais elle ne savait pas au juste.

Alexis exhiba ses paysages avec de longs commentaires. Volsky paraissait s'y intéresser. Il ne resta pas très tard. En partant, il baisa la main d'Hélène et dit :

— Les soirées deviennent fraîches.

Hélène comprit qu'il lui avait trouvé la main glacée, et cette allusion voilée à son trouble fut la seule parole significative qu'il lui dit ce soir-là.

Alexis l'accompagna jusqu'au quai et rentra en courant.

— Je suis heureux, — fit-il encore.

— Tu l'as dit cent fois ! — riposta, Hélène avec impatience.

Il fut blessé ; il prisait très haut l'attention qu'il lui accordait.

— J'arrive, et tu me repousses? — dit-il.

Hélène s'étonna : devait-elle lui être si reconnaissante de son retour? Était-ce un bienfait? D'ailleurs, elle ne le repoussait pas. Il l'aimait à sa manière, et elle était sa femme...

Maintenant il ne manifestait plus de gaieté : il devenait sentimental. Elle demeurait inerte et triste, mais docile, souffrant d'être si différente de lui. Il fut amoureux avec une sorte d'emportement sombre, comme s'il était tourmenté de quelque appréhension. Puis il s'apaisa soudain ; et, comme Hélène se décidait à provoquer une explication, préférant tout à l'incertitude, elle vit qu'il dormait.

« Il a deviné confusément ce que j'ai, pendant son absence, éprouvé ; mais il sait que je ne l'ai pas trompé... »

Elle ne put s'endormir de toute la nuit et elle pleura doucement, sans secousse, jusqu'à l'aube : des larmes obstinées, qui coulaient sans répit. « Vais-je pleurer ainsi toujours ? » se demandait-elle.

Le matin, Alexis était joyeux et la regardait comme si elle devait partager sa joie.

Elle lui répondait faiblement, tremblant de le voir changer d'humeur. Il l'emmena dans le salon. Elle crut qu'il voulait la confesser ; elle était sûre désormais de ne laisser échapper aucun aveu.

Mais il avait d'autres projets.

Il fouilla dans ses papiers ; puis il lui tendit quelques feuilles recouvertes de son écriture haute, irrégulière et fantasque.

— Nous sommes unis, Hélène, — dit-il solennellement ; — j'ai senti hier comme nous étions unis. Je tiens à ce que nulle insincérité ne nous sépare. Lis. C'est ma condamnation que je te donne à lire. Mais j'ai foi en ta générosité et, en tout cas, j'aime mieux n'importe quoi que de mentir ; lis !

Machinalement, elle prit, entre ses doigts raides, les feuillets que lui tendait Alexis, s'assit dans un fauteuil et, s'appliquant de toutes ses forces, elle lut.

C'étaient des vers d'amour, brillants et pleins de passion, où la femme aimée, brune ardente aux noirs sourcils, aux yeux d'ombre, était décrite avec une précision qui ne permettait pas de doute sur l'authenticité de l'aventure. Ces vers, il les lui montrait par fanfaronnade et parce qu'il les jugeait beaux, quêtant de l'admiration pour le poète, se drapant dans une loyauté offensante de mari qui avoue. Le portrait même de cette femme fut cruel à Hélène. Elle qui était

blanche étrangement, avec de purs yeux clairs de mer changeante au soleil! Elle était blanche : était-ce un tort d'être si blanche? Il lui faisait lire cela aujourd'hui, après l'avoir reprise. Elle aurait voulu lui jeter à la face son dégoût... Non, il n'en valait pas la peine. Il ne devait plus compter pour elle, simplement. Elle ne bougeait pas, tenant la tête inclinée, et lisait. Tous les vers étaient du même genre. Elle remarqua qu'il y en avait trop pour l'inspiration, qui s'était vite épuisée. Quand elle eut fini, elle relut plusieurs fois les derniers pour ne pas avoir à lever les yeux.

— Tu ne dis rien? — demanda enfin Alexis.

Il gardait une pose hésitante : Hélène crut qu'il allait se jeter à ses pieds.

— Tu as compris, tu pardonnes? C'est... oui, crois-moi... c'est malgré moi que j'ai fait cette folie... Te souviens-tu comme je t'ai suppliée de ne pas me laisser partir seul? Tu pardonnes?...

De nouveau, plus résolument cette fois-ci, il fit le geste de se jeter à genoux.

Hélène l'arrêta. Elle s'était dressée, toute grande, et, le regardant au fond des yeux, elle dit très posément, avec un sourire :

— Cela ne me fait rien.

Quand elle eut trouvé cette parole, elle s'en félicita comme de la mieux appropriée à la situation. Elle se dit qu'elle acquerrait en réalité cette indifférence hautaine qu'elle simulait si bien.

Alexis gémit, atterré. Son aventure cessa de l'éblouir. Il ne se sentit plus si beau, si intéressant. La froideur d'Hélène lui parut injuste : il ne l'avait pas prévue, elle le déconcertait.

Elle répéta, énigmatique et douce :

— Cela ne me fait rien.

Et elle sortit. Elle vit, en passant, qu'il était tombé sur une chaise, lourdement, la tête dans les mains, sans souci maintenant de l'effet à produire. Et, comme exprès, sa jaquette bombait sur ses épaules et lui faisait une silhouette grotesque. Hélène sourit.

Toute la journée, elle s'obstina le plus tranquillement du monde à ses petites besognes familières et élégantes. Elle

s'empêchait de penser. D'instinct, elle savait que sa tactique était bonne; elle ne pouvait réfléchir encore méthodiquement; la réflexion se faisait d'elle-même, lente, douloureuse et sûre. Le courage lui manquait pour se poser des questions précises et pour y répondre. Elle ne savait pas si elle était malheureuse. Elle était plutôt hébétée. Elle se sentait endormie, avec le devoir de simuler l'apparence de la veille. Elle s'étonnait que ce fût, en réalité, si facile.

Alexis ne put vaincre sa douceur d'étrangère polie et calme. Il se lamentait violemment, souffrait de ce qu'elle rendît les explications impossibles ou ridicules par la manière dont elle les recevait.

— Enfin, que veux-tu?... as-tu quelque plan d'avenir à me dicter?

Elle n'en avait aucun. Mais, subitement, elle se souvint qu'elle souhaitait, avant l'arrivée d'Alexis, revoir les siens :

— Je voudrais retourner en Russie, — dit-elle.

— Nous partirons quand il te plaira.

Désormais, sa volonté comptait. Elle fit commencer les malles. Étant, une fois, sortie afin d'acheter des souvenirs de Pallanza pour ses parents, elle rencontra Volsky. Il la surprit si vite, dans le premier magasin où elle entrait, qu'elle sut qu'il l'avait guettée.

— Vous partez? — dit-il; — c'est vrai que vous partez?

— Oui, — répondit Hélène.

— Je passe souvent l'hiver à Pétersbourg, — reprit-il. — Il est naturel que j'y retourne aussi. Personne ne peut trouver cela étrange.

— Sans doute!

Elle ne remarqua même pas la complicité soudaine qui s'était nouée entre eux. Du reste, l'idée qu'elle ne le reverrait plus ne lui était pas venue quand elle avait décidé de partir. Elle trouvait tout naturel qu'il la rejoignît. Elle n'avait cependant aucun projet et ne songeait point à l'attitude qu'ils prendraient l'un envers l'autre.

Il la quitta hâtivement, comme s'il avait établi une chose importante et qu'il ne voulût pas s'attarder à une conversation banale devant des témoins. Hélène fit avec soin ses petits achats.

A la maison, une déception l'attendait. Jessie, toute lar-

moyante, lui déclara qu'elle ne pouvait l'accompagner; elle n'essaya même pas d'en donner la raison.

— Tâchez de ne pas être trop malheureuse! — dit Hélène.

Jessie rougit, et, toute petite, la tête dans le cou d'Hélène, murmura :

— Je crois que celui-là est gentil.

Hélène entendit, à sa voix, qu'elle souriait.

Elle évita de la regarder, sachant que Jessie serait honteuse de ne pas témoigner, en se séparant d'elle, assez de chagrin. Hélène l'embrassa doucement.

Jessie se remit tout à fait.

— Surtout, veillez à ce que la bonne que vous prendrez en Russie sache habiller Baby!... Je lui ai taillé plusieurs robes, il ne reste qu'à les coudre.

Elle disparut, un soir sans dire adieu. Hélène la regretta plus qu'elle ne l'eût pensé.

Ses préparatifs l'occupèrent.

Enfin, les malles des Soutouguine, bariolées des étiquettes d'hôtels nombreux, furent chargées sur le bateau. La nourrice, avec Mira, monta la première. Alexis et Hélène suivaient, voyageurs corrects et expérimentés... A la rigueur, ils eussent pu poser pour un groupe de rapatriés heureux.

XXIV

Durant tout le voyage, Mira fut le perpétuel souci d'Hélène, son absorbante et unique pensée. Pour l'enfant, si menue dans sa pelisse de dentelle, si frêle, impérieuse par sa chétivité même, elle s'affolait du moindre courant d'air, redoutait les sifflets des locomotives, s'inquiétait de la trépidation des voitures. Elle vit bientôt que ses frayeurs étaient excessives; mais elle ne pouvait ne pas s'alarmer.

Alexis s'efforçait de l'aider dans tous les détails du voyage; il avait perdu son arrogance songeuse; il était simple et un peu affairé, content surtout du décor nouveau, de l'activité puérile que le déplacement mettait dans sa vie. Hélène le laissait faire, polie sans cordialité, causant avec lui quand ils

n'étaient pas seuls, puis retombant dans ses réflexions. Mira, la toute petite Mira, était maintenant ce qu'elle avait de plus réel au monde. Mais Mira lui préférait sa nourrice... Quand elle grandirait, elle aimerait sa mère; oui, elle l'aimerait pardessus tout... Hélène tâchait d'évoquer sa propre enfance : elle ne trouvait rien que des souvenirs confus et vagues, comme des nuages dans un horizon très lointain. Puis elle reconstituait la psychologie des enfants qu'elle avait vus de près, ceux de Xénia et de Véra. Des mots involontairement cruels de ces petits êtres lui revenaient à la mémoire, des sautes d'humeur et les infidélités capricieuses de leurs affections. « Comme c'est décevant, l'amour d'un enfant! — se disait-elle; — comme il faut les courtiser, se plier à eux pour obtenir un regard, une confidence qu'un étranger obtient quelquefois par le hasard d'une sympathie mystérieuse!... » Déjà elle avait le cœur inquiet de jalousie. « Mira, petite Mira, qui es tout pour moi!... »

Aurait-elle l'indispensable résignation de vivre uniquement pour un sourire de sa fille? Elle se sentait si jeune, si tristement jeune! Ne vivrait-elle jamais pour elle-même, dans une douce atmosphère d'adoration? Elle voulait être gâtée, choyée. Comme Volsky l'admirait et tressaillait à sa voix!... « Mira, petite Mira, si je suis un peu heureuse quelques courtes années, je te le revaudrai... Je comprendrai mieux, plus tard, ta chère petite âme, j'en écarterai plus habilement les déplaisirs... Je serai plus indulgente aussi lorsque tu t'écarteras de moi... » Elle tâtait, sous la batiste, les mignons bras de l'enfant pour s'assurer qu'elle n'avait ni trop froid ni trop chaud; elle pleurait d'attendrissement quand Mira souriait, s'indignait contre la nourrice quand celle-ci la laissait crier un instant.

Mira serait-elle belle? Mais ce n'était pas assez d'être belle : elle-même l'était...

Le trajet, où elle se fatiguait inutilement, évitant de s'endormir par crainte que Mira ne manquât de surveillance, lui parut interminable. Elle ne pouvait s'intéresser à rien; du reste, elle était écœurée des voyages.

Quand ils eurent franchi la frontière russe, alors seulement elle fut attentive au spectacle environnant. Le ciel, uniformé-

mément gris, était un reproche à son agitation. La lenteur de tout était un conseil ironique et désabusé. « Il n'y a rien à faire, — lisait-elle dans tous les yeux, — tout se fait de soi-même, plutôt mal, mais aboutit à quelque résultat. » Elle comprit, en revenant de l'étranger, cette épithète de « sainte Russie » qu'on donnait à son pays : — oui, « sainte », puisqu'elle est immensément résignée.

Aux approches de Pétersbourg, ses rêveries abstraites prirent un caractère plus pratique et plus net. Les Tougorine avaient-ils reçu sa lettre de Pallanza et son télégramme de Berlin? Enverraient-ils au-devant d'elle le landau. Sinon, quel ennui! Emmener Mira dans une douteuse voiture de louage et descendre où? A l'hôtel, de nouveau?...

Mais, sur le quai, elle aperçut le vieux domestique qui attendait, son chapeau à la main, déférent et affectueux, comme s'il était chargé de transmettre toute la joie que la famille avait à l'accueillir.

— On m'attend, Pierre, on m'attend là-bas?

— Tout le monde attend, — répondit Pierre, — et le berceau de mademoiselle est prêt dans la chambre de madame.

Hélène avançait vite, poussant la nourrice devant elle.

— Partez : je m'occupe des bagages et je vous rejoindrai! dit Alexis.

Il désirait échapper aux effusions du retour.

— Oui, oui, c'est cela, — fit Hélène.

La vue du vieux landau la rassura. Elle profita du parcours assez long pour retirer d'une valise la plus belle couverture de Mira ; elle arrangea elle-même les bandeaux de la nourrice et lui rajusta sa coiffure. « Quelle réception feraient-ils à Mira, la fêteraient-ils? »... En montant l'escalier, il lui semblait marcher sur des nuages ; elle ne reprit conscience de soi qu'en se retrouvant au milieu du grand salon, son enfant dans les bras, entourées des tantes qui gloussaient de plaisir, de Xénia penchée sur son épaule, du général, ému et rayonnant de joie, bousculant tout le monde, presque fâché de ce que d'autres que lui vissent Mira.

Il écarta les têtes inclinées et tendrement grimaçantes de tante Eudoxie et de tante Alexandra.

— Donne-la-moi.

— Sauras-tu la tenir ? — s'écria Hélène épouvantée.

— Tu vas voir si je ne sais pas !...

Il saisit Mira avec une adresse qui étonnait, et la berça délicatement. Ses petits yeux gris pétillaient d'amour dans la bouffissure de son visage, et cherchaient les yeux de l'enfant. Mira eut un vagissement de plaisir.

— Tu la berces si bien qu'elle s'imagine être encore en bateau. Elle adorait cela ! — dit Hélène en riant.

Le général, flatté, marchait, les jambes raides et tendues, balançant avec régularité le corps pour mieux bercer son petit fardeau. Hélène le suivit, les tantes paisibles restèrent en arrière. Le général traversa ainsi plusieurs pièces ; puis il pénétra dans la chambre, à demi obscure et sentant la pharmacie, où sa femme était étendue sur une chaise longue. Madame Tougorine attendait, immobile, les yeux vifs dans son visage sévère.

— Regarde, la voici ! — dit le général en déposant Mira sur les genoux de la vieille dame. — Elle est belle.

— Je ne vois pas encore, — dit madame Tougorine, qu'Hélène embrassait.

Elle releva doucement le petit bonnet qui avait glissé sur le front. Hélène put remarquer, avec reconnaissance, que la main fluette et osseuse de madame Tougorine tremblait.

— Elle est très belle !

Ce fut pour le général l'occasion d'une nouvelle joie.

— Quand je te le disais ! — fit-il.

— Et Alexis ?

— Il vient, il vient, — dit Hélène.

Mais maintenant Alexis importait moins.

— On t'a préparé ta chambre. Tu y demeureras jusqu'à ce que vous ayez une installation, — dit madame Tougorine.

— Ah ! merci, — répondit Hélène ; — je serai si heureuse de me reposer auprès de vous !

Ces paroles attirèrent l'attention sur elle.

Le général l'examina affectueusement et, lui frappant sur l'épaule :

— Elle est superbe, un peu trop blanche, mais superbe !

Il lui saisit le menton d'une caresse rude, lui faisant remonter les joues. Hélène acceptait qu'il lui donnât cette

physionomie enfantine, un peu ridicule, sachant qu'il l'aimait ainsi. Tous les deux se mirent à rire.

— Va déjeuner, vite : tu dois avoir faim... Et la nounou aussi, — dit-il en s'agitant toujours plus.

Hélène s'assit, brisée d'émotion, la tête chavirée de fatigue et de subite faiblesse, à son ancienne place, dans la salle à manger. Les tantes la servaient à qui mieux mieux. Elle observa qu'elles avaient vieilli, que la taille de tante Marie se voûtait que tante Pauline était plus timide et effarée encore qu'autrefois. Le général soufflait plus fort et plus vite. Tous lui semblèrent vénérables et sacrés.

Ils la regardaient manger. Xénia, d'un fauteuil bas où elle s'était assise, dit tout à coup :

— Notre Véra n'est plus ici.

— Non, — répéta le général comme un écho, — Véra n'est plus ici.

Hélène eut une véritable tristesse. L'absence de la douce et austère Véra lui fut douloureuse.

— C'est un avancement inespéré qu'a reçu Nicolas, — dit le général.

Puis le silence se refit, mais un silence qui n'était pas pénible, où la solidarité des êtres était complète.

Hélène perçut combien il y avait de bonté et de délicatesse dans cet accueil si tendre de la famille. Elle sonda aussi la pureté de cristal de ces âmes religieuses. Pour eux, sa vie s'était jouée, et le résultat n'était-il pas satisfaisant? Elle était mariée, mère de famille, dès lors heureuse, avec un devoir tout indiqué, délicieux. Les appréhensions et les angoisses étaient finies. Peut-être l'aimait-on plus encore parce que le départ de Véra avait laissé un vide qu'elle aidait à combler. En tout cas, on l'aimait.

Cependant, à l'exception du général, tous lui apparurent comme des êtres momifiés.

« Quand je leur aurai tout raconté de Mira, que leur dirai-je? — pensa-t-elle. — Rien, je ne pourrai jamais rien leur dire. »

Mais la somme d'affection, dans sa vie, était soudain décuplée. Une chaleur de sympathie presque respectueuse l'entourait. Elle regarda autour d'elle et s'écria :

— Je suis si contente de vous revoir tous !

Un sourire passa sur toutes les lèvres fanées ; tante Marie baissa plus bas la tête.

XXV

Alexis se tenait au milieu de la chambre d'Hélène, toute bouleversée et transformée par cette nouveauté du berceau. Il était dans une perplexité extrême.

— Tu sais, — dit-il à demi-voix, — ils offrent de nous donner l'appartement de Véra.

Hélène tressaillit. Involontairement, elle palpa dans sa poche la carte de Volsky, qu'elle avait trouvée sur un plateau dans l'antichambre, au retour d'une promenade. Depuis dix jours qu'elle était chez ses parents, il n'avait pas osé se présenter ; cette carte signifiait qu'il était à Pétersbourg. Elle ne le verrait pas, tant qu'elle n'aurait pas de chez soi. Accepter l'offre des Tougorine la vouait à une servitude perpétuelle... Anxieuse, elle épiait la physionomie de son mari.

— Mais nous refuserons ! — répétait-il, comme s'il était plus consterné qu'elle. — Pense à l'interrogatoire de chaque minute que nous aurions à subir : « Où avez-vous été ? Qui avez-vous vu ? Quel est cet ami qui vient si souvent ?... »

« Est-ce une allusion ? » — se demanda Hélène.

Mais Alexis ne faisait allusion à personne. Il dénombrait les inconvénients, et imitait à tour de rôle plusieurs membres de la famille Tougorine.

Alors Hélène prit mollement leur défense :

— Ils sont tous si bons !...

Elle se persuada elle-même, en constatant cela ; mais, au fond de l'âme, elle avait déjà une pénible lassitude de cette affectueuse tyrannie.

— Moi qui cherchais un appartement un peu éloigné ! — continuait Alexis.

Dans cette conversation purement pratique, il se sentait de nouveau à l'aise avec Hélène. Leur brouille tacite n'avait pas eu de dénouement. Un sujet de conversation, anodin, mais

qui les touchait également l'un et l'autre, se présentait enfin. Il voyait qu'il n'était pas désagréable à Hélène en insistant.

— Alors, je refuse? — dit-il.

— Ils ne seront pas trop affligés?

Rapidement, en imagination, elle avait aperçu comment s'organiserait sa vie si elle restait auprès des siens. Mira grandirait et ne lui appartiendrait qu'à peine, réclamée par trop de tendresses et de dévouements. Elle-même ne ferait rien de son propre gré; tout s'accomplirait en vertu de lois fatales et sûres; nul imprévu désormais dans ses journées. Elle serait un rouage de la machine commune, un tout petit rouage, placé avec justesse : la femme d'Alexis, la mère de Mira. Elle n'aurait un nom à elle que comme une étiquette abréviative... Le général l'aimait. Mais elle le verrait aussi bien sans habiter sous son toit... D'un autre côté, les tantes devenaient si vieilles! Xénia ne les appréciait pas assez; parfois même, elle les brusquait. Comme un peu de quotidienne bienveillance leur serait douce!

— Fais ce que tu voudras, — dit-elle, et, elle ajouta : — Surtout, ne les froisse pas!

— Oh! pour cela, non! — répondit Alexis; — tu sais, ils m'aiment beaucoup.

C'était vrai. Les Tougorine témoignaient à Alexis une vive amitié.

— J'ai vu un appartement exquis sur la Fontanka. M'autorises-tu à le prendre?

L'affaire fut décidée le jour même.

Madame Tougorine seule manifestait son déplaisir de cet arrangement. Hélène, pour se faire pardonner, lui accordait une soumission plus absolue. Elle acceptait sa suprématie minutieuse. Elle se laissa dicter la liste des visites obligatoires, liste très longue. Hélène ferait ces visites avec son mari; elle commencerait par les plus vieilles dames, les jeunes femmes pouvant attendre un peu.

— Certainement, — disait Hélène.

Elle envisageait ces corvées sans ennui. Une assurance calme lui était venue. Elle était charmante avec tant de simplicité que madame Tougorine en conçut quelque orgueil pour la famille. Elle admettait maintenant qu'Hélène aimât la toi-

lette, puisque Alexis estimait l'élégance. Elle interrogeait Hélène sur ses projets de robes et ajoutait seulement ;

— Alexis approuvera-t-il?

— Je pense! — répondait Hélène.

Depuis Pallanza, il lui faisait une espèce de cour obstinée, humble. Les tantes étaient émues de sa gentillesse envers sa femme. Quand elles disaient tout haut leur sentiment, le général grondait :

— Hum! j'espère bien!...

L'amitié de la nièce et de l'oncle s'était encore accrue. Presque chaque soir, ils avaient de longues causeries sur ce qu'elle avait vu et lu à l'étranger. Hélène jouissait de l'intelligence du général, elle s'étonnait de l'ardeur qu'il apportait à toutes choses. Lui la trouvait grandie, imprévue et variée. Leur camaraderie les enchantait.

Les journées étaient mornes. Subitement, tout s'égaya : un billet de Lily annonçait qu'elle était arrivée. Hélène ne l'attendait qu'en novembre, mais les premières gelées, terribles, avaient chassé les Andronov de ce qu'ils appelaient leur tanière.

Hélène se précipita chez son amie.

— Toi! c'est toi! — crièrent-elles en même temps.

Lily était la même et pourtant différente. Ses manières n'avaient plus cette naturelle franchise, cette spontanéité qui jadis inspiraient tant de confiance à Hélène. Elle minaudait avec un petit jeune homme qui était là et qui semblait ravi des plus légères taquineries. Elle faisait des allusions à des choses qu'Hélène ne devinait pas, à de petites disputes, à des parties de campagne.

Lily était moins jolie que naguère; elle ne paraissait pas en souffrir. Hélène ne pouvait lui refuser un certain charme. Andronov n'était pas là.

Tout à coup, Lily cessa complètement de s'occuper de son jeune homme et dit à Hélène :

— Tu t'ennuies...

— Quelle idée! — fit Hélène, sans savoir s'il s'agissait de la minute présente ou de toute la vie.

— Tu as bien de la chance! — continua Lily... — Téplov, vous reviendrez demain : nous allons sortir, Hélène et moi...

Oui, oui, tu vas me montrer ta nouvelle installation. Je sais que tu vas demeurer à Pétersbourg et que ton mari fait des merveilles. Moi, je n'ai rien à te montrer, nous n'avons ici qu'un pied-à-terre; toute notre vie est confinée là-bas, à la campagne.

Elles sortirent ensemble.

— Hein, c'est gentil pourtant de ne pas avoir mademoiselle Leblanc sur nos talons? — remarqua Lily; elle battit des mains; sa simplicité lui revenait. — Parle-moi, raconte-moi tes projets... Iras-tu dans le monde?

— Un peu, il le faudra bien; je commence bientôt ma tournée de visites.

— C'est assez drôle au début. Je connais cela : j'ai eu trois mois de Pétersbourg, l'hiver dernier.

Elle dévisagea Hélène et ralentit le pas pour mieux l'examiner.

— On te fera beaucoup la cour! — dit-elle avec conviction. — C'est étrange comme tu as embelli, et comme tu es devenue mince. Je pensais qu'un enfant vous déformait toujours un peu... Tu es contente d'avoir une fille?

— Mais oui, — dit Hélène, — j'en suis très heureuse.

— Moi, pour le moment, je ne souhaite pas d'enfants. Dans quelques années, je veux bien : cinq, six enfants... ça m'est égal. Maintenant, je prétends vivre un peu pour moi.

— Comment vit-on pour soi-même? — demanda Hélène.

— Je ne sais pas, — répondit Lily.

Et toutes les deux éclatèrent de rire. Lily se calma bientôt; elle revint à son idée :

— On te fera beaucoup la cour, c'est certain, puisqu'on me la fait beaucoup, à moi, qui ne suis pas belle, n'est-ce pas? tu t'en aperçois peut-être... Ah! si nous étions mieux renseignées, jeunes filles, quels mariages nous ferions! Mais on nous élève en serre, on soigne notre candeur un peu ridicule, sans comprendre que c'est un danger... Et puis, — ajouta-t-elle en secouant la tête d'un air averti, — les hommes sont des canailles. Dès que l'un d'eux nous a épousées, les autres se mettent à nous poursuivre. (Elle sourit malicieusement.) Mais, comme ils sont, en général, très bêtes, nous les roulons.

— Quel philosophe tu fais ! — dit Hélène.

Son cœur se serra ; elle se répétait : « Les autres se mettent à nous poursuivre... »

Lily était lancée :

— Quand on veut avoir du succès... et c'est très flatteur, d'en avoir !... on doit insinuer à chacun de ses admirateurs que lui seul plaît un peu, tandis que les autres assomment. Chacun consent à patienter, à jouer le rôle le plus stupide, pourvu qu'il croie les autres encore moins bien traités que lui.

— De sorte qu'il faut sans cesse en tenir plusieurs en haleine ?

— Justement, — fit Lily. — Et puis, quelle sécurité pour le mari, songe à cela !...

— Que de choses tu as apprises en si peu de temps !

Lily fut orgueilleuse.

— Je pense bien !

Pour témoigner de sa science, elle raffina, développa. Elle s'embrouillait. Hélène ne l'écoutait plus. Du reste, elles arrivaient.

— C'est ici.

— Quel chic ! — s'écria Lily. — Moi, je ne suis pas pour les grandes dépenses.

Hélène se souvint que Lily avait toujours eu des tendances à l'économie ; elle s'était très modestement installée à Pétersbourg, malgré sa solide fortune.

Dans l'appartement, elles trouvèrent Alexis qui dirigeait les tapissiers. Il avait du goût, l'amour du luxe et de l'originalité : il y avait quelque chose de bizarre et d'enchevêtré dans ses imaginations.

« Jamais je ne me sentirai chez moi ici », songeait Hélène, tandis que Lily approuvait les tapis clairs, les sièges élégants et contournés, demandait les prix et assurait Alexis qu'il se faisait voler.

— Je vous donnerai des adresses.

Alexis causait plaisamment avec Lily : il se mit, en badinant, à se plaindre d'Hélène :

— Elle a tenu à combiner elle-même son boudoir et elle en a fait une chose horrible, une sorte de bureau !

— Je n'aime pas l'encombrement, — fit Hélène.

Lily inspectait.

— C'est très joli, — dit-elle ; — un peu raide ; mais, quand on a de si belles lignes, ce décor simple, cet espace autour de vous fait bien.

— Comme c'est vrai, ce que vous dites ! — s'écria Alexis.

Et il jeta un regard d'admiration à Hélène.

Lily prenait congé :

— On se verra beaucoup ?

— Tous les jours ! — répondit Hélène : et elle ajouta, par allusion à l'activité flirteuse de son amie : — si tu ne trouves pas cela trop occupant...

— Peuh ! — répliqua Lily en haussant les épaules ; — c'est toi la première qui le trouveras !

Hélène rentra seule chez les Tougorine, marchant très vite. Elle réfléchissait. Elle voyait que la gaieté de Lily était feinte et qu'elle s'ennuyait, s'ennuyait à crier. Elle avait surpris dans sa voix une note amère ; elle en vint à cette conclusion : « Lily est amoureuse encore une fois et se demande si elle est aimée véritablement ou recherchée comme une conquête flatteuse. On sait pourtant ces choses-là !... »

Tout à coup, avant de faire les quelques pas qui l'engageaient dans une autre rue, elle sentit son cœur battre très fort, en folie : elle aperçut Volsky, débouchant à l'angle d'une maison. Il la salua ; elle sourit. Leurs yeux se rencontrèrent. Elle crut voir une joie très vive dans le regard de Volsky. Cela ne dura qu'un instant. Chacun d'eux continua son chemin. « Il pense à moi, — se dit Hélène. — Et, justement, aujourd'hui, j'ai ma moins jolie jaquette... » Elle s'interrogea : « Un flirt, un rien ? » Le souvenir de son baiser lui démentit cette insinuation. Pourquoi Lily lui avait-elle exposé ses cyniques théories ? Elle rougit très fort.

— Il n'est venu personne ? — dit-elle au suisse des Tougorine.

— Le colonel Starkov est là.

« Tiens, — pensa Hélène, — cela m'en fait un second..., si décidément il en faut plusieurs ! »

C'était la première fois qu'elle revoyait Starkov depuis son retour : il avait passé des semaines à la chasse. Elle fut d'une

coquetterie si spirituelle et nerveuse, eut des reparties si drôles aux propos hardis qu'il lui tenait, qu'il hocha la tête gravement et dit :

— Vous êtes trop charmante avec moi; cela me déconcerte...

— Rassurez-vous, — répliqua Hélène, — vous avez encore du temps devant vous! Les deux ans ne sont pas tout à fait écoulés. C'est encore trop tôt.

— J'incline à croire que c'est déjà trop tard! dit Starkov. Mais je ne désarme pas.

Hélène eut un instant de tristesse. Cet homme, dont elle avait pris l'habitude de rire, l'aimait-il? Elle n'était plus certaine que l'on sût toujours si l'on est aimée; à peine sait-on seulement si l'on aime. Que ce devait être doux de ne penser toute sa vie qu'à un seul homme qui vous adore et de vivre avec lui comme sur une île déserte, et d'ignorer tout le reste du monde!

— Papa, — dit-elle le soir au général, qu'une minute de tête-à-tête lui livrait, — j'aurais voulu un mari comme toi; mais beaucoup plus jeune...

— Merci — dit-il en riant — de me rappeler que je suis très vieux.

Elle faillit se mettre à pleurer : tout allait de travers, ce jour-là.

— On a le mari qu'on a, — dit-il; — le tien n'est pas mauvais.

Et il ouvrit un livre; mais il y regardait sans le lire, attendant qu'Hélène parlât encore. Elle ne dit rien.

XXVI

Hélène était installée maintenant. La vie nomade finie, son *home* ne lui devenait pas encore familier; elle s'y ferait. Quand elle n'était pas occupée à recevoir ou ne se préparait pas à sortir, elle avait son boudoir et son piano. Son rôle dans la société lui apparaissait nettement : elle y avait été accueillie en enfant gâtée. Seuls lui échappaient ses devoirs

quotidiens. Elle s'était jadis élancée vers quelque vie extraordinaire; elle avait voulu tenter une aventure très difficile et très belle; et voilà qu'elle était une femme du monde, tout simplement.

Alexis semblait enchanté des avances que leur faisaient des gens en vue qu'autrefois il eût méprisés comme sots. La poésie et les théories humanitaires prenaient les proportions chétives d'un art d'agrément. Il aimait qu'on admirât Hélène et, content d'elle, la laissait tranquille. Souvent même il ne l'accompagnait pas dans le monde, préférant passer la soirée avec des amis.

Les devoirs d'Hélène envers Alexis se bornaient donc à représenter?...

Plusieurs fois, elle avait revu Volsky; seulement, jamais ils n'avaient causé sans témoins. Au jour d'Hélène, le salon ne désemplissait pas; et Volsky était trop prudent pour lui faire une cour assidue. Pourtant, elle savait qu'on parlait déjà du sentiment très vif qu'elle inspirait au comte Volsky; on l'en taquinait légèrement, comme pour lui rendre hommage. Elle affectait de rire et souffrait de voir profaner un sentiment si noble. Elle remarquait en Volsky une volonté tenace de ne pas s'écarter. A Pallanza, elle l'avait découragé à demi, espérant l'éloigner plus tard; puis était venue la confession d'Alexis qui l'avait ébranlée. « L'un me trompe et s'en vante à moi; l'autre m'aime depuis longtemps, obstinément, timidement... » Mais l'un était son mari, l'autre un étranger.

Elle entendit sonner.

« Tante Marie, — se dit-elle, — qui vient prendre le patron des bavettes de Mira... »

Le domestique annonça le comte Volsky.

— Faites entrer.

Elle s'étonna de cette visite inattendue : ne devait-elle pas revoir Volsky, le soir même, au bal, chez des amis? Il n'était que deux heures. Elle jeta un rapide coup d'œil dans la glace : sa robe tailleur, de drap bleu, lui allait bien; son visage était pâle et elle s'aimait ainsi.

— Excusez-moi de venir si tôt, — dit Volsky; — j'espérais bien vous trouver seule.

Le contact des lèvres de Volsky fut aux doigts d'Hélène

délicieux et pénible. « Quelle variété d'émotions on peut recevoir du plus simple baiser !... à peine un geste mondain !... » songea Hélène.

Elle aperçut que Volsky était troublé. Il l'était toujours, auprès d'elle, et ne s'en cachait pas.

— Pouvons-nous causer? — demanda-t-il.

— Certainement, — répondit Hélène, feignant de ne pas comprendre; — tâchez même de me raconter quelque chose de gai : je suis triste aujourd'hui.

— Je ne puis raconter rien de gai, — dit-il. — Je n'ai pas d'esprit avec vous. C'est à vous seule que je voudrais plaire, et avec vous je suis nul... C'est un tour que me joue le destin, n'est-ce pas?

Hélène essaya de rire; mais elle n'y réussit pas. Il eut un mouvement nerveux des lèvres, qui abaissait sa bouche du côté gauche pour un instant. Hélène lui connaissait ce tic.

— Je voudrais vous plaire, — répéta-t-il lentement.

— Vous me plaisez beaucoup, — dit Hélène.

Il se rapprocha d'elle.

— C'est impossible? — dit-il. — Est-ce si impossible?

Hélène s'était écartée. Il continua, parlant très posément, soucieux de ne pas l'effaroucher par trop de hardiesse :

— Le moment le plus heureux de ma vie a été quand vous m'avez dit : « Maintenant partez! » J'ai vu que vous aviez peur de moi, que je n'étais pas seulement le pauvre être dont on permet l'insignifiant amour... Quand vous me disiez que vous m'aimiez un peu, je ne croyais qu'à votre pitié; mon cœur vous remercia, mais j'étais affreusement découragé. Vous avez peur de moi?

— Oui, — dit-elle.

Et elle ajouta, rusant de nouveau par instinct, dans cette lutte avec l'amoureux :

— Puisque vous l'avez découvert, soyez généreux, laissez-moi.

— Pourquoi? — demanda-t-il, — pourquoi renoncerais-je à ma seule chance de bonheur?

Hélène eut un picotement aux paupières. « Dieu que c'est bête! — pensa-t-elle ; — jamais je ne pourrai trouver mon mouchoir assez vite. Les larmes sur mes joues!... »



Elle voulut se détourner; mais il lui prit la tête entre ses longs doigts souples. Elle sentit les paumes sur ses tempes et les doigts qui se rejoignaient, glissant entre les cheveux. Il lui sécha les yeux avec deux baisers.

Elle le regarda, en adversaire, avec défi :

— Vous saviez pourtant que mon baiser de Pallanza devait être le dernier.

Il parut contrit de l'avoir blessée.

— Je sais que je vous aime, voilà tout, — dit-il humblement.

Mais Hélène, tout à coup, se raidit. Elle crut qu'on marchait dans l'antichambre : elle tendit l'oreille. Tante Marie entra. Hélène se jeta à son cou avec effusion. Elle tremblait : « Tante Marie avait-elle entendu? Non, c'était improbable!... » Cependant, elle s'attardait à cajoler la vieille demoiselle, pour donner à Volsky le temps de se remettre. Elle l'épiait pardessus l'épaule de tante Marie. Il était presque calme. Elle-même manœuvrait de manière à se tenir contre le jour.

— Tante Marie, je te présente le comte Volsky.

Il s'inclina très bas.

— Ainsi, madame, j'ai fidèlement rempli ma mission, — dit-il à Hélène, et il mentait assez bien. — Madame Veslaga s'excuse de n'être pas venue elle-même. Elle serait heureuse de vous voir en blanc, ce soir, à son bal.

Quand la porte se fut refermée sur Volsky, tante Marie dit gravement :

— Je sais pourquoi cette dame veut que tu sois en blanc. Elle s'imagine que cela ne doit pas t'aller.

« Elle n'a rien remarqué », pensa Hélène.

— Ah! ces ruses de coquettes! — poursuivit tante Marie, comme si elle avait eu beaucoup à en souffrir jadis; puis, regardant Hélène, elle ajouta : — Tu es pâle comme un linge!

— N'importe, — dit Hélène, — je suis mieux le soir.

Hélène partit seule pour le bal : Alexis avait annoncé soudain qu'il passerait la soirée chez Boris. Elle avait mis une robe blanche et, dans ses cheveux, une parure de feuilles de gui en émail vert. Depuis quelque temps, elle avait pris l'habitude de pincer un peu les paupières, et cela lui allait bien. Ses lèvres, très rouges, étonnaient par leur éclat dans son visage mat.

Elle arriva l'une des dernières. Le maître de la maison, surpris de la voir seule, lui donna le bras pour traverser le salon. C'était un gros homme, jovial et commun.

— Votre mari vous néglige déjà? — dit-il, pour être spirituel. — Nous attendions le joli sphinx. Le comte Volsky, surtout, s'impatientait... Charmant garçon!... Le voilà justement. Il envie mon sort!... Un instant, mon ami, — ajouta-t-il, en s'adressant à Volsky; — votre tour viendra. Je ne pourrai malheureusement pas me consacrer à madame Soutouguine toute la soirée, comme je le désirerais.

Hélène saluait, causait, dansait. Mais elle ne voyait, ne sentait que Volsky.

Lily était là, en robe rouge, assez défraîchie; mutine, elle flirtait, affectait un air bon enfant et camarade, observait tout le monde. Hélène crut reconnaître dans une porte la tête de Starkov, Méphistophélès débonnaire... Elle savait surtout qu'elle s'était habillée de blanc pour rappeler à Volsky la soirée de Pallanza; elle savait qu'elle commençait à lui obéir, que sa volonté fondait toujours plus, qu'elle-même était faible et attendrie.

Volsky la conduisit au buffet.

Il lui dit des choses insignifiantes, qui ne lui parurent pas telles. Chaque parole se transformait dans son imagination, comme Volsky le voulait. Les louanges à la fête étaient des louanges à Hélène; la joie qu'il éprouvait, un remerciement.

— Vous avez une robe blanche, — dit-il.

Et il la regarda toute, plus rapidement, mais avec le même air qu'à Pallanza. En s'inclinant vers elle, il murmura:

— Dites-moi un mot décisif. Ma vie dépend de vous.

Lily approchait, avec toute sa suite.

— Si tu savais comme c'est drôle! — s'écria-t-elle. — Pétrov qui s'est commandé d'avance un habit de chambellan... et il n'est toujours pas nommé, le pauvre! Maintenant, il passe son temps à mettre du camphre sur le bel uniforme chamarré!

Elle avait entraîné Hélène à l'écart pendant ce récit, et lui glissa rapidement :

— Sois sur tes gardes.

Puis, parlant à tout le monde:

— Il fait tourner des tables et interroge les esprits : « Quand aurai-je la clé de chambellan? » Si la table tape trop de coups, il l'arrête en appuyant ses deux mains dessus, comme ça.

Lily abattit pesamment ses deux mains sur un guéridon; elle s'était faufilée entre Hélène et Volsky. On faisait cercle autour d'elle, on riait. Hélène entendit un rire qu'elle connaissait, et leva les yeux nonchalamment : Alexis était là.

— Tu n'es pas fatiguée? — lui demanda-t-il, en l'abordant.

— Un peu; nous pouvons partir.

— Je suis venu te chercher : tu n'avais pas bonne mine, au dîner...

— Oh! ne nous enlevez pas ainsi madame Soutouguine, — criait le maître de la maison; — nous protestons tous.

Mais Hélène se défendait en souriant. Elle fit encore un tour de valse. Ce fut seulement après les premières mesures qu'elle remarqua son danseur : Starkov. Il lui serrait la taille et, la regardant, déclara :

— Les seules belles épaules de la soirée!

— Je me sauve, — dit Hélène.

Il la reconduisit, en valsant, vers la sortie. Dans le vestibule, Alexis l'attendait.

Elle sut le lendemain pourquoi il était venu au bal.

Lily arriva chez elle, haletante :

— Je suis furieuse contre Boris!... Figure-toi qu'hier soir, si je ne m'étais pas mise en colère, il allait encore aux Iles entendre les bohémiennes... Il se ruine pour ces femmes; c'est honteux... Et, comme toujours, il entraînait Alexis... Ça, c'est ton affaire; mais je sais bien que tu ne l'attendais pas au bal et je regrette que, par ma faute, il y soit allé. A vrai dire, tu t'affiches étourdiment avec ton Volsky.

— Pas du tout! — fit Hélène.

— Tu décourages trop résolument tous les autres. Toi, on t'en passera beaucoup, pendant assez longtemps; tu es si neuve et gentille! Néanmoins, les mauvaises langues font leur ouvrage.

— Tu es folle! — répliqua Hélène.

Lily haussa les épaules et dit sentencieusement :

— Une femme ne se compromet qu'en résistant. Quand c'est fait, on se cache et personne ne découvre rien, à moins d'une maladresse trop lourde. Mais il faut de la tête pour cela, de la tête et pas de cœur, tu entends. Pas de cœur, ou l'on est perdue.

Elle s'esquiva.

Elle avait à peine disparu qu'Alexis entrait, disant qu'il cherchait un calendrier.

— Comme cette robe de chambre te va bien! — fit-il.

Hélène fut sur le point de lui demander :

« Tu as, sans doute, écrit beaucoup de vers, ces temps derniers : les inspiratrices ne t'ont pas manqué, sauf hier soir, pauvre garçon!... » Mais elle eut soin de ne pas trahir la confidence de Lily.

— Laisse-moi, — dit-elle; — je dois m'habiller, c'est mon jour...

Il lui lança, en partant, ces mots auxquels elle ne fit guère attention :

— Une fois, si, par hasard, tu as une minute, tu me laisseras te parler...

Hélène eut beaucoup de monde; entre autres, à son grand étonnement, Xénia, qui s'éternisait. Elle semblait être de faction et mettait une gêne dans la causerie. Quand Volsky se présenta, elle le dévisagea curieusement et fut avec lui cassante et sèche. Elle racontait des histoires de ses enfants, insistait pour que Mira fût apportée au salon, s'irritait du refus d'Hélène.

— Comment sais-tu qu'elle dort? tu n'as pas été la voir depuis une heure.

Volsky se leva bientôt et prit congé.

Les deux cousines restèrent seules.

— Est-il assez ridicule, ce don Juan! — dit Xénia.

— De qui parles-tu? — demanda Hélène.

— Mais de Volsky! Son outrecuidance m'est insupportable.

Et, comme soudain résolue à tout dire, elle ajouta avec volubilité :

— Personne n'ignore qu'il a été votre voisin de campagne une saison, et qu'il est allé vous relancer à Pallanza. La



nourrice raconte à qui veut l'entendre qu'il venait chez toi chaque jour...

— Mes amies n'ont pas l'habitude de faire bavarder les domestiques, — riposta Hélène ; — ce que la nourrice raconte importe peu.

— Ah! vraiment, tu t'imagines cela? Pour moi, le seul fait qu'on puisse soupçonner l'une de nous... car tu as été élevée dans notre maison... m'indigne. Ce Volsky m'exaspère. Certes, il est malin de s'attaquer à toi, qui es jeune et étourdie : une femme plus avisée saurait le tenir à distance. Mais toi, tu sembles ravie de cet hommage outrageant. Alexis m'étonne ; il ne voit donc rien? J'en causais hier avec Serge : ce n'est pas lui qui souffrirait d'être ainsi tourné en dérision!... Je te parle très sérieusement, Hélène, et je crois que c'est mon devoir; d'autant plus que je veux éviter à maman l'émotion d'un tel entretien avec toi. Nous ne tolérerons pas une tare dans la famille. A mots couverts, très prudemment, je crois, et sans nommer personne, j'ai fait comprendre à ton mari qu'il devait un peu plus surveiller tes relations ; si je m'aperçois qu'il faut l'avertir expressément, je le ferai, sans hésiter.

— Tu es bien bonne, — dit Hélène, avec amertume. — Si tu te mêlais de tes affaires!...

— Je suis une honnête femme et, pour la famille, tes affaires me regardent. Mais assez ; j'ai dit... et j'espère que tu ne m'obligeras pas à revenir sur ce sujet, qui m'est odieux et me dégoûte.

Xénia parut attendre une réplique. Hélène s'obstinait à se taire. Le silence dura quelques secondes ; enfin, Xénia reprit :

— On ne te voit plus guère à la maison.

— J'y vais aussi souvent que je le puis.

— Tu promettais de venir tous les jours.

— Demain !

— A quelle heure? — insista Xénia.

— A cinq heures.

— Je préviendrai maman.

Hélène aurait voulu se jeter par terre et dormir, dormir sans fin, pour se réveiller vieille. « Qu'ont-ils tous? » se disait-elle. Et un indéfinissable ennui, cruel et morne, se cou-

lait dans ses veines. Elle songeait avec effroi à l'interrogatoire qu'elle aurait à subir le lendemain : car ce serait un interrogatoire, elle n'en doutait pas. Puis encore, pire que tout, l'explication avec Alexis ! Elle se mettait à compter sur ses doigts : la médisance mondaine qui la menaçait, madame Tougorine, Alexis... Comme il lui restait deux doigts, elle s'évertuait à trouver d'autres maux : toute la famille échelonnée autour d'elle à l'espionner... Il lui restait le petit doigt, qu'elle levait en réfléchissant. Tout à coup, son cœur se pinça. Ce doigt qu'elle avait donné à Volsky !... C'était Volsky le grand malheur et aussi le seul bonheur de sa vie. Elle serra les dents violemment. « Je l'aime, — murmura-t-elle avec un regard farouche, — je l'aime !... »

Elle se coucha de bonne heure, prétextant une migraine. Demain serait un jour terrible : il lui fallait rassembler toutes ses forces.

La vérité dépassa ses prévisions.

XXVII

Le déjeuner à peine fini, en face d'Alexis, sombre mais prévenant, Hélène sentit qu'allait commencer l'épreuve redoutable. Elle n'était pas prête. Elle ne saurait ni esquiver l'explication, ni la tourner à son avantage. Elle accepta le risque : « Advienne que pourra !... »

Docilement, elle suivit Alexis au salon, s'assit dans le fauteuil où elle se mettait à l'ordinaire et croisa les doigts sur ses genoux. Une étrange curiosité s'éveilla dans son âme, qu'une frayeur lourde écrasait.

— Écoute, — dit Alexis, — cela ne peut pas durer ! Épargne-moi ; je viens en solliciteur, en humble. J'ai toujours été franc avec toi ; je t'ai confié ce que je pouvais taire si facilement. J'ai eu tort peut-être. Eh bien, j'aggrave ma faute, je continue ma confession, quoi que tu l'aies d'abord si mal accueillie. Depuis que tu t'écartes de moi, je sombre dans une atroce mélancolie. Songe un peu ! moi, ton mari qui t'adore, je me perds à suivre Boris de fête en fête. Je me

suis acharné à me distraire de toi, sans y réussir... Je suis malheureux.

— Il fallait me le dire plus tôt, que tu m'aimais tant ! — répondit-elle d'une voix blanche. — Mais ce n'est pas cela. Tu devines que j'ai su tes fredaines, et tu me les offres comme une confidence extraordinaire. A d'autres !... Puisque tu as repris ta liberté, laisse-moi tranquille.

Il bondit. Hélène comprit l'irréparable faute qu'elle venait de commettre. D'un mot, elle avait exaspéré le soupçon en cet être suffisant, qui, fort de son orgueil, la croyait, sens et cœur, à la disposition de ses caprices d'homme.

Hélène vit l'effet de ses paroles si excessif qu'elle fut sur le point d'en rire. Alexis roulait des yeux terribles. Il avait levé les épaules et il écartait les bras en tournant lentement la tête de droite à gauche ; puis, tout à coup, il siffla :

— Tu aimes quelqu'un !

Hélène se dressa pour la défensive ; tous ses nerfs vibraient.

— Je ne fais pas de confidences, moi !...

— Tu avoues, en ce moment, — dit Alexis. — Eh bien, suis-le, je garde mon enfant.

Il la vit pâlir, et il répéta, en marquant bien les syllabes de sa phrase :

— Je garde mon enfant !

Mira, Mira, qu'il n'avait pas tenue dans ses bras deux fois depuis qu'elle existait !...

Hélène ne broncha point. Son calme déconcerta Alexis.

— C'est... ah ! misère, je ne puis prononcer ce nom maudit... c'est...

— Starkov ! — s'écria Hélène en éclatant d'un rire strident.

Il eut un moment de stupeur et affirma :

— Tu te moques !... Tu me joues une affreuse comédie !

Elle tenait les yeux baissés, sentant que son regard était mauvais. « Comment, lui, prendre Mira !... » se disait-elle ; et elle se sentait capable de fourberie, de ruse, d'un crime.

— Hélène, — fit-il, haletant, — tu t'es moquée de moi tout à l'heure, dis ?...

— Peut-être, — répondit-elle.

Et elle retrouva, pour le dévisager, le regard ingénu qu'elle avait, jeune fille, et qui troublait tant.

Il s'élança vers elle, comme pour l'étreindre.

— Pas de ça! — dit-elle, très calme, avec un sourire froid.

Il fit plusieurs pas dans la pièce, puis porta ses deux mains à sa tête.

— Je deviens fou! — cria-t-il.

Et il sortit précipitamment.

Les battants de la porte s'étaient mal refermés, Hélène entendait les pas d'Alexis. Elle guettait. Il se dirigeait vers son cabinet de travail; mais il s'arrêta subitement. Un domestique lui parla. Hélène n'entendait que les réponses d'Alexis la voix du domestique était très basse. Hélène se leva sans bruit et, au milieu du salon, écouta, le cou tendu.

— Immense, — disait Alexis, — beaucoup trop grand!...

« Quoi? — se demandait Hélène; — veut-il dire que l'appartement est trop grand? Il a imaginé ce prétexte pour donner congé : c'est qu'il part... Seul, ou bien m'emmène-t-il? »

— On ne les porte plus ainsi. — continuait Alexis, très fort, comme s'il s'impatientait; — j'avais recommandé que les bords fussent tout petits.

Hélène ferma la porte. « Il parle d'un chapeau haut de forme, — se dit-elle; — j'ai vu le carton dans l'antichambre. »

Elle s'assit à sa table et elle écrivit à Lily :

« Je serai chez toi aujourd'hui à quatre heures. Fais venir Volsky, et donne-moi l'occasion de causer seule avec lui. Pense ce que tu veux, cela m'est égal; mais obéis-moi. Je l'exige de ton amitié. »

Elle expédia sa lettre, puis essaya de réfléchir. Mais elle s'aperçut bientôt que ce serait vain, qu'il lui fallait d'abord avoir causé avec Volsky. La lucidité extrême de son esprit l'étonna comme une espèce de miracle heureux.

Hier, elle avait dit à Alexis, sans préciser l'heure, qu'elle irait dans l'après-midi chez madame Tougorine; d'ordinaire elle s'y rendait vers quatre heures : elle pourrait donc sortir tout naturellement : elle affectait de s'occuper de la maison, vaguait dans tout l'appartement, donnait des ordres. Mais elle n'entra point chez Mira, elle n'en eut pas le courage.

A quatre heures moins un quart, elle sortit. Pendant le trajet, elle scandait ses pas au rythme de deux mots qui lui

martelaient la tête, battaient ses tempes à coups réguliers : « amour, adultère, — amour, adultère. » D'abord elle n'en comprit pas le sens : c'étaient des sons qui la poursuivaient, comme un refrain obsédant et inerte. Puis, tout à coup, elle comprit et s'irrita, se mit à discuter âprement avec ces mots, les reliant enfin. Eh bien, quoi ? oui, c'était l'amour : elle avait le droit d'aimer, puisqu'elle était vivante, follement vivante et jeune; et c'était de l'amour adultère, soit, mais qui ne serait pas adultère longtemps. Elle marchait la tête haute, les lèvres serrées, pleine d'un orgueil féroce. L'être inestimable qu'elle était, capable de provoquer le désespoir ou la félicité, lui apparaissait comme effrayant. Elle irait où le bonheur le plus intense, donc le plus beau, l'appelait. Et tout se courberait devant elle. Il lui sembla qu'elle portait sa fille dans ses bras, qu'elle marchait sur une hauteur, les yeux levés, et qu'elle arriverait à une cime où Volsky les accueillerait toutes les deux avec tendresse.

Elle sonna chez Lily, — un coup sec et fort, — et attendit impatiemment. Ce fut Lily elle-même qui ouvrit.

— Ah ! tu m'en fais faire de belles ! — commença-t-elle, gouailleuse; — moi qui m'éreinte à ne pas me compromettre, je suis plus imprudente pour toi qu'à mon profit...

Elle s'arrêta net, à un geste d'Hélène.

— Est-il là ?

— Oui... Qu'est-il arrivé ?

Lily ne comptait sur aucune réponse, et sa voix avait défailli, tant elle trouvait bizarre et inquiétante la physionomie d'Hélène.

— Où l'as-tu mis ?

— Dans le petit salon.

— C'est bien, — dit Hélène, — merci, laisse-moi, j'irai te parler après.

Elle ouvrit résolument la porte du petit salon, et fut en présence de Volsky. Sa gorge se serra ; un instant, elle oublia ce qu'elle était venue dire... Lentement, elle se passa les doigts sur le front... Ah ! oui, elle savait !... Elle fit quelques pas vers lui et, sévèrement, sans lui donner la main, sans remarquer qu'il la saluait :

— Voulez-vous m'épouser ? — demanda-t-elle.

Il tressaillit, et, sur son visage qui ne mentait pas, Hélène vit un éclair de joie. Alors seulement, elle jugea l'angoisse qu'elle venait d'éprouver. Elle étouffait.

— Vous savez bien que ce serait pour moi le bonheur suprême, — dit-il; — je n'osais vous en parler, je n'osais même l'espérer. Dites, comment ce bonheur est-il possible?

Hélène ne bougeait toujours pas et demeurait sombre.

— Je viendrais avec ma fille.

— Certainement, — fit-il. — Mais parlez, dites-moi ce qui s'est passé.

— Oui, — dit Hélène, — écoutez.

Elle se recueillit un moment.

— Il m'a dit que, si j'aimais quelqu'un, je pouvais partir. J'ignore ce qu'il pense; il ne sait rien de ce qu'il y a eu entre nous...

Volsky haussa les épaules involontairement :

— Il n'y a rien eu, — murmura-t-il.

Elle le regarda — étonnée, puis continua comme si elle avait peur d'omettre quelque chose.

— Seulement, il veut garder ma fille, et je ne la lui laisserai pas. J'avais besoin de connaître ce que vous pensiez...

— Oh! — s'écria-t-il, — vous ne pouviez douter!...

— Non, je ne crois pas que j'aie douté réellement... Maintenant, il ne me reste qu'à sauver ma fille. Je le ferai, cela doit être!

Elle s'exprimait avec une passion farouche, et Volsky aperçut qu'en cet instant il était devenu secondaire dans l'esprit d'Hélène, toute au souci de son enfant. La crainte qu'elle ne lui échappât la lui rendit plus précieuse encore; il se figura la joie qu'il aurait à la sentir toujours auprès de lui. Une peur lui vint, et il balbutia :

— S'il ne la donne pas, comment ferons-nous?

— Il doit me la donner; elle est à moi, toute à moi! Moi seule l'ai aimée, moi seule ai souffert et souffrirai toute la vie pour elle...

— Elle serait heureuse avec nous.

— Heureuse?...

Elle parut chercher : le mot lui était incompréhensible. Et pourtant, c'était le bonheur qu'elle tentait de saisir!

Elle se souvint qu'elle n'avait pas indiqué à Volsky le rôle immédiat qu'elle lui assignait, et continua :

— Vous devrez vous tenir tranquille et me laisser agir, pour ne rien gâter. Car, s'il ne me la donne pas...

Elle n'eut pas la force d'achever.

— Alors, vous seriez perdue pour moi ! — dit-il.

Et il détourna son visage.

Sans lui répondre, elle conclut :

— Je vais consulter mon père adoptif, Il est bon, il est humain : il m'aidera.

Elle se dirigeait vers la porte ; puis, tout à coup elle se ravisa, et, avec défi :

— Vous acceptez, — dit-elle, — les ennuis qui retomberont sur vous ? Votre famille ne vous jettera pas la pierre ?

— Je suis seul. Et si j'avais tout l'univers contre moi, je ne renoncerais pas à vous.

Elle vit qu'il était sincère.

— Je vous informerai par Lily. Dites-lui tout : elle est une amie.

Dans la rue, elle reprit sa marche douloureuse, la tête vide. Elle rencontra deux dames qu'elle connaissait, et les salua machinalement. Puis elle craignit de rencontrer d'autres gens, dans ces rues si fréquentes : elle appela un traîneau Comme elle y montait, elle entendit — tant ses sens étaient surexcités, affinés — que quelqu'un disait, à plusieurs mètres derrière elle : « Tiens, c'est la jolie madame Soutouguine !... » Cette voix lui était familière et aussi celle qui répondit : « Oui, c'est bien sa silhouette mince ». Mais elle ne pouvait deviner les gens qui parlaient ainsi. Vite, elle donna l'adresse des Tougorine.

Elle faisait son plan d'action. Directement elle passerait chez le général. Elle dirait la vérité. Il compatirait, il lui expliquerait ce qu'elle avait à faire.

Dans le vestibule, chez les Tougorine, elle aperçut, accroché au porte-manteau, le pardessus doublé d'astrakan d'Alexis. Cette vue l'étonna : « Ah ! il est ici ? » Mais elle supposa qu'il devait être auprès de madame Tougorine, ou de Serge, personne n'osant déranger le général à cette heure. « S'il me demande d'où je viens, je prétexterai ma couturière », se dit-elle.

Le domestique voulut la précéder chez madame Tougorine.

— Non! — dit-elle.

Elle frappa à la porte du général, et, sans attendre de permission, entra. Il s'était retourné, sur son fauteuil, mécontent d'une intrusion; mais, voyant Hélène, il sourit.

— Quelle surprise!

Elle s'était laissée tomber sur une chaise à côté de lui.

— Tu es malade, Hélène?

— Je crois que je vais mourir, — dit-elle.

L'atmosphère de la maison l'imprégna. L'idée de cette honorabilité stricte, méticuleuse, intransigeante, du rigoureux devoir accepté journellement, lui fut une condamnation.

— Ne sonne pas; écoute-moi d'abord.

Le général était si bouleversé que sa tête tremblait, Hélène vit les grosses joues s'agiter; elle eut pitié de lui, puis se ressouvint d'elle-même.

— Voilà, — fit-elle. — Dis-moi si, en cas de divorce, je puis avoir Mira.

— Qu'est-ce que tu me racontes là?—s'écria le général. — Un divorce!... Toi, divorcer?... Mais je n'y comprends rien. Non, tu ne peux pas l'avoir : les filles sont au père, les fils à la mère.

Il s'en tint à cette formule brutale et négligea de la commenter. Il n'avait d'autre soin que d'arrêter net une aventure dangereuse.

— C'est qu'il n'y a pas de justice, — dit Hélène d'une voix morne.

— Je ne sais pas. Mais cesse, je te prie, cette mystification!

— Ce n'est pas une mystification... Alexis me trompe; et. aujourd'hui, il m'a dit que je pouvais m'en aller.

— Il te trompe, lui? Ah! c'est trop fort!... Et tu souffres, tu es jalouse?

— Non, — dit Hélène, — c'est lui qui est jaloux.

Le général la regarda gravement:

— Tu parles de divorcer; il est jaloux... Tu as un amant?

— Oh! non, — s'écria Hélène; et elle éclata d'un rire aigu. — Je suis trop la nièce des Tougorine pour cela : j'ai... un fiancé!

— Tu es folle, — dit-il plus doux et plus triste, — tu es

folle!... Tâche de te calmer un peu et parle-moi posément; dis-moi tout.

Il lui avait pris les deux mains dans sa paume large et chaude. Il avait écarté son fauteuil de la table, comme s'il renonçait à travailler de longtemps.

Hélène parla. Elle expliqua le caractère d'Alexis, ses bizarreries, ses trahisons. Elle crut que son oncle l'écoutait avec sympathie; elle se confessa sans rien dissimuler. Quand elle nomma Volsky, le général fit un brusque mouvement pour retirer sa main, mais il s'apaisa et fut immobile.

— J'ai tout dit, — murmura Hélène, — conseille-moi.

Il s'était levé; il marchait fébrilement. Hélène, effondrée sur sa chaise, l'observait avec fatigue. Enfin, il s'arrêta devant elle.

— Tu veux un conseil? — dit-il. — Eh bien, le voici : raccommode-toi avec ton mari.

Elle poussa un gémissement. Le manchon qu'elle tenait encore d'une main roula par terre. Son porte-cartes s'en échappa et s'ouvrit. Sur le tapis, les carrés de carton s'éparpillèrent.

« Madame Soutouguine, madame Soutouguine, » songea-t-elle, en les regardant.

— Oui, raccommodez-vous. Tu n'as pas autre chose à faire.

— Mais il m'a trompée!

— C'est odieux, je le sais. Mais tu étais près de le tromper aussi.

— Peut-être, — répliqua-t-elle; — seulement, moi, ce ne fut pas un caprice.

— De l'amour, vas-tu dire; et là est le mal. Lui, ce ne fut qu'un égarement des sens; toi, tu te détournais de lui tout à fait... Pense à la douleur de ta tante, à l'indignation de toute la famille... Et, quant à ta fille, tu ne l'auras jamais.

— C'est bien, — dit Hélène; elle s'était levée et ramassait lentement ses cartes sur le tapis, attentive à n'en pas laisser une; — c'est bien.

Dans son ignorance complète de la loi et de la jurisprudence, elle n'essaya même pas de discuter et accepta l'arrêt du général comme absolu.

— Ne peux-tu pardonner ? Viens : justement, il est chez ta tante. Ou veux-tu que je l'appelle ?

— Inutile, — dit Hélène. — Sa vie n'est pas troublée ; il n'est pas si malheureux que tu te le figures ! Rassure-toi.

Le général sentit la douloureuse ironie de cette parole. Il en souffrit. Mais il croyait avoir agi pour le mieux et il évita de s'attendrir.

— Dis à ma tante que je ne puis aller la voir aujourd'hui, que je suis malade ; arrange cela, c'est le seul service que je te demande. Je viendrai demain, oui, demain, bien sûr.

Elle fut si froide et si digne, que son attitude imposa au général ; il n'osa plus rien lui dire et la reconduisit, comme il aurait fait d'une dame qu'il connût peu et respectât infiniment. Sur le seuil, Hélène sourit d'un étrange sourire énigmatique, indiciblement triste.

Elle ne savait pas ce qu'elle ferait. Elle ne put que s'enfoncer dans son désespoir, se répéter qu'il n'y avait pas d'issue. Enfin, de retour chez elle, elle envoya ce mot à Lily :

« Je ne puis avoir ma fille, tout est perdu. »

Elle dîna en face d'Alexis, calme et douce, ne le voyant pas, guettant d'autres voix, d'autres bruits. On lui apporta une lettre ; elle l'ouvrit machinalement.

La princesse Kourobsky la suppliait, en termes fades et pompeux, de lui prêter le concours de son talent de musicienne : elle organisait un concert au profit des sourds-muets.

Hélène rit :

— Un concert au profit des sourds-muets... Ah ! certes, s'ils forment l'auditoire, je puis me risquer !

A son étonnement, elle interpellait Alexis, lui faisait remarquer la drôlerie de la chose.

Il était content de l'air naturel d'Hélène. Il ne désirait que se tranquilliser et, faible, se prêtait à la moindre illusion de la paix rétablie, du bonheur recouvré. Il s'amusa de la lettre. Il fit observer que les autres exécutantes seraient du meilleur monde, que les répétitions divertiraient Hélène...

— Ah ! je connais le truc de la princesse. Elle me cite les personnes qu'elle a en vue, mais qui n'ont pas encore accepté, comme elle m'a nommée dans les lettres qu'elle leur a écrites

aujourd'hui même. Elle compte sur mon nom pour les décider, et sur les leurs pour me décider, moi.

Néanmoins, elle résolut d'accepter. Une sagesse mondaine la conseillait : « Quoi qu'il arrive, je dois tenir la tête haute...

Et puis, elle revint à ses tourments ; elle regretta que son entrevue avec Volsky eût été si courte. Elle savait qu'il l'aimait, oui, elle en était sûre ; mais pourquoi avait-elle parlé seule presque tout le temps, sans l'interroger, sans lui demander son avis?... Si, quand même, il ne la laissait pas lui échapper?... Ses veines battirent follement... S'il lui imposait la suprême ressource d'un amour caché et dangereux? Elle se glisserait, avec des ruses de voleur, vers quelque mystérieuse cachette ; ils seraient heureux divinement dans le danger... Aurait-elle ce courage inouï? L'aimait-elle assez pour risquer, chaque jour, sa paix et ce qu'ils appelaient son honneur?... Oui, elle l'aimait assez. Elle était en pleine possession de soi. Des forces inconnues l'animaient. Elle s'observait elle-même curieusement. Elle était contente de sa voix qui sonnait, claire et fraîche, dans les paroles qu'elle disait à Alexis. Ensemble, ils combinèrent quelques sorties ; elle remarqua qu'il ne parlait plus de la laisser aller seule dans le monde. « N'importe, pensa-t-elle, n'importe !... »

Il était trop tard pour que Lily vînt la voir.

— Je suis lasse, — dit-elle, — j'ai encore le bal d'hier dans les jambes.

— C'était avant-hier, le bal, — dit Alexis. — Hier, tu es restée chez toi.

Elle s'embrouillait.

— Ah ! oui, j'ai eu la migraine hier soir, et j'ai beaucoup dormi. Cela m'a fait perdre la notion du temps... Maintenant encore, je ne vais pas bien.

Et elle s'esquiva.

XXVIII

La nuit, elle revécut dix fois sa terrible journée... Alexis n'avait fait aucune allusion à sa visite chez les Tougorine :

Pourquoi? Par hasard, ou bien préparait-il quelque chose, lui aussi? Avait-il voulu sonder les sentiments de la famille, ou bien se les concilier? Inutile : on était d'avance pour lui, — le mari, le maître!. — Qu'avait-il fait, que leur avait-il raconté?... L'incertitude d'Hélène était atroce. Elle s'acharnait sur cette question comme si sa vie en dépendait. Elle se reprochait d'avoir été malhabile, d'avoir compromis tout. A force de se répéter son entretien avec Volsky, elle l'avait transformé, magnifié; elle ne démêlait plus la réalité. Elle ne distinguait plus les paroles qu'elle avait dites, de celles qu'elle avait pensées. Volsky lui-même oscillait dans son souvenir. L'avait-il exhortée au courage? Ou bien, avait-il été sûr d'elle, profondément sûr de son âpre vaillance? Nerveuse, elle croyait subir l'influence lointaine de Volsky; elle souffrait et se glorifiait, tremblait et prenait confiance doublement, sentant ce qui se passait en elle et en lui. Mais sa tête se troublait; son cœur palpitait sous trop d'impressions rapides, poignantes.

Vers le matin, sans qu'elle sût comment, le sommeil la terrassa; elle s'endormit lourdement, rêva qu'elle était en voyage. Ses cheveux, qu'elle avait oublié de dénouer, lui tiraient les tempes; les épingles lui entraient dans la nuque et cette gêne augmentait l'illusion d'un voyage hâtif.

Quand elle ouvrit les yeux, effarée, craignant, dans sa demi-hallucination, d'avoir dépassé la gare où elle devait descendre, Lily se tenait devant elle. Le sens de la vérité revint à Hélène, impitoyable, net, aigu comme un coup de poignard.

— Quoi?

— Tu as dormi, — dit avec une étrange lenteur Lily, — c'est bien.

— L'as-tu vu? qu'a-t-il dit?

Lily baissa les yeux. Elle était paisible et triste. Son aspect fut terrible à Hélène. Elle lui sembla un chirurgien armé de fers et de tenailles... Hélène se crispa de tout son corps, serrant les poings sous son oreiller. Elle se tordit dans son lit, puis se raidit subitement, retombant sur le dos, le visage en pleine lumière et blême.

— Parle!

— Ne crie pas. Voici. Je lui ai montré ta lettre. Il a compris que tu n'abandonnerais pas ta fille pour lui. C'était dur, affreusement dur! Mais il m'a dit qu'il t'aimait trop pour ne pas t'obéir. Il part.

— Il part!... — répéta Hélène.

Elle ferma les yeux.

— Oui. C'eût été plus habile assurément qu'il restât un peu. Il fallait déjouer la médisance, la rendre impossible, en dénouant les relations peu à peu...

— Tais-toi! — dit Hélène.

Lily poursuivait, inexorable :

— Il ne le peut pas. Mais son départ s'arrange très bien, très naturellement. Il te fait dire (ici la voix de Lily trembla), il te fait dire qu'un mot de toi...

— Tais-toi! — répéta Hélène.

Lily se détourna. Après un instant, elle jeta un regard sur Hélène, mais ne put supporter la vue de ce visage épouvanté, torturé. Elle se mit à marcher dans la pièce. Enfin elle dit, mal assurée :

— Crois-moi, c'est pour le mieux ainsi. Tu n'aurais pas supporté tout ce qui s'effondrait sur toi.

Hélène s'était assise péniblement. D'un bras, elle ramait dans l'air, cherchant son peignoir étendu sur une chaise : Lily le lui passa. Hélène se dressa. Égarée et faiblement ironique, elle dit, caressant les cheveux de Lily :

— C'est ton ouvrage.

— Oui. Je savais mieux que toi ce qui t'attendait. J'avais essayé de t'avertir; mais tu ne voulais rien entendre... Les Tougorine étaient, depuis plusieurs semaines, dans un émoi fou. C'est eux qui ont répandu l'alarme en s'enquérant partout. Les tantes et Xénia venaient chez moi, m'interrogeaient. Madame Tougorine me faisait appeler : « N'est-ce pas, Lily, Hélène n'est qu'un peu coquette, c'est la droiture même?... » Ils ne te soupçonnaient pas ; mais ils donnaient des conseils de vigilance à Alexis. Alexis, d'abord, ne songeait à rien ; puis, tout à coup, il s'est senti en danger...

— Le général était mêlé à ces tripotages?

Hélène se serait arraché la langue, au souvenir de sa confession de la veille.

— On attendait pour lui parler que le cas fût tout à fait grave. Les femmes, seules, s'étaient effarées, Xénia surtout. Je ne sais trop ce qu'elle a fomenté... J'ai mesuré l'abîme qui s'ouvrait devant toi, et, quand tu m'as écrit que c'était impossible, que tu n'aurais pas Mira, je me suis dit que tu étais sauvée, à condition que la rupture fût définitive : je me suis hâtée de la rendre telle.

Hélène la regardait fixement.

— Ainsi, tu savais tout cela depuis quelque temps et tu n'es pas venue me parler à cœur ouvert ?

— Je ne savais pas l'essentiel, je ne savais pas que tu l'aimais et que...

— Que j'étais pure ? — dit Hélène en éclatant de rire. — Ah ! je ne te pardonnerai jamais de m'avoir vue souffrir comme je souffre aujourd'hui. Ainsi vous avez opéré mon sauvetage, tous ?

— Eh bien ! oui... A présent, tu ne peux comprendre ; mais, un jour, tu me remercieras. Nous autres nous ne sommes pas faites pour une situation fausse...

Elle eut un brusque sanglot et tendit le visage, espérant qu'Hélène l'embrasserait. Hélène ne bougea pas.

— Je m'en vais, — fit doucement Lily.

— Attends ! — fit Hélène. — J'avais encore quelque chose à te dire... Non, du reste, va... Tu allais m'embrasser, je crois ? Embrasse-moi.

Elle accompagna Lily jusqu'à la porte.

Lily s'arrêta, un instant, pour une dernière exhortation :

— Sois prudente et forte. Ne va pas perdre le résultat de toute ta souffrance, maintenant que cela ne te servirait plus à rien.

Hélène s'habilla. Elle cherchait ses affaires, ne les reconnaissait pas. Chacun de ses mouvements était une lutte contre une fatigue écrasante, une fatigue ancienne déjà, lui semblait-il, de plusieurs années. Enfin prête, elle entra dans la chambre de Mira :

— Chut ! — fit la nourrice, un doigt sur ses lèvres. — Elle dort.

Hélène, se penchant sur le berceau, écouta le souffle régulier et court de l'enfant. Elle voyait la couverture se soulever

un peu sur la petite poitrine. Le visage était dans l'ombre. De la main, Hélène imitait le mouvement de la couverture, tâchant de garder le même rythme à peine perceptible.

— Madame va la réveiller, — murmura la nourrice; — il ne faut pas regarder ainsi, longtemps, un enfant qui dort!

— C'est bien, je m'en vais, — dit Hélène.

Elle observa qu'elle n'entendait pas Alexis dans l'appartement. Elle consulta sa montre : onze heures. Il était assez naturel qu'il fût sorti. Elle aussi faisait souvent une promenade à cette heure. Machinalement, elle mit sa jaquette et son chapeau. Dans la rue, elle se souvint qu'elle avait promis d'aller chez les Tougorine : autant valait tout de suite!... Était-ce hier qu'elle avait causé avec le général, ou bien y avait-il cent ans? Hier, bien sûr. Comme le temps passe inégalement! Personne ne conçoit ce que c'est que le temps, personne ne se rend compte de son mystère... Elle regardait les passants, lourdement, avec mépris. Elle s'appliquait à découvrir des figures tristes et défaites :

« Personne, personne sur terre n'a souffert comme je souffre », pensait-elle.

Elle allait dépasser la maison, quand le suisse la salua. Elle lui demanda si c'était lui qui avait la clé de l'appartement de Véra.

— Oui, madame, — dit-il avec bonhomie. — Madame veut que j'ouvre?

— Je serais curieuse de vérifier les dimensions des pièces, maintenant qu'elles sont vides, — répondit Hélène.

— Quelques meubles y restent encore : les affaires trop encombrantes, qu'on n'a pas emportées et qui seront vendues.

Il ajusta ses lunettes sur son nez, et se courba drôlement en introduisant la clé dans la serrure.

— Voici! Madame n'a pas besoin de moi?

— Non, non, — dit Hélène.

Elle entra; et une étrange impression de froid la saisit, dans cet appartement dévasté où tant de vie remuante s'était groupé jadis. Les papiers étaient éraflés par endroits; sur les portes, des traits de crayon marquaient, en échelle, la taille des enfants. Hélène lisait les noms : « Tiens! Kostia déjà si grand »?... Dans le salon, une bibliothèque était adossée

au mur; une chaise longue traînait, abandonnée; le piano droit se dessinait en bloc noir dans un coin. Ce piano, quelle torture il avait été pour Hélène ! que de gammes bredouillées à contre-cœur, que de valses ineptes les enfants de Véra y avaient jouées, tandis qu'elle écoutait, grinçant des dents ! Mais on avait été heureux, ici, heureux petitement... le seul moyen d'être heureux... « Voilà, le bonheur est un don, comme la foi... » Elle hocha la tête.

Lentement, elle ouvrit le piano. Elle essaya quelques accords : la résonnance était superbe, dans la grande pièce vide. Elle chercha des yeux une chaise et, n'en trouvant pas, se mit à rôder par tout l'appartement. Elle finit par découvrir un escabeau de cuisine et le posa devant le clavier.

Elle jouait, moitié de mémoire, moitié d'inspiration, reliant entre elles des mélodies plaintives, les fondant les unes dans les autres. Il lui semblait qu'à défaut de ses yeux, ses doigts et son âme pleuraient, ainsi que coule une source. La musique la pacifiait, tout en lui faisant mal. Elle jouait comme si elle accomplissait quelque cérémonie grave et nécessaire. Ses idées se classaient.

Elle entendit que la porte s'était ouverte, et reconnut le pas du général. Sans s'interrompre, elle fit un signe de tête pour lui notifier qu'elle le savait là : elle égrenait toujours ses fantaisies bizarres.

— Que joues-tu? — demanda le général.

Elle sourit.

— Je joue mon histoire, — dit-elle sans se retourner ; — assieds-toi ; écoute, si tu veux.

Elle fit sautiller quelques notes, légères, indécises, presque gaies, tout de suite étouffées par des sons plus sévères.

— C'est mon enfance, dans le grand appartement là-haut, chez vous tous. J'étais gaie parce que j'étais petite; je riais et l'on me disait souvent que c'était hors de propos. Je n'étais pas méchante; on m'aimait un peu, j'étais gentille... Et puis, c'est ma jeunesse, heurtée, révoltée, pleine de vie et de désirs. Je vous fatiguais. Vois comme je vivais vite : une roue qui tourne dans le vide ! Mais, là encore, je ne faisais rien de mal. Je voulais admirer, m'élever toujours plus haut, tu entends, planer dans des espaces très purs. Ce

n'est pas un péché, dis? Seulement, je me suis trompée sur l'objet de mon admiration; j'ai pris du verre, du pauvre clinquant pour du diamant rare. Voilà : un son fêlé, et la vérité s'est manifestée. Et puis moi-même, moi, la petite Hélène que vous ne trouviez que jolie et naïve, on l'a trouvée admirable, oui admirable. Et j'ai été bercée de musique divine, j'ai été heureuse, sache-le, follement heureuse, vous ne m'ôterez pas cela... Je ne suis ni belle ni demoiselle, il ne faut pas qu'on m'accompagne. Belle... si! demoiselle, non!... Et maintenant (elle jeta un regard égaré autour d'elle), maintenant, c'est le silence.

Elle avait fermé le piano et reposait dessus ses mains jointes. Sa tête s'affaissait lourdement.

— Hélène! — gémit le général.

Elle se retourna et l'aperçut livide.

Elle vint s'asseoir à côté de lui sur la chaise longue, — effondrés l'un et l'autre, anéantis, lui dans sa vieillesse prospère, elle dans sa jeunesse navrée.

— Hélène, — murmura-t-il. — Nous avons donc été criminels envers toi?

— Non, — dit-elle, — non; mais vous ne vous êtes pas assez préoccupés de l'âme que vous aviez recueillie... C'est terrible, un être humain : il faut le manier avec des mains pieuses et divinatrices, des mains bonnes ne suffisent pas.

Elle sembla réfléchir.

— Tu as été bon pour moi. Te rappelles-tu? une fois, tu as passé toute ta soirée à m'expliquer un problème que je ne pouvais résoudre; et, la nuit, tu t'es relevé pour vérifier notre travail.

Elle s'attendrit à ce souvenir.

— Tu as été bon; mais il fallait lire en moi, vivre de ma vie, m'ouvrir les yeux, chercher avec moi... et tu n'avais pas le temps. Tu avais d'autres êtres à aimer, plus proches. C'est mon malheur, ce n'est pas ta faute. Tu as été bon, toujours. Oui, toujours, sauf hier...

— Je ne veux pas me disculper, — dit-il; — mais, Hélène, tu demandes l'impossible. Un être humain est toujours seul, quoi qu'on fasse. C'est un art de vivre ensemble; un art

difficile. Les âmes ne se pénètrent que dans des moments extraordinaires, comme celui-ci.

Ils se regardèrent, et puis, tous les deux, baissèrent les yeux. A travers leurs visages ravagés, chacun d'eux aperçut l'âme de l'autre, et ils eurent peur l'un de l'autre. Ce ne fut qu'un éclair. Hélène avoua sa douleur :

— Il est parti, il s'est résigné.

— N'aie pas honte de pleurer devant moi, — dit le vieillard.

— Je ne pleurerai pas, — répondit-elle.

Elle sentit l'indifférence l'envahir comme une paralysie. Après un silence, elle dit :

— Alexis était venu se plaindre de moi, hier?

— Non. Ta tante l'a vu très agité. Elle lui a fait ton éloge. Elle a causé longtemps avec lui. Finalement il annonça qu'il entrerait dans la carrière administrative, comme nous le désirions.

— Ah! la vieille maison l'a vaincu, lui aussi!... Comment as-tu expliqué que je ne me sois pas présentée hier chez ma tante?

— C'est Pierre qui a expliqué cela, le plus simplement du monde : il a dit que tu avais une robe noire, et, comme c'était l'anniversaire de...

— Kostia!

— Oui.

Rêveuse, elle enroulait autour de son doigt un ruban de sa robe. Puis elle dit :

— Ainsi vous m'avez sauvée!

Elle examina la pièce.

— Nous nous installerons ici : c'est la fatalité.

Elle comprit tout ce que sa parole avait de cruel, mais ne trouva rien pour l'adoucir.

— Je monte avec toi, — dit-elle.

Dans l'escalier, entre les murs si familiers à leurs regards, ils reprirent l'un envers l'autre leur façon d'être coutumière.

— Ne me rappelle jamais ce que je t'ai dit aujourd'hui et hier, — supplia Hélène.

— Jamais, — dit-il avec bonté.

A mesure qu'ils approchaient, il recouvrait la tranquille bon-

homie que sa conception de l'existence lui avait imposée. Il revenait de son inquiétude au sujet d'Hélène. C'était la jeunesse d'Hélène qui tout à l'heure l'avait alarmé, c'était sa jeunesse qui maintenant le rassurait. « Elle oubliera, elle se pliera aux circonstances ; son enfant lui sera une joie. » A son côté, Hélène gravissait les marches tendues d'un tapis déteint, respectable et sévère. « Être vieille, — songeait-elle, — vieille tout à fait, éloignée de la vie. Exister en spectatrice indulgente et secourable, mais ne plus vivre pour soi-même ! »... Elle examinait le réseau de petites rides sur les tempes de son oncle. Elle se souvint des paroles amères qu'elle avait prononcées, et murmura :

— Pardonne-moi, non pas ce que j'ai fait... je n'ai rien fait de mal... mais ce que j'ai dit.

Il l'embrassa sur le front, presque distraitement. Hélène sentit qu'il n'était déjà plus le même que tout à l'heure : il croyait avoir tout arrangé ; après tant d'émotions, il voulait du repos.

La main sur le bouton de la porte, il sourit avec confiance :

— Alors, tout est bien ?

Elle répondit docilement à son sourire et, tout bas, répéta :

— Un être humain est toujours seul...

IVAN STRANNIK

QUESTIONS EXTÉRIEURES

LES ACCORDS FRANCO-ANGLAIS

Le gouvernement français vient de publier un *Livre jaune* sur « les accords conclus le 8 avril 1904 entre la France et l'Angleterre ». Depuis deux mois, la presse des deux pays ne fait que discuter cet accord franco-anglais, — c'est ainsi que, le plus souvent, elle désigne l'ensemble de ces instruments diplomatiques, — et vraiment, à lire nos journaux, on pourrait s'imaginer que ce règlement est une sorte d'éternelle alliance, un serment de paix intégrale et définitive, supprimant toutes les causes et possibilités de brouille et établissant jusqu'à la consommation des siècles le régime de l'entente cordiale et de l'intimité.

Aussi les pacifistes et « humanistes » célèbrent déjà cet échange de signatures comme le début d'une ère nouvelle; par contre, certains de nos coloniaux et entrepreneurs d'affaires lointaines, — nos Alexeieff et Bezobrasof en disponibilité qui ne demanderaient qu'à nous prouver en quelque Mandchourie siamoise ou yunnanaise comment le Fer attire l'Or et le Commerce suit le Drapeau, — gémissent sur cet anéantissement de tous leurs rêves : la guerre se meurt! la guerre est morte! Il faut consoler un peu ces désespoirs. Il faut aussi rabattre un peu ces enthousiasmes. Il ne s'agit pas, hélas! d'un accord global, complet, éternel entre les deux

nations, mais de quelques accords seulement, au sujet de grandes affaires, il est vrai : ce n'est pas encore le règlement de tous nos comptes avec l'Angleterre ; c'est, du moins, un échange amical de vieilles créances.

I

Ces accords se composent de trois actes diplomatiques : une *Déclaration concernant l'Égypte et le Maroc* ; une *Convention concernant Terre-Neuve et l'Afrique ;* une *Déclaration concernant le Siam, Madagascar et les Nouvelles-Hébrides*. Cette seule énumération montre déjà que le règlement n'est pas complet. Les deux gouvernements semblent n'avoir pas encore osé mettre ordre à certains différends qui, pour l'heure, sont obscurs, mais qui demain pourront devenir aigus : ils n'ont traité ni du Congo, ni de l'Abyssinie, ni du Yunnan.

Le Congo surtout pourrait être cependant une cause de graves revendications. Nous autres Français, nous avons interprété d'une façon un peu singulière — disent les Anglais — les droits que les actes internationaux nous donnaient sur ce pays : les gens de Liverpool nous accusent d'établir des monopoles en ces régions où nous avions juré, disent-ils, de respecter la liberté commerciale de tous. Il vaudrait la peine de savoir qui de nous ou d'eux a raison. A l'heure présente, cette querelle est encore limitée aux bourses de commerce. Avant peu, elle sera portée devant les Parlements.

Du train dont va la crise cotonnière, en effet, — réunis à cette heure même au Congrès de Zurich, Anglais, Suisses, Belges et Allemands cherchent quelques remèdes à cette crise, — les gens de Liverpool et de Manchester doivent se préoccuper de leurs approvisionnements. Les États-Unis, qui, jusqu'ici, fournissaient le monde de coton brut, se mettent à filer et à tisser la majeure partie de leur récolte : la disette de coton, qui déjà se fait sentir en Europe, deviendra plus dure d'année en année. Les « cotonniers » anglais doivent donc chercher de nouveaux fournisseurs, et la seule Afrique tro-

picale et équatoriale semble pouvoir quelque jour remplacer les plantations américaines : elle a le climat convenable, la chaleur et l'humidité nécessaires ; elle a cette main-d'œuvre noire qui si longtemps s'en alla, malgré elle, cultiver les champs du Mississipi. C'est vers le Niger et vers le Congo que Liverpool et Manchester tournent leurs espoirs, puisque le Mississipi leur est fermé désormais. Si les plantations de coton réussissent là-bas, il est trop évident que les « cotonniers » anglais réclameront avec instance l'exécution stricte et loyale de ce qu'ils appellent déjà nos engagements formels... Que les amateurs de querelles se consolent : voilà déjà un premier sujet de belles disputes à venir !

En Abyssinie, nul ne sait au juste ce qui se passe depuis trois ans bientôt. Notre gouvernement ne juge pas utile de nous renseigner sur le sort des capitaux que nous avons engagés là-bas en constructions de lignes ferrées. De loin, nous assistons à une tragi-comédie entre les fondés de pouvoir de nos compagnies, le représentant officiel de la France et les agents du Négus. Il semble que les questions de personnes aient gravement compromis les intérêts nationaux et presque ruiné notre influence. Il semble aussi que les menées anglaises n'aient pas été pour rien dans cette ruine : notre prestige et nos chances d'avenir ont diminué là-bas à mesure que la domination anglaise s'installait dans le pays des Somalis et que le voisinage anglais approchait du Harrar. Ici encore, il faudra tôt ou tard en venir à quelque arrangement. Mais nous ne pourrons parler à l'Angleterre que quand, nous-mêmes, nous saurons au juste ce que nous voulons : nous ne savons même plus quel est notre représentant auprès de Ménélik. Tantôt on nous annonce le départ d'un vaillant soldat, qui doit restaurer là-bas nos affaires, et tantôt nous apprenons que nos intérêts restent confiés aux mains que l'on accuse de les avoir compromis.

Au Yunnan, peut-être savons-nous mieux ce que nous voulons ou ce que l'on a voulu pour nous : notre ligne ferrée du Tonkin vers ces montagnes chinoises avance par étapes. Mais ici les Anglais ne savent plus au juste ce qui leur est

nécessaire. Longtemps ils avaient proclamé et peut-être formé le projet d'un grand Transchinois entre l'Inde et Pékin : partant de Calcutta et remontant le Brahmapoutre, leur ligne ferrée devait atteindre dans ces gorges du Yunnan la vallée supérieure du Yang-tsé-Kiang; dès 1885, les gens de Manchester réclamaient la construction de ce chemin de fer qui mettrait au contact de l'Inde et dans la clientèle anglaise les meilleures provinces de la Chine. Il semble que Londres ait bientôt reconnu l'impossibilité de l'entreprise : du Brahmapoutre au Yang-tsé-Kiang, il eut fallu couper en travers quatre ou cinq massifs d'Alpes birmanes, tibétaines et chinoises. On se rejeta plus au sud vers les Valtelines birmanes et l'on pensa que les gorges et cluses parallèles de l'Iraouaddi, de la Salouen ou du Mékong offriraient quelque trouée moins coûteuse. Aujourd'hui encore, on nous parle de cette ligne qui prolongerait en Chine la montée anglaise à travers la Birmanie... Mais en vérité, les Anglais commencent à peine l'exploration systématique de ce haut pays. Ils ne peuvent savoir ni en quel point leur ligne devra s'ouvrir un passage ni même si cette ligne sera jamais possible, et l'on dirait à certaines heures qu'ils vont renoncer encore à ce second tracé.

Si pourtant ils devaient réaliser cette entreprise, il faudrait bien que leur chemin de fer coupât le notre : ils veulent aller d'ouest en est, de l'Inde ou de la Birmanie en Chine, de Calcutta ou de Mandalay vers Hankéou et Pékin; nous allons, nous, du sud au nord, du Tonkin vers le Yunnan, vers le Sze-tchouen, qui sait même? vers la Mongolie, car, une fois en route, Dieu sait où l'on nous mènera! Sur la carte déjà, on nous montre que nos derniers postes tonkinois ne sont pas si loin, après tout, des premiers postes mongols des Russes, — quelque trois ou quatre mille kilomètres à peine : la distance de Paris à Astrakan. — Les mêmes grands coupeurs de continents, qui, du golfe de Guinée à la mer Rouge, voulaient par Fachoda couper l'Afrique et barrer la route anglaise du Cap au Caire, nous parlent aujourd'hui de couper la Chine et l'Asie et, par une route franco-russe entre le golfe du Tonkin et le lac Baïkal, de barrer la route indo-chinoise des Anglais... En quel point et comment se fera la rencontre? Sera-ce une pacifique jonction? Par ses déclarations touchant

le Szc-tchouen et par ses traités avec la Chine, l'Angleterre nous a loyalement prévenus qu'ici encore elle considérerait comme « non amicale » toute tentative en travers de sa route : tiendrons-nous compte de ses besoins? recommencerons-nous au contraire le petit jeu de Fachoda?

***

Mais si les accords actuels n'embrassent pas tous les litiges présents et futurs, on peut dire qu'ils règlent du moins les vieilles querelles et qu'ils tarissent, sinon toutes les causes de brouille, du moins toutes les sources de rancune : ils ferment les multiples abcès que, sur l'épiderme des deux nations, avait créés la fameuse politique des « coups d'épingle ». En cela, on ne saurait exagérer leur importance : ils rétablissent vraiment entre les deux peuples, comme entre les deux gouvernements, une communauté de sympathies qui désormais rendra faciles toutes les discussions et transactions diplomatiques. Est-il besoin de souligner la grandeur de ce changement? est-ce aux lecteurs de la *Revue* qu'il faut rappeler tous les bénéfices matériels et moraux que peut avoir, que doit avoir cette politique?

La *Revue* fut la première peut-être à souhaiter, à réclamer un pareil règlement. Les lecteurs n'ont pas oublié le dialogue entre sir Charles Dilke et M. Lavisse où, dès février 1899, l'on faisait appel, ici même, à l'opinion des deux pays, « au seul juge international qui existe aujourd'hui, en attendant l'encore invraisemblable tribunal où se jugeront les procès de peuple à peuple[1] ». Point par point, en répétant les paroles de sir Charles Dilke, M. Lavisse exposait tous les griefs de l'Angleterre contre nous et, sur chacun des points, mettait en regard nos raisons et nos griefs, « avec un désir aussi sincère, aussi vif que le vôtre (disait-il à sir Charles Dilke) d'arriver à l'apaisement, à la conciliation et à l'entente ». Le lecteur peut aujourd'hui se reporter à cet article : il y verra, longuement exposés, bien des débats et arguments que je ne puis que résumer aujourd'hui ; à la dernière ligne, il y trouvera ces

1. Voir la *Revue* du 1er février 1899, p. 453.

paroles de M. Delcassé, prononcées au Parlement français dès janvier 1899 : « Toujours calme et toujours digne, la France reste prête à tout examiner, à tout discuter, avec l'esprit de transaction qui est la loi même de toute politique prévoyante, avec la volonté de ne rien prétendre que son droit, mais avec la conscience aussi que son droit n'est à la discrétion de personne. »

Par bonheur, le ministre de 1899 est resté au quai d'Orsay : il a pu, au bout de cinq années, exécuter le plan que, dès janvier 1899, il exposait au Parlement. L'exécution nous en paraît assez simple aujourd'hui. Mais reportons-nous à cinq ans en arrière. La crise de Fachoda (octobre 1898) n'était pas fermée depuis quatre mois et il fallait un patriotique dédain de la grosse popularité pour formuler en public, dès janvier 1899, cette politique de sagesse et d'intérêt vraiment national. On nous parle souvent de la « chance » — « la veine insolente », disent certains de ses prédécesseurs — qu'aurait eue ce ministre inamovible. Il ne faut pas oublier que cette chance indiscutable fut toujours aidée — ou peut-être sortit — d'une fermeté de conception et d'espoir, d'une droiture de parole et d'intentions, d'une acceptation des responsabilités, et d'une confiance en l'avenir, en la justice... et en soi-même, qui sont trop rares chez nos hommes d'État pour n'être pas louées comme elles le méritent.

Dans ce ministère de six ans, tout n'est pas louable à coup sûr. La hâte fut parfois mauvaise conseillère : à ne pas reculer devant les affaires — ce qui est une rare et grande vertu, — mais à vouloir les régler très vite — ce qui toujours ne va pas sans risques, — on faillit prendre des engagements impossibles à tenir, et c'est alors vraiment que la chance intervint. Dans l'ensemble pourtant, ce ministère a fait grande et belle figure à l'extérieur. C'est à l'intérieur qu'il eut toujours son point faible, son manque.

Quelque jour, les grandes affaires chômant un peu, je tâcherai d'exposer ici-même les justes griefs que peut avoir le personnel de la carrière. Trop occupé des grandes affaires, qui depuis six ans, sans trêve, l'une derrière l'autre, sont survenues, il semble bien que le Ministre n'ait pas eu le temps ni le goût de donner à ces questions de personnel et d'administration

financière l'attention qu'elles doivent recevoir. On a quelque peu semé le découragement et la démoralisation parmi les agents, surtout parmi les agents lointains, les plus nécessaires et les plus dignes d'intérêt, les plus sacrifiés à l'heure actuelle : on leur doit un peu plus de justice, si l'on veut exiger un peu plus de travail...

Mais il faut bien reconnaître que jamais peut-être ministre n'eut à la fois ou successivement tant de graves questions à étudier et, quand en six années il n'eût encore réglé que nos relations anglaises, on pourrait dire, sans rien exagérer, qu'il a bien mérité de la patrie.

Le mot ne semblera trop fort qu'à ceux qui, depuis quatre mois, n'ont pas mesuré le danger terrible que les affaires d'Extrême-Orient auraient pu faire courir à la paix du monde, si la France et l'Angleterre avaient conservé l'une pour l'autre les sentiments qu'elles nourrissaient il y a cinq ans encore. Unies aux deux belligérants par des traités d'alliance ; formellement engagées à intervenir au cas où se produiraient des complications que l'antipathie des deux gouvernements ou le simple manque de confiance et de conversation n'aurait pas failli de créer, la France et l'Angleterre eussent lentement glissé dans les polémiques de presse, puis vers les notes, contre-notes, réclamations et protestations de cabinets, vers la rupture enfin. Depuis trois mois, dix occasions se fussent présentées pour que la bande des impérialistes anglais reprît sa musique de Fachoda : présence des canonnières russes à Obock, affaires de Shanghaï, de Tchémoulpo et de Niou-tchouang, dix *casus belli* fussent sortis sans peine de ces traités d'alliance franco-russe et anglo-japonaise. Notre Parlement aurait eu beau mettre à la défense de la paix toute son ardeur démocratique : J. Chamberlain, escaladant le pouvoir suprême, eût réveillé dans la foule anglaise ce besoin de lutte et de meurtre qui lui permit « sa » guerre du Transvaal.

Il s'est trouvé que le patient travail de notre Ministre et de son Ambassadeur à Londres avait depuis deux ans rétabli la facilité et la confiance des entretiens. On montrait récemment ici [1] le rôle joué par Édouard VII et par son ministre des

1. Voir dans la *Revue* du 15 mai 1904.

Affaires étrangères. La bonne volonté du roi et les efforts de lord Lansdowne rencontrèrent heureusement chez nous des dispositions favorables, un désir d'entente et de négociations amicales grâce auquel la guerre russo-japonaise ne fit qu'activer des deux parts l'empressement à écarter tout motif, tout prétexte de rupture... Examinons ces accords.

***

La Déclaration concernant le Siam, Madagascar et les Nouvelles Hébrides ne change rien, en somme, à l'état des choses. Au Siam, la vallée de la Meinam demeurant toujours neutralisée en quelque façon et proprement siamoise, les deux façades orientale et occidentale de l'Empire siamois sont abandonnées à l'influence de leurs voisines, l'Inde anglaise et l'Indo-Chine française. La Déclaration dit :

Le Gouvernement de la République Française et le Gouvernement de Sa Majesté Britannique maintiennent les articles 1 et 2 de la délaration signée à Londres le 15 Janvier 1896, par le Baron de Courcel et le Marquis de Salisbury.

Toutefois, en vue de compléter ces dispositions, ils déclarent d'un commun accord que l'influence de la Grande-Bretagne sera reconnue par la France sur les territoires situés à l'ouest du bassin de la Meinam, et celle de la France sera reconnue par la Grande-Bretagne sur les territoires situés à l'est de la même région, toutes les possessions siamoises à l'est et au sud-est de la zone susvisée et les îles adjacentes relevant ainsi désormais de l'influence française, et, d'autre part, toutes les possessions siamoises à l'ouest de cette zone et du golfe de Siam, y compris la péninsule malaise et les îles adjacentes, relevant de l'influence anglaise.

Les deux parties contractantes, écartant d'ailleurs toute idée d'annexion d'aucun territoire siamois et résolues à s'abstenir de tout acte qui irait à l'encontre des dispositions des traités existants, conviennent que, sous cette réserve, l'action respective des deux Gouvernements s'exercera librement sur chacune des deux sphères d'influence ainsi définies.

Dans sa Dépêche aux Ambassadeurs de la République, que contient le même *Livre jaune*, le Ministre n'explique pas très clairement ce qu'il a voulu faire :

Aux termes de la déclaration de Londres du 15 janvier 1896, la

France et l'Angleterre avaient en quelque sorte neutralisé les provinces centrales du Siam comprises principalement dans le bassin de la Meinam, de même que la partie formant le fond du golfe. A cet effet, elles s'étaient engagées à n'acquérir aucun privilège ou avantage particulier dont le bénéfice ne fût pas commun aux deux puissances signataires. Elles avaient en outre convenu de n'entrer dans aucun arrangement séparé qui permît à une tierce puissance de faire ce qu'elles s'interdisaient réciproquement par cette déclaration.

Toutes ces dispositions avaient un caractère plutôt négatif. L'arrangement, qui vient d'être conclu, tout en maintenant les clauses qui précèdent, établit que les possessions siamoises situées à l'est et au sud-est de cette zone, ainsi que les îles adjacentes, seront désormais considérées comme relevant de l'influence française, tandis que les régions situées à l'ouest de la même zone et du golfe de Siam relèveront de l'influence anglaise. Tout en répudiant l'idée d'annexer aucun territoire siamois et en s'engageant à respecter strictement les traités existants, les deux Gouvernements conviennent que leur action respective s'exercera librement dans chacune des sphères d'influence ainsi déterminées, ce qui confère au nouvel accord une portée pratique.

La « portée pratique » de ce nouvel accord dépendra de notre volonté : à nous maintenant de traiter avec le gouvernement siamois et d'obtenir dans le bassin du Mékong et de son affluent, la Semoun, les avantages commerciaux et industriels que nous pouvons désirer. J'ai eu l'occasion d'exposer aux lecteurs cette question siamoise (15 novembre 1902); un nouveau traité franco-siamois me donnera avant peu l'occasion d'y revenir. La présente Déclaration nous fait désormais une obligation internationale d'une politique que, pour ma part, j'ai toujours défendue : pas d'annexion, si petite soit-elle; pas de conquête, si facile ou si avantageuse qu'elle puisse paraître; influence pacifique, pénétration commerciale des routes et chemins de fer; bref, la méthode et la politique si brillamment appliquées par les Russes en Perse : heureuse Russie, si en Corée et en Chine les Alexeieff et Bezobrasof n'eussent jamais rêvé annexions ni empiètements !

Au sujet de Madagascar, la Déclaration est formelle, mais peu explicite :

En vue de l'accord en préparation sur les questions de juridiction

et du service postal à Zanzibar et sur la côte adjacente, le Gouvernement de Sa Majesté Britannique renonce à la réclamation qu'il avait formulée contre l'introduction du tarif douanier établi à Madagascar après l'annexion de cette île à la France.

Dans sa Dépêche aux Ambassadeurs, notre ministre n'est pas plus explicite :

Les deux puissances ont tenu à profiter des négociations engagées pour régulariser la situation de la Grande-Bretagne à Zanzibar et celle de la France à Madagascar. C'était mettre fin aux réclamations embarrassantes qui, depuis plusieurs années, avaient gêné notre action dans la grande île de l'Océan Indien.

Il semble, en vérité, que les deux gouvernements, l'amitié rétablie, aient eu quelque pudeur à se reprocher l'un à l'autre les peu honorables motifs de la brouille sur ce point. M. Lavisse, en 1899, exposait clairement cette discussion, en liant déjà, comme le fait la Déclaration aujourd'hui, ces deux questions de Zanzibar et de Madagascar. Au sujet de Zanzibar, l'Angleterre avait pris envers nous des engagements qu'elle « oublia », dit lord Salisbury, quand elle traita en juillet 1890 avec l'Allemagne et s'adjugea le protectorat de Zanzibar sans autre forme de procès. Au sujet de Madagascar, nous eûmes un pareil manque de mémoire : sans tenir compte de nos promesses, nous avons « annexé » la grande île et nous l'avons enclose de nos tarifs protecteurs, alors que nous devions la « protéger » seulement et la laisser ouverte au commerce de tous.

L'Angleterre, il est vrai, prétendait avoir réparé son oubli en se hâtant, au mois d'août 1890, de nous concéder ces « terres légères » de Say à Barraoua, dont lord Salisbury fut le premier à se gausser. Le même lord Salisbury avouait non seulement le peu de valeur des terres concédées, mais encore l'inanité de cette concession : l'Angleterre ne faisait alors que nous reconnaître ce que nous occupions ou pouvions occuper sans sa permission. « L'oubli » de Zanzibar donc n'était pas réparé. Aujourd'hui, les deux nations déchirent ces vieilles lettres de change protestées. Il eut mieux valu ne jamais les protester ; mais, la faute commise, trouvez une meilleure réparation !

Quant aux Nouvelles-Hébrides, une promesse seulement est échangée : en cet imbroglio politique et juridique, les deux gouvernements s'engagent à mettre quelque lumière et quelque justice. La Déclaration dit :

Les deux gouvernements conviennent de préparer de concert un arrangement qui, sans impliquer aucune modification dans le *statu quo* politique, mette fin aux difficultés résultant de l'absence de juridiction sur les indigènes des Nouvelles-Hébrides.

Ils conviennent de nommer une Commission pour le règlement des différends fonciers de leurs ressortissants respectifs dans lesdites îles. La compétence de cette Commission et les règles de sa procédure feront l'objet d'un accord préliminaire entre les deux gouvernements.

La Dépêche aux Ambassadeurs explique :

La situation spéciale des Nouvelles-Hébrides avait donné lieu à des contestations touchant la validité des acquisitions de terrains faites soit par des sujets britanniques, soit par des citoyens français. L'absence de toute juridiction dans ces îles rendait insolubles les différends survenus à cet égard. Il a été convenu qu'un arrangement serait conclu pour mettre fin à ces difficultés.

En somme, cette première Déclaration concernant le Siam, Madagascar et les Nouvelles-Hébrides n'est qu'un apurement ou une promesse d'apurement, une équitable balance ou une amicale annulation de créances périmées.

*
* *

La Convention concernant Terre-Neuve et l'Afrique et la Déclaration concernant l'Égypte et le Maroc n'ont été séparées et rédigées en deux actes distincts que pour sauver la forme et les fictions juridiques. Au fond, nous allons voir qu'elles convergent au même but et se complètent l'une et l'autre. Mais, dans la forme, les deux Puissances ne pouvaient se concéder ou échanger par une convention impérative que les terres et droits dont légalement elles sont souveraines : il fallait recourir au biais d'une déclaration anodine pour les terres et droits, dont elles n'ont pas la propriété ou la disposition légale, dont

elles peuvent disposer cependant en vertu de privilèges ou d'usufruits que leur ont acquis une longue possession, de longs services ou, tout simplement, leurs ambitions proclamées et leurs forces déjà menaçantes.

Dans l'ensemble, c'est l'Afrique du nord que les deux gouvernements se partagent : l'est à l'Angleterre, l'ouest à la France. Nous voyons, peut-être, triompher ici ou, du moins, s'affirmer nettement pour la première fois une conception de politique coloniale qu'il faut recommander aux méditations de l'électeur français. Jusqu'ici, dans notre appétit de terres nouvelles, nous sommes allés aux quatre coins du monde déposséder des jaunes, des cuivrés, des nègres et des blancs, en ne rêvant toujours que d'agrandir la tache française sur la mappemonde, sans trop nous soucier de la façon dont cette tache française pourrait devenir un morceau de France en vérité, sans calculer davantage quelle chance et quels moyens nous aurions de conserver ces acquisitions lointaines le jour où quelque guerre viendrait à éclater. Il semble qu'aujourd'hui nos hommes d'État et de couloirs parlementaires envisagent et calculent enfin ces deux éléments de notre expansion coloniale. A côté de ceux qui poussent à la conquête indéfinie, il en est — enfin ! — qui se préoccupent d'un programme adapté à nos ressources pacifiques et à nos forces militaires, comme aussi à notre état social et à l'ensemble de notre vie française, et ces différents ordres de considérations les conduisent, semble-t-il, à une conclusion qu'ils n'osent peut-être pas encore avouer.

Notre natalité très faible, d'une part, et, d'autre part, notre amour un peu casanier du sol natal ont pour résultat une émigration très peu nombreuse et peu entreprenante. Nous n'aimons pas aller trop loin de chez nous. Peu à peu l'accoutumance et la distance supprimée par nos moyens rapides de communication mettent l'Algérie, l'Afrique du nord, presque aux portes de Marseille. Nos populations montagnardes, qui seules émigrent en quête de « bons pays », apprennent lentement la route de ce pays du vin : Francs-Comtois et Auvergnats, Alpins et Cévennols vont aujourd'hui à ce « bon pays » d'outre-mer, aussi rapprochés d'eux que pouvaient l'être de leurs pères les « bons pays » d'outre-Saône, d'outre-Durance

ou d'outre-Loire. Nous pouvons donc espérer de coloniser, de franciser quelque jour cette terre voisine, grâce à la venue de nos vignerons et laboureurs... Mais comptez le nombre d'exploitants, de travailleurs, de colons véritables, qui n'écarteraient pas le rêve d'un exode vers Madagascar, vers la Nouvelle-Calédonie ou vers le Tonkin, même si la métropole leur assurait là-bas des jours de soie et d'or !

Calculez aussi les chances qu'en temps de guerre nous aurions de défendre ces possessions du large, au delà de Suez, d'Aden, de Singapoure, au delà de tous les guichets gardés par la force anglaise ! Si les expériences du Transvaal et de la Mandchourie peuvent enseigner quelque chose, c'est à coup sûr la difficulté, l'impossibilité de conserver des colonies aussi lointaines, quand on n'est pas assuré du libre et complet usage de la mer ou du continent. Maîtres de l'Océan, maîtres absolus des communications par mer, les Anglais sont venus à bout du Transvaal : ils avouent pourtant aujourd'hui, dans leurs enquêtes officielles sur cette guerre, qu'un poste de torpilleurs en quelque coude de cette route immense eût retardé durant des mois, durant des années peut-être, ou même à tout jamais empêché leur triomphe. Maîtresse de la Sibérie et du Transsibérien, voyez quels obstacles encore la Russie, la grande, la puissante, l'autocratique, la militaire Russie, rencontre à défendre l'extrémité de son empire ! Est-il invraisemblable d'imaginer qu'une grande puissance d'Europe ou d'Asie, Japon, Allemagne, États-Unis ou, surtout, Angleterre, puisse tourner ses visées et ses plans de guerre vers le riche Tonkin ou vers la salubre Madagascar? et sommes-nous maîtres de l'Océan ou disposons-nous du continent et de ses lignes ferrées pour secourir notre domaine?

Aux coupe-gorge de Suez, d'Aden et de Singapoure, notre flotte, si puissante que vous l'imaginiez, notre flotte arrêtée, torpillée, canonnée, mutilée, coulée, se couvrirait de gloire assurément : mais un seul de nos bateaux arriverait-il au secours de notre colonie? Je sais que nos stratèges et bâtisseurs d'empire ont remède à ce petit embarras : il faut, disent-ils, que nos colonies se puissent défendre par elles-mêmes, que, ceinturées de forteresses, garnies d'arsenaux, de canons, de torpilles, de corps d'armée, de magasins, de

bassins à flot, de murailles et de chevaux de frise, elles puissent casser les dents de quiconque les voudra mordre :

Henoch dit : « Il faut faire une enceinte de tours
Si terrible que rien ne puisse approcher d'elle.
Bâtissons une ville avec sa citadelle !
Bâtissons une ville et nous la fermerons ! »

Quand à renfort de millions et de milliards, — car c'est par milliards que se chiffrerait la mise en défense des vingt ou vingt-cinq mille kilomètres de nos rives et frontières coloniales, — nous aurions construit cette muraille énorme et surhumaine, quand, pour le plus grand risque de notre défense métropolitaine, nous aurions entassé là-bas des corps d'armée, — car c'est par cinquantaines de mille hommes de troupes métropolitaines qu'il faudrait chiffrer l'effectif de ces garnisons : voyez ce que réclame le général Kouropatkine, — et quand nous aurions centuplé le budget de nos dépenses improductives en accumulant matériel, poudres et provisions à la bouche de toute rivière, à l'orée de toute plage de débarquement : entre les créneaux, un soir, nous verrions encore surgir l'œil du Japon ou de l'Angleterre. Or il faut bien savoir ce que nous permettraient alors les nécessités de notre vie nationale. Que nos hommes d'État le veuillent ou le regrettent, nous ne sommes pas un Empire militaire, ni une aristocratie marchande, mais une République populaire, assoiffée de réformes sociales et de bien-être démocratique. A cette République populaire, venez un beau matin annoncer qu'il faut se mettre en mer et en campagne pour le salut de ces « arpents de marais » (il se trouvera, soyez-en sûrs, quelque élu du peuple souverain qui reprendra à son compte cette boutade de la France monarchique), pour le salut de ces arpents de marais ou de sables, que l'on ne peut pas voir du Palais-Bourbon !

Dénigré et calomnié de son vivant, voué aux insultes et aux attentats, Jules Ferry « le Tunisien », Ferry « le Tonkinois » est en passe aujourd'hui de devenir un demi-dieu : ses statues poussent à l'ombre de nos palmiers et lauriers coloniaux ! On ne saurait en toute justice refuser le bronze à cet homme qui eut le courage, la ténacité, l'abnégation, l'honnêteté, la puissance de conception et de travail, bref les grandes parties

d'un homme d'État. Mais laissons venir dix ou vingt années encore et, dans le concert des louanges actuelles, les discordances reparaîtront : Ferry le Tunisien restera toujours un grand homme, un bon serviteur de la France et de la démocratie; mais Ferry le Tonkinois excitera peut-être à nouveau les récriminations, les malédictions populaires; on dit que les femmes de Cadix lapidèrent en 1899 la statue de Christophe Colomb... Heureuse Espagne, si jamais elle ne fût sortie de la Méditerranée!

La petitesse de « notre mer » ne nous a pas semblé digne de tous nos efforts; il nous a fallu l'Océan, le grand large! Avant dix ou vingt ans, Panama coupé refera de la Méditerranée le passage de toutes les flottes; la route des détroits, Gibraltar, Suez, Singapoure et Panama, cerclant le monde au nord ou au long de l'équateur, ramènera les vaisseaux de l'univers dans les eaux et les mouillages de « notre mer » : Alger et Bizerte deviendront les grands reposoirs des longs-courriers, les stations de charbon et d'aiguade; nous voyons déjà l'essor admirable d'Alger... C'est entre Gibraltar et Suez que nous aurions dû placer toutes nos épargnes de capitaux et d'énergie. Il y a vingt-cinq ans, Jules Ferry aurait encore pu orienter ainsi notre avenir : l'Allemagne n'avait pas encore mis la main sur la Turquie; l'Angleterre ne tenait pas encore l'Égypte!... Aujourd'hui, il faut du moins savoir gré à ceux qui, timidement encore, essaient de remonter le courant malgache et tonkinois et qui reviennent à la Méditerranée, à la bonne mer des aïeux, à la mer promise de notre race. Aujourd'hui d'autres ambitions ont envahi déjà une moitié du domaine que nous eussions pu nous réserver : l'Asie-Mineure et la Syrie sont entamées par l'Allemand; l'Égypte a été abandonnée à l'exploitation des Anglais; il nous a fallu faire en Cyrénaïque et en Tripolitaine la part équitable des Italiens. Il nous reste du moins l'Afrique occidentale. Le vrai mérite des Convention et Déclaration actuelles est d'avoir mis en première ligne ces intérêts africains.

VICTOR BÉRARD.

(La fin prochainement.)

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD

TABLE DU TROISIÈME VOLUME

Mai-Juin 1904

LIVRAISON DU 1er MAI

LIVRAISON DU 15 MAI

LIVRAISON DU 1er JUIN

LIVRAISON DU 15 JUIN



11e Année. N° 12. 15 Juin 1904.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1904

LIVRES NOUVEAUX

HISTOIRE DE DEUX AMES, par **Mathilde Serao**, traduit de l'italien, par **G. Hérelle**.

Elle est bien navrante, cette « histoire de deux âmes », si bien faites pour se comprendre et pour s'aimer ! Pauvre Domenico, pauvre Gelsomina ! « Le sort les avait rapprochés autrefois et ils tenaient entre leurs mains le repos et la douceur de leur propre vie ; et ils les avaient laissés fuir, par ignorance, par timidité, par faiblesse. » Madame Mathilde Serao ne nous a rien conté de plus douloureux et de plus émouvant. Le récit est sobre et simple, presque tout en action. Les lettrés apprécient depuis longtemps les admirables traductions de M. G. Hérelle, si alertes et si élégantes : les auteurs étrangers qu'il a traduits et le public français lui doivent une égale reconnaissance. Tous ceux qui liront cette « histoire de deux âmes » auront peine à comprendre que l'œuvre n'ait pas été directement écrite dans ce beau français si pur et si aisé.

LE GÉNÉRAL MELLINET EN AFRIQUE, par **Georges Bastard**.

Ce volume intéressant et tout rempli de faits nouveaux, — auquel les récompenses de l'Académie donnent un regain d'actualité, — expose surtout les campagnes du général Mellinet en Afrique : mis en possession des lettres du général Mellinet à son frère, l'auteur en a su tirer le meilleur des partis. Mais, auprès du général, M. Georges Bastard a voulu faire revivre trois générations de soldats : le conventionnel François Mellinet (1741-1793) ; l'adjudant-général Anne Mellinet (1766-1807) ; enfin le général Ernest Mellinet (1808-1843). En donnant à son livre le sous-titre : *Un Siècle de batailles*, l'auteur nous dit en raccourci le merveilleux spectacle qu'il va dérouler à nos yeux.

AU PAYS DE SYLVIE, par **Marcel Boulenger**.

Ce pays de Sylvie, ce doux pays des chasses et des courses, des gros entraîneurs et des petits vicomtes, des *dopings* et des volcelets, c'est Chantilly, sa forêt, son bassin des carpes, son parc et sa pelouse. Nul parmi nos contemporains ne connaît ce monde et ces mœurs aussi bien que M. Marcel Boulenger. Son roman de *Couplées* nous y avait déjà conduits. Ce volume de contes nous y ramène et, sans employer les grands mots pour apprécier ce talent qui de jour en jour mérite davantage l'examen des connaisseurs, et non plus seulement les banales louanges, on peut bien dire que, parmi nos jeunes auteurs, aucun ne semble mieux doué pour faire revivre le genre du conte et de la nouvelle, qui nous donna, il y a vingt ans bientôt, les chefs-d'œuvre de Maupassant et de son école, mais qui depuis quelques années semblait un peu délaissé pour le dialogue, la « piécette » en un acte. Voici un écrivain et un conteur.

LA VERTU DU SOL, par **Marcel Mielv**

D'un auteur qui écrit peu, qui ne pa
quand il a quelque chose à dire, voici u
veau livre qui mérite l'attention du pu
tout le public lettré, curieux ou trav
C'est un grand roman, plein de vies
duelles, et c'est aussi une étude scien
pleine de réflexions et d'enquêtes so
« Mon but, dit l'auteur, a été de peindr
d'une commune française sous ses divers a
politique, religieux, sentimental, moral.
lecteurs parisiens découvriront ici une
vince », toute nouvelle pour eux ; à
page, dans chaque mot, les provinciaux r
veront les luttes et menées qui s'agitent
d'eux, les mœurs et gestes de leurs bou
fonctionnaires et paysans. Quand les litté
du jour auront passé leur curiosité sur ce
pitres poignants, l'historien longtemps
les étudiera et méditera comme un doc
admirable, et les politiques en devraient
une pareille étude, — si parfois ils ava
temps de lire.

LA VIE A PARIS (1901-1903), par **Jules Claretie**.

Comme le dit fort bien M. Jules Cl
« l'actualité d'aujourd'hui, lorsqu'elle est
position loyale d'un témoin sincère, c'est
cument de demain ». Ces chroniques, to
si nourries, sont un commentaire de ce
divers quotidiens, souvent plus poignants q
romans et les drames : voici un « critique
vie et de l'actualité », comme d'autres son
tiques littéraires ou dramatiques. Depui
années et des années, il a beaucoup vu e
vu : aussi les souvenirs accourent-ils s
plume au premier appel ; l'anecdote d'au
d'hui lui en rappelle une d'hier, deux d'i
quinze ans, d'autres plus anciennes. Pe
mieux que lui n'a su faire de la chroniqu
causerie abondante et familière.

BROCÉLIANDE, par **Georges Chesley**.

Le « Cycle breton », que les musicien
suite de Wagner ont tant exploité et q
érudits à la suite de Gaston Paris et de J
Bédier ont enfin entrepris de nous rendre
lier, a donné la matière et les personnag
cette « légende dramatique en quatre actes
vers ». Voici donc Tristan et Iseut et les C
liers de la Table Ronde : l'art patient et sûr
artiste rempli de science les a ressuscités,
beaux vers, pleins et sonores, en de g
alexandrins, un peu romantiques peut-être,
dramatiques, vivants, énergiques et tendre
à tour. Dans une courte préface, l'auteur s
un peu le voile de l'anonyme : Georges Ch
est un nom d'emprunt. Il faut espérer que l
véritable retrouvera ses droits, le jour où qu
tragédienne s'éprendra de cette pièce.

11e Année. N° 12. 15 Juin 1904.

LA

REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1904

Chemins de fer d'Orléans

AVIS

Dans le but de développer le tourisme dans le Massif Central, Cévennes et les Pyrénées, les Compagnies d'Orléans et du Midi vien de créer des cartes d'excursions donnant aux voyageurs le droit de circ à leur gré sur certaines parties de ces deux réseaux.

C'est le régime de la liberté s'ajoutant au régime du billet à itiné fixe tracé à l'avance, qui laissait moins de place à la fantaisie, ess même du tourisme; c'est une nouvelle application en France du syst qui existe déjà pour les Côtes de Bretagne et qui a contribué au succè voyage d'agrément en Suisse.

Les Compagnies d'Orléans et du Midi ont divisé la région Cen Pyrénées en cinq zones : **A**, **B**, **C**, **D**, **E**.

La zone **A**, c'est le Cantal et les Gorges du Tarn.

La zone **B** s'étend de Bayonne et Irun à Toulouse, se prolonge jus Ax-les-Thermes et englobe tous les embranchements situés au Sud, les Pyrénées.

La zone **C** concerne la partie orientale des Pyrénées depuis Toulou Ax-les-Thermes jusqu'à Perpignan et projette une ramification de Narb à Montpellier.

La zone **D**, c'est **B** et **C** réunies, c'est-à-dire toute la chaîne Pyrénées et le littoral méditerranéen, depuis Port-Bou jusqu'à Cett Montpellier.

Quant à la zone **E**, elle est constituée par la réunion de **A** et de **C** y ajoutant presque toutes les lignes situées dans l'intervalle; c'est la table zone Sud-Centre

La carte d'excursion donne droit pour une durée d'un mois : 1° A billet d'aller et retour de Paris à la zone choisie, empruntant différ itinéraires, avec faculté d'arrêts aux gares intermédiaires; 2° à la l circulation sur les lignes comprises dans la dite zone.

Les prix totaux de la carte sont ainsi fixés :

	1re CLASSE	2e CLASSE	3e CLASSE
	fr. c.	fr. c.	fr. c.
Zone **A**	150 »	105 »	70 »
— **B** ou **C**	190 »	140 »	95 »
— **D** ou **E**	230 »	170 »	115 »

Sur ces prix, il est accordé pour les familles une réduction qui va 10 0/0 pour la deuxième personne, jusqu'à 50 0/0 pour la sixième et suivantes.

Ces cartes sont délivrées du 15 juin au 15 septembre, leur durée validité qui est d'un mois peut être prolongée d'une durée égale moyen un supplément.

CANAL DE SUEZ

Assemblée du 7 Juin 1904

EXTRAIT DU RAPPORT DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Le rapport entier est envoyé à toute personne qui le demande à la Compagnie, rue Charras, 9, à Paris.

Les résultats de l'exercice 1903 ont dépassé l'attente du Conseil, le trafic du second semestre ayant présenté une activité telle que la perte de plus de 5 millions 1/2, qu'impliquait l'abaissement du tarif, a été couverte en totalité. Les recettes se sont finalement élevées à 106.875.865 fr. 95 c., en légère augmentation sur celles de 1902.

Comme les recettes des premiers mois de l'année en cours atteignent un niveau exceptionnellement élevé, que les perspectives apparaissent très satisfaisantes et que les mesures de prévoyance approuvées à la dernière Assemblée ont fortifié par avance les Réserves, il est proposé d'accroître de 5 francs, c'est-à-dire de porter à 130 francs le revenu net de l'action. La coïncidence de ce résultat avec le sacrifice consenti aux armateurs sous forme de détaxe présente une signification particulièrement intéressante. Pénétré de la conviction que la politique libérale qui a consacré l'association des clients du Canal aux bénéfices est conforme aux intérêts des actionnaires, le Conseil y restera fidèle; il souhaite que le revenu puisse franchir, dans un avenir prochain, l'étape qui conduira à une nouvelle détaxe de 50 centimes.

Le transit a continué de s'effectuer avec la plus grande régularité. Si l'on se reporte à dix années en arrière, on se rend compte du progrès accompli, car l'on constate qu'il a été gagné près de trois heures sur la durée moyenne du séjour des navires dans le canal, tandis que le nombre de ces navires augmentait de 420 et leur jauge moyenne de 874 tonnes.

Aucun sacrifice n'a été épargné pour améliorer l'état sanitaire dans l'isthme et en particulier pour combattre la fièvre paludéenne à Ismaïlia. S'inspirant des travaux du Dr Laveran sur le rôle des moustiques, la Compagnie s'est attachée à assainir les terrains marécageux, dans les eaux stagnantes desquels les larves de moustiques se développaient, et elle a organisé une équipe de pétrolage opérant dans Ismaïlia même. Grâce à ces mesures et à l'emploi préventif de la quinine, les moustiques ont disparu et les cas de fièvre ont diminué dans une proportion telle qu'il est certain que, très prochainement, le paludisme aura cessé d'exister à Ismaïlia.

Grâce aux dragages d'entretien, on a maintenu, en 1903, 9 m. 50 de profondeur dans le chenal de Port-Saïd et plus de 9 mètres dans le canal. Les travaux pour la création de nouvelles gares ont progressé régulièrement : quatre ont été achevées en 1903, les autres seront terminées cette année. Pour répondre aux exigences croissantes du commerce et aux stipulations de la convention du 1er février 1902, la Compagnie a mis en adjudication à la fin de l'année dernière les travaux de creusement de nouveaux bassins à Port-Saïd. Ces travaux ont été adjugés à la Société des Grands Travaux de Marseille. Un dock flottant et de nouveaux appareils destinés à la rade de Port-Saïd et au canal ont été commandés.

Il est difficile de prévoir les conséquences qu'exerceront en définitive sur le trafic les événements d'Extrême-Orient. On peut penser toutefois que la répercussion n'en sera pas préjudiciable aux recettes du Canal, car le mouvement indirect que la guerre a déjà provoqué et continuera sans doute à occasionner paraît de nature à compenser le ralentissement temporaire du commerce régulier avec la Chine septentrionale et le Japon. Les circonstances générales demeurent d'ailleurs favorables, les récoltes indiennes se présentant dans de très bonnes conditions et l'Australie ayant recouvré une partie de sa puissance d'exportation.

L'Assemblée a approuvé, à l'unanimité, toutes les résolutions présentées par le Conseil d'administration.

OFFICIERS MINISTERIELS (Suite).

ENTE au Palais, à Paris, le 22 juin 1904, à 2 heures, de :

" CHATEAU ET TERRE DE PORTAIL

Près ROMORANTIN (Loir-et-Cher).
Mise à prix 500,000 francs.
2° VILLA DES JALOTS et écuries

A SAINT-LUNAIRE

Mise à prix : 80,000 francs.
3° YACHT-GOELETTE « CURIEUSE »,
A SAINT-SERVAN
Mise à prix 4.000 francs.
S'adresser à Mes BRILLATZ, avoué, 219, rue Saint-
onoré, et Alb. Meunié, notaire à Paris.

ENTE au Palais de Justice, à Paris, le samedi 2 juillet 1904, à 2 heures.

PROPRIETE A PARIS

Rue CLAUDE-DECAEN, nos 73, 73 *bis*, 75 et 77.
Contenance 2.875 mètres.
Revenu brut : 14.000 francs.
Mise à prix 150.000 francs.
S'adresser à Me DE BIEVILLE, avoué, 5, rue Saint-
orges; à Me Charles Champetier de Ribes, notaire,
rue Sainte-Cécile.

ENTE au Palais, à Paris, le 21 juillet 1904, à 2 heures.

PROPRIÉTÉ A PARIS

AVENUE DE SUFFREN, N° 28

(15e arrondissement).
Contenance 764 mètres environ.
Mise à prix 100.000 francs.
S'adresser à :
Me DELARUE, avoué à Paris, 51, r. de Miromesnil,
sur les lieux pour visiter.

VENTE
au Palais, le 25 juin 1904, à 2 heures.

MAISON DE RAPPORT

à PARIS (1er arrondissement).

47. RUE DES BOURDONNAIS

Revenu net 22.700 francs.
Mise à prix 250.000 francs.
S'adresser à Mes PINEAU, avoué à Paris, 22, rue
s Capucines, et Castaignet, avoué.

VENTE
au Palais, le 6 juillet 1904, à 2 heures, de :

° DOMAINE et CHATEAU de SERIGNY

Commune de COUR-CHEVERNY (Loir-et-Cher).
CHASSE — PECHE
Contenance 169 hectares environ.
2° MAISON A PARIS

RUE BLANCHE, N° 47

Revenu brut environ 25 000 francs.
3° MAISON A PARIS

BOULEV. RICHARD-LENOIR, 28

rue BREGUET, 3. Rev. brut environ 19.000 francs.
Mises à prix :
lot 225.000 fr., mobilier en sus à prix d'inventaire;
2e lot 250.000 fr.; 2e lot 185.000 francs.
S'adresser à Mes BREMARD, 41, boul. Haussmann,
François, avoués; Massion, notaire.

VENTE au Palais de Justice, à Paris, le 23 juin 1904, à 2 heures.

PROPRIETE AUX LILAS

(Seine), rue des ECOLES, 12.
Contenance 650 mètres environ.
Revenu brut 3.160 francs.
Mise à prix : 20.009 francs.
S'adresser à :
Mes Ch. MARTIN, avoué à Paris, 6, r. Grange-
lière; Bertinot Jeune et Pimont, avoués à Pa
Mes Pluche et Josset, notaires à Paris.

FAILLITE FREDERIC HUMBE

VENTE au Palais de Justice, à Paris, le 30 juin 1904, à 2 heures.

DOMAINE DE MOGHRANE

CANTON DE ZAGHOUAN,
(Tunisie),
composé de DEUX PROPRIÉTÉS

1° BIRCHANA contenance 540 hectares

2° ARD-ED-DAMOUS contenance 19 18 ares 10 cent

y compris les immeubles par destination.
Mise à prix 376.200 francs.
S'adresser à Me Charles GARNIER, avoué à
12, quai de la Mégisserie; à Me Léger, avoué;
M. Henri Bonneau, syndic; et à M. Deschan
Moghrane (Tunisie).

VENTE au Palais le 22 juin 1904,

IMMEUBLE DE RAPPORT

A PARIS

RUE PACHE, 2 et rue de la ROQUETT (XIe arrondissemen

Revenu 9.571 fr. 33 c. environ.
Mise à prix 150.000 francs.
S'adresser à Me Georges SIMETTE, avoué, 2
Boissy-d'Anglas, et à Me Ducaruge, avoué.

Etude de Me H. LAPART, avoué à Castres (Ta
A VENDRE au Trib. Castres, mercredi 29 juin,

VASTE DOMAINE AGRICOLE

A PEYREGOUX, canton de LAUTREC (Ta
Cont. 97 hect., dont 5 en vigne. Ce domaine
aquis 75.000 f. en 1868 et a été considérablement
lioré depuis. Mise à prix 30.000 francs.

VENTE au Palais de Justice, à Paris, le s 18 juin 1904, à 2 heures.

IMMEUBLE A PARIS

Rue de l'OURCQ, n° 112
et rue d'AUBERVILLIERS, n° 152
Contenance : 2.791 mètres environ.
Revenu brut 10.500 francs.
Mise à prix : 120.000 francs.
S'adr. à Me DE BIEVILLE, av., 5, r. Saint-Ge
Me de Cagny, avoué; Me Godet, notaire.

VENTE au Palais de Justice, à Paris, le me 22 juin 1904, à 2 heures.

MAISON A PARIS

R. DES BARRES-ST-GERVAIS,

Revenu brut annuel 10.500 francs environ.
Mise à prix 60.000 francs.
S'adresser à :
Mes P. LAUNAY, 1, r. la Banque, et Poinsot, av

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les Annonces sont reçues aux Bureaux de la REVUE DE PARIS

OFFICIERS MINISTÉRIELS (Suite)

ENTE sur licit. sur baisse de m. à prix, le jeudi 23 juin 1904, à 3 h., à Fontenay-St-Père (S.-O.), en l'étude de Me LIGIER, not., en 5 lots, du

DOMAINE DE JAMBVILLE

…ué communes de Jambville, Oinville, Breuil-en-…xin, Montalet, Lainville et Seraincourt (S.-et-O.), cantons de Limay et Marines.

…nten. totale 408 hect. 81 ares 57 cent., comprenant : … lot : Le CHATEAU de JAMBVILLE, avec parc en-…rement clos de murs, d'une cont. de 49 hect. 26 a. … cent. (Eau, Electricité, Téléphone); la FERME de …MBVILLE atten. Cont. 143 h. 02 a. 08 c. — 2e lot : …2 hect. de BOIS av. Pavillon de chasse (Chasse du …aléra). — 3e lot : La FERME de MONTALET-LE-…OIS. Cont. 20 hect. 49 ares 46 cent. — 4e lot : La …ERME du PETIT-DAMPLY. Conten. 23 h. 18 a. 61 c. — 5e lot : MAISON A SERAINCOURT. Mises à prix : … lot 275.000 fr.; 2e lot 100.000 fr.; 3e lot 12.000 fr.; 4e lot 12.000 fr.; 5e lot 1.000 francs.

…ambville à 6 kilom. de Meulan, 1 heure de PARIS-…AINT-LAZARE tr. express. BELLE CHASSE. — Ferme … rapport, très beau site. — Pour les détails, de-…ander l'affiche spéciale et s'adresser, pour tous ren-…eignements : à Mes LIGIER, not. à Fontenay-St-Père …-et-O.).. déposit. du cahier des ch.; MAHOT DE LA …UERANTONNAIS, not. à Paris, 14, r. Pyramides; …RIPARD et Plessis, avoués à Mantes (S.-et-O.). …our visiter sur place avec permis des notaires.

…ENTE sur BAISSE DE MISE A PRIX et sur une seule enchère, en la Ch. des notaires à Paris, par le ministère de Me MAHOT DE LA QUE-RANTONNAIS, le mardi 28 juin 1904, à midi,

D'UNE PROPRIETE SISE A PARIS

…OULEVARD HAUSSMANN, N° 50

et rue de PROVENCE, n° 93.

Contenance superficielle 1.181 mèt. 98 c.

Revenu brut environ 94.500 francs.

Mise à prix 1.100.000 francs.

Pour les renseign., s'adr. Mes MAHOT DE LA QUE-…ANTONNAIS, not., 14, r. des Pyramides, déposit. du …ahier des charges; LIGIER, not. à Fontenay-St-Père …Seine-et-Oise), et à Mes TRIPARD et Plessis, avoués … Mantes-sur-Seine (Seine-et-Oise).

VENTE au Palais, le 25 juin 1904.

PROPRIETE A BOIS-COLOMBES

(Seine), 34, rue des ORTIES,

Comprenant Maison d'habitation élevée sur caves, rez-de-chaussée, premier étage, grenier, Jardin devant et derrière, puits avec pompe.

Superficie 387 mètres 40 environ.

Mise à prix 25.000 francs.

S'adr. à Mes J. PIMONT, et Bertinot Jeune, avoués.

VENTE au Palais, à Paris, le 2 juillet 1904, à 2 heures.

IMMEUBLE A PARIS

RUE MONTMARTRE, N° 155

Contenance 348 mèt. environ.

Revenu brut 31.000 francs environ.

Mise à prix 280.000 francs.

S'adresser :

Me HAQUIN, av., 7, rue Drout; Gillet, Alph. Chartier, Beaumé, avoués; Ferd. Robin, notaire.

VENTE au Palais de Justice, à Paris, le jeudi 30 juin 1904, à 2 heures.

MAISON A PARIS

R. DU FAUB.-POISSONNIÈRE, 51

(9e arrondissement).

Contenance 338 mètres.

Revenu net 18.703 fr. 20 cent.

Mise à prix : 233.392 francs.

S'adresser pour les renseignements :

A Mes MIGNON, 191, r. St-Honoré; Bourgoin, Brémard, Giry, Aron, avoués à Paris; Greslé, Brécheux, Nottin, notaires à Paris.

VENTE au Palais de Justice, à Paris, le mercredi 29 juin 1904, à 2 heures.

MAISON DE RAPPORT A VINCENNES

56, place de la PREVOYANCE.

Revenu brut 9.500 francs environ.

Prêt du Crédit Foncier : 55.000 francs environ.

Mise à prix 100.000 francs.

S'adresser à :

Me DUCARRUGE, av., 43, r. de Turbigo; Me Collin avoué; Me Robillard, notaire à Montreuil-sous-Bois

---

DOMAINE DE MONTHORIN

Beurre fin garanti pur de tout mélange.

4 FRANCS LE KILO

S'ADRESSER A M. HURLIN

Régisseur du DOMAINE DE MONTHORIN, par Louvigné-du-Désert (Ille-et-Vilaine).

JOINDRE A LA DEMANDE D'ENVOI LE PRIX DE LA COMMANDE

ET LES FRAIS D'EXPÉDITION PAR COLIS POSTAL

Soit pour 2 kilos 500 et au-dessous 0 85
Pour 4 kilos 500 et au-dessous 1 05

